PSL
UNIVERSITÉ PARIS

THÈSE DE DOCTORAT
DE L'UNIVERSITÉ PSL

Préparée à l'École Pratique des Hautes Études

Stratégies d'accès et de déni d'accès aux portes maritimes et continentales de la Chine – les cas de Taiwan et du Xinjiang depuis la dynastie Qing

Soutenue par
M. Hugo Tierny
Le 7 janvier 2025

École doctorale n° 472
École doctorale de l'École Pratique des Hautes Études

Spécialité
Voir spécialités ED 472

Composition du jury :

Olivier Zajec Professeur des universités Lyon 3 Jean Moulin	*Président*
Jean-Pierre Cabestan Directeur de recherche émérite CNRS	*Rapporteur*
Olivier Zajec Professeur des universités Lyon 3 Jean Moulin	*Rapporteur*
Stéphane Corcuff Maître de conférences Sciences Po Lyon	*Examinateur*
Paul Charon Directeur de domaine IRSEM	*Examinateur*
Emmanuel Lincot Professeur des universités Institut catholique de Paris	*Co-directeur*
Martin Motte Directeur d'études Ecole Pratique des Hautes Etudes (PSL)	*Directeur*



École Pratique des Hautes Études | PSL

Résumé

Ce travail vise à comparer le rôle de Taïwan et du Xinjiang dans l'histoire, les représentations militaires et le cadre géostratégique de la Chine depuis la dynastie Qing. En nous appuyant sur des sources chinoises, nous explorerons, sur la longue durée, un parallèle entre l'est et l'ouest, océan et continent, dans les stratégies militaires de la Chine. Ces liens seront examinés à travers l'utilisation enracinée par les Chinois de *« stratégies d'accès et de déni d'accès »* en direction de Taïwan et du Xinjiang, définies comme une quête récurrente et historique par la Chine d'une large profondeur stratégique sur ses périphéries tant continentales que maritimes, combinant les moyens militaires et non-militaires pour expulser la présence étrangère et prévenir ses menaces. On montrera qu'occuper à la fois les îles et les déserts a constitué une priorité pour les stratèges chinois depuis les conquêtes des deux terres par les armées Qing, motivées par la préoccupation de la Cour que ces terres puissent être utilisées contre l'Empire par des puissances hostiles. Or les régimes chinois suivants ont hérité de ces représentations et ambitions stratégiques, comme en témoignent les écrits de leurs plus éminents stratèges. Au fil de l'histoire et jusqu'à nos jours, la notion d'accès de la Chine à ces lieux stratégiques s'accompagne ainsi d'une volonté d'en empêcher l'accès à ses adversaires étrangers. La capacité des militaires chinois à les défendre a toujours dépendu d'un rapport de force évolutif entre la Chine et ses rivaux (nomades, pirates, Russes, Japonais, Américains..), soulignant une ancestrale difficulté à se battre sur deux fronts. Ces terres furent ainsi les premières touchées par ses cycles d'expansion et de contraction : puissante, elle s'y étendait ; affaiblie, elle s'en retirait. Ainsi, ayant longtemps dû choisir entre la protection de Taïwan ou du Xinjiang, chacune étant considérée comme une *« forteresse pour assurer la défense de la nation »*, écrivait Chiang Kai-shek, la Chine aspire aujourd'hui à être suffisamment riche et puissante pour verrouiller et tenir simultanément les approches maritimes et continentales perçues comme des tremplins potentiels vers l'Eurasie et la haute mer. De cette double étude des mouvements continentaux et maritimes de la Chine, champ que nous sommes les premiers à investir, nous découvrons de nombreuses interdépendances entre l'est et l'ouest dans la géostratégie chinoise, ainsi qu'une série d'invariants historiques. C'est que de tels liens ne semblent pas seulement horizontaux, par la ressemblance des politiques menées à la même époque par la Chine à Taïwan et au Xinjiang. Ils sont également, dirait Marc Bloch, verticaux, tant il est évident que les politiques du passé préfigurent les actuelles stratégies de Pékin vers ces deux terres. Ainsi, alors qu'une distinction fut longtemps faite, par défaut, entre les objectifs d'ordre géostratégiques et militaires poursuivis par les Chinois à l'est et à l'ouest, vers l'océan et le continent, on montrera au contraire leur similarité, leur complémentarité et leur continuité.

Mot clefs : Chine, Taïwan, Xinjiang, histoire militaire, géostratégie, géopolitique, stratégie.

Abstract

This dissertation aims to compare the roles of Taiwan and Xinjiang in China's history, military representations, and geostrategic framework since the Qing dynasty. Drawing on Chinese sources, we will explore a long-term parallel between east and west, ocean and continent, in China's military strategies. These links will be examined through the entrenched Chinese use of '*access and denial strategies'* towards Taiwan and Xinjiang, defined as China's recurring and historical quest for extensive strategic depth on both its continental and maritime peripheries, combining military and non-military means to expel foreign influences and prevent them from posing threats. We will demonstrate that occupying both islands and deserts has been a priority for Chinese strategists since the Qing conquests of Xinjiang and Taiwan, driven by the court's concern that these lands could be used against the Empire by hostile powers. Yet, subsequent Chinese regimes inherited these strategic representations and ambitions, as evidenced by the writings of their eminent strategists. Throughout history and into the present, China's notion of access to these strategic locations corresponds to a desire to deny such access to foreign adversaries. The Chinese military's ability to defend Xinjiang and Taiwan has always depended on an evolving power balance between China and its rivals (nomads, pirates, Russians, Japanese, Americans), highlighting an ancestral difficulty of fighting on both fronts simultaneously. These lands were among the first to be affected by China's cycles of expansion and contraction: when powerful, China extended its reach; when weak, it withdrew. Consequently, having long had to choose between protecting Taiwan or Xinjiang — each being considered a *"fortress for national defense"*, as Chiang Kai-shek wrote — China now seeks to be sufficiently rich and powerful to secure both maritime and continental approaches perceived as potential springboards to Eurasia and the high seas. From this dual study of China's continental and maritime movements, a field we are the first to thoroughly investigate, we uncover numerous interdependencies between east and west in Chinese geostrategy, as well as historical constants. These links appear not only horizontally, through the resemblance of contemporary policies towards Taiwan and Xinjiang, but also, as Marc Bloch would suggest, vertically, since past policies clearly prefigure Beijing's current strategies towards these two lands. Thus, while a distinction has long been made between China's geostrategic and military objectives in the east and west, towards the ocean and the continent, we will instead demonstrate their similarity, complementarity, and continuity.

Key words : China, Taiwan, Xinjiang, military history, geostrategy, geopolitics, strategy.

Remerciements

Bonheur de conclure et gratitude pour ceux qui m'aidèrent dans ma maturation de jeune homme, puis de chercheur. Mes pensées vont immédiatement à mon professeur Emmanuel Lincot, dont l'érudition, le coup d'œil, et la passion du terrain m'ont toujours inspiré. Je loue ici sa générosité, lorsque tout juste diplômé, il m'encouragea à approfondir mon intérêt pour la géopolitique de la Chine. Plus tard, depuis Taipei, son avis, au détour d'un coup de téléphone sur le *jiagai*[1] que j'occupais, fut une boussole réconfortante m'incitant à regarder du côté du nouveau. Je remercie mon professeur à l'EPHE Martin Motte, dont la sincérité et l'encouragement pour mes choix de méthode et de focale stratégique ont participé à m'octroyer la confiance et l'émancipation requises pour ce travail. La complémentarité de leurs points de vue, l'un de sinologue, et l'autre de l'historien militaire, ont libéré des passions et beaucoup aidé à mon ouverture d'esprit. Je remercie aussi chaleureusement le professeur Stéphane Corcuff, dont les riches travaux m'ont toujours fortement inspiré, qui m'ouvrit la porte de l'antenne de Taipei du CEFC en 2016, puis soutint, avec son regard si expérimenté, chacune de mes démarches de recherche. Merci à tous pour votre confiance. Merci aussi à mes professeurs à Taïwan, à Yuan I, internationaliste à la NCCU, qui de mon mémoire sur la dissuasion conventionnelle de Taipei à mes travaux en tant que chercheur invité au *Taiwan Center for Security Studies*, fit tant pour enrichir ma réflexion et faciliter mes projets professionnels sur l'île. Merci à mes amis, qui se reconnaîtront tous, pour votre beau soutien, nos moments de détente, nos nombreuses réflexions et votre générosité. Pensée pour Aliya Peleo, rencontrée à un de ces difficiles colloques internationaux dont nous avions tous deux la charge de fluidifier le roulement tortueux, avec qui nos échanges furent si riches et qui participa sans jamais compter son temps à ma compréhension de l'Asie centrale. Merci enfin à la famille François, dont l'accueil en Savoie et la bienveillance m'ont apporté bonheur et sérénité. J'arrivais en 2014 à Kaohsiung, avec mes idéaux de jeune homme. J'en repartais dix ans plus tard le cœur lourd d'émotions. Je cédais pour mon retour chez moi, la France, aux mêmes sentiments qui m'avaient la première fois mené sur l'île, cette profonde volonté de pouvoir contribuer à quelque chose de beau. Ce travail témoigne de ce cheminement personnel, entre espoirs, puis inquiétudes. Aujourd'hui, je me sens à pied d'œuvre.

A Iting, ma très chère amie, maintenant que nous pouvons parcourir en commun ces lignes.
A Lucas, mon frère. A mes parents.[2] Maman, si là où tu es, tu puisses me lire.

Aix-les-Bains, le 16 juillet 2024.

我要去台北奮鬥, 據說在哪裡什麼都好
Je pars à Taipei poursuivre mes rêves, on dit que tout y est merveilleux
朋友笑我是愛做白日夢的傻子, 不管如何路是自己走
Mes amis rient et me traitent en rêveur. Peu importe, c'est moi qui trace ma route
以前聽人唱台北不是我的家, 但我一點都沒感覺
J'entendais d'autres susurrer que Taipei n'était pas chez moi. Mais cela ne m'atteignait guère
Oh ! 再會吧！Oh ! 什麼都不怕
Oh ! à bientôt ! Oh ! Rien ne me fait peur

Lim Giong, 向前走, *Marching forward*, 1990

[1] Toits terrasses construits, typiques à Taipei.
[2] Et à Véronique Mauroy, pour son précieux soutien, encouragements, relectures, et accueil à Fayence.

Table des matières

Résumé ..... **ii**
Remerciements ..... **iv**
Table des matières ..... **v**
Table des illustrations ..... **ix**

Préface ..... **xiv**

Introduction **1**
Construction de l'objet 1
Instruments et méthode 8
Autres outils et cadres théoriques 13
Sources 25
Annonce du plan 41

Partie 1 : Culture stratégique et milieux géographiques **44**

Introduction **44**
Chapitre 1 : Une idée intangible de la Chine **46**
L'empire de la bienveillance 46
Pour un monde sino-centré 54
La civilisation et les barbares 62
Confucius et bellicosité 66
Chapitre 2 : Océan, continent et longue durée **77**
Une histoire militaire amarrée au continent 77
Un contact ancien mais limité au monde maritime 93
Conclusion **108**

Partie 2 : Les Qing, Taïwan et l'Asie centrale (17-18ème siècles) **109**

Introduction : Un empire Qing expansionniste et combatif **109**
Chapitre 3 : Conquête Qing du Xinjiang et intérêts stratégiques (17-18ème siècles) **111**
Les Qing à l'assaut de la Chine (fin du 16ème siècle - 1644) 111
Triumvirat sur l'Asie intérieure : Kangxi, la Russie et les Dzoungars (1644-1722) 112
Pat surprise contre Yongzheng (1722-1735) 122
La conquête des sables sous Qianlong (1735-1760) 125
Xinjiang : une colonie géostratégique (18ème siècle) 132

Chapitre 4 : Conquête Qing de Taïwan et intérêts stratégiques (17-18ème siècles) 141
Des nomades de mer 141
Accès et déni d'accès à la forteresse Taïwan (1644-1683) 147
Pour un destin géostratégique (fin du 17ème siècle) 157
Tenir Taïwan : colonisation et sécurité maritime (18ème siècle) 166
Conclusion : le risque de la surextension 178

Partie 3 : Contraction maritime et continentale de l'empire au 19ème siècle 181

Introduction : Hubris et fin d'un ordre 181
Chapitre 5 : Taiwan, la perte de la barrière maritime de l'empire (1840-1895) 185
Le retour de l'Occident sur l'île (1840-1870) 185
Naufragés et convoitises coloniales (1850-1874) 188
Sursaut naval et nouveau regard sur Taïwan (années 1870) 200
L'« île otage » des Français (1884-1885) 208
Provincialisation et défense navale (1885-1895) 220
Chapitre 6 : Xinjiang, la perte de la barrière continentale de l'empire (1820-1900) . 226
Turkestan, djihad, territoire (1820-1864) 226
Premiers jeux russes à l'ouest (années 1830 à 1860) 234
Rébellions, prédations et accès au Xinjiang (1864-1873) 238
1874 : La défense des oasis l'emporte sur celle des îles 247
Une reconquête chinoise du Xinjiang et d'Ili (1874-1882) 258
Provincialisation, défense continentale, parallèle taïwanais (1880 à 1900) 267
Conclusion : De barrières de l'empire à couloirs d'accès pour les étrangers 274

Partie 4 : L'ennemi aux portes – Xinjiang et Taïwan contre la Chine (1900-1950) 280

Introduction 280
Chapitre 7 : Taiwan, glaive et bouclier du Japon (1895-1945) 282
Arrière-plan : Asianisme, contrôle de la mer, Taïwan (fin 19ème siècle) 282
La barrière maritime retournée (1894-5) 285
Pour un tremplin vers la Chine et les mers chaudes (1895-1930s) 291
Le pivot aéronaval de Tokyo (1937-1942) 298
Neutraliser la forteresse Taïwan (1942-1945) 308
Chapitre 8 : Xinjiang, la barrière continentale enlevée par Moscou (1911-1949) 317
Problème interne, menace externe : Yang Zengxin et son sanctuaire (1911-1928) 317
Par l'intrigue, Moscou revient sur les pas des Tsars (1928-1934) 322
Tokyo marche vers l'ouest : un Xinjiang trop loin (1930-40) 329

Citadelle soviétique, artère de la Chine assiégée (1930-40s) 336
Assassiner avec une épée d'emprunt : Staline, la 2nde RTO et Chiang (1942-1949) 343
Conclusion 359

Partie 5 : Renforcer les portes de la Chine, défense et errance stratégique sous Mao (1949-1976) 364

Introduction : aux portes du succès ? 364
Chapitre 9 : Tenir la côte, contenir Taiwan (1949-1979) 366
Le continent prisonnier des îles : mise en place d'un théâtre (1945-1950) 366
Mao de mer : déni d'accès côtier et puissance navale (années 1950) 377
1954, 1958 : la stratégie cède à la politique 393
Gel militaire du détroit et recompositions géostratégiques (1960-70s) 410
Chapitre 10 : Xinjiang, flanc exposé de la Chine contre l'URSS (1949-1980) 419
S'installer, neutraliser et renforcer (1949-1956) 419
La stabilité interne du Xinjiang sabordée (1956-1968) 427
À chaos interne, périls externes : La citadelle encerclée (1962) 433
La grande muraille de barbelés dans la steppe (1960-79) 450
Conclusions : de la défense et des errances maoïstes 469

Partie 6 : Pour le retournement des barrières maritimes et continentales (1979-…) 476

Introduction : permanences, accès, désencerclement 476
Chapitre 11 : Briser et dépasser la digue océanique (1976-…) 479
Le dégel des eaux du détroit (1979-1990s) 479
Le basculement vers la mer (1990s-) 487
Ces chaînes qui étouffent la Chine (1990s-) 493
Taiwan, verrou central de la chaîne (1990s-) 502
La clef dans la serrure : modernisation et doctrines de l'APL (1990s-) 514
Chapitre 12 : Un pivot pour où ? Franchir l'enceinte eurasienne (1979-) 544
Première sortie à l'ouest, vicissitudes afghanes (1979-1989) 545
Clôturer l'interne pour mieux ouvrir à l'externe (1980s-) 549
Asie centrale : un axe d'expansion sûr vers l'ouest (1991-) 566
L'ouest : plastron ou échappatoire face à l'est ? (2010s-…) 588

Épilogue : Taïwan, la dissuasion menacée 606
Un attaquant surarmé 607
Les débats de la défense 609
État des lieux dans le détroit 616

Conclusion **621**
Accès et déni d'accès, stratégies chinoises de longue durée **621**
Synthèse : entre ruptures et continuités **626**
Convergences stratégiques, permanences historiques **636**
Parallèles géostratégiques entre Taïwan et Xinjiang 636
Invariants de l'action de la Chine vers ses périphéries 640
Verticalités stratégiques du Xinjiang et de Taïwan 643
Quelles ouvertures ? **649**

Bibliographie **655**
Sources primaires **655**
Documents officiels 655
Documents anciens et mémoires 658
Presse 661
Cartes et autres 672
Sources secondaires **674**
Ouvrages 674
Chapitres d'ouvrages collectifs 684
Articles de revue 692

Table des illustrations

Figure 1 La carte du centre TCSS, 2022. 32

Figure 2 Les dragueuses de sable de la RPC autour de Matsu. 34

Figure 3 Terrain d'Asie centrale. Gauche : Karakol, Kirghizstan. Droite : au musée d'histoire de Milyanfan avec nos deux guides dounganes. 35

Figure 4 La "Carte des Cinq Zones" du Yugong. 63

Figure 5 Les climats en Chine. 77

Figure 6 Topographie du Xinjiang actuel. 79

Figure 7 Les vents dominants en Chine, facteurs d'aridité ou d'humidité, froid et chaleur 94

Figure 8 Un soldat perse du 17ème siècle et son Zamburak, système d'artillerie monté sur chameau. 114

Figure 9 La frontière Qing-Russie après le traité de Kiakhta (1727). 119

Figure 10 Gravure du jésuite Jean-Damascène Sallusti célébrant la reddition de Yili aux Qing en 1755 [Píngdìng yīlí shòuxiáng tú 平定伊犁受降圖], réalisée entre 1765 et 1769. 126

Figure 11 Les campagnes militaires de Qianlong vers l'ouest, 1755–60. 127

Figure 12 Le siège des troupes Qing à Heishuiying (黑水營之圍) de 1759. Gravure du jésuite Giuseppe Castiglione, « Les Conquêtes de L'Empereur de la Chine ». 130

Figure 13 Le Xinjiang au tournant du 19ème siècle. 138

Figure 14 La ville et le château de Zélandia [Fort Zeelandia] dans l'ile de Tayovan [Taiwan]. Reproduction d'une gravure française de 1670. 144

Figure 15 La bataille pour les Pescadores, 1683. 154

Figure 16 Carte de Da Ming Yi Tong Zhi vol. 1, 1461. 159

Figure 17 Taiwan Lüetu (« carte stratégique ») 164

Figure 18 Lettres édifiantes et curieuses. Ecrite des Missions Etrangères. Missionnaires de la compagnie de Jésus, Vol. 14. 165

Figure 19 Carte des localités principales de Taïwan au 18ème siècle. Carte des localités principales de Taïwan au 18ème siècle 167

Figure 20 La (non-) place des aborigènes de Taïwan dans le projet impérial Qing. 170

Figure 21 Atlas de la guerre de pacification de Taiwan, [Yìn bǎn píngdìng táiwān zhàn tú cè 印版平定台灣戰圖冊], commémorant la répression de la révolte de Lin Shuangwen et mettant en scène la flotte Qing. Règne de Qianlong, 1793. 174

Figure 22 Carte représentant la frontière de la juridiction Qing sur Taïwan, et les principales localités d'immigration vers l'île sur le continent. 188

Figure 23 Carte de Taïwan mettant en évidence les territoires aborigènes, 1873. 196

Figure 24 Carte Qianhoushan zongtu de 1879. Il faut la comparer avec l'Atlas jésuite de 1718 (voir partie précédente) ne montrant que la moitié de l'île et le contrôle territorial Qing limité aux montagnes centrales..... 207

Figure 25 Le fort Hobei à l'été 2021. Répliques de canons Armstrong, et non Krupp. Photo de l'auteur..... 214

Figure 26 L'avance maximale des Français autour de Keelung en 1885, contrainte par le plan de défense de Liu Mingchuan et une topographie très défavorable.. 215

Figure 27 L'étendue du blocus français des côtes chinoises par Taïwan (en rouge). En interdisant le trafic dans le détroit, ce dernier fut bloqué aux traversées tant est-ouest que nord-sud..... 217

Figure 28 Stèle à la mémoire de l'amiral Amédée Courbet à Magong en août 2022. Photo de l'auteur..... 219

Figure 29 L'Asie centrale Qing vers 1820. Dzoungarie au nord et bassin du Tarim au sud.. 227

Figure 30 Yakub Beg..... 241

Figure 31 Le général Zuo Zongtang, 1875..... 256

Figure 32 L'Armée toujours victorieuse [常勝軍] des années 1860..... 259

Figure 33 Les sites chinois sont attaqués depuis Taïwan par l'armée de l'air nippone au départ de la seconde guerre sino-japonaise, sur un rayon d'environ 800km. 299

Figure 34 L'occupation de la Chine par les forces japonaises, 1937-45.. 300

Figure 35 Une carte japonaise d'époque indique la position des Spratly.. 301

Figure 36 Taiwan: le point de départ pour l'expansion vers le sud. Carte japonaise de 1939. Source..... 302

Figure 37 Les axes d'attaque japonais partant de Taïwan, en clair. Source..... 305

Figure 38 Un cargo, filmé par un bombardier américain, explose dans le port de Magong.. 309

Figure 39 Rayon d'action des avions américains P-38, B-25, B-24 et B-29, aux départs de Chine, Taïwan, Philippines, et îles Mariannes.. 311

Figure 40 La trajectoire de la TF-38 américaine en octobre 1944 en amont de la bataille de Leyte, et les contre-attaques aériennes menées par les Japonais depuis Taïwan..... 314

Figure 41 Un B-25 larguant des parafrags sur une usine de butanol, touché par la flak. Taiwan, 1945.. 316

Figure 42 Chars japonais dans la steppe mongole, 1939.. 330

Figure 43 Des agents japonais convertis en pèlerinage, milieu des années 1930.. 332

Figure 44 Des Chinois Hui en visite au Japon à la fin des années 1930.. 334

Figure 45 Des soldats de la RTO, 1946. L'uniforme est parfaitement soviétique..... 351

Figure 46 Carte du détroit, 1950... 372

Figure 47 Tableau au musée de la bataille de Guningtou, Kinmen, février 2022. Photographie de l'auteur..... 373

Figure 48 « L'ours de Kinmen ». Char léger M5A1 Stuart, du type de ceux manœuvrés par les nationalistes pour repousser l'APL en 1949 à Kinmen. Février 2022. Photographie de l'auteur. 374

Figure 49 Membre du MAAG supervisant l'entraînement de soldats du KMT. Taiwan, 1954.. 378

Figure 50 Glenn Ford en pleine démonstration géostratégique.. 379

Figure 51 Les enfants de la Chine nouvelle (années 1950) boutent Chiang et l'Américain hors de Taïwan, condition de la paix sur la côte chinoise (la blanche colombe), en usant des trois armes : aviation, marine et troupe débarquée. Collection de l'auteur. 383

Figure 52 Campagne des Wanshan (1950) : dégager le blocus par les forces du KMT du delta de la Rivière des Perles et de Canton.. 388

Figure 53 Les îles au large du Zhejiang, objets de la campagne de 1954-5. 389

Figure 54 Vedettes lance-torpilles de la PLAN faisant usage de leur capacité hydrofoil. Document postérieur aux évènements décrits (hélicoptère Sud-Aviation SA321 Frelon en arrière-plan). Noter le double-tube KPV de 14,5mm doublé d'un FM RPD (7,62) sur la passerelle : feu de mêlée pour l'engagement à courte portée.. 390

Figure 55 Livraisons d'avions de chasse par Washington à Taipei. 1950-1972. La hausse de ces ventes constitue selon Taylor Fravel l'une des raisons de la paranoïa de Mao en 1954.. 395

Figure 56 Obusier de 155mm de fabrication américaine. Kinmen, 1955.. 400

Figure 57 Portée des canons communistes (rouge) et nationalistes (bleus). Kinmen est largement couverte par le feu hostile.. 403

Figure 58 Chasseur F-86 Sabre nationaliste. La légende se suffit à elle-même. 406

Figure 59 Catapultage de Vought F-8 Crusader d'un porte-avion américain. Détroit, 1958.. 407

Figure 60 Un des multiples brouillons de plans de reconquête du continent, 1963. 413

Figure 61 L'histoire glorieuse de la rue des bars de la 3e rue Qixian, Yancheng Dist., Kaohsiung. Couverture de l'ouvrage de Su Jin-zu (蘇錦足). 416

Figure 62 Pour un printemps éternel de l'amitié sino-soviétique, années 1950, collection de l'auteur. 420

Figure 63 Aux villages de la frontière, vers les terres où la mère patrie a le plus besoin de nous ! Coll de l'auteur. 430

Figure 64 On met des carabines type-56 dans les mains de jeunes filles, qui seront aussi nombreuses à être envoyées sans esprit de retour au Xinjiang. 431

Figure 65 Monsieur Ma, descendant d'une famille combattante Hui du Xinjiang, ayant passé la frontière kazakhe en 1962. Photo de l'auteur à Bichkek en avril 2023. 436

Figure 66 Le différend frontalier sino-indien (1960), carte de François Joyaux.. 439

Figure 67 Le secteur ouest de la frontière sino-indienne (Ladakh), 1962. 443

Figure 68 Le soldat Pang Guoxing (龐國興, milieu), vétéran et héros national, pose en 1962 armé de son fusil d'assaut Type-56 (version chinoise de l'AK-47).. 446

Figure 69 Un Mil MI-4 indien (fabrication soviétique) pour missions de MEDEVAC sur les hauts plateaux... 448

Figure 70 Tableau de Taylor Fravel sur le nombre de divisions de l'Armée Rouge disposée sur la frontière avec la Chine, avec ses sources.. 454

Figure 71 « Apprendre du bon exemple du camarade Lei Feng »… 455

Figure 72 L'île Zhenbao (Damansky sur la carte) dans son environnement géographique.. . 457

Figure 73 Le sergent Yuri Babansky, qui s'est distingué au feule 2 et le 15 mars, progresse dans la neige épaisse en serrant son AKM. Photo certainement prise pour la propagande.. . 458

Figure 74 « Toute clique réactionnaire est un tigre de papier ! » crie la pancarte des soldats chinois, posant pour la propagande avec des casques soviétiques brisés et dressés sur une baïonnette.. 459

Figure 75 Un cavalier surgit des sables irradiés sabre au clair et masque à gaz vissé à son bourrin.... 462

Figure 76 L'intriguant Victor Louis, spook notoire et mondain du KGB, années 1970.. 463

Figure 77 Incidents de frontière sino-soviétiques d'août 1969 au Xinjiang.. 464

Figure 78 Les déploiements sino-soviétiques en 1982. 467

Figure 79 Deng Xiaoping pose, portant son regard vers l'horizon marin.. 479

Figure 80 Les deux chaînes d'îles.. 494

Figure 81 Le Rimland et les mers marginales entourant le continent. Carte de Spykman.. .. 499

Figure 82 La bathymétrie du détroit de Taïwan et des eaux adjacentes.. 505

Figure 83 Les intérêts stratégiques japonais actuels autour de Taïwan résumés en une carte 508

Figure 84 La stratégie de « sortie » maritime chinoise perçue par des officiers taïwanais.... 512

Figure 85 Liu Huaqing, père de la marine chinoise moderne, « Mahan chinois ».. 516

Figure 86 Tyrannie des distances entre les États-Unis et les fronts potentiels. 531

Figure 87 Carte du Center for Strategic and Budgetary Assessment (CSBA) reproduite par Yoshihara montrant la logique du feu conjoint terrestre et aéronaval chinois, formant la bulle de déni-d'accès A2/AD contre une possible intervention américaine en ce début de siècle.. 533

Figure 88 Vue aérienne d'un croiseur Type 055 Renhai de la PLAN. Taillé pour la haute mer, le ship killing, et la défense anti-aérienne.. 536

Figure 89 Le vénérable Varyag remorqué à bon port, il connaîtra une seconde jeunesse..... 539

Figure 90 Des gardes-frontières montés soviétiques (visiblement centrasiatiques) surveillent la frontière avec la Chine.Région de Khorgos, en face d'Ili, 1984. 551

Figure 91 Des gardes-frontières chinois bivouaquent, Xinjiang, 1990.. 557

Figure 92 De jeunes touristes chinoises prennent la pose avec un musicien ouïgour, et âgé. Mai 2022.. 563

Figure 93 Exercice de l'OCS Peace Mission 2021. Des militaires chinois débarquent d'un transport lourd Xian Y-20. Orenbourg, Russie, 2021. 575

Figure 94 Le dernier KC-135 de l'U.S. Air Force décolle de Manas (Bichkek) en 2014..... 577

Figure 95 Exercice face-caméra de l'APL au scénario démonstrativement bien ficelé. Xinjiang, Ili, frontière kazakhe, 2024 584

Figure 96 L'axe Bichkek – Kazakhstan – Chine, proche du lac Issyk-Koul, mai 2023. Collection de l'auteur. 586

Figure 97 Réunions de Xi Jinping et des cinq présidents d'Asie centrale à Xian, dans le décorum habituel des routes de la soie. 587

Figure 98 Les deux axes, continentaux et maritimes de la BRI (voir leurs liens au sud).. 597

Figure 99 Exercice naval conjoint sino-russo-iranien Security Belt-2024. Mer d'Oman. Au premier plan une frégate russe, au second une Type 054A Jiangkai II chinoise.. 601

Figure 100 Comparaison des zones d'exercices d'août 2022 et mai 2024 de l'APL. On voit le souci d'investir les eaux non encore passées au peigne fin. Ce n'est qu'une partie de la réalité, d'autres exercices majeurs ayant été tenus, et de mineurs se déroulant désormais en permanence autour de l'île.. 617

Figure 101 Un résumé complet des exercices de mai 2024. 618

Préface

En matière de défense nationale, si une région de ce système géographique venait à être envahie par une puissance étrangère, c'est la nation entière, avec son État, qui se verrait dépossédée de ses remparts naturels. Aucune frontière naturelle n'existe dans les régions des fleuves Jaune, Huai, Yangtsé et Han, où l'on pourrait ériger une ligne de défense efficace. Ainsi, Formose, les Pescadores, l'archipel des Ryükyü, les quatre provinces du Nord-Est, la Mongolie intérieure et extérieure, le Sinkiang et le Tibet forment chacun une forteresse et des zones stratégiques essentielles à la défense et à la sécurité de notre nation. La perte de l'une de ces régions isolées du reste du pays signifierait la désintégration de notre système de défense national.[3]

Chiang Kai-shek. *La destinée de la Chine*.

聲東擊西, *Faire du bruit à l'est pour attaquer à l'ouest.*

Sixième chapitre des *Trente-six stratagèmes*.

Le soleil est rouge, tout comme les régions frontalières !

Chanson *« Notre chef Mao Zedong ».*

Nouvelles de Chine : appels au *boycott* de Shein, entreprise de *fast fashion* accusée de travail forcé visant la minorité musulmane ouïgoure, l'envoi de cette dernière, par centaines de milliers, dans des camps de rééducation, des dizaines de soldats chinois et indiens tués dans l'air raréfié des hauts plateaux du Ladakh, confrontations entre aviateurs et marins chinois et taïwanais dans le détroit de Taïwan, missiles de l'Armée populaire de libération traversant le ciel insulaire en réaction à la visite de la *speaker* du congrès américain, et à travers, quelques heures à Taipei à retenir notre souffle… : l'actualité stratégique chinoise récente a rarement manqué de gravité. Après être longtemps restée le problème d'un autre monde, elle a investi l'Europe, de Bruxelles aux gouvernements de Paris à Vilnius, nourrissant les conversations jusqu'aux foyers. Mais au Xinjiang et devant Taïwan, à quelles insécurités Pékin répond-elle ? Et quelles sont ses sources ? Sont-elles communes ? Et pourquoi ces deux conflits ressurgissent-ils au même moment ?

Les explications apportées quant à l'aggravation de la situation dans les périphéries de la Chine sont si diverses et teintées par nos grilles de lecture européennes que les citoyens, curieux mais guère introduits aux problématiques stratégiques chinoises, ont du mal à en faire le tri. La Chine est-elle islamophobe et anti-démocratique, justifiant qu'elle s'attaque aux Ouïgours et à Taïwan ? Recourt-t-elle à l'expansionnisme et à la répression pour mettre ses faiblesses de gouvernance sous le tapis ? Au mieux, ces analyses rebattues sont partiales et partielles, en laissant entière la question stratégique, et paraissent peu satisfaisantes pour justifier la débauche de moyens et de risques que prend Pékin, ici pour réprimer un autonomisme, là pour annexer un État souverain. Surtout, elles oublient de considérer le problème du point de vue chinois et historique lui-même, à bonne distance à la fois de nos filtres analytiques en Europe et de la propagande du Parti.

[3] Chiang Kai-shek, *China's Destiny & Chinese Economic Theory*, Roy Publishers, New York, 1947, page 36.

Pourtant, comment se fait-il que Taïwan et le Xinjiang fassent autant aujourd'hui l'actualité, et de surcroit, une actualité aussi sévère et inquiétante ? Pourquoi, alors que la Chine n'a jamais été aussi prospère et puissante, et que ses relations avec ses voisins semblaient enfin se stabiliser, Pékin fait-elle montre d'autant d'activisme que d'acrimonie sur ses frontières ? Pourquoi sort-elle de la phase pacifique de son émergence, alors que la conjoncture lui semblait si favorable ? Dans cet esprit, se pourrait-il, au contraire, que cette puissance et prospérité retrouvées sous-tendent les mouvements d'une Chine désireuse d'assouvir de vieux désirs stratégiques, de régler quelques anciens problèmes que sa comparative faiblesse l'empêchait jusqu'alors de réinvestir ?

C'est pour mettre un peu d'ordre dans nos pensées, et tenter de comprendre les sources de cette actualité déconcertante, qu'à la suite de quelques années passées à Taïwan, nous avons souhaité y réfléchir à la fois historiquement et comparativement. Cette thèse est ainsi née d'une volonté de changement de perspective : nous mettre à la place de l'homme d'État, du militaire puis du stratégiste chinois contemplant sa mappemonde, comprendre ses intérêts, percer sa volonté et ses traumatismes, et mieux expliquer ses actions actuelles. On fit le choix de l'hétérodoxie, par la sélection de deux cas d'étude que tout semblait opposer, à part certes l'actualité : éloignement géographique et culturel, historique, économique… c'est-à-dire Taïwan et le Xinjiang.

Après cette étude des représentations historiques chinoises, nous tenterons de jeter une lumière nouvelle sur certains enjeux stratégiques d'aujourd'hui. Car ces perceptions chinoises, une fois extraites de leur particularisme et comparées, unissent sur la longue durée les enjeux présentés par les deux territoires : îles d'un côté, oasis de l'autre, isolées par les grands espaces de sable et d'eau salée, pirates de l'un et nomades de l'autre, deux compétiteurs pour l'accès des Chinois aux routes commerciales, et menaces symétriques à neutraliser par des logiques de forteresse... Car tout le long de l'histoire militaire chinoise, les milieux continentaux et maritimes dialoguent. Finalement, alors qu'une distinction fut souvent faite, semble-t-il par défaut, entre les objectifs d'ordres géostratégiques convoités par les Chinois à l'est et à l'ouest, vers l'océan et le continent, on s'aperçoit plutôt que ceux-ci se distinguent par leur similarité, complémentarité et continuité. Démontrer l'existence de ces liens est l'enjeu de notre thèse, entendue comme *« proposition ou théorie particulière qu'on tient pour vraie et qu'on s'engage à défendre par des arguments »*.[4]

Ainsi, sur le temps long, la Chine a entretenu un rapport complexe avec son interface maritime et ses marges continentales. Dans l'imaginaire chinois, les déserts de l'ouest faisaient appel à l'aventure ; y être envoyé signifiait soit l'exil, soit des opportunités de promotion rapides pour les officiers les plus zélés. C'était aussi le domaine des barbares, des nomades des steppes, qui des siècles durant ont envahi la Chine et recouru au pillage. À l'est, la mer est longtemps restée un espace inconnu, mystique, peuplé de fantômes et de pirates. L'océan, résidence de la déesse de la mer Mazu, a aussi constitué un vide craint et réservé aux ambitieux, bandits et rebelles de tout poil. Mers et déserts sont cependant les routes les plus directes pour atteindre le cœur de la Chine, et expriment une profondeur stratégique très convoitée autant par les Chinois que par leurs adversaires. Rien n'est plus sécurisant pour un stratège chinois que de contrôler à la fois mer et désert, les premières lignes de défense du pays, afin de pouvoir dénier aux envahisseurs l'accès aux provinces chinoises les plus riches et de projeter leur puissance à l'extérieur. Quant aux hommes et aux stratégies, ils sont tous d'origine terrienne mais les Chinois eurent le souci constant de tenter d'appliquer à la mer ce qui fonctionnait le mieux sur terre… C'est peut-être,

[4] Andre Quinton, Jean-Paul Emeriau, *Comment faire une thèse?*, Université de Bordeaux.

parmi mille exemples, à ce titre que la cour Ming dépêcha sur la côte le grand général Qi Jiguang, expert de la lutte contre les nomades. Ses tactiques se révélèrent redoutables contre les pirates…

Car dominer à la fois les approches maritimes et continentales de la Chine a longtemps constitué une priorité de ses stratèges, pour conjurer le risque que les îles littorales et la steppe entourant son cœur prospère soient un jour occupées par un rival et ne lui servent de bases avancées voire de tremplins d'invasion. À l'inverse, les dirigeants chinois considérèrent souvent qu'occuper ces vides parallèles, empêchant leurs rivaux de s'y installer, élargirait la profondeur stratégique nécessaire à la défense de leur empire.[5] Nous nommerons ici ce comportement redondant et dialectique de la Chine vis-à-vis de ses adversaires *stratégies d'accès et de déni d'accès*. Dans ces contours les plus généraux, nous les définissons comme une quête parallèle et sur la longue durée, par les puissances politiques successives basées en Chine depuis l'Empire Qing, d'une profondeur stratégique la plus étendue possible sur leurs approches maritimes et continentales. Nous verrons que leur succès fut directement fonction, hier comme aujourd'hui, d'un rapport de force en évolution constante entre les Chinois et leurs adversaires. Toutefois, ce vieux désir n'a pas toujours suivi la voie des armes, au profit du politique et de l'économie. Accès et déni d'accès ouvrent sur un rapport dialectique entre une volonté d'*accès* exclusif pour la Chine à des terres stratégiques et très disputées, et d'exclusion, ou de *déni* opposé à ses adversaires.

La notion assez récente d'A2/AD (*anti-access/area denial*) [6], terme militaire américain mettant principalement en avant les tactiques et armements actuellement mis en œuvre dans les mers de Chine par l'Armée populaire de libération, n'est que marginalement liée à ce travail. Pourtant, la dialectique intrinsèque entretenue par les termes de *déni* et *d'accès* est fascinante du point de vue géo-historique chinois et mérite d'être revisitée. Elle nous semble en effet fidèlement imager, sur la longue durée, la nature des objectifs géostratégiques poursuivis par la Chine dans ses périphéries et leur perception par ses stratèges. Car *« une idée* disait Marc Bloch*, n'a de valeur que comme image ou raccourci concret »*.[7] Une logique commune s'en dégage, par laquelle l'A2/AD n'est que la manifestation la plus récente d'une volonté de tenir à l'écart des frontières de la Chine la menace des puissances étrangères, et d'occuper les terres situées au-delà de leurs approches : les îles au sud-est et les terres arides, désertiques ou steppiques au nord-ouest. Ainsi, cette idée intègre bien d'autres dimensions que la seule variable militaire, faisant appel au vieux répertoire stratégique chinois intégrant avec elle le politique, l'économie et le démographique.

Car accéder quelque part stratégiquement parlant, c'est bien sûr en restreindre l'accès d'un autre. Quant aux aspects *porte* et *barrière* des périphéries maritimes et continentales chinoises souvent invoqués par nos sources, ils transmettent l'image d'une ouverture autant que d'une fermeture suivant qui les emprunte. Et aux territoires concernés de constituer tour à tour verrous et canaux d'accès suivant qui les tient. Parler *d'accès* et de *déni*, c'est question de dialectique. Le premier terme exprime une opportunité positive pour les Chinois : repousser l'adversaire, contrôler les déserts et les îles. Le second recouvre évidemment du négatif, pour les rivaux de la Chine, des nomades aux Occidentaux. C'est l'entrechoc de ces deux logiques et ses manifestations sur les

---

[5] Selon Niagalé Bagayako et Frédéric Ramel, IRSEM : *"La profondeur stratégique correspond à un ensemble de ressources (territoriales, matérielles et humaines) sur la base desquelles un acteur international peut s'appuyer en vue de mettre à distance une menace. Une posture stratégique en période de paix ne néglige pas cette recherche de la profondeur, qui constitue une fonction non négligeable dans la constitution ou le renforcement d'un espace de défense et de sécurité."* Voir: Niagalé Bagayako, Frédéric Ramel, « Francophonie et profondeur stratégique », *Etudes de l'IRSEM numéro 26*, 2013.

[6] *Joint Operational Access Concept*, US Department of Defense, 2012, page 6.

[7] Marc Bloch, *L'étrange défaite*, Folio histoire, édition de 1990, page 73.

deux espaces étudiés qui va nous occuper. Retracer l'origine de ces stratégies *d'accès et de déni d'accès*, dont nous entendons justement restituer l'ancienneté, nous permettra de mettre le terme d'A2/AD, du vieux vin dans une outre nouvelle, dans sa perspective historique. Nommer ainsi les choses nous offrira de surcroit un outil de dialogue pour multiplier les regards, pas seulement chinois, sur plusieurs *« endroits de passage »* aussi stratégiquement importants que disputés.[8]

C'est en raison de ces perceptions et mouvements chinois parallèles entre l'est et l'ouest, l'océan et le continent dans le cadre géostratégique de la Chine depuis la dynastie Qing, que nous avons choisi Taïwan et le Xinjiang comme nos cas d'étude. Chacune située aux portes de la Chine, ces terres ont été parmi les premières à être affectées par les cycles d'expansion et de contraction territoriales du voisin depuis la chute de la dynastie Ming au milieu du 17ème siècle. Puissante, la Chine s'est étendue vers ces espaces, atteignant son extension maximale, son point culminant au sens clausewitzien du terme.[9] Mais faible, elle dut ensuite s'en retirer, les offrant au contrôle ou à l'influence de puissances étrangères (notamment les États-Unis, le Japon et la Russie). Ce mouvement cyclique de va-et-vient, qui est également, à long terme, celui des frontières de la Chine elle-même, est le produit d'un rapport de force évolutif entre les Chinois et leurs rivaux. Terres étrangères à la Chine du 17ème siècle, c'est d'autant plus le cas de Taïwan que du Xinjiang, celles-ci furent conquises puis occupées pour les mêmes raisons et en succession. Par deux fois, il s'était agi d'y réduire une menace à la fois militaire et politique au pouvoir Qing sur la Chine, et de prévenir, par la colonisation des deux terres, la réapparition prochaine de tels périls.

Ainsi et bien que jamais formulée de cette manière, cette dynamique d'accès et de déni d'accès est visible dans l'argumentaire déployé par l'amiral Shi Lang pour persuader l'empereur Kangxi d'occuper Taïwan, après avoir envoyé par le fond la flotte du Royaume de Tungning en 1683. Pour ce grand marin, la possession de Taïwan conjurerait la reformation sur l'île d'un pouvoir hostile au continent et permettrait à l'Empire de mieux protéger sa côte des desseins étrangers. Une argumentation similaire présida au plaidoyer de l'empereur Qianlong à la cour en 1757, à l'issue du génocide des Dzoungars, estimant critique de tenir les déserts pour prévenir le risque d'une reformation de la menace nomade sur l'empire. D'abord combattus par les officiels Hans, ces projets géostratégiques aussi prescients que visionnaires furent progressivement intégrées par les stratèges chinois, ceux-là qui commandèrent à l'élévation au statut de province des deux territoires à la fin du 19ème siècle, puis mèneront quantité de campagnes pour les défendre.

Car à la fin de ce siècle, l'Empire perdit le contrôle de Taïwan au profit du Japon, tandis que le Xinjiang se préparait à passer sous l'influence tenace de la Russie puis de l'URSS. Ces terres, ils les utilisèrent après comme bases avancées pour avancer leurs intérêts politiques et militaires en Chine. Ainsi, à la veille de la guerre russo-japonaise en 1903, le futur président Yuan Shi-kai, s'inquiétait de cet encerclement : *« Si nous faisons cause commune avec la Russie, la marine japonaise attaquera le Sud-Est ; si nous faisons cause commune avec le Japon, l'armée russe envahira le Nord-Ouest »*.[10] Pris en étau, l'Empire se résigna en 1904-5 à voir les Russes et les Japonais s'affronter sur son sol sans pouvoir se défendre. Puis sous la république, Staline soutint les seigneurs de guerre puis les forces musulmanes opposées à Nankin, tandis que les Japonais

[8] Voir Lattimore, Owen, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, Little, Brown and Company, 1950.

[9] Le concept de point culminant (*Kulminationspunkt*) a été formulé par le général prussien et théoricien militaire Carl von Clausewitz dans son ouvrage *De la guerre*, publié en 1832 (Livre 7, Chapitre 5). .

[10] *Ch'ing-chi wai-chiao shih*-liao 179.4b. Cité par Hsu, "Late Ch'ing [Qing] Foreign Relations, 1866-1905," dans (Dir.) Fairbank et Liu, *The Cambridge History of China, Vol. 11*, Cambridge University Press, 1980, pp. 70-141 (139).

faisaient de Taïwan leur grande base aéronavale vers le sud-est de la Chine et les mers du sud. Ces leçons historiques, chacune soigneusement étudiée par les stratèges chinois, démontrèrent l'importance pour la Chine populaire de dominer à la fois Taïwan et le Xinjiang. D'autant que ces derniers se confrontèrent en 1949 à un *retour au même*, l'île servant de pivot aéronaval au rival nationaliste allié à la puissance navale américaine, et l'ouest restant convoité par Moscou. À ce titre, la RPC eut comme premier objectif géostratégique, outre certes de survivre, de parer à ces menaces et reconstituer les frontières sécurisantes sur lesquelles s'étaient adossés les Qing.

De nouveau prospère, la Chine détient pour la première fois les capacités requises pour engager enfin un effort simultané et très vigoureux dans les deux sens maritime et continental. À son influence retrouvée en Asie intérieure correspond la modernisation à bride abattue de sa flotte. Plus puissante et prospère que jamais, obsédée par les mémoires cruelles du passé et la promesse d'un statut dominant retrouvé, guidée par un réalisme froid forgé dans l'épreuve, l'urgence pour la Chine de briser ses *chaînes* grandit à mesure que la parenthèse pacifique de son émergence se referme. Pour la première fois depuis les Tang, Pékin projette au-delà des Pamirs sa force de frappe politique et financière pour stabiliser et sanctuariser son ouest, Xinjiang et Asie centrale de concert, pour en faire son appui énergétique et géostratégique. De ces profondeurs délaissées depuis le retrait des empires soviétiques et américains, elle entend bien rééquilibrer sa puissance nationale concentrée sur un littoral vulnérable et s'appuyer sur le continent pour frapper les îles.

Là est donc, à notre avis, la source géostratégique de la déstabilisation des frontières chinoises.

« Il est clair qu'il existe bien plus de liens entre la politique maritime [chinoise] *et la politique en Asie intérieure que les historiens n'en ont jusque-là découvert ».*[11] Cette observation de J. Fletcher de 1978 semble encore valable près d'un demi-siècle plus tard, alors même que jamais auparavant le Xinjiang et Taïwan n'ont autant fait l'actualité géopolitique. Ainsi les perceptions comme les stratégies déployées par les Chinois vers le Xinjiang et Taïwan nous apparurent aussi complémentaires que comparables, les expériences tirées de l'un offrant des leçons pertinentes pour l'autre. De fait, la quête de Pékin pour une meilleure profondeur stratégique sur ses portes est et ouest, et les frictions en résultant avec ses adversaires, expriment une continuité forgée dans un cadre géographique similaire hérité des Mandchous. Comme le déclara Chiang Kai-shek dans *Le Destin de la Chine* (1942) : *« Taïwan* (…) *et le Sinkiang représentent chacun une forteresse essentielle pour la défense et la sécurité de la nation ».*[12] En fin de compte, et bien que les moyens utilisés par la Chine envers Taïwan et l'Asie centrale aient pu différer, une dynamique similaire d' *« accès »* et de *« déni »* semble avoir été à l'œuvre, de manière aussi interrégionale qu'intertemporelle. L'exploration de ces liens mettra en évidence les connexions entre les mers et les déserts, Taïwan et Xinjiang, dans le cadre géostratégique chinois.

Tous ces éléments tendront à nous dire quelque chose de la culture stratégique chinoise, du lien et des interdépendances entre continent et océan dans les stratégies déployées par ses militaires, le rapport entretenu entre ces derniers et les peuples périphériques, ainsi que sur l'importance géostratégique, dans le contexte actuel régional voire mondial, des deux territoires étudiés.

[11] Fletcher, 'The Heyday of the Ch'ing Order in Mongolia, Sinkiang and Tibet', dans Twitchett, Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10, op. cit.* 375-385 (384). TFA.
[12] Chiang Kai-shek, *China's Destiny & Chinese Economic Theory*, Roy Publishers, New York, 1947, page 36.

Introduction

Construction de l'objet

« Toute recherche historique suppose dès ses premiers pas que l'enquête ait une direction ».[13]

Marc Bloch, *Apologie pour le métier d'historien.*

Vers la problématique

Dès l'enfance, l'histoire et la géographie nous passionnaient. La question du pourquoi, aussi. Elle nous a depuis le début attiré à Taïwan, en se posant en termes simples : que vaut à cette île toute cette attention du voisin chinois ? Pourquoi Taïwan lui est-elle si importante, que le Parti est prêt à risquer un conflit si dangereux, sans se soucier de l'avis insulaire ? En se confrontant à ces questions complexes, nous commencions à nous intéresser aux Chinois eux-mêmes et à leurs représentations. Quelle était pour eux la source du problème, du plus important problème ?

Or, il avait semblé depuis nos voyages à Taïwan, nos rencontres et quelques travaux sur le sujet, que les intérêts d'ordre géostratégique de la Chine pour l'île restaient structurants dans son irrédentisme. L'ouvrage d'Alan Wachman *Why Taiwan, Geostrategic Rationales for China's Territorial Integrity* nous avait beaucoup stimulé, en traçant l'origine des intérêts de la Chine pour l'île à plus de trois siècles plus tôt.[14] Il s'appuyait sur un fameux théorème, celui de Shi Lang, officier visionnaire, auteur du fameux mémoire ayant convaincu l'empereur Kangxi d'occuper l'île après y avoir vaincu son rival. En substance, Shi Lang insistait pour garder cette terre, barrière maritime de la Chine, en agitant la crainte de la voir repasser sous contrôle hostile et faire de nouveau planer une menace à l'empire. Nous devons à Shi Lang d'être à l'origine de ce paradigme et à Wachman de l'avoir retrouvé. Plusieurs années, nous repensions à cette idée. Structurelle, elle démontrait l'importance critique de l'enjeu militaire présenté par Taïwan à la Chine et semblait indiquer l'existence de précédents d'ordre stratégique à la situation présente.

Mais Taïwan jusque 2020, peut-être encore aujourd'hui, intéressait peu les stratégistes français. Il était aussi incommode de confronter ces réflexions avec des étudiants compatriotes, souvent plus intéressés par les problèmes d'identité ou d'études post-coloniales sur l'île, que par l'enjeu naval et militaire. En essayant de remettre ces questions dans leur contexte, on se rappelait que, dans une certaine mesure, la sécurité de l'île dépend d'un rapport de force défavorable à Pékin depuis 1949, de même que le sentiment identitaire progresse à l'abri d'une longue paix armée surveillée par Washington. Du sujet militaire découlait une partie du reste et la continuation du s*tatu quo*, notion trompeuse, n'a rien d'acquise. Ce sujet crucial échappe à la sociologie comme à l'anthropologie mais nous trouvions davantage d'écho auprès de nos professeurs taïwanais en relations internationales à l'Université nationale Chengchi et à l'Université nationale Sun Yat-

[13] Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Armand Colin, Paris, 2e édition,1952, pp. 40-41.
[14] Voir Alan Wachman, *Why Taiwan? Geostrategic rationales for China's territorial integrity*, Studies in Asian Security, Stanford University Press, 2007.

Sen, nos deux *alma mater*. Sous la direction du Pr. Yuan I, on rédigeait alors un mémoire sur la dissuasion conventionnelle de l'île dont la base historique n'était autre que ce *« paradigme de Shi Lang »*. Mais le projet était trop ambitieux, et concernait marginalement l'histoire militaire.

Plus tard, en prise avec un apprentissage assez difficile (et jamais vraiment terminé) de la langue chinoise, et jouant les *« petites mains »* à l'INPR, *think tank* nous ouvrant à la diplomatie dite *track*-2 de Taïwan, nous cherchions de l'inspiration pour des études doctorales. Très passionnés, nous voulions continuer nos études sur l'île, si possible du point de vue militaire. Mais avec des liens alors assez distendus avec la France, quittée depuis plusieurs années, ce n'était pas chose aisée. Plusieurs projets durent être abandonnés… Sur le point de laisser tomber, nous trouvâmes l'oreille attentive d'Emmanuel Lincot, spécialiste de la Chine et de l'Asie centrale, notre ancien professeur à l'Institut Catholique de Paris. De fil en aiguille, celui-ci nous remit sur la piste du vieux théorème de Shi Lang, et esquissa un lien aux actuelles stratégies A2/AD de la Chine...

L'ouvrage de Wachman, malgré son passionnant constat, souffrait de quelques lacunes. Même s'il notait la similarité entre les intérêts Qing et ceux de la RPC à contrôler Taïwan, celui-ci omettait de mettre cette théorie à l'épreuve de pans entiers de l'histoire militaire du détroit, et recourait assez peu aux sources chinoises et taïwanaises. De plus, ce court ouvrage, s'accordant quelques digressions hors du terrain géostratégique, ne tentait pas de tester son observation sur d'autres périphéries chinoises à la considérable histoire militaire. L'auteur avait ainsi ouvert les possibles sans tous les exploiter entièrement. En discussions au téléphone entre Taipei et Paris, le Professeur Lincot y vit justement une piste à explorer et nous encouragea à réfléchir de façon comparative. Il nous parla alors, c'était sa grande expertise, de l'Asie centrale et du Turkestan, *terra nullius* nous concernant, mais à propos desquels nos discussions sur Shi Lang lui avaient fait penser. Il nous parlait des oasis et des nomades, leurs raids sur la Chine sédentaire, et d'une culture stratégique porteuse sur mer de certains réflexes d'origine continentale… Se pourrait-il qu'il existe des liens inexplorés entre ces deux domaines ? À l'École pratique des hautes études, le Professeur Martin Motte, historien militaire, géostratège spécialiste de la puissance maritime, accepta de suivre notre projet. Ses compétences, celles du Prof. Lincot en sinologie et en études centrasiatiques, et mes connaissances et expériences de l'île, formaient un équilibre prometteur.

La première piste de travail fut de revisiter l'histoire militaire chinoise en comparant la situation du détroit de Taïwan avec celle d'autres périphéries, de façon à découvrir certaines permanences et ruptures du comportement et des perceptions de la Chine vis-à-vis des domaines continentaux et maritimes. Nous optâmes pour le Xinjiang, en tant que profondeur stratégique conquise par les Mandchous peu après Taïwan et territoire d'actualité parallèle à l'île, constituant chacune aujourd'hui pour la Chine une promesse de désencerclement vers l'Eurasie et le large. Une fois de plus, c'est la question des origines historiques qui nous occupait, l'actualité de l'année 2019 mettant en dialogue les hausses concomitantes des tensions militaires dans le détroit de Taïwan et de la répression contre les Ouïgours, avec derrière, la fameuse *Belt and Road Initiative* (BRI). Par un détour centrasiatique, on se décentrait de la question interdétroit pour mieux y revenir.

La problématique choisie réunit chaque aspect : depuis la dynastie Qing, comment les pouvoirs politiques successifs établis en Chine tentèrent-ils de contrôler Taiwan et le Xinjiang, afin de défendre leurs accès maritimes et continentaux, et de repousser de la menace étrangère ? Allant, ces deux efforts ont-ils été parallèles, et expriment-ils une continuité entre hier et aujourd'hui ?

Définition des termes

Qu'entendons-nous par ces termes ?

Par dynastie Qing, nous faisons référence à la monarchie mandchoue régnante sur la Chine de 1644 et 1912. Dernière dynastie impériale à régner sur la Chine, c'est elle qui fut à l'origine de la conquête durable de Taïwan et du Xinjiang, nos deux cas d'étude. Ensuite, et par pouvoirs politiques successifs établis en Chine, nous entendons contourner la difficulté présentée par le caractère étranger de la dynastie Qing, pour la traiter sur le même plan que les deux républiques chinoises (nationaliste puis communiste) lui succédant. Pourquoi ? La raison la plus évidente, nous y reviendrons tout au long de ce travail (parties 3 et 4 notamment), est que ces républiques, dès leur fondation, eurent comme ambition partagée d'hériter tout ou partie des territoires jadis conquis par les armées Qing. Ce faisant, voulant reconstituer ce cadre géostratégique protecteur, elles se confrontèrent à des rivaux et obstacles similaires. Il est enfin difficilement contestable que les conquêtes de Taïwan et du Xinjiang, menées par une dynastie étrangère, s'appuyèrent largement sur des armées Han, des officiers Han, et des ressources économiques Han. À la fin du 19ème siècle, ce sont des réformateurs chinois qui obtinrent d'une cour Qing profondément sinisée la transformation du Xinjiang et de Taïwan en provinces, et le réinvestissement de leur défense. Ainsi, nous ne mélangeons aucunement *Chine* et *Empire Qing*, évitant ainsi de marcher grossièrement dans certaines prétentions irrédentistes actuelles de Pékin pour ses périphéries, le Parti ayant la tendance de choisir dans l'héritage mandchou ce qui l'arrange et rejeter le reste, sans toutefois ignorer les liens entre cette dynastie et l'histoire stratégique et militaire chinoise.

Quid de Taïwan et du Xinjiang ? Par la première, nous entendons surtout l'île elle-même, mais aussi l'archipel des Pescadores situé au centre du détroit, ainsi que les îlots du Fujian... Le sort des trois fut lié, nous le verrons, dans l'histoire militaire. De même, il est intéressant de revenir aux origines historiques des termes. D'origine semble-t-il aborigène, le nom de *Taïwan* fut ensuite utilisé par les conquérants hollandais, puis s'est transmis aux Chinois. Leur transcription en sinogrammes est justement très intéressante, les caractères 臺 (*tai*) puis 灣 (*wan*) exprimant l'image et le sens d'un *balcon* ou d'une *plateforme*, aux côtés du mot *baie* ou du verbe *amarrer* (son bateau). Rares sont les termes en chinois choisis tout à fait au hasard, et il est difficile ici de faire plus représentatif. Ce sous-entendu stratégique est aussi présent concernant le *Xinjiang*, nom donné par les conquérants mandchous au milieu du 18ème siècle à cet immense territoire sans cohésion ni géographique, ni climatique, ni démographique. Il fut appelé plus récemment par d'autres *Turkestan*, impliquant un certain scepticisme quant à sa sinité, donnant à l'entièreté de cette terre une identité turcique qui avant le 18ème siècle, concernait surtout le bassin du Tarim au sud (la Dzoungarie au nord étant surtout, avant l'immigration musulmane, une terre nomade). *Xinjiang* s'écrit en sinogrammes 新疆 pour *nouvelle frontière*, ou *nouvelles marches*… Ce nom symbolise sans difficulté la nature militaire de sa conquête et les raisons stratégiques de son occupation par les Qing. Il remplace dans les représentations chinoises le terme de *Xiyu* (西域), les *régions de l'ouest*, antiques couloirs militaires et commerciaux situés à l'ouest de la grande muraille et de la porte d'Yumen, servant de séparation psychologique entre les mondes civilisés et barbares. Nous utilisons ici le nom Xinjiang pour son caractère très géostratégique. Un tel choix ne saurait être interprété comme un quelconque positionnement d'ordre politique (!).

Enfin, concernant la « défense des accès maritimes et continentaux » et « repousser les menaces étrangères », nous avons voulu ici réintroduire dans la problématique l'aspect dialectique et le

lien établi par les stratèges chinois entre d'une part le contrôle par les armées chinoises de l'île de Taïwan et des déserts du Xinjiang, commandant à l'accès des provinces centrales, et d'autre part leur objectif de renforcer leur défense en prévenant leur occupation par un adversaire. Pour une plus ample exploration de cette relation dialectique, le lecteur se reportera à la préface et à la conclusion de la thèse, revenant toutes les deux sur ces questions *d'accès* et *déni d'accès*.

Un dernier mot que nous pourrions définir maintenant, présent dans le titre et souvent utilisé au long de ce travail, est le terme de stratégie (*géostratégie, histoire militaire, géopolitique* seront abordés en sections de méthode et de théories). Pour ce faire, le manuel édité par Martin Motte, *La mesure de la force* (2018), nous vient en aide.[15] Dérivé du grec, *faire avancer une armée* en combinant les termes *ageïn* et *stratos*, le mot *stratégie* a connu un certain nombre de définitions. Clausewitz la mettait au service de la guerre, comme *« continuation de la politique par d'autres moyens »*, et *« un acte de violence dont le but est de contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté »*.[16] Cette approche clausewitzienne fut reprise par les stratégistes contemporains, et leurs efforts de caractériser la stratégie. Ainsi le général André Beaufre amenda en France la définition donnée par Basil Henry Liddell Hart, elle-même tirée de l'officier prussien et finalement réinterprétée par Hervé Coutau-Bégarie puis Georges-Henri Soutou : *« La stratégie est l'art de la dialectique des volontés et des intelligences employant entre autres la force ou la menace de recours à la force à des fins politiques »*.[17] Martin Motte complète : *« la stratégie est une dialectique, c'est-à-dire une méthode de discussion, de débat. Mais alors que la dialectique des philosophes recourt à des arguments de raison, la stratégie emploie des arguments de force – des arguments frappants au sens littéral du terme »*.[18]

Dialectique des volontés, rapport de force, chaque effort de caractérisation réunit la dimension cognitive clausewitzienne. La proposition du Pr. Soutou ajoute, et c'est ce qui rend sa définition si à propos, une place aux outils non-guerriers par l'expression *entre autres*. Il s'agit d'un aspect critique de ce sujet, visant aussi à démontrer l'intégration du militaire avec les aspects politiques, économiques, voire culturels et démographiques de la culture stratégique chinoise. Chacune est mise, dans ce cadre, au service de l'État, comme nous l'expose *Science des stratégies militaires*, le canon théorique de l'Armée populaire de libération : *« la stratégie devrait être définie comme la planification et l'orientation de la situation globale de construction et d'utilisation des forces armées, centrées sur la guerre (…). Sa mission est d'utiliser de manière exhaustive les forces nationales politiques, militaires, économiques, scientifiques, technologiques et culturelles, pour protéger la sécurité nationale, assurer le développement et atteindre les objectifs nationaux »*.[19]

En somme, le terme chinois de *zhanlue* (戰略, *stratégie*) signifie bien se battre pour atteindre un objectif de long terme, usant de toutes les forces nationales disponibles, afin de contraindre l'adversaire à se plier à sa volonté. Puisant dans ses classiques militaires, l'approche chinoise de la stratégie se distingue par l'importance qu'elle offre à la dialectique, celle du Yin et du Yang, offrant à l'officier flexibilité et *« une précieuse disposition à s'adapter aux circonstances*

---

[15] Martin Motte (Eds.), *La mesure de la force*, Editions Tallandier, 2018.
[16] Livre I, dans Clausewitz, Carl Von, *On War*, Translated by Michael Howard and Peter Paret, Oxford University Press, 1976.
[17] Georges-Henri Soutou, cours à l'École de guerre, 2012. Cité par Martin Motte (Eds.), *La mesure de la force, op. cit.* 16.
[18] Motte (Eds.), *La mesure de la force, op. cit.* 12.
[19] Academy of Military Science Military Strategy Studies Dept, *Science of Military Strategy*. Military Science Press, Pékin, 2020, pp. 3 et 7. Traduction en français de l'auteur (suivant, « TFA »).

et à les exploiter », disait De Gaulle.[20] Dans ce travail, nous nous baserons à cet étage total et surplombant de la stratégie, bien qu'au fur et à mesure, on se laissera descendre aux niveaux opérationnels et tactiques pour imager nos propos. C'est par exemple vrai de la partie 5 sur les traductions navales de la guerre populaire maoïste. Pour une discussion plus approfondie de la culture stratégique chinoise et l'influence des classiques, le lecteur se reportera à la partie 2.

Bornes chronologiques

Quant à nos bornes chronologiques, elles sont larges à dessein. L'aspect comparatif du sujet, et la recherche de permanences et d'invariants historiques, rendent en effet le choix de la *longue durée* indispensable (se reporter à la méthode pour la justification de ce choix). Sans remonter la chronologie, sans multiplier les points de vue, notre proposition centrale autour des stratégies d'accès et de déni d'accès chinoises ne pourrait pas pleinement identifier ces dernières, et perdrait sa valeur analytique et explicative. Ce faisant, notre objectif est justement de passer du particulier au général et de replacer les actions continentales et maritimes actuelles de Pékin dans leur contexte d'histoire militaire. Au fond, cette étude vise à mettre en lumière une posture quasi-intangible : il est important pour la Chine de contrôler à la fois les îles et les déserts, sous peine de les voir pris par des rivaux et devenir des menaces pour sa sécurité frontalière. De fait, démontrer cette continuité nous oblige à établir une série de liens historiques entre les stratégies et perceptions des régimes politiques successifs, et donc de recourir à des bornes très larges.

Après réflexion, les limites chronologiques choisies seront celles de la chute de l'empire Ming, en 1644, à la période actuelle, la fin de l'étude débouchant ensuite sur une réflexion prospective. Pourquoi, quitte à choisir des bornes aussi larges, ne pas aller au-delà de la dynastie Qing ? Parce que c'est à partir de ce moment que Taïwan entra pleinement en jeu dans la géopolitique chinoise, et que ce n'est qu'une fois l'enjeu naval sécurisé que les Qing conquirent le Xinjiang. C'est aussi l'époque où l'empire 'déborde' structurellement sur les déserts à l'ouest et les îles à l'est, un nouveau cadre géostratégique dont les républiques chinoises entendront hériter. Enfin, à ce moment, les Mandchous commencent à se confronter, à la fois sur la côte et le continent, aux puissances européennes, que ce soit au nord avec la Russie et au sud avec les Hollandais. En bref, les éléments du cadre géostratégique chinois contemporain se mettent en place à partir de l'empire Qing au 17ème siècle, et ces derniers ne quitteront plus la scène jusqu'à la période actuelle. Comme l'écrit Braudel, *« j'ai parfois comparé les modèles à des navires. L'intérêt, le navire construit est de le mettre à l'eau, de voir s'il flotte, puis de lui faire monter ou descendre, à mon gré, les eaux du temps... Le naufrage est toujours le moment le plus significatif »*.[21] On pense donc avoir trouvé, à la chute des Ming, le moment où notre modèle-navire prend l'eau.

[20] Charles de Gaulle, *Le fil de l'épée*, Tempus Perrin, 1932, page 102.
[21] Fernand Braudel, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée », dans Annales. Economies, sociétés, civilisations. 13e année, No. 4, 1958. pp. 725-753 (746).

Sélection des cas d'étude

Quant aux limites géographiques, pourquoi Taïwan et le Xinjiang ? Pourquoi pas la Corée, le Tibet, la Mandchourie, terres par ailleurs stratégiques, entretenant toutes un rapport particulier à la Chine, ou conquises par l'empire Qing ? Il est évident que l'actualité a joué un grand rôle dans le choix de ces deux territoires, cibles principales des insécurités de Pékin sur ses frontières. Mais c'est surtout leur aspect symétrique, entre est et ouest de la Chine, et leur ouverture aux profondeurs là eurasiennes, là océaniques, qui attirèrent notre regard. Taïwan et Xinjiang nous permettent ainsi de toucher un sujet plus large, celui des contacts entre la Chine et les domaines maritimes comme continentaux. Profondeurs stratégiques, premières lignes de défense, portes du pays, voies d'accès comme de sortie pour les étrangers ou les armées chinoises, la perception en Chine à leur objet cumule ces attributs, la question de leur contrôle traversant des générations de stratèges. Encore aujourd'hui, ces deux *« endroits de passage »*[22] apparaissent comme deux clefs parallèles pour le désencerclement de la Chine et la projection de sa puissance à l'étranger.

Taïwan et le Xinjiang, à la différence de la Mandchourie et du Tibet, la première s'adossant à la Sibérie et le second aux pics de l'Himalaya, offrent un accès aisé à l'océan et à l'Eurasie. Cet accès n'a pas manqué d'attirer les étrangers, que ce soit à des fins militaires, commerciales ou culturelles. Elles furent conquises successivement et, en raison de l'interdépendance de leur défense relevée par les stratèges mandchous et chinois, elles permettent de saisir les débats de ces derniers sur la priorité à accorder au front maritime ou continental. Ces débats, dont nous observerons les résurgences du 18ème au 21ème siècle, illustrent des dilemmes persistants. La Corée aurait pu, peut-être, située entre les sphères chinoises et japonaises, remplacer Taïwan. Mais la péninsule, entre deux mers, n'ouvre pas la Chine au grand large et à ses problématiques, et l'auteur est spécialiste de Taïwan, non de la Corée.. Cette dernière, à la différence du Xinjiang et de l'île, n'a en outre pas fait l'objet d'un contrôle direct par l'empire Qing, et donc, à ce titre, présente sûrement des problématiques de défense moins connectées. Cela dit, notre choix entre sud-est et nord-ouest de la Chine n'exclut rien. Il ouvre au contraire des pistes de comparaisons ultérieures, notamment d'explorer la littérature stratégique chinoise à propos par exemple des défenses du nord et du sud, de la Mongolie et de la Corée au Tibet, pour voir si notre observation connaît des redondances, et d'autres parallèles. Ainsi, l'argument pourrait gagner en généralité, et même être étendu à d'autres États du monde, afin de vérifier si seuls les Chinois ont réfléchi de la sorte, ou si ces problématiques dialectiques d'accès et de déni d'accès peuvent servir d'outil utile à d'autres cas d'étude. La situation de l'Ukraine pour la Russie attire le regard…

Nos objectifs

Notre objectif, en très bref, est de comparer la place de Taïwan et du Xinjiang dans l'histoire militaire et le cadre géostratégique de la Chine de la dynastie Qing à la période contemporaine. En nous appuyant sur un corpus littéraire mettant en dialogue quelques-uns des grands stratèges chinois d'hier et d'aujourd'hui, et leur critique étrangère, sur l'analyse des campagnes militaires quant au contrôle de ces deux territoires, et en établissant une série de liens transhistoriques et

[22] Lattimore, Owen, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, Little, Brown and Company, 1950.

géographiques entre les fronts continentaux et océaniques, nous chercherons à établir sur la longue durée l'existence d'un parallèle entre l'est et l'ouest dans la géostratégie de la Chine. Par ce moyen, nous pourrons dévoiler les racines communes de ses intérêts militaires pour Taïwan et le Xinjiang, et certains fondements de sa culture stratégique et conceptions de ses frontières.

Nous tenterons par cet effort de généralisation de montrer que la Chine, pour la période et les deux cas étudiés, a agi d'une manière et selon des raisons similaires. Établir les ressemblances entre ces modes d'action chinois nous a paru critique, tant Pékin se sert constamment dans le répertoire de ses méthodes passées, de façon à les mettre au service du présent… On s'aperçoit de cette façon que les stratégies de l'Armée populaire de libération ont souvent un précédent et en deviennent prévisibles. Ainsi, on espère aussi qu'en explorant la source des intérêts militaires de la Chine pour la mer et le continent, Taïwan et Xinjiang, et en dégageant les modes d'actions mis en œuvre pour dominer ces territoires, que ce travail d'histoire sera utile à la prospective.

Maintenant, nos outils principaux de recherche : la longue durée, géographie et comparaison.

Instruments et méthode

La méthode repose sur trois cadres principaux : réunir les enseignements du temps long, relever les contraintes propres aux constances géographiques, et procéder par comparaison... On tentera d'être bref, Marc Bloch rappelant que *« l'outil ne fait pas la science »* et qu'il *« n'est de superbe plus mal placée que l'orgueil de l'outil qui se prend pour une fin en soi »*.[23] De Gaulle défendait aussi la méthode, pas une *« doctrine construite dans l'abstrait »* se substituant aux fins.[24] Nous assumons dans cette étude cette simplicité d'approche, en suivant les conseils de Clausewitz au rédacteur, *« présenter des arguments clairs et directs »*, non un *« jargon* et *carrefours obscurs perdant ses lecteurs* ».[25] Un bon analyste sait décrire les aspects les plus complexes avec des mots simples. Les outils doivent permettre de ne *« pas repartir de zéro chaque fois en triant les matériaux et en les parcourant, mais pour les trouver prêts à l'emploi »*.[26] On les présente ici.

Longue durée

Ce sera la *« longue durée »*, à une époque privilégiant les recherches aux bornes chronologiques plus restreintes. On suit les faits, leurs causes, effets et origines, *« les choses humaines les plus dignes d'étude »* écrivait Renan sur les nations.[27] Nous choisissons la *longue durée* pour sa forte dimension explicative, aiguillés en cela par notre directeur de thèse le Pr. Martin Motte. Il nous dit alors, *« qui comprend le principe général comprend les cas particuliers qui en dérivent, la réciproque n'étant pas forcément vraie »*.[28] Le Pr. Lincot appuya également dans ce sens, nous appelant à réfléchir inductivement. Il lui semblait important d'aboutir, si possible, à une sorte de théorisation des faits étudiés, et de vérifier si une telle tentative pouvait éclairer une série de phénomènes semblables. Autrement dit, trouver un principe structurel, et monter en généralités. Était-ce le sens d'un des conseils d'André Siegfried, *« les bons sujets sont justement ceux qui, d'une base circonscrite et solide, vous permettent d'embrasser ensuite l'horizon tout entier »* ?[29]

On accorde la priorité à une focale *macro*, en faisant des allers et retours vers le particulier pour mettre en mouvement le récit. Passant d'histoire courte à longue, on évite une surconcentration sur l'une ou sur l'autre : abuser du *macro* portait le risque de la déconnection avec le roulement des évènements, de perdre un lien avec les personnages de l'histoire, tandis qu'abuser du *micro* nous ferait courir celui de la désarticulation avec le temps long. Comme l'écrivait Braudel, *« la seule erreur, à mon avis, serait de choisir l'une de ces histoires à l'exclusion des autres. Ce fut, ce serait l'erreur historisante ».*[30] Cela dit, l'histoire courte est déjà très investie par les médias et la recherche, et est donc très courue. De plus, une concentration sur le *micro*, nous craignons, n'est peut-être pas la focale optimale pour un apprenti stratégiste, dont les compétences seraient

---

[23] … de façon à éviter l'*« ésotérisme rébarbatif où les meilleurs d'entre nous persistent à s'enfermer ».* Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, *op. cit.* Dans cet ordre, pages 43, 51, 52.
[24] De Gaulle, *Le fil de l'épée*, *op. cit*.106
[25] Clausewitz, *On War*, *op. cit.* 123. TFA.
[26] *Ibid*. 90. TFA.
[27] Cité par Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, *op. cit.* 19.
[28] Martin Motte, "Foch, au cœur de la pensée militaire française", *DSI*, 6 janvier 2024.
[29] André Siegfried, préface à Jacques Ancel, *Géographie des frontières*, Gallimard, 1939, VIII.
[30] Braudel, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée », *art. cit*. 734.

jugées à l'aune de sa capacité d'apprécier les circonstances générales et discerner les équilibres d'ensemble des évènements. On décidait de visiter les aspects *micro*, tactiques, dans la mesure où ceux-ci pouvaient aider à construire une vision d'ensemble. En fait, plutôt que de suivre les mouvements parfois contradictoires et conflictuels du clapot, on ira chercher le sens du courant.

Explorons d'abord ce que quelques grands historiens dirent de la longue durée, en débutant par celui à qui nous devons le terme, Fernand Braudel. Il écrit au sujet des bornes chronologiques : *« se cantonner dans le temps bref, c'est le défaut mignon de l'histoire-récit* (…) *pour qui n'est plus un enfant, c'est une autre forme d'histoire, inscrite dans de plus longues durées, qui permet de dégager les invraisemblables accumulations, et les surprenantes répétitions du temps vécu* (…) *et que l'histoire profonde découvre à la façon dont la psychanalyse hier a révélé les flux de l'inconscient*. (..) *Je me réjouis donc sans partage, que des historiens aujourd'hui élargissent gaillardement leurs mesures chronologiques.* (…) *Passionnés comme Pierre Bonnaud par la 'pesanteur des origines'. (...) la longue durée impose ses services ».*[31] En prenant parti contre *« l'histoire évènementielle au souffle court »* pointée par François Simiand,[32] Braudel considère à ce propos qu'*« un événement, à la rigueur, peut se charger d'une série de significations* [et porter] *témoignage parfois sur des mouvements très profonds,* (…et) *s'annexant un temps très supérieur à sa propre durée »*. Cependant, *« cette masse ne constitue pas toute la réalité, toute l'épaisseur de l'histoire*, (…) *le temps court est la plus capricieuse et trompeuse des durées ».*[33]

Contre l'histoire des évènements, aux bornes et à la portée plus réduites, Braudel appelle à *« se familiariser avec un temps ralenti, parfois presque à la limite du mouvant ».* C'est en ce sens que nous chercherons les invariances du temps long afin d'en déterminer certaines structures : *« Bon ou mauvais,* [ce mot] *domine les problèmes de la longue durée. (..) Pour nous, historiens, une structure est sans doute assemblage, architecture, mais plus encore une réalité que le temps use mal et véhicule très longuement. Certaines, à vivre si longtemps, deviennent des éléments stables d'une infinité de générations : elles encombrent l'histoire, en gênent, en commandent l'écoulement ».*[34] L'auteur, *« convaincu et effrayé du poids énorme des origines lointaine »*, met alors ses pairs en garde : *« qu'on ne nous dise pas que l'histoire, irréversible par nature, ne se répète jamais. Elle manque souvent d'imagination, elle a ses habitudes ».*[35] Dans *L'identité de la France* de Braudel, on y reconnaissait sans peine les enseignements de nos professeurs. Fort de sa méthode, on y trouvait également une forme de légitimation pour l'approche choisie. Ainsi, nous tenterons de faire ressortir de l'histoire militaire chinoise ces *« vieilles habitudes de penser et d'agir,* [ses] *cadres résistants, durs à mourir, parfois contre toute logique ».*[36]

Car Fernand Braudel n'est ni le premier ni le dernier à parler de temps long. Marc Bloch aussi, par ailleurs officier et auteur de *L'étrange défaite* et de l'*Apologie pour le métier d'historien*. Il nous enseigna, c'est visible dans son raisonnement quant aux lointaines origines françaises de la débâcle de 1940, l'importance de considérer le poids de certaines verticalités historiques, un ensemble de *« tendances lourdes »* pour emprunter un terme de François Perroux. Il s'agit ainsi de savoir tisser des liens entre les époques, surtout si les problèmes du présent ont connu des précédents. Bloch écrit, *« on comprendra toujours mieux un fait humain (...) si on possède déjà*

[31] Fernand Braudel, *L'identité de la France, Vol. 1, Espace et Histoire*, Flammarion, 1986, page 13.
[32] Braudel, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée », *art. cit*. 727.
[33] *Ibid*. 728
[34] *Ibid*. 731
[35] Braudel, *L'identité de la France, op. cit.* 334
[36] Braudel, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée », *art. cit*. 733.

l'intelligence d'autres faits de même sorte. (…) *C'est ce qui justifie certaines spécialisations, en quelque sorte, verticales* (…) *Dans la mesure où leur détermination s'opère du plus ancien au plus récent, les phénomènes humains se commandent avant tout par chaînes de phénomènes semblables. Les classer par genres, c'est donc mettre à nu des lignes de force d'une efficacité capitale* ».[37] C'est dans cet esprit qu'on souhaitera généraliser notre observation géostratégique première sur Taïwan depuis les Qing, au cas du Xinjiang, pour en rechercher les redondances. Bloch ajoute : *« rien de plus légitime, rien souvent de plus salutaire que de centrer l'étude d'une société sur un de ses aspects particuliers, ou, mieux encore, sur un des problèmes précis que soulève tel ou tel de ces aspects* (…) *A condition, simplement, de vouloir les découvrir »*.[38]

N'est-ce pas aussi un tel effort de verticalisme que Simon Leys effectua dans sa célèbre critique du Parti communiste chinois, en attirant l'attention sur la constance de sa politique ? *« Tous les virages du régime non seulement depuis la Libération, mais déjà depuis Yan'an, et même depuis le soviet du Jiangxi, n'ont jamais été que des virages tactiques*. (…) *Seuls des observateurs dépourvus de toute perspective historique peuvent entretenir l'illusion qu'à tel ou tel moment le régime 'tourne la page' »*.[39] Du point de vue géostratégique, on essaye de s'inscrire dans une perspective similaire : certains objectifs du pouvoir chinois transcendent largement les époques. Avec un peu d'ironie, les choses nous semblent correspondre à un aphorisme chinois connu, 以不變應萬變 , soit *faire face aux circonstances changeantes en adhérant aux mêmes principes...* Bloch désamorce la critique : *« Mais, s'écrieront certains, les distinctions que vous établissez ainsi, en tranchant à travers la vie même, elles ne sont que dans votre intelligence, elles ne sont pas dans la réalité, où tout s'emmêle. Vous usez donc d'abstraction. D'accord. Pourquoi avoir peur des mots ? Aucune science ne saurait se dispenser d'abstraction. Ni d'imagination »*.[40]

L'interaction temps-espace

De même, la *longue durée* se conjugue bien à la variable géographique. Ainsi, tentant de suivre la méthode d'Hérodote et de Vidal de la Blache, on pensera interaction entre temps et espace.[41] Ou comme l'écrit Braudel, *« la géographie, pour nous, ce sera surtout une façon de relire, de repenser, de réinterpréter le passé (...). À pareil jeu, elle se prêtera sans réticence. (...) À la fois actuelle et rétrospective*, [elle] *nous offre des clartés, ses explications entre hier et aujourd'hui* (…). *L'homme est prisonnier de lui-même, car héritier, continuateur des actes, faits et gestes, techniques et traditions de ceux qui l'ont précédé sur sa propre terre, en ont modelé le paysage, l'engageant à l'avance dans une série de déterminismes rétrospectifs dont il est, au demeurant, rarement conscient »*.[42] Nous tentons, adoptant la méthode de Braudel, de montrer que plusieurs générations de stratèges chinois ont perçu d'une manière similaire les attributs géographiques et défensifs de Taïwan et du Xinjiang. Car à travers les époques, ceux-ci furent confrontés à un environnement géographique semblable et des défis continus : les déserts à l'ouest et la côte à l'est. Or la paix en Europe nous fit oublier la longévité de la variable géographique. Aujourd'hui

[37] Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, *op. cit.* 84-5.
[38] *Ibid*. 89.
[39] Simon Leys, *Ombres chinoises*, Éditions Robert Laffont, Paris, 1974, page 262.
[40] Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, *op. cit.* 84-5.
[41] Braudel, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée », *art. cit*. 735.
[42] Braudel, *L'identité de la France, op. cit.* 27, 28 et 31

autant entourés que protégés par nos alliés, il faut se rappeler du rôle du pré-carré français, de la Picardie aux plaines du nord, de leur rôle d'étroit plastron séparant les garnisons germaniques de Paris… C'est une problématique qui se posa de Richelieu à Gamelin, c'est-à-dire 300 années, à peine moins que les bornes chronologiques retenues pour notre étude. Or les Chinois n'ont pas ce luxe et se confrontent encore à des adversaires derrière leur frontière immédiate.

Braudel, qui travaillait sur la France, eut à cœur de restituer de tels invariants : *« La géographie est une opération concrète s'il en est : ouvrir l'œil, partir de ce que l'on voit, de ce que chacun peut voir,* (…) *le plus simple est de présenter les choses telles qu'on les voit, telles qu'elles se dessinent au premier abord, j'allais dire au premier coup d'œil »*.[43] Cette observation ouvre sur des *« régularités, permanences de systèmes, c'est-à-dire de vieilles habitudes de penser et d'agir, de cadres résistants, durs à mourir »*.[44] Les limites géographiques, en restreignant les options disponibles pour les États, impliqueraient des attitudes redondantes de leur part. Et en tant que *« facteur essentiel de l'histoire »* disait Renan,[45] la contrainte géographique provoquerait peut-être une série de rigidités d'ordre politiques et stratégiques. Cette lecture sera en partie confortée si, comme on le pense, le rôle de Taïwan et du Xinjiang dans la défense de la Chine resta pensé de façon similaire par les stratèges chinois sur plusieurs siècles, sans modification radicale.

Car la géographie, comme l'écrivait Lacoste *« sert d'abord à faire la guerre »*. Elle est un savoir militaire, avant d'être une matière *« de professeurs »* inoffensive, débarrassée de ses enjeux de pouvoir, de domination, et de politique.[46] Là est pourtant sa nature et son utilité fondamentale : *« La géographie des professeurs fonctionne comme un écran de fumée qui permet de dissimuler aux yeux de tous l'efficacité des stratégiques politiques, militaires, mais aussi des stratégies économiques et sociales qu'une autre géographie permet à certains de mettre en œuvre »*.[47] Elle est bien à ce titre une *« géographie d'état-major »* : connaissance des reliefs, des climats, des populations, de leur histoire étalée dans l'espace… C'est à cette géographie-là, *« instrument de pouvoir »* ayant le potentiel de *« modifier la situation où vivent des milliers d'hommes »* que nous entendons nous référer dans cette étude.[48] Par procédé de *« spatialité différentielle »*,[49] elle aide aussi l'analyste à se figurer l'identité des espaces selon des points de vue différenciés. Ainsi dans l'étude nous observons deux territoires tantôt perçus comme *verrou* ou *accès* par les Chinois et leurs adversaires, car ils sont à la fois des périphéries de la Chine, de ses voisins, ou des centres pour eux-mêmes. Par ces entrelacs, on multiplie sans difficulté les points de vue...

Ce raisonnement géographique, on l'applique au domaine militaire. Clausewitz l'écrit, appelant les stratèges dans son registre très particulier à bien *« comprendre la relation entre la guerre et le terrain* (…). *Ce problème est unique. Pour le maîtriser, un don spécial est nécessaire, que l'on pourrait nommer par un sens aigu de la localité, la faculté de saisir à la fois rapidement et précisément la topographie d'une zone, permettant à l'homme de toujours se repérer. C'est là un acte d'imagination* [visant] *à acquérir une connaissance globale de la configuration d'une province, d'un pays entier. Son esprit doit garder une image vivante du réseau routier, des lignes*

[43] *Ibid*. 31
[44] Braudel, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée », *art. cit*. 731 et 733.
[45] Renan, Ernest, « Qu'est-ce qu'une nation ? », *Conférence à la Sorbonne*, 1882.
[46] Yves Lacoste, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Maspero, Paris, 1976.
[47] *Ibid*. 71.
[48] *Ibid*. 62.
[49] *Ibid*. 89.

de rivières et des chaînes de montagnes, sans perdre le sens de son environnement immédiat ».[50] Voilà ce que Lacoste identifie, à propos du prussien, comme de la *« géographie active ».*[51]

En partie *autres outils*, on reviendra sur deux matières connexes : géopolitique et géostratégie…

La comparaison

Comparaison, enfin. Évaluer les liens entre les stratégies chinoises vers le continent et l'océan fut encouragé dès 1978 par le sinologue et centrasiatiste de Harvard, Joseph Fletcher. [52] Mais, à notre connaissance, aucun historien ne semble les avoir encore explorés. Emile Durkheim écrivait que l'histoire *« ne peut être une science que dans la mesure où elle explique, et l'on ne peut expliquer qu'en comparant ».*[53] Quant à François Simiand, pourfendant en 1903 *« l'histoire historicisante »*, il considérait que la véritable histoire, scientifique, devrait être comparative.[54] Bloch aussi, défenseur de la méthode comparative en histoire, appelait *« à rechercher, afin de les expliquer, les ressemblances et les dissemblances qu'offrent des séries de nature analogue, empruntées à des milieux sociaux différents ».*[55] Il faut alors *« une certaine similitude entre les faits observés et une certaine dissemblance entre les milieux où ils se sont produits »,*[56] et *« étudier parallèlement des sociétés à la fois voisines et contemporaines, influencées les unes par les autres, soumises dans leur développement... à l'action des mêmes grandes causes ».*[57] Enfin, *« un seul recours* écrivait Braudel, celui d'*une histoire comparative, une histoire à la recherche de similitudes - condition au vrai de toute science sociale ».* Des formes de comparaisons, celui-ci défend surtout celles *« 'interspatiales et intertemporelles' capables de nous replacer dans la perspective de continuités, de règles tendancielles (je ne dis pas de loi), de répétitions ».*[58]

Trouver ces règles tendancielles et ces répétitions est notre objet. Taïwan et Xinjiang partagent une importance stratégique parallèle pour les stratèges chinois depuis les Qing, leur occupation étant perçue comme cruciale pour les empêcher de servir de base avancée à leurs rivaux. Si cet invariant ne s'appliquait qu'à l'un des deux, il ne serait qu'une occurrence. Mais en se répétant à travers le temps et l'espace, il devient plus structurel, révélant une base historique et militaire commune dans la relation de la Chine avec ses frontières et les peuples périphériques.

---

[50] Clausewitz, *On War*, *op. cit.* 56-57.
[51] Lacoste, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, *op. cit.* 64.
[52] Joseph Fletcher, "The heyday of the Ch'ing order in Mongolia, Sinkiang", *The Cambridge History of China* Vol 10, Cambridge University Press, pp: 351-408.
[53] Emile Durkheim, *L'année sociologique*, 1896, page 2
[54] F. Simiand, « Méthode historique et science sociale », *Revue de synthèse historique*, 1903. Réédité dans Id., Méthode historique et sciences sociales, choix et présentation de M. Cedronio, Paris, 1987, p. 113-169.
[55] Bloch, Marc, « Pour une histoire comparée des sociétés européennes », *Revue de Synthèse Historique*, 1928, pp. 22-23.
[56] *Ibid*. 17
[57] *Ibid*. 18-19
[58] Braudel, *L'identité de la France, op. cit.* 16.

Autres outils et cadres théoriques

« Oui, car nous faisons la guerre. Or, la guerre, c'est une politique ! »

De Gaulle à Giraud, qui *« ne s'occupait pas de politique ! »* Octobre 1943, Alger.[59]

Dans cette partie, on détaillera les cadres théoriques qui structurèrent notre raisonnement. On les voit comme une série de thèmes directeurs pour une étude vraiment multidisciplinaire. Nous découpons leur présentation en deux principales lignes de forces : l'histoire militaire combinée à l'étude des dynamiques géostratégiques, ceux-là étant associés à une démarche géopolitique enrichie d'apports en relations internationales et en théorie des frontières. La progression nous offre une occasion de rappeler les théoriciens qui, de Clausewitz et Mahan à Yves Lacoste, nous ont fourni les clefs conceptuelles nécessaires pour appréhender nos objets de recherche.

Sur nos choix

Il semble d'abord que notre époque soit marquée par un droit d'inventaire à l'encontre des vieux centres civilisationnels et impériaux susceptibles d'avoir eu recours à l'expansionnisme et à la colonisation, et dont le récit historique est suffisamment connu du grand public pour faire l'objet de critiques. La Chine n'y échappe guère, du moins du point de vue de l'Occident, puisque nos sociétés, par leur passé particulier, se sont assez ouvertes à la remise en question. L'effet pervers, pour ce travail, est parfois de se heurter à une binarité opposant Pékin et les périphéries victimes. Certes, le Parti ne ménage pas ses efforts pour valider ces narratifs de David contre Goliath.

On se rendit vite compte à la recherche des sources que les aspects géostratégiques et militaires de l'histoire de Taïwan et du Xinjiang restent peu traités dans la littérature occidentale (et même quasi-absente en France). L'historiographie offre plutôt un corpus d'études anthropologiques, sociologiques, ou de (*post-*)*colonial studies*, non dénuées d'intérêt mais souffrant d'une certaine politisation, défendant là le faible contre le fort, privilégiant ici l'étude du *micro* sur le *macro*, l'échelle ethnique avant celle de la nation, celle des parcours individuels avant celui du collectif.

Si les États et leurs intérêts sont parfois évoqués, c'est bien davantage pour chercher et dénoncer leur *impérialisme* que pour expliquer les complexes rapports de force stratégiques qui orientent leurs décisions. Or, si l'on juge l'histoire à partir du présent, on risque de se perdre dans des procès sans fin... Et c'est un problème quand ces études survolent trop rapidement les débats géopolitiques et militaires indispensables à la compréhension des passés coloniaux de Taïwan et du Xinjiang. C'est par exemple vrai d'histoires du détroit de Taïwan qui éludent trop souvent les motivations militaires des protagonistes pour l'île, et son rôle constant de forteresse insulaire.

Quid ainsi de la surconcentration des chercheurs sur les effets de la colonisation japonaise sur l'identité insulaire, laissant ouverte la question du rôle aéronaval de l'île durant la guerre ? C'est aussi le cas d'un certain nombre d'études sur le Xinjiang, colorées d'un filtre anticolonialiste capté par l'opposition Ouïgours-Chinois, et passant assez rapidement sur l'importance de la

[59] François Kersaudy, *De Gaulle et Roosevelt, le duel au sommet*, Tempus Perrin, 2006, 342.

variable géostratégique dans les calculs de Pékin. Or, comment comprendre les buts actuels de sa politique au Xinjiang et devant Taïwan sans se référer à leur riche histoire guerrière et à la stratégie militaire chinoise ? Ces absences sont-elles dues à un biais de sélection, ou à une faible attirance pour cette matière ? Passer sur ces enjeux se fait peut-être à nos risques et périls, en gênant notre compréhension des intérêts de Pékin, et capacité à prévoir ses futurs mouvements.

Produit d'une jeunesse, éducation et milieu français, on n'échappait guère à ce défaut pendant nos premiers séjours en Asie, le baromètre de la moralité passant à son filtre, distinguant le bien du mal, l'amical du non-amical, le connu de l'inconnu. C'est que *« qui diffère de nous, étranger, adversaire politique, passe, presque nécessairement, pour un méchant »*, écrivait Marc Bloch.[60] Mais avec le passage du temps et l'apprentissage de la langue, on réalisait que ces perceptions s'accordaient aussi mal au terrain qu'elles évoluaient à son contact. Partagé entre deux cultures, il était temps de voir l'environnement tel qu'il fut plutôt que tel qu'on voulait qu'il soit. Quant au jugement de valeur à l'étranger, disait Bloch, *« là où les idéaux communément reçus diffèrent profondément des nôtres, il n'est plus qu'un embarras »*.[61] Mais plutôt que de rejeter notre point de vue pour nous livrer à une introspection sans fin, il nous semblait plus conducteur de garder confiance en nos propres perceptions tout en accédant à celles des autres, pour comprendre leur cohérence, de façon à tenter de considérer la relativité des vérités propres à chacun. Un rapport clair à nous-mêmes et à l'autre faciliterait, nous le pensions, nos futures conversations. Sur quoi cette cohérence et ces représentations chinoises se basent-elles ? Pour comprendre, l'histoire militaire, son attachement à l'étude des faits, des causes et de leurs effets, nous ouvrit les portes.

Dans cette étude, nous accordons la priorité à cette discipline, aux stratégies et représentations géopolitiques chinoises de Taïwan et du Xinjiang. Et on se détournera, sans les minimiser, des débats post-coloniaux, identitaires, statutaires et juridiques, sauf si ces derniers, à des moments précis, eurent dans l'histoire militaire une incidence sur le rapport de force opposant les Chinois à leurs rivaux. Par ailleurs déjà traités ailleurs par d'éminents spécialistes, on serait en peine d'y apporter un éclairage supplémentaire. Ainsi, pour citer Jacques Guillermaz, grand historien du Parti communiste chinois et attaché de défense en Chine pendant la guerre sino-japonaise, nous suivrons *« l'évolution* [des] *conflits, des rapports de force, l'aide étrangère, les opérations, selon la méthode classique. Pour importantes qu'elles fussent, les autres questions (…) ne* [nous retiendront] *que dans la mesure où elles* [pourront] *influer sur le sort de la guerre »*.[62]

Histoire militaire

Histoire militaire, histoire de la guerre. Pour nos stratèges, le recours à la guerre n'était certes qu'un seul moyen au service d'une politique au long cours intégrant bien d'autres dimensions : culture, flux migratoires, économie, diplomatie… *« Il n'y a pas de grande muraille »* entre le civil et le militaire écrivait Mao…[63] Ainsi, comme Martin Motte le faisait remarquer, *« le bon stratège doit toujours prendre en compte l'environnement politique, économique et social dans*

[60] Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, *op. cit.* 83.
[61] *Ibid.* 81.
[62] Jacques Guillermaz, *Une vie pour la Chine*, Lafont, 1989, page 155.
[63] *Problèmes* (1936), p. 59. Cité par Mehdi Bouzoumita, « Mao et la guerre révolutionnaire », *Stratégique*, No. 111, 2016, pp. 63-87 (83).

lequel et sur lequel il agit ».[64] C'est raccord avec la vision d'André Beaufre, pour qui la guerre serait *« ouvertement totale, c'est-à-dire menée simultanément dans tous les domaines, politique, économique, diplomatique et militaire. Il ne peut donc y avoir de stratégie que totale »*…[65]

Cela étant précisé, ultimement, il faut bien reconnaître que c'est majoritairement par les armes que le sort de Taïwan et du Xinjiang fut décidé depuis la dynastie Qing. Batailles navales d'un côté, génocide et insurrections de l'autre, grandes manœuvres sur les flots et par-delà les steppes, c'est la guerre qui fit la différence et emporta les décisions. Pas de surprise donc que ce travail se réclame davantage de l'histoire militaire que de toutes autres disciplines historiques. Il s'agit concernant nos cas d'étude, Taïwan et le Xinjiang, d'un choix original, permettant de restituer la portée strictement stratégique et militaire des intérêts chinois pour les deux terres. Ce choix réintroduit ainsi une certaine cohérence historique quant à leur actualité tendue : en recherchant une base géostratégique commune et en déblayant des pans d'histoire militaire méconnus.

Comme on l'a vu, notre méthode s'attache à chercher, dans la longue durée du rapport militaire entre la Chine et ses périphéries, certains traits fondamentaux et *« règles tendancielles »*. Cette histoire militaire chinoise, on cherchera à l'*« épurer de ses scories pour en extraire l'essence »,* c'est-à-dire faire la part entre les *« procédés contingents »* et *« les principes permanents »*.[66] On le fera, dans ce cadre d'histoire militaire, au moyen de la méthode comparatiste, consistant à *« comparer les faits d'armes et les doctrines militaires* (…), *à en écarter les différences afin de mettre en lumière leurs analogies,* [afin d'en] *trouver les raisons profondes* ».[67] Ce cadre va nous aider dans notre recherche de *« principes pérennes »* quant à la nature des intérêts et des perceptions historiques de la Chine à l'égard de ses périphéries stratégiques. Clausewitz, en faisait déjà état dans *De la guerre*, appelant à *« déduire la théorie d'une multitude d'exemples historiques. (...) Clarifiant tout, ils fournissent les meilleures preuves en sciences empiriques. C'est surtout vrai de l'art de la guerre. »*.[68] Le grand stratège nous rappelle aussi la futilité des modèles mathématiques, contrés par l'impossibilité pour l'esprit de l'historien ou du stratégiste de réunir toutes les variables influant sur son objet : *« les facteurs absolus, dits mathématiques, sont sans fondement solide dans les calculs militaires »*.[69] C'est valable de même pour les autres sciences sociales, écrit Bloch pour qui *« les faits humains sont, par essence, des phénomènes très délicats, dont beaucoup échappent à la mesure mathématique.* (…) *une grande finesse de langage, une juste couleur dans le ton sont nécessaires. Là où calculer est impossible, suggérer s'impose*. (…) *Ce n'est pas seulement que les données y sont d'une extraordinaire complexité. En elles-mêmes, elles demeurent le plus souvent rebelles à toute traduction mathématique »*.[70]

[64] Motte (Eds.), *La mesure de la force, op. cit.* 28.
[65] André Beaufre, *Introduction à la stratégie*, Armand Colin, 1963, page 10.
[66] Motte (Eds.), *La mesure de la force, op. cit.* 22.
[67] *Ibid*. 22.
[68] Clausewitz, *On War*, *op. cit.* xxv, puis 124. TFA.
[69] *Ibid.* 26. TFA.
[70] Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, *op. cit.* 18, puis 75.

Géostratégie, mer, continent

Ce sujet fait appel à la discipline géostratégique. Terme en vogue, il n'en désigne pas moins un concept pertinent pour interroger, de manière comparative et sur une grande échelle, les intérêts et les perceptions stratégiques chinoises quant à nos cas d'étude, entre les domaines terriens et marins, comme espaces carrefours disputés entre empires concurrents, *« dont l'importance est immense et incessante »* disait Jomini.[71] *« Stratégie des grands espaces »* pour Coutau-Bégarie, elle nous guidera notamment à l'analyse des épisodes d'expansion et de contraction de la Chine, rencontrant mille difficultés à conquérir et à se maintenir sur les îles et les déserts protecteurs.[72]

Ainsi, comme l'écrivait Nicholas Spykman, *« l'État demeure, en ce qui concerne ses relations internationales, avant tout une organisation militaire. Ses buts dans sa lutte pour la puissance peuvent être nombreux, mais parmi eux, les objectifs géographiques, dont la bonne réalisation augmentera la force militaire relative de l'État, sont les plus anciens et les plus persistants »*.[73] C'est que pour le célèbre stratège américain, *« les États témoignent au long de l'histoire d'une tendance à s'étendre selon certaines lignes définies : rectifier leurs frontières d'un point de vue stratégique, accéder à la mer, conquérir les côtes opposées, contrôler les routes maritimes,* (…) *s'approprier certaines mers marginales »*.[74] La géostratégie sera ainsi invoquée pour discuter des débats entre stratèges chinois sur l'interdépendance des fronts maritimes et continentaux, le contrôle des lignes de communication et des points d'appui indispensables représentés par Taïwan et le Xinjiang. Plusieurs fois, au nom de perceptions et d'intérêts personnels conflictuels, ces stratèges hésitèrent entre abandonner ou tenir à tout prix ces carrefours aussi stratégiques que difficiles à défendre. Nous analyserons la récurrence de ces épisodes, nous appuyant sur Clausewitz : *« Chaque fois qu'une activité traite de phénomènes identiques et répétées, avec les mêmes fins et usant des mêmes moyens, bien qu'il puisse y avoir des variations mineures et une diversité infinie de combinaisons, ces derniers sont susceptibles d'une étude rationnelle »*.[75]

Naturellement, la géostratégie nous viendra aussi en aide pour aborder un des thèmes centraux de cette étude : la concurrence, puis la synergie, des problématiques continentales et maritimes dans les conceptions stratégiques chinoises. Par exemple, on notera les emprunts historiques par les Chinois à leur culture militaire continentale pour les mettre au service de leur stratégie navale, entendue par Corbett comme *« l'acquisition et la conservation de la maîtrise de la mer ou le fait de la contester à l'ennemi »*.[76] Ainsi des généraux chinois comme Qi Jiguang, très en avance sur Lawrence d'Arabie, furent parmi les premiers à s'apercevoir de la ressemblance du combat dans les steppes et les déserts, avec celui sur mer, offrant chacun des espaces fluides et favorisant le mouvement sur les logiques statiques de forteresse. Comme *« libre champs de pillage libre »* disait Schmitt, les océans comme les steppes appartiennent aux acteurs à même

[71] Antoine-Henri Jomini, *Précis de l'art de la guerre* [1837], Paris, Ivrea, 1994, p. 98. Cité par Motte (Eds.), *La mesure de la force, op. cit.* 255.
[72] Hervé Coutau-Bégarie, « Qu'est-ce que la géostratégie ? », *Stratégique*, no 50, p. 20. Cité par Motte (Eds.), *La mesure de la force, op. cit.* 257.
[73] Spykman, Nicholas J., Abbie A. Rollins, "Geographic Objectives in Foreign Policy". *The American Political Science Review*, Vol. 33, No. 3, 1939, pp. 391-410 (391). TFA.
[74] *Ibid*. 395. TFA.
[75] Clausewitz, *On War*, *op. cit.* 90. TFA.
[76] Motte (Eds.), *La mesure de la force, op. cit.* 134.

d'y *« transiter et d'y intercepter les transits ennemis »*.[77] Emmanuel Lincot ne présente-t-il pas à ce propos le Xinjiang comme *« une mer intérieure »* ?[78] Toutefois, aux frontières de l'empire proprement dit, les soldats chinois bâtirent des fortifications pour garder ses accès immédiats et les protéger des nomades et des pirates, ces places-fortes leur servant également de base pour lancer des actions dans la profondeur et ainsi élargir leur rayon d'action. La conquête puis la fortification des oasis et des îles participaient à briser la mobilité de l'adversaire, en coupant ses revenus commerciaux, et en empêchant ses raids d'atteindre les frontières de l'empire : déni d'accès... L'augmentation de la portée et de la précision des armes modernes renforce davantage qu'elle invalide la justesse du duo entre mouvement dans la profondeur et appui-feu fortifié. Elle permet à la Chine, sur son flanc maritime, d'offrir un parapluie à ses actions offensives vers les îles, et de compliquer au large toute tentative de tenir un blocus : on retourne à l'A2/AD.. Dans les questions militaires, les hommes et les moyens changent mais les stratégies demeurent.

De même, les Chinois s'intéressèrent de près et mirent en dialogue les théories des géostratèges anglo-saxons tels qu'Halford Mackinder, Nicholas Spykman et Alfred Mahan. Le premier, théoricien de la puissance continentale, et faisant référence à la compétition russo-britannique, accordait une grande importance au contrôle d'une *zone pivot*, un *Heartland* eurasiatique riche en matières premières et permettant, grâce à la mobilité offerte par le rail le long des lignes intérieures, d'empêcher les puissances maritimes d'y prendre pied et de les confiner aux franges littorales. Ainsi, *« qui contrôle le Heartland contrôle l'île mondiale; qui contrôle l'île mondiale contrôle le monde »*.[79] Or cette vision des choses fut mise à mal par les conditions particulières de l'Eurasie et de la puissance russe (politiques, économiques et climatique), l'empêchant d'en relier les différents pôles et de tirer parti de sa position centrale. Le 20ème siècle donna raison à l'analyse de Spykman, considérant que pour dominer l'Eurasie, il serait davantage conducteur de contrôler le *Rimland*, son enveloppe littorale élargie, que le *Heartland*, son centre pauvre et isolé. Mais ce contrôle du *Rimland*, concept sur lequel la puissance américaine basera d'ailleurs sa stratégie d'encerclement à l'égard de l'URSS (un *containment* réactualisé contre la Chine),[80] présupposait de pouvoir compter sur des forces expéditionnaires, dont la liberté de mouvement dans les airs et les mers reste conditionnée par le contrôle des mers. Il est utile ici de se rappeler que Mahan, un des grands théoriciens de la puissance maritime, est lui-même américain. Forts d'une base terrestre aussi vaste, insularisée, que riche, les États-Unis disposèrent des meilleures conditions possibles pour s'élancer à la conquête des mers, du commerce, des points d'appui insulaires et autres *chokepoints*, ces relais de puissance du *Rimland* entourant l'Eurasie.[81] Ainsi le grec Thémistocle considérait que *« quand on est maître de la mer, on est maître de tout »*.[82]

Or justement, ne cherchant nullement à opposer ces enseignements, la Chine semble concentrée à mettre d'accord chacun de ces théoriciens. À la fin de son article *The Geographical Pivot of History*, Mackinder notait que la Chine dispose d'une géographie particulièrement avantageuse car elle possède sur son immense territoire à la fois des ressources rares à l'ouest et une large

---

[77] Carl Schmitt, *Le Nomos de la Terre* [1950], Paris, PUF, 2008, p. 48. Cité par Motte (Eds.), *La mesure de la force, op. cit.* 133.
[78] De nos échanges.
[79] Halford Mackinder, *Democratic Ideals and Reality*, Londres, Constable and Company, 1919, page 194.
[80] Voir Spykman, Rollins, "Geographic Objectives in Foreign Policy" *art. cit*. Et Spykman, Nicholas J, *Geography of Peace*, Harcourt, Brace and Company, New York, 1944.
[81] Voir Alfred T. Mahan, *The influence of sea power upon history, 1660-1783*, Boston, Little, Brown and Company, 1890. Et Alfred T. Mahan, *The problem of Asia*, Little, Brown and Company, 1900.
[82] Thémistocle, cité par Cicéron, lettre du 2 mai 49 avant J.-C. à Atticus, *Œuvres complètes de Cicéron*, t. V, Paris, Firmin Didot, 1869. Cité par Motte (Eds.), *La mesure de la force, op. cit.* 270.

ouverture vers l'océan à l'est.[83] Pour Spykman, une puissance capable d'assurer sa défense à la fois sur mer et sur terre, en opérant de manière *« amphibie »*, obtiendrait un avantage stratégique considérable pour sécuriser ses intérêts[84] Il faut enfin noter que dès 1900, l'amiral Mahan avait également envisagé qu'avec sa montée en puissance, estimée inévitable, la Chine n'aurait plus à choisir entre une stratégie continentale ou maritime. Ainsi, son influence devait naturellement s'étendre dans les deux espaces.[85] La Chine est donc, riche de ce double ancrage à la fois marin et continental, en bien meilleure position que la Russie... Au lieu de choisir entre Spykman, Mackinder et Mahan, ses stratèges mettent leurs enseignements en synergie et cherchent surtout à trouver le bon équilibre entre les deux axes. Car si le contrôle par la Chine du sud-est ou du nord-ouest s'est révélé cyclique dans l'histoire, luttant pour défendre de concert les îles et les déserts, Pékin espère à la faveur de la prospérité retrouvée et conformément à l'histoire, doubler la sécurité du continent par celle du littoral. Taïwan et l'Asie centrale, nous le verrons à la fin de l'étude, constituent les meilleurs baromètres de cette ambivalence terre-mer de la Chine.

Géopolitique, relations internationales

Notre méthode qualitative et notre cadre théorique intègrent aussi la géopolitique et les relations internationales. Braudel parlait d'*« histoire en tant qu'alliance de toutes les sciences humaines à l'exclusion d'aucunes »,*[86] et d'*« États agissant, en vérité, comme des individus »*.[87] C'est là pour nous deux bonnes raisons d'ajouter à nos justifications théoriques un retour aux sources personnel, c'est-à-dire notre formation en relations internationales à Taipei et une autre à Paris en géopolitique… Cette double approche, qui combine l'étude des intérêts des États (c'est-à-dire la *raison d'État* foucaldienne[88]) et celle de leurs représentations, est utile car elle appelle à analyser les fondations matérielles et immatérielles de la puissance, tout en combinant ces deux aspects pour la Chine dans une perspective historique. Comme l'écrivait Clausewitz, *« la guerre est un conflit entre des intérêts majeurs, résolu dans le sang »*.[89] Une telle appréciation renvoie aux postulats de l'école réaliste, accordant, dans un état d'anarchie internationale (c'est-à-dire sans autorité régulatrice suprême ou de *gouvernement mondial*), la primauté à la figure stratège de l'État, guidé par la maximalisation de ses intérêts et de sa sécurité, visant à survivre et donc à se prémunir de toute menace. Dans un tel monde, *« le faible subit ce qu'il doit subir »*, ce qui explique la propension invariante des États à tenter de renforcer leur puissance. Bien plus que de n'être qu'une école quasi-hégémonique de la discipline en relations internationales, c'est un postulat partagé par des penseurs aussi divers et illustres que Thucydide, que l'on vient de citer,

[83] Mackinder, "The Geographical Pivot of History" The Geographical Journal, vol. 23, no. 4, 1904, pp. 421-437.
[84] Spykman, ou plutôt les compilateurs de son œuvre, écrivent sans citer directement la Chine : *« The rimland of the Eurasian land mass must be viewed as an intermediate region, situated as it is between the heartland and the marginal seas. It functions as a vast buffer zone of conflict between sea power and land power. Looking in both directions, it must function amphibiously and defend itself on land and sea. In the past, it has had to fight against the land power of the heartland and against the sea power of the off-shore islands of Great Britain and Japan. Its amphibious nature lies at the basis of its security problems ».* Spykman, *Geography of Peace*, *op. cit.* 50.
[85] Mahan, *The Problem of Asia: Its Effect Upon International Politics*, Taylor and Francis, 2003 (1900). Aujourd'hui, la diplomatie de comptoirs mise en place par les Chinois, afin de faciliter le commerce et diffuser leur système de valeurs, fait d'ailleurs écho à la thèse de Mahan. Voir James R. Holmes and Toshi Yoshihara, "The Influence of Mahan upon China's Maritime Strategy," Comparative Strategy 24, no. 1, 2005, pp. 23–51.
[86] Braudel, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée », *art. cit*. 752.
[87] Braudel, *L'identité de la France, op. cit.* 314.
[88] Foucault, *Sécurité, Territoire, Population : Cours au Collège de France, 1977-1978*, Gallimard, Paris, 2004.
[89] Clausewitz, *On War*, *op. cit.* 100. TFA.

à Aron parlant *« d'hommes et de groupes obstinés dans la défense de leurs intérêts »*.[90] L'État, dans cette vision pessimiste des rapport interétatiques, prend un caractère anthropomorphique à l'état de nature bien davantage hobbesien que rousseauiste, s'adaptant à un milieu hostile.

Nous souscrivons ainsi à ce postulat réaliste, qui nous semble, ce sera évident à la progression de l'étude (et débattu en partie 1), correspondre à la vision que les stratèges chinois ont déployée à l'égard des étrangers et des intérêts de l'empire. À cette perspective purement réaliste, nous ajoutons celle qui nous permettra de faire le lien à la géopolitique et au constructivisme. Cette école, qui accorde une importance majeure à comprendre comment les aspects immatériels de l'action des États (idées, normes, perceptions, identités *etc*.) ont été *construits*, trouve davantage semble-t-il sa cohérence en complétant le postulat réaliste, plutôt qu'en le remplaçant. Car si l'on peut tuer pour l'accès à des territoires et des ressources, l'importance de tels intérêts est une idée socialement et historiquement construite, parfois de véritables mythes dont on espère ici montrer les origines concernant ceux des Chinois pour Taïwan et le Xinjiang. Pour dire les choses assez simplement, le réalisme pointe les intérêts de l'État, tandis que le constructivisme explique comment ceux-ci sont formés, formulés,[91] en réponse à quel choc, quelle disposition, notamment en s'attachant aux représentations particulières des nations. Car comme l'écrivait si bien Edward Said, *« aucun d'entre nous n'est vraiment libre de la lutte autour de la géographie. Cette lutte est complexe et intéressante parce qu'elle ne concerne pas seulement les soldats et les canons, mais également les idées, les formes, les images et les imaginations »…*[92] Ainsi le constructivisme indique que le réalisme des uns n'est pas toujours celui des autres, et que les rationalités sont aussi différenciées qu'elles passent par un filtre culturel et mémoriel, apportant une nuance et flexibilité fondamentales au raisonnement trop fermement réaliste. Pour résumer, notre cadre accorde la primauté à l'État, ou des entités semblables, et à leurs intérêts ; mais dont nous irons creuser les représentations. Ainsi, en croisant fondements matériels et immatériels de la lutte, l'étude s'ancre dans l'école géopolitique française. La définition de *« géopolitique »* par Yves Lacoste rend compte de cette synergie entre toutes ces dimensions parallèles :

> *Une situation géopolitique est définie à un moment donné de l'évolution historique, par des rivalités entre puissances à relativement grande échelle, et par les relations entre forces des différentes parties du territoire en question.* (...) *Les rivalités de pouvoir sont principalement celles entre États, grands et petits, qui luttent pour la possession et le contrôle de territoires.* (...) *Le rôle des idées, même erronées, est crucial en géopolitique car, autant que les données matérielles, elles expliquent les plans et déterminent le choix des stratégies. (...) Nous appelons ces idées géopolitiques des représentations »*.[93]

Nous ne nous risquerons donc pas ici à prétendre que le monde *« n'est plus géopolitique ».*[94] Du reste, celle-ci est compatible avec la géostratégie, l'une disant au stratégiste *« ce qu'il faut acquérir ou conserver »*, l'autre si *« cela est possible et comment »*, selon Coutau-Bégarie.[95] Il nous semble que cette étude met chacune de ces écoles et leurs enseignements en commun.

---

[90] Aron, Raymond, *L'Opium des intellectuels*, Calmann-Lévy, Paris, 1955, page 51. TFA.
[91] Voir Wendt, Alexander, *Social Theory of International Politics*, Cambridge University Press, 1999.
[92] Saïd, Edward, *Culture et impérialisme*, Fayard/Le Monde Diplomatique, Paris, 2000.
[93] Yves Lacoste, "Rivalries for Territory", *Geopolitics*, Vol. 5, No. 2, 2000, pp. 120-158 (122). TFA. Voir aussi Yves Lacoste, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Maspero, Paris, 1976.
[94] Bertrand Badie, Inter-socialités, Le monde n'est plus géopolitique, CNRS Editions, 2023.
[95] H. Coutau-Bégarie, « Qu'est-ce que la géostratégie ? », art. cit., p. 19. Cité par Motte (Eds.), *La mesure de la force, op. cit.* 258

Frontières, d'îles, de déserts

« Ne faut-il pas assimiler ces provinces acquises à sa périphérie, les apprivoiser, les soumettre, les habituer à l'obéissance par un long dressage ? Ne faut-il pas défendre, surveiller, avancer le long ruban des frontières ? D'où un immense effort face à la terre, face à la mer ».[96]

Fernand Braudel, *L'identité de la France*.

De quelles *représentations* parlons-nous ? Celles d'abord des frontières, et celles de la Chine. On a parfois oublié en Europe, à la faveur d'une longue période de paix et de la construction de l'union, et de frontières ouvertes devenant souvent plus culturelles et langagières que politiques, que celles-ci demeurent souvent l'expression d'une séparation stratégique et dont le tracé, qui continue à évoluer, est l'expression d'un rapport de force en évolution. Or l'étude de la Chine renvoie directement à des conceptions de la frontière, fermée et militarisée, que l'on avait choisi de laisser à l'histoire. Et pourtant, ce qui est visible est aussi trompeur concernant la Chine, car si ses conceptions des frontières semblent emprunter à nos représentations westphaliennes, elles s'en détachent dans les faits. Car la Chine, nous le montrerons en partie 1, emprunte autant à ce système importé voici un gros siècle d'Europe qu'elle réhabilite actuellement et pleinement des idées endogènes, extensives et impériales de la frontière, c'est-à-dire ce *« qui fait front »*.[97]

Les penseurs officiels chinois aiment faire l'apologie d'une vision inégalitaire des rapports entre État, d'une *voie royale* (王道) chinoise et d'une hégémonie vertueuse destinées à supplanter le système westphalien, ses intérêts nationaux égoïstes, sa violence, son anarchie et son hypocrisie. Celle-ci accompagne utilement de pseudo-droits historico-culturels et un irrédentisme pour les anciens dominions Qing, en fait les habits neufs d'invariants intérêts stratégiques pour les terres et peuples disposés autour de ses frontières côtières et continentales.[98] En effet, en définitive, œuvrer à l'avènement d'un ordre régional favorable aux intérêts de la Chine, pour légitimer la domination de ces pivots stratégiques *« essentiels pour la défense et la sécurité de la nation »* disait Chiang Kai-shek – semble peu différer de la caractérisation par Michel Foucault des fondements du système westphalien des frontières hérité du Congrès de Vienne, où les questions d'espace et de rapport de force forment les *« principes d'intelligibilité et de rationalisation des relations internationales »*.[99] Dans ce cadre, l'intérêt de la Chine ou d'un autre État, l'essence même de sa *« raison d'État»*, demeure de *« repérer ce qui est nécessaire et suffisant pour que l'État existe et se maintienne dans son intégrité »*.[100] *« Tenir l'État en l'état »* implique de tenir les frontières, c'est-à-dire nous concernant celles que la Chine revendique sur ses périphéries.[101]

Comme tout autre État aussi, la Chine, pour garantir sa *sécurité*, son contrôle sur ces *territoires* et ces *populations*, invoque de nobles buts et des principes supérieurs. Derrière, elle est prête à imposer un degré considérable de violence : *« il n'y a aucune antinomie* nous dit Foucault, *en ce qui concerne l'État du moins, entre violence et raison. On peut même dire que la violence de*

[96] Braudel, *L'identité de la France, op. cit.* 377.
[97] *Ibid*. 313.
[98] Voir la partie 1 de la thèse pour une recension de certains de ces auteurs et au revivalisme néo-confucéen, au premier rang desquels Zhao Tingyang.
[99] Foucault, *Sécurité, Territoire, Population, op. cit.* 93.
[100] Foucault, *Sécurité, Territoire, Population, op. cit.* Leçon du 15 mars 1978
[101] *Ibid.*

l'État, ce n'est rien d'autre que la manifestation éruptive, en quelque sorte, de sa propre raison. (…) *la recherche de la force de l'État devenant l'objet principal de la raison politique »*.[102] Ce *« certain tragique de l'histoire »*, c'est le postulat de l'école réaliste en relations internationales.

Ce qui sépare la Chine de l'Europe, c'est davantage l'insistance sémantique du rejet chinois, sa volonté d'émancipation d'un système westphalien plus anarchique qu'égalitaire, plutôt qu'une différence empirique de comportement. Il est davantage vrai que rejeter son applicabilité à soi, dans un pays très attentif à l'évolution des rapports de force, marqué par son histoire impériale, affranchit de scrupules. Comme l'écrit le Pr. Lincot, *« en tant que construction politique, un Empire, quel qu'il soit, n'a pas de frontières et dont les limites (qui nous renvoient au fameux limes de l'Empire romain) sont aussi rétractables que dilatables au gré des circonstances et de la dynamique assignées par les conditions économiques et politiques du moment »*.[103]

Particulièrement visible à la lecture des sources chinoises, les stratèges de Pékin sont accaparés par la reconstitution au-delà de leurs marges maritimes et continentales d'une frontière naturelle sécurisante. C'est très clair pour Taïwan et le Xinjiang, imagés comme barrières et tremplins de la Chine, anciens axes d'invasion, et futurs conduits de projection vers des espaces extérieurs devant être naturellement investis puisqu'ils suivent les canaux usés par les dynasties chinoises. De ces promesses et insécurités cumulées suivent sans introspection aucune, au grand jamais dans les sources consultées, une série de droits, *historiques* ou *légitimes*, de la Chine à accéder à ces richesses. Cet acharnement demeure en général drapé d'un étalage de déclarations moralisantes et de discours victimaires, concernant la légitimité de la Chine à obtenir ressources et territoires contestés pour la simple et bonne raison que ces derniers lui sont dus sur la base de ses propres revendications et insécurités (voir notre partie 6). Tout questionnement exprimé à l'égard de ces perceptions suffit pour les intéressés à caractériser un délit d'hostilité à la Chine, ou de *« mentalité hégémoniste »,* surtout quand la mise en doute émane d'Occident et du Japon.

A la lecture des grands théoriciens français des frontières, Jacques Ancel, Jean Gottman, ou Albert Demangeon, nous reconnûmes un peu du comportement chinois dans leur critique du pangermanisme des années 1930. Dans l'exigence pékinoise d'appropriation d'un espace géographique vital, les références aux liens du sang et civilisationnels des compatriotes chinois, l'irrédentisme baigné dans les blessures mémorielles, la conjugaison systématique de l'histoire aux objectifs du moment, l'esprit fait sans peine des analogies avec ce que ces auteurs dénonçaient hier pour les nazis. Ainsi la lecture de tels passages, ici de Jean Gottman, ne se fit pas sans un certain malaise, en soulevant la question des conséquences de telles représentations :

> *Le peuple* [certainement allemand on le devine] *qui se sent un regain de vitalité, éprouve une propension naturelle à revendiquer les portions d'espace qu'il a pu jadis occuper ou dominer. L'époque a pu changer, les conditions nouvelles peuvent rendre un tel retour parfaitement illogique ou injuste. Le peuple revendicateur n'a cure de cette logique ni de considérations juridiques qui ne lui seraient pas favorables. S'il a foi dans les liens qui l'unissent aux espaces qu'il revendique, et dans ses chances de succès, il pourra fort bien sur la base de tels « droits historiques » déclencher une action politique dont on ne saurait garantir qu'elle n'aboutira pas à modifier la carte*.[104]

[102] Foucault, *Sécurité, Territoire, Population, op. cit*. 296.
[103] Hugo Tierny, "Le très grand jeu : Pékin face à l'Asie centrale - Entretien avec Emmanuel Lincot", *Asia Focus* No. 212, février 2024.
[104] Jean Gottman, *La politique des Etats et leur géographie*, Muscara, 1951, page 21.

Comparons maintenant ce constat avec les invectives de Hu Bo (胡波), professeur à l'Université de Pékin, intimant aux adversaires la RPC de s'incliner en mers de Chine et devant l'île de Taïwan. S'en dégagent des revendications et une agressivité méritoire assez similaires,

> *La Chine ne cherche qu'à développer sa puissance maritime et à défendre ses droits légitimes, tandis que les États-Unis ne reconnaissent pas ces droits bien mérités par la Chine et sont peu enclins à abandonner leur hégémonie régionale. Il existe également un jeu à somme nulle dans la relation entre la Chine et le Japon, car il n'autorise pas la Chine à passer librement d'une puissance terrestre à une puissance maritime.* […Ainsi nous n'aurions pas] *d'autres choix que d'engager la lutte et user avec détermination d'autres méthodes, y compris les opérations militaires, pour contrer cette hostilité.*[105]

Les envolées type-*geopolitik* des stratégistes chinois actuels, dont on prend au passage note des prestigieuses affiliations universitaires, nous en rendons compte dans les parties 1 et 6 de l'étude. Au pangermanisme, nous ajouterons sans doute un héritage asianiste, lui plus directement lié à l'histoire de l'expansionnisme japonais, le combat des intellectuels nationalistes tokyoïtes du début du 20ème siècle contre l'occidentalisation du monde, et sa traduction en actes (partie 4). Il ne s'agit pas ici de dire que ces universitaires et stratégistes incarnent le monopole de la pensée politique en Chine. Mais au vu de leur position professionnelle et du fait que la censure semble les épargner, il paraît improbable que ces représentations, aussi argumentées et partagées, ayant pignon sur rue dans les grandes revues stratégiques en langue chinoise, ne fassent pas l'objet d'un consensus partagé par le politique. Cette uniformité est dangereuse. Au sujet des frontières naturelles, Ernest Renan écrivait ne pas connaître de *« doctrine plus arbitraire ni plus funeste »* qu'une nation persuadée de son *« droit de s'adjuger ce qui serait nécessaire pour arrondir ses contours, atteindre telle montagne ou rivière, auxquelles on prêterait une faculté limitante »*.[106] Spykman mettait ainsi en garde contre la multiplication de tels dilemmes de sécurité : *« Si les hommes d'État s'imprègnent de la philosophie militaire désuète selon laquelle la meilleure défense est une bonne attaque et que la sécurité réside dans l'expansion, il n'y a aucun espoir de parvenir à une frontière naturelle ou satisfaisante si le monde entier n'est pas conquis »*.[107]

Frontières de mers, frontières de terre donc. Pour les îles d'abord, nous pourrons reconnaître à la progression du travail la justesse des appréciations théoriques de Jean Gottman, qui vit toute l'importance pour les États désireux de *« faire la police d'un secteur de l'océan »* comme c'est le cas pour la Chine concernant Taïwan, *« de posséder une base territoriale dans ce secteur afin que les bâtiments, chargés de la surveillance puissent y rayonner, et s'y ravitailler »*.[108] Mais à partir de là, les problèmes abondent, car se pose la question de la position de cette île, surtout si celle-ci, loin de se trouver au milieu de l'océan, se situe au large d'un continent. Suivant qui la domine, elle revêtira un problème géostratégique différent. Dans un premier cas*, « si ces* [îles] *appartiennent à la même souveraineté que les rivages voisins, elles serviront d'avant-postes maritimes à la puissance en question »*.[109] Cela, ce fut le rôle de Taïwan souhaité par Shi Lang pour la sécurité de l'empire Qing, et c'est aussi ce que convoite Pékin actuellement. À l'inverse, dans le second cas, *« si ces terres au large des côtes appartiennent à une autre souveraineté que le territoire côtier, une opposition des deux souverainetés pourra se former.* [Car] *en cas*

---

[105] Hu Bo, *Chinese Maritime Power in the 21st Century, op. cit*. 56. TFA.
[106] Renan, Ernest, « Qu'est-ce qu'une nation ? », *Conférence à la Sorbonne*, 1882, page 21.
[107] Spykman, Rollins, "Geographic Objectives in Foreign Policy", *art. cit*. 399. TFA.
[108] Gottmann, Jean, *La politique des Etats et leur géographie*, Paris, CTHS, 2007, page 88.
[109] Gottmann, *La politique des Etats et leur géographie*, *op. cit*. 89

d'hostilités, [ces dernières] *pourront servir de bases de surveillance des activités littorales du continent d'abord, de bases de blocus et enfin de bases d'invasion. Pour une puissance qui est plus forte sur mer que la puissance occupant les rives du continent, c'est un grand avantage que de disposer des îles en face de ces rives : elle peut exercer sur le commerce et la politique de ce voisin, par-delà le bras de mer, une pression constante et efficace* ».[110] Un effort théorique aussi limpide se passerait presque, pour l'instant, de commentaire car il préfigure exactement ce qu'on verra au sujet des avertissements de Shi Lang à Kangxi en 1683, puis des conceptions de chaque grand amiral chinois considérant l'intérêt stratégique de l'île de Taïwan. Allant, c'est également presque comme si Gottman décrivait les motivations qui guidèrent les intentions des marins japonais pour Taïwan entre 1895 et 1945, et même, c'est assez facilement argumentable, celles des États-Unis... : *« Les expansions thalassocratiques ont souvent préféré s'établir sur des îlots, au large du continent sur lequel elles désiraient exercer leur influence : la position était facile à défendre contre des entreprises venant de la terre, et elle constituait une base de départ commode ; c'était le château-fort entouré de fossés fournis par la nature elle-même ».*[111]

Logiques de forteresse.. Voilà qui nous ramène au continent, passant de l'îles aux oasis à l'ouest de la Chine. Ici comme pour les îles, *« de tous les caractères du territoire, il semble que le plus important soit la position ».*[112] Le qualificatif de *zone tampon*, de *marches* (contenu dans le terme même de *Xinjiang*), et également de *pivot* au sens de Lattimore, semblent s'appliquer. Ce qui les unit dans notre cas est le caractère commun de ces frontières comme barrières du pays : *« Derrière ces provinces frontalières, dont la fonction est celle de protéger, le territoire intérieur peut poursuivre son activité normale en sécurité relative ».*[113] On perce là l'aspect défensif, car pour l'offensif, *« une frontière stratégique est celle à partir de laquelle une offensive peut être lancée efficacement ».*[114] Taïwan et le Xinjiang présentent sans doute, selon qui les occupe et leurs ambitions, des attributs défensifs et offensifs : vers la Chine, le grand large, ou les vastes étendues eurasiennes. On trouvera dans chacune la problématique de la surveillance des routes disputées entre empires rivaux, vrai des puissances nomades puis russes et chinoises à travers les déserts du Turkestan, vrai des puissances américaines, chinoises et japonaises pour le détroit de Taïwan. Ces caractères sont pour Spykman décuplées par le progrès technique et des moyens de transport de ces territoires, qu'il s'agisse de voies ferrées, de terrains d'aviation ou de ports, leur potentiel de servir de canal d'invasion grandissant du point de vue de ses voisins : ainsi de Taïwan dans les deux sens Pacifique-Chine, et aussi du sud-Xinjiang dans le sens Chine-Inde.[115] Bras de mer et montagnes pouvant tous être franchis, *« les vraies frontières physiques sont les déserts humains »* rappelle Ancel, prenant exemple du Xinjiang et du large.[116] La Chine semble occupée à les remplir, à les patrouiller, désireuse d'en garantir l'inviolabilité puis de s'y appuyer.

Gottman écrit par ailleurs que *« le sort du tampon est rarement enviable sur la longue durée : chacun de ses grands voisins désirant, bien entendu, l'attirer à soi, il suffir*[ait] *que les relations entre les grands se tendent pour que leurs pressions s'y fassent sentir ».*[117] Ce raisonnement s'applique autant à Taïwan qu'au Xinjiang. Gottman, géographe du politique, écrit notamment

[110] Ibid.
[111] Ibid. 89-90.
[112] Gottmann, *La politique des Etats et leur géographie*, *op. cit*. 119.
[113] Spykman, Rollins, "Geographic Objectives in Foreign Policy", *art. cit*. 403.
[114] *Ibid*. 403.
[115] *Ibid*. 409
[116] Ancel, *Géographie des frontières*, *op. cit.* 80.
[117] Gottmann, *La politique des Etats et leur géographie*, *op. cit*. 105.

sur le rapport entre la Russie et ses frontières, mais nous pourrions aussi attribuer son langage à la Chine. Ainsi ce dernier estime que *« l'organisation de l'espace la plus efficace concevable pour les frontières terrestres d'un vaste empire* [est d'y] *limiter les responsabilités et accroître sa marge de sécurité par la création d'une ceinture de marches extérieures »*.[118] Notre travail montrera qu'outre s'appliquer au rapport de la Chine avec ses propres périphéries stratégiques, un tel raisonnement terrien s'applique sans difficulté aux îles littorales… A ce sujet, Spykman relevait une spécificité cependant des États tampons insulaires car ces derniers, lorsque sous influence d'une puissance maritime, ont le plus souvent fonction de barrer l'accès à la mer d'un État continental côtier. Mais en cas de renversement du rapport de force au profit du second, la situation devient de mauvais augure pour l'État insulaire, alors menacé par une attaque de l'État continental convoitant sa localisation.[119] L'esprit fait le lien à la situation actuelle de Taïwan... Les déductions de Gottman se rapprochent enfin de notre dialectique d'accès et de déni d'accès, en unissant les intérêts stratégiques et économiques des États pour le contrôle de tels territoires :

> *Depuis des temps très reculés, les positions bien placées sur les grands itinéraires ont été chaudement disputées* (…), *les puissances cherchant à occuper* [ces] *positions bien situées afin de protéger leurs communications ou d'interdire l'accès de leur territoire*.[120]

Sur ces *debatable ground*s, pour filer l'analogie avec la frontière séparant l'Écosse du nord de l'Angleterre, la frontière demeure aussi floue que mouvante au gré des rapports de forces : *« si les pressions de chaque côté sont à peu près égales, la zone frontière sera stable, si les pressions deviennent inégales, elle s'effondrera et sera enfin avalée par l'un de ses grands voisins »*…[121] Est-ce à dire que nous nous référons à la frontière comme à un simple *« isobare politique »* à la façon de Jacques Ancel, et comme point de rencontre de l'expansion de deux États, fruit d'un équilibre de leurs volontés opposées ?[122] Et donc que, en cas d'asymétrie de leur puissance, le tracé de ces frontières risquerait de bouger ? Est-ce que pour citer Braudel, *« si la superstructure dominante pousse, s'étend, c'est qu'elle ne rencontre pas, à sa hauteur, d'obstacles décisifs, de résistances bien groupées »* ?[123] C'est en effet l'aspect sur lequel on se concentrera le plus dans le cadre de ce sujet en histoire militaire, à propos du Xinjiang et de Taïwan. Mais sans volonté de notre part de passer par ce filtre tous les aspects des frontières étudiées, ou en général. Celles-ci sont, rappelle Gottman, aussi des lieux d'échanges, de contact, et ne font pas toujours l'objet d'une opposition et d'un conflit.[124] Rien n'est plus vrai, mais dans un autre cadre que ce sujet.

---

[118] *Ibid*. 142
[119] Spykman, Rollins, "Geographic Objectives in Foreign Policy", *art. cit*. 408.
[120] Gottmann, *La politique des Etats et leur géographie*, *op. cit*. 164.
[121] Spykman, Rollins, "Geographic Objectives in Foreign Policy", *art. cit*. 409.
[122] Ancel, *Géographie des frontières*, *op. cit*. 147.
[123] Braudel, *L'identité de la France, op. cit.* 115.
[124] Gottmann, *La politique des Etats et leur géographie*, *op. cit*. 131.

Sources

De nombreux étudiants occidentaux et chinois ont examiné la Chine à travers le prisme de ses classiques. La voyant à travers ce médium, ils ont perçu la Chine comme « pittoresque » et y trouvèrent un espèce de lustrage intemporel et ancestral imprégnant les villages et les habitants. Le rythme biblique des champs fait paraître la vie chinoise comme une idylle, balançant d'une saison à l'autre, des semailles à la récolte, de la naissance à la mort, par des cadencements divinement ordonnés. Les intellectuels chinois, écrivant sur leur pays et leur peuple pour un public étranger, ont mis en avant ce charme séduisant ainsi que la pureté limpide de l'ancienne philosophie. Ce tableau composite de la Chine est à la fois mensonger et vicieux.[125]

Theodore H. White, Annalee Jacoby, *Thunder out of China* (1946).

Ô langue Chinoise pleine d'équivoques et dévoreuse de temps, étude de toute une vie, langue unique, tantôt exaltante par la beauté et l'ingéniosité de ses signes, le raccourci de ses images ramassées en quelques caractères, les formes de pensées qu'elle fait surgir, tantôt désespérante par la quête incessante d'une perfection inaccessible.[126]

Général Jacques Gillermaz, *Une vie pour la Chine* (1989).

Les auteurs américains du brulot *Thunder out of China*, ouvrage représentatif au lendemain de la seconde guerre mondiale des amertumes de l'administration américaine à l'égard des forces corrompues de Chiang Kai-shek, et d'un lâchage aux assez funestes conséquences stratégiques, nous indiquent que tout n'est pas bon à prendre dans l'historiographie chinoise. Ici, nous usons à dessein de ces écrits de journalistes et historiens américains, plus tard, comme tant d'autres, victimes du Maccarthysme. On introduit ainsi notre méthode de sélection des sources et indique notre appréciation de la sinologie d'outre-Atlantique, souvent partisane mais aussi critique que docte, de laquelle *« nous sommes tous tributaires »* écrivait le général Jacques Guillermaz.[127]

Dans ce travail, nous faisons le choix de nous appuyer sur les paroles des stratèges chinois, pour restituer leurs représentations et lectures des évènements, mais sans se méprendre sur l'habitude répandue des censeurs de ce pays de présenter les évènements historiques de façon aussi partiale qu'arrangée selon les âges et les buts politiques. Nous les mettons donc constamment en rapport avec les très nombreuses critiques étrangères, pas seulement américaines, mais aussi françaises, britanniques, japonaises, et russes. Celles-ci, si elles ne sont certes pas exemptes de partis pris, lesquels ne constituent pas forcément un défaut, nous ont paru particulièrement adaptées à la bonne revue et analyse des faits de l'histoire militaire, en complément des sources chinoises.

Nous avons lu les premières pages de nos sources en novembre 2019, c'est-à-dire à peu près au même moment que le coronavirus SARS-CoV-2, ou *Covid*-19, commençait à se propager dans Wuhan, et partant, au reste du monde. Il s'ensuit que nos ambitions de séjours en Chine ont été compromises jusqu'en avril 2023, c'est-à-dire après plus de deux années de terrains à Taïwan, suivies de plusieurs mois à parcourir l'Asie centrale. Nous nous rattrapions par quelques courts

[125] White, Theodore H., Annalee Jacoby, *Thunder Out of China*, Da Capo Press, 1946 (1975), page 38.
[126] Jacques Gillermaz, une vie pour la Chine 26-27
[127] *Ibid*. 370-371.

jours à Pékin alors que la rédaction était bien entamée. Le terrain fut aussi inaccessible que les archives chinoises, sans surprise verrouillées par le pouvoir. Intéressé par les aspects militaro-stratégique de Taïwan et du Xinjiang, lié par bourses et expériences professionnelles au ministère des Affaires étrangères de Taipei et à des *think tanks* spécialisés dans les questions de défense, on nous avisa par ailleurs à Paris de ne prendre aucun risque inconsidéré en Chine.

Ce travail fut effectué sans recherche en fond d'archives, ni à Pékin ni à Taipei. Il s'agit là d'un choix conscient établi en début de doctorat en bonne intelligence avec nos directeurs de thèse, considérant plusieurs facteurs : les bornes chronologiques étalées sur trois siècles et l'étendue du cadre géographique étudié. On considéra que cette lacune serait compensée par l'abondance et la pluralité de sources secondaires anciennes et récentes souvent inconnues en France : études de sécurité chinoises surtout ; mais aussi taïwanaises (en mandarin), américaines et japonaises (en anglais), ouvrages (des classiques militaires chinois à plus récents), mémoires d'officiers, documents officiels, discours, presse, entretien, iconographie (musées, voyages et récits…). Du reste, disait Bloch, *« toute connaissance de l'humanité, quel qu'en soit, dans le temps, le point d'application, puisera dans les témoignages d'autrui une grande part de sa substance »*.[128]

Toutes nos sources n'étaient pas rédigées en mandarin, une large partie du corpus étant aussi fourni par des ressources rédigées en langue anglaise. Mais c'est la compréhension du chinois qui fut la variable la plus importante dans la construction du raisonnement. Car c'est la capacité à lire qui nous ouvrit l'esprit, depuis Taïwan, à la culture et psychologie des stratégistes chinois. Des discussions avec les chauffeurs de taxi à celle avec les directeurs de centres de recherche, hommes politiques, officiers, amis, amis des amis, belle-famille, c'est également la capacité à converser, les gens accordant naturellement davantage de considération aux visiteurs étrangers maîtrisant leur langue, puis d'en croiser les points de vue, qui permirent au nôtre de se former petit à petit avant de passer *« de l'autre côté de la barrière »*, si l'on peut dire. Sans disposition spéciale pour l'apprentissage linguistique, nous avions acquis l'anglais avec difficulté, il nous fallut plusieurs années d'effort quotidien pour y parvenir, entre nos cours à la NTNU, NSYSU, NCCU, et la lecture de la presse le soir. Le chinois, nous le parlons encore imparfaitement mais nous le lisons comparativement mieux, y compris les caractères *simplifiés* que l'étudiant du traditionnel trouve communément aussi appauvris que plus incommodes à différencier.

Nous ferons dans un premier temps la présentation de nos sources primaires, avant de faire la présentation de nos sources secondaires, tant étrangères que chinoises. Malgré l'accès difficile au terrain chinois, c'est cependant l'abondance des sources et commentaires pour chacune des campagnes militaires étudiées qui, une fois réunies, le rendit réalisable. La thèse prend ainsi racine dans nos nombreux séjours, intellectuellement très formateurs, passés à Taïwan, où nous consacrions une bonne partie de la vingtaine. On ne peut donc nier que nos points de vue se sont formés, plus que sur le continent, dans l'intimité de ce balcon océanique sur la Chine.

[128] Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, *op. cit.* 32.

Primaires

Chine : déni d'accès au chercheur.

Durant la majeure partie de nos études de doctorat, les voyages en Chine furent impossibles à cause des mesures très strictes mises en œuvre là-bas pour stopper la progression du *Covid*-19. Comme nombre de chercheurs étrangers, nous ne pûmes donc aller sur le terrain. De Taïwan, nous observions des sinologues de toute discipline arriver sur l'île, notamment depuis la fin de l'autonomie relative dont bénéficiait encore Hong-Kong, période que certains rapprochèrent de la fermeture du pays durant le maoïsme. Mais cette fermeture, aussi frontalière que politique, facilita semble-t-il la quête incessante du régime pour supprimer les possibilités de contrepoints. Dans ce contexte, les moyens de comprendre l'actualité chinoise s'amenuisaient forcément.

Analyser la politique chinoise semble revenir aux aspects laborieux bien décrits par Simon Leys dans *Les Habits neufs du Président Mao*, avec ses conjectures difficiles fondées sur des preuves fragmentaires issues des médias d'État.[129] Faute de moyens pour confirmer ses conclusions par une observation empirique sur le terrain, le chercheur tente de donner un sens à des informations disparates et des brèves à l'expression redondante, se fiant moins au contenu qu'en recherchant ce qu'il y manque. C'est que les documents du PCC sont communément rédigés dans un sabir de slogans répétitifs très difficiles à comprendre pour le profane, testant ses capacités déductives.

Souvent, cette *Pékinologie* conduit à la formulation d'hypothèses difficiles à vérifier, obligeant le chercheur à être perspicace tout en se gardant de surinterpréter ce qu'il (pense) voir. Le slogan de Xi Jinping *« Bien raconter l'histoire de la Chine* (講好中國故事) *»* constitue un euphémisme pour cette fermeture de l'environnement informationnel chinois. En effet, pour Nadège Rolland, *« ce que le PCC tente d'accomplir avec les opérations d'influence dans le domaine des idées est similaire à ce qu'il vise à accomplir dans le domaine militaire »*.[130] Les Français Paul Charon et Jean-Baptiste Jangène Vilmer, dans leur ouvrage sur les opérations d'influence de la Chine, ont également identifié ce lien entre la quête de Pékin pour *« l'accès au droit de parole »* et la neutralisation de celui de ses opposants. Ainsi, le déni d'accès s'étend au pouvoir discursif.[131]

Archives

Depuis l'arrivée au pouvoir de Xi Jinping, la plupart des archives chinoises ont été rendues inaccessibles.[132] Le Ministère des Affaires étrangères (MAE) ferma 90 % de ses archives dès 2013, et les 10 % restants furent progressivement retirés au cours de la dernière décennie.[133] Si à Taïwan l'accès aux archives est largement libre (sauf, s'entend, sur le sujet militaire qui nous préoccupe le plus), comme nous le mentionnions plus haut, on fit le choix pour des raisons à la fois politiques et de réalisabilité de ne pas y recourir. À la place, comme nous le verrons dans la partie consacrée aux sources secondaires, nous nous sommes basés sur d'excellents historiens, chinois et étrangers, qui ont pu conduire ce travail. Dès que cela fut possible, nous avons eu à

[129] Leys Simon, *Les habits neufs du président Mao*, Champ libre, 1971.
[130] Rolland, N., "China's counteroffensive in the war of ideas", *The Interpreter*, February 24th, 2020.
[131] Paul Charon et Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, *Les opérations d'influence chinoises – Un moment machiavélien*, Institut de recherche stratégique de l'École militaire (IRSEM), page 32.
[132] Sharma, Yojana, "China restricts academic access to historical archives", *University World News*, 2014.
[133] Richard McGregor, "Xi Jinping's Radical Secrecy", *The Atlantic*, August 21st, 2022.

cœur de renvoyer en note de bas de page à l'archive citée par l'historien, afin d'en faciliter la recherche ultérieure et de maximiser la transparence et la fiabilité de nos sources. Bien sûr, par cette même exigence, nous ne les avons pas inclus dans notre bibliographie, il faudra au lecteur se reporter au corps de texte. Cela étant dit, nous avons fait un travail de recherche d'archives lorsque ces dernières étaient consultables sur *Internet*, comme c'est le cas de l'*Office of the Historian* du site gouvernemental *Foreign Relations of the United States* (FRUS).[134]

Ouvrages anciens, mémoires

Préoccupé par la crainte qu'une Chine fermée constituerait un obstacle aux recherches, on se rendit cependant vite compte qu'un nombre abondant de sources primaires était disponible soit sur *Internet*, soit en bibliothèque. Voici des indications, non-exhaustives, sur ces dernières.

Tout d'abord, mobiliser un corpus de sources anciennes rédigées par des personnages d'autorité fut essentiel pour montrer la part de continuité ou de rupture historique des stratégies chinoises à l'égard de Taïwan et du Xinjiang. Par exemple, on remontera à des travaux antérieurs à la période étudiée, tels que *Les sept traités de l'art militaire* (武經七書),[135] pour analyser certains traits de la pensée stratégique chinoise. Plus proche de nos objets, on pense aux déclarations de l'amiral Shi Lang (施琅) (1685)[136], le premier à reconnaître l'importance du contrôle de Taïwan pour la sécurité de la Chine et qui convainquit la cour Qing d'envahir l'Île au 17ème siècle. Nous n'avons pas eu accès à la version originale de son œuvre, mais à d'amples passages notamment cités par des historiens tels qu'Alan Wachman. L'homme fut suivi par le réformiste Wei Yuan (魏源), dont les essais, certains étant disponibles en ligne,[137] témoignent des conceptions Qing de la défense maritime au 19ème siècle. La pensée de ces auteurs Qing est contrastée avec celle de leurs héritiers : les mémoires de l'amiral Xiao Jinguang (蕭勁光),[138] puis de Liu Huaqing[139] (劉華清), procurées en ligne.[140] À la façon d'un Homer Lea aux États-Unis[141], Liu poussa l'APL à revoir ses modèles, s'adapter à la réalité de la guerre moderne et acquérir une marine forte.

Nous mobilisons les écrits de ces personnalités historiques pour mettre en valeur la progression de la pensée stratégique chinoise, ses invariants, et les emprunts entre plusieurs stratèges, quant à la question de la sécurisation des profondeurs stratégiques frontalières de la Chine. Liu fut en ce sens un disciple du théoricien de la puissance maritime américain Alfred Mahan, qui entrevit dès le 19ème siècle la future montée en puissance chinoise. Il demeure avec Corbett très lu en Chine.[142] La production de Mao Zedong, Deng Xiaoping et de Chiang Kai-shek fut bien plus

[134] Leur site Internet : https://history.state.gov/historicaldocuments.
[135] Sawyer, Ralph D, *The Seven Military Classics of Ancient China,* Basic Books, New York, 2007.
[136] Zheng Yi-ling [鄭以靈], « Les réalisations historiques de Shi Lang dans l'unification de Taiwan par la dynastie Qing [論施琅在清統一台灣過程中的歷史功績] », *Collection d'histoire* [史學集刊] Vol. 4, 1993, pp. 16-20.
[137] L'ensemble est disponible sur Wikisource.
[138] Xiao Jinguang [肖勁光], *Les mémoires de Xiao Jinguang* [肖勁光回憶錄], Presses de l'Armée populaire de libération, Pékin, 1987.
[139] Liu Huaqing [劉華清], *Les mémoires de Liu Huaqing* [劉華清回憶錄], *Les éditions de l'Armée populaire de libération*, Pékin, 2004.
[140] Un site nous fut particulièrement utile, dans l'Internet chinois, pour mettre la main sur des récits de première main introuvables en Occident, à découvrir ici : https://books.liying-cn.net/.
[141] Lea, Homer, *The Valor of Ignorance*, Nabu Press, 2010 (publié la première fois en 1909).
[142] Mahan, Alfred, *The Influence of Sea Power upon History, 1660-1783*, Little, Brown & Co, New York, 1890. Et Mahan, Alfred, *The Problem of Asia: Its Effect Upon International Politics*, Taylor and Francis, 2003.

facile à trouver et à étudier. Très courue, elle reste indispensable à la compréhension des grandes directions stratégiques,[143] notamment si complétée par des biographies.[144] *China's Destiny*, le célèbre manifeste de Chiang, expose quant à lui la vision du grand chef nationaliste sur la géopolitique de la Chine et les fondements de sa sécurité nationale. Il est frappant d'y remarquer que la thèse de Chiang est étonnamment similaire à la pensée stratégique de Xi Jinping.

Quant aux débats plus modernes des stratèges chinois, nous les trouvions par l'Internet chinois et les bibliothèques taïwanaises en ligne ou non (ainsi de celles de la NCCU et de son *Institute of International Relations* où nous servirent en tant que *Visiting Fellow*). La production des grands noms du paysage stratégique pékinois de la fin du 20ème et du début du 21ème siècle fut ainsi rassemblée et analysée, Liu Yazhou (劉亞洲), Zhang Wenmu (張文木), Ni Lexiong (倪樂雄), Hu Bo et bien d'autres.[145] Concernant certains stratèges Qing ou les sources nécessitant un bon niveau en chinois classique, on dut s'appuyer davantage sur des extraits et commentaires.

Toute cette historiographie géostratégique de Chine fut reliée à ses contemporains occidentaux, parfois critiques ou spectateurs, et souvent mobilisés par les auteurs chinois eux-mêmes. Nous pensons par exemple à Alfred Mahan,[146] Halford John Mackinder[147] et Nicholas Spykman.[148] Ceux-là sont renforcés de commentaires et de manuels historiques d'époque, tels que l'ouvrage de Davidson sur Taïwan publié en 1903, ou bien *L'expédition française de Formose* publiée en 1885, ou encore les ouvrages de René Grousset dont nous avons remarqué la relecture par les stratégistes chinois…[149] On s'appuie aussi sur des mémoires de personnalités dont le regard sur la Chine fut particulièrement perspicace, tels que Simon Leys, Jacques Guillermaz ou George Kerr.[150] Nous les lestons de récits de voyages, la correspondance du jésuite Antoine Gaubil à Pékin, et les écrits traduits en anglais de Chokan Valikhanov, explorateur de l'Asie centrale.[151]

---

[143] Voir, entre autres, Zedong, Mao, « De la guerre prolongée (Mai 1938) ». In Chaliand Gérard (Ed.), *Mao. Stratège révolutionnaire*, Agora, 2010, pp. 203-226. Et Zedong, Mao, « La révolution chinoise et le parti communiste chinois » (décembre 1939). Et Zedong, Mao, *Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine*, dans Chaliand Gérard (Ed.), *Mao. Stratège révolutionnaire*, Agora, 2010, pp. 92-138. Voir aussi les Deng Xiaoping, *Travaux choisis de Deng Xiaoping.* Et Chiang Kai-shek, *China's Destiny & Chinese Economic Theory*, Roy Publishers, New York, 1947.

[144] Brian Crozier, *The Man Who Lost China: The First Full Biography of Chiang Kai-shek*, Charles Scribner's Sons, 1976. Et Li Zhisui, *The Private Life of Chairman Mao*, Chatto and Windus, 1996.

[145] Voir entre autres : Liu Yazhou, [劉亞洲], "La théorie de l'ouest du général Liu Yazhou [劉亞洲中將的西部論]", RFI, 9 août 2010. Et Liu Yazhou [劉亞洲], « China's Grand Strategy in the Coming Twenty Years [中國未來二十年大戰略] » *Feng Huang Weekly*, no. 17, 2005. Et Zhang Wenmu, "Sea Power and China's Strategic Choices", *China Security,* 2006, pp. 17-31. Et Ni Lexiong [倪樂雄], *«* La nécessité historique de passer d'une puissance continentale à maritime : une réponse au Professeur Ye Zicheng [從陸權到海權的歷史必然: 兼與葉自成教授商榷] » *Economie et politique du monde* [世界經濟與政治], no. 11, 2007. Et Ye Zicheng [葉自成], « Le développement pacifique de la Chine et le retour au pouvoir et au développement terrestres [中國的和平發展: 陸權的回歸與發展] », *Economie et politique du monde* [世界經濟與政治], no. 2, 2007, pp. 23-31..

[146] Lattimore, Owen, *The Inner Asian Frontiers of China*, Boston: Beacon Press, 1940 (republié en 1962).

[147] Mackinder, H. J., *The Geographical Pivot of History*, The Geographical Journal, vol. 23, no. 4, 1904, pp. 421–437.

[148] Spykman, N., Nicholl R. (Eds.), *The Geography of the Peace*, Harcourt, Brace and Co., Yale Institute of International Studies, 1944.

[149] Grousset, René, *Histoire de la Chine*, Histoire Payot, 1942. Et Grousset, René, *L'empire des steppes – Attila, Gengis Khan, Tamerlan*, Editions Payot, Paris, quatrième édition, 1965.

[150] George Kerr, *Formosa Betrayed*, Houghton Mifflin, Boston, 1965.

[151] Fielding, Nick (Ed), *The Selected Works of Chokan Valikhanov (Traduction Dr. Arch Tait)*. The Embassy of the Republic of Kazakhstan in the United Kingdom of Great Britain and Northern Ireland, 2020. Et Antoine Gaubil, *Correspondance de Pékin, 1722-1759*, Librairie Droz, 1970.

Discours, documents officiels

Parmi les sources primaires aussi, de nombreux documents officiels et discours. Nous avons au fur et à mesure de ce travail amassé des documents militaires chinois, taïwanais et étrangers. Il en va par exemple des diverses *Sciences de la stratégie militaire* chinoises et des livres blancs de la défense.[152] Sur la période récente, des données importantes ont aussi été tirées des discours de responsables politiques et de diplomates chinois de premier plan, via le site du ministère des affaires étrangères de Chine, ou même plus directement par les sites des ambassades.[153] Pour Taïwan, nous avons pu avoir accès aux sources publiées par le Ministère de la défense, les *Quadrennial Defense Review*, et ses *Reports* annuels, obtenus soit par *Internet*, soit transférés par des contacts personnels évoluant dans les domaines de la défense.[154] Tous ces documents sont bien sûr ouverts au public, mais certains pouvaient être difficiles à obtenir car leur diffusion semblait restreinte à l'administration. Quant à notre documentation américaine, on rassembla de nombreux matériaux gouvernementaux, de la RAND, ou de sources plus anciennes comme les élaborations de Georges Kennan (1948) sur le *Political Warfare*.[155] D'autres fois, au gré du hasard, on trouvait sur *Youtube* ou les sites des fondations des anciens présidents des entretiens de haute volée de Richard Nixon, ou ceux moins heureux de Chiang Kai-shek par *60 minutes*.[156]

D'autres sources primaires ont plus à voir avec le maniement de l'outil théorique en géostratégie, en histoire militaire, et en théorie des frontières. Largement formées d'auteurs et de stratégistes à la fois français et européens, ces dernières sont détaillées dans la partie théorique au-dessus.

Presse

Nous avons, pour les besoins du sujet et notre activité de veille, réuni plus de 3000 articles de presse de nombreuses époques enregistrés en format PDF dans une base de données personnelle.

Celle-ci compte par exemple de nombreux articles des médias d'État chinois et de la presse de l'APL, dont les archives sont parfois assez étonnement ouvertes, nous fournissant quantité de détails sur les actions chinoises et la perception par le Parti de son environnement stratégique. Parfois, malgré la censure, les commentateurs militaires chinois se montrent francs à propos de leur perception des menaces, de leurs adversaires, de leurs désirs, de leurs craintes, moyennant un langage parfois assez cru et déshumanisant pour le voisin (taïwanais, japonais…). Il est très remarquable que ces facilités langagières n'ont pas court dans les dépêches en langue étrangère, par ailleurs souvent dénuées d'informations intéressantes remplacées par le jargon communiste et figures imposées dont nous parlions quelques lignes plus haut. Pour le stratégiste sinisant, les

[152] Voir Academy of Military Science Military Strategy Studies Dept, *Science of Military Strategy*. Military Science Press, Pékin, 2005. Et Academy of Military Science Military Strategy Studies Dept, *Science of Military Strategy*. Military Science Press, Pékin, 2013. Et Academy of Military Science Military Strategy Studies Dept, *Science of Military Strategy*. Military Science Press, Pékin, 2020.
[153] Les tribunes de l'ambassadeur de Chine en France, son excellence Lu Shaye, sont par exemple très riches en indices sur la mentalité des diplomates chinois actuellement en poste à l'étranger.
[154] Voir Ministry of National Defense (Taiwan), *National Defense Report*, 2019. Et Ministry of National Defense (Taiwan), *National Defense Report*, 2021. Et Ministry of National Defense, *National Defense Report*, 2023.
[155] Kennan, George, *The Inauguration of Organized Political Warfare*. National Defense University, Washington, DC, 1948.
[156] *Taiwan's Chiang Kai-shek* (1971), *60 Minutes Archive* : https://www.youtube.com/watch?v=Mr6zDIgum6c.

sites *81.cn*, *China Military*, et bien sûr le *Quotidien de l'APL* sont à consulter.[157] Il lui sera utile, le cas échéant, d'accéder par VPN aux comptes d'amateurs militaires sur *WeChat* et *Weibo*, tout en sachant bien que ces sites exigent aujourd'hui de vérifier l'identité des utilisateurs…

La presse taïwanaise est également plus riche que le cliché le laisse penser, pour qui lit le chinois. On pense souvent à un environnement médiatique tendu à Taïwan, à des journalistes surmenés et des chaînes de télévision rapportant principalement des accidents de la route. Cependant, ce n'est qu'un aspect de la réalité. Le paysage médiatique de Taïwan est assez bien renseigné sur la Chine et demeure dynamique depuis la démocratisation, ainsi est-il indispensable de lire ses journaux. Le *Liberty Times* et le *China Times* publient de courtes dépêches factuelles sur une multitude de sujets. C'est ainsi que nous découvrîmes certains détails sur les luttes factionnelles au sein du ministère de la Défense. En outre, des magazines en ligne comme *The Reporter* ou *The New Lens* offrent des analyses approfondies. Parfois considéré comme un média pro-Pékin, *United Daily News* propose en réalité une excellente couverture des questions de défense, avec des contributeurs spécialistes tels que Chieh Chung et James Huang.[158] Pour les sources non-chinoises et traitant davantage de l'actualité, *Twitter* et plusieurs newsletters en anglais (*China Talk*, *China Research Group*) constituent d'autres sources d'information. La presse anglophone n'est bien sûr pas en reste,[159] dominant de loin la presse française et européenne quant aux questions de défense et de stratégie chinoise, y compris depuis une censure post-*Covid* resserrée.

Sur place : entretiens, voyages…

Pour notre travail de thèse, nous avons reçu quelques bourses de recherche nous permettant de nous rendre longuement à Taïwan et en Asie centrale. Le terrain chinois étant inaccessible, on décida de faire le tour du pays par ses périphéries continentales et maritimes, justement. Entre l'Institut français d'études sur l'Asie centrale (IFEAC) de Bichkek, le Centre d'études français sur la Chine contemporaine de Taipei (CEFC), et le *Taiwan Center for Security Studies* (TCSS), en plus de nos expériences passées à l'*Institute for National Policy Research* (INPR, Taipei), à l'Université nationale Chengchi (NCCU, Taipei) puis enfin à l'Université nationale Sun Yat-Sen (NSYSU, Kaohsiung), nous avons eu la chance de réunir de la documentation, rencontrer des experts, militaires et personnalités politiques, dont on abordera ici quelques aspects.

Le CEFC a longtemps été dirigé par des géopolitistes tels que Jean-Pierre Cabestan et Stéphane Corcuff, qui entre autres réunirent de nombreux documents fascinants sur les relations des deux rives du détroit. On eut la chance en outre d'y avoir un bureau pour lire. À Nangang, au détour des nombreux centres de recherche, nous rencontrions aussi des historiens et internationalistes, comme le professeur Wu Jieh-min (吳介民) et des membres de l'Institut de sciences politiques (IPSAS). Petit à petit, il devint possible de rencontrer des individus travaillant en administration puis des militaires. L'un des avantages de ces interactions est qu'elles permettent de comprendre comment ces professionnels perçoivent personnellement les enjeux stratégiques. En outre, sur

[157] 81.cn, URL : http://www.81.cn/. China mil, URL : http://eng.chinamil.com.cn/. Quotidien de l'APL, URL : http://english.pladaily.com.cn/.
[158] Pour les colonnes de Chieh Chung (en chinois), URL : https://www.lepenseur.com.tw/index.php?route=newsblog/author&author_id=135. Pour celles de James Huang (en chinois), sa page sur ETtoday URL : https://forum.ettoday.net/column/news/%E9%BB%83%E7%AB%A3%E6%B0%91.
[159] Spécialisés défense. Voir *The Warzone, Warontherocks, The Diplomat*…

certains sujets, nous sentions bien que certains interlocuteurs se sentaient plus à l'aise en *off*, car cela leur permettait de s'exprimer plus librement. Certains d'entre eux craignaient d'être mal compris, en particulier les militaires et les stratégistes. En conséquence, nous laissions souvent notre stylo dans le cartable, ne prenant des notes qu'après l'entretien terminé. A l'*Institute for National Defense and Security Research* (INDSR), nous avons pu nous entretenir avec plusieurs experts, et ensuite accéder à un interlocuteur au Conseil de sécurité nationale (國家安全會議), puis un capitaine de frégate *Lafayette* dont les anecdotes sur l'histoire du navire français furent assez amusantes. Les meilleures discussions, nous les eûmes néanmoins avec notre professeur et directeur de mémoire à la NCCU, Yuan I (袁易), et le directeur du centre de la faculté sur les relations internationales (IIR) Liu Fu-kuo (劉復國). Leurs points de vue, souvent discordants par rapport à l'administration DPP en poste, et nos débats avec les jeunes chercheurs de l'IIR, souvent autour d'une délicieuse tasse de thé à Maokong, ont participé à notre ouverture d'esprit.



Figure 1 La carte du centre TCSS, 2022. Source: auteur.

À l'entrée du IIR, une large mappemonde accueille le visiteur, et compte à part entière, nous pensons, parmi nos sources tant elle renseigne sur la vision encore aujourd'hui de générations de continentaux à Taïwan. Sur cette carte, la Chine apparait grandie, bien plus qu'elle ne l'est aujourd'hui. Elle est encore gouvernée par la République de Chine (ROC), non par la RPC. Elle comprend la Mongolie extérieure, Taïwan, et la *« ligne en neuf traits »*. Cette représentation ferait presque sens d'un point de vue historique, bien qu'elle mélange en fait différentes époques : les frontières de la Chine sont approximativement celles de 1912, mais elles incluent également Taïwan, qui faisait alors partie de l'Empire japonais. Le reste de la carte dépeint la situation actuelle : les républiques d'Asie centrale sont indépendantes de la Russie, etc. Cette carte, donc récente, nous présente là une uchronie d'une grande Chine républicaine qui n'a jamais existé en ces termes. Elle apparaissait en toile de fond de nos événements. Était-elle un rêve du directeur ?

Assez souvent, les soldats rencontrés s'exprimaient, en creux, sur le fonctionnement interne des forces armées taïwanaises et leur relative fermeture au monde extérieur, dépeignant leur armée comme un monde à part, doté de sa propre culture stratégique. Certains officiers de haut rang

étaient décrits comme conservateurs, profondément attachés au prestige de la ROC comme à ses racines continentales. De façon intéressante, l'un d'eux nous confia que nombre d'officiers supérieurs manient mal les langues étrangères, ce qui couplé à l'isolation internationale de l'île, contraignait leur ouverture aux dernières techniques militaires et s'en ressentait lors d'exercices scriptés. La rencontre qui nous influença le plus, c'est celle avec l'amiral Lee Hsi-ming (李喜明), ex-chef d'État-major avec lequel on put s'entretenir longuement en se joignant à l'entretien d'un ami travaillant pour un grand quotidien français. Lee, c'est évident dans un ouvrage publié deux ans plus tard, n'a jamais caché ses critiques concernant l'état de la défense de Taïwan.[160] Il avait pris sa retraite deux ans auparavant et assistait avec inquiétude à l'abandon de l'esprit de ses propositions de réforme en faveur d'une doctrine asymétrique, l'ODC, par ses successeurs (voir l'épilogue). Auréolé d'une certaine renommée par la suite, l'amiral nous reçut néanmoins avec sympathie et le désir de nous convaincre, nonobstant notre statut au mieux d'observateur étranger (mais assez pour comprendre la prescience de ses arguments). Nous en faisions par la suite état dans un article publié dans la revue *Stratégique* de l'Institut de stratégie comparée.

Nos séjours furent émaillés de plusieurs voyages et de visites dans l'archipel : les fortifications du nord d'abord, le fort Hobe près de Tamsui, à l'embouchure de la rivière du même nom. Cette forteresse avait été construite sous l'administration de Liu Ming-Chuan (劉銘傳), le gouverneur réformiste de Taïwan sous les Qing, pour protéger les accès nord-ouest de Taipei après la guerre sino-française de 1884-1885, lorsque la France eut tenté d'utiliser l'île pour faire le blocus de la Chine. Le fort n'a en fait jamais vu d'action militaire et Taïwan est rapidement tombée sous la coupe coloniale japonaise en 1895. Mais l'ensemble donne toujours une idée de l'importance stratégique qu'avait l'île aux yeux des stratèges réformateurs Qing à la fin du XIXe siècle, avec ses canons Armstrong de fabrication britannique à chargement par la culasse (partie 3). Nous vîmes bien d'autres forts de ce type (Keelung, Tainan, Kaohsiung, Penghu..). On visitait ensuite les îles contrôlées par Taipei dans le détroit. Matsu tout d'abord, en face de Fuzhou, et vestige de la guerre civile. Entretemps fortifiés par les nationalistes, ces archipels restent aujourd'hui lourdement militarisés. La population locale s'y mélange encore aux soldats. Les installations de l'armée se tiennent en arrière des musées à la mémoire des bombardements que les habitants ont subis durant les années 1950. L'histoire est omniprésente sur l'île, les slogans du KMT, ses statues et ses obus peints sur les ronds-points. Parfois, on se demandait si ces éléments étaient conservés à des fins touristiques ou s'ils gardaient une importance dans les représentations du gouvernement local KMT. En termes formels, vous êtes au Fujian, République de Chine.

[160] Lee Hsi-ming [李喜明], *Taiwan's Plan for Victory: An Asymmetric Strategy to Use the Small to Control the Large: All of Taiwan Should Understand the Overall Defense Concept* [臺灣的勝算：以小制大的不對稱戰略，全臺灣人都應了解的整體防衛構想], Linking Books, 2022.



Figure 2 Les dragueuses de sable de la RPC autour de Matsu. En plus d'occuper les garde-côtes taïwanais, elles nuisent à la vie marine, et rendent le quotidien plus difficile pour les pêcheurs de Matsu. Ces îles devaient faire l'actualité stratégique mondiale un an et demi plus tard. Automne 2022. Source : auteur.

Descendant du turbopropulseur en provenance de Taipei, et après avoir observé depuis les airs le ballet incessant des dragues à sable chinoises autour de l'île, on remarquait que Nangan est plus froide que Taïwan. La topographie est tourmentée, et l'atmosphère générale y est également différente. Là, on rencontrait un fonctionnaire des douanes locales originaire du sud de Taïwan, avec qui on visitait la bourgade. Il nous parla de son mal du pays et la difficulté qu'il avait à se lier aux habitants, avec qui il était souvent en désaccord politique : *« Les gens ici sont différents, ils se sentent plus proches de la Chine que nous, Taïwanais. On est vu comme des colons ! ».*[161]

Plus tard, nous visitions Kinmen, dont la ruralité contraste avec un paysage ouvrant sur les tours de Xiamen, juste en face. Bien que l'armée taïwanaise soit également très présente, l'importance stratégique des îles a évolué depuis les années 1950, passant de tête de pont potentielle pour l'armée de Chiang Kai-shek à un avant-poste important pour la défense de Taïwan. Elle devait refaire l'actualité car c'est là que l'APL étrenna en 2024 ses 'tactiques de zone grise' consistant à saper petit à petit la souveraineté de Taipei en s'attaquant aux cibles les plus faciles, ou plus ambiguës... Le voyage aux Pescadores fut encore différent. Dans l'histoire militaire, le contrôle de l'archipel était essentiel pour un débarquement à Taïwan et pour contrôler le détroit, compte tenu de sa position centrale dans le détroit et son excellent port naturel. Historiquement, aucun commandant ne pouvait espérer prendre Taïwan sans d'abord tenir Penghu, mais inversement, aucun ne pouvait maintenir une position à Penghu sans contrôler Taïwan. La présence militaire était étonnamment moins visible pour les visiteurs, signe qu'elle est peut-être mieux dissimulée. La piste de l'aéroport est partagée par l'armée de l'air, avec des rotations constantes de chasseurs patrouillant le ciel. C'est à Magong que l'amiral français Amédée Courbet décéda d'épuisement en 1885 après sa campagne de blocus contre les Qing. Une stèle discrète le rappelle aux touristes.

[161] Avec notre interlocuteur. Nangan, novembre 2021.



Figure 3 Terrain d'Asie centrale. Gauche : Karakol, Kirghizstan. Droite : au musée d'histoire de Milyanfan avec nos deux guides dounganes. Printemps 2023. Auteur.

Puis ce fut l'Asie centrale, où on fut accueilli avec générosité et bienveillance par le personnel de l'IFEAC et son directeur, Adrien Fauve. À l'inverse de Taïwan, pour raisons professionnelles, nous avons cependant dû limiter nos interactions. Prenant contact par des amis kazakhs, nous nous rapprochions de connaissances communes, et passions l'Aïd à Milyanfan avec une famille doungane - la diaspora Hui musulmane exilée en Asie centrale depuis les vagues de répression en Chine contre cette communauté. Nous comprenions assez leur dialecte, mais eux beaucoup moins notre chinois acquis à Taïwan. À 6000 kilomètres de Taipei, dans un pays si durablement russifié que le Kirghizistan, qui l'eut cru ? Le village abritait un petit musée d'histoire, que deux vénérables dames ouvrirent à l'occasion, apprenant notre doctorat. Parlant un excellent anglais, elles étaient professeures de cette langue au siècle dernier. Le village a vu naître en son sein un héros de l'Union Soviétique, doungane que nous découvrions sur une peinture du plus pur style réaliste socialiste, chargeant son mortier encerclé de soldats nazis à Koursk… Nos guides en tiraient une fierté certaine ! Plus tard, au hasard de nos rencontres, nous faisions la connaissance d'un autre doungane âgé qui nous présenta le portrait de son père et un certificat de bravoure signé de la main même de Mao Zedong, avant que la famille ne s'exile en 1962 (partie 5) et se convertisse dans la *kontraband* transfrontalière, un élément du temps long… Cet héritage, il semblait il y a encore peu de temps porté par son *« neveu »*, ancien des douanes kazakhes lié à Karim Massimov, et passé entre les mailles du mouvement de purge suivant le combat des chefs sanglants à Almaty de janvier 2022, avec qui on visitait la ville. Outre d'autres tâches et voyages, on prenait le temps de voyager sur les routes de Karakol vers la frontière chinoise, ce qui nous renvoya plusieurs fois à la réalité de la steppe… Nos meilleurs entretiens en Asie centrale, ce fut davantage avec ces contacts, dans leur réserve et générosité à notre égard, à celui de la Chine, et leur rôle dans les échanges d'aujourd'hui entre cette dernière et la région, que ceux, par trop

rapides et sobres avec les spécialistes des *think-tanks* d'Astana et de Tashkent. Ce terrain, de seulement trois mois, ne lasse pas de donner une impression d'introduction inachevée... Nous saluons notre amie Aliya Sartbayeva, et sa gentillesse si cultivée, pour l'avoir rendu possible.

Secondaires

Nos sources secondaires, qui fournissent en volume notre plus gros contingent de sources, ont été rassemblées dans une base de données large de plus de 600 fichiers, divisée entre articles, ouvrages, sources chinoises, taïwanaises, occidentales, et d'autres nations. Si toutes n'ont pas été mobilisées dans cette étude, on les a lues. A la sélection, plusieurs éléments nous attiraient : qualité de leurs propres sources (archives), détail de la description des faits traités, originalité du point de vue ou à l'inverse sa redondance remarquable (notamment pour les chinoises), une certaine diversité dans l'identité des auteurs (nationalité, chercheurs, militaires…).

On vit large et essaya de soulever le plus de recoins possibles… La lecture des sources nous prit deux bonnes années, et nous sommes loin d'avoir épuisé la littérature. Mais rassembler ce corpus nous a permis de sélectionner avec soin les événements à traiter, les plus représentatifs. Après cela, en croisant sources, faits et représentations, nous eûmes l'impression d'ancrer notre étude dans une solide revue de littérature, offrant ce que l'historiographie propose de meilleur sur nos cas d'étude. On fit des choix. Nous avons rapidement éliminé les études d'histoire et de relations internationales davantage tournées vers l'étude du moyen de la recherche, théorique ou méthodologique, plutôt que celle de l'objet, comme par exemple la relecture mathématique des faits historiques pour les rapprocher des canons en relations internationales… Tout cela nous parut en définitive assez vain et pauvre en données utilisables. Nous avons aussi évité les études trop teintées politiquement, parfois à l'allure de tracts. Mais nous en gardions quelques-unes, notamment celles provenant de sources chinoises, car elles nous en disaient long sur leur xénophobie commune, leurs vues conquérantes de l'espace et leur absence d'introspection.

Sans doute, nous avons eu la chance d'obtenir via la bibliothèque universitaire Bulac un accès à la base de données scientifique chinoise, la *China National Knowledge Infrastructure* (CNKI), nous offrant le meilleur accès envisageable aujourd'hui à la production géostratégique du pays. Alors que, d'année en année, la toile se vidait de ses ressources chinoises, que l'Internet chinois devenait de plus en plus difficile d'accès, et que le terrain nous était inaccessible, la facilité ouverte par Bulac pour accéder à ces sources revêtait une importance tout à fait considérable pour notre thèse. Il faut bien sûr espérer que cet accès ne soit pas coupé, une crainte permanente suite aux multiples rumeurs de fermeture de la CNKI aux étrangers et la fin de ces partenariats. S'il est assez probable que ce jour arrivera, nous avons partagé à plusieurs reprises ce filon en France, dans les milieux de la recherche universitaires et publics. D'ici là, nous téléchargions avec appétit des dizaines de documents à la fois, de peur que cette source se tarisse. Quant aux autres articles et ouvrages étrangers (taïwanais et autres), on les acquérait sur les plateformes scientifiques, lors de visites en bibliothèque à Taïwan (comme celle de la NCCU), ou par achat.

Bien sûr, les sources nous renseignant sur les représentations chinoises de Taïwan et du Xinjiang, qu'elles donnent la parole aux grands hommes de l'époque ou furent écrites par des stratégistes chinois ayant en tête l'intérêt national de leur pays, furent les plus recherchées et passionnantes. C'est à ce niveau que notre accès à la CNKI fut le plus critique, car la variable géostratégique

du contrôle de ces deux territoires, dans une perspective historique et contemporaine, n'a jamais été éludée par les stratégistes chinois. Ceux-ci ancrent leur propos à l'intersection entre un regard très actuel sur ces zones, et leurs solides sources historiques (archives, mémoires). En combinant les deux, nous pouvions débattre à la fois de l'histoire militaire et de sa perception par les soldats chinois d'hier et d'aujourd'hui, offrant ainsi une perspective riche. Puis en les comparant avec les auteurs occidentaux, on se rendait compte que si la chronologie historique et le détail des affrontements étaient raccords, leur relecture politique était opposée. Lorsque le Chinois voit des guerres justes d'unification nationale, certes anachroniques, l'Occidental se montre plus critique et offre ses sympathies, le cas échéant, ici à l'Ouïgour, ici au Taïwanais. Cette correspondance générale de la revue des faits entre les sources chinoises et occidentales fut cependant une surprise, et témoigne d'un certain espace encore laissé à la recherche en Chine pour la vraisemblance historique, à distance des contrevérités des politiques et diplomates.

Ce large corpus de sources chinoises, notamment autour de dizaines d'études de sécurité pour la plupart récentes, nous a été utile pour tenter de percer les représentations de ces stratégistes et l'histoire de leurs idées. Non seulement nous apprenions, par sources et citations interposées, comment leurs ancêtres perçurent Taïwan et le Xinjiang, mais nous pouvions ainsi établir quels éléments ont traversé les siècles jusqu'aujourd'hui. Cette méthode nous permettait de faire une présentation à la fois moins aride et de gagner en originalité, en restituant, si l'on nous pardonne l'expression, sur ce qui semble compter le plus aux yeux des militaires chinois et qui sous-tend la stratégie actuelle de la Chine vers ces espaces : l'histoire, la géographie, la variable militaire, et ainsi, ces répétitions de *stratégies d'accès et de déni d'accès* que nous proposons ici. De plus, s'intéresser à ces représentations et intérêts pour ces zones, vieux objets de désir, en identifiant les comportements redondants et ruptures, ainsi que les références intellectuelles des stratèges chinois et leurs réinterprétations plus ou moins dévoyées, permet de rendre leurs ambitions plus visibles et leurs mouvements futurs plus prévisibles. Dans les affaires militaires, il faut oser se glisser dans la peau du rival, réfléchir comme lui, comprendre ses craintes, percer sa subjectivité, c'est-à-dire le connaître *« comme on se connaît soi-même »*. C'est Sun Zi qui le dit...

Saisir les perceptions chinoises, souvent assez confiantes et claires sur les objectifs à poursuivre, nous permettra de nous y adapter de manière plus efficace. Nous pensons que cela est préférable à la distribution des torts ou à la discussion sans fin de la validité de tel ou tel argument. Certes, ces stratégistes ne sont pas neutres, et leur présentation est chargée de sophismes déterministes défendant les *« droits inaliénables »* de la Chine. Cependant, il ne faut pas les sous-estimer, car ils nous renseignent sur ce que pensent véritablement les Chinois, leurs partis pris, et l'approche académique généralement admise en RPC vis-à-vis de ces sujets importants. L'histoire que ces études racontent permet au raisonnement de l'analyste de gagner en finesse et de clarifier, en adoptant la focale chinoise, les objectifs poursuivis et les intérêts actuels de Pékin. Ces études nous informent sur la continuité d'une approche spécifique par les Chinois de leurs périphéries maritimes et continentales : leur maintien sous contrôle, pour les soustraire, par divers moyens, à la présence et à l'influence des adversaires étrangers. Il est remarquable de constater que le ton des responsables politiques et militaires chinois, bien que séparés par plusieurs siècles, reste similaire sur ce sujet. Que ces buts soient légitimes ou que les Chinois ou d'autres aient plus ou moins raison n'est pas la question. C'était également notre ambition pour ce travail de thèse.

Certes, on pourrait objecter que ces stratégistes ne font pas la politique de Pékin. Mais ceux-ci écrivent peut-être ce que le Parti pense tout bas, alors que leur production accompagne souvent la progression des politiques chinoises. Il suffit au lecteur de comparer les dates de publication :

à la vague de répression récente au Xinjiang correspond une hausse des publications sur CNKI sur les révoltes historiques dans la province, et aux crises dans le détroit des vingt dernières années correspond celle des études sur l'histoire militaire ou les attributs stratégiques du détroit. Dans un pays où le civil, le politique et le militaire s'entremêlent, ces chercheurs font l'effet de courroies de transmission guidant l'observation des politiques officielles. Au contraire, il nous semblait davantage hasardeux d'accorder un crédit indu à des publications gouvernementales, notamment en langue anglaise et écrites dans un sabir rassurant (ou trompant) le public étranger. On trouvait plus de franchise dans cette production, et moins de gagnant-gagnant politiquement correct, de *« communauté de destin commun pour l'humanité »*, et autres écrans de fumée.

Car la lecture des sources chinoises convaincrait quiconque que la Chine n'est pas la puissance pacifique qu'elle prétend être. Au contraire, elle se dégage comme une puissance très classique, guidée par ses intérêts, même si certaines dispositions culturelles (voir partie 1) ont forcé sur le temps long un certain exceptionnalisme. Cette prétention même au pacifisme n'est pas originale, si l'on se réfère à De Gaulle qui écrivait en 1932 que la puissance expansionniste *« doit au bon sens de se proclamer pacifique et de ne point paraître empressée de forger des armes lors même qu'*[elle] *poursuit de belliqueuses entreprises. On ne connaît pas de conquérant qui n'ait, de bonne foi, affirmé qu'il voulait la paix »*.[162] Ce fantasme que le Parti a bon dos de récupérer, il nous regarde particulièrement car il s'agit aussi d'une perception très occidentale du pays, au moins depuis Voltaire...[163] Est-ce à ce titre que ses grandes ambitions et que son aspect parfois prédateur, commercial ou territorial, ont été minimisés ? On se souvient du film américain *The Sand Pebbles* avec Steve McQueen, dans la Chine des concessions des années 1930, montrant un missionnaire américain partageant un luxueux repas sur son *gunboat*. Outragé des privilèges accordés aux Occidentaux dans cette Chine livrée au chaos, il suffirait pour le pasteur de guider la Chine vers un processus de changement civilisationnel qui la rapprocherait de l'Occident. Le capitaine de la canonnière lui faisait alors vertement remarquer son hypocrisie et sa naïveté…

Sur l'Internet chinois, on trouvait ainsi de très nombreuses études de qualité et de commentaires historiques sur les guerres que la Chine mena en direction du continent et sur mer, en particulier provenant des universités de défense et des départements chargés des études frontalières. Quand des sources de première main étaient indisponibles ou difficiles à trouver, ces études usaient elles-mêmes de textes militaires célèbres Qing, de la République puis de la ROC, tels que des mémoires des commandants militaires et politiques (Zuo Zongtang, Liu Mingchuan, et d'autres commandants militaires communistes), établissant des liens pertinents entre leur vision, leurs débats, et la longue durée des stratégies de défense chinoises vers la mer et le continent.[164]

Les sources taïwanaises ont également constitué une aide précieuse. Durant le séjour, on accéda à un bon nombre d'études historiques et de sécurité insulaires, par exemple de l'Université de défense nationale et des services de recherche du ministère de la Défense. Celles-ci, souvent rédigées par des officiers, couvrent l'histoire, les relations inter-détroit, et les questions navales chinoises en général. Par exemple, nous avons trouvé de nombreux commentaires taïwanais sur

[162] De Gaulle, *Le fil de l'épée*, *op. cit*. 127.
[163] Essai sur les mœurs et l'esprit des nations
[164] Par exemple (pour plus, se reporter à la bibliographie) : Li Feng [李風], "Zuo Zongtang's National Security Thought and Its Modern Implications [左宗棠的國家安全思想及其現代啟示] », *Legality and Society* [法制與社會], No. 24, 2012, pp. 136-137. Et Su Xiaodong [蘇小東], « Liu Ming-chuan's thought of coastal defence and its practice — The strategic role of Taiwan in Chinese coastal defence [劉銘傳的海防思想與實踐 – 兼論台灣在中國海防中的戰略地位] », *Historiographie de l'Anhui* [安徽史學] Vol.1, 2007, pp. 99-105.

la vision géostratégique des grands amiraux chinois, et sur les stratégies historiques de défense de l'île (du 17ème au 20ème siècle), nous invitant à réfléchir comparativement et à mettre en dialogue les sources chinoises avec les travaux géostratégiques étrangers.[165] D'autres fois, sur des sujets rares, des ouvrages de vulgarisation nous aidèrent, comme celui de Zhong Jian (鍾堅), auteur de *Formosa Air Battle, Islanders Under Crossfire* (chinois, non traduit, 2020).[166]

Mobiliser les auteurs étrangers sur la question chinoise ne fut pas dénué d'intérêt, notamment parce qu'ils offrent un contrepoint et des commentaires critiques à la présentation chinoise des faits. Dans ce travail, nous avons donc tenté de faire marcher main dans la main les deux types de sources, en nous fiant particulièrement aux sources occidentales pour la revue des faits et la chronologie, et celles de Chine pour relever certains éléments rares et soulever leurs perceptions. Pour l'histoire chinoise, notre travail a commencé par la lecture des quinze volumes de l'histoire de Chine par l'Université de Cambridge, autant pour nous remettre au niveau de la chronologie que pour accéder à des chapitres écrits par quelques-uns des plus éminents sinologues de la fin du 20ème siècle, de John K. Fairbank (dont on discutera de certaines thèses) à Immanuel Hsu et ses travaux sur l'histoire militaire des dernières décennies de la dynastie mandchoue.[167] Plusieurs critiques du *« tianxianisme »* chinois actuel furent également très appréciés, à l'instar des travaux d'Alistair Johnston[168], Victoria Hui[169],Wang Yuan-kang,[170] et William Callahan,[171] sur la question du pacifisme supposé de la culture stratégique chinoise. Concernant l'étude de la philosophie et des systèmes de pensée chinois, les ouvrages de François Jullien (*Le détour et l'accès*) et d'Anne Cheng (*Histoire de la pensée en Chine*) furent entre autres utiles.[172]

Pour l'aspect *continental* de la recherche, par exemple, nous nous sommes basé sur les travaux passionnants de John Millward, Moris Rossabi et Peter Perdue, experts de la Chine eurasienne

---

[165] Par exemple (pour plus, se reporter à la bibliographie) : Chen Yue [陳躍], « Etude comparative sur l'établissement des provinces du Xinjiang et de Taiwan à la fin de la dynastie Qing [晚清新疆與台灣建省之比較研究] », *China's Borderland History and Geography Studies* [中國邊疆史地研究] Vol. 23, No. 3, 2013, pp. 68-80. Et Kou Songli [□宋力], "Brève comparaison des idées de Mao Zedong et de Sun Yat-sen sur la défense nationale [毛澤東與孫中山 國防思想比較論略]", *Sciences sociales du Jiangxi* [江西社會科學] Vol. 5, 1997, pp. 19-24.
Pour les publications des chercheurs (en chinois) du ministère de la défense, voir la bibliographie et ce site : https://www.mnd.gov.tw/PublishMPBook.aspx?title=%E8%BB%8D%E4%BA%8B%E5%88%8A%E7%89%A9&SelectStyle=%E8%BB%8D%E4%BA%8B%E6%9C%9F%E5%88%8A. De nombreuses autres sont rassemblées sur le site de la bibliothèque NCCU, qui concentre la collection du centre de recherche international : https://www.lib.nccu.edu.tw/.
[166] Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII: Islanders under Crossfire* [台灣航空決戰：美日二次大戰中的第三者戰場], Maison d'édition Liaoyuan [燎原出版], 2020.
[167] Par exemple (pour leurs autres œuvres mobiliséees, se reporter à la bibliographie) : Immanuel Hsu, *The Ili Crisis: A Study of Sino-Russian Diplomacy, 1871-1881,* Clarendon Press, 1965. Et Fairbank, J, Ch'en, T., Chun, H., et al., *The Chinese World Order, Traditional China's Foreign Relations*, Harvard University Press, 2014.
[168] Johnston Alistair Iain., *Cultural Realism – Strategic Culture and Grand Strategy in Chinese History*, Princeton Studies in International History and Politics, Princeton, 1995.
[169] Voir par exemple: Hui, Victoria, *"Building Castles in the Sand: A Review of Ancient Chinese Thought, Modern Chinese Power", The Chinese Journal of International Politics*, Vol. 5, 2012, 425–449.
[170] Wang, Yuan-kang, *Harmony and War: Confucian Culture and Chinese Power Politics*, Columbia University Press, New York (NY – US), 2010.
[171] Voir par exemple (le reste en bibliographie) : Callahan, William A., *China: The Pessoptimist Nation*, Oxford University Press, 2009.
[172] Jullien, F., *Le détour et l'accès: stratégie du sens en Grèce et en Chine*, Le collège de philosophie, Éditions Grasset & Fasquelle, 1995.

et des relations historiques et géopolitiques entre Pékin et les peuples turciques du nord-ouest.[173] Leurs travaux descendent de la sinologie d'Owen Lattimore, tournée vers le continent et l'étude des sources en langues régionales, sur laquelle s'est fondée une bonne part des études modernes en langues occidentales sur la frontière eurasienne de la Chine.[174] Plus près de nous, on s'est aussi référé aux travaux de Thierry Kellner et d'Emmanuel Lincot,[175] certainement les plus aboutis en langue française sur les rapports plus récents entre Chine, Asie centrale et Islam. Quant aux stratégies de l'APL vis-à-vis de l'Asie centrale soviétique, les sources étrangères sont plus fragmentées mais néanmoins suffisantes, avec notamment les travaux de Taylor Fravel.[176] Concernant les ambitions de Pékin pour le Xinjiang et l'Asie centrale post-soviétique, on s'est appuyé sur des ressources occidentales et centrasiatiques, et sur les travaux de Niva Yau, jeune chercheuse hongkongaise de talent que nous avons eu le plaisir de rencontrer à Bichkek.[177]

En ce qui concerne les sources étrangères sur les questions géostratégiques et historiques dans le détroit de Taïwan, et de manière générale, nous nous sommes davantage basés sur des sources secondaires américaines, taïwanaises, et japonaises. Il s'agit, on ne le présente plus, des travaux d'Alan Wachman qui nous ouvrirent en premier sur les dynamiques géo-historiques du détroit. Entre autres sources d'histoire militaire, on s'est appuyé sur les stratégies navales chinoises sur les travaux de Hu Bo, Ronald Po, Alexander Huang, Michael McDevitt, Toshi Yoshihara, James Holmes, Andrew Erickson, Lee Hsi-ming, Huang Huang-hsiung, entres beaucoup d'autres… Il y eut certains français aussi, Stéphane Corcuff bien sûr sur les questions politiques interdétroit et liées au KMT, Jean Pierre Cabestan, et d'autres moins connus mais que nous tenons à saluer comme Christophe Rouil, auteur d'un passionnant essai d'histoire sur la guerre de 1885.[178]

Pour le reste de nos sources secondaires, le lecteur pourra les retrouver en bibliographie.

---

[173] Voir entre autres : Peter Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, Harvard University press, 2005. Et Morris Rossabi, *China and Inner Asia from 1368 to the present day*, Thames and Hudson, 1975. Et James Millward, *Eurasian Crossroads – A History of Xinjiang*, Columbia University Press, 2007.

[174] Lattimore, Owen, *The Inner Asian Frontiers of China*, Beacon Press, Boston, 1940 (republié en 1962).

[175] Entre autres, voir : Kellner, Thierry, *L'occident de la Chine: Pékin et la nouvelle Asie centrale (1991-2001)*, Graduate Institute Publications, Genève, 2008. Et Emmanuel Lincot, *Chine et terres d'Islam – Un millénaire de géopolitique*, Puf, 2021.

[176] Voir entre autres : Taylor Fravel, *Strong Borders, Secure Nation - Cooperation and Conflict in China's Territorial Disputes*, Princeton University Press, 2008.

[177] Voir entre autres : Michael McDevitt, *China as a Twenty-First Century Naval Power,* Naval Institute Press, 2020. Et Toshi Yoshihara, James Holmes, *Red Star over the Pacific – China's Rise and the Challenge to U.S. Maritime Strategy* (Second Edition), Naval Institute Press, Annapolis, 2018. Et Andrew S. Erickson, Lyle Goldstein, Carnes Lord (Eds.), *China Goes to Sea: Maritime Transformation in Comparative Historical Perspective*, Naval Institute Press, 2009. Et Huang Huang-hsiung [黃煌雄], *Les réformes de défense à Taïwan 1982-2016* [台灣國防變革：1982-2016], Editions du temps [時報出版], 2017. Et Lee Hsi-ming [李喜明], *Taiwan's Plan for Victory: An Asymmetric Strategy to Use the Small to Control the Large: All of Taiwan Should Understand the Overall Defense Concept* [臺灣的勝算：以小制大的不對稱戰略，全臺灣人都應了解的整體防衛構想], *op. cit.*

[178] Christophe Rouil, *Formose, des batailles presque oubliées*, Les éditions du Pigeonnier, Taipei, 2001.

Annonce du plan

Notre plan d'étude sera découpé en six parties successives, comptant chacune deux chapitres, l'un sur la situation du Xinjiang, l'un sur la situation de Taïwan, tels que perçus, investis, ou défendus par les militaires et hommes d'État Qing puis chinois depuis la fin du 17ème siècle. Le plan suivra les épisodes de rétraction et d'expansion de l'empire pour imager les évolutions du rapport de force entre la puissance politique dominant la Chine, et ses rivaux, en s'interrogeant sur la place de Taïwan et du Xinjiang dans leurs ambitions stratégiques respectives. Réfléchir de façon chronologique et parallèle offre structure, rythme, clarté et facilité de compréhension au lecteur. De bon sens, elle est aussi fidèle à la méthode de la longue durée et de la comparaison relevées en introduction, en nous invitant, l'historien et le lecteur, à *« nous effacer devant les faits »*.[179] Chaque partie est précédée d'une introduction et d'une conclusion commune aux cas d'études, nous permettant d'abord de souligner nos objectifs, puis de relever les parallèles, les différences, et les invariants des représentations et actions militaires de la Chine à leur égard.

L'annonce du plan est brève à dessein. Pour les lecteurs intéressés par un résumé un peu plus développé de chaque partie, deux choix s'offrent à eux : (1) consulter les conclusions offertes au bout de chaque partie, relativement étoffées, ou (2) accéder au résumé des directions retenues dans la conclusion de la thèse, dans l'encart *Synthèse : entre ruptures et continuités*.

Partie 1 : Culture stratégique chinoise et milieux géographiques étudiés.

Dans notre première partie, nous tenterons d'abord d'esquisser un portrait-robot préliminaire de la culture stratégique chinoise, dans le but d'établir, sur la très longue durée, un ensemble de caractéristiques redondantes de la pratique des relations étrangères en Chine. En second temps, nous confronterons ces observations au rapport que les dynasties chinoises ont entretenu aux milieux géographiques étudiés : steppes et désert d'un côté ; littoral, océan et îles de l'autre. On verra que, fruit d'une asymétrie des menaces entre une frontière nord-ouest dangereuse et un environnement marin relativement vide donc bénin, la culture stratégique de la Chine est restée longtemps continentale. Mais que ce n'est pas pour autant que les Chinois négligèrent la mer…

Partie 2 : Intérêts et conquête Qing de Taïwan et de l'Asie centrale.

Nous débuterons notre synthèse géostratégique mettant en commun l'importance de Taïwan et du Xinjiang dans la géographie et histoire militaire chinoise dans cette partie revenant sur leurs conquêtes puis colonisations par les Qing. Notre objectif est de montrer comment, à la faveur du mouvement d'expansion territoriale Qing vers l'océan et le continent, Taiwan et le Xinjiang devinrent dans les conceptions stratégiques mandchoues deux espaces parallèles pour la défense impériale. Si les deux conquêtes diffèrent dans leur exécution et leurs enjeux, les décisions Qing de conquérir puis coloniser Taïwan et le Xinjiang naquirent d'un calcul rationnel, cohérent et similaire : assurer que les deux territoires ne soient jamais réutilisés comme bases par des rivaux potentiels, et se réserver un accès exclusif à ces deux profondeurs afin de sécuriser leur frontière.

Partie 3 : Contraction maritime et continentale de l'empire, et ses effets, au 19ème siècle.

Nous explorerons ici la désintégration progressive du contrôle par l'Empire de Taïwan et du Xinjiang, ses conséquences géostratégiques plus larges sur la sécurité de la Chine, et les débats

[179] Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, *op. cit.* 80.

quant à la défense maritime et continentale à la Cour Qing pour conjurer ce glissement. Dans ce *« siècle d'humiliation »*, Taïwan et le Xinjiang occupent une place de choix tant les deux territoires furent l'objet de luttes entre les puissances étrangères et les Qing. Il fallut cependant plusieurs décennies à une minorité d'élites isolées et rivales les unes des autres pour prendre la mesure de ces changements, et tenter d'apporter des solutions, palliatives, à leur défense et au retard militaro-technologique. Devoir choisir la sécurité de l'un contre le sacrifice de l'autre fut le drame d'une dynastie dépérissant et incapable, comme durant les heures de Kangxi et de Qianlong, d'assurer *en même temps* la protection de la côte et du continent. La mémoire de cette période appela les régimes politiques chinois suivants à ne plus jamais sacrifier un front pour l'autre, et de se montrer à la fois *riches et puissants* pour dominer l'est et l'ouest de la Chine.

Partie 4 : L'ennemi aux portes – Xinjiang et Taïwan contre la Chine (1900-1950).

La quatrième partie s'intéressera à la mise à profit par les Soviétiques et les Japonais de leurs positions respectives au Xinjiang et à Taïwan, pour servir leurs intérêts stratégiques et militaires, du début du 20ème siècle à la période maoïste. On montrera que la prise en main, indirecte ou directe, par Tokyo et Moscou des deux territoires ont confirmé chaque crainte des meilleurs stratèges Qing : échouer à prévenir l'accès des étrangers à ces espaces stratégiques se ferait inévitablement au détriment de la sécurité de l'ensemble de la Chine. Ainsi, le Japon et l'URSS retournèrent les anciennes barrières continentales et maritimes de l'empire Qing contre les intérêts de la République. Staline manipula ainsi les aspirations autonomistes au Xinjiang pour en exploiter les sols et soutirer à Chiang Kai-shek d'autres concessions territoriales. Quant aux Japonais, ils se servirent de Taïwan comme tremplin aéronaval pour leur expansion vers le sud-est de la Chine et les mers chaudes. Ce mouvement constitue à Pékin, au regard de sa production intellectuelle, le repoussoir absolu. La période marqua les esprits des stratèges chinois, et auront des conséquences sur la stratégie militaire de la République populaire, de Mao à Xi Jinping.

Partie 5 : Renforcer les portes de la Chine, défense et errance stratégique sous Mao (1949-1976).

Dans la 5ème partie, on s'intéressera aux stratégies déployées par les Chinois durant la période maoïste (1949-1976) pour consolider les portes continentales (Xinjiang) et maritimes (littoral) de la Chine autrefois utilisées comme corridors d'invasion par leurs ennemis. Dans l'ensemble, nous verrons que la stratégie de la RPC reste dans ses contours généraux très similaire à celle des Qing et de la république : dénier l'accès de ses adversaires aux périphéries continentales et maritimes de la Chine et s'y ménager une influence exclusive afin de sanctuariser les frontières de la Chine. En effet, Pékin reçoit en héritage ou veut reconstituer dans son entièreté le cadre géostratégique mandchou, dynastie conquérante des îles et des déserts, et se retrouve confronté comme les nationalistes à peu ou prou les mêmes adversaires positionnés sur les mêmes goulots stratégiques. Mais si l'objectif reste inchangé, les moyens épousent la personnalité du nouveau joueur… Son action va exprimer une série de continuités certes, mais aussi de ruptures avec ses prédécesseurs, notamment sur l'océan qu'il découvre et où il démontrera toute sa capacité à innover. Pour raconter cette histoire, on cooptera son vocabulaire : la période de 1949 à 1976 sera celle de la *défense stratégique*. Dans cette *guerre prolongée*, la Chine communiste n'en est qu'à la première étape : sécurisation des bases et renforcement des défenses. Mais Mao suivra-t-il l'esprit de son propre plan ? Ou la défense stratégique virera-t-elle à l'errance ?

Partie 6 : Pour le retournement des barrières maritimes et continentales (1979-…).

Dans notre dernière partie, on verra que si la Chine souffrit longtemps de toutes les difficultés pour défendre les îles et les déserts, elle détient pour la première fois de son histoire toutes les capacités requises pour engager un effort vigoureux et de concert dans les directions maritimes et continentales : à son réinvestissement de l'Asie intérieure correspond la modernisation de la flotte de guerre. Puissante et prospère, obsédée par les mémoires du passé et la promesse d'un statut dominant retrouvé, guidée par un réalisme froid forgé dans l'épreuve, le désir pour Pékin de briser ses chaînes semble grandir à mesure que la parenthèse pacifique de son émergence se referme... Pour la première fois depuis les Tang, elle projette par-delà les Pamirs sa force de frappe politique et financière pour stabiliser et sanctuariser son ouest, Xinjiang et Asie centrale de concert, pour en faire son appui énergétique et géostratégique. De ces profondeurs délaissées depuis le retrait des empires soviétiques et américains, elle entend bien rééquilibrer sa puissance nationale concentrée sur un littoral vulnérable et s'appuyer sur le continent pour frapper les îles.

Nous utiliserons en majorité, dans le développement, le présent de narration.

Les caractères chinois sont en traditionnels, conformément à notre langue d'apprentissage.

La romanisation des termes chinois se base sur le *Hanyu Pinyin*, sauf lorsque c'est contraire à l'usage commun, notamment pour les noms taïwanais (plus communément *Wade-Giles*).

Partie 1 : Culture stratégique et milieux géographiques

« L'agresseur est toujours pacifique »

Carl von Clausewitz, De la guerre

Introduction

La spectaculaire ascension de la Chine au rang de superpuissance économique, politique et militaire s'est accompagnée de la propagation encouragée par le Parti Communiste Chinois (PCC) d'une relecture très ambitieuse de l'histoire chinoise. Immense effort de propagande, ce programme accompagne chaque initiative diplomatique chinoise à l'étranger et est destiné à convaincre à l'extérieur du pacifisme millénaire et de l'exceptionnalisme vertueux de la Chine. À cette fin, l'histoire des relations étrangères et de la philosophie chinoise ont été détournées de concert pour servir l'édification d'un récit national recourant à tous les raccourcis et servant les grands buts stratégiques de Pékin. Ce discours rencontre paradoxalement un certain succès en Occident, s'ajoutant à l'ignorance et à certains présupposés orientalistes persistants.

Or, à l'heure où la Chine refuse de lever le voile sur son entreprise de rééducation de masse au Xinjiang et les non-dits de l'épidémie de coronavirus partie de son territoire à la fin 2019, quel crédit peut-on accorder aux discours du Parti ? N'assistons-nous pas là encore à une autre tentative de manipulation de l'information et de l'histoire dont le PCC a été coutumier ? En ce cas, quel acteur stratégique la Chine a-t-elle été sur la longue durée ? Pour fournir des fondations saines à cette étude, il nous paraît utile de retracer l'origine et le développement de ces discours soi-disant historiques, avant de les mettre en relation avec d'importants précédents des relations entre la Chine et ses voisins continentaux et maritimes. En d'autres termes, nous proposons de faire la part entre mythe et réalité de la culture stratégique chinoise, en prenant appui sur ses premières projections de puissance militaire dans ses marges continentales et maritimes.

Selon Martin Motte, *« l'approche culturaliste vise à dresser la carte d'identité stratégique des protagonistes (…) afin d'élucider leurs différences. »*[1] Cette dernière puise généralement dans le très vaste corpus politico-culturel des puissances étudiées pour tirer l'essence de certaines dispositions directrices de leur comportement stratégique, de la même façon que l'on dresserait un *idéal-type* sociologique au sens de Max Weber, mais au niveau national. Ce n'est pas l'objet de ce chapitre de faire une recension complète de tout ce qui a été écrit sur le sujet de la culture stratégique chinoise, ce qui reviendrait à prendre part à un long débat théorique en relations internationales par ailleurs assez américano-centré et loin de nos préoccupations.

Nous ne chercherons pas ici de réponses vraiment définitives, mais explorerons une littérature historique dépassant ces débats afin de nous en tenir à l'essentiel. Nous verrons ainsi que la Chine s'est surtout distinguée dans l'histoire comme un acteur géopolitique somme toute assez classique, réaliste mais influencé par certains traits culturels. Ses dirigeants semblent en tous

[1] Martin Motte (Eds.), *La mesure de la force*, Editions Tallandier, 2018, page 184.

temps s'être montrés très préoccupés par la défense des intérêts de l'Empire, dont la formulation fut cependant influencée par un certain nombre de perceptions propres et par la configuration politique du moment. Nous verrons aussi que les souverains chinois et leurs stratèges les plus célèbres sont restés sur la longue durée particulièrement attentifs à la sauvegarde d'un rapport de force favorable avec les étrangers. Leur niveau de prise de risque a varié en fonction de cet équilibre : portés à l'expansion territoriale lorsque forts et à la défensive lorsque faibles.

Le corpus stratégique classique chinois est ainsi particulièrement riche, commandant au stratège de savoir s'adapter en permanence à l'adversaire, en alternant les moyens conventionnel, la ruse, et le moins orthodoxe. Ce grand niveau de pragmatisme était cependant souvent tempéré par une série de représentations sino-centriques, confucéennes et impériales, correspondant à la haute idée que se faisaient les dirigeants de l'Empire du milieu de leur statut interétatique. Des conclusions aussi logiques seraient presque des lieux communs si l'acteur étudié n'était pas justement la Chine, que les discours dominants ont longtemps affublé des dispositions les plus baroques. Dans ce cadre, discuter du Céleste Empire comme une puissance géopolitique parmi d'autres demeure, en fait, hétérodoxe et c'est ce que nous assumons pleinement de faire ici. Ces observations seront ensuite confirmées par une étude chronologique de l'exploration par les soldats Chinois des milieux continentaux et maritimes jusqu'à la dynastie Qing, ainsi que leur interaction dans la géostratégie de l'Empire. Leurs attributs géographiques et climatiques seront rappelés avant d'introduire leur place dans les représentations chinoises anciennes et de choisir quelques importants cas de projections de puissance en leur direction.

Nous verrons que mers et déserts constituent depuis l'antiquité les routes les plus directes pour atteindre le cœur de la Chine, et ont tous deux exprimé une profondeur stratégique convoitée autant par les Chinois que par leurs adversaires. Ainsi, rien n'a jamais été aussi sécurisant pour un stratège chinois que de contrôler à la fois la mer et le désert, premières lignes de défense de la Chine, afin de pouvoir dénier aux envahisseurs l'accès aux provinces chinoises les plus riches et servir de bases pour se lancer dans des expéditions glorieuses. Néanmoins, et puisque les menaces les plus pressantes pour les élites chinoises étaient l'exposition du pays aux invasions nomades d'Asie intérieure, la culture stratégique de ce pays est longtemps restée continentale et assez étrangère au grand large. La capacité des Chinois à contrôler pleinement les deux fronts à la fois est ainsi nouvelle et volatile. Analyser comment ces priorités se sont progressivement imposées aux Chinois est capital pour tordre le cou à certains mythes sur le rapport que la Chine a entretenu avec les étrangers et comprendre l'arrière-plan intellectuel et militaire de la double percée continentalo-maritime des Qing en direction de Taïwan et de l'Asie centrale (ch. suivant).

Chapitre 1 : Une idée intangible de la Chine

L'empire de la bienveillance

Aux origines, le vide spirituel

À l'année charnière 1989, secoué par le mouvement de Tiananmen, le PCC craint une nouvelle déstabilisation politique de la Chine et se met en recherche de re-légitimation politique. Si la croissance économique est au rendez-vous, une quête d'argent dénuée de sens par le peuple chinois risque selon le Parti d'inviter toutes les corruptions, alors que les inégalités explosent et provoquent certains mécontentements. À l'extérieur, les régimes communistes s'effondrent les uns après les autres, celui de l'URSS occasionnant une grande inquiétude chez les hauts cadres du PCC. En Chine même, le système communiste ne mobilise plus la population, surtout pas la jeunesse, et laisse derrière lui un vide aussi bien idéologique que spirituel à combler.

Une menace plus grave encore devient alors toute désignée pour le PCC : celle d'une pollution culturelle et spirituelle (精神污染) émanant d'un Occident alors au fait de sa puissance et misant sur une politique d'évolution pacifique (和平變化) destinée à, davantage que la démocratisation, provoquer l'effondrement du régime et le morcellement de la Chine.[2] Y parer va justifier la cultivation d'un nationalisme féroce et le retour à une tradition confucéenne chinoise longtemps réprimée comme terreau d'une cohésion nationale resserrée autour du Parti. Alors que les années 1980 étaient marquées par une certaine liberté de ton et avaient esquissé la possibilité d'une convergence intellectuelle entre la Chine et l'Occident, les trois décennies suivantes seront marquées par la volonté du PCC d'une séparation aussi brutale que radicale.

C'est ce que va chercher à accomplir dès le début des années 1990 une profonde réforme du programme éducatif chinois, visant à cimenter le patriotisme parmi la population. C'est le récit historique sur la Chine qui est d'abord visé, les nouveaux programmes du PCC mettant en avant le souvenir du *« siècle d'humiliation »* et l'invasion par voie de mer des puissances étrangères pour mettre en avant le rôle de protecteur de la nation des communistes à leur prise du pouvoir en 1949. Cette époque douloureuse ayant suivi un long déclin national à la suite des guerres de l'opium (1840, puis 1860) se voit alors attribuée à un mal étranger pernicieux, couplé à l'action de mauvais Chinois vendus aux desseins des envahisseurs. Cette vision trouve un terreau fertile dans une Chine tout juste sortie d'un maoïsme brutal ayant bâti sa légitimité politique sur un programme de repli aux accents xénophobes via le rejet de *« l'impérialisme »* occidental et du *« révisionnisme »* soviétique, et la volonté de voir la nation reprendre sa place parmi les grands de ce monde.[3] Progressivement, les thèses nationalistes ont aussi gagné le monde intellectuel et l'université, le Parti leur intimant en 2013 l'interdiction de discuter sept sujets (七不講)[4] parmi

[2] Deng Xiaoping, "We Must Adhere To Socialism and Prevent Peaceful Evolution Towards Capitalism", *Selected Works Vol. 3*, 23 novembre 1989.
[3] Voir Wang Zheng, *Never forget national humiliation, historical memory in Chinese politics and foreign relations*, Columbia University Press, New York (US), 2014. Et William A. Callahan, *China, the Pessoptimist Nation*, Oxford University Press, New York (US), 2010.
[4] "La nouvelle politique de Xi Jinping : après l'interdiction des sept sujets, les seize articles [習近平新政： 七不講後又有十六條]", *BBC*, 28 mai 2013.

lesquels les fameuses *« valeurs occidentales »* de démocratie et de droits de l'homme. L'effort porte ses fruits, à tel point qu'un intellectuel aussi patriote et influent que Yan Xuetong (閻學通) se plaignait en 2021 des vues excessivement nationalistes de ses étudiants.[5]

Depuis la prise par Xi Jinping du pouvoir en 2012, Pékin a remisé la politique de Deng Xiaoping de *« cacher notre brillance et cultiver l'opacité »* (韜光養晦), au profit d'un hubris politico-diplomatique renforcé par l'ascension internationale de la Chine. Les diplomates chinois les plus hargneux, appelés par la presse étrangère *« loups combattants »,* constituent dès lors la première ligne d'une défense bec et ongles des intérêts de Pékin.[6] Tonitruante dans les forums internationaux[7], la Chine clame que la démocratie n'est ni une fin en soi ni une condition au développement, lui opposant son propre modèle politique (中國模式) pour apporter une réponse aux problèmes globaux. Économiquement, Pékin a la main lourde sur le passage de ses *Routes de la soie* (一带一路) réactualisées en direction de l'Asie du Sud, de l'Europe et de l'Afrique. Militairement, son armée déploie ses muscles en direction des océans Pacifique et Indien tout en s'arrogeant la quasi-totalité de la mer de Chine et multipliant les menaces militaires contre Taïwan. Aux critiques, notamment celles visant ses dissimulations concernant le départ de la pandémie de *covid*-19, la Chine répond par des postures diplomatiques outrées, des boycotts de produits étrangers, la prolifération d'éditoriaux au vitriol par les organes de presse du régime et des insultes de la part de ses diplomates. L'ensemble génère une nette détérioration de l'image de la Chine à travers le monde, notamment en Europe, premier partenaire commercial de Pékin.

C'est pour casser ces perceptions et convaincre de l'innocuité de l'émergence de la puissance chinoise que le PCC cultive un récit national valorisant la culture confucéenne du pays comme faire valoir d'une culture historiquement pacifique. Selon cette théorie, le confucianisme ferait de la Chine une nation d'harmonie sociale, de respect de la hiérarchie, de culture, de réalisations littéraires, et surtout, opposée à l'usage de la force. D'un point de vue interne, la manipulation de l'héritage confucéen est aussi utile au régime pour se relégitimer en le parant des habits improbables de gardien de la tradition. La conclusion est tautologique : si la culture de la Chine est confucéenne et les Chinois pacifiques par nature, alors tel est le comportement en relations étrangères du pays depuis la nuit des temps. Dans ce cadre, jamais la Chine n'aurait succombé aux désirs d'une expansion territoriale ou d'une conquête. Dans cette réification de l'histoire, jamais la Chine ne se serait montrée dominatrice, traits prêtés à l'Occident et au Japon. Comme l'écrit Wang Yuan-kang, auteur d'un passionnant ouvrage sur la question, *« toutes les nations ont à cœur de professer leur amour de la paix... Mais ce qui sépare la Chine des autres est le degré auquel cette préférence est mise en avant par les élites politiques, militaires et académiques. »*[8] Alors que le confucianisme avait fait l'objet de décennies de destruction méthodique durant la période maoïste, le voici en grande pompe récupéré par l'État-Parti.

---

[5] « Yan Xuetong: Comment enseigner les relations internationales aux étudiants de la génération millenium [阎学通：如何为 00 后大学生讲授国际关系课程] », *Plateforme d'apprentissage de Beida [北大博雅讲坛]*, 21 janvier 2022.

[6] " Understanding Chinese "Wolf Warrior Diplomacy", *NBR*, 22 octobre 2021.

[7] Nous nous référons à la phrase de Yang Jiechi prononcée en 2010 lors d'un forum régional de l'ASEAN (ARF) : "China is a big country and other countries are small countries and that is just a fact." Voir Ian Storey, "China's Missteps in Southeast Asia: Less Charm, More Offensive", *China Brief,* Volume: 10, Issue: 25, 17 décembre 2010.

[8] Wang, Yuan-kang, *Harmony and War: Confucian Culture and Chinese Power Politics*, Columbia University Press, New York, 2010, page 2.

C'est qu'une telle manipulation est fort utile au *soft power* chinois.[9] Grand avocat de cette approche, le professeur à l'Université Fudan et longtemps un des idéologues les plus en vue du PCC Wang Huning (王滬寧) déclarait dès 1993 : *« si un pays a une culture et une idéologie admirables, les autres pays auront tendance à le suivre* (…), *il n'y a pas besoin de faire usage d'un* hard power *coûteux et inefficace »*.[10] Devant cette opportunité d'orienter les discours sur la Chine, le PCC s'est basé sur les travaux de Wang pour consacrer la centralité de la culture confucéenne dans son programme de propagande internationale.[11] C'est ainsi que depuis les 1990 et jusqu'à aujourd'hui le vocabulaire chinois officiel se pare d'une sémantique rassurante : *« développement pacifique »* (和平發展), *« monde harmonieux »* (和諧世界), *« rêve chinois »* (中國夢)... Dans ce vocabulaire laissant penser que la RPC amasserait ses richesses pour se mettre au service d'une prospérité mondiale, nulle trace de quelque ambition internationale.

Ce discours arriva à un moment opportun car, dans les années 2000 et 2010 les États-Unis sont pris au piège de guerres sans fin ni buts en Afghanistan et en Irak alors que leur scène politique intérieure se divise sous le poids des inégalités et des tensions raciales. En 2016, Donald Trump, personnification du langage de la force, est élu président. L'approche aussi transactionnelle que protectionniste en politique étrangère du milliardaire, qui avait pourtant saisi très tôt l'ampleur du défi posé par la Chine aux États-Unis, nourrit la défiance mondiale à l'égard de Washington. Pékin eut alors toute latitude pour se placer en miroir inversé, jouant la carte rassurante de l'harmonie et de la multilatéralité et se mettant en avant comme force de stabilité dans le monde. Xi Jinping, lors de son voyage au forum de Davos en 2017, juxtapose habilement libéralisme et confucianisme pour présenter la Chine en chef de file des nations libre-échangistes, manière de mettre en avant son modèle en contraste d'un Occident en fermeture sur lui-même.[12]

Pour John Dotson de l'*U.S.-China Economic and Security Review Commission,* cette caution confucéenne va cependant permettre au PCC de faire d'une pierre quatre coups en : (1) validant son approche nationaliste en interne car enracinant son autorité dans l'histoire ancienne du pays, (2) justifiant sa politique autoritaire en liant tradition et héritage marxiste du PCC, (3) corrigeant un vide spirituel en Chine depuis la fin du culte de Mao et renforcé par l'athéisme et (4) offrant une façade raisonnable à l'étranger par son apparence bienveillante et pacifique.[13] Comme l'a déclaré Li Keqiang (李克強) lors d'une visite en Grande-Bretagne, *« il n'y pas d'agressivité dans l'ADN chinois »*.[14] Ce discours est efficace dans les *« Suds »*, tels que l'Asie du Sud-Est, l'Asie du Sud, l'Afrique et l'Amérique latine, où la Chine défend son pedigree historique.

---

[9] Joseph Nye, *Soft Power: The Means to Success in World Politics*, PublicAffairs Books, 2005.

[10] Wang Huning,« La culture comme puissance nationale : soft power [作為國家勢力的文化：軟實力] », Journal de l'université Fudan [復旦大學學報], mars 1993, pages 23-28. Ce *soft*, ou *sharp power* s'est aussi illustré par l'ouverture de relais à l'étranger tels que les Instituts Confucius (le premier en Asie centrale), l'organisation des jeux olympiques de Pékin, ou par le financement de films…

[11] Courmont, B., « Le soft power chinois : Entre stratégie d'influence et affirmation de puissance », Revue d'études comparatives Est-Ouest », N°43, ISBN : 0338-0599, pp : 287-309.

[12] Kauffmann S., "A Davos, Xi Jinping, grand timonier du libre-échange", *Le Monde*, 18 janvier 2017.

[13] John Dotson, "The Confucian Revival in the Propaganda Narratives of the Chinese Government", *U.S.-China Economic and Security Review Commission*, 20 juillet 2011.

[14] Frank Ching, "Does Chinese blood really lack the DNA for aggression?", *SCMP*, 1 juillet 2014.

Un récit national si cohérent

Ces manœuvres s'accompagnent de l'écriture d'un récit national cohérent.[15] Il nous décrit une civilisation vieille de 5000 ans, et dont l'extension géographique très limitée se serait déroulée par l'attraction culturelle de la Chine sur les peuples adjacents plutôt que par conquête militaire – usage barbare réservé à l'étranger.[16] La culture pacifique, non-expansionniste et défensive de la Chine serait symbolisée par l'image de la *Grande muraille*, défense statique protégeant le large sanctuaire des plaines centrales (中原) agraires et civilisées contre les raids des barbares nomades venus des steppes, monde étranger sauvage, chaotique, froid et désertique. En raison de leur culture confucéenne, les souverains de la Chine auraient toujours tenu la lutte armée en piètre estime, préférant cultiver bienveillance et exemplarité, et à en croire ce discours, pacifiant par ce seul geste des barbares jetant leurs armes pour s'inspirer de sa vaste vertu.

La tradition confucéenne garantirait non seulement la qualité morale des Chinois et faciliterait l'harmonie sociale mais elle exclurait aussi toute action agressive de leur part envers les peuples voisins. L'usage de la force militaire aurait donc été exceptionnel, limité dans le temps et requis dans le seul cas de la légitime défense. A ces rapports de force, la Chine aurait de tous temps favorisé la négociation, la recherche de compromis et d'alliance pour régler les conflits. Par conséquent, dans les rares cas où la Chine fut contrainte et forcée de se résoudre à user de la force, c'était pour des *« guerres justes »* (義戰) destinées à protéger les frontières de l'empire menacé ou pour restaurer la moralité d'un souverain dépravé et tyrannique envers son peuple. Si le territoire de la Chine est si grand, ce ne serait que l'effet de son irrésistible attractivité pour ses voisins barbares, adoptant progressivement les codes de la civilisation chinoise. Enfin et puisque le territoire chinois serait stable depuis la dynastie Han (- 202 à 220), il s'ensuit que Taiwan, le Xinjiang, le Tibet, la Mongolie, le Yunnan et la Mandchourie ont toujours fait partie de la Chine, et que les minorités ethniques peuplant ces espaces sont tous descendants de Hans depuis la nuit des temps.[17] Ce qui tomberait sous le sens puisque selon les censeurs, *« jamais la Chine n'a cherché à s'étendre dans l'histoire, même lorsqu'elle était puissante »*.[18]

Dans ce cadre, les dynasties chinoises auraient présidé à un système de relations étrangères de nature hiérarchique mais vertueux, un *« système tributaire »* consensuel et assurant la stabilité de l'équilibre régional.[19] Cette lecture valide toutes les prétentions de la Chine à une centralité

---

[15] Sur ce sujet, consulter tout spécialement : Victoria Tin-bor Hui, "The China Dream: Revival of What Historical Greatness?", in Chih Shian Liou, Arthus S. Ding, *China Dreams, China's New Leadership and Future Impacts*, World Scientific, page 3-32.

[16] Ces vues sont largement partagées aussi par les militaires chinois. Voir la grande recension de l'histoire militaire de la Chine par le général Xu Peigen [徐培根], *Histoire intellectuelle de la défense nationale chinoise* [中國國防思想], Société de fournitures en reliques historiques et culturelles [中央文物供應社], Taipei, 1983. L'homme était un continental de l'armée du Kuomintang (KMT), réfugié à Taïwan après 1949. Ses vues en disent long sur les racines culturelles de l'actuelle armée de Taïwan, auxquels les plus vieux officiers supérieurs restent très attachés, ce qui ralentit très certainement sa transition vers une force armée vraiment nationale.

[17] C'est par exemple le discours tenu par les personnalités pas si opposées de Tchang Kai-shek (voir la Destinée de la Chine 1947) et Xi Jinping (dans ses discours récents sur le Xinjiang, voir note de bas de page 88).

[18] Selon Huiyun Feng, *Chinese Strategic Culture and Foreign Policy Decision-Making: Confucianism, Leadership and War*, Routledge, New York, 2007, page 4. Citation originale en anglais: "China did not expand in history when it was strong."

[19] Pour de telles vues, voir David C. Kang, *China Rising: Peace, Power, and Order in East Asia*, Columbia University Press, New York, 2007. Et Kang, David C., *East Asia Before the West: Five Centuries of Trade and Tribute*, Columbia University Press 2010. Pour des commentaires plus circonspects à l'égard de la

historique en impliquant une bienveillance chinoise envers des étrangers acceptant de leur plein gré leur vassalité à *« l'empire du Milieu* ». Sans s'encombrer de lecture critique, elle prend au pied de la lettre les représentations ancestrales de la Chine impériale, de l'autorité du *« Fils du ciel »* (天子) rayonnante sur les barbares, formant une hiérarchie transcendant l'idée de frontière et exprimant des degrés dégressifs de civilisation au fur et à mesure de l'éloignement du *centre*. Selon la maxime confucéenne consacrée de *« chérir les peuples éloignés »*,[20] la Chine se serait montrée très généreuse à l'égard des peuples reconnaissant l'autorité suprême de l'empereur et lui payant le *« tribut »*, par l'octroi de titres et de cadeaux aux chefs barbares, et rendant possible leur assimilation progressive. Il en aurait émergé une forme de domination chinoise certes, mais de caractère consensuel et mutuellement bénéfique. Cette supposée magnanimité protectrice et cette absence de frontière née de l'amalgame entre le domaine de l'Empire et la progression de la civilisation aurait *in fine* fait que *« les relations étrangères de la Cour impériale n'étaient qu'une extension extérieure de son administration en Chine proprement dite »*.[21]

Le système tributaire en tant que *« forme idéalisée de relations interétatiques plaçant la Chine au centre et symbolisant les aspects non-violents de l'ordre mondial à la chinoise »*[22] est une création récente. C'est à John K. Fairbank, célèbre sinologue de Harvard et adhérent à la thèse d'un *« biais pacifique »* de la culture chinoise[23] que l'on doit sa popularisation en Occident à partir des années 1960.[24] L'idée s'était alors greffée sur un terreau orientaliste fertile depuis les Lumières et la fascination des philosophes européens pour une Chine d'apparence paisible, mais dont ils n'étaient pas ignorants des richesses culturelles transmises par la communauté jésuite présente dans l'Empire.[25] L'image d'une Chine endormie et pacifique s'était par la suite alimentée des impressions darwiniennes d'un vieux pays incapable de répondre aux pressions étrangères de la fin du 19ème siècle. Cette perspective était aussi partagée par un Max Weber dissertant sur l'incompréhension par l'élite littéraire chinoise du fait militaire...[26] Plus tard, cet exceptionnalisme négatif était encore relayé aux plus hauts niveaux des élites politiques occidentales, en la personne d'Henry Kissinger[27], artisan de la normalisation durant les années 1970 des relations sino-américaines, ou plus proche de nous d'un Jean-Pierre Raffarin chantre

---

théorie du système tributaire, voir entre autres Morris Rossabi (Eds.), *China among Equals : The Middle Kingdom and Its Neighbors, 10th-14th Centuries,* University of California Press, 1983. Et Peter C. Perdue "The Tenacious Tributary System", *Journal of Contemporary China*, Vol. 24, No. 96, 2015, pages 1002-1014.

[20] Voir Hevia, James L. Hevia, *Cherishing Men from Afar - Qing Guest Ritual and the Macartney Embassy of 1793*, Duke University Press, 1995.

[21] Fairbank, J. (Ed.), Ch'en, T., Chun, H., et al., *The Chinese World Order. Traditional China's Foreign Relations*, Harvard University Press, 2014.

[22] Wang, Yuan-kang, *Harmony and War: Confucian Culture and Chinese Power Politics*, Columbia University Press, New York, 2010, page 145.

[23] Celui-ci écrit : *"Herein lies the pacifist bias of the Chinese tradition. Expansion through* wen *was natural and proper; whereas expansion by* wu*, brute force and conquest, was never to be condoned."* Dans John K. Fairbank, "Varieties of the Chinese Military Experience," in Frank A. Kierman Jr. and John K. Fairbank (Eds.), *Chinese Ways in Warfare*, Harvard University Press, 1974, pages 7–9.

[24] Cette théorie reste par ailleurs attrayante aujourd'hui pour des universitaires aussi connus que David Shambaugh pour qui la *« Chine n'a pas de passé d'expansionnisme territorial et de coercition significatif ».* Voir Shambaugh, David (2004/05) 'China engages Asia: Reshaping the regional order,' *International Security*, vol. 29, no.3, pages 64–99 (95).

[25] Cette fascination des Lumières pour la Chine est notamment notée dans : Gao Yi, « Les origines chinoises des Lumières et de la Révolution française », *Annales historiques de la Révolution française*, 2017/1 (n° 387), p. 103-122.

[26] Voir Otto B. Van Der Sprenkel, "Max Weber on China", *History and Theory*, Vol. 3, No. 3, 1964, pp. 348-370.

[27] Henry Kissinger, *De la Chine*, Fayard, 2012.

du *business* franco-chinois…[28] En ressort un mélange bigarré d'anciens hommes politiques et de patrons côtoyant des vieux maoïstes et autres *youtubeurs* complotistes unis par la défense d'une Chine perçue comme altérité unique, ou simple miroir inversé validant un réquisitoire politique disparate et à application strictement occidentale. Le PCC déploie visas et tapis rouge à l'égard de ces adeptes du *sinospeak*[29] si utiles à la propagation de son discours international.[30]

Bref, ce système exemplaire de relations interétatiques à la chinoise aurait perduré jusqu'à l'immixtion violente des Occidentaux au 19ème siècle. Ces derniers auraient été aidés dans leur entreprise destructrice par le pourrissement du pouvoir mandchou, dynastie tantôt chinoise et victime, tantôt vilement étrangère et corrompue suivant l'héritage à défendre ou à oublier. La Chine est dite martyrisée sur plus d'un siècle et forcée de s'adapter sur le tard aux codes d'un monde dominé par les brutes. Humiliée, elle est extorquée de son statut et de larges territoires. Mais bientôt, à la faveur du soulèvement patriotique populaire guidé par le Parti, la voilà qu'elle se relève unifiée, prospère, puissante et refermant cette parenthèse accidentelle de l'histoire.[31] Forte d'un tel leadership, la Chine est maintenant proche de retrouver sa place centrale dans le monde, si cependant elle prend garde de ne pas laisser les forces malveillantes de l'étranger la déstabiliser de nouveau. Cette renaissance (中華復興) devra lui permettre de reprendre les rênes d'un système international laissé en lambeaux par un Occident en déclin politique et décadence morale. Ce sera là une opportunité pour la voie royale (王道) chinoise de reprendre ses droits sur le système actuel, ses intérêts nationaux égoïstes, sa violence, son anarchie et son hypocrisie.

Le discours contemporain du PCC s'appuie sur cette vision angélique du rôle historique de la Chine dans ses relations étrangères pour convaincre de sa supériorité culturelle et du pacifisme de sa diplomatie. Par exemple, les grands voyages maritimes de l'amiral Zheng He (鄭和) au 15ème siècle durant la dynastie Ming sont régulièrement récupérés à l'occasion des initiatives diplomatiques chinoises dans les *« Suds »* afin de mettre en valeur l'attachement de la Chine à un commerce désintéressé et à la concorde entre les peuples ainsi qu'un contraste implicite avec un Occident coupable des colonisations du siècle suivant.[32] Son message est simple : la montée en puissance chinoise ne viendra pas avec l'expansionnisme et les violences qui caractérisèrent la domination par l'ouest (霸道, la *voie hégémonique*). On ne dira rien du fait que les navires de Zheng He étaient en fait armés et que leur mission était surtout de forcer la reconnaissance par les peuples visités de l'autorité du Fils du ciel.[33] Plus largement, admettre que l'expansion des empires chinois successifs s'est surtout faite par une succession de campagnes militaires et

---

[28] Voir ici un (petit) échantillon des déclarations de Jean-Pierre Raffarin sur le pacifisme chinois : "L'esprit pacifique de la Chine au service des échanges économiques", French China, 10 mai 2018.

[29] William Callahan, "Sino-speak: Chinese Exceptionalism and the Politics of History", *The Journal of Asian Studies,* Vol. 71, No. 1, 2012, pages 33-55.

[30] Voir le passionnant ouvrage d'Anne-Mary Brady, *Making the Foreign Serve China - Managing Foreigners in the People's Republic*, Rowman & Littlefield Publishers, 2003.

[31] Pour une matérialisation de tels discours, voir l'ouverture récente d'une "Librairie de la renaissance" en 2022. Voir "Le PCC ouvre une librairie de la renaissance, Xi Jinping témoigne de sa très grande confiance en l'histoire [中共出版復興文庫 習近平稱堅定歷史自信]", *CNA*, 26 septembre 2022.

[32] Pour une illustration de ces discours voir : « Une exposition commémorant le 600e anniversaire des voyages de Zheng He vers l'Ouest s'ouvre au Zimbabwe [纪念郑和下西洋 600 周年展览在津巴布韦开幕] », *Chine Nouvelle,* 17 février 2006.

[33] Voir Edward L. Dreyer, *Zheng He: China and the Oceans in the Early Ming Dynasty, 1405–1433,* Longman, New York, 2007. Et Andrew R. Wilson, "The Maritime Transformation of Ming China", in Andrew S. Erickson, Lyle J. Goldstein, Carnes Lord (Eds.), *China Goes to Sea, Maritime Transformation in Comparative Historical Perspective*, Publication conjointe du China Maritime Studies Institute et du Naval Institute Press, 2009, pages 278-285.

la colonisation de leurs peuples serait incompatible avec le but d'apparaître comme le *« leader du monde en développement »*.[34] Une telle franchise gâcherait ces avantages comparatifs en plaçant la Chine au même niveau que les puissances rivales qu'elle critique.

L'histoire en Chine populaire semble donc partout et nulle part à la fois. Une version officielle et supervisée par le Parti occupe de plus en plus le paysage avec de nombreux lieux de mémoire, musées, *blockbusters* patriotiques et pamphlets historico-nationalistes, quand les discussions plus nuancées de l'histoire des relations étrangères du pays sont moins courantes et visées par une censure optimisée par le progrès technique. L'intangible demeure le rôle fondateur du PCC dans la remontée en puissance de la Chine, et c'est la leçon principale que ce dernier veut voir intégrée, avec un certain succès semble-t-il.[35] En amont du 20ème Congrès du PCC de 2022, le Parti a justement sorti une *Collection de la renaissance* de la Chine (復興文庫) en cinq volumes, étalant comment la nation trouva le salut après le siècle d'humiliation grâce aux communistes. Cette hagiographie vise ainsi à convaincre du rôle central du Parti dans la *« renaissance de la Chine »* : relèvement (站起來), enrichissement (富起來) puis renforcement militaire (強起來).[36] Dans ce contexte téléguidé, il y a de moins en moins à lire d'autorisé en Chine sur les errances politiques des décennies 1949-1979 et les nombreuses victimes du maoïsme, si ce n'est que la misère de l'époque se voit de plus en plus souvent attribuée à la nécessité de se défendre contre l'action de forces antichinoises pernicieuses, et moins aux *« 30% d'erreurs »* maoïstes comme l'avait concédé Deng Xiaoping.[37] Ce programme permet par contre de préempter la dissension et de gagner en cohésion nationale en jouant sur le thème de la fierté patriotique retrouvée.

Le déni d'accès aux idées

Un tel effort implique de siphonner les mémoires et d'ériger des barrières contre la recherche : le Ministère des Affaires étrangères (MFA) a dès 2013 interdit l'accès à 90% de ses archives et les 10% restants ont progressivement disparu de la circulation durant la décennie suivante.[38] Depuis 2019, les voyages en Chine sont aussi rendus très difficiles par les mesures très strictes liées à la pandémie de Covid-19, empêchant entre autres nombre de chercheurs étrangers d'accéder à leur terrain. Hong-Kong se refermant, les sinologues se massent à Taipei, écumant les vieilles sources héritées du régime nationaliste. Cette fermeture permit cependant au régime de continuer à tourner l'histoire dans son sens et à priver aux chercheurs la possibilité de proposer une contrepoint. Analyser la politique chinoise semble ainsi reprendre les aspects très laborieux décrits par Simon Leys, ou plus récemment l'ex-ambassadeur de France en Chine

[34] David O. Shullman, "Protect the Party: China's growing influence in the developing world", Brookings, 22 janvier 2019.
[35] Voir par exemple cette passe d'armes fameuse entre une jeune chercheuse chinoise et le dissident Xin Haonian lors d'un colloque en Australie en 2005, la première considérant que le PCC devrait être loué pour avoir permis la montée en puissance de la Chine et le bienêtre de la population.
Voir l'URL : https://www.youtube.com/watch?v=SSdJlJACKwc&t=2s
[36] « Le PCC ouvre une librairie de la renaissance, Xi Jinping témoigne de sa très grande confiance en l'histoire [中共出版復興文庫 習近平稱堅定歷史自信] », CNA, *art. cit.*
[37] "Mao denigration driven by political motives", *Global Times*, 22 décembre 2022.
[38] Richard McGregor, "Xi Jinping's Radical Secrecy", *The Atlantic*, 21 août 2022.

Claude Martin dans ses mémoires *La diplomatie n'est pas un dîner de gala*.[39] Au vocable de *« terrain »* succède aujourd'hui *« sources ouvertes »* et donc bien souvent aussi *« devinette »*…

Devant ce qu'il faut appeler ici un *« déni d'accès »* à la recherche, surtout celles concernant les aspects diplomatiques et militaires, les moyens d'enquête s'amenuisent. De l'extérieur, on tente de faire sens de sources disparates, on cherche les non-dits bavards et éléments redondants. Pour rajouter à la difficulté, les sources officielles chinoises sont souvent rédigées dans un sabir de slogans édifiants et répétitifs difficilement accessible aux non-initiés et mettant les capacités de déduction du chercheur à épreuve. Souvent, cette *« pékinologie »* frustrante débouche sur la formulation d'hypothèses difficiles à vérifier avec certitude, forçant à se montrer perspicaces tout en se méfiant des excès de l'imagination. Mais plus il devient difficile de confronter ses intuitions à l'expérience personnelle, plus l'analyse devient hors-sol et relative, laissant le doute s'installer. L'observateur privé des moyens de *« vérifier »* sur le terrain se voit peu à peu privé de l'honnête sentiment d'avoir entrevu au terme de son travail de recherche, la réalité. Son raisonnement inhibé devient donc désarmé face à une propagande officielle visant à écraser la possibilité de récits concurrents et projetée massivement à l'étranger via tous les moyens de communication modernes. Le slogan de Xi Jinping *« bien raconter l'histoire de la Chine »* (講好中國故事) est un euphémisme caractérisant ce verrouillage de l'environnement informatif.[40]

Le développement de ce *« pouvoir discursif »* (國際話語權 ou *« droit international à la parole »*) par Pékin est en effet une priorité depuis plus d'une décennie, des documents internes du PCC en font état.[41] S'appuyant sur la *Loi de sécurité nationale* chinoise (2015), Peter Mattis montre en effet que la conception chinoise de la sécurité ne connait guère de frontières et s'étend au domaine des idées, dans le but d'altérer le discours international sur la Chine.[42] Par conséquent pour Nadège Rolland *« la stratégie d'influence de la Chine est très similaire à sa stratégie dite 'd'anti-accès, déni de zone', car ce que le PCC essaie de réaliser dans le domaine des idées est similaire à ce qu'il vise à accomplir dans le domaine militaire ».*[43] Au déni d'accès militaro-géographique s'ajoute un déni d'ordre sémantique. Les chercheurs français Paul Charon et Jean-Baptiste Jangène Vilmer dans leur ouvrage sur les opérations d'influence politiques de la Chine, notent également ce lien entre la recherche contrôle par Pékin de *« l'accès à l'espace de la parole »* et la neutralisation de celle de ses adversaires. Les stratèges chinois auraient ainsi pris bonne note des réflexions de Michel Foucault sur la question,[44] ces deux auteurs rappelant

[39] Dans le début du livre, Claude Martin revient longuement sur les techniques utilisées par le Quai d'Orsay pour donner du sens à la propagande chinoise à partir de la presse officielle.

[40] Pour une étude de ce phénomène au sens large, le lecteur peut se reporter vers l'étude récente d'Alexander Dukalskis, *Making the World Safe for Dictatorship*, Oxford Academic Press, 2021. Voir en particulier le chapitre 6 *« Promoting and Controlling the China Dream: China's External Propaganda and Répression »*.

[41] Selon Peter Mattis, ce droit à la parole se définit comme : "The idea of "right to speak" or "discourse power" is an extension of soft power, relating to influence and attractiveness of a country's ideology and value system. Who has 'huayuquan' ultimately depends on whose ideology, especially whose value system, best answers contemporary global issues and provides impetus for human progress and development. In this respect, Beijing needs to 'face the grim reality that the West is strong while China is weak (xi qiang wo ruan)' and start learning how to communicate more effectively to foreign audiences." Plus via Peter Mattis. "China's international right to speak", *The Jamestown Foundation*, 19 octobre 2012.

[42] Mattis, P., "An American Lens on China's Interference and Influence-Building abroad", The Asan Forum, 30 avril 2018, (disponible en ligne). Voir aussi: Rolland, N., China's vision for a New World Order, *The National Bureau of Asian Research (NBR)*, NBR Special Report #83, janvier 2020.

[43] Rolland, N., "China's counteroffensive in the war of ideas", *The Interpreter*, 24 février 2020.

[44] Les chercheurs s'appuient sur la leçon inaugurale de Michel Foucault au Collège de France intitulée *L'ordre du discours*. Michel Foucault y dit : *« le discours n'est pas simplement ce qui traduit les luttes ou les systèmes de domination, mais ce pour quoi, ce par quoi on lutte, le pouvoir dont on cherche à s'emparer ».*

que *« s'emparer de la parole, c'est s'emparer du pouvoir* [et que] *s'emparer du pouvoir c'est exclure la parole de l'autre »*.[45] La parole rendue difficile à contrer est projetée vers l'étranger.

Ce contrôle du discours permet au Parti de modifier l'architecture des relations internationales et de maintenir un environnement externe favorable à ses intérêts.[46] À l'ONU, Pékin tente par exemple d'altérer le vocabulaire des règlements internationaux en sa faveur : mers de Chine, Taïwan, tout y passe.[47] Cette stratégie ne sévit donc pas que dans le domaine du récit historique, et s'applique à d'autres : élaboration de normes, valeurs, gouvernance etc.[48] L'objectif dépasse cependant la simple manipulation du récit et des règlements. Il est plus stratégique encore, en cherchant une redéfinition des relations internationales. Comme l'écrit Bondaz, *« la Chine met en œuvre une stratégie claire dont l'objectif n'est pas simplement médiatique, redorer l'image de la Chine, mais bel et bien politique, mettre en avant la supériorité du modèle de gouvernance chinois, et donc du PCC, sur les modèles de gouvernance occidentaux. »*[49] Car le pouvoir chinois ne se reconnait pas dans le système actuel sous domination américaine, décrié par ses médias d'État comme injuste et défavorisant la Chine. Cette critique est très présente dans le discours chinois et les éléments de langage ne manquent pas pour disputer la légitimité d'un système international érigé sur des *« valeurs occidentales »* et son *« incompatibilité »* avec les *« sociétés asiatiques »*.[50] Le PCC et ses courtisans promeuvent donc son remplacement par une vision *a priori* confucéenne et héritée de la tradition impériale chinoise : le *Tianxia* (天下).

Pour un monde sino-centré

Des fièvres

L'offensive normative de la Chine est allée de pair au tournant du millénaire avec une *« fièvre »* pour les *« études nationales »* (國學熱) et la *« tradition »* (傳統熱), visant à donner une caution intellectuelle à la manipulation de l'histoire impériale chinoise par le PCC. On trouverait, selon John Makeham, les racines de telles approches dans les cercles académiques de Taïwan et de Hong-Kong dès les années 1970. L'ambition première était d'émanciper, de *« siniser »* des

[45] Selon la formule résumée de P. Charon et J.B. Jeangène Vilmer, et non directement de Michel Foucault. Pour plus d'information sur ce que les Chinois tirent des leçons du philosophe français, et d'intéressantes références en chinois, voir Paul Charon & Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, *Les opérations d'influence chinoises – Un moment machiavélien*, Institut de recherche stratégique de l'École militaire (IRSEM), page 32.
[46] Pour plus de détails, voir Lu Wei (alors vice-directeur de l'agence Chine Nouvelle), "National Discourse Power and Information Security against the Background of Economic Globalization", *China Copyright and Media*, 21 décembre 2014. Lire aussi: Kania, E. "The Right to Speak: Discourse and Chinese Power, *Center for Advanced China Research*, 27 novembre 2018.
[47] Voir à titre d'exemple les manœuvres chinoises à l'ONU pour changer les textes relatifs au statut international de Taïwan. Jessica Drun, Bonnie S. Glaser, "The Distortion of UN Resolution 2758 and Limits on Taiwan's Access to the United Nations", *German Marshall Fund*, 24 mars 2022.
[48] Voir aussi le dernier ouvrage d'Hugo Plassais sur les stratégies onusiennes de la Chine : Hugo Plassais, *La Chine, un acteur responsable, révisionniste ou réformiste - Les enjeux onusiens dans les livres blancs de la défense chinoise 1995-2020*, L'Harmattan, 2022.
[49] Bondaz, Antoine, « Coronavirus : « Le modèle de gouvernance chinois n'est pas un modèle à suivre », *Le Monde*, 16 mars 2020.
[50] Lire: Wang Zheng, *Never forget national humiliation, historical memory in Chinese politics and foreign relations*, *op. cit.*

sciences sociales jugées par trop occidentales et hégémoniques via un retour au confucianisme comme base de gouvernance.[51] La démocratisation suivie de la montée du sentiment national sur l'île ont vite démodé ces approches mais ces dernières se sont exportées avec succès sur le continent. Elles serviront de terreau pour la délégitimation des sciences humaines et sociales occidentales et la remise au goût du jour d'une vision plus sino-centrée de l'histoire chinoise.

Exutoire du nationalisme chinois contemporain, la *« fièvre »* est l'illustration d'une certaine idée de la Chine impériale : grande, vertueuse, généreuse et pacifique. La croyance est rarement remise en question. L'ambition déclarée de cette cohorte d'auteurs sera là de puiser dans cette *« tradition »* confucéenne le nouveau modèle de relations internationales qui devra remplacer l'approche occidentale et westphalienne.[52] Cette cohorte chinoise comparera souvent l'époque contemporaine à une nouvelle ère de *« royaumes combattants »* (戰國)[53] par la dénonciation des principes d'égalité entre nations et la théorie d'équilibre des puissances comme source de violence et d'anarchie. Or, forte d'un modèle traditionnel de relations étrangères prétendument aux antipodes de ce système, la Chine est présentée comme le seul acteur capable de mettre fin aux divisions du monde car elle détiendrait dans son répertoire historique la clef de la stabilité internationale.[54] Comme l'affirme le professeur à l'université Tsinghua Qin Yaqing (秦亞青), les relations étrangères de la Chine étaient certes *« inégalitaires »* mais aussi *« bénignes ».*[55]

En prenant pour cible l'Occident et en offrant une lecture nationaliste de l'histoire de Chine, la critique confucianiste va se muer en hagiographie du Parti. Selon Anne Cheng, *« comme l'ont fait leurs prédécesseurs lettrés et compilateurs des 'histoires officielles' de la Chine impériale,* [ces intellectuels] *sont* [désormais] *tenus de tisser pour la postérité un récit à la gloire du régime en place ».*[56] L'effort va s'accompagner de la réhabilitation de l'antique concept du *Tianxia* (天下 *« tout ce qui existe sous le ciel »*) en tant qu'alternative à un ordre mondial euro-centrique. Concept vague à la mode, l'ambition du *Tianxia* est de mettre à jour et réintroduire sur un plan mondial la traditionnelle architecture hiérarchique des relations entre la Chine et les étrangers. Dans ce cadre, le Parti prend sa place à la fois comme héritier légitime du Mandat céleste impérial et comme porteur du projet confucéen de révision du système international.

Pour le confucianisme, il s'agit d'un retournement de fortune. Il était à l'agonie depuis un siècle et perçu comme obstacle au progrès par les plus grands intellectuels réformateurs chinois, à

---

[51] Un long et détaillé de John Makeham revient sur cette genèse. Voir John Makeham, « Philosophie chinoise et valeurs universelles dans la Chine d'aujourd'hui », dans Anne Cheng (dir.), *Penser en Chine*, Collection Folio essais, Gallimard, 2021, pages 31-54.

[52] Pour un exemple d'une telle proposition, voir: Song Xinning, "Building International Relations Theory with Chinese Characteristics", *Journal of Contemporary China*, vol. 10, no. 26, 2001, pages 61 -74. Pour une recension de ces auteurs et une approche critique des "relations internationales aux caractéristiques chinoises", voir : William A. Callahan, "Chinese Visions of World Order: Post-Hegemonic or a New Hegemony?", *International Studies Review*, Vol. 10, No. 4, décembre 2008, pages 749-761 Et "China and the Globalisation of IR Theory: Discussion of 'Building International Relations Theory with Chinese Characteristics', *Journal of Contemporary China*, vol. 10, no. 26, 2001, pages 75-88.

[53] Wang Jian [王建], Qiao Liang [喬良] *et al.*, *La nouvelle époque des royaumes combattants [新戰國時代]*, Presses de la Chine nouvelle, 2004.

[54] Voir Sheng Hong [盛洪], "Du nationalisme au Tianxia" [從民族主義到天下主義], *Stratégie et gouvernance* [戰略與管理], no. 1, 1996, page 14–19.

[55] Qin Yaqing, "Why Is There No Chinese International Relations Theory?" *International Relations of the Asia-Pacific* 7 (2007): 313–340, page 330. Cité par Wang Yuan-kang, *Harmony and War: Confucian Culture and Chinese Power Politics*, Columbia University Press, New York, 2010, page 2.

[56] Anne Cheng (dir.), *Penser en Chine*, *op. cit.*, page 14.

l'image de Liang Qichao (梁啟超 1873-1929). Le consensus formé à l'époque penchait plutôt en faveur d'une mise au placard des prédispositions sino-centriques pour que la Chine prenne acte de sa place dans le concert des nations, c'est-à-dire le système rejeté par les néo-confucéens d'aujourd'hui, afin de se réformer et de se renforcer.[57] La remise à l'honneur du confucianisme se revendique aussi de l'héritage du grand réformiste chinois Kang Youwei (康有為 1858-1927), témoin du déclin terminal des Qing et de l'expansion occidentale. Partisan passionné d'une large réforme politique pour surmonter les immenses défis auxquels faisait face la Chine, Kang étant autant préoccupé que Liang par le besoin d'adapter la Chine à un système international composé d'États-nations. Le renforcement national nécessitait pour ce dernier qu'elle sorte de sa torpeur en lançant d'ambitieuses réformes des modèles éducatifs et institutionnels chinois, basées sur les exemples japonais et occidentaux. Et si dans son programme, l'intellectuel avait certes cherché à prendre appui sur le confucianisme, c'était pour mieux convaincre de ses prédispositions à l'innovation et aux changements politiques.[58] Dans ce contexte et selon Hao Chang, le *« retour au confucianisme »* de Kang avait ainsi plus pour but d'obtenir de la part du pouvoir Qing une *« caution culturelle pour sa réforme du régime politique traditionnel de la Chine »*[59] que de prescrire un retour à l'antiquité à la *Tianxia*. En résulterait selon l'historien chinois Ge Zhaoguang (葛兆光) un *quiproquo* né du détournement actuel par une *« clique Kang »* des paroles du grand intellectuel pour justifier un projet politique.[60]

Nous ne sommes pas qualifiés pour exprimer un point de vue étayé sur ce débat savant. Notons simplement que pour ces auteurs, la revendication d'une filiation intellectuelle aux grands réformistes chinois prérévolutionnaires donne un certain poids à leurs arguments d'un retour au modèle hiérarchique des relations entre la Chine et les étrangers. Ge est très critique de ce *« revival confucéen »*, qu'il qualifie de *« rêve de lettré »* cachant une ambition de réinstaurer la domination hégémonique de la Chine sur le système international.[61]

Les laudateurs autorisés

On retombe dans ces écrits sur la dichotomie binaire entre un Occident touchant le fond de ses contradictions et une Chine au sommet de son exemplarité. Chen Lai (陳來), un professeur de philosophie à l'Université Tsinghua, spécialiste du confucianisme et proche du pouvoir, écrit : *« les valeurs chinoises, contrairement à celles de l'Occident, privilégient l'harmonie sur les conflits (…). C'est la raison pour laquelle les guerres de religion tout au long de l'histoire occidentale sont extrêmement brutales, alors que la Chine n'a jamais connu de telles guerres*

[57] Voir Hao Chang, "Intellectual Changes and the Reform Movement, 1890-8", dans John K. Fairbank, Liu Kwang-ching, *The Cambridge History of China, Volume 11 – The Late Ch'ing 1800-1911 Part 2*, Cambridge University Press, 1980, pages 274-339. Voir en particulier la sous-partie consacrée au programme de réforme de Kang Youwei. pages 283-291.
[58] *Ibid*.
[59] *Ibid*. 288.
[60] Voir le chapitre rédigé par Ge Zhaoguang dans l'ouvrage dirigé par Anne Cheng : Ge Zhaoguang, « L'empire-monde fantasmé », dans Anne Cheng (dir.), *Penser en Chine*, Collection Folio essais, Gallimard, 2021, pages 58-106. voir en particulier la partie « V. Face au mirage d'une « déferlante occidentale » : un quiproquo persistant de Kang Youwei (1858-1927) jusqu'aux universitaires actuels ».
[61] *Ibid*.

de religion. »[62] Mo Luo (摩罗) considère lui que la Chine, une fois forte du *« mandat céleste »* aura pour mission de sauver l'Occident et de présider à *« l'unification politique de l'humanité et l'établissement d'un gouvernement mondial »*.[63] Pour Yao Zhongqiu (姚中秋), il s'agit de proposer au monde un *« autres choix »* que le modèle occidental car *« nul autre* [que la Chine] *n'est en mesure d'offrir à la planète un authentique Empire-Monde civilisé »*.[64] Ce discrédit de l'Occident sert de faire valoir pour le droit de Pékin à se montrer plus ambitieux à l'international.

Yan Xuetong (閻學通), populaire expert des relations internationales, est un autre habitué de ces approches essentialistes. A le lire, si la politique étrangère chinoise put être expansionniste par moments, c'est parce qu'en réalité celle-ci était portée vers la recherche d'intérêts communs et la préservation de la paix mondiale.[65] De même, et bien que Yan s'autoproclame réaliste et rejette l'idée d'une mise à jour du *« système tributaire »*,[66] Victoria Hui note qu'il ne cesse de prôner la mise sur pied d'un système international hiérarchique dans lequel le poids de la Chine serait renforcé.[67] Pour Yan, puisque *« les relations d'égalité absolue entre les États mènent au conflit »*, il faut que *« les forts endossent de plus grandes responsabilités internationales »*.[68] Or ce dernier n'envisage pas d'autres pays que la Chine pour succéder aux États-Unis comme première puissance mondiale, opposant encore une fois une *« voie royale »* chinoise et la *« voie hégémonique »* occidentale : *« l'émergence de la Chine rendra le monde plus civilisé* [car] *au cœur du confucianisme se trouve l'idée de bienveillance ».*[69] Pour dominer, il ne resterait qu'à la Chine de prouver au monde entier toute sa bienfaisance et sa moralité, une proposition sans doute pleine de sens : *« Pour que la Chine devienne une superpuissance fondée sur une autorité pleine d'humanité, elle se doit de montrer l'exemple ».*[70] En d'autres termes, l'hégémonie de la Chine ne poserait pas de problème pour Yan, tant que cette dernière serait vertueuse.

Cet exposé serait incomplet sans s'intéresser au plus médiatique des confucianistes, du nom de Zhao Tingyang (趙汀陽), chercheur à l'Académie des Sciences Sociales. Le penseur est devenu célèbre à l'occasion de la sortie voici quelques années d'une traduction en plusieurs langues de

---

[62] L'analyse omet certainement la révolte des Taiping. La présence moins marquée du phénomène religieux en Chine qu'en Occident a sûrement à voir avec l'autorité incontestée de la figure impériale et le contrôle exercé par celle-ci sur chaque croyances. Les différentes religions en Chine ont donc cohabité dans les limites fixées par l'autorité impériale. Pour la citation, voir Chen Lai |陳來], « Reconnaître pleinement les valeurs de zhonghua, comparer la Chine et l'Occident [充分認識中華獨特價值觀：從中西比較看] », *Quotidien du peuple*, 4 avril 2015, p. 7. Cité par John Makeham, « Philosophie chinoise et valeurs universelles dans la Chine d'aujourd'hui », dans Anne Cheng (dir.), *Penser en Chine*, Collection Folio essais, Gallimard, 2021, pages 31-54.

[63] Mo Luo [摩羅], *Chine, Relève-toi* [中國站起來], Maison d'édition de littérature et d'art de Changjiang [長江文藝出版社], Wuhan, 2010, page 255. Cité par Ge Zhaoguang, *What is China ? Territory, Ethnicity, Culture and History (translated by Michael Gibbs Hill)*, The Belknap Press of Harvard University Press, 2018, page 249.

[64] Yao Zhongqiu [姚中秋], "Yao Zhongqiu : Mandat celeste de la Chine : donner à l'humanité un choix de plus [姚中秋：中国的天命：给人类多一个选择]", Aisixiang [愛思想], 9 janvier 2015. Cité par Ge Zhaoguang, *What is China ? Territory, Ethnicity, Culture and History (translated by Michael Gibbs Hill)*, *op. cit*, page 249.

[65] Yan Xuetong, "China's New Foreign Policy: Not Conflict But Convergence of Interests", New Perspectives Quarterly, 31 (2), 2014. Voir aussi Yan Xuetong, "The Rise of China and Its Power Status," *Chinese Journal of International Politics* vol. 1, no. 1, 2006.

[66] Yan Xuetong, *Ancient Chinese Thought, Modern Chinese Power*, Princeton University Press, 2011, page 104.

[67] Voir la longue critique de Victoria Hui de la pensée de Yan Xuetong : Vitoria Hui, "Building Castles in the Sand - A Review of Ancient Chinese Thought, Modern Chinese Power", *The Chinese Journal of International Politics*, Vol. 5, 2012, pages 425–449.

[68] Yan Xuetong, *Ancient Chinese Thought*, *op. cit.* page 106.

[69] Yan Xuetong, "The Rise of China in Chinese Eyes", *Journal of Contemporary China*, vol. 10, no. 26, 2001, pages 33-39 (37).

[70] Yan Xuetong, *Ancient Chinese Thought*, *op. cit*. page 99.

son ouvrage *Tianxia, tous sous un même ciel*.[71] À l'intérieur, Zhao part d'un constat similaire au reste de la cohorte confucianiste en décrivant les relations internationales comme proches de l'état de nature hobbésien, c'est-à-dire dangereuses et anarchiques.[72] Dans ce monde failli de *realpolitik*, les États-Unis figurent comme le type le plus chimiquement pur de l'impérialisme. Pour Zhao, cette organisation déséquilibrée n'a pas d'avenir et doit être remplacée par un autre *« système politique inclusif régi par un gouvernement mondial garantissant la paix »,* qui soit en mesure de *« résoudre les problèmes contemporains mondiaux, technologiques, économiques, climatiques, et même civilisationnels »*.[73] Le penseur ne manque donc pas d'ambition.

Comme les autres, Zhao jette le discrédit sur les relations internationales à la Westphalienne. Sa lecture, si on met de côté ses assez nombreuses lourdeurs philosophiques, reste plutôt simple : l'Occident correspond au chaos et la Chine à l'ordre. Les problèmes du monde prennent leur source dans l'obsession occidentale pour l'égalité entres nations, source d'anarchie, d'égoïsme et d'agressivité. En miroir, la solution chinoise promet donc un monde basé sur la coexistence, l'harmonie et l'abstinence des comportements de prédation.[74] Pour Zhao, un tel idéal serait à portée de main de l'humanité si celle-ci acceptait de s'inspirer du corpus classique chinois et de réintroduire une forme de hiérarchie en politique internationale… Contre Hobbes et son réalisme individualiste froid, Zhao oppose donc Confucius et Xunzi (荀子) et leur vision plus stratifiée mais collective de la société.[75] Il décoche aussi une flèche contre Kant car son concept de *« paix perpétuelle »* aurait pu faire de l'ombre à la prétention exclusive du pacifisme à la chinoise, pointant son échec à fournir un *« système politique à application globale »*.[76]

Zhao est donc convaincu d'avoir trouvé dans l'histoire chinoise les signes de l'élection de la Chine à présider au système international, et estime avoir trouvé de telles indications dans le système de relations étrangères de l'antique dynastie des Zhou : *Tianxia*. Dans cette hiérarchie, le *« haut »* (天) dirige au *« bas »* (下) : l'empereur commande à son gouvernement, et celui-ci à la population. C'est encore une manière de prendre l'Occident pour cible car les droits de l'individu y empièteraient sur ceux de la communauté, des sources d'immobilisme et de chaos auxquels la Chine se fait force de résister. Ce serait là la source du mal démocratique, porte à tous les populismes et à l'instabilité, alors que *Tianxia* valoriserait compétence et intégrité des gouvernants… Incapable d'unité mais poussé par ses pulsions violentes, l'Occident aurait ainsi forcé son modèle anarchique d'États-nations égoïstes au reste du monde, y compris à la Chine. C'est que pour Zhao, *« si elle devait se trouver dans l'incapacité de se trouver un ennemi, la politique à occidentale perdrait sa passion et sa raison d'être »*.[77] En contraste de cette grande *Tragedy of International Politics*, pour reprendre le titre de l'ouvrage de John Mearsheimer[78], la Chine aurait présidé historiquement à un système international certes hiérarchique, mais juste et garantissant la concorde entre les peuples. Un modèle pour le monde de demain !

---

[71] L'ouvrage a été traduit en français : Zhao Tingyang, *Tianxia, tous sous un même ciel*, Editions du Cerf, 2018.
[72] L'ouvrage d'Hobbes est souvent vu en Occident comme un des grands points de départ de la théorie réaliste en relations internationales. Voir Thomas Hobbes of Malmesbury, *LEVIATHAN, or the matter, form and power of a commonwealth ecclesiastical and civil*, 1651.
[73] Zhao Tingyang, *All under heaven (translated by Joseph E. Harroff)*, University of California Press, page XV.
[74] Zhao Tingyang, *All under heaven (translated by Joseph E. Harroff)*, *op. cit,* page 2. Le mot « coexistence » revient 60 fois dans l'exposé de Zhao.
[75] *Ibid*. 6.
[76] *Ibid*. 194.
[77] *Ibid*. 3.
[78] John J. Mearsheimer, *The Tragedy of Great Power Politics*, Norton, New York, 2001.

Le *Tianxia* des Zhou (- 1046 ; - 256), à en croire Zhao, aurait ainsi permis l'unification du centre chinois avec les États de la périphérie au sein d'un grande collectivité, un univers en soi dans lequel les frontières auraient été abolies. Les petits États de la périphérie de la Chine, désormais tributaires et vassalisés aux Zhou, auraient accepté la prééminence du centre personnalisée par la figure de l'empereur des Zhou, Fils du ciel et garant de la *« grande harmonie »* (大同). Ainsi, les possibilités d'extension pacifique et consensuelle d'un l'empire sans *dehors* (外) et tout de *dedans* (內) étaient infinies, résultant en une grande concorde transcendant le monde connu.[79] Fort de cet accomplissement, le souverain put mettre en œuvre la *« voie royale »*, summum de l'efficacité morale et gouvernementale dans la culture confucéenne. Cet *« empire-monde »*[80] antique présidé par la Chine des Zhou fournit l'ordre universel que Zhao entend réactualiser. Mais n'est-ce pas là une célébration de l'antique *« système tributaire »*, avec un centre chinois civilisé et bienveillant rayonnant par cercles concentriques sur les périphéries barbares ?

Heureux car dominés

Adaptée à la situation actuelle, la proposition de Zhao constitue l'essence d'une conception idéale de la politique internationale, une *pax sinica* libre des cadres conceptuels occidentaux pour écrire la mondialisation et considérer les enjeux de demain.[81] Cette philosophie historique aux accents nationalistes s'accorde ainsi tout à fait avec la vision du PCC, promotrice d'un modèle de gouvernance autoritaire et du recul stratégique et idéologique de l'Occident. [82] Calquer le modèle des Zhou implique néanmoins que l'hégémonie du centre soit acceptée par les peuples périphériques, sans quoi il ne saurait y avoir de *« grande harmonie »*. Mais que se passerait-il si, comme s'interroge Callahan, ces derniers n'étaient pas d'accord et rejetaient *« l'inclusivité »* chinoise ?[83] Et si l'hégémonie chinoise rencontrait des résistances ?

Or, sur la question très critique de *comment* l'empire chinois a pu s'étendre à ce point, Zhao botte en touche et recycle la réponse nationaliste type : *« les cultures des plaines centrales* [le cœur historique de la Chine] *se sont étendues par rayonnement continu vers la périphérie »* et *« la domination des Hans sur la Chine n'est pas sans rapport avec l'attraction culturelle de leur culture »*.[84] On comprend encore là que la Chine était si vertueuse que les peuples bordant sa périphérie se seraient vassalisés d'eux-mêmes… Voilà une affirmation osée mais commune en Chine, et jamais remise en question par Zhao. Elle porte d'autres historiens chinois tels que Ge à l'ironie, car la Chine n'aurait de fait *« d'autre idéologie que sa culture, l'institution de son système régional d'États tributaires ne* [tenant] *qu'à l'attrait civilisateur de ses rites et jamais à la persuasion de ses armes »* ![85] Ge, qui rappelle que les Zhou ont étendu leur territoire par

[79] Zhao Tingyang, *All under heaven (translated by Joseph E. Harroff)*, *op. cit,* page 58.
[80] Selon l'expression de Ge Zhaoguang.
[81] Emmanuel Lincot. « Défis stratégiques dans les rapports centre/périphérie en Chine », Asia Focus #72*, Institut des Relations Internationales et Stratégiques (IRIS)*, 2018.
[82] Ji Zhe, "Tianxia, retour en force d'un concept oublié Portrait des nouveaux penseurs confucianistes", *La vie des idées*, 3 décembre 2008.
[83] William A. Callahan, "Chinese Visions of World Order: Post-Hegemonic or a New Hegemony?", *International Studies Review*, Vol. 10, No. 4, décembre 2008, pp. 749-761 (756).
[84] Zhao Tingyang, *All under heaven (translated by Joseph E. Harroff)*, *op. cit.,* page xxi.
[85] Ge Zhaoguang, « L'empire-monde fantasmé », dans Anne Cheng (dir.), *Penser en Chine*, *op. cit*, pages 95.

une succession de campagnes militaires, ajoute : *« ces visions d'une dynastie Zhou totalement unifiée sont le plus souvent le produit de l'imagination et de la nostalgie des gens d'après ».*[86]

Le discours de Zhao fait surtout penser aux discours du Parti sur la hiérarchie des cultures au cœur de la Chine, les Hans commandant à l'intégration des minorités ethniques, notamment celle des Ouïgours.[87] C'est qu'aujourd'hui, les résistances à l'autorité de Pékin reste interprétée comme un terrorisme justifiant campagnes de répression et surveillance de masse, du Xinjiang à Hong-Kong. Comme le note Allen Carlson, *« dans ce système* [Tianxia]*, il est clair que ce sera la Chine qui occupera la position la plus centrale, alors qu'il sera demandé aux marges d'accepter cette domination et de montrer allégeance au centre ».*[88] Il s'agit d'une contrepartie importante de la *« grande harmonie »* dont Zhao ne fait pas mention dans son ouvrage.

Un empire comme les autres la Chine ? C'est le cas pour Ge, rappelant la définition de l'empire de Michael Hardt et Antonio Negri, *« une conception du pouvoir définie par son aptitude à établir un nouvel ordre et obtenir l'assentiment, porteuse d'une civilisation particulière aux ambitions mondiales, impliquant la notion d'un espace unifié, sans limites ni frontières ».*[89] Or, selon Ge, s'il y a bien un endroit où l'exposé de Zhao est clair, c'est que l'empire Zhou *« ne comportait pas de frontière géographique ou culturelle »*[90], mettant en exergue la dimension impérialiste de son projet s'il était réactualisé. Mais il semble qu'un hégémonisme chinois ne soit pas un problème pour Zhao, tant que sa domination serait raisonnable (i.e. à la différence de l'Occident). La Chine, forte de son pacifisme confucéen, incarne pour Zhao ce type d'empire vertueux… Quant aux questionnements d'un Callahan sur la capacité de la Chine à incarner un tel idéal, Zhao coupe court : *« les critiques dirigées contre la Chine d'aujourd'hui ne devraient pas être utilisées pour critiquer la viabilité ou la désirabilité d'un système Tianxia global ».*[91] Il semble que l'absence de critique soit une autre condition de la *« grande harmonie ».*

C'est d'autant le cas que Zhao ne fournit pas d'outils à ses lecteurs à propos du chemin exact à emprunter pour arriver à son utopie. Il offre de cette façon le flanc à un feu serré de critiques, jugeant à l'unisson ses arguments sur l'infinité vertu des Zhou *« peu crédibles »*[92], *« sortis de*

---

[86] Ge Zhaoguang, *What is China ? Territory, Ethnicity, Culture and History (translated by Michael Gibbs Hill)*, *op. cit.,* page 105.

[87] Lors de sa visite au Xinjiang en juillet 2022, Xi Jinping déclara : *"Chinese civilization is the root of the cultures of all ethnic groups in Xinjiang, and more work must be done to educate and guide officials and the general public to put the history of Xinjiang and their ethnic groups in the right perspective." Cité par Xu Wei, "President sets out new vision for Xinjiang"*, *China Daily*, 16 juillet 2022.

[88] Allen Carlson, "Moving beyond Sovereignty? A Brief Consideration of Recent Changes in China's Approach to International Order and the Emergence of the Tianxia Concept", *Journal of Contemporary China*, vol. 20, no. 68, 2011, pages 101-102. Cité par Daniel A. Bell, "Realizing Tianxia – Traditional Values and China's Foreign Policy", in Ban Wang (Eds.), *Chinese Visions of World Order – Tianxia, Culture and Worlds Politics, Duke Press University*, 2017, pages 129-146 (136). TFA.

[89] Michael Hardt et Antonio Negri, *Empire*, Exils, 2010. Cité par Ge Zhaoguang, « L'empire-monde fantasmé », dans Anne Cheng (dir.), *Penser en Chine*, *op. cit.,* pages 95. Zhao lui-même cite les deux auteurs dans son exposé, mais à des fins différentes.

[90] Zhao Tingyang, « Le système All-under-Heaven: Empire et l'ordre mondial [天下體系：世界制度哲學導論] », Philosophie du monde, 2003, no. 5, page 13. Cité par Ge Zhaoguang, *What is China ? Territory, Ethnicity, Culture and History (translated by Michael Gibbs Hill)*, *op. cit.*, page 95.

[91] Zhao Tingyang, *All under heaven (translated by Joseph E. Harroff)*, *op. cit,* page 244.

[92] Zhang Shuguang [張曙光], « Théorie de Tianxia et ordre mondial : questions sur le système de Tianxia de M. Zhao Tingyang [天下理論和世界制度——就《天下體系》問學於趙汀陽先生] », Critiques littéraires chinoises [中國書評], 2006. Cité par William A. Callahan, "Chinese Visions of World Order: Post-Hegemonic or a New Hegemony?", *art. cit.* 757.

leur contexte »[93] et pointant sa connaissance sélective et limitée de l'histoire.[94] Le grand point faible de l'œuvre de Zhao serait aussi qu'elle se base sur une interprétation très littérale d'une philosophie idéaliste tout droit sortie des textes anciens écrits à la gloire des dynasties et des empereurs chinois. La neutralité et le rapport à la réalité historique de ce corpus sont donc peut-être assez ténus.[95] Le principe du *Tianxia* a peut-être existé à un certain degré dans l'imaginaire chinois, mais son application dans les faits à l'époque impériale demeure au mieux discutable. C'est que dans l'histoire, toutes les grandes nations, comme la Chine, ont eu à cœur de légitimer une politique d'expansion parfois assez violente par des principes et une morale supérieurs.

Et s'il est commode de rédiger des stéréotypes sur la nature violente de *« l'Occident »*, quelle est finalement la différence de l'approche *Tianxia* ? N'exprime-t-elle pas *de facto* la désirabilité d'une autre forme d'hégémonie, mais chinoise cette fois ? Ge commente :

> *Si cet ordre est la recréation du Tianxia antique et doit se réaliser avec la même violence que le premier, sous le signe à la fois d'une revanche sur cent ans d'humiliations et du rayonnement planétaire de la culture chinoise, n'y aurait-il pas lieu de s'inquiéter ?*[96]
>
> *À l'heure où une attitude d'arrogance et d'autosatisfaction domine, ces idées conduisent à des ambitions hégémoniques d'autant plus fortes qu'elles sont renforcées par les richesses et la puissance militaire acquises par la Chine. Lorsque « Tout sous le Ciel » prendra vie, lorsque les versions imaginées du système tributaire seront considérées comme réelles, il est probable que la culture chinoise et le sentiment national se muent en un nationalisme rejetant à la fois la civilisation moderne et la coopération régionale. Une telle tournure conduirait véritablement à un choc des civilisations.*[97]

Notons aussi, comme le fait remarquer William Callahan, que Zhao et les panégyriques de l'exceptionnalisme chinois ont réussi à donner à leurs propositions un certain pouvoir normatif :

> [Zhao] *a été en mesure de mettre à l'agenda un discours posant les limites à la manière dont les gens discutent du passé, du présent et de l'avenir de la Chine. Maintenant, les contradicteurs sont obligés de répondre à ses arguments.* (…) *La puissance de Tianxia vient donc moins d'une argumentation nuancée que de son positionnement stratégique dans les discours sur la puissance et la Chine.* (…) *Tianxia n'est donc pas un idéal post-hégémonique, mais plutôt une proposition pour une nouvelle hégémonie*.[98]

Pour notre part, le point de vue de ces intellectuels importe indépendamment de la validité de leurs conclusions car ils nous informent sur les perceptions des élites chinoises. Dans un contexte d'opacité cultivé par le PCC, la formulation et le succès des thèses que nous avons passé en revue indiquent une certaine idée de la Chine, et de son rôle dans le monde.

---

[93] *Ibid*. 753.
[94] Wang Fei-ling, *The China Order - Centralia, World Empire, and the Nature of Chinese Power*, Suny Press, 2017.
[95] William A. Callahan, "Chinese Visions of World Order: Post-Hegemonic or a New Hegemony?", *art. cit.*
[96] Ge Zhaoguang, « L'empire-monde fantasmé », dans Anne Cheng (dir.), *Penser en Chine*, *op. cit.,* pages 104.
[97] Ge Zhaoguang, *What is China ? Territory, Ethnicity, Culture and History* (translated by Michael Gibbs Hill), *op. cit.*, page 108.
[98] William A. Callahan, "Chinese Visions of World Order: Post-Hegemonic or a New Hegemony?", *art. cit.* 758.

La civilisation et les barbares

À quelle réalité historique renvoie *Tianxia* ? Les commentaires moins idéalisés indiquent que cet idéal marketé par le régime chinois n'entretient qu'une relation ténue avec la façon dont la Chine ancienne pensait sa politique étrangère. Comme l'explique Ge, *« quand bien même cet Empire-Monde idéal aurait représenté l'aspiration directrice des lettrés anciens, il reste qu'il n'existe rigoureusement aucun indice historique de sa mise en œuvre politique et concrète ».*[99]

De nombreux historiens, que ceux-ci soient chinois ou occidentaux,[100] s'accordent sur l'idée que le *Tianxia*, bien loin de signifier la concorde entre la Chine et l'étranger, impliquait plutôt une différence fondamentale entre la civilisation et la sauvagerie. La doctrine confucianiste portait ainsi en soi une tension fondamentale entre les injonctions idéales telles que *« l'homme de bien aime son prochain »* (仁者愛人) et une forte *« distinction entre Chinois et barbares »* (夷夏之辨). Dans le cadre des relations interétatiques anciennes de la Chine, aucune sorte de confiance et de grand consensus n'aurait *in fine* remplacé des rapports de force ancestraux et évolutifs entre la Chine et ses voisins barbares : la guerre et les jeux d'alliance constituaient les principales variables d'ajustement de ces relations. Selon cette lecture, la fameuse alternative chinoise à la *praxis* occidentale en politique étrangère n'aurait donc jamais existé et l'action historique de la Chine se rapprocherait dans son exécution à une assez classique *realpolitik*.

Le centre civilisé…

Comme le rappelle Daniel Bell, historiquement, la notion de *Tianxia* est en réalité assez difficile à définir car son sens a varié selon les époques et les acteurs.[101] Dans ses grandes lignes, l'utopie *Tianxia* constituait selon Xu Jilin (許紀霖) *« un ordre civilisationnel idéal, et un imaginaire spatial mondial dont les plaines centrales chinoises constituaient le noyau ».*[102] Si l'idée d'une différence culturelle entre l'espace occupé par les Hans et l'étranger barbare s'impose à partir de la période du Printemps et de l'Automne (春秋)[103], l'utilisation du terme *Tianxia* arrive plus tard dans l'antiquité chinoise. Pour Mark Lewis, elle commence à prendre son importance dans le *Zuo Zhuan* (左傳, 4ème siècle avant J-C) au temps des Royaumes Combattants (戰國時代). Dans ce long commentaire des *Annales de la Période des Printemps et de l'Automne* de Zuo Qiuming (左丘明 - 556 ; - 451), et texte classique stratégico-diplomatique fondateur, il est déjà

[99] Ge Zhaoguang, « L'empire-monde fantasmé », dans Anne Cheng (dir.), *Penser en Chine*, *op. cit.,* pages 72.
[100] Au-delà de la longue critique de Ge Zhaoguang (2018), voir Anne Cheng (2021), Daniel A. Bell (2017), Wang Fei-ling (2017), Callahan (2008), Victoria Hui (2018), Johnston (1995), Wang (2010)… Se reporter à la bibliographie.
[101] Daniel A. Bell, "Realizing Tianxia – Traditional Values and China's Foreign Policy", in Ban Wang (Eds.), *Chinese Visions of World Order – Tianxia, Culture and Worlds Politics*, *op. cit.*, pages 129-146 (131).
[102] D'après la traduction par David Ownby du texte de Xu Jilin, « New Tianxia : Reconstructing China's Internal and External Order », dans Xu Jilin [许纪霖] et Liu Qing [刘擎] (Eds). Shanghai : Shanghai renmin chubanshe, 2015).
[103] Voir Mark E. Lewis, *The Early Chinese Empires - Qin and Han*, Harvard University Press, Cambridge, 2007.

fait ample référence au territoire civilisé des Zhou en contraste avec celui sauvage tenu par les barbares Rong (戎) et Di (狄), et des multiples conflits opposants les deux mondes.[104]

Cette dichotomie serait également présente dans les autres grandes œuvres de cette époque, telles que le Yu Gong (*Tribut de Yu*, 禹貢), le Guo Yu (*Discours des Royaumes* 國語), et les *Rites des Zhou* (周禮), chacun décrivant les *« Neuf provinces »* proprement chinoises dirigées par le Roi des Zhou depuis Luoyang (洛陽)[105] et les *« Cinq zones »* se déployant de façon excentrique à partir du centre (la première zone) et en direction de la périphérie (les quatre autres).[106] Première de ces cinq zones, les neuf provinces de *« l'intérieur »* (內) correspondaient à l'espace civilisé du *Tianxia*. Les quatre zones suivantes étaient celles de *« l'extérieur »* (外) marquant ainsi la distinction entre le domaine des Chinois (華) et celui des barbares (夷).

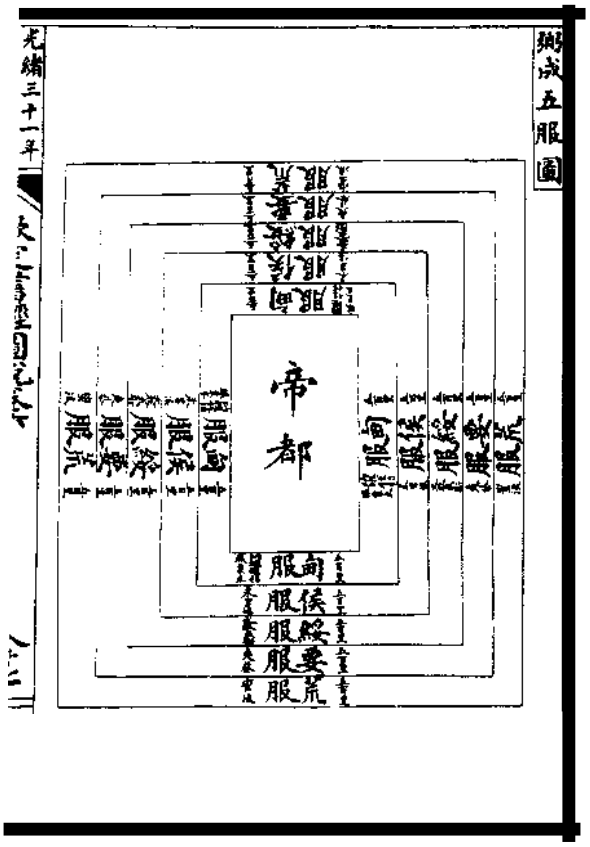


Figure 4 La "Carte des Cinq Zones" du Yugong. Source.[107]

[104] Mark E. Lewis & Hsieh Mei-yu, "Tianxia and the Invention of Empire in East Asia", in Ban Wang (Eds.), *Chinese Visions of World Order – Tianxia, Culture and Worlds Politics*, *op. cit.*, pages 25-48 (26).
[105] La Chine des neuf provinces s'étendait sur à peu près l'espace cumulé des provinces chinoises modernes de Hebei, Shandong, Jiangsu, Hubei, Hunan, Henan, Sichuan, Shaanxi, and Shanxi.
[106] James A. Millward, *Beyond the Pass - Economy, Ethnicity, and Empire in Qing Central Asia, 1759-1864*, Stanford University Press, 1998, page 37.
[107] Carte reproduite par Emma Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, Harvard University Press, 2004, page 42.

Le degré de civilisation de ces zones barbares était fonction de leur éloignement au centre. Le premier espace périphérique barbare était celui des rois inféodés aux Zhou et payant le tribu (朝貢), démontrant leur soumission au fils du ciel et présentant un meilleur degré de civilisation. Au-delà se trouvaient les *« zones pacifiées »*, puis celles *« contrôlées »* avant d'en arriver au dernier espace, le plus éloigné, inconnu et source de bien des fantasmes.[108] C'est aussi à cette époque que s'affirme l'image de *Zhongguo* (中國), littéralement l'*« État du centre »* civilisé et opposé aux marges barbares. Selon Lewis, à l'époque des Royaumes combattants,

> *Les États du nord de la Chine commençaient à s'étendre sur les prairies utilisées par les nomades du nord et à construire des murs pour protéger leur expansion. Au fur et à mesure que les Chinois prenaient conscience des différences entre leur mode de vie et celui-ci des gens du nord, ces derniers ont commencé à définir leur propre État comme 'central', par opposition à ce monde 'extérieur', non seulement en termes de géographie, mais aussi de culture*.[109]

...repousse les coins sauvages

Cet ensemble séparant le centre civilisé et espaces périphériques prenait dans les représentations chinoises la forme d'un carré, à l'image du sinogramme « 回 », entouré des *« quatre barbares »* (四夷). Fidèle à cette interprétation, le *Lüshi Chunqiu* (*Annales des Printemps et des Automnes de Lü*, 呂氏春秋) de la dynastie Qin (秦朝) décrit un monde carré et plat, couvert d'en haut par un univers en demi-sphère et au centre duquel trône la capitale Luoyang rayonnante par sa civilisation sur les espaces barbares.[110] Cette vision du monde hiérarchisée, qui perdurera des siècles durant, exprimait un fort sentiment de fierté et de supériorité des Chinois sur les étrangers, l'autorité du centre s'étendant sur la périphérie. L'étranger, sans vertu morale, devait être civilisé ou combattu s'il résistait. Dès les Zhou, si les barbares occupant la périphérie manquaient à leur devoir de soumission et de tribu au centre, ils étaient rappelés à l'ordre :

> *Il y a des châtiments pour qui ne vénère, des invasions pour qui ne sacrifie, des punitions pour qui n'offre, des blâmes pour qui ne paie son dû et des exhortations pour qui ne se soumet ; des lois pour châtier, des troupes pour envahir, des armes pour punir, des semonces pour blâmer et des paroles pour exhorter*.[111]

Par une succession de campagnes de pacification émaillées de violences, la Chine des Zhou grandit, et avec elle la perception d'un *Tianxia* pensé comme empire civilisationnel universel et unifié. D'après Bell, les textes chinois anciens du *Mozi* (墨子), *Mencius* (孟子), *Xunzi* (荀子) et *Han Feizi* (韓非子) reprennent ainsi cette idée d'un *Tianxia* unificateur et gouverné par un seul maître.[112] Or ce dernier, le Fils du ciel, est aussi le souverain de *Zhongguo* [la Chine]. Selon

---

[108] Ge Zhaoguang, *What is China ? Territory, Ethnicity, Culture and History* (translated by Michael Gibbs Hill), *op. cit.*, page 44.
[109] Mark E. Lewis, *The Early Chinese Empires, Qin and Han*, Harvard University Press, Cambridge, 2007, 59.
[110] Ge Zhaoguang, *What is China ? Territory, Ethnicity, Culture and History* (translated by Michael Gibbs Hill), *op. cit.*, page 46.
[111] Selon un ministre des Zhou cité dans le *Guo Yu*. Cité par Ge Zhaoguang, « L'empire-monde fantasmé », dans Anne Cheng (dir.), *Penser en Chine*, *op. cit.,* pages 69.
[112] Mark E. Lewis & Hsieh Mei-yu, "Tianxia and the Invention of Empire in East Asia", in Ban Wang (Eds.), *Chinese Visions of World Order – Tianxia, Culture and Worlds Politics*, *op. cit.*, pages 25-48 (27).

cette représentation, cette dernière, comme *« centre du monde »* s'étend progressivement vers les *« quatre coins »* et les repousse. Comme le souligne le Mozi, *« Sous le Ciel, aujourd'hui, il n'est plus de grands ni de petits royaumes : tout est domaine céleste ».*[113] L'expression de *Tianxia* se fondrait donc dans *Zhongguo* et se définit par une vision extensible des frontières.

Ce réflexe expansionniste s'inscrira dans la durée. Bientôt, l'Empereur Qin Shihuang (秦始皇) mit fin aux luttes intestines de la période des Royaumes Combattants pour unifier brutalement un domaine 'chinois' jusqu'alors très divisé. L'éphémère dynastie Qin (- 221 ; - 206) frappa les mémoires par son aspect conquérant et brutal envers ses périphéries.[114] Si dans les programmes scolaires chinois d'aujourd'hui, on préfère nettement mettre l'accent sur l'aspect unificateur que tyrannique du premier empereur,[115] l'homme était un impérialiste pur et dur qualifié par le stratège Shi Yinhong (時殷弘) comme *« plus napoléonien que Napoléon, et plus clausewitzien que Clausewitz ».*[116] Expansionniste, il s'est attaqué vers le nord-ouest à la Mongolie intérieure et au Gansu, et vers le sud au Guangdong, Guangxi et Fujian, colonisant ces nouveaux territoires.

De telles expéditions militaires ont été grandement facilitées par l'aménagement par les Qin d'un tissu de routes bien entretenues et surveillées, un précédent mis à profit par les dynasties suivantes. Cette hardiesse fera dire au grand historien chinois Sima Qian (司馬遷) qu'il n'était qu'une sorte d'État-frontière tentant d'imiter la culture chinoise…[117] Les stèles Qin à la gloire de l'empereur, dont sept nous sont parvenues, proclament que sa bienfaisance s'étendait à *« tout ce que les traces de l'homme atteignent ».*[118] L'opposition entre les barbares et la Chine s'y vérifie, selon Sima Qian, citant dans ses écrits le second empereur Qin, inquiet : *« Depuis qu'est établi notre Tianxia, les barbares des quatre coins sèment le trouble à ses portes ».*[119]

Ces représentations s'enracinent durant la dynastie Han (succédant à Qin), et dont le *Traité des Rites* nous dit : « *Le Royaume central, les barbares et les peuples des cinq directions possèdent chacun leur nature spécifique et inaltérable ».*[120] Cette opposition avec l'étranger ne quittera plus l'histoire chinoise. Elle consacre *Tianxia* comme *« une vision du monde universaliste selon laquelle il n'y qu'un centre de civilisation, et dont l'idée doit être appliquée de façon universelle au reste du monde ».*[121] Selon Yuri Pines, les bases de la vision impériale chinoise du monde sont posées, et ne connaîtront que des changements mineurs jusqu'à la République de 1911.[122]

---

[113] Tel que cité dans Ge, « L'empire-monde fantasmé », dans Cheng (dir.), *Penser en Chine*, *op. cit.,* pages 71.
[114] Voir : Derk Bodde, "The State and Empire of Ch'in", dans Denis Twitchett & John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 1 – The Ch'in and Han Empires, 221 B.C – A.D. 220*, Cambridge University Press, 2008, pages 20-103.
[115] "A Packaged Past: China's History Schoolbooks – With Foreword By MEMRI Vice President Amb. Alberto M. Fernandez – Part I: How 'Chinese History' Treats Ancient History ", *MEMRI* No. 1635, 7 juin 2022.
[116] Shi Yinhong [時殷弘], "Armed China: Millennia-old strategic traditions and their implications for foreign policy [武裝的中國：千年戰略傳統及其外交疑問]", *World Economics and Politics* [世界經濟與政治], no. 6, 2011, pages 4–33.
[117] Mark E. Lewis, *The Early Chinese Empires - Qin and Han*, *op. cit.*, 40-41.
[118] Martin Kern, *The Stele Inscriptions of Ch'in Shih-huang: Text and Ritual in Early Chinese Imperial Representation. American Oriental Series, vol. 85*, pages 13, 21, 37, 43. Telles que relevées Mark E. Lewis & Hsieh Mei-yu, "Tianxia and the Invention of Empire in East Asia", in Ban Wang (Eds.), *Chinese Visions of World Order – Tianxia, Culture and Worlds Politics*, *op. cit.*, pages 25-48 (47).
[119] Ge Zhaoguang, « L'empire-monde fantasmé », dans Anne Cheng (dir.), *Penser en Chine*, *op. cit.,* pages 70.
[120] *Ibid*. 68.
[121] Ge Zhaoguang, *What is China ? Territory, Ethnicity, Culture and History* (translated by Michael Gibbs Hill), *op. cit.*, page 54.
[122] Yuri Pines, *The Everlasting Empire: Traditional Chinese Political Culture and Its Enduring Legacy,* Princeton University Press, 2012.

Confucius et bellicosité

Alors, l'expansion de la Chine ancienne en direction des terres étrangères se serait-elle faite par sa seule attractivité culturelle comme le suggèrent avec conviction les thuriféraires du PCC ? Dans la longue durée, les Chinois ont-ils eu un comportement stratégique pacifique ?

L'indirect fantasmé

La culture chinoise demeure à la mode. Mystérieuse et impénétrable, on lui prêta longtemps en Occident des attributs hors du commun. On ne compte plus les références aux sages antiques et à leurs aphorismes aussi édifiants que poétiques et exotiques. Rédigés en chinois classique calligraphié, leur sens est inaccessible pour le commun des mortels. Cet aspect impénétrable participe souvent au succès d'une *« approche chinoise »* réputée miraculeuse à l'inverse des approches *« directes »* et peu sophistiquées *« de l'Occident »*. Dans les entreprises, les *slides* abondent sur *« l'approche indirecte »* des Chinois en négociations commerciales, les oui pour dire non, bien garnis citations de Sun Zi appelant à *« gagner* [le contrat] *sans combattre »* et de Confucius, que le sage n'a d'ailleurs peut-être jamais rédigé. Le thème demeure prédominant au cinéma, à voir les exploits de héros chinois gringalets aptes à retourner contre eux les muscles de leurs adversaires balourds, tels que Jackie Chan ou Bruce Lee… La saga patriotique *Lake Changjin* célébrant la bataille de *Chosin Reservoir* à l'hiver 1950 joue à fond de ces capacités surnaturelles, montrant les *« volontaires »* de l'APL triompher par leurs stratagèmes, ruses et aptitudes mentales hors du commun, des puissants mais ineptes *U.S. Marines*. Chen Kaige (陳凱歌) y verse visiblement lui-même... Bref, de cette magie résulteraient les succès chinois sans davantage s'interroger sur la *masse* des moyens et la *force* dont dispose la Chine.

L'apparition de ce mythe de la supériorité de l'indirect chez nous a à voir avec sa popularisation par le stratège britannique Basil Henry Liddell Hart. Ce dernier, témoin du carnage de la Somme en 1916 reprit au pied de la lettre les admonitions de Sun Zi à *« vaincre sans combattre »* afin d'offrir aux militaires occidentaux un contre-modèle radical à l'offensive à outrance meurtrière de la guerre industrielle : l'approche indirecte.[123] Liddell Hart, aussi peu francophile qu'il aurait emprunté à Foch, participa à populariser la thèse d'un Occident essentiellement violent contre une Chine à la fois pacifique et rusée.[124] Le problème est que l'*Art de la guerre* constitue sans doute lui-même un idéal, en réaction avec une réalité de la guerre en Chine antique que Sun Zi rejetait. Semblant confondre le contrepoint avec la réalité, Liddell Hart planta les graines d'une lecture faussée des classiques militaires chinois en Occident. John Mearsheimer puis Hervé Coutau-Bégarie livreront des critiques acerbes de son approche indirecte, le premier pointant le *« charlatanisme »* d'une théorie si englobante que *« pratiquement toutes les victoires militaires* [pourraient] *lui être attribuées »*.[125] Le second fit une remarque analogue, notant que « *tout plan comportant ne serait-ce qu'un embryon de manœuvre relève de la stratégie indirecte ».*[126]

---

[123] Liddell Hart, Basil H, *Strategy: the Indirect Approach*, Praeger, 1954.
[124] Martin Motte, "Foch, au cœur de la pensée militaire française", *DSI*, 6 janvier 2024.
[125] Mearsheimer, *Liddell Hart and the Weight of History,* Cornell University Press, 1988, pp. 87 puis 224.
[126] Hervé Coutau-Bégarie, Traité de Stratégie, Paris, Economica, 6ème édition, p. 385. Cité par Olivier Zajec, « Stratégie. Liddell Hart : les paradoxes d'une carrière stratégique », *La revue géopolitique*, 9 septembre 2018.

À l'occasion de la réémergence d'une Chine-puissance, on remet donc à l'honneur une science militaire chinoise fine et sophistiquée opposée à une approche occidentale résumée à l'offensive à outrance et son accent sur l'aspect industriel des conflits. Ce retour à la tradition chinoise implique la redécouverte des canons stratégique antiques tels que l'*Art de la guerre* (孙子兵法), les *Six Arcanes stratégiques* (ou Liu Tao 六韜) et les *Trente-six stratagèmes* (三十六计). Ce serait cependant oublier que l'approche indirecte, le stratagème ou l'entretien de la confusion chez l'adversaire est historiquement la marque de tout militaire de talent, que celui-ci soit chinois ou porteur d'une autre nationalité. En Asie comme en Europe, il s'est toujours agi d'exploiter ses propres forces et les faiblesses de son adversaire de façon optimale...[127] Référons nous à l'imaginaire de David contre Goliath, au Cheval de Troie, et aux tactiques des partisans soviétiques… L'histoire européenne ne manque ainsi guère de tacticiens et de théoriciens de la guerre irrégulière, cette *petite guerre* sur laquelle Clausewitz écrivait lui-même en 1830 ![128] On peut remonter plus loin, Xénophon assénant que « *rien en guerre* [n'est] *si utile que la ruse ».*[129]

On l'a vu, rares sont les récits nationaux à laisser si peu de place au doute que celui de la Chine. L'histoire martiale chinoise se résumerait par le célèbre aphorisme de Sun Zi : *« vaincre sans combattre »* (不戰而勝). Ce postulat est contré par l'historien de l'université Harvard Alistair Iain Johnston, dans son étude historique sur la *« culture stratégique chinoise »*, pour laquelle il propose le terme de « 戰略價值觀 », soit *« système de valeur stratégique »*. Serait né ainsi pour Johnston un *« paradigme confucéen »* en ce qui concerne les affaires militaires chinoises, tenant le conflit comme *« un phénomène aberrant ou du moins évitable par la promotion d'une bonne gouvernance*, [et une utilisation de la force] *qu'en l'absence d'une autre solution, de manière défensive, minimale, et toujours au nom d'une tradition valorisant un ordre morale et politique juste ».*[130] Le résultat de ces descriptions, on l'a vu, fut été d'opposer de façon récurrente et binaire les cultures stratégiques chinoises et occidentales, la seconde étant décrite comme fondamentalement violente, technologique et poussant aux guerres d'annihilation.

Le « culte de la défense »

Ces approches sont si courantes et intégrées qu'elles se retrouvent jusque dans les analyses stratégiques chinoises, exhibant un curieux mélange de *realpolitik* et de discours culturalistes sur la Chine. C'est le cas par exemple du général Li Jijun (李際均) de l'Académie des sciences militaires, le premier à avoir introduit le terme de *« culture stratégique »* en Chine et adhérent

[127] Boot, Max. "The Evolution of Irregular War: Insurgents and Guerrillas From Akkadia to Afghanistan." *Foreign Affairs*, vol. 92, no. 2, 2013, pp. 100–14.
[128] Il suffit pour s'en convaincre de se souvenir de David Galula, lui-même descendant d'une longue lignée. Voir David Galula (trad. de l'anglais américain par Philippe de Montenon, préf. David H. Petraeus), *Contre-insurrection : théorie et pratique*, Paris, Economica, coll. « Stratégies & doctrines », 2008. L'opposition entre stratégies directes et indirectes est également pleinement notée par le général André Beaufre dans son *Introduction à la stratégie* (1963). Pour la petite guerre (Clausewitz), voir le livre 6, chapitre 30 de *De la guerre*.
[129] Xénophon [IVe siècle avant J.-C.], *Le Commandant de cavalerie*, t. I, V, 9, in *Œuvres complètes*, Paris, Hachette, 1859. Cité par Motte (Eds.), *La mesure de la force, op. cit.* 190.
[130] Alastair Iain Johnston, *Cultural Realism – Strategic Culture and Grand Strategy in Chinese History*, Princeton Studies in International History and Politics, Princeton, 1995, page 249.

fidèle à la thèse du pacifisme confucéen.[131] À travers ces récits, les défis rencontrés par Pékin proviendraient d'adversaires par trop désireux d'empêcher la juste montée en puissance d'une Chine dans son bon droit et absoute de toute ambition militaire gênante pour ses voisins.[132] Il faudrait ainsi pour Liu Mingfu (劉明福), officier de l'APL à la retraite, faire correspondre à l'ascension économique de la Chine un renforcement militaire afin de faire en sorte que la Chine *« ne soit pas attaquée par les Américains ».*[133] C'est toujours de *« défense »* de la Chine dont il s'agit, justifiant des postures perçues comme agressives à l'étranger. Voilà pour Scobell le signe d'un *« culte chinois de la défense* [*a Chinese cult of defense*], *dans lequel un comportement réaliste domine mais se justifie comme défensif sur la base d'une perception de soi pacifiste ».*[134]

Naturellement, cette vision obstrue la possibilité de penser la Chine comme un acteur historique comme les autres. Convaincus du pacifisme de leur nation et de l'agressivité des étrangers, nos auteurs s'enferment dans de tels raisonnement : la Chine est pacifique, mais elle est menacée et doit rendre les coups. Les effets de ces perceptions antagonistes passent sous leur radar. Hu Bo (胡波), stratégiste naval à l'université de Pékin, personnifie cette approche d'apparence réaliste mais ne faisant l'économie d'aucun déterminisme culturel. Comme les autres *assiégés*, Hu reprend dans un ouvrage par ailleurs très savant sur la stratégie maritime chinoise, la thèse selon laquelle la Chine, vertueuse et pacifique, serait la victime d'un endiguement ourdi par des voisins sans scrupules alliés à des Occidentaux agressifs et cupides.[135] L'intérêt de ces étrangers, à lire Hu, ne serait que de mettre des bâtons dans les roues de la Chine. Naturellement, toute résistance à la Chine à ses *« droits légitimes et historiques »* est présentée comme irrationnelle et témoignant d'arrière-pensées antichinoises. Tautologie : puisque Hu Bo et ses semblables partent du principe que tous les droits maritimes revendiqués par la Chine sont indiscutables, il s'ensuit naturellement que les demandes des autres sont déraisonnables, voire suspectes, et que, devant l'impossibilité de leur faire entendre raison, s'impose l'usage bien mérité de la force.[136] La démonstration, qui se mord la queue, n'en demeure pas moins dangereuse et inquiétante.

Le champ lexical mobilisé concourt. Pour Hu Bo, la Chine étant une *« civilisation continentale et agraire »*, elle est par nature défensive. Par contraste, toutes les civilisations maritimes, donc l'Occident, seraient offensive. Ces dernières, *« sans scrupules »*, valoriseraient *« l'audace »,* les *« bénéfices »*, *« l'intérêt »* lorsque la Chine *« qui n'a jamais douté de la supériorité de sa civilisation »*, leur opposerait la *« dignité »* de son système confucéen.[137] Souffrant de leur triste

[131] Une intervention de Li Jijun est assez représentative de ce type de discours, voir: Lieutenant General Li Jijun & Earl H. Tilford Dr., *Traditional Military Thinking and the Defensive Strategy of China*, US Army War College Press, 1997.
[132] Voir l'ouvrage suivants pour un tel point de vue : Song Qiang [宋強], *et al.*, « La Chine peut dire non [中國可以說不] », China Federation of Literary and Art [中國文聯出版公司], Pékin, 1996.
[133] Liu Mingfu [劉明福], The China Dream: The Great Power Thinking and Strategic Positioning of China in the Post-American Age [中國夢後美國時代的大國思維與戰略定位], Société d'édition de l'amitié chinoise [中國友誼出版公司], page 263. Cité dans William A. Callahan, « China's Strategic Futures », *Asian Survey*, Vol. 52, No. 4 (July/August 2012), pp. 617-642 (634).
[134] Tel que cité dans: Andrew Scobell, C*hina's Use of Military Force: Beyond the Great Wall and the Long March*, Cambridge University Press, 2003, page 38. Citation originale: "China's strategic behavior is influenced not just by a Realpolitik strand but also by a Confucian one. The combined effect is what I have dubbed a Chinese Cult of Defense, in which realist behavior dominates but is justified as defensive on the basis of a pacifist self-perception."
[135] Voir l'ouvrage de Hu Bo: Hu Bo, *Chinese Maritime Power in the 21st Century - Strategic Planning, Policy and Predictions*, Routledge, Cass series: Naval Policy and History, 2019.
[136] Voir la partie "Harmonizing the South" dans le Chapitre 3 de l'ouvrage de Hu. Voir note de bas de page précédente pour les données bibliographiques.
[137] *Ibid*. 231.

domination, la Chine dut, contrainte, *« accepter à la fin du 20ème siècle que l'intérêt national dicte sa diplomatie »*.[138] Forte de ces leçons, la voilà enfin capable de regagner le terrain perdu, en se chargeant au passage de faire entendre raison aux peuples périphériques manipulés par un Occident et un Japon perfides, tels les Taïwanais. Si l'on emprunte ce point de vue, qui ferait confiance à de tels étrangers ? Leur nature et l'histoire ne justifient pas-t-il l'usage de la force ?

Bref, obnubilés par la bellicosité de l'adversaire occidental (ou barbare), ces stratèges chinois ne décrivent pas toujours les conflits comme étant de nature dialectique, constitués par le choc d'intérêts et de volontés opposés. Tout est au contraire mis sur le dos de celui d'en face et sans s'interroger sur ses propres mouvements. Cette perception systémique de la Chine comme à la fois victime et blanche colombe nourrie de fait la plus martiale des attitudes contre des étrangers perçus comme presque naturellement malveillants. Cette vision ne souffre pas de contradiction et vient en retour renforcer les perceptions de menaces chinoises à l'étranger. Sans surprise, il existe donc un écart abyssal entre les analyses stratégiques chinoises et étrangères, s'accusant les unes et les autres des pires desseins… *Perceptions and misperceptions* disait Robert Jervis, les deux camps restant sur leurs positions, peu sensibles aux perceptions de leur rival.[139]

Du reste, si la brutalité de l'entrisme occidental en Chine au 19ème siècle n'est pas à démontrer, la prétention chinoise à la pureté est absurde. Pour Victoria Hui, de nombreux travaux actuels sur le supposé pacifisme de la culture chinoise pêcheraient par leur *« biais de sélection »*, afin de faire passer leur message.[140] Leurs auteurs citeraient ainsi partiellement les textes classiques chinois, victimes de toutes sortes d'extrapolations pour justifier une disposition culturelle et historique chinoise à la *« grande harmonie »*, à la *« bienfaisance »* envers les peuples étrangers. La pratique donne l'impression que les *Classiques* valident à l'unisson le discours international du Parti-État et de ses défenseurs, légitimant le régime actuel comme descendant spirituel direct de dynasties chinoises modèles et vertueuses, afin de persuader que l'action de l'État chinois a correspondu en tous temps aux injonctions morales de ses sages antiques.

En confondant faits et idéaux, les fondations des théories chinoises prenant au pied de la lettre ces recensions sont fragiles. Cette myopie est aussi renforcée par le quasi-monopole des sources historiques chinoises et la concomitante inexistence de contrepoints rédigés par les nomades, biaisant le récit en faveur de la Chine. Pour Hui, il n'est ainsi *« pas rare que les points de vue* [actuels] *sur le pacifisme confucéen confondent histoire et philosophie »*.[141] C'est un peu comme si on se basait sur la maxime christique *« tu ne tueras point »* ou sur les extraits les plus humanistes des essais des *Lumières* pour convaincre d'un pacifisme de *la* culture occidentale.

[138] *Ibid*. 232.
[139] Robert Jervis, *Perception and Misperception in International Politics (New Edition)*, Princeton University Press, 2017.
[140] Victoria Hui, "Confucian pacifism or Confucian confusion?" In A. GofasI, Hamati-Ataya & N. Onuf, *The SAGE handbook of the history, philosophy and sociology of international relations*, SAGE Publications Ltd, 2018, pages 148-161 (149).
[141] *Ibid*.

Ce qu'en dit la philosophie…

Voyons ce que ces auteurs antiques écrivaient sur la guerre et la paix. La doctrine confucéenne, enrichie d'autres traditions, constitue sans doute la base de la culture politique chinoise depuis la dynastie Han, lorsqu'elle fut adoptée par l'empereur Wu Di (漢武帝) comme l'idéologie de son régime. Durant des siècles, chaque candidat aux examens impériaux, le système de sélection historique des fonctionnaires en Chine, était testé sur sa connaissance et son assimilation des classiques confucéens, produisant un moule culturel unique au monde parmi les élites chinoises.

L'éthique confucéenne est en effet célèbre pour sa valorisation du 仁 (ren, la bienveillance), du 德 (de, la vertu), et du 文 (wen, la culture) parmi les compétences du souverain, en opposition avec 武 (wu, la force martiale) dont un dirigeant n'aurait pas vraiment à recourir s'il fait preuve de suffisamment de vertu.[142] Ainsi, les *Analectes* de Confucius pointent l'usage de la violence par le souverain comme le reflet d'une mauvaise gouvernance. Pour Mencius (孟子 372–289 av-jc) *« une personne bienveillante est sans égale dans ce monde »* (仁者無敵於天下)...[143] Dans ce cadre, le soutien du peuple à son souverain se gagnerait davantage par la démonstration d'une gouvernance exemplaire, tandis que les hommes d'armes ne vaudraient guère mieux que des criminels. Mencius aurait aussi mis en garde contre la propension des États les plus puissants à mettre en avant humanisme et bienfaisance pour dissimuler une bien mauvaise propension à l'usage de la force.[144] Le rejet de la violence est aussi courant chez les taoïstes, notamment avec Laozi (老子) et ses injonctions à user de la douceur pour surmonter la dureté (以柔克剛) ainsi que son rejet de la force comme outil de gouvernance. Mozi (墨子) prit enfin position en faveur de l'amour universel (兼愛), la défense du pacifisme et le rejet des guerres d'agression (非攻).[145]

De cette façon s'est produit un idéal rejetant sans doute l'usage de la force, jugé comme signe de dépravation morale et une dépense d'énergie contre-productive car il entachait la légitimité du souverain. Dans ce cadre donc, les démonstrations de moralité et de vertu étaient en effet présentées par les philosophes antiques de la Chine comme plus efficaces.

Cependant, les classiques n'étaient pas nécessairement anti-guerre, Mencius et Mozi s'étant montrés favorables à des expéditions punitives contre des souverains manquant de vertu.[146] Il ne faudrait pas en déduire non plus que les Chinois se seraient limités à des *« guerres justes »* (義戰)[147] destinées à répondre à une agression, restaurer un *statu quo* ante, ou délivrer un peuple

---

[142] John K. Fairbank, "Introduction: Varieties of the Chinese military experience", in Frank Kierman and John K. Fairbank (Eds.), *Chinese Ways in Warfare*, *op cit.*, page 7. Fairbank écrit: *"Herein lies the pacifist bias of the Chinese tradition. Expansion through* wen *was natural and proper; whereas expansion by* wu*, brute force and conquest, was never to be condoned."*

[143] Tel que cité dans Yuan-kang Wang, *Harmony and War: Confucian Culture and Chinese Power Politics*, Columbia University Press, New York, 2010, page 16.

[144] Victoria Hui, "Confucian pacifism or Confucian confusion?" In A. GofasI, Hamati-Ataya & N. Onuf, *The SAGE handbook of the history, philosophy and sociology of international relations*, *op. cit.*, page 148.

[145] *Ibid*. 150.

[146] *Ibid*. 154. Pour Mozi Hui se base sur les propos de Brooks, Bruce E., and Brooks, A. Taeko "Intellectual dynamics of the warring states period," *Studies in Chinese History*, no. 7, 1997, pages 1–32. Et pour Mencius, Mark E. Lewis, *Sanctioned Violence in Early China*. University of New York Press, 1990, pages 129-130.

[147] Sur le concept de "guerres justes" dans l'histoire chinoise, voir: Daniel A. Bell, "Just War and Confucianism: Implications for the Contemporary World", In *Beyond Liberal Democracy: Political Thinking for an East Asian Context*, Princeton University Press, 2006, pages 23-51.

des abus de son souverain.[148] Jonhston considère que les dynasties puis gouvernements chinois successifs ont justement et largement eut recours à cette justification pour maquiller et légitimer leur bellicisme, transformant certaines agressions en *punitions*, ce qui était plus acceptable et correspondait au protocole.[149] Au vrai, le fait que ces derniers qualifient leurs interventions de *« guerres justes »* n'a rien d'exceptionnel, les nations en guerre ayant toujours eu à cœur de présenter leur action de la façon la plus juste et la plus morale. L'Europe y prend bonne place.

Littérature classique pacifiste et politique étrangère chinoise sont donc deux choses différentes. Ge note ainsi dans le *Zuozhuan* des réflexions représentatives d'une vision moins angélique des rapports entre Chine et étrangers :

> *Les barbares Rang et Di n'ont pas de cœur et sont avides, le mieux serait de les anéantir* (…). *Quant aux Rang, ce sont des bêtes sauvages, et les gagner à notre cause ternirait notre éclat ; or, cela, je ne puis le souffrir !*
>
> *Sire, les barbares des quatre coins ne s'inclinent pas à vos décrets, et leur dépravation ruine nos grands principes. Ordonnez qu'on les anéantisse, et vous récolterez le butin du vainqueur*.[150]

…et le corpus militaire classique

Le confucianisme, malgré son influence, cohabite avec d'autres écoles de pensées en Chine. Le légalisme (法家), porté par le *Livre de Shang Yang* (商君書) et l'homme d'État Han Fei (韓非, souvent comparé à Thucydide et Machiavel), est ainsi l'expression d'une tradition stratégique réaliste en Chine à partir des Qin.[151] Dans le Hanfeizi (韓非子), on trouve des maximes comme *« aujourd'hui, les conflits sont décidés par la force »*.[152] Augmentation de la puissance de l'État et protection de ses intérêts y constituent la base d'une vision plus terre à terre des relations étatiques. Cette tradition concurrente au confucianisme ne devrait pas surprendre tant l'histoire chinoise a été témoin de batailles, rébellions, conquêtes, invasions et bouleversements dynastiques… De la propre admission des auteurs de l'édition 2005 de *Science de la stratégie militaire*, ouvrage de référence sur la pensée stratégique contemporaine en Chine, les Chinois auraient menés plus de 6000 batailles en plus de 4000 ans d'histoire entre le 26ème siècle avant J-C et la fin de la dynastie Qing.[153] Hui rappelle donc que de tous temps, *« les talents militaires*

---

[148] Comme le laisse également entendre Yan Xuetong: "In fact, they are not opposed to all war, only to unjust wars. They support just wars." Voir Yan Xuetong, *Ancient Chinese Thought, Modern Chinese Power*, Princeton University Press, 2011, page 35.
[149] Alistair Iain Johnston, *Cultural Realism – Strategic Culture and Grand Strategy in Chinese History*, *op. cit.,* page 68.
[150] Tel que cité dans Ge Zhaoguang, « L'empire-monde fantasmé », dans Anne Cheng (dir.), *Penser en Chine*, *op. cit.,* pages 73.
[151] Pour les liens entre la théorie réaliste et le légalisme en Chine ancienne, mais aussi les interprétations confucéennes de la guerre juste, voir Lo Ping-cheung, « Legalism and offensive realism in the Chinese court debate on defending national security 81 BCE », in Lo Ping-cheung & Sumner B. Twiss (Eds.), *Chinese Just War Ethics*, Routledge, 2015, pages 249-280.
[152] Tel que cité dans Yan Xuetong, *Ancient Chinese Thought, Modern Chinese Power*, Princeton University Press, 2011, page 29.
[153] Peng Guangqian & Yao Youzhi (Eds.), *The Science of Military Strategy*, Pékin, Maison d'édition de la science militaire, 2005, page 4.

étaient très valorisés »[154] en Chine, ce qui participerait certainement à expliquer pourquoi le pays regorge de stratèges et de chefs de guerre célèbres (tels que Jiang Ziya 姜子牙, Zhuge Liang 諸葛亮, Tai Gong 太公望, Guan Yu 關羽 , Zhang Fei 張飛, Tang Taizong 唐太宗 et bien d'autres), et compte parmi les corpus militaires les plus anciens et développées du globe.

La période des Royaumes Combattants a donné naissance à une multitude d'écrits sur la chose militaires, dont les plus fameux ont été compilés : l'*Art de la guerre* (孫子兵法), les *Méthodes de Sima* (司馬法), le Wuzi (吳子), les *Six arcanes stratégiques* (六韜), les *Trois stratégies de Huang Shigong* (黃石公三略), et le *Wei Liaozi* (尉繚子). A ces derniers s'ajoutent depuis les Tang les *Questions et réponses entre Tang Taizong et Li Weigong* (唐太宗李衛公問對) pour former les *Sept classiques militaires* (武經七書).[155] Johnston, qui a étudié l'ensemble, conclut que cette culture stratégique chinoise n'échappe aucunement à la *realpolitik* et au réalisme. Ce *« paradigme parabellum* » ou « *réalisme culturel* » témoignerait de la présence en Chine de toutes les dispositions mentales nécessaires à un recours à la violence pour parer aux menaces sécuritaires. Pour l'auteur, si l'importance du confucianisme en Chine est indiscutable, son influence est donc discursive et non empirique.[156] C'est d'autant plus le cas selon Christina Lai (賴潤瑤) que l'usage du discours confucéen aurait permis de légitimer, soit des actions relevant de la *realpolitik* la plus pure, soit le désir de protéger un statut chinois supérieur vis-à-vis des barbares. Les postures sino-centriques auraient ainsi justifié bien des expéditions à l'étranger, notamment contre Koguryo (l'ancienne Corée), forcée par les armes de payer un tribut à la Chine.[157] Cette disparité entre les discours et les actes sur le terrain était aussi visible dans les batailles d'influence que se livraient les bureaucrates confucéens et les militaires pour obtenir les faveurs de la Cour, les premiers se montrant particulièrement agressifs et revendicatifs.[158]

Johnston tire d'autres conclusions de son analyse des *Sept classiques de l'art militaire*. Si dans chacun de ces ouvrages la guerre est présentée comme indésirable, elle serait aussi et surtout considérée comme une caractéristique constante de la condition humaine. Le recours à la force serait perçu comme à la fois légitime et nécessaire, et son application ne connaitrait aucune limite d'ordre moral. Pour le dire autrement, la défaite de l'ennemi supposerait d'y mettre les moyens. Chaque ouvrage indiquerait aussi que la préparation constante et rigoureuse à la guerre ainsi que la connaissance du savoir-faire guerrier concourent à la sécurité de l'État.[159] En cela, leur message est semblable à l'adage latin *Si vis pacem, para bellum* (*si tu veux la paix, prépare la guerre*), dont Johnston note des traductions chinoises : *« garder les dangers à l'esprit même en conditions de paix »* (居安思危) et *« absence de péril en cas de préparations militaires suffisantes »* (有備無患). On le voit, tous ces principes sont rendus sous la forme d'aphorismes stimulant l'imaginaire… Taizong en dit : *« si la stratégie militaire peut être transmise par des*

---

[154] Victoria Hui, "Confucian pacifism or Confucian confusion?" In A. GofasI, Hamati-Ataya & N. Onuf, *The SAGE handbook of the history, philosophy and sociology of international relations*, *op. cit.*, page 151.
[155] *The Seven Military Classics of Ancient China, translation and commentary by Ralph D. Sawyer, with Mei-chün Sawyer*, Westview Press, 1993.
[156] Alistair Iain Johnston, *Cultural Realism – Strategic Culture and Grand Strategy in Chinese History*, *op. cit.* page 249.
[157] Christina Lai, "Realism revisited: China's status-driven wars against Koguryo in the Sui and Tang dynasties", *Asian Security*, Vol. 17, No. 2, 2021, pages 139-157.
[158] L'ouvrage de Wang Yuan-kang (2010) est particulièrement riche en détails sur ces luttes d'influence à la Cour Song et Ming. Wang, Yuan-kang, *Harmony and War: Confucian Culture and Chinese Power Politics*, *op.cit.*
[159] Alistair Iain Johnston, *Cultural Realism – Strategic Culture and Grand Strategy in Chinese History*, *op. cit*. pages 61-108.

idées, elle ne peut l'être par des mots ».[160] Les *Sept classiques* suggèrent enfin que le recours à des stratégies non-violentes ne mène généralement pas à la victoire, et constitue plutôt un prélude à l'usage de la force perçu comme le moyen le plus efficace de régler les conflits. Dans cinq des sept classiques, les seules conditions non strictement militaires de la sécurité ayant un impact sur la capacité de l'État à se défendre seraient la qualité générale du moral de l'armée et le prestige du dirigeant. La négociation avec l'ennemi, elle, serait assez secondaire et surtout, pour être efficace, ne pourrait se faire qu'en position de force.[161] Il faudrait s'en inspirer !

Johnston montre surtout que les *Sept classiques* insistent tout particulièrement sur une notion, celle de *« flexibilité absolue »* (權變). Celle-ci fait à la fois appel au pragmatisme, à la capacité d'adaptation et à la flexibilité des dirigeants et militaires face à la menace de l'ennemi. Dans l'ouvrage phare de Sun Zi (*L'art de la guerre*), faire montre de *flexibilité absolue* est présenté comme un atout capital pour obtenir la victoire : les généraux doivent se montrer capables de s'adapter aux situations stratégiques telles qu'elles apparaissent et s'adapter constamment aux manœuvres de l'ennemi afin de retenir l'initiative (因敵之勝). Le stratège He Liangchen (何良臣) résume ainsi cette idée de *flexibilité* dans un chapitre du *Zhenji* (陣紀, dynastie Ming) titré *S'adapter aux circonstances* : *« Celui qui excelle dans les affaires militaires sait s'adapter à l'ennemi et exploiter les changements, il s'adapte à l'ennemi et adopte différentes politiques, s'adapte au terrain puis le prend de vitesse »*.[162] La flexibilité maximale renseigne donc le stratège à propos de quand et de comment combattre, c'est-à-dire lorsque les conditions sont optimales, les gains maximisés et les pertes minimisées. L'idée de Sun Zi *« vaincre sans combattre »* n'est donc pour Johnston ni au centre de son ouvrage *L'Art de la guerre* ni des autres classiques militaires chinois. Sun Zi, comme ses descendants, savaient qu'une telle possibilité reste rare, et qu'elle ne demeure que le signe de l'excellence suprême du stratège.[163]

L'*Art de la guerre* est donc un véritable appel à la rationalité, enseignant selon Ralph Sawyer la *« pratique impitoyable d'une guerre efficace ».*[164] Un travail préalable de renseignement et d'espionnage est nécessaire afin de mieux connaître les forces et faiblesses de son ennemi et décider de l'opportunité d'une campagne militaire si les options pacifiques (diplomatie, jeux d'alliance etc…) ne portent pas leurs fruits. Dans ce cadre, les expéditions militaires doivent obéir aux principes de la préservation des forces et de l'optimisation des dépenses fiscales. En cas d'infériorité par rapport à l'adversaire, Sun Zi commande de choisir la défensive en prenant partie des fortifications. Mais même dans ce cas la défense doit rester sur le mouvement, flexible, pour garder l'initiative et créer des avantages tactiques permettant de progressivement renverser le rapport de force : *« ceux rompus au métier des armes savent amener l'ennemi à la bataille, et non l'inverse »*.[165] Une fois ces conditions remplies, l'offensive peut succéder à la défensive.

---

[160] Tel que cité par Ralph D. Sawyer, *The Tao of Deception – Unorthodox Warfare in Historic and Modern China*, Perseus Books Group, New York, 2007, page 326.
[161] *Ibid*.
[162] Tel que cité par Alistair Iain Johnston, *Cultural Realism – Strategic Culture and Grand Strategy in Chinese History*, *op. cit*., pages 109-154: "one who excels in military affairs adapts to the enemy and exploits change, adapts to the enemy and adopts differing policies, adapts to terrain and creates momentum, adapts to [the enemy's] situation and creates his [own] form".
[163] Ralph D. Sawyer, *The Tao of Deception – Unorthodox Warfare in Historic and Modern China*, *op. cit.,* page 68.
[164] Ibid. 57.
[165] *Sun Tzu: The Art of War*, Translation Samuel B. Griffith, Oxford University Press, 1963. Cité par Andrew Scobell, "The Chinese Way of War", in John Andreas Olsen & Martin Van Creveld (Eds.), *The Evolution of Operational Art – From Napoleon to the Present*, Oxford University Press, 2010, pages 195-221 (208).

Il faut d'abord fatiguer l'ennemi par la manœuvre, l'affaiblir par une série de coups et le guider sur un terrain favorable, feinter ou profiter d'un bon renseignement pour prendre parti d'une vulnérabilité, puis emporter la décision par l'application maximale et décisive de la force contre un ennemi confus et correctement manipulé.[166] En bref, *l'Art de la guerre* exhorte les stratèges à faire preuve de patience, à réagir en tous temps aux actions de l'ennemi, à mesurer ses forces et faiblesses, puis à le frapper au moment opportun. Les tactiques non-violentes sont assujetties au combat. Ces leçons stratégiques, d'ailleurs reprises par Mao Zedong,[167] sont universelles.[168]

L'aspect violent de la lutte n'était donc pas méprisé en Chine. Le pays demeure le berceau de bien des avancées technologiques militaires, telles que l'arbalète, et bien sûr la poudre à canon. C'est aussi le pays des armées de masse, dépassant plusieurs centaines de milliers d'hommes. Qui dit cela dit aussi logistique, avec des campagnes en direction des steppes impliquant un ravitaillement permanent des armées, problème sur lequel Sun Zi a aussi réfléchi : *« une armée sans équipement lourd, fourrage, nourriture et réserves est une armée perdue ».*[169] Nonobstant la morale confucéenne et les portraits orientalistes d'un caractère chinois pacifique, la Chine fut aussi des Zhou[170] aux Qing le pays de la guerre totale avec ses campagnes d'annihilations, ses rasages de villes et ses massacres à grande échelle de la population de l'adversaire. Comme le dit Sawyer, *« peu de commandants militaires ont tenu compte du conseil de Sunzi de "gagner sans combattre". Ils sont partis à la guerre pour remporter la victoire et l'ont obtenu sans compassion ni scrupule, détruisant ce qui se dressait sur leur chemin ».*[171]

Quant aux fortifications telles que la Grande muraille, expressions conventionnalisées de la nature défensive de la culture stratégique chinoise, la Chine en a certes construit et en nombre. Mais murs et culture sont décorrélés, et la dépendance des Chinois à de tels ouvrages pour leur sécurité constitue encore un mythe, ces derniers sachant bien que se cacher en permanence derrière des fortifications laisserait l'initiative à l'attaquant.[172] Au contraire, contre ses ennemis des steppes, leurs militaires n'eurent de cesse de se lancer dans des manœuvres sur les arrières des ennemis nomades pour supprimer leurs bases et briser leur mobilité. Dans ce cadre, les fortifications présentaient l'avantage de fournir des protections aux troupes et de permettre une défense en profondeur ralentissant l'ennemi, mais elles ne constituèrent pas en soi l'expression d'une stratégie absolument défensive. De ses expéditions dans la profondeur des steppes, la

[166] Ralph D. Sawyer, *The Tao of Deception – Unorthodox Warfare in Historic and Modern China*, *op. cit.,* page 57-58.
[167] Penser là à la fameuse formule de Mao en 16 caractères : *« L'ennemi avance, nous reculons ; l'ennemi s'immobilise, nous le harcelons ; l'ennemi s'épuise, nous le frappons ; l'ennemi recule, nous le pourchassons. »* Voir Gérard Chaliand, « De la guerre prolongée (Mai 1938) », dans *Mao. Stratège révolutionnaire*, Choix de textes établi et présenté par Gérard Chaliand. Pocket, « Agora », 2010, pages 203-226.
[168] Ces leçons sont par exemple largement notées dans : André Beaufre, *Introduction à la stratégie*, Armand Colin, 1963.
[169] *Sun Tzu: The Art of War*, Translation Samuel B. Griffith, Oxford University Press, 1963, page 104. Cité par Andrew Scobell, "The Chinese Way of War", in John Andreas Olsen & Martin Van Creveld (Eds.), *The Evolution of Operational Art – From Napoleon to the Present*, *op. cit*., 210.
[170] La bataille de Muye (1046 av.jc) signa l'établissement de la dynastie des Zhou, notamment par le massacre de toutes les troupes adverses.
[171] Ralph D., Sawyer, "Chinese Strategic Power: Myths, Intent and Projections", *Journal of Military and Strategic Studies*, Summer 2006, Vol. 8, Issue 4, page 17.
[172] Arthur Waldron, *The Great Wall of China: From History to Myth*, Cambridge University Press, 1990.

Chine a tiré de grands succès et de grands échecs, tels que la capture de l'empereur Ming Yingzong (明英宗), à Tumu, en 1449 lors d'un raid trop audacieux sur les arrières mongols.[173]

Bien sûr, les stratèges chinois n'ont jamais délaissé la ruse au seul profit de la force brute. Dès le premier chapitre de l'*Art de la guerre*, Sun Zi écrit que *« la guerre est la voie* [道 dao] *de la duperie : lorsque capable, exhibez l'incapacité. Lorsque prêt à mobiliser vos forces, feignez l'inactivité. Lorsque votre objectif est proche, faites en sorte qu'il apparaisse distant ; lorsque distant, donnez l'illusion qu'il est proche ».*[174] Tout est question de circonstance : en situation de faiblesse relative à l'adversaire et vu le coût d'un affrontement militaire, l'utilisation de la tromperie, de la surprise, et des stratagèmes a toujours été utile pour favoriser la victoire.[175]

Selon Sawyer, se montrer *« absolument flexible »* comme l'exhortent les *Classiques militaires* suggère donc de savoir trouver un équilibre et utiliser en combinaison les tactiques orthodoxes (*« conventionnelles »*) et non-orthodoxes (*« non-conventionnelles »*) pour parvenir à la victoire. L'orthodoxe est rendu en chinois par le caractère 正 (*zheng*). Il renvoie généralement à la guerre conventionnelle, frontale : l'approche directe. À l'inverse, le non-orthodoxe est rendu par le caractère 奇 (*qi*), qui exprime le non-conventionnel, l'indicible, la surprise. Leur relation, dynamique et réciproque est semblable à celle du 陰 (*yin* l'obscur) et du 陽 (*yang*, lumineux), ou du visible 形 (*xing*, forme) et de l'invisible 無形 (*wuxing*, informe).[176] Dans ce jeu continu, l'orthodoxe peut devenir non-orthodoxe si l'adversaire s'attend à une attaque non-orthodoxe, alors qu'abuser du second serait trop prévisible, et deviendrait orthodoxe... !177 Le bon général saura donc passer de l'un à l'autre et les combiner pour désorienter son adversaire. En somme, l'officier de talent saura rester énigmatique, manier l'ambiguïté, éviter la démarche prévisible, feindre, passer sans relâche du conventionnel au non-conventionnel. De cette façon, il contraint l'adversaire à la confusion, le pousse à réagir d'une façon attendue, et l'encourage, anxieux, à disperser ses forces pour couvrir chacune de ses vulnérabilités. Tôt ou tard, il prêtera le flanc à l'estocade finale…[178] Sun Zi écrit : *« dans la guerre* (…) *les mutations entre orthodoxe et non-orthodoxe sont inépuisables. Ils se reproduisent mutuellement en un cycle sans fin. Qui peut en venir à bout ? »*[179] Dans les *Six arcanes stratégiques* on lira : *« les tactiques orthodoxes et non-orthodoxes sont permises par les inépuisables ressources de l'esprit »*.[180]

La littérature militaire chinoise rend donc sans aucun doute un hommage particulier à la lutte non-conventionnelle. La collection des *Trente-six stratagèmes* (三十六計) rassemble de telles leçons. Sa popularité demeure grande dans la Chine contemporaine, que ce soit auprès de la population ou auprès des soldats, qui en firent un sujet d'étude aussi commun qu'approfondi.[181]

---

[173] Frederick W. Mote. "The T'u-Mu Incident of 1449." In Edward L. Dreyer, Frank Algerton Kierman and John King Fairbank (Eds.) *Chinese Ways in Warfare*, Harvard University Press, 1974.
[174] Ralph D Sawyer, *The Tao of Deception, Unorthodox Warfare in Historic and Modern China*, *op. cit*, page 58.
[175] Pour d'autres auteurs que Sun Zi, le lecteur peut se referrer aux écrits du facétieux Jiang Ziya, auteur du *Liu Tao*, l'un des 7 classiques militaires (traduction de Ralph Sawyer). Dans le chapitre 7 « Refined Attacks » se trouvent ainsi quantité d'admonitions aux stratèges pour tromper l'adversaire.
[176] Ralph D. Sawyer, *The Tao of Deception – Unorthodox Warfare in Historic and Modern China*, *op. cit.* 58
[177] *Ibid*. 64.
[178] *Ibid*. 59.
[179] Selon la traduction de Sawyer. La citation originale en anglais: "In warfare the strategic configurations of power... do not exceed the unorthodox and orthodox, but the changes of the unorthodox and orthodox can never be completely exhausted. The unorthodox and orthodox mutually produce each other just like an endless cycle. Who can exhaust them?". *Ibid*. 165.
[180] Tel que cité par : *Ibid*. 326
[181] *Ibid*. 355.

A priori compilés durant les Ming puis circulés sous le manteau, le nom de leur auteur n'est pas connu avec certitude. Ils sont un florilège de récits de batailles quasiment perdues d'avance, où un faible parti triomphe de plus fort que lui en usant d'une ruse pour renverser la situation à son avantage. Selon Sawyer, ses enseignements seraient basés sur les principes de l'*Art de la guerre*, y offrant une belle illustration littéraire.[182] Parmi les stratagèmes les plus connus, le piège de la ville vide (空城計) s'inspire d'un haut fait d'armes de Zhuge Liang (諸葛亮), un des stratèges et militaires chinois les plus célébrés de l'histoire de l'époque des Trois Royaumes (三國). Dans cette belle histoire, l'officier est coincé dans sa forteresse de Yin-ping et sait qu'un solide parti ennemi mené son ennemi juré Sima Yi du royaume de Wei converge vers lui. Sans possibilité d'évacuer et d'appeler des renforts amis, Zhuge Liang décide de rester sur place et, à rebours de toute logique apparente, fait connaître à son ennemi sa faiblesse. Il baisse les drapeaux, fait taire ses tambours, et ouvre en grand les portes de ses fortifications. Sima Yi, observant de loin la scène, est saisi par le doute. Il sait que son adversaire est talentueux et coriace, aussi estime-t-il que cette démonstration de faiblesse n'est qu'un piège destiné à l'attirer dans quelque fourbe embuscade… et évacue la région ! Par ce jeu de double-tromperie, Zhuge Liang réussit à garder une longueur d'avance sur le raisonnement de son adversaire et finalement aussi, à vaincre sans combattre...[183] Alors, violents ou pacifiques, défensifs ou offensifs, conventionnels ou indirects, les anciens stratèges chinois ? Plutôt attentifs aux circonstances et *absolument flexibles*.

[182] *Ibid*. 357.
[183] *Ibid*. 362–71.

Chapitre 2 : Océan, continent et longue durée

Une histoire militaire amarrée au continent

Un milieu continental géostratégique

Au nord-ouest de la Chine, le paysage s'étend et s'éclaircit. Déjà forte à Pékin, la continentalité due au régime des vents d'ouest dominants devient évidente. Avec elle, l'aridité et les écarts de température s'accentuent en voyageant en direction du soleil couchant alors que la présence humaine décroit progressivement. Dans cet immense espace d'Asie intérieure entre la mer du Japon et l'Oural, la latitude détermine la séparation entre les milieux : forêt, steppe et désert. L'importance des précipitations ne compte pas autant que le phénomène d'évaporation pour décider de la présence ou non de la végétation. À mesure que le rayonnement solaire se renforce en descendant vers le sud, la toundra laisse ainsi sa place à l'herbe, qui laissera la sienne à la caillasse puis au sable, facilitant dans l'histoire certaines formes de peuplement. Dans cette terre aride, les rivières coulent de l'extérieur vers l'intérieur, s'asséchant au contact du désert.[184]

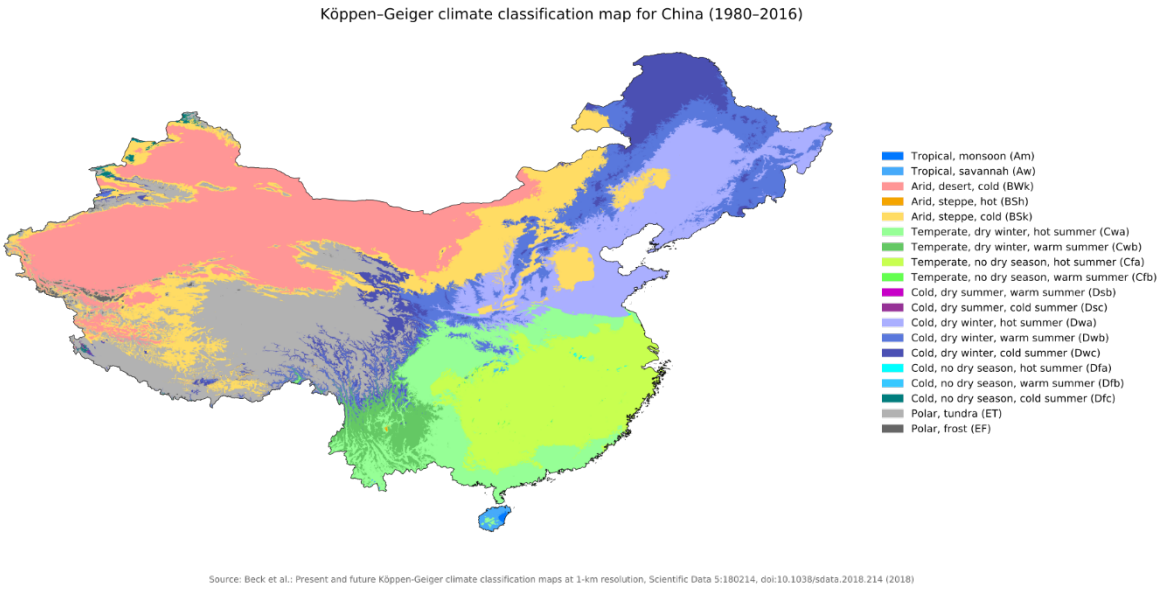


Figure 5 Les climats en Chine. Source.[185]

Au nord de la Chine dominent les prairies courant de la Mandchourie jusqu'à l'est de la Hongrie. Traversant la Mongolie puis la Dzoungarie et la vallée fertile de l'Ili au nord-ouest de l'actuel Xinjiang, ces étendues sont bordées au nord par les forêts glaciales de Sibérie et au sud par les

[184] Peter C. Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, Harvard University press, 2005 page 23.
[185] Beck, H.E., Zimmermann, N. E., McVicar, T. R., Vergopolan, N., Berg, A., & Wood, E. F, "Present and future Köppen-Geiger climate classification maps at 1-km resolution", *Nature Scientific Data*.

inhospitaliers déserts et les plateaux montagneux. Expression d'un gigantisme sans limites, de l'horizon vide et de l'indéterminé, c'est le domaine flou de la non-frontière, du contact ambigu entre espaces civilisationnels qui se croisent et se séparent de l'Europe orientale à la Chine.[186] L'espace longtemps non balisé peut se ressembler des milliers de kilomètres durant. Ses collines pauvres ont longtemps rendu la vie difficile aux sédentaires, ses forêts constituant le milieu des chasseurs-cueilleurs et les steppes celui du mode de vie davantage pastoral.[187] Pareilles à l'océan, ces plaines sont difficiles à occuper en permanence. Elles se traversent, forcé à vivre de peu et de mouvement permanent, à monter à cheval ou à succomber à ses rigueurs.

Au sud, une longue bande désertique y succède, du Gobi à l'Arabie. À partir de la Chine et au-delà de l'actuelle province du Gansu s'étend la Dzoungarie, dont le climat se désertifie à mesure que l'on voyage vers le sud-ouest. De là, on accède par un certain nombre de passes au bassin du Tarim (ou Altishahr) et son immense et intimidant désert du Taklamakan : *« le lieu d'où on ne sort »* en langue turcique.[188] Pour ne pas se perdre dans son immensité, les marchands et les soldats y naviguaient aux étoiles d'une oasis à l'autre, îles dispersées dans le vide continental. Plus tard, la surface plane et balayée par les vents du lac asséché de Lop Nor servit à des dizaines d'essais nucléaires chinois et demeure aujourd'hui très contaminé par la radioactivité.

Avec une dépression de Tourfan assez bien irriguée servant de corridor vers le cœur de la Chine, les grands bassins de Dzoungarie et du Tarim constituent le Xinjiang moderne, grand comme trois fois la France. Entouré de barrières montagneuses empêchant les moussons d'y parvenir, le climat est très sec. Quasi-fermé, le Xinjiang est isolé de l'Asie occidentale par les massifs de l'Hindu Kush, du Pamir et du Tian Shan, du sous-continent indien par les chaînes du Karakoram, du Kunlun et de l'Himalaya, et enfin de la Chine par les défilés du Gansu, les steppes mongoles et le désert de Gobi. James Millward rappelle que dans cet espace se trouve le second sommet le plus haut, le K2 culminant à 8600 mètres, et le second point le plus bas du monde, à Tourfan avec – 154 mètres. Le Xinjiang, et plus particulièrement sa section sud, le bassin du Tarim, matérialise à lui seul l'Asie centrale dans le sens géographique absolu du terme, à équidistance des mondes méditerranéen, indiens et chinois, n'appartenant ni vraiment à l'Est ni à l'Ouest.

« Pivot de l'Asie » selon l'expression d'Owen Lattimore, le Xinjiang demeura sur la longue durée et pour chaque empire régional (mongol, tibétain, russe, chinois) à la fois une périphérie, un lieu d'échanges et un espace d'affrontement.[189] Couloir continental d'invasion à double sens, tantôt en direction de la Chine, tantôt en direction de l'étranger, la région constitue donc depuis des millénaires une zone tampon disputée entre la Chine et ses adversaires. Lorsque la Chine était puissante (dynasties des Han, des Tang, des Qing), elle s'y est établie. Mais lorsque celle-ci était faible, elle l'abandonnait à ses ennemis. Par à-coups, l'autorité impériale s'est projetée dans les profondeurs des immensités eurasiatiques, et à d'autres, ce sont les occupants de ces espaces qui ont pénétré l'Empire. Ce n'est donc que par intermittence que le Xinjiang a été sous

[186] C'est l'interprétation, aujourd'hui très partagée, du géopoliticien et explorateur américain Owen Lattimore. Voir Owen Lattimore, *The Inner Asian Frontiers of China*, Boston: Beacon Press, 1940 (republié en 1962). Et Owen Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, Little, Brown and Company, 1950.
[187] Lire le premier chapitre de Owen Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*.
[188] Emmanuel Lincot, *Chine et terres d'Islam – Un millénaire de géopolitique*, Puf, 2021, page 25.
[189] Owen Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*.

contrôle, partiel, de la Chine. Mais à chaque occasion, on peut dire sans prendre trop de risques que la région est revenue dans l'histoire chinoise en tant que secteur-clé de la *frontière*.

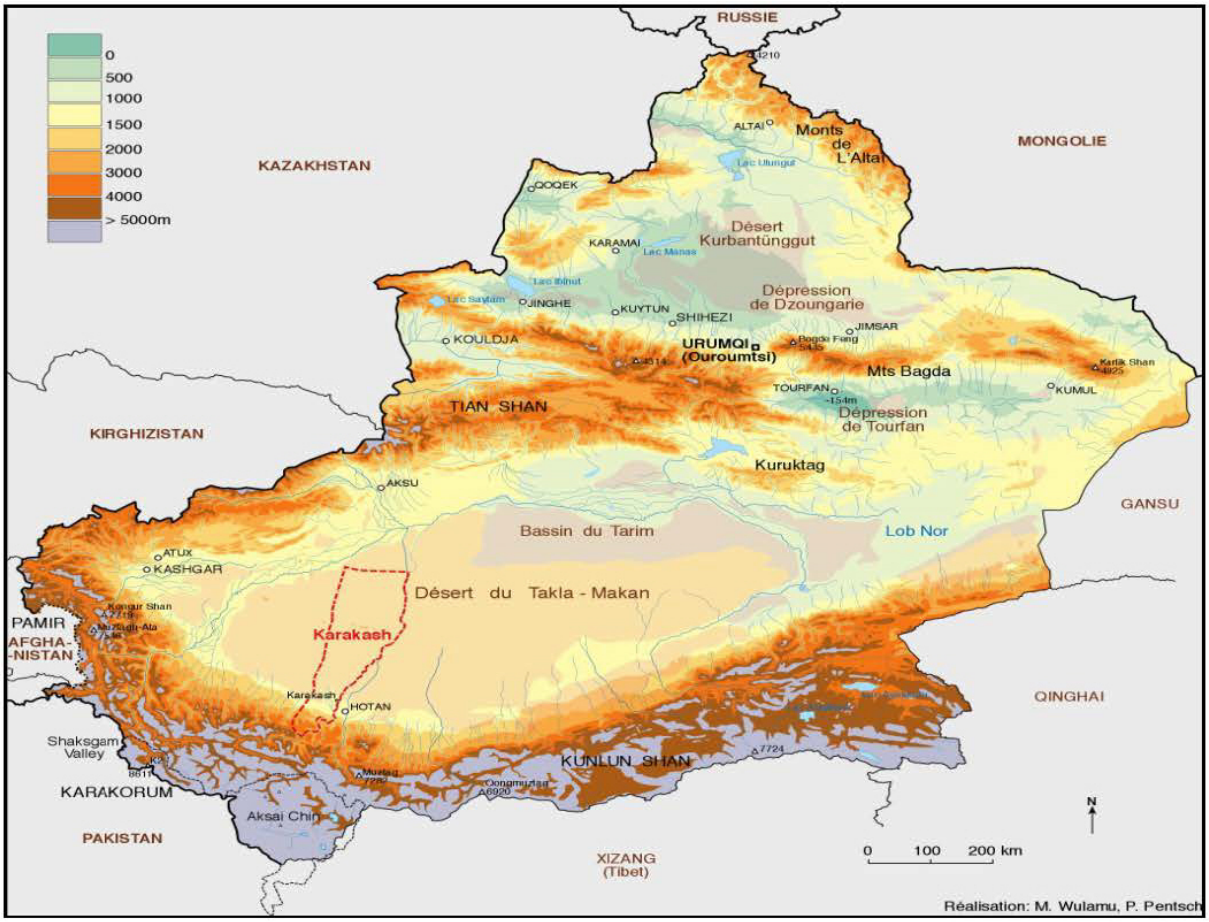


Figure 6 Topographie du Xinjiang actuel. Source.[190]

De l'Asie centrale, aucun chercheur ne s'est jamais mis d'accord sur une définition de frontières fixes. Ces dernières, y compris celles de la Chine, se sont davantage caractérisées par un mouvement d'allers et retours à travers des espaces mieux définis par l'ambiguïté et la dilution progressive des loyautés. Seuls les Mongols sont parvenus dans l'histoire à en devenir les seuls maîtres, et brièvement. Comme l'ont remarqué des connaisseurs aussi remarquables qu'Owen Lattimore et Peter Perdue, la limite de l'expansion des empires dans des espaces aussi pauvres mais sans barrières, celui de la Chine comme les autres, est surtout le fait d'un épuisement du rendement du pouvoir de l'État, nourri par la tyrannie des distances et un milieu naturel hostile. Recourir à des expéditions militaires à répétition n'y changeait rien, leur ravitaillement ne suivant plus ou étant facilement coupé par des pillards montés…[191] Il était alors bien difficile, dans ces immensités arides et froides, de définir des frontières fixes, puis de les défendre. Les territoires des uns et des autres se chevauchaient alors, bien littéralement. Entre la civilisation de l'empire du milieu et ses voisins devait s'instaurer un rapport de force évolutif et s'étalant

[190] Une réalisation de M. Wumalu et P. Pentsch.
[191] Voir note de bas de pages 176 et 177.

autant sur l'histoire que l'espace. C'est pour Jacques Ancel la nature d'un phénomène frontière, comme l'expression d'un équilibre de volontés opposées.[192]

Yumen, la porte de Jade (玉門關), Jiayuguan (嘉峪關), Xiyu (西域)…, ces noms portent depuis l'antiquité l'expression de la séparation culturelle entre les Chinois et les nomades, exprimant dans les recueils historiques des premiers l'ouverture aux confins du Gansu des grands espaces sauvages. Longtemps, on pensait que seuls les aventuriers, les militaires, les marchands et les miséreux étaient assez fous pour s'y aventurer. La séparation est d'ordre mystique : l'ouest, rappelle Lincot, évoque *« dans la cosmogonie des Anciens chinois la région des neuf obscurités. Le Dragon Flambeau y veille. L'univers est suspendu à son rythme. S'il aspire, c'est l'été. S'il souffle, c'est l'hiver ».*[193] Aujourd'hui, l'expression chinoise 喝西北風, *« boire le vent du nord-ouest »* soufflant l'hiver, reste utilisée pour signifier mésaventure et dureté de l'existence.

Ce vent froid du continent, c'est aussi celui dont souffrirent des générations de Chinois en exil : prisonniers de droit commun, les *« réformés par le travail »* du *lao gai* (勞改), mais aussi les officiels de renom tombés en disgrâce et punis par l'imposition d'une longue mission sur la si dangereuse frontière. La vision d'un Xinjiang comme prison n'est donc pas une innovation de l'ex-gouverneur Chen Quanguo (陳全國), mais une tradition chinoise ancrée. On y retrouvera le célèbre commissaire impérial Lin Zexu (林則徐), dont les Britanniques prirent prétexte des mesures contre l'opium au Guangdong pour déclencher la guerre de 1840, épisode tragique préfigurant une génération plus tard la chute aux mains de l'Occident industrialisé du Céleste Empire. Cet homme courageux ne sera pas le seul, ces allers-retours des hauts fonctionnaires entre le littoral et le désert trahissant une tendance à appliquer les mêmes politiques à tous les *« barbares »*, que ceux-ci proviennent du continent ou de l'océan. Cette tradition d'exil donnera néanmoins lieu à une étonnante *« littérature de l'ouest »* (西部文學) par les déplacés eux-mêmes, trouvant dans le travail et les rigueurs du climat la source d'une purification de l'âme.[194]

Par sa dangerosité même, l'ouest fut également dans l'imaginaire chinois l'espace exaltant des grandes épopées militaires et explorations, des pérégrinations diplomatiques de Zhang Qian (張騫) de la dynastie Han aux grandes manœuvres de Zuo Zongtang (左宗棠) au crépuscule de l'empire Qing. Sur plusieurs millénaires, quantité d'officiers chinois se feront ainsi un nom sur la *frontière*… Le milieu peut d'ailleurs réveiller chez les Occidentaux des sentiments connus. Sous certains aspects, l'imaginaire de l' *« Occident de la Chine »* selon la formule de Thierry Kellner[195] se rapproche autant du *Limes* romain que de l'Extrême-Orient russe… Territoires progressivement colonisés à la bordure d'empires en expansion, chacun à sa manière occupa dans les représentations des conquérants la place d'un espace hostile progressivement civilisé, l'effort étant à chaque fois accompagné de la mise au pas des résistances autochtones. Si *Jiayuguan* marqua donc longtemps l'avancée la plus occidentale de la Grande Muraille (長城), les Qing se lancèrent ensuite dans une dernière conquête à bien des égards génocidaire de la

[192] Pour Jacques Ancel, célèbre géographe français, « La frontière est donc un « moule plastique » qui prend forme avec les « pulsations » de l'histoire. Il gonfle, se rétracte, vibre tant que l'Etat se fixe. D'abord amorphe, la nation se forme dès qu'un esprit et une volonté s'affirment. Ces volontés vont s'opposer aux volontés voisines. Les frontières molles se recroquivillent, se raidissent. (…) De pressions mesurées naît l'équilibre. » Voir Jacques Ancel, *Géographie des frontières*, Gallimard, 1939, page 147.

[193] Emmanuel Lincot, *Chine et terres d'Islam – Un millénaire de géopolitique*, Puf, 2021, page 67.

[194] L. J. Newby, « The Chinese Literary Conquest of Xinjiang », *Modern China*, Vol. 25, No. 4, octobre 1999, pages 451-474.

[195] Kellner, T., *L'occident de la Chine: Pékin et la nouvelle Asie centrale (1991-2001)*, Graduate Institute Publications, Genève, 2008.

Dzoungarie. Le mode de vie nomade y périra à la fin du 19ème siècle sous la triple pression chinoise, britannique et tsariste, forçant au gré de larges intérêt géostratégiques et au fil de la baïonnette son acculturation aux codes du monde sédentaire moderne.[196]

Opposition des hommes et des milieux

Comme l'aurait écrit Confucius, *« par nature les hommes se ressemblent mais leur mode de vie les sépare »* (性相近、習相遠).[197] Pour les Chinois, l'ouest est au long de l'histoire impériale resté le domaine du barbare (野蠻) en tant qu'altérité même de l'homme civilisé (文人). Même si l'historiographie chinoise lui reconnut des capacités de résistance physique hors du commun, il demeura dans les descriptions un sauvage se délectant de viande crue et un fourbe dépourvu de qualités morales. Il est le nomade dont *« la tente, l'animal en pâture, le guerrier monté, et le mode de vie mobile mais précaire revient dans les descriptions des peuples de l'Eurasie centrale des Scythes au dernier des Mongols »*.[198] Les termes déshumanisants les décrivant ne correspondent guère aux lieux communs actuels attribuant leur assimilation progressive à la générosité de la Chine. Ainsi, jusqu'au milieu du 20ème siècle, les caractères chinois signifiants *« barbare »* comprenaient le radical 犭(quan)**,** les classant au rang animal dans la grammaire sinophone.[199] L'usage du mot *« barbare »* et de 犭 ne disparurent qu'au milieu du 20ème siècle, alors que le monde décolonise, pour être remplacé par le plus politiquement correct *« minorité ethnique »* (少數民族).[200] C'est que Pékin, décidé à garder les dominions conquis par les Qing, tentait alors de se placer en *leader* d'un tiers-monde libéré des entreprises coloniales…

C'est pourtant le rapport de force, fût-il militaire ou commercial, qui domina des siècles durant les relations entre Chine et les peuples d'Asie intérieure. D'après Yu Qian (於謙 1398–1457), *« en ce qui concerne le contrôle des barbares Yi et Di, nous devrions certainement à la fois les intimider avec une force militaire formidable et les chérir d'actes de gentillesse et de loyauté »*.[201] Carotte et bâton donc. Un troc diplomatique à grande échelle suivait : échange de cadeaux, otages, femmes chinoises promises au mariage avec des chefs nomades afin de gagner leur loyauté... Ces derniers étaient donc dépendants du commerce avec la Chine, avec laquelle ils échangeaient des denrées difficiles à obtenir dans la steppe, comme le thé et des ustensiles

[196] L'épisode est le mieux raconté par James Millward, *Eurasian Crossroads – A History of Xinjiang*, Columbia University Press, 2007. Voir en particulier les chapitres trois et quatre.
[197] Tel que cite par Chen Jau-hwa , "The Conceptions of "the Distinction of Yi (Barbarians) and Xia (Chinese)" [夷夏之 辨] in Chinese Culture and Society –Culturalism or Cultural Chauvinism?", manuscript non publié ou publication au statut inconnu.
[198] Peter C. Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit.,* 21.
[199] Un « radical » en chinois est un système de classification à l'avant d'un caractère, dont la plupart indiquent à la fois sens et son.
[200] Magnus Fiskesjö*,* "The Animal Other - China's Barbarians and Their Renaming in the Twentieth Century", *Social Text 109*, Vol. 29, No. 4, Winter 2012.
[201] Yu Qian HMJSWBa [皇明經世文編] Huang Ming jing shi wen bian. Ming Chong Zhen Ping Wu Tang ed. 38 vols. Taibei. Vol. 4, page 203. Cité par Alistair Iain Johnston, *Cultural Realism – Strategic Culture and Grand Strategy in Chinese History*, *op. cit.,* page 214. Citation originale de Johnston : "As for China's controlling the Yi and Di, we should certainly intimidate them with military awesomeness and cherish them with kindness and trustworthiness".

manufacturés.[202] Ces échanges constituaient un prétexte utile aux barbares pour commercer[203] et les Chinois donnaient parfois plus que ce qu'ils recevaient pour démontrer leur supériorité.[204] Forts de ce commerce avec la Chine, les nomades gagnaient en puissance relative contre leurs propres rivaux des steppes, ce dont les Chinois jouaient en retour en distribuant des privilèges diplomatiques et commerciaux à l'un ou à l'autre en fonction de leurs intérêts stratégiques.[205] Cette manière de *« jouer les barbares les uns contre les autres »* a encore un beau futur devant lui ; certains susurrent que la Chine n'en a pas tout à fait fini avec de tels usages.

Faire montre de fermeté était une question de crédibilité pour des dynasties ayant le souci de ne pas paraître faibles face à des barbares vus comme insatiables. Le commerce était fréquemment coupé, véritables *boycotts* de représailles diplomatiques dans le but de faire pression sur eux. Mais l'effort était souvent contreproductif en affamant des nomades ne pouvant compter sur une agriculture stable et les poussant au pillage... La frigidité et l'instabilité du climat ont aussi et bien des fois eu raison des herbages vitaux aux cheptels des nomades, la famine excitant les rivalités entre tribus et poussant certaines au mouvement contre les campagnes chinoises.[206] Cette opposition entre monde sédentaire et nomades déboucha sur le maintien d'un imaginaire hostile de part et d'autre de la *frontière*. Comme le montre Johnston, un champ lexical féroce caractérisait ainsi chez les Chinois cette menace nomade latente, avec la redondance de termes tels qu'extermination (滅), destruction (破), attaque (攻), extirpation (殘), recherche et destruction (搜剿), etc...[207] De telles perceptions ont aussi pu rendre la négociation avec ces derniers plus difficile même lorsque celle-ci présentait des avantages pour le camp chinois.[208]

Mobiles, les nomades l'étaient sans doute plus que les chinois. Leurs cavaliers se montraient plus à l'aise dans la steppe que les lourdes armées de l'Empire, souffrant de l'éloignement de leurs bases et d'une logistique capricieuse. Le coût et la lenteur du transport devenaient en effet insupportables une fois que les bataillons quittaient les rares routes carrossables pour poursuivre les pillards sur les terrains herbeux. Perdue rappelle ainsi que de la dynastie Han au milieu du 19ème siècle, aucune armée chinoise n'a réussi à tenir plus de cent jours dans la steppe.[209] Bien sûr, les nomades connaissaient ces faiblesses et en tiraient parti en attirant dans la profondeur de leur périmètre défensif les plus imprudents des officiers chinois, sectionnant au bon moment leurs très vulnérables lignes de vie, avant de les contraindre à un mouvement harassant tout en décimant progressivement leurs colonnes. C'est ainsi que l'ambitieux Empereur Zhengtong (正統) tomba à la suite d'une remarquable manœuvre d'encerclement des Mongols en 1449.[210]

---

[202] Morris Rossabi, "The Tea and Horse Trade with Inner Asia during the Ming," *Journal of Asian History,* No. 4, 1970, pages 136–168.
[203] Peter C. Perdue "The Tenacious Tributary System", *art. cit.*
[204] Cette perspective est mise en valeur dans Hsiao-Ting Lin, "The Tributary System in China's Historical Imagination: China and Hunza, ca. 1760-1960", *Journal of the Royal Asiatic Society*, Third Series, Vol. 19, No. 4, octobre 2009, pp. 489-507.
[205] W. A. P. Martin, "The Northern Barbarians in Ancient China", *Journal of the American Oriental Society*, Vol. 11, 1885, pages 362-374.
[206] Pour ces logiques d'opposition entre nomades et sédentaires, voir le premier chapitre de Peter C. Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*, 2005.
[207] Alastair Iain Johnston, *Cultural Realism – Strategic Culture and Grand Strategy in Chinese History*, Princeton Studies in International History and Politics, Princeton, 1995, page 247.
[208] Wang Yuan Kang, *Harmony and War: Confucian Culture and Chinese Power Politics*, *op. cit.* 144.
[209] Peter C. Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*, 2005, page 40.
[210] Pour la débâcle militaire des Ming à Tumu, voir Wang Yuan Kang, *Harmony and War: Confucian Culture and Chinese Power Politics*, *op. cit.* pages 119-121.

C'est que les nomades ont pu compter durant des siècles sur l'approvisionnement fiable en une denrée décisive : le cheval.[211] Forts de cheptels de grande qualité, ces derniers profitèrent d'un rayon d'action inégalé. Cette mobilité leur permettait de semer les défenseurs et de recourir à des expéditions toujours plus lointaines et ambitieuses, leur octroyant un considérable levier politique et commercial contre la Chine. Le cheval était aussi une excellente monnaie d'échange. Commerciale de prime abord, car les empires chinois ont rarement été auto-suffisants en termes d'approvisionnement en chevaux, nécessaires pour leurs propres armées. Ces derniers étaient donc prêts à payer assez cher pour en obtenir, ce dont les nomades jouaient en retour bien sûr. Outil politique ensuite, car en agitant la menace d'autres raids, les nomades pouvaient espérer extorquer des termes commerciaux plus favorables aux Chinois ou les forcer à leur accorder un statut diplomatique davantage élevé que leurs rivaux. Le cheval resta donc une denrée d'ordre géostratégique critique pour la Chine, la question de leur obtention justifiant des mesures aussi exceptionnelles que l'envoi d'une expédition militaire sanglante dans la très lointaine vallée de Ferghana (Ouzbékistan moderne) durant le règne de Wudi des Hans (漢武帝).[212]

Ces obstacles à la mobilité et problèmes de logistique impliquaient une inversion géographique du rapport de force entre Chinois et nomade, un *point culminant* expliquant en partie pourquoi les avancées de l'Empire se sont longtemps arrêtées à la steppe. Ce n'est qu'à partir de la fin du 18ème siècle, sous pression démographique et à la faveur des progrès de la technologie et des communications, que les Chinois fermeront la frontière et écraseront les dernières organisations politiques nomades. Le territoire de l'Empire arrivera alors à son extension maximale, juste avant sa rencontre frontale avec les impérialismes britanniques, russes puis japonais…

Itinéraires et places fortes

Ces *« endroits de passages »*[213] d'Asie centrale n'ont cependant pas été parcourus que par les nomades et constituaient aussi des foyers de peuplement sédentaires, notamment le long des routes, des cours d'eaux et dans les oasis, tous propices au commerce. Ces deux mondes, l'un mobile et l'autre fixe, n'étaient donc pas aussi opposés qu'on peut le penser et sont au contraire demeurés en constantes relations. En effet, déserts, et montagnes, s'ils pouvaient facilement contraindre les plans d'une armée en campagne, avaient moins de *« pouvoir stoppant »* contre les marchands. *« La géographie cédant au commerce »*[214], ces espaces étaient parcourus par des caravanes faisant le lien entre chacun de ces sites d'échange. L'apport constant en eau des oasis, provenant des neiges fondues des montagnes environnantes et facilité par des techniques d'irrigation provenues d'Iran, garantissait leur subsistance (songeons aux cultures maraîchères traditionnelles de Tourfan). Il permit ainsi la constitution de villes, points d'appui semblables à des escales insulaires, indispensables pour tout conquérant décidé à se maintenir dans le désert.

[211] Gérard Chaliand, « IV. Les cavaliers-archers de la steppe eurasiatique », dans Gérard Chaliang, Odile Jacob (Dir.), *Guerres et civilisations,* Hors collection, 2005, pages 189-220.
[212] Pour plus de détails sur le rôle du cheval et de la cavalerie en Chine, voir H.G. Greel, "The role of the Horse in Chinese History", *The American Historical Review*, Volume 70, Issue 3, avril 1965, pages 647–672.
[213] Selon l'expresion d'Owen Lattimore. Owen Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*.
[214] Peter C. Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op.cit.,* page 21.

Places commerciales par excellence, les oasis payaient parfois le tribu à plusieurs puissances à la fois, et fournissaient aux nomades le grain indispensable à leurs cheptels. Elles passèrent de main en main fréquemment entre les élites locales (Begs, cheikhs), les conquérants nomades (Xiongnu, Timour…) ou les dynasties chinoises (Han, Tang, Qing). Certaines furent éphémères, succombant aux raids ou à la sécheresse.[215] D'autres ont prospéré, telles que Tourfan, Hami, et surtout Kashgar, longtemps ville-monde, centre de culture et de science, avant d'être victime de l'urbanisation sinisatrice.[216] Millward rappelle qu'affubler ces centres au passé aussi riche d'une unique *« identité nationale »* historique, soit chinoise ou turcique, est scientifiquement vain et relève d'arrière-pensées nationalistes.[217] Comme l'écrivait Rudelson *« l'orientation historique du Xinjiang n'était pas interne, mais externe, au-delà des frontières »*.[218]

Longtemps oubliées en Occident, ces oasis siégeaient sur ce que l'on appelle aujourd'hui et abusivement les *« routes de la soie ».* Expression popularisée par le géologue et géographe allemand Ferdinand Von Richthofen (1833-1905) à la fin du 19ème siècle[219], elles suscitent encore dans les consciences occidentales un émerveillement exotique à l'idée d'une route continue reliant la lointaine Chine à l'Occident depuis l'antiquité, charriant richesses orientales et chinoiseries de bazar en bazar. En réalité, il ne s'agissait pas d'une route au sens moderne, mais bien d'innombrables itinéraires commerciaux transasiatiques, tous entrecoupés de mille intermédiaires et étapes. Il est donc assez improbable qu'un seul marchand eut jamais traversé l'ensemble de la *« route »*. Sûrement davantage que de soie, c'est d'ailleurs plutôt de commerce de pierre de jade, de thé et de sel dont il s'agissait.[220] Outre des biens de consommation, ces voies d'accès charriaient foules de marchands, alimentant un échange culturel dynamique entre Asie du Sud, de l'Ouest, et de l'Est. C'est donc aussi par ces *« routes de la spiritualité »* qu'ont voyagé vers la Chine le bouddhisme, avant que celui-ci ne soit supplanté au Xinjiang par un islam[221] dont la cohabitation avec l'Empire se révèlera aussi conflictuelle que féconde.[222]

Le contrôle de ces itinéraires et de ces villes constituait donc un enjeu géostratégique important des millénaires durant. C'était d'abord le cas pour les empires nomades, convoitant les oasis de Dzoungarie, du bassin du Tarim et de la vallée de Ferghana afin de pouvoir taxer le commerce entre l'Iran et la Chine (Qarakhanide, Timouride).[223] C'était aussi le cas des dynasties chinoises, désireuses de couper les vivres aux nomades, conquérant plusieurs fois ces terres sans toutefois vraiment parvenir à s'y maintenir longtemps et solidement.[224] C'est ainsi que les oasis les plus orientales, telles que les portes du désert de Tourfan et Hami, ont longtemps entretenu des relations tributaires avec le Céleste Empire et ont fourni des bases avancées pour ses garnisons.

---

[215] *Ibid.* 25.
[216] Emmanuel Lincot, *Chine et terres d'Islam – Un millénaire de géopolitique*, *op. cit.* 25.
[217] James Millward, *Eurasian Crossroads – A History of Xinjiang*, *op. cit.*, xiii.
[218] Justin Jon Rudelson, *Oasis Identities: Uyghur Nationalism along China's Silk Road,* Columbia University Press, 1997, page 42.
[219] C'est-à-dire en plein « grand jeu » pour le contrôle de l'Asie centrale. Richthofen lui-même avait des motivations géopolitiques. Nous y reviendrons.
[220] Lincot routes de la soie déconstruction d'une appellation. Thierry Zarcone, *La Route du Jade. Un voyage de vingt siècles*, Paris, Autrement, 2001.
[221] Michel Espagne, Svetlana Gorshenina, Frantz Grenet, Shahin Mustafayev et Claude Rapin (dir.), *Asie centrale - Transferts culturels le long de la Route de la soie*, Editions Vendémiaire, 2016.
[222] C'est tout le sujet du passionnant ouvrage d'Emmanuel Lincot, *Chine et terres d'Islam – Un millénaire de géopolitique*, *op. cit*.
[223] Peter C. Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op.cit.*, 24.
[224] Du moins, jusqu'aux Qing, qui fermeront la frontière comme on le verra.

« Routes stratégiques » donc s'il en est. Le stratège chinois contemporain Zhang Wenmu (張文木) explique qu'à l'ouest du corridor du Gansu, lien direct entre la Chine intérieure et l'Asie centrale, deux routes se sont longtemps offertes aux expéditions militaires chinoises : l'une au nord du massif du Tianshan, en direction de la vallée de l'Ili et passant par la Dzoungarie (nord-Xinjiang) ; l'autre au sud, empruntant le bassin du Tarim (sud-Xinjiang) et se dirigeant vers le corridor de Wakhan (actuelle frontière sino-afghane) et le col de Karakorum (actuelle frontière sino-pakistanaise, à proximité du Cachemire). La route nord, dont l'altitude est dégressive d'est en ouest, a ainsi fourni un moyen relativement aisé pour voyager vers l'ouest en suivant la rivière Ili. En 1931, Seisirou Itagaki, futur ministre japonais de la guerre, en dira que *« depuis des temps immémoriaux, la région d'Ili a été un point de communication clé avec l'Occident »*.[225] L'itinéraire sud, par le plateau des Pamirs, présentait des qualités topographiques inverses, et facilitait les manœuvres d'ouest en est. A son débouché, la région de Kashgar a donc toujours figuré comme un point d'étranglement, entre les accès provenant de la vallée de Ferghana et du corridor de Wakhan à l'ouest et au sous-continent indien au sud. Pour Zhang, le contrôle du plateau des Pamirs demeure donc depuis ces temps reculés un enjeu militaire très important.[226] Pour illustrer toute la continuité du caractère géostratégique de ces espaces, celui-ci écrit : *« la sécurité du nord-ouest de la Chine est passée d'un problème Hun sous la dynastie Han, à un problème islamique sous la dynastie Tang, à un problème russe aux 17e et 18e siècles ».* Or de tels accès à la Chine seraient toujours utilisés selon lui pour *« l'infiltration et le financement des activités séparatistes au Xinjiang »*, justifiant que l'Armée populaire de libération (APL) continue, à l'instar de ses très illustres ancêtres, d'y accorder une attention maximale.[227]

Déni d'accès antique contre les Xiongnu

Plusieurs fois, la Chine croisera le fer avec ses ennemis le long de telles routes. C'est d'abord le cas de la dynastie Han (漢朝 - 206 – 220), la première à se projeter de façon décisive vers l'Asie centrale et trouvant sur son chemin un très puissant ennemi. Une confédération de tribus s'y coalise en effet autour du 3ème siècle avant notre ère pour former le puissant empire Xiongnu (匈奴) s'étendant sur les grands territoires mongols et dzoungars. Pour les Hans qui ont fait du confucianisme leur idéologie d'État, les Xiongnu représentent l'altérité même. Ces derniers, lointains cousins des Huns qui provoquèrent le chaos jusqu'en Occident, sont décrits par Sima Qian comme archétypes du barbare rustre et sanguinaire.[228] Pour Lewis, c'est également à cette époque que s'enracina l'idée d'une frontière civilisationnelle séparant la civilisation chinoise, agraire et sédentaire, de son voisin nomade :[229] *« La Chine est d'abord apparue comme unifiée grâce à l'invention d'une dichotomie chinois/nomade, une bipolarité qui s'ancrera durablement dans la civilisation chinoise »*.[230] Une des premières expressions d'une stratégie de déni d'accès

[225] Tel que cité dans Zhang Wenmu [張文木], « The Silk Road and the Security of China's Western Regions - Historical Conditions [絲鋼之路與中國西城妾全 一兼論中亞地區力量崛起的歷史條件、規律及其因應戰略] », World Politics [世界政治], No.3, 2014, pages 4-27 (5).
[226] *Ibid*. 7.
[227] *Ibid*. 13.
[228] Mark E. Lewis, *The Early Chinese Empires - Qin and Han*, *op. cit.*, 134.
[229] *Ibid*. 128-155.
[230] *Ibid*. 134.

nait alors pour Owen Lattimore, *« de cette tentative d'exclure physiquement ces barbares de la zone solidement occupée par l'agriculture et la civilisation chinoises »*.[231]

Au grand dam des Hans, les Xiongnu exercent alors une forte influence sur le bassin du Tarim et la dépression de Tourfan, d'où ils tirent vivres et revenus en rançonnant les oasis.[232] Forts de ces positions, les Xiongnu recouraient fréquemment à des raids sur le territoire des Hans. Dès – 200, Liu Bang (劉邦 ou Han Gaozu 漢高祖), fondateur dynastique très mythique, essuie une défaite militaire importante contre les Xiongnu, forçant les Hans à la prudence. À partir de – 198, ceux-ci sont même forcés de reconnaître le prestige des *Chanyu* (單于) nomades. Contre une promesse de stabilité sur la frontière, la Cour offre ainsi ses filles en mariage aux chefs barbares, et leur paye le tribut (cadeaux, or, soie, grain). C'est le *Heqin* (*« paix et parenté »* 和親), politique alors pragmatique car poursuivie en temps de faiblesse militaire relative, mais qui fut aussi perçue comme une humiliation politique intolérable par les Hans.[233] Ils considèrent cependant que cette politique servira à affaiblir les Xiongnu, que les mariages les forceront à l'acculturation, et que leur goût immodéré du luxe couplé à leur dépendance au commerce entraînera leur décadence et leur endettement, présentant l'opportunité de contre-attaquer...[234]

Par ce moyen, les Hans tentent aussi de négocier avec les Xiongnu un partage clair entre leurs sphères d'influence. L'Empereur Wen (文帝 – 180 ; – 157) déclare alors au *Chanyu* Xiongnu : *« au nord des longs murs se trouvent les Etats de ceux qui tirent à l'arc, ceux-ci répondent du Chanyu ; au sud des longs murs se trouvent les maisons de ceux qui portent bonnet et ceinture et que de façon parallèle, je contrôle ».*[235] Mais les accords passés avec les Xiongnu sont rompus les uns après les autres, et les raids sur la Chine ne cessent pas. Alors que les Chinois attribuent cette attitude à la perfidie des barbares, elle était en fait pour Nicola Di Cosmo le reflet de l'absence chez les nomades d'une autorité centralisée en capacité de faire respecter ces accords.[236] Puisque pour le nouvel empereur Wudi (漢武帝 – 140 ; – 87) la négociation avec les barbares n'a jamais porté ses fruits, il ne restait alors que l'instrument militaire pour les mater. L'intérieur de la Chine étant fermement sous son contrôle, Wudi murit le plan risqué d'une embuscade contre ses ennemis, qui échoue, et débouche sur une guerre de longue haleine…[237]

Wudi et ses stratèges mettent alors au point au autre plan. Les Xiongnu se sont fait des ennemis à travers les *« territoires de l'ouest »* (西域) et les Chinois estiment que les nomades Yuezhi (月氏), déplacés du Gansu au Tarim, sont disposés à une alliance de revers permettant une prise en tenaille par le sud de leur adversaire. L'objectif dès lors est de les forcer à évacuer non seulement le Tarim mais aussi Tourfan à proximité immédiate du territoire des Hans... En –

---

[231] Owen Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 7.
[232] Pour un plus long retour sur ces épisodes, consulter les chapitres deux et trois de Thomas J. Barfield, *The Perilous Frontier - Nomadic Empires and China, 221 B.c. to A.d. 1757,* Oxford: Blackwell Publishers, 1992.
[233] Pour cette politique, le lecteur peut se référer à Nicola Di Cosmo, *Ancient China and Its Enemies: The Rise of Nomadic Power in East Asian History*, Cambridge University Press, 2002, pages 193-195.
[234] Mark E. Lewis, *The Early Chinese Empires - Qin and Han*, *op. cit.*, 132.
[235] Tel que cité dans Mark E. Lewis & Hsieh Mei-yu, "Tianxia and the Invention of Empire in East Asia", in Ban Wang (Eds.), *Chinese Visions of World Order – Tianxia, Culture and Worlds Politics*, *op. cit.*, pages 25-48 (34).
[236] Di Cosmo écrit: "among the Hsiung-nu the figure of the ruler never truly represented a pole of absolute authority in the sense evoked by the notion of sovereignty; in this system the leader was more often the first among equals, whose position of primacy rested ultimately on the consent obtained from other chieftains and members of the tribal aristocracy." Voir Nicola Di Cosmo, *Ancient China and Its Enemies: The Rise of Nomadic Power in East Asian History*, Cambridge University Press, 2002, page 221.
[237] Mark E. Lewis & Hsieh Mei-yu, "Tianxia and the Invention of Empire in East Asia", in Ban Wang (Eds.), *Chinese Visions of World Order – Tianxia, Culture and Worlds Politics*, *op. cit.*, pages 25-48 (37).

138, le diplomate et explorateur chinois Zhang Qian (張騫 – 164 ; – 113) part donc missionné par l'Empereur. Mais rien ne se passe comme prévu : Zhang est capturé en chemin, s'évade, puis est recapturé... Au terme de plusieurs années d'odyssée, ce dernier visite une grande partie de l'Asie centrale du lac Balkhach au Tibet…[238] Il rentre en – 126 en Chine, sans promesse d'alliance mais riche des découvertes qu'il décrit longuement à la Cour, lui faisant prendre conscience de l'existence d'un monde plus étendu qu'imaginé. Zhang Qian décrit aussi les centrasiatiques comme des barbares avides de produits chinois, qu'il serait facile de coopter.[239] En tant qu'expert de la Cour des *« territoires de l'ouest »*, l'homme continue donc à conseiller l'Empereur et est à l'origine d'un autre projet vers l'ouest, en proposant une autre alliance par mariage avec les Wusun (烏孫) contre les Xiongnu. La mission, qui part en - 116, est encore un échec puisque le roi local se méfie et équilibre l'influence chinoise avec celle des Xiongnu en acceptant un mariage de chaque…[240] Cette pratique de jouer les grandes puissances les unes contre les autres deviendra aussi un grand classique du répertoire diplomatique centrasiatique.

Cependant, les Hans progressent militairement et parviennent en – 120 jusqu'à Lop Nor (羅布泊) à l'est du Taklamakan (塔克拉瑪干). La conquête du bassin du Tarim commence.[241] En – 101, la vallée de Ferghana est atteinte par le général Li Guang (李廣) qui y convoite ses cheptels de chevaux.[242] La campagne vers le Xinjiang est cependant très chère en impliquant onze expéditions militaires et des centaines de milliers de soldats, des armées de masse composées de paysans et suppléés par des cavaliers nomades.[243] C'est que les Hans ont réussi à capter la loyauté de certains généraux et petits rois Xiongnu, qui font défection avec leurs troupes. Gâtés par les honneurs et les cadeaux, ils sont invités à s'installer dans les territoires contrôlés par les Chinois (les *shu guo* 屬國) et à retourner leurs armes au service de l'Empereur, lui fournissant ainsi d'excellents cavaliers et divisant les Xiongnu en deux coalitions séparées (sud et nord). Les barbares pacifiés payent le tribut en reconnaissance de leur subordination, flattant la fierté des Han *: « Ebranlés par notre force militaire et alléchés par notre richesse, tous les chefs présentèrent des produits exotiques locaux comme tribut et leurs fils bien-aimés comme otages. Se découvrant la tête, ils s'agenouillent pour rendre hommage au Fils du ciel » !*[244]

En – 60, les Hans ont largement débuté la colonisation de l'est et du sud du bassin du Tarim (Hami, Tourfan, Karashahr) par le déploiement sur ces frontières de soldats vivant de la terre et fondant des garnisons *« agriculturo-militaires »* (*Tuntian* 屯田). Véritables fermes d'État avant l'expression, elles sont renforcées par l'immigration forcée de paysans Han au-delà du Gansu. Cet effort permettra aux armées chinoises de se maintenir au-delà des frontières sans s'imposer à la population locale et d'injecter dans les territoires conquis des populations loyales.

---

[238] Il ne sera pas le seul, suivi entre autres par les voyages de Ban Chao, Ban Yong des Hans de l'est, et Gan Ying (vers le golfe persique).

[239] Yang Qianru [楊倩如], "Comparer Han et Xiongnu et expliquer les raisons du succès ou de l'échec de leurs stratégies dans la région occidentale [漢匈西域戰略成敗的原因—兼論大國的對外真略導向與戰 略信譽]", *Quarterly Journal of International Politics* no. 3, 2016, page 53 – 90 (68).

[240] Mark E. Lewis, *The Early Chinese Empires - Qin and Han*, *op. cit.*, 143.

[241] James Millward, *Eurasian Crossroads – A History of Xinjiang*, *op. cit.*, 21.

[242] Mark E. Lewis, *The Early Chinese Empires - Qin and Han*, *op. cit.*, 144.

[243] Un passage en revue de ces campagnes peut être trouvé dans : Yü Ying-chih, "Han Foreign Relations", dans Denis Twitchett & John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 1 - The Ch'in and Han Empires, 221 B.C. – A.D. 220*, Cambridge University Press, 2008, pages 377 – 462. Consulter en particulier la partie *The Western Regions* pages 405-421.

[244] *Hou Han shu* 88 (Book of the Later Han). Beijing: Zhonghua, 1965, page 2931. Cité par Mark E. Lewis, *The Early Chinese Empires - Qin and Han*, *op. cit.*, 145-146.

De cette façon, les Hans espèrent parvenir à la création de larges zones tampons entre le Gansu et le bassin du Tarim, augmentant leur profondeur stratégique et protégeant leur territoire d'une invasion...[245] D'après Millward, on trouvera de telles colonies militaires chinoises jusqu'aux bords du lac Issik Kul, dans le Kirghizstan moderne.[246] Tours de gardes, et murs complètent ce dispositif de déni d'accès et de prise à revers de l'ennemi... Ce modèle colonisateur va perdurer, et ne connaîtra que des changements assez mineurs jusqu'à la période contemporaine, et son assez tristement célèbre *Société de production et de construction du Xinjiang* (Bingtuan 兵團).

Entretemps, les Hans ont forcé l'allégeance diplomatique des cités-États du Tarim, échangeant avec eux cadeaux et otages, obtenant ainsi leur reconnaissance de l'autorité chinoise contre une promesse de protection militaire. Ce processus ne s'est néanmoins pas fait sans l'usage de la force, selon Hulsewe et Loewe *« par cinq occasions, les officiels Han ont ourdi des meurtres de rois locaux, alors que dans d'autres, les autochtones furent tous passés au fil de l'épée en représailles de leur résistance… »*.[247] Piégé lors d'un banquet, et inaugurant de cette manière une surprenante tradition de règlements de compte politiques au Xinjiang, le roi de Kashgar (alors *Shule* 疏勒) fut prestement décapité après qu'il eût tenté d'assassiner le général Han et conquérant Ban Chao (班超).[248] Si les Han réussirent alors à réorienter les équilibres politiques du bassin du Tarim en leur faveur et à s'y établir quelques temps, ils seront aussi influencés par les oasis, d'où leur viendra mode, musique, danse et surtout… bouddhisme.[249]

Émaillé de succès incontestables, le contrôle par les Hans du Xinjiang restera cependant ténu, intermittent et partiel, la Dzoungarie au nord restant tout du long sous le contrôle des barbares. La conquête des steppes, dépendante du soutien de mercenaires nomades à la loyauté douteuse, s'est aussi révélée onéreuse pour le trésor de la Cour. Les Hans de l'Est font alors l'erreur de se désintéresser de la frontière ouest, tandis qu'en face, l'ennemi se reconstitue et reprend les territoires perdus. Progressivement, le lien unissant les Hans avec ses armées largement formées de supplétifs barbares va céder. De rébellions en pillages, les *nomades pacifiés* se retournèrent contre leur maîtres tandis que les Xianbei (鮮卑) puis les Qiang (羌) remplacèrent les Xiongnu comme menaces principales aux frontières. Au 2ème siècle de notre ère, l'influence des Hans sur les régions de l'ouest est minimale.[250] Dans le *Qian Fu Lun* (潛夫論, *Les Commentaires d'un reclus*), Wang Fu (王符) dénonce la passivité des autorités : *« si vous continuez ainsi, vous atteindrez les rives de la mer de l'est, et voilà quelle sera votre frontière »*.[251] Il ne croit pas si bien dire, les Hans chutent bientôt, et les raids barbares sont de retour au cœur de la Chine.

On le voit, c'est pour des raisons très géostratégiques et le besoin de sécuriser leur frontière des menaces d'un puissant rival que les Hans ont choisi de concentrer leur effort sur l'ouest. Malgré les efforts de Chiang Kai-shek dans la *Destinée de la Chine* de faire accroire que ces *« régions*

---

[245] Mark E. Lewis & Hsieh Mei-yu, "Tianxia and the Invention of Empire in East Asia", in Ban Wang (Eds.), *Chinese Visions of World Order – Tianxia, Culture and Worlds Politics*, *op. cit.*, pages 25-48 (37).
[246] James Millward, *Eurasian Crossroads – A History of Xinjiang*, *op. cit.*, 22.
[247] Hulsewe, A.F.P. and M.A.N. Loewe, *China in Central Asia: The Early Stage: 125 BC-AD 23,* Brill, 1979, page 49. Cité par James Millward, *Eurasian Crossroads – A History of Xinjiang*, *op. cit.*, 21.
[248] James Millward, *Eurasian Crossroads – A History of Xinjiang*, *op. cit.*, 23.
[249] Mark E. Lewis & Hsieh Mei-yu, "Tianxia and the Invention of Empire in East Asia", in Ban Wang (Eds.), *Chinese Visions of World Order – Tianxia, Culture and Worlds Politics*, *op. cit.*, pages 25-48 (39).
[250] Yü Ying-chih, "Han Foreign Relations", dans Denis Twitchett & John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 1 - The Ch'in and Han Empires, 221 B.C. – A.D. 220*, *op. cit.,* pages 377 – 462. Voir pages 405 à 421.
[251] Tel que cité dans Mark E. Lewis, *The Early Chinese Empires - Qin and Han*, *op. cit.*, 259.

de l'ouest » ont été conquises par les Chinois par les seuls effets d'une assimilation millénaire et d'une main tendue, c'est la force et le calcul politique qui ont prévalu.[252] Le Xinjiang prend alors dans l'histoire, et pour ne plus en sortir, son rôle de *« pivot stratégique »*.[253] Ses oasis, riches économiquement mais faibles militairement, occupaient un emplacement très précieux, aussi convoité par les Chinois et les nomades qu'elles n'avaient guère les moyens de résister à leurs ambitions croisées. Citons Owen Lattimore pour conclure sur l'épisode Han,

> [Les oasis d'Asie centrale] *étaient si éloignées de la Chine qu'elles ne pouvaient être incorporées économiquement à l'État chinois. Cependant, si laissées à la domination économique des Xiongnu, elles devenaient une ressource dangereuse à leur disposition. C'est donc par nécessité que la Chine va chercher à occuper autant d'oasis que possible afin d'éviter qu'elles ne tombent sous le contrôle des Xiongnu*.[254]

Répétition sous les Tang

Ce scénario Han va pourtant connaître, à peu de choses près, une répétition lors de la dynastie Tang (618 – 907). À l'instar de la dynastie Han puis de la dynastie Qing, le Xinjiang revient au centre des préoccupations géostratégiques chinoise au 7ème et 8ème siècles à la faveur d'une montée en puissance concomitante de la Chine et des grands empires rivaux en Asie centrale, impliquant donc de nouveau une grande compétition stratégique pour le contrôle de la région.[255]

À l'orée du 7ème siècle, l'empire nomadique des Turcs orientaux règne sur l'Asie du Nord et le Tibet monte en puissance, menaçant de nouveau les frontières impériales. Pour l'Empire Tang les enjeux sont clairs : il faut priver ces ennemis des retombées du commerce inter-asiatique, dénier en profondeur leur accès aux frontières chinoises par l'occupation du corridor menant du Gansu aux oasis, contrôler la région pivot des Pamirs et ses hauts plateaux, autant de passes commandant aux entrées et aux sorties des territoires de l'ouest et liant commercialement les provinces chinoises à l'Asie centrale.. La Chine, une fois de plus, fait donc le choix d'élargir sa profondeur stratégique pour lutter contre les nomades. Comme l'écrit Owen Lattimore, *« Le Sinkiang occupe alors une position pivotale entre des empires dépendant davantage en temps de guerre de leur capacité à manœuvrer contre les barbares que sur des frontières statiques et murées »*.[256] Cette guerre sans merci que les Tang livreront à leur adversaire est un calcul à somme nulle, l'empereur Taizong (唐太宗) professant, *« notre déclin est leur essor, notre essor est leur déclin. Prospères, ils envahissent nos campagnes; affaiblis, ils se soumettent à notre prestige (…) Forts, ils se rebellent et nous pillent ; faibles, ils rampent serviles devant nous »*![257]

---

[252] Chiang Kai-Shek, *China's Destiny,* trans. Philip Jaffe, Roy Publishers, 1947, voir pages 31 puis 36-38.
[253] Toujours, selon l'expression d'Owen Lattimore.
[254] Voir le premier chapitre de Owen Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*.
[255] Cette relation entre importance stratégique du Xinjiang et la montée en puissance simultanée des empires nomades en Asie centrale a été notée par plusieurs spécialistes. Voir leur recension dans James Millward, *Eurasian Crossroads – A History of Xinjiang*, *op. cit.*, 38.
[256] Owen Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit.* 12.
[257] Tel que cité par Ge Zhaoguang, « L'empire-monde fantasmé », dans Anne Cheng (dir.), *Penser en Chine*, *op. cit.,* pages 75-6.

Comme pour les Hans, Taizong va jouer des divisions de ses rivaux pour renverser le rapport de force, soumettant les Turcs orientaux dès 630 et s'appuyant sur eux pour menacer Tibétains et Turcs occidentaux. Bientôt, les Tang contrôlent le bassin du Tarim, où ils établissent à l'instar des Hans une série de colonies militaires partagées entre les oasis : Kucha, Karachahr, Kachgar, Khotan. Elles forment les *« Quatre garnisons d'Anxi »* (安西四鎮) et les clefs de la protection du *Protectorat général pour pacifier l'Ouest* (安西都護府).[258] Sous Gaozong (唐高宗), les Tang avancent et occupent pour la première fois des parties de la Dzoungarie[259] et prennent position sur les Pamirs avant de parvenir à terrasser en 657 les Turcs occidentaux lors d'une bataille à Issyk Kul (Kirghizstan actuel).[260] En très peu de temps, l'Empire Tang prit donc des proportions impressionnantes, s'étendant de l'Ouzbékistan à la frontière de l'Iran moderne... A cette époque l'Empire Tang est si cosmopolite qu'il aurait reçu une ambassade diplomatique provenant de Syrie et envoyée par Constant II… Derniers envahisseurs de l'Asie centrale avant l'arrivée des arabes, les Tang y infligent un coup mortel à une civilisation d'origine indo-européenne.[261]

Cette formidable expansion demeura encore une fois éphémère. L'empire sur-étendu coûte cher et est indéfendable. Vers 660, les Tibétains parviennent en remontant du Cachemire à contrôler le corridor de Wakhan[262] à la jonction des chaînes de montagne du Karakoram et des Pamirs. Contrôlant les accès du sud et de l'ouest du Xinjiang, ces derniers sont en position pour menacer les garnisons Tang du Tarim. Désormais alliés aux nomades, les Tibétains conquièrent vers 670 Kashgar et Khotan, forçant les Tang à laisser les *Quatre garnisons* et se replier sur Tourfan.[263] En 679, les Turcs orientaux, matés une génération plus tôt par Taizong, se soulèvent de nouveau contre les Tang et coupe leur accès aux cheptels de chevaux de Samarcande.[264] Les Tang contre-attaquent cependant en 693, triomphant des Tibétains, et rétablissent leurs positions dans le Tarim…[265] Mais les Turcs et les Tibétains ne sont pas décisivement vaincus et les Tang ne peuvent ni récupérer Kashgar ni restaurer leur contrôle des Pamirs. À l'ouest, en ce début de 8ème siècle, les armées arabes ont pris l'Iran et se rapprochent de l'Asie centrale.[266]

Dans les années 730, sous Xuanzong (唐玄宗 712-756), les Tang reconsolident leurs positions dans le Tarim et en Dzoungarie avant de se lancer dans une dernière tentative d'expansion vers l'Asie centrale.[267] Ils viennent en 744 à bout de la confédération Turgesh (突騎施, autre tribu nomade turc), leur permettant de déboucher au nord et une dernière fois sur la vallée de l'Ili,

---

[258] Howard J. Wechsler, "T'ai-tsung (reign 626-49) the consolidator", dans Denis Twitchett (Eds.) *The Cambridge History of China Volume 3 – Sui and T'ang China, 589-906 Part 1*, Cambridge University Press, pages 188-241 (235).
[259] James Millward, *Eurasian Crossroads – A History of Xinjiang*, *op. cit.*, 27.
[260] *Ibid*. 33.
[261] René Grousset, *L'empire des steppes – Attila, Gengis Khan, Tamerlan,* Editions Payot, Paris, quatrième édition, 1965, page 132.
[262] L'actuelle et toujours très stratégique frontière sino-afghane.
[263] James Millward, *Eurasian Crossroads – A History of Xinjiang*, *op. cit.*, 33.
[264] Voir Denis Twitchette, Howard J. Wechsler, "Kao-tsung (reign 649-83) and the empress Wu: the inheritor and the usurper", dans Denis Twitchett (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 3 – Sui and T'ang China, 589-906 Part 1*, Cambridge University Press, pages 242-289 (285-9). Pour plus de details sur l'importance de la cavalerie pour les Tang, voir: Christopher I. Beckwith, "The Impact of the Horse and Silk Trade on the Economies of T'ang China and the Uighur Empire," *Journal of the Economic and Social History of the Orient,* No. 34, 1991, pp. 183–198.
[265] Christopher I. Beckwith, The *Tibetan Empire in Central Asia: A History of the Struggle for Great Power among Tibetans, Turks, Arabs and Chinese during the Early Middle Ages,* Princeton University Press, 1987, pages 53-55.
[266] Tel que relaté à la note de bas de page no. 12 du chapitre 6 (page 203) de Ge Zhaoguang, *What is China ? Territory, Ethnicity, Culture and History (translated by Michael Gibbs Hill)*, *op. cit*.
[267] James Millward, *Eurasian Crossroads – A History of Xinjiang*, *op. cit.*, 27.

continuant leur progression en direction du lac Issyk Kul. Au sud, ils ont aussi repris leur marche vers les Pamirs, d'où ils chassent à nouveau les Tibétains. Le général Gao Xianzhi (高仙芝) triomphe en capturant Tachkent dans la vallée de Ferghana, et met la ville à sac. Mais le fils du souverain exécuté par les Tang fuit à Samarcande et appelle les Arabes à l'aide…[268]

Les armées chinoises et arabes se rencontrent en 751 à Talas, victoire musulmane et fin d'une ère. Durant l'affrontement, les Chinois sont encore une fois trahis par leurs supplétifs nomades Karlouks (葛邏祿) qui les attaquent par-derrière, illustrant la fragilité du lien unissant Chinois et Centrasiatiques *pacifiés*.[269] Comme l'écrivait Grousset, *« cette journée historique décida du sort de l'Asie-centrale. Au lieu de devenir chinoise, comme la tournure des événements semblait l'annoncer, elle allait devenir musulmane. »*[270] Talas rappelle donc que *« pour les Chinois, le danger vient de l'ouest. »*[271] Mais si cette bataille de légende sonne la fin de l'expansion Tang en Asie centrale, elle marque aussi et assez parallèlement à la défaite de Poitiers (732) un coup d'arrêt pour des armées arabes exténuées et dans l'incapacité de progresser davantage.

Le coup décisif porté à l'avancée chinoise dans les territoires de l'ouest sera ainsi davantage lié à la guerre civile qui commence simultanément en Chine après la rébellion du général An Lushan (安祿山 755-63). Mais Talas n'est cependant pas sans lien avec ces évènements, An étant lui-même soghdano-turc et donc d'ascendance nomade. Alors que ce dernier peut compter sur les meilleurs chevaux disponibles, les Tang, perdant aussi les revenues des *« routes de la soie »* s'endettèrent à cause du prix des montures.[272] Désargentée, dévorée par la guerre civile, ses frontières rongées par ses ennemis, la Chine n'est plus en capacité de se projeter de nouveau vers l'Asie centrale.[273] Tel restera le cas de tout autre empire de Chine jusqu'à la dynastie Qing. Pas moins d'un millénaire passera donc avant que le pays ne retrouve la puissance nécessaire pour contrôler les territoires de l'ouest et supprimer pour de bon la menace nomade.

Il est intéressant d'étudier comment les stratèges chinois actuels perçoivent ces évènements, tant leur jugement exprime une continuité historique des relations entre la Chine et l'Asie centrale. Zhang Wenmu (張文木) est ainsi impressionné par les tentatives obstinées des Tang à garder le contrôle des débouchés des Pamirs, essentiel pour dénier l'accès du sud-Xinjiang aux ennemis de la Chine. C'est ainsi que ce dernier explique la constitution de villes garnisons dans le Tarim et la position géostratégique de Kachgar en tant que *« clef de la frontière sud* [et] *lien essentiel pour contrôler la frontière occidentale de la Chine, voire toute l'Asie centrale ».* Mais pour Zhang, les Tang ont fait plusieurs erreurs dans leur stratégie au Xinjiang. La première était de trop se reposer sur des populations locales à la loyauté douteuse, cette dernière, explique Zhang, n'ayant eu de cesse d'être infiltrée par les rivaux de la Chine… La seconde était la trop forte ambition des empereurs désireux de s'étendre au-delà de ces passes. Pour Zhang, contrôler ce nœud de communication vital suffisait largement pour garder les accès à la Chine. Mais les Tang auraient vu trop loin, avec des expéditions répétées au-delà des Pamirs et en direction de la vallée de Ferghana dans l'objectif d'attaquer leurs adversaires au plus proche de leurs bases, offrant ainsi le flanc de leurs armées aux manœuvres de revers de leurs adversaires.

---

[268] *Ibid*. 35
[269] *Ibid*. 36
[270] René Grousset, *L'empire des steppes – Attila, Gengis Khan, Tamerlan, op. cit.*, page 167.
[271] Emmanuel Lincot, *Chine et terres d'Islam – Un millénaire de géopolitique*, *op. cit*. 6.
[272] Peter C. Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op.cit.,* 35.
[273] Herbert Franke, "Introduction", dans Denis Twitchett & John K. Fairbank, *The Cambridge History of China Volume 6 - Alien regimes and border states, 907—1368*, Cambridge University Press, pages 1-3 (3).

Pour Zhang, de l'ambition jamais assouvie de sécuriser la frontière en neutralisant la menace toujours plus vers l'ouest, aurait découlé une surextension intenable de l'Empire.[274] Citant René Grousset, il considère donc que d'un bon calcul tactique, disputer les Pamirs à l'ennemi, aurait découlé un échec stratégique. Ses propos sur l'importance historique du contrôle de Kachgar et des Pamirs font réfléchir dans le contexte actuel de répression de toute les velléités autonomistes au Xinjiang, et des poussées chinoises en direction des républiques centrasiatiques. S'appuyant sur le précédent géostratégique Tang, Zhang conseille en fait au gouvernement actuel de ne pas commettre la même erreur en se battant sur deux fronts : il faudrait consolider le front maritime et vaincre Taïwan d'abord, avant de reporter ses forces vers l'Asie centrale (partie 6…).[275] En attendant, contrôler fermement Kashgar et le Xinjiang en tant que corridor stratégique menant du Tarim au Gansu et à Lanzhou, serait suffisant selon Zhang pour contrôler efficacement les accès ouest de la Chine et étouffer dans l'œuf toute revendication autonomiste. Il écrit,

> *Le jugement* [de René Grousset] *est utile pour la formulation de la politique de la Chine contemporaine vers l'ouest. Si nous pouvons louer l'empire Tang pour ses réalisations militaires, nous devons aussi admettre que celui-ci s'est montré trop ambitieux.* (…) *Je pense donc que l'expansion vers l'ouest des frontières des Han et des Tang pour couvrir le plateau du Pamir ne devrait pas être un modèle à suivre pour les Chinois aujourd'hui, surtout lorsque les deux côtés du détroit de Taïwan ne sont pas encore réunifiés*.[276]

Entretemps, Talas et la révolte d'An Lu-shan consacrèrent le contrôle des passes d'Asie centrale par les peuples de la steppe et l'islamisation progressive du bassin du Tarim, alimentée par les influences perses, arabes et ottomanes. Emancipée de la tutelle chinoise, la culture ouïgoure connaîtra *« pour longtemps un rayonnement sans égal »*.[277] La Chine coupa les ponts culturels avec le désert et la steppe, et y perdit également un foyer de soldats compétents. Ses adversaires prirent dès lors parti du désordre politique interne de l'Empire et de sa faiblesse militaire pour reprendre les territoires perdus, et bousculèrent bientôt les Song vers le sud et l'océan…

De *« perdre l'ouest »* ressort ainsi la crainte millénaire d'un effet domino maintes fois rappelé par les militaires et historiens chinois (voir la partie 3…). Zhu Xizhu (朱希祖) écrit : *« pour couvrir les Hans des Xiongnu, pour permettre aux Tang de détruire les Turcs, il fallut conquérir la région occidentale. (…) Et puisque les Song et les Ming ont perdu la région occidentale, ils souffrirent de l'invasion Liao et Jin, puis furent détruits par les Mongols et les Mandchous »*.[278]

Pivot, plastron, tremplin, autant que promesse de profondeur stratégique, il s'est de tous temps agit pour les stratèges Chinois d'occuper le Xinjiang afin que ce dernier ne serve pas de base avancée pour ses ennemis. Dans la longue durée et malgré des débats passionnés[279], l'empire fut plusieurs fois prêt à de très larges dépenses dans ce but, et rarement un manque de rentabilité

---

[274] Pour Zhang cette erreur, née d'une ambition chimérique, sera d'ailleurs répétée par les Britanniques, Russes et les Américains.
[275] Zhang Wenmu [張文木], « The Silk Road and the Security of China's Western Regions - Historical Conditions [絲鋼之路與中國西城妾全 —兼論中亞地區力量崛起的歷史條件、規律及其因應戰略] », *art. cit.*, 27.
[276] *Ibid*. 13.
[277] Emmanuel Lincot, *Chine et terres d'Islam – Un millénaire de géopolitique*, *op. cit*. 25.
[278] Tel que cité dans Zhang Wenmu [張文木], « The Silk Road and the Security of China's Western Regions - Historical Conditions [絲鋼之路與中國西城妾全 —兼論中亞地區力量崛起的歷史條件、規律及其因應戰略] », *art. cit*., 17.
[279] Voir la mention de tels débats à la Cour Han dans Yü Ying-chih, "Han Foreign Relations", dans Denis Twitchett & John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 1 - The Ch'in and Han Empires, 221 B.C. – A.D. 220*, *op. cit.,* page 421.

économique a justifié l'abandon de ce territoire crucial pour sa sécurité.[280] Toujours aujourd'hui le Xinjiang est la cible d'investissements colossaux par Pékin, et son économie très longtemps déficitaire demeure largement subventionnée par les richesses amassées sur la côte. L'échec des Tang va cependant rapprocher les dynasties chinoises d'un autre environnement : la mer.

Un contact ancien mais limité au monde maritime

Un milieu marin bénin mais étranger

On pourrait être tenté d'ajouter à la bonne formule de Fareed Zakaria selon laquelle *« les États puissants s'étendent car ils le peuvent »*[281] qu'ils se rétractent aussi quand ils le doivent.

Comme sur le continent, un cycle d'expansion et de contraction de la Chine sur le front marin va apparaître au gré des périodes de prospérité et de déclin. Pour Lo Jung-pang (羅榮邦),

> *Au cours de chacune des périodes où la Chine impériale se lança dans des entreprises maritimes,* (…) *commerce et expéditions navales ont culminé lorsque la Chine était forte et unifiée et décliné lorsque la puissance chinoise était faible. C'était notamment le cas lorsque la Chine était trop absorbée par les affaires intérieures et les menaces provenant du nord et de l'ouest. Ces cycles d'activité maritimes* (…) *correspondaient* [donc aussi] *à des cycles de puissance et de faiblesse*.[282]

Même si l'océan n'a pas été aussi immédiatement important pour la Chine que le contrôle du continent, et que Taïwan n'apparait sur les cartes mentales chinoises que très tardivement, il nous faut ici retracer les jalons de sa progressive découverte et de sa compréhension. Nous comprendrons mieux de cette manière la situation maritime dont les Qing vont hériter et leur passivité lorsque pointera sur les côtes de la Chine des menaces nouvelles, et mortelles, qu'ils crurent longtemps pouvoir mitiger en utilisant les mêmes méthodes que contre les nomades.

En attendant, les menaces sécuritaires les plus pressantes historiquement pour les dirigeants de la Chine restaient l'exposition des provinces les plus riches, voire de la capitale, aux raids ou à l'invasion des nomades des steppes d'Asie intérieure.[283] À cause de cela, les dynasties chinoises successives ont traditionnellement donné plus d'importance à la défense de ces vastes frontières terrestres qu'à celle du littoral. Ces menaces étaient en effet toujours latentes et parfois graves :

---

[280] Yang Qianru [楊倩如], "Comparer Han et Xiongnu et expliquer les raisons du succès ou de l'échec de leurs stratégies dans la région occidentale [漢匈西域戰略成敗的原因—兼論大國的對外真略導向與戰 略信譽]", *Quarterly Journal of International Politics* no. 3, 2016, page 53 – 90 (53).
[281] Fareed Zakaria, *From Wealth to Power: The Unusual Origins of America's World Role,* Princeton University Press, 1998.
[282] Lo Jung-pang, *China as a Sea Power, 1127–1368, A Preliminary Survey of the Maritime Expansion and Naval Exploits of the Chinese People During the Southern Song and Yuan Periods*, National University of Singapore Press, 2012, page xiii.
[283] Immanuel C.Y. Hsu, "Late Ch'ing Foreign Relations, 1866-1905," dans John K Fairbank, Liu Kwang-ching (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 11 - Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, Cambridge University Press, pages 70-141.

plusieurs dynasties y succombèrent. La culture stratégique chinoise est ainsi longtemps restée continentale, la mer étant un espace aussi étranger que son importance semblait subalterne.[284]

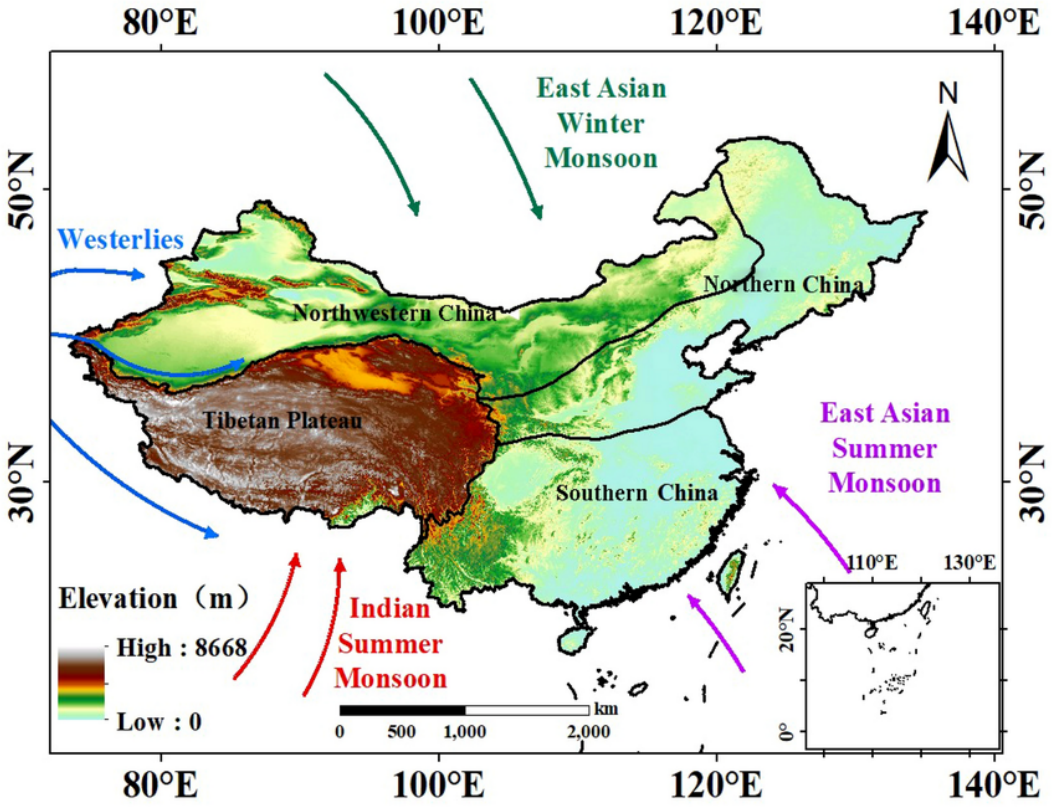


Figure 7 Les vents dominants en Chine, facteurs d'aridité ou d'humidité, froid et chaleur. Source.[285]

La géographie chinoise est instructive de ce point de vue. Nous avons vu plus haut que les immensités steppiques du nord de la Chine offraient un espace tampon tentant à occuper pour les dynasties chinoises successives. L'interface maritime de la Chine y fait miroir en offrant des siècles durant à son riche littoral un plastron encore plus directement protecteur. Semblable à une bulle nourricière, la Chine de l'est déborde tranquillement vers la mer. Son territoire se situant entre des latitudes assez clémentes (de 45 à 20 degrés nord), cette position géographique permet un climat largement tempéré du nord au sud. Au nord du pays, les chaînes montagneuses ne sont cependant pas assez élevées pour stopper les vents sibériens. Les hivers demeurent donc frais jusqu'à environ 30 degrés de latitude nord, permettant le développement d'une économie agraire diversifiée sur la majorité du territoire et évitant ainsi une trop grande exposition des populations au climat et maladies tropicales. Au nord, la continentalité est marquée même en bordure d'océan à cause des vents de secteur nord-ouest. Le climat ne se réchauffe donc que lentement, et s'humidifie surtout, à mesure que le voyageur descend vers le sud-est, avec des provinces longtemps à l'abri des invasions étrangères. Sacs de riz du sud contre greniers à blé

[284] John Curtis Perry, "Imperial China and the Sea," in Toshi Yoshihara and James R. Holmes (Eds.), *Asia Looks Seaward: Power and Maritime Strategy*, Praeger Security International, Westport, 2007, pages 17–31.
[285] Une réalisation de You Qinglong, Cai Ziyi, Wu Fangying, Jiang Zhizhong, "Temperature dataset of CMIP6 models over China: evaluation, trend and uncertainty", *Climate Dynamics* Vol. 57, No. 5, 2021.

du nord : topographiquement intégrée, climatiquement équilibrée et riche de ses sols, la Chine demeure longtemps autosuffisante en termes de denrées alimentaires.

En contraste de la bordure continentale ouverte, imprécise et mouvante au gré d'une histoire d'affrontements avec les nomades, le littoral chinois est davantage franc, net. L'aspect régulier de la côte s'avançant pesamment vers l'est est le reflet inverse de l'Europe méditerranéenne, baltique et atlantique marquée par les détroits, les îles, les isthmes et les péninsules enchevêtrées. Si l'on se réfère aux récits de la *Guerre du Péloponnèse* de Thucydide, la mer joue en Europe un rôle politique important depuis l'antiquité. Les côtes étant rapprochées les unes des autres, l'océan se taille des accès mêmes aux régions d'apparence plus reculées, le transport maritime y étant relativement sûr et offrant de tous temps une alternative à des détours continentaux rendus difficiles par la fragmentation politique des territoires. Difficile d'y voyager en ligne droite sans se trouver bloqué par une étendue d'eau salée, forçant tôt ou tard l'embarquement. Ce contraste avec l'Europe est toujours visible dans l'urbanisme, les anciens centres-villes des agglomérations littorales chinoises demeurant fréquemment installés plusieurs kilomètres à l'intérieur des terres (Canton, Fuzhou, Hangzhou). En Chine comme à Taïwan, ce sont souvent les quartiers plus récents qui sont construits directement sur la mer, seulement très récemment devenue synonyme d'espace de détente. Cette vision d'un habitat traditionnel faisant dos à la mer frappe le visiteur, habitué à des villes européennes très tournées vers l'océan. C'est que les mers de Chine étaient alors sillonnées par toute sortes de forbans, véritables nomades des eaux !

L'océan est traditionnellement synonyme d'immensité et de vide en Chine, entourée des *Quatre mers* (海四). Dans le texte taoïste *Liezi* (列子), celles-ci sont présentées comme des frontières de nature mythologique, au-delà desquelles on croyait trouver l'élixir de l'immortalité.[286] C'est qu'à l'exception peut-être de la Corée, aucune terre ne se dresse à portée des marins chinois anciens, limitant les possibilités de commerce ou d'invasions maritimes. Shanghai longtemps n'exista pas. Canton n'eut jamais le poids politique de Pékin. Le Japon était trop loin. Taïwan, sauvage et tropicale, est demeurée séparée de la Chine par un large détroit aux vents et courants violents, le domaine de la déesse de la mer Mazu (媽祖) secourant les pêcheurs fukiénois en perdition.[287] Pour Hu Bo (胡波), citant une remarque de Hegel sur la propension des cultures asiatiques à ne voir dans la mer qu'une interruption du continent[288], ces perceptions chinoises firent que *« les intérêts terrestres ont longtemps prévalus sur ceux de la mer. Vu l'immensité de l'océan Pacifique, le coût de l'expansion militaire était insupportable ».*[289] Evidemment, en retour, de telles distances ont longtemps mitigé le risque d'invasion de la Chine par voie de mer. Les menaces sécuritaires venant du large étant assez rares, les Chinois se sont accoutumés à un environnement littoral naturellement bénin...[290] Le réveil sera assez brutal à partir des Qing.

---

[286] Michel Loewe, *Ways to Paradies - The Chinese Quest for Immortality*, SMC Publishing, 1994, page 37. Cité par Angela Schottenhammer, "The "China Seas" in world history: A general outline of the role of Chinese and East Asian maritime space from its origins to c. 1800", *Journal of Marine and Island Cultures*, no. 1, 2012, pages 63-86 (67).

[287] Taïwan est probablement atteinte lors d'une expédition navale décidée par l'empereur Yangdi des Sui, mais l'aventure tourne mal et l'île sort rapidement des préoccupations chinoises pour un autre millénaire. Voir Tsao Yung-ho [曹永和], Compilation de l'histoire maritime de Chine [中國海洋史論集], Lianjiang chubanshe [連江出版社], Taipei, 2000, page 40.

[288] Via une traduction chinoise des *Leçons sur la philosophie de l'histoire* de Hegel. Voir Hu Bo, *Chinese Maritime Power in the 21st Century - Strategic Planning, Policy and Predictions*, *op. cit.*, 227.

[289] *Ibid*.

[290] Pour des introductions utiles, voir les chapitres de Bruce A. Elleman, "The Neglect and Nadir of Chinese Maritime Policy under the Qing" et Carnes Lord, "China and Maritime Transformations" dans Andrew S. Erickson,

Avec un développement d'abord centré sur les plaines centrales (中原) et le bassin du Fleuve Jaune, la Chine est restée un pays d'eau douce et d'économie fluviale. Le Fleuve Jaune est longtemps demeuré impraticable à la navigation à cause de l'irrégularité de son estuaire en aval et en amont de ses eaux chargées de boue, propices à l'embourbement dès la berge. Les rivières du sud à l'instar du Yangzi sont découvertes et exploitées plus tard, à partir de la fin du premier millénaire. Mais ces cours d'eau coulent pour leur majorité d'ouest en est, offrant ainsi autant de résistances pour la remontée vers l'amont que de barrières aux voyages vers le sud. Grâce cependant à la présence de nombreux lacs et devant le besoin progressif de transporter hommes et marchandises dans un sens nord-sud, les Chinois construisirent le plus grand réseau du monde de canaux navigables.[291] C'est le cas évidemment du Grand Canal (大運河) liant Yangzi et Fleuve Jaune, Pékin et les provinces du sud. Leur entretien, fastidieux et cher en main d'œuvre, nécessitait de s'acquitter de nombreuses taxes de passage auxquelles aurait pu échapper le commerce sur mer, renforçant un système économique rentier et bureaucratique déjà avancé.

Matteo Ricci rendit compte au 17ème siècle, lors de son long voyage entre Canton et Pékin, des pesantes barges fluviales, misérables ou fastueuses, se pressant dans les méandres de ces canaux.[292] Malgré tout, cette eau sans courant offrait bien moins de résistances au mouvement qu'un réseau de routes que l'on devine encore assez primitives. Ce transport rapide et peu onéreux participa donc à faciliter le contrôle militaire d'un immense territoire et faire de la Chine, à l'époque, une superpuissance politico-économique. Ces facteurs se sont combinés pour participer à dissuader l'Empire d'entreprises marines *« hors de portée du fonctionnaire et par trop ouverte à l'entrepreneuriat…* (…) *la bureaucratie ayant toujours favorisé l'utilisation de canaux d'où elle put plus facilement extorquer quelques illégaux profits. »*[293] Marquée du sceau de la continentalité, la société chinoise est donc longtemps restée indifférente du grand large.

Cet exposé ferait presque oublier que l'expansion du territoire chinois s'est aussi faite dans un sens nord-sud. Au fur et à mesure des siècles, subissant autant la pression des nomades que les rigueurs climatiques du nord, les paysans chinois ont progressivement colonisé les terres au sud du Yangzi. Ils y trouvèrent des terres plus fertiles et amplement arrosées. À la différence de l'Europe et hormis pour le franchissement des fleuves, il « suffisait » de marcher jusqu'à cette frontière océanique absolue et indépassable. Les Chinois se sont donc progressivement massés sur leurs littoraux jusqu'alors assez peu développés et peu peuplés du Fujian, Guangdong, Guangxi, Hainan... Pêche et construction navale étaient par ailleurs très bien développés depuis l'antiquité sur tout le pourtour côtier chinois. En 1974, des archéologues découvrirent ainsi à Canton les restes d'un chantier naval daté du deuxième ou troisième siècle de notre ère.[294]

Lyle Goldstein, Carnes Lord (Eds.), *China Goes to Sea: Maritime Transformation in Comparative Historical Perspective*, Naval Institute Press, 2009, pages 315-344 et 450-476.

[291] Pour une histoire approfondie du Grand canal, voir l'introduction de : Xuming Tan, Jun Deng, Jinhong Wan, Jiangang Liu, *The Technical History of China's Grand Canal*, China Water & Power Press et World Century, 2019.

[292] Wiens, Herold J. "Riverine and Coastal Junks in China's Commerce." *Economic Geography*, vol. 31, no. 3, 1955, pp. 248–64.

[293] John Curtis Perry, "Imperial China and the Sea," in Toshi Yoshihara and James R. Holmes (Eds.), *Asia Looks Seaward: Power and Maritime Strategy*, *op. cit.*, 25.

[294] Angela Schottenhammer, "The "China Seas" in world history: A general outline of the role of Chinese and East Asian maritime space from its origins to c. 1800", *art. cit.,* 66.

L'océan investi, pour le commerce

Même si, comme le relate le *Hanshu* (漢書) des échanges maritimes de nature diplomatique et commerciale sont attestés entre la Chine ancienne et ses voisins du nord-est (Corée, Japon)[295], ce n'est que vers le 11ème siècle que ces derniers décollèrent vraiment.[296] La défaite des Song du Nord (宋朝 960 – 1127) face à leurs adversaires nomades, puis leur retranchement sur les provinces du sud (1127-1279), forcèrent le déplacement de la capitale au port de Hangzhou.[297] Selon John Perry, *« le déplacement vers le sud du centre de gravité économique de l'État chinois ajoute alors une nouvelle dimension océanique à l'expérience chinoise, l'émergence d'une Chine du sud 'bleue' et d'eau salée en contraste d'une Chine du nord 'jaune' et terrestre. »*[298]

Si cette époque n'éveilla encore guère chez les Chinois de grand changement d'attitude envers l'océan,[299] car n'impliquant pas encore d'expédition océanique, elle marqua toutefois le fort développement des voyages maritimes nord-sud pour le commerce de l'empire. Le transport du riz à partir des ports du sud permettait alors d'alléger la pression alimentaire sur le nord, vulnérabilité d'ailleurs mise à profit par les Français un millénaire plus tard lorsqu'ils coupèrent cette route maritime à partir de Taïwan …[300] Entretemps, Perry note que les marins chinois s'aventuraient peu vers le large, craignant grain, lame et bourrasque et préféraient s'assurer du support des vents saisonniers[301] (*jifeng* 季風 - de secteur nord en hiver et sud en été) ainsi que des courants proches des côtes. La navigation resta alors en majorité de cabotage. Compas et compartiments étanches représentèrent des avancées technologiques chinoises directement liées à cet environnement marin marqué par un dédale d'îlots et le danger des récifs.[302]

Si les mers étaient souvent considérées comme une barrière et un milieu difficile, elles étaient aussi une large zone de contact permettant de recourir à de multiples échanges commerciaux et culturels. C'est qu'à la suite de la rébellion d'An Lushan en 755, la lente désintégration de l'Empire Tang et la déstabilisation de la situation politique en Chine contribua à augmenter l'importance vers le 9ème siècle des routes maritimes asiatiques, par un long contournement du

---

[295] *Ibid*. 70.
[296] *Ibid*. 67-68.
[297] Angela Schottenhammer, "China's emergence as a maritime power", John W. Chaffee, Denis Twitchett (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 5 Part 2 – Sung China, 960-1279*, Cambridge University Press, 2015, pages 437-525. Voir en particulier les parties "Nautical and shipbuilding technologies" et "The Sung Navy" pages 450-459.
[298] John Curtis Perry, "Imperial China and the Sea," in Toshi Yoshihara and James R. Holmes (Eds.), *Asia Looks Seaward: Power and Maritime Strategy*, *op. cit.*, 24.
[299] *Ibid*. 25.
[300] Voir Lin Zhixiong, Wang Mingzhi, Li Jiwen [林志雄、王明志、黎驥文], « Analyse spatio-temporelle et exploration de la préparation de la défense militaire de Taïwan pendant la guerre sino-française [中法戰爭期間臺灣軍事籌防之時空分析與探究] », Journal de l'université de Taipei [北市大社教學報], Périodique No. 13 [第十三期刊], décembre 2012, pages 246-263.
[301] D'avril à septembre, à mesure que la masse terrestre asiatique se réchauffe, l'air chaud monte, laissant un vide progressivement remplit par l'aspiration de l'air humide et plus frais de l'océan, c'est la mousson remontant de sud-ouest en nord-est. Pendant les six autres mois de l'année, le phénomène inverse se produit, c'est la mousson du nord-est…
[302] John Curtis Perry, "Imperial China and the Sea," in Toshi Yoshihara and James R. Holmes (Eds.), *Asia Looks Seaward: Power and Maritime Strategy*, *op. cit.*, 24. Et Angela Schottenhammer, "China's emergence as a maritime power", John W. Chaffee, Denis Twitchett (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 5 Part 2 – Sung China, 960-1279*, *op. cit*., 450-459.

continent via l'océan indien et débouchant au Guangdong. L'activité commerciale avec l'Asie du Sud-Est s'est d'autant développée.[303] Ainsi le blocage de l'ouest ouvrit l'est et la mer…

Sur la côte sud, la mer de Chine méridionale offre un plan d'eau aux conditions climatiques beaucoup plus homogènes que le détroit de Taïwan, donc propice à la navigation à la voile[304] et noté dans l'historiographie chinoise pour sa nature *« quasi-méditerranéenne ».*[305] Du sud parviendront jusqu'en Chine des voyageurs bigarrés, attirés à l'instar des nomades du nord par l'immense marché chinois et amenant avec eux de nombreux biens culturels… Des ruines du 4ème et 5ème siècle attestent par exemple de la présence de marchands originaires d'Asie du Sud-Est au Guangdong. Et si le bouddhisme est certes arrivé en Chine par les routes terrestres *« de la soie »* au début du premier millénaire, il fut aussi transmis par les flots jusqu'au Guangdong. Portant en soi le potentiel d'un choc culturel en Chine par la découverte d'un *autre* centre du monde, le bouddhisme fut cependant rapidement sinisé.[306] L'islam aurait atteint les côtes sud de la Chine dès la dynastie Tang à la fin du 7ème siècle d'après les sources chinoises et arabes.[307]

Il ne faut donc pas réduire totalement la culture chinoise à son aspect continental. Dans un contexte de lutte au nord contre leurs adversaires continentaux (Liao, Jurchen Chin, Mongols), les Song cherchèrent activement à développer le commerce maritime en direction de l'Asie du Sud-Est.[308] Leurs relations avec les royaumes maritimes d'Asie leur permirent alors d'atteindre une grande prospérité économique, ainsi que de retrouver un prestige international menacé par leurs voisins du nord. C'est le grand *« âge du commerce »* de l'Asie du Sud-Est et des *« routes de la soie maritimes »,* des échanges largement encouragés aussi par les Yuan (大元 1271-1368) après leur prise de contrôle de la Chine.[309] Des villes aussi éloignées que Calicut, Bagdad ou même Le Caire, pour n'en citer que quelques-unes, ont beaucoup participé à cette prospérité. À la route en direction d'Asie du Sud-Est s'ajoutaient aussi au moins deux autres routes, celle du nord vers Honshu et la Corée (北航路), et celles de l'est (東航路) vers les Ryükyü et Kyushu.

Au 10ème siècle, la communauté étrangère est donc déjà assez dynamique et développée non seulement à Canton mais aussi à Quanzhou, Fuzhou, Wenzhou, Ningbo, et Hangzhou, dont les chantiers navals sont admirés par Marco Polo lors de sa visite.[310] Les navires et marchands étrangers, arabes, persans, indiens, se pressent alors devant les ports de la Chine, un contact aidé par les musulmans chinois Hui (回族), le déplacement de la Cour Song vers le sud, et sous la pression au nord.[311] Mais si les Song autorisèrent au 11ème siècle les Chinois à se rendre à l'étranger pour commercer, ils continuèrent à dissuader les contacts directs entre autochtones

[303] Angela Schottenhammer, "The "China Seas" in world history: A general outline of the role of Chinese and East Asian maritime space from its origins to c. 1800", *art. cit.,* 74.
[304] L'utilisation de voiles, encore assez primitives, est attestée en Chine depuis la période Shang. Voir *Ibid*. 67.
[305] Wang Gungwu, "The Nanhai Trade: A Study of the Early History of Chinese Trade in the South China Sea," *Journal of the Malayan Branch of the Royal Asiatic Society*, Vol. 31 , No. 2, 1959, page 5.
[306] Ge Zhaoguang, *What is China ? Territory, Ethnicity, Culture and History (translated by Michael Gibbs Hill)*, *op. cit*, page 54.
[307] Angela Schottenhammer, "China's emergence as a maritime power", John W. Chaffee, Denis Twitchett (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 5 Part 2 – Sung China, 960-1279*, Cambridge University Press, 2015, pages 440-450.
[308] *Ibid*. 440.
[309] Voir Geoff Wade, "An Earlier Age of Commerce in Southeast Asia: 900-1300 C.E.?", *Journal of Southeast Asian Studies*, Vol. 40, No. 2, juin 2009, pages 221-265.
[310] Hugh R. Clark, "Frontier Discourse and China's Maritime Frontier: China's Frontiers and the Encounter with the Sea through Early Imperial History", *Journal of World History*, Vol. 20, No. 1, mars 2009, pages 1-33 (23).
[311] Angela Schottenhammer, "The "China Seas" in world history: A general outline of the role of Chinese and East Asian maritime space from its origins to c. 1800", *art. cit.,* 77.

et étrangers, en parquant ces derniers à l'écart et en restreignant leur accès à l'intérieur de la Chine.[312] Alors que plusieurs incidents émaillent la cohabitation entre ces derniers et les autochtones dans les ports[313], les Chinois souhaitent également se prémunir d'une concurrence spirituelle dangereuse pour la cohésion de l'État. La petite minorité d'étrangers restant en Chine prit généralement compagne, coutumes et nom chinois, entraînant leur dilution dans la société.

Plus tard, avec la chute de la dynastie mongole Yuan et l'établissement des Ming, le commerce maritime chinois entra en déclin. Celui-ci, sévèrement contrôlé par les nouveaux maîtres de la Chine, ne fut surtout toléré que dans le cadre du commerce tributaire, par lequel les ambassades étrangères de visite échangeaient des biens étrangers contre des produits chinois.[314] Cette politique répressive rejeta cependant nombre de Chinois ruinés sur les routes maritimes de l'émigration (les futures diasporas, 華僑), vers le commerce de contrebande, et la piraterie.

La Chine ancienne a certes connu des batailles navales, notamment celles opposants les armées des dynasties Han puis Sui contre les armées de Corée et du Vietnam. Mais ces dernières, pour la plupart des escarmouches, se déroulaient à proximité des côtes ou étaient de nature fluviale et intervenaient dans le cadre de conflits continentaux. L'usage d'une flotte de guerre vient alors surtout en appui des forces terrestres et le contrôle de la mer n'est pas encore conçu comme un enjeu *per se*. On ne reviendra donc pas ici sur ces évènements et nous intéresserons plutôt au contexte stratégique des eaux bordant la Chine, celui que trouveront les premières expéditions navales européennes dans la région et qui feront naître l'enjeu stratégique de Taïwan.

Rares étaient les lettrés ayant une expérience pratique de l'océan. Les générations d'élites de la Chine ont plutôt été éduquées dans un moule culturel valorisant moins la mise à profit de la mer que l'exemple de dynasties passées bâties sur les fondations ancestrales de la puissance agraire. C'est donc le contrôle du territoire et la protection du front continental qui longtemps attira les ressources financières et intellectuelles de la bureaucratie, et l'attention des meilleurs officiers chinois. Selon la tradition, et à l'instar des *territoires de l'ouest*, être envoyé sur le littoral du sud-est demeura longtemps un synonyme de disgrâce ou d'exil pour les hauts fonctionnaires. En résulta une littérature chinoise militaire antique relativement limitée sur les enjeux navals, cette dernière ne décollant vraiment qu'au 19ème siècle. Toujours aujourd'hui, pour Hu Bo *« il existe un écart considérable par rapport aux puissances maritimes occidentales en matière de réserves intellectuelles liées à la compréhension, l'exploitation et la maîtrise de la mer ».*[315]

John Sullivan, spécialiste des classiques militaires chinois, remarque ainsi que dans le chapitre 17 du *Zhuangzi* (莊子), la mer est présentée comme un espace de gigantisme illimité, la frontière absolue de l'autorité du dirigeant, rappelant l'homme à sa propre finitude. L'historien n'y relève pas non plus de récits d'exploration, d'expéditions commerciales ou de missions diplomatiques vers ses voisins marins.[316] Il en est de même du *Zuozhuan* (左傳), compte rendu des principaux événements politico-militaire en Chine de 722 à 468 av. JC et l'un des grands textes fondateurs

[312] *Ibid*. 75
[313] *Ibid*. 73.
[314] Voir l'alternance d'ouverture et de fermeture du commerce maritime des Ming dans Gakusho Nakajima, "The Structure and Transformation of the Ming Tribute Trade System", dans Perez Garcia, M., De Sousa, L. (Eds.), *Global History and New Polycentric Approaches - Palgrave Studies in Comparative Global History*, Palgrave Macmillan, pages 137-162.
[315] Voir Hu, *Chinese Maritime Power in the 21st Century - Strategic Planning, Policy and Predictions*, *op. cit.*, 18.
[316] Sullivan se base sur la traduction du Zhuangzi par Burton Watson. Voir : *The Complete Works of Zhuangzi, translated by Burton Watson*, Columbia University Press, 2013.

de la pensée diplomatique et stratégique chinoise. Ce dernier, sur les quelque 250 années couvertes, ne documente pas de bataille navale majeure à l'exception d'opérations fluviales ou de batailles navales mineures et proches des côtes de la période des Royaumes Combattants.[317]

La Chine devient une incontestable puissance maritime sous les Song, dynastie à l'origine des premières flottes de guerre permanentes.[318] Jusqu'au onzième siècle, les ambitions maritimes des Song sont demeurées majoritairement économiques, mise à part une expédition navale ratée contre l'Annam entre 1075 et 1077. Mais à partir des Song du Sud, la situation évolue sous les demandes de protection du commerce maritime vital à l'économie, de contrôle des approches de la nouvelle capitale Hangzhou vulnérable à des assauts par voie de mer, et de surveillance du reste de la côte. Li Gang (李綱), haut fonctionnaire à la Cour des Song, est ainsi célèbre pour son soutien à la construction d'une puissante marine capable de porter le fer contre ses ennemis. Il déclare alors : *« La Chine doit disposer d'une capacité de riposter avant qu'il ne puisse y avoir des négociations de paix »*.[319] La marine Song pourra ainsi très partiellement compenser l'avantage de la cavalerie de ses ennemis Jurchen, en se portant sur les arrières de l'ennemi et en écrasant leur flotte au large du Shandong en 1161, faisant usage d'armes à feu primitives. Ce fut justement la bataille navale de Yamen, au large du Guangdong (崖門海戰), le baroud d'honneur des Song des Sud en 1279, qui signa la chute de la Chine aux mains des Mongols.

La dynastie Yuan (大元 1271-1279) hérita des ressources et du savoir-faire nautique de ses prédécesseurs, avant qu'elle se lança dans des expéditions contre le Japon, le Vietnam, et Java. Avant même de vaincre les Song, Khubilai tenta en 1274 à partir de ses position en Corée occupée de s'attaquer à un Japon refusant d'accepter le statut de vassal des Mongols. Mais il sous-estima la résistance japonaise tandis que ses forces souffrirent d'une mauvaise logistique et furent surprises par une violente tempête. Affolés, les envahisseurs se noyèrent par milliers... Ce premier effort, qui impliqua dit-on plusieurs centaines de navires et des dizaines de milliers de fantassins, fut un coup d'épée dans l'eau.[320] La seconde tentative de 1281, après la victoire contre les Song, partit en partie de Chine. L'armée mongole aurait été forte de plus de cent mille soldats, et cette fois, le soutien logistique assurée par les Chinois et les Coréens fut plus solide. Malheureusement pour Khubilai, le moral des troupes à majorité chinoises était mauvais alors que les Japonais se battaient pour défendre leur propre sol, et dont ils connaissaient le terrain ! Une fois de plus, une puissante tempête que les Japonais attribuèrent à la volonté des dieux (*« Kamikaze »* ou *vents divins*) dispersa la flotte mongole alors que les envahisseurs se firent massacrer par les défenseurs sans pouvoir rembarquer.[321] C'était la première fois cependant que l'océan était le théâtre d'affrontements navals à grande échelle et que celui-ci était pensé et utilisé comme le moyen d'une expansion territoriale par une puissance politique basée en Chine.

---

[317] Angela Schottenhammer, "The "China Seas" in world history: A general outline of the role of Chinese and East Asian maritime space from its origins to c. 1800", *art. cit.,* 69. Sullivan voit cependant dans le *Zuozhuan* certains parallèles à l'actuelle compétition sino-américaine, et dans l'auteur un pair chinois à Thucydide. Voir John Sullivan, "Trapped by Thucydides? Updating the Strategic Canon for a Sinocentric Era", *Warontherocks*, 28 décembre 2020.
[318] Lo Jung-pang, *China as a Sea Power, 1127–1368, A Preliminary Survey of the Maritime Expansion and Naval Exploits of the Chinese People During the Southern Song and Yuan Periods*, *op. cit.*
[319] Li Kang, Sung Li Chung-ting-kung tsou-i shih-wu chüan, wen-chi-hsüan er-shih-chiu chuan, shou ssu chüan (1639, Ssu-k'u ch'üan-shu ed.) 26, p. 7a. Cité par Angela Schottenhammer, "China's emergence as a maritime power", John W. Chaffee, Denis Twitchett (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 5 Part 2*, *op. cit.,* 457.
[320] Herbert Franke, "Introduction", dans Denis Twitchett & John K. Fairbank, *The Cambridge History of China Volume 6 - Alien regimes and border states, 907—1368*, Cambridge University Press, pages 1-3 (34).
[321] John Curtis Perry, "Imperial China and the Sea," in Toshi Yoshihara and James R. Holmes (Eds.), *Asia Looks Seaward: Power and Maritime Strategy*, *op. cit*., 27.

Zheng He, le tribut ou la vie ?

Les Ming (明朝 1368-1644) éliminèrent la domination mongole sur la Chine à la fin du 14ème siècle et unifièrent le territoire. Leurs officiers n'étaient pas étrangers au combat naval, s'étant fait la main lors d'une campagne de pacification des provinces du sud comportant une série d'opérations fluviales notoires (la bataille du lac Poyang en 1363). Leurs premiers empereurs, à l'instar de leurs grands prédécesseurs, menèrent une politique étrangère agressive rétablissant l'hégémonie de la Chine sur l'Asie de l'Est. Ces derniers eurent alors l'ambition de replacer le pays au centre du jeu régional, et comptèrent bien faire respecter l'étiquette diplomatique… En même temps que les Ming tordaient le cou au commerce privé sur la côte, et attaquaient par voie de terre le Yunnan, le Vietnam, puis les Mongols, le très ambitieux Empereur Yong Le (永樂帝) décida cette fois de recourir à des expéditions maritimes hors normes, en commissionnant sept grands voyages (1405–33) en direction du sud-ouest commandés par l'amiral eunuque et musulman Zheng He (鄭和 1371-1433). Ce fut la première et dernière fois jusqu'à l'époque contemporaine qu'une telle démonstration de force chinoise fut faite par la mer.

La mémoire des voyages de Zheng He est très largement mobilisée dans les études stratégiques chinoises contemporaines.[322] La propagande aussi, qui l'a vite récupérée pour symboliser la prétendue bienveillance et le pacifisme de la Chine, et convaincre de ses bonnes intentions dans le cadre de sa montée en puissance en Asie-Pacifique.[323] Selon cette hagiographie, sans surprise, les expéditions de Zheng He auraient été entièrement guidées par l'idéal confucéen et n'auraient pas eu d'autres buts que l'ouverture du commerce et la dissémination de la culture chinoise. Ce détournement historique s'accompagne aussi souvent d'une mise en contraste avec la conquête des Amériques par les Européens : à la différence des *conquistadors* sanguinaires, les marins chinois se seraient montrés généreux envers les peuples autochtones et n'auraient pas essayé de coloniser les territoires visités.[324] Ce portrait est cependant un peu rapide pour convaincre du caractère pacifique des expéditions. Car même si une *« colonisation »* ne comptait peut-être pas parmi les motivations Ming, les voyages étaient néanmoins de nature profondément politique car destinés à démontrer le prestige et la domination de la Chine sur le monde connu.[325]

Yong Le était persuadé de détenir le mandat céleste et entendit bien le faire savoir à l'étranger : *« depuis le centre de son palais, l'Empereur dirige les nations en myriades, tout comme le Ciel immense recouvre la Terre en tous lieux, assure la paix à tous ceux qui s'abandonnent à Lui, et réalise l'aspiration de chaque être »*.[326] La sinologue Angela Schottenammer y perçoit le signe d'une volonté par Yong Le de *« domination du monde »* et de *« réaliser en pratique le concept de l'Empire du Milieu entouré de ses États vassaux ou tributaires »*.[327] Au moins les expéditions de Zheng visaient à impressionner les voisins maritimes de la Chine et à intégrer le plus possible de royaumes au *« système tributaire, en utilisant l'océan comme le moyen d'élargir la sphère*

[322] Voir par exemple, Jun Zhan, "China Goes to the Blue Waters: The Navy, Seapower Mentality and the South China Sea," *Journal of Strategic Studies*, vol. 17, no. 3, septembre 1994, pages 180–208.
[323] Mure Dickie, "A less Admiral Admiral", *Financial Times*, 30 septembre 2005.
[324] John Dotson, "The Confucian Revival in the Propaganda Narratives of the Chinese Government", *U.S.-China Economic and Security Review Commission*, 20 juillet 2011, voir les pages 19 à 22 de l'étude.
[325] Wang Gongwu, "Ming foreign relations: Southeast Asia", dans Denis Twitchett, John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 8 The Ming Dynasty, 1368-1644 Part 2*, pages 301-333 (319-322).
[326] Ge Zhaoguang, « L'empire-monde fantasmé », dans Anne Cheng (Dir.), *Penser en Chine*, *op. cit.,* pages 79.
[327] Angela Schottenhammer, "The "China Seas" in world history: A general outline of the role of Chinese and East Asian maritime space from its origins to c. 1800", *art. cit.,* 80.

d'influence interétatique de la Chine, renforçant ainsi ce que les Chinois percevaient comme la seule relation appropriée entre eux et un monde étranger perçu comme inférieur ».[328]

Digression non moins intéressante même si démentie depuis,[329] d'autres y virent une recherche vers le golfe persique d'une alliance de revers contre Tamerlan, grand conquérant et fondateur de la dynastie Timouride, et alors maître incontesté de l'Asie centrale musulmane. Yong Le, auparavant, aurait pressé le terrible Tamerlan par l'intermédiaire d'une missive diplomatique, de se constituer en vassal des Ming. Se sentant très gravement insulté, le *« Grand prince »* avait juré l'anéantissement par la guerre sainte des *« apostats »* chinois. Celui-ci rendit cependant l'âme avant de mettre son plan à exécution, qui aurait pu changer le cours de l'histoire…[330]

Entretemps, les navires de l'immense armada de Zheng se seraient rendus aussi loin que l'océan Indien, la mer Rouge, le détroit d'Ormuz et Zanzibar. Le gros des activités se serait cependant concentré sur la façade ouest de la péninsule sud-est asiatique, déjà bien connue des marchands chinois.[331] La constitution de cette flotte forte de 250 navires et environ 27,000 marins relevait de l'exploit humain et technique, et fut rendue possible grâce à plusieurs siècles d'expertise d'ingénierie navale chinoise. Bien sûr, elle éclipsait tout ce que les Européens auraient pu lui opposer pour encore un bon siècle. Les plus imposants bâtiments, appelés bateaux-trésor (寶船), construits dans la capitale d'alors à Nankin,[332] étaient de grandes barges en bois à fond plat et de faible tirant d'eau. La plus grande mesurait plus de 440 pieds (soit plus de 100 mètres de long), à comparer avec la *Santa Maria* de Christophe Colombe (1492) de 85 pieds. Les caraques occidentales étaient néanmoins plus à l'aise dans les eaux battues par les vents de l'Atlantique-nord, ou la conception plate des barges de Zheng He auraient rendu la navigation instable voire impossible.[333] En attendant, jamais une telle flotte océanique n'avaient patrouillé l'océan Indien, consacrant alors et incontestablement la Chine comme première 'puissance navale' du monde.

D'après Perry, peu d'information existe sur la personnalité de Zheng He, en dehors de quelques descriptions dithyrambiques. Castré dès son enfance en captivité, l'homme était cependant de grande carrure et charismatique. Terrien, comme le seront aussi la plupart de ses descendants modernes, il fit une carrière militaire remarquée par sa bravoure, sa loyauté et ses compétences organisationnelles sur le front mongol. Populaire auprès des hommes, Zheng He l'était moins auprès de la Cour. Eunuque, militaire de métier, homme de terrain touche-à-tout et musulman, il fut porté en piètre estime par les bureaucrates et les lettrés confucéens passés par les concours impériaux et fort jaloux de son parcours et de ses manières extravagantes. Il fallait bien une personnalité aussi forte et originale pour passer de la sorte des steppes à l'océan, et mener des expéditions aussi ambitieuses qu'excentriques, chères et impopulaires. Mais Zheng He s'était lié d'amitié dans sa jeunesse avec Yong Le, qui le protégea et l'encouragea jusqu'au bout.[334]

---

[328] John Curtis Perry, "Imperial China and the Sea," in Toshi Yoshihara and James R. Holmes (Eds.), *Asia Looks Seaward: Power and Maritime Strategy*, *op. cit.*, 30.
[329] Morris Rossabi, "Cheng Ho and Timur: Any Relation?", *Oriens Extremus*, no. 20, 1973, pages 129-136.
[330] Pour un résumé plus consistent de cette passe d'armes diplomatique, voir : Joseph F. Fletcher, "China and Central Asia, 1368-1884", dans John K. Fairbank, *The Chinese World Order - Traditional China's Foreign Relations*, Harvard University Press, 1968, pages 206-224.
[331] John Curtis Perry, "Imperial China and the Sea," in Toshi Yoshihara and James R. Holmes (Eds.), *Asia Looks Seaward: Power and Maritime Strategy*, *op. cit.*, 30.
[332] Où le visiteur pourra d'ailleurs admirer une maquette à taille réelle.
[333] John Curtis Perry, "Imperial China and the Sea," in Toshi Yoshihara and James R. Holmes (Eds.), *Asia Looks Seaward: Power and Maritime Strategy*, *op. cit.*, 29.
[334] *Ibid*.

Si l'objectif de Yong Le n'était que d'éblouir quelques barbares par des démonstrations de bienveillance, à quoi bon posséder une pareille force de frappe ? Tout indique au contraire que ces *« projections de puissance »* n'eurent pas grand-chose de pacifique et que l'ouverture des relations tributaires avec la Chine se caractérisait surtout par la coercition.[335] De Java à la Birmanie, Zheng menaça plusieurs fois de l'usage de la force si ces royaumes ne déclaraient pas leur soumission à l'autorité du Fils du ciel. D'après l'Histoire des Ming, Zheng a alors pour mission de *« proclamer les décrets de l'empereur, désigner les chefs, et soumettre par les armes ceux qui s'y refusent ».*[336] La flotte de Zheng était si puissante que dans la plupart des cas les souverains acceptaient sans combattre d'entrer en relation de vassalité avec la Chine. Ceux-là furent couverts de cadeaux. À l'inverse, la force était utilisée pour convaincre les récalcitrants, selon l'amiral lui-même *« les princes irrespectueux furent capturés vivants, et les plus criminels parmi les barbares furent anéantis ».*[337] Pour Perry la *« politique de Zheng He fut implicitement celle de la force »* et ses équipages étaient composés de *« soldats et non de marchands ou de bonzes ».*[338] Cette réalité de l'extension par les Ming du système tributaire, assez documentée, bouscule complètement les revendications sur l'innocuité présumée du *« commerce tributaire »*.

Mais la chance tourna vite pour le grand amiral. Les Ming déplacèrent leur capitale de Nankin à Pékin et se lancèrent dans la construction du Grand canal. Les besoins d'argent enhardirent les bureaucrates et les lettrés pour dénoncer les dispendieuses expéditions de Zheng He et se débarrasser enfin de lui. L'amiral avait cependant réussi sa mission en augmentant le nombre de vassaux de la Chine de plus de soixante, mais financièrement l'Empire y perdait plus qu'il n'y gagnait.[339] La menace nomade grondait une fois de plus sur les frontières nord, exigeant que les ressources dilapidées dans les conquêtes maritimes soient redirigées vers la défense du front continental. Comme on le verra, ce n'est pas la dernière fois dans l'histoire que les Chinois tranchèrent en faveur de la protection du front continental contre la modernisation de la marine. C'est que jusqu'à aujourd'hui, jamais la Chine n'eut les moyens d'agir puissamment dans les deux milieux à la fois. Comme au 15ème siècle, le continent représenta souvent des dangers plus immédiats que la promesse abstraite de gains stratégiques via les explorations navales.

Les expéditions de Zheng se terminèrent donc abruptement en 1433 et la navigation hauturière fut découragée par édits impériaux. Dès lors que la puissance de la Chine déclina et qu'elle se plaçait sur la défensive contre les nomades, les Ming rappelèrent donc leurs grandes armadas et refermèrent leur rêve de domination mondiale. Sans marins chinois pour les y contraindre, le nombre de missions tributaires étrangères déclina rapidement.[340] Hors-normes, extravagantes, anormales dans le contexte chinois de l'époque, et aux retours stratégiques incertains, retenons ici des expéditions de Zheng He qu'elles portèrent à un niveau presque caricatural la manière avec laquelle les périodes de prospérité et de puissance en Chine ont de tous temps correspondu avec des projections de puissance considérables à l'extérieur de ses frontières.

---

[335] De l'avis de la majorité des chercheurs, l'ouvrage d'Edward L. Dreyer constitue la meilleure analyse disponible sur les voyages et les objectifs stratégiques des expéditions de Zheng He. Voir: Dreyer, *Zheng He: China and the Oceans in the Early Ming Dynasty, 1405–1433,* Pearson Longman, 2007.
[336]Ge Zhaoguang, « L'empire-monde fantasmé », dans Anne Cheng (Dir.), *Penser en Chine*, *op. cit.,* pages 80..
[337] *Ibid*.
[338] John Curtis Perry, "Imperial China and the Sea," in Toshi Yoshihara and James R. Holmes (Eds.), *Asia Looks Seaward: Power and Maritime Strategy*, *op. cit.*, 30.
[339] Wang Yuan Kang, *Harmony and War: Confucian Culture and Chinese Power Politics*, *op. cit.* pages 164.
[340] *Ibid*.

Frères de la côte, nomades aquatiques

Jamais la flotte Ming ne se releva du choix, alors nécessaire, de retourner l'attention stratégique des armées chinoises vers les steppes. Elle se cantonna désormais à sa mission plus classique de police des eaux. En effet, la Chine eut alors de plus en plus maille à partir avec un autre type de nomades, aquatiques cette fois. Les pirates constituaient un phénomène corollaire aux cycles d'ouverture et de fermeture du commerce maritime décidés par les Ming. Alors que les missions tributaires en direction des ports chinois déclinaient et que les autorités décourageaient de plus le commerce, des milliers de commerçants, de pêcheurs se retrouvèrent du jour au lendemain sans le sou. Déjà méprisés par les fonctionnaires confucéens, ces marchands furent facilement poussés vers toutes sortes de trafics, faisant d'eux des hors-la-loi dans un cadre de prohibition du commerce maritime.[341] De là, la ligne avec la piraterie était poreuse et les autorités ne firent guère la différence entre contrebandiers et flibustiers. À l'exception de quelques-uns, nous y reviendrons, la plupart de ces forbans n'entretinrent pas d'ambition politique et la menace resta plutôt épisodique. Leur cause était le profit, et leur cible favorite le riche littoral chinois.[342]

Disséminés le long de la côte, les pirates faisaient leurs rapines jusque dans les eaux coréennes et japonaises. Véritables *« frères de la côte »*, nombre de leurs bases se concentraient à quelques encablures des côtes du Zhejiang (浙江 au sud de l'actuelle Shanghai) et notamment autour de l'archipel des Zhoushan (舟山). C'est un véritable dédale d'îlots (plus de 1000) au relief abrupt et de récifs (plus de 3000) fournissant autant de caches d'où préparer des embuscades contre les jonques commerciales dont nous parlions plus haut. Mais au 16ème siècle les pirates sont de plus en plus nombreux et commencent à débarquer à terre, mettant à sac villes et villages du littoral. C'en fut trop pour les Ming, qui décidèrent de supprimer ce poil à gratter stratégique ancestral vers le milieu du siècle. Pour ce faire, ils dépêchèrent sur la côte le général Qi Jiguang (戚繼光 1528–87), qui s'était fait un nom sur la frontière nord contre les Mongols. De nature persévérante et perfectionniste, il monta une force navale bien entraînée et motivée, maniant de petites jonques rapides (55 marins chacune) équipées d'armes modernes (canons et arquebuses), et conduisant des opérations amphibies de défense côtière alternant entre tactiques offensives et défensives. Rapidement, il eut raison des pirates moins disciplinés.[343] Si Qi remarqua des différences entre le combat sur terre contre les Mongols et sur mer contre les pirates, il reproduit contre les seconds des tactiques mises au point contre les premiers, en recourant à une posture très nettement offensive, mais subordonnée à un objectif d'ordre défensif.[344] Déni d'accès aux côtes chinoises, guerre de mouvement, protection des ports et des lignes commerciales contre les raids de nomades, l'épisode des Zhoushan ressemble aux campagnes continentales… Mieux, ces tactiques, et le même théâtre d'opérations reviendront sur le devant de la scène à l'époque

---

[341] Lu Jianyi [湖建一], « La politique d'interdiction maritime sous la dynastie Ming et la défense côtière du Fujian [明代海禁政策與福建海防], *Journal de l'Université normale du Fujian (Édition Philosophie et sciences sociales)* [福建師範大學學報（哲學社會科學版）], Vol. 2, 1992, pages 21-24.

[342] John Curtis Perry, "Imperial China and the Sea," in Toshi Yoshihara and James R. Holmes (Eds.), *Asia Looks Seaward: Power and Maritime Strategy*, *op. cit.*, 28.

[343] Voir Andrew R. Wilson, "The Maritime Transformation of Ming China", in Andrew S. Erickson, Lyle J. Goldstein, Carnes Lord (Eds.), *China Goes to Sea, Maritime Transformation in Comparative Historical Perspective*, *op. cit.* Pour plus de détails sur la stratégie de défense côtière de Qi Jiguang, voir : Ray Huang, *1587, A Year of No Significance,* Yale University Press, 1981, pages 156 -188.

[344] Voir Jean-Marie Gontier, *Qi Jiguang, un stratège de la dynastie Ming (1528 – 1587)*, Les Stratégiques, Paris, 2005. Voir aussi Valérie Niquet, *Les Fondements de la stratégie maritime chinoise* , Economica, Paris, page 40.

de la lutte de Mao Zedong contre les nationalistes en fuite vers Taïwan vers 1950… ! Combiner postures offensives et défensives renvoie aussi au concept sans cesse réinventé de la *« défense active »*, encore aujourd'hui la pierre angulaire des doctrines de l'Armée populaire de libération. Qi Jiguang sera également relu par Chiang Kai-shek… Nous y reviendrons en partie 5 et 6 !

La saga pirate eut des conséquences. La première fut de consacrer la place de Taïwan comme retraite pour les marchands et autres rebelles de tous poils (ch. suivant). La seconde sera la légalisation d'un commerce maritime jamais interrompu entre la Chine et ses voisins maritimes, conduisant à un nouveau boom économique.[345] La troisième fut de révéler aux Chinois le poids des Européens dans le commerce de contrebande au large de la Chine, et dont la montée en puissance régionale allait lentement mais sûrement changer toutes les règles du jeu.

L'Européen remplit le vide marin

Autour de 1500 et à la suite de la traversée de l'Océan Indien par Vasco de Gama, les Européens firent leur entrée en Asie de l'est. Les Portugais, désireux de disputer aux Arabes la route des épices, prirent Malacca en 1511 avec le soutien de marchands chinois. C'est sur leurs jonques que le Portugais Jorge Alvares en 1514, puis l'italien Rafael Perestrello en 1515-16 se rendirent en Chine enquêter sur son potentiel commercial. Enfin, en 1517, huit caraques commandées par Fernão Pires de Andrade, ambassadeur du Roi du Portugal, jetèrent l'ancre devant Canton.[346] Pires, bourgeois et pharmacien, voulut se rendre aimable aux yeux de ses hôtes mais sa bonne volonté se retourna contre lui. Son vaisseau tira une salve de salut, un usage européen pour le moins bizarre pour des Chinois d'autant plus consternés que Pires leur relata la prise de Malacca en expliquant qu'elle permit de rouvrir le commerce aux marchands Chinois. Or ce dernier était alors prohibé et le sultan de Malacca était un vassal zélé du Céleste Empire… Surtout, et dans un parallèle assez piquant avec l'actualité, *« l'impatience de voir le commerce* [avec la Chine] *s'ouvrir et les désirs de réciprocité européens se heurtèrent aux lenteurs de la bureaucratie chinoise et l'obligation de consulter le gouvernement pour toute affaire avec les étrangers »* ![347] Pendant un temps, les bonnes manières de Pires lui attirent néanmoins la tolérance des Ming et de l'empereur Zheng-de (正德帝), fasciné par les produits exotiques amenés par les Portugais. Mais la chance tourna à la suite du décès de l'Empereur et d'incidents impliquant des Européens, entraînant l'échec décisif de l'ambassade Pires. Pour trente ans, les Portugais allaient devoir se contenter du commerce de contrebande. Sans surprise, ils se rapprochèrent des pirates…[348]

Ce n'est que vers 1550, lorsque les Ming légalisèrent de nouveau le commerce, qu'un accord à renfort de pots-de-vin entre le vice-commissaire pour la défense maritime Wang Po et Lionel de Sousa permit l'installation des Portugais à Macao.[349] Les Chinois exigèrent que leurs hôtes se soumirent aux règlements des relations tributaires, mais cette demande fut inacceptable pour les Européens. Les Portugais firent la sourde oreille et Macao prospéra comme plaque tournante commerciale entre Goa, Chine et Japon, en entorse au système. Sans aucune terre arable, Macao

[345] John E. Willis, "Relations with Maritime Europeans 1514-1662", dans Denis Twitchett, John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 8 The Ming Dynasty, 1368-1644 Part 2*, pages 333-375 (333).
[346] *Ibid*. 336.
[347] *Ibid*.
[348] *Ibid*. 340.
[349] *Ibid*. 344.

demeurait cependant dépendante de la Chine pour son ravitaillement en victuailles, moyen de pression considérable s'il en est. Le spectacle du son des cloches, les missionnaires, les battues contre les esclaves en fuite, la débauche et l'insécurité générale de la bourgade allaient dissuader plus d'un Chinois de s'attarder dans ce petit morceau d'Occident. On ne cherche alors guère le contact avec ces individus à cheveux rouges, aux coutumes barbares (que l'on dit alors rencontrer en nombre grandissant le long des rivières glacées du grand nord)… L'apparition de *desperados* japonais en ville après les attaques de la Corée par Hideyoshi en 1592 et des Ryükyü par les Satsuma en 1609, renforça encore la suspicion des Chinois, qui commencèrent à tourner les vis. À la merci de leur bon vouloir et pour sauvegarder leur position, les autorités macanaises appliquèrent souvent à la lettre les exigences des autorités chinoises jusqu'au 19ème siècle.[350]

Tandis qu'ils colonisaient l'Amérique, les Européens remplacèrent progressivement les autres marchands dans le commerce entre la Chine et le reste de l'Asie, un tournant aux conséquences telluriques que les Chinois ignorèrent. Les Espagnols, forts de leur position aux Philippines, puis les Hollandais tentèrent bientôt de s'établir dans le Guangdong, puis aux Pescadores… Les résistances portugaises intriguaient les Chinois qui voulurent bientôt chercher à prendre parti des divisions de ces étrangers.[351] Répétant une tactique rodée contre les nomades, les Chinois crurent un moment pouvoir contrôler les Occidentaux en distribuant à l'un et à l'autre des promesses d'opportunités commerciales en fonction de leurs intérêts. Ils envoyèrent bientôt les Hollandais paître à Taïwan, d'où ils ne poseraient certainement plus le moindre problème…

Mais les Ming n'en furent pas moins fascinés par les armements européens. Bien que la poudre à canon fut inventée en Chine, les canons des galions portugais firent forte impression sur ses soldats. Inquiets pour la sauvegarde de leur position à Macao et désireux de s'attirer les bonnes grâces Ming, les Portugais proposèrent aux Chinois leur assistance. Ces derniers acquièrent et copièrent des pièces d'artillerie européennes qu'ils installèrent en batterie sur leurs frontières du nord.[352] Lors de la guerre contre le Japon en Corée (1592-1598), les Chinois purent aussi compter sur des armes à feu de qualité et en nombre, leur donnant un certain avantage.[353]

C'est peu ou prou dans ce contexte d'avancée désordonnée de l'Occident vers l'Extrême-Orient que débarqua en Chine Matteo Ricci, avant-garde de générations de jésuites. Ricci adopta la langue, les habits et les coutumes chinoises avant de se tailler péniblement une influence jusqu'à la Cour des Ming. Le récit de son long voyage, de ses émerveillements et de ses difficultés, en dit long sur les méfiances et les fantasmes que les Chinois entretenaient à l'égard des étrangers. Et malheureusement pour lui, son effort d'évangélisation de la Chine fut un échec cuisant car peu de Chinois étaient intéressés par la religion catholique, un système de pensée profondément étranger à leurs manières d'appréhender la spiritualité...[354] Mais la chrétienté n'était pas alors encore considérée comme une menace politique par les Chinois, en tout cas pas au même niveau que durant les Qing. Les jésuites intriguèrent donc. Doctes, doués pour les mathématiques, ils furent placés sous la protection des mandarins. Avec certains notables et fonctionnaires chinois, un lien de confiance, et même les bribes d'une amitié sincère, se créa. Les visiteurs se pressèrent chez Ricci pour admirer les horloges mécaniques, plus précises que les modèles chinois et dont

[350] *Ibid*. 344-348.
[351] *Ibid*. 349.
[352] *Ibid*. 340.
[353] Andrew Scobell, "The Chinese Way of War", in John Andreas Olsen & Martin Van Creveld (Eds.), *The Evolution of Operational Art – From Napoleon to the Present*, *op. cit*., 206.
[354] Michela Fontana, *Matteo Ricci: un jésuite à la cour des Ming 1552-1610*, Tallandier, 2019.

il fit cadeau à certains hauts fonctionnaires. Ces derniers aimaient se montrer en sa présence mais Ricci apprit à ne compter que sur lui-même, de telles marques de sympathie superficielles cachant souvent un détachement sensible au qu'en-dira-t-on dès lors qu'une méchante rumeur circulait sur les *« diables étrangers »*. Après mille aventures, le jésuite parvint à obtenir une audience à la Cour et l'Empereur Wanli (萬曆帝) lui commanda une de ses célèbres cartes.[355]

Ricci savait que sa *Mappemonde*, qu'il avait testée cent fois, allait produire son petit effet sur les mandarins. Nous avons vu comment les Chinois se figuraient le monde et les caractéristiques sinocentriques de ce *Tianxia*, dans lequel tout ce qui est chinois est grand et ce qui est étranger est petit et vassalisé. Ricci le savait et saisit cette occasion pour bousculer un peu ce complexe de supériorité puis faciliter son travail d'évangélisation. Expression s'il en est d'une croyance constante de générations d'Européens dans leurs relations avec la Chine, il fit alors le pari que confronter les Chinois sur le plan intellectuel et culturel les conduirait à ouvrir leurs frontières et leur système de pensée à l'Occident et à ses valeurs… [356] Prudent, il fit cependant attention à placer la Chine au centre de sa carte afin d'éviter une erreur d'étiquette qui lui aurait été fatale.

C'est que sa *Carte de la myriade des pays du monde* (坤輿萬國全圖, 1602), la toute première de style occidental à être imprimée en Chine, y sema les germes d'un progressif mais véritable *« effondrement intellectuel »*.[357] La place de la Chine au centre du monde, par ailleurs sphérique et plus vaste qu'imaginé, était totalement remise en question. Le Céleste Empire n'en constituait qu'une assez petite portion située à l'extrémité orientale du continent eurasiatique. Les Chinois découvrirent aussi nombre d'autres États, coexistant sans lien de vassalité les uns avec les autres et dont ils ne soupçonnaient guère l'existence. Ricci fut attaqué par plusieurs officiels, mais Wanli prit sa défense et ordonna plusieurs reproductions, consacrant un évènement majeur de rencontre entre la culture continentale chinoise et celle des Occidentaux, venus de la mer.

Alors que la Chine se contemplait pour la première fois à travers le miroir de l'Occident, ses stratèges prirent conscience que l'océan ne constituait pas autant une frontière définitive qu'une voie d'accès. Mais ils ne se doutaient guère que cette dernière devait se muer en danger mortel.

[355] *Ibid*.
[356] Ge Zhaoguang, *What is China ? Territory, Ethnicity, Culture and History (translated by Michael Gibbs Hill)*, *op. cit*, page 58.
[357] *Ibid*. 56

Conclusion

Cette première partie nous a permis de faire le tri entre idéal et réalité et de fournir des bases structurantes pour la suite de notre étude. Nous avons vu que le discours sur une Chine ancienne profondément pacifique et vertueuse dans son contact avec l'étranger, tel que véhiculé par la République populaire et ses porte-voix, constitue une vue de l'esprit sans rapport avec les faits historiques et dont la principale utilité est de ménager les audiences internationales quant aux implications de la montée en puissance chinoise... Ces mythes, dangereux s'ils sont pris au pied de la lettre, ont été patiemment minés par des historiens dont la réfutation catégorique est, nous l'espérons, aussi bien mise en valeur par la longue durée de l'histoire militaire chinoise et le rapport des dynasties successives avec les milieux continentaux et maritimes.

À la place, on vit que le phénomène *Tianxia* exprimait historiquement un rapport d'opposition entre la Chine et les *« barbares »*, à la fois éternelles sources d'insécurité pour l'Empire ou de validation de ses prétentions à la domination du monde connu. Et puisque les menaces venant du large étaient plus rares que celles provenant du continent, l'attention de ses stratèges resta longtemps tournée vers l'immense espace frontière du nord-ouest, dont on a vu la porosité et l'opposition structurelle entre nomades et empires chinois en quête de profondeur stratégique. Les percées militaro-colonisatrices de ces derniers, vers ce qui constitue aujourd'hui le Xinjiang et les républiques centrasiatiques, dans le double but de contrôler le commerce et de prendre à revers ses adversaires, expriment ainsi une permanence historique tout à fait millénaire.

Fruit d'une *asymétrie des menaces* entre la frontière nord-ouest menaçante et un environnement marin assez vide donc bénin, la culture stratégique chinoise est restée longtemps continentale. Pourtant, la Chine étant par sa géographie une puissance maritime, elle eut aussi maille à partir sur ses côtes avec un commerce et des migrations difficilement contrôlables et dut monter une marine assez puissante pour dénier l'accès à son très riche littoral, y conjurer la menace pirate. Chacun de ces épisodes connaîtra des récurrences, par lesquelles Taïwan allait bientôt rentrer en scène. Un tel déséquilibre des menaces entre fronts continentaux et maritimes occasionnera cependant une certaine passivité lorsqu'il s'agira de répondre au grave défi de l'arrivée par voie maritime de l'Occident, qui troublera définitivement le grand ordre terrien de la Chine.

Océans et continent ont de tous temps constitué des espaces disputés entre les Chinois et leurs adversaires. En direction du continent, rarement les premiers n'ont raté une occasion de profiter d'une situation stratégique favorable pour s'étendre vers l'Asie centrale afin de reconstituer une zone tampon sécurisante au-delà de leurs frontières. Et si l'océan occupe une place plus tardive dans leurs représentations géostratégiques, il faut se souvenir de la mise à profit par les Mongols des moyens navals chinois comme leur base d'expansion maritime, comme des investissements colossaux réalisés afin de soutenir la flotte de Zheng He partie vassaliser les royaumes côtiers d'Asie du Sud-Est. Ainsi, ces expansions maritimo-continentales de la Chine correspondaient déjà à un cycle de périodes de prospérité et de déclin, d'expansion et de contraction, au gré des fortunes de l'Empire du milieu. Ce mouvement, qui est celui des frontières mêmes de la Chine, est le fruit d'un équilibre et d'un rapport de force historique entre l'Empire et ses adversaires.

La suite de l'histoire, qui voit les forces Qing prendre le pouvoir non seulement sur la Chine mais aussi sur l'Asie centrale et Taïwan, le confirmera.

Partie 2 : Les Qing, Taïwan et l'Asie centrale (17-18ème siècles)

Introduction : Un empire Qing expansionniste et combatif

L'histoire militaire de la Chine des Qing demeure souvent jugée à l'aune de ses défaites à partir des guerres de l'opium, pointant un empire en décadence, sur la défensive, profondément passif d'un point de vue stratégique. Cette vision condescendante d'une Chine subissant les pulsions impériales occidentales, héritée de travaux occidentaux du 19ème siècle et renforcée par une littérature vantant les vertus *« pacifiques »* et *« indirectes »* de la culture stratégique chinoise, nous obscurcit.[1] En fait, les 17 et 18èmes siècles voient la superficie de l'empire Qing doubler de volume. Vers le continent, ses armées avancent en parallèle de ses rivales russes au nord, et britanniques au sud, écrasant les puissances mongoles et tibétaines millénaires. Vers la mer, les Qing étendent leur très large territoire en prenant l'île jusqu'alors étrangère mais à l'importance grandissante de Taïwan aux mains des mercantilistes hollandais et du Royaume loyaliste Ming de Tungning. Loin d'être passive, la Chine est en réalité partie prenante, et sortira victorieuse, d'une compétition internationale pour l'accès à des territoires et des marchés stratégiques.

Dans cette partie revenant sur les conquêtes puis les colonisations par les Qing de Taïwan et du Xinjiang, nous débutons notre synthèse géostratégique mettant en commun leur importance dans la géographie et l'histoire militaire chinoise. Notre objectif est de montrer comment, à la faveur du grand mouvement d'expansion territoriale Qing vers l'océan et le continent, Taiwan et le Xinjiang devinrent dans les conceptions stratégiques chinoises deux espaces stratégiques critiques à la défense impériale. Bien que les deux conquêtes diffèrent dans leur exécution et leurs enjeux, nous verrons que les décisions Qing de conquérir puis coloniser Taïwan et le Xinjiang sont nées d'un calcul rationnel, cohérent et similaire : assurer que les deux territoires ne soient jamais réutilisés comme bases par des rivaux potentiels pour menacer l'empire, et au contraire, se réserver un accès exclusif à ces deux profondeurs stratégiques pour mieux sécuriser la frontière. Dans cette logique d'expansion maritime et continentale, la notion *d'accès* de la Chine à ces terres entretient donc un rapport dialectique à celle du *déni* opposé à ses adversaires.

Pour faire diversion et jeter un voile pudique sur la nature stratégique de ses intérêts au Xinjiang et à Taïwan, Pékin fait aujourd'hui feu de tout bois pour accréditer la thèse que les deux feraient partie de la Chine depuis des *« temps anciens »* et que leurs conquêtes constituaient un effort de *« réunification nationale »*. Ici l'ambassade de Chine à Paris prétend que Pékin *« gérait »* Taïwan depuis l'antiquité[2], là une université chinoise tient un colloque sur la façon de *« bien enseigner »* l'histoire du Xinjiang pour la faire correspondre à la ligne du Parti et *« défendre le*

---

[1] Voir Chiang Kai-Shek, *China's Destiny,* trans. Philip Jaffe, Roy Publishers, 1947. B. H. Liddell Hart, *Strategy: the Indirect Approach*, Praeger, 1954. Otto B. Van Der Sprenkel, "Max Weber on China", *History and Theory*, Vol. 3, No. 3, 1964.

[2] « La Chine doit être réunifiée et elle le sera », *Ambassade de Chine en France*, 25 octobre 2021. La page a été supprimée par l'ambassade mais l'auteur garde une copie.

territoire ».[3] Ces intox ont aussi pour objectif de conforter le discours pékinois érigeant la Chine comme pays *leader* des opprimés et des victimes de l'Occident, pointé comme seul coupable d'impérialisme et de colonialisme dans l'histoire, un escamotage datant de la diplomatie tiers-mondiste. Cette partie met donc au clair que ces deux catégories s'appliquent aussi à l'histoire de la Chine. Sans entrer dans le débat savant les entourant,[4] citons simplement Edward Saïd, qui considérait *« l'impérialisme* [comme] *la pratique, la théorie, et* [les] *attitudes d'un centre dominant contrôlant un territoire lointain »*, dont la colonisation constituait une conséquence.[5] Mettre cet héritage impérial sur le dos de la dynastie mandchoue est dénué de fondement, les avancées Qing à Taïwan comme au Xinjiang ayant largement été menées par des soldats et colons Han, commandées par des officiers Han, et pensées par des fonctionnaires Han.

Cette partie sera donc séparée en deux chapitres, l'un pour le Xinjiang et l'autre pour Taïwan. Leur contenu fera la part belle aux décisions ayant mené à leur conquête et colonisation, à la conduite des opérations militaires, et aux difficultés affrontées par les Qing pour s'y maintenir. Nous noterons tout du long les parallèles entre les deux situations. Nous traiterons le Xinjiang en premier et Taïwan en second. En effet, bien que la conquête du Xinjiang par les Qing (début du 18ème siècle) fût légèrement postérieure à celle de Taïwan (fin du 17ème siècle), elle prit sa source dans une rivalité pour le contrôle des steppes de l'Asie centrale antérieure à la prise de Pékin par les Qing en 1644. À l'inverse, neutraliser le régime Zheng survivant à Taïwan étant dans une certaine mesure corollaire à la défaite de la dynastie Ming contre les Mandchous, c'est une problématique légèrement postérieure. Il ne nous paraissait pas illogique de tirer d'abord les fils des évènements au nord-ouest de la Chine, avant de traiter Taïwan en seconde partie.

Nous aborderons les évènements conduisant à la perte d'influence de l'empire Qing sur ces deux territoires, et les efforts de ses stratèges pour la contrecarrer, dans la partie suivante.

---

[3] « Comment combattre, défendre notre territoire, et bien raconter l'histoire du Xinjiang ? Cognition, discours, et enseignement: Pour une histoire concise du Xinjiang. Résumé du séminaire de prérentrée [如何善於鬥爭、守好陣地、講好新疆歷史？ || « 認知、敘事與教學：《簡明新疆地方史》學前研討會 » 綜述] », Université des finances et de l'économie du Xinjiang, Institut d'étude du marxisme [新疆財經大學馬克思主義學院], 18 février 2023.

[4] Comme ici, le sinologue James Millward, dans sa remarquable étude sur le Xinjiang, coupa court à ces débats en écrivant simplement au sujet des Qing : , *« quand il y a un empire, il doit il y avoir de l'impérialisme ».* Voir James A. Millward, *Beyond the Pass - Economy, Ethnicity, and Empire in Qing Central Asia, 1759-1864*, Stanford University Press, 1998, page 17. Par cette interprétation impériale des avancées Qing vers l'océan et le continent, nous nous inscrivons dans la lignée des travaux de Pierre Grousset, Owen Lattimore Peter Perdue, James Millward, Emma Teng et bien d'autres.

[5] Edward Said, *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard/Le Monde Diplomatique, 2000. Rien n'atteste par ailleurs que la colonisation ne s'applique qu'à la conquêtes de territoires outremer, les expansions territoriales contigües des Etats-Unis et de la Russie (et bien d'autres) en attestent.

Chapitre 3 : Conquête Qing du Xinjiang et intérêts stratégiques (17-18ème siècles)

Les Qing à l'assaut de la Chine (fin du 16ème siècle - 1644)

Au nord-est de la Chine au 16ème siècle, monte en puissance une force liée par l'histoire aux anciens empires des steppes et longtemps semi-nomade : les Jurchens. Ces derniers, encore divisés, sont en relation de vassalité à la dynastie Ming. Mais celle-ci a alors fort à faire avec les pressions mongoles et ne se méfie guère de ce voisin du nord-est avec lequel les échanges commerciaux vont bon train. Au contact de la Chine, le sud de la Mandchourie s'enrichit alors rapidement, forte de son agriculture, de la chasse, tandis que les officiers jurchen sont souvent recrutés par l'armée Ming. Mais sous l'impulsion d'un de leurs chefs, Nurhachi (1559-1626), de la maison Aisin Giorio, les Jurchens et les peuples minoritaires du nord-est de la Chine se coalisent bientôt et créent la dynastie des Jin postérieurs (1616-1636). Nurhachi rêve d'un grand destin, et devient le Khan de cette courte lignée, dont les sujets se font appeler les Mandchous. Il choisit l'actuelle ville de Dalian comme capitale et lorgne sur son voisin chinois.

Nurhachi bénéficie au début du 17ème siècle d'un contexte interétatique favorable : les tribus mongoles Tchakhares, Khalkha et Oirat sont divisées et la Chine demeure en proie à une crise politico-économique. Cependant, les Mongols perçoivent d'un mauvais œil la concentration du pouvoir en Mandchourie par la maison Aisin Gioro, et Nurhachi choisit d'abord de poursuivre une ligne de moindre résistance. Avant sa mort en 1626, et avant de se porter à l'attaque de la Chine, il profite des divisions mongoles pour coopter les tribus de Mongolie intérieure entre 1616 et 1635 afin de renforcer sa position. Les Qing jettent à cette occasion les premières bases de leur futur système colonial. Par le système des Bannières, et sous l'autorité du Li-fan Yuan (理藩院), proto-ministère en charge de la stabilité des régions frontières et de leurs habitants, les Qing s'étendent déjà sur les terres mongoles. Sur place, afin d'éviter d'aggraver les tensions ethniques, les Mandchous se gardent de toute politique de discrimination, protègent le mode de vie ainsi que l'organisation sociale traditionnelle locale, et savent s'appuyer sur les institutions préexistantes des peuples conquis pour asseoir leur suzeraineté et contrôle territorial à moindre coût.[6] Après leur conquête de la Chine, ils réutiliseront cette méthode à Taïwan et au Xinjiang.

Entretemps, les armées mandchoues attaquent la Chine et débordent bientôt au Liaodong celles des Ming, dont ils couvrent de récompenses et de titres les déserteurs et autres retournés. Brièvement arrêtés à la Grand muraille par les pièces d'artillerie Ming fondues par les Jésuites, les Mandchous en font cependant vite des copies avec l'aide de métallurgistes chinois capturés et continuent leur avancée en direction de Pékin. Huang Taiji (皇太極 1592-1643), le huitième fils de Nurhachi, se proclame durant cette longue campagne empereur de la nouvelle dynastie Qing (1636-1911), un évènement aux conséquences majeures pour toute l'histoire de l'Asie.

[6] Ti Ching-Kuo [狄景國], « Les objectifs politiques de la guerre contre les Dzoungars sous la dynastie Qing [清代康雍乾三朝對準噶爾戰爭之政治目標] » *Fu Hsing Kang Academic Journal* [復興崗學報] Vol. 89, 2007, pages 389-410 (394).

Sur la défensive face aux armées mandchoues largement composées de soldats et officiers Han retournés, les Ming s'accrochent encore aux défenses de Pékin mais sont doublement pressés par une crise économique sans précédent et des rébellions paysannes. Leurs défenses cèdent bientôt et Pékin est mise à sac en 1644 par des rebelles commandés par Li Zicheng (李自成). L'empereur Ming Chongzhen (崇禎 1611-1644) se pend et Li usurpe son trône. Le commandant en chef de l'armée Ming défendant le front contre les Qing, Wu Sangui (吳三桂), retourne alors sa veste au profit des seconds pour éconduire Li de la capitale. Mais lorsque l'affaire est réglée, il est mis devant le fait accompli : Pékin est tombée et les loyalistes Ming fuient vers le sud où ils seront poursuivis et battus. Wu Sangui est couvert d'honneurs par les Qing avant de tourner casaque également. Du Yunnan, auto-proclamé empereur à son tour, il ourdira une dernière campagne militaire anti-Qing, soutenu par le régime loyaliste Ming des Zheng alors en place à Taïwan. En vain. Comme l'affirme René Grousset, sans combat, *« la mainmise des Mandchous sur le trône de Chine en 1644 avait, il faut bien le reconnaître, tenu de l'escamotage »*.[7]

Vainqueurs mais réalistes, les Qing savent les Chinois hostiles à toute autorité étrangère. Aussi changent-ils le minimum : les fonctionnaires restent alors en place, parfois doublés d'un officier mandchou. Mais ils imposent cependant à toutes les populations chinoises conquises le port de la *« queue »,* attribut capillaire mandchou et un grand symbole de leur domination. Durant 150 ans, l'Empire Qing renforcera sa place au centre de l'échiquier géopolitique d'Asie orientale et centrale, sa domination s'allongeant sur les provinces du sud de la Chine, Taïwan, le Tibet et l'Eurasie. Les Européens, et en premier lieu les Russes, s'inclineront devant sa puissance. Ses successeurs républicains et communistes hériteront de ses conquêtes et de la très complexe problématique de les incorporer dans un État-nation chinois moderne. Pour l'heure cependant, au milieu du 17ème siècle, la conquête de la Chine par les Qing a réveillé les ambitions mongoles.

La lutte qui s'ensuivra ramènera bientôt les Qing, dont l'énergie militaire se conjuguera à celle de la Chine toute entière, aux portes du désert pour la première fois depuis 1000 ans.

Triumvirat sur l'Asie intérieure : Kangxi, la Russie et les Dzoungars (1644-1722)

À l'ouest, le spectre dzoungar

Les Qing n'étaient pas la seule puissance montante en Asie au 17ème siècle. Au nord de l'actuelle province du Xinjiang et à l'ouest de l'Altaï, les tribus mongoles oïrates se sont coalisées en parallèle des Mandchous et font bientôt peser une menace considérable sur le pouvoir Qing établi depuis peu à Pékin. Cette confédération mongole, dite des Dzoungars, s'étend d'abord au détriment des nomades kazakhs avant de se heurter aux Russes en 1635, dont les trappeurs et soldats avancent alors en direction de la Sibérie et avec lesquelles ils signent un premier traité de partage territorial.[8] Leur frontière nord-ouest ainsi transformée en cul-de-sac par l'avancée russe, et étant au courant des efforts Qing à l'est pour s'assurer la loyauté des clans Mongols

[7] René Grousset, *Histoire de la Chine*, Histoire Payot, 1942, page 196.
[8] James Millward, *Eurasian Crossroads – A History of Xinjiang*, Columbia University Press, 2007, page 89.

orientaux, les Dzoungars cherchent à briser cet encerclement en s'étendant vers le sud et l'est.[9] La confédération a pour ce faire un chef exceptionnel, Galdan, dont l'ambition n'est autre que de restaurer le grand empire gengiskhanide. Il a un atout dans sa manche : la bonne entente avec certaines factions du pouvoir religieux au Tibet, auprès desquelles il a grandi.[10]

La cour Qing est occupée ailleurs. Elle prend d'abord le contrôle du sud de la Chine aux mains des derniers loyalistes Ming avant de se lancer à la conquête de Taïwan, un épisode crucial sur lequel nous reviendrons en détail dans le chapitre suivant. La conquête du Xinjiang n'est donc pas encore à l'ordre du jour, ce grand espace étant presque sorti du cadre géostratégique chinois depuis les campagnes militaires Tang un bon millénaire plus tôt. Leurs prédécesseurs Ming, longtemps en guerre contre les Mongols, n'avaient jamais réussi à percer l'imposante barrière steppique et dépasser de beaucoup les limites de la grande muraille. Ces derniers avaient donc dû se satisfaire, si l'on peut dire, d'un périmètre de défense rapproché largement limité aux territoires peuplés par les Hans, et dont les Qing ont hérité en l'état. Dans l'autre sens, comme le rappelle Joseph Fletcher, cette Chine lointaine, malgré sa qualité de partenaire économique et de réserve potentielle de convertis, ne représentait pour les centrasiatiques du 17ème siècle qu'un *« empire distant »* au même titre que les mondes russes et ottomans…[11] Les Qing se préoccupèrent donc d'abord de commercer avec les oasis, Turfan entrant en relations tributaires avec eux en 1646, suivie de Hami.[12] Occupés qu'ils étaient par les campagnes de pacification en Chine, les Qing ne prêtent donc guère attention à la montée en puissance des Dzoungars.

C'est pourtant à la fin du 17ème siècle, à l'image des précédents Xiongnu puis tibéto-Xianbei des millénaires précédents, que les déserts du Xinjiang devaient reprendre leur place de pivot stratégique entre les empires chinois et continentaux. Dans le bassin du Tarim, les puissances timourides et mogholes dominantes des siècles précédents s'étaient déjà désintégrées en une multitude de petits royaumes, divisés mais riches du commerce inter-asiatique. Le sud-Xinjiang constituait donc un espace sans véritable maître, facile à occuper et à taxer, ce qui attisa les convoitises de ses voisins alors en extension : dzoungar d'abord, puis russe, et Qing. C'est à ce moment que des rivalités entre confréries musulmanes soufis[13] allaient achever de fragmenter le semblant d'entente politique régnant dans le bassin du Tarim, les perdants s'exilant au Tibet y réclamer le soutien du Dalaï-lama. Ce dernier fait alors appel à l'un de ses anciens protégés, qui n'est autre que Galdan, pour y restaurer un ordre géopolitique favorable à ses intérêts.[14]

Les Dzoungars ne font guère secret de leurs ambitions impériales pan-mongoles. Ils établissent dès les années 1630 une capitale en Dzoungarie (nord-Xinjiang, celui des steppes), créent un système d'écriture mongol unifié, mettent en place un système juridique, une monnaie, profitent d'une base financière aussi stable que considérable en taxant les *« routes de la soie »* tout en commerçant avec les Russes.[15] Diplomatiquement parlant, ils déploient aussi des efforts pour obtenir l'allégeance des clans mongols, jouant de la proximité culturelle et du culte bouddhiste

[9] Peter C. Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, The Belknap Press of Harvard University Press, 2005, page 8.
[10] Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 199.
[11] Joseph F. Fletcher, "China and Central Asia, 1368-1884", dans John K. Fairbank, *The Chinese World Order - Traditional China's Foreign Relations*, Harvard University Press, 1968, pages 218.
[12] *Ibid*.
[13] Jusqu'alors les principales détentrices du pouvoir sur les oasis du bassin du Tarim.
[14] Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 28.
[15] Lai Chen [赖辰], « Qianlong résout le problème du Xinjiang [乾隆解决新疆问题] », *Historical Monthly*, 2013, page 50.

tibétain partagé. Le Dalaï-lama entrevoit là une occasion de rendre au Tibet un rôle géopolitique déterminant, et mise sur la carte dzoungare pour affaiblir son encombrant voisin Qing.

Les Dzoungars lancent en 1678 la conquête du bassin du Tarim ainsi que des oasis de Hami et Tourfan, en relations tributaires avec les Qing.[16] Les armées dzoungares y livrent une véritable 'guerre éclair' : en montant des pièces d'artillerie légères sur le dos des chameaux, leurs soldats disposent à la fois d'une très grande mobilité et d'une considérable puissance de feu. L'affaire permet à Galdan de s'enrichir considérablement en contrôlant les revenus du commerce inter-asiatique. Ce dernier prend alors la décision de pousser ses armées vers la Mongolie extérieure, boutant en 1687-1688 les tribus Khalkhas[17] hors de leurs terres et les poussant à se réfugier en territoire Qing. Les princes Khalkhas déchus implorent là le soutien militaire de Pékin.[18]



Figure 8 Un soldat perse du 17ème siècle et son Zamburak*, système d'artillerie monté sur chameau.*[19]

Et pour cause, les Mandchous ont travaillé dur depuis le début du 17ème siècle pour asseoir leur domination sur les tribus mongoles orientales dont les Khalkhas font partie, et ainsi empêcher la perspective d'une très menaçante unité politique mongole. Par le système des bannières, des intermariages entre noblesses mandchous et mongoles, et de leur influence croissante sur la hiérarchie religieuse bouddhiste, les Qing avaient réussi à obtenir la loyauté des tribus installées sur leur frontière nord…[20] Diviser pour régner empêcherait ainsi l'émergence d'un contrepoids à la puissance mandchoue tout en lui permettant de puiser dans les larges ressources militaires

[16] Millward, *Eurasian Crossroads – A History of Xinjiang*, *op. cit.* 90.
[17] Une tribu de Mongolie orientale.
[18] René Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 199.
[19] Source *Wikimedia Commons*.
[20] Ding Yi-zhuang [定宜庄] Un aperçu de la garnison des huit bannières à la frontière nord de la dynastie Qing [清代北部边疆八旗驻防概述], *China's Borderland History and Geography Studies* [中國邊疆史地研究], Vol. 2, 1991, pages 20-28 (28).

mongoles (cavaliers, chevaux…).[21] L'avancée dzoungare vient donc menacer tout cet édifice, et lorsque les Khalkhas en appellent à la Cour Qing en 1688, ils l'obligent gravement.

Pékin prend conscience que l'alignement entre Dzoungars et Tibétains risque de déstabiliser ses arrières et de menacer de disputer sa suprématie sur l'entièreté du monde mongol.[22] En d'autres termes, ils voient sur leur flanc ouest se reconstituer le dangereux spectre de l'histoire : un grand arc hostile et politiquement aligné du Tibet à la Sibérie, dont la menace d'encerclement militaire s'était plus d'une fois muée en mal mortel pour les dynasties chinoises. L'objectif des Qing est donc d'empêcher ce front uni de se matérialiser en s'assurant la loyauté continue des tribus mongoles et en éliminant le rival dzoungar. Les Qing, à l'instar de leurs plus illustres prédécesseurs Hans et Tang, se projetteront bientôt vers la steppe pour neutraliser les bases de leurs rivaux et conjurer la menace pesant sur le nord-ouest de la Chine. Cette fois, les Qing s'y maintiendront néanmoins et apporteront une solution finale à tout égard à la question nomade.

Les Qing sont guidés par un empereur combattif, Kangxi (康熙 né Aisin Gioro Xuanye, 1654–1722). Ce dernier, dont le règne sera pour Grousset aussi prestigieux que celui de Louis XIV, monte sur le trône à l'âge de 7 ans en 1661. En plein exercice de ses fonctions à 13, il supervisera la double expansion Qing vers Taïwan et l'Asie centrale, élevant l'empire au rang de grande puissance maritime et continentale. Des jésuites qui l'ont conseillé, l'Occident en tire le portrait flatteur d'un *« monarque* [dont l'] *âme grande le laissait maître absolu de régler ses passions, un esprit vif et pénétrant, un jugement sain et solide, une mémoire heureuse à laquelle rien n'échappait »*.[23] Kangxi est aussi salué dans l'historiographie contemporaine chinoise comme un génie militaire, encensant par exemple sa proximité avec la troupe, son attention portée à la logistique pour ses armées dans la steppe, et son intérêt pour les technologies modernes en armement, notamment occidentales (canonnerie et mousqueterie).[24] Bien que les Mandchous soient lointainement originaires de la steppe, le ton de Kangxi à l'égard de la menace nomade ne diffère aucunement des générations précédentes d'empereurs chinois. Il déclare : *« balayer au loin les barbares est la seule manière de garantir la stabilité de l'intérieur* [de la Chine] *»*.[25]

Isoler le facteur russe

En attendant, comme le fait remarquer Peter Perdue, *« Si Kangxi avait déjà en 1678 des raisons de suspecter que les Mongols occidentaux sous Galdan n'accepteraient jamais la domination mandchoue, sa priorité principale au nord-ouest dans les années 1680 était d'abord de barrer la route aux Russes »*.[26] Avant de contrer les Dzoungars, Kangxi doit d'abord conjurer cette menace. En effet, l'Empire tsariste est alors en pleine extension, ses marchands et soldats se faisant de plus en plus nombreux sur les frontières nord de l'empire Qing. En préalable des

[21] Ti Ching-Kuo [狄景國], « Les objectifs politiques de la guerre contre les Dzoungars sous la dynastie Qing [清代康雍乾三朝對準噶爾戰爭之政治目標] » *art. cit.* 394.
[22] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. pages 102-6 et 304-7.
[23] Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit.* 197.
[24] Hu Fu-wen [胡福文], « La pensée militaire de l'empereur Kangxi de la dynastie Qing [清康熙帝的军事思想] », *Recherche en histoire militaire* [軍事历史研究] Vol. 2, 1989, pages 139-147.
[25] Zhang Yushu, comp., *Qinzheng Pingding Shuomo Fanglue* [平定朔漠方略] 48.36–42b. Cité par Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit.* 432. Traduction en français de l'auteur.
[26] *Ibid*. 138

campagnes d'Asie centrale, Kangxi décide donc d'abord de garantir la neutralité de ce nouvel acteur stratégique. De cette première rencontre continentale avec les Européens, ils signeront deux traités : Nerchinsk (1689) puis Kiaktha (1727).[27] Sans ces derniers, il aurait été bien plus difficile pour les Qing de vaincre les Dzoungars. Voyons comment les Qing ont procédé.

Libéré du joug mongol, ce n'est qu'à la fin du quinzième siècle qu'un État russe unifié centré sur la Moscovie s'est formé. Coincée entre le marteau de l'empire Ottoman et l'enclume des puissances baltes, polonaises et suédoises, la Russie trouve dans la décrépitude des puissances nomades un échappatoire vers l'est, la Volga, l'Oural et la Sibérie. Encouragée par la famille marchande des Stroganov, s'appuyant sur les cosaques et une force militaire dont la supériorité technologique (armes à feu) écrase les résistances, la Maison Romanov étend au long des 16 et 17èmes siècles sa domination vers l'orient. Sa motivation est le profit, car il faut plus d'argent au jeune État pour résister aux pressions turco-occidentales. Une mission diplomatique atteint Pékin dès 1618 mais elle n'obtient pas d'audience avec l'empereur car, ignorante de l'étiquette chinoise, elle arrive les mains vides, c'est-à-dire sans tribut attestant sa soumission à la Cour...[28]

Vers 1630, les explorateurs guidés par Vasily Poyarkov suivis de plusieurs compagnies de trappeurs atteignent la mer d'Okhotsk, puis au milieu du siècle les rives du fleuve Amour (黑龍江 *Heilongjiang* en chinois), voie navigable la plus aisée entre la Sibérie et l'océan Pacifique. La région est riche en zibelines, fournissant aux trappeurs russes des fourrures de grande qualité et représentant vite une source de revenus non-négligeable pour le trésor du Tsar. L'explorateur Erofei Pavlovich Khabarov installe en 1651 un fortin à Albazin sur les rives de l'Amour, qu'il double d'un second à Achansk (actuelle Khabarovsk) à la confluence avec la rivière Oussouri. Mais ce 'nouveau monde' d'Extrême-Orient n'est vierge que pour les colonisateurs européens, la région étant alors occupée par le peuple Tongou que les Qing considèrent comme des parents lointains...[29] Les trappeurs russes livrent également dès leur arrivée une compétition brutale aux fourreurs chinois déjà sur place, qui se plaignent de ces indésirables à leurs autorités. Les Qing, qui observent de loin la situation, estiment que la position russe sur l'Amour rapproche les troupes tsaristes de la Manchourie et constitue un risque militaire de plus à prévenir.

Des escarmouches éclatent dès la fin des années 1650 autour des forts russes. Ces derniers sont parfois incendiés par les soldats Qing, mais les occupants reviennent en nombres toujours plus importants pour renforcer leurs positions et coloniser la région. Des années durant, les Russes veulent envoyer une série de délégations diplomatiques à Pékin dans l'espoir de négocier leur position, mais les Qing n'entendent pas parlementer. En 1676, une énième mission échoue ainsi à ouvrir des relations diplomatiques, et surtout commerciales, avec les Mandchous. Ces derniers héritant des usages en politique étrangère des dynasties chinoises, traitent les Russes comme tout autre groupe barbare et estiment ne leur devoir aucun traitement de faveur : l'ouverture du commerce ne pourra se négocier que sous forme de tribut et en échange de leur retrait des rives de l'Amour. Les Russes, comme les autres Européens, n'entendent pas grand-chose à ces usages orientaux et refusent de se prosterner (le kow-tow 叩頭) devant l'Empereur.[30]

---

[27] Pour élargir, voir Mark Mancall, *Russia and China: Their Diplomatic Relations until 1728*, Harvard University Press, Cambridge, 1971. Et Vincent Chen, *Sino Russian Relations in the Seventeenth Century,* Martinus Nijhoff, 1966.
[28] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit.* 164.
[29] Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit.* 201.
[30] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit.* 164.

Kangxi, qui a muselé les rébellions pro-Ming et défait la famille Zheng à Taïwan (ch. suivant), se sent plus confiant et est décidé à bouter les Russes hors de leurs positions. Il déclare à ses ministres : « *La présence des Russes autour des rivières Heilongjiang et Songhua* [Soungari en russe] *m'inquiète depuis plus de trente ans, et le territoire qu'ils ont dérobé est très proche du berceau de notre dynastie. Je suis très attentif à cette affaire depuis mon arrivée au pouvoir* ».[31] Les choses s'accélèrent : excédés par la nomination d'un gouverneur à Albazin en 1682, Kangxi soumet deux ans plus tard aux Russes un ultimatum en bonne et due forme : « *Vous avez envahi mes terres, chassé mes sujets tributaires, pillé mes pêcheurs et mes chasseurs de leurs fourrures et de leurs vivres (…). Moi, Empereur Kangxi, j'ai ordonné à une armée de vous combattre et de vous détruire. Je vous conseille de ne pas vous obstiner dans vos méfaits et de retourner chez vous* » ![32] En 1685, Kangxi se résout finalement à la guerre et envoie des troupes couper les vivres des Russes en amont de leurs cantonnements sur l'Amour. La même année, forte de 200 pièces d'artillerie fondues par les jésuites, la troupe mandchoue assiège et incendie le fort d'Albazin. Mais les Russes remontent le fort, et les Qing le rasent une deuxième fois en 1686.[33]

Pressés par d'autres priorités, Russes et Qing sont prêts à négocier. Pierre le Grand envoie dans la région en janvier 1686 le diplomate Fyodor Alexeyevich Golovin comme son ambassadeur plénipotentiaire et chargé de s'entendre sur le tracé de la frontière avec les Qing, espérant ainsi ouvrir la voie à des relations commerciales.[34] Les Russes entrevoient déjà tout le potentiel du marché chinois, où ils espèrent vendre davantage de fourrures et ainsi renflouer leurs caisses pour faire face aux menaces ottomanes et occidentales.[35] Pierre enjoint néanmoins Golovin à ne rien céder au sujet d'Albazin et de privilégier le fleuve Amour pour le traçage de la frontière avec l'Empire Qing. De l'autre côté, Kangxi se sent menacé au nord-ouest par la menace Tibéto-Dzoungar et veut à tout prix éviter que les Russes s'entendent avec Galdan. Les Qing savent que ces derniers ne constituent pas un rival prioritaire, leurs ambitions étant triviales : l'argent. Il suffirait donc d'enlever à ces Russes leurs positions militaires et d'accéder à leurs demandes commerciales pour les neutraliser et se servir d'eux comme levier contre les Dzoungars…[36] Kangxi missionne ainsi ses négociateurs Songgotu (索額圖) et Tong Guogang (佟國綱, son oncle) d'exiger le départ des slaves des territoires disputés afin de préempter toute menace sur la Manchourie.[37] Bref, les Qing négocient dans le but d'isoler le facteur tsariste de leur propre

[31] Qīng shèngzǔ rén huángdì shílù [清聖祖仁皇帝實錄], vol. 121. Cité par Ti Ching-Kuo [狄景國], « Les objectifs politiques de la guerre contre les Dzoungars sous la dynastie Qing [清代康雍乾三朝對準噶爾戰爭之政治目標] » *art. cit.* 402. Traduction en français de l'auteur.

[32] *Une compilation de documents diplomatiques russes et chinois, 1619-1792* [俄中兩國外交文獻匯編], Bureau d'enseignement, d'interprétariat et de recherche russe de l'Université Renmin de Chine [中國人民大學俄語教研室譯], The Commercial Press [商務印書館], Pékin, 1982, page 55. Cité par Ti Ching-Kuo [狄景國], « Les objectifs politiques de la guerre contre les Dzoungars sous la dynastie Qing [清代康雍乾三朝對準噶爾戰爭之政治目標] » *art. cit.* 403. Traduction en français de l'auteur.

[33] Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 201.

[34] Gaston Cahen, « Les relations de la Russie avec la Chine et les peuplades limitrophes à la fin du XVIIème siècle et dans le premier quart du XVIIIème siècle », *Revue Historique*, T.94, Fasc. 1, 1907, pages 45-62.

[35] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. page 164.

[36] *Ibid*. 166.

[37] Ti Ching-Kuo [狄景國], « Les objectifs politiques de la guerre contre les Dzoungars sous la dynastie Qing [清代康雍乾三朝對準噶爾戰爭之政治目標] » *art. cit.* 405.

équation géopolitique : puisque l'attrait du riche marché chinois séduit les Russes, les manipuler permettra d'isoler Galdan. Les deux parties se fixent rendez-vous en juillet 1689 à Nerchinsk.[38]

Les ambassadeurs Qing sont accompagnés de jésuites, notamment le père français Gerbillon et Pereira, portugais, dont les talents de linguistes et de négociateurs sont très estimés par Kangxi. Alors que les négociations ne pouvaient être tenues en russes ou en mandchou pour des raisons de protocole diplomatique, ce fut le latin qui fut choisi comme langue des négociations sur leur avis exprès. Bien que le Mongol aurait pu faire l'affaire car parlé par les interprètes des parties russes comme Qing, les jésuites avaient leurs propres intérêts dans le succès de la négociation, dont ils en tireront grand crédit en obtenant de la part des Russes et des Qing une amélioration du statut des catholiques dans leurs empires respectifs.[39] Et tant pis pour les intérêts mongols, dont les chasseurs-cueilleurs se verront divisés de part et d'autre de la future frontière...[40]

Dans la négociation, les Qing tirent les premiers en réclamant la souveraineté sur les territoires séparant Nerchinsk du Lac Baïkal, basant leur revendication sur le souvenir de tribus mongoles de la région payant le tribut à l'empire Yuan quatre siècles plus tôt… Ces demandes démesurées ne désarment cependant pas Golovin, qui insiste comme lui a demandé le Tsar que la frontière soit tracée sur le fleuve Amour. Mais l'objectif est trop ambitieux pour le russe et sa petite troupe de *Streltsy*.[41] Les Qing menacent Golovin de débloquer les pourparlers en balayant *manu militari* les Russes de la région. Le diplomate du Tsar, qui n'avait réussi à rassembler que 1500 soldats face aux 12,000 hommes Qing n'a pas d'autres choix que de plier.[42] Il est décidé que la frontière sera au final tracée au nord de l'Amour, le long des monts Stanovoi, ce qui impliquait l'évacuation de tout le bassin du fleuve et du fort d'Albazin par les Russes.[43] La délimitation se fait par pose de pierres de taille servant de bornes frontières, et on s'accorde pour laisser à plus tard la question de la délimitation des zones frontalières plus à l'ouest. Surtout, et c'est ce que désirent le plus les Qing, les Russes renoncent explicitement à soutenir politiquement Galdan… Soulagés, les Mandchous en échange laissent tomber leurs revendications territoriales les plus démesurées. En position de force à la table des négociations, Ils ont bien joué leur carte. Et s'ils ont un peu rudoyé Golovin, ils sont en réalité prêts à lui offrir un sérieux lot de compensation : l'accès au marché chinois. Les Russes comme les Qing sortent donc satisfaits du résultat de ces négociations, les premiers obtenant des avantages commerciaux et les seconds une garantie de sécurité leur laissant les mains libres contre les Dzoungars.[44]

Le traité de Nerchinsk, écrit en russe, en chinois, en mandchou et en latin, est conclu le 27 août 1689 et restera en vigueur 170 ans.[45] Il sera suivi en 1727 sous l'empereur Yongzheng (雍正帝) du traité de Khiakhta. À ce moment, les Qing étant en difficulté en Asie centrale (voir plus bas), ce sont cette fois les Russes qui seront en position de force, leur négociateur, le comte Savva Loukitch Vladislavitch-Ragouzinski s'étant rendu à Pékin et constaté les faiblesses de l'armée

[38] Un village de colons à quelques centaines de kilomètres à l'est du Lac Baïkal, sur l'actuelle route entre Irkoutsk et Vladivostok.
[39] Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 202.
[40] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. page 167.
[41] Mousquetaires russes. Ti Ching-Kuo [狄景國], « Les objectifs politiques de la guerre contre les Dzoungars sous la dynastie Qing [清代康雍乾三朝對準噶爾戰爭之政治目標] » *art. cit.* 405.
[42] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. page 169.
[43] Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 201.
[44] Ti Ching-Kuo [狄景國], « Les objectifs politiques de la guerre contre les Dzoungars sous la dynastie Qing [清代康雍乾三朝對準噶爾戰爭之政治目標] » *art. cit.* 405.
[45] Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 201.

chinoise.[46] A Khiakhta, le Tsar obtiendra l'ouverture de deux points de commerce ainsi qu'une proto-ambassade à Pékin sous forme de mission ecclésiastique et d'académie de langue russe. Ces privilèges diplomatico-économiques inédits accordés à la Russie préfigurent finalement les 'ports ouverts' du 19ème siècle sur la façade maritime chinoise issus des 'traités inégaux' entre les puissances occidentales et Pékin.[47] Les relations sino-russes resteront alors stables jusqu'au milieu du 19ème siècle, quand les frontières bougeront... Signés selon les codes diplomatiques occidentaux, les traités marquent aussi l'arrivée de la Chine des Qing dans le grand concert des nations. Kangxi, excellent stratège, avait bien discerné le bouleversement géostratégique induit par l'arrivée des Russes sur le théâtre. Prophétique, il confie ses inquiétudes au début du 18ème siècle au jésuite français Antoine Gaubil, peut-être le plus grand sinologue de son époque :

> *Les O Rosse* [Russie] *ne* [constituaient] *qu'un petit État en Europe, ils sont devenus puissants et ont presque détruit la nation de Souecia* (Suède). *Ils se sont étendus vers l'Orient et ont des ports de mer et des vaisseaux de guerre en Europe, à Cachan, à Astarakan sur le lac Tengkis* (mer Caspienne), *Sibir* (Sibérie), *ils ont aussi des armées nombreuses, et* [de nombreux tributaires]. *Ils s'allient avec les Eleuthes* [Dzoungars] *nos ennemis. Les Oross sont* [devenus nos voisins] *du côté des fleuves* [au nord]. *Ils ont déjà des soldats sur les côtes, ils pensent y construire des forts et des vaisseaux pour venir dans les mers du Japon, de Corée et de nos provinces méridionales de Chine*.[48]



Figure 9 La frontière Qing-Russie après le traité de Kiakhta (1727).[49]

[46] Ti Ching-Kuo [狄景國], « Les objectifs politiques de la guerre contre les Dzoungars sous la dynastie Qing [清代康雍乾三朝對準噶爾戰爭之政治目標] » *art. cit.* 408.
[47] Gaston Cahen, « Les relations de la Russie avec la Chine et les peuplades limitrophes à la fin du XVIIème siècle et dans le premier quart du XVIIIème siècle », *art. cit.* 62.
[48] Antoine Gaubil, *Correspondance de Pékin, 1722 – 1759*, page 710 (Lettre à Père Berthier).
[49] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. page 168.

Kangxi s'élance et s'épuise

Les grands perdants de Nerchinsk sont les Dzoungars. Lorsqu'en 1690 Galdan envoie aux Russes un émissaire demander leur soutien contre les Khalkhas, Golovin, à qui les Mandchous ont entretemps rappelé toutes les conséquences d'une violation du traité, décline.[50] En 1691, Kangxi pousse donc son avantage en Mongolie orientale, en obtenant par la Convention de Dolonnor la soumission de 550 princes Khalkhas, dont la loyauté et le poids militaire vont l'avantager durant les campagnes militaires suivantes.[51] De cette façon, il érige une barrière stratégique contre Galdan et l'empêche d'unir ses forces avec les Mongols orientaux. Kangxi exaltera sa proximité avec les gens de la steppe, se rendant personnellement à la rencontre des chefs Mongols, partageant leurs festivités et leurs coutumes. Chassant avec eux, il déclare « *tout ce qu'on trouve ici me semble plus savoureux que ce qu'il y a de meilleur à Pékin* ».[52] C'est sur ces bases culturelles communes que les Mongols se montreront loyaux à l'Empire Qing jusqu'à la fin. Suivant la proclamation de la République de Chine en 1911, les Mongols s'estimeront cette fois déliés de ce serment et se déclareront indépendants. C'est une autre histoire.[53]

Kangxi a les mains libres pour porter le fer contre les armées de Galdan, qu'il défait en 1696 à la bataille de Jao Modo (昭莫多之戰). Les Dzoungars sont repoussés de la Mongolie orientale et renvoyés vers leurs bases d'Asie centrale.[54] Humilié, Galdan décède, ou se donne la mort, l'an suivant. Récupérée par les Qing, sa tête coupée est exposée en public à Pékin. Mais ce n'est qu'un revers pour le khanat dzoungar, pas encore vaincu. Le neveu de Galdan, Tsewang Rabtan (1697-1727), lui succède. Bloqués par Kangxi à l'est, les Dzoungars attaquent vers le nord et l'ouest, affaiblissant les royaumes du Turkestan occidental et les nomades kazakhs de la Grande Horde, ce qui facilitera en retour l'avancée des Russes…[55] Profitant des affrontements continus entre les confréries musulmanes, Tsewang Rabtan envahit aussi de nouveau le bassin du Tarim en 1713 pour renforcer une solide base financière.[56] Les Dzoungars développent l'agriculture en Dzoungarie, ce qui stimule le commerce avec les sultanats d'Asie centrale.[57] Comme le note James Millward, ces politiques ont pour effet de drainer les premières populations musulmanes et sédentaires du sud vers la steppe du nord, connus plus tard sous le nom d'Ouïgours.[58]

Kangxi veut en finir en portant le fer directement en Dzoungarie, berceau de ses ennemis. Mais ses armées trébuchent à leur arrivée en Asie centrale : les distances s'allongent en même temps que les contraintes logistiques s'accentuent. L'oasis de Hami se trouve à 500 km de terrain hostile de Jiayuguan (嘉峪關), à l'extrémité occidentale de la Grande muraille. Il en faut 500 de plus pour atteindre Urumqi (烏魯木齊). Comme l'écrit Grousset, Kangxi fait cependant toute la démonstration de sa valeur militaire, *« La marche à travers une contrée toujours pauvre et alors dévastée imposa de terribles souffrances à l'armée. L'empereur en prit sa part et repoussa avec mépris les prières des mandarins qui le suppliaient de ne pas s'exposer davantage. Son attitude*

---

[50] *Ibid*. 172
[51] Nicola Di Cosmo, "Qing Colonial Administration in Inner Asia" *The International History Review*, Vol. 20, No. 2, 1998, pages 287-309 (292).
[52] Tel que cité par Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 200.
[53] *Ibid*.
[54] Lai Chen [赖辰], « Qianlong résout le problème du Xinjiang [乾隆解决新疆问题] », *art. cit*. 50.
[55] Millward, *Eurasian Crossroads – A History of Xinjiang*, *op. cit.* 94.
[56] *Ibid*. 92.
[57] La grande plaine de l'actuel nord-Xinjiang.
[58] Millward, *Eurasian Crossroads – A History of Xinjiang*, *op. cit.* 93.

énergique enflammait les troupes ».[59] Mais l'intendance ne suit pas. En 1716, les difficultés d'approvisionnement sont telles que des milliers de soldats Qing sont contraints d'abandonner Hami avant de se replier sur le Gansu. L'aventurier écossais John Bell (1691–1780), en mission commandée par le Tsar, relate ces difficultés ancestrales éprouvées par toutes les armées trop engagées dans la steppe[60] : *« les Chinois, obligés d'entreprendre une marche longue et difficile à travers un pays désertique et aride situé à l'ouest de la Grande Muraille ; encombrés qu'ils étaient dans leur marche par leur artillerie et les lourdes voitures contenant les victuailles de l'armée ; avaient leur force considérablement diminuée avant même d'atteindre l'ennemi ».*[61]

Plusieurs officiers mandchous sont renvoyés par Kangxi, ce qui alimente une première montée de généraux Han dans l'armée Qing[62], dont Nien Gengyao (年羹堯), futur commandant en chef des armées dans le Nord-Ouest de la Chine, qui fait ses preuves comme planificateur. Kangxi, devant les objections quant au coût de manœuvres militaires au résultat incertain de Shi Yide (師懿德), haut fonctionnaire au Gansu, n'en démord pas : *« il ne veut pas comprendre que j'y laisserai des millions de taels si c'est nécessaire ! ».*[63] En 1717, de Hami désormais fermement contrôlée, les Qing prévoient de pousser leur avantage en direction de Tourfan puis d'Urumqi. Dans cette guerre d'usure, les militaires Qing mettent le feu aux prairies pour affamer leurs adversaires[64] tandis qu'ils installent autour d'Hami, et à l'image de leurs prédécesseurs Han et Tang, un premier réseau de colonies militaires agricoles.[65] Nous y reviendrons.

Mais la nouvelle d'une possible invasion dzoungare du Tibet arrête net la progression Qing. Tsewang Rabtan s'inquiète en effet de la succession du Dalaï-Lama, qui risque de renverser l'alignement politique du Tibet en faveur de Pékin. Il envoie donc en 1717 une armée à Lhassa massacrer tous les lamas partisans d'un rapprochement avec les Qing et occupe la ville. Kangxi réagit rapidement, envoyant des troupes fraiches sur place via Kokonor.[66] La première tentative d'éconduire les Dzoungars échoue en 1718, mais la victoire est acquise dès 1720.[67] Cette fois, afin de garantir l'allégeance politique du Tibet à la Chine, les Qing décident l'instauration d'un protectorat, qui perdurera à l'instar de l'arrangement mongol jusque 1912 et la République.[68] Kangxi doit cependant faire une pause et retient l'offensive contre les Dzoungars.[69]

La période correspond également aux premières poussées russes en direction de l'Asie centrale. Depuis Krasnoïarsk et la Sibérie, la puissance tsariste essaye d'obtenir les allégeances des tribus nomades sibériennes et de contrôler le commerce des fourrures. En 1713, l'existence supposée

---

[59] Tel que cité par Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 200.
[60] Difficultés par ailleurs analogues à celles rencontrées au même moment par les Russes en Tartarie.
[61] *Pingding Zhungar Fanglue qian* [平定准喀爾方略] j.3. Cité par Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. page 223. Traduction en français de l'auteur.
[62] Hu Fu-wen [胡福文], « La pensée militaire de l'empereur Kangxi de la dynastie Qing [清康熙帝的军事思想] », *art. cit.* 139-147.
[63] Cité par Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. page 231. Traduction en français de l'auteur.
[64] *Ibid*. 230.
[65] *Ibid*. 232.
[66] *Ibid*. 227.
[67] Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 201.
[68] Wang Xinyang, *The Tibet-Dzungar Ideological Alliance's Challenge to the Qing Empire and the Adaptation of Qing Ideology in the mid-18th century*, Uppsala Universitet, 2021.
[69] Nicola Di Cosmo, "The Extension of Ch'ing Rule over Mongolia, Xinjiang and Tibet", dans Willard J. Peterson (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 9 Part-two – The Qing Dynasty to 1800*, Princeton University, 2016, page 111-145 (132).

de gisements d'or en Dzoungarie renforce encore leur intérêt pour la région.[70] Autour de 1720, plusieurs expéditions s'y rendent pour prospecter les sols, mais en vain. Leur situation militaire contre les Qing étant difficile, les Dzoungars entrent dès lors en contact avec les Russes afin d'obtenir leur soutien militaire. Ceux-ci leur envoient un émissaire, le capitaine Ivan Unkovskii, mais tenu par le traité de Nerchinsk, il ne peut rien promettre aux Dzoungars. Ce rendez-vous manqué condamne du même coup les prospections russes en Dzoungarie et Unkovskii rentre bredouille à Moscou. Il rapporte néanmoins un long rapport de ses discussions avec le souverain centrasiatique, dans lesquelles l'officier russe n'a pas manqué une occasion de dénigrer l'armée Qing… Double-jeu ? Au final, comme l'estime Perdue, ils s'en tirent à bon compte : s'ils n'ont pas trouvé d'or en Dzoungarie, ils tirent déjà un large profit de leur commerce avec Pékin et n'ont pas intérêt à miser sur un empire nomade déjà, semble-t-il, condamné par l'histoire.[71]

Pat surprise contre Yongzheng (1722-1735)

La décennie 1720 correspond à plusieurs chambardements politiques en Chine, Dzoungarie et Russie. Outre le décès de Pierre le Grand en 1725, c'est celui du souverain dzoungar Tsewang Raptan en 1727, assassiné par des lamas tibétains en vengeance de son intervention manquée au Tibet la décennie précédente. Accède alors au trône son fils Galdan Tseren (1695-1745), qui poursuivra avec succès la politique de résistance de son père contre les Qing.[72] La succession compliquée de Kangxi, décédé en 1722, puis l'accession de Yongzheng (1678-1735) au trône vont réduire quelque temps la menace sur l'empire dzoungar. Une *« coexistence précaire »* caractérisera les relations entre les deux rivaux pendant la première partie du 18ème siècle.[73]

Manœuvres dilatoires

Il s'en fallut de peu pour que ce soit Yunti (允禵), le vigoureux et martial frère de Yongzheng, qui monte à sa place sur le trône Qing. Parmi les qualités essentielles d'un souverain, Kangxi respectait par-dessus tout la valeur militaire. Or Yinti en était certainement mieux pourvu que le littéraire Yongzheng, qui quittait rarement la Cité Interdite et n'avait jamais commandé d'armée en campagne. Le sort voulut que le second était présent à Pékin lors du décès de Kangxi alors que le premier guerroyait au nord-ouest...[74] Yongzheng hérita donc du trône mais n'acquit jamais la stature martiale de son père (ni de son fils Qianlong d'ailleurs).[75] Occupé à purger la Cour de ses opposants politiques et à remettre les finances de l'empire sur pied, la géopolitique rattrape vite Yongzheng. Au Qinghai en juillet 1723, un prince mongol du nom de Lobsang

[70] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. page 211.
[71] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. page 226.
[72] Peter C. Perdue, "Boundaries, Maps, and Movement: The Chinese, Russian, and Mongolian Empires in Early Modern Eurasia," *International History Review*, Vol. 20, no. 2, 1998, pages 263–286.
[73] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. 209.
[74] Le détail de la succession de Kangxi demeure débattue. De plus en plus d'historiens estiment néanmoins que Kangxi avait bien choisi Yongzheng pour lui succéder.
[75] Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 203.

Tendzin (1682- ?) se rebelle et menace alors de s'allier aux Dzoungars.[76] Mais une armée Qing commandée par Nien Gengyao l'en chasse dès novembre et met au pas le Qinghai en éliminant l'autonomie politique des princes de Kokonor, enlevant en même temps aux Dzoungars un autre allié.[77] Ces derniers n'ont pu envoyer de renforts, mais ils protègent Lobsang. Nien est alors victime des intrigues pékinoises liées à la succession de Kangxi et est poussé au suicide.[78]

Yongzheng se montre d'abord très prudent avec les Dzoungars. Jouant l'apaisement, il critique le coût du maintien des garnisons militaires Qing à Hami, Barkol et Tourfan, puis ordonne le rapatriement de milliers de soldats vers la Chine. Il prend aussi la décision de mettre en pause les grandes manœuvres militaires Qing et de s'en remettre à une défense statique. Yongzheng considère alors qu'il peut pousser Galdan Tseren à consentir à un statut de vassal tributaire, et il lui fait plusieurs ouvertures telles qu'autoriser les caravanes commerciales dzoungares à se rendre en Chine. Une ambassade diplomatique dzoungare visite donc Pékin en 1728 mais, hélas, tout capote rapidement. Les Qing exigent en effet des Dzoungars la coupure immédiate de leurs liens avec les Tibétains et la livraison de Lobsang Tendzin, des conditions inacceptables pour les émissaires nomades.[79] Les raids dzoungars sur les positions Qing reprennent aussi vite.

L'orgueil piqué de l'impatient

Piqué dans son orgueil, Yongzheng change de braquet. Frustré et considérant avoir risqué son crédit politique pour accommoder les Dzoungars, il décide dès 1729 de reprendre la posture militariste de son père. Il déclare, *« un jour d'agitation à l'extérieur des frontières est un jour sans repos* [pour le peuple] *à l'intérieur* [de l'Empire] *! »*.[80] Il nomme les généraux Furdan (傅爾丹) et Yue Zhongqi (岳鍾琪) commandants des deux armées Qing responsables d'anéantir une fois pour toutes le régime de Galdan Tseren et sa base d'Ili, distante à l'ouest d'un millier de kilomètres de Hami, l'avant-poste occidental des Qing. Les Dzoungars arrachent cependant pour gagner du temps un dernier cycle de négociation, proposant de livrer Lobsang Tendzin, ce qui retarde la campagne jusqu'au printemps 1731 et leur laisse le temps d'attaquer les élevages de chevaux à Kokonor et Barkol afin d'entraver la mobilité des armées Qing... Yongzheng est irrésolu, et hésite devant l'insistance de Yue Zhongqi à attaquer le plus vite possible. Ce n'est qu'en mars qu'il l'autorise à marcher en direction d'Urumqi, et Furdan vers la Mongolie.

Yongzheng n'a pas d'expérience militaire et délègue à ces généraux, *« étant à des milliers de li* [unité de mesure]*, décidez comme bon vous semble ! »*.[81] En juillet, croyant les Dzoungars en fuite et dispersées, Furdan s'enfonce au nord au-delà de l'Altaï dans l'ouest de la Mongolie et prend Kobdo. Il divise alors ses forces, cherche l'affrontement décisif et tombe dans le piège : son détachement de 10,000 hommes, attiré dans la profondeur, est harcelé par d'incessants raids

[76] Pour aller plus loin, voir Kato Naoto, "Lobzang Danjin's Rebellion of 1723: With a Focus on the Eve of the Rebellion," *Acta Asiatica*, numéro 64, 1993.
[77] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. 245-6.
[78] *Ibid*. 248.
[79] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. page 250.
[80] Cité par Nicola Di Cosmo, "Qing Colonial Administration in Inner Asia" *art. cit.* 290. Traduction en français de l'auteur.
[81] Fu Heng, comp., *Pingding Zhungar Fanglue qian* [平定准喀爾方略] j.23 YZ9/6 *gengwu.* Cité par Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. page 253. Traduction en français de l'auteur.

avant d'être encerclé par 20,000 guerriers. Il brise le siège avec 2000 survivants et fait retraite à marche forcée à Khobdo qu'il fait évacuer dans la foulée.[82] Au sud, l'armée de Yue, même si elle s'est emparée avec succès d'Urumqi, sans renfort, est trop éloignée de ses bases. Elle rejoint Furdan dans la débâcle.. Le désastre est consommé. Par une campagne préparée précipitamment, les armées Qing se sont révélées coupables des mêmes travers que leurs prédécesseurs Han et Tang en s'avançant trop loin dans le dispositif ennemi avant de se faire couper la retraite et les lignes de vie par un ennemi mobile et capable de concentrer rapidement ses forces. Terrassé par la honte des vaincus, Furdan implore l'empereur de le faire exécuter. Yongzheng s'y refuse ![83]

Les Dzoungars ont infligé aux Qing une de leurs plus sérieuses défaites depuis l'établissement de la dynastie. Les troupes épuisées de Yongzheng doivent alors s'en remettre à une défense statique à la sortie ouest du corridor du Gansu.[84] Concurremment, la confédération dzoungare menace de reprendre en vigueur, de déstabiliser de nouveau le Tibet et de repartir à l'offensive contre les Mongols.[85] C'est tout le sens de l'ouverture de Galdan Tseren aux seconds, proposant aux chefs Khalkhas de retourner leur veste contre Pékin : *« vous, descendants de Gengis Khan, ne recevez d'ordres de personnes. Pourquoi ne pas déplacer vos pâtures vers l'Altai et vivre en paix à nos côtés ? En nous unissant, nous pourrons parer à toutes les menaces militaires ! ».*[86]

Mais cet appel pan-mongol fait chou blanc et les armées sino-Khalkhas parviennent à stopper l'avancée dzoungare dès 1732. Les deux adversaires étant harassés, ils décident la même année de signer une paix précaire de vingt ans.[87] Le commerce avec les Dzoungars reprend, les Qing renouant faute de mieux avec la tactique déjà utilisée par les Han après leur échec contre les nomades Xiongnu : tenter de ramollir l'ennemi en le rendant dépendant du commerce avec la Chine. En 1739, les Qing obtiennent une délimitation de frontière avec les Dzoungars[88], limitant le danger de raids et stabilisant la région en attente de reconstituer leurs forces.[89] Derrière ces faux-semblants, les profits économiques dérisoires à attendre du commerce avec les Dzoungars, l'objectif final des Qing contre les barbares dzoungars *« avides »* et *« déloyaux »* demeure bien inchangés.[90] Pékin est d'ailleurs vite exaspérée car ces derniers violent les conditions fixées, dépassant les quotas de marchandises autorisés, saturant le marché, ruinant les intermédiaires chinois, et forçant les Qing à subventionner l'ensemble.[91] De plus, les Qing suspectent que ces voyages commerciaux servent aussi aux Dzoungars à espionner Pékin.[92] La paix sera courte...

---

[82] Lai Chen [赖辰], « Qianlong résout le problème du Xinjiang [乾隆解决新疆问题] », *art. cit*. 50.
[83] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. page 253-5.
[84] Passerelle stratégique clef liant les plaines chinoises aux steppes depuis l'antiquité.
[85] Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 29.
[86] *Da Qing Lichao Shilu* [大清歷朝實錄] j.111, page 27. Cité par Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. page 255. Traduction en français de l'auteur.
[87] Lai Chen [赖辰], « Qianlong résout le problème du Xinjiang [乾隆解决新疆问题] », *art. cit*. 50.
[88] Nicola Di Cosmo, "The Extension of Ch'ing Rule over Mongolia, Xinjiang and Tibet", dans Willard J. Peterson (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 9 op. cit*. 111-145 (132).
[89] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. page 256.
[90] *Ibid*. 264.
[91] Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 29.
[92] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. page 265.

La conquête des sables sous Qianlong (1735-1760)

L'opportunité de frapper arrive assez vite, le décès de Galdan Tseren en 1745 ayant occasionné comme c'est presque de coutume dans les empires nomades, une sanglante crise de succession. Après que les fils de Galdan se furent entretués pour le trône[93], les chefs tribaux Amoursana (1722-57) et Dawachi († 1759) ourdirent de concert en 1752 l'assassinat du frère survivant et usurpateur en place, Lama Dorji (1728–53). Cette tâche accomplie, c'est cependant Dawachi le plus rapide à se déclarer Khan, poussant Amoursana, ivre de vengeance, à faire sécession auprès des Qing. Arrivant à Pékin avec vingt mille suiveurs et d'autres chefs transfuges, il est reçu en grande pompe par le fort jeune empereur Qianlong (乾隆 1711-99), qui discerne une opportunité très rare dans cette division de la confédération.[94] Qianlong les interroge et comprend l'état de délabrement de son adversaire. Satisfait, il gâte ses invités, les couvrant d'or et de titres.[95]

L'empereur bon stratège

Qianlong, diplomate et administrateur hors-pair[96], considère qu'il faut en profiter pour frapper vite et fort. Il coupe court aux inquiétudes de ses officiers, pour qui le souvenir des désastreuses campagnes de Yongzheng reste encore frais. Pour Qianlong, de la question dzoungare découle la sécurité de toute la frontière continentale chinoise, car elle fait peser le risque d'une contagion vers le Tibet et la Mongolie. À l'inverse, il estime que l'Empire pourrait tirer de l'élimination du problème frontalier de très importants dividendes stratégiques et économiques. La faiblesse dzoungare présentait donc l'opportunité de frapper dur, à la condition de faire vite pour ne pas laisser à Dawachi le temps d'asseoir son autorité politique sur la confédération.[97] Au demeurant, il fallait aussi veiller à revigorer l'ardeur martiale des troupes mongoles de la Bannière, alors en pleine sédentarisation.[98] Il déclare dans un édit à la mi-1754, *« C'est l'occasion à saisir. Si nous ne faisons rien, d'ici quelques années, leur position* [Dzoungars] *se renforcera nettement… L'année prochaine, j'ai bien l'intention d'envoyer des troupes prendre Ili »*.[99]

Qianlong confie au général Bandi (班第 1664-1755) le commandement de l'expédition, suppléé par le renégat Amoursana, à la tête de cinquante mille soldats, cent cinquante mille chevaux (trois par soldats), quatre-vingt milles coolies et dix mille chameaux chargés de la logistique.[100] Les généraux Qing proposent de partir avec le minimum de chargements afin de maximiser leur mobilité : les soldats emportent deux mois de rations et pilleront le reste sur place.[101] L'armée

---

[93] *Ibid*. 270-2.
[94] Millward, *Eurasian Crossroads – A History of Xinjiang*, *op. cit.* 95.
[95] Lai Chen [赖辰], « Qianlong résout le problème du Xinjiang [乾隆解决新疆问题] », *art. cit*. 50.
[96] Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 203.
[97] Lai Chen [赖辰], « Qianlong résout le problème du Xinjiang [乾隆解决新疆问题] », *art. cit*. 51.
[98] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. page 274.
[99] *Pingding Zhungar Fanglue qian* [平定准喀爾方略]. Tel que cité par K. Warikoo, « Xinjiang under the Qing », dans K. Warikoo (Eds.), *Xinjiang – China's Northwestern Frontier*, Rootledge, 2019, pages 29-41 (30). 2019 Xinjiang - China's Northwest Frontier page 30. Traduction en français de l'auteur.
[100] Lai Chen [赖辰], « Qianlong résout le problème du Xinjiang [乾隆解决新疆问题] », *art. cit*. 51.
[101] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. page 274.

s'ébranle donc en 1755 en direction de l'ouest.[102] Qianlong avait vu juste et la campagne est un véritable triomphe. Las des affrontements avec les Qing et de la guerre civile, les forces de Dawachi, lui-même saoul la plupart du temps, s'effondrent les unes après les autres en opposant un minimum de résistance. Dès mai 1755, les troupes mandchoues capturent Ili dans la foulée et Dawachi s'enfuit dans une grande précipitation.[103] Il est rapidement repris et envoyé à Pékin où Qianlong le gracie puis l'anoblit en lui donnant la main d'une princesse Qing. Il meurt exilé dans l'arrière-pays pékinois en 1759 des complications liées à son alcoolisme.[104]



Figure 10 Gravure du jésuite Jean-Damascène Sallusti célébrant la reddition de Yili aux Qing en 1755 [Píngdìng yīlí shòuxiáng tú 平定伊犁受降圖], réalisée entre 1765 et 1769.

Triomphal, Qianlong se vante de son succès, obtenu selon lui contre l'avis d'officiers timorés et à *« seulement 10 ou 20% du coût des expéditions passées »*.[105] Confiant, il ordonne le retour de la majorité des troupes envoyées en Dzoungarie, confiant le contrôle de la région à quelques centaines de combattants Tchakhares et khalkha à Ili.[106] Concurremment, il élève Amoursana au rang de prince et le fait commandant en second de ces forces, titre qu'il possède au même titre que trois autres khans… C'est là une piètre reconnaissance pour le renégat, qui, malgré sa trahison, n'a pas abandonné son ambition de prendre les rênes de l'État dzoungar. En désaccord avec Pékin, dont l'objectif est de diluer le pouvoir des chefs dzoungars pour mieux les contrôler, il est convoqué pour une audience mais s'enfuit et massacre la garnison Qing d'Ili avant de se

[102] Lai Chen [赖辰], « Qianlong résout le problème du Xinjiang [乾隆解决新疆问题] », *art. cit*. 51.
[103] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. page 274.
[104] Lai Chen [赖辰], « Qianlong résout le problème du Xinjiang [乾隆解决新疆问题] », *art. cit*. 51.
[105] Edict to the Grand Secretariat, QL20.6.7, from Zhongyang yanjiu yuan, *Ming Qing shiliao,* geng bian, vol. 10, p. 918. Tel que cité par Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 30.. Traduction en français de l'auteur.
[106] *Ibid*.

proclamer Khan à son tour et de faire pression sur les lamas tibétains pour obtenir leur soutien… Dans l'assaut meurtrier d'Ili, Bandi, le général victorieux, est tué avec ses hommes.[107]

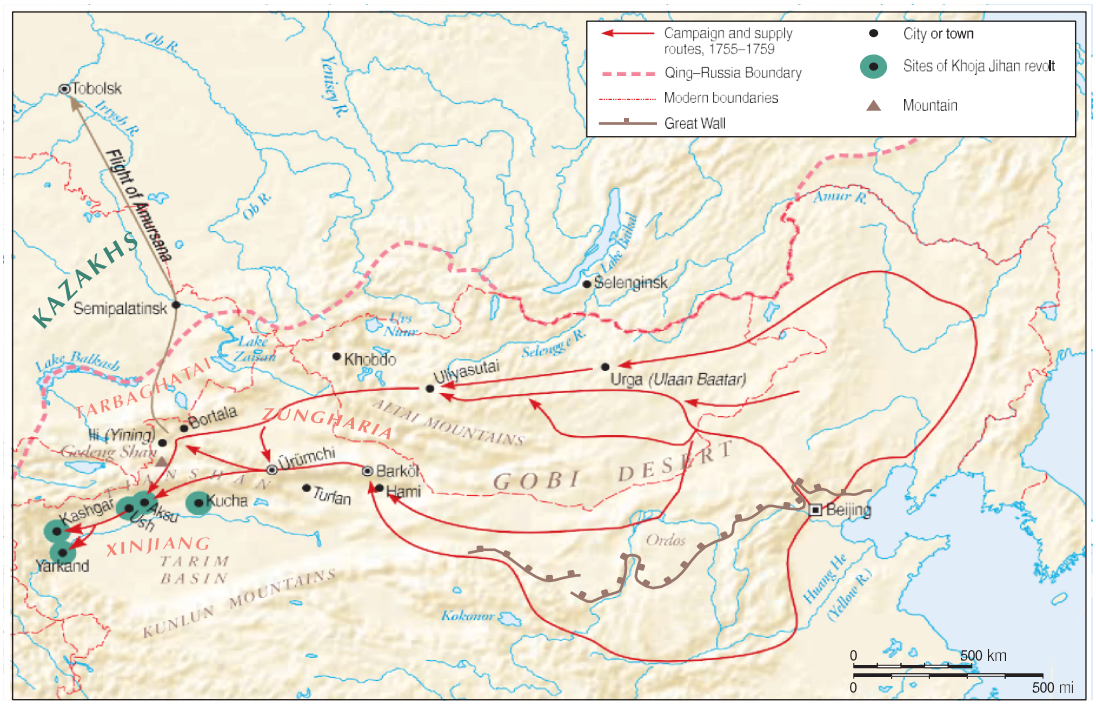


Figure 11 Les campagnes militaires de Qianlong vers l'ouest, 1755–60.[108]

La rançon de l'évacuation

L'histoire menaçait donc de se répéter, contre le désormais triple-traitre Amoursana. L'épisode correspond en parallèle à une révolte en 1756 d'un prince Khalha, Chingünjav (青袞雜卜), contre certains abus de la domination mandchoue en Mongolie. Rébellion malheureuse s'il en est, car Chingünjav ne réussit pas à rallier les Khalkhas ni à s'entendre avec Amoursana ou les Russes. Exécuté avec ses suiveurs et sa famille à Pékin en 1757, il aura néanmoins réussi à retarder le lancement de la seconde campagne de Qianlong vers la Dzoungarie.[109] En février de l'année précédente, l'Empereur est en effet de nouveau reparti à l'attaque, mais l'expédition, préparée trop hâtivement, est un échec et Amoursana parvient à s'enfuir.[110] Plus tard, le félon réussit même à forcer l'évacuation d'Urumqi par la garnison Qing, qui se replie sur Barkol.[111]

Qianlong, qui croyait en avoir terminé avec les Dzoungars, harangue ses généraux, accusés d'incompétence et de couardise : *« la meilleure manière d'user des troupes est d'avancer et*

[107] *Ibid.*
[108] La carte est de Peter Perdue. Voir Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit.* 273.
[109] *Ibid.* 276
[110] Lai Chen [赖辰], « Qianlong résout le problème du Xinjiang [乾隆解决新疆问题] », *art. cit.* 52.
[111] Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 30.

non de reculer. La traque des rebelles est entre les mains d'hommes timorés et ignorants » ![112] Mais Qianlong souffre du même travers que Yongzheng en observant les choses depuis Pékin sans se montrer très sensible aux difficultés de la guerre dans la steppe, où les nomades ont l'avantage sur les lentes armées Qing. Un à un, il congédie les généraux craignant, à raison, des difficultés logistiques en cas de poussées trop téméraire dans la steppe.[113] Amoursana court donc toujours en 1757, et avec lui l'espoir d'un règlement final de la question frontalière.

Une solution finale

Qianlong perd patience et décide début 1757, après avoir fait amende honorable auprès des chefs mongols orientaux[114], d'apporter une réponse finale à la rébellion : celle de l'élimination physique du peuple dzoungar et de la dévastation systématique de leurs moyens de subsistance en brûlant les pâtures. Il déclare aux soldats, « *ne montrez aucune pitié à ces rebelles. Seuls les plus âgés et les plus faibles seront épargnés. Nous étions indulgents lors de nos précédentes campagnes militaires. Si nous répétons la même politique, nos troupes se replieront* [sur la Chine] *et nos ennuis recommenceront ».* Puis plus tard, *« ordonnez à Tsengünjav* [officier Qing et mongol khalkha] *de massacrer tous ces vicieux dzoungars. Ne donnez aucun crédit à leur parole »,*[115] et encore *« trouvez les jeunes, les forts, et liquidez-les ».*[116] Selon Perdue, le mot *« exterminer »* (*jiao* 剿) revient de multiples fois dans les discours de Qianlong, qui promeut ses généraux les plus zélés dans la conduite des massacres : les hommes et les prisonniers sont tous tués, les enfants et les femmes survivants réduits en esclavage. Dans le *Shengwuji* (聖武記), Wei Yuan (魏源 1794-1857) écrit, *« sur plusieurs de centaines de milliers de familles, 40% mourra de la peste, 20% fuirent chez les Russes et les Kazakhs, et 30% furent tués par la Grande Armée (…). On ne trouva bientôt plus une tente dzoungare sur plusieurs milliers de li ».*[117] La Chine étant alors en pleine explosion démographique, les Qing ne ressentirent plus le besoin d'épargner les prisonniers pour les utiliser comme auxiliaires de leur armée. C'est que plusieurs fois dans l'histoire, de tels supplétifs s'étaient retournés contre leurs maîtres…

Pourchassés, isolés et rongés par la peste, Amoursana et ses fidèles sont un temps protégés par les Kazakhs, avant que ces derniers sentent le vent tourner et les éconduisent. Le renégat se tourne alors vers les Russes, à qui il demande l'autorisation d'ériger une base arrière pour une illusoire contre-attaque contre les Qing, mais ces derniers déclinent. Le satrape en fuite pèse peu face aux bénéfices que la Russie attend de son commerce avec la Chine... Amoursana se

---

[112] *Da Qing Lichao Shilu* [大清歷朝實錄] j.519/16b. Cité par Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. 280. Traduction en français de l'auteur.
[113] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. 280-1.
[114] Lai Chen [赖辰], « Qianlong résout le problème du Xinjiang [乾隆解决新疆问题] », *art. cit*. 52.
[115] *Da Qing Lichao Shilu* [大清歷朝實錄] j.532.13b. Et Zuo Shu'e, "Cong Ping Zhun zhanzheng kan Qianlong dui Zhunbu zhengce di zhuanbian", *Xibei Shidi* 西北史地, Vol. 1, 1985, pp. 58–63. Cité par Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. 283. Traduction en français de l'auteur.
[116] *Da Qing Lichao Shilu* [大清歷朝實錄]j.535. Cité par *Ibid*. 283. Traduction en français de l'auteur.
[117] Wei Yuan [魏源], *Shengwuji* [聖武記], Zhonghua Bookstore [中華書局], Pékin, 1984, page 156. Cité dans Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. 285. Traduction en français de l'auteur. Le *Shengwuji* est disponible en ligne, URL : https://ctext.org/wiki.pl?if=gb&res=329092.

rend à Semipalatinsk aux soldats du Tsar, qui l'envoient en quarantaine en Sibérie. Abandonné de tous, le pestiféré y succombe à l'âge de trente-cinq ans le 21 septembre 1757.

Tentant de tirer bénéfice du cadavre, les Russes expliquent aux Chinois que l'homme se serait noyé dans l'Irtych avant de parvenir à leurs lignes... Suspicieux, les Qing fouillent le lit de la rivière pendant un mois avant d'exiger que Moscou leur rende le corps. Les Russes montrent la dépouille mais refusent de la céder. Une lutte diplomatico-légale s'ensuit, Pékin menaçant Saint Pétersbourg de lui couper l'accès à son grand marché. Mais la deuxième, dont les prétentions impériales sur l'Asie centrale s'affirmaient aussi, ne peuvent perdre la face et les Qing lâchent l'affaire...[118] De nos jours, Amoursana reste célébré comme un héros de la résistance contre l'expansionnisme Qing par les Mongols, alors qu'il est, on ne sera guère surpris, décrit en Chine Populaire comme un de ces *« traitres séparatistes »* vendu aux ambitions impériales russes ![119]

Les évènements ne se terminent pas là. En 1755, lorsque les Qing prennent une première fois Ili aux mains de Dawachi, ils capturent aussi deux frères Āfāqī khojas, Burhan ad-Din et Khoja Jahan.[120] En tant qu'héritiers d'une dynastie musulmane originaire de Kashgarie (sud-Xinjiang) se revendiquant descendante à la fois de Mahomet et de Gengis Khan, la fratrie constitue rien de moins que deux prétendants légitimes au pouvoir politique dans le bassin du Tarim. C'était ainsi pour solidifier leur contrôle des oasis que les Dzoungars les gardaient comme otages avec eux à Ili.[121] Les Qing, pensant aussi pouvoir s'appuyer sur eux pour replacer les oasis sous statut tributaire de l'empire (comme c'était le cas en 1644)[122], renvoient Burhan l'ainé sur place alors qu'ils gardent Jahan le cadet en otage. Mais ce dernier a d'autres projets, et convainc son frère : *« Si nous ne nous saisissons pas cette grande opportunité pour créer un État indépendant, nous resterons des esclaves pour l'éternité. Les Qing ont pris la Dzoungarie,* (…) *mais leurs troupes ne pourront pas nous atteindre, et s'ils arrivent tout de même, nous leur résisterons jusqu'à l'épuisement de leurs vivres. Nous les vaincrons ainsi sans combattre ! »*[123] À la faveur de la rébellion d'Amoursana, Jahan fausse donc compagnie aux Qing pour retrouver son grand frère dans le Tarim. Ils font exécuter les diplomates Qing venus leur demander des comptes, rompent avec Pékin, et tentent d'instaurer un régime Āfāqī indépendant au sud du Tianshan.[124]

Mais les Khojas, malgré leur bon raisonnement géostratégique, ont largement sous-estimé la motivation mandchoue. Cette nouvelle rébellion est intolérable pour Qianlong, qui ne veut pas d'une énième contagion du problème frontalier, et décide de dépêcher une armée de dix mille hommes dès le 10 février 1758.[125] Malgré les contraintes logistiques habituelles, les forces des frères turkestanais n'ont pas les qualités martiales des nomades, les fondations de leur régime sont fragiles, et ils ne peuvent résister très longtemps aux armées Qing. À Kucha, verrou oriental du Tarim, le négligent général Qing Yarhashan laisse cependant s'échapper les Khojas de leurs fortifications. Pour ça, il est rappelé à Pékin et exécuté.[126] Ensuite, l'armée commandée par le général Zhaohui (兆惠) est assiégée trois mois durant à Heishuiying (黑水營, proche de la rivière

[118] *Ibid* (Perdue). 288-9.
[119] Millward, *Eurasian Crossroads – A History of Xinjiang*, *op. cit.* 95.
[120] Des Āfāqī Khojas sont, dans ce cadre, des dignitaires musulmans sufis Naqshbandiyya d'Asie centrale.
[121] Fletcher, "China and Central Asia, 1368-1884", dans John K. Fairbank, *The Chinese World Order, op. cit.* 99.
[122] *Ibid*. 238.
[123] Wei Yuan, *Shengwuji, op. cit.* 163. Cité par Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. 290. Traduction en français de l'auteur.
[124] Millward, *Eurasian Crossroads – A History of Xinjiang*, *op. cit.* 96.
[125] Lai Chen [赖辰], « Qianlong résout le problème du Xinjiang [乾隆解决新疆问题] », *art. cit*. 52.
[126] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. 290.

Yarkand) par un fort parti ennemi, mais elle réussit à s'y maintenir et est renforcée par Fu-De (福德), alors dépêché d'Urumqi à la rescousse.[127] Progressant oasis par oasis, en plein désert, les troupes Qing reviennent enfin sur les pas de la dynastie Han. Elles prennent après des sièges meurtriers les riches villes marchandes de Yarkand, puis enfin Kashgar en janvier 1759.[128]



Figure 12 Le siège des troupes Qing à Heishuiying (黑水營之圍) de 1759. Gravure du jésuite Giuseppe Castiglione, « Les Conquêtes de L'Empereur de la Chine ». Source.[129]

Défaits militairement, les frères khojas prennent la fuite vers le Turkestan occidental par les passes du Haut-Badakhchan (frontière actuelle entre la Chine, l'Afghanistan et le Tadjikistan), mais ils y sont dument poursuivis par les troupes Qing. Ces derniers mènent alors une véritable démonstration de force en Asie centrale, progressant jusque Talas (le site de la célèbre bataille un millénaire plus tôt), Tachkent, et Kokand, exigeant auprès du Sultan Shah du Badakhchan pour que leur soit livrées les têtes des Khojas rebelles. Trahis, les deux malheureux frères sont assassinés sur ordre du Sultan et leurs cadavres envoyés aux Qing. A Kokand, au même moment, des dignitaires Makhdumzada reçoivent cependant l'asile.[130] Leur descendance se rappellera au moment opportun, au siècle suivant, au bon souvenir de Pékin... L'affaire conclue, les Qing évacuent donc rapidement les khanats et autres sultanats d'Asie centrale brièvement traversés, évitant de s'enliser dans les inextricables intrigues de pouvoir de la région.[131]

[127] Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 32.
[128] Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 204.
[129] Reproduction extraite du site Internet *Battle of Qurman*. Ce dernier rassemble quantités d'œuvres d'arts Qing, dont celles produites sur commande par l'empereur Qianlong pour célébrer ses victoires en Asie centrale, URL : http://www.battle-of-qurman.com.cn/e/hist.htm.
[130] Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 32.
[131] Pour aller plus loin: Newby, L. J. *The Empire and the Khanate: A Political History of Qing Relations with Khoqand, c. 1760–1860*, Brill, Leiden, 2005, page 43.

Cette ultime campagne est réussie en partie car les militaires Qing ont surmonté la plupart de leurs soucis logistiques. Comme les Russes en Sibérie, les Qing réussirent à occuper le terrain en construisant graduellement une série d'avant-postes et de forts en direction de l'ouest.[132] Semblables à des îles dispersées dans le vide continental, ces points de ravitaillement en Asie centrale ont servi de relais aux armées chinoises, qui les garnissaient de blé et de céréales pour les troupes en mouvement, bientôt suivis par les colons et marchands Han.[133] Le progrès de l'avance en territoires hostiles, en ces temps préindustriels, demeurait cependant très lent. Les chameaux de Bactriane, s'ils pouvaient servir de plateforme d'artillerie légère et faisaient la preuve d'une endurance sans pareille, étaient dépendants, comme les soldats qui les montaient, de tous ces relais. D'après Lattimore, les armées et leurs caravanes pouvaient parcourir 25 à 40 kilomètres par jour à marche forcée. Mais le voyage de 3000 kilomètres de Pékin à Urumqi en passant par le corridor du Gansu en prenait rarement moins de 150…[134] Artère géostratégique vitale depuis les Hans deux millénaires plus tôt, véritable détroit terrien, ce corridor célèbre relie depuis l'antiquité la Chine à l'Asie centrale. C'est encore par le Gansu que passeront en 1949 les troupes de l'Armée populaire de libération pour déposer la République du Turkestan Oriental, qui n'aurait d'ailleurs guère vu le jour sans les desseins géopolitiques des Russes...[135]

Par le génocide dzoungar, les Qing actèrent cependant l'échec répété des dynasties chinoises à trouver une solution pérenne à l'instabilité chronique du nord-ouest et aux menaces d'invasions. L'élimination des nomades consacre aussi l'échec dans ce contexte de la stratégie traditionnelle chinoise de *« jouer les barbares les uns contre les autres »*, dont les Qing avaient usé en se cherchant d'abord des alliés chez les Khalkhas tout en neutralisant le facteur russe afin d'isoler les Dzoungars. Cette situation d'éternel recommencement, l'occupation de la steppe par un rival en capacité de s'allier à une puissance hostile, promouvant l'unité politique mongole, continuait à faire peser le risque d'un encerclement continental de l'Empire Qing. La neutralisation des Dzoungars et la *« pacification »* (*pingding* 平定) de la frontière nord-ouest liquidaient ainsi ces possibilités en permettant aux Qing de gagner en profondeur stratégique puis d'occuper ces territoires sans opposition. Qianlong déclare d'ailleurs, pour se défendre des procès en cruauté :

« D'ignorants observateurs ont émis des critiques irresponsables (…). *Ils ne saisissent guère qu'en quatre siècles les nomades n'ont eu de cesse de causer des problèmes sur notre frontière nord-ouest* (…). *C'est du Ciel dont j'ai hérité ce projet* (…) *qui ne dérive nullement d'un désir de gloire temporaire, mais bien du souci de prévenir l'instabilité frontalière et de considérer l'avenir avec diligence ».*[136] D'un point de vue strictement politico-sécuritaire, la répression actuelle au Xinjiang par le Parti communiste chinois (PCC) de toute revendication autonomiste rappelle cette logique de neutralisation de toute opposition politique au pouvoir de Pékin.

La prise du Xinjiang permet de solidifier la mainmise Qing sur le Tibet, Lhassa se retrouvant privé d'un partenaire potentiel au nord-ouest, et contraint d'accepter le resserrement du contrôle

[132] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. 233.
[133] Lai Chen [赖辰], « Qianlong résout le problème du Xinjiang [乾隆解决新疆问题] », *art. cit*. 52.
[134] Owen Lattimore, *The Desert Road to Turkestan*, Little Brown Publishing, Boston, 1929.
[135] Jamil Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang, Stalin and the National Movement in Eastern Turkestan*, Lexington Books, 2021.
[136] Fu Heng, comp., *Pingding Zhungar Fanglue* [平定准喀爾方略] j.34. Cité par Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. 287. Traduction en français de l'auteur.

politique des Ambans.[137] Enfin, dans le cadre des impérialismes concurrents du 18ème siècle, la fermeture de l'ambigu espace *frontière*, la réduction finale de ce *debatable ground* longtemps demeuré une terre de passage sans maître, permettait à Pékin d'occuper un espace tampon central entre ses rivaux à l'ouest (kokandiens) au sud (anglais, bientôt) et au nord (russes).[138] Estimant avoir apporté *« une paix et une sécurité éternelle aux frontières »*, Qianlong proclame le 13 décembre 1759 la fin de la campagne contre les Dzoungars[139] et commande aux jésuites une série de gravures célébrant ces considérables conquêtes (voir deux d'entre elles plus haut).

Certes, la menace nomade avait disparu et le territoire conquis servirait désormais de première ligne de défense continentale à la Chine, argument que Qianlong mobilisera pour justifier les larges dépenses requises pour son occupation. Pourtant, l'extension territoriale de la Chine porta en elle le germe de la surextension. À cet égard, l'empire ne fit que déplacer géographiquement son problème de frontière, car ils devait désormais défendre ce nouveau et immense dominion, que les Qing nommèrent en 1768 *Xinjiang* (新疆), ou *nouvelles marches* en français.

Xinjiang : une colonie géostratégique (18ème siècle)

Notre dynastie [Qing], *à l'instar des Hans contre les Xiongnu et des Yuan en leur temps, a tourné toute son énergie vers le contrôle des* [Régions occidentales].[140]

Wei Yuan, *Shengwuji*, 1842

Dans un premier temps (1760-1830), la domination Qing du Xinjiang est d'ordre militaire et l'administration du dominion demeure indirecte. Le but des conquérants est de garantir la paix de cette terre frontalière très stratégique en engageant le moins de dépenses possible pour la Cour.[141] Selon Fletcher, trois facteurs contribuèrent aux soixante années de paix que le Xinjiang sous domination Qing connut de 1760 à 1820. D'abord, la puissance militaire de l'Empire Qing dissuadait les populations locales de se révolter et impressionnait les États voisins d'Asie centrale. Ensuite, puisqu'elle avait éliminé les deux frères khoja, Pékin avait aussi empêché l'émergence d'une opposition politique légitime. Enfin, puisque les Mandchous avaient trouvé parmi les élites locales des collaborateurs à qui déléguer une partie de leur autorité, ces derniers gardaient un fort intérêt personnel dans la sauvegarde de la domination Qing.[142]

---

[137] Au Tibet, les Ambans étaient les fonctionnaires Qing chargés de superviser la politique tibétaine. Parmi leurs prérogatives figuraient un droit de parole sur la sélection du dalaï-lama. Voir Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 204.
[138] Nicholas J. Spykman, Abbie A. Rollins, "Geographic Objectives in Foreign Policy", *The American Political Science Review*, Vol. 33, No. 3, 1939, pages 391-410 (396-7).
[139] Fu Heng, comp., *Pingding Zhungar Fanglue* j.81 QL24/10 *gengzi.* Cité par Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. 291. Traduction en français de l'auteur.
[140] Wei Yuan, Sheng wu ji, 4:10a (1842). Cité par Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 76. Traduction en français de l'auteur.
[141] Voir Joseph Fletcher, 'The Heyday of the Ch'ing Order in Mongolia, Sinkiang and Tibet', dans Denis Twitchett, John K. Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10, Late Qing part 1, 1800-1911*, Cambridge University Press, pages 351-408. Et Fletcher, "China and Central Asia, 1368-1884", dans John K. Fairbank, *The Chinese World Order, op. cit.* 206-224.
[142] *Ibid*. 220.

Bien que le Xinjiang soit incorporé à l'Empire Qing, les choses ne sont pas organisées comme en Chine même (avec son système de préfectures), et correspondent à la nature très stratégique du Xinjiang : le contrôle politique est exercé par un gouverneur militaire servi par les Bannières et les élites indigènes cooptées.[143] Reproduisant la séparation géographique naturelle par la chaîne du Tianshan entre le nord et le sud de cette région sans unité topographique, le Xinjiang était administrativement divisé en deux districts militaires principaux par les Qing, le « circuit nord » en Dzoungarie (*Tianshan bei lu* 天山北路) et le « circuit sud » dans le Tarim (*Tianshan nan lu* 天山南路).[144] L'économie repose alors sur le commerce inter-oasis (« routes de la soie ») et une agriculture irriguée assez performante (melons, raisins…). L'espace est ensoleillé, aride et le climat continental. Les grandes variations de température entre l'hiver et l'été participent donc à un environnement relativement sain en empêchant la transmission des épidémies.[145]

'Indirect rule' mandchoue

Semblable à celle d'une garnison, l'administration entière est placée sous le commandement du gouverneur militaire basé à Ili[146] répondant directement de l'Empereur à Pékin.[147] Ce dernier est assisté d'un adjoint en poste à Urumqi, avec juridiction sur la Dzoungarie, Hami et Tourfan. Deux hauts-fonctionnaires (Ambans ou *Dachen* 大臣 en mandarin) à Urumqi et à Kashghar supervisent ensuite les élites locales, les Begs (« noble » en langue turcique), les représentants les plus directs du pouvoir de l'empire Qing sur la population. Les nomades subsistants en Dzoungarie sont regroupés et leurs chefs (Jasaks) jouissent d'une grande autonomie mais répondent aussi aux Qing.[148] Hormis les Begs et les Jasaks, les fonctionnaires Qing sont issus des bannières (Hans, Mongols, Mandchous) et étaient étrangers à la région, y servant à l'instar on le verra aussi pour Taïwan, par tours d'opération. En somme, les Qing procèdent à une fusion de l'administration centrasiatique d'origine et du cadre de supervision coloniale mandchou déjà étrenné en Mongolie et dépendant du Li-fan Yuan, dont la juridiction s'étend désormais aux possessions coloniales Qing au Xinjiang.[149] La structure coloniale Qing est donc ici demeurée particulièrement centralisée et inspirée de leur propre expérience politique.[150]

Les Qing gouvernent le Xinjiang indirectement par le biais des institutions traditionnelles, laissant le contrôle des affaires courantes des oasis aux chefs locaux, les Hakim Begs. Ils portent

[143] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 98.
[144] En fait, le Xinjiang était divisé en trois districts militaires avec une petite partie à l'est autour de Hami et Tourfan, mais étant donné leur lien plus ancien à la Chine et leur rôle géostratégique restreint depuis la conquête du Xinjiang, nous nous concentrons ici sur les parties sud et nord, par ailleurs bien plus grandes.
[145] Joseph Fletcher, "China and Central Asia, 1368-1884", dans Denis Twitchett, John K. Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China, op. cit*. 35-106 (69-72).
[146] Qui n'était alors pas autant une ville qu'une petite région composée de multiples localités à l'extrême ouest du Xinjiang.
[147] Joseph Fletcher, "China and Central Asia, 1368-1884", dans Denis Twitchett, John K. Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China, op. cit*. 35-106 (59).
[148] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 100.
[149] Voir Ning Chia, 'The Lifanyuan and the Inner Asian Rituals in the early Qing (1644-1795)', *Late Imperial China,* Vol. 14, 1993, page 61. Et Joseph Fletcher, "China and Central Asia, 1368-1884", dans Denis Twitchett, John K. Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China, op. cit*. 45-47.
[150] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 98.

la *« queue »,* l'attribut capillaire Qing[151], s'habillent à la mode chinoise et fument souvent l'opium. Il leur est interdit d'officier dans leur localité d'origine (*huibi zhidu*, 回避制度), afin d'éviter la constitution de bastions politiques par trop ancrées. Bien que supervisés par les Qing, les Begs sont responsables d'un large panel de missions : maintien de l'ordre, collecte des impôts, questions commerciales, de justice, etc. Plus leur loyauté est forte, plus grande est leur autonomie, à l'instar des Begs originaires des oasis d'Hami et Tourfan, vassaux historiques des Qing et missionnés dans l'ensemble du Xinjiang.[152] Les Hakim Begs sont secondés par d'autres aristocrates locaux (« Begs » également), mais ralliés plus récemment aux Qing et donc à la fiabilité politique limitée. Les responsabilités de ces derniers, plus directement au contact de la population, étaient moindres. Ce système particulier nourrira vite des abus de pouvoir par des Begs souvent très corrompus, un problème aggravé par l'ignorance des fonctionnaires Qing des mœurs locales. Par cette *Indirect Rule* à la mandchoue, les Qing évitaient cependant de rendre leur occupation militaire trop visible, tout en manipulant les élites locales et en s'appuyant sur leurs connaissances du tissu social de leur colonie. Ainsi, un nombre inversement proportionnel de la population locale était suffisant pour contrôler toute une région.[153] Un parallèle entre le système colonisateur mandchou et celui au même moment des occidentaux ne serait pas fortuit.

L'union ségrégée

Sur place, les Qing font face à une large population sédentaire musulmane. De langue turcique et de religion sunnite, ce peuple n'a alors pas d'autre unité que religieuse et culturelle, faisant partie de la grande famille civilisationnelle turco-iranienne d'Asie centrale. Avant la conquête, les sinogrammes employés pour désigner les musulmans du Tarim étaient assez dégradants, comportant encore le radical canin 犭 traditionnellement de rigueur en Chine pour nommer les barbares.[154] Cette pratique est cependant interdite dès la victoire de 1759, Qianlong accordant une place égale aux musulmans dans le cadre impérial Qing, aux côtés des Mandchous, des Hans, des Tibétains et des Mongols.[155] Ces « cinq nations » occupaient une position *a priori* d'équivalence dans l'Empire, unies par la maison Aisin Gioro mandchoue. Les Hans, dont le poids démographique et économique allait se muer en influence politique, jusqu'à confondre leurs intérêts et ceux de l'empire, ne constituaient en principe qu'un seul de ces groupes. Dans un premier temps donc, la colonisation du Xinjiang est davantage Qing que chinoise « Han ».

Avec cette *union dans la différence*, pour emprunter une expression de Michel de Certeau**,** Qianlong veut maintenir une séparation entre les populations au Xinjiang.[156] Elle est renforcée par des limites à l'immigration des paysans Hans vers l'ouest, ainsi qu'un système de passeports et de lois encadrant mariages et résidences.[157] Dans le Tarim, au terme d'une série de heurts, il

[151] À l'inverse par ailleurs du reste du territoire chinois, les Qing n'imposent pas le port de la queue (*bianzi* 辮子) aux Turkestanais. Au contraire, l'attribut est seulement autorisé sur la base du mérite et de la distinction personnelle.
[152] Les princes de Tourfan et Hami font au moment de la conquête Qing déjà parties, à l'inverse de leurs homologues du Tarim, de la nobilité Qing. Voir Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 101.
[153] Morris Rossabi, *China and Inner Asia from 1368 to the present day*, Thames and Hudson, 1975, page 171.
[154] Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 194.
[155] *Ibid*. 197.
[156] Une égalité de principe, bien sûr.
[157] Voir Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 115-117. Et Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. 339–342.

est décidé dès 1765 que les deux populations, étrangères et locales, seraient ségrégées dans des quartiers murés, le tout afin d'éviter de déstabiliser la colonie.[158] Dans le sud surtout (la « région musulmane » ou *huibu* 回部) [159], les Qing gouvernent donc *« selon la coutume »* (*yinsu shizhi* 因俗施治) ou *« selon l'ancien système »* (*xunqi jiuzhi* 循其舊制).[160] La loi islamique (la charia), surtout en Kashgarie, reste supervisée par les Imams, sans interférence. Les juges musulmans ne peuvent par contre juger les affaires relevant de Hans, Mandchous ou Mongols. À l'orée du 19ème siècle, la pression migratoire devient cependant telle que les Qing n'ont plus les moyens de l'empêcher, l'encourageant bientôt pour diluer les premières revendications autonomistes... Héritant de cet empire multi-ethnique en 1911, les républiques chinoises successives auront du mal à maintenir cette unité et à convaincre les minorités ethniques qu'elles constituent autre chose qu'un projet national Han.[161] D'importants ennuis géopolitiques en découleront…

Colons soldats cultivateurs

Depuis les Hans, chaque conquête du Xinjiang fut accompagnée de la mise à profit des troupes d'occupation pour cultiver la terre et établir une colonie de peuplement. Ce phénomène était visible après la reprise du Xinjiang par le Parti Communiste chinois en 1949 avec le tristement célèbre goulag chinois (*laogai* 勞改, lit. *« transformation par le travail »*…) et la *Société de production et de construction du Xinjiang* (XPCC, ou simplement *Bingtuan* 兵團), et redouble même d'actualité récemment avec les flux renforcés de migrants Hans vers la région. Mais les Qing ont aussi en leur temps recours au modèle des *« colonies militaires »* (*tuntian* 屯田) pour à la fois défendre le territoire et subvenir aux besoins alimentaires et financiers de la garnison.

Qianlong, pour qui *« la défense du saillant nord-ouest demeure la mission fondamentale de l'État »*,[162] n'hésite pas à cantonner des dizaines de milliers de soldats au Xinjiang. Il demeurait cependant préférable que ces dernières soient autosuffisantes, aussi les dépenses impliquées par leur entretien devaient être couvertes localement.[163] Il faut en effet de grandes quantités de céréales et de grain pour maintenir une garnison dans un territoire aussi grand alors que le coût de tout importer de Chine reste prohibitif. C'est là tout l'intérêt des *Tuntian*, par lesquelles les Qing espérent augmenter la production agricole du Xinjiang, en agrandissant la taille des cultures et des systèmes d'irrigation.[164] Pour cela, ils s'appuient sur l'expérience de Kangxi, qui dès la première campagne contre les Dzoungars, remet à jour ce système qui *« non seulement*

[158] Joseph Fletcher, "Ch'ing Inner Asia c. 1800", dans John K. Fairbanks (Eds.), *The Cambridge History of China Vol. 10 Late Ch'ing, 1800-1911, Part I*, Cambridge University Press, 1978, pages 35-106 (76). Et Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 234.
[159] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 97.
[160] Wang En-chun [王恩春], « Un examen de la stratégie de la dynastie Qing pour la gouvernance frontalière du Xinjiang [清朝对新疆的治边方略述论] », *Série bi-mensuelle sur les nationalités du Heilongjiang* [黑龙江民族丛刊] Vol. 109, 2009, pages 124-127 (125). Voir aussi James Leibold, *Reconfiguring Chinese Nationalism: How the Qing Frontier and Its Indigenes Became Chinese*, Palgrave, New York, 2007, pages 19-28.
[161] Gang Zhao, "Reinventing China: Imperial Qing Ideology and the Rise of Modern Chinese National Identity in the Early Twentieth Century", *Modern China* Vol. 32, No. 1, 2006, pages 3-30.
[162] Cité par Wang En-chun [王恩春], « Un examen de la stratégie de la dynastie Qing pour la gouvernance frontalière du Xinjiang [清朝对新疆的治边方略述论] », *art. cit.* 125. Traduction en français de l'auteur.
[163] Fletcher, "Ch'ing Inner Asia c. 1800", dans John K. Fairbanks (Eds.), *The Cambridge History of China Vol. 10, op. cit.* 76.
[164] Millward, *Eurasian Crossroads – A History of Xinjiang*, *op. cit.* 98.

réduisait les coûts de transports et autorisait à vivre de la terre, mais forçait également l'ennemi barbare à se disperser vers les zones les plus pauvres, permettant ainsi à nos généraux de dormir sur leurs deux oreilles »…[165] Ces travaux exigent cependant une main d'œuvre importante, mais disponible immédiatement car fournie par les soldats colonisateurs.[166] Cette politique au service du contrôle territorial Qing du Xinjiang est un succès, les *Tuntian* couvrant bientôt les besoins de l'armée en grain et parvenant même à produire un surplus.

Sur ce modèle, des dizaines de *Tuntian* sont installés autour d'Ili, Urumqi, Barkol, Tarbagatai, Hami, Tourfan, Aksu, Khotan, et plus tard Kashgar… Leur présence est néanmoins quatre fois plus nombreuse en Dzoungarie dans le nord à repeupler depuis le génocide dzoungar (surtout autour d'Ili et d'Urumqi) que dans le sud.[167] Cette grande steppe du nord, en faisant office de barrière aux Russes comme aux tribus kazakhes, paraît alors aux Qing bien plus importante stratégiquement parlant que les déserts du sud.[168] On considère aussi à Pékin que les attributs vivifiants de la steppe nordique endurciront des bannières *« corrompues »* par l'ennui de la paix.[169] Les troupes Qing sont pour la plupart installées de façon permanente au nord-Xinjiang avec leurs familles, tandis qu'elles effectuent des rotations de trois à cinq ans dans le sud.[170] Vers 1830, les *Tuntians* du Xinjiang comptent déjà plus de 50 000 de ces soldats-colons (moitié de Mandchous et Mongols, moitié de Hans) dispersés dans une centaine de cantonnements sous le commandement du gouverneur militaire à Ili.[171] Pour l'heure les Qing ne souhaitent pas aggraver les tensions ethniques dans le bassin du Tarim en y stationnant trop de soldats et se contentent surtout d'une pénétration économique...[172] Les vides géographiques étant vite remplis, c'est pourtant de là que la menace surprendra Pékin un siècle plus tard…

Entretemps, Qianlong encourage aussi dès 1760 l'immigration vers la Dzoungarie de paysans Han pauvres du nord-ouest de la Chine (Gansu, Shaanxi), de façon à occuper l'espace plus fermement et à contrebalancer les risques de surpopulation et de famine dans les provinces voisines.[173] Une pierre deux coups donc. Ces *mintun* (民屯 colonies civiles) sont composées de musulmans Hans (« Dounganes », ou *huizu* 回族), qui fourniront à la Chine moderne bien des politiciens et militaires.[174] Certains colons sont attirés par les richesses du sous-sol dzoungar,

---

[165] Fu Heng, comp., *Pingding Zhungar Fanglue* [平定准喀爾方略] KX54/7 *xinyou* YZ3/4 *wuzi.* Cité par Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. 328. Traduction en français de l'auteur.

[166] Ding Yi-zhuang [定宜庄] Un aperçu de la garnison des huit bannières à la frontière nord de la dynastie Qing [清代北部边疆八旗驻防概述], *art. cit*. 20-28 (26).

[167] Millward, *Eurasian Crossroads – A History of Xinjiang*, *op. cit.* pae 99.

[168] Ding Yi-zhuang [定宜庄] Un aperçu de la garnison des huit bannières à la frontière nord de la dynastie Qing [清代北部边疆八旗驻防概述], *art. cit*. 20-28 (21).

[169] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. 346.

[170] Millward, *Eurasian Crossroads – A History of Xinjiang*, *op. cit.* 99. Et Nicola Di Cosmo, "Qing Colonial Administration in Inner Asia" *The International History Review*, Vol. 20, No. 2, 1998, pages 287-309 (296).

[171] *Ibid*. 99. Et Ding Yi-zhuang [定宜庄] Un aperçu de la garnison des huit bannières à la frontière nord de la dynastie Qing [清代北部边疆八旗驻防概述], *art. cit*. 20-28 (20).

[172] Fletcher, 'Qing Inner Asia', p. 60.

[173] Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 51.

[174] Fletcher, décrit cette population musulmane chinoise comme : "*The Tungans were Sunnis (Orthodox Muslims), read their prayers in Arabic, used the Chinese language for sermons, and lived strict lives: they shaved their moustaches, abstained from tobacco and wine, and ate no pork (...). The Tungans, however, dressed like Han Chinese and could not mingle easily with the East Turkestanis and other central Asian Muslims, who found them alien and tended not to distinguish them from Chinese in general. The Ch'ing garrison administration, which valued the Tungans' reputation for incorruptibility, preferred them to Sinkiang's other ethnic groups for service in police capacities*." Voir Fletcher, "China and Central Asia, 1368-1884", dans John K. Fairbank, *The Chinese World Order, op. cit.* 68.

le gouvernement devant même légiférer dès 1801 pour éviter la ruée vers l'or.[175] L'immigration économique est complétée par l'envoi de générations de bagnards de tout statut social, dont la peine était souvent commuée en exil vers les terres du nord-ouest. Deux cent ans avant les bataillons de « jeunes instruits » de la révolution culturelle étaient ainsi envoyés au Xinjiang des fraudeurs à l'impôt, des membres des sociétés secrètes (qui cessèrent rarement de s'occuper de politique), des fonctionnaires corrompus, et des condamnés de droit commun.[176] Ils sont rejoints par des hauts fonctionnaires malchanceux ou victimes d'intrigues, certains de la stature d'un Lin Zexu (林則徐 1785-1850), bouc émissaire de la lutte contre l'opium. Plus de 10% des gouverneurs en place entre 1758 et 1820 font l'expérience du bannissement au Xinjiang.[177]

À cette colonisation plutôt Han de la Dzoungarie s'ajoute bientôt le mouvement vers le nord des populations musulmanes du Tarim, encouragées aussi par les Qing à repeupler les steppes froides du nord. On fait alors appel à leur expertise en agriculture et en systèmes d'irrigation... Ces derniers sont alors appelés Taranchis (塔蘭奇), bien avant leur appellation contemporaine d' *« Ouïgours »*.[178] À la fin du 18ème siècle, ils sont au nord-Xinjiang des déplacés au même titre que les paysans chinois et les fonctionnaires mandchous. Tous ces colons reçoivent des parcelles de terres gratuites de la part du gouvernement et doivent payer un impôt représentant 10 à 20 % de leur récolte. Ils sont enfin tenus de pouvoir nourrir trois soldats en plus de leur famille, le système entier formant la clef de voute de l'autosubsistance du Xinjiang.[179]

Les Qing constatent cependant vite que malgré son autosuffisance agricole, le Xinjiang ne subvient aucunement à ses besoins financiers, son administration requérant à l'État d'envoyer annuellement une douzaine de millions de taels d'argent pour payer entre autres les soldes des soldats. Le Xinjiang n'était donc pas, et pour longtemps, profitable économiquement pour la métropole.[180] Avant eux, les Tang comme les Dzoungars avaient mis en place un assez efficace système d'impôt des caravanes commerciales passantes dans la région. Ce ne fut pas le cas des Qing malgré les vaines admonitions de hauts fonctionnaires très compétents tels que Nayanceng (那彥成 1764-1833) au début du 19ème siècle.[181] À vrai dire, c'est surtout le voisin kokandien, dont la richesse et le rôle géopolitique allait s'accroître, qui en tire profit.[182]

Si dans un premier temps les Qing limitent l'émigration des paysans Han vers le sud du Xinjiang, ils encouragent néanmoins leurs marchands à y investir pour dynamiser l'économie de la colonie.[183] La Cour adoucit ainsi dès 1760, c'est-à-dire seulement un an après la victoire finale contre les Dzoungars, les formalités à accomplir pour les marchands désireux de se rendre dans

---

[175] Pékin se souviendra cependant plus tard de la présence de ces atouts du sous-sol du Xinjiang, qui renforceront sa volonté de garder à tous prix la région. Fletcher, "Ch'ing Inner Asia c. 1800", dans John K. Fairbanks (Eds.), *The Cambridge History of China Vol. 10, op. cit.* 66.
[176] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. 348.
[177] Joanna Waley-Cohen, *Exile in Mid-Qing China: Banishment to Xinjiang, 1758–1820,* Yale University Press, New Haven, 1991, page 89. Chiffre cité par Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. 350.
[178] Fletcher, "Ch'ing Inner Asia c. 1800", dans John K. Fairbanks (Eds.), *The Cambridge History of China Vol. 10, op. cit.* 64.
[179] K. Warikoo, « Xinjiang under the Qing », dans K. Warikoo (Eds.), *Xinjiang – China's Northwestern Frontier*, *op. cit*. 35.
[180] Fletcher, "Ch'ing Inner Asia c. 1800", dans John K. Fairbanks (Eds.), *The Cambridge History of China Vol. 10, op. cit.* 60.
[181] Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 247.
[182] *Ibid*. 99.
[183] *Ibid*. 117

la région. Dans un édit, elle déclare que *« les marchands doivent converger vers les terres nouvellement conquises,* [et que] *le Xinjiang en tirera bénéfice »*.[184] Ces décisions portent en elles le germe de la progressive sinisation du Xinjiang. En effet, l'arrivée au sud-Xinjiang de marchands Han de plus en plus nombreux allait lentement bouleverser la séparation entre ethnies initialement désirée par les Qing. Cohabitation, intermariages, mais aussi exploitation économique par les colonisateurs, induiront bientôt les heurts redoutés.[185]

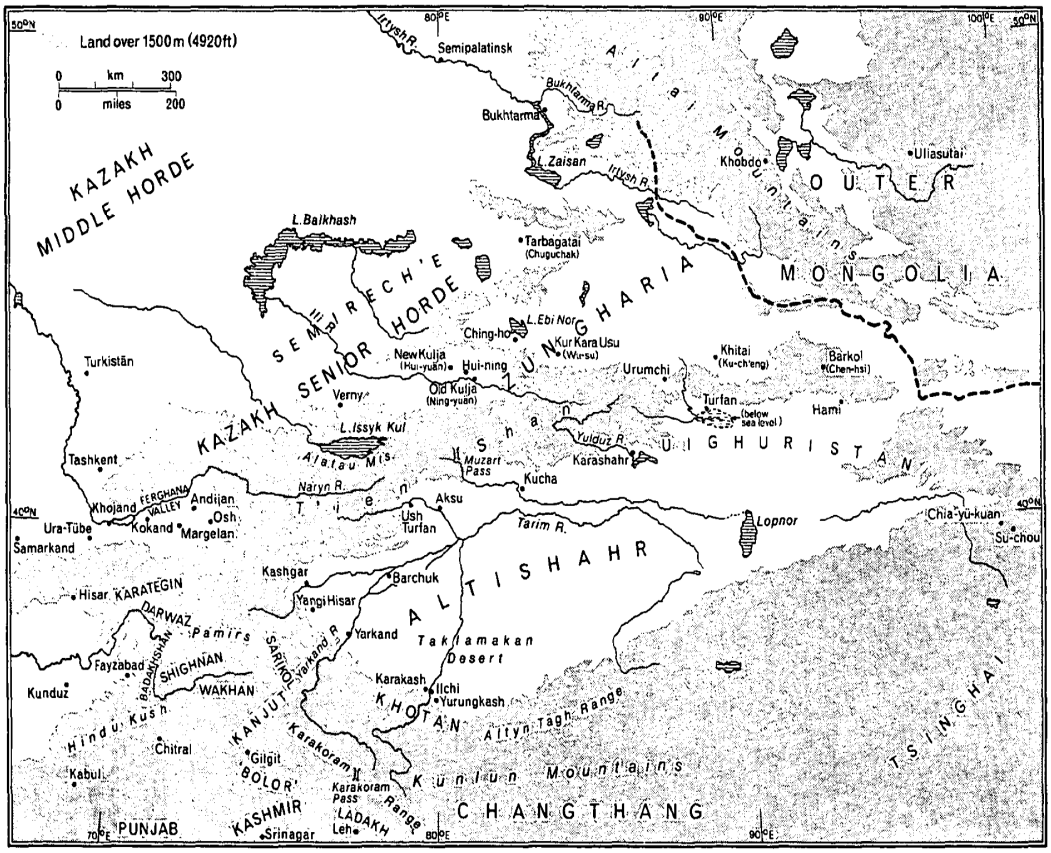


Figure 13 Le Xinjiang au tournant du 19ème siècle, source.[186]

Car l'instabilité menaçait, déjà. En 1765 éclate à Ush une grave rébellion, née de l'avidité du Hakim Beg local Abdallah et des graves abus du superintendant Qing Sucheng. Le premier avait organisé un véritable racket fiscal de la population lorsque l'autre organisait des orgies macabres dans son *Yamen* avec des jeunes filles locales.[187] Les relations sexuelles entre les occupants et des femmes musulmanes sont perçues comme des offenses particulièrement graves par la pieuse population turkestanaise. De tel abus, impliquant des gens *« élevés à une position*

[184] *Da Qing lichao Gaozong shilu* [大清歷朝實錄]. 610:5b- 6b. Cité par Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 116. Traduction en français de l'auteur.
[185] *Ibid*. 203.
[186] Fletcher, "Ch'ing Inner Asia c. 1800", dans John K. Fairbanks (Eds.), *The Cambridge History of China Vol. 10, op. cit.* 67.
[187] Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 124.

d'autorité par des dirigeants étrangers », vont souvent mener à des révoltes au Xinjiang.[188] La population musulmane se venge ici en massacrant les deux tyrans locaux et la garnison Qing avec eux. Quand Pékin, peut-être satisfaite dans un premier temps de se débarrasser de deux branches pourries, apprend que les révoltés ont appelé des sultans centrasiatiques pro-khoja à la rescousse, ils exterminent promptement les émeutiers et envoient leurs femmes et enfants servir d'esclaves à Ili.[189] En réponse à la grogne cependant, les Qing resserrent la surveillance des Begs et des officiels Qing, dont l'incompétence allait refaire parler d'elle plus tard. Si le calme reveint momentanément, les Qing subventionnant allégrement leur colonie, la révolte d'Ush met en valeur la difficile cohabitation entre les conquérants et les locaux. L'instabilité des oasis perdure et ce premier épisode violent ne fait que préfigurer ceux du siècle suivant.

Les « dividendes de la défense de l'avant »

Devant ces problèmes, plusieurs hauts-fonctionnaires dans l'entourage immédiat de l'empereur remettent en question le bienfondé de l'occupation du Xinjiang. Ces critiques sont émises par des officiels Hans, davantage culturellement disposés à considérer une possession militaire aussi éloignée en Asie centrale comme précaire. Dès 1755, le chinois Liu Tongxun (劉統勳) s'était appuyé sur la traditionnelle division entre monde chinois et barbare pour argumenter en faveur d'un abandon du Xinjiang, afin de réinstaller une ligne de défense plus pérenne au débouché du corridor du Gansu. Cette vision s'appuyait sur le rôle traditionnel dévolu à *Jiayuguan* (lit. « Porte de la vallée fertile », Gansu) à l'extrémité ouest de la Grande muraille, de barrière physique et psychologique entre la civilisation chinoise et l'étranger. De cette façon, Liu estimait que les Qing éviteraient ainsi les coûts inutiles impliqués par l'occupation d'un espace aussi stérile qu'immense. Mais déjà Qianlong rejetait cette vision orthodoxe des choses et congédia l'intempestif, lui lançant : *« Ili, c'est notre frontière. Qu'y a-t-il donc de divisible entre 'interne'* [la Chine traditionnelle] *et 'externe'* [le monde barbare] ? ».[190]

Alors que dix ans plus tard les coûts de la colonisation du Xinjiang continuaient à dépasser les recettes, de telles critiques réapparurent. Mais l'empereur avait aiguisé ses arguments et remis les choses en perspective. Il concéda que si la possession Xinjiang n'était pas rentable à première vue, son contrôle constituait en réalité un investissement très pérenne offrant des gains stratégiques qu'un regard trop étriqué ne pourrait apercevoir.[191] Pour Qianlong, abandonner ce territoire pivot après la victoire sur les Dzoungars ferait peser le risque, couru maintes fois par le passé, d'une résurrection sur la façade ouest de la Chine de cette menace nomade mortelle et millénaire qui abattit tant de dynasties... En tenant le Xinjiang, les Qing conjuraient ces risques et tenaient du même coup Russes et Tibétains en respect : que pesaient 12 misérables millions de taels d'argent annuels pour payer la solde des soldats-colons face à de tels bénéfices ? Au pire, pour économiser, on pouvait dévier les fonds destinés à la défense des provinces au profit de la frontière... Le Xinjiang pouvait donc perdre de l'argent, tant que sa domination garantissait

[188] Nicola Di Cosmo, "Qing Colonial Administration in Inner Asia" *The International History Review*, Vol. 20, No. 2, 1998, pages 287-309 (305).
[189] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 109.
[190] Qingshi liezhuan [清史列傳], j. 18 (vol. 5, p. 1392). Cité par Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 38. Traduction en français de l'auteur. Millward fait un long passage sur cet épisode, que je restitue ici grossièrement.
[191] *Ibid*. 41.

la paix et la prospérité au reste de la Chine. Ce raisonnement constitue ce que James Millward dénomme les *« dividendes de la défense de l'avant »* au Xinjiang.[192] On notera que la province reste en déficit budgétaire aujourd'hui, et que cela ne semble guère déranger Pékin.

Au vrai, comme on le verra dans le chapitre suivant, c'est aussi tout le sens du mémoire remis par l'amiral Shi Lang à l'empereur Kangxi à peine un siècle plus tôt, estimant que les Qing devaient tenir Taïwan à tout prix afin que l'île ne serve de base avancée à leurs adversaires et ainsi assurer la sécurité des frontières maritimes chinoises. Les hauts fonctionnaires chinois vont lentement intégrer ces arguments et cette vision géostratégique commune aux deux terres.

…

Ainsi se referma la frontière continentale de la Chine, et avec elle l'existence du dernier empire nomade, résultat d'une lutte entre trois grands empires en extension concurrente, des Qing, des Dzoungars, et de la Russie. À l'instar des épisodes Han et Tang contre les nomades, cette rivalité avait rendu aux déserts et à la steppe du Xinjiang leur importance géostratégique. Avec cet éternel retour de la menace nomade, il s'était encore agi pour la Chine de dénier l'accès de ses adversaires à ses frontières du nord-ouest, aux richesses commerciales du sud du Xinjiang et d'empêcher leur alliance avec d'autres rivaux stratégiques. Pour Kangxi comme pour Qianlong, ces objectifs avaient justifié la conquête de la Dzoungarie comme du bassin du Tarim. Le prix à payer fut terrible : des décennies de guerre ruineuses sur un terrain hostile eurent raison de biens des armées Qing et de leurs généraux, sans parler du génocide dzoungar. Mais l'Empire Qing, qui s'appuyait sur une base économique et démographique bien plus solide que celle de ses adversaires, était parvenu à leur couper les vivres par l'occupation des oasis, et à prévenir l'apparition d'une alliance pan-mongole tout en veillant à la neutralisation des facteurs tibétains et russes, avant de procéder à l'anéantissement de son ennemi. Cette fois, et afin d'éviter une nouvelle résurrection du problème, les Qing prirent la décision d'occuper la région sur le long terme. La colonisation du Xinjiang constituait ici surtout un projet géopolitique dont l'objectif était de sécuriser les frontières de l'empire en empêchant tout rival d'occuper cet espace tampon, ayant plusieurs fois servi par le passé de tremplin pour menacer Pékin. Pourtant, et malgré cet effacement final du facteur nomade dans la sécurité de la Chine, les Qing vont bientôt faire face à des ennemis plus puissants encore : mobiles, industrialisés, expansionnistes et forts d'un projet civilisationnel aux antipodes des conceptions traditionnelles chinoises, les Occidentaux allaient bientôt prendre l'ouest de la Chine en tenaille. Cette métastase du problème nord-ouest constituait à l'orée du 19ème siècle un impensé à Pékin, mais bientôt, elle s'imposa à l'Empire.

[192] *Ibid*. 41-43.

Chapitre 4 : Conquête Qing de Taïwan et intérêts stratégiques (17-18ème siècles)

Des nomades de mer

« Ihla Formosa ! » s'écrient les marins portugais du pont de leur navire, en route vers le Japon depuis Macao et cherchant un abri après un coup de grain, en apercevant les hautes et sombres cimes de Taïwan. À son bord, l'officier hollandais Jan Huygen Van Linschotten consigne le nom dans son carnet.[193] Formosa, traduisible en *« île de beauté »* restera le nom généralement utilisé par les Occidentaux pour désigner Taïwan jusqu'à la seconde moitié du 20ème siècle.[194]

Pirates aux cheveux rouges

Depuis que la Cour Ming eut levé une série de barrières commerciales, des Européens de toutes origines, portugaises, espagnoles, hollandaises, anglaises, se mêlent à l'explosion au début du 16ème siècle du commerce maritime entre la Chine, le Japon et l'Asie du Sud-Est.[195] À la façon des nomades des frontières nord, les Chinois se rendent vite compte que les *« cheveux rouges »* sont en compétition les uns contre les autres pour l'obtention des privilèges commerciaux. Les Chinois leur appliquent la même recette qu'aux nomades : diviser pour régner, jouer un camp contre l'autre et surtout, les tenir à l'écart. Pour l'heure, les Ming associent aussi les Européens aux pirates, ce qui n'est pas tout à fait injustifié étant donné leur fréquente association avec les contrebandiers.[196] Le comportement insatiable de la « Compagnie néerlandaise des indes orientales » (*Verenigde Oostindische Compagnie*, VOC) confortera de telles perceptions. Mais en les gérant de la sorte, les Ming discernent mal le verrouillage des routes maritimes régionales par les Occidentaux.[197] Occupés par leur propre instabilité politique puis par la guerre contre

---

[193] Ce n'est certainement ni la première ni la dernière fois que des marins portugais nomment un territoire qu'ils découvrent de la sorte. Comme le note Wachman en page 181 de son ouvrage, il y beaucoup d'autres endroits appelés « Formosa » par les Portugais sur le globe. Voir Alan Wachman, *Why Taiwan? Geostrategic rationales for China's territorial integrity*, Studies in Asian Security, Stanford University Press, 2007, page 181.

[194] James W. Davidson, *The Island of Formosa, Past and Present: History, People, Resources, and Commercial Prospects. Tea, Camphor, Sugar, Gold, Coal, Sulphur, Economical Plants, and Other Productions*, MacMillan, London, 1903, page 10. Et Wachman, *Why Taiwan? Geostrategic rationales for China's territorial integrity*, *op. cit*. 180.

[195] Voir notre chapitre 2.

[196] Lu Jianyi [湖建一], « La politique d'interdiction maritime sous la dynastie Ming et la défense côtière du Fujian [明代海禁政策與福建海防], *Journal de l'Université normale du Fujian (Édition Philosophie et sciences sociales)* [福建師範大學學報（哲學社會科學版）], Vol. 2, 1992, pages 21-24.

[197] Cette insistance à lier pénétration européenne et activités de piraterie perdure aujourd'hui. A voir cet extrait d'un article chinois publié en 2018 : *« Il convient de noter que les fiefs commerciaux établis par la Compagnie néerlandaise des Indes orientales et les Espagnols à Taïwan (...) n'étaient rien d'autre que de la piraterie maritime avec un arrière-plan politique, ce qui renforce encore le rôle de Taïwan en tant que fief des pirates »* Voir Li Xi-zhu [李细珠], « Des mers d'Asie de l'Est aux mers du Sud-Est— L'évolution de la position stratégique de Taïwan sous les dynasties Ming et Qing [从东亚海域到东南海疆—明清之际台湾战略地位的演化] », *Recherche sur Taïwan* [台湾研究] Vol. 6, pages 70-86 (71). Traduction en français de l'auteur.

les conquérants Qing, ils n'ont guère conscience ni des ambitions et moyens des Européens, ni de l'importance future de Taïwan pour la sécurité maritime de la Chine.

Celle-là est encore perçue par les Ming comme une terre inhospitalière et lointaine.[198] Le terme de « Taiwan » n'est pas mentionné dans leurs archives (*Ming shi lu* 明實錄).[199] Des mentions à l'île sous le nom de *Liuqiu* (琉球) se trouveraient dans les *Chroniques des Trois Royaumes* (3ème siècle), mais il pourrait s'agir des Ryükyü ou des Philippines.[200] Jusqu'à la fin du 16ème siècle, et à l'inverse de l'archipel des Pescadores, que les pêcheurs chinois fréquentaient déjà, aucune implantation chinoise durable n'est connue à Taïwan. C'est pourtant à ce moment que l'île fait une entrée discrète dans la géopolitique du pays, les missions antipiraterie de la marine Ming en sa direction se faisant plus fréquentes. C'est ainsi à la poursuite de pirates utilisant les lagunes et criques taïwanaises comme refuges que Chen Di (陳第 1540-1617), stratège fukiénois ayant servi sous les ordres du célèbre officier Qi Jiguang, y accompagnera une expédition navale en 1601. Il laisse en 1603 une trace écrite de ses observations des aborigènes de l'île et du problème pirate, le Dong Fan Ji (東番記).[201] Ils rembarquent cependant une fois leur mission accomplie.

Pour l'heure, Taïwan n'intéresse pas non plus les Occidentaux, mais les choses sont sur le point de changer dans le contexte des rivalités entre Européens pour le contrôle du commerce.[202] La période correspond à l'arrivée dans les eaux du détroit de la très sulfureuse VOC hollandaise. Sa *« violence bureaucratisée »*, la centralisation de son système décisionnel, et l'agressivité dont elle ne manquera pas de faire preuve, la précède et vont vite compliquer ses relations avec les Chinois.[203] Dans le cadre des conflits européens, l'intérêt des Hollandais est de disputer aux Portugais et aux Espagnols leur suprématie sur le commerce maritime entre Manille, Chine, et Japon, ainsi que d'obtenir un comptoir sur les côtes chinoises.[204] Un commandant hollandais déclarera ainsi en 1624 à des négociateurs Ming à Quemoy (Kinmen) *« notre objectif est de capter le commerce entre Manille et la Chine, et de nous assurer un monopole sur celui-ci. Cet objectif ne sera jamais atteint si nous ne trouvons pas un pied-à-terre sur la côte chinoise »*.[205]

---

[198] La prétention redondante du pouvoir chinois actuel à avoir « géré » Taïwan depuis les Trois Royaumes est fantasmagorique et relève de la pure désinformation. Le site de l'ambassade de Chine en France relaie souvent de tels mythes. Voir « La Chine doit être réunifiée et elle le sera », *Ambassade de Chine en France*, 25 octobre 2021. La page a été supprimée par l'ambassade mais l'auteur garde une copie.

[199] Shih-shan Henry Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, Routledge, New York, 2009, page 19.

[200] Et comme le rappelle Corcuff, même si c'était de Taïwan dont il s'agissait, observation ne vaut pas domination. Stéphane Corcuff, "The Liminality of Taiwan: A case study in geopolitics", *Taiwan in Comparative Perspective*, Vol. 4. 2012. pages 34–64 (44).

[201] John E. Willis, "17th century transformation: Taiwan Under the Dutch and Cheng Regime", dans Murray A. Rubinstein (Ed.), *Taiwan: A New History*, Rootledge, 1998, page 87.

[202] Chang Pin-tsun, "The Emergence of Taiwan as an International Trading Rendezvous in the Sixteenth Century", in Angela Schottenhammer (Ed.), Taiwan - A Bridge between the East and South China Seas, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 201, pages 9-24.

[203] La VOC est un véritable Etat dans l'Etat, disposant d'après Henry Tsai d'une grande marge de manoeuvre: *"the authority to negotiate treaties, construct fortresses, mint coins, maintain military forces as required, and establish colonies within the enormous space between the Atlantic and Pacific Oceans."* Voir Shih-shan Henry Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 35.

[204] Peter C. Emmer, "The First Global War: The Dutch versus Iberia in Asia, Africa and the New World, 1590-1609, E-Journal of Portuguese History Vol. 1, No. 1, 2003, pages 1-14.

[205] Cité par Li Xi-zhu [李细珠], « Des mers d'Asie de l'Est aux mers du Sud-Est— L'évolution de la position stratégique de Taïwan sous les dynasties Ming et Qing [从东亚海域到东南海疆—明清之际台湾战略地位的演化] », *art. cit.* 74. Traduction en français de l'auteur.

Le 7 août 1604, deux galions de la VOC en route pour Macao dans l'objectif d'y défier les Portugais et commandés par l'amiral Wijbrand Van Warwijk sont pris dans un typhon et doivent se réfugier dans l'archipel des Pescadores, territoire Ming en plein milieu du détroit de Taïwan et des routes commerciales liant la Chine au Japon. Outre son importance pour les pêcheurs chinois, sa militarisation reflète déjà les inquiétudes chinoises quant à son utilisation par des pirates pour menacer le littoral chinois. En 1595, le gouverneur du Fujian Xu Fuyuan (許孚遠) écrivait en ce sens un mémoire adressé à l'empereur, *« les Pescadores sont situées au milieu de la mer, et constituent un lieu de passage pour les barbares »*.[206] Sur place plus de cent trente jours, Van Warwijk tentera d'y négocier un arrangement commercial avec les Ming.[207] Mais ces derniers lui reviennent forts d'une quarantaine de jonques de guerre et lui intiment l'ordre de partir. Les Ming commettent alors ce qui s'apparente à une bévue stratégique à la portée des plus considérables : intimer aux Bataves de s'installer à Taïwan, territoire hors de leur contrôle, pensant pouvoir ainsi repousser leur menace au-delà d'un périmètre de sécurité acceptable…

Dans un premier temps, la proposition n'intéresse pas les Hollandais, n'ayant pas trouvé de port intéressant sur l'île et la trouvant trop éloignée des routes commerciales qu'ils convoitent. Ils reviennent donc aux Pescadores dès 1607 et renouvellent leurs demandes, après un autre échec à bouter les Portugais de Macao. Leur insistance à exiger l'obtention d'un comptoir sur la côte sud-est de la Chine agace les Ming[208], qui envoient une importante flotte de guerre effectuer une démonstration de force.[209] Insatisfaite, la VOC guerroie ailleurs pendant quinze ans…

En 1622, une nouvelle flottille commandée par Cornelius Reyersz s'attaque de nouveau à Macao, puis reviennent une troisième fois aux Pescadores où les Hollandais construisent un fort. Ils écrivent aux Chinois à Amoy (Xiamen) un document résumant leurs exigences. C'est un véritable ultimatum : les Hollandais exigent l'ouverture immédiate du commerce, la coupure des échanges avec les Philippines occupées par l'Espagne, et un droit de regard sur le reste. Ils indiquent de plus que tout désaccord ou lenteur de la part des Ming conduirait à l'abordage de leurs navires marchands.[210] Le gouverneur du Fujian naturellement refuse, et réitère la position chinoise : l'ouverture du commerce ne sera envisageable qu'à la condition que les Hollandais s'établissent à Taïwan, qu'il estime assez proche pour accommoder leur désir de commercer.[211] Mais les négociations traînent en longueur, les positions des Ming et de la VOC étant difficiles à concilier. En nomades des eaux, les Hollandais font pression en capturant les jonques marchandes et en menant des raids contre la côte. En rétribution, cinquante jonques de guerre Ming font en janvier 1624 le siège du fort hollandais, coupant son accès à l'eau et en forçant les récalcitrants à accepter leurs termes. Contraints, ces derniers lèvent les voiles vers une lagune du sud de Taïwan en août 1624, à l'emplacement actuel de la ville Tainan.[212]

---

[206] « 大平正芳的政治遗产 » (李德安等编译), page 11. Cité par Li Zhenguang [李振廣], "The Formation and Change of Taiwan's Geostrategic Position [台灣地緣戰略地位的形成與變遷]", *International political studies* [國際政治研究], 2001, pp. 120-136 (121). TFA.

[207] Shih-shan Henry Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 35.

[208] Li Xi-zhu [李细珠], « Des mers d'Asie de l'Est aux mers du Sud-Est— L'évolution de la position stratégique de Taïwan sous les dynasties Ming et Qing [从东亚海域到东南海疆] », *art. cit.* 73.

[209] Wachman, *Why Taiwan? Geostrategic rationales for China's territorial integrity*, *op. cit*. 52.

[210] John E. Willis, "Relations with Maritime Europeans 1514-1662", dans Denis Twitchett, John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 8 The Ming Dynasty, 1368-1644 Part 2*, pages 333-375 (368).

[211] Wachman, *Why Taiwan? Geostrategic rationales for China's territorial integrity*, *op. cit*. 53.

[212] John E. Willis, "Relations with Maritime Europeans 1514-1662", dans Denis Twitchett, John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China, op. cit.* 333.

La forteresse imprévue

L'île fait piètre impression à la VOC, ce qui ne préjuge en rien de son important rôle stratégique futur. Elle est peuplée de tribus de chasseurs-cueilleurs, locuteurs de langues austronésiennes. Dénommés *« barbares de l'est »* (dong-fan 東番) par les Chinois, ils sont réputés pour brutaliser les naufragés.[213] Outre les pirates, et bien que Taïwan ne fasse pas partie de l'Empire Ming, les Hollandais constatent aussi la présence de quelques communautés de pêcheurs, commerçants et marginaux chinois installés sur l'île.[214] Alors que les Hollandais défrichent la plaine sud-ouest (bientôt Provintia, chef-lieu), ils conduisent un premier arpentage des terres tandis que leurs missionnaires introduisent la religion chrétienne et l'alphabet latin à l'intérieur de l'île.[215] Les relations se tendent rapidement, les Bataves ne débordant pas d'égards pour les populations locales, et tentant de taxer chaque transaction commerciale conduite avec l'extérieur.[216]



Figure 14 *La ville et le château de Zélandia [Fort Zeelandia] dans l'ile de Tayovan [Taiwan].* Reproduction d'une gravure française de 1670.[217]

Taïwan[218], en tant que place-forte et point de transbordement commercial situé au croisement des routes maritimes d'Asie orientale, va en réalité donner un fort avantage aux Hollandais dans

[213] Michael Stainton, "The Politics of Taiwan's Aborigins", dans Murray A. Rubinstein (Ed.), *Taiwan: A New History*, op.cit. 87.
[214] Li Xi-zhu [李细珠], « Des mers d'Asie de l'Est aux mers du Sud-Est— L'évolution de la position stratégique de Taïwan sous les dynasties Ming et Qing [从东亚海域到东南海疆—明清之际台湾战略地位的演化] », *art. cit.* 72.
[215] Shih-shan Henry Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 20.
[216] John E. Willis, "Relations with Maritime Europeans 1514-1662", dans Denis Twitchett, John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China, op. cit.* 370.
[217] Provient de: Nagazumi, Yoko, *Red Seal ships / 朱印船 / Shuinsen*, Japan Historical Society, Tokyo, 2001. Document libre de droits.
[218] D'où vient le nom de Taïwan ? Si l'on en croît Tsai Shih-Shan (蔡石山), de la ville coloniale hollandaise de Taoyouan (avant d'être renommée Provintia), et de sa prononciation *Taiwan* par les aborigènes. Mais les théories varient, et Pékin revendique bien sûr l'origine chinoise du terme. Voir Shih-shan Henry Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 18.

leur guerre commerciale contre le Portugal et l'Espagne. Le gouverneur de Manille, craignant pour la position espagnole, rapporte ainsi au Roi en 1626, « *Maintenant, que* [les Hollandais] *ont construit cette fortification* [à Tainan]*, ils contrôlent le passage des navires de Quanzhou à* [Manille]. *Ils n'y sont parvenus qu'en soudoyant les Ming et en les menaçant de pillage comme c'est leur habitude. Il va de soi que nous en souffrirons* ».[219] Miguel García Serrano, archevêque de Manille, propose alors une occupation du nord de Taïwan, à proximité de la route liant Chine et Japon, afin de casser le blocus commercial hollandais. Dès 1626, les Espagnols installent donc à l'extrémité nord-est de Taïwan des fortins dans la baie de Keelung (基隆, Santisima Trinidad, et les forts San Salvador sur l'Île de la paix surveillant la baie)[220], et d'autres au nord-ouest en 1628 à Tamsui (淡水, « Santo Domingo »). En 1628, la garnison espagnole de Keelung est forte d'environ 200 soldats espagnols et 400 auxiliaires philippins. Mais leur isolement et le climat du nord de Taïwan est difficile : très pluvieux, les températures sont suffocantes l'été et la sensation de froid en hiver est amplifiée par l'humidité. À l'inverse de Tainan où sont installés les Hollandais, il n'y a guère de saison sèche et les bactéries prolifèrent. On finit par se nourrir de chair de rat ou de chien.[221] Bref, cet endroit est un mouroir au 17ème siècle et les piètres moyens financiers des Espagnols ne suffisent pas pour tirer profit de leur position.

Après une tentative ratée de chasser les Espagnols en 1629, les Hollandais attaquent de nouveau en août 1642. Le gouverneur Paulus Traudenius adresse alors un ultimatum à son homologue Gonzalo Portillo à Keelung, *« Nous vous informons que si Son Excellence et ses hommes sont disposés à quitter leurs fortifications de La Sanctissimo Trinidado et de la forteresse à Kelang* [Keelung]*, (…) nous continuerons à les traiter avec égard (…), dans le cas inverse, nous serions dans l'obligation d'agir envers Son Excellence et sa garnison comme il est d'usage quand des règlements de cette nature s'acquittent par la force »*.[222] Portillo refusant net, les Hollandais bombardent puis prennent Keelung aux défenseurs espagnols malades et démoralisés.[223] Ces derniers évacuent, enfin. Pour quelques années, le contrôle par les Pays-Bas de Taïwan demeure incontesté. Sur l'année 1638, le commerce apporte plus d'un million de taels d'argent, faisant de la possession l'une des plus rentables parmi les colonies hollandaises.[224] La garnison batave à Taïwan grandit aussi, passant de 600 hommes en 1642 à plus de 1200 après 1650.[225]

---

[219] 轉引自鮑曉鷗：《西班牙人的台灣體驗（1626-1642）：一項文藝復興時代的志業及其巴洛克的結局》(The Spanish experience in Taiwan, 1626-1642 : the Baroque ending of a Renaissance endeavor / José Eugenio Borao Mateo)，台北：南天書局 2008 年版，那瓜譯，台北：南天書局 2008 年版，第 35 頁。Cité par Li Xi-zhu [李细珠], « Des mers d'Asie de l'Est aux mers du Sud-Est— L'évolution de la position stratégique de Taïwan sous les dynasties Ming et Qing [从东亚海域到东南海疆—明清之际台湾战略地位的演化] », *art. cit.* 73. Traduction en français de l'auteur. Les craintes des Espagnols sont fondées, casser leur commerce étant l'objectif recherché de la VOC, qui n'hésite par ailleurs jamais à verser des pots de vin aux autorités Ming les plus corrompues pour outrepasser les régulations commerciales chinoises.

[220] Les restes d'une petite chapelle sont visitables aujourd'hui (*Todos Los Santos Church Foundation* à Keelung).

[221] Shih-shan Henry Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 45.

[222] William Campbell, *Formosa Under the Dutch*, Kegan Paul, Trench, Trubner & Co, London, 1903, page 62. Cité par Shih-shan Henry Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 49. Traduction en français de l'auteur.

[223] José Eugenio Borao, "An overview of the Spaniards in Taiwan (1626-1642)", *Proceedings of the Conference on China and Spain during the Ming and Qing Dynasties Centre of Sino-Western Cultural Studies*, Macao, 2007.

[224] John E. Willis, "Relations with Maritime Europeans 1514-1662", dans Denis Twitchett, John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China, op. cit.* 371. Et Shih-shan Henry Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 38.

[225] Nakamura Takashi, "Dutch Administration of Taiwan," *Bulletin of Tenri University*, no. 43, Tenri Daigaku, Nara, 1964, page 78.

La colonisation hollandaise correspond à la première véritable vague d'immigration chinoise vers l'île, attirée par sa prospérité et l'ouverture de parcelles agricoles au rendement prometteur dans le sud-ouest de l'île (riz, canne à sucre). À l'image de la fin des années 1940 pendant la guerre civile chinoise, ces migrations se voient renforcées durant les années 1640 par l'afflux de réfugiés fuyant la guerre entre les Ming et les Qing sur le continent. Ce mouvement est encouragé par les colonisateurs européens (transport subventionné, récompenses financières), qui ont besoin de main d'œuvre.[226] La population chinoise de Taïwan grimpe ainsi à 14,000 habitants en 1648, sous juridiction des Hollandais, qui prélèvent une taxe pour chaque individu entrant sur l'île.[227] Plusieurs tribus aborigènes, poussées par les migrants chinois et affaiblis par les maladies introduites par les Européens, se replient alors vers les montagnes.[228]

La cohabitation entre les trois groupes ethniques à Taïwan est difficile, comme le montre une révolte d'immigrants chinois orchestrée par Kuo Huai-I (郭懷一) en septembre 1652. Exaspéré par l'impôt et les méthodes de la VOC, un groupe de 4000 Chinois se soulève à proximité de Fort Zeelandia à Provintia.[229] Les rebelles sont dispersés par la mitraille des mousquetaires et les fugitifs traqués par des auxiliaires aborigènes. Entretemps, la position hollandaise et la flotte de la VOC continuent à s'affirmer comme intermédiaires commerciaux entre un Japon friand de produits chinois (soie, porcelaine…) et un Empire Ming en perpétuel manque d'argent pour financer ses dépenses militaires contre les Qing…[230]

[226] Shih-shan Henry Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 19.
[227] John E. Willis, "Relations with Maritime Europeans 1514-1662", dans Denis Twitchett, John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China, op. cit.* 372. Mais les sources divergent, Henry Tsai donne 100 000 immigrants chinois en 1660.
[228] Shih-shan Henry Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 19.
[229] Le fort hollandais (1639) surveillant la lagune servant de port à Provintia, principale ville coloniale de Taïwan, sur la commune actuelle d'Anping dans la banlieue ouest de Tainan. D'autres places fortes hollandaises incluent Fort Zeeburg et Sinkan, toutes dans le sud-est.
[230] Shih-shan Henry Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 54.

Accès et déni d'accès à la forteresse Taïwan (1644-1683)

Dans le détroit du début du 17ème siècle, le sens des évènements est aussi géopolitique qu'il est économique. L'explosion du commerce a enrichi plusieurs familles chinoises de marchands, pirates comme officiels corrompus (parfois les trois à la fois), servant d'intermédiaires entre les autorités et les commerçants étrangers. La famille fukiénoise des Zheng était de celles-là.

Les pirates font de la politique

Le patriarche, nommé Zheng Zhilong (鄭芝龍, ou Nicholas Iquan pour les Européens), avant de faire fortune dans le commerce de contrebande entre Chine, Taïwan et Japon, avait grandi et s'était fait baptiser à Macao aux côtés des Portugais.[231] Au début du 17ème siècle, il fait donc régulièrement affaire avec les Hollandais à Taïwan, les aidant à naviguer parmi les rouages administratifs Ming à coups de pots-de-vin, taxant la pêche, et sa flotte envoyant au besoin par le fond la concurrence.[232] Cette relation entre les Zheng et les Hollandais n'était pas née d'une affinité réciproque, loin s'en faut, c'est plutôt la capacité du premier à bloquer le commerce des seconds, espérant ainsi en tirer bénéfice, qui servait de ciment à leur association.[233] Grâce à la puissance de sa flotte et à ses larges moyens financiers, Zheng, homme fort du détroit, était un obligé des Ming comme des Européens.[234] Il entra officiellement au service des Ming en 1628, avant d'être bombardé en 1636 chef des activités antipiraterie et commandant naval à Fuzhou (Fujian). Cette position, un comble pour un flibustier, lui permit d'éliminer la concurrence et de placer ses entreprises, à mi-chemin entre commerce, piraterie et police maritime, en situation de monopole. En 1640, il devient enfin gouverneur du Fujian, et il faut un permis délivré par l'homme pour traverser le détroit de Taïwan sans risquer de se faire aborder…[235]

La période correspond à la chute de Pékin aux Qing. Décidée à résister et reprendre le terrain perdu, une partie de la Cour Ming autour du Prince Fu (Empereur Hongguang 弘光帝) s'établit à Nankin. En vain, car les armées Qing déferlent vers le sud et prennent la ville dès 1645, et les défections se multiplient parmi les loyalistes. Chargé de la défense de Fuzhou mais craignant pour ses intérêts financiers,[236] Zheng Zhilong trahit lui aussi. Les « Ming du sud » disparaissent

[231] Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 194.
[232] Li Dexia [李德霞], « Harcèlement et commerce hollandais sur la côte du Fujian au début du XVIIe siècle [17世紀初荷蘭在福建沿海的騷擾與通商] », *Etudes sur l'histoire des échanges maritimes* [海交史研究], 2004, pages 59-69.
[233] Li Xi-zhu [李细珠], « Des mers d'Asie de l'Est aux mers du Sud-Est— L'évolution de la position stratégique de Taïwan sous les dynasties Ming et Qing [从东亚海域到东南海疆—明清之际台湾战略地位的演化] », *art. cit.* 78.
[234] Tonio Andrade, "The Company's Chinese Pirates: How the Dutch East India Company Tried to Lead a Coalition of Pirates to War against China, 1621 - 1662," *Journal of World History*, Vol. 15, 2004, pages 415-444.
[235] Shih-shan Henry Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 60.
[236] Yang Youting [杨友庭], Sur la pensée militaire de Zheng Chenggong [论郑成功的军事思想], *Journal de l'Université de Xiamen* [厦门大学学报] Vol. 3, 1992, pages 16-22 (16).

aussi vite qu'ils sont apparus, l'empereur se noyant même durant sa fuite.[237] Malheureusement, les Qing n'ont guère confiance en Zheng Zhilong, qu'ils placent en résidence surveillée.[238]

Son fils, Zheng Chenggong (ou Koxinga, 1642–1681), s'était offusqué de ce passage à l'ennemi. Fort des moyens financiers de la famille et de sa flotte, il reprend le flambeau de la résistance Ming et jure de faire rendre gorge aux Mandchous. Les lettres de supplications de son père, exécuté par les Qing en 1661, ne le font pas dévier. Né d'une mère japonaise, rompu à la culture navale au contact de son géniteur et des Occidentaux, Zheng Chenggong estime que recourir à la guerre de course présente les meilleures chances de succès pour contrer les usurpateurs.[239]

Disposant de plusieurs bases navales situées sur les îlots du sud-est de la Chine, la flotte Zheng harcèle à son tour les Qing et le commerce maritime de la fin des années 1640 à 1661. En bon guérillero des mers, la surprise, la concentration des forces, et l'assiègement des ports sont sa marque tactique. Les Qing peinent à réagir, ne disposant pas encore d'un commandant rompu à la guerre navale de la trempe d'un Qi Jiguang, ou plus tard d'un Shi Lang (施琅), pour contrer le loyaliste Ming. Au milieu des années 1650, Zheng Chenggong contrôle une bonne partie de la côte fukiénoise et envisage même de débarquer pour repousser les Qing vers le nord.[240] En réponse, ses adversaires décrètent l'évacuation des provinces côtières de 20 à 30 kilomètres à l'intérieur des terres et érigent des fortifications dotées d'artillerie (*paotai* 炮台, lit. plateforme à canon) tous les quatre à cinq kilomètres le long de la côte, coupant à Zheng vivres et soutiens sur le continent, tout en renforçant la profondeur du périmètre de défense mandchou.[241] Le commerce maritime chinois, dont dépend toujours financièrement la flotte Zheng, est interdit. Les contrevenants, s'ils se font prendre ou soudoient les mauvais fonctionnaires, sont pendus.[242]

Le siège de Nankin en 1659 signe l'avancée maximale de Zheng. Mobile et létal sur les flots, l'ex-pirate ne dispose pas de la masse nécessaire pour tenir une tête de pont ni d'assez de troupes ayant l'expérience du combat terrestre pour prendre l'avantage sur les Qing.[243] Même si le contrôle des mers avait permis aux loyalistes Ming de survire et de causer des problèmes aux Qing sur la bande littorale chinoise, il ne peut remplir son objectif final, qui est de nature terrien : chasser les Qing. Ces derniers repassent à l'offensive et refoulent les marins Ming jusqu'à leur base à Amoy. Le commandement très personnel et les erreurs de Zheng Chenggong lui aliènent certains de ses meilleurs officiers : l'amiral Shi Lang fait défection et voit sa famille passée au fil de l'épée sur ordre de Zheng, jaloux de longue date de ses vastes talents de stratège.[244] Pressé de toutes parts, Zheng se rappelle cependant au bon souvenir de la VOC, qu'il suspecte de s'être arrangée avec les Qing à son dépend dans l'espoir de sauver son emplacement à Taïwan.[245]

---

[237] Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 193.
[238] Lynn A. Struve, "The Southern Ming, 1644–1662," dans Dennis Twitchett et F. W. Mote, eds., *The Cambridge History of China, Vol. VIII, The Ming Dynasty, Part 2*, Cambridge University Press, 1998, pages 663–676.
[239] Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 194.
[240] Yang Youting [杨友庭], Sur la pensée militaire de Zheng Chenggong [论郑成功的军事思想], *art. cit.* 16.
[241] *Ibid*. 21.
[242] Shih-shan Henry Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 66.
[243] Yang Youting [杨友庭], Sur la pensée militaire de Zheng Chenggong [论郑成功的军事思想], *art. cit.* 21-22.
[244] Ronald C. Po, *The Blue Frontier, Maritime Vision and Power in the Qing Empire*, Cambridge Oceanic Histories, Cambridge, 2018, page 94.
[245] Shih-shan Henry Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 67.

Une première guerre de siège

Alors que ses positions sur le continent fondent comme peau de chagrin, Zheng voit cependant dans la position batave une opportunité : se débarrasser d'elle et faire de Taïwan la base de son empire maritime et un sanctuaire pour harceler le continent et préparer la contre-attaque contre les Qing. Zheng déclare à ses hommes, *« nous braverons les embruns et établirons* [sur l'île] *une base imprenable, y enverrons nos troupes, et attendrons le bon moment* [pour revenir] ».[246] Le 23 mars 1661, la flotte forte de 900 navires et 25 000 marins, lève l'ancre d'Amoy (Xiamen) et met le cap sur l'île. Contournant les défenses hollandaises, elle débarque la troupe au nord de Tainan le 30 avril 1661, qui marche sur Fort Zeelandia et Provintia.[247] Elle est semble-t-il bien accueillie par les colons chinois sur l'île, souvent hostiles à la domination européenne.[248]

Un siège long de huit mois va commencer. Les Hollandais se sachant en situation d'infériorité numérique absolue (entre 1700 et 2300 individus, dont seulement 900 soldats), se dérobent à la bataille décisive recherchée par Zheng. Ils se retranchent dans leurs fortifications bien dotées en vivres et en munitions et font appareiller des navires vers l'Indonésie pour appeler la VOC à l'aide. C'est le seul choix tactique possible : les mousquetaires hollandais sont mal adaptés à un combat de guérilla sur cette terre hostile, et le fort non seulement les protège mais leur octroie aussi un avantage balistique. Ils forcent ainsi les forces de Zheng, pressées d'en finir, de se jeter tête baissée dans une bataille de siège terrestre contre un ennemi bien doté en armes à feu de qualité, leur déniant l'avantage de la bataille navale.[249] En mai, Zheng encercle les forteresses hollandaises avant d'entrer en contact avec le gouverneur hollandais Frederick Coyett, qui tente de ramollir le Chinois en lui proposant de reprendre les affaires, faisant ainsi jouer la montre. Mais Zheng n'est pas dupe et explique qu'il a besoin de Taïwan dans sa guerre contre les Qing. Il adresse alors un ultimatum aux assiégés : *« Vous les Hollandais n'êtes qu'un peuple vaniteux et stupide ;* [en résistant] *vous vous rendrez indignes de la miséricorde que je vous accorde et vous assujettissez au pire des châtiments… Ferez-vous montre de davantage de sagesse ?* (…) *Votre puissance ne pourrait être comparée à un millième de la mienne ».*[250]

L'assaut est donné le 25 mai. Les Chinois parient sur la masse pour emporter la décision, mais face au feu serré des assiégés bien équipés en arquebuses, obusiers et canons, ils ont rapidement perdu leur mise. Fort Zeelandia était robuste et bâtie sur un promontoire, avec de hauts murs de gravier épais de quatre à six pieds. L'artillerie du fort était disposée en plusieurs casemates, de telle manière qu'elles pouvaient se soutenir les unes les autres. De plus, les Hollandais avaient incendié les baraques environnantes et défriché la route menant au fort avant de se retrancher, privant les attaquants de couvertures lors de leur assaut. En face, les soldats de Zheng sont pour la plupart des marins débarqués, largement équipés d'armes blanches, de jet et de trait - peu disposaient d'armes à feu. Les attaquants disposaient certes de quelques dizaines de pièces

[246] 黃宗羲《鄭成功傳》("La biographie de Zheng Chenggong" par Huang Zongxi). Cité par Yang Youting [杨友庭], Sur la pensée militaire de Zheng Chenggong [论郑成功的军事思想], *art. cit.* 17. TFA

[247] Shih-shan Henry Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 62.

[248] John E. Willis, "Relations with Maritime Europeans 1514-1662", dans Denis Twitchett, John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China, op. cit.* 373.

[249] Chen Si [陈思], Comparaison du point de vue militaire des deux campagnes de Zheng Chenggong et Shi Lang pour conquérir Taïwan [从军事角度比较郑成功与施琅的两次征台之役], *Taiwan Research Journal* [台湾研究集刊] Vol. 135, no. 5, 2014, pages 49-57 (49).

[250] Murakami Naojiro, trans., Diary of the Batavia City, vol. iii, 308-311. Cité par Shih-shan Henry Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 62. Traduction en français de l'auteur.

d'artillerie, mais de fort piètre qualité et portée par rapport à celles détenues par les Occidentaux. Pire, les Chinois sont partis à l'attaque des Hollandais avec des réserves minimales en vivres et en munitions, alors même qu'ils sont surpris par l'étalement dans la durée de leur opération... C'est la saison des typhons, et l'état de la mer les empêche de se ravitailler sur le continent. Si les attaquants ne meurent pas de faim, c'est donc surtout grâce à l'appoint pourvu par les campagnes environnantes. L'estomac dans les talons, le moral de la troupe est bas ![251]

Une fois de plus, Zheng commet l'erreur de sous-estimer son adversaire. Alors même que ses troupes piétinent, il n'a pas su non plus prévenir l'appareillage par les défenseurs de plusieurs navires partis alerter Batavia (Jakarta, Indes néerlandaises). Zheng pensait avoir paré à cette éventualité en attaquant fin avril, la période de l'année où les vents passent de secteur nord à sud dans le détroit de Taïwan, retardant sérieusement tout voyage à la voile dans cette direction, en vain. Une flotte de renfort hollandaise arrive dès août 1661 en vue de Fort Zeelandia, mais Zheng parvient cette fois à l'attirer vers des bancs de sable où elle est taillée en pièces par les assaillants employant des embarcations plus légères. Il porte là un coup considérable contre les Hollandais, qui commencent à désespérer. Sans espoir d'être secouru par les siens, Coyett joue son ultime carte : tenter de faire un compromis avec les Qing pour prendre Zheng à revers. Si en novembre 1661 un navire revient avec l'accord des Mandchous, la joie est de courte durée : le convoi hollandais parti faire la jonction avec les Qing est pris dans une grave tempête et son capitaine, accablé, prend la fuite vers Batavia. Les derniers irréductibles se regroupent autour du gouverneur et attendent le coup de grâce. Zheng, qui sent la victoire poindre, fait hisser ses canons au sommet d'une dune. Elles tirent le 25 janvier 1662 plus de 2500 boulets, ravageant les fortifications. Le 1er février 1662, Coyett présente enfin sa reddition, et peut rembarquer.[252]

Que nous apprend l'attaque de Taïwan par Zheng ? Marin d'exception, l'homme n'a pas retenu la leçon du siège de Nankin. Malgré la supériorité numérique chinoise, les quelques centaines d'assiégés hollandais ont failli retourner la situation à leur avantage en tenant des mois dans leur forteresse avec l'espoir d'être renforcés par l'intervention d'une force de secours. De plus, pour ne pas avoir veillé à la solidité de leurs lignes logistiques, les attaquants ont failli mourir de faim ou manquer de munitions avant les assiégés ! Gageons que l'issue aurait certainement été différente si les Hollandais avaient pu recevoir une aide tierce à temps. Nul doute enfin que cette sanglante affaire demeure présente dans les esprits des stratèges chinois contemporains, à en juger les nombreuses sources publiées à ce sujet en Chine populaire.[253] Du côté taïwanais, l'habileté tactique de camp retranché utilisée par les Hollandais fournit un précédent stratégique intéressant renvoyant à l'actuelle doctrine de défense asymétrique *« en porc-épic »* prônée par l'amiral Lee Hsi-ming, et l'espoir d'une intervention américaine en cas d'invasion chinoise.[254]

---

[251] Chen Si [陈思], Comparaison du point de vue militaire des deux campagnes de Zheng Chenggong et Shi Lang pour conquérir Taïwan [从军事角度比较郑成功与施琅的两次征台之役], *art. cit.* 50-52.

[252] *Ibid*. 52-55. Notons que les Hollandais réessaieront de reprendre Taiwan en 1662, sans succès. Ils tenteront aussi de se rapprocher des Qing en 1663, mais ces derniers comptent surtout sur les Hollandais pour éconduire les derniers loyalistes Ming des côtes du Fujian, et se dérobent lorsqu'il est question d'attaquer les Zheng à Taïwan. Seul Keelung est reprise en 1663 par les Hollandais, qui y gardent une petite position militaire précaire jusque 1668. Voir : James W. Davidson, *The Island of Formosa, op. cit*. pages 55-57.

[253] À l'instar de la source, critique de la tactique employée par Zheng, sur laquelle est basée ce court exposé de la bataille pour Fort Zeelandia : Chen Si [陈思], Comparaison militaire des deux campagnes de Zheng Chenggong et Shi Lang pour conquérir Taïwan [从军事角度比较郑成功与施琅的两次征台之役], *art. cit.*

[254] Proposition que l'on peut tracer à un article publié dès 2008, rédigé par un professeur du *US Naval War College*. Voir William S. Murray, "Revisiting Taiwan's Defense Strategy", *Naval War College Review*, Vol. 61, No. 3, 2008, pages 13-38.

Réduire la menace Taïwan

Zheng décède rapidement de maladie, à 39 ans en juin 1662, en exil sur la terre qu'il vient de conquérir. Son fils Zheng Jing (鄭經) lui succède.[255] Dans un parallèle régulièrement noté avec la situation post-1949, Taïwan devenait une première fois gouvernée par un pouvoir chinois et se réclamant comme héritier du pouvoir légitime sur la Chine.[256] En fait, la descendance Zheng gouverne l'île comme un royaume souverain (Royaume de Tungning 東寧王國) et restaure sa place comme plaque tournante commerciale entre Europe, Japon, Chine et Asie du sud-est. En 1670, plus de 150,000 Chinois, migrants économiques ou hostiles aux Qing, résident sur l'île.[257] Les Qing tentent de les déloger dès 1664 et 1665, mais sans flotte crédible ni officiers de marine compétents, c'est un échec. Les négociations entre les deux régimes capotent car si Zheng Jing propose de payer un tribut régulier à Pékin, il souhaite surtout conserver l'autonomie de son État. C'est là un arrangement inacceptable pour les Qing étant donné la filiation bien entretenue entre le régime Zheng et les Ming, qui mettait en péril leur légitimité à gouverner la Chine. En échange de leur soumission, les Qing leur proposent une sorte de régime d'autonomie politico-économique, et d'échapper au port de la queue (attribut capillaire que les Qing ont imposé aux Chinois), ce qui est aussi rejeté.[258] Le parallèle entre les contextes géopolitiques Qing-Zheng et post-1949, et l'échec de la proposition *« un pays – deux systèmes »*, peuvent prêter à sourire…

Le régime Zheng s'enrichit du commerce et n'a pas perdu de vue son but de chasser les Qing. Il apporte son soutien sur le continent à la Rébellion des trois feudataires, menée par le général Wu Sangui (ch. précédent), et débarque de nouveau au Fujian. Alors que ses soldats prennent position sur la côte sud-est, des officiers Han de l'armée Qing retournent leur veste et offrent leurs services aux Zheng. Pékin enrage. Il faut huit ans au jeune empereur Kangxi pour venir à bout de ces attaques parties de Taïwan, alors qu'il est au même moment confronté à l'expansion russe au nord et à l'alliance tibéto-dzoungare à l'ouest. Ce n'est qu'en mars 1680 que les troupes de Zheng Jing sont finalement chassées de Xiamen et doivent retraverser vers Taïwan.[259] La Rébellion des trois feudataires et le rôle des Zheng va de fait marquer les esprits à Pékin car, d'un point de vue géostratégique, Taïwan fait non seulement la démonstration aux Qing de son rôle de base pratique d'harcèlement des côtes chinoises, mais aussi de tremplin d'invasion maritime du continent et de soutien aux opposants politiques du pouvoir en place à Pékin.

Les relectures contemporaines de l'épisode stratégique Zheng par les historiens militaires chinois établissent certains parallèles historiques. Un auteur du *Bureau de recherche militaire du quartier général de la région militaire de Nanjing* de 2006, s'appuyant sur les échecs répétés des négociations entre les Qing et les Zheng, estime ainsi que la menace d'invasion représentée

---

[255] James W. Davidson, *The Island of Formosa, op. cit*. pages 51-52.
[256] Corcuff, Stéphane, "Ma Ying-jeou's China leaning Policy and the 1683 Fall of the Zheng in Taiwan: A Cross-Centuries Geopolitical Comparison" dans (dir.), Peter Chow, *National Identity and Economic Interest: Taiwan's Competing Choices and their Implications for Regional Stability*, Palgrave Macmillan, New York, 2012
[257] Shih-shan Henry Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 64.
[258] Zheng Yi-ling [鄭以靈], « Les réalisations historiques de Shi Lang dans l'unification de Taiwan par la dynastie Qing [论施琅在清统一台湾过程中的历史功绩] », *Collection d'histoire* [史學集刊] Vol. 4, 1993, pages 16-20 (16).
[259] « Promouvoir la réunification par la guerre — Ce que nous dit l'unification de Taiwan par la dynastie Qing [以战促统——清朝统一台湾作战及启示] », *Huabei Minbing* [華北民兵], 2006, pages 62-63 (62).

par une Taïwan *« sécessionniste »*[260] et occupée par une force politique hostile, légitimait l'abandon des négociations et l'invasion sans plus de discussions de l'île : *« Le gouvernement Qing a tiré les leçons de l'échec répété des pourparlers de paix* (…) *et de la menace d'une invasion du continent par la clique Zheng. Il a compris qu'il était impossible de résoudre le problème de Taïwan par des moyens purement pacifiques sans le soutien d'une force militaire puissante, et qu'* (…) *il était nécessaire de recourir à la force »*.[261] L'auteur estime ainsi qu'être patient n'a jamais fait qu'enhardir les forces *« séparatistes »* à Taïwan et hâter la perspective de voir l'île se transformer en base pour les ennemis de Pékin…[262]

En juin 1681, comme ce sera le cas quelques décennies plus tard au Xinjiang, les Qing profitent à la mort de Zheng Jing des dissensions internes chez leurs ennemis pour changer de braquet et se préparer à attaquer.[263] Entretemps, Kangxi a ordonné la construction d'une imposante marine de guerre, ce qui n'était pas une sinécure pour une dynastie mandchoue jusqu'alors tournée vers la steppe et sans grande tradition navale. Si Nurhaci avait fait construire au début du siècle une petite flotte fluviale pour soutenir la logistique de ses armées, c'est en se confrontant à la flotte Zheng que les Qing prennent véritablement conscience du besoin de constituer une marine.[264]

Si les Mandchous manquent initialement de marins et d'officiers expérimentés, ils peuvent néanmoins compter sur le stratège naval Shi Lang (1621–1696). Autrefois homme de confiance de Zheng Zhilong, Shi avait des relations plus délicates avec son fils. Jaloux de la proximité de Shi Lang avec son père et de ses talents, ce dernier ne pouvait souffrir des critiques du marin et le fit enfermer, avant qu'il ne s'évade et passe aux Qing. Zheng Chenggong se venge en faisant exécuter plusieurs membres de la famille de Shi…[265] Bien décidé à faire rendre gorge au fils-Zheng, Shi Lang offre alors son portefeuille de relations et son expertise des affaires navales à Kangxi, qui le nomme à la tête de la flotte du Fujian en 1677 sous l'autorité de Yao Qisheng (姚啟聖), gouverneur de la province.[266] Entretemps, les Qing parviennent à réduire les derniers points de résistance Zheng sur la côte fukiénoise, reprenant Xiamen, Kinmen et Dongshan.[267]

---

[260] C'est le vocabulaire anachronique de vigueur dans toutes les publications chinoises concernant Taïwan. Il faut bien correspondre à la ligne du Parti…

[261] « Promouvoir la réunification par la guerre — Ce que nous dit l'unification de Taiwan par la dynastie Qing [以战促统—清朝统一台湾作战及启示] », *art. cit.* 62. Article écrit en 2006 en plein mandat de Chen Shui-bian, et à la suite du passage par Pékin de la « loi anti-sécession » (2005) en vertu de laquelle une série de conditions politiques à Taïwan forcerait légalement Pékin à employer des moyens non-pacifiques, la guerre, contre le gouvernement de Taipei.

[262] Se servir du passé pour éclairer le présent est courant dans les publications chinoises. En ce qui concerne les Zheng, ce point de vue se retrouve aussi dans : Li Xi-zhu [李细珠], « Des mers d'Asie de l'Est aux mers du Sud-Est— L'évolution de la position stratégique de Taïwan sous les dynasties Ming et Qing [从东亚海域到东南海疆—明清之际台湾战略地位的演化] », *art. cit.*

[263] Lin Jian-chao [林建超], « *Le Rêve dans le pavillon rouge* et la lutte militaire maritime au début de la dynastie Qing [《红楼梦》与清前期海疆军事斗争] », *Journal du Rêve dans le pavillon rouge* [紅樓夢學刊] Vol. 2, 2013, pages 1-23 (12).

[264] Pour un exposé complet des stratégies maritimes Qing, notamment commerciales, voir : Gang Zhao, *The Qing Opening to the Ocean: Chinese Maritime Policies, 1684–1757*, University of Hawaii Press, Honolulu, 2013.

[265] Po, *The Blue Frontier, Maritime Vision and Power in the Qing Empire*, *op. cit*. 94.

[266] Shi Xiaojian [石小俭], « Sur l'unification de Taiwan par l'empereur Kangxi [略论康熙帝统一台湾] », *Journal of Mudanjiang College of Education* [牡丹江教育学院学报], Vol 138, No. 2, 2013, pages 13-14 (13).

[267] « Promouvoir la réunification par la guerre — Ce que nous dit l'unification de Taiwan par la dynastie Qing [以战促统—清朝统一台湾作战及启示] », *art. cit.* 62.

Shi Lang préside à une profonde réorganisation de la flotte Qing. Fort de l'aval de Kangxi, il fait recruter de nombreux ex-officiers et marins Ming et tente de retourner plus d'adversaires.[268] Il lance en parallèle la construction de quantité de navires de guerre disposant des dernières technologies européennes.[269] En 1683, la flotte Qing déployée en face de Taïwan compte plus de 300 navires de guerre et 20 000 marins bien entraînés et encadrés. Shi Lang est désigné par l'empereur commandant des forces chargées d'éliminer la marine et le régime Zheng. L'homme obtient enfin de Kangxi l'autorité exclusive sur les opérations, saluant les compétences de Yao Qisheng mais pointant aussi son manque d'expérience navale.[270] La décision suscite une levée de boucliers à la Cour Qing, plusieurs ministres estimant que la fiabilité d'un transfuge tel que Shi Lang ne pouvait être garantie. Mais le Fukiénois s'impose pour ses talents de stratège et sa connaissance approfondie des conditions de navigation dans le dangereux détroit de Taïwan. Il a la confiance de l'empereur qui estime que sans Shi, *« Taïwan ne peut être vaincue »*.[271]

Peu de temps avant le solstice d'été de 1683, l'ordre est donné par Kangxi d'appareiller et de mettre le cap sur les Pescadores. On dit que l'entièreté de la flotte de Zheng Keshuang (le dernier héritier Zheng, 1670–1707) y est à l'ancre. Ce moment précis est choisi sur le conseil de Shi Lang, sachant qu'en juin dans le détroit les typhons sont rares, le vent de secteur sud-est plus prévisible et les flots plus calmes qu'en hiver, permettant aux soldats de ne pas trop souffrir du mal de mer et de stabiliser le feu de l'artillerie de pont des vaisseaux. La flotte part donc de Dongshan et se dirige vers l'île de Wang-an au sud de l'archipel des Pescadores, réputée moins bien défendue. De là, ils bénéficient d'une position favorable au moment de l'attaque en prenant parti du sens du courant et du vent arrière.[272] En face, les Zheng ont choisi les Pescadores pour y stationner leur flotte car l'archipel occupe une position de goulot d'étranglement au centre du détroit de Taïwan, facilitant le contrôle des routes maritimes comme la surveillance de la côte chinoise.[273] La flotte commandée par Liu Guoxuan (劉國軒) réunit alors plus de 17 000 hommes, 200 navires de gabarit divers, et de défenses côtières équipées d'artillerie. En tout, les défenses Zheng ne semblent pas inférieures à la flotte de Shi Lang, et Liu Guoxuan se montre confiant sur ses capacités de l'emporter dans un duel naval contre les Qing, estimant n'avoir plus qu'à *« s'asseoir et observer leur déroute en sirotant d'exquis spiritueux »*.[274]

Mais la bataille navale du 16 juillet 1683, brève et violente, s'achève par une victoire décisive de Shi Lang et l'envoi par le fond de la quasi-totalité de la flotte Zheng. Outre la préparation minutieuse de l'amiral renégat, les navires Qing sont plus récents et se révèlent plus maniables et solides que ceux des défenseurs. C'est que, grâce à la politique sans compromis des Qing d'évacuation des littoraux chinois et à la pression économique résultante contre Taïwan, les

---

[268] Chen Si [陈思], Comparaison du point de vue militaire des deux campagnes de Zheng Chenggong et Shi Lang pour conquérir Taïwan [从军事角度比较郑成功与施琅的两次征台之役], *art. cit.* 50.
[269] Po, *The Blue Frontier, Maritime Vision and Power in the Qing Empire*, *op. cit*. 94.
[270] Zheng Yi-ling [鄭以靈], « Les réalisations historiques de Shi Lang dans l'unification de Taiwan par la dynastie Qing [论施琅在清统一台湾过程中的历史功绩] », *art. cit.* 18.
[271] Cité par Shi Xiaojian [石小俭], « Sur l'unification de Taiwan par l'empereur Kangxi [略论康熙帝统一台湾] », *art. cit.* 13. Traduction en français de l'auteur.
[272] « Promouvoir la réunification par la guerre — Ce que nous dit l'unification de Taiwan par la dynastie Qing [以战促统—清朝统一台湾作战及启示] », *art. cit.* 63.
[273] Chen Si [陈思], Comparaison du point de vue militaire des deux campagnes de Zheng Chenggong et Shi Lang pour conquérir Taïwan [从军事角度比较郑成功与施琅的两次征台之役], *art. cit.* 49.
[274] 阮旻锡:《海上见闻录》卷 2，福州:福建人民出版社，1982 年. Cité par *Ibid*. 51. Traduction en français de l'auteur.

recettes financières des Zheng ont diminué et ces derniers ont éprouvé de plus en plus de difficultés pour se fournir en matériaux de qualité pour leurs chantiers navals. Désormais, en tenant les Pescadores, c'est la flotte Qing qui contrôle le détroit et donc les accès à Taïwan. Se retrouvant privés de leur marine, clef de leurs succès passés et seule ligne de défense crédible, le coup sur le moral des Zheng est terrible et leur volonté de résister s'effondre.[275] Liu Guoxuan, que Shi Lang a autorisé à regagner Taïwan, convainc Zheng Keshuang de se rendre.[276]



Figure 15 La bataille pour les Pescadores, 1683. Source[277]

Des leçons militaires

Quelles leçons pouvons-nous déjà tirer des deux campagnes d'invasion de Taïwan, d'abord par Zheng Chenggong en 1662, puis par les Qing en 1683 ? Comme le montre Chen Si (陳思), de l'université de Xiamen, la grande différence entre les deux campagnes est leur longueur.[278] Il faut huit mois de guerre de siège à Zheng pour venir à bout de la position hollandaise alors que Shi Lang élimine la flotte de Liu Guoxuan en une journée par une bataille décisive.

[275] Voir « Promouvoir la réunification par la guerre — Ce que nous dit l'unification de Taiwan par la dynastie Qing [以战促统—清朝统一台湾作战及启示] », *art. cit*. Et Chen Si [陈思], Comparaison du point de vue militaire des deux campagnes de Zheng Chenggong et Shi Lang pour conquérir Taïwan [从军事角度比较郑成功与施琅的两次征台之役], *art. cit.*

[276] *Ibid*. 55.

[277] Reproduction au Musée d'histoire de Taïwan d'une pièce admirable au Rijkmuseum à Amsterdam, non datée mais vraisemblablement réalisée à la fin du 17ème siècle. Photo de l'auteur à Tainan, sur site, en juillet 2021.

[278] Chen Si [陈思], Comparaison du point de vue militaire des deux campagnes de Zheng Chenggong et Shi Lang pour conquérir Taïwan [从军事角度比较郑成功与施琅的两次征台之役], *art. cit.*

Les Hollandais, en se retranchant, ont forcé l'envahisseur à recourir à une couteuse et incertaine guerre de siège sur terre : la pire des tactiques selon Sun Zi ! Forts d'un réseau de fortifications solides et bien conçues, très pourvues en munitions et en vivres, ils évitaient ainsi le piège de la bataille décisive à découvert contre un adversaire alors en supériorité numérique écrasante. L'important était de tenir les attaquants en respect, et de tenir le plus longtemps possible pour permettre l'intervention d'un soutien tiers. De fait, et même si une tentative échoua, il s'en fallut de peu pour que les Hollandais reçoivent le plein soutien d'une flotte amie alors même que l'attaquant n'avait pas correctement planifié son attaque et a vu ses propres lignes logistiques coupées. Le gouverneur hollandais ne se rendit que quand cette possibilité d'aide se ferma…

À l'inverse, Shi Lang a en 1683 méticuleusement préparé la flotte Qing et il a anéanti par une seule bataille décisive la flotte Zheng concentrée aux Pescadores. En amont, les Qing ont obtenu de nombreuses défections chez le défenseur, recueilli des renseignements et privé sa flotte d'une partie des ressources nécessaire à sa modernisation. Enfin, les officiers des Zheng étaient trop confiants en leurs capacités, considérant que les Qing ne pourraient s'adapter si vite à la guerre sur mer. Ils ne se rendirent pas compte que l'ennemi se modernisait aussi vite que leur propre force déclinait. Pire, ils concentrèrent tous leurs moyens défensifs au même endroit, espérant garder le contrôle des lignes maritimes du détroit et contrer symétriquement les Qing avec leur force diminuée. Ils n'ont donc pas cherché à innover et à s'adapter au renversement du rapport de force, et furent promptement balayés. Taiwan tombe ainsi sans coup férir aux mains de Pékin.

Défenseur démoralisé, officiers à la loyauté douteuse, doctrine inadaptée, moyens affaiblis et concentrés en une seule position vulnérable ; contre un attaquant fort, motivé et bien préparé : tous les ingrédients d'un désastre militaire étaient réunis. Cette brève comparaison fait réfléchir dans le cadre plus contemporain du débat sur la défense taïwanaise. À Taipei, de plus en plus d'officiers sont en faveur d'une évolution profonde de la doctrine de défense vers une posture vraiment *« asymétrique »* visant à faire de Taïwan une inexpugnable batterie côtière, et misant sur davantage d'équipements adaptés : petits, mobiles mais nombreux et à bonne capacité de survie. Mais l'implantation de cette stratégie demeurait (en 2022) ralentie par les tenants d'une approche conventionnelle et plus symétrique du conflit, ambitionnant de disputer à une armée chinoise au budget vingt fois supérieur la supériorité sur les eaux et les cieux du détroit. Or, l'étude de l'histoire n'indique-t-elle pas que, confronté à un attaquant très supérieur, il faille tout faire pour optimiser la résilience de ses moyens et éviter le piège de la bataille décisive ?

…

En 1683, l'héritier Zheng et ses fidèles sont épargnés et envoyés sur le continent. On leur octroie là-bas des titres honorifiques sans intérêt et un train de vie confortable, comme pour les oublier. Leurs troupes sont intégrées aux armées Qing, et 40 000 hommes sont rapatriés derechef sur le continent.[279] Mis à part des échauffourées autour de certaines poches de résistance vite matées, la prise de contrôle de l'île par les Qing se fait sans effusion de sang. Shi Lang assure que les habitants de Taïwan seront bien traités et interdit aux troupes d'occupation de piller et d'occuper leurs logements. Les rations de la garnison sont importées du continent pour ne pas ajouter à

[279] John R. Shepherd, « Taiwan prefecture in the eighteenth century » dans Willard J. Peterson (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 9*, *op. cit*, pages 77-110 (78). et Lin Jian-chao [林建超], « *Le Rêve dans le pavillon rouge* et la lutte militaire maritime au début de la dynastie Qing [《红楼梦》与清前期海疆军事斗争] », *art. cit.* 12.

leur fardeau.[280] Cependant, symboles obligent, l'usage de la queue est cette fois imposé. Cette amnistie des Zheng et ces gestes de conciliation ont dès le départ pour but d'éviter d'exciter les mécontentements et éviter que l'île ne se retransforme à l'avenir en base d'opposants à Pékin.

Ainsi s'achève la première opposition entre deux régimes de part et d'autre du détroit de Taïwan se revendiquant héritiers du pouvoir légitime sur la Chine. L'affaire se solde par une victoire Qing sans appel, peut-être la plus importante remportée sur mer par la dynastie. La résolution du problème Zheng, en permettant aux Qing d'implanter leurs propres garnisons militaires sur Taïwan, va ôter pour deux bons siècles la menace pour la Chine née de son occupation par un adversaire stratégique. L'évènement délie également les mains de Kangxi, qui peut désormais concentrer son attention sur les forces dzoungares et russes menaçant sa frontière nord-ouest.

Zheng Chenggong laisse de part et d'autre du détroit des souvenirs contrastés. À Taïwan, on rappelle parfois dans les cercles politiques dits *« verts »* les origines japonaises de Zheng Cheng -gong, comme pour diluer son lien avec le continent. À l'inverse, certains historiens chinois sont dithyrambiques quant à son rôle *« d'unificateur de la mère patrie »*, celle de Taïwan et le continent, lui prêtant de cette façon une motivation politique anachronique.[281] Ces derniers omettent que la prise de Taïwan aux Hollandais par les Zheng prenait autant sa source dans son opposition politique aux Mandchous que dans sa volonté de garder le contrôle sur le commerce maritime. Le présentant comme un héros national charismatique, ces études sont plus enclines à critiquer parmi les défauts de Zheng une prétendue mentalité de *« propriétaire terrien »* que ses choix tactiques discutables..[282] On salue donc le nationaliste chinois correcteur de tort contre les impérialistes européens mais en sanctionnant son manque d'ardeur communiste : un procès gagné d'avance contre un magnat de la contrebande du 17ème siècle. De même, la conquête Qing de Taiwan est souvent brandie en RPC comme une réaction au *« séparatisme »* des héritiers de Zheng plutôt que le souhait des Qing d'éliminer un risque stratégique majeur pour son contrôle de la côte chinoise. Shi Lang est donc à l'instar de son ennemi Zheng présenté par la propagande chinoise comme un héros de l'unification nationale. Le sens historique en souffre !

C'est plutôt l'insistance des Zheng à se revendiquer héritiers légitimes du trône Ming, couplée à leur menace d'invasion du littoral chinois via Taïwan à partir de 1673, qui convainquit les Mandchous de se débarrasser d'eux. La *« rigueur scientifique »* de cette production académique chinoise s'exprime donc surtout par l'intensité avec laquelle elle adhère à l'inflexible doxa du Parti communiste, et à son instrumentalisation à dessein géopolitique de l'histoire. On conclura ces remarques en empruntant les mots de Stéphane Corcuff, *« cet intérêt soudain de la Cour Qing pour Taïwan fut suscité par l'agression des Zheng contre le territoire chinois récemment conquis par l'empire mandchou, et ne constituait pas un intérêt pour Taïwan* per se *»*.[283]

---

[280] John R. Shepherd, « Taiwan prefecture in the eighteenth century » dans Willard J. Peterson (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 9*, *op. cit.* 77.

[281] Un simple passage en revue des publications gouvernementales et académiques chinoises sur Internet suffira pour illustrer ce propos.

[282] C'est cependant le cas pour l'article suivant, présentant un excellent compte-rendu des campagnes maritimes de 1661 et 1683, et n'omettant pas de noter et de critiquer vertement les erreurs tactiques commises par les Zheng en premier temps contre les Hollandais, en second temps contre la flotte Qing commandée par Shi Lang. Voir Chen Si [陈思], Comparaison du point de vue militaire des deux campagnes de Zheng et Shi Lang pour conquérir Taïwan [从军事角度比较郑成功与施琅的两次征台之役], *art. cit.*

[283] Stéphane Corcuff, "The Liminality of Taiwan: A case study in geopolitics", *Taiwan in Comparative Perspective*, Vol. 4. 2012. pages 34–64 (44).

Pour un destin géostratégique (fin du 17ème siècle)

Un nid à miasmes

Les Qing ne voient d'abord pas l'intérêt d'occuper Taïwan et décident de la faire évacuer. Après les soldats du régime Zheng défait, c'est le tour des civils de recevoir l'ordre de partir. Par un décret en 1683, les Qing ordonnent le départ vers le Fujian de tous les hommes sans profession ni familles. Près de la moitié de la population avait quitté l'île en septembre 1684.[284] Pourquoi ?

Non seulement l'île n'avait jusque-là jamais été contrôlée par le continent, mais tout dans son aspect et l'environnement évoque l'étranger aux Chinois. Leurs écrits évoquent ainsi une terre lointaine, montagneuse, couverte par des jungles luxuriantes, et peuplée de sauvages étranges. De telles perceptions reflètent les conceptions traditionnelles chinoises de l'étranger, nées du rapport aux steppes du nord-ouest et aux nomades comme nous l'avons vu précédemment. Dans le *Yu Gong*, l'étranger est divisé en cinq espaces excentriques au départ de la Chine placée au centre, leur degré de barbarie augmentant avec la distance. La première tranche désignait ainsi les royaumes adjacents et inféodés à la Chine, payant le tribut à l'empereur et de culture chinoise. À l'inverse, la cinquième tranche aux extrémités désignait les domaines inexplorés, ceux de la sauvagerie la plus épaisse, que l'homme civilisé ne saurait visiter qu'à ses risques et périls.[285]

Or tout dans la description de Taïwan par les Chinois jusqu'à la conquête Qing renvoie à cet imaginaire chargé de non-civilisation. La rumeur court que ses habitants sont des chasseurs de têtes pourchassant les malheureux naufragés rejetés par la houle sur ses rivages hostiles. En nommant les natifs *Dongfan* (東番, barbares de l'est), les Chinois convoquent autant le souvenir des nomades qu'ils sont surpris de leur vie à l'état de nature. Chen Di, dans ses carnets relatant son séjour à Taïwan au 16ème siècle, note : *« étranges en effet que ces sauvages orientaux. (…) Il y a ici des personnes qui n'ont pas de calendrier, qui vivent sans gouvernants ni supérieurs hiérarchiques, qui se déplacent nus, et qui utilisent des cordes à nœuds pour faire leurs calculs. Tout cela n'est-il pas curieux ? »*.[286] Un tel point de vue, sur l'image préservée des indigènes des vices de la civilisation, renvoie à la *« découverte des Indes »* par les Occidentaux.

L'environnement surprend aussi, car au contraire de la Chine, Taïwan n'est en majeure partie pas défrichée et le sol n'est pas cultivé. La jungle tropicale du sud et la végétation humide et impénétrable du nord renforcent l'impression d'inhospitalité, tout autant qu'elles sont un nid à plantes et animaux venimeux. L'aventurier chinois Yu Yonghe (郁永河, 1650- ?) en visite dans l'île en 1697 écrit : *« Mouches et moustiques y sucent votre sang comme le feraient des vautours et des tigres affamés. En s'abattant sur vous, c'est comme si le soleil torride vous ouvrait du*

---

[284] John R. Shepherd, « Taiwan prefecture in the eighteenth century » dans Willard J. Peterson (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 9*, *op. cit.* 78.
[285] Ge Zhaoguang, *What is China ? Territory, Ethnicity, Culture and History* (translated by Michael Gibbs Hill), *op. cit.* page 44.
[286] Chen Di [陳第], Dongfan ji [東番記], In Minbai zengyan [閩海贈言], ed. Shen Yourong [沈有容], 24-27, TWWX, vol. 56. Taipei, Taiwan yinhang, 1959. Cité par Emma J. Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, Harvard University Press, 2004, page 60. Traduction en français de l'auteur.

cou jusqu'au dos ».[287] Attiré par la promesse de découvertes en ces terres lointaines, l'absence de liens entre l'île et le continent fascinait Yu : *« Du temps des dynasties passées, il n'y avait aucun lien* [entre Taïwan et] *la Chine, et les Chinois ignoraient son existence »*[288], *« Taïwan est située au-delà des mers de l'est, et n'a jamais envoyé de tribut vers la Chine »*[289]. L'endroit lui semble si terrible qu'il compare, c'est révélateur, l'inhospitalité de l'île à celles des frontières de l'Asie centrale...[290] Sol pauvre, indigènes et climat hostiles, les conquérants considèrent au premier abord l'ouverture des terres de Taïwan à la culture aussi inutile que fastidieuse.[291] La désolation de l'île renvoie ainsi les esprits littéraires Hans au souvenir des générations d'exilés vers la steppe. C'est une *Sibérie tropicale*, pour reprendre les mots d'Emmanuel Lincot.[292]

Cette allégorie entre Taïwan et les frontières nord-ouest de la Chine ne relève en rien du hasard, car elle renvoie les visiteurs chinois à leur imaginaire des conquêtes des steppes. Durant la majeure partie de l'histoire de la Chine, la mer, autant que les sables du désert, constituaient la frontière à la fois mentale et politique entre la Chine et l'étranger. C'est peut-être encore davantage le cas pour Taïwan que pour le Xinjiang, n'ayant à la différence du second jamais fait l'objet d'une occupation militaire. En entrant dans l'île, les conquérants se confrontent donc à la nouveauté. Comme le note Teng, *« la conviction Ming que Taïwan ne faisait pas partie de leur domaine s'enracinait dans les conceptions traditionnelles de la Chine comme un territoire délimité par des particularités géographiques comme des montagnes, des rivières, des déserts, et la mer »*.[293] Comme l'avait théorisé le géographe Tang, Yixing (一行, 682-727), ces obstacles naturels avaient servi de fortifications à la Chine contre les envahisseurs étrangers.[294] En se trouvant *« au-delà de la mer »* (海外), la mer servant comme le désert de barrière naturelle entre le monde chinois et l'étranger, Taïwan était donc située en dehors du *domaine*. Les Qing étaient à la fin du 17ème siècle sur le point de briser cette tradition pour le Xinjiang comme pour Taïwan, en repoussant les frontières administratives de l'empire au-delà des îles et des déserts.

[287] Yu Yonghe [郁永河], Pihai jiyou [裨海紀遊], TWWX, vol. 44. Taipei, Taiwan Yinhang, 1959, page 26. Cité par Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 60. Traduction en français de l'auteur.
[288] *Ibid*. 9. Cité par *ibid*. 45. Traduction en français de l'auteur.
[289] *Ibid*. 1. Cité par *Ibid*. 1. Traduction en français de l'auteur.
[290] *Ibid*. 86
[291] Voir *Ibid*. 82-85.
[292] Emmanuel Lincot, *Chine et terres d'Islam - Un millénaire de géopolitique*, puf, 2021, page 67.
[293] Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 3.
[294] *Ibid*. 37.



Figure 16 Carte de *Da Ming Yi Tong Zhi* vol. 1, 1461. Wikimédia. Libre de droits. Voir le commentaire ci-dessous.

Jusqu'aux Qing, Taïwan est donc rarement représentée sur les cartes chinoises. Sur la *Da Ming Yi Tong Zhi* (大明一統志) de 1461, on voit ainsi le Japon (日本) et une autre île au sud du nom de *Liuqiu* (琉球). Située au sud-est de la Chine, on ne peut cependant deviner s'il s'agit là des Ryükyü, de Taiwan ou des Philippines. *Liuqiu* est cependant et de toute évidence renseignée comme une terre étrangère au même titre que le Japon et la Corée (朝鮮). Ce bagage culturel montre sans doute qu'occuper Taïwan, dont la valeur stratégique n'a rien d'évidente après la victoire contre les Zheng, ne fait pas l'unanimité auprès de la Cour Qing à la fin du 17ème.

« Garantir la sécurité navale de la Chine »

En recevant la nouvelle de la prise de Taïwan aux mains des Zheng, Kangxi répond donc avec indifférence, *« Taiwan n'est pas plus grande qu'une boule de terre. Nous ne gagnons rien à la posséder, et ne perdrons rien si nous ne l'acquérons pas ».*[295] Alors qu'il vient de mettre à disposition de Shi Lang des dizaines de milliers d'hommes pour se débarrasser des Zheng sur l'île, l'empereur ne perçoit pas la valeur stratégique de l'île et estime le travail fini : *« Taïwan n'est qu'une terre distante et barbare »*[296], *« Nous ne l'avons envahie qu'à cause de ces gens non civilisés qui n'avaient de cesse de harceler la côte chinoise ».*[297] C'est en effet les poussées russo-dzoungares au nord-ouest qui inquiètent alors Kangxi, jusque-là à mille lieus d'imaginer que Taïwan constituait un pivot géostratégique important pour la sécurité maritime chinoise.[298]

---

[295] *Veritable Records of the Kangxi Emperor,* November 27, 1683. Cité par Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 34. Traduction en français de l'auteur.
[296] Tel que cité par Po, *The Blue Frontier, Maritime Vision and Power in the Qing Empire*, *op. cit*. 96. Traduction en français de l'auteur.
[297] *Qingshilu* (清實錄 - The Veritable Records of the Qing Dynasty), vol. 5, Zhonghua Book Company, Beijing, 1985, page 155. Cité par Yu Hua-shen, *Bringing Geography Back in: Buffer Thinking in Chinese Foreign Policy*, Australian National University, 2020. Traduction en français de l'auteur.
[298] Li Zhenguang [李振广], « Formation et fluctuation de la position géostratégique de Taiwan [台湾地缘战略地位的形成与变迁] », *Études politiques internationales* [國際政治研究], Vol. 4, 2001, pages 120-136 (121). Et

À la fin de l'année 1683 se tint donc à Fuzhou une importante réunion quant aux suites à donner à la prise de l'île, sous la présidence de Su Bai (蘇拜), émissaire de la Cour Qing. Ce dernier y présente un plan d'abandon de l'île une fois les dernières troupes Qing et populations Han présentes sur place rapatriées, soutenu par la majorité des officiels Qing.[299] Ses arguments font mouche, en pointant le prix démesuré pour les finances impériales de garder la lointaine Taïwan, alors que la menace pirate et occidentale, et Zheng, semblait y être conjurée pour de bon. Cette vision de Taïwan comme île-fardeau, totalement dépourvue de perspective stratégique à long terme, s'enracine dans la perception traditionnelle de la frontière maritime de la Chine vue ci-dessus. Un officiel déclare : *« Nous ne tirerons rien du labourage de la terre si nous la prenons ; nous ne ferons jamais des hommes des fonctionnaires si nous les gardons »*.[300] Un autre poursuit, *« depuis l'antiquité, aucune île océanique n'est jamais entrée dans le domaine impérial »*.[301]

C'est pourtant à ce moment précis que le destin de Taïwan bascule, l'île endossant une identité géostratégique qui ne la quittera plus jusqu'à nos jours. Shi Lang, l'amiral victorieux chargé de la campagne militaire contre les Zheng, est vent debout contre le plan de Su Bai. Estimant qu'évacuer Taïwan est une grave erreur, il fait part en février 1684 de sa position à la Cour dans un mémoire demeuré célèbre (*Déclaration respectueuse sur l'abandon de Taïwan*, 恭陳台灣棄留疏).[302] Ses arguments sont toujours valides aujourd'hui : occuper Taïwan prémunira la Chine d'attaques contre ses côtes et ses intérêts maritimes. Sous le contrôle du continent, Taïwan est un bouclier. À l'inverse, si Taïwan lui échappe, elle peut servir de tête de pont à l'ennemi.[303] À la différence des partisans de l'évacuation, Shi tire une grande légitimité de sa victoire contre les Zheng et de ses observations personnelles à Taïwan. D'un point de vue économique, il estime que loin de constituer un fardeau pour le trésor impérial, Taïwan serait rentable : *« Je me suis rendu en personne à Taïwan et vu la richesse et la fertilité de ses sols. Le murier, la pêche et le sel y sont cultivés. Les montagnes foisonnent de forêts et l'on trouve partout du bambou, du soufre, de la vigne, du sucre, des peaux de cerf et tous les produits nécessaires à la vie quotidienne. Les seules raretés sont le tissu et la soie, mais de nos jours, le coton et le tissage sont en abondance. Rien ne manque ! Il s'agit véritablement d'une terre généreuse et fertile et d'un territoire très stratégique »*.[304] Il poursuit, *« de nos jours, Taïwan est densément peuplée, avec un grand nombre de familles, d'agriculteurs, de commerçants. L'abandon de*

Zhu Tingchang, « Sur la position géostratégique de Taïwan » [論台灣的地緣戰略地位], *Forum of World Economics & Politics* [世界经济与政治论坛], Vol. 3, 2001 pages 66-69.

[299] Lin Qi-quan [林其泉], « Shi Lang et la politique de gouvernance de Taiwan au début de la dynastie Qing [施琅与清初治台政策] », *Collection d'études sur Taïwan* [臺灣研究集刊], No. 1, 1984, pages 49-59 (49).

[300] Shi Lang [施琅], Jinghai Jishi [靖海紀事] (Record of Pacifying the Seas), TWWX, vol. 13, Taipei: Taiwan yinhang, page 63. Cité par Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 35. Traduction en français de l'auteur.

[301] L'argument est cependant faux… Hainan, les Pescadores, et les myriades d'îlots situés à proximité de la côte chinoise étant depuis longtemps sous influence chinoise. Voir Zhongguo diyi lishi dang'an'guan [中國歷史檔案館], ed., Kangxi qiju zhu [康熙起居注] (Record of the Kangxi Emperor's Daily Actions, from Rising to Retiring), vol. 2, Beijing: zhonghua shuju, 1984, page 1077. Cité par Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 38. Traduction en français de l'auteur.

[302] Zheng Yi-ling [鄭以靈], « Les réalisations historiques de Shi Lang dans l'unification de Taiwan par la dynastie Qing [论施琅在清统一台湾过程中的历史功绩] », *art. cit.* 19.

[303] Wachman, *Why Taiwan? Geostrategic rationales for China's territorial integrity*, *op. cit*. 56.

[304] Shi Lang [施琅], Jinghai Jishi [靖海紀事] (Record of Pacifying the Seas), TWWX, vol. 13, Taipei: Taiwan yinhang page 60. Cité Zheng Yi-ling [鄭以靈], « Les réalisations historiques de Shi Lang dans l'unification de Taiwan par la dynastie Qing [论施琅在清统一台湾过程中的历史功绩] », *art. cit.* 19. Traduction en français de l'auteur.

leurs terres par ces gens nous demanderait bien des navires et prendrait des années. Voilà qui nous coûterait encore davantage ».[305] Afin de réduire les coûts de garnison, Shi Lang propose simplement de transférer les unités chargées de la surveillance des littoraux vers Taïwan.[306]

La démonstration de Shi Lang prend ensuite un tour nettement géostratégique. Présentant l'île comme une barrière défensive (*fanli* 藩籬) pour le littoral de la Chine, et en avertissant la Cour des ambitions continues des Européens, l'amiral écrit *« Taïwan commande l'accès aux quatre provinces du Jiangsu, du Zhejiang, du Fujian et du Guangdong. Longtemps, les cheveux rouges* [Occidentaux] *ne pouvaient que profiter d'une telle ouverture. Si nous n'y prenons garde, ils reviendront sans cesse harceler la frontière, et nos provinces maritimes ne seront jamais en sécurité. En occupant cette terre, nous les réduisons à l'impuissance. »* (!)[307] Shi Lang avait secrètement sondé les Hollandais, intéressés par racheter l'île aux Qing, laissant ainsi planer le risque de voir Taïwan reprendre son rôle de base de harcèlement du littoral. Shi fait aussi référence aux Pescadores, dont nous avons vu plus haut le rapport stratégique avec Taïwan, *« si nous ne tenons que les Pescadores et abandonnons Taïwan, alors les premières resteront seules au milieu de l'océan. L'archipel est stérile* [la terre étant sèche à cause du sel marin transporté par le vent[*308]] *et de petite dimension, il ne peut être gardé sans Taïwan »*.[309] Shi Lang conclut qu'« *abandonner Taïwan conduirait à un grand désastre,* [mais que la garder] *garantirait la sécurité de la frontière maritime de la Chine à jamais »*.[310] Pointe ici le cœur de la *« doctrine Shi Lang »*, résumée par Alan Wachman, que nous citons longuement, pour sa continue validité,

> *Un Taïwan autonome et insubordonné à la Chine constitue une vulnérabilité. L'île est en effet située de telle manière qu'elle peut servir de refuge à des opposants du continent et donc de base hostile aux dirigeants de la Chine,* [voire] *de tomber entre les mains ou sous l'emprise d'une puissance souveraine rivale.*
>
> [À l'inverse] *Un Taïwan subordonné à l'État chinois constitue un avant-poste défensif d'importance stratégique, en protégeant le sud-est de la Chine, constituant autant son grenier que son ventre mou, et en lui offrant à l'inverse la capacité de projeter sa puissance au-delà de l'océan et de surveiller les voies maritimes vitales. Le calcul géostratégique* [de Shi Lang] *octroie donc un rôle à Taïwan à la fois de tampon et de tête de pont* [pour la Chine].
>
> *Taïwan est* [donc] *située trop proche de la côte chinoise pour être laissée à elle-même alors que les eaux environnantes grouillent de rivaux. La logique stratégique exige donc*

---

[305] *Ibid*.
[306] Wachman, *Why Taiwan? Geostrategic rationales for China's territorial integrity*, *op. cit*. 56.
[307] Cité par Zheng Yi-ling [鄭以靈], « Les réalisations historiques de Shi Lang dans l'unification de Taiwan par la dynastie Qing [论施琅在清统一台湾过程中的历史功绩] », *art. cit.* 19. Traduction en français de l'auteur.
[308] Sur les attributs géographiques et stratégiques des Pescadores durant les Qing, lire ce remarquable article : Li Zhijun [李智君], « Emplacement géopolitique maritime et stratégie du gouvernement Qing pour Penghu [海洋政治地理区位与清政府对澎湖厅的经略] », *Ligne de front des sciences sociales* [社會科學戰線] No. 11, 2012, pages 65-77.
[309] Cité par Zheng Yi-ling [鄭以靈], « Les réalisations historiques de Shi Lang dans l'unification de Taiwan par la dynastie Qing [论施琅在清统一台湾过程中的历史功绩] », *art. cit.* 19. Traduction en français de l'auteur.
[310] Cité par Lin Qi-quan [林其泉], « Shi Lang et la politique de gouvernance de Taiwan au début de la dynastie Qing [施琅与清初治台政策] », *art. cit.* 49. Traduction en français de l'auteur.

> *que la Chine garde l'île pour elle seule. Laissée sans maître, Taïwan ne ferait qu'attirer un autre hégémon et se transformer, selon toute probabilité, en menace pour la Chine.*[311]
>
> *Ce n'était* [donc] *guère le souvenir du régime Zheng défait, qui jouait le plus dans la décision* [suivante] *de garder Taïwan, mais un principe de déni stratégique contre les puissances* [hostiles]. *Cette dynamique n'était guère limitée à la question de Taïwan, c'était la réponse stratégique apposée par les Qing à la question de leurs frontières.*[312]

Au printemps 1684, le bienfondé du raisonnement stratégique de Shi Lang convainc enfin Kangxi d'installer une garnison à Taïwan, qui fait son entrée dans l'Empire Qing en tant que neuvième préfecture de la province du Fujian.[313] Les motivations de Shi à insister de la sorte auprès de Kangxi demeurent encore obscures. Renégat du camp Zheng et stratège astucieux, Shi Lang s'était dépêché à la chute de l'île pour s'octroyer terres et richesses à Taïwan. Selon Wachman, l'existence de ces intérêts fonciers et de ce butin de guerre, qu'il risquait de perdre si l'île était abandonnée, laisserait planer la possibilité d'intérêts moins chevaleresques.[314]

En tout état de cause, le raisonnement de Shi Lang demeure aussi exact que prescient, et ses arguments sont sans cesse recyclés dans les études stratégiques chinoises contemporaines. Ces dernières transposent les enseignements de Shi à la situation actuelle, la République Populaire héritant en termes géostratégiques de la position Qing, et percevant le gouvernement actuel à Taïwan ainsi que ses partenaires japonais et américains comme les héritiers des Zheng et de la VOC, c'est-à-dire des puissances nuisibles se servant de leur position à Taïwan pour menacer le littoral chinois. Il suffit de feuilleter quelques-unes de ces études pour s'apercevoir que de tels parallèles historiques continuent à structurer la perception de Taïwan par les stratèges chinois d'aujourd'hui.[315] Le parallèle est aussi puissant en ce qui concerne les politiques maritimes des Qing et du PCC, se trouvant tous deux en dynamique de défense ou d'expansion territoriale et considérant une prise de l'île comme remède à leur insécurité. On ne s'étonnera donc pas de voir les études chinoises continuer de dresser des parallèles entre la prise de Taïwan par les Qing et la stabilité des frontières maritimes chinoises. Lin Jian-chao (林建超) écrit :

> *Depuis la réunification* [sic., il applique la doxa du Parti à la conquête Qing !] *de Taïwan, les côtes du sud-est ont connu un répit et l'économie est devenue de plus en plus prospère. L'histoire prouve qu'au cours des 150 dernières années suivant l'unification de Taïwan par le gouvernement Qing et jusqu'aux guerres de l'opium, les colonialistes occidentaux n'ont jamais osé lancer d'invasion de nos zones côtières*. »[316]

Dans son expansion, Taïwan ne fut pas le seul territoire conquis par l'empire Qing pour ces raisons de géostratégie et de sécurité des frontières. À y regarder de plus près, Shi Lang raisonne de la même façon pour Taïwan que l'empereur Qianlong un siècle plus tard pour le Xinjiang.

---

[311] Wachman, *Why Taiwan? Geostrategic rationales for China's territorial integrity*, *op. cit*. 56.
[312] *Ibid*. 60.
[313] John R. Shepherd, « Taiwan prefecture in the eighteenth century » dans Willard J. Peterson (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 9*, *op. cit.* 79.
[314] Wachman, *Why Taiwan? Geostrategic rationales for China's territorial integrity*, *op. cit*. 183
[315] Pour un exemple parmi d'autres, voir : Zhu Tingchang, « Sur la position géostratégique de Taïwan » [論台灣的地緣戰略地位], *Forum of World Economics & Politics* [世界经济与政治论坛], Vol. 3, 2001 pages 66-69.
[316] Lin Jian-chao [林建超], « *Le Rêve dans le pavillon rouge* et la lutte militaire maritime au début de la dynastie Qing [《红楼梦》与清前期海疆军事斗争] », *art. cit.* 19.

Ce dernier estimait aussi que la possession constituait un plastron pour la sécurité des provinces ouest de la Chine, et que les bénéfices tirés de son occupation compenseraient les coûts d'y maintenir une garnison.[317] De plus, tout comme Qianlong pour le désert, Shi Lang avait aussi considéré qu'étendre le périmètre de défense Qing au-delà des mers permettrait d'augmenter la profondeur stratégique chinoise et de donner un rôle de bouclier à Taïwan pour les provinces orientales de la Chine. C'est devant le risque de voir leurs conquêtes respectives abandonnées sur la base de considérations comptables, Taïwan et le Xinjiang, que Shi et Qianlong réagirent en rappelant à la Cour les bénéfices escomptés de leur occupation. Les deux grands hommes argumentèrent qu'abandonner ces territoires, ce serait comme inviter un adversaire futur à les occuper à leur place, et ainsi risquer de tout reprendre à zéro, alors que les garder signifierait conjurer cette menace pour toujours. Enfin, économiquement, il suffisait pour les conquérants de réduire les coûts d'occupations respectifs en y déplaçant les garnisons chargées de la défense du Gansu vers le Xinjiang, et du Fujian vers Taïwan. Par deux fois, le *« dividende de la défense de l'avant »*, l'un pour le désert, l'autre pour la mer, avait gagné les faveurs de la Cour.

Une muraille à la mer

Comme le rappelle Emma Teng, la période correspond également à la hausse de l'intérêt en Chine pour la géographie, largement encouragé par les jésuites protégés par Kangxi.[318] Etant lui-même amateur de la discipline, l'empereur fait établir dès 1685 un bureau pour la collection des données géographiques, à l'origine de *L'index géographique complet du grand domaine Qing* (大清一統志) comprenant alors un relevé topographique complet de l'Empire. L'index géographique taïwanais, commandé en parallèle, comprenait lui des cartes ainsi qu'un relevé des passes stratégiques de l'île, de ses montagnes, rivières, coutumes locales et produits.[319] Le ton employé pour décrire les propriétés maritimes et topographiques de l'île s'accorde avec la doctrine de Shi, les *Registres des défenses navales du Fujian* (*Fujian haifang zhi* 福建通志) notant : *« Taïwan s'étend du nord-est au sud-ouest comme un paravent ; elle est la frontière extérieure des quatre provinces maritimes chinoises »*.[320] Dans un autre document, on trouve aussi *« Taïwan fait figure de barricade extérieure pour la province du Fujian. Toutes ses montagnes font face à la Chine »*.[321] Ainsi Taïwan entre sur les cartes comme une « *Grande muraille à la mer et une clé du sud de la Chine »*.[322] À vrai dire, ce rôle stratégique de Taïwan fut noté dès les premières cartes connues des Qing de l'île. D'aspect assez impressionniste et réalisée pendant la guerre contre les Zheng, la *Taiwan lüetu* (台灣略圖 lit. « plan stratégique de Taïwan ») de 1666 est ainsi une carte d'usage militaire, dessinée de la perspective d'un amiral observant l'île depuis le large, le renseignant sur les courants, les manœuvres d'approches et

[317] Voir notre chapitre précédent.
[318] Les jésuites révolutionnent alors les méthodes de recherche en géographie dans l'empire Qing : observations empiriques pour la recherche des données, philologie… La discipline fait aussi son entrée au Kaozheng, l'examen obligatoire pour les jeunes lettrés aspirant au statut très prestigieux de fonctionnaire. Voir Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 19.
[319] *Ibid*. 46.
[320] Cité par *Ibid*. 58. Traduction en français de l'auteur.
[321] Cité par *Ibid*. Traduction en français de l'auteur.
[322] Lin Qi-quan [林其泉], « Shi Lang et la politique de gouvernance de Taiwan au début de la dynastie Qing [施琅与清初治台政策] », *art. cit.* 50.

l'emplacement des garnisons ennemies ainsi que les potentielles plages de débarquement. Elle ne couvre cependant que l'environnement stratégique immédiat du chef-lieu à Tainan.[323]

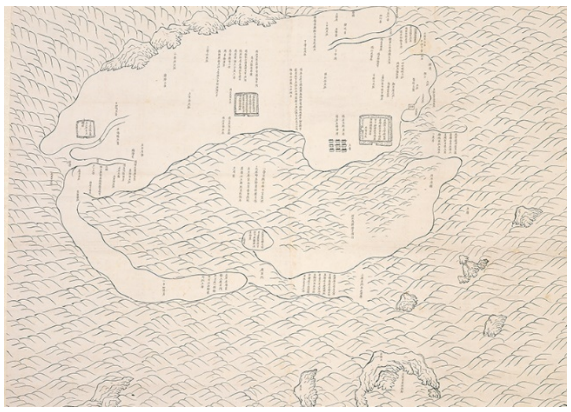


Figure 17 *Taiwan Lüetu* (« carte stratégique »), source.[324]

Comme l'ont montré Teng et Peter Perdue, on retrouve ce rôle de Taïwan dans le grand atlas jésuite commandé par Kangxi aux français Joseph-Anne-Marie de Moyriac de Mailla, l'auteur d'une première histoire complète de la Chine en Europe.[325] Ces derniers, après s'être rendus à Taïwan en 1714-1715 et utilisant les technologies les plus modernes, sont à l'origine du travail cartographique le plus complet au monde sur Taïwan. Pour sa sensibilité, sa distribution à partir de 1718 est restreinte à la Cour et aux hauts fonctionnaires Qing. Plus généralement, l'atlas témoigne des larges ambitions géostratégiques mandchoues en ajoutant aux provinces chinoises historiques les nouveaux territoires conquis : Taïwan, mais aussi la Mandchourie, la Mongolie, le Tibet, et le Xinjiang, ajouté aux éditions post-1759. Comme l'écrit Emma Teng,

> *L'atlas offrait une vue d'ensemble de l'empire tout entier afin de satisfaire le désir de l'empereur de voir toutes ses composantes d'un seul coup d'œil. Cet atlas était donc* [à la fois] *une expression de la puissance impériale* (…), *un outil stratégique indispensable à l'exercice du pouvoir impérial et au contrôle des mouvements des troupes, ainsi qu'une représentation symbolique de l'étendue de l'empire Qing*. [On y voit un empire] *s'étendant vers un espace flou et vide, aux frontières élastiques et en extension*.[326]

[323] Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 51.
[324] La carte est admirable au National Taiwan Museum de Tainan.
[325] Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 143-145. Voir aussi Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. 445-453.
[326] Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 144.



Figure 18 *Lettres édifiantes et curieuses. Ecrite des Missions Etrangères. Missionnaires de la compagnie de Jésus*, Vol. 14. Ce document français se base sur l'atlas jésuite. Il rend ainsi compte des représentations Qing de Taïwan, limitées à la chaîne montagneuse centrale.[327]

Ici encore, la description de l'île correspond à son rôle de barrière au littoral. Les montagnes et la côte-est demeurant difficiles d'accès aux Qing et aux missionnaires, seule la plaine ouest est représentée. Cette façon d'illustrer le contrôle Qing de Taïwan correspond en fait aux avancées maximales de l'empire, qui ne contrôle que partiellement l'île, et va s'ancrer dans les esprits en empruntant à la tradition chinoise de séparation entre espaces civilisés et barbares. Il faudra attendre les années 1880 pour que la moitié est de l'île soit vraiment incluse dans les limites administratives de l'empire, seulement quelques années avant le transfert de souveraineté des Qing au Japon.[328] Enfin, du point de vue traditionnel chinois, cette disposition de Taïwan face au continent et positionnée dos à la montagne, était de bon augure car correspondant aux règles de la géomancie (*fengshui* 風水).[329] Comme le rappelle cependant Teng, ce contrôle partiel de Taïwan par les Mandchous aura d'assez graves conséquences durant la seconde moitié du 19ème siècle lorsque les Japonais l'équivaudront à un défaut de souveraineté, justifiant une expédition punitive de 1874 contre une tribu aborigène à la source de leur intérêt stratégique pour l'île.[330]

[327] Reproduction au Musée d'histoire de Taïwan. Photo de l'auteur à Tainan, sur site, en juillet 2021.
[328] Wachman, *Why Taiwan? Geostrategic rationales for China's territorial integrity*, *op. cit*. 59.
[329] Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 57.
[330] *Ibid*. 148.

Tenir Taïwan : colonisation et sécurité maritime (18ème siècle)

Le maintien de Taïwan dans l'empire est donc salué dans les registres Qing comme un succès permettant d'assurer la sécurité de la frontière maritime chinoise, *« Maintenant que les vastes mers sont calmes et claires, la paix est assurée sur les terres ».*[331] Calme, la frontière maritime ? Assurée, la paix sur l'île ? Tenir Taïwan présente en réalité de nouveaux défis aux Qing.

Des objectifs Qing découlait le besoin d'assurer le contrôle militaire de l'île et de parer à son instabilité sociale. Car si à la toute fin du 17ème siècle le contrôle de Taïwan n'est plus remis en question à la Cour, la meilleure manière d'y parvenir et de défendre la nouvelle possession fait débat. Ce dernier, entre les tenants d'une stricte limitation de l'immigration Han vers l'île afin de pouvoir tenir Taïwan au coût le plus bas possible, et les partisans d'une colonisation plus agressive, sera tranché en faveur des seconds par l'impuissance des Qing à réguler les pressions migratoires chinoises en direction de l'île. Entretemps, des heurts entre autochtones, colons et autorités vont plusieurs fois menacer de bouter les Qing hors de l'île. Aux côtés de l'instabilité et des risques de rébellion anti-Qing, l'autre menace posée sur le contrôle de Taïwan par Pékin est la piraterie, les flibustiers continuant à quadriller le détroit et à convoiter l'île. On verra que si la marine réussit dans l'ensemble à conjurer ce risque, elle souffrira d'un sous-investissement chronique ouvrant la voie aux désastres sur mer contre les Occidentaux et les Japonais. En tout, moyennant d'importants coûts et soubresauts, les Qing parviendront à maintenir jusqu'au 19ème siècle une domination fragile et partielle sur Taïwan. Cette histoire comprend des parallèles à la situation du Xinjiang, territoire gardé par les Qing pour des raisons similaires.

Une île de garnison

Initialement l'île, 9ème préfecture du Fujian, est découpée en trois comtés.[332] Celui de Taïwan, avec la préfecture Taiwan-fu (台灣府), comprend peu ou prou l'ancienne possession hollandaise, autour de la ville moderne de Tainan. Le comté de Fengshan (鳳山) comprenait la plaine côtière au sud vers l'actuelle ville de Kaohsiung. Le comté de Zhuluo (諸羅) au nord correspondait aux plaines alluviales de l'ouest de l'île. Une route faisait la liaison entre le nord et le sud. Le nord-ouest de l'île, escarpé et pluvieux, est d'abord moins investi. L'est et les montagnes demeurent inexplorés, et le domaine des aborigènes. Le climat du sud-ouest en revanche, à la fois humide et très ensoleillé, transitionnant de subtropical à tropical en se déplaçant vers le sud, est idéal pour la culture du riz. Cet atout aura, on le verra ci-bas, son importance stratégique.

[331] Zhou Yuanwen [周元文], Ed., Chongxiu Taiwan fuzhi [重修台灣府志] (Gazetteer of Taiwan prefecture, newly revised), 1712, TWWX, vol 66, Taipei, Taiwan yinhang, 1960. Cité par Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 44. Traduction en français de l'auteur.
[332] John R. Shepherd, « Taiwan prefecture in the eighteenth century » dans Willard J. Peterson (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 9*, *op. cit.* 81.



Figure 19 Carte des localités principales de Taïwan au 18ème siècle. La rivière Ta-jia a longtemps constitué la frontière nord des espaces cultivés, le nord-ouest était davantage pluvieux, frais, et accidenté.[333]

Comme le Xinjiang un siècle plus tard, le poids des militaires dans l'administration civile et la taille de la bureaucratie par rapport à la population à Taïwan sont disproportionnés, trahissant un raisonnement stratégique.[334] Mais à la différence du Xinjiang, l'île est administrativement intégrée à une province du continent et ce sont des soldats Han de l'Armée des étendards verts (*lü ying* 綠營), et non les Bannières mongo-mandchoues qui sont chargés de sa défense.[335] Si les Qing les considèrent comme des troupes de seconde zone, très inférieures aux Bannières en termes militaires, ils lui reconnaissent cependant un important rôle de maintien de l'ordre. Cette appréciation correspond au rôle qui est attendu d'elles à Taïwan, où Pékin craint davantage les troubles causés par une immigration Han incontrôlée, et de fait la mise en péril de son contrôle de l'île, qu'un débarquement d'une puissance rivale. C'est pour cette raison que la majorité des soldats est concentrée dans les centres de population du sud-ouest, veillant à leur stabilité.[336]

[333] *Ibid*.
[334] Li Xi-zhu [李细珠], « Des mers d'Asie de l'Est aux mers du Sud-Est— L'évolution de la position stratégique de Taïwan sous les dynasties Ming et Qing [从东亚海域到东南海疆—明清之际台湾战略地位的演化] », *art. cit.* 80.
[335] Les soldats des bannières étaient réservées pour les campagnes militaires du nord-ouest, alors plus critiques aux yeux des Qing pour la sécurité de la Chine que la défense des côtes… Dans l'armée Qing de la fin du 18ème siècle, il y a environ 1 million d'hommes servant dans les Bannières, et 600 000 dans les Étendards verts. Conformément à l'ancien système militaire Ming, la protection de chaque province était assurée par ces armées, dont les mission s'apparentaient souvent à celles de la police. Voir Ralph L. Powell, *The Rise of Chinese Military Power, 1895-1912*, Princeton University Press, Princeton, 1955, pages 8-13. Chiffres cités par Bruce A. Elleman, "The Neglect and Nadir of Chinese Maritime Policy under the Qing", dans Andrew S. Erickson, Lyle Goldstein, Carnes Lord (Eds.), *China Goes to Sea: Maritime Transformation in Comparative Historical Perspective*, Naval Institute Press, 2009, pages 314-344 (320).
[336] John R. Shepherd, « Taiwan prefecture in the eighteenth century » dans Willard J. Peterson (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 9*, *op. cit.* 80.

Stabiliser l'île, donc le littoral

Significativement, le pouvoir civilo-militaire sur l'île demeure comme au Xinjiang monopolisé par des personnes étrangères au territoire, de façon à ce qu'il ne glisse pas entre les mains de colons Han de plus en plus nombreux et dont la loyauté aux Qing demeurait douteuse. Il fallait en effet éviter d'octroyer à ces derniers les moyens de faire leur propre loi, voire pire, de leur présenter une occasion de jeter les Mandchous à la mer. Cette inquiétude, on le verra, n'est pas infondée. Par ailleurs, les fonctionnaires envoyés à Taïwan ne sont pas des débutants juste sortis des examens, mais des individus rompus au métier et ayant pour certains déjà une expérience de la *frontière*.[337] Un peu à la façon des Begs du Xinjiang, les chefs locaux à Taïwan répondent donc d'abord à un responsable hiérarchique dépourvu de la moindre attache locale. L'objectif concernant Taïwan, sans aucun doute, est d'éliminer d'encourager le développement de chaînes de loyautés concurrentes et donc le risque de voir se reconstituer un régime Zheng-*bis*, dont la puissance maritime et les velléités politiques avaient déjà causé tant d'ennui aux Qing.

Au nom aussi de la sécurité maritime, les Qing décrètent en 1684 une fermeture de l'île aux migrants du continent, au même moment qu'ils rouvrent les côtes chinoises aux entreprises maritimes après la longue coupure causée par la guerre.[338] En effet, même si Shi Lang et Kangxi sont favorables à autoriser de nouveau les habitants des littoraux chinois à vivre de la mer, afin de calmer les mécontentements et de générer des revenus, ils craignent qu'une immigration incontrôlée vers Taïwan y recrée une réserve de rebelles en nombre suffisant pour déstabiliser le contrôle Qing de l'île. Il demeurait donc nécessaire pour la sécurité maritime de l'empire de continuer à surveiller strictement les mouvements de personnes entre le continent et Taïwan.[339]

Trois décrets sont publiés en ce sens : (1) toute traversée illégale du détroit serait sévèrement punie, (2) les soldats en postes à Taïwan ne peuvent être accompagnés de leur famille, et (3) il demeure interdit aux habitants de la province du Guangdong, dont étaient originaires nombre de pirates, de se rendre à Taïwan.[340] Sans femmes ni descendance ni propriété, la soldatesque han en garnison à Taïwan reste ainsi tout à fait dépendante du continent tandis que les familles laissées derrière comptent sur leur retour et peuvent au besoin servir d'otages. Cette garnison forte de 10 000 hommes était relevée tous les trois ans, à la façon des garnisons au nord-ouest de la Chine. Ce *banbingzhi* (班兵制) perdurera deux siècles, avec plus de soixante rotations.[341]

L'objectif initial des Qing n'est donc pas de transformer Taïwan en colonie agraire, à l'image de ce qu'avaient entrepris les Hollandais et les Zheng, mais bien de prévenir l'instabilité sociale

---

[337] Li Xi-zhu [李细珠], « Des mers d'Asie de l'Est aux mers du Sud-Est— L'évolution de la position stratégique de Taïwan sous les dynasties Ming et Qing [从东亚海域到东南海疆—明清之际台湾战略地位的演化] », *art. cit.* 80.

[338] Wei Qing-yuan [韋慶遠], « Sur les changements politiques entre ouverture et fermeture maritime sous l'ère Kangxi [論康熙時期從禁海到開海的政策演變] », *Institut d'études des archives de l'Université Renmin de Chine* [中國人民大學檔案學院] No. 3, 1989, pages 103-111.

[339] John R. Shepherd, « Taiwan prefecture in the eighteenth century » dans Willard J. Peterson (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 9*, *op. cit.* 79.

[340] Lin Qi-quan [林其泉], « Shi Lang et la politique de gouvernance de Taiwan au début de la dynastie Qing [施琅与清初治台政策] », *art. cit.* 51.

[341] Huang Jieqiong [黄洁琼], « Sur les relations entre les îles de Haitan et de Taiwan durant la dynastie Qing, d'une perspective politico-militaire [论清廷对台军事政策视域下的岚台关系] », *Forum du Fujian (édition des sciences humaines et sociales)*, [福建論壇(人文社會科學版)] No. 12, 2011, pages 123-128.

et la recréation d'un régime politique rebelle sur l'île.[342] Dans un premier temps, le ratio de soldats rapporté à la population active civile à Taïwan était donc assez déséquilibré en défaveur de la seconde en comparaison des préfectures chinoises.[343] Par conséquent, et comme pour le Xinjiang sous Qianlong, les richesses produites à Taïwan n'étaient pas suffisantes pour couvrir le coût de son occupation, la rendant dépendante financièrement du continent.[344] L'importance des deux colonies justifiait ce fonctionnement à perte. En servant d'île-garnison, Taïwan remplit du moins son rôle de bouclier pour les provinces chinoises littorales imaginé par Shi Lang.

À l'instar encore de la politique territoriale suivie en Asie intérieure, les Qing espèrent aussi en réduisant l'immigration ne pas bouleverser les équilibres ethniques à Taïwan.[345] À la différence de l'ouest cependant, les colons han furent très nombreux à braver les interdits et la colonisation était un fait observable avant la déréglementation de l'immigration.[346] Leur avancée implique une division entre aborigènes des plaines, plus assimilés, et ceux des montagnes non-contrôlées par les Qing. Les premiers s'étaient bon gré mal gré accommodés du nouvel ordre et étaient désignés *« barbares mûrs »* (*shu-fan* 熟番) en contraste des seconds, *« barbares crus »* (*sheng-fan* 生番), dont le mode de vie demeurait largement inchangé.[347] C'est surtout là une dichotomie entre individus soumis ou insoumis aux colonisateurs, les *« mûrs »* leur servant souvent de main d'œuvre corvéable. En voyage à Tamsui en 1697, Yu Yonghe nota, *« les Zheng ont durement taxé et fait travailler ces barbares, et notre dynastie n'agit pas différemment à leur égard (…). De plus,* [les colons] *prennent régulièrement femmes et concubines parmi eux. Quoi qu'il soit demandé d'eux, ils doivent s'y conformer. Qu'ils fassent une erreur et c'est le fouet. Et pourtant, ces barbares ne les détestent guère* ».[348] Violences et extorsions fiscales sont monnaie courante et vont bientôt alimenter un cycle de vendettas sanglantes entre colons et autochtones.

Sur l'avis du gouverneur-général du Fujian Manbao (滿保 1673-1725), redoutant de tels heurts, on délimite en 1722 une frontière au pied des montagnes taïwanaises : *« Nous construirons du nord au sud un grand mur et une profonde tranchée qui servira de frontière permanente, ceux qui la franchiront seront considérés comme des voleurs et des bandits »*.[349] Taïwan se découpe entre *« territoire mûr »* et *« territoire cru »*[350] recréant au milieu de l'île la frontière chinoise traditionnelle séparant les espaces civilisés des barbares.[351] Dans cet esprit, une interdiction des mariages entre femmes aborigènes et hommes Hans est aussi décrétée en 1737.[352] Comme au nord-ouest, la Cour statua donc quelques fois en défaveur des colons, afin de sauvegarder la

---

[342] John R. Shepherd, *Statecraft and Political Economy on the Taiwan Frontier, 1600-1800*, Stanford University Press, 1993, page 145.
[343] Shepherd, « Taiwan prefecture in the eighteenth century » dans Willard J. Peterson (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 9*, *op. cit.* 80.
[344] *Ibid*. 82.
[345] À la différence de Peter Perdue (2005, p.339) et Nicola Di Cosmo (1998, p.293), qui relevaient surtout les différences entre les colonisations du Xinjiang et de Taïwan, certes nombreuses aussi, nous espérons donc ici souligner aussi ces quelques similitudes d'un point de vue géopolitique et stratégique.
[346] Shepherd, « Taiwan prefecture in the eighteenth century » dans Willard J. Peterson (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 9*, *op. cit.* 92-98.
[347] Shepherd, *Statecraft and Political Economy on the Taiwan Frontier, 1600-1800*, *op. cit*. 7.
[348] Cité par Shepherd, « Taiwan prefecture in the eighteenth century » dans Willard J. Peterson (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 9*, *op. cit.* 84. Traduction en français de l'auteur.
[349] Cité par Shepherd, *Statecraft and Political Economy on the Taiwan Frontier, 1600-1800*, *op. cit*. 186. Traduction en français de l'auteur.
[350] Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 140.
[351] *Ibid*. 120.
[352] *Ibid*. 186.

stabilité sociale nécessaire à son contrôle du territoire. Bien sûr, comme l'écrit Joseph Fletcher, « *l'objectif du gouvernement était de maintenir le contrôle* [de Taïwan] *au plus faible coût possible, et non de défendre les aborigènes contre les* frontiersmen *chinois* ».[353]

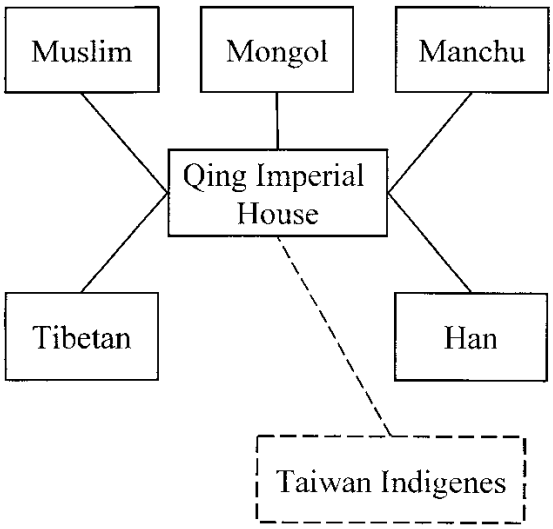


Fig. 34 Proposed supplement to James Millward's diagram of the Qianlong emperor's vision of the empire (drawn by Charles Robert Broderick III after Millward, *Beyond the Pass*, p. 201, fig. 9)

Figure 20 La (non-) place des aborigènes de Taïwan dans le projet impérial Qing, selon Teng.[354]

Plusieurs fonctionnaires Qing voient cependant dans cette séparation une conformation aux préceptes confucéens de *« chérir les peuples éloignés »* et aux vertus humanitaires chinoises.[355] L'opposition traditionnelle entre *zhongguo*, en tant qu'empire du milieu, et les barbares *des quatre coins* influençait encore le regard des Chinois sur les aborigènes, perçus comme naïfs, simples d'esprit et dont le mode de vie de chasseurs-cueilleurs leur semblait aussi primitif que source de fantasmes. Emma Teng discerne ainsi dans le discours de l'époque la marque d'un orientalisme à la chinoise, associant sinocentrisme et condescendance pour les autochtones.[356] Divisés entre tribus, sans institutions, sans système d'écriture, sans histoire et sans armée, les aborigènes ne constituaient pas aux yeux des conquérants un groupe politique homogène. Ils se virent ainsi exclus de la théorisation sous Qianlong du projet impérial Qing, cette grande *« unité dans la différence »* (*datong* 大同) notée dans le chapitre précédent et rassemblant les cinq nations de l'empire, Mandchoue, Han, Tibétaine, Turcique et Mongole. L'utilisation du radical canin 犭 pour désigner de tels *« sauvages »* va ainsi perdurer bien après le 18ème siècle, alors qu'il fut abandonné pour les peuples turciques dès leur incorporation à l'empire.[357]

[353] Shepherd, « Taiwan prefecture in the eighteenth century » dans Willard J. Peterson (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 9*, *op. cit.* 79.
[354] Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 239.
[355] *Ibid*. 77. Voir aussi Hevia, James L. Hevia, *Cherishing Men from Afar - Qing Guest Ritual and the Macartney Embassy of 1793*, Duke University Press, 1995.
[356] Voir la note suivante pour la référence.
[357] Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 241.

L'île déstabilisée, le littoral chinois aussi

Dans le contexte de réouverture des côtes chinoises aux entreprises maritimes, la décision de Shi Lang en 1684 de faire de Taïwan une île de garnison tout en espérant y limiter l'immigration est contradictoire.[358] Bien que les soldats doivent alors partir sans leur famille, ils découvrent à Taïwan terres fertiles et espaces vides alors que le continent déborde démographiquement et peine à se nourrir. À chaque rotation des soldats, le mot tourne donc dans les campagnes du Fujian, d'où étaient originaires la majorité des soldats.[359] De nombreux paysans sans terre prennent donc le risque de faire la traversée, extorqués par les contrebandiers, enfermés à fond de cale et voyageant de nuit dans la promiscuité. A cause de la météo hasardeuse du détroit et de la fragilité des jonques, nombre d'entre eux n'ont jamais revu la terre. Ce mouvement est aggravé par la corruption endémique dans l'empire Qing, les passeurs graissant la patte des autorités entre les ports d'arrivée et de départ.[360] La population de l'île est ainsi multipliée par cinq en soixante-dix ans, entre le début de la dynastie Qing et le milieu de la période Qianlong, ce qui provoque non seulement une hausse des coûts de la colonie mais aussi de l'instabilité.[361]

Certains migrants viennent grossir à Taïwan une population de va-nu-pieds laissée à elle-même, dans une société de frontière de toute évidence assez violente. De 1684 à 1895, pas moins de 159 soulèvements sérieux sont recensés sur cette île connaissant selon l'adage *« une révolte mineure tous les trois ans, et une rébellion majeure tous les cinq »* (*san nian yi xiao fan, wu nian yi da fan* 三年一小反, 五年一大反).[362] Comme au Xinjiang, la population Han à Taïwan souffre initialement d'un sérieux déséquilibre entre les sexes. Les agressions contre les femmes aborigènes étaient régulières, tandis que se multipliaient dans l'île toutes sortes de trafics. Pour joindre les deux bouts, les hommes se sont regroupés en gildes de la même origine continentale, les problèmes se réglant entre amis, les *« grands frères »* commandant aux *« petits frères »* et ainsi de suite. Arbitres des conflits et contrôlant l'économie parallèle, fréquemment en conflit les unes contre les autres, les bandes accroissent leur influence sur la société taïwanaise. À partir de ces confréries, les ancêtres des gangs taïwanais contemporains (les *jiaotou*[363]) se tissent alors d'importants liens de loyauté et de hiérarchies parallèles à l'administration Qing.[364]

En 1721 éclate une première révolte d'ampleur dans le comté de Fengshan en réaction aux méthodes de collection de l'impôt par les autorités.[365] La réponse est particulièrement violente, le gouvernement employant des auxiliaires aborigènes payés à la tête d'émeutier ramenée, ce

---

[358] L'article suivant revient en détail sur cette question : Lin Qi-quan [林其泉], « Shi Lang et la politique de gouvernance de Taiwan au début de la dynastie Qing [施琅与清初治台政策] », *art. cit.*

[359] Huang Jieqiong [黄洁琼], « Sur les relations entre les îles de Haitan et de Taiwan durant la dynastie Qing, d'une perspective politico-militaire [论清廷对台军事政策视域下的岚台关系] », *art. cit.* 123-128.

[360] Lin Qi-quan [林其泉], « Shi Lang et la politique de gouvernance de Taiwan au début de la dynastie Qing [施琅与清初治台政策] », *art. cit.* 53.

[361] Huang Jieqiong [黄洁琼], « Sur les relations entre les îles de Haitan et de Taiwan durant la dynastie Qing, d'une perspective politico-militaire [论清廷对台军事政策视域下的岚台关系] », *art. cit.* 125.

[362] Shih-shan Henry Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 23.

[363] Voir Chin Ko-lin, "Heijin – Organized Crime, Business and Politics in Taiwan", M.E Sharpe, 2003.

[364] Lin Qi-quan [林其泉], « Shi Lang et la politique de gouvernance de Taiwan au début de la dynastie Qing [施琅与清初治台政策] », *art. cit.* 56.

[365] James W. Davidson, *The Island of Formosa, op. cit*. page 70.

qui provoque vite une escalade et l'extension des troubles aux campagnes environnantes. Menés par un certain Zhu Yigui (朱一貴), un éleveur de canards d'origine fukiénoise, les insurgés convergent alors vite vers Tainan, où ils déciment une brigade et son général. La ville étant sur le point de tomber, les Qing font réunir tous les navires disponibles et mettent le cap sur les Pescadores... Zhu Yigui le meneur est prestement déclaré roi le 1er mai, et les mutins mettent en place une administration anti-mandchoue s'inspirant de feu la dynastie Ming… Il fallut donc à peine deux semaines pour que les Qing soient repoussés à la mer et que Taïwan repasse entre les mains d'un pouvoir rebelle, certes très éphémère et dirigé par un roi-paysan.[366]

Bien sûr, le succès fut de courte durée. Alors que les Qing s'organisent, Zhu tout juste couronné faillit être usurpé par un autre mutin (Du Junying, 杜君英) avant que la rébellion se divise entre bandes fukiénoises et hakkas. Le 16 juin, les Qing en profitent pour dépêcher 400 jonques et plus de 12 000 soldats à Tainan, à partir de Xiamen et des Pescadores.[367] Après un copieux bombardement, ils prennent rapidement la forteresse d'Anping et la résistance s'effondre.[368]

Avant d'être exécuté, le malheureux Zhu est traîné devant l'amiral commandant la flottille Qing Shi Shibiao (施世驃, qui n'est autre que le fils de Shi Lang), et Lan Ting-zheng (藍廷珍, haut-fonctionnaire), et leur déclare, *« comment pouvez-vous nommer cela une rébellion alors que je me charge de restaurer la dynastie Ming ? Vous êtes de dignes Hans, mais en servant d'officiels pour les Qing, c'est bien au contraire vous les rebelles »*.[369] Divisée et sans soutien externe, la rébellion n'avait aucune chance sérieuse et s'est éteinte comme un feu de paille. Mais elle demeure en réalité significative par son ampleur, sa rapidité d'exécution et les importants moyens militaires déployés par Pékin pour la mater. Elle démontre aussi que les craintes de Pékin de voir se reconstituer une opposition armée anti-Qing à Taïwan n'étaient pas galvaudées.

Il est évident que les politiques anti-immigration avaient échoué. Non seulement les migrants continuaient d'arriver en nombre à Taïwan mais l'administration civilo-militaire était sous-dimensionnée pour faire régner l'ordre. Personnalité influente, Lan Ting-yuan (藍鼎元, 1680-1733) avait accompagné à Taïwan son cousin Lan Ting-zheng et les forces Qing chargées de réduire la rébellion de 1721. Inquiet quant à la capacité des Qing à garder le contrôle de l'île, il prend alors le contrepied des politiques anti-immigrations en se faisant le défenseur invétéré d'une colonisation agressive.[370] Selon lui, puisque l'immigration han à Taïwan était impossible à arrêter, il faudrait au contraire l'accompagner en renforçant l'administration et en ouvrant davantage de terres à la cultivation. Autoriser les familles à se rendre à Taïwan permettrait de stabiliser une population alors essentiellement masculine, tandis que l'agriculture dynamiserait le potentiel économique de Taïwan.[371] Rejetant les perceptions de l'île comme un nid à miasmes et à maladies tropicale, Lan avait longuement voyagé dans Taïwan et considérait au contraire que la déforester la transformerait en véritable paradis agricole : *« Si les immigrants prennent*

[366] Shepherd, « Taiwan prefecture in the eighteenth century » dans Willard J. Peterson (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 9*, *op. cit.* 88.
[367] Lin Jian-chao [林建超], « *Le Rêve dans le pavillon rouge* et la lutte militaire maritime au début de la dynastie Qing [《红楼梦》与清前期海疆军事斗争] », *art. cit.* 15.
[368] Shepherd, « Taiwan prefecture in the eighteenth century » dans Willard J. Peterson (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 9*, *op. cit.* 88.
[369] Le *Dongzhengji* (東征集) et le *Pingtai jilue* (平臺紀略), tous deux écrits par Lan Dingyuan (1680-1733 藍鼎元), relatent ces évènements.
[370] Emma Teng livre un exposé complet en anglais des motivations et des objectifs de Lan Dingyuan. Voir Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 92-100.
[371] Shepherd, *Statecraft and Political Economy on the Taiwan Frontier, 1600-1800*, *op. cit*. 256-259.

cette terre, grâce au bouche à oreille permis par les voyages avec le continent, bientôt chacun saura que nous avons du jade entre les mains ».[372] À la Cour, les idées de Lan sont bien reçues par Yongzheng, tout juste monté sur le trône, et attiré par cette perspective de nouvelles rentrées d'argent pour financer entre autre sa campagne au nord-ouest. En 1723, les sous-préfectures de Changhua (centre-ouest de Taïwan) et de Tamsui sont créées, et l'administration civile est aussi renforcée. Des plans cadastraux sont alors dessinés afin d'optimiser la récolte de l'impôt. En 1725, les surplus de riz et la canne à sucre cultivés à Taïwan s'exportent déjà vers les provinces maritimes du sud-est de la Chine, toujours en situation de tension alimentaire. À partir du milieu du siècle, les produits taïwanais s'exportent de l'Asie du Sud-Est jusqu'au Mexique.[373]

Ce retournement fait cependant bon marché de la prudence des années précédentes, la Cour misant désormais sur la prospérité des colons pour assurer le contrôle du territoire. À l'inverse des prédictions de Lan, la colonisation aggrave plutôt qu'elle stabilise les tensions sociales, les aborigènes étant sommés de louer leurs terres à vil prix et soumis à la corvée.[374] Les heurts reprennent donc dès 1731-2 avec la révolte Ta-Chia-hsi (大甲西社抗清事件), voyant la tribu Taoka assassiner le sous-préfet à Changhua et mettre le feu à des parcelles agricoles. Deux mille aborigènes font ensuite le siège de Changhua et massacrent des dizaines de soldats Qing. Des rebelles Han à Fengshan (sud) en profitent alors pour reprendre les armes contre les Qing, avant que la rébellion soit étouffée par l'armée. En réponse, le gouvernement met les bouchées doubles en réorganisant les défenses de Taïwan et en augmentant drastiquement la taille de la garnison.[375] Puis en 1782, la révolte de Lin Shuangwen (林爽文), d'inspiration Ming une fois de plus, voit la prise de plusieurs sous-préfectures par les rebelles. Il faudra un an, huit millions de taels d'argent et 50 000 soldats pour écraser les mutins.[376] Parmi les généraux à la tête des armées Qing, le célèbre Agui (阿桂 1717-1797) s'était déjà largement illustré contre les Dzoungars et les Khojas au Xinjiang, ce qui montre que la Cour envoya quelques-uns de ses meilleurs officiers pour réduire la rébellion. Lin fut exécuté, ses suiveurs subirent le supplice du *lingchi*[377] et leur descendance fut castrée. Pour commémorer le succès de cette expédition, Qianlong commanda au peintre de la cour Yao Wenhan (姚文瀚) une collection de 12 gravures (voir ci-bas), représentant la flotte de « pacification » et les scènes de bataille (voir ci-bas).

---

[372] Zhou Zhongxuan [周鍾瑄], ed. Zhuluo Xianzhi [諸羅縣志] (Gazetteer of Taiwan prefecture, newly revised), 1712. TWWX, vol. 66, Taiwan Yinhang, 1960, page 114. Cité par Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 98. Traduction en français de l'auteur.

[373] Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 100.

[374] *Ibid*. 97.

[375] John R. Shepherd, « Taiwan prefecture in the eighteenth century » dans Willard J. Peterson (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 9*, *op. cit.* 91-92.

[376] L'épisode consacre aussi la reconnaissance par les Qing du rôle d'auxiliaire joué par les aborigènes dits « mûrs », qu'ils installent vers 1786-7 comme tampon entre les Hans et les aborigènes « crus » à la base des montagnes. Voir Shepherd, « Taiwan prefecture in the eighteenth century » dans Willard J. Peterson (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 9*, *op. cit.* 109.

[377] 凌遲, la « mort par mille coupures », un lent dépeçage.

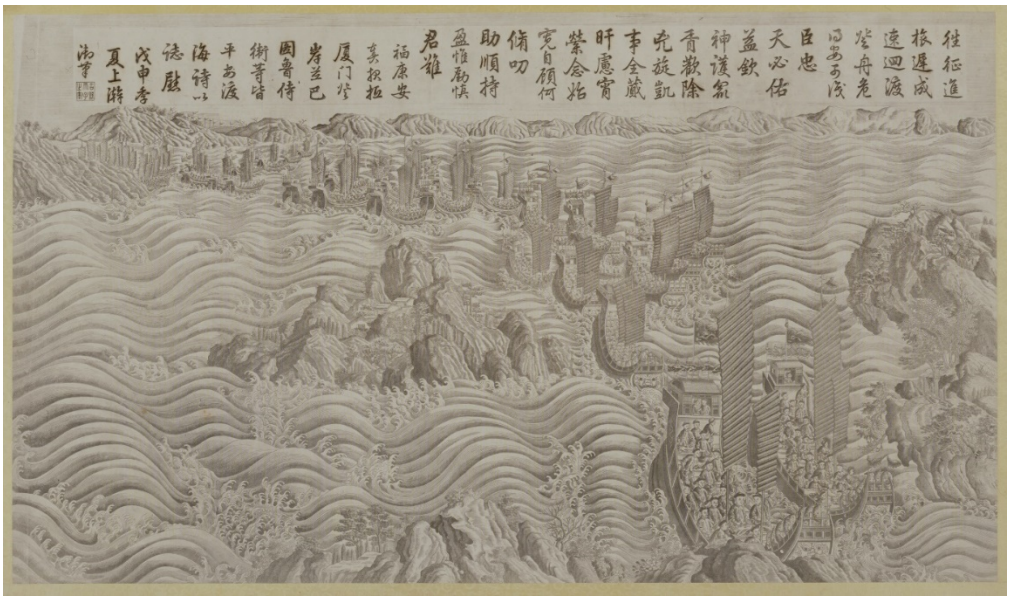


Figure 21 *Atlas de la guerre de pacification de Taiwan,* [*Yìn bǎn píngdìng táiwān zhàn tú cè* 印版平定台灣戰圖冊], commémorant la répression de la révolte de Lin Shuangwen et mettant en scène la flotte Qing. Règne de Qianlong, 1793.[378]

Défense navale, cabotage et piraterie

La Cour, qui lie la stabilité de Taïwan à la sécurité de sa frontière maritime, n'en est pas moins embarrassée. Qianlong réprimande ses fonctionnaires et déclare : *« la frontière maritime est d'une très grande importance, seule sa pacification nous assurera la sécurité »*.[379] Cet objectif supposait, outre maintenir l'ordre à Taïwan, de rester maître des eaux du détroit. Pour ce faire, les Qing maintinrent après la guerre contre les Zheng une flotte de défense côtière (*haifang* 海防) suffisamment puissante pour (1) dénier l'accès aux côtes chinoises et taïwanaises aux pirates et aux étrangers, (2) dominer les lignes commerciales maritimes menant à la Chine, et (3) sanctuariser le domaine maritime impérial en gardant une relative supériorité navale.[380]

Comme le démontre Ronald Po, les Qing n'étaient pas indifférents aux enjeux stratégiques liés à la mer.[381] Deux flottilles Qing furent chargées de patrouiller le détroit de Taïwan à intervalles réguliers et de protéger les navires marchands traversant vers l'île.[382] Sous Yongzheng, qui a remis les finances de l'Empire à flot, la flotte Qing est encore agrandie pour accompagner la colonisation de Taïwan et garantir que l'île ne tombe pas sous le contrôle de forces anti-Qing.

---

[378] Une reproduction est par ailleurs admirable au Musée national des beaux-arts de Taïwan, à Taichung. Pour plus d'information sur la collection,
URL :https://ntmofa-collections.ntmofa.gov.tw/GalData.aspx?RNO=MXM4MRMLMAMBMPMY&FROM=5T5J54KJM35BKK52.

[379] 《清实录·乾隆五十二年正月下》. Cité par Lin Jian-chao [林建超], « *Le Rêve dans le pavillon rouge* et la lutte militaire maritime au début de la dynastie Qing [《红楼梦》与清前期海疆军事斗争] », *art. cit.* 15. Traduction en français de l'auteur.

[380] Elleman, "The Neglect and Nadir of Chinese Maritime Policy under the Qing", dans Erickson, Goldstein, Lord (Eds.), *China Goes to Sea: Maritime Transformation in Comparative Historical Perspective*, *op. cit*. 315.

[381] Po, *The Blue Frontier, Maritime Vision and Power in the Qing Empire*, *op. cit*. 27.

[382] *Ibid*. 19 et 139.

Taïwan accueille même un chantier naval et un atelier de réparation pour les navires, ses forêts assurant une réserve de bois de qualité. Les eaux du détroit étant soumises à une météo et à des courants complexes, la traversée du Fujian à Taïwan reste alors dangereuse et il était de coutume de faire escale aux Pescadores. Magong (媽宮), sa base navale, est en excellente position pour patrouiller dans le détroit et envoyer des flottes intervenir à Taïwan en cas de rébellion.[383] La prise de Taïwan aux mains des Zheng, les campagnes de pacification de l'île menées par la marine et la protection du commerce maritime, témoignent là de l'importance de l'enjeu naval pour les Qing. Mais les choses se compliquent après la moitié du 18ème siècle.

Le contexte maritime chinois n'incite pas les Qing à investir dans une flotte puissante. Ils n'ont pas d'adversaire à leur taille : Taïwan est sous contrôle et Japon comme Europe ne constituaient pas une menace suffisamment crédible pour induire un sursaut maritime, en témoigne l'accueil reçu par l'Ambassade Macartney en 1793.[384] Ensuite, la piraterie reste jusqu'à la fin du siècle d'ordre parasitaire et ne justifie pas d'y consacrer une attention démesurée.[385] La taille limitée de la marine prend peut-être aussi sa source dans une méfiance du pouvoir Qing envers ses marins en majorité Fukiénois et Cantonais[386], c'est-à-dire des Hans dont la loyauté politique ne pouvait être tout à fait assurée. Investir dans une marine forte présentait donc éventuellement le risque de la voir tourner casaque, dans ce contexte de fréquentes révoltes contre les Qing à Taïwan…[387] Les riches réserves en bois sur le continent et à Taïwan rassuraient enfin les Qing quant à leur capacité en cas de besoin à monter rapidement en puissance navale.[388]

En complément, et à l'image du rôle joué par leurs avant-postes dans le désert et la steppe, les Qing ont installé un efficace et redondant système de fortifications (*paotai* 炮台, lit. plateforme à canons), devant leurs ports et sur les nombreux îlots situés le long de la côte afin de surveiller l'accès aux littoraux (Fujian, Guangdong, Taïwan). Généralement placées en position surélevée, aux murs larges et renforcés, les *paotai* sont équipées de munitions, de vivres et de réserves en eau suffisantes pour tenir un siège. Les plus larges peuvent servir d'ateliers de réparation à la flotte en mettant à disposition outils et main d'œuvre.[389] Ces fortifications littorales, couplées au blocage des ports et de leurs approches par des obstacles telles que des épaves, des buches, et des chaînes métalliques, permettent alors de ralentir l'élan des attaquants le temps que la flotte sorte de ses ports.[390] Les navires marchands comme militaires peuvent aussi mouiller et naviguer sous leur couverture, renforçant en retour avec leurs armes de bord le feu terrestre. Ainsi, « *les* paotai *ne servaient pas autant à défendre l'intérieur* [de la Chine] *qu'à faciliter l'accès des flottes commerciales et militaires »* à l'océan.[391] Nous verrons dans un prochain chapitre que les amiraux chinois de la guerre froide vont s'inspirer de ces techniques intégrant

[383] Li Zhijun [李智君], « Emplacement géopolitique maritime et stratégie du gouvernement Qing pour Penghu [海洋政治地理区位与清政府对澎湖厅的经略] », *art. cit.*
[384] Voir le récit d'Alain Peyrefitte, *Un choc de cultures : la Vision des Chinois,* Fayard, 1991.
[385] Po, *The Blue Frontier, Maritime Vision and Power in the Qing Empire*, *op. cit*. 211.
[386] *Ibid*. 138
[387] Elleman, "The Neglect and Nadir of Chinese Maritime Policy under the Qing", dans Erickson, Goldstein, Lord (Eds.), *China Goes to Sea: Maritime Transformation in Comparative Historical Perspective*, *op. cit*. 321.
[388] Po, *The Blue Frontier, Maritime Vision and Power in the Qing Empire*, *op. cit*. 138.
[389] *Ibid*. 134.
[390] Elleman, "The Neglect and Nadir of Chinese Maritime Policy under the Qing", dans Erickson, Goldstein, Lord (Eds.), *China Goes to Sea: Maritime Transformation in Comparative Historical Perspective*, *op. cit*. 321.
[391] Po, *The Blue Frontier, Maritime Vision and Power in the Qing Empire*, *op. cit*. 135.

unités navales et appui-feu terrestre, posture elle-même en filiation intellectuelle et historique avec ces fameux systèmes *A2/AD* chinois dont il est aujourd'hui si souvent question.[392]

Digression à part, l'effet pervers né du succès de cette approche mariant les *paotai* et une flotte de guerre réduite est sans doute de confiner les Qing dans leur zone de confort. Car s'il est vrai que la conquête de Taïwan avait justifié la construction d'une marine puissante, la stabilisation de la frontière maritime a peut-être entraîné un sentiment de sécurité décourageant innovations doctrinaires et investissements dans la marine. Il ne s'agit là que d'une hypothèse, mais force est de constater qu'après la prise de Taïwan en 1683, Kangxi a reconcentré toute la puissance militaire Qing vers le front continental, prioritaire aux yeux de Pékin. De fait, la marine connait à partir de Qianlong un sous-investissement chronique et un déclin progressif.

Ce contexte stratégique, combiné à l'absence d'un rival maritime crédible et la longue période de relative paix aux frontières maritimes, a pu endormir les Mandchous. Les Qing, à l'inverse des Européens, ne sentent guère le besoin d'innover et de mettre sur pied une flotte de guerre océanique, moderne et puissante. La cécité à l'égard des enjeux maritimes s'illustre avec force au début du 19ème siècle lorsque la taille et la qualité de la flotte décline aussi vite que fleurissent les *paotai* à l'armement obsolète, tandis que les marines occidentales grossissent.[393] Le front maritime reste en arrière-plan des préoccupations avant le désastre des guerres de l'opium.[394] Si initialement l'approche maritime policière des Qing était suffisante, réaliste, et conforme aux besoins de l'empire en temps de paix, elle se révèle très inadaptée quand les flottes européennes remplacent la piraterie comme menace principale pour la sécurité maritime chinoise.

Naturellement, il s'ensuit que de nos jours, les rôles semblent s'être inversés entre des marines européennes de petit format et habituées à des missions de police maritime, et une marine chinoise se préparant toutes voiles sorties à dominer les océans Pacifique et Indien…

…

Pour conclure et mettre en relief ces observations, l'intensification de la piraterie sous le règne de Jiaqing (嘉慶帝, de 1796 à 1820) trahit le déclin accéléré de la marine de guerre Qing.[395] Les flibustiers, qui prennent pour cible le commerce maritime et les ports du détroit, gênent de plus en plus les efforts Qing d'administrer Taïwan. C'est que les difficultés économiques dans les régions littorales chinoises ont comme par le passé poussé nombre de paysans et de pêcheurs pauvres vers la piraterie. C'est aussi le pedigree de Cai Qian (蔡牽 1760-1809), frère de la côte illustre dont les flottes font régner au début du 19ème siècle une terreur sans précédent dans le détroit. L'homme, fort de lieutenants très motivés et d'une flotte redoutable armée de pièces d'artillerie entre autres reçues du Vicomte George Macartney (l'ambassadeur malheureux du Royaume de Grande-Bretagne à la Cour Qing en 1793 !), ambitionnait à l'instar des Hollandais et des Zheng plus d'un siècle plus tôt de contrôler le profitable commerce interdétroit.[396]

---

[392] Hugo Tierny, « Le déni d'accès chinois face à Taïwan : une recherche de profondeur stratégique hors-limites (1949-2020) », Stratégique Vol. 2, No. 129, 2022, pages 243-265.
[393] Po, *The Blue Frontier, Maritime Vision and Power in the Qing Empire*, *op. cit*. 137.
[394] Pour les causes menant à ce grand différentiel de développement naval entre l'Europe et la Chine du 18ème siècle, voir : Tonio Andrade, *The Gunpowder Age: China, Military Innovation, and the Rise of the West in World History*, Princeton University Press, 2017.
[395] Po, *The Blue Frontier, Maritime Vision and Power in the Qing Empire*, *op. cit*. 126-128.
[396] James W. Davidson, *The Island of Formosa, op. cit*. page 92-94.

Usant des discrètes anses de l'île comme des bases sûres pour ses rapines, il saccage à partir de 1800 les principaux ports taïwanais : Lugang, Tainan, Fengshan... Durant ses attaques, Cai Qian est fréquemment épaulé par des colons, attirés par le gain ou hostiles aux Qing. En 1803, sa flotte réunit des centaines de navires de toutes tailles et des milliers de marins, largement de quoi mettre en déroute les flottes Qing dépêchées contre lui. À l'été 1805, Cai ose même prendre contact à Tainan avec des groupuscules politiques anti-Qing rêvant de chasser les Mandchous de l'île et d'y proclamer une dynastie chinoise Han, ce qui est chose à moitié faite lorsque Cai se proclame roi et étale ses ambitions politiques... En décembre 1805, il échappe encore à une flotte de l'amiral Qing Li Chang-keng arrivée du continent pour mettre fin à ces embarrassantes aventures, avant d'annihiler sur son passage la garnison stationnée en amont de la rivière Tamsui (Wanhua, actuelle Taipei). Redescendant la côte, il fait le siège de Tainan, sans succès. En miroir des nomades ayant des siècles durant harcelé les frontières continentales de la Chine, Cai se rattrape en pillant et taxant les jonques commerciales traversant le détroit de Taïwan avant d'être enfin pris en étau par la flotte Qing au large des côtes du Zhejiang à l'été 1809... Après un violent duel d'artillerie, l'éphémère roi-pirate se laisse entraîner par le fond avec son vaisseau pour éviter la capture.[397] Cette épopée unique en son genre ne signe cependant guère la fin des problèmes de piraterie des Qing, le continent s'enfonçant dans l'instabilité (série de rébellions, secte du Lotus Blanc et autres), forçant la Cour à se détourner des affaires maritimes...

Cette dernière affaire met en synergie les éléments de cet exposé : (1) centralité de l'enjeu du contrôle de Taiwan et des îles du détroit pour la sécurité des accès maritimes à l'empire, (2) compétition navale continue entre Qing, pirates et Occidentaux pour le contrôle du commerce maritime dans le détroit, et nécessité de se ménager une base à Taïwan pour en sortir vainqueur, (3) efforts répétés par les Qing de neutraliser la menace que Taïwan et le détroit soient utilisés par des forces hostiles au continent, fussent-elles pirates, opposants politiques ou puissances étrangères, (4) contrôle territorial ténu de l'île aggravé par l'affaiblissement progressif de la puissance maritime Qing, la Cour ayant reconcentrée son attention sur le front continental.

[397] Shih-shan Henry Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 75-79. Et Bruce Ellerman, Andrew Forbes, David Rosenberg, *Piracy and Maritime Crime: Historical and Modern Case Studies*, Naval War College Press, 2011. Voir le chapitre sur la Chine.

Conclusion : le risque de la surextension

Voici mis en commun les objectifs stratégiques poursuivis par les Qing dans leur conquête puis occupation de Taïwan et du Xinjiang. Il s'agissait d'abord d'y neutraliser un rival stratégique, non seulement menaçant militairement parlant (Dzoungars d'un côté et Royaume de Tungning de l'autre) mais aussi capable d'unir ses forces à d'autres puissances potentiellement hostiles aux Qing (Tibet et Russie d'un côté, pirates et Occidentaux de l'autre). Ensuite, l'occupation et la colonisation du Xinjiang et de Taïwan furent chacune justifiée comme permettant à l'empire d'augmenter sa profondeur stratégique, défendre la nouvelle frontière, et ainsi compliquer son attaque par d'autres rivaux stratégiques. Ce mouvement d'expansion vers l'océan et le continent offrit donc aux Qing un accès exclusif aux îles et aux oasis. En d'autres termes, ils empêchèrent leurs adversaires, pirates comme nomades tirant leur force du pillage et de la mobilité permise par les grands espaces, de se servir des unes et des autres comme des bases arrières pour couper le commerce transitant par ces *endroits de passages* stratégiques. Occuper Taïwan et le Xinjiang permit de neutraliser ces deux menaces parallèles, capter les revenus du commerce, et de s'en servir comme barrières (*fanli* 藩籬) est et ouest, critiques à la sécurité des frontières impériales.

Il fallut pourtant aux conquérants convaincre une Cour sceptique des dividendes stratégiques à espérer de cette *« défense de l'avant »* au Xinjiang et à Taïwan. Dans l'objectif de contrôler ces deux territoires au plus bas coût possible, la Cour limita d'abord l'immigration en leur direction pour ne pas bousculer les équilibres ethniques locaux, n'envisageant d'abord qu'une occupation d'ordre militaire et une stricte ségrégation entre groupes. Les garnisons chargées de la défense du Gansu furent ainsi déplacées vers le Xinjiang, et celles chargées de celle du Fujian à Taïwan. Ces pratiques reflètent bien les motivations géostratégiques derrière l'incorporation de Taïwan et du Xinjiang dans l'empire, les Qing étant prêts à subventionner une occupation à perte et d'abord d'ordre militaire afin de garantir la paix sur leurs frontières maritimes et continentales.

Mais bientôt, à la faveur de l'instabilité chronique des deux possessions et devant l'impossibilité de bloquer tout à fait l'immigration en leur direction, les Qing ont bientôt vu en ces territoires jadis considérés comme stériles deux espaces fertiles pouvant servir de soupape démographique à des provinces en situation de tension alimentaire. À mesure que les perceptions chinoises de Taïwan et le Xinjiang évoluaient en ce sens, la politique de Pékin glissa donc progressivement vers l'encouragement de la colonisation et de la sinisation, afin d'accélérer leur intégration dans l'Empire, les stabiliser et ainsi solidifier son contrôle territorial. Mais tout cela accoucha au contraire d'une aggravation de l'instabilité, un terreau fertile pour les volontés d'émancipation et les ingérences étrangères. Les historiens communistes, peu enclins à l'introspection, mettent à l'unisson ces erreurs Qing sur le dos du *« séparatisme »*, l'un deux écrivant : *« le seul moyen de préserver l'unité nationale était d'écraser les forces séparatistes par la force et de détruire leurs organisations »*.[398] L'approche de Pékin n'a pas tellement changé entre hier et aujourd'hui.

Ces mouvements vers l'océan et le désert ont ainsi valeur d'importants précédents, puisque les défis stratégiques auxquels les Qing se sont confrontés se poseront de nouveau aux régimes républicains et communistes suivants. Ainsi, bien que l'empire Qing en déclin fût contraint,

[398] Zhao Zhu, Zhao Jifeng [赵毅, 赵继峰], « Etude des stratégies militaires des dynasties centrales de Chine à l'égard du Xinjiang [中国历代中央王朝治理新疆军事方略研究] », *Forum des sciences sociales du Xinjiang* [新疆社科論壇] Vol. 1, 2014, pages 78-92 (79).

sous la pression impériale à la fin du 19ème siècle, de concéder tout ou partie de son contrôle sur Taïwan et le Xinjiang, le rôle particulier de ces deux territoires stratégiques ne sera pas oublié. De nombreux invariants sont observables. C'est le cas des *Tuntian*, les colonies militaires Qing, avec l'actuelle *Société de production et de construction du Xinjiang*, servant chacune d'outil à la colonisation et au contrôle territorial de Pékin. C'est aussi le cas des problématiques de défense maritime dans le détroit de Taïwan, car on peut rapprocher les techniques de défense Qing intégrant unités navales couvertes par l'appui-feu terrestre autour des *paotai*, aux actuelles tactiques A2/AD déployées par la marine populaire, évoluant sous le bouclier des missiles.

Nous avons aussi vu que la prise de Taïwan correspond au début d'un processus de délaissement par les Qing du front maritime à la faveur du front continental, jugé prioritaire. Certes, conquérir Taïwan aux mains des Zheng avait justifié la construction d'une imposante marine et les Qing présidèrent à un système de défense maritime adapté aux défis de l'époque : contrôle de l'île, contrôle du commerce maritime, contrôle de la menace pirate. De fait, l'inclusion de Taïwan à l'empire, île océanique, prouve que les Qing n'ont pas négligé la sécurité maritime et se sont montrés innovants face à leurs prédécesseurs Ming. Expansion continentale et maritime ne constituaient donc pas des phénomènes mutuellement exclusifs sous les Qing.

Mais une fois l'ennemi Zheng éliminé, *l'asymétrie des menaces* entre mer et continent joua à fond en faveur d'une attention mandchoue renouvelée sur les campagnes terriennes. Le risque de reconstitution d'un front pan-mongol, possiblement soutenu par Lhassa et Saint Pétersbourg, le justifiait. À l'époque, Taïwan étant sous contrôle, que pesaient quelques navires étrangers récalcitrants et la menace parasitaire posée par les pirates face à de tels enjeux ? Ces derniers étaient incapables de se lancer à la conquête du territoire chinois par voie de terre, à l'inverse des rivaux du continent. Allait cependant résulter de ce déséquilibre terre-mer une dangereuse cécité mandchoue par rapport aux problématiques navales, flagrante dès la première guerre de l'opium contre la Grande-Bretagne, et que l'on détaillera dans notre prochaine partie.

En repoussant ainsi les frontières administratives de l'empire, l'expansion Qing à Taïwan et au Xinjiang bouleversa les conceptions traditionnelles de la frontière en Chine, longtemps arrêtées aux limites naturelles représentées par l'océan et le désert. Les Qing, qui proclament l'ouverture d'une ère de paix sur mer puis sur terre après leurs conquêtes respectives, n'avancent pourtant pas davantage vers l'Asie centrale ni vers l'océan. Les objectifs fixés, neutraliser les menaces immédiates à la sécurité de l'empire et s'asseoir sur une profondeur stratégique confortable, étaient remplis. Les années 1760 signent l'extension maximale du de l'empire, deux fois plus large que celui des Ming. Les multiples difficultés que les Qing ont rencontrées pour s'y maintenir, et la relation compliquée avec les populations autochtones, indique cependant les prémisses d'une surextension territoriale vers des espaces encore disputés et difficiles d'accès.

L'empire est satisfait mais à bout de souffle. L'expansion s'étant déroulée dans un contexte de compétition internationale entre empires rivaux, la double menace continentale et maritime un temps conjurée par Kangxi et Qianlong va à l'aube du 19ème siècle muter et redoubler d'intensité avec l'arrivée sur les frontières de la Chine des forces russes, occidentales et japonaises. Cette *« confluence de l'histoire du monde »,* comme l'appelle Lattimore,[399] fera office de test ultime pour les Qing, Taïwan et Xinjiang comptant les parmi des premiers dominions à tomber sous

[399] Owen Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, Little, Brown and Company, 1950, page 16.

l'influence des puissances. La crainte émise en leur temps par Shi Lang et Qianlong de les voir utilisés par des rivaux stratégiques pour menacer la Chine devait rapidement se matérialiser.

Pour l'heure, ces possibilités sont un impensé à Pékin, où la Cour se complaît dans l'hubris. Dans une lettre de 1792 suivant l'infructueuse ambassade de Lord Macartney à la Cour Qing, Qianlong traite le Roi de Grande-Bretagne George III comme un vulgaire barbare, qu'il appelle à se conformer à son statut de tributaire de l'Empereur, et lui intimant « *Tremblingly obey and show no negligence !* ».[400] Il ignore que sa condescendance n'a d'égal que le mépris éprouvé pour la puissance militaire chinoise par les Occidentaux, débutants leur révolution industrielle. Concentré sur son empire continental, touchant les dividendes de la paix, l'empire Qing a raté le verrouillage du commerce mondial, l'enrichissement et la rapide modernisation militaire de l'Occident. Du choc qui s'annonce, ce sont les Qing qui paieront le plus lourd tribut.

[400] Emperor Qianlong: Letter to George III, 1793, E. Backhouse and J. O. P. Bland, Annals and Memoirs of the Court of Peking (Boston: Houghton Mifflin, 1914), pp. 322--331. Cité par *USC US-China Institute*.

Partie 3 : Contraction maritime et continentale de l'empire au 19ème siècle

Il n'y a plus de déserts. Il n'y a plus d'îles. Le besoin pourtant s'en fait sentir.

Albert Camus, L'Eté.

Introduction : Hubris et fin d'un ordre

> *Les O Rosse* [Russes], *Hong mao* [Hollandais], *et les FaIanki* [Espagnols] *comme les autres Européens viennent à bout de tout ce qu'ils entreprennent, quelque difficulté qu'il y aye ! Ils sont intrépides, habiles, et profitent de tout.* (…) *Si notre gouvernement devient faible* (…) [ils] *feront de la Chine ce qu'ils voudront*.[1]
>
> L'Empereur Kangxi au Père Antoine Gaubil, début du 18ème siècle.

Cette intuition du père de la conquête de Taïwan et du Xinjiang fut prémonitoire. À la période d'expansion impériale qui vit les deux terres être incorporées à l'empire en raison de leur qualité de *« barrières »* stratégiques pour les riches provinces maritimes et continentales chinoises, succède au 19ème siècle une série d'évènements préfigurant leur perte aux profits des puissances étrangères. La défense de Xinjiang et du Taïwan implique alors une prise de conscience par les plus illustres stratèges chinois de la terrible seconde moitié du 19ème siècle, quant à l'importance géostratégique des deux espaces pour l'empire, à leur parallélisme, et à l'interdépendance des enjeux maritimes et continentaux pour la sécurité de l'Empire. Ces phénomènes s'exprimeront avec force par la mise en concurrence des deux enjeux lors du grand débat stratégique de 1874, puis lors des discussions entourant l'élévation au statut provincial des deux territoires.

Mais au final, à une époque de déclin terminal de l'empire Qing, Pékin se trouvera incapable d'assurer *en même temps* la protection de la côte et du continent et devra choisir quel front sacrifier en premier. Malgré les prouesses des soldats, Taïwan comme le Xinjiang se retrouvent à l'aube du 20ème siècle, là sous le contrôle direct du Japon, ici placé sous l'influence tenace de la Russie. De profondeur et de barrière stratégique pour la Chine, leur rôle basculera vers celui de base avancée et de levier de ses adversaires. Les stratèges chinois contemporains, analysant ces évènements et liant les enjeux maritimes et continentaux, ont déjà pleinement hérité des représentations de leurs ainés et des craintes d'encerclement de la Chine par les étrangers. Ce sont ces processus, la perte progressive d'influence de l'empire Qing sur Taïwan et le Xinjiang sous la pression étrangère, ses tenants et aboutissants géostratégiques, et les débats quant à la défense maritime et continentale à la Cour Qing pour contrecarrer ce glissement, que nous proposons de revisiter dans cette partie. Tentatives d'accès et de déni d'accès aux territoires stratégiques du Xinjiang et de Taiwan entre Empire Qing et puissances étrangères s'y succèdent.

---

[1] Antoine Gaubil, *Correspondance de Pékin, 1722-1759*, Librairie Droz, 1970, page 711.

...

Un des principaux enseignements de l'Ambassade Macartney à Pékin de 1792 est de révéler l'écart béant entre les conceptions des Occidentaux et des Qing de leur place dans le monde. Le choc entre l'insistance de la partie chinoise pour que l'Irlandais se plie aux rituels tributaires, et son refus têtu, s'annonçait destructeur. L'hubris d'un empire arrivé à son extension territoriale maximale depuis la conquête en 1760 du Xinjiang tutoyait encore les traditions sinocentriques assimilées par les Mandchous, dans lesquelles les affaires étrangères figurent encore comme le prolongement des relations sociales confucéennes : hiérarchiques et non-égalitaires. Pour les mandarins engoncés dans la croyance en la supériorité de leur civilisation, la Chine représentait la grandeur ; le reste, le petit, l'inférieur.[2] Le non-respect de cet ordre reste puni par l'usage de la coercition et de la force. Les relations étrangères en Chine ne sont pas alors codifiées par l'ordre *westphalien* et le commerce extérieur est synonyme d'affaires barbares. Pékin pense encore être en capacité de jouer de l'attrait de son marché, l'ouvrant et le fermant à sa guise afin de faire miroiter un profit commercial aux étrangers cupides, les amadouant et stabilisant ainsi la frontière. En cas de menace, le bréviaire stratégique chinois indique de jouer les barbares les uns contre les autres en s'alliant à un rival de l'adversaire (以夷制夷). À l'époque du système de Canton au début du 19ème siècle, Pékin exige donc encore des Européens qu'ils participent comme feu les nomades à ce rituel aussi antique que rigide. Mais les Mandchous sont autant ignorants de la réelle puissance de l'Occident que de leur propre cécité politico-militaire.

Si le commerce fait alors la fortune des marchands chinois impliqués dans les affaires avec l'Occident (le *Cohong*), le système est pourri par la corruption de l'administration. Sa fin est proche. Une grave dépression commerciale mondiale ruine en 1827 les marchands anglais de Calcutta, et la *British East India Company* (BEIC) cherche un moyen de renflouer ses caisses.[3] Elle se tourne déjà vers l'opium, produit en masse en Inde et dont le Royaume-Uni possède le monopole de la vente en Chine depuis 1773. Le poison devient rapidement la marchandise la plus lucrative du commerce sino-britannique, et la manne attire sans cesse plus de revendeurs illégaux. Le schéma est alors simple : les navires britanniques mouillent à quelques encablures des estuaires chinois, et des relais locaux distribuent la drogue en remontant les rivières, graissant la patte de quiconque se trouve sur leur passage. La vente du poison représente alors un considérable appel d'air financier pour la BEIC, renversant dès 1836 la balance commerciale jusqu'à jour très déficitaire avec l'Empire Qing. L'addiction et le banditisme ravagent dès lors la société chinoise.[4] Les moralistes et libéraux anglais de Londres, fantasmant sur l'ouverture complète du marché chinois, aperçoivent l'intérêt du stupéfiant à cet effet et se bouchent le nez face aux profits monstrueux dégagés par le sale trafic. *« Il était humiliant pour la civilisation occidentale de s'être manifestée à l'Extrême-Orient sous cet aspect »*, en écrit Grousset.[5]

Lorsque Pékin refuse en 1834 au *Foreign Secretary* Lord Palmerston de nouvelles concessions commerciales, les lobbystes anglais commencent une virulente campagne anti-chinoise. Sous

[2] Yen P'ing Hao, "Changing Chinese views of Western relations, 1840-95", dans John K. Fairbank, Liu Kwang-ching, *The Cambridge History of China Volume 11, Late Qing 1810-1911 Part 2*, Cambridge University Press, pp: 70-141 (59).
[3] Frederic Wakeman, "The Canton trade and the Opium War", dans Denis Twitchett, John K. Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10, Late Qing part 1, 1800-1911*, Cambridge University Press, 1978, pages 163-212 (171).
[4] *Ibid*. 172
[5] René Grousset, *Histoire de la Chine*, Histoire Payot, 1942, page 210.

pression, Palmerston cherche un *casus belli* lui permettant de passer en force.[6] La Cour Qing, en plein débat sur la question de l'opium, nomme alors le célèbre moralisateur Lin Zexu (林則徐) Commissaire impérial à la défense aux frontières, à Canton. Sa mission est alors d'agir sur la consommation en réhabilitant les usagers et de se montrer sévère contre les trafiquants, usant de la force si nécessaire.[7] Sa perception des Européens est embuée de clichés : carotte, bâton et démonstrations de moralité feraient l'affaire pour ramener ces *« barbares »* dans le droit chemin. Il estime leurs navires trop grands pour entrer dans les estuaires et les Occidentaux incapables de débarquer : *« Le soldat barbare ne sait pas utiliser ses poings et son épée. Ses jambes étant trop solidement ficelées de tissu, il lui est bien peu commode de s'étirer. S'il vient à terre, il est évident qu'il sera très encombré ! Par conséquent, sa prétendue puissance peut être contrôlée sans difficulté ».*[8] En juin 1839, l'imprudent détruit au grand jour plusieurs stocks d'opium de la BEIC. Les marchands britanniques jubilent : la guerre est votée à Londres.

La supériorité navale britannique est écrasante et la victoire facilement obtenue, les escadres remontant sans difficulté la côte chinoise et le Yangtze. Le traité de Nankin, signé en 1842, ouvre au commerce cinq ports, contraint les Qing à verser d'importantes indemnités à Londres, à qui est aussi cédée l'île de Hong Kong. Le commerce de l'opium est légalisé… La Cour ne dépêche aux négociations que des fonctionnaires de sous-rang incompétents, afin de ne pas s'abaisser à négocier directement avec les *« barbares ».* Ils tentent de flatter leur égo, à défaut de substance ou de désir d'honorer leurs engagements. Mais derrière ces oripeaux, bellicosité et mépris envers les Européens sont la règle. L'un des plénipotentiaires chinois en dit, *« Les barbares anglais ayant été amadoués, les barbares français et américains sont venus cette année. Je les ai traités de manière à les mettre en belle humeur ! Nés et élevés en pays étrangers, ils sont incapables de comprendre les choses de l'Empire du Milieu. (…) Il est inutile d'éclairer leur stupidité ! ».*[9] L'Empire payera cher cette myopie. Le Traité de Nankin est déjà le second *« traité inégal »* signé entre les Qing et une puissance étrangère[10], le premier ayant été conclu en 1835 avec le Khanat de Kokand (ch. 6). Ils ne sont que les premiers d'une longue série.

Sur le papier, la Chine abordait pourtant la guerre de l'opium dans sa meilleure forme. Jamais son territoire n'avait été aussi grand, et sa population aussi nombreuse. Moins d'un siècle plus tôt, après avoir pris Taïwan, elle mettait à genoux les Dzoungars en Asie centrale et s'adjugeait l'immense territoire du Xinjiang. Mais que s'est-il donc passé ? Comme on l'a vu dans la partie précédente, la faiblesse chinoise prend en bonne partie sa source dans la période de relative paix que l'Empire Qing traversa entre 1760 et 1840.[11] Au contraire d'une Europe alors en pleine révolution industrielle et dont l'énergie est galvanisée par une histoire militaire aussi récente que houleuse, l'Empire Qing constitue à la fin des années 1830 un empire *suffisant*, innovant peu et incapable de répondre à un tel défi. *« C'est le rythme même de l'histoire chinoise que les lignées impériales, à la suite de deux ou trois générations d'hommes de valeur, tombent dans*

---

[6] Wakeman, "The Canton trade and the Opium War", dans Twitchett, Fairbank, *The Cambridge History of China – Volume 10, op. cit.* 175.
[7] *Ibid.* 185.
[8] Kuo, Pin-chia. A critical study of the first Anglo-Chinese war, with documents. Shanghai: Commercial Press, 1935. Document cité par *Ibid*. 192.Traduction en français de l'auteur.
[9] Tel que cité dans Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 211
[10] Manière chinoise d'appeler les concessions arrachées, par un mélange de diplomatie et de force militaire, à la Chine par l'Occident, les Russes et les Japonais principalement.
[11] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit*. 551. Et Tonio Andrade, *The Gunpowder Age*, Princeton University Press, 2017.

l'abâtardissement », écrit René Grousset au sujet des descendants de Qianlong.[12] *« L'ancien ordre va mener un combat d'arrière-garde, perdant du terrain lentement mais sûrement, les désastres se succédant les uns aux autres, jusqu'à ce que la supériorité chinoise sur les étrangers, le pouvoir central de l'empereur à Pékin, l'orthodoxie régnante du confucianisme, et l'élite dirigeante des mandarins soient tour à tour affaiblis et détruits »*, résume Fairbank.[13] Commence ainsi dans l'historiographie de la RPC le *« siècle d'humiliation »*, ne se terminant qu'en 1949 par la victoire des forces de Mao Zedong sur celles de Chiang Kai-shek. Pour l'heure, la seconde moitié du 19ème siècle correspond à une cascade de désastres stratégiques pour l'Empire Qing, qui perdra des millions de kilomètres carrés de territoires au profit des puissances avant de s'effondrer sous la double pression étrangère et nationaliste chinoise.

Cette faiblesse, en ce qui nous concerne, est surtout celle d'une marine incapable de résister aux vaisseaux occidentaux comme naguère dans le détroit de Taïwan. Or c'est bien de la mer que la menace surprend cette fois les Chinois. C'est que les campagnes du Xinjiang et la hausse de l'instabilité dans l'empire avaient détourné l'attention des mandarins d'un enjeu maritime considéré comme bénin, tout au contraire de la trajectoire suivie en Europe. Endormis sur leurs lauriers depuis la prise de Taïwan, touchant les dividendes de la paix, les Chinois n'innovent plus en matière navale et leur force est à peine suffisante pour se protéger de la piraterie, tandis que les Occidentaux prennent le contrôle du commerce. Corruption, népotisme, passivité et incompétence sont aussi légion parmi les garnisons médiocres des étendards verts chargées de la défense côtière. Leurs *paotai*s sont alors obsolètes pour contrer l'artillerie des vaisseaux occidentaux, à la portée et la précision très supérieures. L'écart en 1840 est donc béant avec la flotte britannique, en nombre, mécanisée, bien entraînée, et taillée pour la navigation hauturière.

Dans ce *« siècle d'humiliation »*, Taïwan et le Xinjiang occupent une place de choix tant les deux territoires furent l'objet de luttes entre les étrangers et les Qing. Les seconds prendront enfin, mais trop tard, conscience de leur importance géostratégique sans égale et du parallélisme des menaces continentales et maritimes dans la sécurité de la Chine. Il faudra cependant des décennies à une minorité d'élites chinoises souvent isolées et rivales les unes des autres pour prendre la pleine mesure de ces changements, et tenter d'apporter des solutions, palliatives, à la défense de ces territoires et au retard militaro-technologique chinois. Leur action nous ramène directement aux îles et déserts conquis aux siècles précédents par Kangxi et Qianlong.

[12] Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 210.
[13] John K. Fairbank, "Introduction: The Old Order", dans Twitchett, Fairbank, *The Cambridge History of China – Volume 10, op. cit.* pp: 1-34 (3). Traduction en français de l'auteur.

Chapitre 5 : Taiwan, la perte de la barrière maritime de l'empire (1840-1895)

Du temps, de la constance, Formose en toute souveraineté, la politique appuyée de la force, la Chine subit le joug de l'Europe »

Vice-Consul de France Vieillard. Canton (Empire Qing), 1784.[14]

Le retour de l'Occident sur l'île (1840-1870)

Bien que La Pérouse y aurait posé le pied le 27 avril 1787 pour éviter un mauvais coup de grain[15], Taïwan ne fut que très peu visitée par les Européens au 18ème siècle.[16] Mais les choses allaient vite évoluer, ces derniers apprenant bientôt la fragilité de son contrôle par les Qing, limité à l'ouest de l'île. L'île, doucement, revenait sur les cartes stratégiques. Le Vice-Consul de France à Canton Vieillard, auteur d'un important mémoire dont on discutera plus bas, estima déjà en 1784 qu'une prise de l'île serait aussi aisée que profitable pour le commerce.[17] La BEIC recommanda pareillement au gouvernement britannique de l'annexer dans les années 1830.[18] En 1840, le cartographe et linguiste William Huttmann considérait déjà dans une lettre à Lord Palmerston qu'occuper l'est de Taïwan fournirait une base idéale pour contrôler le commerce maritime vers la Chine.[19] De telles convoitises, même si exprimées en vain, nous ramènent aux considérations de Shi Lang qui avaient présidé à l'occupation de Taïwan à la fin du 17ème siècle.

La première manifestation militaire des Occidentaux à Taïwan depuis le départ des Hollandais en 1661 se manifeste par un épisode sordide mettant aux prises autorités locales Qing et flotte britannique. Le *Nerbudda*, bâtiment de transport britannique lève l'ancre de Hong Kong en septembre 1841 avec 274 âmes à bord. Mais au large de Keelung, le navire est démâté par un coup de gain et heurte un récif. Le navire abandonné, les marins sont emprisonnés par les Qing à Tainan. Le capitaine du *HMS Nimrod*, arrivant en rade de Keelung le 19 octobre, offre alors cent dollars par tête de rescapé. Mais lorsqu'il append leur incarcération, il bombarde le port avant de refaire cap sur Hong-Kong. Entretemps, les autorités à Taïwan font défiler en public les naufragés avant de les faire décapiter. Des 300 marins, seuls onze survivent. Ce n'est qu'en novembre 1842 que Sir Henry Pottinger, alors administrateur de Hong-Kong, apprend la vérité. C'est que la Cour Qing avait été abusée par les rapports transmis par les commandants de la

[14] Voir l'imposant travail de Stéphane Corcuff, « Le 'Mémoire sur Formose' du Consul de France Vieillard de 1784 et la géopolitique du détroit de Taiwan au XVIIIème siècle », *International Conference on History and Culture of Taiwan*, Taipei 2006.
[15] Voir Jean François de Lesseps, *Voyage de Laperouse*, Club des libraires de France, Paris, 1831, pages 229-231. Référence citée dans Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 117.
[16] Davidson, *The Island of Formosa, op. cit*. 103.
[17] Stéphane Corcuff, « Le 'Mémoire sur Formose' du Consul de France Vieillard de 1784 et la géopolitique du détroit de Taiwan au XVIIIème siècle », *International Conference on History and Culture of Taiwan*, Taipei 2006. Corcuff souligne que si Vieillard ne s'est probablement pas rendu à Taïwan, il sème le doute une ou deux fois dans son exposé. Se référer à la sous-partie de ce chapitre sur la guerre franco-chinoise pour quelques détails.
[18] Davidson, *The Island of Formosa, op. cit*. 171.
[19] "Huttman to Palmerston", January 27, 1840 (Great Britain Foreign Office, China, Microfilm 17/41. Document mobilisé par Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 90.

garnison taïwanaise, Ta-hung-ah et Yao Ying, qui pour se faire bien voir de leurs supérieurs, ont présenté le massacre comme le résultat d'une bataille navale à la loyale. Ils seront exfiltrés en 1843 vers le Sichuan et le Xinjiang afin de les soustraire à la vengeance des Britanniques...[20]

La multiplication des cas d'échouage sur les côtes taïwanaises signale le retour de l'île dans la géopolitique régionale. Entretemps, son contrôle par les Qing n'a cessé de décliner. Violence et instabilité se sont aggravées sur une île surpeuplée et à l'administration corrompue. La piraterie nourrie par la pauvreté occasionne un fort déclin du commerce interdétroit, passant de 150 000 tonnes en 1820 à 40 000 vers 1840. [21] Ces conditions sont favorables au retour des marchands occidentaux, guère impressionnés sur leurs vapeurs par les frères de la côte et leurs jonques. Les *steamers*, alors capables d'emporter de grandes quantités de marchandises, prennent ainsi vite le relais dans le détroit de Taïwan. Alors que mille jonques en moyenne jettent l'ancre annuellement à Taïwan au début du 19ème siècle, elles ne sont plus que 150 en 1850.[22] L'usage de l'opium se répand dans la société taïwanaise tandis que la BEIC s'intéresse au sucre et au charbon taïwanais, deux denrées alors de très grande qualité et exportés bientôt vers l'Europe, la Californie, le Japon... Entretemps, les ports de Tamsui et de la future Kaohsiung prennent de plus en plus d'importance, la lagune de Tainan ayant longtemps servi d'abri pour les navires marchands étant ensablée et mal adaptée à de tels tirants d'eau. Il faut dire que l'un et l'autre des deux nouveaux ports possédaient des attributs exceptionnels, formant des anses naturelles capables d'accueillir des navires plus grands, et protégés des vents du large par les montagnes.[23]

L'actualité taïwanaise télescope la seconde guerre de l'opium (1856-1860). En 1850, Xianfeng, incapable et ignorant du monde extérieur, monte sur le trône. Démuni pour enrayer la série de catastrophes (Taiping, famines, inondations, guerres) qui s'abattent sur la Chine durant son court règne (1850-1861)[24], il provoque Londres et Paris en désavouant le Traité de Nankin. Les hostilités débutent en 1858 et se déroulent en deux temps. D'abord, les forces anglo-françaises imposent de nouveaux accords commerciaux et l'installation d'une ambassade en bonne et due forme à Pékin (Traité de Tianjin), c'est-à-dire une égalité formelle avec les Qing brisant les prétentions chinoises à un statut supérieur. Le refus de Pékin de les appliquer occasionne une seconde opération en 1860, au terme de laquelle les termes exigés par la Convention de Pékin sont bien plus durs.[25] Les troupes anglo-françaises quittent Pékin en laissant derrière elles les ruines fumantes du Palais d'été, merveille de l'Extrême-Orient, *« ce que la civilisation fit à la barbarie »* condamne alors Victor Hugo.[26] La Chine, à défaut d'accepter des relations à égalité avec l'Occident, est contrainte en 1860 d'entrer dans un sévère rapport d'inégalité avec lui.

Ces nouveaux traités signifient l'ouverture de Taïwan au commerce extérieur, et le retour en force de l'influence étrangère dans l'île. D'abord, seule la Grande-Bretagne décide d'ouvrir un

[20] A noter qu'en mars 1842, un autre transport, le *Ann*, s'échoua à Daan près de Changhua (ouest). Voir Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 9.
[21] *Ibid*. 82
[22] *Ibid*. 75.
[23] Liao Dezong [廖德宗], « Recherche sur les forts de Dagou et Dapingding et l'ancienne piste militaire sous la dynastie Qing [清代打狗大坪頂砲台及軍事古道考證] », *Kaohsiung Historiography*, Vol. 5, No. 3, 2015.
[24] John K. Fairbank, "The Creation of the Treaty System", dans Twitchett, Fairbank, *The Cambridge History of China – Volume 10, op. cit.* pp: 213-263 (244).
[25] Voir Fairbank, "The Creation of the Treaty System", dans Twitchett, Fairbank, *The Cambridge History of China – Volume 10, op. cit.* 249-257. Et Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 211-2.
[26] La célèbre lettre de Victor Hugo au capitaine Butler, britannique. 25 novembre 1861.

consulat à Taïwan, à Tamsui en 1860 avant d'en changer pour Kaohsiung en 1864.[27] Si leur première mission est commerciale, aider les firmes étrangères à s'implanter dans l'île (Jardine, Matheson & Co…), ils remplissent aussi un rôle sécuritaire, représentant le pavillon britannique et habilités à appeler les canonnières pour ajouter à la persuasion des hommes d'affaires et des missionnaires.[28] Être nommé dans la tropicale et isolée Kaohsiung (ou Takou à l'époque 打狗) est considéré au *Foreign Office* comme une mise au placard. Ses diplomates se conjuguent bien à l'atmosphère hors-la-loi de l'île. John Gibson, vice-consul britannique évacué du continent après un conflit avec des marchands chinois, fait ainsi bombarder Anping en 1868 après une sombre dispute avec le *Taotai* (道台). Il est prestement démis de ses fonctions puis meurt dans l'indifférence à Xiamen, consumé par la dépression.[29] La même année, deux aventuriers, l'un prussien (James Milisch) et l'autre anglais (James Horn), bâtissent un fortin du côté de Su'ao (nord-est) à la limite du contrôle territorial effectif Qing, enrôlant des paysans à leur service. Éconduits autant par les Occidentaux que les Qing, ils auraient pu devenir le pendant maritime de Josiah Harlan, homme d'armes américain et brièvement prince d'opérette en Asie centrale…

Ces desperados côtoient les missionnaires, ouvrant des écoles et faisant la démonstration de leurs aptitudes médicales afin d'attirer de nouvelles ouailles. C'est un échec comme ailleurs en terre de culture chinoise. Mais ils se rendent utiles en extrayant quantité de dents infectées des chiqueurs de noix de Bétel, une addiction commune à Taïwan. Pour ne pas ajouter aux procès en sorcellerie à leur égard, la dent pourrie est rendue au patient…[30] Entre influence étrangère et monde chinois, Taïwan entra là dans le système-monde. Le commerce de l'opium, du camphre, sucre et thé explose entre 1860 et 1890, enrichissant les marchands occidentaux et la nouvelle bourgeoisie locale de Dadaocheng (ouest de Taipei), Tamsui, Tainan, Kaohsiung et Keelung.[31] Le riz taïwanais, avec ses nombreuses récoltes annuelles, est massivement exporté vers le continent. À vrai dire, la faiblesse du contrôle impérial permet une modernisation plus rapide que sur le continent. L'enrichissement de Taïwan et les desseins étrangers devaient bientôt faire prendre conscience à la Cour Qing que l'île, loin d'être un fardeau, devenait de plus en plus importante à la sécurité et à la prospérité de l'interface maritime chinoise.

Comme par le passé, l'attractivité de Taïwan continue à attirer les migrants du continent. Mais cette fois, grâce au dynamisme de son économie, le nombre de conflits entre Hans faiblit et la société se stabilise. L'urbanisation progresse, la notabilité locale naissante prenant comme modèle la bonne société du sud-est de la Chine d'où elle était originaire.[32] L'ouverture de nouvelles terres continue dans un sens sud-nord, puis ouest-est, les migrants investissant de plus en plus les étroites plaines du nord de Taïwan (Miaoli, Hsinchu, Taipei, Keelung…), terrassant les abords des montagnes pour y cultiver le thé. En 1811, 70% des Hans habitaient le sud, et seuls 30% le centre et le nord. Cette proportion passe à 43% et 57% en 1893.[33] La colonisation du nord-ouest ne se fait pas sans heurts car elle viole la vieille séparation entre territoires Hans et aborigènes du siècle précédent. Réaliser ainsi la vision de feu Lan Dingyuan en *« ouvrant la*

[27] Réouverture d'un second consulat à Tamsui en 1878… Les deux consulats, d'architecture coloniale d'inspiration victorienne, ont été de nos jours rénovés et sont visitables, leur commune localisation sur un promontoire est remarquable en offrant une vue d'ensemble des ports juste au-dessus des quais.
[28] Tsai, "*Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 109-111.
[29] Robert Gardella, "From Treaty Ports to Provincial Status, 1860-1894", dans Rubinstein, Murray A, *Taiwan : A New History*, ME Sharpe, 1999, pp. 163-201 (168).
[30] *Ibid*. 170.
[31] *Ibid*. 170-183.
[32] *Ibid*. 179.
[33] *Ibid*. 177.

frontière » nécessitera dans les années 1870 l'usage de la force.[34] Nous y reviendrons plus bas pour l'étroite connexion entre ce conflit et les enjeux de défense maritime.

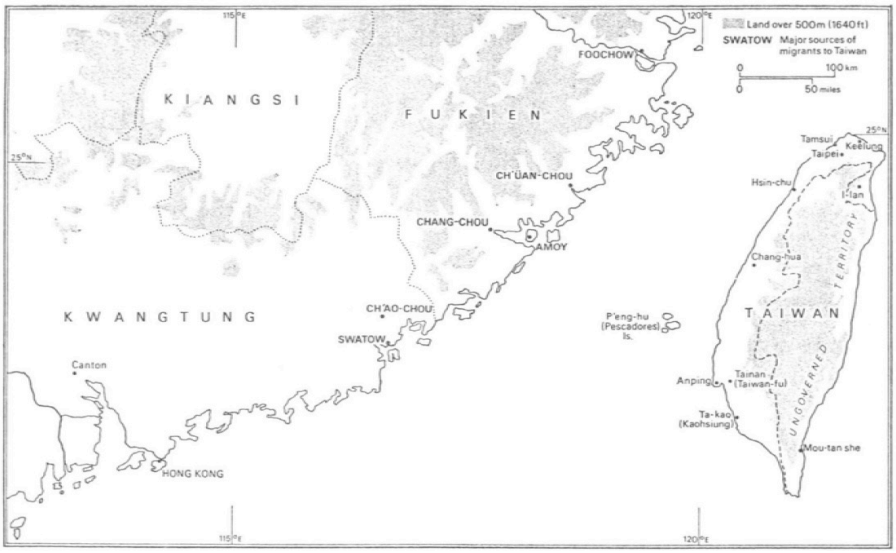


Figure 22 Carte représentant la frontière de la juridiction Qing sur Taïwan, et les principales localités d'immigration vers l'île sur le continent. Source.[35]

Naufragés et convoitises coloniales (1850-1874)

Ce sont les étrangers et non les Qing qui redécouvrent les premiers le potentiel stratégique de Taïwan. Les incursions américano-japonaises à Taïwan des décennies 1860 et 1870 ont le point commun de s'y être matérialisées en réaction à des massacres sur les côtes de l'île de leurs nationaux naufragés commis par des aborigènes. Si Pékin décline toute responsabilité dans ces drames, prétextant que les tribus et l'est de l'île n'entrent alors pas sous sa juridiction, la mise en doute de sa souveraineté sur cette partie de Taïwan par d'astucieux diplomates occidentaux et japonais, couplée à une tentative ratée de colonisation japonaise de l'île dès 1874, alertera plusieurs hauts-fonctionnaires chinois. C'est donc là le point de départ d'une intense réflexion sur les défenses de l'île à partir de 1875, selon les principes émis par Shi Lang deux siècles plus tôt (partie précédente). Cette sous-partie en analyse l'arrière-plan et les sources stratégiques.

Épave et desseins américains

À l'image des Hollandais attirés au 17ème siècle par la position géographique idéale de Taïwan pour contrôler les routes commerciales maritimes, la BEIC se montre dès les années 1830 intéressée par une prise de contrôle de l'île. L'*Union Jack* flottant dès 1840 sur Hong Kong,

[34] Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 214.
[35] Kuang Ching-liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* pp. 202-273 (259).

dont la position au débouché de la rivière des perles était imbattable du point de vue commercial, ce plan ne sera jamais réalisé. Mais ce précédent aurait pu mettre la puce à l'oreille des stratèges chinois. À partir des années 1850, toutes sortes de pavillons se croisent en effet dans les eaux taïwanaises : britanniques certes mais aussi français, prussiens et américains… Aux États-Unis, les rives du Pacifique avaient été atteintes et colonisées. Des villes nouvelles telles que San Francisco ou Portland regorgent d'ambitieux et la *Manifest Destiny* se poursuit sur les flots.

Plusieurs officiers de l'*U.S. Navy* de passage à Taïwan notent alors la fébrilité du contrôle Qing, ses gisements de charbon, et l'excellente position géographique de l'île pour faire le plein avant d'entamer la traversée du Pacifique. Dès 1852, le Commodore Matthew Calbraith Perry (1794-1858), l'homme de l'ouverture du Japon au commerce, considère qu'il serait indispensable à la puissance américaine de disposer le plus tôt possible de ports dans le Pacifique occidental…[36] Il fait envoyer en 1854 deux *Sloop of war*, le *Macedonian* puis le *Supply*, faire des relevés des côtes taïwanaises. Les rapports des capitaines des deux vaisseaux convainquent Perry de la valeur stratégique de l'île. Celui-ci juge alors très opportun d'y établir une base navale, opinion qu'il partage avec le Président Fillmore. Dans le récit de l'expédition Perry, *Narrative of the Expedition of the American Squadron to the China Seas and Japan* (1856), on trouve alors :

> *Cette île importante, bien qu'elle soit nominalement une province de Chine* [sic.][37]*, est pratiquement indépendante. La situation des autorités impériales est très précaire et leur pouvoir est limité à des parties isolées de l'île, dont la grande partie est contrôlée par des tribus indépendantes.* (…) *On peut, je crois, supposer sans trop de risque qu'une implantation américaine à Keelung serait considérée avec faveur par les Chinois, en raison* [de la protection offerte] *du port et de ses environs contre les déprédations des nombreux rebelles et pirates qui infestent l'ensemble de l'île et de son littoral. Une communauté florissante d'Américains pourrait s'y établir, contribuant grandement à la commodité de notre commerce sur ces mers.*[38]

Ces vues sont bientôt partagées par un aréopage de diplomates et de marchands américains. Townsend Harris (1804-1878), *businessman* puis consul-général des États-Unis au Japon, note ainsi dans une étude le grand potentiel commercial de Taïwan. Reprenant les arguments de Perry, il suggère au Secrétaire d'État William L. Marcy (1786-1857) d'acheter Formose aux Qing.[39] La proposition, transmise en 1855 au Président Pierce, s'appuie sur plusieurs arguments : 1) obtenir un accès aux ressources naturelles taïwanaises (camphre, charbon, sucre…), 2) faire de Taïwan une porte d'entrée pour le commerce sino-américain et un point de transbordement sur les routes maritimes transpacifiques, 3) constituer un bastion missionnaire pour la propagation

---

[36] Matthew C. Perry, "Correspondence Relative to the Naval Expedition to Japan," S. Ex. Doc. 34, 33 Cong., 2 sess. (1855), 12-14, 80-81, 108-111. Source mobilisée par Thomas R. Cox, "Harbingers of Change: American Merchants and the Formosa Annexation Scheme", *Pacific Historical Review, Vol. 42, No. 2*, 1973, pp. 163-184 (166).

[37] Ce qui constitue à l'époque une assez grossière erreur… Taïwan ne devint province qu'en 1887.

[38] George Jones to M.C Perry, July 22 and 28, 1854, in Narrative of the Expedition of the American Squadron to the China Seas and Japan, 33rd U.S. Congress, 2nd Session, in 3 volumes under House Executive Documents, No. 97, 1856, Vol. 2, 173, 177-78. Document cité par Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 142. Traduction en français de l'auteur.

[39] Cox, "Harbingers of Change", *art. cit.* 166. Harris défendit l'acquisition de Taïwan pour ses attributs commerciaux et énergétiques, notamment grâce à sa production de riz et de charbon à Keelung, dont l'approvisionnement pensait-il ne serait pas obstrué par les aléas politiques chinois (les Occidentaux craignant l'impact de la guerre des Taiping sur le commerce).

de l'influence américaine en Asie, et 4) utiliser l'île comme levier pour l'approfondissement des relations américano-japonaises.[40] Témoignage d'un continu intérêt américain pour l'île…

Le 13 mars 1855, armé de son courage et de l'énergie des hommes ruinés, le Captain Crosby Jr. (1810-1856) appareille sur la *Louisiana* et met le cap sur Hong Kong avec l'espoir de trouver un marché pour le bois d'Oregon. Dans sa correspondance, il rêve d'ouvrir de nouveaux ports au commerce américain. Découragé à Hong-Kong de se rendre au Japon, Crosby visite Xiamen, puis Taïwan accompagné d'un interprète. À Tainan, le *Taotai* fait mine de l'éconduire tout en lui suggérant discrètement de conduire ses affaires à partir de la voisine Kaohsiung, à condition de ne rien signer d'officiel (Taïwan n'est alors pas ouverte au commerce par le traité de Tianjin). Les vœux de Crosby sont exaucés et il s'en vante autour de lui : *« des centaines et des centaines d'acres s'étiraient. La populace semble avoir consacré son attention exclusive à l'agriculture, et vivre de conditions aussi heureuses que confortables »* ![41] Dans sa lettre destinée au Haut-commissaire américain[42] en Chine Peter Parker (1804-1888), il décrit aussi Taïwan comme une plaque tournante commerciale à la position idéale sur les routes maritimes de la Californie à la Chine.[43] Selon Thomas Cox, c'est ce précédent Crosby Jr. qui, de bouche à oreille, catalysera au milieu des années 1850 le retour des marchands occidentaux vers le sud de Taïwan.[44]

Ces années-là, les Américains draguent les approches du port de Kaohsiung pour faciliter les entrées et les sorties des navires commerciaux, y construisent des entrepôts puis un phare. On raconte que la bannière étoilée flotta un moment au milieu de ces installations.[45] Désireux de s'arroger un monopole commercial avec l'île, le marchand Gideon Nye (1812-1888) se tournera vers la mission diplomatique américaine en Chine pour argumenter en faveur d'une annexion de l'île, en instrumentalisant à cette fin la faiblesse du contrôle territorial Qing et la mise au pas des aborigènes massacreurs de naufragés. Il trouve un interlocuteur chez le haut-commissaire américain en Chine Peter Parker, ex-missionnaire habité par le désir de propager la chrétienté chez les païens, qui relayera l'idée à Washington en mélangeant les arguments stratégiques et civilisationnels : *« Je crois que Formose et le monde se porteront mieux si l'île passait sous le contrôle d'une puissance civilisée »*.[46] Derrière, l'idée des marchands américains et de Parker est également de prendre de vitesse les Anglais, très présents du point de vue commercial.

Mais ces idées se perdent vite dans la politique partisane américaine pré-guerre de sécession. Washington ne dispose pas encore d'une marine de guerre puissante et ne se montre pas très intéressée par la conquête d'une terre lointaine, alors que l'achat de l'Alaska fait encore débat.

---

[40] Harris to Marcy, March 24, 1854. USNA: CD, Macao, M-109, R1. Document cité par Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 143.

[41] Document cité par Cox, "Harbingers of Change", *art. cit.* 169. Traduction en français de l'auteur.

[42] C'est ainsi qu'on peut nommer les diplomates occidentaux en poste en Chine avant que les Qing acceptent l'échange formel d'ambassadeur, à l'occidentale.

[43] The Executive Documents, Printed by Order of the U.S. Senate, the Second Session, thirty-fifth Congress 1855-1859, pp. 1214-1215. Document cité par Fan Shiming [范士明], « Les considérations américaines et japonaises sur la position stratégique de Taiwan avant les années 1950 [五十年代以前美、日对台湾战略地位的考虑] », *Recherche sur Taïwan et son histoire* [台湾研究·.历史] *Vol. 4*, 1996, pp. 69-75 (70).

[44] Cox, "Harbingers of Change", *art. cit.* 170. Crosby, de retour à Hong-Kong après un voyage aux Etats-Unis, découvre qu'il a été dépassé par ses concurrents et y décède l'an suivant.

[45] Davidson, *The Island of Formosa, op. cit*. 401.

[46] Parker to Marcy, March 10, 1857, DD, China, reel 15. Document cité par Cox, "Harbingers of Change", *art. cit.* 179. Traduction en français de l'auteur.

Les Britanniques obtiennent en 1857 l'abandon des ambitions américaines sur Taïwan.[47] Parker est bientôt remplacé en Chine par William B. Reed (1806-1876), qui veillera à la neutralité de son pays durant la seconde guerre de l'opium. Les États-Unis professeront leur attachement à l'intégrité territoriale de l'Empire Qing, tout en participant en coulisse aux discussions pour l'ouverture officielle de Taïwan au commerce international via le traité de Tianjin. Washington, par manque d'argent et accaparé par la guerre civile, n'y installera cependant pas de consul.[48]

Mais Taïwan se rappellera vite au souvenir des États-Unis. Le 12 mars 1867, le navire marchand *Rover* heurte des récifs à quelques encablures du cap Eluanbi (pointe sud de Taïwan) avant de sombrer. Les survivants, dont le capitaine Hunt et sa conjointe, sont tués par les aborigènes. Si cet incident est alors presque banal, plus de 150 naufrages de ce type s'étant déroulés sur les côtes taïwanaises depuis 1850,[49] l'affaire allait prendre un tournant aussi nouveau que grave.

Un mousse survit alors aux tueurs et donne l'alerte. Le *Captain* Broad de la *Royal Navy* monte de Kaohsiung une mission de sauvetage, qui tombe elle aussi victime d'une embuscade indigène. C'est à ce moment que le consul des États-Unis à Xiamen[50], le lyonnais naturalisé américain, général et vétéran de la guerre de sécession Charles William Le Gendre (1830-1899), monte sa propre mission de sauvetage. À Tainan le 18 avril 1867, les mandarins lui déclarent que la pointe sud de Taïwan, située en dehors du domaine impérial, serait habitée par de dangereux sauvages et des bandits, et que par conséquent, ceux-ci ne pourraient être tenus responsables de l'attaque du *Rover* ou de lever le petit doigt pour secourir les naufragés... Surtout, ils déclarent que *« les Américains n'ont pas été assassinés en territoire chinois, ou dans les mers chinoises, mais dans une région occupée par des tribus sauvages… qui n'entre pas de fait dans les limites de notre juridiction »*.[51] On demande ainsi à Le Gendre de ne rien tenter. Une telle tirade avait déjà été entendue maintes fois par les Occidentaux. S'appuyant sur la vieille séparation entre territoires *« crus »* et *« murs »*[52]*,* elle permettait aux mandarins corrompus de balayer d'un revers de la main chaque demande d'assistance.[53] Mais pour Le Gendre, homme de loi de formation, ces paroles ne signifièrent rien de moins en langage juridique occidental qu'un abandon effectif de souveraineté par l'Empire Qing sur les deux tiers de l'île : si Pékin s'estimait en incapacité de faire respecter la loi sur ces territoires, rien ne prouvait qu'ils lui appartenaient ou n'empêcherait une autre puissance de se faire justice.[54] La paresse des mandarins se retournait contre eux.

Washington attend cependant plusieurs mois pour lancer une expédition punitive commandée par l'amiral Bell, formée de l'*USS Hartford* et *Wyoming*, avec à leurs bords une compagnie de fusiliers et des pièces d'artillerie. Débarquée dans les environs de Longkiau (moderne Kenting) le 19 juin, la troupe perd plusieurs hommes du fait du feu adverse et des maladies avant de

---

[47] Un autre résumé de cette histoire pourra être consulté dans Fan Shiming [范士明], « Les considérations américaines et japonaises sur la position stratégique de Taiwan avant les années 1950 [五十年代以前美、日对台湾战略地位的考虑] », *art. cit*. 70.

[48] Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 147-148.

[49] Davidson, *The Island of Formosa, op. cit*. 114 et 180.

[50] Fujian, dont dépend administrativement Taïwan.

[51] Tel que cité dans Eskildsen, *Foreign Adventurers and the Aborigines of Taiwan 1867-1874*, Institute of Taiwan History, Academia Sinica, 2005, page 256. Traduction en français de l'auteur.

[52] La séparation entre territoires aborigènes et contrôlés par les Qing vue dans la partie précédente.

[53] Davidson, *The Island of Formosa, op. cit*. 116.

[54] Le vice-consul américain à Hong-Kong Isaac J. Allen ressuscita alors les propositions de Perry et de Parker concernant une prise de contrôle de Taïwan, sans plus de résultat. Voir Isaac J. Allen to William H. Seward, Hong Kong, April 1867, USNA, CD: Hong Kong, M-1 08, R6. Document cité par Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 150 et 151.

rembarquer dans la confusion. Le Gendre, devant l'apathie des Qing, décide alors de s'aventurer personnellement dans les jungles du sud de l'île. À défaut de survivants, il y rencontre le chef de la tribu Koalut, Tokitok. Recevant cordialement son hôte, ce dernier regrette l'incident et lui promet d'assurer la protection des naufragés avant d'exprimer son intérêt pour des relations amicales avec les États-Unis. Les deux années suivantes, il tient parole en accompagnant jusque Kaohsiung les naufragés retrouvés, mais les récompenses financières promises par Le Gendre ne lui arrivèrent jamais : les mandarins avaient vite fait de les empocher à sa place ! Le Consul tient ses interlocuteurs aborigènes en bien plus haute estime que les mandarins dont il méprise la duplicité. Lors d'un autre voyage accompagné d'un photographe et de médecins en 1872, Le Gendre offre à Tokitok des cadeaux dont des revolvers et des carabines et discute de commerce avec lui sans passer par les autorités Qing, autre précédent significatif. Mais cette possibilité ne se matérialisera jamais et les massacres de naufragés continuèrent car Tokitok, bien que sincère, ne disposait pas d'une autorité aussi large que Le Gendre voulut certainement lui prêter.[55]

L'opportunisme japonais déçu

Le sud de Taïwan et le détroit de Luçon sont venteux, surtout à partir de l'automne lorsque la mousson passe au nord. En novembre 1871, une violente tempête fait ainsi rage et pousse un nouveau navire sur les récifs à l'est du cap Eluanbi. Une fois de plus, les malheureux naufragés sont massacrés par des chasseurs de têtes des tribus environnantes… L'Incident de Mudan aura des répercussions plus sévères encore que celui du *Rover*, et changera l'histoire de Taïwan.

L'épisode met aux prises un Japon étrennant son premier mouvement impérial avec un Empire Qing brutalement réveillé de son inertie. Le Gendre, conseiller depuis 1872 auprès de la Cour impériale japonaise, fait profiter son employeur de son expérience des affaires taïwanaises. Prenant bonne note, et pensant ainsi prendre de vitesse une potentielle mainmise occidentale sur Taïwan, Tokyo utilisera Mudan comme prétexte pour remettre en cause la souveraineté Qing sur l'est de l'île et s'y installer de façon permanente. L'affaire, méconnue, renverra les stratèges chinois aux enseignements de Shi Lang quant à l'importance stratégique de l'île pour la sécurité maritime chinoise : Taïwan non ou mal contrôlée peut être utilisée par un rival contre les côtes chinoises... Le changement d'attitude Qing conduira aussi à la modernisation des défenses de l'île avant sa transformation en province en bonne et due forme une décennie plus tard.

L'incident survient dans un contexte houleux au Japon. La restauration Meiji de 1868, un coup d'État suivi d'une brève guerre civile, mettra fin au shogunat, à la domination des Samouraï et à l'isolationnisme de la période Edo (1603-1867). Il s'agit surtout d'une réaction à la pression de l'Occident, les élites japonaises embarquant le pays dans un programme de modernisation autour des concepts de richesse nationale et de puissance militaire (*Fukoku kyōhei* 富国強兵), repris par les réformistes chinois. L'archipel est jusqu'alors assujetti à l'instar de la Chine au système des *traités* par les pays occidentaux, et ses premières poussées impériales hors de ses frontières peuvent être interprétées comme corollaires à ses efforts de s'en débarrasser.[56] De

[55] Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 151-154. Et Davidson, *The Island of Formosa, op. cit*. 117-122.
[56] Robert Eskildsen, *Transforming Empire in Taiwan and East Asia - The Taiwan Expedition and the Birth of Japanese Imperialism*, Palgrave Macmillan, 2019, page 3.

l'habillage de tous les jours à la conduite des relations internationales, les Japonais reprennent les codes de l'ouest. Ce *« mimétisme impérial »* selon l'expression de Robert Eskildsen conduit bientôt leurs officiers de marine, souvent des anciens samouraïs, vers les eaux taïwanaises.[57]

Sous ses dehors isolationnistes, le Japon n'était pas resté immobile. Depuis plusieurs décennies, des intellectuels tels que Sakuma Shozan (1811-64) s'intéressaient aux questions de sécurité maritime et de technologie militaire occidentale, dont il recommandait l'adoption par sa patrie. Il fut rejoint dans ce constat par Hotta Masayoshi, haut fonctionnaire, considérant en 1857 que *« la puissance militaire prend sa source dans la richesse nationale, et que cette richesse ne peut se créer sans commerce »*.[58] Ces accents mahaniens et proto-expansionnistes se retrouvent chez Yoshida Shoin (1830-59), déclarant de façon prémonitoire, *« Profitant d'occasions favorables, nous nous emparerons de la Mandchourie et ferons face à la Russie ; en reprenant la Corée, nous surveillerons la Chine ; en prenant les îles au sud, nous avancerons vers l'Inde »*.[59] Même si Taïwan était sortie des desseins japonais depuis Hideyoshi (17ème) et la première carte de l'île ne fut imprimée au Japon qu'en 1849,[60] l'intérêt pour l'île reprend son envol après l'expédition Perry. Yoshida abordera l'importance stratégique de Taïwan et de la première chaîne d'îles dans ses productions.[61] Shimazu Nariakira, seigneur féodal fasciné par l'Occident, est également noté dans les sources chinoises pour avoir suggéré de prendre Taïwan et le Fujian aux Qing.[62]

Charles Le Gendre, ayant pris congé du Département d'État, est embauché sur le conseil du représentant américain Charles DeLong comme conseiller diplomatique par Soejima Taneomi (1828-1905), ministre des affaires étrangères du Japon. En octobre 1872, l'ex-consul arrive à Yokohama.[63] Brouillé avec les Qing, considérant leur déni de responsabilité dans les malheurs des naufragés comme un défaut de souveraineté sur les terres aborigènes de Taïwan, Le Gendre partage ses analyses avec Soejima. Il lui dit que 2000 hommes suffiraient pour prendre l'île.[64] Soejima écrit quelques instants plus tard, *« je suis convaincu qu'il serait possible d'obtenir la partie sud de Taïwan par la négociation (…). Pour tout prendre, nous devrons peut-être recourir à la force* (…). *Si nous prenons le sud maintenant, je pense que je pourrai obtenir le reste d'ici quatre ou cinq ans »*.[65] La même année une délégation se rend à Pékin demander des comptes sur le massacre des naufragés, présentés comme des sujets japonais. Les Qing, qui considèrent les Ryükyü comme un royaume tributaire, refusent de payer quelque réparation que ce soit, se demandant de quel droit Tokyo se mêlait de cette affaire. Ils s'empressent de resservir à la délégation japonaise l'argument paresseux présenté à Le Gendre cinq ans plus tôt concernant leur non-juridiction sur les aborigènes coupables du crime.[66] C'est ce qu'attendait Soejima.

Pour les mandarins étrangers au droit international, s'absoudre de toute responsabilité dans le sort des naufragés constitue une solution facile pour s'épargner les dépenses liées au maintien de l'ordre sur la côte est de Taïwan. Mais ils prêtent ainsi le flanc à la manipulation de Tokyo.

---

[57] *Ibid*. Tout le livre revient très en détails sur cet évènement.
[58] W. G. Beasley, *Japanese Imperialism, 1894-1945*, Oxford University Press, 1991, pages 28-9.
[59] Document cité par *Ibid*. 29. Traduction en français de l'auteur.
[60] Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 163.
[61] *Ibid*.
[62] L'homme est cité dans Fan Shiming [范士明], « Les considérations américaines et japonaises sur la position stratégique de Taiwan avant les années 1950 [五十年代以前美、日対台湾战略地位的考虑] », *art. cit*. 71.
[63] Eskildsen, *The Taiwan Expedition and the Birth of Japanese Imperialism*, *op. cit*. 74.
[64] Wachman, *Why Taiwan? Geostrategic rationales for China's territorial integrity*, *op. cit*. 62.
[65] Document cité par *Ibid*. Traduction en français de l'auteur.
[66] Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 209.

Jamais depuis les Zheng une puissance adverse n'avait défié le contrôle Qing de l'île. C'est qu'à Tokyo, les officiers de la marine et de l'armée rivalisent de bellicosité et exigent qu'une expédition punitive soit dépêchée à Taïwan. Sinon, ces derniers signalent qu'ils se passeront de l'aval du cabinet, ce qui met Soejima sous pression. Pour ménager leur sensibilité, il déclare :

> *Dans la planification de cette expédition, j'ai trois choses à considérer. La première est que les puissances étrangères convoitent Taïwan depuis de nombreuses années. La deuxième est que la Chine ne contrôle que la moitié de l'île alors qu'elle professe la posséder en entier. La troisième est que les sauvages de Taïwan, du fait de leur nature bestiale, ne respectent que la victoire et ne concèdent la défaite qu'une fois morts. J'insiste pour aborder ces trois problèmes sous l'autorité du Ministère des affaires étrangères avant de,* m'appuyant sur votre force, prendre cette terre et en faire la nôtre, pacifiant ainsi pour toujours les portes sud de l'empire.[67]

En fait, et même si l'entreprise échouera, cet objectif expansionniste de Tokyo est clair dès 1874, Robert Eskildsen en ayant rassemblé *« d'abondantes et irréfutables »* preuves.[68] C'est qu'à l'époque Soejima ne souhaite pas voir d'autres puissances que le Japon occuper Taïwan, ce qui aurait pu mettre en péril les approches maritimes du Japon. Car dès lors que la mainmise Qing sur l'île était si faible et que des diplomates américains se pressaient de le lui annoncer, qu'est-ce qui exactement empêcherait les puissances occidentales de doubler Tokyo ? Envisager une colonisation rapide de Taïwan, pense alors Soejima, aurait le mérite de préempter ce risque.[69]

Soejima prend donc la route de Pékin en 1873, officiellement pour ratifier le traité commercial de 1871[70], officieusement pour sonder l'attitude des Qing quant à un possible coup de force à Taïwan. Pour ce faire, le ministre japonais jette le pavé ryukyuan dans la mare pékinoise, présentant l'affaire des naufragés d'alors comme l'assassinat de sujets japonais perpétré sur un territoire non-contrôlé par les Qing. Le problème présenté de cette manière, il estimait le Japon dans le droit de se faire justice, un prétexte pour avancer vers l'annexion des Ryükyü et de Taïwan. Soejima rompt ainsi l'ambiguïté du statut des premières*[71] et menace la Chine d'une action militaire sur ce qu'elle considère, malgré ses bévues, constituer ses côtes. Ses subalternes Yanagihara Zenko and Tei Ei-nei présentent la machination au *Zongli Yamen* (總理衙門)[72] :

---

[67] Tei Einei, comp., "Soejima taishi tekishin gairyaku," in Meiji Bunka Kenkyūkai, ed., *Meiji bunka zenshū (7): gaikō hen* (1928; Tokyo: Nihon Hyōronsha, 1992), 64–65. Document cité par Eskildsen, *The Taiwan Expedition and the Birth of Japanese Imperialism*, *op. cit*. 73. Traduction en français et surlignage de l'auteur.

[68] *Ibid*. 8

[69] Voir *Ibid*. 13. Eskildsen a étudié à fond cette idée de colonisation préemptive japonaise, en lien avec le risque d'une occupation de Taïwan par des puissances occidentales.

[70] Désireux en 1870 à l'instar de l'Occident d'ouvrir des relations diplomatiques avec Pékin, les Japonais essuyèrent un refus de la part d'un Empire Qing considérant déshonorant de s'abaisser à toute sorte d'égalité avec l'ancien tributaire des Ming. Pékin n'accorda à Tokyo qu'un traité commercial en 1871. Voir Hsu, "Late Ch'ing Foreign Relations", dans Fairbank, Liu, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 85.

[71] *Le statut politique des Ryükyü est alors compliqué. Royaume indépendant mais tributaire de la Chine depuis 1372, l'archipel entra pourtant dans une relation similaire avec le domaine de Satsuma japonais (l'un des domaines féodaux les plus puissants du Japon) en 1609. Petit à petit, le Japon exerça une influence politique de plus en plus forte sur le petit royaume tout en maintenant les apparences de son indépendance. Il ne dit jamais rien à Pékin, afin de ne pas remettre en question le statut de tributaire à la Chine des Ryükyü et ainsi taxer discrètement leur commerce. S'il est probable que les Qing s'en aperçurent, ils laissèrent faire. C'est ensuite en prenant appui sur l'Incident de Mudan que Tokyo prit le contrôle effectif des Ryükyü, et s'en servit pour avancer une première fois vers Taïwan. Voir Wachman, *Why Taiwan? Geostrategic rationales for China's territorial integrity*, *op. cit*. 60-61. Et Hsu, "Late Ch'ing Foreign Relations", dans Fairbank, Liu, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 86.

[72] Le proto-ministère des affaires étrangères en charge des affaires occidentales créé en 1861 par le prince Gong et Wenxiang.

Le gouvernement japonais a l'intention d'envoyer dans un futur proche une expédition punitive contre [les coupables du massacre des naufragés, présentés comme des sujets japonais]. *Étant donné que la zone aborigène est* adjacente* *au territoire contrôlé par le gouvernement chinois, notre ambassadeur crut bon de vous en informer afin de ne pas causer de gêne à votre territoire ou de suspicion de nature à endommager les relations pacifiques entre nos deux empires.*[73]

*Implicitement, ils veulent dire *étrangère* au territoire chinois…

Le *Zongli Yamen* répond sans surprise selon ses anciennes habitudes : les Ryükyü étant un royaume tributaire de la Chine *« depuis plusieurs siècles »* et Taïwan un territoire Qing, l'assassinat de Ryukuyans par des aborigènes ne concerne en rien Tokyo.[74] Il réitère aussi que Pékin n'interfère pas dans les affaires des aborigènes dits *« crus »* et donc que les Qing ne peuvent être tenus responsables de l'incident.[75] Les diplomates japonais répètent que les résidents des Ryükyü sont en réalité de bons sujets japonais et soulèvent une contradiction : comment Pékin peut-il *à la fois* déclarer le sud de Taïwan comme son territoire tout en affirmant ne pas contrôler ses habitants et en refusant d'assumer la responsabilité de leurs actes ?[76]

Selon Alan Wachman, seuls les Japonais auraient gardé une trace écrite de ces passes d'armes diplomatiques. Au terme des pourparlers, et même si ce n'est certainement pas toute la vérité, Soejima écrit dans son rapport du 19 juin 1873 au premier ministre que le *Zongli Yamen* aurait reconnu que *« le contrôle politique chinois ne s'étendait pas à la zone aborigène de Formose et que les aborigènes vivaient en dehors des limites de la civilisation chinoise »*.[77] Que cela soit vrai ou non, il en conclut que Pékin ne s'opposerait ni au projet d'expédition à Taïwan, ni même à la souveraineté du Japon sur les Ryükyü, c'est-à-dire un véritable blanc-seing.[78] Les auteurs chinois voient dans cette stratégie usant *« principalement la force militaire et accessoirement la diplomatie »* la première expression de l'expansionnisme japonais en Asie.[79]

La même année, plusieurs espions japonais se rendent à Taïwan pour explorer les territoires aborigènes. Selon Edskilden, ils s'y démarquent autant par l'ambition que par l'amateurisme. Ce n'est en effet pas que le sud de Taïwan, mais l'entièreté de la côte est qui est ciblée. L'objectif est d'y installer des têtes de pont pour coloniser l'ensemble de la côte de Suao au nord-est à Fangliao au sud.[80] Mais ce plan reste trop abstrait et les Japonais mal préparés au terrain. Parmi les récits d'explorateurs consultés par Edskilden figure celui d'un major de l'armée impériale, Kabayama Sukenori, ancien samouraï et futur gouverneur général de… Taiwan. Débarqué à Kaohsiung et vêtu à l'occidentale, l'homme ne passe pas incognito.[81] Pressé, il se fait repérer en demandant un accès au territoire indigène. Kabayama reconnait immédiatement le potentiel portuaire de Suao (constituant aujourd'hui une base navale taïwanaise très convoitée par Pékin).

---

[73] Shi Shin Nikki, Japanese Foreign Ministry, ed. *Nihon Gaiko Bunsho*, VI, Tokyo : 1936, 178. Document cité par Wachman, *Why Taiwan? Geostrategic rationales for China's territorial integrity*, *op. cit*. 62. Traduction en français et surlignage de l'auteur.
[74] Hsu, "Late Ch'ing Foreign Relations", dans Fairbank, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 87.
[75] Wachman, *Why Taiwan?, op. cit*. 63.
[76] Rappelons que selon Wachman seuls les Japonais ont gardé une trace écrite de ces échanges diplomatiques. *Ibid*. 63.
[77] *Nihon Gaiko Bunsho*, VI. Document cité par Ibid. Traduction en français de l'auteur.
[78] Ibid.
[79] En chinois : 以軍事手段為主，外交手段為輔. Voir Fan Shiming [范士明], « Les considérations américaines et japonaises sur la position stratégique de Taiwan avant les années 1950 [五十年代以前美、日對台灣戰略地位的考慮] », *art. cit*. 171.
[80] Le terme est d' Eskildsen. Voir *The Taiwan Expedition and the Birth of Japanese Imperialism*, *op. cit*. 14.
[81] Davidson, *The Island of Formosa, op. cit*. 208.

Puis il retrouve à Liangkiau (sud) ses camarades Kodama et Mizuno. Pour préparer l'expédition, ils y espionnent les aborigènes, leur nombre et leurs armements. La baie de Kwaliang (*a priori*, la plage de Nanwan) leur paraît présenter de bonnes conditions pour débarquer.[82] Ils pressent plusieurs fois Tokyo de coloniser ces terres, craignant que Pékin prenne le Japon de vitesse en resserrant son administration des territoires aborigènes.[83] Mais Tokyo, qui ne veut pas risquer une guerre avec Pékin, souhaite d'abord jauger la réaction chinoise à une courte expédition.[84]

Pour le reste, l'aventure de ces espions reste un fiasco. Kodama et son parti, échoués sur une plage de l'est de Taïwan (Kilai, Hualien), se font dépouiller d'un millier de dollars d'argent mexicains… Pékin apprend ainsi le pot aux roses et s'en plaint à Tokyo. Des hommes sont envoyés pour décourager les aborigènes d'entretenir quelque relation avec les Japonais avant de récupérer leurs biens et les renvoyer, sans rancune, au consulat japonais de Shanghai…[85]

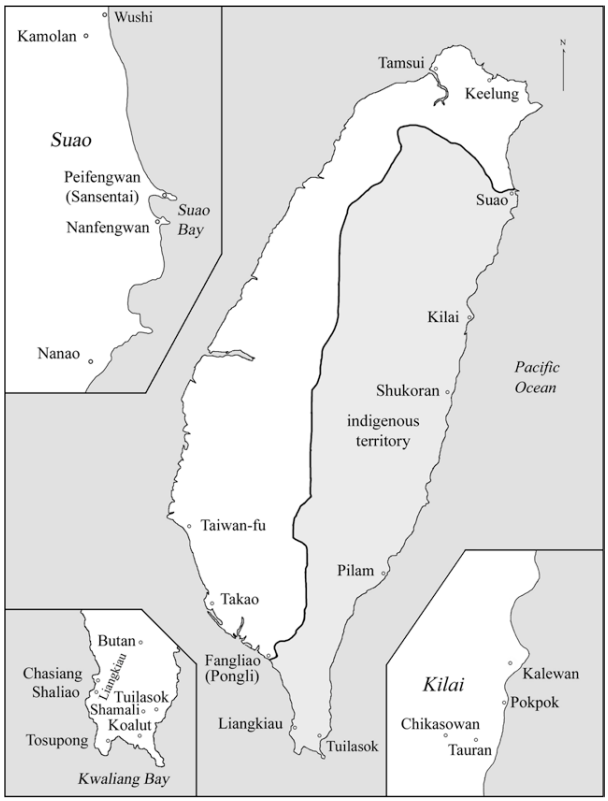


Figure 23 Carte de Taïwan mettant en évidence les territoires aborigènes, 1873, source.[86]

[82] *Ibid*. (Eskildsen). 164.
[83] Eskildsen, *The Taiwan Expedition and the Birth of Japanese Imperialism*, *op. cit*. 166. Edskilden s'appuie notamment sur les récits de voyage de Kabayama, dont voici la référence bibliographique telle que citée dans l'ouvrage : Kabayama Sukenori, "Taiwan kiji," in Saigō Totoku Kabayama Sōtoku Kinen Jigyō Shuppan Iinkai, ed. Saigō totoku to Kabayama sōtoku (Taihoku: Saigō Totoku Kabayama Sōtoku Kinen Jigyō Shuppan Iinkai, 1936).
[84] Ibid. 166.
[85] Ibid. 173-5. Voilà qui prouve pour Edskilden une forme d'influence Qing sur les aborigènes, contredisant la justification japonaise de l'expédition.
[86] *Ibid*. 150.

Bien que Soejima eût démissionné peu avant de son poste et que Le Gendre ait été écarté des préparatifs, les objectifs japonais du coup de force prochain sont les suivants : jeter le discrédit sur la souveraineté chinoise sur l'est de l'île comme prétexte d'une prochaine annexion des terres aborigènes. Tokyo attendit pour se lancer que l'équipage d'un navire de la province d'Oda, c'est-à-dire japonais sans débat possible, soit aussi malmené par les aborigènes. En avril 1874 est créé un *Bureau pour l'expédition de Formose* sous l'autorité d'Okuma Shigenobu (1838-1922)[87] et une flotte japonaise forte de trois vaisseaux et 3600 hommes appareillera le même mois de Nagasaki.[88] Son commandement est confié à l'amiral Saigo Tsugumichi (1842-1902, prochain ministre de la marine japonaise). Il lui est ordonné dans un premier temps de pacifier le sud de Taïwan concerné par le massacre de 1871. En second temps, Tokyo jugerait la réaction des Chinois avant de décider de la poursuite ou non de la colonisation de la côte est de Taïwan.[89] La flottille japonaise jette l'ancre le 9 mai devant la baie de Longkiau (Kenting) le 8 mai.[90]

Ce n'est qu'à la fin du mois que Pékin prend vraiment conscience de la gravité de la situation. Le gouverneur du Fujian-Zhejiang Li Henian (李鶴年, responsable de Taïwan) s'est borné à son habituelle passivité et n'a rien préparé.[91] Shen Baozhen (沈葆楨) est donc en urgence promu *Commissaire impérial à la défense maritime et aux affaires étrangères en relation à Taïwan*, en charge de faire patrouiller les eaux du détroit et de faire reculer les Japonais, par négociation si possible, par la force si besoin. Les autorités dépêchent un contingent à Fengshan (Kaohsiung) pour barrer la route aux Japonais. Il n'y a pas encore de ligne télégraphique entre Taïwan et le continent, aussi lui et Shen s'assurent que les communications seront maintenues entre l'île et Fuzhou en chargeant la corvette Yangwu (揚武) de transporter autant messages que munitions. Ils rappellent aussi du Shandong et du Guangdong deux autres vaisseaux à vapeur.[92] Enfin, la Cour déclare à partir de juillet l'Empire souverain sur l'entièreté de l'île et de ses habitants.[93]

Estimant un conflit militaire avec Tokyo hasardeux, Pékin décide début juin de chercher une solution diplomatique.[94] Shen s'assure de négocier en position de force. Il fait livrer des milliers de carabines *Remington*, commande des stocks de poudre, obtient la soumission de plusieurs chefs de tribus aborigènes, et contracte un prêt de deux millions de taels à l'étranger pour des achats d'armements modernes…[95] Le 14 juin, il traverse le détroit accompagné de hauts fonctionnaires, d'officiers supérieurs et des directeurs français du chantier naval de Fuzhou MM. Prosper Giquel et Louis Dunoyer de Segonzac.[96] Les troupes Qing, qui arrivent par milliers du continent pendant l'été, prennent l'ascendant numérique sur leur adversaire, qu'elles encerclent. John George Dunn du *Foreign Office* écrit alors au président du conseil d'État japonais Iwakura, *« La flotte du Fujian s'améliore rapidement. Quatre ou cinq de ses vaisseaux sont relativement*

[87] Hsu, "Late Ch'ing Foreign Relations", dans Fairbank, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 87.
[88] Gardella, "From Treaty Ports to Provincial Status, 1860-1894", dans Rubinstein, Murray A, *Taiwan : A New History*, *Op. Cit*. 184
[89] Voir le chapitre 4 (et sa bibliographie) de Eskildsen (2019) pour les documents et références.
[90] C'est par ailleurs le même endroit que l'expédition de l'US Navy six ans plus tôt. Voir Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 164.
[91] David Pong, "To War or Not to War: Decisions for War in Late Imperial China,1870s–1900", dans Peter A. Lorge (Eds.), *Debating War in Chinese History*, Brill, 2013, page 193.
[92] Pong, "To War or Not to War: Decisions for War in Late Imperial China,1870s–1900", dans Lorge, *Debating War in Chinese History*, *op. cit*., 195.
[93] Davidson, *The Island of Formosa, op. cit*. 158.
[94] Pong, "To War or Not to War: Decisions for War in Late Imperial China,1870s–1900", dans Lorge, *Debating War in Chinese History*, *op. cit*., 194.
[95] *Ibid*. 200.
[96] *Ibid*. 195-7.

performants, les soldats chinois à Formose sont soigneusement entraînés et ont, pour la plupart, une certaine aptitude à la guerre défensive. De plus, l'argent est abondant ».[97]

Pékin crie à l'acte de guerre et à l'invasion de son territoire, et s'attire au début la sympathie de quelques États occidentaux craignant l'impact d'un conflit sur leurs privilèges commerciaux en Chine. L'ambassadeur américain à Tokyo se dissocie des activités de Le Gendre,[98] ce dernier étant brièvement arrêté à Xiamen en juillet 1874.[99] Mais les Occidentaux constatent vite que les Chinois, malgré leur vraisemblable supériorité numérique, n'interviennent ni pour régler le problème aborigène, ni en fait contre les Japonais. Cette frilosité implique pour nombre d'entre eux que l'argument des Japonais et de Le Gendre n'est pas sans fondement, et semblerait même légitimer le droit des Japonais à se faire justice…[100] Ce renversement est amplifié lorsque l'ex-consul publie en août un pamphlet titré *Is Aboriginal Formosa a Part of the Chinese Empire?*[101]

Pour David Pong, les Qing avaient pourtant largement les moyens d'à la fois infliger une sévère correction militaire au Japon et d'entériner aux yeux de l'extérieur leur souveraineté sur la totalité de Taïwan. En effet, le contingent Japonais, trop peu nombreux et insuffisamment ravitaillé, piétine rapidement tandis que les forces Qing sont chaque jour plus nombreuses. Les soldats japonais tombent malades dans la jungle et souffrent de la chaleur tropicale.[102] Certes, Saigo remplit courant juin son objectif premier d'infliger une leçon aux tueurs de naufragés, ayant occis le chef d'une des tribus avec son héritier, puis obtenu la reddition de 18 autres clans voisins. Mais lorsqu'il demande début juin à ses supérieurs s'il peut procéder à la seconde partie 'colonisation' du plan,[103] Tokyo annule et décide de négocier avec les Chinois.[104]

Dans les pourparlers sur place fin juin, Saigo tente de faire monter les enchères pour le retrait de ses troupes. Shen Baozhen, considérant que ce dernier n'a pas l'autorité suffisante pour traiter au nom du Japon, se fait porter pâle et lui passe un mémo sévère condamnant le caractère impromptu de l'expédition, considérant que les Japonais n'avaient pas le droit d'intervenir au nom des Ryukyuans, et exigeant leur départ immédiat.[105] Les choses se bloquent donc, le Japon et les Qing s'opposant pour Edskildsen sur la question de : (1) si selon les normes diplomatiques occidentales la Chine était ou non souveraine sur les territoires aborigènes de Taïwan, (2) si la Chine était tenue d'y faire respecter l'ordre et, (3) si à défaut de quoi, le Japon pouvait ou non légitimement annexer le territoire.[106] Les négociations sont déplacées le 25 à Pékin.

---

[97] Dunn's to Iwakura of 11 Nov 1874. FO 682/1806. Document cité par Pong, "To War or Not to War: Decisions for War in Late Imperial China,1870s–1900", dans Lorge, *Debating War in Chinese History*, *op. cit*., 202. Traduction en français de l'auteur.

[98] Fan Shi Ming [范士明], « Les considérations américaines et japonaises sur la position stratégique de Taiwan avant les années 1950 [五十年代以前美、日对台湾战略地位的考虑] », *art. cit*. 71.

[99] Eskildsen, *The Taiwan Expedition and the Birth of Japanese Imperialism*, *op. cit*. 253-4.

[100] Ibid. 249-255.

[101] Charles Le Gendre, *Is aboriginal Formosa a part of the Chinese empire?* Shanghai: Lane, Crawford, 1874.

[102] Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 164.

[103] Saigō Tsugumichi to Ōkuma Shigenobu, June 7, 1874, Nihon Shiseki Kyōkai, ed., *Ōkuma Shigenobu kankei monjo* (6 vols.; Tokyo: Nihon Shiseki Kyōkai, 1932–1935), 2: 349–364. Document cité par Eskildsen, *The Taiwan Expedition and the Birth of Japanese Imperialism*, *op. cit*. 1. Ce document constitue pour Eskildsen l'une des preuves du projet colonial japonais de 1874.

[104] Voir le chapitre sept d'Eskildsen.

[105] Pong, "To War or Not to War: Decisions for War in Late Imperial China,1870s–1900", dans Lorge, *Debating War in Chinese History*, *op. cit*., 198.

[106] Eskildsen, *The Taiwan Expedition and the Birth of Japanese Imperialism*, *op. cit*. 2.

Le négociateur Okubo Toshimichi (1830–1878) y déclare d'entrée de jeu que *« d'après la loi internationale, un territoire sans juridiction ne peut être considéré comme partie d'un domaine. Par conséquent, je suis entièrement convaincu que le Taïwan aborigène n'est pas un domaine chinois »*.[107] Le prince Gong (奕訢 1833–98) [108] y répond alors que les relations sino-japonaises n'étaient pas régies par de vagues principes de droit international mais par le traité de 1871 interdisant l'agression de territoires appartenant à l'un ou à l'autre. Okubo le contre en affirmant que le traité ne concernait pas les Aborigènes, vivants de l'aveu même des Qing hors de leur juridiction…[109] C'est lui qui tire son épingle du jeu : à force de menaces, et même si la position japonaise à Taïwan est précaire (500 des 3000 hommes étant décédés), il réussit à manipuler le manque de confiance des Chinois en leur armée. Calcul gagnant car ni Shen ni le *Zongli Yamen* ne veulent alors d'une guerre contre le Japon sur la question des Ryükyü et de Taïwan.[110]

Un compromis est trouvé par l'entremise du représentant britannique en Chine Thomas Wade. C'est une humiliation pour Pékin, contraint de payer 500 000 taels d'indemnités au Japon et de ne pas condamner l'expédition en échange de l'évacuation des troupes de Taïwan. Les Chinois ne font pas d'objection à ce que soit inscrit dans l'accord final signé le 31 octobre 1874 que Tokyo avait agi *« dans l'intention humanitaire d'apporter la sécurité à son propre peuple »*.[111] Tokyo interprète donc le texte comme une reconnaissance par les Qing de sa souveraineté sur les Ryükyü.[112] Le représentant britannique au Japon Parkes note incrédule que la Chine accepte alors de *« payer pour être envahie »*[113] et qu'une *« concession à un tel ennemi révèlerait une faiblesse très considérable (...) dont la démonstration ne lui apportera que des ennuis »*.[114] En 1879, Tokyo annexe formellement les Ryükyü en tant que préfecture d'Okinawa. Li Hongzhang déclare à cette occasion que celles-ci constituaient *« un bouclier pour les côtes chinoises »* dont l'*« absorption par le Japon signifierait à terme la perte de Taïwan »*.[115] Prémonitoire !

Il faut reconnaître que les protestations diplomatiques et menaces militaires chinoises avaient néanmoins rempli un objectif : dissuader les Japonais de s'implanter durablement à Taïwan dès

---

[107] Japanese Foreign Ministry, ed., Nihon Gaiko Bunsho [Diplomatic Documents of Japan], Vol. 7 (Tokyo: Gaimusho, 1953), 233. Document cité (en anglais) par Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 164. Traduction en français de l'auteur.

[108] De la famille royale mandchou, grand modernisateur à l'image de Shen, Li Hongzhang et les suivants que nous verrons, et qui ont tous joué un rôle à Taïwan.

[109] Hsu, "Late Ch'ing Foreign Relations", dans Fairbank, *The Cambridge History of China Vol 11, op. cit.* 87.

[110] Pong, "To War or Not to War: Decisions for War in Late Imperial China,1870s–1900", dans Lorge, *Debating War in Chinese History*, *op. cit*., 204.

[111] Une version du texte de l'accord est trouvable dans Sophia Su-fei Yen, *Taiwan in China's Foreign Relations, 1836–1874* (Hamden, CT: Shoe String Press, 1965), pp. 175–212. Document cité par Pong, "To War or Not to War: Decisions for War in Late Imperial China,1870s–1900", dans Lorge, *Debating War in Chinese History*, *op. cit*., 203. Traduction en français de l'auteur.

[112] Gardella, "From Treaty Ports to Provincial Status, 1860-1894", dans Rubinstein, Murray A, *Taiwan : A New History*, *Op. Cit*. 184. Le fait que 100 000 taels soient destinés à dédommager les naufragés (et 400 000 pour racheter les baraquements construits par les Japonais à Taïwan) appuie cette perception des choses. Voir aussi Hsu, "Late Ch'ing Foreign Relations", dans Fairbank, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 88.

[113] *Ibid*.

[114] Parkes to Wade, 16 Feb 1875. FO 228/559, ff. 1b–2b. Document cité par Pong, "To War or Not to War: Decisions for War in Late Imperial China,1870s–1900", dans Lorge, *Debating War in Chinese History*, *op. cit*., 205. Traduction en français de l'auteur.

[115] Kerr, "Sovereignty of the Liuchiu Islands", 96. Document cité par Wachman, *Why Taiwan? Geostrategic rationales for China's territorial integrity*, *op. cit*. 64. Traduction en français de l'auteur. Notons qu'en vertu d'un accord entre Washington et Tokyo, Okinawa accueille depuis 1945 la plus grande base aéronavale américaine dans la région du Pacifique occidental. Nul doute donc que comme Taïwan, les Ryükyü expriment autant un risque stratégique qu'elles sont convoitées par Pékin.

1874 et les obliger à différer de deux décennies leur projet colonisateur.[116] Du point de vue de Pékin, Le Gendre et des Japonais eurent le mérite de révéler deux vulnérabilités à neutraliser : l'aspect *terra nullius* de l'est de Taïwan et la liberté d'action des aborigènes. Si le Japon avait disposé des moyens de ses ambitions, ces facteurs couplés à une habile manipulation du droit international auraient pu coûter toute ou partie de Taïwan aux Qing dès 1874. Survient alors parmi certains stratèges chinois une prise de conscience quant à l'importance de Taïwan pour la sécurité maritime chinoise, le besoin de moderniser les défenses de l'île, et de la contrôler entièrement en réglant la question aborigène, pour ainsi mieux garder ses accès maritimes.

Sursaut naval et nouveau regard sur Taïwan (années 1870)

La tentative de modernisation des défenses de Taïwan entreprise par le *Commissaire impérial à la défense maritime* Shen Baozhen après l'intervention japonaise de 1874 doit être vue dans le contexte du mouvement d'auto-renforcement (自强運動), un effort de modernisation en ordre dispersé de la Chine en réaction à l'Occident depuis les années 1860.[117] Intéressons-nous ici à ses plus illustres représentants en liens avec Taïwan, ainsi qu'au débat d'idées qui les anima avant la guerre franco-chinoise de 1884. Nous verrons que l'expédition japonaise de 1874 catalysera un sursaut, d'ordre d'abord intellectuel, quant au rôle de Taïwan dans la défense maritime chinoise. Mais les moyens dévolus à la concrétisation de ces changements déçurent largement les attentes, car à la place sera décidée la reconquête du Xinjiang (ch. prochain).

Aux racines navales de l'auto-renforcement

Au début du siècle, quelques intellectuels chinois, souvent en poste au contact des étrangers à Canton, s'intéressèrent aux problématiques maritimes. C'était le cas de Bao Shi-chen (包世臣 1775–1855), qui avait entrevu la menace posée par les Britanniques sur la sécurité maritime de la Chine. Des études pionnières sur cette question furent aussi publiées dès les années 1830 par Yan Ruyi (嚴如燈 1759-1826), Guan Tianpei (關天培 1781-1841) ou Liang Tingnan (梁廷枏 1796-1861).[118] On retrouve aussi Yao Ying, *Taotai* de Taïwan vu plus haut dont la confrontation à des naufragés britanniques lui avaient fait prendre conscience des risques d'invasion par voie maritime de l'empire.[119] Les années 1840 voient donc déjà la publication de dizaines d'études sur les armes utilisées par l'Occident, une goutte d'eau dans l'océan certes, mais sans précédent.

Lin Zexu, le haut fonctionnaire par qui arriva la guerre de 1840, rédigea aussi une collection de travaux sur l'Occident.[120] Ces derniers sont compilés en 1842 sous le titre de *Traité illustré des*

[116] Eskildsen, *The Taiwan Expedition and the Birth of Japanese Imperialism*, *op. cit*. 218.
[117] Voir les chapitres 1 et 2 de Jiang Mingzhe [姜鸣著], Rise and Fall of the Qing Navy [中国近代海军兴衰史], Sanlian Shudian [三联书店], 1991.
[118] Ces auteurs sont cités et leurs oeuvres commentées (Yan, p156, Liang, p160) dans le chapitre de Susan Mann Jones, "Dynastic Decline and the Roots of the Rebellion", dans Twitchett, Fairbank, *The Cambridge History of China – Volume 10, op. cit*. Et (Pao p145 et Guan p146) dans le chapitre de Yen, "Changing Chinese views of Western relations, 1840-95", dans Fairbank, Liu, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit*.
[119] *Op. Cit*. 148.
[120] *Op. Cit*. 146.

royaumes maritimes (*Haiguo Tuzhi* 海國圖志) par Wei Yuan (1894-1757 魏源). Traduit en japonais dès 1854, ce *« premier cri d'alarme face à l'expansion navale occidentale en Asie »* appelle la Chine à rattraper son retard en étudiant les technologies des Européens, celles de l'armement et de la construction navale, pour les concurrencer.[121] Wei Yuan incorpore dans le *Traité Illustré* quantité d'informations sur les techniques de fabrication occidentales (canons, visée par la trigonométrie, télescope, locomotives à vapeur, ballons d'observation...). Il faut pour Wei construire en Chine des chantiers navals et des navires selon les modèles d'ingénieurs français et américains, selon la maxime *« maîtriser les techniques supérieures des barbares pour mieux les contrôler »* (師夷長技以制夷).[122] Il ne faudrait pas réduire l'influence de Wei à la défense maritime, ayant auparavant étudié à fond le problème des frontières continentales de la Chine. Il a ainsi obtenu dans sa jeunesse un accès aux archives à Pékin et rédigé la fameuse histoire militaire des Qing (*Shengwuji* 聖武記). Il regrettera longtemps de ne pas avoir pu voyager au Xinjiang, territoire stratégique vers lequel il encourageait une migration chinoise de masse afin d'y renforcer la stabilité politico-économique et le contrôle impérial (ch. suivant).[123]

Wei Yuan n'est pas un anti-Qing à la manière de beaucoup d'intellectuels réformistes *fin de siècle*. Le problème pour lui n'est pas tant l'inadaptation des Qing à leur époque que le caractère sans précédent des changements auxquels ils doivent faire face contre les Occidentaux. Mais ce problème pour Wei n'est pas irrémédiable, pourvu qu'il soit pris au sérieux. Adepte d'une vision cyclique du temps impérial divisé entre périodes de gloire et de déclin, il craint que les Qing quittent la première pour la seconde. Pragmatique, il souhaite une action publique efficace servie par une réforme du *Kaozheng*, peu avare de critiques contre un mandarinat gaspillant son énergie dans des activités littéraires pédantes et sophistiquées. Pour que la Chine redevienne *« riche et puissante »* (富強), il estime prioritaire de rendre son attractivité à la carrière militaire, moderniser la marine, encourager l'étude des sciences et des nations occidentales, et trouver une solution à la dépendance aux rentrées d'argent étrangères (ouverture de mines d'argent et politique anti-opium).[124] Cornet dit, *« son œuvre est unique en constituant un rapport complet des notions géopolitiques de la Chine à la fin de l'empire, sur le monde maritime, la puissance navale, la défense côtière et des provinces »*.[125] Ses travaux restent lus en Chine populaire.[126]

Pour Wei, en attendant de pouvoir mettre à l'eau une marine performante, la meilleure façon de contrer la supériorité occidentale est de revenir aux formes de défense côtière pratiquées des siècles durant : *« attirer l'ennemi pour le neutraliser sur les côtes ou dans les rivières ».*[127] Pour l'heure, cette posture statique de déni aux côtes était certainement la formule la moins mauvaise. Même si elle était suboptimale pour contrer les marines occidentales, l'infériorité technologique,

---

[121] Christine Cornet, « Wei Yuan et la conception chinoise du monde maritime », *Institut de stratégie comparée*, 2005, page 3.
[122] Jane Kate Leonard*, Wei Yuan and China's Rediscovery of the Maritime World,* Harvard University press, 1984. Le *Haiguo Tuzhi* est disponible en ligne, sur Wikisource : https://zh.wikisource.org/wiki/%E6%B5%B7%E5%9C%8B%E5%9C%96%E5%BF%97 . Wei Yuan nota par ailleurs dans le *Shengwuji* que Taïwan, *« depuis des temps anciens, n'a jamais fait partie de la Chine »*.[122] Pour avoir pointé l'évidence historique, il fut plus tard vertement critiqué par les historiens de la République populaire. Voir Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, op. cit. 509.
[123] Yen, "Changing Chinese views of Western relations, 1840-95", dans Fairbank, Liu, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit*. 146.
[124] Susan Mann Jones, "Dynastic Decline and the Roots of the Rebellion", dans Twitchett, Fairbank, *The Cambridge History of China – Volume 10, op. cit*. 153.
[125] Christine Cornet, « Wei Yuan et la conception chinoise du monde maritime », *art. cit.* 1.
[126] Ibid.
[127] Ibid. 5.

financière et industrielle de la Chine rendait impossible une compétition navale. À l'époque, la division des moyens entre les différents fronts (intérieur, continental et maritime) concourait également à l'adoption de cette stratégie du faible au fort. Fortifier les approches des ports, des littoraux et des estuaires avait au moins le mérite de maximiser l'avantage défensif chinois.[128]

Nous sommes donc encore loin des théories de contrôle des mers et des voies de communication maritimes telles que définies en Occident par Mahan ou Corbett, et depuis appliquées par les marins de la République Populaire. En effet, avant Liu Huaqing (劉華清) et la fin du 20ème siècle, les stratèges chinois n'ont pas vraiment développé de théorie navale pour le large (partie 5). D'ailleurs, les principes suivis aujourd'hui par la marine chinoise demeurent souvent des emprunts à l'Occident et à la Russie. Nous verrons aussi plus tard que dans un même contexte de faible au fort, les enseignements de Wei Yuan couplés à ceux de la Jeune Ecole[129] inspireront l'amiral Xiao Jinguang (蕭勁光) pour contrer durant les années 1950 la suprématie aéronavale américaine. Pour l'heure, prendre à bras-le-corps la question de la sécurité maritime chinoise constituait le grand mérite de Wei. Ses idées vont considérablement influencer le mouvement d'auto-renforcement et la politique navale chinoise de la seconde moitié du 19ème siècle.[130]

C'est un âge d'imitation industrielle, avec la construction de chantiers navals et de copies de navires étrangers avec le soutien d'ingénieurs occidentaux (notamment français). Le slogan de Zhang Zhidong (張之洞 1837-1909) *« Essence chinoise, pratique occidentale »* (中學為體, 西學為用) est à l'ordre du jour. L'idée est de prendre parti de l'avidité de ces étrangers en leur achetant des armements afin d'en comprendre les secrets de fabrication. Li Hongzhang déclare à ce sujet en 1874, *« il est préférable d'acheter notre matériel aux étrangers pour le moment pour nous permettre de le fabriquer en Chine dans le futur »* sans quoi *« nous serons toujours contrôlés par eux et ne pourrons jamais nous renforcer »*.[131] On voit là les racines du complexe militaro-industriel chinois moderne... Les réformateurs fondent des centres d'enseignement des langues étrangères et des mathématiques… Leurs étudiants, entraînés à l'occidentale, devaient doucement faire de l'ombre aux diplômés des vieux examens impériaux.

En 1865 Li Hongzhang (李鴻章 1823-1901) crée l'arsenal de Jiangnan, doublé d'une académie de langue et de science pour les jeunes ingénieurs chinois. C'est un succès d'un point de vue productif, avec la fabrication de fusils à chargement par la culasse *Remington* dès 1871, de canons britanniques *Armstrong* (dont on retrouve aujourd'hui des modèles dans les vieux forts taïwanais), et de vaisseaux de guerre à vapeur en bois ou cuirassés (8 exemplaires entre 1868 et 1885).[132] L'effort est répliqué en 1866 à Fuzhou par le célèbre Zuo Zongtang (左宗棠 1812–85). On affuble régulièrement ce militaire et homme de la reconquête du Xinjiang aux mains

[128] Dans un sens clausewitzien de la défense.
[129] Martin Motte, *Une éducation géostratégique. La pensée navale française, de la Jeune École à 1914*, Paris, Economica, 2004.
[130] Pour approfondir sur la question des chantiers navals chinois et l'auto-renforcement : Hsien-ch'un Wang, *Western Technology and China's Industrial Development - Steamship Building in Nineteenth-Century China, 1828-1895*, Palgrave Macmillan, 2022.
[131] Voir 李鴻章， 代陳丁門昌議复海防事宜疏， 光緒元年， 《台灣文獻叢刊， 第 288 種， 第 45-68 頁。 Document cité par Chen Zaizheng [陳在正], « Le grand débat de 1874-1875 du gouvernement Qing concernant la défense maritime et la nouvelle compréhension du statut de Taïwan [1874 一 1875 年清政府關于海防問題的大討論與對台灣地位的新認識] », *Collection d'études taïwanaises* [臺灣研究集刊], 1986, pp. 45-59 (50). Traduction en français de l'auteur.
[132] Christine Cornet, « Cornet Modernisation et politique navale en Chine à la fin du 19ème siècle », *Institut de stratégie comparée*, 2005, page 3.

des musulmans en révolte, d'une réputation de conservateur pour ses arguments en faveur de la défense continentale. Mais c'est oublier son combat en faveur de la modernisation de la marine. L'arsenal de Fuzhou, construit selon les conseils d'ingénieurs français et lançant plus de 15 vaisseaux entre 1869 et 1874,[133] est plus productif encore que celui de Jiangnan. La rivalité entre Li et Zuo est cependant à l'origine d'une division du commandement très dommageable entre flottes du nord et du sud, aux armements différents et à l'interopérabilité incertaine.

La production de ces arsenaux est considérée comme technologiquement supérieure à celle des chantiers navals japonais de la même période, avant que ces derniers ne reçoivent au final l'aide d'ingénieurs français après la guerre sino-française de 1884 (comme Emile Bertin).[134] En 1874, les Japonais alignent de fait seulement 17 coques relativement modernes pour un tonnage total d'environ 14 000 tonnes, alors que les Chinois peuvent compter sur 21 vapeurs en jaugeant plus d'un millier. Ainsi, lorsque les tensions sont montées entre Pékin et Tokyo au sujet de Taïwan, et bien que la Cour Qing consentît à la paix, il est probable que la flotte chinoise était supérieure sur les plans numériques comme techniques.[135] La flotte chinoise rata peut-être là une occasion de s'affirmer durablement comme la première marine d'Asie de l'est, alors même que la marine japonaise devait gagner en confiance en elle et en crédibilité aux yeux de l'Occident.

Le regard géostratégique des mandarins

L'année 1874 constitue donc un brutal réveil stratégique en Chine. Le coup de force de Tokyo à Taïwan couplé aux sanglantes révoltes musulmanes et l'entrisme russe au Xinjiang, fait planer la menace d'une double déstabilisation de l'empire sur ses franges maritimes et continentales. C'est pour choisir quel front était prioritaire que se réunissent alors les grands stratèges chinois de l'époque auprès de l'empereur. De ce *grand débat*, nous ne retiendrons dans ce chapitre que les aspects stratégiques liés à Taïwan. Il est significatif que nombre de ces stratèges ont alors une très haute idée de l'importance stratégique de l'île pour la sécurité maritime de la Chine, et jouèrent un rôle dans la modernisation de ses défenses. Nous verrons que leurs efforts pâtirent cependant d'un profond désintérêt de la Cour et d'un certain manque de coordination.[136]

L'issue du débat (pour un traitement plus approfondi, ch. suivant), la Cour accordant la priorité au front continental, est contradictoire. Certes les fonds destinés à la défense maritime sont en partie déviés vers la reprise du Xinjiang. Mais les partisans de la marine et de la consolidation des défenses de Taïwan ne sont pas désavoués. Shen Baozhen alerte ses contemporains, *« Bien que Taïwan soit isolée au-delà des mers, sa relation aux sept provinces maritimes chinoises est inextricable en leur servant de porte d'accès* ».[137] Il ajouta, « *Taïwan a toujours été une terre*

---

[133] Benjamin A. Elman, "Naval Warfare and the Refraction of China's Self-Strengthening Reforms into Scientific and Technological Failure, 1865–1895", *Modern Asian Studies vol.* 38, no. 2, 2004, pp. 283–326 (299).
[134] Guerre franco-chinoise oblige… Le marché naval chinois passant largement aux mains des Allemands après 1880. *Ibid*. 295.
[135] Pour approfondir, voir Jiang Mingzhe [姜鸣著], Rise and Fall of the Qing Navy [中国近代海军兴衰史], Sanlian Shudian [三联书店], 1991.
[136] Christine Cornet, « Wei Yuan et la conception chinoise du monde maritime », *art. cit.* 7.
[137] La citation originale en chinois : « 台灣海外孤懸, 七省以為門戶, 其關係非輕 ». Voir 沈葆楨:《复陳海洋水師片》(同治十三年十二月初五日) ,《沈文肅公政書》卷 5, 光緒辛卯排印本. Cité par Su, « Liu Ming-chuan's thought of coastal defence and its practice — The strategic role of Taiwan in Chinese coastal defence [劉

fertile convoitée par d'autres peuples. (…) *Nos voisins nous regardent comme le lion attendant de fondre sur sa proie. Il est aujourd'hui grand temps de nous préparer au grain… ».*[138]

Son de cloche assez similaire chez Ding Richang (丁日昌 1823-1882), alors ex-gouverneur du Jiangsu, accusant le Japon de désirer *« dominer l'Orient, guettant sa prochaine proie (…). Nul doute qu'après avoir tenté de nous amputer des mains et pieds* [il parle de Taïwan], [le Japon] *cherchera à nous atteindre au cœur* ».[139] Ding sera à l'origine du *« schéma stratégique des trois mers »*, un plan de défense navale de la Chine visionnaire et divisé en trois zones : nord (mer jaune), est (mer de Chine orientale), sud (mer de Chine méridionale, détroit de Formose).[140] Chaque zone aurait disposé de 16 navires de guerre et leurs responsables devaient se réunir tous les six mois pour coordination. Taïwan devait aussi accueillir le commandement de la zone méridionale. Si l'idée est alors soutenue par Li Hongzhang, Zuo Zongtang estimera préférable d'intégrer toutes les zones afin d'éviter les querelles entre commanderies.[141] La Cour coupera la poire en deux en mai 1875, entre une zone sud (dirigée par Shen) et une zone nord (Li), bientôt en situation de concurrence durable… Le commandement de la flotte sud est placé au Fujian (port de Mawei, Fuzhou), où elle sera détruite par les Français dix ans plus tard.[142]

L'expédition japonaise de 1874 entérine aussi une importante évolution du regard porté par les stratèges chinois sur Taïwan. Désormais, l'île ne sera plus perçue comme une zone à sécuriser d'un point de vue tourné *vers l'intérieur* (l'île elle-même), c'est-à-dire la prévention du risque de sédition et de recréation d'un régime local rival à Pékin. À l'inverse, un regard stratégique est cette fois *tourné en direction de l'extérieur* (l'océan lui-même), justifiant de fortifier l'île. L'objectif, éviter que Taïwan ne soit utilisée contre la Chine, et lui servir de barrière océanique, demeure le même. Mais le sens du regard, des menaces *internes* vers *externes*, change. Ainsi, la stabilité et le contrôle interne l'île demeurent importants, mais moins en tant qu'objectifs *per se* que comme prérequis à la mission de repousser un envahisseur venu de l'océan.[143]

Ce changement, forcé par l'augmentation des convoitises étrangères envers l'île, arrive aussi quand les Qing adoptent un point de vue géopolitique régional, et plus seulement *« national »,* sur l'importance de Taïwan. Li Zongxi (李宗羲 1818-1884), gouverneur du Zhejiang-Jiangsu, déclare, *« sa situation est admirable. Au sud-est elle surplombe Luçon, au sud-ouest le Vietnam, la Birmanie et Singapour. Bloquant la route du Japon au nord et bloquant les échanges* [avec

---

銘傳的海防思想與實踐 – 兼論台灣在中國海防中的戰略地位] », *art. cit.* 101. Traduction en français de l'auteur.

[138] La citation originale en chinois : « 台地向稱饒沃，久為他族所垂涎。今雖外患暫平，旁人仍眈眈相重。未雨綢繆，正在斯時 ». Voir Chen Zaizheng [陳在正], « Le grand débat de 1874-1875 du gouvernement Qing concernant la défense maritime et la nouvelle compréhension du statut de Taïwan [1874-1875 年清政府關于海防問題的大討論與對台灣地位的新認識] », *art. cit.* 56. Traduction en français de l'auteur.

[139] La citation originale en chinois: « 今乃雄踞東方，眈眈虎視 (…) 彼其志宜須臾忘台灣哉？現已斷我手足，必將犯我腹心». Voir 丁日昌秦，光緒二年十二月十六日，《洋務運動》，第 2 冊， 第 346—353 頁. Cité par *Ibid*. Traduction en français de l'auteur.

[140] Les trois zones correspondent peu ou prou aux théâtres d'opérations interarmées de l'Armée populaire de libération actuelle.

[141] La citation originale en chinois

[142] Su Xiaodong [蘇小東], « Liu Ming-chuan's thought of coastal defence and its practice — The strategic role of Taiwan in Chinese coastal defence [劉銘傳的海防思想與實踐 – 兼論台灣在中國海防中的戰略地位] », *Historiographie de l'Anhui* [安徽史學] Vol.1, 2007, pp. 99-105 (101).

[143] Ce point est également noté par Chen Zaizheng [陳在正], « Le grand débat de 1874-1875 du gouvernement Qing concernant la défense maritime et la nouvelle compréhension du statut de Taïwan [1874-1875 年清政府關于海防問題的大討論與對台灣地位的新認識] », *art. cit*. 55-56.

l'ouest] *à l'est, elle est la première porte d'entrée vers la Chine. C'est pourquoi les Japonais la convoitent . »*[144] Il est rejoint par Ding Richang, à la fin d'un long mémoire sur la défense navale prémonitoire : *« Si Taïwan n'est pas sérieusement organisée et défendue, dans quelques années, le Japon tentera de s'en emparer par la force* […]. *Si Taïwan est bien défendue, pas d'inquiétude pour la défense maritime ; mais si Taïwan est mal défendue, toute la côte en pâtira ».*[145]

Intégration culturelle et défense navale

Pour garder Taïwan des étrangers, encore fallait-il garantir que le contrôle Qing soit entier. C'est pour mettre au pas les Aborigènes et contrôler l'entièreté de la côte que fut lancée la campagne d'*« Ouverture des montagnes et de pacification des sauvages »* (開山撫番) en 1875 par Shen et son bras droit Luo Dachun (羅大春). Il s'agit du retournement de la politique de *« quarantaine »* décidée par Kangxi deux siècles plus tôt, inadaptée aux nouveaux défis maritimes.[146] Cette politique devait s'accompagner de l'accélération de la colonisation de ces terres désormais perçues comme profitables (thé…) et justifiant protection. Pour Shen, le rôle de Taïwan dans la défense navale de l'Empire dépend du succès de cette entreprise mêlant sécurité *interne* et *externe* : *« tant que les ports taïwanais et les espaces sauvages seront ouverts aux quatre vents, il sera impossible d'assurer la défense extérieure et la gouvernance intérieure* [de l'île] ».[147]

Les objectifs de cette campagne sont réunis dans le *Journal des défenses navales de Taïwan et de l'ouverture des montagnes* (台灣海防並開山日記, 1875) de Luo, au titre révélateur et étudié à fond par Emma Teng. Déni d'accès contre les étrangers et interdépendance entre la sécurité de Taïwan et de la côte chinoise s'en dégagent. Luo y explique (1) que la colonisation de la côte-est de Taïwan est nécessaire afin de préempter les incursions étrangères sur l'île car (2), de son point de vue, si la façade orientale tombait aux mains des étrangers, le reste suivrait inévitablement. Dans un tel cas de figure, (3) la chute de Taïwan mettrait en danger la sécurité de l'ensemble de la côte chinoise.[148] Pour Luo, *« une fois que la barrière sera brisée, alors le poison des vipères et des lézards* [Japonais et Occidentaux sans doute] *sera libre de se répandre*

---

[144] 羲奏，« 同治朝始末 »，第 100 卷，第 1-11 頁，同治十三年十一月十二日。Document cité par *Ibid*. 56. Traduction en français de l'auteur.

[145] La citation originale en chinois : « 台灣若不認真整頓，速籌備御之方，不出數年，日本必出全力以圖規取(…)惟台灣有備， 沿海可以無憂； 台灣不安， 則全局震動 ». Voir 「丁日昌， 請速第台事全局疏， 光緒二年， « 台灣文献叢刊 »， 第 288 種， 第 80, 82 頁。Document cité par Li Xizhu [李細珠], « Brief Discussion on the Taiwan Coastal Defense Concept of Liu Ming-chuan [略論劉銘傳的台海防禦觀] », *Historiographie de l'Anhui* [安徽史學] Vol. 2, 2016, pp. 137-143 (138-9). Traduction en français de l'auteur.

[146] Pour approfondir: Lung-chih Chang, "From Quarantine to Colonization: Qing Debates on Territorialization of Aboriginal Taiwan in the Nineteenth Century", *Institute of Taiwan History*, Vol. 15, No. 4, 2008, pp. 1-29.

[147] Citation originale en chinois: « 為臺北口岸四通，荒壤日闢，外防內治，政令難周，擬建府治，統轄一廳三縣，以便控馭，而固地方 ». Voir 沈葆楨, « 臺北擬建一府三縣摺 », « 福建臺灣奏摺 », 頁 55. Document cité par Lin Juncheng [林君成], « La modernisation de Taiwan à la fin de la dynastie Qing — L'impact de la guerre sino-française en exemple [清末臺灣的銳意革新與近代化發展—以中法戰爭的影響為例] », *Journal d'éducation sociale de la National Taipei University of Education* [北市教大社教學報] Vol. 6, 2007, pp. 49-66 (54). Traduction en français de l'auteur.

[148] Luo Dachun Taiwan haifang bing kaishan riji. Voir un résumé de son mémoire dans Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 223-225.

dans notre dos et de pénétrer notre cœur [le dos désignant Taïwan vis-à-vis de la Chine] ».[149] Réduire ces risques justifiait de mater les aborigènes et d'ouvrir la région à la colonisation.[150] Shen résume, *« les gens pensent que notre objectif est de pacifier les sauvages, mais ils ne comprennent pas que notre but est en réalité de renforcer notre défense maritime »*.[151] Ce point relevé par Teng ne va pas de soi et rappelle que tout est géostratégique entre Taïwan et la Chine.

Teng et Millward rappellent que ces changements surviennent alors que le vieil Empire Qing commence à s'effacer derrière la montée en substance de la nation chinoise moderne. La fin du 19ème siècle correspond en effet au déclin terminal d'une dynastie mandchoue largement sinisée, et à son escamotage progressif par des fonctionnaires hans aux politiques correspondant bien davantage à leur intérêt *national*. Si jusque-là leur place sous les Mandchous était égale aux Mongols, aux musulmans et aux Tibétains, leur poids politique disproportionné force petit à petit leur inévitable prise de contrôle sur les destinées de la Chine, avant que celle-ci s'impose comme État-nation. Pour l'heure, à Taïwan comme au Xinjiang (ainsi qu'en Mandchourie et en Mongolie…), ce changement se traduit par l'encouragement effréné de la colonisation han.[152] L'empire étant entré dans une phase de *« domestication »*[153], les aborigènes sont à l'instar des musulmans de l'ouest de la Chine sommés de rentrer dans le rang et de s'adapter.

Luo et Shen héritent des représentations des partisans de la colonisation à outrance de Taïwan au 18ème siècle (partie 2). Pour feu Lan Dingyuan, ce phénomène était aussi inarrêtable que souhaitable en forçant l'assimilation des *« sauvages »* et participant par ricochet à la prospérité de l'île.[154] De la même manière, Shen ne perçoit que des bénéfices à l'ouverture des terres au peuplement han et à la cultivation. Outre que pacifier les aborigènes consoliderait le contrôle territorial Qing sur Taïwan (et donc renforcerait indirectement la défense maritime), mettre fin à la séparation entre les territoires aborigènes et han (無分番與漢) permettrait de répondre à la pression migratoire et d'augmenter les rentrées fiscales : un véritable cycle vertueux ![155]

Les écoles fleurissent dans les montagnes de l'est de Taïwan, on mélange colons et aborigènes, on installe des colonies militaires :[156] *« prenez leur terre, faites-en des préfectures et des comtés. Prenez ces masses de sauvages, donnez leur un couvre-chef, habillez-les »* lança Shen.[157] Bref, comme l'écrit Teng *« la vision de Shen pour ces terres était de les transformer en une campagne chinoise comme une autre, (…) dans un effort d'éliminer la distinction entre Hans et sauvages, ou plus précisément, d'éliminer toute distinction de la culture aborigène et faire ressembler les parties sauvages de Taïwan à la Chine à proprement parler »*.[158] Nous verrons qu'une politique très similaire sera menée par Zuo Zongtang au Xinjiang après sa reconquête (ch. suivant).

---

[149] Luo Dachun, *Taiwan haifang bing kaishan riji,* pp. 60. Document cité par Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 223. Traduction en français de l'auteur.
[150] Teng. *Ibid*. 224
[151] *Ibid*. Luo Dachun cité par Teng. Traduction en français de l'auteur.
[152] Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 246.
[153] Selon l'expression de James Millward, dument relevée par Teng dans son exposé sur l'accélération de la colonisation chinoise de Taïwan après 1875. Voir Millward, *Beyond the Pass,* pp. 232-45.
[154] Luo Dachun, *Taiwan haifang bing kaishan riji,* pp. 60. Document cité par Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 22'.
[155] Voir le chapitre 9 de Teng, *Taiwan's Imagined Geography*, *op. cit*.
[156] Gardella, "From Treaty Ports to Provincial Status, 1860-1894", dans Rubinstein, Murray A, *Op. Cit*. 185.
[157] Luo Dachun, *Taiwan haifang bing kaishan riji,* pp. 59. Document cité par Teng. 223-225.
[158] Ibid. 225.

Maigre carotte et gros bâton vont souvent main dans la main dans les politiques chinoises de polissage ethnique. L'objectif historique comme actuel, à Taïwan comme au Xinjiang, demeure la consolidation du contrôle territorial chinois, souvent en réponse à une menace étrangère réelle ou perçue (invasion, instrumentalisation des velléités autonomistes, etc.) sur des territoires considérés comme chinois. En échange de leur soumission politique et culturelle, l'État promet la prospérité aux minorités ciblées. Mais le moindre soupçon de résistance, fut-t-il implicite, est puni par le recours à la force : c'est la *« pacification »* (平定). L'assimilation des minorités permet de garantir la souveraineté de l'Etat sur des territoires dont la sinité demeure en débat afin de préempter tout mouvement autonomiste ou dessein étranger : ainsi des aborigènes de Taïwan pour la défense maritime, ainsi des ouïgours pour celle du continent. Le but de la répression, en concourant au contrôle territorial, est d'ordre aussi géostratégique que culturel.[159]

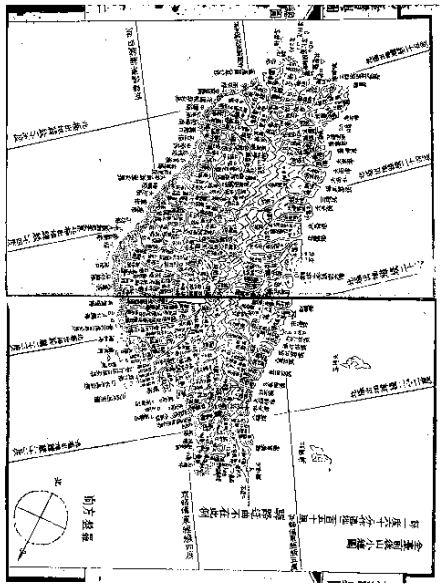


Fig. 32. Xia Xianlun's "General Map of the Cismontane and Transmontane Territory" from *Maps of Taiwan with Explanations* (1879)

Figure 24 Carte *Qianhoushan zongtu* de 1879. Il faut la comparer avec l'Atlas jésuite de 1718 (voir partie précédente) ne montrant que la moitié de l'île et le contrôle territorial Qing limité aux montagnes centrales.

Exeunt donc aussi depuis 1874 les représentations cartographiques de Taïwan comme coupée de son est. Veiller à sa défense implique un déplacement des frontières des montagnes centrales à l'océan Pacifique. De fait, les nouvelles cartes, en montrant « *tout Taïwan* » (全台), illustrent une déclaration de souveraineté par Pékin sur *les deux côtés* de l'île. Comme l'écrit Emma Teng,

> *Pour les intellectuels* [chinois] *du XVIIIe siècle, la chaîne de montagnes centrale de Taïwan* (…) *représentait l'incarnation physique d'une île perçue en tant que barricade* [aux côtes chinoises]. *À l'inverse, les penseurs de la fin du XIXe siècle considérèrent que si les puissances étrangères convoitaient la côte est de Taiwan, cette imposante*

[159] Les tensions nées de cet affrontement sont encore pleinement d'actualité au Xinjiang. C'est d'évidence pour leur ôter de l'esprit tout sentiment de différence que Pékin recourt à la rééducation de masse des ouïgours. De cette façon, la répression des minorités concourt au contrôle territorial chinois.

barrière [ne les empêcherait pas] *de prendre l'île. Les responsables Qing comprirent alors que la barrière devait être désormais reconstruite sous forme de défense navale.*[160]

Même si Shen Baozhen estime la transformation de Taïwan en province prématurée, il ordonne en 1875 la consolidation de l'administration sur le nord de l'île avec la création de la préfecture de Taipei.[161] Shen propose aussi que le gouverneur du Fujian réside sur l'île plutôt que sur le continent, considérant qu'une plus grande proximité du terrain lui permettrait de prendre des décisions rapides et informées. Au final, on convient fin 1875 que le gouverneur séjournerait l'hiver à Taïwan et l'été au Fujian. Shen supprime enfin les dernières restrictions relatives au passage des migrants du continent, y compris vers les terres aborigènes de l'est de Taïwan.[162]

Ce programme est repris par son successeur Ding Richang, père du projet de la ligne ferroviaire entre Keelung (nord-est) et Hengchun (sud-ouest). Le but est plus stratégique qu'économique, devant permettre de transférer rapidement des troupes entre le nord et le sud de Taïwan en cas d'invasion étrangère. Le coût des travaux s'élevant à plus de deux millions de taels, elle ne sera pas réalisée en entier sous les Qing.[163] Ding réussira cependant à installer le télégraphe entre Tainan et Kaohsiung, la première de l'île, et à mettre à la porte quelques-uns des plus corrompus et incompétents des officiers de l'armée. Mais fatigué par les attaques personnelles dont il fait régulièrement l'objet de la part des conservateurs de la Cour, et la maladie, Ding présente en avril 1878 sa démission.[164] Faute de moyens et de personnalités fortes, six officiels se succédant à la tête des défenses de l'île entre 1878 et 1884, la modernisation des défenses de l'île stagnera plusieurs années.[165] Ce n'est pas une coïncidence car au même moment la Cour est occupée au Xinjiang, Zuo Zongtang ayant à ce moment tout juste bouclé la reconquête de l'immense région aux mains de Yakub Beg. Il devra en outre se préparer en 1881 à affronter les Russes pour les chasser de la stratégique Ili (ch. suivant). Difficile de faire la guerre sur deux fronts à la fois…

L'« île otage » des Français (1884-1885)

Il faut se reporter au Mémoire sur Formose du Consul de France Vieillard de 1784, traduit en chinois et analysé par Stéphane Corcuff, pour comprendre que l'intérêt géostratégique présenté par Taïwan non seulement pour la Chine mais aussi pour les Occidentaux fut très tôt compris par la France. Ce texte d'une grande richesse, exprimant nombres de permanences entre les contextes historiques et actuels, renvoie au vieux théorème de Shi Lang selon lequel une Taïwan contrôlée par une puissance étrangère constituerait une menace pour la sécurité maritime du continent. Le consul y note qu'une *« invasion européenne »* de Taïwan serait « *aussitôt exécutée*

[160] Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 223.
[161] Lin Juncheng [林君成], « La modernisation de Taiwan à la fin de la dynastie Qing — L'impact de la guerre franco-chinoise en exemple [清末臺灣的銳意革新與近代化發展—以中法戰爭的影響為例] », *art. cit.* 54.
[162] *Ibid*. 52.
[163] Gardella, "From Treaty Ports to Provincial Status, 1860-1894", dans Rubinstein, Murray A, *Taiwan : A New History*, *Op. Cit*. 186.
[164] Kuang Ching-liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 260.
[165] Gardella, "From Treaty Ports to Provincial Status, 1860-1894", dans Rubinstein, Murray A, *Taiwan : A New History*, *Op. Cit*. 186.

qu'entreprise », faisant de son conquérant le « *maître de la mer* [contrôlant] *avec ses vaisseaux tout ce qui s'opposerait à ses desseins ultérieurs »*.[166] Ces observations nous envoient en 1884.

Humiliée par Bismarck, la jeune IIIe République témoigne d'une grande activité ultra-marine entre 1870 et 1880. En Asie, la conquête du Vietnam progresse alors que Pékin est inquiet des desseins de Tokyo en Corée, et de Saint Pétersbourg au Xinjiang. En mai 1874, l'Annam devient un protectorat et Paris cherche à prendre le contrôle du Fleuve Rouge pour se ménager un accès au Yunnan, alertant Pékin. Elle s'oppose aux percées françaises dans le Golfe du Tonkin, région considérée comme sa sphère d'influence, par l'envoi en 1882 de troupes semi-régulières dites des *Pavillons Noirs* (souvent d'anciens Taiping).[167] Guangxu ordonne en avril que *« toutes les passes côtières soient strictement surveillées »*, notamment Hainan et Taïwan comme *« endroits éloignés* (…) *soumis à un faible contrôle et particulièrement convoités par l'ennemi »*.[168]

La Convention Li-Fournier de mai 1884, prévoyant le paiement d'une indemnité à la France, se heurte à l'opposition de la Cour. En juillet, Jules Patenôtre lance alors à Pékin un ultimatum, comprenant la décision de prendre Taïwan et ses mines de houille comme gages contre le retrait des troupes chinoises de l'Annam et le paiement de la somme.[169] Par rapport à Hainan ou les Zhoushan, Taïwan est aussi distante et difficile à défendre pour la Chine qu'elle est importante économiquement, le continent étant dépendant des importations en riz taïwanais depuis le 18ème siècle.[170] La menace française, perçue par les Chinois comme une prise *« en otage »* de Taïwan, illustre jusqu'à la caricature le théorème de Shi Lang selon lequel Taïwan devait à tout prix être défendue sans quoi l'île servirait de tête de pont aux adversaires de la Chine. De mauvais augure pour Pékin, le *Volta* apparait en juillet à Keelung et exige d'y faire le plein de charbon...[171]

L'homme de la situation

Quel chef pour la défense de Taïwan ? Shen Baozhen et Ting Richang étant récemment décédés, Li Hongzhang et Zuo Zongtang par trop occupés, le choix doit se porter sur du sang neuf. Il se tourne vers un militaire de carrière de l'armée Huai (ou l'*« armée de l'Anhui »*) d'une valeur exceptionnelle, auréolé de ses succès contre les Taiping et les rebelles musulmans du Gansu :

---

[166] Stéphane Corcuff, « Le 'Mémoire sur Formose' du Consul de France Vieillard de 1784 et la géopolitique du détroit de Taiwan au XVIIIème siècle », *art. cit*.

[167] Immanuel Hsu offre un résumé clair et concis des relations Chine-Vietnam jusqu'alors : *« Known in ancient times as Vietnam, Annam first came under Chinese influence in the third century BC, and its northern part was conquered during the reign of Han Wu-ti (140-87 BC) in i n BC. Its Chinese name was derived from the An-nan ('south-pacifying') protectorate established during the Tang dynasty (AD618-907) to govern the area. Though independent after the fall of the Tang, Vietnam remained under strong Chinese cultural and political influence, and was an important tributary state during the Ming and Ch'ing periods. »* Voir Hsu, "Late Ch'ing Foreign Relations", dans Fairbank, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 96.

[168] Voir 中國近代史資料叢刊《中法戰爭》(五)，第 313 頁。 Document cité par Li Yunfei [季雲飛], « La stratégie du gouvernement Qing pour résister à la France et protéger Taïwan pendant la guerre franco-chinoise [中法戰爭期間清政府的抗法保台策略] », *Recherche historique* [歷史研究] Vol. 6, 1995, pp. 87-95 (88). Traduction en français de l'auteur.

[169] Christophe Rouil, *Formose, des batailles presque oubliées*, Les éditions du Pigeonnier, Taipei, 2001, pages 13-14. Et Tsai, Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West, op. cit. 116-120.

[170] Wei Qingyuan [韋慶遠], « Sur la défense de Taiwan contre l'invasion française de 1884-5 [論 1884—1885 年反法侵略的台灣保衛戰] », Collection des études taïwanaises [臺灣研究集刊] Vol. 1, 1984, pp. 1-17 (2).

[171] Davidson, *The Island of Formosa, op. cit*. 220.

Liu Mingchuan (劉銘傳 1836–1896). Sa ténacité contre les Français et ses efforts en faveur de la modernisation de l'île le feront entrer dans l'histoire. Né dans une famille modeste, il devient dans sa jeunesse le protégé de Li Hongzhang.[172] Il est rare à l'époque qu'un pragmatique tel que Liu, assez peu versé dans les sophistications théoriques pédantes, grimpe les échelons de la hiérarchie gouvernementale. Blessé, rendu à la vie civile et désireux de profiter d'une retraite paisible dans sa résidence, il est rappelé à l'automne 1880 alors que la Chine se prépare à la guerre contre la Russie au Xinjiang. Li le recommande, *« le baron est parfaitement au courant de la situation entre la Chine et l'étranger. Sa loyauté, sa bravoure et son raisonnement stratégique sont sans égaux parmi les autres généraux, et sa gestion des affaires militaires est aussi efficace que précise »*.[173] Mais Liu procrastine, peu désireux de guerroyer en Asie centrale, et la crise s'éteint avant qu'il ne plie bagage. Faisant amende honorable, il rédige néanmoins un important mémoire en faveur du développement du rail et de la modernisation de l'armée.[174]

Las ! Le 21 avril 1884, alors que le conflit contre la France menace de dégénérer, Li vante de nouveaux les mérites de Liu à la Cour. Le 26 juin 1884, il est appelé à superviser les défenses de Taïwan, avec le titre de *Commissaire aux affaires maritimes* de l'île (欽差督辦臺灣軍務).[175] Rien ne prédestinait Liu à jouer un tel rôle. Étant né deux siècles après Shi Lang, tout à fait étranger à Taïwan, terrien pur et dur, ne s'étant pas manifesté durant le grand débat stratégique de 1874, il n'avait rien d'un pionnier de la défense maritime. Mais réaliste et bon stratège, il démontrera rapidement une analyse fine des enjeux géostratégiques représentés par Taïwan et fera plus que n'importe quel autre officiel chinois de son époque pour solidifier ses défenses.

La Cour l'invite à présenter ses opinions sur la défense maritime. À l'instar de ses prédécesseurs Shen et Ding, Liu lie le destin de Taïwan à celui des côtes sud-est de la Chine, adoptant une vision holistique de la défense maritime et de son contexte politique, parlant d'une île *« isolée outremer, constituant la clé des océans du nord et du sud, et convoitée par les étrangers pour ses minerais »*.[176] Il renvoie les faucons et les colombes de la Cour dos à dos, prenant le parti d'une posture défensive crédible, *« ceux qui n'ont que la guerre à la bouche devraient vérifier si la troupe, équipement, forts et navires sont aptes au combat et savoir que les menaces en l'air ne servent à rien ; Ceux qui ne parlent que de paix devraient réfléchir au* [pièrte] *résultat des négociations à Ili* [ch. suivant], *à Tianjin, à Taïwan, aux Ryükyü, et au Viêt-Nam »*.[177]

---

[172] William M. Speidel, "The Administrative and Fiscal Reforms of Liu Ming-chuan in Taiwan, 1884-1891: Foundation for Self-strengthening", *The Journal of Asian Studies*, Vol. 35, No. 3, 1976, pp. 441-459 (443).

[173] 李鴻章,《劉銘傳力疾赴京片》(光緒六年十月二十四日) ,《李文忠公全集·奏稿》卷 39。Cité par Su, « Liu Ming-chuan's thought of coastal defence and its practice — The strategic role of Taiwan in Chinese coastal defence [劉銘傳的海防思想與實踐 – 兼論台灣在中國海防中的戰略地位] », *art. cit.* 100. Traduction en français de l'auteur.

[174] Speidel, "The Administrative and Fiscal Reforms of Liu Ming-chuan in Taiwan, 1884-1891: Foundation for Self-strengthening", *art. cit.* 443.

[175] Contre-amiral Chang Shengkai [張勝凱], Lieutenant-colonel Tseng Chenxiang [曾陳祥], "From a historical perspective of the Sino-French War to review the blockading operation to Taiwan [從 1884 年中法戰爭看對臺封鎖作戰]", *Bimensuel de l'académie navale (Taiwan) Vol. 49*, *No. 6*, 2015, pp. 45-62 (52).

[176] Dans《恭報到台日期並籌辦台北防務折》(光緒十年六月初四日台北府發) ,《劉銘傳文集》,第 90 页。Document cité par Li Xizhu [李細珠], « Brief Discussion on the Taiwan Coastal Defense Concept of Liu Ming-chuan [略論劉銘傳的台海防禦觀] », *art. cit.* 138. Traduction en français de l'auteur.

[177] Dans《遵籌整頓海防講求武備折》(光緒十年閏五月初二日在京發) ,馬昌華、翁飛點校:《劉銘傳文集》,黃山書社 1997 年版,第 52—60 頁。Document cité par *Ibid*. Traduction en français de l'auteur.

À Taïwan le 16 juillet, il se heurte à sa visite des forts de Keelung et de Tamsui à l'immensité de sa tâche. Les ambitieux programmes de Shen et de Ding n'avaient guère porté leurs fruits et Liu fait face à l'incompétence des soldats en poste sur l'île : *« Je vis le délabrement de l'armée, les équipements inutilisables, les casernes désorganisées, la troupe fréquemment malade »*.[178] Il constate qu'*« intoxiqués par l'opium et dépendants au jeu, les militaires abusaient de leur autorité en causant des troubles publics et harcelant la population »*.[179] Sous la responsabilité de l'ex-*Taotai* de Taïwan Liu Ao (劉璈, 1829-1887), ces hommes font partie de l'armée Xiang sous l'autorité de Zuo Zongtang, rivales des Huai, création de Li Hongzhang d'où vient Liu.[180]

Alors qu'à peine trois semaines le séparent de l'attaque française le 5 août, Liu établit un plan défensif, considérant clef la protection du port de Keelung afin de priver de charbon les escadres françaises. Il estime prioritaire de renforcer les défenses des Pescadores et de Tamsui (accès nord-ouest de Taipei à 30km de Keelung).[181] Il fait noyer les puits à charbon et renforcer la batterie de Keelung, disposée devant la rade et équipée de cinq pièces d'artillerie lourde Krupp de modèle 1881.[182] Liu déplore sa disposition, vulnérable aux attaques latérales.[183] En vain, il demande le renfort des flottes du sud et du nord, le laissant sans soutien...[184] Liu affrontera un *« ennemi inférieur numériquement, mais infiniment mieux aguerri et doté en matériel »*.[185]

Le plan de défense chinois

L'amiral Amédée Courbet, commandant de l'escadre et polytechnicien, reçoit le 31 juillet 1884 l'ordre du ministre de la marine Alexandre Peyron d'exécuter la menace par l'occupation de Keelung. Cette rade du nord-est de Taïwan était située à proximité des puits de charbon et peu de navires étrangers s'y trouvaient, réduisant les risques de provoquer des puissances neutres.[186]

---

[178] Voir 《复陳台北情形請旨查辦李彤恩一案以明是非折》〔光緒十一年正月初六日〕,《劉銘傳文集》, 第 68 頁。Document cité par *Ibid*. 141. Traduction en français de l'auteur.

[179] Voir 1884 年 3 月 17 日（光緒十年二月二十 日） ， 劉銘傳， « 致左宗棠密禀 » ， 載 « 法軍侵台檔 » 第 25 頁。Document cité par Wei Qingyuan [韋慶遠], « Sur la défense de Taiwan contre l'invasion française de 1884-5 [論 1884—1885 年反法侵略的台灣保衛戰] », *art. cit*. 3. Traduction en français de l'auteur.

[180] Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 119. Et Lin, Wang, Li, « Analyse spatio-temporelle et analyse des préparatifs défensifs de Taiwan pendant la guerre franco-chinoise [中法戰爭期間臺灣軍事籌防之時空分析與探究] », *art. cit*. 255-7.

[181] Lin Zhixiong, Wang Mingzhi, Li Jiwen [林志雄, 王明志, 黎驥文], « Analyse spatio-temporelle et analyse des préparatifs défensifs de Taiwan pendant la guerre franco-chinoise [中法戰爭期間臺灣軍事籌防之時空分析與探究] », *Journal d'éducation sociale de la National Taipei University of Education* [北市教大社教學報] Vol. 13, 2014, pp. 244-263 (252).

[182] Davidson, *The Island of Formosa, op. cit*. 220.

[183] Wei Qingyuan [韋慶遠], « Sur la défense de Taiwan contre l'invasion française de 1884-5 [論 1884—1885 年反法侵略的台灣保衛戰] », *art. cit*. 3.

[184] Lin, Wang, Li, « Analyse spatio-temporelle et analyse des préparatifs défensifs de Taiwan pendant la guerre franco-chinoise [中法戰爭期間臺灣軍事籌防之時空分析與探究] », *art. cit*. 247.

[185] Gardella, "From Treaty Ports to Provincial Status, 1860-1894", dans Rubinstein, Murray A, *Taiwan : A New History*, *Op. Cit*. 187.

[186] Chang, Tseng, "From a historical perspective of the Sino-French War to review the blockading operation to Taiwan [從 1884 年中法戰爭看對臺封鎖作戰]", *art. cit.* 52. D'après les auteurs, *« La production annuelle de charbon à Keelung était de l'ordre de 55 000 tonnes, d'une valeur d'environ 1,1 million de francs, ce qui représentait un bénéfice annuel de 3 millions de francs (environ 430 000 taels d'argent) rien que pour l'occupation*

Le commandant Sébastien Lespès déchaîne alors le 5 août les six pièces de calibre 240 mm de la corvette cuirassée *La Galissonnière* sur les fortifications de Keelung.[187] Elles réduisent au silence la batterie et plusieurs autres *paotai* disposées sur les collines environnantes, avec une soixantaine de leurs malheureux servants. Sous les ordres du colonel Martin, un bataillon d'infanterie de marine met pied à terre et capture le fort d'Ershawan sur l'approche du port. Liu Mingchuan pour sa part se rend personnellement à Keelung pour diriger les opérations. Il fait exploser les puits restants et arroser de kérosène les stocks de houille avant d'y mettre le feu.[188]

Il ordonne ensuite à ses fusiliers de se retirer sur les plateaux environnants, hors de vue des artilleurs français, d'où ils font pleuvoir la mitraille sur les imprudentes troupes de marine, les contraignant à rembarquer.[189] Mise à part *La Galissonnière*, l'escadre française met alors le cap sur le Fujian... Le 9 août, en route pour superviser les défenses de Tamsui, Liu est accueilli en héros dans les rues de Taipei.[190] Mais en coulisse, le chef de guerre reste anxieux, réclamant continûment à Pékin plus d'hommes et de matériel.[191] Entretemps Jules Ferry obtient le 16 août la confiance de l'Assemblée et du Sénat, c'est-à-dire les mains libres pour ordonner la fermeture des négociations à Pékin et pour ordonner aux marins français de se tenir prêts pour la véritable attaque.[192] Pendant quelques semaines, attaquants et défenseurs aiguisent leurs armes.

La guerre n'ayant pas été officiellement déclarée, la flotte française peut mouiller à quelques encablures des approches de Mawei (Fuzhou)[193], port de la flotte chinoise du sud. Courbet reçoit l'ordre de la couler, une affaire réglée en quelques minutes le 23 août. Neuf vaisseaux de guerre chinois sur onze sont envoyés par le fond, les deux autres sévèrement endommagés, laissant sur place plus de 1500 corps de marins et d'ouvriers chinois.[194] La flotte du sud, mise à l'eau avec l'aide d'ingénieurs français, n'était plus.[195] Courbet devient alors maître du détroit de Taïwan.

Courbet reçoit alors l'ordre de remettre le cap sur l'île pour s'emparer de Keelung et Hobei (fortications de Tamsui), concrétisant l'idée d'utiliser l'île pour forcer la main de Pékin sur le Vietnam. Le 2 septembre, Courbet monte sur *la Triomphante*[196], et passe en revue les côtes nord de Taïwan. Soucieux de la vie de ses hommes, il estime ses moyens trop faibles pour mener à bien sa mission. La Chine avait depuis les guerres de l'opium tout de même resserré l'écart technologique la séparant de l'Occident, bien que son équipement reste disparate (allemand,

---

du nord de Taïwan [par les Français]. *Taïwan* (…) *était en outre un point de transit pour le commerce entre la Chine, le Japon et l'Asie du Sud-Est. »* Traduit du chinois par l'auteur.

[187] Davidson, *The Island of Formosa, op. cit*. 221.

[188] *Ibid*. 222.

[189] Wei Qingyuan [韋慶遠], « Sur la défense de Taiwan contre l'invasion française de 1884-5 [論 1884—1885 年反法侵略的台灣保衛戰] », *art. cit*. 3.

[190] Liu-Chuang-shi-kung chou-i, vol. 1, Bank of Taiwan, Taipei, 1958, page 171. Source mobilisée par Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 123.

[191] Li Yunfei [季雲飛], « La stratégie du gouvernement Qing pour résister à la France et protéger Taïwan pendant la guerre franco-chinoise [中法戰爭期間清政府的抗法保台策略] », *art. cit.* 90.

[192] Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 122.

[193] Cornet, « Modernisation et politique navale en Chine à la fin du 19ème siècle », *art. cit*, 4.

[194] Su, « Liu Ming-chuan's thought of coastal defence and its practice — The strategic role of Taiwan in Chinese coastal defence [劉銘傳的海防思想與實踐 – 兼論台灣在中國海防中的戰略地位] », *art. cit.* 102.

[195] Voir le chapitre 3 de Jiang Mingzhe [姜鸣著], *Rise and Fall of the Qing Navy* [中国近代海军兴衰史], Sanlian Shudian [三联书店], 1991.

[196] La Galissonnière, touchée par plusieurs obus, dut mettre le cap vers le Japon. Tout au long du mois de septembre, la flotte française jeta l'ancre à Matsu (devant l'approche de Fuzhou) pour tâches de maintenance. Voir Chang, Tseng, "From a historical perspective of the Sino-French War to review the blockading operation to Taiwan [從 1884 年中法戰爭看對臺封鎖作戰]", *art. cit.* 53.

américain, belge), reflétant les peines éprouvées par Pékin pour produire un armement moderne, Mais Liu dispose de canons et de fusils en nombre[197] et Courbet est stupéfait de la rapidité de l'avancée des travaux de fortifications.[198] Il doute que l'occupation de Keelung ait quelque effet sur la volonté de ramener les Chinois à la table des négociations, d'évacuer le Vietnam ou de payer la somme exigée par Paris. Il préfèrerait s'en prendre à Weihaiwei (ou « Port Arthur », où siège la flotte du nord de Li Hongzhang), mais se heurte au véto du gouvernement. L'amiral agit donc à contre-cœur, fustigeant *« l'incompétence »* du gouvernement.[199] A la fin septembre, onze navires de *La Royale* arrivent devant Tamsui et Keelung, prêts à l'action.[200]

Liu pour sa part multiplie les appels à l'aide. Tout se fait par courrier car le câble sous-marin pour le télégraphe n'a pas encore été posé entre les deux rives du détroit. Un navire fait la liaison avec Xiamen ou Fuzhou, avant que les messages puissent être portés au poste télégraphique et transmis à Pékin, puis vice-versa : difficile tant que la flotte française garde la supériorité navale dans le détroit ![201] Le 27 septembre, un transport de troupes chinois est ainsi poursuivi par la *Vipère* et le *Châteaurenault*, et contraint de débarquer ses 350 soldats à Hsinchu, les obligeant à parcourir les 80 kilomètres qui les séparent de Taipei à pied.[202] La Cour peste en vain contre les commandants des flottes disponibles : *« Taïwan éprouve toutes les difficultés à recevoir nos messages et la situation est tendue, mais ils osent encore ignorer et désobéir à nos instructions, c'est odieux ! »*[203] C'est que les commandants *« étaient soucieux de préserver leur propre force, et ce principe passait avant leur soutien à Taïwan »*.[204] Li, commandant de la flotte du nord, craignait lui que secourir Taïwan ne dégarnisse la défense de la Corée où les desseins russes et japonaises s'affirmaient.[205] Et Courbet lui-même avait envisagé de s'attaquer à Port Arthur…

Conscient de la supériorité en termes de technologie, d'artillerie et d'entraînement de l'armée française, Liu décide de réutiliser la vieille tactique chinoise de combat côtier, utilisée jadis par les Qing au Fujian contre les forces de Zheng Chenggong : laisser l'attaquant débarquer avant de le fatiguer en jouant la terre brûlée et de l'attirer dans la profondeur, neutralisant son avantage en allonge et mobilité. Liu fait évacuer Keelung et construire sur les collines une redondante série de fortifications se soutenant les unes les autres afin de bloquer là, l'accès à Taipei. Il fait déplacer ses canons Krupp et sa meilleure piétaille vers Tamsui afin d'empêcher les Français de remonter la rivière (dont il garnit le nid de mines) et la plaine, bloquant de là aussi l'accès à Taipei.[206] La décision de retirer les troupes de Keelung n'est alors pas bien accueillie par tout

---

[197] Rouil, *Formose, des batailles presque oubliées*, *op. cit*. 88, 89-90 et 115-6

[198] Wei Qingyuan [韋慶遠], « Sur la défense de Taiwan contre l'invasion française de 1884-5 [論 1884—1885 年反法侵略的台灣保衛戰] », *art. cit*. 6.

[199] Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 125.

[200] Ibid.

[201] Lin, Wang, Li, « Analyse spatio-temporelle et analyse des préparatifs défensifs de Taiwan pendant la guerre franco-chinoise [中法戰爭期間臺灣軍事籌防之時空分析與探究] », *art. cit*. 260.

[202] Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 125.

[203] Dans 《清德宗景皇帝實錄》(三) , 光緒十年九月乙卯條、己未條, 第 742 頁。Cité par Su, « Liu Ming-chuan's thought of coastal defence and its practice — The strategic role of Taiwan in Chinese coastal defence [劉銘傳的海防思想與實踐 – 兼論台灣在中國海防中的戰略地位] », *art. cit.* 103.

[204] Wei Qingyuan [韋慶遠], « Sur la défense de Taiwan contre l'invasion française de 1884-5 [論 1884—1885 年反法侵略的台灣保衛戰] », *art. cit*. 4.

[205] Kuang Ching-liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 252.

[206] Liu-Chuang-shi-kung chou-i, vol. 1, Bank of Taiwan, Taipei, 1958, page 141. Source mobilisée par Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 127.

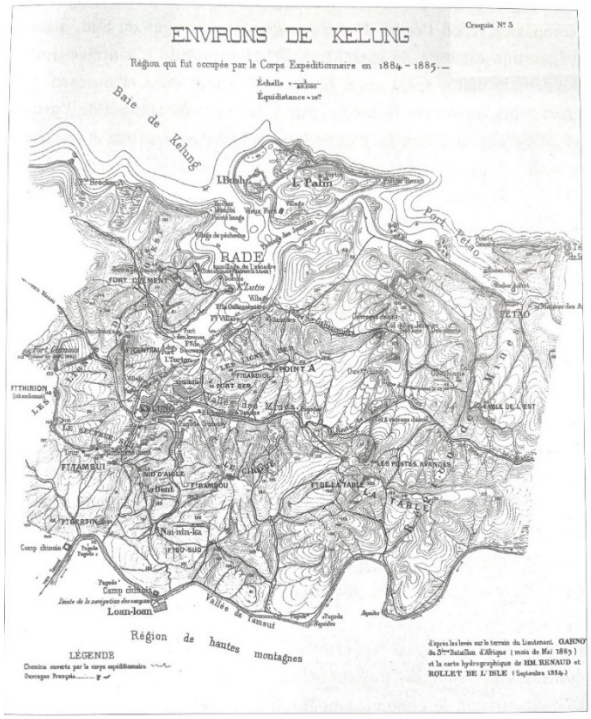
le monde, Liu étant vilipendé par plusieurs officiels, y compris un Zuo Zongtang pourtant lui aussi bon stratège mais peut-être ravi de casser du sucre sur le dos d'un rival.[207]



Figure 25 Le fort Hobei à l'été 2021. Répliques de canons Armstrong, et non Krupp. Photo de l'auteur.[208]

Courbet prévoit deux débarquements, l'un à Keelung et l'autre à Tamsui .[209] Le 1er octobre à 6h du matin, plus de 600 hommes des troupes de marine françaises se jettent alors à l'attaque de Huohaoshan (火號山 ou Fort Clément), la colline surplombant le port de Keelung par le nord, bientôt prise malgré la forte résistance des défenseurs. Le 8 octobre, Keelung était aux mains des Français, accusant six pertes contre plusieurs centaines chez les Chinois.[210] Christophe Rouil, auteur d'un récit très passionnant de la campagne de Formose de 1884-5, décrit le terrain, « *Formose 'la belle' se présente sous l'aspect d'une baie noyée dans le brouillard et la pluie, encerclée étroitement par des collines aux pentes abruptes, couvertes d'une végétation semblant rappeler le maquis corse et surmontées de fortifications. La ville elle-même, tapie dans le fond de la baie, semble émerger d'un marécage… ».* [211] Du fait du plan de défense dans la profondeur choisi par Liu, les troupes françaises, gênées par leur lourd équipement[212] et privées d'un efficace soutien d'artillerie, ne parviennent pas à dépasser les collines surplombant le port. La mine de charbon étant anéantie, l'occupation de la ville n'apporte pas grand-chose aux attaquants.[213] Et Taipei, à seulement cinq heures de marche, demeure inatteignable.[214]

[207] Wei Qingyuan [韋慶遠], « Sur la défense de Taiwan contre l'invasion française de 1884-5 [論 1884—1885 年反法侵略的台灣保衛戰] », *art. cit*. 6.
[208] Par une journée brulante de juillet 2021 à Tamsui.
[209] Rouil. 75. Pour une vue d'ensemble plus détaillée de la campagne, voir Davidson, *Island of Formosa*, pp. 219-242
[210] Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 126.
[211] Rouil, *Formose, des batailles presque oubliées*, *op. cit*. 72-3.
[212] Voir la description de l'équipement des légionnaires : Rouil pages 68-69 et 75.
[213] *Ibid*. 88-9.
[214] Wei Qingyuan [韋慶遠], « Sur la défense de Taiwan contre l'invasion française de 1884-5 [論 1884—1885 年反法侵略的台灣保衛戰] », *art. cit*. 6.


ENVIRONS DE KELUNG
Croquis N° 5
Région qui fut occupée par le Corps Expéditionnaire en 1884 – 1885.
Baie de Kelung
L'Ilot
L. Palm
Fort Telégo
RADE
Fort Ste Hélène
Fort Ste Marie
Fort Telégo
Fort Kis
Fort Rès
Fort Rès
Fort Kis
Fort Rès
Fort Rès
Fort Kis
Fort Rès
Fort Rès

de malnutrition et du choléra.[221] Parmi les cadavres de leurs adversaires, les soldats français aperçoivent des visages de conseillers anglais et allemands.[222] Les Chinois souffrent également, Liu Mingchuan écrit à Zeng Guoquan (曾國荃 1824-1890) que, *« nos soldats et mes officiers sont trop malades pour affronter l'ennemi, la situation devient de plus en plus dangereuse »*.[223]

Blocus français et enseignements

Après leurs échecs à Tamsui et Keelung, les Français décrètent pour augmenter la pression le blocus des ports du détroit à partir du 23 octobre 1884.[224] Il est ordonné à *La Galissonnière* de bloquer l'accès à Tamsui et aux autres navires de patrouiller la côte nord de Taïwan.[225] En l'absence de ligne télégraphique avec le continent, la manœuvre empêcherait Liu de recevoir ses instructions de Pékin à temps. Les Français espèrent aussi contraindre les défenseurs à se rendre par manque de vivres et de munitions, et bloquer à la fois les routes maritimes nord-sud et est-ouest dans le détroit de Taïwan.[226] Le 26 février 1885, le blocus est ainsi resserré avec l'inclusion du très précieux riz taïwanais parmi les marchandises de *« contrebande »* interdites de passage.[227] Le riz destiné au nord de la Chine était à l'origine transporté par le *Grand canal* mais, endommagé lors de la révolte des Taiping, il est remplacé par la voie maritime. En 1885, Pékin affrète ainsi plus de 150 navires au transport de la denrée du sud vers le nord… La flotte française joue de cette vulnérabilité en menaçant autant Taïwan que l'est et le nord de la Chine de famine.[228] C'est une première grande leçon de la guerre de 1884-1885 : occuper Taïwan et le détroit correspond à un droit de regard sur le commerce maritime nord-sud de la Chine.

---

[221] Pour une description des maladies connues ou moins connues auxquelles durent faire face les Français, voir Rouil, *Formose, des batailles presque oubliées*, *op. cit*. 51 et 54.
[222] *Ibid*. 78 et 86.
[223] Voir 中國史學會主編，《中法越南交涉資料》（中上）〈曾國荃轉福建巡撫劉銘傳電〉（光緒十年十一月）：《中國近代史資料叢刊・中法戰爭》，第六冊，頁 188。Document cité par Lin, Wang, Li, « Analyse spatio-temporelle et analyse des préparatifs défensifs de Taiwan pendant la guerre franco-chinoise [中法戰爭期間臺灣軍事籌防之時空分析與探究] », *art. cit*. 250. Traduction en français de l'auteur.
[224] Wei Qingyuan [韋慶遠], « Sur la défense de Taiwan contre l'invasion française de 1884-5 [論 1884—1885 年反法侵略的台灣保衛戰] », *art. cit*. 12.
[225] Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 130.
[226] Chang, Tseng, "From a historical perspective of the Sino-French War to review the blockading operation to Taiwan [從 1884 年中法戰爭看對臺封鎖作戰]", *art. cit.* 55.
[227] *Ibid*. 58.
[228] Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 130.

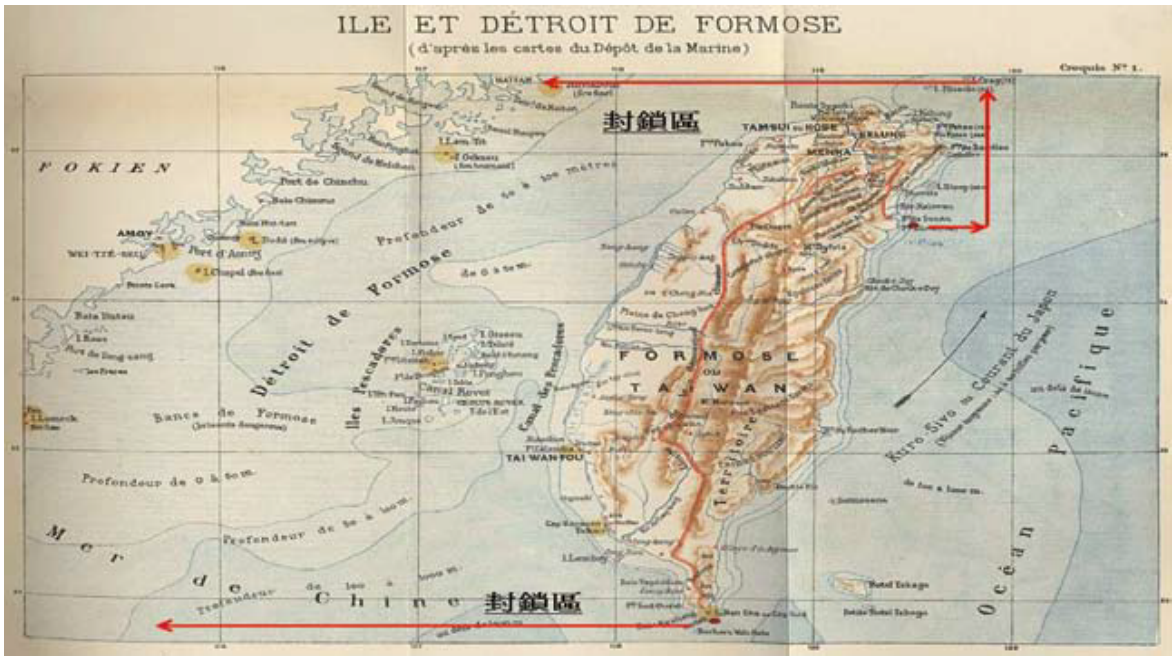


Figure 27 L'étendue du blocus français des côtes chinoises par Taïwan (en rouge). En interdisant le trafic dans le détroit, ce dernier fut bloqué aux traversées tant est-ouest que nord-sud. Source.[229]

Le blocus français, qui court jusqu'au 15 avril 1885, a un important impact sur le commerce dans le détroit, plusieurs centaines de navires marchands étant arraisonnés ou coulés. En cinq mois et demi, les prix sont multipliés par quatre à Taïwan, plongée dans une situation de stress alimentaire.[230] La flotte chinoise du Fujian envoyée par le fond en août 1884 ne peut bien sûr s'y opposer. La supériorité de la flotte française dans le détroit ajoutée à la mauvaise météo et aux inimitiés personnelles entre Liu et les gouverneurs côtiers sont aggravées par le manque de soutien en termes de troupes fraiches, d'approvisionnement en vivres et en munitions, des défenseurs à Taïwan depuis le continent. Pour pouvoir payer les soldes de ses hommes, Liu demande à la bourgeoisie insulaire de faire don de leurs économies et recrute des miliciens parmi la population locale.[231] Deuxième leçon : les difficultés de défendre Taïwan en situation de blocus et de mauvaise coordination entre les défenseurs et leurs soutiens extérieurs.

En revanche, il devient évident que l'escadre française, moins d'une dizaine de navires de ligne contraints à prendre à tour de rôle le cap du Japon, Hong-Kong ou Singapour pour réparer ou réapprovisionner, n'était pas assez nombreuse pour fermer le détroit. Pour ravitailler Taïwan, Li Hongzhang et d'autres officiels proposent de louer des navires neutres (dont des vapeurs anglais), d'user de bateaux de pêche[232], de diversifier les destinations vers l'île (Kaohsiung,

[229] Réalisation de Chang et Tseng dans "From a historical perspective of the Sino-French War to review the blockading operation to Taiwan [從 1884 年中法戰爭看對臺封鎖作戰]", *art. cit.* 54._D'après une carte du National Museum of Taiwan History de Tainan.
[230] *Ibid*. 55.
[231] Li Yunfei [季雲飛], « La stratégie du gouvernement Qing pour résister à la France et protéger Taïwan pendant la guerre franco-chinoise [中法戰爭期間清政府的抗法保台策略] », *art. cit.* 91.
[232] Encore un précédent intéressant, à se référer aux milices maritimes de l'Armée populaire de libération actuelle et de l'utilisation de bateaux pêches pour transmissions radio, transport de troupes, et servir de cibles pour épuiser les stocks de missiles taïwanais, dans le cadre des préparations à une possible invasion de Taïwan.

Anping, Hsinchu, Lugang, Su'ao), et de tenter les traversées de nuit ou par mauvais temps.[233] C'est que Paris s'est engagé, afin de ne pas courroucer les Britanniques, à ne pas inspecter ou capturer les navires étrangers...[234] Guangxu déclare ainsi le 29 octobre, *« Malgré le blocus et selon le télégramme de Liu Mingchuan, il doit rester plusieurs ports à Taïwan où faire parvenir des approvisionnements »*.[235] De l'admission de l'empereur, recourir à des navires étrangers coûterait très cher, mais en profitant des trous dans le filet français, elle permettrait de soulager la pression sur Taïwan en acheminant hommes, armes, vivres, argent et courrier.[236] La garnison chinoise de Taïwan passera ainsi de 5000 à 30 000 hommes entre septembre 1884 et janvier 1885.[237] De fait, pour Chang et Tseng, si *« les Chinois furent capables de briser le blocus (...), c'était principalement du au manque de capacité du blocus français »*.[238] Cette troisième leçon, la difficulté de fermer le détroit et les accès à Taïwan en cas de masse insuffisante, malgré une supériorité absolue sur les flots, n'est sûrement pas perdue de vue par la Chine aujourd'hui.

C'est pour tenter de faire appliquer le blocus tout en trouvant un abri à sa flotte que Courbet se lance le 19 mars 1885 à la conquête des Pescadores, le petit archipel stratégique au centre du détroit déjà maintes fois mentionné. Magong est prise en seulement trois jours, avec son port à la fois profond et sans roulis.[239] Shen Baozhen et Ding Richang, à la suite de l'Incident de Mudan, ont également compris l'importance de l'archipel pour garder efficacement le détroit.[240] Courbet renomme l'archipel « l'île des Pêcheurs », une traduction quasi-littérale du vieux nom portugais. L'occupation de Magong, offrant une base logistique à l'attaquant français, aurait pu permettre à Courbet de compter sur plus de navires pour le blocus. Quatrième leçon de la guerre : les Pescadores et Formose interagissent comme du temps des Zheng en termes stratégiques.

Entretemps, les Qing redoublent d'agressivité au Tonkin pour alléger la pression sur Taïwan ; et les revers subis là-bas par les Français participent à la chute du gouvernement Ferry le 30 mars 1885.[241] Mise sous pression en Corée par Saint-Pétersbourg et Tokyo, Pékin aussi est prête à faire la paix. Le 4 avril, un armistice est conclu, la convention Li-Fournier, et le 15, Courbet reçoit du gouvernement Freycinet l'ordre de lever le blocus.[242] Le 9 juin, Pékin reconnait la colonisation de l'Annam et les Français acceptent d'évacuer Keelung et les Pescadores. Courbet meurt deux jours plus tard d'épuisement à bord du *Bayard*. Admiré de son équipage comme des

---

[233] Wei Qingyuan [韋慶遠], « Sur la défense de Taiwan contre l'invasion française de 1884-5 [論 1884—1885 年反法侵略的台灣保衛戰] », *art. cit*. 12. Et Li Yunfei [季雲飛], « La stratégie du gouvernement Qing pour résister à la France et protéger Taïwan pendant la guerre franco-chinoise [中法戰爭期間清政府的抗法保台策略] », *art. cit.* 94.

[234] Chang, Tseng, "From a historical perspective of the Sino-French War to review the blockading operation to Taiwan [從 1884 年中法戰爭看對臺封鎖作戰]", *art. cit.* 58.

[235] Cité par Li Yunfei [季雲飛], « La stratégie du gouvernement Qing pour résister à la France et protéger Taïwan pendant la guerre franco-chinoise [中法戰爭期間清政府的抗法保台策略] », *art. cit.* 94. Traduction en français de l'auteur.

[236] Cité par Ibid. 94. Ainsi que Chang, Tseng, "From a historical perspective of the Sino-French War to review the blockading operation to Taiwan [從 1884 年中法戰爭看對臺封鎖作戰]", *art. cit.* 57.

[237] Rouil, *Formose, des batailles presque oubliées*, *op. cit*. 53.

[238] Chang, Tseng, "From a historical perspective of the Sino-French War to review the blockading operation to Taiwan [從 1884 年中法戰爭看對臺封鎖作戰]", *art. cit.* 57. Traduction en français de l'auteur.

[239] Rouil, *Formose, des batailles presque oubliées*, *op. cit*. 114-5.

[240] Liu Yao [劉耀], *Research on Late Qing Defence of Taiwan* [晚清台灣海防建設研究], Thèse de doctorat, Université de Wuhan, 2014, page 105.

[241] Li Yunfei [季雲飛], « La stratégie du gouvernement Qing pour résister à la France et protéger Taïwan pendant la guerre franco-chinoise [中法戰爭期間清政府的抗法保台策略] », *art. cit.* 93.

[242] Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 133.

habitants des Pescadores,[243] sa dépouille est rapatriée et les honneurs militaires et politiques lui seront rendus. Son décès s'ajoute à celui de 600 à 700 infortunés tombés pour la France durant la campagne taïwanaise : 120 au combat, 150 de leurs blessures, et le reste des maladies.[244] Courbet aurait très fièrement déclaré : *« Avec des officiers et des hommes de cette trempe, on peut entreprendre tout ce qui est praticable »*.[245] Ce courage ne put cependant tout accomplir.



Figure 28 Stèle à la mémoire de l'amiral Amédée Courbet à Magong en août 2022. Photo de l'auteur.

La formule de Lin Zhixiong, Wang Mingzhi et Li Ji, *« la Chine a été vaincue sans défaite et la France a gagné sans victoire »* caractérise bien ce que les Chinois retiennent de la campagne taïwanaise de 1884-5.[246] En effet, la victoire française est loin d'être décisive au Vietnam comme à Taïwan, terrains sur lequel les *« forces chinoises tinrent tête aux Français en grande partie grâce aux préparatifs et à l'habileté tactique de Liu Ming-chuan et de quelques officiers de l'armée d'Anhui »*.[247] Si la plupart des sources saluent le génie de Liu, aucune ne passe sous silence les mérites des marins français et d'Amédée Courbet, victimes de leur infériorité numérique, d'une logistique incertaine et d'un contexte politique volatile en métropole. Si ces derniers avaient pu disposer d'une escadre taillée à la mesure des ambitieux objectifs qui leur furent assignés, il est probable que la ténacité de Liu Mingchuan n'aurait pas pu empêcher le plein blocus de la côte chinoise et Taïwan, ou l'attaque de Tamsui et de Keelung, de porter leurs fruits. Les Français, avec seulement une dizaine de navires, furent capables d'imposer un blocus assez dur pour menacer Taïwan et la Chine de disette, et surent reconnaître l'importance des Pescadores à cet effet. Divisés en factions rivales, les Chinois étaient avantagés par leur masse,

[243] Davidson, *The Island of Formosa, op. cit*. 240.
[244] Rouil, *Formose, des batailles presque oubliées*, *op. cit*. 150.
[245] Il est toujours possible de visiter les cimetières français à Keelung et à Magong respectivement. Pour la citation, voir : Léon Chailley, *L'Amiral Courbet en Extrême-Orient, notes et correspondance*, 1896, page 266.
[246] Lin, Wang, Li, « Analyse spatio-temporelle et analyse des préparatifs défensifs de Taiwan pendant la guerre franco-chinoise [中法戰爭期間臺灣軍事籌防之時空分析與探究] », *art. cit*. 246.
[247] Selon Kuang Ching-liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 251. Traduction en français de l'auteur.

la largeur du détroit, et une topographie du nord de Taïwan favorable à la défense. Au demeurant, la destruction en quelques minutes de la flotte du Fujian et la prise en trois jours des Pescadores en 1885 démontre l'échec de la modernisation de la marine lancée contre vents et marées par les réformateurs chinois : trop peu, trop tard. Comme l'estime l'historien de la marine chinoise Su Xiaodong (蘇小東) *« si la Chine avait disposé d'une marine puissante, la flotte française n'aurait pas pu sillonner la côte sud-est, et la guerre aurait pu se terminer différemment »*.[248]

Dans l'ensemble, par la tentative de prise de Taïwan comme monnaie d'échange par les Français et le blocus des routes maritimes chinoises nord-sud par le détroit, l'épisode 1884-5 reconfirme les grands enseignements des siècles précédents. Comme le résume Tsai, *« Pékin avait retenu une leçon importante de cette guerre, Taïwan est importante politiquement et stratégiquement pour quiconque la contrôle, et constitue aussi une réelle menace pour la Chine »*.[249] En 1884, la Chine parvient une dernière fois à tenir, à bout de bras, Taïwan. Malgré quelques tentatives courageuses de renforcer une dernière fois sa carapace, le fruit finira par tomber dix ans après.

Provincialisation et défense navale (1885-1895)

Monsieur H. B. Morse, agent des douanes à Tamsui, rédige dans un rapport que : *« Les attaques de l'armée française sur Tamsui et Keelung en 1884-1885, eurent pour résultat certain d'attirer l'attention du gouvernement chinois sur l'importance stratégique de Taïwan. Leurs réformes furent de fait plus audacieuses que dans toute autre province »*.[250]

L'élévation de Taïwan au statut de province est décidée dès le 12 octobre 1885, c'est-à-dire une fois le rembarquement du dernier soldat français accompli. Alors que la littérature occidentale traite surtout des aspects administratifs et économiques de cette décision, les sources chinoises sont elles très disertes sur ses véritables principes militaires et géostratégiques. Tout, en effet, des réformes agraires à l'extension du chemin de fer à Taïwan, répondit d'abord aux besoins de sécurité maritime de la Chine. La force propulsive de ces changements sera insufflée par Liu Mingchuan lui-même, héros de la défense de l'île contre les Français, et désormais convaincu du rôle de Taïwan dans la sécurité maritime chinoise, écrivant *« Taïwan est la porte d'entrée des sept provinces du sud-est et tous les pays étrangers la convoitent, à la première dispute, ils*

[248] Su, « Liu Ming-chuan's thought of coastal defence and its practice — The strategic role of Taiwan in Chinese coastal defence [劉銘傳的海防思想與實踐 – 兼論台灣在中國海防中的戰略地位] », *art. cit.* 103. Traduction en français de l'auteur.
[249] Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 134. Traduction en français de l'auteur.
[250] Voir H. B. Morse 着，周學普譯，＜1882-1891 年臺灣淡水海關報告書＞，《臺灣研究叢刊》第五四種，《臺灣經濟史六集》（臺北：臺灣銀行經濟研究室，1957 年），頁 85. Cité par Lin Juncheng [林君成], « La modernisation de Taiwan à la fin de la dynastie Qing — L'impact de la guerre franco-chinoise en exemple [清末臺灣的銳意革新與近代化發展—以中法戰爭的影響為例] », *art. cit.* 65. Traduction : auteur.

voudront tous s'en emparer pour en faire leur base ».[251] Et de citer l'adage *: « Si Taïwan n'est pas conservée, comment imaginer notre immense frontière maritime reposer en paix ? »*[252]

Liu avait pourtant déjà fait ses bagages, auréolé de ses exploits et trop heureux de rentrer chez lui se reposer. Quelle n'est pas sa surprise de ne se voir accordé qu'un court congé, et sa mission à Taïwan reconduite, tant la Cour compte sur lui pour poursuivre le renforcement des défenses de l'île ! Il rempile pour cinq années, les plus brillantes des deux siècles de contrôle par Pékin de l'île. En juillet, Liu argumente en faveur de la provincialisation, relevant l'autosuffisance de Taïwan en termes financiers et l'importance que son futur gouverneur y concentre son attention exclusive.[253] Dans un mémoire *Sur la protection de Taïwan et de Penghu* rendu le 29 juillet, sur l'importance des secondes comme verrou du détroit, il défend l'intégration de la défense des Pescadores avec celles de Taïwan,[254] *« comme le nez respire posé sur un visage »*[255] :

> *À y regarder de près, les îles Penghu ne constituent pas seulement la porte d'entrée de Taïwan, elles sont aussi la clé entre les océans du nord et du sud. Pour pouvoir défendre Taïwan, il faut contrôler Penghu, et pour pouvoir protéger les océans du nord et du sud, il faut aussi tenir Penghu et Xiamen comme clés du détroit. Une fois Penghu et Xiamen fortifiées et le détroit patrouillé, il devient impossible pour les navires ennemis de passer ou de provoquer une crise. Tout cela nous permettrait non seulement de renforcer notre contrôle de Taïwan mais aussi d'améliorer l'ensemble de notre sécurité maritime.*[256]

Même Zuo Zongtang, pourtant rival de Liu et homme de la provincialisation du Xinjiang, met tout son poids derrière ce projet, estimant la position de Taïwan et sa fortification très critiques pour la sécurité maritime chinoise.[257] Zuo estime qu'il faut à tout prix éviter une répétition de l'épisode de 1884 en compliquant l'accès aux côtes taïwanaises à un futur ennemi. Zuo appuie donc la provincialisation puisqu'elle octroierait les moyens financiers et militaires nécessaires à la réalisation de cet objectif. Cette vision, privilégiant la défense côtière sur la construction d'une marine, est rationnelle dans le contexte financier et technologique de l'empire Qing.[258]

---

[251] Voir 《法兵已退請開缺專辦台防折》(光緒十一年六月 初五日) ,《劉銘傳文集》, 第 27 頁。Document cité par Li Xizhu [李細珠], « Brief Discussion on the Taiwan Coastal Defense Concept of Liu Ming-chuan [略論劉銘傳的台海防禦觀] », *art. cit.* 139. Traduction en français de l'auteur.

[252] Voir《遵筹澎防请饬部拨款折》(光绪十二年三月) ， 《刘铭传文集》, 第 178 页。Document cité par *Ibid*. 139. Traduction en français de l'auteur.

[253] Voir 劉銘傳, « 法兵已退請開撫缺專辦臺防摺 », « 劉壯肅公奏議 », 卷一, 頁 106-107. Document mobilisé par Speidel, "The Administrative and Fiscal Reforms of Liu Ming-chuan in Taiwan, 1884-1891: Foundation for Self-strengthening", *art. cit.*

[254] Voir 劉銘傳,《劉壯肅公奏議》, 卷二,《條陳臺澎善後事宜摺》, 頁 146~147. Document mobilisé par Lin Juncheng [林君成], « La modernisation de Taiwan à la fin de la dynastie Qing — L'impact de la guerre franco-chinoise en exemple [清末臺灣的銳意革新與近代化發展—以中法戰爭的影響為例] », *art. cit.* 57.

[255] Voir 臺灣銀行經濟研究室編，＜臺灣府轉行閩浙總督楊昌濬奏准臺灣添設藩司諭旨並摺稿＞,《劉銘傳撫臺前後檔案》, 頁 77. Cité par *Ibid.* 60. Traduction en français de l'auteur.

[256] Voir《条陈台澎善后事宜折》(光绪十一年六月十八日台北府发) ,《刘铭传文集》, 第 71 页. Document cité par Li Xizhu [李細珠], « Brief Discussion on the Taiwan Coastal Defense Concept of Liu Ming-chuan [略論劉銘傳的台海防禦觀] », *art. cit.* 139.

[257] Chen Yue [陳躍], « Etude comparative sur l'établissement des provinces du Xinjiang et de Taiwan à la fin de la dynastie Qing [晚清新疆與台灣建省之比較研究] », *China's Borderland History and Geography Studies* [中國邊疆史地研究] Vol. 23, No. 3, 2013, pp. 68-80 (72).

[258] Peng Dacheng [彭大成], « Zuo Zongtang's Military Thought on the Use of Troops in the Northwest [左宗棠西北用兵的軍事思想] », *Journal d'Yunmeng* [雲夢學刊] Vol. 1, 1986, pp. 87-94 (89).

Un peu comme dans la dialectique de la médecine chinoise traditionnelle, dans laquelle la santé d'un membre du corps donné dépend toujours de la force d'un autre (du pied pour le dos par exemple), la vision de Zuo Zongtang de la sécurité maritime chinoise exige de voir les choses dans leur globalité et de défendre en priorité un certain nombre de points clefs, ou de zones sensibles.[259] Dans sa *Déclaration sur l'importance de la défense de Taïwan* (1885), Taïwan constitue la première et la plus importante d'entre elles. En effet, l'île faisant la jonction avec Penghu entre les océans du nord et du sud de la Chine, de sa protection découle pour Zuo et par effet domino la sécurité de toute la côte. Il dit : *« Taïwan constitue le plus important élément dans la planification défensive de la province du Fujian. Mais comme ce qui se passe dans une province concerne une autre et ainsi de suite, la sécurité de chacune est liée à celle de Taïwan comme les dents sont couvertes par les lèvres. Il est donc impératif de renforcer les défenses de l'île »*.[260] Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, Zuo Zongtang aura exactement le même raisonnement d'interdépendance entre la défense d'un territoire frontière et le cœur de la Chine concernant le Xinjiang en 1874, qu'il lia à la sécurité de la Mongolie et de Pékin...

Le Prince Chun (奕譞), Li Hongzhang et le Zongli Yamen approuvant, Pékin ordonne donc le 25 octobre 1885 la création d'une province à Taïwan, nommant Liu Mingchuan gouverneur de l'île et Yang Changjun (楊昌濬 1825-1897) gouverneur du Fujian-Zhejiang.[261] En digne héritier de Shen Baozhen, Liu estime pourtant dans un rapport début décembre 1885 que les conditions pour la provincialisation de l'île n'étaient pas encore toutes réunies, et que sa gestion militaire, administrative et financière devait d'abord gagner en maturité. Il considère aussi nécessaire que la collaboration entre les provinces côtières et Taïwan soit resserrée afin de pouvoir réagir plus efficacement aux menaces étrangères. Liu se méfie toujours de l'influence de Zuo Zongtang et de Liu Ao sur l'armée Xiang à Taïwan, et décide d'extraire le ver du fruit. Le souvenir de Yang Changjun (de la même faction) réclamant sa démission après qu'il évacuât Keelung en octobre 1884 reste alors frais. Pourtant, Yang soutient le 25 décembre chacune des initiatives de Liu, exprimant également le vœu que si la défense de Taïwan devait être autonome militairement parlant, son commandement devrait coopérer étroitement avec celui du Fujian pour permettre une défense côtière plus efficace. C'est ce qui avait manqué à Liu contre la flotte française.[262]

La provincialisation est accomplie en 1887, prenant en modèle celle du Xinjiang débutée en 1884. Comme l'écrit Emma Teng, *« La promotion de ces territoires frontaliers autrefois perçus comme 'reculés – l'un 'au-delà des mers'* [Taiwan] *et l'autre 'au-delà des passes'* [Xinjiang] - *au statut de province visait à lier étroitement ces régions périphériques stratégiques à la Chine. L'évènement signale la nouvelle détermination des Qing à bâtir un empire intégrant régions centrales et extérieures »*.[263] L'empereur Guangxu déclare ainsi le 16 janvier 1886 : *« Bien que*

[259] Ibid. 88.
[260] Voir 《清宮月摺檔臺灣史料》(五)，督辦臺灣防務福建巡撫劉銘傳〈奏為條陳臺澎善後事宜急須次第舉辦摺〉，頁 4285-4293. Cité par Lin Juncheng [林君成], « La modernisation de Taiwan à la fin de la dynastie Qing — L'impact de la guerre franco-chinoise en exemple [清末臺灣的銳意革新與近代化發展—以中法戰爭的影響為例] », *art. cit.* 58. Traduction en français de l'auteur.
[261] *Ibid*.
[262] *Ibid*. 59
[263] Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 236.

Taïwan sera érigée en province, elle sera unie au Fujian comme le Xinjiang l'est au Gansu, pour veiller à l'intégration de la défense intérieure et extérieure ».[264] Est et ouest se répondent.

Liu peut compter sur un soutien financier plus important que feu Shen Baozhen et Ting Richang. Parmi les grands chantiers figurent la consolidation de dix ensembles de fortifications (Penghu, Hobei à Tamsui, Keelung, Anping, Qihou à Kaohsiung etc.), la construction d'un arsenal à Taipei (production d'obus), le prolongement du chemin de fer (Keelung est reliée à Hsinchu en 1893, 70 des 500km de voies ferrées en Chine sont alors à Taïwan[265]), la complétion dès 1887 de nouvelle lignes télégraphiques interdétroit (Fuzhou – Penghu – Tamsui) et insulaires (Taipei – Kaohsiung, Taipei – Keelung), une liaison régulière Fujian-Taiwan par navire à vapeur, la remise en service de l'industrie minière, et l'achat d'armements modernes de tous calibres (31 canons Armstrong pour les forts, 10 000 fusils à mousqueton, mines marines).[266]

Liu estime que *« les enjeux de défense constituent l'essence de la gouvernance de Taïwan »*.[267] Télégraphe et voies ferrées étaient particulièrement importants à cet égard. L'officier considère depuis longtemps la construction de chemin de fer indispensable à la défense de la Chine contre les invasions étrangères en permettant à ses troupes de se déplacer très rapidement le long des lignes intérieures, soutenant à la fois ses frontières maritimes et continentales (*fang bian fang hai* 防邊防海). Il précise, *« la Chine possède un très vaste territoire s'étirant de la Russie aux ports commerciaux. Une fois l'est, l'ouest, le nord et le sud connectés par les voies ferrées, nous serons aptes à contrer efficacement les immixtions de l'ennemi. Même distantes de milliers de kilomètres du front, les troupes pourront y arriver en quelques jours »*.[268] Liu usera du même raisonnement pour Taïwan en espérant déplacer ses troupes par le rail du nord au sud de l'île et vice-versa, se jouant du terrain, afin de répondre aux défis des flottes étrangères.[269] Ce chantier titanesque, qui suppose la construction d'autant de routes et de ponts, ne pourra être terminé. C'est cependant le cas du télégraphe, pour les mêmes besoins de défense côtière, Liu exigeant que les ordres puissent être reçus du continent même en cas de blocus ou de grosse mer, puis rapidement transmis d'un bout à l'autre de Taïwan afin de gagner en réactivité.[270]

---

[264] Voir 劉銘傳撫台前後檔案〔M〕· 台北：文海出版社, 1980. Document cité par Cheng Saijun [成賽軍], "Yang Changjun and the Coastal Defense of the Late Qing Dynasty [楊昌浚與清末海防]", *Modern Military* [近代軍事] Vol.4, 2008, pp. 106-110 (110). Traduction en français de l'auteur.

[265] Kuang Ching-liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 266.

[266] Chen Yue [陳躍], « Etude comparative sur l'établissement des provinces du Xinjiang et de Taiwan à la fin de la dynastie Qing [晚清新疆與台灣建省之比較研究] », *art. cit.* 77-8. Et Kuang Ching-liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 261-2. Et Li Xizhu [李細珠], « Brief Discussion on the Taiwan Coastal Defense Concept of Liu Ming-chuan [略論劉銘傳的台海防禦觀] », *art. cit.* 141-2.

[267] Voir 劉銘傳： 《台灣郡縣添改裁撤折》， 光緒十三年八月十七日， 《劉壯肅公奏議》， 第 285 頁。 Document cité par Chen Yue [陳躍], « Etude comparative sur l'établissement des provinces du Xinjiang et de Taiwan à la fin de la dynastie Qing [晚清新疆與台灣建省之比較研究] », *art. cit.* 77.

[268] Voir 劉銘傳:《籌造鐵路以圖自強折》(光緒六年十一月初 二日在京發) ,《劉銘傳文集》, 第 44- 45 頁。 Cité par Su, « Liu Ming-chuan's thought of coastal defence and its practice — The strategic role of Taiwan in Chinese coastal defence [劉銘傳的海防思想與實踐 – 兼論台灣在中國海防中的戰略地位] », *art. cit.* 105.

[269] Li Xizhu [李細珠], « Brief Discussion on the Taiwan Coastal Defense Concept of Liu Ming-chuan [略論劉銘傳的台海防禦觀] », *art. cit.* 142.

[270] Chen Yue [陳躍], « Etude comparative sur l'établissement des provinces du Xinjiang et de Taiwan à la fin de la dynastie Qing [晚清新疆與台灣建省之比較研究] », *art. cit.* 77-8. Et Li Xizhu [李細珠], « Brief Discussion on the Taiwan Coastal Defense Concept of Liu Ming-chuan [略論劉銘傳的台海防禦觀] », *art. cit.* 142.

Liu est aussi inquiet de la qualité de la troupe et des officiers, notamment ceux des Étendards verts et de l'armée Xiang, qu'il considère oisifs et corrompus. Il estime que si l'armée peut se séparer de 70% de ses effectifs et faire des 30% restants une force efficace, le but sera atteint.[271] Dans les écoles militaires de l'île, les officiers sélectionnés parmi les meilleurs éléments de la troupe sont introduits par les conseillers étrangers aux tactiques de combats modernes,[272] tandis que Liu réorganise aussi les milices rurales sur le modèle de l'armée d'Anhui.[273] Cette dernière, la plus compétente, est chargée de la défense du nord et des Pescadores. Elle purge aussi et pour de bon le sud des vieux rivaux de Liu : le vieux Liu Ao et sa coterie d'officiels ineptes étaient jaloux de leurs prérogatives et avaient perçu d'un mauvais œil le tropisme nordiste de Liu. Les réformes militaires et administratives de ce dernier avaient privé ces hommes de leur influence politique sur l'île en tarissant petit à petit certaines sources de leur fortune comme la captation des impôts et des soldes des soldats. Un étranger en dit *« le gouverneur Liu est détesté par tous les officiers ici pour avoir rendu leurs extorsions impossibles* (…). *Il est d'évidence un grand réformateur, mais sa croisade contre la malhonnêteté de ses subordonnés lui amènera bien des ennemis »*.[274] Ces résistances expliquent pourquoi Liu n'arrivera pas au bout de ses projets… Mais il impressionne l'ambassadeur américain, Denby pressant son gouvernement d'ouvrir un consulat sur l'île après une visite de ses forts et industries flambant neuves en 1888.[275]

Les aspects économico-administratifs des réformes de Liu ne concernent la défense maritime que dans la mesure où le basculement du centre de gravité politique de Taïwan vers le nord (Taipei devenant bientôt la capitale provinciale au détriment de Tainan) et sa réforme agraire (avec un relevé cadastral en tous points parallèle à celui conduit au même moment au Xinjiang), auront pour effet de dépêcher toujours plus de nouveaux migrants han vers les vieux territoires aborigènes à l'est. C'est pour régler la vieille question de la souveraineté Qing sur ces terres, dont on a vu plus haut la relation aux enjeux de défense maritime, que Liu reprend *manu militari* la *politique d'ouverture des montagnes* là où Ding Richang l'avait laissée avec plus de quarante expéditions contre les aborigènes, menées au mortier de campagne et à la mitrailleuse.[276] C'est donc à l'intérieur de Taïwan, dans les montagnes plutôt que sur les côtes, que Liu mobilise ses troupes pour ouvrir davantage de terres à la cultivation et soumettre pour de bon les indigènes. C'est dans cet objectif, encore une fois militaire, que Liu entreprend la construction d'une route passant par les montagnes et coupant l'île en deux (l'actuelle *Central Cross-Island Highway*). C'est une gageure hors de prix, Liu y perdant des milliers d'hommes, y compris son neveu.[277]

Comme Ting Richang vingt ans plus tôt, attaqué de toutes parts par ses rivaux et physiquement lessivé, Liu finit par jeter l'éponge en 1891 et rentre chez lui en Anhui.[278] Il laisse derrière lui

---

[271] Speidel, "The Administrative and Fiscal Reforms of Liu Ming-chuan in Taiwan, 1884-1891: Foundation for Self-strengthening", *art. cit.* 449.
[272] Kuang Ching-liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 262.
[273] Speidel, "The Administrative and Fiscal Reforms of Liu Ming-chuan in Taiwan, 1884-1891: Foundation for Self-strengthening", *art. cit.* 442-3.
[274] Voir PRO, F0228/837 (Taiwan), Spence to O'Conor, 23 Feb 1886. Document cité par Speidel, "The Administrative and Fiscal Reforms of Liu Ming-chuan in Taiwan, 1884-1891: Foundation for Self-strengthening", *art. cit.* 451. Traduction en français de l'auteur.
[275] Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 157.
[276] Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, *op. cit*. 235.
[277] Speidel, "The Administrative and Fiscal Reforms of Liu Ming-chuan in Taiwan, 1884-1891: Foundation for Self-strengthening", *art. cit.* 456-8.
[278] Kuang Ching-liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 264.

quantité de très ambitieux programmes inachevés, s'étant vite confronté à d'insurmontables résistances non seulement à Taïwan mais aussi à Pékin. Cixi et ses laquais siphonnaient alors les fonds destinés à la marine afin de se faire construire un nouveau palais d'été, gabegie bien représentatrice de l'écart béant entre les souhaits des réformateurs chinois et la réalité d'une Cour conservatrice vivant dans l'idolâtrie d'une gloire depuis longtemps passée. L'impératrice douairière se fait même construire un bateau en marbre pour vanter son attention portée à la marine…[279] Liu s'était ainsi retrouvé à disputer les miettes avec des poids lourds tels que Li Hongzhang, par trop obnubilé par renforcer la flotte du nord contre le Japon pour partager. Ses successeurs à Taïwan, notamment Chao Youlian (邵友濂 1840-1901), signeront le retour de l'ancien ordre. Quantité de programmes sont supprimés ou stagnent (voies ferrées etc.).[280]

Ce sera une ironie cruelle que le sort de Taïwan se jouera loin de ses côtes en 1894-5.[281] Liu fut si chagriné par l'annonce du transfert sans la moindre résistance de Taïwan au Japon en 1895 que, moins d'un an plus tard, il aurait crié le nom de l'île sur son lit de mort. Il avait vu juste concernant l'importance géostratégique de Taïwan pour la sécurité navale de la Chine. Taïwan changea de mains et ses prédictions les plus pessimistes devaient se matérialiser les unes après les autres pour le siècle à venir. Après l'orage, ce sera pour Pékin le début du déluge.

[279] Cornet, « Modernisation et politique navale en Chine à la fin du 19ème siècle », *art. cit*, 5.
[280] Voir Hsieh Chi-kang [謝紀康], "The Exploration of Yu-lien Shao's Defensive Affairs to Taiwan (1891-1894) – The Exemple of Self-Strengthening Construction [邵友濂對臺灣防務探討(1891 年-1894 年)一以洋務建設等為例]", *Journal de l'université Nankai* [南開學報] Vol. 8, No. 2, 2011, pp. 55-63.
[281] Voir le chapitre 5 de Jiang Mingzhe [姜鸣著], Rise and Fall of the Qing Navy [中国近代海军兴衰史], Sanlian Shudian [三联书店], 1991.

Chapitre 6 : Xinjiang, la perte de la barrière continentale de l'empire (1820-1900)

> *La géographie du pouvoir se moque des frontières et des principes. Les empires ont beau être mortels, ils se sentent toujours à l'étroit.*[282]
>
> Peter Hopkirk, 1990

Turkestan, djihad, territoire (1820-1864)

À l'instar du versant maritime de la Chine, le continent et le Xinjiang attirent au 19ème siècle les convoitises étrangères, surprenant une Cour restée comme à Taïwan davantage concentrée sur les enjeux de stabilité interne, passive concernant les menaces externes. Initialement, l'immense région avait été conquise pour rendre impossible une énième résurrection de la menace nomade et garder les accès nord-ouest de la Chine. Cet objectif avait été atteint avec la prise des oasis de Dzoungarie et du Tarim, l'imposition d'une administration aussi disparate que corrompue, et une colonisation par les soldats-colons du *Tuntian*. Mais après quelques décennies de relative paix, les Qing se sont comme sur la côte endormis sur leurs lauriers… Or il ne suffisait guère d'occuper la terre et de proclamer l'incorporation du Xinjiang à l'empire pour satisfaire une population locale de plus en plus insatisfaite et contrer les convoitises étrangères. La faiblesse de l'administration allait ainsi fournir un terreau favorable pour l'immixtion future des Russes. Pourtant, une dernière fois, c'est d'une puissance centrasiatique, Kokand, que l'orage arriva.

La mauvaise administration du Xinjiang…

Au début du 19ème siècle, en amont de l'immixtion des puissances britanniques et tsaristes, le Xinjiang reste pour les Qing autant que Taïwan un *« cul de sac »* conquis à des fins stratégiques : éviter qu'une puissance hostile ne l'occupe à leur place et profiter d'une profondeur permettant la protection des provinces intérieures.[283] La sinisation du nord-Xinjiang, à moitié encouragée et à moitié contenue, se poursuit : l'immigration à majorité hui représente une valve pour alléger la pression démographique sur les provinces surpeuplées : Gansu, Ningxia, Shaanxi…[284] Le sol attire aussi, non seulement parce que les oasis sont fertiles, mais aussi parce que la Dzoungarie

[282] Peter Hopkirk, *Le Grand Jeu – Officiers et espions en Asie centrale*, Editions Nevicata (traduction de l'anglais Gerald de Hemptinne), 1990, page 7.
[283] Fletcher, "Ch'ing Inner Asia c. 1800", dans John K. Fairbanks (Eds.), *The Cambridge History of China Vol. 10, op. cit.* 60.
[284] Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 51. Pointant les consignes de Qianlong dès 1760, Millward rappelle aussi que : "As an incentive to potential migrants, the Qing offered settlers a grant of at least 30 mu (about 4.5 acres), a set of tools, twelve pecks of seed, and a loan of two silver taels and a horse valued at eight taels. This measure sufficed to create a population of around 155,000 Han and Tungan homesteaders in northern Xinjiang by the turn of the nineteenth century".

est riche en charbon et en or.[285] La politique de ségrégation entre populations locales et migrants décidée au siècle précédent commence là à prendre l'eau. Entretemps, Pékin doit dévier de plus en plus d'argent pour mater les rébellions internes (à commencer par celle du Lotus blanc). Les subventions promises aux garnisons et à l'administration coloniale du Xinjiang comptent parmi les premiers postes de dépenses touchés.[286] Pour compenser, ce sont les populations locales qui sont ponctionnées par une dure augmentation des impôts.[287] Dans le Tarim, l'augmentation du nombre de colons-soldats couplée au pouvoir des Begs corrompus et perçus comme vendus aux occupants, la paupérisation et la pression fiscale, excite le ressentiment contre les *infidèles*. Une rencontre violente entre la déstabilisation du territoire et les menaces externes est en gestation.

Ni les Han ni les Tang n'étaient parvenus à se maintenir longtemps dans les oasis du Turkestan, et le 19ème siècle devait faire passer un test similaire aux Qing. Comme l'écrit Lattimore, *« les* [Qing] *n'ont jamais été en mesure d'intégrer pleinement* [les oasis] *à la Chine proprement dite à cause d'insurmontables problèmes de distance et de communication, séparées qu'elles étaient par des intervalles de terrains arides et non-chinois rendant impossible l'intégration contiguë des oasis entre elles-mêmes, ou avec la Chine, (...) donnant une certaine instabilité à ce flanc de l'empire »*.[288] Encore une fois, Pékin devra triompher de ces limites au 19ème siècle.

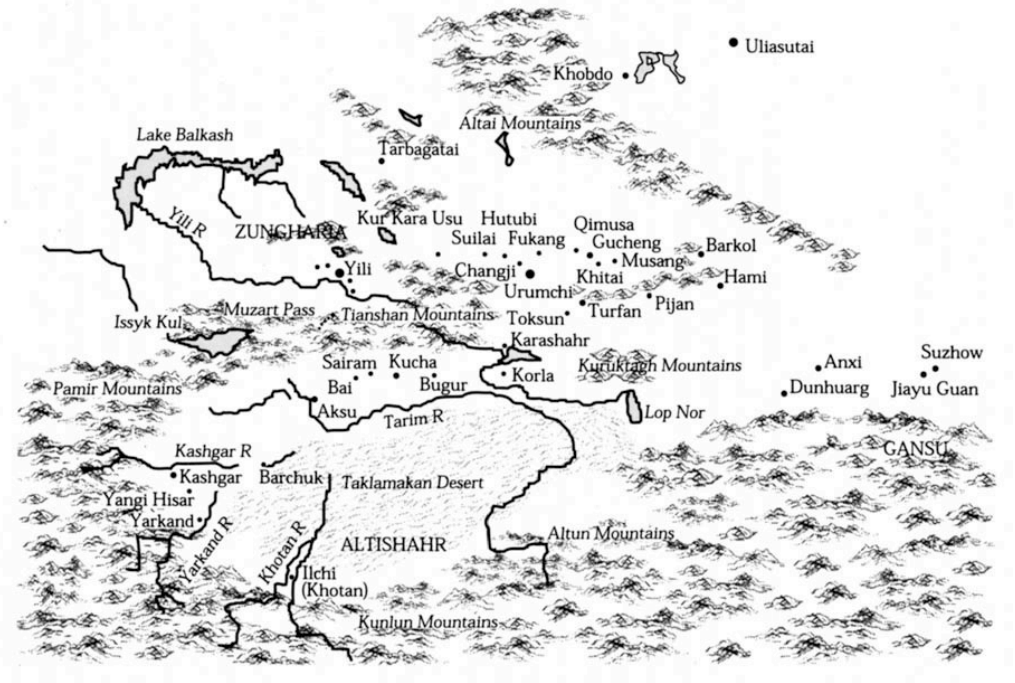


Figure 29 L'Asie centrale Qing vers 1820. Dzoungarie au nord et bassin du Tarim au sud. Source.[289]

[285] Fletcher, "Ch'ing Inner Asia c. 1800", dans John K. Fairbanks (Eds.), *The Cambridge History of China Vol. 10, op. cit.* 68.
[286] Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, *op. cit.* 357.
[287] Fletcher, "Ch'ing Inner Asia c. 1800", dans John K. Fairbanks (Eds.), *The Cambridge History of China Vol. 10, op. cit.* 65.
[288] Owen Lattimore, *The Inner Asian Frontiers of China*, Boston: Beacon Press, 1940, page 170.
[289] Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit*. 22.

..invite la mise à profit kokandienne

À l'instabilité interne s'ajoute une menace externe. La première puissance étrangère à tirer les marrons du feu des errements Qing au Xinjiang est centrasiatique : le Khanat de Kokand, situé au-delà des passes montagneuses à l'ouest de Kashgar. Si du point de vue de Pékin, Kokand n'était qu'un voisin tributaire parmi d'autres, l'opposé aussi était exact car les Qing achetaient la stabilité de leur frontière en envoyant annuellement vers Kokand un paiement en argent et marchandises.[290] Conscient de la faiblesse des déploiements militaires Qing dans le bassin du Tarim, le Khan de Kokand nourrit alors de grandes ambitions économiques et politiques dans la région. Il entreprend même de nommer dans ses missives l'empereur de Chine son *« ami »*, ou *dost*, détail abaissant que se sont bien gardés de retranscrire les traducteurs de la Cour.[291]

Il a un autre atout de maître dans sa manche : lorsque Qianlong conquit le bassin du Tarim aux mains des frères Khojas Makhdumzada en 1759, plusieurs dignitaires, dont le fils de Burhan ad-Din, Muhammad Amin dit Samsaq, avaient reçu l'asile à Kokand. Ces derniers entretenaient soigneusement de là-bas un désir de revanche, et pouvaient compter dans les oasis du Tarim sur quantité de suiveurs potentiels.[292] À Samsaq succédait Jahangir (1790-1828), qui reprit le flambeau de la cause Makhdumzada, attendant depuis Kokand un moment de faiblesse pour faire payer à Pékin le prix de son invasion et *« délivrer le monde musulman de l'agression des incroyants »*.[293] Pour un temps, personne ne souhaitait à Kokand d'un djihad mauvais pour les affaires, et le Khan gardait Jahangir sous surveillance. Mais ce dernier comprendra vite que cette cause pouvait servir de levier géopolitique en réclamant à partir du début du 19ème siècle toujours plus d'avantages commerciaux et politiques aux Qing, en échange de tenir Jahangir sous son contrôle.[294] Faiblement défendu et abritant une population de plus en plus insatisfaite du pouvoir Qing, le bassin du Tarim devenait de surcroit vulnérable à une invasion étrangère.[295]

L'élimination de l'empire dzoungar fit que le Khanat et l'empire Qing partageaient désormais une frontière. À la suite de la fermeture de Kiakhta à la frontière sino-russe entre 1785 et 1792, les échanges commerciaux devaient désormais transiter par Kokand pour atteindre la Russie, entraînant l'enrichissement du royaume centrasiatique.[296] Le Khan Muhammad Umar demande alors d'abord aux Qing une baisse des droits de douanes. Puis il exigera en 1813 de prélever directement les taxes sur les marchands kokandien et étrangers à Kashgar en y missionnant un agent permanent sur place, soit l'obtention d'un privilège d'extraterritorialité.[297] Devant le refus des Qing en 1814-15, le Khan rouvre donc le dossier khoja, estimant que retenir Jahangir valait

[290] Fletcher, "Ch'ing Inner Asia c. 1800", dans John K. Fairbanks (Eds.), *The Cambridge History of China Vol. 10, op. cit.* 38.
[291] Joseph Fletcher, "The Naqshbandiyya in Northwest China", in Beatrice Manz (Ed.), *Studies on Chinese and Islamic Inner Asia ,* Variorum, 1995, pp. 1-46 (36).
[292] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 111.
[293] *Ibid*. 109.
[294] Fletcher, "Ch'ing Inner Asia c. 1800", dans John K. Fairbanks (Eds.), *The Cambridge History of China Vol. 10, op. cit.* 89.
[295] Pour approfondir : Laura Newby, *The Empire and the Khanate: A Political History of Qing Relations with Khoqand, circa 1760-1860,* Brill, 2005.
[296] Fletcher, "China and Central Asia, 1368-1884", dans Fairbank, *The Chinese World Order, op. cit.* 222.
[297] Pan Zhiping [潘志平], "Troubles au Xinjiang de 1759 à 1911 [1759 年～1911 年新疆的變亂]", *China's Borderland History and Geography Studies* [中國邊疆史地研究], No. 3, 1994, pp. 42-55 (51).

bien quelques concessions commerciales.[298] Pékin ne trouve rien de mieux à y redire que de couper son paiement annuel à Kokand et d'interrompre son commerce vers la Chine, mettant les finances kokandiennes à genoux et poussant le Khan à mettre à exécution sa menace. Par le chantage de Kokand et l'inflexibilité déraisonnable des Qing, six décennies de relative paix au Xinjiang devaient s'achever, remplacées par six autres de profonde instabilité.

De 1820 à 1828, soutenu par son ancien geôlier kokandien, et s'appuyant sur la force militaire de tribus kirghizes des Pamirs, Jahangir mène au nom du djihad plusieurs raids au Xinjiang.[299] Les premières attaques de 1820 puis de 1824-5 sont assez rapidement repoussées, forçant Jahangir à se réfugier à Kokand puis chez les Kirghizes avec seulement quelques dizaines de survivants. Mais en 1825, un officier Qing, après avoir raté la capture du khoja, se venge en exterminant un camp entier de femmes et d'enfants.[300] Enragé, le chef kirghize le passe ensuite au fil de l'épée avec ses 200 cavaliers. La nouvelle galvanise Jahangir. À la tête de 500 hommes le khoja repart en 1826 à l'attaque. S'il en perd quatre cinquièmes devant Kashgar, il réussit à briser l'encerclement des troupes Qing et son succès provoque l'insurrection de la ville.

Devant dès lors lutter contre une force largement supérieure, la garnison Qing coupée de ses soutiens se barricade dans la forteresse où son chef ordonne l'exécution sur le champ du Beg suspecté de connivence avec le khoja et de tous ses subordonnés. Dans les quartiers de la ville, ce sont au contraire les Hans qui sont occis par les citadins musulmans en furie. Flairant une opportunité d'ajouter Kashgar à son territoire, le Khan de Kokand s'y rend en personne à la tête d'une armée de 8000 hommes et forte de pièces d'artillerie. Le siège de la forteresse est d'une telle dureté, Muhammad Ali perdant plus de 1000 hommes en 12 jours, qu'il ordonna la retraite, écœuré. Mais après dix semaines de résistance, sans espoir d'être sauvés, affamés et assoiffés, les défenseurs tentent à la faveur de l'obscurité une vaine sortie avant d'être décimés par les attaquants, à l'exception des musulmans.[301] Les officiers Qing s'étant fait sauter la tête plutôt que de tomber vivants aux assaillants, Kashgar tombe aux mains des khojas triomphants.[302]

Un instant, ce fut comme si ces derniers tenaient leur revanche. Le feu de la révolte se propage rapidement à Yarkand et Khotan, où les garnisons Qing connaissent le même misérable sort de celle de Kashgar. Jahangir envoie ses rares prisonniers parader aussi loin que Boukhara et Khiva, avant d'être vendus comme esclaves. L'affaire donne du grain à moudre aux partisans à Pékin d'une négociation avec les centrasiatiques, à l'instar de Chang Ling (長齡 1759–1839, Amban au Xinjiang), estimant nécessaire l'abandon du territoire perdu et le recul de la ligne de défense chinoise vers l'est et le Gansu.[303] Comme l'écrit Fletcher, *« le dangereux lien entre menaces extérieures et rébellions intérieures a toujours représenté un point cardinal de la gouvernance chinoise. Par conséquent, bien que la lointaine kashgarie ne fut qu'une nuisance, elle devait être défendue. L'empereur devenait prisonnier de ses propres possessions »*.[304]

---

[298] Fletcher, 'The Heyday of the Ch'ing Order in Mongolia, Sinkiang and Tibet', dans Twitchett, Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10, op. cit.* 361.
[299] Fletcher, "China and Central Asia, 1368-1884", dans Fairbank, *The Chinese World Order, op. cit.* 221.
[300] Pan Zhiping [潘志平], "Troubles au Xinjiang de 1759 à 1911 [1759 年-1911 年新疆的變亂]", *art. cit*. 53-4.
[301] Fletcher, 'The Heyday of the Ch'ing Order in Mongolia, Sinkiang and Tibet', dans Twitchett, Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10, op. cit.* 361-4.
[302] Pan Zhiping [潘志平], "Troubles au Xinjiang de 1759 à 1911 [1759 年～1911 年新疆的變亂]", *art. cit*. 54.
[303] Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 234.
[304] Fletcher, "China and Central Asia, 1368-1884", dans John K. Fairbank, *The Chinese World Order, op. cit.* 221. Traduction en français de l'auteur.

En digne représentant des pires satrapes centrasiatiques, Jahangir est un individu cruel et cupide. En querelle contre ses soutiens kokandiens, il vole aux marchands du Tarim et persécute la population. Peu résisteront lorsqu'une expédition punitive Qing, de 22 000 hommes, le chassera en 1827 au-delà des Pamirs. Jahangir évacue avec un grand butin, drainant avec lui des réfugiés. Muhammad Ali aura ensuite le toupet d'envoyer à Kashgar une ambassade proposant aux Qing son soutien pour la capture du khoja, mais il refusera d'extrader sa famille, ce qui rend Pékin furieux.[305] Ce sont les Kirghizes qui trahiront Jahangir, finalement fait prisonnier en juin 1828 par le général han Yang Fang (楊芳 qui s'illustra ensuite contre les Anglais sur la côte).[306]

Bien que Kashgar soit rapidement reprise par les Qing, l'aventure a mobilisé 36 000 hommes et leur a couté plus de 10 millions de taels d'argent. Ce fiasco aurait certainement pu être évité si les mandarins avaient pris plus au sérieux les défenses sud-ouest du Xinjiang et veillé à une gestion administration plus juste et moins corrompue de la région.[307] Quant à Jahangir, sa défaite est aussi auto-infligée, du fait de sa cruauté et de l'incompatibilité entre sa mégalomanie et le besoin d'unir les nombreuses factions politiques du Turkestan.[308] Il est condamné à Pékin à subir le supplice de la *« mort par mille coupures »* et ses restes sont jetés aux chiens.[309]

Daoguang dépêche à Kashgar Nayangceng (1764－1833), prodige de l'administration, riche d'une longue expérience des affaires de pacification (Lotus Blanc) et frontalières (Guangdong et Tibet), superviser le retour de l'ordre dans le bassin du Tarim. Il est le petit-fils du général Agui, noté dans la partie précédente pour son important rôle dans les campagnes militaires Qing à la fois au Xinjiang et à Taïwan au 18ème siècle. Perspicace et bien au courant des nombreux problèmes de l'administration Qing dans le bassin du Tarim, Nayangceng fait reconstruire la citadelle de Kashgar et adopter une longue série de réformes économiques et politiques.[310] Mais en espérant obliger Kokand à extrader les khojas et rappeler au Khan son statut de tributaire, Nayangceng le provoque aussi en lui imposant un embargo commercial punitif et en expulsant les marchands kokandiens.[311] Pour Pan Zhiping (潘志平), de l'institut des sciences sociales du Xinjiang, *« Nayanceng avait l'œil et se montrait perspicace quant aux maux politiques du Xinjiang, mais ses compétences militaires était très moyennes et il n'écoutait personne d'autres que lui-même ».*[312] Mettre le couteau sous la gorge à Kokand et menacer son commerce, alors que les défenses du Xinjiang demeurent faibles, constituent de nouvelles bévues stratégiques.

Alors que l'inflation atteint des niveaux records à Kokand, Pékin ne répond pas aux demandes de renégociation. Le Khan proclame de nouveau le djihad en 1830 pour restaurer ses privilèges. Il fait pour ce faire ramener de son exil à Boukhara l'ainé de Jahangir, Muhammad Yusuf, et le convaincre d'attaquer le Tarim pour *« venger son frère »*, l'assurant de son approvisionnement

[305] Fletcher, 'The Heyday of the Ch'ing Order in Mongolia, Sinkiang and Tibet', dans Twitchett, Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10, op. cit.* 366.
[306] Fletcher, "China and Central Asia, 1368-1884", dans Fairbank, *The Chinese World Order, op. cit.* 221.
[307] C'est la principale leçon retenue par Pan Zhiping de l'épisode Jahangir. Pan Zhiping [潘志平], "Troubles au Xinjiang de 1759 à 1911 [1759 年～1911 年新疆的變亂]", *art. cit*. 54.
[308] Fletcher, 'The Heyday of the Ch'ing Order in Mongolia, Sinkiang and Tibet', dans Twitchett, Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10, op. cit.* 366.
[309] Fletcher, "China and Central Asia, 1368-1884", dans Fairbank, *The Chinese World Order, op. cit.* 221.
[310] Pan Zhiping [潘志平], "Troubles au Xinjiang de 1759 à 1911 [1759 年～1911 年新疆的變亂]", *art. cit*. 54.
[311] Fletcher, "The Heyday of the Ch'ing Order in Mongolia, Sinkiang and Tibet", dans Twitchett, Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10, op. cit.* 367-9.
[312] Pan Zhiping [潘志平], "Troubles au Xinjiang de 1759 à 1911 [1759 年～1911 年新疆的變亂]", *art. cit*. 54.

« en argent, en hommes, en uniformes, et en ration ».[313] Parmi les autres prix convoités par le Khan figurent un droit de regard sur le trafic entre le nord-Xinjiang et l'empire russe, et surtout le contrôle de la route historique liant Yarkand aux Indes en passant par les passes du Ladakh, clef stratégique de tout premier ordre que Pékin n'entendait pas laisser tomber et qu'elle garde toujours aujourd'hui jalousement. Une force mixte kokand-khojas-kirghize de 40000 hommes, menée par Yusuf mais en réalité commandée par des officiers kokandis repart la même année à l'attaque de Kashgar, Yarkand et d'autres oasis via Osh (actuel sud-Kirghizstan).[314] L'affaire tourne mal pour les attaquants, ayant perdu de leur attrait auprès des populations locales depuis les raids de Jahangir. Les forteresses de Kashgar et de Yarkand tiennent bon, et leurs défenseurs Han se font remarquer par la Cour pour leur esprit de résistance.[315] Les kokandis partent quand le Khan se fâche avec l'émirat de Boukhara. Mohammad Yusuf doit suivre et meurt en 1835.[316]

Les khojas, dont l'influence sur la région était en berne, sont perdants autant que les Qing, dont la vulnérabilité sur ce territoire isolé et lointain est soulignée. Mais l'épisode sert Kokand en obligeant Pékin à accepter ses exigences commerciales. Les Qing achètent la paix en accordant des privilèges commerciaux à Kokand. En 1831, Pékin lève son embargo, restaure le droit de passage aux marchands kokandiens, et les exemptent de droits de douane. En 1832, Kokand accepte en retour de rapatrier ses prisonniers de guerre, comme de contenir les pulsions des Makhdumzadas encore présents sur son territoire. Pour maintenir la pression sur Kokand, Pékin tente de convaincre l'émir de Boukhara de l'aider à *« maintenir la paix sur les frontières ouest de la Chine »*, mais ce dernier décline toute ingérence.[317] Enfin, afin d'améliorer à moindre coût les défenses du sud-Xinjiang, les Qing transfèrent le QG de leur garnison de Kashgar à Yarkand, plus éloignée du débouché des Tianshan, et renforcent la garnison. Elle passe de 6000 à 15000 hommes et vidée de ses Hui, les Qing estimant la loyauté des musulmans difficile à garantir.[318] Selon un officier en charge de la défense de Yarkand en 1830, *« les officiels de Kashgarie jouent en quelque sorte le rôle des bergers, les musulmans celui des moutons, Kokand celui du loup, et les kirghizes, sont eux, semblables à des chiens. En 1826 et 1830 Kokand envahit la frontière de nouveau, et les chiens, suivis des loups, dévorèrent nos moutons »*.[319]

Kokand exige en plus de l'extraterritorialité un monopole commercial. En occupant brièvement Sarikol (entre Kashgar et Yarkand), et renforçant leur pression militaire sur les Qing, Kokand obtient l'ouverture de négociations à Pékin avec le *Li-fan Yuan*. L'ambassadeur kokandien en repart en 1835, obtenant satisfaction. Les sources relativisent l'importance des changements apportés par un accord officialisant des pratiques déjà existantes et qui permit le retour d'une stabilité relative sur la frontière.[320] Mais cet accord constitue selon Fletcher le *« premier traité*

---

[313] « 清代外交史料.道光朝 ». Document cité par *Ibid*. 44. Traduction en français de l'auteur.
[314] Fletcher, "China and Central Asia, 1368-1884", dans Fairbank, *The Chinese World Order, op. cit.* 222.
[315] Les ouigours ishaqis, à l'inverse des khojas afakis soutenus par Kokand, résistèrent aussi vaillamment à Kashgar et Yarkand. Cela ne les empêchèrent pas d'être massacrés en nombre par les miliciens hans, faisant mal la différence entre les deux groupes, une fois l'affaire réglée. Voir Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 112.
[316] Fletcher, 'The Heyday of the Ch'ing Order in Mongolia, Sinkiang and Tibet', dans Twitchett, Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10, op. cit.* 369-71.
[317] *Ibid*. 371-2.
[318] *Ibid*. 374.
[319] Extrait choisi par James Millward du *Shengwuji* de Wei Yuan page 196-7. Voir Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 113. Traduction en français de l'auteur.
[320] Millward explique ainsi que: "*Uyghurs and foreign merchants had always been exempt from local commercial taxes. Thus the Qing was giving up little by allowing Khoqand to trade freely in south-west Xinjiang.*" Voir Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 114, et Fletcher, 'The Heyday of the Ch'ing Order in Mongolia, Sinkiang and Tibet', dans Twitchett, Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10, op. cit.* 377.

inégal »[321] signé sous la coercition d'une puissance étrangère, et il servira de modèle pour une longue série d'équivalents sur la côte à partir de 1840.[322] Satisfaits pourtant, les Qing délaissent la défense des passes et des routes frontalières, laissant à Kokand la responsabilité de protéger ses caravanes. C'est un nouvel âge d'or pour les bandits, les esclavagistes et autres marchands d'opium, qui transitent via les Pamirs et le Ladakh vers le centre de la Chine. Kokand profite du retour de la passivité Qing pour attaquer brièvement Sarikol, mais ses troupes sont vite bloquées par Yishan (奕山 1790-1878), gouverneur militaire d'Ili et neveu de l'empereur.[323]

Gong Zizhen, Wei Yuan, et colonisation

De nombreux intellectuels salués pour leur pensée stratégique navale se sont fait remarquer au Xinjiang. On retombe ainsi sur Wei Yuan, le géopoliticien vu en chapitre précédent et expert des questions de défenses aux frontières. Il défendit avec son ami Gong Zizhen (龔自珍 1792-1841) l'idée d'une colonisation du sud-Xinjiang par l'accélération de l'immigration vers la région des Hans. Cette solution à l'instabilité frontalière est alors présentée par Gong et par Wei comme une valve démographique pour alléger la surpopulation des provinces nord-ouest.[324] Renforcer l'immigration revient à diminuer la part de populations musulmanes de la région et participe indirectement au resserrement de l'intégration à la Chine d'une région très stratégique. Wei n'est pas étranger à de telles problématiques, écrivant : *« les* [Pamirs] *définissent la limite avec le monde extérieur* (…)*. L'accès nord-ouest est fermé par les* [Kazakhs] *et celui du sud-ouest est fermé par les* [kirghizes]*. Au nord-ouest des* [Pamirs] *se trouve* [Kokand]*, et au sud-ouest le Badakchan et* [l'Afghanistan] (…)*. Le Xinjiang est entouré par les barbares ».*[325]

De telles idées alimentent un débat à la Cour en 1830 quant à la future direction de la politique Qing au Xinjiang, entre les partisans d'un retranchement défensif vers l'est ou de l'accélération de la colonisation selon les propositions de Gong et Wei. Un des ministres Qing déclare à cette occasion, *« Les forteresses de l'ouest* [Kashgar, Yarkand…] *sont encerclées et attaquées de toutes parts par les barbares. Elles sont impossibles à défendre. Au lieu de dépenser de l'argent*

---

[321] Manière chinoise d'appeler les concessions arrachées par la suite, par un mélange de diplomatie et de chantage à la force militaire, à la Chine par l'Occident, les Russes et les Japonais principalement.

[322] Fletcher fait remarquer que les Qing, battus lors de la première guerre de l'opium, ont accordé à Londres les mêmes privilèges commerciaux qu'à Kokand en 1835, avec l'espoir de ramener la stabilité sur la frontière maritime: extraterritorialité, clause de la nation la plus favorisée, et droit pour les étrangers de prélever des taxes. Dans les deux cas, les Qing achètent la paix aux frontières en accordant des privilèges commerciaux, une pratique très ancienne. Fletcher, 'The Heyday of the Ch'ing Order in Mongolia, Sinkiang and Tibet', dans Twitchett, Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10, op. cit.* 378.

[323] Ce dernier démontra cependant quelques années plus tard son ignorance de la guerre moderne lorsqu'il fut chargé en 1841 de la défense de Canton contre les Britanniques. *Ibid*. 381.

[324] Selon les deux travaux rassemblés par Fletcher, voir Kung Tzu-chen, 'Hsi-yu chih hsing-sheng I' (A proposal to establish a province in the western regions), in Ho Ch'ang-ling, *Ching-shih wen-pien,* 81.6b-9; Wei Yuan, 'Ta jen wen hsi-pei pien-yu shu' (A letter in answer to an inquiry about the north-west borders), *Ching shih wen-pien,* 80.1-2. Documents mobilisés par *Ibid*. 155.

[325] Voir Wei Yuan [魏源], Shengwuji [圣武记], volume 4. Document cité par Pan Zhiping, Ye-si-er [潘志平, 耶斯爾], « The Strategic Position of Xinjiang - the Geopolitical Perspective [西域新疆的戰略地位： 地緣政治的視角] », *China's Borderland History and Geography Studies* [中國邊疆史地研究], Vol. 3, No. 1, 2013, pp. 12-20 (18). Traduction en français de l'auteur.

et de sacrifier nos troupes pour des chimères, nous ferions mieux de nous replier vers l'est ».[326] Mais Daoguang, comme Qianlong avant lui, considère qu'un retrait du Tarim n'apporterait aucun bénéfice défensif et que coloniser davantage la région la stabiliserait tout en améliorant sa situation fiscale.[327] Millward fait remarquer que cette polémique n'a alors rien de nouveau, la question de la désirabilité de ce *« dividende de la défense de l'avant »* ayant déjà été discutée dans les années 1750, avant de se reposer de nouveau lors du débat de 1874 (plus bas).[328]

L'ouverture en 1831 du sud-Xinjiang à la colonisation par les Hans renverse la politique de ségrégation du Tarim en vigueur depuis 1760. Comme l'écrit Millward, les Qing passent *« d'une sollicitude pour les Turkestanais à un plus grand accommodement des Chinois au Xinjiang »* et *« malgré les déclarations de Qianlong sur l'unité des cinq peuples composant l'empire Qing, dans la pratique, à l'époque de Daoguang, les intérêts des officiels Qing et des marchands chinois en Altishahr* [Tarim] *avaient convergé aux dépens des Turkestanais »*.[329] Dès les années 1840, et malgré d'importantes difficultés, la domination Qing sur le bassin du Tarim se trouve ainsi renforcée grâce à l'augmentation du nombre de paysans hans, l'expansion du système des *tuntian* (les colonies agricoles-militaires) et la modernisation des systèmes d'irrigation, tandis que l'usage du mandarin progresse autour de Kashgar.[330] Lin Zexu, l'homme des politiques anti-opium de Canton et ami de Wei Yuan, travaille d'arrache-pied sur ces projets et verra son exil au Xinjiang écourté en récompense.[331] L'initiative de 1831 ouvre ainsi la voie à la politique de sinisation totale de la région décidée à la fin du siècle, sur des bases très stratégiques.[332]

…

Les raids de Kokand et des khojas sur le bassin du Tarim ne s'arrêtent pourtant pas tout de suite. En 1847 et 1857, la région connait une répétition des invasions de 1826 et 1830 : chantage aux avantages commerciaux par Kokand suivi de l'utilisation du levier khojas, bain de sang autour de Kashgar, expédition punitive et retrait à Kokand des envahisseurs. Faire le récit complet de ce prolongement du djihad khoja ne changerait pas grand-chose à l'analyse.[333] Kokand finit par stopper son soutien aux khojas, dont le prestige a été terni par autant de tueries et de pillages.[334]

---

[326] Wei Yuan, *Shengwuji*, volume 4. Document cité par Pan Zhiping [潘志平], "Troubles au Xinjiang de 1759 à 1911 [1759 年～1911 年新疆的變亂]", *art. cit*. 52. Traduction en français de l'auteur.
[327] Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 35.
[328] Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 42.
[329] *Ibid*. 234, et 225-226. Traduction en français de l'auteur.
[330] Voir Fletcher, 'The Heyday of the Ch'ing Order in Mongolia, Sinkiang and Tibet', dans Twitchett, Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10, op. cit.* 385-7.
[331] *Ibid*. 386.
[332] Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 246.
[333] Fletcher, 'The Heyday of the Ch'ing Order in Mongolia, Sinkiang and Tibet', dans Twitchett, Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10, op. cit.* 385-395. et Fletcher, "China and Central Asia, 1368-1884", dans John K. Fairbank, *The Chinese World Order, op. cit.* 223.
[334] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 115.

Premiers jeux russes à l'ouest (années 1830 à 1860)

La Russie joue au 19ème siècle au Xinjiang un rôle comparable à celui du Japon pour Taïwan : celui d'un prédateur prenant parti de la faiblesse du contrôle par Pékin d'un territoire stratégique et du chaos régional pour y installer sa propre primauté, dans un but non seulement d'expansion impériale mais aussi d'empêcher les puissances occidentales de la prendre de vitesse.

Contrer par le continent le commerce maritime britannique

Dès le début du 19ème siècle, Londres et Moscou se méfient des desseins de l'autre en Asie. Du point de vue du premier, il faut contrecarrer les mouvements de Moscou en direction de l'Asie centrale, qui les rapprochent dangereusement des Indes. On affirme alors que Napoléon avait eu pour projet de s'allier à Alexandre de Russie pour marcher vers le sous-continent. Pour les Britanniques, *« l'influence russe s'étend immédiatement aux zones laissées inoccupées par la puissance anglaise* [à la manière] *qu'a l'air d'emplir les espaces vides »*.[335] Mais du point de vue russe, c'est la position aux Indes des Britanniques et leurs propres projets en Asie centrale qui mettent en péril les frontières sud de l'empire tsariste. S'y jouera une compétition de longue haleine pour le contrôle des passes stratégiques et des routes commerciales, connue dans l'imaginaire collectif comme le *« Grand jeu »*, expression popularisée par l'officier-aventurier Arthur Conolly et l'auteur Rudyard Kipling.[336] Les historiens militaires chinois intéressés par le Xinjiang pour leur part soulignent que *« l'expansion des colonialismes britanniques et russes est devenue le principal facteur externe influençant la situation politique au Xinjiang »*.[337]

En pratique, ni Londres ni Moscou ne triompheront des vastes obstacles géopolitiques dressés devant eux, notamment en Afghanistan, pour supplanter tout à fait les positions de l'autre et devenir les maîtres incontestés de l'Asie centrale. Mais leurs influences croisées vont cependant s'affronter dans toute la région, tout particulièrement au Xinjiang, tenu à bout de bras par Pékin. À bien des points de vue, c'est Moscou surtout qui tirera là-bas son épingle du jeu.

Limitée à l'ouest par l'Europe, au sud par l'Empire ottoman, et au nord par les glaces, poussée par *« la peur permanente d'être encerclée »*,[338] l'expansion russe continuait à bride abattue vers le sud-est. Depuis Pierre le Grand, les élites russes se percevaient plus que jamais comme partie prenante de la grande famille européenne, et leur expansion empruntera aux mêmes pratiques colonialistes et attitudes darwiniennes. La révolte des cipayes en Inde de 1857 fait ainsi oublier en Russie l'anglophobie ambiante, le célèbre écrivain Mikhaïl Pogodine (1800-75) exprimant sa solidarité aux Britanniques : *« Nous oubliâmes immédiatement que les Anglais étaient nos ennemis, et ne vîmes en eux que des Européens, des chrétiens en souffrance ; nous vîmes en eux un peuple civilisé menacé par les barbares »*.[339] Les Russes, pourtant, souffrent aussi du rejet

[335] Sir Richard Temple, *India in 1880,* London, 1880, p. 434. Document cité par Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 32. Traduction en français de l'auteur.
[336] Peter Hopkirk, *Le Grand Jeu – Officiers et espions en Asie centrale*, *op. cit*.
[337] Pan Zhiping [潘志平], "Troubles au Xinjiang ", *art. cit*. 51. Traduction en français de l'auteur.
[338] Peter Hopkirk, *Le Grand Jeu – Officiers et espions en Asie centrale*, *op. cit*. 31.
[339] M. Pogodin, *Stat'i politicheskie pol'skii vopros, 1856- 1867* [Political essays and the Polish question] (Moscow, 1876) , pp. 16, 21. Document cité par Dieter Heinzig, "Russia and the Soviet Union in Asia: Aspects of Colonialism

dont ils estiment faire l'objet en Europe. C'est ainsi que Fiodor Dostoïevski, grand déçu de l'Occident, considérait au crépuscule de sa vie en 1881 que dans un monde où les Occidentaux considéraient les Russes comme des barbares, Moscou devrait régner en maître en Asie,

> *«* [L'Europe] *ne veut pas nous reconnaître comme sienne, elle nous méprise secrètement et ouvertement, nous considère comme une race inférieure. Parfois même elle éprouve du dégoût pour nous, surtout dès lors que nous l'embrassons fraternellement*.
>
> (…) [C'est pourquoi il faut] *se débarrasser de cette peur servile que les Européens nous traitent de barbares et médire que nous sommes plus asiatiques qu'européens* (…). *Nous avons besoin* [de conquérir l'Asie] *car la Russie n'est pas seulement située en Europe mais aussi en Asie ; et parce que le Russe n'est pas seulement un Européen mais aussi un Asiatique. Car peut-être plus encore qu'en Europe, nos espoirs résident en Asie ».*[340]

Moscou s'inquiète au début du siècle pour ses privilèges commerciaux en Chine. Le traitement avantageux réservé à l'ambassade Macartney de 1793 qui s'était passé des formalités tributaires, avait provoqué des jalousies. Même si la Russie est la première puissance européenne à avoir eu le privilège de signer d'égal à égal un traité avec les Qing en 1689 à Nerchinsk, il n'en restait pas moins que les marchands russes étaient astreints à un régime commercial strict confiné à un unique point de la frontière, Kiakhta, et à quelques caravanes régulières vers Pékin. Devant les succès britanniques à Canton et aux Indes, puis la coupure de ses échanges avec les nomades depuis la conquête du Xinjiang par les Qing, Moscou estime alors ses recettes commerciales insuffisantes, et sa position en Chine menacée alors même que ses élites s'intéressent de plus en plus à l'océan Pacifique.[341] C'est pour ouvrir Canton et l'entièreté de la frontière continentale avec les Qing au commerce, obtenir l'ouverture d'un consulat à Pékin et l'envoi d'une mission au Tibet que le Comte Youri Alexandrovitch Golovkine (1762-1846) part pour la Chine en 1805. Mais son ambassade échoue à Oulan-Bator en janvier 1806, le Comte refusant d'accomplir le *kow-tow*. On lui objecte que puisque le commerce sino-russe est restreint à Kiakhta comme celui des Britanniques l'est alors à Canton, il n'obtiendrait rien de plus de la part des Qing.[342]

C'est pour contourner ces restrictions, et en prenant appui sur la corruption des fonctionnaires du Xinjiang, que les Russes usent de l'intensification du commerce sino-kazakh (Tarbagatai et Ili, vers la Dzoungarie), puis sino-kirghize (Kashgar, Aksu, vers le bassin du Tarim) comme intermédiaires pour faire passer leurs marchandises en Chine. Le thé est en grande demande de Moscou à Saint-Pétersbourg. Le commerce au Xinjiang devient ainsi non seulement profitable mais essentiel aux efforts de Moscou pour diversifier ses voies d'accès au marché chinois. C'est donc avec la plus grande appréhension que la Russie interprète la conclusion de la première guerre de l'opium par le Traité de Nankin de 1840, dont les clauses menaçaient de voir Londres lui *« voler le commerce asiatique »*.[343] Depuis, Saint-Pétersbourg se tiendra systématiquement

---

and Expansionism", Contemporary Southeast Asia, Vol. 4, No. 4, 1983, pp. 417-450 (420). Traduction en français de l'auteur.

[340] F.M. Dostoevskii , "Geok-Tepe. Chto takoe dlia nas Aziia?" [What means Asia to us?] in Polnoe sobrame sochmenii F.M. Dostoevskago [Complete collection of F.M. Dostoyevsky's works] , vol. 21 (St. Petersburg, 1896), pp. 514, 517. Document cité par *Ibid*. 420-422. Traduction en français de l'auteur.

[341] Joseph Fletcher, "Sino-Russian Relations 1800-1862", dans Denis Twitchett, John K. Fairbank, (eds), *The Cambridge History– Vol 10, Late Qing part 1, 1800-1911*, Cambridge University Press, 1978, pp. 318-350 (319).

[342] Ibid. 321

[343] Ibid. 327

en embuscade et proposera plus d'une fois son soutien à Pékin contre Londres, manipulant les Qing, afin d'obtenir de leur part les mêmes privilèges commerciaux et diplomatiques.[344]

Les Russes font ainsi savoir en 1841 qu'ils interdiraient, contrairement à Londres, l'exportation d'opium vers la Chine.[345] Pékin permet en échange le *« commerce kazakh »*, un *alias* pour les échanges sino-russes au Xinjiang... Les importations de thé de la région vers la Russie sont multipliées par dix entre 1842 et 1851. En 1845, les espions russes dans la région s'alarment pourtant de la prévalence des biens britanniques importés de la côte et pressent leur Ministère des affaires étrangères d'agir. Pékin cède à la pression, officialisant en 1851 par le Traité de Khulja l'ouverture du commerce sino-russe à Ili et Tarbagatai. Des marchands russes, sous l'autorité d'un consul, peuvent s'y installer huit mois de l'an et vendre leurs marchandises sans droits de douane.[346] C'est comme verrou commercial que naît Almaty, à quelques centaines de kilomètres seulement du Xinjiang. On le voit bien ici, c'est pour moins subir la concurrence des Britanniques sur la côte que les Russes insistent pour l'ouverture du commerce continental.

L'empire insatisfait remplit les espaces vides

Voyant leur progression vers le sud-ouest bloquée après la guerre de Crimée (1854-1856), les Russes avancent en Asie centrale. Selon Lattimore, ce mouvement vers les Pamirs obligea les Britanniques à stationner au nord des Indes plus de troupes que nécessaire, dégarnissant le front de la mer Noire et offrant les conditions nécessaires à une reprise là-bas de l'offensive russe vers les mers chaudes.[347] Cet objectif suppose de mettre au pas les khanats et les autres émirats d'Asie centrale, et de s'assurer aussi la neutralisation d'un sud-Xinjiang faisant le lien entre les Pamirs et le Ladakh (le débouché vers les Indes). En attendant, espions et explorateurs russes quadrillent la région. Parmi eux figurent les officiers Pyotr Petrovich Semenov Tian-Shansky[348] et Tchokan Valikhanov, auteurs de fameuses études sur la région et la chaîne des Tianshan.[349]

Leurs rapports sont formels quant au potentiel commercial et stratégique du sud-Xinjiang, où ils estiment urgent de s'y ménager un accès exclusif afin de bloquer l'entrisme britannique.[350] L'ouverture de Kashgar, où l'intensification des liens avec le nord des Indes faisait planer une menace sur le monopole commercial russe, manquait aux accomplissements du Traité de Khulja.

Dans cet esprit, le général russe Gustav Khristianovitch Gasford propose dès 1857 une annexion de Kashgar en prenant comme prétexte la désaffection entre le pouvoir Qing et les populations locales. Il déclare que *« la transformation de Kashgar en un État indépendant de la Chine sous protectorat russe rendrait un grand service à son peuple, pour qui la tyrannie sino-mandchoue*

---

[344] Voir Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 29.
[345] Fletcher, "Sino-Russian Relations 1800-1862", dans Twitchett, Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10*, *op. cit*. 328.
[346] Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 35.
[347] Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 28 et 33.
[348] Epithète porté par l'homme après son exploration des Tian Shan, les monts célestes actuellement formant la frontière entre la Chine et le Kirghizstan.
[349] Nick Fielding (Ed), *The Selected Works of Chokan Valikhanov* (Traduction Dr. Arch Tait), The Embassy of the Republic of Kazakhstan in the United Kingdom of Great Britain and Northern Ireland, 2020. Voir en particulier le chapitre "On the Western Region of the Chinese Empire" pp. 135-166.
[350] Les écrits de Valikhanov sur le Xinjiang firent date et forment depuis la base intellectuelle des recherches académiques russes sur le Turkestan. Voir *Ibid*. Et Fletcher, "Sino-Russian Relations 1800-1862", dans Twitchett, Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10*, *op. cit*. 332.

est devenue insupportable… Nous nous rendrons ainsi maîtres de l'Asie centrale, et pourrons tenir en respect tous les khans, ce qui facilitera notre marche en avant ».[351] Ces projets peuvent être rapprochés du mémoire Vieillard (1784) et des déclarations de Soejima (1874) sur Taïwan vus dans le chapitre précédent : dans les deux cas il s'est agi de profiter des divisions politiques et ethniques dans ces périphéries de l'empire Qing à des fins commerciales et géostratégiques.

Promouvoir ces intérêts est en partie la mission du comte Nikolaï Pavlovitch Ignatiev à Pékin en 1860, désireux de devancer Britanniques et Français en gravant dans le marbre les conquêtes russes sur le fleuve Amour et les acquis arrachés par Ievfimy Poutiatine et Nikolaï Mouraviev au Traité d'Aigun (1858). Si la dynastie venait à tomber, ses instructions sont d'encourager à tout prix la création d'États sous férule russe en Mandchourie, Mongolie, et Xinjiang…[352] L'occasion ne se présente pas mais en jouant un habile double jeu entre les positions de Pékin, Paris, et Londres, Igniatiev parvient à passer en médiateur et à manipuler l'empereur Xianfeng.

Les Qing, qui pensent *jouer les barbares les uns contre les autres* ne se rendent compte de rien : en appuyant sur leur peur de voir les troupes anglo-françaises occuper Pékin, Igniatiev arrache aux Qing la Convention de Pékin.[353] Par cette *« véritable performance machiavélique »*,[354] l'Empereur concède à Moscou plus d'un million de kilomètres carrés de territoire au nord-est de la Mandchourie, faisant de Vladivostok l'avant-poste maritime tsariste et rapprochant les Russes autant de la Corée que de la mer jaune et du Japon. En ce qui nous concerne, Ignatiev obtient là des privilèges commerciaux et diplomatiques exclusifs au Xinjiang avec l'ouverture d'un consulat permanent à Kashgar et l'extraterritorialité pour les ressortissants russes.[355] Avec subtilité, les Russes se placent ainsi dans une position particulièrement avantageuse en Asie.

En parallèle, les troupes du Tsar poursuivent leur avancée en Asie centrale en direction du sud. La guerre de sécession aux États-Unis avait fait flamber les prix du coton, et l'Europe se trouvait en pleine crise économique. Mais les industriels russes n'étaient pas ignorants des intéressantes propriétés du Turkestan et de la vallée de Ferghana, adjacente à l'empire Qing, pour ce type de culture. C'est en partie sur leur insistance, et à la faveur d'une course pour le contrôle des Pamirs contre les Britanniques, que le Tsar à partir de 1865 met à genoux par faits accomplis successifs Tashkent, Samarcande et Boukhara.[356] Moscou a quelques comptes à régler avec les autorités de ces centres de la foi islamique, où défilaient jusque peu de temps auparavant des migrants russes vendus en esclaves. La conquête est parsemée d'impitoyables massacres : *« En Asie, plus vous les frappez fort, plus longtemps ils restent calmes »* lance l'un des généraux.[357] L'avancée tsariste alarme Londres et Pékin. Coincé au milieu de ce triumvirat survivait encore Kokand. C'est l'action de ses hommes d'armes, profitant de révoltes, qui arracheront la domination Qing du Xinjiang. Russes et Britanniques en profiteront bientôt pour s'enfoncer dans la brèche.

---

[351] Voir Vakar, "The Annexation of Chinese Turkestan," Slavonic Review, London, Vol. 14, 1936, p. 119. Document cité par Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China*, *op. cit*. 28.
[352] Fletcher, "Sino-Russian Relations 1800-1862", dans Twitchett, Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10*, *op. cit*. 348.
[353] *Ibid*. 342.
[354] Peter Hopkirk, *Le Grand Jeu – Officiers et espions en Asie centrale*, *op. cit*. 470.
[355] Sachant que sur le long terme, c'est la route commerciale mongole qui resta la plus simple et lucrative. Ce qui ne retire en rien bien sûr la valeur stratégique du Xinjiang aux yeux des élites russes en 1860. Fletcher, "Sino-Russian Relations 1800-1862", dans Twitchett, Fairbank, (eds), *The Cambridge History– Volume 10*, *op. cit*. 347.
[356] Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 28.
[357] Tel que cité par Hopkirk, *Le Grand Jeu – Officiers et espions en Asie centrale*, *op. cit*. 24.

Rébellions, prédations et accès au Xinjiang (1864-1873)

La perte par les Qing du Xinjiang n'est initialement ni le fait des Russes, ni des Britanniques, ni de Kokand, mais des Chinois musulmans. Les Hui s'étaient révoltés dans tout l'ouest de la Chine contre les discriminations à leur encontre et la grande pression fiscale dont ils faisaient l'objet. Mais lorsque les populations Hui du Xinjiang se joignent à celle en révolte du Shaanxi et du Gansu, les accès des armées de Pékin à son grand dominion de l'ouest sont durablement coupés. La Russie en particulier en tirera profit. C'est de ce processus de perte territoriale et de mise à profit étrangère dont il sera d'abord question ici, avant d'explorer en sous-partie suivante les termes d'une reconquête Qing estimée capitale pour les défenses occidentales de la Chine.

Sacrifier la profondeur pour sauver le centre

Suivant une série de révoltes musulmanes similaires au Yunnan, les rébellions Hui au Shaanxi et au Gansu démarrent en 1862. Il faudra douze années aux armées Qing pour les réduire.[358] Depuis longtemps, les musulmans hui et les Hans, pourtant issus dans les grandes lignes du même groupe ethnique chinois, faisaient chemin à part. Et si le pouvoir Qing fut longtemps assez favorable aux musulmans, qui ont grandement contribué à la conquête du Xinjiang et sa primo-colonisation, la multiplication de rébellions et le développement de hiérarchies parallèles autour des mosquées attise la méfiance de Pékin. Les Hui étaient aussi en contact relativement aisé par le corridor du Gansu et le Xinjiang avec le monde islamique extérieur, et par l'influence de plusieurs maîtres penseurs de retour d'Asie centrale et d'Arabie, deviennent de plus en plus défavorables au pouvoir de Pékin. Dans un empire Qing en sinisation rapide, « *aucun musulman, aussi disposé* [fut]-*il à reconnaître la réalité du pouvoir des Qing, ne* [pouvait] *jamais accepter de les placer au centre de son univers moral ».*[359] Comme Lincot le fait remarquer, *« ce constat reste d'une troublante actualité »* concernant la question ouïgoure aujourd'hui.[360]

Dans ce cadre, les rapports entre Hans et Huis (aussi connus sous le nom de Dounganes) sont très déséquilibrés et les différends souvent réglés au détriment des seconds. La multiplication de conflits communautaires couplée aux incursions Taiping et aux vagues de répression contre les musulmans, met alors le feu aux poudres.[361] Les garnisons Qing des deux provinces nord-ouest, traditionnellement bastions contre les invasions nomades, sont largement affaiblies en nombre à cause des besoins en hommes contre les Taiping dans les autres régions et largement composées de médiocres unités des étendards verts.[362] Contre eux, de nombreux rebelles sont animés d'une foi islamique fanatique couplée à un esprit militaire développé par la pratique des arts martiaux et de bonnes compétences de cavaliers. Au Shaanxi, la première année de rébellion

[358] Fletcher, "China and Central Asia, 1368-1884", dans Fairbank, *The Chinese World Order, op. cit.* 223.
[359] Voir Pamela Kyle Crossley, « Pluralité impériale et identités subjectives dans la Chine des Qing », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 3, 2008, p. 597-621. Document cité par Emmanuel Lincot, *Chine et terres d'Islam - Un millénaire de géopolitique*, *op. cit*, page 114.
[360] Ibid. 114.
[361] Kwang-Ching Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans John K. Fairbank, Kwang-Ching Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, Cambridge University Press 2008, pp. 202-273 (212-220).
[362] *Ibid*. 214

est ainsi marquée par plusieurs succès musulmans huis avant que les troupes Qing ne reprennent l'avantage en 1863, et ne parviennent à regagner l'essentiel du terrain perdu qu'en 1864.[363] C'est plus difficile pour Pékin au Gansu, où l'essentiel des rebelles du Shaanxi ont pu trouver refuge sous l'autorité du leader hui Ma Hualong (馬化龍). C'est en 1863 que la révolte déborde du côté ouest de la porte de jade, et se fait sentir au Xinjiang.[364] L'éclatement des révoltes des Huis au Shaanxi et Gansu est donc très important pour comprendre la suite étant donné que la position géographique de *« ces terres montagneuses de læss avec leurs vallées fluviales et routes caravanières figuraient comme le principal accès de Pékin au Xinjiang, la région frontalière que les empereurs Qing avaient travaillé si dur pour conquérir »* ![365]

Au Xinjiang, la rébellion, menée là par des Dounganes[366], là par des Turkestanais, emporte alors avec elle la faible et corrompue administration Qing. C'est une surprise, car à part la région de Kashgar et les passes stratégiques environnantes, le contrôle Qing de la majorité de la région était resté stable depuis la conquête de 1760, et la croissance démographique encouragée par le commerce et l'immigration chinoise. Même le bassin du Tarim au sud, où la cohabitation entre l'administration et la population reste la plus délicate, *« ne s'était pas soulevée contre les Qing, même lorsque l'occupation de son ouest par les Āfāqī Khojas lui en fournit l'opportunité »*.[367]

Mais on l'a vu dans la partie précédente, le Xinjiang n'a jamais été une colonie rentable, et son administration restait subventionnée par les revenus générés dans d'autres provinces. Or dès les années 1850 ces dernières sont frappées par la révolte des Taiping, sanglante guerre civile avant l'heure, et sont incapables de récolter l'impôt. Le trésor Qing se vide rapidement et les transferts d'argent vers le Xinjiang s'arrêtent aussi.[368] Pour se maintenir à flot, l'administration augmente fortement très l'impôt et donne libre arbitre aux détestés Begs pour le récolter. Un peu comme à Taïwan, *« les occupants mandchous traitaient leurs sujets musulmans comme des aborigènes non civilisés »*.[369] Une troupe démoralisée, malade, affamée et dépendante à l'opium n'est pas en mesure de maintenir le calme dans une société chauffée à blanc. Mal fagotée et désargentée, l'administration Qing est ainsi prête à s'effondrer comme un château de cartes.[370]

Une première révolte rapidement matée se déclare dès 1863 à Ili, mais elle se propage en avril 1864 à Khitai, en juin à Kucha, avant de s'étendre aux régions de Kashgar puis de Yarkand. Il s'agit en général de soulèvements en réaction à l'impôt de la part des Huis, suivis des Ouïgours, prenant pour cible autant les autorités Qing que les colons chinois en nombre grandissant et avantagés on l'a vu depuis quelques décennies par l'administration. La rumeur court aussi en juin parmi les rangs huis que l'empereur Tongzhi aurait ordonné leur extermination…[371] Dans un premier temps, les mutins se rassemblent autour d'officiels ayant retourné leurs vestes ou de figures musulmanes locales.[372] En juillet 1864, c'est le tour d'Urumqi de tomber aux mains de Huis fidèles à Ma Hua-lung, le leader du soulèvement au Gansu. L'auto-proclamé roi d'Urumqi,

---

[363] *Ibid*. 218
[364] *Ibid*. 221
[365] *Ibid*. 214. Traduction en français de l'auteur.
[366] Utilisé ici en tant que synonyme à Hui, ou chinois musulman.
[367] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 116. Traduction en français de l'auteur.
[368] Pan Zhiping [潘志平], "Troubles au Xinjiang de 1759 à 1911 [1759 年～1911 年新疆的變亂]", *art. cit*. 53.
[369] Hsu, "Late Ch'ing Foreign Relations", dans Fairbank, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 88. Traduction en français de l'auteur.
[370] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 116.
[371] *Ibid*. 117.
[372] Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, *op. cit*. 221.

Tuo Ming (ou *Daud Khalifa*) prend également Tourfan en décembre. Les garnisons d'Ili, siège du commandement militaire du Xinjiang, subissent un long siège par la population turkestanaise à partir de novembre 1864 avant de tomber en mars 1866, les vainqueurs y proclamant une éphémère indépendance. Ayant reçu plusieurs appels à l'aide des soldats Qing, la garnison russe voisine reste l'arme au pied.[373] À ce moment seules Hami et Barkol à l'est du Xinjiang restent tenues par les militaires Qing, tout le reste du dominion étant aux mains des rebelles.

On le voit, ce ne sont pas les étrangers qui initialement fomentèrent la révolte, étant provoquée en réalité et en premier lieu par les égarements de la politique de Pékin et de ses officiels locaux. Si les Qing avaient espéré un temps, par la colonisation du Xinjiang, à la fois stabiliser la région et solidifier la défense de leurs frontières continentales, c'est l'inverse qui d'abord se produit. Et c'est cette instabilité qui en retour fournit l'opportunité pour que se réalise une mise à profit étrangère. Il ne faudrait ainsi pas non plus voir les rébellions de 1864 comme l'expression d'un mouvement indépendantiste ouïgour avant l'heure, selon Millward,

> *Bien que* [les révoltes] *furent certainement alimentées par la haine des Qing* (…), *ces récits simplifient grandement une série d'événements complexes et confus, impliquant une diversité d'acteurs antagonistes*. (…) *Loin d'être un mouvement unifié, le Xinjiang de 1864-65 rappelle plutôt l'Afghanistan de l'immédiat ère post-soviétique, avec ses seigneurs de la guerre, ses rivalités interethniques et interrégionales*. *C'est la détresse économique et la mauvaise gestion endémique des années 1850 qui créent les conditions de ces soulèvements*.[374]

Les Qing parent d'abord aux dangers les plus immédiats, sauver la dynastie du risque Taiping et mater les rébellions au Shaanxi-Gansu, et ils abandonnent donc leur profondeur stratégique continentale au Xinjiang. Comme l'écrit Fletcher, *« Les Mandchous se trouvèrent dans la même situation que n'importe quelle dynastie chinoise han en temps de rébellion, et ils firent le même choix. Afin de sauver la Chine, qui constituait désormais le cœur de l'Empire, il était nécessaire de sacrifier la périphérie »*.[375] Yang Ce abonde aussi en ce sens : *« Lorsque le gouvernement* [Qing et chinois] *est puissant, il a tendance à opprimer et à soumettre les minorités (...).* [Mais] *lorsque son pouvoir est affaibli, il abandonne souvent ces peuples et ces terres dans les régions frontalières afin de préserver sa domination du centre »*.[376]

Yakub, danseur commandeur des croyants

Une faiblesse interne au Xinjiang comme à Taïwan s'était souvent conjuguée avec une tentative d'invasion étrangère. La révolte de 1864 n'y échappe pas, présentant l'occasion qu'attendaient les khojas survivants à Kokand pour tenter un retour sur la terre de leurs ancêtres. Comme à l'accoutumée, ils reçoivent le feu vert pour marcher sur Kashgar dès que le maître du Khanat,

---

[373] *Ibid*.
[374] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 118. Traduction en français de l'auteur.
[375] Fletcher, "Sino-Russian Relations 1800-1862", dans Twitchett, Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10*, *op. cit*. 341. Traduction en français de l'auteur.
[376] Yang Ce [楊策], "On the so-called dispute between coastal defense and frontier defense [論所謂海防與塞防之爭]", *Research on Modern History* [近代史研究], No. 4, 1987, pp. 54-71 (63).

Alimqul, estima que les Qing étaient assez affaiblis pour fondre sur le bassin du Tarim.[377] Or Kashgar, lieu des tombes des anciens maîtres khojas du Tarim, s'est à peine libérée des Qing mi-1865 qu'une lutte de pouvoir sanglante oppose déjà les chefs des factions rebelles rivales. Se sentant sur la sellette, l'un d'entre eux fait appel à Kokand. Alimqul ressort alors le bréviaire stratégique maintes fois éprouvé depuis le début du siècle : l'envoi d'un ambitieux descendant khoja sorti de son exil cornaqué par des officiers kokandis, en fait les véritables maîtres d'une expédition menée comme on dirait actuellement *« par proxy »*. Buzurg Khan était un des fils survivants de Jahangir, l'infortuné satrape de Kashgar supplicié à Pékin après sa capture en 1828. Quant à l'officier kokandi l'accompagnant, il se prénomme Yakub Beg (1820-77).



Figure 30 Yakub Beg. Source.[378]

Yakub était malin, cruel, et fin manipulateur. Danseur en maison de thé de sa jeunesse, il s'était tourné vers le métier des armes à la fleur de l'âge.[379] Cinq blessures par balles reçues des Russes témoignent du palmarès de cet homme se revendiquant héritier de Tamerlan.[380] À la tête initialement de seulement soixante hommes, il peut compter à son arrivée à Kashgar en 1865 sur le ralliement d'un large nombre de musulmans révoltés, appâtés par l'aura sacrée de son homme de paille le khoja Buzurg Khan. Leurs forces ont vite raison des maîtres d'Aksu et de Yarkand. Yakub fait massacrer les garnisons Qing survivantes et des centaines de marchands chinois, notamment à la forteresse de Yangi Hisar qui contrôle l'accès sud à Kashgar. Ses commandants ont opté pour se faire sauter avec le dépôt de munitions...[381] Prestement intronisé à Kashgar, Buzurg Khan a toutes les raisons de se méfier de l'ambitieux Yakub et il ourdit, en vain, pour le faire excommunier. Mais à la place, c'est lui qui sera piégé et gardé sous ferme

[377] Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 33.
[378] Date et auteur inconnus.
[379] *Ibid*.
[380] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 118 et 123.
[381] Ibid. 119

surveillance à Yangi Hisar jusqu'en 1867, avant d'être persuadé d'accomplir un long pèlerinage vers La Mecque… On n'entendit bientôt plus parler de lui, et la page khoja au Xinjiang se referma véritablement.[382] Yakub s'autoproclame Khan et fonde l'Emirat de Kashgarie en 1866.

Ambitieux et désireux d'étendre son territoire, Yakub déclare la guerre sainte contre les Chinois et les révoltés dounganes, d'obédience sunnite également mais non-hanafite, et alors unis sous le commandement à Urumqi de Tuo Ming. Armé de la légitimité du titre religieux de *« père guerrier de la foi »* conféré par l'Emir de Boukhara, Yakub se lance successivement à l'attaque du sud-est puis du nord-est du Xinjiang, prenant Tourfan puis Urumqi à la fin de 1870. Sa victoire est complète, mais au prix de la moitié de ses meilleures troupes, qui lui feront défaut plus tard contre Pékin. Tuo Ming capitule et agonise de maladie dans sa fuite.[383] Yakub est dès lors le maître incontesté du Xinjiang, de Kashgar au sud-est à Hami au nord-est.[384]

Pieux musulman, il fit régner une stricte loi islamique dans les terres occupées. Les interdits se multiplient : sortir tête nue (en particulier pour les femmes), prostitution, alcool, consommation de viandes de porc, chat, chien (communes sur les marchés)… La police religieuse patrouille les rues pour faire respecter la charia. Ces obligations et la hausse continue de l'impôt par le despote étranger pour maintenir à flot son régime déstabilisent les Ouïgours souffrants déjà de l'interruption du commerce avec la Chine. Ayant fait exécuter la hiérarchie religieuse de Kashgar en prenant la ville en 1864, Yakub profite pourtant d'un harem de 200 concubines...[385] Ses aides sont pour la plupart des Kokandiens suppléés par des individus de nationalités aussi diverses que chinoise, afghane, kashmiri… Accueillis pompeusement par Yakub, les émissaires anglais ne peuvent que constater la terreur dans laquelle vivait confinée la population locale.[386] Bref, comme l'écrit Millward, *« Yakub n'était en rien un combattant de la cause ouïgoure, mais bien un étranger kokandien imposant son régime à la population du bassin du Tarim »*.[387]

Jeux de dupes, argent, carabine et fouet

Ce dernier doit composer avec un contexte géopolitique régional complexe, coincé entre Russes, Britanniques, et la menace d'une contre-attaque de Pékin dont les armées rattrapaient lentement le terrain perdu. Yakub sait se servir avec dextérité de la rivalité anglo-russe, et réussit un temps à faire monter les enchères pour sauver son régime. Dès 1868, il fait simultanément envoyer des ambassades vers les Indes et la Russie pour solliciter la reconnaissance diplomatique de son royaume. Mais inquiets des initiatives diplomatiques d'un vieil ennemi suspecté d'anglophilie, afin d'éviter une contagion des révoltes musulmanes à l'intérieur de leurs possessions d'Asie

[382] Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, *op. cit*. 223.
[383] Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, *op. cit*. 224.
[384] Kim Hodong, *Holy War in China: The Muslim Rebellion and State in Chinese Central Asia, 1864-1877*, Stanford University Press, 2004, page 140.
[385] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 120.
[386] *Ibid*. 121.
[387] *Ibid*. 117. Traduction en français de l'auteur. Ce point est aussi noté par les historiens chinois. Voir par ex. Pan Zhiping [潘志平], "Troubles au Xinjiang de 1759 à 1911 [1759 年～1911 年新疆的變亂]", *art. cit*. 45.

centrale, et pour ménager Pékin avec laquelle ils avaient signé des traités commerciaux, les Russes sa cantonnent à une politique d'attentisme méfiant face à Yakub.[388]

Alors que la révolte au Xinjiang avait coupé net le commerce sino-russe, le général Constantin von Kaufman (1818-1882) bloque dès 1871 l'avancée vers le nord-ouest du Kokandien en ordonnant à ses troupes d'occuper la région d'Ili, où le contrôle Qing avait déjà été renversé.[389] Du point de vue russe, ce mouvement a le double avantage de garder le corridor ayant jadis servi jadis à l'invasion de la Russie par les Mongols et de mettre la main sur une région à la production agricole et minérale riche. Selon un historien russe, la région d'Ili est à la Russie ce que la passe de Khyber est aux Britanniques, un point d'étranglement dont le contrôle demeure capital pour sécuriser les accès à l'empire.[390] La vallée est cependant aussi très importante pour Pékin car elle commande l'accès nord de la passe de Muzart, connectant Ili au nord au bassin du Tarim (Aksu) au sud.[391] Comme l'explique Hsu, la possession d'Ili *« facilitait donc celle de tout le Xinjiang »*.[392] Kaufman conçoit d'abord cette annexion comme permanente mais devant le scandale suscité à Pékin, Saint-Pétersbourg fait mine d'expliquer que si ses armées occupent Ili, c'était pour mieux la préserver de Yakub et la rendre aux Qing en temps voulu ![393] Pas dupe, Pékin exige que des pourparlers soient tenus immédiatement pour prévoir le retour de la vallée mais l'ambassadeur russe fait traîner l'affaire... C'est vite l'impasse et le gouvernement Qing comprend que seule la menace de la force peut déloger les Russes.[394] Mais ils doivent d'abord se débarrasser de Yakub, qui multipliait alors les initiatives diplomatiques pour se maintenir…

En attendant et pour amadouer les Russes, Yakub les assure qu'il honorera les dispositions du traité commercial de Khulja négocié avec les Qing en 1851, leur garantissant ainsi de garder un avantage sur les Britanniques.[395] Saint-Pétersbourg est satisfaite mais renâcle pour reconnaître la légitimité de Yakub.[396] Les Russes se méfient du double jeu de ce dernier, craignant de voir son « royaume » servir de base arrière pour les opposants politiques à leur avancée en Asie centrale, et ils ont certainement compris avant les Britanniques que l'homme ne ferait pas long feu. Le Tsar Alexandre II lui refuse même une visite, enrageant le despote.[397]

D'autre part, les Russes sont en pleine offensive en Asie centrale, ayant déjà mis Tachkent et Boukhara à genoux. Kokand les suit enfin dès 1875-6, isolant Yakub de ses bases et soutiens.[398]

---

[388] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 156.
[389] Pour approfondir voir : Immanuel Hsu, *The Ili Crisis: A Study of Sino-Russian Diplomacy, 1871-1881,* Clarendon Press, 1965. Pour un résumé plus court, voir le même auteur, "Late Ch'ing Foreign Relations, 1866-1905", dans Fairbank and Kwang Ching Liu, *The Cambridge History of China, Vol. 2, Late Ch'ing, 1800-1911, op. cit.* 92-95.
[390] A. Lobanov-Rostovsky, "Russian Imperialism in Asia: Its Origin, Evolution, and Character," *Slavonic Review,* London, Vol. VIII, 1929-1930, p. 44. Document mobilisé par Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 36.
[391] Yang Ce [楊策], "On the so-called dispute between coastal defense and frontier defense [論所謂海防與塞防之爭]", *art. cit.* 55
[392] Hsu, "Late Ch'ing Foreign Relations", dans Fairbank, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 88. Traduction en français de l'auteur.
[393] Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 36.
[394] Yang Ce [楊策], "On the so-called dispute between coastal defense and frontier defense [論所謂海防與塞防之爭]", *art. cit.* 55-56.
[395] Hopkirk, *Le Grand Jeu – Officiers et espions en Asie centrale*, *op. cit*. 542.
[396] Kim Hodong, *Holy War in China: The Muslim Rebellion and State in Chinese Central Asia, op. cit.* 141-3.
[397] Hopkirk, *Le Grand Jeu – Officiers et espions en Asie centrale*, *op. cit*. 519.
[398] Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, *op. cit*. 224.

Convaincu de la mission civilisatrice de l'homme blanc, le géographe de l'Asie centrale Nikolaï Prjevalski estime que la Russie ne doit pas manquer cette opportunité d'adjoindre à son territoire le Xinjiang. Il n'a que dédain pour les Chinois et, comparant les conquêtes russes à celles des conquistadors, il estime possible de *« soumettre avec un millier d'hommes tous les territoires séparant le lac Baïkal de l'Himalaya »*, avec *« de l'argent dans les poches, une carabine dans une main, et un fouet dans l'autre »*.[399] Prjevalski juge Yakub inférieur encore, relevant *« de la même merde que tous ces Asiatiques bons à rien. L'empire kashgarien ne vaut pas un kopeck »*[400], son maître n'étant *« rien de plus qu'un imposteur politique* (…). *Le sauvage d'Asie comprend pleinement que la puissance russe représente la garantie de sa prospérité »*.[401] Ce n'est pas un secret, la Kashgarie est alors clef pour Saint-Pétersbourg, un officier écrivant : *«* [son] *importance à nos yeux s'en trouvait encore très renforcée à la suite des tentatives britanniques de l'incorporer en tant que (1) zone neutre séparant la Russie de l'Inde et (2) comme nouveau marché pour la vente de leurs produits manufacturés »*.[402]

Les Anglais comme les Russes ignorent encore l'impossibilité de faire progresser une armée à travers la chaîne du Karakoram séparant le bassin du Tarim des Indes. Ils sont donc inquiets de voir Kashgar et Yarkand, commandant les accès au Ladakh, tomber aux mains des Russes.[403] Aussi Calcutta s'alarme au même titre qu'eux des tentatives diplomatiques de Yakub, et va chercher aussi à s'attirer les bonnes grâces du maître éphémère du Xinjiang afin qu'il ne passe pas sous influence russe. Fidèle à la célèbre *Forward Policy*, l'idée germe aux Indes de se servir du royaume de Yakub au Xinjiang comme un *« État tampon »* entre ces dernières et les armées tsaristes afin d'y bloquer l'avance russe.[404] Bien que d'abord méfiants, les Anglais se laissent convaincre par une série de rapports enthousiastes quant aux opportunités commerciales présentées par un rapprochement avec Yakub. L'un d'eux encourage Calcutta de passer à l'action avant les Russes, estimant que le satrape ne pouvait qu'*« obéir à la loi de la gravitation politique, selon laquelle son petit royaume existe à la manière de tous les petits États isolés et encerclés par deux grandes puissances, c'est-à-dire s'appuyer sur l'une ou l'autre »*.[405]

Yakub redouble d'efforts auprès des Britanniques, chez qui il peut compter sur quelques alliés depuis la visite à Kashgar en 1868 du marchand R. B. Shaw et du diplomate Sir Douglas Forsyth.[406] Un de ses conseillers est reçu à Lahore puis à Calcutta en 1869, y obtenant 400 mousquets. Les autorités britanniques pensent pouvoir associer Yakub à un front panislamique contre les Russes,[407] l'orientaliste Rawlinson dissertant en 1875 sur la possibilité *« d'entraîner un grand mouvement mahométan antirusse au nord de l'Oxus »*.[408] Lorsque Forsyth, avec une

[399] Document cité par David Schimmelpenninck van der Oye, *Ex Oriente Lux*, Yale University, 1997, page 37. Source consultée : Karl E. Meyer, Shareen Blair Brysac, *Tournament of Shadows: The Great Game and the Race for Empire in Central Asia*, Basic Books 1999, page 596. Traduction en français de l'auteur.
[400] Ibid. Traduction en français de l'auteur.
[401] Document cité par Donald Rayfield, *The Dream of Lhasa,* London, 1976, page 100. Source consultée : Ibid. 596. Traduction en français de l'auteur.
[402] Voir A. N. Kuropatkin, Kashgaria, Calcutta, 1882, pp. 4-5. Document cité par Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 36. Traduction en français de l'auteur.
[403] Hopkirk, *Le Grand Jeu – Officiers et espions en Asie centrale*, *op. cit*. 548.
[404] Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, *op. cit*. 224.
[405] Voir C. L. Showers, *The Central Asian Question,* London, 1873, p. 7. Document cité par Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 31. Traduction en français de l'auteur.
[406] Kim Hodong, *Holy War in China: The Muslim Rebellion and State in Chinese Central Asia, op. cit.* 144-6.
[407] Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 34.
[408] Cité par Hsu, *The Ili crisis, A Study of Sino-Russian Diplomacy, op. cit.* 34-5. Traduction de l'auteur.

délégation de 350 hommes, rend visite une seconde fois à Yakub en 1873, il lui apporte des milliers de mousquets des arsenaux aux Indes. Par un strict respect de l'étiquette et l'étalage de somptueux cadeaux, l'homme sait flatter l'égo du satrape.[409] Un an plus tard est ainsi conclu un traité commercial pour concurrencer les Russes au Xinjiang. Les Britanniques accordent à Yakub la reconnaissance diplomatique avec échange d'ambassadeurs.[410] Pékin, pris par la crise taïwanaise et débattant au même moment du sort à réserver à Yakub, considère la manœuvre anglaise comme une traitrise et ce souvenir n'est pas perdu par les historiens chinois.[411] Cette décision est aussi contradictoire, les Britanniques soutenant au même moment économiquement (par des prêts) et militairement (avec des conseillers) les Qing contre les Taiping et les Huis, considérant désormais Pékin comme le meilleur garant de leurs acquis commerciaux.[412]

Yakub agit aussi du côté des grands États musulmans, notamment l'empire Ottoman. Son neveu transite par l'Inde pour voyager vers Constantinople, aidé en cela par les Britanniques. C'est de là-bas que Yakub remporte l'un de ses meilleurs succès, recevant en 1873 de la Sublime Porte non seulement le titre de Commandant des Croyants, mais aussi la reconnaissance diplomatique, 3000 fusils, 30 canons et des instructeurs militaires.[413] Le Sultan conseille, évidemment, au neveu de Yakub de se montrer amical avec les Britanniques et de bouder le Tsar. Les Ottomans, qui ferment alors l'accès de la mer Méditerranée aux Russes, reçoivent en amont la bénédiction des Britanniques désireux de voir se constituer un axe islamique contre les Russes pour bloquer la progression de Saint-Pétersbourg en Asie centrale.[414] L'action de Yakub en Turquie est sans surprise mal reçue par les Russes, transformant à leurs yeux le Xinjiang en *« État vassal au Sultan »*, et ils songent fermement à envahir la Kashgarie dès 1874-5...[415]

Obnubilés par la menace russe, les Anglais ne réalisent guère que le régime de Kashgar n'a pas d'avenir et qu'ils misent sur un homme en sursis. Le Xinjiang n'est alors qu'un *« no man's land entre les grandes puissances »*[416], et les promesses commerciales faites par le satrape pour tirer bénéfice de la rivalité russo-britannique ont autant de substance que sa légitimité. En 1876 le gouvernement en Inde ratifie le pompeux traité signé avec Yakub… Un an plus tard, le Xinjiang sera de nouveau contrôlé par les troupes Qing, et l'homme de Kashgar, lui, sera mort.[417]

…

Pékin n'est pas resté l'arme au pied. Avant de pouvoir traiter Yakub, ses soldats ont bataillé dur contre les rebelles au Gansu. Encouragée par ses succès contre les Taiping, la tâche est confiée en 1866 au général Zuo Zongtang, vu au chapitre précédent pour son rôle dans la défense navale et de Taïwan. Il faudra sept ans, jusque 1873, pour remplir cette première et immense mission dont nous ne rappelons ici que les grandes lignes pour expliquer comment le général parvient jusqu'au Xinjiang. Comme l'explique Peng Da-cheng, la *« pacification par Zuo de la rébellion*

---

[409] Hopkirk, *Le Grand Jeu – Officiers et espions en Asie centrale*, *op. cit*. 508-9.
[410] Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, *op. cit*. 225.
[411] Voir par ex. Pan, "Troubles au Xinjiang de 1759 à 1911 [1759 年～1911 年新疆的變亂]", *art. cit*. 51.
[412] Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 32.
[413] Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, *op. cit*. 225. Et Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 35. Et Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 123.
[414] Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 34.
[415] *Ibid*. 37.
[416] *Ibid*. 24. Traduction en français de l'auteur.
[417] *Ibid*. 35

Hui dans le Shaanxi et le Gansu était une préparation stratégique à la récupération du Xinjiang ».[418] Le général considérait la menace hui-doungane particulièrement grave, autant pour son potentiel très subversif contre les Qing que pour la sécurité de Pékin, qui dépendait ultimement du contrôle du Xinjiang et de la Mongolie .[419] Zuo n'est pas un soldat conservateur, lorsqu'il en appelle en 1867 aux banques étrangères pour financer sa campagne de reconquête, et commander en nombre des armements occidentaux (fusils et pièces de siège).

Ses forces ont l'expérience du combat mais leur moral est bas. Zuo fait donc attention qu'elles ne manquent jamais de vivres et il leur permet d'allègrement piller les territoires reconquis. Dans ces batailles de siège de longue haleine dans les steppes reculées du Gansu, il est crucial à l'instar des campagnes de jadis de pouvoir compter sur des soutiens et lignes logistiques fiables. Zuo met pour ce faire ses talents d'administrateur à l'épreuve, s'appuyant notamment sur la tradition de transport fluvial chinoise.[420] En prenant parti des richesses des provinces maritimes du sud-est, il met en place un *« Fond de l'expédition de l'ouest »* et une chaîne de ravitaillement de plusieurs milliers de kilomètres. Des ports tels que Shanghai, les munitions produites par les arsenaux sont acheminées par vapeurs étrangers à Wuhan, puis transbordées sur jonques jusqu'au Shaanxi avant d'effectuer la fin du trajet à dos de mules et d'hommes. C'est ainsi que des pièces de siège *Krupp*, alors ultra modernes, parviennent au Gansu.[421]

En septembre 1870 Ma Hua-lung se rend. Zuo le fait exécuter avec tous les membres masculins de sa famille afin de n'en voir aucun reprendre le flambeau. Près de 2000 de ses suiveurs sont massacrés sur le champ.[422] En 1872 Zuo Zongtang fait établir son quartier général à Lanzhou (actuelle capitale provinciale) et y fait construire un atelier capable de produire des munitions, d'où il prépare l'assaut final sur Suzhou (actuelle Jiuquan, à la porte du Xinjiang) où les leaders Huis survivants se sont rassemblés pour un baroud d'honneur. La ville tombe le 24 octobre 1873 sous une pluie d'obus, et les Chinois font exécuter sur place plus de 7000 musulmans. Zuo considère la prise comme *« l'exploit le plus parfait »* de sa carrière militaire, et que plus jamais la Chine n'aura à s'inquiéter *« de cette collusion entre musulmans à l'intérieur et à l'extérieur de la Porte de Jade ».*[423] La guerre a vidé le Shaanxi et le Gansu de ses Huis, tombés ou exilés par millions, et coûta 40 millions de taels à la Cour.[424] Voilà ce que Pékin fut prêt à payer pour recouvrer l'accès coupé au Xinjiang, enfin il faut le rappeler, à portée de main.

---

[418] Peng Dacheng [彭大成], « Zuo Zongtang's Military Thought on the Use of Troops in the Northwest [左宗棠西北用兵的軍事思想] », *art. cit.* 88. Traduction en français de l'auteur.

[419] Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, *op. cit*. 226. Zuo répétera souvent cet argument lors du grand débat de 1874 opposant partisans de la modernisation de la marine et de la défense continentale, estimant la première importante mais la seconde prioritaire.

[420] Ibid. 226-7.

[421] Ibid. 227-9

[422] Ibid. 232.

[423] *TWHK, Tsou-kao,* 43.65, 85b-86; 44.5b-8. *TWHK, Shu-tu,* 13.34b-35. Document cité par Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, *op. cit*. 235. Traduction en français de l'auteur.

[424] Immanuel Hsu, « Un grand débat géopolitique en Chine en 1874 : défense maritime contre défense aux frontières », dans Hervé Coutau Bégarie*, L'évolution de la pensée navale tome 5*, Institut de Stratégie Comparée (ISG), 2005, page 2.

1874 : La défense des oasis l'emporte sur celle des îles

Les oasis de l'ouest ont, à l'instar de Taïwan, retenu l'attention des stratèges chinois, constituant depuis l'antiquité une profondeur stratégique disputée entre la Chine et ses adversaires. En temps de puissance et de prospérité (dynasties des Han, Tang et Qing), les Chinois s'y établirent ; mais lorsqu'ils déclinèrent, ils se résolurent à l'abandonner à leurs ennemis. Si les Qing ont de nouveau succombé à cette vieille tradition stratégique contre Yakub, plusieurs généraux chinois n'entendent pas cette fois s'y conformer. Le Xinjiang devait être reconquis peu importe le prix.

Les conceptions militaires bouleversées

C'est lorsque Zuo Zongtang s'apprête à s'élancer à la reprise du Xinjiang que survient la crise taïwanaise de 1874 (ch. précédent). Pressée à la fois sur les fronts est et ouest, la Cour ne sait plus où donner de la tête entre défense maritime et continentale : un grand débat (海防與塞防之爭) s'ensuivit, opposant deux écoles de pensées : l'une en faveur d'un renforcement immédiat de la marine, l'autre en faveur d'accorder la priorité à la reconquête du Xinjiang. La tenue de ce débat marque un changement majeur dans la perception chinoise de Taïwan et du Xinjiang, par la reconnaissance des stratèges chinois du nord-ouest et du sud-est comme piliers parallèles de la défense aux frontières de l'empire. L'élévation du statut des deux territoires au rang de provinces une décennie plus tard, sur des bases militaires et géostratégiques, en témoigne. Mais l'issue du débat impliquera aussi des choix difficiles, la Cour tranchant *in fine* sur l'épineuse question de quelle périphérie et profondeur stratégique de la Chine, Taïwan ou le Xinjiang, la mer ou le continent, Pékin devrait à la fin du siècle sacrifier. La mémoire du débat de 1874 appelle aujourd'hui le Parti communiste chinois à ne plus jamais sacrifier un front pour l'autre, et occuper une position avantageuse au-delà des approches est et ouest de la Chine.

Depuis deux millénaires, et à l'exception de l'empereur Yong Le des Ming, c'est la puissance terrestre qui traditionnellement dominait les conceptions stratégiques de des empires chinois. Les plus hauts dirigeants étaient davantage préoccupés par l'exposition des provinces les plus riches, voire de la capitale, aux raids et aux invasions des nomades des steppes d'Asie intérieure. Cette menace toujours latente était parfois grave : plusieurs dynasties chinoises y succombèrent. La culture stratégique chinoise est donc longtemps restée profondément continentale alors que la côte demeura longtemps négligée, considérée comme un espace quasi-mystique et étranger. C'est la constance des menaces provenant du continent et le risque de rébellions internes, à l'inverse de zones côtières davantage épargnées, qui imposa cette orientation aux stratèges chinois. La prise de Taïwan par Kangxi, d'abord pour neutraliser un rival, ensuite pour s'en servir de bouclier pour les côtes de la Chine, constitue dans ce cadre une éminente exception.

Le contexte géopolitique et international de la seconde moitié du 19ème siècle renverse cet ordre millénaire. Cette fois, c'est de la mer que la surprise stratégique arrive. Les navires cuirassés occidentaux et japonais constituent sans conteste le danger le plus pressant pour la Chine. La barrière océanique, jadis réputée infranchissable, avait été franchie. Anciennement expression de fermeture, voilà que la mer exprimait accès et ouverture. Pour prendre parti des nouvelles opportunités commerciales créées par ce changement, un important transfert de forces vives et

de richesses s'était opéré depuis le 18ème siècle des provinces continentales à celles du littoral, augmentant encore la vulnérabilité de la côte aux pressions étrangères. Comme l'estiment Qin, Qu, et Xue, *« avec l'arrivée des Occidentaux par la mer, la stratégie de défense traditionnelle des Chinois a été complètement bouleversée. La ligne de front de la Chine n'était plus la Grande Muraille ou le col de Yumen* [Porte de jade] *dans le Gansu, mais Guangzhou et Shanghai* [c'est-à-dire les riches villes marchandes de la côte]. *L'évolution de la situation a contraint les hommes politiques chinois à déplacer leur réflexion du continent vers la mer, entraînant une série de changements très important dans la réflexion stratégique chinoise ».*[425]

La faction maritime

De fait, à la suite des désastreuses guerres de l'opium et des rébellions, l'empire Qing subit dans les années 1860-70 une double pression stratégique. Au nord-ouest, les Russes occupent Ili au Xinjiang depuis 1871 sous prétexte d'aider la Chine à défendre son territoire de Yakub. En fait, leur but est de verrouiller le commerce et les passes stratégiques régionales contre les Britanniques. Au sud-est, le Japon envahit Taïwan à l'été 1874 prenant prétexte d'un massacre d'un équipage Ryukyuan par des aborigènes. En réalité, Tokyo est motivé par des ambitions coloniales et la remise en cause de la souveraineté de Pékin sur l'île, afin de préempter une mainmise occidentale sur cette terre idéalement située sur les approches sud-est du Japon. Dans ce cadre, les gouverneurs des provinces du sud-est et le Zongli Yamen sont largement favorables au renforcement de la marine. Mais les ressources financières du gouvernement sont épuisées et drainées par les dépenses de l'expédition de Zuo à l'ouest. La Cour se rend donc là compte qu'elle ne peut subvenir aux besoins des deux fronts. Alors que le Japon s'impose au sud-est et la Russie au nord-ouest, la Cour Qing est placée devant un dilemme, bien formulé par Immanuel Hsu : *« la Chine, financièrement affaiblie, avait-elle les moyens de se doter d'un programme naval ambitieux alors qu'elle menait des opérations coûteuses dans le Xinjiang ? Quel était le problème le plus urgent, la défense côtière ou celle des frontières, où donner la priorité ? »*[426]

Bien que les écoles de pensée s'affrontent, les participants à ce débat ont tous à cœur l'intérêt de l'empire. Le Prince Gong est le premier à rendre le 5 novembre 1874 un mémoire à la Cour, déplorant l'échec des programmes d'auto-renforcement et l'alertant des dangers encourus si l'empire ne renforce pas rapidement ses défenses maritimes. Gong craint que l'impression de faiblesse dégagée par la gestion de la crise taïwanaise par Pékin, débouchant sur le paiement d'une infamante indemnité à Tokyo, enhardirait les convoitises occidentales.[427] Le 6 décembre, Wenxiang (文祥 1818–76), cocréateur avec Gong du *Zongli Yamen*, abonde, *« Le Japon vient d'adopter des principes militaires occidentaux et s'est procuré deux navires cuirassés ; grâce*

[425] Qin Zongcang, Qu Honghui, Xue Hailong [秦宗倉, 屈宏輝, 薛海龍], "Modern Chinese National Defense and the Disputes, Implications for the Security Issues in North China [中國近代 « 塞防 » « 海防 » 之爭對當代西部安全問題的啟示]", *Journal of Northwestern Normal University* [西北師大學報], Vol. 49, No. 5, 2012, pp. 78-82 (79). Traduction en français de l'auteur.

[426] Immanuel Hsu. « Un grand débat géopolitique en Chine en 1874 : défense maritime contre défense aux frontières », dans Hervé Coutau Bégarie*, L'évolution de la pensée navale tome 5*, Institut de Stratégie Comparée (ISG), 2005. Pour la version originale en anglais, voir : Emmanuel Hsü, "The Great policy debate in China 1874 : Maritime defense versus Frontier defense", *Harvard Journal of Asiatic Studies,* vol. 25, 1964-1965, pp.212-228.

[427] Immanuel Hsu. « Un grand débat géopolitique en Chine en 1874 : défense maritime contre défense aux frontières », dans Hervé Coutau Bégarie*, L'évolution de la pensée navale tome 5*, *op. cit*. 2.

à cela, il a suscité un conflit. Shen Baozhen ainsi que d'autres officiers de haut grade chargés de la défense des côtes étant tous d'accord que, ne détenant pas de cuirassés, nous devions plutôt éviter un conflit avec le Japon. [Mais] *si nous continuons à être passifs, si nous ne cherchons pas à rattraper le terrain perdu, les conflits deviendront à l'avenir plus difficiles à maîtriser ».*[428] Les deux hommes sont rejoints (ch. précédent) par Ding Richang et de nombreux officiels en poste dans les provinces maritimes en faveur de la marine et des défenses de Taïwan. En somme, *« la menace du Japon leur semblait plus immédiate que celle de la Russie ».*[429]

La Cour invite les gouverneurs des provinces et les responsables des arsenaux à débattre des propositions de Gong et Wenxiang. Le chef de file de la faction maritime n'est autre que Li Hongzhang, le grand réformateur auquel il ne manqua qu'une éclatante victoire sur mer contre le Japon pour mériter le surnom de Bismarck chinois. L'issue du débat de 1874 y sera pour quelque chose. Li, gouverneur du Zhili (ancienne province du nord de la Chine, actuel Hebei), attaque les partisans de la reprise du Xinjiang. Ainsi, *« pour la première fois depuis l'entrée de la Chine sur la scène internationale, un débat est ouvert sur la défense au cours duquel jouèrent les rivalités régionales et personnelles des plus hauts responsables de l'empire ».*[430]

En prenant appui sur l'état catastrophique des finances de l'empire, Li estime dans son mémoire du 12 décembre 1874, *Discussion sur la défense côtière* (筹议海防折), que cette très onéreuse reconquête du Xinjiang devait être abandonnée et ses fonds déviés vers la défense maritime.[431] Mobilisant une allégorie stratégico-corporelle classique en Chine, il considère *« le Xinjiang* [comme] *un bras* [i.e. son rôle dans la défense de la Chine], *alors que la défense maritime en constitue le cœur. La capitale est proche de la mer et* [sa défense] *est étroitement liée à la défense côtière. En cas de perte de la capitale, il ne servira à rien de détenir le Xinjiang. L'expédition terrestre vers le nord-ouest n'est donc pas aussi urgente ni aussi importante que la défense côtière ».*[432] Il recycle là l'argument de son mentor Zeng Guofan (曾國藩, 1811-1872), ayant rendu, juste avant son décès en 1871, un mémoire en ce sens à la Cour.[433]

C'est Tokyo, dont les vues sur Taïwan, les Ryükyü et la Corée étaient indéniables, et non Saint Pétersbourg, que Li considère comme l'ennemi numéro un : « *Les nations occidentales, quelle que soit leur puissance, sont à plus de 70 000 li de distance, alors que le Japon se trouve à notre porte, en mesure de prendre en défaut nos faiblesses ou notre préparation ; ce pays est celui qui nous pose le plus de problèmes d'une façon permanente. (…) C'est pour cette raison qu'il faut sans tarder commencer la construction de cuirassés, forteresses côtières, etc. Mais*

---

[428] *Ch'ou-pan i-wu shih-mo,* Compte-rendu complet de la gestion des affaires Barbares, Pékin, 1930, période T'ungchih, pp. 98, 41a. Document mobilisé par Immanuel Hsu. « Un grand débat géopolitique en Chine en 1874 : défense maritime contre défense aux frontières », dans Hervé Coutau Bégarie*, L'évolution de la pensée navale tome 5*, *op. cit*. 2.

[429] Hsu, "Late Ch'ing Foreign Relations", dans Fairbank, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 91. Traduction en français de l'auteur.

[430] Cornet, « Modernisation et politique navale en Chine à la fin du 19ème siècle », *art. cit*, 3.

[431] Yang Ce [楊策], "On the so-called dispute between coastal defense and frontier defense [論所謂海防與塞防之爭]", *art. cit.* 61.

[432] Yao Hsin-an, "Development of Sinkiang policy toward the end of the Qing Dynasty, in *Hsi Pei Yen Chiu* (Northwestern Research) Peiping, 1932, No. 3, p. 32 (in Chinese). Document mobilisé par Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 47. Traduction en français de l'auteur.

[433] Yang Ce [楊策], "On the so-called dispute between coastal defense and frontier defense [論所謂海防與塞防之爭]", *art. cit.* 63.

nous ne possédons pas les fonds nécessaires ».[434] Li sait le courant modernisateur japonais (de l'ère Meiji, à partir de 1868) contemporain à celui de la Chine et considère que Tokyo peut encore être pris de vitesse, à condition d'agir rapidement.[435] Il attire l'attention des mandarins sur le fait que pour la première fois, les menaces provenant du large dépassent en gravité celles du continent. Pour sensibiliser, et pointer l'obsolescence des points de vue des continentaux, il s'appuie sur le *Livre des changements* et déclare : « *si nous voulons renforcer nos défenses côtières, il n'y a pas d'autre voie que de commencer à changer nos vieilles méthodes »*.[436]

Li relance en fait le débat quant à la désirabilité ou non de conserver le Xinjiang.[437] Jamais totalement réglée, la question s'était déjà imposée à Qianlong en 1760 puis une seconde fois à Daoguang en 1830. À chaque fois, l'argument dit des *« dividendes de la défense de l'avant »*[438] l'avait emporté sur les considérations financières, mais il ne fit jamais l'unanimité. Malgré une évolution en cours, de nombreux fonctionnaires chinois continuaient à percevoir le Xinjiang comme étranger à la Chine, et sa possession dispendieuse. À l'opposé de Gong Zizhen ou de Wei Yuan, militants pour le rattachement plus étroit du Xinjiang à l'empire, Li est en 1874 le porte-parole de ces sceptiques. Il continue son attaque par la remise en cause du bienfondé de *« gaspiller les ressources de la Chine pour renflouer l'ouest »* (耗中事西).[439] L'empire Qing étant confronté aux puissances occidentales sur son flanc est et à de nombreuses rébellions, Li estime de toute façon le lointain Xinjiang intenable sur le long terme.[440] Bref, considérant que les défauts de s'y maintenir l'emportaient sur les bénéfices, Li milite pour un retranchement des armées chinoises derrière la Porte de Jade (Gansu), et l'abandon du territoire jadis conquis par les grandes armées de Qianlong.[441] Citons ses paroles, relevées par Immanuel Hsu,

> *Le Xinjiang passa sous notre souveraineté durant la période de Qianlong ; sans tenir compte des grandes difficultés pour entrer en leur possession, nous avons consacré plus de trois millions de taëls par an rien que pour les dépenses militaires en temps de paix afin de nous y maintenir.*
>
> *En outre,* [ses] *frontières sont mitoyennes avec la Russie à l'ouest et avec les Indes britanniques au sud. Les nations étrangères accroissent tous les jours leur puissance tandis que notre situation intérieure se désagrège. La situation actuelle est entièrement*

---

[434] *Ch'ou-pan i-wu shih-mo,* Compte-rendu complet de la gestion des affaires Barbares, Pékin, 1930, période T'ungchih, pp. 99, 32b. Document mobilisé par Immanuel Hsu. « Un grand débat géopolitique en Chine en 1874 : défense maritime contre défense aux frontières », dans Hervé Coutau Bégarie*, L'évolution de la pensée navale tome 5*, *op. cit*. 3.

[435] *Ibid*.

[436] *Ch'ou-pan i-wu shih-mo,* Compte-rendu complet de la gestion des affaires Barbares, Pékin, 1930, période T'ungchih, pp. 99, 14b-15a. Document mobilisé par Ibid.

[437] Yang Ce [楊策], "On the so-called dispute between coastal defense and frontier defense [論所謂海防與塞防之爭]", *art. cit.* 71.

[438] Expression de James Millward. Voir Millward, *Beyond the Pass*, *op. cit.* 41-43.

[439] Voir Yang Ce [楊策], "On the so-called dispute between coastal defense and frontier defense [論所謂海防與塞防之爭]", *art. cit.* 62. Et Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 48.

[440] Yang Ce [楊策], "On the so-called dispute between coastal defense and frontier defense [論所謂海防與塞防之爭]", *art. cit.* 61. Et Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 48. Et Qin Zongcang, Qu Honghui, Xue Hailong [秦宗倉, 屈宏輝, 薛海龍], "Modern Chinese National Defense and the Disputes, Implications for the Security Issues in North China [中國近代 « 塞防 » « 海防 » 之爭對當代西部安全問題的啟示]", *art. cit.* 79. Traduction en français de l'auteur.

[441] Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 47.

différente de ce qu'elle fut dans le passé. Si même, nous pouvons reprendre [le Xinjiang] *nous ne serons pas capables de le garder longtemps.*

(…) La lecture de la presse étrangère et des informations sur le front occidental montre que le chef musulman en Kashgarie, Yakub Beg, a récemment reçu un titre de la part du Sultan turc, et conclu des accords commerciaux avec la Grande-Bretagne et la Russie. Il s'est aligné sur plusieurs grandes nations et agit de concert avec elles. Il est aux mains des Russes ; et de toute évidence (…) la Grande-Bretagne va se joindre à elle (…), ces deux pays s'opposant à ce que la Chine garde une influence dans la région occidentale. Prenant en considération sa force actuelle, la Chine ne devrait pas concentrer ses efforts uniquement sur la région occidentale et gaspiller ses forces et son argent. Tseng Kuo-fan proposa, il y a quelque temps [en 1871]*, de renoncer temporairement à ce territoire au-delà des passes, (…) sa conception de la planification de l'État était sage et prudente.*

(…) Ne pouvons-nous pas donner secrètement l'ordre au général commandant le front occidental [c'est-à-dire son rival Zuo Zongtang] *de consacrer ses forces uniquement à une surveillance efficace de la frontière actuelle, d'utiliser ses troupes pour coloniser et cultiver les terres* [le vieux système *Tuntian*]*, sans faire montre d'attitude agressive ?*

Par là, Li revient à la vision traditionnelle des frontières continentales tirée du système tributaire, à mille lieus de ses considérations modernistes sur les sujets maritimes. Elles sont fidèles à sa qualité d'officiel han considérant le Xinjiang comme une terre aussi stérile qu'intrinsèquement étrangère, seulement reliée au destin de la Chine par les Mandchous. Elle correspond aussi à la tradition d'abandonner le Xinjiang aux adversaires de la Chine en période de déclin impérial… Comme l'écrit Christine Cornet, il n'y a pas dans ce débat *« une distinction très nette entre les conservateurs et modernisateurs. Les individus eux-mêmes sont divisés »*.[442] Li ajouta,

Nous pouvons pacifier les régions sous contrôle musulman d'Ili, d'Urumchi et de Kashgar en les autorisant à se grouper en tribus autonomes comme les chefs indigènes Miao et Yao l'ont fait au Yunnan, au [Guizhou] *et au* [Guangdong]*, tout en leur demandant d'adopter plus ou moins le calendrier chinois comme l'ont fait l'Annam et la Corée. En les laissant vivre, c'est aussi bon pour eux que pour nous ; cela empêchera toute tentative britannique et russe de les annexer, et cela épargnera aussi à la Chine l'inconvénient de trop fréquentes expéditions. Cette façon de procéder peut donner des résultats viables et durables.*

(…) L'argent économisé pourra servir à la défense maritime. Sinon, comment serait-il possible que nous puissions en même temps, avec nos finances obérées, assurer à la fois la défense côtière (…) dans le sud-est et celle des frontières terrestres au Nord-Ouest sans nous épuiser ?[443]

---

[442] Cornet, « Modernisation et politique navale en Chine à la fin du 19ème siècle », *art. cit*, 3.

[443] Pour ces passages, se référer à *Ch'ou-pan i-wu shih-mo*, Compte-rendu complet de la gestion des affaires Barbares, Pékin, 1930, période T'ungchih, pp. 99, 23b-24b. Document mobilisé par Immanuel Hsu. « Un grand débat géopolitique en Chine en 1874 : défense maritime contre défense aux frontières », dans Hervé Coutau Bégarie*, L'évolution de la pensée navale tome 5*, *op. cit*. 4 et 5. Ces passages sont aussi régulièrement mobilisés par les historiens chinois, voir par exemple Yang Ce [楊策], "On the so-called dispute between coastal defense and frontier defense [論所謂海防與塞防之爭]", *art. cit.* Et Qin Zongcang, Qu Honghui, Xue Hailong [秦宗倉, 屈宏輝, 薛海龍], "Modern Chinese National Defense and the Disputes, Implications for the Security Issues in North China [中國近代 « 塞防 » « 海防 » 之爭對當代西部安全問題的啟示]", *art. cit.*

Cette proposition, maintenir des liens tributaires avec Yakub tout en concédant que son territoire est à la fois hors d'atteinte pour les armées chinoises et convoité par les puissances étrangères, semble contradictoire. Mais elle s'explique ! En 1873-4, souhaitant sortir de son isolement et obtenir des garanties pour son régime, Yakub avait fait part à son hôte britannique T.D. Forsyth de sa volonté de négocier avec les Qing, et d'explorer la possibilité de voir son royaume entrer en relations tributaires avec Pékin. Forsyth avait relayé l'information au gouverneur des Indes, et de là aux diplomates britanniques en Chine, qui ont trouvé chez Li Hongzhang une oreille attentive.[444] Le jugement de Li est aussi influencé par ses intérêts personnels. En tant qu'un des principaux commandants de la flotte chinoise, il aurait été le premier bénéficiaire d'une déviation des fonds de la reconquête du Xinjiang vers la modernisation de la marine.[445] Il multiplie les courriers et profite de sa visite à Pékin lors des funérailles de l'empereur Tongzhi pour solliciter l'interposition personnelle de l'impératrice douairière Cixi contre la reconquête du Xinjiang. Il tente même de bloquer l'emprunt de Zuo Zongtang aux banques étrangères.[446]

À bien y réfléchir, la position de Li sur le Xinjiang rappelle aussi l'opposition qu'avait suscitée le maintien de Taïwan comme préfecture de l'empire sous Kangxi au 17ème siècle. Dans les deux cas, les opposants à l'annexion ont fait valoir l'aspect étranger à la Chine et stérile de ces terres, le caractère dispensable d'une occupation militaire très onéreuse et au retour sur investissement économico-sécuritaire incertain pour Pékin. Pour le Xinjiang comme pour Taïwan, une esquisse de consensus à la Cour quant à leur maintien dans l'empire, et au renforcement de leur défense, ne fut trouvé que quand leur utilité, économique, ou en tant que profondeur stratégique utile contre les desseins étrangers, fut établie. Et encore, cette réalisation fut souvent le fait d'officiels exceptionnels mais solitaires (ainsi de Liu Mingchuan à Taïwan). En définitive, cela ne tint que tant que Pékin était assez riche et puissante pour pouvoir se payer une telle défense de l'avant. Lorsque les caisses de l'empire étaient vides, et que la rébellion menaçait la stabilité du centre, l'entretien de ces plastrons situés au-delà des vieilles frontières de la Chine était aisé à critiquer.

La faction continentale

De l'autre côté se tient la faction continentale. Aucun de ses membres ne remet alors en cause le bienfondé du programme de modernisation navale, mais ceux-ci estiment la reconquête du Xinjiang à l'ouest préalable aux tentatives de barrer l'accès aux Occidentaux et Japonais à l'est. Pour eux, les fronts nord-ouest et sud-est sont interdépendants : se montrer faible sur le premier se traduirait immédiatement en vulnérabilité sur le second.[447] Wang Wen-shao (王文韶, 1832-1908), gouverneur du Hunan, considère ainsi que si Pékin se montrait impuissant devant Saint-Pétersbourg au Xinjiang, les ambitions de Londres, comme Paris et Washington sur la côte s'en trouveraient enhardies : *« Si nos forces reculent d'un pas, les Russes avancent d'un pas ; si nos*

[444] Yang Ce [楊策], "On the so-called dispute between coastal defense and frontier defense [論所謂海防與塞防之爭]", *art. cit.* 64. Et Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 128.
[445] Immanuel Hsu. « Un grand débat géopolitique en Chine en 1874 : défense maritime contre défense aux frontières », dans Hervé Coutau Bégarie*, L'évolution de la pensée navale tome 5*, *op. cit*. 9.
[446] Yang Ce [楊策], "On the so-called dispute between coastal defense and frontier defense [論所謂海防與塞防之爭]", *art. cit.* 62.
[447] Yang Ce [楊策], "On the so-called dispute between coastal defense and frontier defense [論所謂海防與塞防之爭]", *art. cit.* 59.

troupes perdent une bataille, les Russes en gagnent une. Il n'est pas de question plus grave ! Les nations comme la Grande-Bretagne, la France et les États-Unis pourront tirer profit de cette situation. Toute détérioration de la question russe aggravera ainsi et inévitablement le problème maritime, et notre défense aura du mal à affronter ces deux défis ».[448]

Ding Baozhen, gouverneur du Shandong, ajoute que la proche Russie pourrait atteindre la Chine non seulement par voie de terre mais aussi par voie de mer (par son interface pacifique), au contraire du Japon et des puissances occidentales, plus lointaines ou limitées aux seuls accès maritimes.[449] À l'opposé de Li, il estime que : *« Les difficultés émanant des nations maritimes sont comme une maladie des membres, lointaine et diffuse, tandis que celles fomentées par les Russes sont une maladie du cœur et de l'estomac, proche et sérieuse ».*[450] Le 10 mars 1875, la Cour considère que se retirer du Xinjiang revient à le laisser aux mains non seulement des Russes mais aussi de musulmans hostiles à Pékin. Une telle décision porterait le risque de revoir les steppes servir, comme pendant des millénaires d'histoire chinoise, de base et de couloir d'accès pour les invasions barbares de la Chine : *« les soldats russes auront de la marge pour avancer… De plus, une fois notre ligne défensive située au-delà des cols enlevée, il est possible que les rebelles musulmans se lèvent de nouveau pour provoquer des troubles le long de la frontière. (…) Nous ne serons alors pas en état de refermer la porte pour nous protéger, même si nous le voulions ».*[451] Bien sûr, à l'inverse, reprendre le Xinjiang revenait à bloquer cet accès.

Kangxi et Shi Lang auraient en leur temps approuvé ce raisonnement, ayant perçu Taïwan de la même manière que ces stratèges le Xinjiang : un territoire à occuper et à défendre pour éviter de le voir utilisé par des forces hostiles comme base et couloir d'invasion.[452] Taïwan et Xinjiang ne furent-ils pas désignés de la même manière par ces stratèges chinois, tantôt comme *« portes d'entrée »* (*menhu* 門戶), et tantôt comme *« barrières »* (*fanli* 藩籬) ?

S'il y a un homme que la diatribe pro-maritime de Li Hongzhang irrite, c'est bien Zuo Zongtang. L'homme du chantier naval de Fuzhou s'apprête à affronter de nouveau son rival de Jiangnan (ch. précédent), sur le sujet de la défense côtière et du désert. À la suite de la reconquête du Shaanxi et du Gansu, il rongeait son frein à Lanzhou depuis 1873. Après avoir été appelé à son tour par la Cour pour fournir son avis, il contre-attaque contre Li dans un mémoire rendu le 12

---

[448] Voir *Ch'ou-pan i-wu shih-mo*, Compte-rendu complet de la gestion des affaires barbares, Pékin, 1930, période T'ungchih, pp. 99, 60b-70b. Document mobilisé par Immanuel Hsu. « Un grand débat géopolitique en Chine en 1874 : défense maritime contre défense aux frontières », dans Hervé Coutau Bégarie*, L'évolution de la pensée navale tome 5*, *op. cit*. 5. Et 宝鋆.筹办夷务始末.同治朝：第 99 卷 (Z) 第 60 一 61 頁.台北 :文海出版社, 1971. Document mobilisé par Qin Zongcang, Qu Honghui, Xue Hailong [秦宗倉, 屈宏輝, 薛海龍], "Modern Chinese National Defense and the Disputes, Implications for the Security Issues in North China [中國近代 « 塞防 » « 海防 » 之爭對當代西部安全問題的啟示]", *art. cit.* 79.

[449] Chen Zaizheng [陳在正], « Le grand débat de 1874-1875 du gouvernement Qing concernant la défense maritime et la nouvelle compréhension du statut de Taïwan [1874 一 1875 年清政府關于海防問題的大討論與對台灣地位的新認識] », 46.

[450] *Ch'ou-pan i-wu shih-mo*, Compte-rendu complet de la gestion des affaires Barbares, Pékin, 1930, période T'ungchih, pp. 100, 41ab. Document mobilisé par Immanuel Hsu. « Un grand débat géopolitique en Chine en 1874 : défense maritime contre défense aux frontières », dans Hervé Coutau Bégarie*, L'évolution de la pensée navale tome 5*, *op. cit*. 5. Et '曹辦夷務始末'. 同治朝卷 100, 第 41 頁. Document mobilisé par Yang Ce [楊策], "On the so-called dispute between coastal defense and frontier defense [論所謂海防與塞防之爭]", *art. cit.* 58.

[451] Li Chien-nung, *Une histoire politique de la Chine au cours du siècle dernier,* 3e éd., Taipeh 1962, I, p. 134. Document mobilisé par Immanuel Hsu. « Un grand débat géopolitique en Chine en 1874 : défense maritime contre défense aux frontières », dans Hervé Coutau Bégarie*, L'évolution de la pensée navale tome 5*, *op. cit*. 6.

[452] Voir notre chapitre 4.

avril 1875. Zuo possède aussi une forte expérience des enjeux maritimes et se pose en centriste, bien au courant des besoins des deux fronts, pour se dresser au-dessus de la mêlée.[453] Comme l'estime Hsu, *« seul un personnage possédant ces deux expériences pouvait parler avec autorité, liberté et impartialité des questions vitales que sont la défense maritime et aux frontières »*.[454]

Zuo reconnait d'abord l'importance de la défense maritime, qu'il estime parallèle à celle du continent : *« la défense maritime est à l'est ce que celle des passes est à l'ouest »* (東則海防, 西則塞防).[455] Mais si le programme naval doit se poursuivre, la priorité doit être accordée à la reconquête du Xinjiang. Il fait valoir que seuls les Russes convoitent alors des gains territoriaux contre la Chine.[456] C'est pour lui l'inverse des nations occidentales, à la recherche d'abord de profits commerciaux.[457] Zuo prévient que Britanniques et Russes profiteront d'un abandon du Xinjiang pour y étendre leur sphère d'influence.[458] Estimant *« la préservation de la frontière nord-ouest propice à la défense maritime du sud-est »*,[459] il estime qu'en reprenant le Xinjiang, Pékin démontrerait sa détermination et dissuaderait une attaque de la côte par Londres et Saint Pétersbourg. Cette mission accomplie, il sera toujours temps de reporter les efforts sur la marine, dont il encourage aussi la modernisation.[460] En outre, Zuo se plaint de ne pas recevoir assez d'argent pour payer les soldes de ses troupes. Il est donc vent debout contre la demande de Li de dévier les fonds de la campagne continentale vers la marine et réclame au contraire 3 millions de taels annuels supplémentaires en plus des cinq reçus.[461] Il estime que cette captation *« n'aura pas forcément de grands effets sur la défense maritime, mais qu'elle sera très préjudiciable à celle des passes* [continentales] *»* en annulant la possibilité d'une contre-attaque.[462]

Zuo considère donc que la reprise du Xinjiang permettrait de conjurer les risques de nouvelles invasions étrangères. Il joue autant sur la *« raison que l'émotion »* en s'appuyant sur la tradition accordant au Xinjiang le rôle de première ligne de défense de l'empire : *« Qianlong conquit successivement la Dzoungarie et la Kachgarie* (…). *La Cour n'était pas convaincue de la sagesse de cette opération qui consistait à dépenser de l'argent pour étendre indéfiniment les*

---

[453] Huang Xiansong [黃顯松], "An Analysis of the Battle Between Coastal Defense and Frontier Defense in the Late Qing Dynasty [試析晚清海防與塞防之爭]", *Heilongjiang History* [黑龍江史志], No. 23, page 29.

[454] Immanuel Hsu. « Un grand débat géopolitique en Chine en 1874 : défense maritime contre défense aux frontières », dans Hervé Coutau Bégarie*, L'évolution de la pensée navale tome 5*, *op. cit*. 6.

[455] '左文襄公全集· 奏稿' 卷 46, 第 32 頁. Document mobilisé par Yang Ce [楊策], "On the so-called dispute between coastal defense and frontier defense [論所謂海防與塞防之爭]", *art. cit.* 66. Traduction en français de l'auteur.

[456] En se référant à leurs percées en Mandchourie et à Ili. Voir « 左文襄公全集·書牘 »卷 13 第 2 頁. Document mobilisé par Yang Ce [楊策], "On the so-called dispute between coastal defense and frontier defense [論所謂海防與塞防之爭]", *art. cit.* 67.

[457] Chen Zaizheng [陳在正], « Le grand débat de 1874-1875 du gouvernement Qing concernant la défense maritime et la nouvelle compréhension du statut de Taïwan [1874 - 1875 年清政府關于海防問題的大討論與對台灣地位的新認識] », 47.

[458] Peng Dacheng [彭大成], « Zuo Zongtang's Military Thought on the Use of Troops in the Northwest [左宗棠西北用兵的軍事思想] », *art. cit.* 88.

[459] Voir 左景伊. 左宗棠传(M). 长春 : 长春人民出版社, 1994. Document cité par Yang Ce [楊策], "On the so-called dispute between coastal defense and frontier defense [論所謂海防與塞防之爭]", *art. cit.* 80. Traduction en français de l'auteur.

[460] *Ibid*. 68

[461] Immanuel Hsu. « Un grand débat géopolitique en Chine en 1874 : défense maritime contre défense aux frontières », dans Hervé Coutau Bégarie*, L'évolution de la pensée navale tome 5*, *op. cit*. 7.

[462] '左文襄公全集· 奏稿' 卷 46, 第 36 頁 · Document mobilisé par Yang, "On the so-called dispute between coastal defense and frontier defense [論所謂海防與塞防之爭]", *art. cit.* 66. Traduction en français de l'auteur.

frontières, mais Sa Majesté était si fermement persuadée de sa nécessité qu'elle n'écouta pas ces personnages ».[463] L'évocation de ce souvenir lui permettra de rapprocher la question du contrôle des périphéries à celle de la sécurité du centre, considérant que si la Cour abandonnait le Xinjiang, si elle décidait *« par sa propre initiative de se retirer de sa barrière défensive »* (自撤藩籬), par effet domino, la Mongolie ne pourrait être défendue, le Gansu et le Shaanxi à leur tour deviendraient vulnérables, leurs populations musulmanes seraient aussi tentées de s'unir à l'ennemi, et Pékin se trouverait ainsi menacée.[464] À ce titre, les oasis de Dzoungarie (« circuit nord ») et du Tarim (« circuit sud ») devaient donc être tenues et défendues à toux prix.[465]

La Cour est convaincue, et Zuo nommé le 23 avril 1875, à peine onze jours après la réception de son mémoire, Commissaire impérial chargé des affaires militaires au Xinjiang.[466] Il est le premier chinois Han à être chargé des destinées de la région, place auparavant réservée aux seuls officiels Mandchous et Mongols. Li Hongzhang, pour sa part, est désavoué. Pour Hsu,

> *L'importance de la région côtière pour la défense de Pékin est, sans conteste, beaucoup plus vraisemblable que celle du lointain Xinjiang. Si ce dernier était pour la Chine la première ligne de défense à l'époque des cavaliers des steppes, la zone côtière jouait désormais ce rôle à l'ère de la puissance navale. (...) Les propositions de Li découlaient d'analyses réalistes de nouvelles forces dans les relations internationales et son argumentation en faveur de la défense maritime était fondamentalement saine, clairvoyante et digne d'un homme d'État. (...)*
>
> *Toutefois, ses idées contre la défense des frontières ne méritaient pas de telles louanges. (...) Bien que la Cour dépensât des sommes considérables pour maintenir ses troupes dans cette région, Qianlong avait établi que les dépenses pour les entretenir auraient été utilisées, au Xinjiang ou autre part dans l'empire* [Gansu, par ex.]. [467]

Ces coûts ont permis de prévenir la réapparition d'une menace aux frontières de l'empire. Les *Territoires de l'ouest* (西域) jouent depuis l'antiquité un rôle de barrière dont l'abandon fut plusieurs fois synonymes d'accès aux envahisseurs. Certes, l'occupation du Xinjiang par les Qing à partir du 18ème siècle coûta cher aux finances de l'empire et ne fit que repousser les tentatives d'invasion centrasiatiques vers l'ouest, sur Kashgar. Mais entre cette dernière et les provinces chinoises s'étendaient cette fois d'infranchissables déserts. Cet imposant obstacle naturel jouait désormais au bénéfice de l'empire, et entre 1800 et 1860, aucune armée hostile, pourtant motivée par la guerre sainte, ne réussit à se maintenir plus de quelques mois dans le Tarim avant d'être repoussée par-delà les Pamirs par les renforts Qing dépêchés des autres oasis de la région. Par conséquent, rarement dans l'histoire les riches terres de la Chine intérieure n'avaient été autant isolées du risque d'invasion par voie de terre. C'est à la prise du Xinjiang et des oasis aux mains des nomades par Qianlong que Pékin dut cet accomplissement. Zuo

---

[463] Pour les citations, voir Immanuel Hsu. « Un grand débat géopolitique en Chine en 1874 : défense maritime contre défense aux frontières », dans Hervé Coutau Bégarie*, L'évolution de la pensée navale tome 5*, *op. cit*. 7.
[464] « 左文襄公全集· 奏稿 » 卷 46 , 第 36 頁 · Voir Yang Ce [楊策], "On the so-called dispute between coastal defense and frontier defense [論所謂海防與塞防之爭]", *art. cit.* 66. Traduction en français de l'auteur.
[465] Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 48. Et Yang Ce [楊策], "On the so-called dispute between coastal defense and frontier defense [論所謂海防與塞防之爭]", *art. cit.* 66.
[466] Immanuel Hsu. « Un grand débat géopolitique en Chine en 1874 : défense maritime contre défense aux frontières », dans Hervé Coutau Bégarie*, L'évolution de la pensée navale tome 5*, *op. cit*. 10.
[467] *Ibid*. 8.

rappelle en 1874 cette règle stratégique millénaire à l'heure où les troupes tsaristes remplacent les guerriers du djihad. Le respect dû aux empereurs du passé exigeait qu'elle soit observée.[468]

La faction maritime perd donc peut-être le débat pour avoir trop vite oublié la place du désert en tant que première ligne de défense de la Chine. Certes, les dangers du front maritime sont plus immédiats en 1874 que ceux du continent. La décision de la Cour est certainement aussi influencée par son *« indifférence vis-à-vis des régions côtières »* et par sa conviction que *« le contrôle de l'Asie centrale était essentiel pour celui de la Chine ».*[469] Mais à l'inverse, la perte de contrôle effective de Pékin sur le Xinjiang n'aurait-elle pas, comme le craignait Zuo hâté sa mise et celle de la Mongolie sous influence par les Russes, une menace du 20ème siècle contre laquelle Chiang Kai-shek puis Mao Zedong se démèneront pour conjurer ? Peut-être aussi.



Figure 31 Le général Zuo Zongtang, 1875. Source.[470]

Il serait donc simplificateur de ne voir en Zuo que le chef de file d'une clique de conservateurs à courte vue et assujettie à une vision obsolète des frontières de la Chine. C'est pourtant la thèse de plusieurs sources occidentales sur le débat, alors que les sources chinoises consultées saluent à l'unisson la reconquête du Xinjiang. En réalité, Zuo figure au même titre que Li Hongzhang parmi les plus importantes personnalités du mouvement d'auto-renforcement. Très intéressé par les armements occidentaux, il considère que le retard technologique de la Chine est réel mais fortuit, et que celle-ci saurait, en faisant les bons choix et au moment opportun, le rattraper.[471]

---

[468] Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 49.
[469] Immanuel Hsu. « Un grand débat géopolitique en Chine en 1874 : défense maritime contre défense aux frontières », dans Hervé Coutau Bégarie*, L'évolution de la pensée navale tome 5*, *op. cit*. 10. Traduction en français de l'auteur.
[470] Wikicommons.
[471] Peng Dacheng [彭大成], « Zuo Zongtang's Military Thought on the Use of Troops in the Northwest [左宗棠西北用兵的軍事思想] », *art. cit.* 92.

En ce qui nous concerne, sa vision, appelant à prioriser la reprise d'un Xinjiang dont il rappelle les attributs géostratégiques est aussi difficile à contrer qu'elle se révèle plus complexe que le voudrait le cliché. Comme on le verra ci-bas, c'était en réalité Zuo le véritable héritier de Gong Zizhen et de Wei Yuan, les stratèges visionnaires du début du 19ème siècle dont la vision du Xinjiang comme une terre à sanctuariser et stabiliser par l'afflux de colons chinois, continue à éclairer la politique actuelle de Xi Jinping dans cette province.

Les historiens militaires chinois, dont le profond intérêt pour les *Territoires de l'ouest* ne s'est jamais démenti, font sans cesse référence aux liens entre passé et actualité, célébrant la vision de Zuo comme *« conforme aux intérêts à long terme de la nation chinoise »*.[472] Un parallèle est établi entre les prédations étrangères et les révoltes musulmanes du 19ème siècle d'une part, et la peur d'une collusion occidentale avec les mouvements ouïgours et la menace fondamentaliste islamique au 21ème siècle d'autre part. Ils saluent l'héritage de la campagne de Zuo, préfigurant l'utilisation du Xinjiang par Pékin comme *« porte vers l'Asie centrale riche en ressources naturelles,* (…) *débouché pour nos transports terrestres et vaste hinterland stratégique pour la Chine »*.[473] Ils puisent enfin une certaine inspiration dans la réflexion du général: importance égale accordée aux fronts continentaux et maritimes, lien établi entre le contrôle des territoires périphériques comme le Xinjiang et Taiwan, le blocage de potentielles routes d'invasions, et enfin, la sécurité de Pékin.[474] Pour Ji Feng, *« ces zones constituent les barrières extérieures du pays et notre défense se doit d'être déployée de manière holistique et stratégiquement intégrée afin que ce cercle protecteur extérieur ne laisse pas une seule brèche entrouverte, de façon à bloquer toute tentatives sans scrupule d'en tirer profit »*.[475]

Bien sûr, un effet du débat de 1874 fut de démonétiser la modernisation de la marine, et dont on a vu toutes les conséquences pratiques en chapitre précédent : moins de fonds (4 millions de taels, dont moins d'un seul mis à profit, contre 26 à l'expédition de Zuo[476]), moins de navires construits en Chine, dépendance à l'étranger accrue, moindre entraînement des marins et qualité des matériaux et des munitions, division mortelle entre flottes régionales. La France anéantira celle du sud sans coup férir en 1885 pour s'attaquer à Taïwan, et Tokyo eut les coudées franches pour rattraper son retard avant d'infliger le coup de grâce à celle du nord en 1895, prenant l'île. Si la Cour avait à l'inverse décidé de donner la priorité à la défense maritime, la Chine aurait peut-être pu éviter une humiliante défaite sur mer durant la guerre sino-japonaise de 1894 débouchant sur la perte de Taïwan au Japon.[477] Mais une perte du Xinjiang et son exploitation

---

[472] Qin Zongcang, Qu Honghui, Xue Hailong [秦宗倉, 屈宏輝, 薛海龍], "Modern Chinese National Defense and the Disputes, Implications for the Security Issues in North China [中國近代 « 塞防 » « 海防 » 之爭對當代西部安全問題的啟示]", *art. cit.* 79. Traduction en français de l'auteur.

[473] Li Feng [李風], "Zuo Zongtang's National Security Thought and Its Modern Implications [左宗棠的國家安全思想及其現代啟示] », *Legality and Society* [法制與社會], No. 24, 2012, pp. 136-137 (137). Traduction en français de l'auteur.

[474] Il suffit de se pencher sur les titres des publications scientifiques chinoises sur la question de la géopolitique du Xinjiang, cherchant dans l'histoire militaire de la région des « conséquences », ou des « implications » pour les choix contemporains de Pékin au Xinjiang et en Asie centrale, pour s'en convaincre. C'est entre autres le cas du texte mentionné dans la note de bas de page précédente.

[475] Ibid. 137. Traduction en français de l'auteur.

[476] Emmanuel Hsu, "The Great policy debate in China 1874 : Maritime defense versus Frontier defense", *Harvard Journal of Asiatic Studies,* vol. 25, 1965, page 227.

[477] L'envoi par le fond de la flotte chinoise fut peut-être autant attribuable à la priorité accordée en 1874 à la reconquête du Xinjiang qu'à la corruption endémique chez les cadres de la marine Qing, les rivalités régionales, et la déviation des fonds tout de même promis à la modernisation de la marine par les fantaisies architecturales de

par les empires tsaristes puis soviétiques aurait-elle été moins grave pour Pékin ? Devoir choisir entre le sursis de l'un contre le sacrifice de l'autre fut le drame d'un empire Qing dépérissant et incapable, comme durant les heures triomphales de Kangxi et Qianlong, d'assurer *en même temps* la protection de la côte et du continent. Pékin en garde aujourd'hui un mauvais souvenir.

Une reconquête chinoise du Xinjiang et d'Ili (1874-1882)

Des dollars et des Krupp pour Zuo

Zuo Zongtang reçoit avec grande satisfaction l'autorisation de procéder aux préparatifs de la campagne de reconquête du Xinjiang. Avant de pouvoir lever le camp se pose d'abord la question des fonds. En tant que gouverneur général à Lanzhou, il reçoit de la Cour l'autorisation de contracter un nouveau prêt de 8,5 millions de taels auprès de la *Hong-Kong and Shanghai Banking Corporation* (HSBC).[478] Il en obtient un autre de 5 millions en 1876, en plus des deux millions mis à disposition à effet immédiat par les autorités et dérivés des fonds promis à la marine. D'après Kwang, c'est cette bonne gestion financière qui permet à Zuo de réunir plus de 52 millions de taels, puis de reprendre le Xinjiang avec autant de rapidité et d'efficacité.

Le second problème, comme à l'accoutumée des campagnes dans les étendues désertiques, est l'approvisionnement. Pour acheminer hommes, armes, munitions et grain à partir du Gansu vers le Xinjiang, Zuo rassemble 5000 fourgons, 29000 chameaux, et 5500 mules. C'est le grain qui manque surtout, le vieux modèle de fermes militaires (*tuntian*) remobilisé par Zuo et ses soldats à Hami se montrant insuffisant pour nourrir 60 000 hommes et tous ces animaux.[479] Depuis les rébellions, la famine fait rage au Gansu, des cas d'anthropophagie sont même rapportés.[480] Zuo est parfaitement conscient de ces difficultés, et compte sur ses mathématiciens pour prévoir un apport en nourriture suffisant tout en évitant le gaspillage et de surcharger ses colonnes.[481] Il achète des stocks aussi loin que le Ningxia et les fait transporter à dos de chameaux jusqu'à ses lignes. Il peut également compter sur l'aide assez inattendue des Russes, préférant à un Yakub turcophile et anglophile un empire Qing croulant mais plus prévisible, obtenant d'eux plusieurs dizaines de milliers de tonnes de grain supplémentaires à un prix raisonnable.[482]

Cixi : la reconstruction du Palais d'été, etc… Ces décisions et défauts cumulés firent que la flotte chinoise de 1894 se montra inférieure à celle de Tokyo.

[478] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 128.

[479] Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, *op. cit*. 239.

[480] Peng Dacheng [彭大成], « Zuo Zongtang's Military Thought on the Use of Troops in the Northwest [左宗棠西北用兵的軍事思想] », *art. cit*. 89.

[481] *Ibid*. 90.

[482] Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 37.



Figure 32 L'Armée toujours victorieuse [常勝軍] des années 1860, entraînée par des conseillers américains, français et anglais, donne une assez bonne idée de l'hybridité de l'armement et de l'équipement sino-occidental des forces Qing de la seconde moitié du 19ème siècle. Source.[483]

Le troisième problème est l'armement. Zuo est convaincu de la supériorité des équipements occidentaux, et en fait acheminer un maximum. En 1876, ses troupes peuvent compter sur des milliers de fusils et d'obusiers à chargement par la culasse (soit haute cadence de tir, portée et précision pour l'époque), notamment de modèle Krupp pour les seconds, amplement pourvus en munitions produites par l'arsenal de Lanzhou.[484] Les troupes engagées par Zuo Zongtang faisaient généralement partie des *« armées régionales »* dites *Yong-ying* (勇營 lit. bataillons de braves), en fait des forces chinoises han typiques de la fin de la dynastie Qing et créées par les réformateurs comme Zuo et Li Hongzhang pour compenser un peu la médiocrité éprouvée des forces Qing classiques des étendards verts et des bannières. Comme l'estime Millward, *« leur ascension, et l'influence que la cour Qing désespérée leur cède, marque une étape de plus dans la perte continue de pouvoir des Mandchous sur l'empire et l'évolution vers une régionalisation sous l'autorité de puissants généraux et fonctionnaires Han »*. Ce système préfigure là la Chine des seigneurs de guerre du début du 20ème siècle.[485] Les troupes *Yong-ying*, qui voient aussi le combat à Taïwan, se distinguent par leur utilisation plus généralisée d'armes occidentales, un meilleur entraînement et encadrement par leurs officiers, et leur composition ethnique : ce sont des armées largement chinoises Hans...[486] Baroud d'honneur d'une dynastie mourante, l'exploit militaire de Zuo signalera pour de bon une *« expansion de la Chine en Asie centrale »*.[487]

[483] Auteur inconnu.
[484] Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, *op. cit*. 240.
[485] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 125. Traduction en français de l'auteur.
[486] Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, *op. cit*. 202-211.
[487] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 124.

Le désert reconquis par les Hans

En avril 1876, l'armée de Zuo s'ébranle enfin de Suzhou (à la sortie du corridor du Gansu) et prend la direction de l'ouest.[488] Derrière la pierre, devant les sables. Son mot d'ordre est de prendre *« le nord d'abord, le sud ensuite »* (先北後南).[489] Des stations d'avitaillement céréalier jalonnent l'avancée des colonnes. Les armes sont aussi transportées à dos de chameaux, moins gourmands en eau. De toute façon il n'y a dans ces régions ni herbe ni fourrage pour les mules et chevaux, et les routes ne sont guère carrossables. Les chameaux souffrent aussi de la chaleur, mais il n'y a pas le choix, le départ au printemps étant nécessaire pour profiter de la fonte des glaces. Tout cela, comme le reste, est méticuleusement calculé à l'avance.[490]

Marchant dans les pas de Qianlong, commandés par le général Liu Jintang (1844-94 劉錦棠), les attaquants bousculent *« rudement et rapidement »* les défenseurs.[491] Le premier objectif de la force Liu est Urumqi, future capitale provinciale au nord de la Dzoungarie au débouché des steppes mongoles et kazakhes, et distante de 600 kilomètres de Hami. Zuo la considère comme *« la clef du Xinjiang »* sans laquelle *« ni le Gansu, ni le Shaanxi, ni la Mongolie intérieure ne pourront jamais reposer en paix »*, et estimant que *« l'obtenir octroiera une base stratégique pour contrôler toute la situation au Xinjiang, avancer pour attaquer, reculer pour défendre, et atteindre l'objectif de prendre le nord comme levier de futurs succès au sud »*.[492]

Pour le reste, l'expédition est une promenade militaire. Les défenseurs se débandent vite devant l'avancée de l'armée chinoise, qui écrase les hostiles les plus motivés sur son passage. La localité de Ku-mu-ti, commandant aux approches nord-est d'Urumqi, est vite conquise et le chef doungane Bai Yanhu (ou Mohammed Ayoub, 白彥虎, ?-1881), fuit en laissant derrière lui 6000 dépouilles des siens.[493] Mi-août, les défenseurs d'Urumqi abandonnent leurs parapets et la ville est prise en une journée. À Manas, à quelques encablures à l'est, ces derniers vendent chèrement leur peau, en vain.[494] Les Chinois, rompus à la guerre de siège depuis les campagnes du Gansu, écrasent deux mois durant la forteresse sous les obus des grosses batteries Krupp, et l'enlèvent en novembre 1876.[495] Les 15 000 hommes envoyés par Yakub à la rescousse du nord arrivent trop tard et sont balayés dans la foulée. Zuo commente, *« le chef andijani* [Yakub] *possède d'assez bonnes armes à feu, de fusils et canons étrangers équipés d'obus explosifs. Mais ces derniers ne sont pas aussi performants que les nôtres. Leurs hommes ne sont pas bons*

---

[488] Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, *op. cit*. 237.
[489] 《左宗棠年譜》320 頁. Document mobilisé par Peng, « Zuo Zongtang's Military Thought on the Use of Troops in the Northwest [左宗棠西北用兵的軍事思想] », art. cit. 88. Traduction en français de l'auteur.
[490] Ibid. 90 et 91.
[491] Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, *op. cit*. 91. Traduction en français de l'auteur.
[492] 《左宗棠年譜》320, 319, 314 頁. Document mobilisé par Peng Dacheng [彭大成], « Zuo Zongtang's Military Thought on the Use of Troops in the Northwest [左宗棠西北用兵的軍事思想] », *art. cit*. 88. Traduction en français de l'auteur.
[493] Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, *op. cit*. 241.
[494] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 128.
[495] Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, *op. cit*. 241.

tireurs, et s'enfuient au premier revers ».[496] Le moral est en effet bas chez les défenseurs, pour beaucoup des engagés de force, et les populations civiles laissent l'armée chinoise passer sans réagir. Yakub paye là le prix de l'impopularité et l'absence de légitimité de son régime.[497] Au tournant de l'année 1877, la Dzoungarie est repassée sous le contrôle de Pékin.

Yakub tente une dernière fois de sauver sa tête, et il trouve un allié inattendu à Pékin. Voyant son rival déferler dans le désert, Li Hongzhang avait (on l'a vu) pris contact avec Forsyth pour discuter des termes d'une large autonomie de l'Emirat en tant que vassal de l'empire Qing. Li a alors le Prince Gong et l'ambassadeur Qing à Londres, Guo Songtao (郭嵩燾 1818-91), avec lui.[498] L'idée séduit aussi l'ambassadeur britannique à Pékin Thomas Wade, surpris de l'avancée chinoise alors que Londres venait d'obtenir de Yakub de généreux accords commerciaux. La coterie joue alors sur les hésitations de la Cour, pas encore convaincue de la nécessité de reprendre le bassin du Tarim une fois le nord sous contrôle. Wenxiang estime ce bilan suffisant, et avise Zuo de ne pas *« se surmener au détriment de l'ensemble de l'effort »* en se lançant à la conquête du sud à travers le désert du Takla-Makan.[499] Les officiels de la Cour s'y mettent aussi, répétant les arguments classiques sur les coûts et l'inutilité de réincorporer à l'empire la terre stérile du bassin du Tarim, des réflexions en fait influencées par la peur d'une réaction de la part de Londres et de Saint-Pétersbourg à une reprise de Kashgar par Zuo Zongtang.[500] Yakub envoie même son neveu Saiyid Yakub Khan Tora jusqu'à Londres à la fin du printemps 1877, où des négociations secrètes commencent avec Guo Songtao sur l'avenir de l'émirat.[501]

Zuo évidemment est vent debout contre cette initiative, qui menace de lui priver la victoire et va à l'encontre de toutes ses convictions géostratégiques. Dans deux mémoires rendus le 26 juillet et le 7 octobre 1877, il contre-attaque en mettant en doute la sincérité britannique, accusant Londres de s'immiscer dans les questions intérieures de l'empire et d'ourdir la création d'un nouvel État tampon en Asie centrale. Il ajoute que Londres n'a qu'à céder à Yakub une partie de son propre territoire au nord de l'Inde, avant d'inviter l'ambassadeur britannique à en discuter lui-même avec lui à sa base de Suzhou.[502] Il affirme qu'il ne craint aucunement une intervention russo-britannique, les sachant en fort mauvais termes et incapables d'envoyer une armée dans le Tarim, et qualifiant sa marche vers le bassin du Tarim *« de récupération de bon droit de l'ancienne frontière »*.[503] Zuo rappelle ensuite à Pékin l'interdépendance en termes stratégiques entre les parties nord et sud du Xinjiang, estimant le premier pauvre et intenable si Pékin se privait des ressources économiques et maraichères provenant des oasis du second. Adoptant une lecture socio-économique des révoltes musulmanes des années 1860, il considère enfin que si la gouvernance de la région était améliorée, la population locale ne se révolterait

---

[496] Kuropatkin, *Kashgaria,* 180-1. *TWHK, Shu-tu,* 17.11b. Document mobilisé par Hsu, "Late Ch'ing Foreign Relations", dans Fairbank, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 241. Traduction en français de l'auteur.

[497] Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, *op. cit*. 240.

[498] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 129.

[499] 李玉麟 [Li Yulin], '西陲事略' 卷上. Document mobilisé par Yang Ce [楊策], "On the so-called dispute between coastal defense and frontier defense [論所謂海防與塞防之爭]", *art. cit.* 68. Traduction en français de l'auteur.

[500] Ibid. 68-9

[501] Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 37-38.

[502] Ibid. 38. Et Yang Ce [楊策], "On the so-called dispute between coastal defense and frontier defense [論所謂海防與塞防之爭]", *art. cit.* 70.

[503] « 左文襄公全集· 奏稿 » 卷 50, 第 77 頁. Document mobilisé par *Ibid*. Traduction en français de l'auteur.

plus et la sécurité de la frontière méridionale serait de fait mieux garantie.[504] Dans son avancée triomphale, Zuo entreprend ainsi de se différencier du régime de Yakub. Un observateur russe note que les bons traitements accordés aux prisonniers et populations ouïgoures par les troupes de Zuo, *« étaient calculés pour exercer une bonne influence en faveur des Chinois »*.[505]

L'intrigue de Yakub à Londres aurait pu aboutir, mais Zuo Zongtang prend ces pourparlers de vitesse, s'étant engouffré dès le printemps 1877 dans les passes menant de la Dzoungarie au Tarim. Par une prise en tenaille est et ouest, il enlève facilement Tourfan, puis Dabancheng et Toksun en avril.[506] Les troupes de Yakub offrent peu de résistance, confuses par les ordres du satrape plaçant ses espoirs dans un succès des négociations et ordonnant à certains bataillons de ne plus combattre. La progression des armées chinoises n'en sera que plus fulgurante ! Les désertions et trahisons se multiplient, et la chasse de Yakub, Bai Yanhu et de leurs partisans *« jusqu'au-boutistes »* commence. Le 29 mai à Korla le satrape avale, ou on lui fait avaler, un puissant poison.[507] Ses fils se disputent ce qui reste de son trône, facilitant la marche en avant de Liu Jintang, avant de rejoindre Bai Yanhu dans sa fuite en territoire russe.[508] Des milliers de réfugiés forment là-bas, dans les actuels Kirghizstan et Kazakhstan, les larges communautés dounganes et ouïgoures d'aujourd'hui. En décembre, les troupes de Zuo prennent enfin Kashgar, ayant traversé le désert en à peine deux fois le temps requis pour une caravane régulière.[509]

L'Émirat de Kashgar a vécu. Très fascinant phénomène que Yakub, à mi-chemin entre le tyran d'Asie centrale et le stratège westphalien capable *« d'entrer en relations diplomatiques à longue distance avec les puissances impériales »*.[510] Il fait le pont entre l'époque des *territoires de l'ouest* de la frontière turco-nomade, et celle du Xinjiang moderne, *« pivot »* entre les grands empires d'Eurasie.[511] Son émirat ne survécut qu'à peine un an au khanat de Kokand absorbé par les Russes, d'où Yakub était originaire. Au Xinjiang, la vieille administration mandchoue sera remplacée par des officiers et fonctionnaires chinois, acteurs principaux de la reconquête. Comme ailleurs, le pouvoir de Pékin devient alors et enfin synonyme de pouvoir han.[512]

L'objectif de 1875 semble atteint, et la barrière stratégique continentale recouvrée. Mais de Londres à Saint-Pétersbourg, le triomphe de Zuo, qui compare son exploit à celui de jadis les Han et les Tang, prend tout le monde par surprise. Personne n'avait imaginé Pékin capable de reprendre le Xinjiang, du moins aussi rapidement. Or du jour au lendemain, l'armée chinoise se retrouve devant les avant-postes britanniques des Indes, et Ili, décidée à récupérer la vallée stratégique des Russes qui en avaient pris l'engagement solennel six ans plus tôt. Mais leur ambassadeur à Pékin Eugene Butzow n'avait cessé de repousser un règlement de la question.

---

[504] *Ibid*. 70.
[505] Kuropatkin, *Kashgaria.* Document mobilisé par Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, *op. cit*. 241. Traduction en français de l'auteur.
[506] Peng Dacheng [彭大成], « Zuo Zongtang's Military Thought on the Use of Troops in the Northwest [左宗棠西北用兵的軍事思想] », *art. cit.* 91. Et Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 129.
[507] Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 38.
[508] Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, *op. cit*. 242.
[509] Kim Hodong, *Holy War in China: The Muslim Rebellion and State in Chinese Central Asia, op. cit.* 178.
[510] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 123. Traduction en français de l'auteur. Yakub fut même un précurseur du panturquisme selon Emmanuel Lincot. Voir Emmanuel Lincot, *Chine et terres d'Islam - Un millénaire de géopolitique*, *op. cit*, page 114.
[511] Expression que j'emprunte à Owen Lattimore.
[512] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 124.

Esbrouffe et odeur de poudre à Ili

C'était en considération de sa position stratégique très critique que Qianlong avait décidé en 1759 d'installer le siège du gouverneur militaire du Xinjiang à Ili, située à l'extrémité ouest du dominion, et à 3500 kilomètres de Pékin. La vallée se situe en effet au débouché nord de la passe de Muzart, commandant aux accès ouest d'aussi bien le nord du Xinjiang que le sud, par Aksu. Laisser Ili à aux Russes aurait donc facilité leur pénétration du reste de la région.

Les Russes, qui avaient occupé la région en 1871 en profitant du chaos en Chine et de l'invasion du Xinjiang par Yakub Beg, n'ont pas prévu que la reconquête par Zuo Zongtang puisse réussir aussi vite. En dépit de leur promesse de rendre la vallée aux Qing sitôt le calme revenu, ceux-ci s'étaient installés, réparant les canaux, construisant un hôpital, des écoles bilingues et même une église orthodoxe.[513] Mais Saint Pétersbourg, en crise économique et affaiblie par la guerre contre l'empire Ottoman, a besoin d'argent. Elle est sous la pression des industriels, désireux pour l'emporter sur leurs concurrents américano-britanniques de tenir les routes commerciales de la Mongolie au nord-ouest de la Chine, et d'obtenir le droit d'exploiter les riches sols du Xinjiang.[514] En mars 1876, peu avant l'offensive de Zuo, les généraux russes décident donc lors d'une conférence de tirer parti de leur position à Ili pour extorquer d'importantes concessions, *« la Russie retiendra Khulja* [Ili] *au pouvoir mandchou (…) jusqu'à ce qu'un accord soit conclu par lequel la vallée de la rivière Tekes* [aujourd'hui à la frontière sino-kazakhe] *restera dans l'empire* [tsariste], *des privilèges commerciaux seront accordés aux commerçants russes et une indemnité versée aux Russes pour les pertes subies pendant la rébellion en Chine ».*[515]

À Pékin, Butzow noie le poisson, suggérant à Zuo Zongtang de négocier lui-même sur place le retour d'Ili avec le général Kaufman, gouverneur du Turkestan russe. Excédé, le *Zongli Yamen* missionne le mandchou Chonghou (崇厚, 1826-93) comme chef d'une délégation diplomatique Qing à Saint Pétersbourg. Pourtant riche d'une longue carrière au contact des Français, Anglais et Américains, Chong était un diplomate brouillon.[516] Il se rend en Russie par la mer, ce qui est plus confortable mais l'empêche de prendre connaissance directement de la situation à Ili. Il arrive très certainement à Saint-Pétersbourg, impréparé pour les négociations.[517] Par le Traité de Livadia (1879), il accorde aux Russes une série sans précédent de concessions.

Parmi ces dernières[518], si Chong Hou obtient que la ville d'Ili revienne à Pékin, il concède aux Russes la majeure partie ouest de la vallée, celle justement de la rivière Tekes commandant l'accès à la passe de Muzart et d'autres à travers les Monts célestes (*Tianshan*), la clef ouest du contrôle du Xinjiang ! L'ampleur de ces concessions surprend même les diplomates russes. Le

---

[513] *Op. cit.* 133.
[514] Hsu, "Late Qing Foreign Relations", dans Fairbank, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 93.
[515] L. E. Frechtling, "Anglo-Russian Rivalry in Eastern Turkistan. 1868-1881," *Journal of the Royal Central Asian Society,* Vol. XXVI, London, 1939, p.485. Document mobilisé par Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 39.
[516] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 134.
[517] Pong, "To War or Not to War: Decisions for War in Late Imperial China,1870s–1900", dans Lorge, *Debating War in Chinese History*, *op. cit*., 208.
[518] Les Russes obtinrent des avantages considérables pour leur commerce continental avec la Chine, l'ouverture de sept consulats au Xinjiang, un droit de navigation sur la rivière Sungari en Mandchourie et une importante indemnité pour leurs frais d'occupation d'Ili, d'où ceux-ci avaient pourtant prélevé l'impôt huit années durant. Voir Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 39 et Peng 2013 208

Zongli Yamen consterné câble en vain à Chong Hou de tout annuler. Mais ce dernier reprend la route de Pékin après avoir signé le 2 octobre, où l'on exigera sa mise à mort.[519] Le Xinjiang, pour lequel s'était battu Zuo Zongtang depuis 1874, se retrouve de nouveau en danger.

Shen Baozhen, le père des plans de modernisation de Taïwan, appelle à la nullification du traité. Zuo pour sa part estime en décembre les conséquences stratégiques de ses clauses territoriales particulièrement graves.[520] À moins d'une renégociation du traité, il passe des instructions pour se préparer à la guerre contre Saint-Pétersbourg sur un front long de plusieurs milliers de kilomètres d'ouest en est[521] : *« nous devons d'abord exposer* [aux Russes] *notre désaccord, puis régler le différend sur le champ de bataille »*.[522] C'est aussi sa dénonciation sans ambages du traité, réclamant la décapitation de Chong Hou pour montrer la détermination de l'Empire, qui rend le modernisateur et proto-nationaliste Zhang Zhidong célèbre (張之洞 1837-1909).[523] Dans son mémoire du 16 janvier 1880, Zhang encourage la Chine à se montrer ferme et à négocier en position de force, afin de forcer la main d'une Russie qu'il estime non sans raison bluffer et en réalité peu désireuse, et peu prête, à se lancer dans une nouvelle guerre en Asie centrale.[524]

L'épisode d'Ili signe aussi la montée du Qingyi (清議), parti d'intellectuels proto-nationalistes dont Zhang est un des chefs de file. Certains de ses membres relèvent qu'à la différence de l'attaque de Taïwan par le Japon en 1874, la volonté d'expansion territoriale de la Russie au Xinjiang se double d'une pénétration commerciale du cœur de la Chine. Ils estiment donc urgent de bloquer une telle tentative à la source, afin de dissuader les autres puissances de faire des demandes similaires.[525] Li Hongzhang pour sa part penche pour une simple révision des termes du traité, estimant faibles les chances de la Chine de l'emporter dans un potentiel conflit.[526] La condamnation de Chong Hou est entretemps vigoureusement contestée par les Occidentaux et Moscou refuse de discuter de quoi que ce soit avant qu'un pardon lui soit accordé. Pékin ne change d'avis qu'à la réception d'un courrier signé de la main même de la reine Victoria.[527]

---

[519] Pour certains chercheurs, le Zongli Yamen ne pouvait pas ne pas être au courant des termes du traité, qu'aucun diplomate Qing sain d'esprit n'aurait pu signer. Chong Hou fut-il le bouc émissaire d'un scandale d'Etat ? Voir Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 134, mobilisant Paine, S.C.M., 1996, *Imperial Rivals: China, Russia and their Disputed Frontier,* Armonk, NY: M.E. Sharpe, page 136-7.

[520] Pong, "To War or Not to War: Decisions for War in Late Imperial China,1870s–1900", dans Lorge, *Debating War in Chinese History*, *op. cit*., 210, mobilisant le mémoire de Zuo Zongtang : Zuo's memorial, 4 Dec 1879 (BJ 17 Dec 1879). *DXTG*, 9: 3,774b–3,780b.

[521] Peng Dacheng [彭大成], « Zuo Zongtang's Military Thought on the Use of Troops in the Northwest [左宗棠西北用兵的軍事思想] », *art. cit.* 92-93.

[522] Voir Tso Tsung-t'ang, *Tso Wen-hsiang kung ch'uan-chi* (Complete collection of Tso Tsung-t'ang's papers), *Tsou-kao* (Memorials), 55. 38. Document mobilisé par Hsu, "Late Ch'ing Foreign Relations", dans Fairbank, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 93. Traduction en français de l'auteur.

[523] *Ibid*. 94

[524] Il compléta bientôt ce mémoire d'un plaidoyer passionné et fameux pour une modernisation de fond en comble des forces armées. Voir Pong, "To War or Not to War: Decisions for War in Late Imperial China,1870s–1900", dans Lorge, *Debating War in Chinese History*, *op. cit*., 211, mobilisant : Zhang's memorial of 16 Jan 1880 in Zhang Zhidong 張之洞, *Zhang Zhidong quanji* 張之洞全集 (The Complete Works of Zhang Zhidong), (Hebei Renmin Chubanshe: Shijiazhuan, 1998), 12 vols. See vol. 1 (Memorials), pp. 33–36.

[525] Gao Wanpang's [高萬鵬] memorial, n.d., (1800) in *DXTG*, 9: 3,713b–3,714. Et Baoting's [寶廷] memorial, n.d. (1880), in *DXTG*, 9: 3,732b–3,734b. Documents mobilisés par Pong, "To War or Not to War: Decisions for War in Late Imperial China,1870s–1900", dans Lorge, *Debating War in Chinese History*, *op. cit*., 211.

[526] *Ibid*. 210. Pour approfondir, voir : Immanuel Hsu, « Gordon in China, 1880 », *Pacific Historical Review,* Vol. 23. No. 2, 1964, pp. 147-166.

[527] Hsu, "Late Ch'ing Foreign Relations", dans Fairbank, *The Cambridge History of China vol 11, op. cit.* 94.

Les nuages de la guerre se font de plus en plus menaçants. La Russie envoie 23 navires de guerre au large de la Chine pour une démonstration de force, et Pékin craint de voir déferler les armées tsaristes stationnées en Sibérie et en Mandchourie.[528] L'empire entier est placé en alerte, Li étant chargé de renforcer la défense des approches maritimes de Tianjin, tandis que Zuo fait marcher ses troupes vers Ili.[529] Robert Hart, l'ambassadeur britannique à Londres, rappelle d'Inde Charles '*Chinese'* Gordon, le célèbre officier et aventurier britannique aux cent succès contre les Taipings, et populaire auprès de la Cour, pour conseil. Ce dernier retrouve son ami Li Hongzhang à Tianjin, et considère qu'à moins que les Qing soient prêts à mener une longue guerre d'usure à la Russie (et à déménager leur gouvernement de Pékin), la Chine ne pourrait l'emporter. Avec le soutien de Gordon, Li parvient ensuite à convaincre la Cour et l'impératrice douairière Cixi de renégocier le traité plutôt que d'ouvrir les hostilités.[530]

Zeng Jize (曾紀澤 1839-1890) est envoyé avec une nouvelle délégation à Saint-Pétersbourg. Celui-ci étudie à fond les cartes du Xinjiang et d'Ili, et s'assure du soutien des Britanniques.[531] Si les tambours de la guerre inquiètent les ambassades occidentales, la détermination chinoise impressionne les Russes et ajoutera à la capacité de persuasion de Zeng à son arrivée en août 1880. Pékin fait alors d'une pierre deux coups en ordonnant la libération de Chong Hou le 12, privant les Russes d'une base pour refuser de négocier le traité, et rassurant les occidentaux.[532] Les pourparlers durent six mois, les négociateurs ayant du mal à s'accorder sur une sortie de crise honorable pour les deux parties. Ceci joue au détriment des Russes, dont le gouvernement isolé internationalement après sa guerre contre la Turquie et le Congrès de Berlin de 1878, en proie à la crise économique et au risque de révolution, désire maintenant se débarrasser au plus vite de la controverse d'Ili.[533] Le Ministre des affaires étrangères russe se retourne alors contre l'armée, ne voyant guère comment les 5000 hommes disponibles pour défendre Ili pourraient résister à l'armée de Zuo Zongtang, et reprochant aux généraux d'avoir créé par excès de zèle une crise somme toute évitable. Zhang Zhidong avait vu juste : le *bluff* russe a vécu.[534]

Ces derniers rétrocèdent par le Traité de Saint-Pétersbourg du 24 février 1882 la vallée d'Ili à Pékin, y compris les accès aux passes stratégiques.[535] En échange, les Russes obtiennent une portion de territoire pour reloger 50 000 réfugiés huis et turciques fuyant les représailles de Pékin, l'ouverture de deux consulats, et des avantages commerciaux. Pékin accepte aussi de verser 9 millions de roubles en frais de compensation, ce qui satisfait une Russie en manque d'argent.[536] C'est une victoire diplomatique Qing chère payée, souligne Millward, *« les Russes obtenant des avantages territoriaux et commerciaux considérables pour la restitution de terres qu'ils avaient occupées de force ; et promis de rendre dans leur intégralité »*.[537] L'estimation de

[528] *Ibid*.
[529] Pong, "To War or Not to War: Decisions for War in Late Imperial China,1870s–1900", dans Lorge, *Debating War in Chinese History*, *op. cit*., 214.
[530] Hsu, "Late Ch'ing Foreign Relations", dans Fairbank, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 95. Et Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 39.
[531] Ibid. 95.
[532] Pong, "To War or Not to War: Decisions for War in Late Imperial China,1870s–1900", dans Lorge, *Debating War in Chinese History*, *op. cit*., 215.
[533] Hsu, *The Ili Crisis: A Study of Sino-Russian Diplomacy, 1871-1881, op. cit*, 153–57. Et Hsu, "Late Ch'ing Foreign Relations", dans Fairbank, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 95.
[534] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 135. Et Pong, "To War or Not to War: Decisions for War in Late Imperial China,1870s–1900", dans Lorge, *Debating War in Chinese History*, *op. cit*., 217.
[535] En plus de l'annulation des droits de navigation sur la rivière Sungari.
[536] *Ibid*. 218
[537] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 135.

l'étendue des terres prises à Pékin par Saint-Pétersbourg varie, selon la limite à l'ouest pré-1860 de l'empire Qing retenue. Les historiens chinois citent souvent le chiffre de 70 000 kilomètres carrés de territoires situés à l'ouest de la rivière Khorgos de perdus, ce qui n'est pas négligeable, même si l'accès aux passes stratégiques au sud d'Ili est recouvré.[538]

Néanmoins, Zeng Jize *« convainquit les Russes d'évacuer un territoire déjà occupé – quelque chose sans précédent dans l'histoire de l'expansion tsariste en Asie centrale »*.[539] La reconquête de la *barrière continentale* chinoise est ainsi accomplie, conformément au leg des empereurs et leçons géostratégiques du passé. Ce demi-succès remet certes du baume au cœur à Pékin mais il n'exprime en réalité qu'un court répit, les ennuis au Vietnam avec la France devant dès 1884 refaire rebasculer la boussole stratégique du Xinjiang vers la mer et Taïwan (ch. précédent).

En ce qui nous concerne, il est frappant de constater que le Japon en 1874 comme la Russie en 1881, en négociant leur retrait de Taïwan et du Xinjiang, se servent toutes deux de l'occupation de ces terres comme monnaie d'échange pour recevoir de Pékin des avantages diplomatiques et économiques. La formule consacrée par l'ambassadeur britannique Parkes au sujet de Taïwan en 1874 est valide pour le Xinjiang de 1881, Pékin se résignant à *« payer pour être envahie »*.[540]

C'est la faiblesse des Qing, sous la forme d'une absence de juridiction effective (momentanée au Xinjiang, *de facto* non exercée à Taïwan) dans les deux périphéries, qui invite ces convoitises sur des territoires importants mais vulnérables depuis le déclin de l'empire. Pour le Xinjiang comme pour Taïwan, l'armée d'un empire voisin en expansion en profite alors, se basant sur un argument pseudo-utilitaire (assurer la sécurité de navigation pour les Japonais, préserver l'ordre disaient les Russes), pour s'implanter dans ces espaces sans en réalité faire montre d'esprit de départ. Il aura fallu par deux fois la menace d'une guerre ouverte, une montée importante des tensions internationales, et le paiement d'une forte indemnité par les Qing pour faire plier Saint-Pétersbourg et Tokyo. Par chance, le premier se trouve en situation diplomatique et intérieure délicate, et le second n'a pas encore les moyens de ses ambitions géostratégiques. Ce n'est que partie remise… En attendant, cet épisode débouchera cette même décennie sur la transformation parallèle de Taïwan et du Xinjiang en province en bonne et due forme de l'empire.

[538] *Ibid*. 136.
[539] *Ibid*. 135.
[540] Hsu, "Late Qing Foreign Relations", dans Fairbank, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 88.

Provincialisation, défense continentale, parallèle taïwanais (1880 à 1900)

La principale conséquence de la récupération du Xinjiang et de la stratégique vallée de l'Ili aux mains de Yakub et des Russes est l'élévation de cette vulnérable dépendance militaire au statut de province de l'empire, en parallèle de Taïwan. Le projet sera déposé par Zuo Zongtang dès juillet 1877, estimant qu'une administration plus efficace stabiliserait la région, concourrait au contrôle territorial de Pékin et la prémunirait des desseins étrangers.[541]

Une rationalisation d'abord géostratégique

Comme l'écrit Hsu, *« le Xinjiang n'avait jamais été une partie intégrante de la Chine et était restée* [jusqu'alors] *une zone frontière tenue par cette dernière lorsque puissante et perdue lorsque faible »*.[542] La provincialisation de la *barrière continentale* de l'empire doit parer à la répétition de ce cycle et se base sur un ensemble de considérations géostratégiques. En fait, Zuo Zongtang l'envisage en amont du départ de la campagne de reconquête du Xinjiang de 1876, sur la base des arguments du grand débat de 1874 : interdépendance en termes stratégiques entre non seulement les parties sud et nord du Xinjiang, mais aussi entre la sécurité du Xinjiang et celles des provinces intérieures, puis *in fine* de Pékin. La stabilisation de la frontière nord-ouest préserverait le Xinjiang des appétits russes, concourrait à la sécurité de l'interface continentale de la Chine, et par ricochet à celle de la côte. Par ce succès, davantage de ressources pourraient de fait être octroyées au renforcement de la défense du sud-est, Taïwan, la *barrière maritime* de l'empire. Pour Zuo Zongtang, le rôle de l'île est d'ailleurs comparable à celle du Xinjiang, l'une étant critique à la défense du Fujian, et l'autre à celle du Gansu : en perdre une provoquerait un effet domino au détriment de la sécurité de toute la Chine.[543] La provincialisation du Xinjiang et de Taïwan, la seconde prenant la première comme modèle, sont donc réfléchies en commun.

La proposition de Zuo s'appuie sur un corpus de littérature stratégique fameux. Gong Zizhen puis Wei Yuan l'ont précédé dès les années 1820.[544] Mais Li Hongzhang et la faction maritime mènent déjà un combat d'arrière-garde pour ne pas voir le Xinjiang obtenir le statut de province. C'est l'objet d'une de ses lettres à Guo Songtao, étrillant un *« Xinjiang inutile »*, la faiblesse de l'armée Qing dans la région, et la fertilité insuffisante de ses terres.[545] Dans les débats, Li continue aussi à faire valoir les différences entre Taïwan et Xinjiang,[546] tandis que Zuo souligne

---

[541] Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, *op. cit*. 242.
[542] Hsu, "Late Ch'ing Foreign Relations", dans Fairbank, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 96. Traduction en français de l'auteur.
[543] Chen Yue [陳躍], « Etude comparative sur l'établissement des provinces du Xinjiang et de Taiwan à la fin de la dynastie Qing [晚清新疆與台灣建省之比較研究] », *China's Borderland History and Geography Studies* [中國邊疆史地研究] Vol. 23, No. 3, 2013, pp. 68-80 (72).
[544] *Ibid*. 70.
[545] Li wen zhong gong quanji (Collected letters of Li Hongzhang), j. 17. Cité dans Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 136.
[546] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 137. Se basant sur Kataoka Kazutada, 1991, *Shincho Shinkyo toji kenkyi'1* [Researches on Qing Dynasty Rule in Xinjiang], Tokyo: Yu San Kaku, pages 135-6.

l'interdépendance des défenses maritimes et continentales. Au final, la Cour accepte les deux propositions de provincialisation, pour le Xinjiang en novembre 1884 après la crise d'Ili, puis pour Taïwan en 1887 eut égard de son rôle dans la guerre franco-chinoise. Selon Millward,

> *La provincialisation de la frontière, avec l'encouragement concomitant de la migration han et la mise en place d'institutions chinoises dans des zones à forte population non-han, est liée à la tentative de la dynastie tourmentée de consolider sa position sur toutes les frontières (...). Que le statut provincial de Taiwan soit lié à celui du Xinjiang demeure intéressant à la lumière de l'alliance informelle entre les partisans indépendantistes de Taiwan et ceux qui militent pour les droits des Ouïghours et des Tibétains. Les échos de l'expansion impériale Qing continuent ainsi à résonner jusqu'à aujourd'hui.*[547]

On cherche ensuite à savoir quel serait le bon niveau d'intégration entre le Xinjiang et le Gansu, la province voisine faisant office de soutien stratégique le plus proche (comme pour Taïwan et Fujian, voir ch. précédent). Zuo s'oppose cette fois à son meilleur général et premier gouverneur du Xinjiang, Liu Jintang. Le premier propose que le Xinjiang soit tout à fait autonome, ce que le second estimait encore prématuré.[548] Selon Zuo, écrit Chen Yue (陳躍) *« le Xinjiang comme Taïwan doivent dès lors être créés en tant que provinces distinctes du Gansu et du Fujian, afin de souligner l'importance du Xinjiang et de Taïwan en tant que points d'appui stratégiques autonomes sur les frontières terrestres du nord-ouest et maritimes du sud-est de la Chine »*.[549]

Or l'île étant séparée du Fujian par un détroit et le Xinjiang du Gansu par le désert, leur déléguer autant de pouvoir ferait planer le risque d'une perte de contrôle de Pékin sur deux périphéries à la riche histoire de révoltes anti-Qing. Cela, la Cour ne le souhaite pas.[550] Ainsi, lorsque Liu Jintang propose d'intégrer la défense du Xinjiang à celle du Gansu, puis Liu Mingchuan celle de Taïwan au Fujian, Pékin accepte plus facilement. Liu Jintang résume sa vision en un mémoire en 1882, écrivant : « *le Xinjiang et le Gansu, géographiquement contigus, sont unis comme les dents sont couvertes par les lèvres. (...) L'approvisionnement du Xinjiang étant dépendant du Shaanxi et du Gansu, leur division ferait du premier une région isolée ».*[551] Guangxu reprend ce raisonnement en janvier 1886 : *« Bien que Taïwan sera érigée en province, elle sera unie au Fujian comme l'est le Xinjiang au Gansu, pour intégrer défense intérieure et extérieure »*.[552]

---

[547] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 137. Traduction en français de l'auteur.
[548] Chen Yue [陳躍], « Etude comparative sur l'établissement des provinces du Xinjiang et de Taiwan à la fin de la dynastie Qing [晚清新疆與台灣建省之比較研究] », *art. cit.* 71.
[549] *Ibid*. 73. Traduction en français de l'auteur.
[550] *Ibid*.
[551] Voir Liu Jintang [劉錦棠],《劉襄勤公奏稿》卷 3 《新疆各道廳州縣請歸甘肅為一省折》， 成文出版社據光緒二十四年刊本影印. Document mobilisé par Ibid. 71
[552] Voir 劉銘傳撫台前後檔案(M). 台北 : 文海出版社, 1980. Document cité par Cheng Saijun [成賽軍], "Yang Changjun and the Coastal Defense of the Late Qing Dynasty [楊昌浚與清末海防]", *Modern Military* [近代軍事] Vol.4, 2008, pp. 106-110 (110). Traduction en français de l'auteur.

Modalités : le nouveau emprunte à l'ancien

C'est en fait davantage par l'économie et la sinisation que par les défenses militaires que Liu Jintang et Zuo Zongtang espèrent arrimer le Xinjiang à la Chine. La Cour compte aboutir à l'auto-suffisance de la province en réduisant les coûts de la garnison (près de 8 millions de taels annuels). Liu Jingtang estime lui-même impossible de maintenir une large armée dans la province et décide de sa démobilisation. La troupe fond dès lors à seulement 31 000 hommes, à comparer aux 40 000 au tournant du 19ème siècle.[553] Leur quartier général est déménagé d'Ili à la nouvelle capitale, Urumqi, et leur déploiement est rééquilibré en faveur du sud face aux Russes.[554] Quant aux démobilisés, ils sont engagés au défrichement et à la culture de la terre. Forcé par une situation financière plus fragile que prévu, ce niveau de forces se révélera très vite insuffisant. À Taïwan en revanche, et malgré les mêmes difficultés financières, c'est le besoin de moderniser les défenses qui prend le dessus dans les initiatives de Liu Mingchuan (télégraphe, arsenaux, rail, « pacification » des aborigènes). C'est dans l'action des gouverneurs et leurs priorités, que résident les différences entre la provincialisation de Taïwan et du Xinjiang.

Mettre l'accent sur l'économie et l'intégration culturelle de la région à la Chine constitue une réponse à la situation particulière du Xinjiang, province à la pauvreté extrême et encline à des révoltes régulières. La crainte d'une collusion entre la population non-han et de potentiels envahisseurs prenant parti de l'instabilité et de la faiblesse du contrôle de Pékin, reste vive. En conséquence, à une Cour plus que jamais sous l'influence d'officiels hans, on considère cette fois que la sinisation du Xinjiang gommerait ses particularismes, y faciliterait l'efficacité de l'administration, et participerait à sa prospérité. Zuo et Liu estiment que si l'aspect militaire de la défense aux frontières est certes important, les facteurs économico-culturels le sont peut-être encore davantage.[555] Comme l'écrit Li Feng, *« Le renforcement de l'économie et de l'identité culturelle* [chinoise] *de la population est entrepris pour garantir la stabilité et de la sécurité du Nord-Ouest de la Chine »*.[556] Même si, comme on le verra, cette politique se solde par un échec, elle préfigure à bien des égards l'action actuelle de Pékin, où les objectifs de sinisation de la région sont étroitement liés à ceux de l'intégrité territoriale et de la sécurité nationale.

Ces visions sont entretemps partagées par des personnalités aussi illustres que Sun Yat-sen, père de la République chinoise. Même si l'action du grand homme d'État se concentrera surtout au Guangdong, la défense des frontières du nord-ouest occupe aussi une place importante dans ses conceptions stratégiques. Dès 1891, Sun prendra parti pour le développement du Xinjiang, dont il jugera la prospérité vitale à une défense efficace contre le risque d'invasion russe. Ce besoin passera par l'inclusion de la province à un vaste réseau de chemins de fer liant, par le corridor du Gansu, un littoral riche et très peuplé au vulnérable et vide Xinjiang, permettant de faire

---

[553] Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, *op. cit*. 242. Et Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 139.
[554] *Ibid*.
[555] C'est tout l'argument développé par Chen Yue [陳躍]. Voir son « Etude comparative sur l'établissement des provinces du Xinjiang et de Taiwan à la fin de la dynastie Qing [晚清新疆與台灣建省之比較研究] », *art. cit.*
[556] Li Feng [李風], "Zuo Zongtang's National Security Thought and Its Modern Implications [左宗棠的國家安全思想及其現代啟示] », *art. cit.* 136. Traduction en français de l'auteur.

circuler rapidement marchandises, migrants et soldats d'un bout à l'autre du pays.[557] Sun liera ainsi développement des transports, sinisation et *in fin*e défense aux frontières, pointant qu'une fois que *« le pays tout entier disposera de moyens de transport commodes, il sera facile de transférer argent et troupes, bloquant ainsi les interférences russes et japonaises »*.[558] Sun entrevoit peut-être le potentiel du Xinjiang comme pivot logistique de la Chine vers l'Eurasie.[559]

Pour l'heure, la sinisation concerne de prime abord l'administration du Xinjiang, où les Hans remplacent Mongols et Mandchous. *« La clique du Hunan prend le contrôle de la nouvelle province »,* 55% des fonctionnaires en poste au Xinjiang entre 1884 et 1911 en étant originaires à l'instar de Zuo Zongtang et Liu Jintang.[560] *« Cette petite minorité chinoise gouvernera par les mêmes méthodes de gouvernance indirecte utilisées par d'autres structures coloniales à travers le monde,* l'*administration* [étant alors] *composée d'une couche supérieure chinoise et inférieure indigène »*.[561] Cette strate, s'appuyant sur les begs corrompus, ne change donc guère même s'ils reçoivent un statut administratif semblable à celui utilisé dans le reste de la Chine.[562] La plupart continuent en fait à tyranniser leurs administrés : *« ce système, au lieu de favoriser le progrès politique et administratif, fortifiera et préservera le système féodal »*.[563] Les rapports entre la population ouïgoure et leurs maîtres chinois restent teintés de méfiance.[564] La barrière de la langue, la mandarin n'étant pas très répandu parmi les populations locales, n'aide guère. Quant aux Dounganes, qui ont servi d'importants intermédiaires entre les Qing et les locaux par le passé, ils sont vus comme des traitres par les Hans et sont impitoyablement persécutés.

L'administration chinoise veut accélérer aussi l'arrivée de colons. Comme le rappelle Fletcher, *« L'empire Qing perd de vastes et précieuses terres* [parce qu'il] *était resté longtemps attaché à une politique de confinement des Chinois Han en Chine proprement dite.* (…) *Un gouvernement Qing de plus en plus marqué par son orientation chinoise a appris de cette leçon en ouvrant les portes à leur migration. L'histoire ultérieure de l'Asie intérieure chinoise sera donc celle de la colonisation Han, de la sinisation et de l'incorporation de sociétés autrefois non-chinoises »*.[565] Pour accommoder ces colons, augmenter les recettes de l'impôt, et atteindre l'autosuffisance fiscale, un plan cadastral est établi.[566] Les systèmes d'irrigation sont réparés et étendus,[567] et les

---

[557] Pour la pensée de Sun Yat-sen sur le Xinjiang et le nord-ouest, se reporter à : Xue Zhengchang [薛正昌], « Sun Yat-sen's Western Development Thought and Its Influence on Later Generations [孫中山西部開發思想及其對後世的影響] », *Guangdong Social Sciences* [廣東社會科學], Vol. 1, 2012, pp. 118-126.

[558] 《孫中山全集》第二卷，北京: 中華書局，1982 年，第 468 頁. Document cité par Xue Zhengchang [薛正昌], « Sun Yat-sen's Western Development Thought and Its Influence on Later Generations [孫中山西部開發思想及其對後世的影響] », *art. cit.* 123. Traduction en français de l'auteur.

[559] Ibid.

[560] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 140. Et Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 50.

[561] Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 51. Traduction en français de l'auteur.

[562] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 140.

[563] Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 51. Traduction en français de l'auteur.

[564] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 141. Traduction en français de l'auteur.

[565] Fletcher, "Sino-Russian Relations 1800-1862", dans Twitchett, Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10*, *op. cit*. 348. Traduction en français de l'auteur.

[566] Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, *op. cit*. 242.

[567] Li Feng [李風], "Zuo Zongtang's National Security Thought and Its Modern Implications [左宗棠的國家安全思想及其現代啟示] », *art. cit.* 136.

soldats démobilisés ouvrent plus de terres à la mise en valeur (arboriculture fruitière, soie). En 1887, Liu Jintang met en place des mesures pour le recrutement de colons vers le nord comme du sud du Xinjiang, cette année-là voyant s'installer un peu moins de 1100 familles chinoises.[568]

Les politiques éducatives et culturelles sont aussi réfléchies avec la volonté *« d'éradiquer les éléments culturels non-chinois et de convertir le peuple et la région aux us et coutumes de la Chine »*.[569] Des écoles chinoises gratuites fleurissent, proposant au Xinjiang des programmes scolaires similaires à ceux en vigueur dans les provinces intérieures : apprentissage de la langue et des classiques. Les élèves reçoivent des noms chinois en remplacement des turciques.[570] Zuo Zongtang déclare, *« si nous voulons changer leurs coutumes et les assimiler à celles de la Chine, nous devons fonder des écoles gratuites et faire lire aux enfants musulmans des livres chinois, afin qu'ils apprennent les sinogrammes et comprennent la langue parlée »*.[571] Mais cette tentative d'assimilation rencontre mille résistances. Peu de familles musulmanes inscrivent leur progéniture dans ces écoles, dont l'enseignement confucéen est jugé non conforme à la tradition et confinant à « l'idolâtrie », tandis que l'administration éprouve toutes les difficultés à recruter des professeurs désireux d'enseigner au Xinjiang.[572] Le fait que les riches familles de la région continuent à envoyer leurs enfants étudier au Turkestan russe montre que malgré la dissolution des khanats dans l'empire tsariste, le Xinjiang n'est pas prêt à couper le cordon culturel avec l'Asie centrale. Au 20ème siècle, Moscou saura se servir avec dextérité de cette défiance locale envers le pouvoir chinois pour y avancer ses intérêts géostratégiques (prochains ch.).

Les espoirs déçus

Les espoirs d'investissements massifs dans l'économie ne se réaliseront guère, dissuadant du même coup l'arrivée de nouveaux colons chinois. Après l'issue de la crise d'Ili en 1881, la Cour a de nouveau les yeux rivés sur le front maritime, avec l'attaque de Taïwan par les Français, impliquant la fonte des fonds destinés à la modernisation du Xinjiang (et que le 'tournant continental' de 1874 n'en fut pas un)... La hausse de l'instabilité en Chine et le paiement d'une large indemnité aux puissances après la révolte des Boxers de 1900 tarissent le reste. En 1901, le montant des subventions annuelles se stabilise à 3,4 millions de taels, moins 700 000 pour le paiement de l'indemnité, une somme assez éloignée des besoins réels de la province (lorsque celle-ci fut perçue tout court). De fait, le Xinjiang reste comme auparavant en situation de dépendance financière vis-à-vis d'une Chine elle-même en état d'appauvrissement accéléré, une situation qui n'était pas prête de s'améliorer. Pour compenser, l'administration reproduit l'erreur de 1860 en réaugmentant drastiquement l'impôt, stoppant l'attractivité de la région pour les colons chinois et excitant de nouveaux les mécontentements. Comme l'estime Millward, il faut attendre la seconde moitié du 20ème siècle pour voir l'immigration de masse se concrétiser.

---

[568] Chen Yue [陳躍], « Etude comparative sur l'établissement des provinces du Xinjiang et de Taiwan à la fin de la dynastie Qing [晚清新疆與台灣建省之比較研究] », *art. cit. 73*. Et Millward, *Eurasian Crossroads*, 139.
[569] Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 107. Traduction en français de l'auteur.
[570] Li Feng [李風], "Zuo Zongtang's National Security Thought and Its Modern Implications [左宗棠的國家安全思想及其現代啟示] », *art. cit.* 136. Et Chen Yue [陳躍], « Etude comparative sur l'établissement des provinces du Xinjiang et de Taiwan à la fin de la dynastie Qing [晚清新疆與台灣建省之比較研究] », *73*-4.
[571] Zuo Zongtang 1888-97 (1968): *zougao,* 56: 22b-25a, 'Banli Xinjiang shanhou shiyi', page 226. Document cité par Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 142. Traduction en français de l'auteur.
[572] *Op. cit.* 145.

C'est à l'inverse à un déplacement des populations musulmanes du sud vers le nord du Xinjiang, qui se déroule. Les effets géopolitiques de cette transformation de l'entièreté du Xinjiang en *« patrie ouïgoure »* devaient se faire sentir dès les premières décennies du 20ème siècle.[573]

Le pourrissement de la situation à l'orée du 20ème siècle a alors deux autres conséquences. La première est la continue cécité des défenses de la province : manque d'argent, corruption, épidémie d'opium.[574] Les projets de modernisation, parmi lesquels l'installation d'arsenaux à Aksu et Kucha, ne vont nulle part.[575] À Kashgar, le consul russe Nikolaï Petrovsky veille d'une main de fer aux intérêts russes au Xinjiang, en bonne intelligence avec les militaires stationnés de l'autre côté la frontière.[576] Ce triste spectacle convainc plus d'un observateur britannique, Londres ayant obtenu de Pékin le stationnement d'une petite mission diplomatique à Kashgar en 1892, que la région passera rapidement sous contrôle russe.[577] Lord Curzon lâche à ce sujet en 1887 : *« Sans obstacle physique à surmonter et face à des ennemis qui n'avaient aucune logique diplomatique et ne comprenaient que la défaite, la Russie ne pouvait qu'avancer, comme la terre n'a d'autres choix que de tourner autour du soleil »*.[578] Saint-Pétersbourg et Londres s'appretent d'ailleurs à mettre en pause leur rivalité en Asie centrale, se rapprochant bientôt sur la base de leur méfiance commune à l'égard de l'Allemagne. Le Xinjiang, du moins c'est ce que comprend alors Londres, resterait une *« zone tampon arriérée »* entre plusieurs sphères d'influence, les Pamirs et le corridor de Wakhan.[579] La thèse d'une invasion de l'Inde par Saint-Pétersbourg ne fait plus parler d'elle et Londres se désintéresse vite du Xinjiang. Mais la possibilité d'une mise sous orbite de la province par la Russie, elle, se confirmera vite.

Le traité de Saint-Pétersbourg avait permis d'ouvrir aux Russes un accès commercial privilégié au Xinjiang, où leurs biens de consommation usinés éclipsent vite les produits artisanaux des commerçants chinois. Au tournant du 20ème siècle, les premières expressions du nationalisme pan-turcique s'apprêtent à suivre les mêmes routes que les marchands russes pour pénétrer au Xinjiang.[580] En parallèle, les richesses de la province continuent à exciter les convoitises des officiers tsaristes. Déjà en 1900, des militaires russes en garnison au Turkestan voisin tentent de profiter de la révolte des Boxers pour (re-)prendre Ili aux Chinois, prenant prétexte d'une contagion des troubles à la ville où se trouve un consulat russe. L'expédition[581] est lancée sans l'accord de Saint Pétersbourg, mais les ambitieux officiers tsaristes savent la désobéissance traditionnellement récompensée par le Tsar si le coup de force est couronné de succès (ainsi de la prise de Tashkent par Tcherniaïev en 1865). Les tensions retombent vite mais Pékin doit négocier une fois de plus le retrait des impétueuses troupes russes d'Ili. La hausse de l'influence

[573] Pour plus de détails sur les soucis économiques, voir Millward, *Eurasian Crossroads*, *op. cit.* 149-152.
[574] *Ibid.* 154.
[575] Chen Yue [陳躍], « Etude comparative sur l'établissement des provinces du Xinjiang et de Taiwan à la fin de la dynastie Qing [晚清新疆與台灣建省之比較研究] », *art. cit.* 73
[576] Hopkirk, *Le Grand Jeu – Officiers et espions en Asie centrale*, *op. cit*. 687.
[577] Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 41-2.
[578] Tel que cité dans Hopkirk, *Le Grand Jeu – Officiers et espions en Asie centrale*, *op. cit*. 681.
[579] Lattimore, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, *op. cit*. 41-2.
[580] Liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, 243. Et Millward, *Eurasian Crossroads*, 125 et 156-7.
[581] Par ailleurs doublée d'une autre en direction de la Mongolie.

russe et cette brève incursion ne sont qu'un avant-goût de la situation future au Xinjiang entre l'URSS et la République de Chine, les deux régimes héritiers des Qing et du Tsar.[582]

Economie et autorité Qing (puis chinoise) en lambeaux, velléités autonomistes musulmanes, menace commerciale et stratégique russe… Nous terminons ce chapitre en constatant que les efforts de Pékin pour reprendre le Xinjiang et le moderniser aboutissent à un échec flagrant, et à un véritable retour à la case départ pré-1860. En parallèle de la prise de Taïwan par le Japon en 1891, le Xinjiang est sur le point de passer durablement sous influence russe. Le comte Sergei Witte n'a-t-il pas écrit en 1903 que *« l'affaire de chaque pays concerné est d'obtenir une part aussi large que possible de ces États orientaux d'un autre temps, en particulier le colosse chinois* [?] *La Russie, à la fois géographiquement et historiquement, possède le droit incontesté de se tailler la part du lion de telles proies ».*[583] Bien sûr, la défaite de 1905, la Première Guerre Mondiale, puis la révolution bolchevique vont gêner un temps ces projets. Mais la pénétration soviétique de la province se révèlera tenace. La Chine étant à ce moment empêtrée dans une succession de révolutions et de guerres, l'accès au Xinjiang restera grand ouvert à Moscou.

[582] Voir Chen Jianping [陳劍平], "Russian Strategy on Xinjiang and Russia Dispatching Troops to Yili Twice in 1900 [庚子年俄國的新疆戰略及其兩次出兵伊犁]", Journal of Yili Normal University [伊犁師範學院學報], Vol.35, No.1, 2016, pp. 35-39.

[583] Sergei Witte, *The memoirs of Count Witte,* Garden City Historical Society, New York, 1921, pp. 121-22. Document cité par Dieter Heinzig, "Russia and the Soviet Union in Asia: Aspects of Colonialism and Expansionism", *art. cit*. 423.

Conclusion : De barrières de l'empire à couloirs d'accès pour les étrangers

西方之強, 不是一切皆強, 而是強中有弱 , 中國之弱, 也不是一切皆弱, 而是弱中有強

Dans la force de l'Occident se cachent ses faiblesses, et dans la faiblesse de la Chine se cachent ses forces.

Zuo Zongtang[584]

« Il est clair qu'il existe bien plus de liens entre la politique côtière [de la Chine] *et la politique en Asie intérieure que les historiens en ont jusque-là découverts »*. Cette observation de Joseph Fletcher de 1978 est toujours valable plus de quarante années plus tard, alors même que jamais auparavant Xinjiang et Taïwan n'ont autant fait l'actualité stratégique. La situation de ces deux *« barrières »* défensives de la Chine de la seconde moitié du 19ème siècle, malgré d'inévitables différences de contexte, se sont en effet révélées parallèles sur de nombreux plans. Les stratèges de l'époque et les historiens militaires chinois d'aujourd'hui établissent ainsi de nombreuses connexions entre les défis maritimes et continentaux auxquels fit face l'empire Qing en déclin.

Au tournant du 19ème siècle, après ses triomphales conquêtes des siècles précédents, récoltant à sa manière les *« dividendes de la paix »*, Pékin s'était reposé sur ses lauriers et cessé d'innover du point de vue militaire. Sur ses frontières insulaires et désertiques, à Taïwan et au Xinjiang, le pouvoir central laissa alors libre cours à une administration coloniale faible et corrompue, ce qui favorise mécontentements et révoltes. À cette instabilité interne s'était ajoutée une menace externe, les puissances profitant de la situation pour étendre leur influence sur les deux espaces.

Comme avant, la faiblesse des défenses chinoises se conjugua avec les immixtions étrangères. Ce fut clair dans le cas de Kokand, qui à plusieurs reprises tira profit des richesses commerciales et de l'instabilité du bassin du Tarim au Xinjiang pour exiger des Qing des termes commerciaux toujours plus favorables, avant de passer à l'attaque. Saint-Pétersbourg profita de ces troubles pour occuper la bande de terre stratégique d'Ili. Ce fut clair aussi à Taïwan, avec une pénétration commerciale occidentale doublée de débats entre marchands et politiciens sur la désirabilité d'une annexion de l'île. Tokyo, alertée, prit en 1874 parti du non-contrôle par les Qing de l'est de Taïwan pour étrenner un premier mouvement à l'outre-mer. L'instabilité interne couplée aux difficultés de la défense aux frontières maritimes et continentales créa alors un terreau favorable à des immixtions étrangères sur ses périphéries stratégiques les plus éloignées et vulnérables.

Le traditionnel sentiment de supériorité sinocentrique et l'hubris que les mandarins continuaient à témoigner à l'égard des étrangers eurent des conséquences désastreuses à la fois sur les fronts maritimes comme continentaux. Il se traduisit par une grande passivité, des retards, et un sous-investissement chronique dans un appareil défensif désorganisé à l'heure où le déclin relatif de l'empire par rapport à l'Occident s'accélérait. Il suffit pour s'en convaincre de se reporter à la manière dont Pékin sous-estima la puissance réelle des Européens avant 1860, ou le peu de

[584] 《左宗棠年譜》, 岳麓書社 1982 年版, 第 129 頁. Document mobilisé par Peng Dacheng [彭大成], « Zuo Zongtang's Military Thought on the Use of Troops in the Northwest [左宗棠西北用兵的軍事思想] », *art. cit*. 92. Traduction en français de l'auteur.

discernement dont la Cour témoigna lorsqu'elle précipita l'attaque par Kokand contre Kashgar de 1835, après avoir coupé ses revenus commerciaux. Ce sentiment de supériorité se manifestait aussi dans les négociations, par la croyance à Pékin en la possibilité pour l'empire d'acheter la paix aux frontières en distribuant des privilèges commerciaux aux étrangers, comme les dynasties chinoises l'avait traditionnellement fait avec les nomades pour les amadouer ou les diviser. Les Qing ne se rendirent guère compte en 1860 que ce vieux monde avait disparu, et qu'un système international extrêmement compétitif et dominé par les nations occidentales, dépassant en richesse et en technique l'ancien *empire du milieu*, l'avait depuis un moment déjà remplacé. Ce changement prit du temps à être pleinement intégré par les élites d'une nation longtemps habituée à dominer culturellement, militairement et économiquement ses voisins. De même, et malgré les fulgurances de réformateurs visionnaires mais isolés, c'est surtout une coupable passivité qui caractérisa jusque dans les années 1870 la gouvernance chinoise de Taïwan et du Xinjiang, y compris lorsque la menace se révélait immédiate et urgente.

Un des principaux virages de l'époque raté par les Qing concerne leur inadaptation aux défis maritimes, qui s'annonçait particulièrement conséquente pour les destinées d'un empire traditionnellement tourné vers le continent et la steppe. Depuis deux millénaires, la puissance terrestre dominait les conceptions stratégiques chinoises, forcées en cela par la constance des menaces représentées par les invasions nomades et les rébellions, alors que les zones côtières restèrent longtemps pratiquement épargnées. La prise de Taïwan par Kangxi constitue dans ce cadre, on l'a vu en partie précédente, une éminente exception. Mais le contexte international de la seconde moitié du 19ème siècle renversa tout à fait cet ordre millénaire, la surprise stratégique venant de la mer. La barrière océanique de la Chine, jadis pensée infranchissable, fut franchie avec aise par les vapeurs occidentaux. Cela aussi, il fallut des décennies pour que les élites Qing et les défenses de l'empire s'y adaptent. Mais l'avance occidentale fut si puissante et le progrès technique si rapide que jamais les Qing ne réussirent à rattraper leur retard. La modernisation de la marine et le renforcement des défenses de Taïwan en pâtirent gravement. Lors du grand débat de 1874, c'est d'ailleurs encore le front continental qui l'emporta sur le front maritime.

Le Xinjiang comme Taïwan constituaient encore au début du 19ème siècle deux *« culs de sac »* stratégiques conquis par les Qing pour bloquer à jamais la possibilité qu'une puissance hostile n'occupe ces territoires, et ainsi conjurer une menace sur la sécurité des provinces intérieures. Croyant avoir prévenu ce risque, le regard porté par les Qing sur les frontières continentales et maritimes était principalement interne : veiller au risque de rébellion et éviter toute contagion à l'intérieur de l'empire. Mais étant assises toutes deux sur des routes commerciales, des passes et des détroits importants, les richesses de Taïwan et du Xinjiang attirèrent immanquablement les convoitises étrangères, qui profitèrent du faible contrôle Qing dont ils firent l'objet pour y étendre leur influence. La prise du Xinjiang par Yakub, les manœuvres russo-britanniques d'un côté, et l'expédition japonaise de l'autre, impliquèrent ainsi une importante évolution du regard porté par les stratèges chinois sur les deux espaces. Ces deux crises étant passées, ces derniers adoptèrent cette fois un point de vue géopolitique de niveau régional (externe), et non plus seulement local (interne), sur deux terres à la position stratégique admirable. Au besoin de veiller à leur loyauté et à leur stabilité, s'ajoutait de nouveau celui de les prémunir des desseins étrangers. Y renforcer les défenses devait ainsi permettre de bloquer à jamais ces possibilités. Le sens du regard des stratèges changea, de la prévention d'une menace *interne* vers *externe*.

Mais les nouveaux adversaires des Qing n'avaient rien à voir avec les nomades, guerriers du djihad, rebelles, indigènes et frères de la côte de jadis. Ces derniers étaient désormais remplacés

par les armées et les marines modernes de grandes puissances industrialisées et expansionnistes à la recherche de nouveaux marchés, et en concurrence les unes avec les autres. Or Xinjiang comme Taïwan constituaient à partir du milieu du 19ème siècle deux espaces idéalement situés sur les routes commerciales et à l'intersection des avancées de chacun de ces empires. Ils entrèrent à partir de la seconde moitié du 19ème siècle dans la géopolitique mondiale en tant que pivots (expression empruntée à Owen Lattimore) convoités par les grandes puissances : Russie, Japon, puissances occidentales. Les stratèges et géopoliticiens chinois de l'époque prirent ainsi conscience que, loin d'être des fardeaux, l'importance économique et stratégique de Taïwan et du Xinjiang avait fortement augmenté dans ce contexte. Mais dans cette compétition impériale, c'est ultimement l'empire Qing en déclin qui dut concéder le plus de terrain.

À ce titre, la Russie joua au Xinjiang un rôle comparable à celui du Japon pour Taïwan : celui d'un prédateur prenant parti de la faiblesse du contrôle par Pékin d'un territoire stratégique et du chaos interne pour tenter de s'y installer, et ainsi prendre de vitesse leurs concurrents occidentaux. Tokyo en 1874 à Taïwan comme Saint-Pétersbourg en 1871 à Ili prirent prétexte d'un argument pseudo-utilitaire, assurer la sécurité de la navigation autour de l'île pour les Japonais, préserver l'ordre dans la vallée d'Ili selon les Russes, pour s'y implanter sans initialement d'esprit de départ. Ce n'est qu'après avoir sondé la réaction de Pékin, cette fois bien décidée à se débarrasser des intrus, qu'ils plièrent bagage contre le paiement d'une forte indemnité. Japon comme Russie se servirent donc tous deux de leur occupation comme monnaie d'échange pour extorquer aux Qing une série d'avantages diplomatiques et économiques. C'est là encore la faiblesse de Pékin, sous la forme d'une absence de juridiction effective et constatée, momentanée au Xinjiang et *de facto* non exercée sur l'est de Taïwan, qui invita ces ennuis.

Il est par ailleurs intéressant de constater que nombre d'officiels et de stratèges Qing de l'époque avaient l'expérience à la fois des affaires continentales et maritimes (en général dans cet ordre) : ainsi du général Agui, de Nayangceng, de Lin Zexu et bien d'autres. Le célèbre géopoliticien Wei Yuan, avant de prendre à bras le corp les problématiques de sécurité maritime de l'empire, avait ainsi encouragé une colonisation han accélérée du Xinjiang dans l'objectif stratégique d'alléger la pression démographique sur les provinces intérieures chinoises surpeuplées. Quant au général Zuo Zongtang, dont nous avons longuement analysé la vision géostratégique, il était autant spécialiste des défenses maritimes que continentales, concentrant une large part de ses efforts pour renforcer la défense de Taïwan et du Xinjiang. Les historiens chinois, dont l'intérêt pour ces deux espaces, faisant aujourd'hui l'objet d'une profonde attention de Pékin, ne s'est jamais démenti, font sans cesse référence aux liens entre passé et actualité, et célèbrent la vision de ces stratèges comme *« conforme aux intérêts à long terme de la nation chinoise »*.

La présence de ces talents auprès de la Cour n'empêcha pourtant pas un certain scepticisme de se manifester régulièrement quant à l'intérêt des Qing de se maintenir au Xinjiang ou à Taïwan, ou à défaut d'investir suffisamment dans leur défense. Nombre d'officiels à Pékin jugèrent ainsi ces lointaines possessions intenables et dispendieuses, et le recul de la première ligne de défense chinoise indispensable. Il fallut donc toute l'énergie de stratèges zélés et de certains empereurs perspicaces (de Kangxi à Guangxu) pour persuader des bénéfices sécuritaires à tirer d'une telle *défense de l'avant* de l'empire. Pour le Xinjiang et pour Taïwan, une esquisse de consensus à la Cour Qing quant au renforcement de leur défense ne fut enfin trouvé que quand leur utilité économique ou stratégique pour la sécurité du reste de l'empire furent établis. Et encore, cette réalisation fut souvent le fait d'officiels exceptionnels mais solitaires (ainsi de Liu Mingchuan à Taïwan). Ce consensus ne tint d'ailleurs qu'en temps de prospérité. Lorsque les caisses de

l'État central étaient vides, et que la rébellion menaçait, l'entretien de ces plastrons océaniques et désertiques situés au-delà des vieilles frontières de la Chine était facile à critiquer.

Pour prévenir du danger d'une perte de Taïwan ou du Xinjiang au profit des étrangers, les stratèges chinois mobilisèrent fréquemment l'argument du risque d'effet domino sur la sécurité des provinces intérieures de la Chine, et *in fine*, celle de Pékin. Ainsi de Taïwan pour les sept provinces côtières chinoises, liées comme « *les dents sont couvertes par les lèvres »,* et ainsi de même du Xinjiang pour la sécurité du Gansu, du Tibet et de la Mongolie, et ainsi de suite. Comme le souligna Zuo Zongtang « *ce qui se passe dans une province en concerne une autre ».* C'est pour ces raisons également que la Cour intégra finalement la défense des deux nouvelles provinces à leurs voisines et soutiens immédiats : le Gansu pour le Xinjiang et la défense continentale, le Fujian pour Taïwan et la défense maritime. Ces stratèges attirèrent aussi l'attention de la Cour sur la dangerosité de ne vouloir contrôler qu'une partie ou bien de Taïwan (est et ouest de l'île) ou bien du Xinjiang (nord et sud, Dzoungarie et basin du Tarim). Ils soulignèrent que cette manière de procéder ne ferait qu'exciter les desseins étrangers, et que si la partie non contrôlée tombait, le reste suivrait inévitablement. Pour ces stratèges, en premier lieu Zuo Zongtang, les fronts nord-ouest et sud-est étaient aussi interdépendants : se montrer faible sur le premier se traduirait en vulnérabilité sur le second. Cette crainte d'effet domino se justifia par le besoin de ne pas apparaître faible face aux puissances : bloquer leurs tentatives d'invasion à la source dissuaderait les autres de se lancer dans des aventures similaires.

Un peu comme dans la dialectique de la médecine chinoise traditionnelle, dans laquelle la santé d'un membre du corps donné dépend toujours de la force d'un autre, la vision de ces stratèges exigea de voir les choses dans leur globalité et de faire tous les liens nécessaires entre les défenses des barrières continentales et maritimes et celle de l'intérieur de la Chine. Cela vaut aussi pour la défense des divers points d'étranglement de Taïwan et du Xinjiang, commandant leur accès pour les Chinois et pour les étrangers, afin d'empêcher l'adversaire de les occuper et les mettre à profit. Pour le premier, il s'agissait du détroit de Taïwan lui-même, l'archipel des Pescadores contre les Français, et de la côte est contre le Japon. Pour le Xinjiang, il s'agissait entre autres du corridor du Gansu à l'est, et à l'ouest de la vallée de l'Ili et de la passe de Muzart convoitée par les Russes faisant le lien entre le sud et le nord du territoire. Kashgar, en faisant le lien entre les Pamirs et l'accès aux Indes par le Ladakh, était aussi important. On ne pouvait donc faire les choses à moitié, il fallait fermement tenir ces espaces car la défense des barrières frontalières était intégrée et n'admettait pas de trou dans le périmètre. Sans quoi, ces deux *« espaces de passage »* se transformeraient en canaux d'invasion et la route de Pékin serait ouverte. Ainsi, bien que Taïwan et le Xinjiang aient pu sembler éloignés, ils devaient être défendus de concert. En un sens, comme l'écrit Millward, *« L'empereur était prisonnier de ses possessions »*. Pékin garde aujourd'hui jalousement ces clefs stratégiques de tout premier ordre.

Les études stratégiques chinoises martèlent que c'est en grande partie de telles considérations géostratégiques qui commandèrent la décision d'élever Taïwan comme le Xinjiang au rang de province durant les années 1880. Tout, des réformes agraires aux travaux du télégraphe et l'extension du chemin de fer, répondit en effet aux besoins de sécurité aux frontières de la Chine. La proposition s'appuya dans les deux cas sur la nécessité d'une administration plus efficace pour stabiliser le contrôle de ces zones, comme l'écrit Hsu, *« tenues en temps de prospérité et perdues en temps de déclin »*. La provincialisation des deux *barrières* de l'empire, la seconde prenant la première comme modèle, furent donc réfléchies en commun et devait donc parer à la répétition d'un tel cycle. Taïwan et le Xinjiang étant séparés de la Chine, l'une par la mer et

l'autre par le désert, on décida de lier leur administration à celles du Fujian et du Gansu afin de mieux intégrer leurs défenses. La construction du rail, de routes, et du télégraphe furent dans ce cadre critique pour permettre aux troupes et aux messages de se déplacer rapidement le long des lignes intérieures et répondre aux menaces. Les provincialisations du Xinjiang et de Taïwan comptèrent cependant une différence, dans la mesure où c'est davantage par l'économie et l'assimilation que par le renforcement des défenses militaires que Zuo Zongtang et Liu Jintang espérèrent arrimer solidement le Xinjiang à la Chine. À Taïwan en revanche, bien qu'économie et assimilation des aborigènes firent bien sûr partie du programme, c'est vraisemblablement le besoin de renforcer les défenses militaires qui guida en priorité les initiatives de Liu Mingchuan, soulignant que *« les enjeux de défense constituent l'essence de la gouvernance de Taïwan ».* Ce n'est cependant qu'une différence de degré, les buts géostratégiques finaux étant similaires, sinon identiques : la sanctuarisation des deux territoires contre les convoitises étrangères.

Si nous écrivons stratèges *chinois* et non plus stratèges *Qing*, c'est bien évidemment parce que la seconde moitié du 19ème siècle correspondit à la montée des officiels Hans au sein des arcanes d'un pouvoir pékinois en voie de sinisation terminale. Leur poids politique disproportionné par rapport à ce qui allait devenir les *minorités* de la Chine (Mongols, Tibétains, Mandchous, et Ouïgours) força cette inévitable prise de contrôle des destinées de l'empire mandchou par des fonctionnaires chinois, juste avant que la République succédât à l'empire comme État-nation en 1911. Par conséquent, les politiques de l'État central reflétèrent de plus en plus l'intérêt national chinois, un glissement manifeste dans les cas du Xinjiang et de Taïwan.

C'est en partie pourquoi la sinisation et la colonisation de Taïwan et du Xinjiang furent accélérées à partir des années 1870, en même temps que furent abolies les derniers vestiges des politiques de séparation des migrants Hans et populations locales des siècles précédents. Cette *« domestication de l'empire »* selon Millward arriva aussi dès lors que fut établie par Pékin la possibilité d'une collusion, préjudiciable la sécurité de l'empire, entre les populations indigènes des frontières et les forces étrangères. Les intérêts des fonctionnaires à Pékin et des colons au Xinjiang comme à Taïwan convergèrent, et on considéra que l'acculturation des populations locales faciliterait l'efficacité de leurs administrations, et gommerait leurs particularismes (par l'école, la langue, et l'ouverture à la colonisation, et la répression). L'assimilation des minorités aux manières chinoises devait ainsi permettre de mieux garantir la souveraineté chinoise sur des territoires dont la sinité demeur(e)ait en débat. Le but, en concourant au contrôle territorial chinois, est là d'ordre autant géostratégique que culturel. Musulmans d'un côté, et aborigènes de l'autre furent ainsi *« pacifiés »*, c'est-à-dire sommés de rentrer dans le rang ou de disparaître. Cette politique préfigura à mains égards celles menées actuellement par Pékin, dans lesquelles efforts de sinisation riment avec intégrité territoriale et sécurité nationale.

Las, dans le cadre d'un déclin terminal de l'empire Qing, ces politiques aboutirent dans les deux cas à des échecs patents. Les deux nouvelles provinces continuèrent à souffrir du manque de soutien financier d'un empire bouleversé par les révoltes et la pénétration étrangère, de la corruption de l'administration locale, de la médiocre valeur militaire de leurs défenses, et de l'éloignement avec Pékin. L'action de quelques administrateurs visionnaires et dévoués (Liu Mingchuan pour Taïwan et Zuo Zongtang pour le Xinjiang) ne suffit guère pour retourner la situation. Malgré des plans plutôt grandioses, ces manquements ne rendirent pas hommage à l'importance stratégique plusieurs fois soulignée du Xinjiang et de Taïwan en tant que *barrières continentales et maritimes* indispensable à la sécurité de l'empire. En parallèle de la prise de Taïwan par le Japon en 1895, le Xinjiang allait vite passer sous une influence russe durable.

Enfin, bien que l'époque démontrât la reconnaissance par les stratèges chinois du parallèle entre la défense du nord-ouest et du sud-est de la Chine, elle démontra aussi que Pékin n'avait plus les moyens financiers ni militaires d'agir pleinement sur les deux fronts continentaux et maritimes. C'est pourquoi la Cour fut contrainte en 1874 de choisir quel versant de la Chine, est ou ouest, devait être défendu en priorité alors que les besoins étaient pressants dans les deux cas. Pour plusieurs historiens, si la Cour avait décidé de donner plus tôt la priorité à la défense maritime, la Chine aurait peut-être pu tenir la dragée haute à Tokyo et éviter une humiliante défaite sur mer durant la guerre sino-japonaise de 1894-5, la perte de Taïwan, et l'utilisation de l'île comme base d'expansion par le Japon. On peut ainsi considérer que le sort de Taïwan fut en partie scellé lorsque la modernisation de la marine chinoise fut démonétisée à l'issue du débat de 1874. Mais la situation se retourna pourtant à l'issue de la crise d'Ili en 1881, Pékin ayant de nouveau les yeux rivés sur le front maritime avec l'attaque de Taïwan par les Français de 1884, impliquant là aussi la fonte des fonds promis à la modernisation du Xinjiang...

Les défenses continentales et maritimes de la Chine souffrirent donc de ces cycles d'hésitations. Devoir choisir la sécurité de l'un contre le sacrifice de l'autre fut le drame et d'un empire Qing dépérissant et incapable, comme durant les grandes heures de Kangxi et de Qianlong, d'assurer *en même temps* la protection de la côte et du continent. La mémoire de cette période de disette appelle aujourd'hui le Parti communiste chinois à ne plus jamais sacrifier un front pour l'autre, et de se montrer à la fois *riche et puissant* pour dominer l'est et l'ouest de la Chine.

Partie 4 : L'ennemi aux portes – Xinjiang et Taïwan contre la Chine (1900-1950)

Introduction

En matière de défense nationale, si une région de ce système géographique venait à être envahie par une puissance étrangère, c'est la nation entière, avec son État, qui se verrait dépossédée de ses remparts naturels.

Chiang Kai-shek. *La destinée de la Chine.*[1]

Un État-nation chinois, la République de Chine, succède en 1911 au vieil empire mandchou. Bien que le rêve de Sun Yat-sen et des réformateurs chinois *fin de siècle* fut de rendre à la Chine sa richesse et sa puissance, les Chinois vont parer à quarante années de désunion et d'invasions étrangères. Les périphéries stratégiques sont les premières à tomber. Taïwan avait été transférée par les Mandchous au Japon dès 1895, compromettant la sécurité de la côte de la Chine. Sur les frontières nord, de la Corée à l'Asie centrale en passant par la Mongolie s'affrontaient en même temps les puissances russo-japonaises. L'Union soviétique remplaçait l'empire tsariste sur ses frontières d'Asie centrale, prenant le Xinjiang en tenaille, et s'intéressant à ses sols.

Cette quatrième partie s'intéresse à la mise à profit par les Soviétiques et les Japonais de leurs positions respectives au Xinjiang et à Taïwan, pour servir leurs intérêts stratégiques et militaires, du début du 20ème siècle à la période maoïste. On montrera que la prise en main, indirecte ou directe, par Tokyo et Moscou des territoires vont confirmer les craintes des meilleurs stratèges chinois et Mandchous de l'empire Qing : échouer à prévenir l'accès des étrangers à ces espaces stratégiques se ferait inévitablement au détriment de la sécurité de l'ensemble de la Chine. Ainsi, Japon et URSS retourneront les anciennes barrières continentales et maritimes Qing contre les intérêts de la République. Staline manipulera les aspirations autonomistes au Xinjiang pour en exploiter les sols puis extorquer à Chiang Kai-shek d'autres concessions territoriales. Et les Japonais se serviront de Taïwan comme tremplin aéronaval pour leur expansion contre la Chine du sud-est et vers les mers chaudes. Ce mouvement est pour Pékin aujourd'hui, au regard de sa littérature stratégique, le repoussoir absolu. C'est une illustration du 'siècle d'humiliation' que les Chinois, dans leur politique et leur mémoire, comptent à tout prix empêcher de se reproduire.

Ces usages de Taïwan et du Xinjiang par les rivaux de la Chine marqueront ainsi les esprits des stratèges chinois, et auront des conséquences sur la doctrine de l'Armée populaire de libération. Car, en héritant dans son entièreté du cadre géostratégique Qing, dynastie conquérante des îles et des déserts, les républiques chinoises nationalistes comme communistes se confronteront aux mêmes problématiques pour tenir ces deux profondeurs parallèles : tyrannie des distances sur des espaces vides et forçant le mouvement (désert et océans), compétition pour la domination des points d'appui (îles et oasis), rapports difficiles avec les peuples autochtones. La continuité

[1] Chiang Kai-Shek, *China's Destiny,* trans. Philip Jaffe, Roy Publishers, 1947, page 36. TFA.

historique de ces menaces stratégiques fut décuplée par l'impact du progrès technique. Pour ne pas voir l'histoire se répéter, s'abattra une 'grande muraille de fer' sur l'ouest, et la Chine sera obligée de réfléchir à sa sécurité maritime et de constituer une flotte moderne (ch. suivants).

On se concentrera sur les intérêts et stratégies déployées par les attaquants, URSS et Empire du Japon, vers le Xinjiang et Taïwan, et à leurs effets sur la sécurité de la Chine. À la lecture des sources, on se rend compte que les aspects géostratégiques et militaires de l'histoire de Taïwan et du Xinjiang sous l'emprise nippo-soviétique restent peu traités dans la littérature scientifique occidentale (et quasi-absente en France). Cette historiographie semble majoritairement chargée d'études anthropologiques, sociologiques, ou de *colonial studies*, non dénuées d'intérêt mais souffrant d'une certaine politisation, défendant là le faible contre le fort, privilégiant ici l'étude du micro sur le macro, l'échelle ethnique avant celle de la nation, celle des parcours individuels avant celui du collectif. Si les États et leurs intérêts sont évoqués, c'est davantage pour chercher et dénoncer leur *impérialisme* que pour expliquer les complexes rapports de force géopolitiques qui orientent leurs décisions. Or, si l'on juge l'histoire à partir du présent, on se perd rapidement dans les procès... C'est un problème quand ces études survolent par trop rapidement les débats géopolitiques et militaires indispensables à la compréhension des passés coloniaux de Taïwan et du Xinjiang. C'est particulièrement vrai de l'étude de la colonisation japonaise de Taïwan, qui élude trop souvent les motivations militaires japonaises pour l'annexion de l'île, et son rôle aéronaval dans la stratégie d'expansion et de défense japonaise pendant la Seconde Guerre Mondiale. C'est aussi le cas d'un certain nombre d'études sur le Xinjiang, colorées d'un filtre anticolonialiste capté par l'opposition Ouïgours-Chinois, et esquivant la complexité liée au rôle géopolitique de l'URSS. Or comment comprendre les objectifs actuels de la politique chinoise au Xinjiang et à Taïwan sans se référer à cette riche histoire militaire ? Ces absences sont-elles dues à un biais de sélection, ou à une simple incompréhension des enjeux ?

Par chance, les auteurs non-occidentaux nous semblent moins touchés par ces préjugés. Ils s'entendent sur un point essentiel : la valeur géostratégique pivot de Taïwan et du Xinjiang est magnifiée par les militaires japonais et soviétiques. Les travaux d'analystes chinois n'ignorent ainsi jamais cette variable historique et stratégique. De même, l'histoire militaire chinoise n'est certes pas souvent la plus neutre, étant chargée de sophismes déterministes et portée à défendre les 'droits inaliénables' de la Chine sur ses périphéries. Mais de nombreux travaux accessibles sur le site *CNKI* demeurent riches en récits et faits basés sur des archives rares. Il ne faut pas les sous-estimer, car ils nous renseignent sur ce que pensent véritablement les Chinois, sur leurs partis pris et l'approche académique généralement suivie en RPC vis-à-vis de ces importants sujets. L'histoire que ces études racontent permet au raisonnement de l'analyste occidental de gagner en finesse et de clarifier, en adoptant la focale chinoise, les objectifs et les intérêts actuels de Pékin. Ici, elles nous informent sur la continuité d'une approche spécifique et tangible par les Chinois de leurs périphéries maritimes et continentales : leur maintien à tout prix sous contrôle, et en dénier l'accès, par tous les moyens, à la présence et l'influence étrangère.

Chapitre 7 : Taiwan, glaive et bouclier du Japon (1895-1945)

Vue des Japonais, Taiwan constitue l'ancre de leur sécurité maritime.

Un diplomate britannique à Berlin, automne 2023.

Arrière-plan : Asianisme, contrôle de la mer, Taïwan (fin 19ème siècle)

À ce Japon affamé la mer s'ouvre.[2]

Jacques Ancel, 1938.

À partir de la seconde moitié du 19ème siècle, désireux de protéger l'Empire nippon des marines occidentales, les intellectuels et stratèges japonais débutent une importante réflexion sur le rôle de leur périphérie stratégique dans la sécurité de l'archipel. Parallèlement, ses militaires tentent de sanctuariser les approches maritimes japonaises par une succession de coups de force. Entre 1869 et 1879, le Japon étend ainsi ses frontières par l'incorporation de l'île d'Hokkaido et des Kouriles au nord, et des îles Bonin (Ogasawara) et Ryükyü (Okinawa) au sud/sud-ouest. Deux autres tentatives d'expansion, alors trop ambitieuses par rapport à la faiblesse relative du Japon, mais révélatrices de ce que le futur réservait, sont aussi entreprises : une invasion avortée de la Corée en 1873[3], puis celle de Taïwan en 1874.[4]

Ces plans concurrents, l'armée pour la Corée et la marine pour Taïwan, reflètent le souci des soldats japonais d'élargir la profondeur stratégique du Japon en profitant de la faiblesse chinoise et en prévenant leur occupation par les Occidentaux.[5] Dans le contexte historique des ravages causés par les escadres européennes contre la Chine, cette précipitation du Japon s'explique par la géographie militaire et l'économie. D'une part, seule une centaine de miles marins sépare le sud-ouest de la Corée du Japon par le détroit de Tsushima. D'autre part, Taïwan est située de façon à permettre le blocage des voies d'accès maritimes sud-ouest au Japon, à une centaine de miles aussi des Ryükyü comme de la côte chinoise. Le contrôle de ces deux verrous parallèles promet à Tokyo un bon accès militaire et économique au continent : Corée et Taïwan forment dans l'esprit militariste de l'époque les portes ouest (*Seimon*) et sud (*Nanmon*) de l'archipel.[6]

De la concurrence entre ces deux objectifs, couloir d'expansion coréen ou taïwanais, continental ou maritime, devait naître une rivalité persistante entre la marine et l'armée japonaises. En effet, Tokyo hésitera plusieurs fois entre l'un ou l'autre et n'aura pas les moyens de conduire les deux

[2] Jacques Ancel, *La géographie des frontières*, NRF, 1938, page 38.
[3] Marlene J. Mayo, "The Korean Crisis of 1873 and Early Meiji Foreign Policy", *The Journal of Asian Studies*, Volume 31, Issue 4, 1972, pp. 793-819.
[4] Eskildsen, *The Taiwan Expedition and the Birth of Japanese Imperialism*, *op. cit*.
[5] Seiji Shirane, *Imperial Gateway, Taiwan and Japan's Expansion in South China and Southeast Asia*, 1895-1945, Cornel University Press, 2022, page 5.
[6] *Ibid*.

à la fois avec efficacité. Certes, en raison de l'intense rivalité russo-japonaise, et des intérêts économiques de Tokyo dans le contrôle du nord-est de l'Asie, l'effort japonais sera souvent dirigé en direction de la Corée. Mais cela ne satisfera jamais les marins, enclins à voir en Taïwan une porte d'entrée idéale vers la Chine et l'Asie du Sud-Est. Tokyo leur donnera raison.

La leçon la plus permanente et indiscutable de l'intervention japonaise de 1874 à Taïwan (ch. précédent) fut d'indiquer que l'île devenait aussi importante aux yeux des stratèges chinois qu'à ceux de leurs rivaux japonais.[7] Les participants les plus illustres à cette tentative de colonisation ratée montèrent vite en influence au sein de l'appareil militaire japonais. Parmi eux se trouvait l'infortuné ex-espion japonais à Taïwan de 1874 Kabayama Sukenori, devenu amiral, et servant entre 1890 et 1892 comme ministre de la marine avant de devenir le premier gouverneur de l'île entre 1895 et 1896. Les officiers japonais ayant participé à l'expédition de 1874 ne pouvaient alors qu'être impressionnés par le rôle de Taïwan dans le blocus par les Français des routes commerciales maritimes de la Chine durant la guerre de 1884-5. Pris 'd'expansionnite aigue', Kabayama et d'autres individus tels que Saigo Tsugumichi, ex-commandant de l'expédition de 1874, n'ont donc de cesse de vanter à leurs supérieurs le grand potentiel de Taïwan comme base navale pour renforcer l'influence du Japon sur l'Asie du Sud-Est et penser une future invasion du sud de la Chine.[8] S'ils ne vivent pas assez longtemps pour voir leurs vœux devenir réalité, ils font figure de précurseur. Dès 1887, l'armée japonaise réfléchit à une prise préventive de Taïwan dans le cadre de plans de défense *« de la ligne d'avantage »* du Japon, c'est-à-dire la profondeur stratégique de l'archipel lui-même en cas d'invasion de la Chine par une puissance occidentale. Le plan intègre déjà l'établissement d'un protectorat japonais sur le sud de la Chine, et un processus d'indépendance pour la Mandchourie sous supervision de Tokyo…[9]

De telles considérations sont partagées par une coterie de militaires et d'idéologues favorables à la vision d'un Japon *leader* d'un nouvel ordre régional, à la fois moderne et fier de ses racines asiatiques, et intéressés pour ce faire par l'excellente position géostratégique et commerciale de Taïwan. Pour le politicien libéral Itagaki Taisuke (1837–1919), cet ordre doit inclure la prise par le Japon d'une Taïwan si bien située.[10] Les militaires et les idéologues ne sont pas les seuls à étaler de telles ambitions, c'est aussi le cas des diplomates tels que le consul japonais Ueno Senichi à Fuzhou (Fujian, en face de Taïwan), qui vante dans un rapport de 1890 le potentiel de l'île en termes de ressources et appelle Tokyo à se pencher sur la question de son futur. La question du lien stratégique Taïwan-Fujian dans les conceptions japonaises ressurgira, on le verra, avec force autour de l'année 1900, dès lors que l'île sera colonisée par le Japon…[11]

Cette attitude expansionniste du Japon de l'ère Meiji prend sa source, comme l'explique Robert Eskildsen, dans un *« impérialisme mimétique »* de l'Occident.[12] Témoins de la mise progressive sous coupe réglée d'un Empire Qing ayant raté le virage de la modernisation, les intellectuels de la seconde moitié du 19ème siècle estiment que le seul moyen d'échapper à ce misérable sort est pour le Japon de reprendre non seulement la technique, mais aussi l'ensemble des codes sociaux et de politique étrangère des Occidentaux. Dans leurs écrits, certainement davantage

[7] Eskildsen, *The Taiwan Expedition and the Birth of Japanese Imperialism*, *op. cit*.
[8] Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 5
[9] W. G. Beasley, *Japanese Imperialism, 1894-1945*, Oxford University Press, 1991, page 46.
[10] Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 165.
[11] Fan Shiming [范士明], « Les considérations américaines et japonaises sur la position stratégique de Taiwan avant les années 1950 [五十年代以前美、日对台湾战略地位的考虑] », *art. cit*. 71.
[12] Robert Eskildsen, "Of Civilization and Savages: The Mimetic Imperialism of Japan's 1874 Expedition to Taiwan", *The American Historical Review*, Volume 107, Issue 2, April 2002, pp. 388–418.

caractérisés par le dédain que par la solidarité à l'égard de leurs voisins, ils militent en faveur d'une distanciation temporaire de l'archipel vis-à-vis de ses racines civilisationnelles. Ainsi, ce n'est qu'en embrassant le virus de la culture occidentale que le Japon survivrait et échapperait au sort de ses voisins, estime le célèbre Fukuzawa Yukichi en 1885 dans un article de presse au retentissement planétaire, *Quitter l'Asie* (*Datsu-A Ron*).[13] En donnant au Japon les armes de la compétition internationale, cette « infection » occidentale doit agir comme une assurance vie pour la conservation de la nation et de la culture japonaise dans un monde pour un temps dominé par l'Occident, sa technique, et sa culture stratégique. Fukuzawa écrit (le texte est anonyme mais lui est largement attribué), *« nous ne pouvons pas attendre que nos voisins deviennent si civilisés qu'ils se liguent en faveur du progrès de l'Asie. Nous devons plutôt sortir des rangs et nous comporter de la même manière que les pays civilisés d'Occident »*.[14]

Ce plan implique pour le Japon de mimer la *praxis* en relations étrangères de l'ouest, dans lequel colonialisme et darwinisme côtoient la croyance en l'existence du devoir civilisateur à l'égard des peuples dits « non-civilisés ». S'appuyant sur la réflexion des penseurs pré-Meiji Sakuma Shozan et Yoshida Shoin (ch. précédent), qui accordaient déjà une grande importance à la possession par le Japon de Taïwan et de la Corée, ce courant de pensée « *usera de valeurs occidentales pour justifier l'expansionnisme japonais,* [c'est-à-dire] *utiliser la force dans le but d'établir une domination sur ses voisins, afin de gagner en sécurité, en réputation et en levier économique, ainsi que pour apporter la civilisation à d'autres pays d'Asie de l'Est sous égide japonaise »*.[15] Pour le tout Tokyo des années 1880, l'idée fait ainsi son chemin qu'une victoire militaire retentissante forcerait le respect des Occidentaux pour le Japon et lui offrirait une place parmi les « nations civilisées », tandis que la constitution d'un empire outre-mer fournirait les bases pour faire plus tard du Japon le libérateur de l'Asie des griffes de l'homme blanc. C'est toute la thèse de l'influent idéologue d'extrême droite Tokutomi Sohō (1863-1957), qui se réjouit particulièrement de la victoire du Japon sur l'empire Qing en 1894-5 et de la prise de Taïwan, montrant pour lui que *« la civilisation n'est pas l'apanage de l'homme blanc »* et que le Japon aussi *« dispose d'un caractère adapté à de grandes réalisations dans ce monde »*.[16]

Ce *« mimétisme impérial »* de l'Occident devient le vocabulaire du militarisme japonais et de l'idéologie droitiste de l'*Asianisme*. Derrière les intérêts géostratégiques du Japon, les futures agressions par Tokyo de chacun de ses voisins seront ainsi justifiées par la volonté de *défendre* l'Asie et ses valeurs, de l'Arabie à la mer d'Okhotsk, contre la mauvaise influence de l'Occident. Ultimement bien sûr, le projet s'effondrera sous le poids de ses nombreuses contradictions, la principale étant certainement le rôle très sanglant du Japon dans cette *« libération »*. Mais pour l'heure, ses manifestations devaient vite se faire sentir du côté de la Corée, et de Taïwan.

[13] Fukuzawa Yukichi, « Datsu-A Ron [Quitter l'Asie] », *Jiji shinpō*, 16 mars 1885.
[14] Tel que cité par Beasley, *Japanese Imperialism, 1894-1945*, *op. cit.* 31. TFA.
[15] *Ibid*. 32. TFA.
[16] Tel que cité par *Ibid*. 32. TFA.

La barrière maritime retournée (1894-5)

L'issue de la première guerre sino-japonaise (1894-5) voit ainsi Taïwan passer sous contrôle japonais. La pomme de discorde principale entre un Empire Qing en déclin terminal et un Japon ascendant concernait alors le statut de la Corée, vieux tributaire des Mandchous, et sur laquelle les Japonais disputent aux Chinois leur influence séculaire. L'objectif de Tokyo est de bousculer Pékin de son ancien pré-carré coréen, pour s'arroger un levier sur l'orientation géopolitique de ce territoire tampon à la position imprenable, surveillant à la fois la mer jaune (accès à Pékin), la mer du Japon et le détroit de Tsushima (accès au Japon). Derrière, Saint-Pétersbourg observe avec attention, et ne cache pas son déplaisir de voir Tokyo s'arroger cette influence sur l'Asie du Nord-Est, voisine de la Sibérie et de la Mandchourie où les intérêts tsaristes vont croissant.

Le Royaume ermite de la fin de la dynastie Joseon (1392-1910) est faible : désintéressé par les programmes réformateurs de ses deux grands voisins, il prête le flanc aux immixtions étrangères. Or Tokyo ne peut souffrir que la politique de la Corée, cette *« épée pointée vers le cœur du Japon »*[17] située devant ses côtes, soit dictée par un rival. Ses diplomates insistent pour que *« l'indépendance »* de la Corée, c'est-à-dire l'exclusion de toute influence étrangère, mise à part celle du Japon, soit garantie… Aussi Tokyo voit rouge lorsqu'en mars 1894 Kim Okgyun, un réformateur coréen très favorable à ses vues, est assassiné de plusieurs coups de revolver et son corps démembré exhibé à travers toute la péninsule. Elle y voit aussi la main traitresse de la Chine, et ses nationalistes les plus va-t-en-guerre appellent à la guerre. Très vite, la rébellion paysanne du Donghak entraîne le déploiement concomitant en Corée de troupes chinoises et japonaises. Pour protéger *« l'indépendance de la Corée »*, le Japon déclare la guerre aux Qing.

Une flotte exquise mais dysfonctionnelle

La guerre navale départage le vainqueur du vaincu. L'issue du débat de 1874 (ch. précédent) eut des effets funestes sur le programme de modernisation navale chinois, et la marine débute la guerre avec une série de désavantages. Le budget, réduit à quatre millions de taels, est disputé entre ses chefs rivaux. La production subit un coup d'arrêt, le chantier naval de Fuzhou ne mettant à la mer plus que 19 coques entre 1874 et 1897.[18] Si les arsenaux sont en mesure de produire des pièces d'artillerie et des munitions de gros calibre, leur production reste partielle et insuffisante. Les Chinois restent donc dépendants des importations de l'étranger, souvent obsolètes et fournies à vil prix, non seulement en termes de vaisseaux mais aussi d'artillerie.[19] Même avec cela, de l'avis de la plupart des observateurs, la capacité des arsenaux et de la flotte chinoise reste globalement supérieure à celles du Japon jusqu'aux années 1880. Mais les ingénieurs français proposent bientôt leurs services aux Nippons à la suite de la guerre franco-chinoise, au premier rang desquels Emile Bertin, ce qui participe à renverser l'équilibre.[20]

---

[17] Peter Duus, *The Abacus and the Sword: The Japanese Penetration of Korea*, University of California Press., 1998, page 49. TFA.
[18] Elman, "Naval Warfare and the Refraction of China's Self-Strengthening Reforms into Scientific and Technological Failure, 1865–1895", *art. cit.* 295 et 299.
[19] *Ibid*. 296
[20] *Ibid*. 296 et 314.

La corruption est systémique au sein de la marine chinoise, les commandants de chaque flotte dépensant quantité d'énergie pour gâter leurs appuis politiques, sans corriger l'inefficience de la bureaucratie des arsenaux[21] remarquée par le Commodore Robert Shufeldt (homme du traité américano-coréen), déplorant alors l'absence d'un *« personnel intelligent et d'une organisation complète »*.[22] La qualité des officiers souvent choisis par népotisme, *« exquis en raffinement et élégance mais dépourvus d'esprit militaire »* selon Li Hongzhang, laisse à désirer.[23] Ces soucis se retrouvent dans la troupe que Li juge capable de *« mater des rébellions, pas de se défendre contre les invasions étrangères »*.[24] L'addiction à l'opium, au jeu, et le manque de fonds, sont communs. Avec si peu d'investissements dans la marine, et dans le cadre d'un progrès technique rapide, la marine chinoise perd du terrain quand la marine japonaise prit son envol.[25]

Sans centralisation, les efforts chinois s'atomisent entre diverses flottes rivales, entraînées et équipées selon des normes différentes[26] : *« L'Empire nippon institutionnalise la modernisation, quand la Chine en laisse l'initiative aux fonctionnaires des provinces »*.[27] La flotte de *Beiyang* (lit. flotte de l'océan du nord), la protégée de Li Hongzhang, est sans conteste la plus complète et la mieux entrainée de toutes. Mais elle ne coopère pas avec les autres forces navales chinoises et souffre du manque d'intérêt de la Cour pour la modernisation de la marine, dont le symptôme le plus connu est la déviation des fonds vers la reconstruction du Palais d'Eté, jugée prioritaire par l'impératrice Cixi. Pour le stratège contemporain Ni Lexiong, ces quelques millions de taels auraient pourtant pu en 1894 faire la différence contre le Japon, s'ils avaient été correctement dépensés en obus explosifs et canons à tirs rapides plutôt que dans la pierre de taille.[28] Au début des années 1890, les fonds alloués à la marine sont ainsi à peine suffisants pour maintenir le matériel existant, et Li ne peut plus ajouter le moindre navire à sa force.[29] La flotte de *Beiyang* maintient pourtant fière allure jusqu'à la guerre, impressionnant Japonais comme observateurs étrangers lors de visites dans les ports du Japon à la fin des années 1880. Mais plus que l'aspect technologique, c'est surtout le volontarisme financier, la présence d'une bureaucratie efficace et la centralisation des efforts en faveur de la modernisation navale qui font la différence.[30]

Chaque escadre qui se rencontre en septembre 1894 au large de l'embouchure du fleuve Yalu compte 12 navires. Bien entraînée, la flotte japonaise en formation, met 15% de coups au but

---

[21] *Ibid*. 288.

[22] Letter from Shufeldt to Senator Aaron A. Sargent, in Jan. 1882, cited in Paul H. Clyde, comp. *United Stales policy toward China: diplomatic and public documents 1839-1939,* 163. Document cité par Kuang Ching-liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 249. TFA.

[23] Li Hung-chang. *Li Wen-chung kung ch'uan-chi* (Complete papers of Li Hung-chang). Shanghai: Commercial Press, 1921 photo reprint of Nanking 1905 edn; Taipei, Wen-hai reproduction, 1962. *P'eng-liao han-kao,* 19.41. Document cité par Kuang Ching-liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 250. TFA.

[24] Cité par Chen Zaizheng [陳在正], « Le grand débat de 1874-1875 du gouvernement Qing concernant la défense maritime et la nouvelle compréhension du statut de Taïwan [1874-1875 年清政府關于海防問題的大討論與對台灣地位的新認識] », *art. cit*. 49. Traduction en français de l'auteur.

[25] Cornet, « Modernisation et politique navale en Chine à la fin du 19ème siècle », *art. cit*, 2.

[26] Kuang Ching-liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 248.

[27] Cornet, « Modernisation et politique navale en Chine à la fin du 19ème siècle », *art. cit*, 7.

[28] Ni Lexiong, "Sea Power and China's Development", *The Liberation Daily*, 17 avril 2005.

[29] Kuang Ching-liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu, *The Cambridge History of China Volume 11, op. cit.* 256.

[30] Elman, "Naval Warfare and the Refraction of China's Self-Strengthening Reforms into Scientific and Technological Failure, 1865–1895", *art. cit.* 319.

contre 10% pour les Chinois,[31] et tire quatre à six fois plus vite.[32] La flotte de *Beiyang* souffre du manque de munitions de qualité, tirant parfois des obus de ciment à la place d'explosifs.[33] Ironie cruelle, le plus moderne des croiseurs japonais, le *Yoshino*, parvenant à couler plusieurs navires parmi lesquels le navire amiral *Zhiyuan*, était de construction britannique et devait être acheté par Pékin. Mais par manque de fonds, il fut acquis à la place par Tokyo.[34] Ding Ruchang (丁汝昌), le commandant de l'escadre chinoise était, comme souvent, un terrien. Gagné à la cause de l'auto-renforcement, il est moins incompétent qu'inadapté.[35] À la suite de la bataille de Weihaiwei l'an d'après, et apprenant la victoire japonaise, il se suicide par overdose d'opium. Fort du contrôle de la mer Jaune, les Japonais débarquent en force sur la péninsule du Liaodong, et progressent vers la Mandchourie. L'accès à Pékin était ouvert, les Japonais avaient gagné.

Taïwan, une pièce rapportée, mais pas une arrière-pensée

La plèbe tokyoïte en ébullition exige la prise de Pékin, mettant la pression sur le gouvernement japonais pour faire monter les enchères dans les négociations.[36] L'indépendance coréenne et la garantie de l'influence japonaise ne suffisent plus, et le gouvernement ajoute la cession d'autres territoires au Japon. La question de Taïwan, qui n'avait pas figuré parmi les plans de guerre japonais, refait surface sous la pression des marins.[37] Parmi les intellectuels, Tokutomi Soho, dithyrambique à l'idée de voir le Japon joindre les rangs des grandes nations coloniales, rédige sa *Proposition pour l'occupation de Taïwan (Taiwan senryo no ikensho)* présentant l'île comme un tremplin et un investissement pour les futures ambitions stratégiques du Japon. Extrait :

> *Taïwan constitue une zone stratégique, la porte sud du Japon. Si notre Grand empire nippon a l'intention d'étendre ses possessions territoriales vers le sud, il n'y a pas lieu de discuter s'il doit oui ou non emprunter cette porte... Il lui est tout à fait naturel... par cette dernière de s'étendre jusqu'au détroit de Malacca, les péninsules indochinoises et malaises ainsi que les îles des mers du Sud... Si nous ne l'acquérons pas aujourd'hui, une autre puissance nous la ravira par le futur... Taiwan est une proie facile.*[38]

Trois plans sont proposés au Ministère des affaires étrangères. Parmi eux, le second appelle à (1) une garantie internationale pour l'indépendance de la Corée, (2) la cession de Taïwan au Japon à la place du Liaodong, et (3) toutes les autres conditions incluses dans le premier plan. Pour la première fois, Corée et Liaodong sont mis en concurrence avec Taïwan.[39]

---

[31] *Ibid*. 320.
[32] Ni Lexiong, "Sea Power and China's Development", *art. cit*.
[33] Elman, "Naval Warfare and the Refraction of China's Self-Strengthening Reforms into Scientific and Technological Failure, 1865–1895", *art. cit.* 320.
[34] Ni Lexiong, "Sea Power and China's Development", *art. cit*.
[35] Cornet, « Modernisation et politique navale en Chine à la fin du 19ème siècle », *art. cit*, 6-7.
[36] Beasley, *Japanese Imperialism, 1894-1945*, *op. cit.* 55.
[37] Leonard H. D. Gordon, "The Cession of Taiwan: A Second Look", Pacific Historical Review, Vol. 45, No. 4, 1976, pp. 539-567 (556).
[38] Tokutomi Sohö, Taiwan yuki (Record of Journey to Taiwan) (Tokyo: Minyusha, 1929), pp. 182-183. Cité par Goto Kenichi, "Japan's Southward Advance and Colonial Taiwan", *European Journal of East Asian Studies, Vol. 3,* No. 1, 2004, page 17. TFA.
[39] Edward I-te Chen, "Japan's Decision to Annex Taiwan: A Study of Ito-Mutsu Diplomacy, 1894-95", *The Journal of Asian Studies*, Vol. 37, No. 1, 1977, pp. 61-72 (63).

Un intense débat s'ouvre dès octobre entre les officiers de l'armée et de la marine.[40] Pour les premiers, la cession du Liaodong permettrait de mieux contrôler les accès de la Corée, de la Mandchourie et de Pékin.[41] Le général Yamagata Aritomo recommande ainsi de débarquer en Chine. Mais les officiers supérieurs de la marine tels que Saigo et Kabayama, qui ont participé à l'expédition à Taïwan de 1874, préfèrent la prise de l'île jugée clef à la sécurité maritime japonaise. Ils recyclent l'argument avancé deux décennies plus tôt par Soejima Taneomi : il faut prendre l'île avant qu'elle ne tombe sous influence occidentale.[42] Le blocus de 1885 par l'escadre Courbet du sud-est de la Chine à partir des Pescadores et de Taïwan a impressionné les marins japonais. Il les a convaincus de la vulnérabilité du sud-ouest du Japon et d'Okinawa face à une telle manœuvre, qu'une prise de l'île empêcherait. Enfin, on estime que Taïwan autoriserait de futures poussées japonaises vers la mer de Chine méridionale et les Philippines.[43]

Quant à Mutsu Munemitsu (1844-97), ministre des affaires étrangères, et Itō Hirobumi, premier ministre, ils ont autant le souci de satisfaire la ferveur populaire que d'éviter une intervention occidentale provoquée par des exigences territoriales trop ambitieuses.[44] Ce positionnement les conduit à favoriser la proposition de la marine et la prise de Taïwan, jugée moins provocante à l'égard des Occidentaux plutôt qu'une opération terrestre risquant de se solder par une attaque hasardeuse de Pékin. Itō propose une *stratégie du sud* le 4 décembre 1894, ordonnant la prise des Pescadores en amont de celle de Taïwan. En attendant, il établit fin janvier 1895 un plan de paix satisfaisant l'armée et la marine en exigeant la cession de Taïwan comme du Liaodong.[45]

Pour donner du temps aux militaires, Ito s'ingénie à faire patiner les négociations avec les Qing, pressés de trouver une issue au conflit. Il interdit l'accès au télégraphe à leur délégation avant de la renvoyer, arguant la nécessité de négocier avec quelqu'un plus haut placé. La proposition de Li Hongzhang, nouveau négociateur Qing dont on connaît le manque de vision pour Taïwan (ch. précédent), de négocier un cessez-le-feu le temps des négociations est accueillie par des conditions draconiennes qu'il ne peut accepter.[46] Li tente ensuite de manipuler les craintes d'Ito d'une intervention anglaise en faveur des Qing, arguant qu'Hong-Kong serait menacée par les opérations japonaises à Taïwan.[47] Ce n'est que lorsqu'il est gravement blessé par un fanatique japonais qu'Ito réagit par un étalement de compassion intéressé (mettant à la disposition de Li le chirurgien de l'empereur) et en lui accordant la trêve souhaitée. Ito exclut cependant Taïwan du périmètre de la trêve ! Le gel des opérations continentales enrage l'armée de terre japonaise, qui ne peut plus progresser, tandis que les amiraux ont les mains libres vers Taïwan.[48]

---

[40] Gordon, "The Cession of Taiwan: A Second Look", *art. cit*. 555-556.
[41] Beasley, *Japanese Imperialism, 1894-1945*, *op. cit.* 56.
[42] Pour approfondir sur les échanges diplomatiques de la guerre et le contenu des négociations, voir les mémoires du ministre des affaires étrangères: Mutsu Munemitsu, *Kenkenroku: A diplomatic record of the Sino-Japanese war, 1894-1895*. Edité et traduit par Gordon Mark Berger, Princeton University Press, 1983.
[43] Beasley, *Japanese Imperialism, 1894-1945*, *op. cit.* 56.
[44] C'est toute la thèse d'Edward I-te Chen dans "Japan's Decision to Annex Taiwan", *art. cit*. Il est rejoint par Beasley dans *Japanese Imperialism, 1894-1945*, *op. cit.*
[45] Edward I-te Chen, "Japan's Decision to Annex Taiwan", *art. cit*. 66. Pour un exposé complet des négociations, voir la partie 3 de l'ouvrage de S. C. M. Paine, *The Sino-Japanese War of 1894–1895 : Perceptions, Power and Primacy*, United States Naval War College, 2010, pp. 245-294.
[46] Edward I-te Chen, "Japan's Decision to Annex Taiwan", *art. cit*. 67.
[47] Gordon, "The Cession of Taiwan: A Second Look", *art. cit*. 556-557.
[48] Edward I-te Chen, "Japan's Decision to Annex Taiwan", *art. cit*. 70.

C'est une chose d'être ambitieux, une autre de provoquer le courroux des puissances et de tout perdre. Les Britanniques veulent la stabilité afin que le commerce ne soit pas touché. La Russie, la France, et l'Allemagne considèrent d'un mauvais œil l'aventurisme japonais sur le continent. Tous sont courtisés par les Qing pour intervenir contre Tokyo. Un tel risque limite l'appétence d'Ito pour le plan de l'armée, mais augmente l'attrait de Taïwan. C'est que Tokyo avait reçu en décembre 1894 un câble secret de l'ambassadeur russe Mikhail Hitrovo (1837-96) indiquant que Saint-Pétersbourg n'aurait *« aucune objection vis-à-vis de l'occupation de Taïwan par le Japon »*.[49] En février 1895, Hitrovo reconfirme cette position tout en s'opposant à l'annexion d'un *« territoire situé sur le continent »*.[50] Ces signaux solidifient la conviction d'Ito qu'une prise de Taïwan serait plus facile que celle du Liaodong, que les intérêts de Londres seraient moins touchés par la prise de Taïwan qu'en cas de combats sur le continent, et que forte de son alliance avec Saint-Pétersbourg, Paris ne s'opposerait pas à la capture de l'île. Il voit juste.[51]

Li contre-attaque. Jouant du droit international, il fait valoir que le Japon n'occupait pas (encore) Taïwan et donc que l'île ne peut lui être cédée. Ito lui répond qu'une invasion serait exécutée aussi vite qu'ordonnée et que le transfert de la Sibérie orientale des Qing à la Russie tsariste faisait jurisprudence en la matière. Cette manière de Li de soutenir la souveraineté Qing sur Taiwan sur la base de son contrôle effectif de l'île, argument balayé par Ito, représente un renversement complet par rapport à la situation de 1874, quand Tokyo justifia son expédition punitive sur la base d'un défaut de souveraineté Qing sur Taïwan (ch. précédent). Aucune des autres tentatives de Li ne freine Ito. Il ne réussit qu'à faire baisser le prix de l'indemnité, arguant de l'important potentiel économique de Taïwan.[52] Li menace alors que la perte de Taïwan *« éveillerait chez le peuple chinois un esprit d'hostilité et de vengeance »*.[53] Il faudra attendre.

Li signe le Traité de Shimonoseki le 17 avril 1895.[54] Se rêvant en Bismarck japonais, Ito aurait préféré que la signature se fût faite à Pékin, de la même manière que l'Allemagne avait tordu le bras des Français à Versailles. Durant la cérémonie, il ne se résout à recourir à l'anglais que quand il est manifeste que les diplomates chinois ne peuvent s'exprimer en japonais.[55] Le 23 avril, la 'Triple intervention' de Moscou, Berlin et Paris contraint enfin Tokyo à laisser tomber la cession du Liaodong[56], mais lui garantit en retour celle de Taïwan et des Pescadores.[57] Au fond, Itō ressort des négociations comblé par la cession de Taïwan. L'armée de terre avale la couleuvre et la marine reçoit le prix. Itō promeut l'amiral Kabayama Gouverneur de Taïwan.

Ce dernier se confronte pourtant sur l'île à une rébellion contre la cession de Taïwan, menée par le dernier gouverneur Qing de l'île le hakka Tang Jingsong (唐景崧 , 1841-1903), le notable

[49] Télégramme No. 1165 à l'Ambassadeur Nishi Tokujiro à St. Pétersbourg depuis le Ministre des affaires étrangères Mutsu, 23 décembre 1894. Cité par Chen, "Japan's Decision to Annex Taiwan", *art. cit*. 69. TFA.
[50] Gaimusho (Ministry of Foreign Affairs), *Nihon Gaiko Bunsho (Diplomatic records of Japan)*, XXVIII, pt. 1, pp. 698-99. Cité par Chen, "Japan's Decision to Annex Taiwan", *art. cit*. 70. TFA
[51] *Ibid*. 70.
[52] Gordon, "The Cession of Taiwan: A Second Look", *art. cit*. 558-9.
[53] Cité par Beasley, *Japanese Imperialism, 1894-1945*, *op. cit.* 57.
[54] En plus de la reconnaissance de l'indépendance de la Corée, et du paiement de l'indemnité, et de l'obtention par le Japon de la clause de la nation la plus favorisée au même titre que les puissances occidentales pour son commerce avec la Chine, bien entendu.
[55] Chen, "Japan's Decision to Annex Taiwan", *art. cit*. 71.
[56] Beasley, *Japanese Imperialism, 1894-1945*, *op. cit.*59.
[57] Au prix d'une exubérante poussée de nationalisme auprès du public japonais et d'une montée des périls entre Russie et Japon débouchant sur la guerre de 1904-5, et la suite de conflits au sujet de la Corée.

Qiu Fengjia (丘逢甲, 1864-1912) et le général Liu Yung-fu (劉永福, 1837-1917).[58] Ces derniers reçoivent le soutien de Zhang Zhidong, le réformateur visionnaire (ch. précédent), pour qui la perte de Taïwan signifie aussi celle d'un bouclier pour le littoral chinois : *« Taiwan revêt une importance cruciale du fait de sa proximité avec le Fujian et le Zhejiang : son occupation par l'ennemi* [le Japon] *entravera l'administration de la Chine méridionale »*.[59] Les célèbres Kang Youwei et Liang Qichao abondent dans ce sens.[60] C'était la leçon même des siècles précédents, pour quiconque en 1895 se souvient du rôle de Taïwan dans l'(in)sécurité de la côte chinoise de Cheng Chenggong à l'Amiral Courbet. Le théorème du 17ème siècle de Shi Lang, selon lequel cette île en mains hostiles se muerait en menace pour la côté chinoise, allait devenir réalité.

Zhang Zhidong souhaite persuader le *Zongli Yamen* d'obtenir le soutien de l'Occident mais son mémoire n'est même pas présenté. Il tente aussi d'approvisionner la rébellion à Taïwan mais l'effort se révèle insuffisant. Lui et les officiels en révolte proposent en avril d'hypothéquer l'île à la Grande-Bretagne, à la France, à l'Allemagne puis à la Russie, leur permettant de profiter de ses ressources naturelles et commerciales tout en laissant la souveraineté à Pékin. Tous refusent.[61] Si un temps l'affaire intéresse pourtant certains officiers britanniques et la firme *Jardine Matheson and Co*, inquiets de la prise de contrôle de Taïwan par les Japonais pour ses lignes maritimes, les stratèges de Londres estiment que puisque la Grande-Bretagne contrôle déjà Hongkong et l'archipel des Zhoushan, le profit espéré d'un *« achat »* de Taïwan serait marginal par rapport aux risques entrepris.[62] De plus, Londres cherche alors à se rapprocher du Japon pour contrer les desseins franco-russes en Asie continentale…

En désespoir de cause, une République de Taïwan éphémère est proclamée le 25 mai 1895.[63] Tang Jingsong espère ainsi provoquer une interposition occidentale sur le modèle de la Triple intervention.[64] Mais Li Hongzhang, qui n'a jamais accordé à Taïwan un rôle dans la défense maritime chinoise à la hauteur des enjeux, dépêche son fils pour signer l'accord de transfert sur le vaisseau de Kabayama mouillant au large de Keelung le 1er juin. Moins d'une semaine plus tard, Taipei est prise et Tang est sur le bateau pour la Chine. Quant au général Liu Yongfu, il ne peut résister longtemps et, déguisé en coolie, il échappe de peu à l'arrestation par les Japonais en fuyant de Tainan en octobre.[65] Mutsu déclare : *« Avec cette victoire,* (…) *personne ne peut désormais ignorer* [le] *caractère de grande puissance mondiale* [du Japon] *»*.[66]

Par l'incapacité de l'empire à moderniser sa flotte et protéger sa frontière maritime, Taïwan passe sous le contrôle du rival japonais. Depuis ce jour, plus jamais un gouvernement siégeant à Pékin ne commanda aux destinées de l'île. Si la cession de l'île au Japon a l'air d'une pièce rapportée, devant l'impossibilité d'obtenir le Liaodong, elle n'a rien d'un accident de l'histoire :

---

[58] Gordon, "The Cession of Taiwan: A Second Look", *art. cit*. 561.
[59] Cité par Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 21. TFA.
[60] *Ibid*. 21
[61] Gordon, "The Cession of Taiwan: A Second Look", *art. cit*. 564-6.
[62] Wachman, *Why Taiwan? Geostrategic rationales for China's territorial integrity*, *op. cit*. 66.
[63] Harry J. Lamley, "The 1895 Taiwan Republic: A Significant Episode in Modern Chinese History", *The Journal of Asian Studies*, Vol. 27, No. 4, 1968, pp. 739-762.
[64] Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 21.
[65] Davidson, *The Island of Formosa, op. cit*. 363-4.
[66] Mutsu Munemitsu, *Kenkenroku: A diplomatic record of the Sino-Japanese war, 1894-1895*. Edité et traduit par Gordon Mark Berger, Princeton University Press, 1983. Cité par Chen, "Japan's Decision to Annex Taiwan", *art. cit*. 71. TFA.

l'intérêt de la marine japonaise pour l'île est en effet très fort depuis 1874.[67] En 1895, le rôle militaro-stratégique de Taïwan bascule tout à fait, passant du bouclier pour les côtes sud-est de la Chine envisagé par les stratèges réformateurs chinois, à celui d'une importante vulnérabilité sur son flanc maritime, mise à profit par une puissance japonaise hostile et ambitieuse.

Certes, en 1895, Taïwan tombe dans l'oubli en Chine durant quatre décennies, étant davantage occupée par le chaos et la division dans lesquels le pays sombre. Mais le prochain rôle de l'île comme base avancée économique, puis militaire, du Japon pour ses mouvements vers la Chine et l'Asie du Sud-Est rappellera bientôt son importance aux yeux non seulement des stratèges Chinois, mais aussi de Washington… Katsura Taro (1847–1913), second gouverneur de Taïwan (en poste, 1895-6) et l'un des amiraux victorieux de la guerre, n'a-t-il pas déclaré dès 1896 que Taïwan *« ne constitue pas seulement l'endroit idéal pour étendre la puissance* [japonaise] *au sud de la Chine, mais aussi vers les îles de l'Asie du Sud-Est »* ?[68] Voyons comment l'île, contrôlée par Tokyo, va graduellement endosser cette fonction stratégique entre 1895 et 1937.

Pour un tremplin vers la Chine et les mers chaudes (1895-1930s)

En 1895, la profondeur stratégique océanique chinoise se trouve anéantie, et Taïwan révèlera son rôle de tremplin stratégique pour le Japon. Si dans un premier temps Taïwan est davantage exploitée par Tokyo du point de vue économique que militaire, l'équilibre se retournera dans les années 1930, avec la guerre et le développement des infrastructures aéronavales de l'île. Comme l'écrit Seiji Shirane, *« de 1895 à 1945, les dirigeants coloniaux japonais ont considéré l'île comme un chenal ouvert par lequel étendre de façon continue les frontières méridionales du Japon »*.[69] C'est de leur usage de Taïwan pendant la période charnière séparant 1895 de la montée des périls des années 1930 dont il est question ici.

La porte vers les mers chaudes

Le second gouverneur de Taïwan Katsura Tarō annonce la couleur dans un rapport de 1896,

> *La domination coloniale* [japonaise] *de Taiwan ne peut se limiter aux limites de l'île : elle doit également être suivie d'une poursuite de notre expansion à l'outre-mer. (…) De l'autre côté de Taiwan et des Pescadores s'étend la côte sud de la Chine, connectée au port clé de Xiamen ; au sud de Taiwan surgissent les îles des mers du Sud. Taiwan fournit donc le site idéal pour prendre le contrôle des mers du sud.*[70]

---

[67] Comme l'écrit Eskildsen, "*While it is clear that the Japanese did not fight the Sino-Japanese War for the purpose of colonizing Taiwan, it is unlikely that the decision to colonize Taiwan in 1895 was an afterthought*." Voir Eskildsen, *The Taiwan Expedition and the Birth of Japanese Imperialism*, *op. cit*. 347.

[68] Liang Hua-hung, "Jih-pan pen-t'un T'ai-wan ti yun-rang chi chi tung-chi", *National Chengkung University History Journal*, Tainan, Taiwan, 1974, page 156-7. Cité par Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 163. TFA.

[69] Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 2.

[70] Tsurumi Yusuke, *Taiwan jidai, 1898–1906*, vol. 3 of *Seiden Goto Shinpei: ketteiban*, rev. and annot. (Ikkai Tomoyoshi Fujiwara Shoten, 2005), 567. Cité par *Ibid.* 1. TFA

Taïwan, c'est donc établi dès 1895, est pensée par ses gouverneurs comme la première pierre, la *porte sud* (*nanmon*) d'une expansion impériale continue vers la Chine et les mers chaudes.[71] Cet objectif est si répété qu'il est reflété dans le texte de loi présidant à la création de la Banque de Taïwan (1897) : *« Les activités de la Banque s'étendront à la région de la Chine méridionale et aux îles des mers du Sud,* [la banque] *facilitera les échanges commerciaux avec ces pays »*.[72]

À peine installés, les nouveaux maîtres de Taïwan portent leur regard de l'autre côté du détroit, le Fujian et ses ports en eau profonde tels que Xiamen.[73] Ce glissement arrive avant même que les rébellions à Taïwan contre l'occupation japonaise, causant des milliers de victimes, soient tout à fait réprimées.[74] Le Fujian avait partie liée avec Taïwan depuis le 17ème siècle, les cargos chargés de produits taïwanais y appareillant vers les marchés étrangers.[75] Dès 1895, Kabayama demande l'ouverture d'un consulat japonais à Xiamen. A sa tête est nommé Ueno Senichi (poste, 1896-1906), ex-consul à Fuzhou convaincu du potentiel économique de Taïwan et défenseur zélé *« des intérêts géopolitiques et économiques du gouverneur de Taïwan dans le sud de la Chine »*.[76] Il trouve en Katsura un parfait interlocuteur, écrivant en 1896 : *« plusieurs grandes puissances ont déjà étendu leurs intérêts* [en Corée]. (…) *Il ne sera donc pas facile d'y accroître notre influence.* [Au contraire, le grand port de Xiamen représente] *une zone critique pour nous politiquement et économiquement, en tant que nouveau point d'accès pour nos exportations »*.[77]

La tentation fukiénoise

Les ambitions japonaises dissimulent déjà des appétits expansionnistes. C'est l'époque de la *« course aux concessions »* en Chine parmi les grandes puissances rivales. Le Japon obtient en 1898 un droit de regard sur les investissements étrangers au Fujian et celui d'y construire des voies ferrées.[78] Le quatrième gouverneur de Taïwan Kodama Gentarō (sert : 1898-1906) fait la promotion d'une *« occupation pacifique du Fujian »* par l'intégration progressive des deux bords du détroit,[79] faisant du Fujian une *« extension géoéconomique de Taïwan »*.[80] Pressé de justifier l'importance de l'île à Tokyo, les dépenses consacrées à sa pacification y poussant certains à envisager une vente à une puissance étrangère (et notamment à la France)[81], Kodama tente en 1898 de manipuler la proximité linguistique entre Taïwanais et Fukiénois en se servant des premiers comme intermédiaires pour favoriser les intérêts japonais au Fujian.[82] En 1899, Kodama propose même de naturaliser les Fukiénois utiles aux ambitions japonaises dans les secteurs bancaires, du rail, du transport maritime et du camphre. Cette politique de cooptation

[71] Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 2.
[72] Cité par Goto, "Japan's Southward Advance and Colonial Taiwan", *art. cit.* 17. TFA. L'auteur ne cite pas de source précise.
[73] Beasley, *Japanese Imperialism, 1894-1945*, *op. cit.* 75.
[74] Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 168-170.
[75] Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 19.
[76] *Ibid*. TFA.
[77] Yusuke, *Taiwan jidai, 1898–1906*, *op. cit*. 498–99 et 496–97. Cité par *Ibid*. 24. TFA.
[78] Beasley, *Japanese Imperialism, 1894-1945*, *op. cit.* 75.
[79] Yusuke, *Taiwan jidai, 1898–1906*, *op. cit*. 504–507. Cité par Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 25. TFA.
[80] Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 25. TFA.
[81] Beasley, *Japanese Imperialism, 1894-1945*, *op. cit.*75.
[82] Le dialecte Minnan était parlé des deux côtés du détroit et c'est une des langues principales de la diaspora chinoise en Asie du sud-est. Voir Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 2.

est poursuivie par Gotō Shinpei (1857–1929), second de Kodama et futur directeur de la *South Manchurian Railway*.[83] Ainsi, le Japon réussit à se placer dans le sud-est de la Chine.[84]

Pendant la révolte des Boxers de 1900,[85] et alors que les Russes envahissent la Mandchourie sans opposition, Tokyo considère l'occasion venue de débarquer à Xiamen et ravir le Fujian à Pékin.[86] La marine prépositionne dans le port trois navires chargés de fusiliers. On prétexte vite de l'incendie d'un temple japonais en ville pour faire débarquer la piétaille, avec pour ordre officiel de protéger les 800 ressortissants japonais de la ville (dont 700 se trouvent être en fait des locaux naturalisés !). Ce n'est que machination, le feu ayant été allumé par les moines eux-mêmes soudoyés par les hommes de Kodama.[87] A Tokyo, le ministère des affaires étrangères s'empresse de câbler aux ambassadeurs : *« Xiamen et les régions voisines ont servi de bases à de séditieux complots contre Taiwan, une considérable source d'inquiétude pour le Japon »* ![88]

Mais Tokyo est trop ambitieux. Les Occidentaux ont d'importants intérêts au Fujian et voient d'un mauvais œil cette tentative d'invasion mal dissimulée. Itō, qui garde une certaine influence, craint une répétition de la Triple intervention de 1895 et des ennuis avec Londres, qu'il essaye alors de gagner à la cause japonaise afin de bloquer les mouvements russes en Mandchourie et vers la Corée.[89] Il persuade Yamagata, désormais 1er ministre, ainsi que les commandants de l'armée, de tout arrêter. Ce contrordre enrage Kodama, qui menace de donner sa démission,[90] avant d'écrire : *« nous maintiendrons à l'extérieur une politique de bon voisinage pour éviter autant que possible de créer des problèmes internationaux ; tout en prenant des mesures pour dominer le commerce avec les Qing et les mers du sud.* (…) *Le contrôle de ces dernières demeure à ce jour un idéal pour lequel nous ne pouvons nous embarquer immédiatement »*.[91]

L'alliance anglo-japonaise de 1902 implique donc une mise de côté provisoire des ambitions japonaises pour le Fujian.[92] C'est la Corée qui prend davantage d'importance dans les calculs japonais. Dans un mémoire rendu au Cabinet en 1903, le ministre des affaires étrangères Komura Jutarō désigne le Fujian et la Corée comme les portes de Chine les plus prometteuses pour le Japon. Mais ce dernier note que si le Fujian ne représente pas de menace immédiate et peut attendre, l'occupation de la Corée par une Russie hostile mettrait en péril la sécurité du Japon.[93] Cette reconnaissance, à la veille de la guerre russo-japonaise de 1904-5, implique le glissement des priorités du Japon de la mer et le sud vers le continent et le nord.

Il y a donc un *« écart entre rêve et réalité concernant la stratégie d'expansion japonaise vers le sud durant les premières années de colonisation japonaise de Taïwan »*.[94] Mais l'incident de

---

[83] Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 173-175.
[84] Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 19-25.
[85] Du nom que les Occidentaux affublèrent ces bandes fanatisées manipulées par Cixi, hostiles aux étrangers et adeptes du *gongfu*, qui causèrent le chaos dans les métropoles chinoises.
[86] Beasley, *Japanese Imperialism, 1894-1945*, *op. cit.*76. Le Japon envoya par ailleurs en Chine le plus fort contingent de toutes les puissances pour mater la rébellion.
[87] Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 30.
[88] Kobayashi Michihiko, *Kodama Gentaro: soko kara ryojunko wa mieruka* (Kyoto: Minerva Shobo, 2012), 183. Cité par Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 30. TFA.
[89] Beasley, *Japanese Imperialism, 1894-1945*, *op. cit.*76.
[90] Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 31.
[91] Sai, Taiwan kokusai seiji shi kenkyü, p. 277. Cité par Goto, "Japan's Southward Advance and Colonial Taiwan", *art. cit.* 18. TFA.
[92] Beasley, *Japanese Imperialism, 1894-1945*, *op. cit.*77.
[93] *Ibid*. 80.
[94] Goto, "Japan's Southward Advance and Colonial Taiwan", *art. cit.* 17.

Xiamen de 1900 fera figure de précédent pour la suite : à peine cinq ans après avoir pris Taïwan, les Japonais ont déjà tenté un coup de force contre le sud-est de la Chine. Pour Pékin, la crainte d'une double invasion monte : par voie maritime via les pressions de Taïwan sur le Fujian, et par voie continentale via la menace russe sur les frontières nord-ouest de la Chine. En 1903, le commandant de l'armée de Beiyang Yuan Shi-kai s'inquiète de cette situation, déclarant : *« Si nous faisons cause commune avec la Russie, la marine japonaise attaquera le Sud-Est ; si nous faisons cause commune avec le Japon, l'armée russe envahira le Nord-Ouest. La Chine se trouverait dans une position très dangereuse »*.[95] Pris en étau, les Chinois se résignent en 1904-5 à voir Russes et Japonais s'affronter sur leur sol sans pouvoir prendre parti ni se défendre.

Victorieux, le Japon pérennise ses conquêtes au nord, à Sakhaline (*Karafuto*) en 1907, en Corée en 1910, et en Chine (Port Arthur et Dairen, Mandchourie). Opportunistes, les Japonais profitent de la guerre en Europe (1914-18) pour bousculer les Allemands du Shandong et du Pacifique occidental (Palau, îles Mariannes, Carolines, Marshall). Tokyo convoite les matières premières chinoises critiques pour son industrie et à son auto-suffisance énergétique. Ugaki Kazushige, de l'état-major, et futur ministre de la guerre, déclare : *« Les industries de l'empire ne pourront survivre sans accès à la Chine »*.[96] La vision d'une Asie du Nord-Est servant autant de tampon contre Moscou que de fournisseur en matières premières au Japon se répand à Tokyo.[97]

Taïwan, le lobbying intense des marins

Les avancées vers le sud (*nanshin*) étaient davantage contraintes, la région étant déjà colonisée par les puissances occidentales. Les ambitions maritimes japonaises sont d'ailleurs limitées par le Traité naval de Washington de 1922, et une période d'accommodation politique de l'Occident jusque dans les années 1930.[98] Mais les objectifs japonais vers le sud – se ménager un meilleur accès aux matières premières (Tokyo importe 20% de son pétrole des Indes néerlandaises en 1932) et y obtenir de meilleurs parts de marché – sont similaires à ceux du nord.[99] Et si l'Asie du Sud-Est ne représente que 10% du commerce extérieur en 1920, celui-ci se concentre dans des secteurs stratégiques (charbon, pétrole).[100] Si dans le Nord-Est de l'Asie, Tokyo se lance dans la création d'un *« complexe industriel intégré »*, il bâtit patiemment au sud un *« empire informel, capable de lui fournir marchés et matières premières à la façon des Européens »*.[101]

Dans ce contexte, la *fièvre* des intellectuels pour les mers du sud (*Nanshin netsu*) grandit. Parmi eux, l'historien Murakami Naojirō fonde une Chaire sur l'étude des mers du sud à l'Université impériale de Taihoku (Taipei) à sa création en 1928. Étudiant l'histoire de l'île, il se convainc de trouver dans les récits de mercantilisme japonais du 16ème et 17ème siècles à travers les mers

---

[95] *Ch'ing-chi wai-chiao shih*-liao 179.4b. Cité par Hsu, "Late Ch'ing [Qing] Foreign Relations, 1866-1905," dans (Dir.) Fairbank et Liu, *The Cambridge History of China, Vol. 11*, Cambridge University Press, 1980, pp 70-141 (139).
[96] Masaru Ikei, 'Ugaki Kazushige's view of China' (1980), 203. Cité par Beasley, *Japanese Imperialism, 1894-1945*, *op. cit.* 119.
[97] Beasley, *Japanese Imperialism, 1894-1945*, *op. cit.* 120.
[98] L'époque signe cependant la fin de l'alliance anglo-japonaise, dénoncée par un rival américain percevant de plus en plus Tokyo comme la menace principale contre ses intérêts en Asie.
[99] *Ibid*. 223.
[100] Goto, "Japan's Southward Advance and Colonial Taiwan", *art. cit.* 18
[101] Beasley, *Japanese Imperialism, 1894-1945*, *op. cit.* 223-4. TFA

de Chine la trace d'une présence japonaise aussi ancestrale que féconde. En la comparant aux grandes explorations occidentales de Christophe Colomb à Magellan, cette histoire légitime aux yeux de Murakami et d'autres la possession par le Japon de droits historiques sur la région.[102]

Nous ne nous étendrons pas davantage sur le tissage par Tokyo de liens commerciaux avec le Sud de la Chine et de l'Asie du Sud-Est en se servant des Taïwanais comme médiateurs. Certes, ils indiquent la continuité des ambitions japonaises, et la mise à profit de l'île pour les assouvir. Rappelons que, citoyens de seconde zone, les Taïwanais sont nombreux à s'expatrier et à servir d'intermédiaires pour les Japonais en Chine et auprès des diasporas sinophones d'Asie du Sud-Est.[103] Là-bas, ces ancêtres des *Taishang*[104] portèrent le passeport japonais et furent cooptés par les autorités japonaises pour servir les intérêts économiques de Tokyo à l'outremer.[105] Si ces efforts intégrèrent Taïwan dans le commerce régional et permirent au Japon de construire d'importants réseaux sur place, leur signification stratégique pour notre exposé s'arrête là.

Stratégiquement parlant, la constitution progressive de cet empire colonial japonais, fort de ses bases navales et de ses routes commerciales, prend graduellement la forme d'une *« défense dans la profondeur, et de nouveaux tremplins pour les avancées suivantes »*.[106] Mais dans l'ensemble, avant la fin des années 1930, Tokyo agit en Asie du Sud-Est plus prudemment que vers le nord-est, de manière à *« renforcer la défense nationale »* sans *« provoquer de façon déraisonnable les puissances occidentales et ne pas les unir contre* [le Japon] *»*.[107] C'est longtemps le point de vue du ministère des Affaires étrangères, bridant à plusieurs reprises les initiatives des gouverneurs à Taïwan, de façon à éviter *« des tensions internationales inutiles sous couvert de vouloir développer la Chine et les mers du sud »*.[108] Mais le contexte politique au Japon bascule brutalement dans les années 1930, et les avocats du rôle de Taïwan dans une agressive expansion vers le Sud sont satisfaits de voir un amiral, Seizō Kobayashi, signe avant-coureur des troubles à venir, reprendre le siège du gouverneur de l'île en 1936.[109]

Avec la montée des tensions contre la Chine et l'Occident, et sur l'insistance de la marine, Tokyo décide en août de la même année de relancer sa politique d'expansion vers le Sud.[110] La nomination de Kobayashi à Taipei est le résultat d'un lobbying intense des marins aux vues les plus radicales et des attachés navals en ambassades. La Marine, tenue à l'écart des préparatifs de guerre japonais dans le nord-est, compte aussi redorer son blason en utilisant Taïwan pour contrer la prééminence des puissances occidentales en Asie du Sud-Est.[111] En septembre, elle et Kobayama prennent prétexte d'un incident antijaponais sur la côte sud du Guangxi pour un coup de force à Hainan, la grande île chinoise stratégiquement disposée entre Hong Kong et

---

[102] Voir Birgit Tremml-Werner, "Narrating Japan's Early Modern Southern Expansion", *The Historical Journal*, Vol. 64, no. 1, 2021, pp. 139-161.
[103] Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* consacre plusieurs chapitres à cette politique.
[104] Du nom de ces hommes d'affaires taïwanais faisant plus tard fortune en Chine à l'occasion de l'ouverture du régime communiste aux investissements étrangers, et en particulier taïwanais, à partir des années 1980.
[105] Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 175-188.
[106] Beasley, *Japanese Imperialism, 1894-1945*, *op. cit.* 142. TFA
[107] Joyce Lebra (ed.), *Japan's Greater East Asia Co-prosperity Sphere in World War II* (1975), pp. 62-4. Cité par Beasley, *Japanese Imperialism, 1894-1945*, *op. cit.* 224. TFA
[108] 'Taiwan sötoku-fu nettai sangyö chösa-kai hökoku-sho shintatsu no ken' (Matters related to the advice on the report of the Taiwan Colonial Government Tropical Industry Research Society), Japanese Diplomatic Record Office documents. Cité par Goto, "Japan's Southward Advance and Colonial Taiwan", *art. cit.* 22. TFA.
[109] Goto, "Japan's Southward Advance and Colonial Taiwan", *art. cit.* 23
[110] *Ibid*. 29
[111] *Ibid*. 23

l'Indochine. Mais l'armée, préparant frénétiquement son coup de force au nord, craint une intervention occidentale et s'oppose pour l'heure à ce plan prématuré d'invasion du sud de la Chine.[112] Il présage pourtant du futur rôle de Taïwan dans la seconde guerre sino-japonaise…

Sur l'île, les infrastructures de l'expansion

Les Japonais développent entretemps les infrastructures stratégiques de Taïwan. En 1895, les travaux lancés par Liu Mingchuan (ch. précédent) avaient à peine débuté.[113] Mais l'exploitation des matières premières (charbon) et des terres (sucre, thé, fruits) stimule le développement du chemin de fer, d'infrastructures critiques (barrages, centrales, raffineries), et de ports à haute capacité.[114] C'est la recherche d'engrais de qualité qui conduit les Japonais à exploiter depuis Kaohsiung le guano des îles Pratas (東沙群島 en chinois, mer de Chine méridionale) – à la base d'un conflit futur avec Pékin.[115] Sur l'île, la longueur du réseau ferré atteint 930 kilomètres à la veille de la guerre, compte 230 gares, 1400 ponts et 60 tunnels. Plus de 1100 km de routes sont asphaltées, et deux itinéraires longitudinaux, à l'ouest et à l'est, permettent aux véhicules de circuler du nord au sud de l'île.[116] Ces travaux et le reliage de Taïwan aux lignes commerciales maritimes permettent alors aussi de développer sur l'île une importante industrie chimique et sidérurgique, nécessaires entre autres à la production et à la réparation d'armements.[117]

À partir de la 1ère guerre mondiale, la marine marchande nippone domine les mers de l'Extrême-Orient et rend à Taïwan sa place de *hub* du commerce maritime.[118] Pour enfin sécuriser la côte, les autorités coloniales garnissent celle-ci de phares et de balises maritimes, le premier étant érigé à Keelung en 1897. Autour de 1920, les ports de Keelung et de Takao (Kaohsiung) sont reliés non seulement au Japon, mais aussi aux ports chinois et d'Asie du Sud-Est, et par là, au monde entier.[119] Il ne faut en 1926 plus que 48 heures pour faire la traversée entre Kyushu et Keelung.[120] Tokyo investit dans les chantiers navals de Keelung et de Kaohsiung. Le port de Keelung se spécialise dans l'entretien et Kaohsiung dans la construction navale.[121]

L'expansion des ports continue pour répondre à l'augmentation du trafic. Celui de Keelung est agrandi cinq fois et peut en 1940 accueillir 30 cargos de 10,000 tonnes (taille intermédiaire actuelle) sur 10 pontons d'amarrage, sans compter la capacité au mouillage dans la rade. Plus de 2500 allées et venues, et 3 millions de tonnes de marchandises, sont comptées annuellement. Le port de Kaohsiung possède une capacité similaire, et est relié à un terminal de chemin de fer au sortir du quartier de Yancheng. D'autres ports sont agrandis pour permettre leur visite par des navires à grand tirant d'eau, tels Magong aux Pescadores, et Hualien à l'est. Magong, utilisé

---

[112] Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 103.
[113] Voir chapitre précédent sur Taïwan.
[114] Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 176-180.
[115] Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII: Islanders under Crossfire* [台灣航空決戰：美日二次大戰中的第三者戰場], Maison d'édition Liaoyuan [燎原出版], 2020, pages 44-46.
[116] *Ibid*. 57.
[117] *Ibid*. 34-6.
[118] Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 178-179.
[119] Masaji, Inoue. "South Seas and Taiwan." *Taiwan Nichi-nichi Shinpō*, May 28, Taishō 3, 1914. Translated by Huei-Ying Kuo, Primary Sources on Taiwanese History, 2021.
[120] Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, *op. cit*. 180.
[121] Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII, op. cit.* 41.

pour sa profondeur naturelle par la flotte impériale, a révélé sa vulnérabilité aux typhons et son manque d'équipement anti-incendie. Le magasin de munitions du célèbre croiseur *Matsushima*, construit à la Seyne-sur-mer, y explose en avril 1908, emportant avec lui 200 marins.[122] Malgré sa localisation stratégique, Magong souffre du développement des ports de Taïwan et périclite.

Le développement de l'aviation constitue une révolution aux conséquences considérables pour Taïwan. La vitesse du progrès technique permet, en moins de trente ans, aux avions d'emporter hommes, matériels et armements sur des milliers de kilomètres en moins de 24 heures, renforce encore le rôle de pivot géostratégique de Taïwan en mettant la Chine comme l'Asie du Sud-Est à la portée de l'île. Les Japonais sont les premiers à percevoir ce potentiel et à le rentabiliser. Les premiers appareils de l'armée de terre sont basés à Taïwan en 1917 et le premier aérodrome de l'île, à usage mixte civil-militaire, est fini en novembre 1920 dans le comté de Kaohsiung.[123] En 1936, le plus grand aérodrome de l'île (Songshan, Taipei) est terminé, et sert au transport des hauts fonctionnaires, hommes d'affaires, du courrier et des médicaments vers le Japon.[124] Avant d'en faire l'usage contre la Chine, c'est, entre autres, par l'arme aérienne que les Japonais réprimeront la dernière grande révolte aborigène de Wushe (1930), les appareils permettant de survoler les villages adverses en montagne et d'y déverser explosifs et gaz de combat.[125] Ainsi se termina enfin la conquête de la chaîne de montagnes centrale de Taïwan initiée par feu Shen Baozhen durant les dernières décennies de gouvernement Qing sur l'île (ch. précédent).

Mais du fait de la rivalité persistante entre l'armée de terre et la marine, peu désireuses de voir se créer une troisième arme indépendante, chacune crée et organise ses propres unités d'aviation. Il en résultera une multitude de modèles aux spécifications et aux missions différentes, des appareils de chasse et de bombardement très armés mais à courte portée pour l'armée de terre, et généralement bien plus légers mais aussi très endurants pour la marine. Les aviateurs japonais souffriront pendant la guerre de ce mélange et de cette extrême spécialisation. Naturellement, la marine perçoit également tout le potentiel de Taïwan pour réaliser le vieux rêve d'expansion maritime de ses officiers, basant à Magong son premier porte-avion (*Hosho*), qui vivra bientôt nombre d'engagements sur la côte sud-est de la Chine du Zhejiang au Guangdong. Dans les années 1930, la marine supervise aussi la construction du port militaire de Zuoying (Kaohsiung, actuelle principale base navale de Taïwan), et de terminaux d'hydravions tout autour de l'île.[126]

Taïwan est ainsi prête à servir son rôle de *« marchepied vers les terres du sud »* de Tokyo.[127]

---

[122] *Ibid*. 52-56
[123] *Ibid*. 59.
[124] *Ibid*. 48.
[125] Une mise en scène de cet emploi de l'aviation est visible dans le film taïwanais de *Warriors of the Rainbow: Seediq Bale* (2011).
[126] Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII, op. cit.* 60-64.
[127] Yanaihara,'Teikoku shugi ka no Taiwan'. Cité par Goto, "Japan's Southward Advance and Colonial Taiwan", *art. cit.* 18. TFA.

Le pivot aéronaval de Tokyo (1937-1942)

La colonisation japonaise de Taïwan est davantage étudiée sous l'angle des études coloniales que géostratégiques. Plusieurs travaux certes dépassent ce cadre d'analyse en analysant la place de l'île dans la guerre menée par le Japon dans le Pacifique et en Chine.[128] Mais ils demeurent le plus souvent anthropologiques en examinant le parcours des engagés taïwanais dans l'armée impériale, les réseaux taïwanais en Asie, et les conséquences de la colonisation sur la formation d'un sentiment identitaire national, sans interroger les ressorts stratégiques de ces évènements. Or, il nous semble impossible de bien comprendre la situation géopolitique post-1945, souvent invoquée comme l'origine stratégique du *« problème taïwanais »*, sans se référer à l'utilisation par les Japonais de l'île au début du 20ème siècle pour favoriser leurs intérêts expansionnistes…

La place de Taïwan dans les buts de guerre japonais ainsi que les bombardements de la Chine et des Philippines par l'aviation japonaise basée sur l'île demeurent absents de l'historiographie occidentale. Elle démontre pourtant à la Chine comme aux États-Unis l'importance aéronavale d'une île commandant aux accès maritimes et aériens à la fois de la Chine, du Japon et de l'Asie du Sud-Est, justifiant la neutralisation de son potentiel combattant par une série d'assez violents bombardements suivis d'un blocus très ferme ayant valeur d'intéressants précédents. Signe que tout cela pourrait être important, il y a corrélation temporelle entre le rôle joué par Taïwan dans l'offensive japonaise, et la fin de l'indifférence chinoise quant à son futur politique… Chiang Kai-shek faisant valoir son intérêt pour l'île après les bombardements de la Chine depuis l'île.

Ce manque de réflexion stratégique sur la colonisation japonaise est ainsi regrettable, tant il est évident que le rôle de Taïwan dans la stratégie militaire de Tokyo jusque 1945 rend hommage au vieux théorème de Shi Lang : l'île, occupée par une puissance rivale de la Chine, devait tôt ou tard se transformer en problème majeur pour la sécurité maritime chinoise. Ces faits sont pourtant souvent invoqués dans les littératures stratégiques chinoises, taïwanaises et japonaises. Leurs auteurs, s'ils parlent souvent de points de vue opposés, s'entendent sur un point essentiel : l'aspect pivot de Taïwan du point de vue stratégique fut magnifié par les militaires japonais.

Un aérodrome et un port contre la Chine

Le Japon occupait *de facto* la Mandchourie depuis 1931, avec la création de l'État fantoche de Mandchoukouo (滿洲國). C'est alors le règne du dernier empereur Puyi, héritier impérial Qing fini jardinier de la municipalité de Pékin, si bien mis en scène par Bernardo Bertolucci. L'armée nippone, alors forte de son objectif de faire du nord-est de l'Asie l'arrière-cour économique et militaire du Japon, exige en 1937 *« l'indépendance »* de la Mongolie intérieure et du Hebei. C'est donc la guerre contre la Chine, que l'armée japonaise croit pouvoir remporter rapidement et limiter au nord du pays. Mais les circonstances en décident vite autrement.[129]

---

[128] Goto Kenichi, "Japan's Southward Advance and Colonial Taiwan", *European Journal of East Asian Studies, Vol. 3,* No. 1, 2004, pp. 15-44. Et Seiji Shirane, *Imperial Gateway, Taiwan and Japan's Expansion in South China and Southeast Asia*, 1895-1945, Cornel University Press, 2022.

[129] Chiang Kai-shek, persuadé de l'impossibilité pour la Chine de gagner une guerre contre Tokyo, avait longtemps maintenu une posture conciliante. Il avait fermé les yeux sur la prise de la Mandchourie en 1931. Mais sous la

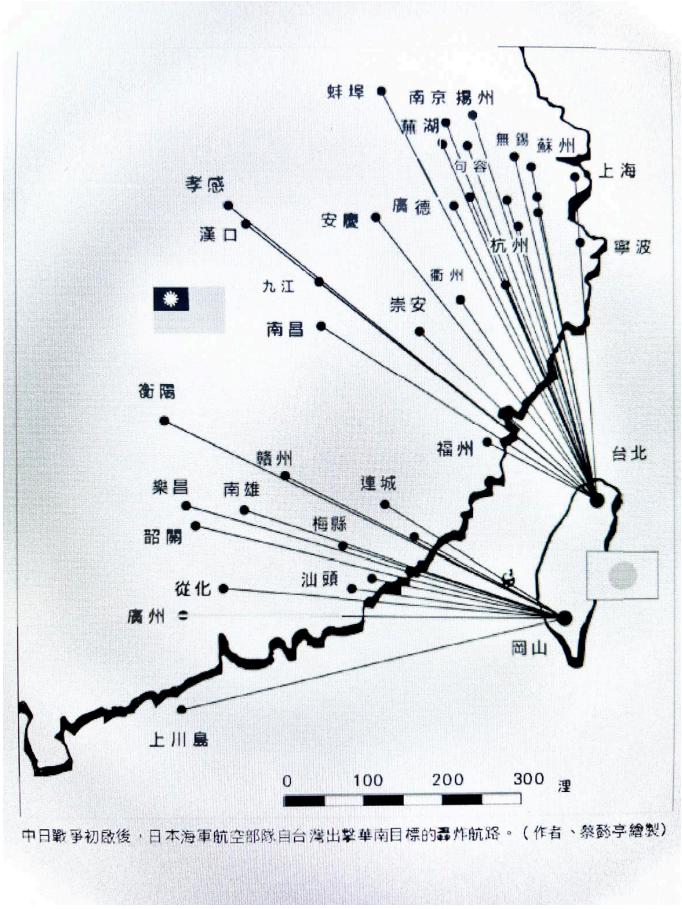


Figure 33 Les sites chinois sont attaqués depuis Taïwan par l'armée de l'air nippone au départ de la seconde guerre sino-japonaise, sur un rayon d'environ 800km. De telles cartes aident à comprendre la nervosité chinoise quant au rôle stratégique de Taïwan dans la guerre moderne. Source.[130]

Rapidement, alors que la guerre dépasse le nord-est de la Chine, Taïwan et la marine nippone deviennent indispensables à Tokyo pour frapper les arrières des armées chinoises et mettre en danger ses côtes sud-est.[131] Dès l'attaque du pont Marco Polo le 7 juillet 1937, des avions ont décollé de Taipei pour attaquer Hangzhou (Zhejiang) à 600 kilomètres au nord. L'aviation soutient aussi les forces terrestres engagées dans la bataille de Shanghai (août-novembre 1937) par une campagne de bombardements contre les aérodromes et les nœuds logistiques (arsenaux, usines, gares, ponts et voies ferroviaires) de Chine du Sud. Plus de 30 objectifs sont attaqués durant 215 sorties. La plupart des opérations sont conduites de nuit par crainte de la DCA, et leur précision est donc faible. Cependant, en complément des porte-avions japonais *Hosho* et *Ryujo*, les appareils basés à Taïwan apportent ainsi un soutien constant aux unités terrestres. Surtout, elles tiennent à l'écart l'aviation chinoise. Quand l'armée débarque le 2 novembre dans

pression des passions nationalistes antijaponaises, devant l'incessante agression de Tokyo, et à la faveur du rapprochement esquissé avec les communistes de Mao Zedong suite à l'incident de Xian (1936), il décida de faire face. Voir Lloyd E. Eastman, "Nationalist China during the Sino-Japanese War 1937-1945", dans Denis Twitchett & John Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 13 Republican China 1912—1949, Part 2*, Cambridge University Press, 1986, pp. 547-608 (547-552).

[130] Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII, op. cit.* 88.

[131] Tu Cheng-yu [杜正宇], « Les raids aériens sur Taiwan pendant la 2nd Guerre mondiale 1938-1945 [論二戰時期的臺灣大空襲 1938-1945]", *Revue de l'Academia Historica* (Taipei) [國史館館刊], Vol. 51, 2017, pp. 59-95.

la baie de Hangzhou au sud-est de Shanghai pour contourner les forces nationalistes, elle est couverte par 140 sorties opérées depuis Songshan (Taipei).[132] Entretemps, la marine prend le 3 septembre les îles Pratas, situées entre Taïwan (240 miles nautiques de Kaohsiung), la Chine et l'Asie du Sud-Est, et gardant les approches des détroits de Taïwan, de Luçon et de Hong-Kong. En plus d'une station de désalinisation, météo et de communication/surveillance, une piste d'atterrissage et un quai sont construits tandis que le lagon sert d'abri d'hydravion.[133]

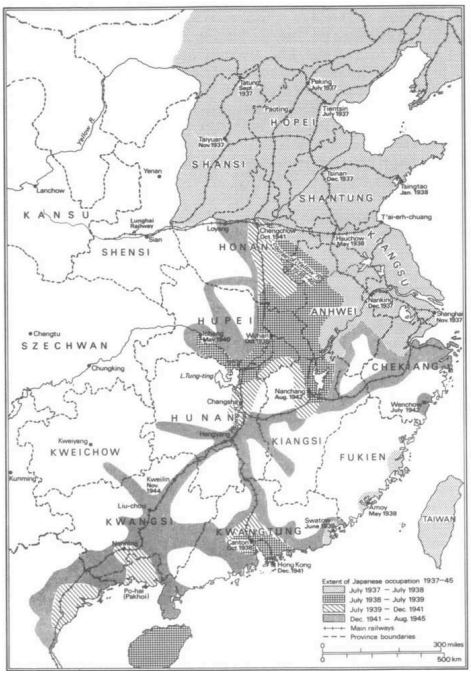


Figure 34 L'occupation de la Chine par les forces japonaises, 1937-45. Source.[134]

Avec l'occupation de Pékin (29 juillet 1937), de Shanghai et Nankin (novembre), Chiang Kai-Shek, en bon lecteur des traités stratégiques chinois classiques[135], fait retirer son gouvernement et son armée vers l'intérieur des terres. Wuhan devient leur retraite, avant sa prise en octobre 1938 et le déplacement final vers l'imprenable Chongqing, loin au fond des vallées brumeuses du Sichuan. La prise de Shanghai a accru les appétits des Japonais mais leurs buts de guerre sont imprécis, et l'épuisement se fait sentir.[136] Tokyo est surpris, le gouvernement chinois ne s'effondre pas, résiste et reçoit la sympathie des grandes puissance mondiales. C'est la guerre d'usure,[137] et Chongqing reste approvisionnée via ses frontières sud : Hong-Kong, Indochine, Birmanie. C'est intolérable pour les Japonais enlisés qui veulent lui couper les vivres en fermant

[132] Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII, op. cit.* 81.
[133] *Ibid*. 87
[134] Eastman, "Nationalist China during the Sino-Japanese War 1937-1945", dans Twitchett, Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 13*, *op. cit*. 549.
[135] Voir les chapitres dédiés à la jeunesse du généralissime dans : Brian Crozier, *The Man Who Lost China: The First Full Biography of Chiang Kai-shek*, Charles Scribner's Sons, 1976.
[136] Eastman, "Nationalist China during the Sino-Japanese War 1937-1945", dans Twitchett, Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 13*, *op. cit*. 553-4.
[137] Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 230.

les ports de Canton, Shantou (Guangdong), Xiamen (Fujian) et de Hainan…[138] À l'été 1938, l'armée de terre donne son accord à la marine pour une offensive contre la Chine méridionale.

À partir de 1937 et jusqu'au moins 1942-3, à la faveur de la supériorité aéronavale du Japon, le détroit de Taïwan demeure patrouillé par les avions et vaisseaux japonais basés sur l'île et aux Pescadores. Tokyo est ainsi parvenue à étouffer les ports chinois, sauf Hong-Kong, colonie britannique et donc port neutre. De là, les trains chargés de vivres et de munitions roulent à toute allure en direction du Canton et du nord-ouest. Les escadrilles japonaises basées sur porte-avions et à Taïwan sont chargées de couper cette artère vitale, mitraillant et bombardant voies et locomotives. Elles couvrent ensuite une série de débarquements, à Xiamen (Fujian) en mai 1938 puis en baie de Daya en octobre et d'autres (Shantou, Fuzhou). La prise de Canton signifie l'encerclement final de Hong-Kong, au grand dam de Chiang Kai-Shek.[139] Le blocus des côtes chinoises devenait réalité.



Figure 35 Une carte japonaise d'époque indique la position des Spratly, permettant de fermer en tandem avec Taïwan et Hainan l'accès au sud de la Chine. Sachant que l'est de la Chine était aussi clôturé par les Ryükyü et la Corée, c'était alors tout le littoral chinois qui était encerclé par le Japon. Source.[140]

Taïwan comme tremplin vers le sud

Tokyo s'attaque ensuite à la mer de Chine méridionale. La prise par Paris des Spratly en 1933 avait occasionné une dispute territoriale avec Tokyo, estimant que le guano, le phosphate et les ressources halieutiques de ces îles ont d'abord été exploitées par des marins partis de Taïwan

[138] Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 104.
[139] Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII, op. cit.* 90-93.
[140] Naikaku Jōhōbu, "Shin Nanguntō," Shashin Shūhō, no. 85. Octobre 1939. Reproduite dans Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 134.

dans les années 1910.[141] Jusque 1938, Français et Japonais y érigent des infrastructures minières, des stations de ravitaillement et météorologiques. Mais en 1939, la marine nipponne annexe les Spratly et annonce en mars leur placement sous la juridiction de la municipalité de Takao (Kaohsiung). Paris, Londres et Washington vitupèrent, voyant l'intérêt de Tokyo à transformer ces îles en pistes d'aviation et menacer Indochine et sud de la Chine.[142] Mais la guerre menaçant en Europe, rien ne se passe. Tokyo s'empresse de les fortifier, construisant dépôts de carburant, quais pour navires et hydravions, et station radio.[143] Hainan est prise en février 1939 après un débarquement rapidement exécuté de 10 000 hommes.[144] Le gouvernorat de Taipei participe à y développer les infrastructures de transports aériens, ferroviaires et portuaires.[145] Il reste certes pour isoler vraiment les Chinois à couper le reste des routes terrestres passant de la péninsule indochinoise et de la Birmanie au Guangxi et Yunnan. Mais colonisés par les Français et les Anglais, ces territoires représentent pour l'heure de trop ambitieux morceaux pour les Japonais.

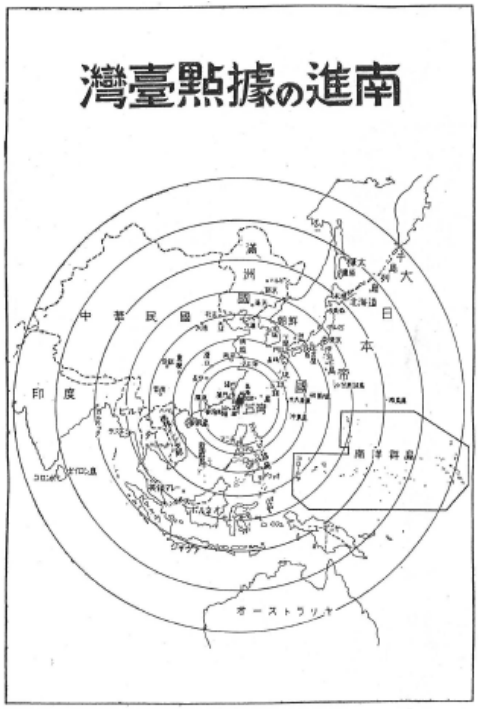


Figure 36 *Taiwan: le point de départ pour l'expansion vers le sud*. Carte japonaise de 1939. Source.[146]

Pour la marine et le gouvernorat à Taipei, l'enlisement en Chine et l'attaque allemande en Europe présentent cependant une occasion de dorer leur blason. Ils surfent sur la fièvre asianiste du tout-Tokyo. Début 1940, le ministre des colonies, tout en reconnaissant l'irréalisme des buts japonais au nord, appelle déjà à *« s'appuyer sur les mers du sud pour obtenir les matériaux*

[141] Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 133.
[142] Chen Hsin-chih, "La réponse chinoise à l'occupation française des îles Spratly en 1933, *Guerres mondiales et conflits contemporains*, No. 199, 2001, pp. 5-24.
[143] Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII, op. cit.* 92.
[144] R.T. Phillips, "The Japanese Occupation of Hainan," *Modern Asian Studies*, Vol 14, no.1, 1980, pp. 93-109.
[145] Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 106.
[146] Taiwan Sōtokufu Rinji Jōhōbu, "Nanshin no kyoten Taiwan," Buhō, no. 63 (June 1939). Carte reproduite par Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 136.

nécessaires à la réalisation du nouvel ordre ».[147] Il est suivi à l'été du ministre des Affaires étrangères Hachirō Arita, vantant les liens *« géographiques, historiques, raciaux et économiques »* entre peuples d'Asie de l'Est et du Sud-Est ainsi que leur *« destinée, pour leur bien commun et prospérité »,* de s'unir *« en une sphère unique »* guidée par le *« Japon, en tant que force stabilisatrice »* régionale.[148] L'outrageuse Sphère de coprospérité de la Grande Asie orientale, croisade impérialiste et darwiniste visant à faire de l'Asie-pacifique un lac japonais, est née.[149] La marine et les gouverneurs de Taïwan ne peuvent alors rêver d'un meilleur projet : industrialisation de l'Empire (incluant l'archipel japonais, la Corée et Taïwan) nourrie par les matières premières et les marchés d'un espace vital courant de l'Asie du Sud-Est à la Nouvelle Zélande. Les peuples conquis y bénéficieraient de la protection du Japon...[150] L'implantation est aussi brutale qu'échevelée et mènera Tokyo à sa perte. Le général Ishiwara Kanji (1889-1949), et les têtes les plus échauffées de l'armée, n'avaient-elles pas prédit que le Japon devrait pour y parvenir, vaincre Grande-Bretagne et États-Unis après avoir contré l'URSS ?[151]

Alors que l'Europe de l'Ouest s'écroule, l'armée et la marine japonaises s'accordent pour l'usage de la force. La mission des terriens, embourbés en Chine, doit être défensive. Quant aux marins, ils doivent concrétiser les ambitions de Tokyo vers le sud : *« l'armée pour les terres, la marine pour les mers »*.[152] Kobayashi, le gouverneur de Taïwan, exulte : *« Les mers du Sud jouxtant Taiwan regorgent de denrées manquantes au Japon, et constituent un marché pour ses produits et entreprises. Le rôle de Taiwan en tant que base pour l'expansion de l'Empire vers le sud-est évident »*.[153] Il déclare en mai le temps venu de *« prendre au sérieux l'excellente localisation de Taïwan »*,[154] ce qui se concrétise lorsque Tokyo accorde en août à l'île le rôle de base logistique principale de sa prochaine offensive vers le sud.[155] Le premier ministre Fumimaro estime en juin 1941 que le succès de l'opération dépendra du bon usage de la *« position de Taïwan* (…) *en tant que base avancée de l'Empire »*.[156] Une avalanche de critiques reproche alors à Tokyo et au ministère des Affaires étrangères d'avoir trop longtemps, par déférence aux Occidentaux, manqué de zèle, cantonné Taïwan à un rôle d'exportateur de matières premières, et réalisé trop tard son potentiel stratégique.[157]

Mais libéré des obligations du traité de Washington en 1934, Tokyo a les coudées franches pour développer les industries de Taïwan critiques à l'effort guerrier. En 1940, la *Japan Aluminum*

---

[147] James B. Crowley, 'A New Asian Order' (1974), 282. Cité par Beasley, *Japanese Imperialism*, *op. cit.* 225.
[148] Cité par *Ibid*. 226
[149] *Ibid*. 235-250.
[150] *Ibid*. 255. Et Sven Saaler, J. Victor Koschmann (Eds), *Pan-Asianism in Modern Japanese History - Colonialism, Regionalism and Borders*, Rootledge, 2006, pages 12-13.
[151] Pour approfondir: Bruno Birolli, *Ishiwara - L'homme qui déclencha la guerre*, Armand Colin, 2012.
[152] Beasley, *Japanese Imperialism, 1894-1945*, *op. cit.* 226.
[153] Kobayashi Seizö, 'Jihen ka no Taiwan to nanshi nan'yö' (Taiwan under the incident and South China and the South Seas), Nanshi nan'yö (South China and the South Seas), January 1939, p. 5. Cité par Goto, "Japan's Southward Advance and Colonial Taiwan", *art. cit.* 31
[154] Osaka Mainichi Shinbunsha, *Nanpo no shoraisei: Taiwan to Ran'in o kataru*, (Osaka: Osaka Mainichi Shinbunsha, 1940), 198–99. Cité par Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 130. TFA.
[155] Goto, "Japan's Southward Advance", *art. cit.* 32. Et Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 141.
[156] Böei-chö Senshi Shitsu, Rikugun gun senbi (The Army's Preparation for War). Document cité par Goto, "Japan's Southward Advance and Colonial Taiwan", *art. cit.* 33
[157] Voir Goto, "Japan's Southward Advance and Colonial Taiwan", *art. cit.* 34-5. L'auteur s'appuie sur des documents japonais d'époque tels que : Nishizawa Ki'ichi and Shiotani Iwazö (eds), 'Nanpö keizai-ken to Taiwan' (The southern region economic sphere and Taiwan) in Taiwan keizai nenpo showa 16 nen-ban (Annual Taiwanese Economic Report for 1941) (Tokyo: Kokusai Nihon Kyökai, 1941).

Company installe deux usines sur l'île.[158] En 1944, la part de l'industrie dans le PIB de l'île dépassera ainsi celui de l'agriculture.[159] Les ports sont agrandis. À celui de Kaohsiung, les Japonais planifient l'aménagement d'un quai de 12 km en creusant une lagune artificielle vers le sud, un projet seulement concrétisé plusieurs décennies plus tard…[160] On tente de faire de Taïwan un *porte-avion insubmersible* en multipliant et en agrandissant les aérodromes. Le progrès technique galope, les monoplans métalliques ont remplacé les biplans entoilés. Les appareils ont aussi grossi de plusieurs tonnes, et leur capacité d'emport avec. Ils nécessitent des pistes en dur et allongées. Hangars, *taxiways*, *dispersals*, et unités de DCA se multiplient à leurs abords. La doctrine d'emploi japonaise de l'arme aérienne recommande alors de faire décoller le maximum d'avions en même temps afin de maximiser leur rayon d'action, justifiant la multiplication des pistes d'envol (4 pour la seule base de Kaohsiung).[161] 30,000 mètres cubes de matériaux de terrassements au minimum sont nécessaires pour chacune. En prévision du futur rôle militaire de Taïwan, on priorise le renforcement des bases de Pingtung, Kaohsiung (Gangshan), Tainan et Taitung, d'ailleurs situées juste en face des Philippines sur les étroites bandes littorales tropicales au sud-ouest et sud-est de l'île.[162] Entretemps, Taïwan sert aussi à l'entraînement des pilotes japonais déployés en Chine et à la maintenance de leurs machines : elle prend ainsi son rôle de plaque tournante logistique pour l'aéronavale.[163]

L'île devient le centre de recherche et d'entraînement dédié aux futures opérations de combat en Asie du Sud-Est. La *Section de recherche militaire de Taïwan*, fondée au quartier général de Taipei sur ordre du chef d'état-major de l'armée de terre Tōjō Hideki (1884–1948) à noël 1940, est chargée de *« recherche, d'investigations et d'expérimentation »* pour le combat en milieu insulaire et tropical.[164] Mis à part Hainan et le Guangdong, les armées japonaises n'ont alors combattu que dans des milieux tempérés ou continentaux (Chine, Corée, Mandchourie). Or Taïwan fournit un terrain d'entraînement chaud et humide, les axes de recherche le reflètent : entretien de l'armement, approvisionnement en nourriture, hygiène, prévention des épidémies telles que la malaria.[165] Les travaux portent aussi sur la géographie militaire, en étudiant les meilleures méthodes de transport et de débarquements, qu'on testera ensuite en simulation en enfermant l'infanterie à fond de cale par 50 degrés... Les officiers de l'armée engagés sur les fronts philippins, birmans et malais se montrent satisfaits de ces travaux, dont un manuel, *Ne lisez que ça et la guerre peut être gagnée*, est largement distribué à la piétaille.[166] Taïwan s'offre également en terrain d'entraînement pour d'autres combattants, à l'instar de ces guérilleros indépendantistes birmans entraînés en montagne par les services spéciaux japonais… [167]

---

[158] United States Strategic Bombing Survey, *Effects of Strategic Bombing on Japan's War Economy* (Washington DC: Government Printing Office, 1946), 129. Document cité par Eric Setzekorn, "Target Taiwan: Bombing Japan's Model Colony", *U.S. Military History Review*, Volume 1, Number 1, 2014, pp. 25-43 (27).
[159] Setzekorn, "Target Taiwan: Bombing Japan's Model Colony", *art. cit.* 27.
[160] Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII, op. cit.* 52-56.
[161] Hung, Chih-wen [洪致文], « The Japanese Army and Navy Airfields in Taiwan during the World War II[二戰時期日本海陸軍在臺灣之飛行場] », Research in Taiwan Studies [臺灣學研究], No. 12, pp. 43-64.
[162] Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII, op. cit.* 64-71.
[163] *Ibid*. 93. Voir aussi Setzekorn, "Target Taiwan: Bombing Japan's Model Colony", *art. cit.* 27.
[164] Pour approfondir sur la question, consulter : Tseng Ling-yi [曾令毅], « Introduction aux documents sur l'histoire militaire de Taiwan : Archives du Département de recherche militaire de Taiwan [臺灣軍事史史料 介紹：臺灣軍研 究部檔案] », Academia Historica Research Newsletter [國史研究通訊], No. 13, pp. 118-135.
[165] Goto, "Japan's Southward Advance and Colonial Taiwan", *art. cit.* 32-33
[166] Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 141-142.
[167] Voir 2020 (CN) L'invasion japonaise de la Birmanie (1940-1942) et le rôle de Taiwan (harmoniser).

Vol pour Manille

La marche à la guerre est engagée. Tokyo, dont nous avons vu l'insistance à maintenir le blocus contre Chongqing, ne peut laisser libre la frontière entre l'Indochine française et la Chine. Le port de Haiphong était relié au Yunnan par Kunming et le chemin de fer. Or le gouvernement de Vichy de 1940 est une proie facile. L'arrêt des opérations ferroviaires, obtenu par ultimatum japonais en juillet n'empêche ni hommes ni marchandises (armes, essence…) de passer. Le gouverneur Georges Catroux, outragé par Tokyo, passe à la France libre le mois suivant. Mais son successeur signe, après un coup de force japonais en septembre, des accords permettant à Tokyo de stationner des troupes en Indochine. En juin 1941, 140,000 soldats japonais prennent la Cochinchine et occupent les aérodromes, prêts à frapper au sud. Le 26 juillet, Washington décrète un embargo sur les ventes d'or noir à Tokyo. Celle-ci important 80% de son pétrole des États-Unis, et ne disposant que de neuf mois de réserve, est placée devant un dilemme mortel : ou bien se soumettre et se retire humiliée du continent asiatique, ou bien se porter à l'attaque de l'Indonésie pour y saisir les puits de pétrole. Cette option, la fuite en avant, est retenue. Elle implique de frapper les Philippines, position américaine située au centre du dispositif japonais. On compte pour faire bonne mesure dissuader les Américains, que les officiers estiment gâtés par le matérialisme, de s'y opposer en coulant leur flotte à Pearl Harbor. La suite est connue.

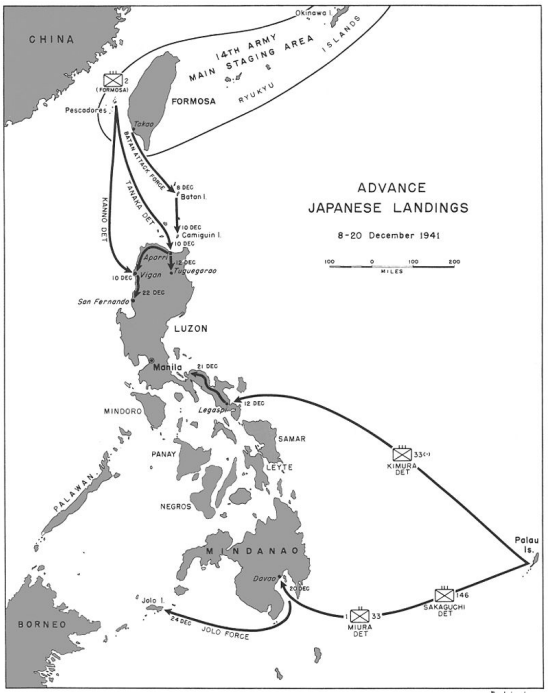


Figure 37 Les axes d'attaque japonais partant de Taïwan, en clair. Source.[168]

[168] The War in the Pacific - THE FALL OF THE PHILIPPINES *by Louis Morton.* 1953. CENTER OF MILITARY HISTORY UNITED STATES ARMY WASHINGTON, D.C, page 99.

En 1941, Taïwan sert donc de tremplin pour les forces japonaises s'apprêtant à frapper l'Asie du Sud-Est. Les militaires préparent deux axes : le premier partira des Pescadores à destination de la Malaisie britannique, le second de Taïwan vers les Philippines. Ces attaques s'inscrivent dans le cadre de la grande offensive japonaise contre Hong Kong, Guam, et l'île de Wake. L'objectif est de balayer les forces aériennes et navales américaines du Pacifique et de faire de chaque conquête un relais pour soutenir les avancées suivantes. Taïwan, du fait de sa proximité avec les Philippines et de ses infrastructures, constitue une zone de départ et de transit critique. Pour ce faire, la marine sur l'île aligne, début décembre 1941, 372 avions de combat.[169]

Au petit matin du 8 décembre, au lendemain de Pearl Harbor, les avions décollent des bases taïwanaises. Les calculs de la marine sont gagnant : les Philippines sont à portée du chasseur Mitsubishi A6M2 pourvu qu'il se ravitaille à Hengchun à la pointe sud de l'île avant de traverser le détroit de Luçon à haute altitude (où la résistance de l'air est moindre) pour économiser le carburant : cela lui donne 20 minutes d'autonomie au-dessus du théâtre d'opérations. Supérieur aux P-40E américains, il escorte les bombardiers Mitsubishi G3M et G4M. A Manille au même moment, on arme en panique des bombardiers lourds B-17D de l'*American Far East Air Force* (FEAF) pour attaquer Taïwan. Trop tard ! Malgré les radars, 53 *Zéros* partis de Kaohsiung les *strafent* et les détruisent au sol. Même tragédie aux aérodromes d'Iba et Clark, frappés par les *Zéros* partis de Tainan et de Yongkang. Neuf malheureux pilotes américains ayant à peine décollé sont abattus, tandis que les autres appareils sont détruits au sol. Les Japonais ne perdent que deux *Zéros* dans l'opération. Sans protection aérienne, les troupes américaines sont bientôt prises au piège par l'infanterie japonaise, qui débarque de 76 transports partis de Zuoying et de Magong.[170] Le reste des Philippines tombe le 8 mai 1942. Les bases aéronavales japonaises de Taïwan sont de fait cruciales pour l'obtention de ce succès stratégique, qui propulse les Japonais jusqu'aux portes de l'Australie avant d'être petit à petit repoussés à partir de l'année 1943. Les forces armées américaines, en s'approchant de nouveau des Philippines en 1944, se rappelleront de l'importance géostratégique de Taïwan et chercheront à neutraliser au plus vite son potentiel.

Volte-face chinoise sur Taïwan

La lecture des évènements par Chongqing est différente. Comprenant vite que Tokyo ne pourra gagner, l'entrée en guerre des États-Unis met du baume au cœur aux nationalistes. Dès 1942, ils se préoccupent avec une urgence surprenante du futur politique de Taïwan… Jusque-là, l'indifférence régnait. Chiang, à l'instar de feu Sun Yat-sen, n'a jamais abordé la question avant la guerre sino-japonaise. Quant à Mao, il fleurte en 1936 avec l'idée d'auto-détermination pour l'île.[171] Or voici qu'à l'entrée en guerre des États-Unis, une volte-face complète va s'opèrer.[172] Politiciens, diplomates, militaires et journalistes chinois, suivis des communistes, réclament

[169] Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII, op. cit.* 99.
[170] *Ibid.* 99-101.
[171] Voir Teng, *Taiwan's Imagined Geography*, *op. cit* ; Wachman, *Why Taiwan?*, *op. cit*. Et Phillips "Confronting Colonization and National Identity: The Nationalists and Taiwan, 1941-45" *Journal of Colonialism and Colonial History*, Vol. 2, No. 3, 2001 ; Frank S.T. Hsiao & Lawrence R. Sullivan, "The Chinese Communist Party and the Status of Taiwan, 1928-1943", *Pacific Affairs*, Vol. 52, No. 3, 1979, pp. 446-467 ; Leonard Gordon, "American Planning for Taiwan", *Pacific Historical Review*, Vol. 37, No. 2, 1968, pp. 201-228.
[172] Culminant avec les fameuses déclaration du Caire (1943) et de Postdam (1945) sur le statut de l'île. Le débat sur le statut de Taïwan continue et nous prenons soin ici de le contourner. Ce n'est pas notre sujet.

l'île ! Chongqing monte une intense campagne de propagande vantant les liens de sang entre Taïwanais et Chinois, dénonce l'aspect *inégal* (i.e. *illégitime*) du Traité de Shimonoseki de 1895, afin de réclamer un territoire perdu par un régime politique différent : l'Empire Qing disparu en 1911.[173] Mais une question demeure : pourquoi les Chinois, après un 50 ans d'indifférence, accordèrent-ils autant d'importance à Taïwan et réclament son *« retour »* ? Est-ce car, comme le suggère Gordon[174], l'occasion fait le larron et les Chinois entrevoient avec la défaite certaine de Tokyo, l'occasion de reprendre l'île? Mais alors, quel facteur influença cette résolution ?

Wachman estime que l'argument géostratégique pesa dans cette volte-face.[175] Il rapporte ainsi qu'en 1938, Chiang interprète la prise de Taïwan par Tokyo (1895) comme faisant partie d'un plan de longue haleine d'encercler et subjuguer la Chine. La même année, il commence en privé à prendre parti pour la récupération de Taïwan.[176] Or, si le rôle de l'île dans les plans de guerre japonais contre la Chine n'est pas abordé par l'auteur, nous trouvons ici que celui-ci corrobore fortement son hypothèse. Depuis l'incident de Xiamen en 1900, les marins et les gouverneurs à Taipei les plus belliqueux rêvent de s'étendre militairement au Fujian, Guangdong, Hainan et mer de Chine méridionale. À partir de 1937, c'est aussi de Taïwan que les bombardiers japonais décollent pour attaquer et faire le blocus aéronaval du continent. Le *timing* coïncide entre cet usage militaire de l'île et la volte-face chinoise sur son statut, tranchant nettement avec cinq décennies d'indifférence… La guerre a-t-elle pu rappeler à Chiang Kai-shek, un lecteur féru d'histoire militaire[177], les leçons des stratèges Qing de Shi Lang à Liu Mingchuan selon laquelle Taïwan, en mains adverses, se transformerait inévitablement en danger pour la Chine et ses côtes ? En tous cas, le rôle dévolu à Taïwan par les Japonais dans leur offensive contre la Chine venait de nouveau de faire la pleine démonstration de ce théorème. Le grand journal chinois *Ta Kung Pao* reprend une telle lecture en 1943 : *« Le retour de Taïwan est désormais à portée de main. Chacun devrait écouter les leçons de l'histoire pour planifier l'avenir* (…)*. Nous ferons de Taïwan et de l'île de Hainan les deux yeux perçants de la Chine maritime, qui veilleront toujours à la sécurité de la mère patrie et de l'ensemble de l'océan Pacifique »*.[178]

En tout état de cause, Chiang écrit dans *China's Destiny* (1943),

> *As regards national defense, if any region within [China's] geographical system is occupied by an alien nation, then the whole nation and state lose the natural bulwark that protects them.*

---

[173] Chen Zhongchun [陳忠純], "The Changing Discourse on the Taiwan Question after China's Declaration of War against Japan - A Study on the Ta-Kung-Pao Commentaries [中國正式對日宣戰後國人 涉台論述的演變 - 以大公報相關評論為中心]", *Taiwan Research Journal* [台灣研究集刊], Vol. 180, Vol. 2, 2022, pp. 71-90.

[174] Il écrit, *"China, until then, had no opportunity to regain control of Taiwan since cession of the island to Japan by the Treaty of Shimonoseki in 1895, but the involvement of the United States and Great Britain in the war in East Asia promptly stirred Chinese ambitions to regain it".* Voir Gordon, "American Planning for Taiwan", *art. cit*. 201.

[175] Il écrit: *"It is, hard to avoid the conclusion that Chiang's rationale for ensuring that Taiwan be returned to China's control was at least in part geostrategic."* Voir Wachman, *Why Taiwan? Geostrategic rationales for China's territorial integrity*, *op. cit*. 73-76.

[176] Liu Xiaoyuan, *A Partnership for Disorder: China, the United States, and their Policies for the Postwar Disposition of the Japanese Empire*, 1941–1945, Cambridge University Press, 1996, page 65. Document mobilisé par Wachman, *Why Taiwan? Geostrategic rationales for China's territorial integrity*, *op. cit*. 75.

[177] Voir les premiers chapitres de Crozier, *The Man Who Lost China, op. cit*.

[178] "Pour reprendre Taiwan et la construction d'une marine [光復台灣與建設海軍]", *Ta-Kung-Pao*, 7 décembre 1943. Document cité par Chen, "The Changing Discourse on the Taiwan Question, *art. cit*. 78.

There are no natural frontiers in the areas of the Yellow, Huai, Yangtze, and Han rivers where a strong defense line can be prepared.

Therefore, Formosa, the Pescadores*, Manchuria*, *Inner and Outer Mongolia,* Sinkiang, *and Tibet are each a fortress [or strategic area] essential for the nation's defense and security. The separation of any one of these regions from the rest of the country means the disruption of our national defenses.*

Formosa [Taiwan] *and the Pescadores* [Penghu islands] *were originally opened up and developed by the people of Han stock; and strategically situated in the southeast, they were for many ages China's bulwark against foreign invasion.*[179]

De telles perceptions, forcées à la fois par l'histoire militaire chinoise et l'usage de Taïwan par l'aéronavale japonaise, ont pu influencer Chiang lorsque l'occasion de sa prise se présenta.

Neutraliser la forteresse Taïwan (1942-1945)

Après la défaite du Japon à Midway en juin 1942, les États-Unis prennent l'ascendant dans les cieux et sur les flots du Pacifique. La flotte américaine se rapprochant, les Japonais à Taïwan passent d'une posture offensive à une posture défensive. Forte du souvenir de l'offensive partie de l'île de décembre 1941, l'armée américaine doit quant à elle réfléchir à comment neutraliser ce *« porte-avion insubmersible »* : faut-il l'envahir, et l'utiliser contre Tokyo en débarquant ensuite sur les côtes chinoises et en bombardant le Japon ? Ou faut-il plutôt la contourner tout en neutralisant son potentiel aéronaval ? Bien que la seconde option est finalement retenue, la question a été très débattue par l'État-major américain. Nous passons cette affaire en revue.

Ces évènements impliquent peu la Chine, car c'est ultimement de la défaite du Japon par les États-Unis dont il est question. Mais la façon dont l'armée nippone s'est servie de Taïwan dans les dernières années de la guerre pour dissuader un débarquement des Américains et freiner leur offensive aéronavale contre le Japon, reste très riche en enseignements. Taïwan y démontre à Washington, dont les opérations de 1944-5 débouchent sur une domination durable du Pacifique occidental, sa grande importance de pivot géostratégique. Autour de 1950, nombreux seront les stratèges américains à défendre l'inclusion de l'île dans le périmètre de sécurité régionale des États-Unis. Analyser le plan de défense japonais nous permet également d'illustrer l'importance permanente de Taïwan pour la défense des approches maritimes japonaises, et de souligner un important précédent historique de défense asymétrique et de blocus de l'île.

[179] Chiang, *China's Destiny,* op. cit. 20-21. La première phrase non citée par Alan Wachman, est pourtant aussi importante pour la démonstration.

War recon over Formosa

Pour planifier la suite, Washington se met d'abord en recherche de renseignements sur l'île, ses ports, ses aérodromes, ses routes ainsi que ses industries. Ses connaissances, fournies jusqu'à Pearl Harbor par les diplomates du consulat avant leur internement, restent parcellaires.[180]

On ordonne en septembre 1942 aux unités de reconnaissance de la 14ème *Air Force* du célèbre général Chennault, notamment basée à Hengyang (Hunan) en Chine, d'effectuer de dangereuses reconnaissances à travers l'île. Leurs machines sont de rapides Lockheed F-5 *Lightning* à long rayon d'action, embarquant du matériel photographique de pointe – c'est d'ailleurs dans un de ces appareils que Saint Exupéry trouvera la mort au large de Marseille deux ans plus tard… Quant aux militaires japonais, inquiets depuis mars du rythme de la construction d'aérodromes américains en Chine, ils installent des radars à Penghu et sur Taïwan portant à 260 kilomètres, mais ces derniers surchauffent vite et sont aveugles sous un plancher de 800 mètres. De plus, dirigés vers l'ouest, ils ne peuvent pivoter sur plus de 130°. Pour les éviter, les F-5 opèrent donc un détour par le nord-est au Zhejiang, avant de foncer plein sud au ras des vagues. Ils traversent ensuite Taïwan du nord au sud effectuer leur besogne. Les F-5 sont plus rapides d'au moins 60 nœuds (100km/h) que les chasseurs japonais en alerte les plus réactifs pour les prendre en chasse, compliquant largement leur interception.[181] Ils ramènent alors une foule d'informations intéressantes pour les services de renseignement américain (*Office of Strategic Services*, OSS).



Figure 38 Un cargo, filmé par un bombardier américain, explose dans le port de Magong. Source.[182]

[180] Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII, op. cit.* 128.
[181] *Ibid*. 122-4.
[182] Setzekorn, "Target Taiwan: Bombing Japan's Model Colony", *art. cit.* 42.

On recourt à des techniques d'espionnage plus classiques. L'*Unité de recherche sur Formose* créée à l'université Columbia en 1943 fait ainsi distribuer des questionnaires aux prisonniers de guerre taïwanais sur des sujets aussi divers que la profondeur et la hauteur des digues, barrages et étangs, l'état des structures routières, des ponts, de l'eau potable, des plages et des marées, et même matériaux de construction des bunkers…[183] L'OSS et les services chinois infiltrent sur l'île des agents originaires du Fujian et du Guangdong parlant minnan et hakka. Certains se font passer pour des hommes d'affaires, habile manière de retourner le projet de Tokyo d'intégrer les deux rives du détroit. À Taipei et Zuoying (port militaire de Kaohsiung), ces agents installent une série de stations d'écoutes clandestines pour décrypter les communications japonaises. Ils s'intéressent de près aux mouvements dans les ports, et à la météo taïwanaise en pillant cartes et prévisions japonaises, utiles pour bombarder l'île depuis les cieux.[184]

Les cargos japonais au départ de Chine et d'Asie du Sud-Est sont alors particulièrement visés par les Américains pour perturber les lignes de vie maritimes de Tokyo (nourriture, pétrole, caoutchouc…). Mais le détroit de Taïwan, est peu profond et miné, le rendant mal aisé pour la guerre sous-marine tandis que la marine japonaise reste dominante dans la région. De plus, pour limiter les risques, les cargos préfèrent longer les côtes… Mais la piraterie de jadis ayant cédé la place à l'aviation, ce sont des bombardiers B-25 *Mitchell* basés au Guangxi qui se chargent de leur interception, lancées au signal des espions plantés à Taïwan. Dans ces guet-apens aériens, un premier avion surprend et canonne le navire ciblé pour le désarmer, avant que son ailier ne le bombarde ou le torpille pour le couler. Les villes à Taïwan sont aussi pour la première fois bombardées, Hsinchu dès novembre 1943, Kaohsiung en janvier 1944 (en y frappant l'usine d'aluminium vue précédemment).[185] L'histoire indique ici que le souci d'espionnage affronté à notre époque par le gouvernement de Taipei peut avoir de très funestes conséquences.

Un grand débat américain

Entretemps, par sa stratégie de *Island Hopping*, la *Navy* a regagné le terrain perdu, laissant même derrière elle un chapelet de bases japonaises (telles que Truk et Rabaul). Mais les grandes îles et archipels de Pacifique occidental, situés chacun à portée de vol de Chine et du Japon (Ryükyü, Taïwan, Philippines : la fameuse première chaîne d'îles dont il sera question dans le prochain chapitre) ne peuvent alors être ignorés.[186] Pour forcer Tokyo à la capitulation tout en préservant leurs forces au maximum, les Américains décident d'étrangler l'archipel par un blocus et des bombardements. Prendre des bases aériennes avancées en Chine et à Taïwan serait nécessaire à leur mise en œuvre.[187] Or l'armée américaine estime en avril 1943 que Taïwan représentait *« l'objectif le plus important »* pour la réalisation de ces missions.[188] Le Pentagone

[183] Zhang Youjing [張佑菁], Zhu Baihong [朱栢鴻], "Discussion sur la faisabilité des opérations de défense de Taïwan pendant la Seconde Guerre mondiale [以二戰時期堤路計畫美日攻防探討國土防衛作戰可行性]", *Revue semi-annuelle du génie* [陸軍工兵半年刊], No. 158, page 3.
[184] Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII, op. cit.* 128-9.
[185] *Ibid*. 130.
[186] Setzekorn, "Target Taiwan: Bombing Japan's Model Colony", *art. cit.* 25.
[187] Gordon, "American Planning for Taiwan", *art. cit*. 220.
[188] *Ibid*. 204.

réfléchit alors à contourner une attaque de Luçon, plus lointaine de Tokyo, en prenant d'abord Taïwan. Un grand débat stratégique s'ensuivra entre plusieurs généraux américains rivaux.

Le Pentagone monte à l'automne 1943 un plan d'invasion, l'*Operation Causeway.* La position de Taïwan, située à la fois proche du Japon et de la Chine, est idéale. Sa prise permettrait de couper les lignes de vie maritimes et aériennes du Japon et d'isoler les unités japonaises en Asie du Sud-Est. Ce débarquement serait suivi à J+40 d'un second à Xiamen afin de faire la jonction avec les armées chinoises. Le blocus de la Chine serait mis en échec, et le pont aérien organisé par-dessus l'Himalaya (le *Hump*) s'achèverait. Les infrastructures portuaires de Taïwan et de Penghu seraient critiques à la *Navy* pour contrôler les mers de Chine, et les terrains d'aviations du nord de l'île permettaient l'accueil de bombardiers B-29 *Superfortress*, et leur décollage avec une charge utile plus lourde.[189] L'opération est discutée par Roosevelt et son conseiller Harry Hopkins en novembre 1943, juste avant la rencontre avec Chiang Kai-shek au Caire.[190] Pour Robert Ross Smith, *« L'île possédait tellement d'avantages et sa situation stratégique était si importante que la plupart des décideurs à Washington pensaient que les Alliés devraient s'en emparer quelles que soient leurs autres opérations dans le Pacifique occidental ».*[191] *Causeway* fournit ainsi la base des réflexions stratégiques américaines d'après-guerre concernant l'intérêt stratégique de Taïwan, estime Tu Cheng-yu de l'Institut d'histoire de l'Academia Sinica.[192]

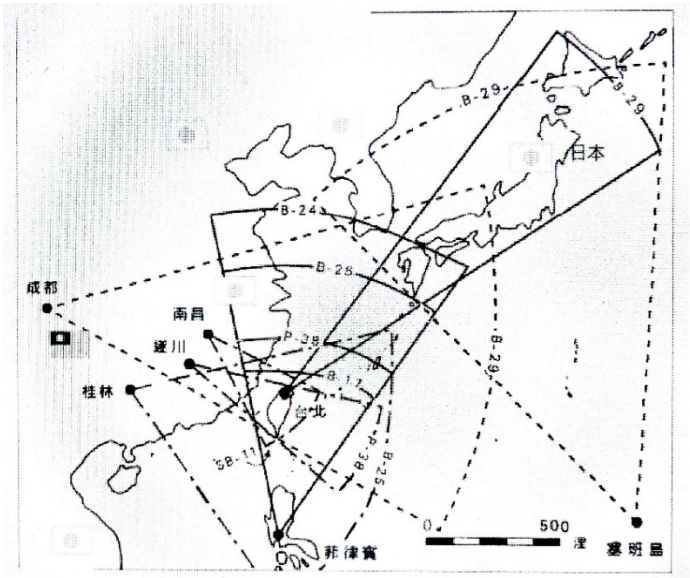


Figure 39 Rayon d'action des avions américains P-38, B-25, B-24 et B-29, aux départs de Chine, Taïwan, Philippines, et îles Mariannes. Tokyo ne pouvait être touchée que des B-29 basés à Taïwan ou aux Mariannes. L'emplacement central de l'île dans toute guerre aérienne en Asie de l'Est est ici remarquable, bien que les Américains aient choisi alors de ne pas l'exploiter. Source.[193]

[189] Smith, Robert Ross, *Luzon versus Formosa*, Center of Military History, U.S. Army, 1960, page 463. Et Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII, op. cit.* 139-145.
[190] Gordon, "American Planning for Taiwan", *art. cit*. 211.
[191] Smith, *Luzon versus Formosa, op. cit.* 463. TFA.
[192] Tu Cheng-yu [杜正宇], "US Invasion of Taiwan in the Pacific War: the Planning Process and Dramatic Cancellation [太平洋戰爭下美軍攻臺之計畫與轉折]", *Journal de l'Academia Historica* (Taipei) [國史館館刊] No. 55, 2018, pp. 51-82 (54-55).
[193] Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII, op. cit.* 123.

La 10ème armée américaine, opérant dans la zone commandée par l'amiral Chester Nimitz est créée dans cette perspective. On estime alors le nombre de troupes devant débarquer à 410 000 hommes (majorité *Army*), et de 150 000 hommes à Xiamen (majorité *Marine Corps*) couverts par une flotte d'environ un millier de navires et 2000 avions. Ils doivent débarquer au sud de Taïwan (comtés de Kaohsiung et de Pingtung – comme en 1867) ainsi que sur l'île de Penghu. Prendre les ports de Kaohsiung (Zuoying, après la suppression des batteries d'artillerie de Xiao Liuqiu au large de Donggang) et de Magong, est perçu comme prioritaire. La troupe doit ensuite prendre les aérodromes puis se porter vers le nord. On estime en 1944 qu'elle n'y affrontera pas moins de 82 000 soldats japonais couverts par 668 avions basés sur l'île plus 700 basés en Chine et Okinawa. Pour sécuriser la tête de pont, prendre le contrôle des cieux, et ralentir les renforts japonais, *USAAF* et *Navy* prévoient de bombarder routes, ponts ferroviaires et fortifications. On s'attend à ce que les Japonais jettent tout dans cette bataille conditionnant l'avenir de leurs forces en Chine, en Asie du Sud-Est, et l'accès du Japon aux bombardiers alliés, et donc à un niveau de destruction à la hauteur : 7000 à 12,000 tués et 28,000 à 41,000 blessés parmi les Américains dans les 60 jours suivant le débarquement, l'anéantissement de 120 000 militaires japonais et le décès d'un million de civils. Ce plan visant à *« étrangler les Japs par les airs, la mer, et sous la mer »* est poussé par le *Chief of Naval Operations* Ernest J. King, qui convainc l'amiral Nimitz de sa désirabilité.[194] On fixe la date au 15 février 1945.[195]

Chiang Kai-shek pour sa part, voit tout de suite les bénéfices pour la défense navale chinoise – fin du blocus et prise probable de Taïwan – et inonde Washington de rapports mensongers sur l'accueil favorable que rencontrerait plus tard une administration chinoise de l'île. En même temps, d'autres documents indiquent déjà à Washington qu'*« une large part de la population de Formose »* serait *« désireuse d'établir un État indépendant ou, à tout le moins, de préserver son autonomie »*.[196] Voilà qui s'annonce autant signe des temps que prémonitoire…

Mais pour plusieurs raisons, *Causeway* stagne avant d'être abandonnée début 1945. Elle trouve d'abord un adversaire de taille en la personnalité du général Douglas MacArthur, au même moment chargé du futur débarquement au sud des Philippines. Marqué par le désir de reprendre l'entièreté de l'archipel d'où il avait été chassé par les Japonais en avril 1942, il avait promis de revenir et considérait que le prestige des États-Unis (ou le sien) dans le pays ne se relèverait pas s'il manquait à sa parole. Il est scandalisé en juin 1944 lorsque il apprend que la reconquête de Luçon, la grande île du nord des Philippines, pourrait être retardée au profit de celle de Taïwan. D'autre part, et suivi par nombre d'amiraux de la marine, il considère fastidieuse une prise de Formose. L'île est bien défendue et distante des centres logistiques américains, alors qu'il faudrait des bases aériennes terrestres pour couvrir une invasion. La priorité devrait donc pour lui au contraire être accordée à Luçon, où les Américains seraient politiquement reçus en libérateurs, et qui permettrait également de couper à Tokyo l'accès à l'Asie du Sud-Est.[197]

La donne militaire change aussi. En septembre 1944, Tokyo lance en Chine une offensive avec succès, l'opération *Ichigo*, forçant les Chinois et l'*Air Force* chargée de couvrir l'invasion de

[194] Cité par Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII, op. cit.* 141. TFA.
[195] Tu, "US Invasion of Taiwan in the Pacific War: the Planning Process and Dramatic Cancellation [太平洋戰爭下美軍攻臺之計畫與轉折]", *art. cit.* 64-68. Et Zhong, *Formosa Air Battle in WWII, op. cit.* 139-145.
[196] DS, Gauss, Chungking, to Sec. of State, Desp. 3029, Oct. 1, 1944 (800). Document cité par Gordon, "American Planning for Taiwan", *art. cit*. 219.
[197] Smith, *Luzon versus Formosa, op. cit.* 461-477.

Taïwan à reculer vers l'intérieur des terres. *Ichigo* implique donc l'impossibilité d'un second débarquement au Fujian pour faire la jonction avec ces dernières. Washington commence à désespérer de la corruption et de l'incompétence des nationalistes et range le théâtre chinois au second plan de ses préoccupations. Marshall adhère en septembre à la position de MacArthur, estimant après le bain de sang de Saipan de juin – où plus d'un millier de Japonais civils et militaires se jettent des falaises plutôt que d'être capturés – que les pertes américaines seraient terribles à Taïwan. Ce serait d'autant plus le cas que l'*Army* ne pourra compter sur aucun soutien chinois et que les ports du sud de l'île (Kaohsiung, Anping-Tainan) sont moins profonds et plus exposés aux typhons que ceux des Philippines (Manille, Subic Bay). Surtout, Tokyo se trouve désormais à portée des B-29 basés à Saipan et Tinian... Nimitz, puis King fin septembre, acceptent la priorisation de l'invasion de Luçon sur Taïwan. C'est Iwo Jima et Okinawa qui à la fin de l'année sont enfin choisies pour y baser les escortes des B-29.[198] L'affaire est pliée.

L'incoulable porte-avion du Japon

Taïwan, cependant, garde un important potentiel combattant, renforcé par les Japonais tout au long de la guerre.[199] Soixante-sept bases aériennes, terrains d'aviation sommaires de délestage, et bases d'hydravions ont été construits sur l'île et Penghu. Cette concentration rare au monde, en *« toile d'araignée »*[200], lui confère comme *porte-avion insubmersible* la possibilité de mener une *guérilla* aérienne contre l'adversaire américain maître des mers et des cieux. Les terrains d'aviation sont résilients : les riverains, les étudiants, et les prisonniers de guerre sont mobilisés le *weekend* pour y travailler. La réparation des pistes après une série de raids américains peut être aussi vite ordonnée qu'exécutée, permettant le décollage rapide d'appareils intacts puisque camouflés sous les arbres ou cachés dans de fausses bâtisses. Ces terrains sont utiles pour gêner les opérations de la *Navy* en mer des Philippines et contre Okinawa,[201] notamment via l'usage des *kamikazes* – missions suicides annonçant l'ère des missiles antinavires. Pour faire leur plein, on recourt à un biocarburant alternatif à base d'alcool de sucre produit localement et facilement : le butanol.[202] S'adaptant à la supériorité adverse sur terre et mer, les Japonais retiennent les leçons de Saipan par la pose de 10 000 mines marines et de filets à travers les approches de l'île (canal sous-marin de Penghu, accès à Keelung, Kaohsiung, Tainan, Hengchun…)[203] En juillet 1944, le gouverneur Hasegawa décide enfin la construction de forteresses souterraines proches des sites de débarquement (Kaohsiung, Magong, Yilan, Hualien, Taitung, Hengchun et Fangliao) équipées d'artillerie de tous les types (du canon-mitrailleur de 25mm à la pièce de 280). L'armée

[198] Gordon, "American Planning for Taiwan", *art. cit*. 220-225. Et Setzekorn, "Target Taiwan: Bombing Japan's Model Colony", *art. cit.* 30-32. Et Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII, op. cit.* 141-145. Et Zhang, Zhu, "Discussion sur la faisabilité des opérations de défense de Taïwan pendant la Seconde Guerre mondiale [以二戰時期堤路計畫美日攻防探討國土防衛作戰可行性]", *art. cit.* 7-9. Et Tu, "US Invasion of Taiwan in the Pacific War [太平洋戰爭下美軍攻臺之計畫與轉折]", *art. cit.* 68-75.

[199] Le GIS de l'Academia Sinica à Taipei réunit l'ensemble des fortifications militaires de Taïwan construites par les Japonais pendant la guerre : https://data.depositar.io/dataset/rd15-05010.

[200] Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII, op. cit.* 68.

[201] *Ibid*. 64-71.

[202] Pour un aperçu plus détaillé du plan de défense japonais. Voir, *Ibid*. 145-157

[203] Sur la guerre des mines japonaises, voir *Ibid*. 145-155. Une intéressante carte de la disposition des mines est disponible en page 148.

déploie la troupe, organise une défense en profondeur en préparant la réserve et les civils à la guérilla, et prévoit également de détruire la majorité des ponts, routes, chemins de fer et tunnels.

Cette stratégie de déni d'accès avant la lettre, contre un adversaire dominant sur mer et cieux, est aujourd'hui étudiée par les stratèges taïwanais, car le plan japonais fournit un précédent de guerre asymétrique utile pour s'adapter à la menace actuelle de l'APL. Regrettant l'attachement de Taipei à des modèles périmés de la guerre froide, conçus lorsque Taipei avait encore le luxe de dominer qualitativement l'armée chinoise, ces stratèges remarquent que plusieurs aspects du plan de défense japonais reflètent fidèlement l'actuelle stratégie asymétrique *Overall Defense Concept* prônée par l'ex-chef d'état-major Li Hsi-ming : (1) létalité maximale et recherche de bataille décisive sur la bande littorale (les eaux côtières, les plages et ports), (2) épuisement de l'adversaire dans la profondeur et résilience des forces (guérilla, logique de forteresse à la place de la manœuvre, mobilisation civile), (3) accent sur la préservation du feu aérien et balistique.[204]

L'amiral, dans l'ouvrage *Taiwan de Shengsuan* (2022), ne revient pas sur le précédent japonais et il est difficile de dire s'il y puisa son inspiration. L'*asymétrie* fut longtemps rejetée par une hiérarchie militaire taïwanaise connue pour son formalisme et conservatisme, sur l'autel d'une sauvegarde chimérique de la supériorité aéronavale dans le détroit contre l'APL. L'asymétrie revient pourtant aujourd'hui sur la pointe des pieds, encouragée par le pouvoir politique à Taipei et Washington… Bien qu'on ne puisse certes pas transposer directement le plan de défense japonais à aujourd'hui, l'histoire ne montre-t-elle pas en effet qu'une stratégie de déni d'accès en *« porc-épic »* de ce type avait participé à dissuader Washington de débarquer en 1945, et à l'île de subir de très graves destructions ? Et plus loin encore, tirer parti de la géographie de Taïwan pour défaire un envahisseur très supérieur n'avait-il pas réussi à Liu Mingchuan contre Courbet en 1885, et faillit faire échouer Zheng Chenggong devant Fort Zeelandia en 1661 ?

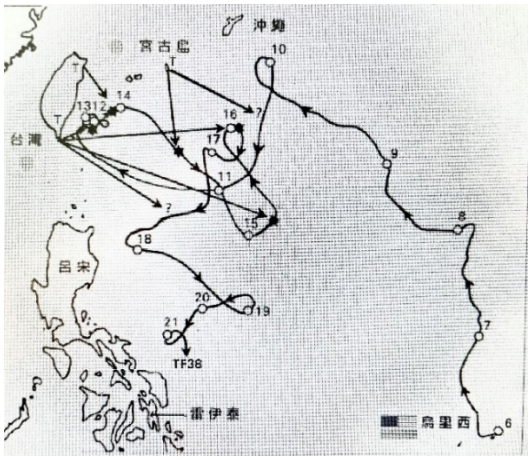


Figure 40 La trajectoire de la TF-38 américaine en octobre 1944 en amont de la bataille de Leyte, et les contre-attaques aériennes menées par les Japonais depuis Taïwan. Source.[205]

[204] Zhang, Zhu, "Discussion sur la faisabilité des opérations de défense de Taïwan pendant la Seconde Guerre mondiale [以二戰時期堤路計畫美日攻防探討國土防衛作戰可行性]", *art. cit.* 7-9. Et Wang Huaiqing [王懷慶], "Observation et réflexion sur les opérations de défense de l'île principale de Taiwan au cours des époques passées (1624～1945) [對臺灣本島歷代防衛作戰的觀察與省思(1624～1945)]", *Bimensuel académique de l'armée de terre* [陸軍學術雙月刊], No. 577, 2021, pp. 49-68.

[205] *Ibid*. 178. Et Setzekorn, "Target Taiwan: Bombing Japan's Model Colony", *art. cit.* 32-34.

Les Américains, pour couvrir leurs opérations aux Philippines et à Okinawa, optent donc pour des bombardements et un blocus de l'île. La *Task Force* (TF) 38, en amont du débarquement à Leyte et après une attaque des Ryükyü, soumet Taïwan en octobre 1944 à une vague d'attaques aériennes depuis la mer des Philippines, ciblant aérodromes, industries, et nœuds ferroviaires. Le ciblage des usines sucrières et de production de butanol démontre l'objectif des Américains : affaiblir le potentiel aérien de l'île. Si les F-6F *Hellcat* embarqués s'y montrent supérieurs aux chasseurs nippons, la TF-38 perd 64 pilotes sur les journées du 12 et 13 octobre, notamment à cause de la *flak*. Quant à la contre-attaque japonaise, elle est repoussée mais au prix entre autres d'une mise hors de combat temporaire du porte-avion *USS Franklin* touché par un kamikaze. Les Américains répètent l'expérience en janvier 1945 pour couvrir la reconquête de Luçon. Les Japonais, qui perdent des centaines d'avions, pâtissent surtout de l'inexpérience de leurs pilotes, de la fragilité et obsolescence de leurs appareils, et d'un manque de coordination (radars, C2). Mais les raids partis de Taïwan enragent MacArthur contre la *Navy*, incapable de venir à bout des aérodromes de l'île.[206] Comme l'estime l'historien militaire américain Eric Setzekorn, *« la neutralisation à long terme de Taiwan par porte-avion était impossible. (…) Le grand nombre d'aérodromes, la dispersion et le camouflage des avions japonais, ainsi que les solides défenses anti-aériennes limitaient également l'efficacité des sorties de la TF-38 »*. Voilà qui est sûrement médité aujourd'hui autant par les stratèges chinois que par les défenseurs taïwanais.

Les Japonais, sans aide extérieure, ne peuvent alors contester la maîtrise du ciel aux Américains. À partir de janvier 1945, c'est l'*USAAF* (*5th Air force*) et non plus la *Navy* qui bombarde avec force Taïwan. En amont et pendant la prise d'Iwo Jima (février) puis Okinawa (avril-mai 1945), les Américains veulent contenir et neutraliser l'île. Durant cette assez courte phase, les B-24 *Liberator* désormais basés aux Philippines écrasent les ports, les stocks de pétrole, les nœuds de communication, les usines de butanol (réduisant la production de ¾) ainsi que les centrales électriques de l'île. Si les villes sont des cibles secondaires, elles sont cependant aussi frappées lorsque la couverture nuage empêche les frappes ciblées sur les objectifs militaires. On largue des bandelettes métalliques pour aveugler les radars, telles que ceux de Shoushan (surplombant Kaohsiung). On se souvient du bombardement de Taipei le 31 mai 1945, mais ce sont les villes portuaires du sud comme Kaohsiung et Tainan, davantage ensoleillées, qui payent le plus lourd tribut. Il n'y a bientôt plus ni eau courante ni téléphone. Avec plus de 300 000 sans abris, la maladie fait des ravages, et la production industrielle de Taïwan tombe à 10% de ses capacités.

L'*USAAF* envoie aussi des avions plus légers (A-20, A-26, B-25) sans escorte, spécialistes de la frappe à basse altitude et par surprise, équipés de bombes à parachutes (*parafrags*) retardant l'explosion et permettant à l'avion de s'éloigner sans recevoir d'éclats. Ces derniers font aussi en meutes le blocus de l'île comme on l'a vu plus haut, coupant totalement les exports vers le Japon dès février. Tokyo perd là tout accès à l'Asie du Sud-Est, le rêve fou de la marine et des maîtres de Taipei. Sans ravitaillement de Kaohsiung, les garnisons japonaises en mer de Chine méridionale sont ravagées par la disette et par les maladies. Quant aux ports de Keelung et de Kaohsiung, ils sont en août 1945 dévastés, remplis d'épaves et balayés par les vagues.[207]

[206] Tu, « Les raids aériens sur Taiwan pendant la 2nd Guerre mondiale 1938-1945 [論二戰時期的臺灣大空襲 1938-1945]", *art. cit.* 59-95. Et Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII, op. cit.* 167-188.

[207] *Ibid*. 37-43. Sur la campagne de bombardement, voir Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII, op. cit.* 219-238.

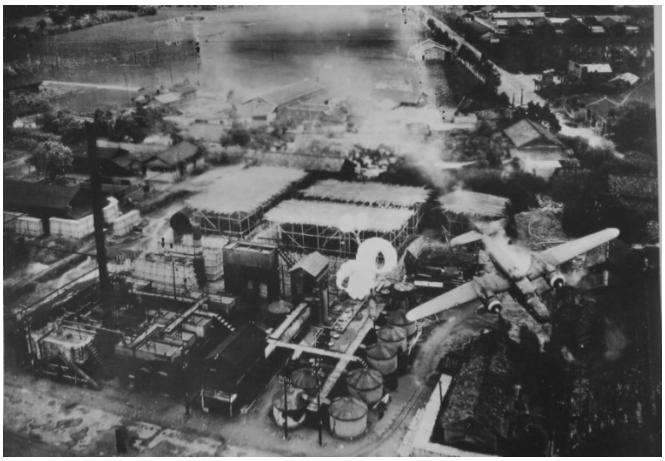


Figure 41 Un B-25 larguant des parafrags sur une usine de butanol, touché par la *flak*. Taiwan, 1945. Source.[208]

Si Taïwan perd son caractère de pivot maritime pour le Japon, les raids échouent à mettre fin aux opérations aériennes japonaises contre la flotte américaine au large d'Okinawa et du Japon. Les *kamikazes*, missiles balistiques ou munitions rôdeuses *pilotés* avant l'heure, font bon usage des pistes d'aviation taïwanaises camouflées et vite réparées. Le faible indice d'octane du butanol – leur carburant – brime la performance des moteurs mais c'est peu important pour ces voyages sans retour. Des avions-suicides fusée MXY-7 *Ohka* sont ainsi lancés de l'île, lâchés par avion-porteur à portée de leurs cibles avant de planer et d'allumer leur moteur pour passer à travers le tir antiaérien serré.[209] Les dégâts causés par les *kamikazes* sont considérables, et l'inefficacité des bombardements de l'*USAAF* excède la *Navy*, l'amiral Halsey fulminant, *« les usines de sucre ne peuvent amocher notre flotte ! Pourquoi nom de dieu ne détruisent-ils pas leurs avions ? »*.[210] La menace des attaques suicide perdure jusqu'à la fin de la guerre, malgré les bombardements et le survol permanent de Taïwan par des chasseurs en *Combat Air Patrol* (CAP).[211] En tout, la débauche de moyens de ce *containment* américain de l'île ne parvient pas à neutraliser de façon conclusive le *porte-avion insubmersible* taïwanais. Ayant dissuadé un débarquement, et même si isolé et attaqué du ciel, le défenseur tient en respect son adversaire.

…

Alors que les Américains dominent fin 1945 le Pacifique occidental, ce sont les soldats de Chiang Kai-shek qui reçoivent la reddition des forces japonaises à Taïwan. Si leur présence sur l'île n'aurait jamais été envisageable sans la défaite de Tokyo par les forces anglo-américaines et une série de marchandages politiques avec ces dernières, la corruption du KMT le condamne bientôt à être chassé du continent par les communistes. Depuis son bastion insulaire, à la fois protégé et brimé par l'*U.S. Navy*, la menace que Chiang fait peser sur le contrôle par les forces de Mao du littoral et des accès maritimes de la Chine, impliquera pour Pékin un *retour au même*, la puissance américaine chapeautant les défenses taïwanaises à la place des forces de Tokyo.

---

[208] Setzekorn, "Target Taiwan: Bombing Japan's Model Colony", *art. cit.* 37.
[209] Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII, op. cit.* 197-204.
[210] William F. Halsey, *Admiral Halsey's Story*, 253. Cité par Setzekorn, "Target Taiwan: Bombing Japan's Model Colony", *art. cit.* 39. TFA.
[211] Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII, op. cit.* 204.

Chapitre 8 : Xinjiang, la barrière continentale enlevée par Moscou (1911-1949)

En tant que base stratégique au cœur du Heartland *asiatique,* [le Xinjiang] *ne peut contribuer à la paix et à la sécurité en Asie et ailleurs* (...) *que s'il reste sous la juridiction complète de la République de Chine.*[212]

Chiang Kai-shek, 1958

Problème interne, menace externe : Yang Zengxin et son sanctuaire (1911-1928)

Les armées de Zuo Zongtang avaient en 1877 repris le Xinjiang, c'est de coutume, fortes de nombreux membres des sociétés secrètes. Anti-Qing, xénophobes, proto-nationalistes, trempant dans le trafic d'opium, les sbires de la Gelao-hui (哥老會) ourdissent des années durant contre Pékin, et s'associent bientôt aux bourrasques révolutionnaires qui secouent le pays au début du 20ème siècle. C'est d'un mouvement largement chinois han dont il s'agit, qui ne donne guère voix au chapitre aux peuples des périphéries conquises jadis par les Qing. Sun Yat-sen, père de la République, s'exclame, *« Nous avons perdu notre patrie. Sur le globe nous sommes le quart de la population, et pourtant, nous restons les esclaves d'une poignée de Mandchous ! »*.[213]

Au Xinjiang, les républicains cherchent pourtant à fédérer autour d'eux les élites musulmanes. Leur propagande anti-Qing met les campagnes de reconquête du Xinjiang et ses destructions par les armées de Zuo Zongtang sur le dos de l'empire mandchou.[214] Mais en semblant dénoncer ces bains de sang et l'impérialisme Qing, les nationalistes chinois éludent trop rapidement le fait que toutes ces campagnes ont été menées au nom de la conservation d'une colonie-frontière critique à la sécurité de toute la Chine : sérieuse question à laquelle ils seront vite confrontés !

Malgré la promesse d'autodétermination de Sun, très vite ignorée, les révolutionnaires parlent le langage national chinois, sans jamais questionner le transfert du Xinjiang sous le contrôle de la République. De telles contradictions menacent jusqu'aujourd'hui l'héritage par la Chine de cette ancienne colonie militaire Qing, terre aussi étrangère que stratégique. Sa contestation par les populations musulmanes autochtones sera vite repérée par l'empire russe voisin et mise au service de ses propres intérêts. C'est l'illustration même de l'aphorisme chinois faisant le lien entre *« problème internes »* et *« menace externe »* : *neiyou waihuan* (內憂外患).

Malgré quelques combats sanglants entre factions révolutionnaires et pro-Qing au Xinjiang, la République est reconnue dès 1912 à Urumqi, sans occasionner comme au Tibet ou en Mongolie de séparation des destins de la Chine. En Mongolie dite *extérieure*, les princes se sentent déliés à la chute de l'empire Qing du serment de loyauté fait à Kangxi plusieurs siècles plus tôt (ch.

[212] Chiang Kai-shek, *Soviet Russia in China: A Summing up at Seventy,* Harrap & Co, 1958, page 100. Cité par Michael Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia – A History*, Routledge, 2011, page 38.
[213] Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 224.
[214] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 166.

précédents) et se retrouvent vite sous la férule de Saint Pétersbourg. Quant au Tibet, l'Amban est exécuté et une indépendance *de fait* y perdure des décennies : des armes japonaises transitant par la Mongolie y veilleront tandis que les intérêts de Londres et de Calcutta s'affirment.[215]

Mais en 1911, aucune force musulmane n'est assez puissante pour contester le contrôle chinois des immensités du Turkestan et leur transfert à la République. Tout bas pourtant, les courants nationalistes modernes soufflent chez ses élites.[216] L'influence du courant djadidiste, originaire du Tatarstan mais bientôt en vogue dans toute l'Asie centrale, où il sert de cri de ralliement contre les Russes, n'y est pas étrangère. Ce sont ces derniers, usant d'habiles manœuvres, qui sauront tourner à leur profit l'émergence d'un projet national turcique dans la première moitié du 20ème siècle, et sa contestation de la domination chinoise au Turkestan. Dès 1912, le consul général russe confie à son homologue britannique à Kashgar Sir George Macartney la substance des intérêts de la Russie au Xinjiang : pas d'annexion, mais la formation d'un *« État tampon malléable, à la fois autonome de la Chine et trop faible pour résister à l'exploitation russe ».*[217]

Son avertissement, on va le voir tout le long de ce chapitre, a valeur de prédiction.

La seigneurie patriote

Homme du Yunnan, et fonctionnaire rompu à la culture musulmane ayant servi au Gansu et Ningxia, Yang Zengxin (楊增新) dépose en 1911 l'ancien gouverneur Qing et prend sa place, en accord avec le Président Yuan Shi-kai (袁世凱).[218] Il impose vite son style : pour liquider les factions qui menacent la stabilité de son pouvoir, il disperse les chefs à des postes administratifs éparpillés au Xinjiang avant de les éliminer les uns après les autres.[219] Lorsqu'en 1916 Yuan restaure brièvement la monarchie, à laquelle Yang est favorable, il est alerté par un espion d'un complot pro-républicain à son encontre. Pour endormir la méfiance des conspirateurs, il fait exécuter le malheureux avant de convier les premiers à s'installer dans ses quartiers. Lors d'un diner mondain, il leur fait trancher la tête, et finit son plat.[220] Nombres de militants de la Gelao-hui, révolutionnaires, et autonomistes musulmans revendicatifs, partagent leur sort. Yang est un despote dont la première priorité demeure de garantir son règne personnel sur la province.[221]

Sa domination inaugure trois décennies de séparation *de facto*, non *de jure*, entre les destinées du Xinjiang et celles de la Chine. Cette séparation devait perdurer plus longtemps au Xinjiang que dans d'autres provinces en raison de l'éloignement géographique et de l'influence russe sur le territoire. Pour l'heure, les émissaires du pouvoir central à Pékin chargés de lui demander des comptes sont éliminés discrètement ou poliment éconduits. Il dit, *« si je suis capable de garder cette portion du pays et que le gouvernement central en maintient une autre, n'est-ce pas pour*

---

[215] Parshotam Mehra, "The Mongol-Tibetan Treaty of January 11, 1914", *Journal of Asian History*, Vol. 3, No. 1, 1969, pp. 1-22.
[216] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 168.
[217] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia, op. cit, 31*. TFA.
[218] Et qui au même moment écarte déjà Sun Yat-sen, véritable père des idéaux de la révolution chinoise, que Yuan détricota. Voir Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 52.
[219] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 169.
[220] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 52. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 182.
[221] Pour une intéressante étude sur Yang : Du Silong [杜思龍], "The Addendum and Research of Yang Zengxin's Collected Works [楊增新文集補遺與研究]", *Mémoire de master à l'Université du Xinjiang*, 2021.

le mieux ? »[222] Corruption et népotisme caractérisent sa gouvernance, l'administration étant contrôlée par sa famille ou via des liens matrimoniaux.[223] Les banques de Tianjin et de Manille sont remplies des richesses de Yang et de ses protégés.[224] En cela, il n'est qu'un seigneur de guerre parmi d'autres, du nom de ces hommes forts tenant chacun une province, formant une constellation de satrapies féodales dans le cadre d'une Chine divisée et livrée à l'anarchie depuis *« l'émiettement provincial »* après la chute en 1916 de la monarchie de Yuan Shi-kai.[225]

Le Xinjiang reste dans ce contexte un territoire excentré, à majorité musulmane, et convoité par la Russie. Ce contexte va marquer la politique de Yang et l'obliger à faire preuve de finesse. Despote mais patriote, Yang n'entend pas remettre en cause l'appartenance du Xinjiang à la Chine. Il déclare dès 1912 lorsqu'il reçut le titre de gouverneur : *« Depuis les dynasties Han et Tang, en temps de paix et de puissance, les peuples frontaliers se sont montrés obéissants à la Chine. Mais lorsque la Chine était faible et confuse, ils se révoltaient. Nous sommes aujourd'hui menacés par la Mongolie extérieure et de puissantes nations étrangères. Et nous ne pourrons récupérer le Xinjiang si nous le perdons »*.[226] Yang va jongler entre les priorités : sauver son pouvoir impliquant de maintenir la stabilité du Xinjiang et de le prémunir des desseins étrangers.

Versé dans la morale confucéenne et le style du mandarin, il évite donc de heurter la majorité musulmane par l'imposition d'un agenda de sinisation abrupte de la région comme l'avaient suggéré Wei Yuan ou Zuo Zongtang. En s'inscrivant dans la continuité des vieilles politiques coloniales Qing, il ne touche pas non plus à la position des Begs, les officiels musulmans qui fournissent le contrôle administratif le plus au contact de la population, se contentant de les faire superviser via des fonctionnaires chinois loyaux.[227] Il écrit en 1925,

> *Il est regrettable que la soi-disant égalité des cinq races au sein de la famille chinoise* [le concept de Sun : Hans, Mandchous, Mongols, Musulmans et Tibétains] *ne se soit jamais traduite en réalité*. [...] *Il sera impossible aux responsables chinois de contrôler les Musulmans de façon permanente sans bonne gouvernance.* [Par ce biais,] *nous démontrerons que l'administration indirecte des Chinois est supérieure à l'autonomie des Musulmans.* ***À défaut, il sera difficile d'éviter les conflits internes et de repousser les agressions extérieures*** [mise en gras de l'auteur].[228]

Voilà un conseil rarement écouté mais promis à un bel avenir.

Un excellent tacticien

Pour acheter la paix sociale et garantir l'autosuffisance, Yang fait améliorer l'irrigation, abolit la corvée, réduit les taux d'intérêts, s'attaque aux usuriers. Certes l'inflation reste rampante et la corruption systématique… Pour prévenir les troubles communautaires, il réactive les vieilles

---

[222] Justin M. Jacobs, *Xinjiang and the Modern Chinese State,* University of Washington Press, 2016, page. 7. TFA.
[223] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 53.
[224] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 180-184. Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 58.
[225] Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 226.
[226] A *Survey of Sinkiang,* edited by the Provincial Government, 1938, p. 111. Document cité par Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 60. TFA.
[227] *Ibid*. 54.
[228] Tel que cité par *Ibid*. 55-56. TFA.

(mais efficaces) politiques Qing de séparation entre populations et de jouer sur leurs divisions. Ici il manipule les conservateurs musulmans contre les réformateurs djadidistes ; là, il fait distribuer des armes aux Kazakhs contre les Mongols qu'il soupçonne de vouloir s'allier à la Mongolie indépendante. En réaliste, cela ne l'empêche pas de soutenir d'autres Mongols, ceux-là qui gardent à Ili la frontière soviétique, contrôlant ainsi les accès occidentaux au bassin du Tarim depuis la Dzoungarie, et couvrant le nord et le sud du Xinjiang.[229]

Yang perçoit néanmoins le danger qu'occasionnerait une contagion au Xinjiang des passions nationalistes et réformistes qui émergent dans le monde musulman. La révolution d'octobre et ses idéaux faisaient déjà des émules parmi la population turcique de la région et ses intellectuels. Dans les années 1920 et le Congrès de Tachkent, Moscou avait rétabli l'antique dénomination « ouïgoure », avant de l'appliquer à des populations de culture musulmane et turcique mais aux allégeances politiques jusqu'alors fluides. Nouveauté des années 1920, cette nouvelle identité collective liée à l'idéologie anti-impérialiste léniniste et célébrant la résistance historique des Ouïgours à la Chine, constitue une menace pour Yang.[230] En renforçant les liens entre les 800 000 à 900 000 Ouïgours d'URSS et leurs cousins du Xinjiang, Moscou étrenne une politique de double-jeu qui fera date : professer son attachement à la souveraineté chinoise sur le Xinjiang tout en fournissant une base arrière aux divers mouvements nationaux de la région.[231]

C'est aussi un retour de l'histoire, la Russie tsariste ayant déjà servi de refuge aux opposants à Pékin depuis la conquête du Turkestan par Qianlong au 18ème siècle, des Dzoungars aux Dounganes vaincus.[232] Aussi Yang Zengxin fait-il tous les efforts pour interdire l'accès de ces idées fort dangereuses à la fois pour la souveraineté chinoise au Xinjiang et son propre règne, en isolant au maximum la région à la fois de la Russie, et de la nouvelle Asie centrale soviétique. Il tente ainsi de maintenir les masses dans l'ignorance : pas de voies ferrées, pas de télégraphe sauf pour lui-même, pas de journaux en langue turcique, restrictions sur l'éducation musulmane et l'emploi de professeurs étrangers.[233] On distingue ici un effort pour *« protéger la sinité du Xinjiang contre les menaces externes »,* notamment d'Union Soviétique et d'Asie centrale.[234] Cette politique d'éloignement culturel du Xinjiang de ses voisins se verra jusqu'aujourd'hui.

Yang n'ignore pas les leçons de l'histoire, et sait son fief convoité par les Russes. La Mongolie voisine, autrefois liée à l'Empire Qing, vient de passer sous son influence. Pour conjurer cette menace, il fait ses preuves de tacticien par une politique *« prudente mais non hostile »* auprès d'eux.[235] Dès 1912, il a une première fois fort à faire avec deux intrusions militaires tsariste au Xinjiang, l'une à Ili en avril et l'autre à Kashgar en juin, hauts lieux du commerce transfrontalier, profitant du chaos révolutionnaire en Chine. Comme lors de la révolte des Boxers en 1900, l'ambassadeur russe à Pékin Vasily Krupensky use du prétexte de l'instabilité et d'attaques sur les commerçants russes. Si l'affaire se règle par la diplomatie, un câble du gouverneur russe du

[229] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 55.
[230] Sean Roberts, *The War on the Uyghurs, China's Internal Campaign Against a Muslim Minority*, Princeton University Press, 2020, page 34. TFA.
[231] C'est tout le propos de l'excellent ouvrage de Jamil Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang - Stalin and the National Movement in Eastern Turkistan*, Lexington Books, 2021. Et de Andrew D. W. Forbes*, Warlords and Muslims in Chinese Central Asia,* Cambridge University Press, 1986.
[232] Voir partie 2 et 3 de la thèse.
[233] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 53.
[234] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia, op. cit,* 29. TFA.
[235] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 61. TFA.

Turkestan à Saint-Pétersbourg résume l'ambiance : *« La zone frontalière d'Ili doit être annexée à la Russie, à la fois en vertu de son importance stratégique et de son statut économique »*.[236]

Yang sera mis au défi de la guerre civile russe, lorsqu'en 1920 30 à 40,000 réfugiés et soldats russes blancs[237] passent la frontière et s'installent à Ili (Tacheng). Leurs généraux, Annenkov et Bakich, projettent de se servir de la région comme base arrière pour contre-attaquer l'Armée Rouge, tandis que leurs troupes se comportent en terrain conquis.[238] Cela n'arrange guère Yang, qui ne veut pas d'extension de la guerre au Xinjiang. Il n'a pas assez de troupes pour fermer la frontière, aussi disperse-t-il ces soldats russes dans plusieurs localités de la province avant de les désarmer. En même temps, il est généreux avec les réfugiés, leur trouvant travail et aides financières, et arrangeant même le retour d'autres en échange de l'amnistie par les rouges.[239] Annenkov sera plus tard arrêté et remis aux Soviets, qui l'exécuteront séance tenante. Après des négociations, Yang consent à laisser entrer en 1921 l'Armée Rouge le temps d'en finir avec les forces de Bakich, qui tentent de rallier les princes mongols de la région en les encourageant à prendre leur indépendance. Passant en Mongolie, il est finalement capturé et aussi passé par les armes.[240] Une fois sa mission accomplie, l'Armée Rouge se retire du Xinjiang en vertu à l'accord passé avec Yang, et Moscou en profite pour accélérer la soviétisation de la Mongolie.

Ces manœuvres permettent à Yang de neutraliser une menace militaire, tout en s'épargnant l'hostilité du nouveau voisin soviétique. Le commerce avec la Russie, dominant depuis le traité de Saint-Pétersbourg (1881), s'était tu avec la révolution et avec lui les moyens de subsistance de biens des paysans (coton, produits issus du pastoralisme). C'est pour le relancer que Yang conclut avec les Soviétiques à partir de 1920 plusieurs traités commerciaux avant même que le pouvoir central reconnaisse l'URSS (1924) et entérine les accords. Si on n'accorde plus aux marchands russes le vieux bénéfice de l'extraterritorialité, on autorise l'ouverture de consulats soviétiques dans les grandes villes de la province en lieu et place de ceux installés sous l'époque des tsars. Les échanges commerciaux reprennent, 3 millions de roubles en 1923-4 à 22 millions en 1926-7. Economiquement parlant, le Xinjiang devient ainsi dans les années 1920 de plus en plus dépendant de l'URSS, dont le rail dessert Alma-Ata (Almaty) et Frunze (Bichkek), toutes deux situées relativement proches de la frontière. Ne nécessitant que quelques jours de transport, les produits russes mènent une compétition inégale aux Chinois, dont le transport demande trois mois de caravane à travers le désert pour atteindre le Xinjiang.[241] Au moment de la rupture des relations sino-soviétiques en 1927, la divergence entre Yang et le gouvernement central chinois, ainsi que l'influence soviétique sur le premier, deviennent claires : Yang s'oppose à la fermeture des consulats chinois en URSS chargés du commerce bilatéral.[242] Comme l'écrit Shinkichi Ero,

---

[236] Cité par Li Qi [李琪], "Seeing Russia's Invasion of Xinjiang during the Revolution of 1911 from the Russian Archives [從俄文檔案看辛亥革命時期沙俄對新疆的侵略]", *China's Borderland History and Geography Studies* [中國邊疆史地研究], No. 3, 1999, pp. 115-118 (117). TFA.

[237] C'est-à-dire loyaliste aux Romanov, par opposition aux troupes rouges révolutionnaires.

[238] Pour cet épisode, voir Qi Qingshun [齊清順], « On the USSR Military Deployment to Xinjiang in the First Half of the 20th Century [20 世紀前半葉蘇聯出兵新疆述論] », *China's Borderland History and Geography Studies* [中國邊疆史地研究], No. 3, 1994, pp. 56-66 (56-59). Voir aussi : Michael Share, "The Russian Civil War in Chinese Turkestan (Xinjiang) 1918–1921: A Little Known and Explored Front", *Europe-Asia Studies*, Vol. 62, No. 3, 2010, pp. 389-420.

[239] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 55.

[240] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 186. Et Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 61.

[241] *Ibid*. 186. Et *Ibid*. 62-63.

[242] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 63

Yang réussit à *« prévenir au Xinjiang l'émergence d'un mouvement autonomiste, consolider son régime, tout en commerçant avec l'URSS et en se prémunissant de son ingérence »*.[243]

Yang doit cependant sa chute aux logiques factionnelles qui l'avaient conduit au pouvoir. Lui et sa clique du nord-ouest s'opposent vite à des fonctionnaires du Hunan et du Hubei, réunis autour du moderniste et républicain Fan Yaonan (樊耀南). Diplômé de l'Université Waseda comme tant d'élites chinoises de l'époque, parachuté par le président Li Yuanhong (黎元洪), Fan s'oppose à l'obscurantisme et les proclivités monarchistes de Yang. Ne se berçant d'aucune illusion sur ses ambitions, il donne à Fan des positions de responsabilités dans la province, tout en torpillant chacune de ses initiatives. L'ambitieux tente de démissionner plusieurs fois, mais Yang veut le maintenir près de lui de façon à l'empêcher de partir mobiliser ses soutiens à Pékin.

En 1928, l'Expédition du Nord de Chiang Kai-Shek restaure enfin l'autorité du gouvernement central sur les seigneurs de guerre, et consacre le règne du KMT sur la Chine.[244] Fan y voit l'occasion de se débarrasser de Yang. Le 7 juillet lors d'un dîner mondain, il lève son verre de vin à la santé du vieux gouverneur, signal auquel réagissent ses gardes du corps en déchargeant sept balles sur Yang, qui expire son dernier souffle attablé. Encore un banquet sanglant... Mais Fan n'a pas le temps de savourer sa traitrise. Encerclé par les hommes du lieutenant de Yang, Jin Shuren (金樹仁, 1883-1941), il est capturé et attaché au poteau dès le lendemain matin.[245]

Par l'intrigue, Moscou revient sur les pas des Tsars (1928-1934)

Le pouvoir central chinois avait joué sa carte et perdu. Sans ressources pour le remplacer, Pékin reconnait Jin comme le nouveau gouverneur du Xinjiang. Mais alors que le KMT affirme son autorité sur le reste de la Chine, le Xinjiang reste à la marge, et bientôt, s'enfonce dans le chaos. Jin, homme pervers et paranoïaque, avait hérité de la corruption de Yang mais pas de son génie politique. Son très court règne fournit un contexte idéal pour le retour en force de Moscou sur les pas des Tsars, qui ne s'étaient jamais privés de manipuler à leur profit les faiblesses de la domination Qing sur le Xinjiang. En tant qu'héritière d'un empire immense et mal digéré, la Chine républicaine présente alors une cible idéale aux stratèges rouges de Moscou.

Pour Staline, le KMT n'est qu'un petit parti bourgeois-démocrate à *« exploiter jusqu'au bout, presser comme un citron, puis à jeter »*, utile le temps d'unifier la Chine puis de la vider des influences étrangères avant de s'en débarrasser et y installer un communisme aux ordres. Ainsi avait-il forcé les rouges et le KMT un *« premier front uni »* éphémère. Mais Chiang n'est pas dupe : sitôt le succès de l'Expédition du Nord assurée en 1927, par laquelle il prend le pouvoir sur la Chine, il purge le Parti Communiste Chinois (PCC) et coupe les liens avec Moscou.[246] Si l'affaire débouche sur la prometteuse *décennie de Nankin*[247], elle débouche aussi sur la guerre

[243] Shinkichi Eto, « China's international relations 1911—1931 », dans Denis Twitchett & John Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 13 - Republican China 1912-1949, Part 2*, Cambridge University Press, 1986, pp. 74-115 (81).
[244] Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 227.
[245] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 64-65. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 188.
[246] Dieter Heinzig, "Russia and the Soviet Union in Asia: Aspects of Colonialism and Expansionism", *Contemporary Southeast Asia*, Vol. 4, No. 4, 1983, pp. 417-450 (437).
[247] Par laquelle le KMT lance avec succès les jalons de la modernisation de la Chine avant que ces espoirs soient enterrés par l'invasion japonaise

civile (1927-1949) et l'incapacité de Chiang à contrer les ambitions soviétiques vers le nord-ouest.[248] Comme l'écrit Owen Lattimore, *« après 1927, l'autorité du Kuomintang s'accroit sur la Chine en même temps qu'elle diminue au Sinkiang et dans les territoires frontaliers »*.[249]

Une fois mises au placard les promesses léninistes d'autodétermination aux minorités et balayée l'opposition, le régime soviétique s'installe peu ou prou dans les frontières d'un empire tsariste fort de trois siècles d'expansion continue. Celle-ci, on l'a vu (ch. précédents), s'est déroulée vers l'est, la plupart des colonies russes étant en Asie.[250] Les Russes se sentant ostracisés et encerclés par les puissances occidentales, ces conquêtes ont pris les airs d'une quête de survie suivant une ligne de moindre résistance. Elles se manifestent par un impérialisme décomplexé, nourri d'un ambigu sentiment mêlant appartenance et patronage envers les peuples d'Eurasie. La politique soviétique allait ainsi s'inscrire dans la lignée de celle des Tsars, à qui les Chinois devront la grande partie de leurs pertes territoriales. Et si l'expansion russe avait déjà emporté la Mongolie à la suite de la Révolution de 1911, le Xinjiang fait figure dans les années 1930-1940 de point d'équilibre, de *« territoire pivot »* écrit Owen Lattimore, entre les puissances chinoises et soviétiques. Moscou va alors profiter du chaos né des errances de l'administration coloniale chinoise, et du réveil du projet national turcique, pour y restaurer son influence.

Une paranoïa et cupidité si manipulables

Dès son accession au pouvoir en 1928, Jin Shuren multiplie les erreurs ayant jadis conduit aux pertes de la région par la Chine : despotisme, persécutions des musulmans, hausses d'impôts. Yang Zengxin, malgré ses compromissions, était bon diplomate et stratège, et aucune révolte d'ampleur n'avait bousculé son règne ni offert de prise aux Russes. Or la paranoïa de Jin n'a d'égale que sa cupidité. Les explorateurs européens de passage dans la région dressent de lui un portrait amer. Peter Fleming (frère de Ian), y voit *« un officiel dont la rapacité n'était guère soutenue par le talent administratif »*.[251] Quant à l'explorateur Sven Hedin, il considère aussi que *« ce despote étroit d'esprit traitait tout le monde avec la même mesquinerie »*.[252]

Pour combler les déficits monstrueux de la province, Jin augmente brutalement les impôts, en s'arrogeant les revenus de l'exploitation aurifère, du jade et de l'économie pastorale. L'inflation explose en même temps que s'épaississent les rangs de sa police secrète. Alors que Yang réussit à maintenir le consentement des élites musulmanes, Jin les braque en relançant une politique de sinisation brutale. Il interdit les pèlerinages à la Mecque, et purge les officiels turciques.[253] C'est faire fi du conseil de Yang Zengxin : imposer la sinisation ne peut marcher sans contrôle chinois solide et exemplaire sur la région, l'inverse de la corruption et de la fragilité du pouvoir de Jin. Peu réceptif à ces signaux, Jin se met méthodiquement chaque force à dos. Le général Ma Shaowu (馬福興, 1874-1937), maître Hui de Kashgar, ourdit déjà contre lui, réclamant des armes aux Soviétiques en échange d'obtenir par son office *« ce que les Japonais ont déjà en*

[248] Grousset, *Histoire de la Chine*, *op. cit*. 228.
[249] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 201.
[250] Voir partie 3 de la thèse.
[251] Fleming, Peter, 1983 [1936], *News from Tartary: A Journey from Peking to Kashmir,* reprint edition, London: Futura [1936, London: Jonathan Cape], page 253. Cité par Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 189. TFA.
[252] Sven Hedin, *The Flight of "Big Horse",* 1936, p. 3. Cité par Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 66. TFA.
[253] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 189. Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 65-67.

Mandchourie [un gouvernement fantoche] ».[254] Malheureusement, les Soviets le prennent pour un agent provocateur japonais. Après plusieurs tentatives d'assassinat, il est fusillé en 1937.[255]

Alors que les soulèvements se multiplient, le baril explose quand Jin s'attaque au statut du vieux khanat de Hami, jouissant d'une autonomie renforcée depuis son soutien à la conquête au 18ème siècle du Xinjiang par Qianlong. Depuis 1911, le pouvoir central cherchait alors à harmoniser l'administration et la fiscalité de cette région sur le reste de la Chine. Ce processus s'était déroulé de manière pacifique entre Yang et Maqsud Shah, le Khan, jusqu'au décès de ce dernier en 1930. Mais Jin saisit l'opportunité de mettre fin au khanat, ordonnant l'exécution de l'héritier de Shah à Urumqi, le remplacement des administrateurs locaux par des Hans, la sinisation (nom des rues et des localités), l'expulsion des paysans ouïgours de leurs terres pour les attribuer à des colons chinois du Gansu, en imposant son système fiscal (dont il double le montant la première année) !

Un jour de février 1931, un percepteur d'impôt et ses acolytes exigent d'un notable local, Salih Darga, la main de sa fille. Pour laver l'affront, l'union entre un infidèle et une musulmane allant à l'encontre de la tradition islamique, ils sont massacrés sur la route les menant à la noce forcée par une foule enragée, qui s'attaque aux postes de polices et saisit leurs armes.[256] Les révoltés fauchent des centaines de colons chinois, dont ils enterrent les têtes tranchées sous les terres confisquées. Ils réclament le retour du khanat lorsque les troupes provinciales entrent dans la région et tuent sans distinction rebelles comme villageois. La révolte de Kumul a commencé.

Khoja Niyaz et Yulbars Khan, ex-officiels du khanat déchu, prennent en main la résistance et cherchent du soutien. En mai, ils font passer une lettre à Oulan-Bator, signée par Khoja et rédigée selon le calendrier islamique. Elle prend la forme d'un appel à l'aide à un autre peuple périphérique à la Chine, conquis en leur temps par les Qing, et se distingue aussi par son aspect antichinois : *« Nous, peuples musulmans, subissons depuis des siècles l'impôt des Chinois qui nous exploitent comme des ânes et des chiens. Nous ne subirons plus jamais ces outrages* […] *! Que Dieu tout-puissant nous vienne en aide pour reprendre le contrôle de notre terre natale.* […] *Nous faisons cela non seulement pour nous-mêmes, mais aussi pour tous ceux qui subissent l'exploitation des Chinois. Dans ce but, nous, peuples musulmans, nous offrons au sacrifice ultime ».*[257] Par esprit de solidarité, les Mongols envoient des fusils. Mais ils sont stoppés par Moscou, qui se méfie d'une rébellion islamique non-communiste, et se soucie d'abord de ses intérêts politico-économiques alors mieux servis par le gouvernement provincial d'Urumqi.[258]

Khoja et Khan se tournent alors vers le jeune et sulfureux seigneur de guerre Ma Zhongying (馬仲英, 1911- ?), de la célèbre famille Hui du même nom régnant en maître sur le Gansu. Cette fois, l'appel est entendu. Ma prend en théorie ses ordres de Nankin, mais en pratique, il guerroie pour son propre bénéfice et témoigne de connexions troubles avec les militaires japonais. Il défait promptement les troupes de Jin à Hami, qui mobilise contre lui les Russes blancs installés au Xinjiang depuis la guerre civile en Russie. Ma est alors repoussé, blessé, vers le Gansu. Les représailles de Jin contre les musulmans sont terribles, et le chaos se communique à l'est et le sud du Xinjiang.[259] Jin appelle Moscou à l'aide, qui se méfie de la présence de conseillers turcs

[254] Krasil'nikov. Sin'tszianskoe pritiazhenie, 157. Cité par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 19.
[255] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 19.
[256] *Ibid*. 17-18.
[257] Letter of Khoja Niyaz Haji to Mongolian Revolutionary Committee. May 15, 1931, RGASPI, f. 514, o. 1, d. 1022, l. 3a. Document cité par *Ibid*. 18.
[258] *Ibid*. 18-20.
[259] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 190-194. Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 66-67.

et japonais autour de Ma Zhongying, et perçoit l'opportunité de renforcer son influence sur le Xinjiang. Une série d'accords d'assistance (armes, dont des avions de combat, et conseillers) sont signés en octobre 1931 en échange d'avantages commerciaux pour les marchands russes, qui rouvrent des comptoirs dans chaque ville du sud du Xinjiang au détriment notamment des intérêts anglais.[260] La dépendance commerciale de la province à l'URSS devient complète : 80 à 90% des exportations du Xinjiang ont en 1930 pour destination l'URSS.[261]

Jin nomme un certain Sheng Shicai (盛世才, 1895-1970), un autre Han diplômé de l'université Waseda et ancien des rangs de Chiang Kai-shek, chef des forces en charge d'éliminer la rébellion.[262] C'est la confusion. Si les Huis de Ma se battent de concert avec les Ouïgours contre le pouvoir provincial soutenu par les Russes, leurs forces comportent aussi des éléments kazakhs et kirghiz, quand ils ne s'entredéchirent pas. Quant au gouvernement de Nankin, il veut le départ de Jin et apporte son soutien à cette nébuleuse qu'il ne maîtrise pas…[263] Après la chute de Tourfan fin 1932, les forces commandées par Ma Shiming (lieutenant de Ma Zhongying) et de Khoja Niyaz attaquent Urumqi. Elles sont repoussées par les troupes provinciales et les Russes blancs assiégés et commandés par Sheng Shicai.[264] Ces derniers ourdissent un coup contre Jin le 12 avril 1933, assassinant son frère et l'obligeant à fuir vers la Chine via l'URSS.

L'affaire place à la fin du mois Sheng Shicai commandant en chef des armées au poste de gouverneur.[265] Du début à la fin, ce sont les Russes qui commandent aux destinées de ce sinistre personnage, *« versatile dans l'âme »* comme l'écrit Emmanuel Lincot.[266] En tentant de se faire bien voir par ses futurs maîtres, son courrier au *Komintern* d'août 1932 ne manque pas de sel : *« entre 1923 et 1927, j'ai tout le long de mon séjour d'étude au Japon analysé les travaux de Marx, Lénine et de Staline, et d'autres théoriciens du marxisme, de façon à devenir un fervent suiveur du communisme »*.[267] Pour l'heure, la majeure partie du Xinjiang échappe à son contrôle. Pour assurer son assise, il se tournera entièrement vers Moscou (voir plus bas).[268]

La stratégie du chaos et des hommes de paille

C'est dans ce contexte que naît à Kashgar en mai 1934, la première République du Turkestan Oriental (RTO), fruit de l'union de rebelles turciques. Ses orientations politiques forment une mosaïque entre nationalisme, républicanisme, djadisme et islamisme.[269] En formant un premier

[260] *Ibid.* 198. Et *Ibid*. 67.
[261] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 20.
[262] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 195.
[263] *Ibid*. L'enchevêtrement de ces positionnements contradictoires peut sembler contre-intuitif mais ils reflète bien les compromissions de l'époque en présence d'acteurs réfléchissant davantage en termes d'intérêts personnels que d'allégeance politique.
[264] L'homme peut alors aussi compter sur plusieurs de milliers de soldats chinois, dépêchés de Mandchourie via la Sibérie soviétique à la suite de la prise de la province par Tokyo, en comptant sur les bonnes œuvres de Moscou. Sheng, originaire lui aussi de Mandchourie, peut compter sur la loyauté de ces troupes non-musulmanes. Voir Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 69.
[265] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 24.
[266] Lincot, *Chine et terres d'Islam*, *op. cit*. 155.
[267] Letter from Duban Sheng Shicai to comrades Stalin, Molotov, Voroshilov, June 1934, RGASPI, f. 558, o.11, d. 323, l. 7. Citée par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 24.
[268] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 195-198. Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 67-70.
[269] Voir les parties consacrées dans les ouvrages d'Andrew D. W. Forbes, James Millward et Owen Lattimore.

État musulman dans le Tarim fort de son récit national, elle constitue un précédent d'importance pour les nationalistes ouïgours actuels. La RTO est un signe des temps à venir et un retour de l'histoire, en miroir des Khojas du 18ème siècle en lutte contre les empires nomades et Qing (ch. précédents). Mais ces idéaux d'indépendance sont coincés entre le marteau et l'enclume, et se heurtent à des forces qui les dépassent, étant aussi hostiles à la Chine qu'échappant à l'influence de Moscou.[270] Si la politique du KMT est très confuse, sans prise sur le Xinjiang, soutenant à tour de rôle des forces elles-mêmes enfermées dans une lutte à mort, elle obéit au moins à un fil rouge qui s'avérera ultimement payant : ne jamais remettre en cause la souveraineté chinoise sur le Xinjiang. Bien sûr, cette volonté n'accorde aucun espace à la RTO.[271]

Ce n'est pas faute d'avoir tenté, comme feu Yakub Beg, d'obtenir du soutien et de s'attirer les sympathies sans lendemain de la Turquie et des Britanniques.[272] Khoja Niyaz écrit en septembre 1933 au *Parliament* du Royaume-Uni un courrier édifiant jouant sur les craintes britanniques de voir déborder sur l'Inde la puissance russe et le bolchevisme : *« nous espérons et attendons du gouvernement britannique qu'il nous étende son soutien pour nous préserver de la terrible et infectieuse vague du communisme. Nous prions pour recevoir des armes de votre part et en échange, le gouvernement britannique pourra recevoir les produits de ce pays, tels que la soie, la laine et les peaux ».*[273] Londres ne veut pas s'aliéner Nankin et le courrier reste lettre morte.

La RTO ne fait pas non plus les affaires des Soviétiques. Moscou, qui à peine quelques années plus tôt était en prise avec les rebelles basmachis en Asie centrale, ne veut pas d'une république islamique indépendante à sa frontière.[274] C'est pour jouer sur de telles craintes que Sheng monte en épingle l'influence étrangère, et tout particulièrement japonaise, sur Ma Zhongying. Il écrit, *« les impérialistes anglais et japonais manipuleront la situation pour créer un État musulman au Xinjiang, avec l'aide de la population musulmane, dans le but de condamner la révolution en URSS et en Chine ».*[275] Il marque un point par l'arrestation d'Onishi Tadashi, conseiller et agent de Tokyo auprès de Ma. C'est un chiffon rouge pour Moscou, qui reçoit des rapports alarmants sur le projet d'établissement présumé par un Ma manipulé depuis Tokyo d'un empire centrasiatique incluant Xinjiang, Mongolie et les républiques soviétiques d'Asie centrale. Ainsi, le *« pedigree antijaponais de Sheng en fait un partenaire attrayant pour l'Union soviétique ».*[276]

Les ambitions asianistes et panturciques du Japon sont connues : rallier les musulmans chinois et centrasiatiques pour peaufiner une stratégie d'encerclement de la Chine et créer à travers les steppes un tampon contre l'URSS sur le modèle de la Mandchourie (sous-partie suivante).[277] La découverte d'émissaires japonais auprès de Ma, l'entretien des élites panturquistes à Tokyo, les appels à la formation d'un État islamique dans les publications de la mouvance, étayent les

---

[270] Lincot, *Chine et terres d'Islam*, *op. cit*. 155. Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 201-206.
[271] *Ibid*. 206.
[272] Ainsi que le soutien d'Afghanistan et de son roi Mohammed Zahir Shah (1914-2007). Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 28.
[273] Krasil'nikov, Sin'tszianskoe pritiazhenie, 155. Cité par *Ibid*. 29.
[274] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 199.
[275] Letter from Duban Sheng Shicai to comrades Stalin, Molotov, Voroshilov, June 1934, RGASPI, f. 558, o.11, d. 323, l. 7. Cité par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, op. cit. 26. Bien sûr, il faut garder à l'esprit que Ma sert autant de véhicule de pénétration japonaise au Xinjiang qu'il est missionné par le KMT, qui lui a confié la 36ème division de l'armée pour réinstaurer l'autorité du gouvernement central sur le pouvoir provincial au Xinjiang.
[276] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 210. TFA.
[277] Voir la biographie de Sheng Shicai, pour les liens entre musulmans et Japonais au Xinjiang : Allen S. Whiting & General Sheng Shicai, *Sinkiang: Pawn or Pivot?*, Michigan State University Press, 1958. Et Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 67.

craintes russes.[278] Mais s'il est certain que les réseaux japonais étaient actifs au Xinjiang, la capacité du Japon à soutenir Ma est entravée par la distance entre la Mandchourie et le Xinjiang.

En attendant, le simple rapport de leur action conduit les Soviétiques, qui sont eux-mêmes à couteaux tirés avec Tokyo entre Sibérie et Mandchourie, à redoubler de soutien à Sheng. Une commission du Politburo présidée par Clément Voroshilov rend ses conclusions en juin 1933 : *« Il apparaît très nécessaire de soutenir activement le gouvernement d'Urumqi pour détruire Ma Zhongying et les forces dounganes* [musulmans chinois, ou « hui »[279]], *qui ne sont qu'un cheval de Troie visant à faire du Xinjiang un tremplin pour des activités antisoviétiques ».*[280]

Sheng envoie ensuite en octobre 1933 une délégation en URSS. Elle revient en décembre, après avoir signé nombre d'accords liants autant par la théorie que par la pratique les destinées du Xinjiang à l'URSS : assistance militaire contre Ma (dont 20 avions, 11 auto-mitrailleuses, 30 chars d'assaut et 500 camions[281]), consolidation du pouvoir local du despote, contre influence économique soviétique exclusive sur la province. Le redoutable espion et diplomate soviétique Garegin Apresov, connaissant les mœurs et les langues de la région, prend le poste de consul-général à Urumqi, c'est-à-dire d'ambassadeur personnel de Staline auprès de Sheng… Pour l'impressionner, le satrape place en évidence sur sa bibliothèque des copies des plus connues des œuvres de Karl Marx, et s'épanche sur ses connaissances théoriques communistes...[282]

Ce n'est qu'un début. Lorsqu'en janvier 1934 Ma Zhongying fait de nouveau le siège d'Urumqi, deux brigades motorisées soviétiques et des unités du NKVD, sous le sobriquet d'*« armée des volontaires de l'Altaï »* pénètrent au Xinjiang via Khorgos.[283] Tradition russe au long cours, ces soldats taisent leur affiliation à l'URSS, et se déplacent sans insignes distinctifs, jurant de garder le secret pendant 50 ans. Elles sont accompagnées d'unités d'aviation, qui déversent bombes et gaz de combat sur les troupes de Ma Zhongying, et font la jonction avec les Russes blancs auxquels sont promises amnistie et citoyenneté soviétique. Un des pilotes russes écrit : *« Volant vers la ville*, *nous avons remarqué les rebelles aux pieds du mur d'enceinte de la forteresse. Derrière l'infanterie chargeaient les cavaliers. Nous sommes descendus larguer nos bombes à fragmentation de 25 kilos sur ceux-ci* […] *qui semblèrent perdre leurs moyens à la vue de nos raids inattendus.* [...] *Le gouverneur de la province* [Sheng Shicai] *a récompensé tous les pilotes soviétiques et les autres participants aux opérations de combat ».*[284]

L'attaquant est repoussé en moins de deux mois.[285] Ma Zhongying court devant, par le bassin du Tarim. Il entre en février 1934 à Kashgar, capitale de l'éphémère RTO qu'il met à sac et fait massacrer par milliers les *« séparatistes ethniques »* (**selon l'expression consacrée par les

[278] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 21.
[279] Kelly A. Hammond définit les Huis comme : « les descendants sinophones de commerçants arabes et persans s'étant mariés avec des femmes chinoises Han tout en conservant leurs croyances religieuses islamiques ». Tout un ensemble de pratiques culturelles et religieuses les distingue ainsi des autres Hans. Voir Kelly Hammond, "Managing Muslims: Imperial Japan, Islamic policy, and Axis connections during the Second World War", *Journal of Global History,* Vol. 12, no. 2, 2017, pp. 251-273 (252).
[280] Recommendation of the joint meeting to Politburo of the Central Committee of the Communist Party (Bolsheviks) of the Soviet Union on Policy of the USSR in Xinjiang, July 1933, AVPRF, f. 08, o. 16, p. 162, d. 117, l. 21. Cité par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 27.
[281] *Ibid*. 30.
[282] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 199.
[283] Qi Qingshun [齊清順], « On the USSR Military Deployment to Xinjiang », *art. cit. 60.*
[284] Fedor Polynin, Vypolnyaia internatsional'nyi dolg, Vnebe Kitaia. 1937–1940, Moscow, 1986, 18-21. Cité par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 31. TFA.
[285] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 71. Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 199.

historiens militaires chinois actuels)[286], avant de les exhorter à accueillir l'autorité du KMT. Ayant évacué à Aksu, le président Khoja Niyaz refuse 50 kg d'or et 1200 fusils de la part des Soviétiques en échange d'une solution à la mongole pour la RTO (i.e. devenir un État satellite de l'URSS). Il consent à la place de signer depuis l'URSS un accord de dissolution, d'unir ses forces à Sheng Shicai, et de faire arrêter son propre cabinet...[287] En échange, il est nommé par Sheng vice-président du gouvernement provincial : un court sursis pour sauver les apparences.

Reste Ma. Encerclé et sans espoir, il entre en juin accompagné du consul soviétique à Kashgar Max Dumpis en URSS, hier son ennemi juré... Sheng tente de mettre la main sur le jeune leader, en vain, les diplomates soviétiques recevant la même consigne : *« Signifier poliment* [à Sheng] *que Ma Zhongying est interné, et que, sur la base de notre constitution, celui-ci ne peut donc lui être livré »*. Moscou décide de cette façon de garder cette carte dans sa manche pour s'assurer de l'obéissance du servile Sheng. Une fois celle-ci garantie, les traces de Ma s'effaceront.[288] Curieux personnage mégalomane, se comparant à Tamerlan, que Ma. Tout juste âgé de 25 ans, Sven Hedin l'a dit fort d'ambitions démesurées, dont la création d'un État musulman regroupant l'Asie centrale soviétique et chinoise n'en est pas une des moindres.[289] Bilan de ces années funestes où se sont entredéchirées des forces politiques concurrentes derrière le triangle Moscou – Urumqi - Nankin : au moins 100 000 morts.[290] Il y en aurait bientôt de nombreux autres.

À la veille de la guerre sino-japonaise, le pouvoir de Sheng Shicai sur le Xinjiang, par et pour Moscou, est donc garanti. Comme l'écrit Burhan Shahidi, homme politique tatar sur lequel on reviendra, « *l'armée soviétique est entrée au Xinjiang plusieurs fois et* [ainsi] *en dénia l'accès au gouvernement de Nankin. Voilà les conditions qui permirent à Sheng Shicai de prendre le pouvoir et de mettre en place un régime distinct. Sans l'aide de l'Armée Rouge, jamais celui-ci n'aurait pu se maintenir ».*[291] La période pérennise la séparation avec la Chine, et la mise à profit des richesses du Xinjiang par les Russes. Mais qu'en est-il du facteur japonais, qui servit de prétexte à Moscou pour intervenir dans le territoire ?

---

[286] Qi Qingshun [齊清順], « On the USSR Military Deployment to Xinjiang », *art. cit.* 60.
[287] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 31-4. Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 200.
[288] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 71. Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 201. Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 38.
[289] Sheng Shicai estime que Staline l'a fait assassiner en 1937. Voir Whiting & Gen. Sheng, *Sinkiang: Pawn or Pivot?, op. cit*. Et Forbes*, Warlords and Muslims in Chinese Central Asia, op. cit*. 151. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 200.
[290] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 67.
[291] 包尔汉: (新疆五十年) 文史资料出版社, 1984 年, pp 219 et 261. Document cité par Qi Qingshun [齊清順], « On the USSR Military Deployment to Xinjiang », *art. cit.* 57-58. TFA.

Tokyo marche vers l'ouest : un Xinjiang trop loin (1930-40)

La possible ingérence japonaise, on l'a vu, compte pour beaucoup dans l'intervention soviétique contre Ma Zhongying et en renfort des forces de Sheng Shicai. Mais que veut alors Tokyo, et en quoi ses actions auprès des communautés musulmanes chinoises dans les années 1930 fait porter un risque aussi bien sur la sécurité de la Chine qu'aux intérêts soviétiques au Xinjiang ?

L'axe islamique du Japon

Des contacts féconds entre nationalistes japonais et le monde musulman sont établis depuis la restauration Meiji de 1868. L'articulation au 20ème siècle par les intellectuels du pan-asianisme, et le projet bien relayé depuis les écrits d'Okakura Kakuzō en faveur d'une Asie unie et libérée de l'Occident, avait fait des émules parmi les intellectuels musulmans des Philippines aux rives du Bosphore.[292] Cette vision d'un Japon sauveur de l'Islam du péril occidental aurait pu rester une vue de l'esprit, si elle n'avait pas été théorisée avec tant d'énergie par les éminences grises de l'expansionnisme japonais des années 1930-40 tels qu'Okawa Shumei, par ailleurs arabisant et traducteur du Coran, puis utilisée comme outil géopolitique. Elle ouvre ainsi à une véritable politique islamique japonaise, ou *kaikyo seisaku,* tournée contre un péril blanc aussi occidental que russe et dont l'hégémonie se serait construite aux dépens de l'Asie toute entière.[293]

L'asianisme et la connexion islamique représentent à la fois une continuité et une rupture avec le projet d'une puissance japonaise imitant l'Occident, typique de l'ère Meiji. Il y a continuité car l'hégémonie japonaise s'approprie les codes géopolitiques de l'Europe pour dominer, mais cassure aussi par la volonté de se présenter comme garante de la préservation des traditions contre l'occidentalisation, et ainsi préparer une modernité asiatique. Cette prétendue *solidarité* japonaise succombera à ses contradictions, le pan-asianisme dissimulant mal un impérialisme décomplexé. Néanmoins, il connait au début du 20ème siècle un indiscutable succès auprès des élites musulmanes mondiales. Hammond écrit, *« dans le déni de leur propre colonialisme, les impérialistes japonais déployèrent une intense propagande anti-occidentale et antisoviétique, exploitant les sentiments anticoloniaux et nationalistes musulmans. Ces clichés présentèrent l'Empire et le monde islamique comme vivant un renouveau simultané ».*[294] Des Egyptiens aux Ouïgours, certains voient dans l'expérience japonaise un chemin vers l'unité politique et la modernisation sans sacrifier leur identité. Cette admiration s'affirme particulièrement à la suite de la victoire japonaise de Port Arthur contre les Russes en 1905, faisant écrire au nationaliste

[292] C'est par exemple vrai de la nationaliste et féministe turque Halide Edip Adivar, qui nomma son fils Togo à l'image de l'amiral japonais. Voir Selçuk Esenbel, "Japan's Global Claim to Asia and the World of Islam: Transnational Nationalism and World Power, 1900-1945", *The American Historical Review*, Vol. 109, No. 4, 2004, pp. 1140-1170 (1140).
[293] Voir Christopher W.A. Spilzman, "The Dream of One Asia: Okawa Shumei and Japanese Pan-Asianism", dans Harald Fuess (ed.), *The Japanese Empire in East Asia and its Postwar Legacy*, *Deutsches Institut für Japanstudien*, 1998, pp. 49-63.
[294] Kelly A. Hammond, *China's Muslims and the Japanese Empire - Centering Islam in World War II*, The University of North California Press, 2020, page 146.

égyptien Mustafa Kamil *: « le Japon nous émerveille car c'est la première puissance orientale à utiliser la civilisation occidentale pour faire bouclier à l'impérialisme européen en Asie »*.[295]

Au début des années 1930, cette attirance pour le pan-asianisme, les velléités panislamistes et l'anticommunisme japonais est partagée par un parterre de personnalités musulmanes tatares et turciques, exilées de l'URSS et de la Turquie kémaliste. Elles trouvent un refuge autant qu'une bulle intellectuelle propice en Tokyo et l'État fantoche du Mandchoukouo. Parlant la langue et bien connectés, ces réseaux servent ainsi au renforcement des relations entre Tokyo, les Huis et les élites turciques locales. Au centre, on trouve par exemple Abdurreshid Ibrahim et Kurban Ali, deux Tatars de Russie remerciés par l'ouverture de la grande mosquée de Tokyo (1938).[296] Les militaires japonais cultivent ces relais, par la création d'une multitude d'organisations telles que la Ligue Islamique du Grand Japon (Dai Nippon Kaikyō Kyōkai),[297] et une propagande vantant les supposés liens raciaux et culturels entre Japonais et *« frères altaïques »* descendants des nomades d'Asie du nord.[298] Du point de vue des militaires japonais, les musulmans forment une *« base fertile »* pour leurs desseins stratégiques vers le nord-ouest de la Chine et au-delà, ainsi que pour la tristement célèbre *Sphère de coprospérité de la Grande Asie orientale*.



Figure 42 Chars japonais dans la steppe mongole, 1939. Source.[299]

Dans ce contexte, l'émancipation islamique ne représente évidemment *« qu'une considération très secondaire (…) dont l'importance se limite à servir les buts stratégiques japonais »* dans les périphéries chinoises.[300] À la suite de la 1ère guerre mondiale et de la révolution russe, ce sont les hommes du chemin de fer japonais en Mandchourie (SMR) et de l'armée du Kwantung, issus des factions à Tokyo les plus conservatrices et favorables à l'expansion japonaise, qui sont

[295] Cité par Esenbel, "Japan's Global Claim to Asia and the World of Islam", *art. cit*. 1144. TFA.
[296] Ibrahim meurt à Tokyo en 1944, à l'âge de 92 ans. Kurban Ali sera lui arrêté par les soviétiques en 1945 et finira sa vie dans un goulag en Sibérie en 1972. Voir Esenbel, "Japan's Global Claim to Asia and the World of Islam", *art. cit*. 1170.
[297] Hammond, "Managing Muslims", *art. cit.* 253
[298] Esenbel, "Japan's Global Claim to Asia and the World of Islam", *art. cit*. 1155.
[299] Wikicommons. Domaine public.
[300] Hammond, *China's Muslims and the Japanese Empire, op. cit.* 150.

les premiers à conceptualiser ainsi l'islam comme une *« citadelle »* en Asie intérieure comme rempart à l'avancée du bolchevisme.[301] Pour Nishihara Masao, agent de renseignement japonais en poste à Harbin, *« à partir de 1931 et 1932, l'armée manifesta un vif intérêt pour l'Islam et estima que tirer parti de la solidarité communautaire religieuse des musulmans pourrait susciter une agitation politique et appui opérationnel très bénéfique »*.[302] Matsuoka Yosuke, futur ministre des Affaires étrangères et plus tard jugé comme criminel de guerre de classe A par les Américains, est l'un des pères de ce mouvement. Ainsi, après la Mandchourie, le Japon s'élance en 1931 à l'assaut de la province chinoise de Jehol (Mongolie intérieure), y créant une zone tampon entre le Mandchoukouo et les Soviétiques. C'est à cette occasion qu'est pour la première fois prouvée l'efficacité du couple aviation-blindés, pour des conquêtes rapides et dans la profondeur – avant d'être revisité en Espagne puis en Pologne et ailleurs.[303]

Si ce partenariat entre soleil levant et croissant islamique profite de la faiblesse chinoise, il est également tout entier tourné contre l'Union Soviétique. Les militaristes japonais estiment alors l'URSS condamnée à terme par le *« problème national »* posé par les minorités turciques kazakhes, ouzbèques, turkmènes et ouïgoures présentes sur son territoire. Ils ourdissent donc en sous-main, par leur propagande et leurs réseaux, pour saper le lien entre Moscou et ces communautés stratégiquement disposées sur un croissant étendu entre la Mandchourie, la Mongolie, le Xinjiang et l'Asie centrale.[304] En 1939, alors même que les Japonais essuient une déroute en Mongolie à la bataille de Khalkhin Gol contre la puissante Armée Rouge, Tokyo rejette de justesse une loi pour l'inclusion de l'islam parmi les religions officielles japonaises, de peur d'accroître encore l'opposition soviétique à ses ambitions en Asie centrale.[305]

Ses promoteurs nous révèlent pourtant ici la nature du prix convoité par les expansionnistes japonais dans la région : manipuler les populations musulmanes disposées le long des frontières sino-soviétiques afin de constituer un *« bloc anti-communiste »* et une *« première ligne de défense contre la Russie »*.[306] Tout du long, tout comme l'estime l'historien turc Selçuk Esenbel, l'approche japonaise du problème musulman reste géostratégique : *« plutôt que les questions théologiques ou civilisationnelles, l'objectif était* [pour Tokyo de prendre parti de] *l'Islam en tant que mouvement international en mesure de contenir le communisme »*.[307]

Ainsi Tokyo étend son soutien à Ma Zhongying et à la République du Turkestan oriental contre Sheng Shicai et ses appuis soviétiques. Tout en essayant de faire jonction avec la Mandchourie par l'établissement d'une série de régimes fantoches au Ningxia et au Gansu, Tokyo espère également voir se constituer au Xinjiang un État musulman sous son influence. L'ensemble doit servir autant de zone tampon contre l'Union Soviétique que de canal vers l'ouest pour fermer

---

[301] Ce sont des officiers proches de ces mouvances qui, après une série de coups d'Etats, prendront en main pour le pire les destinées politiques de l'archipel à la fin des années 1930.
[302] Nishihara Masao, *Zenkiroku Harubin tokumukan: Kanto gun johobu. no kiseki* (The Complete Record of the Harbin Special Agency: The Footsteps of the Kwantung Army Intelligence Division) (Tokyo, 1980), 23. Cité par Esenbel, "Japan's Global Claim to Asia and the World of Islam", *art. cit*. 1157. TFA.
[303] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 210.
[304] "Japanese attempts at infiltration among Muslims in Russia's and her borderlands", *Office of Strategic Services (OSS)*, août 1944.
[305] Esenbel, "Japan's Global Claim to Asia and the World of Islam", *art. cit*. 1154-6. L'autrice ajoute qu'en l'état, cette vision japonaise de l'islam comme citadelle contre l'avancée des Soviétiques, connaître une répétition durant la guerre froide par la stratégie d'une CIA percevant le monde musulman comme une « ceinture verte » contre le communisme.
[306] Cité par *Ibid*. 1156. TFA.
[307] *Ibid*. TFA.

via le continent l'encerclement de la Chine.[308] Faisant bonne mesure, Tokyo projette d'installer sur le trône turkestanais un prince ottoman en rupture de ban, Abdul Kerim Efendi (1904-1935), petit-fils du dernier Sultan.[309] En mai 1933, les journaux japonais font état de son arrivée au Japon par Singapour sur l'invitation d'officiers de l'armée du Kwangtung et du Prince Ichijo, pan-asianiste. Les ambassades turques (tournée contre Tokyo depuis son accueil) et soviétiques s'en émeuvent, accusant Tokyo de vouloir installer un autre État fantoche en Asie intérieure.[310]



Figure 43 Des agents japonais convertis en pèlerinage, milieu des années 1930. Source.[311]

Pour propager sa propagande et servir de relai avec les forces musulmanes au Xinjiang, Tokyo mène une diplomatie d'intermédiaires animée par ses espions. Aventureux, fort opportunément convertis à l'Islam, doués pour l'apprentissage des langues, revêtant l'habit des fidèles, ils sont formés par Okawa Shumei lui-même avant d'être dispersés vers leurs cibles. On les retrouvera jusqu'en Indonésie (ch. précédent), où ils feront la preuve de leur utilité militaire en infiltrant les communautés locales et préparant le futur débarquement japonais.[312] Au Xinjiang, selon les écrits d'un agent nazi, les espions japonais *« parviennent à exciter les passions des Ouïgours, et c'est sans doute par leur propagande que les rébellions de 1933 et 1934 ont pris place »*.[313] C'est à ces mêmes réseaux qu'appartenaient les conseillers japonais de Ma Zhongying (sous-partie pré.).[314] Cette même source allemande dit Ma *« pratiquement et moralement soutenu »*

[308] Esenbel, "Japan's Global Claim to Asia and the World of Islam", *art. cit*. 1161.
[309] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia, op. cit,* 31.
[310] Esenbel, "Japan's Global Claim to Asia and the World of Islam", *art. cit*. 1161.
[311] Courtesy of Wakabayashi Nakaba, *Kaikyo sekai to nihon* (Tokyo, 1938). Document mobilisé par *Ibid*. 1162.
[312] *Ibid*. 1167.
[313] Ces écrits sont réunis dans l'ouvrage d'Owen Lattimore. Voir : Anonymous, "Durchdringungspolitik in Zentralasien," *Berichte des* Asie - *Arbeitskreises,* Vienna and Peking, No. I, February 1939. Document cité par Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 210. TFA.
[314] Esenbel, "Japan's Global Claim to Asia and the World of Islam", *art. cit*, 1162.

par les Japonais, souhaitant, *« par l'établissement d'un régime doungane musulman*, *ériger un obstacle à la pénétration de l'influence soviétique* [au Xinjiang] ».[315] Pour Lattimore, les agents japonais au Xinjiang font figure *« de précurseurs aventureux »* d'une pénétration japonaise de la région encore balbutiante, mais dont l'action aurait certainement été validée par Tokyo si Ma avait triomphé de Sheng avant son secours par l'Armée Rouge.[316] Après cet échec, Tokyo doit réduire ses ambitions. Le prince Abdul Kerim, imaginé encore peu de temps auparavant comme leur homme de paille sur place, est retrouvé mort dans son hôtel new-yorkais en 1935.[317]

Ces projets d'*« expansion japonaise* [vers l'ouest] *minent alors la confiance de l'URSS le long de sa frontière avec la Chine »*.[318] En 1935 à Tokyo, l'ambassadeur soviétique Yurenev s'en plaint à son homologue britannique, dénonçant un général Senjūrō Hayashi tout juste promu ministre de la guerre et *« constamment occupé à ourdir contre l'URSS, particulièrement au Xinjiang »*.[319] Ainsi, même si l'influence japonaise sur les rebelles du Xinjiang des années 1930 ne rencontre qu'un succès d'estime, elle fournit tout de même une justification considérable à l'extension de l'action soviétique dans la région. Au-delà de l'influence néfaste de la propagande japonaise sur ses propres minorités musulmanes, Moscou ne veut pas prendre le risque d'une *« coupure par les Japonais du commerce entre Xinjiang et URSS* [ou] *l'établissement de bases aériennes à portée des puits de pétrole de Bakou »*.[320]

La menace de l'encerclement et de la subversion

Du point de vue chinois, les manœuvres japonaises au Xinjiang revêtent également une grande importance. En parallèle au blocus de la côte par Taïwan, le Japon fait peser la menace d'une stratégie d'encerclement mortelle, devenant ainsi, écrit Liu Hong *« le seul pays à réussir seul à encercler la Chine »*.[321] La capture de Jehol en 1931 et les explorations d'aventuriers européens à travers le Xinjiang et la Mongolie dans les années 1930 (comme Citroën, Sven Hedin, etc.) avaient déjà souligné la vulnérabilité des régions immenses aux poussées mécanisées de l'armée japonaise. Lattimore en dit : *« à tout moment, une colonne japonaise pouvait frapper jusqu'au Xinjiang, couper les communications entre la Chine et le territoire soviétique, et placer l'armée japonaise en position de signer des alliances avec les musulmans turcophones du Xinjiang. Les Chinois ne furent jamais libres d'une telle prise à revers »*.[322]

---

[315] Anonymous, "Durchdringungspolitik in Zentralasien," *Berichte des* Asie - *Arbeitskreises,* Vienna and Peking, No. I, February 1939. pages 7, 9, et 15. TFA. L'espion soulève en outre le soutien accordé jusque dans les années 1930, de Londres à Tokyo dans sa politique anti-soviétique au Xinjiang. Lattimore met cette politique anglaise sur le dos d'un esprit d'apaisement très munichois par des Anglais autrement déjà très inquiets des ambitions japonaises dans le reste de l'Asie. Voir Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 210.
[316] *Ibid*. 72.
[317] *New York Times,* August 4, 1935, 21. Document cité par Esenbel, "Japan's Global Claim to Asia and the World of Islam", *art. cit*. 1166.
[318] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 212.
[319] Joseph C. Grew, *Ten Years in Japan,* Simon & Schuster, Inc., New York, 1944, pp. 123-125. Document cité par *Ibid*. 212. TFA.
[320] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 199.
[321] Voir Liu Hong, « Considérations géopolitiques du problème taïwanais [台灣問題的地緣政治思考] », *Journal de l'institut d'éducation de Yangzhou [揚州教育學院學報]* Vol. 21, No. 4, 2003, pp.47-51.
[322] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 210.

Ce danger pousse les Chinois à pactiser avec le diable en permettant aux Soviétiques d'installer une garnison motorisée à Hami, au croisement des routes séparant Xinjiang, Mongolie et Chine. Elle sert autant de base avancée pour prévenir une invasion japonaise, que de limite orientale à l'influence soviétique et de point contact pour faire transiter l'aide matérielle russe à Chongqing (sous-partie suivante).[323] Au final, aucune invasion ne sera tentée, entravée par la distance entre le Xinjiang et le point le plus éloigné de l'expansion japonaise en Mandchourie. A Khalkin Gol aux confins de la Mongolie en 1939, Tokyo essuie des mains de Moscou un sévère revers qui le dissuade d'aller plus loin. Et bientôt, avec l'entrée en guerre des États-Unis, Tokyo n'a plus les moyens d'un tel coup vers l'ouest. Mais la menace vécut, et mobilisa les états-majors.



Figure 44 Des Chinois Hui en visite au Japon à la fin des années 1930. Source.[324]

Tout au long de la guerre, le Japon continue à travailler au morcellement du nord-ouest de la Chine, ciblant particulièrement les Huis, estimés à environ 20 millions dans les années 1930. Tokyo cherche à étendre son influence non seulement vers l'Asie centrale mais également vers l'Asie du Sud-Est en s'appuyant sur leur diaspora.[325] Ces projets offrent un imaginaire fécond à une communauté musulmane chinoise dont l'identification à l'État-nation républicain n'a jamais été évident.[326] Comme l'écrit Emmanuel Lincot, ceux-ci perçoivent *« dès la seconde moitié du XIX° siècle la Chine impériale comme un repoussoir, inversement proportionnel au degré de fascination qu'exerce alors le modèle japonais.* (…) *Le choix d'une collaboration idéologique s'inscrira pour un certain nombre d'indépendantistes dans cette continuité ».*[327]

Ainsi, les Japonais minent un pilier critique de l'unité de la Chine : l'héritage par la république des frontières et des minorités religieuses et ethniques de l'ex-empire Qing, perturbant un très malaisé processus d'assimilation.[328] En 1944, le renseignement américain (OSS) s'inquiète de

[323] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 207.
[324] Université Waseda. Document mobilisé par Hammond, *China's Muslims and the Japanese Empire, op. cit.* 19.
[325] Hammond, "Managing Muslims", *art. cit.* 252.
[326] Hammond, *China's Muslims and the Japanese Empire, op. cit.* 22-23.
[327] Voir Emmanuel Lincot, Arnaud Bertrand, "Anciennes et nouvelles routes de la soie : pour une déconstruction d'une appellation", *Asia Focus* No. 155, 2021, page 27.
[328] Hammond, *China's Muslims and the Japanese Empire, op. cit.* 10.

ces efforts de propagande indépendantiste auprès des minorités musulmanes.[329] L'effort n'a pas non plus échappé à Chongqing, bien conscient de la vulnérabilité des populations non-han à la propagande de Tokyo. Chongqing réagit en prenant des mesures politiques, resserrant les liens avec les élites musulmanes des provinces du nord-ouest, Qinghai et Gansu, considérées comme des corridors critiques entre la Chine et le Xinjiang. Elle supervise les opérations des troupes musulmanes de la clique Ma contre les forces japonaises menaçant le nord-ouest de la Chine (Shaanxi, Gansu, Qinghai et Xinjiang).[330] Commentant en 1943 ces succès, l'industriel chinois Li Zhuchen (李燭塵) remarque : *« Dans l'histoire, ceux qui ont uni la Chine ont d'abord pris le contrôle du Nord-Ouest. Après cinq ans d'agression, les Japonais restent contenus sur le fleuve Jaune, les empêchant ainsi de s'aventurer dans le Nord-Ouest. Protéger cette région revient à protéger la Chine. L'histoire indique la permanence de cette réalité géographique »*.[331]

L'effort s'engage au-delà des frontières. L'Afghanistan par exemple, en raison de sa proximité avec le Xinjiang, est surveillée de près par la Chine et les alliés, pour sa proximité non seulement avec le Xinjiang, mais aussi la Perse, les Indes, l'URSS et les États du Golfe riches en pétrole... Les Japonais, forts de leurs liens avec Kaboul, usent de leur ambassade pour s'informer des événements au Xinjiang et maintenir le contact avec les forces autonomistes musulmanes. État neutre proche de l'axe durant la guerre, l'Afghanistan est un véritable nid d'espions : japonais, allemands, italiens... Jusque Stalingrad, on y caresse alors l'espoir fou d'y faire la jonction entre forces japonaises et nazies.[332] A cette *« conspiration musulmane internationale »* (國際回教陰謀) fomentée par Tokyo, Chongqing répondra par une forte contre-attaque diplomatique auprès du monde islamique, notamment via les voyages aux Proche et Moyen-Orient du général Bai Chongxi (白崇禧), et les bonnes œuvres de la *Chinese Muslim Association* (中國回教協會).[333]

Un pur outil géostratégique, la cooptation et l'instrumentalisation par le Japon des sentiments séparatistes musulmans au nord-ouest de la Chine laissera donc plusieurs traces. Son souvenir nourrira la paranoïa du régime communiste et ses efforts pour contrecarrer toute reproduction étrangère, soviétique ou américaine, de cette stratégie.[334] Pour faire le lien avec ce qui suit, les relations entre Tokyo et les musulmans de l'ouest de la Chine jouèrent donc dans les années 1930-40 sur les inquiétudes à la fois de Moscou et du gouvernement nationaliste vis-à-vis du Xinjiang. Malgré leurs intérêts communs contre le Japon, Chinois et Soviétiques se disputent néanmoins la primauté sur cet espace si stratégique. Au début, Moscou garde l'avantage.

---

[329] NARA, OSS, RG 226 190-3-4-3 890.2, 'Japanese infiltration among Muslims in China', July 1944. Voir aussi *Japanese attempts at infiltration among Muslims in Russia's and her borderlands*, OSS*, op. cit.*

[330] Lincot, *Chine et terres d'Islam*, *op. cit*. 155. Shang Jifang [尚季芳], "Study on the Status of Northwest Region as the Rear Area for the Anti-Japanese War [論西北抗戰大後方的地位]", *History Teaching* [歷史教學], Vol. 10, No. 839, pp. 55-65 (62-64).

[331] 李燭塵 : « 開發西北管見 », « 時代精神 » 1943 年第 8 卷第 1 期. Document cité par *Ibid*. 62.

[332] Voir Hammond, *China's Muslims and the Japanese Empire, op. cit.* 203-218

[333] Hammond, "Managing Muslims", *art. cit.* 284.

[334] Pour ce récit, consulter les chapitres 2 et 3 de Hammond, *China's Muslims and the Japanese Empire, op. cit.*

Citadelle soviétique, artère de la Chine assiégée (1930-40s)

Le roi aux cent traitrises

Sheng Shicai demeure en 1934 faible et redevable à son puissant voisin soviétique, qui offre les meilleures garanties pour la sauvegarde de son pouvoir et de son enrichissement. Il maintient de cette façon *« l'autonomie du Xinjiang par rapport à la Chine »*[335], tout en multipliant les gestes d'allégeance auprès de Moscou. Allant au devant des demandes de ses maîtres, Sheng passe en juin une lettre au consul Apresov à l'attention de Staline, Molotov et Voroshilov. Ne semblant pas pouvoir s'arrêter, il y fait l'étalage de ses notions marxistes, avant de demander de rejoindre le PCUS, la soviétisation du Xinjiang, et même le renversement du gouvernement de Nankin. On trouva ces années-là bien des fusillés pour traitrise moins grave :

> *Je considère comme mon devoir d'exprimer par la présente ma plus profonde gratitude pour votre aide à pacifier le Xinjiang et détruire les forces du bandit Ma Zhongying. (...) Soutien convaincu du communisme,* [je considère que] *seul l'établissement d'un gouvernement soviétique et le renversement du gouvernement de Nankin décadent et assoiffé de sang, peut libérer la Chine et le Xinjiang et leur permettre de combattre de concert l'impérialisme. J'ai donc décidé de m'opposer à toute manifestation d'influence impériale au Xinjiang, dans le but d'y installer un bastion du Komintern.* (…) *Je suis un ardent partisan du communisme et j'espère devenir membre du parti communiste* [soviétique], *voyant l'opportunité venue de satisfaire le plus cher désir de ma vie. Si les guides révolutionnaires de Moscou consentent à voir en moi un digne membre du Parti, je leur demande de m'y admettre.*[336]

La teneur du courrier provoque la colère de Staline, qui prend contact avec Apresov dès le 27 juin : *« Le courrier de Sheng Shicai a produit une impression déprimante sur nos camarades. Seul un agent provocateur ou un gauchiste indigne de confiance sans la moindre idée de ce que le marxisme représente peut écrire de cette manière. Comment Sheng, vous comptant à ses côtés, a-t-il pu nous écrire cela (moi, Molotov et Vorochilov) ? »* [337] Staline est davantage intéressé par une mainmise discrète sur le Xinjiang, l'exploitation de ses richesses, et son utilisation comme monnaie d'échange avec le KMT que par une annexion déstabilisatrice. Son utilisation comme *« môle méridional protecteur »* contre Tokyo suffit.[338] L'intégrité territoriale de la Chine, *de principe* bien sûr, et la face du gouvernement de Nankin, doivent donc être maintenues. Aussi les Soviétiques remercient Sheng en rejetant ses offres. Le même jour, un courrier humiliant lui est adressé, remis par le beau-frère de Staline, Alexandre Svanidzé.[339] Voici un extrait :

> *Nous avons l'habitude de dire la vérité.* (…) *Nous considérons inapproprié d'instaurer maintenant le communisme au Xinjiang...* [et] *inopportun pour* [vos forces] *de renverser*

[335] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia, op. cit,* 33.
[336] *Letter from Duban Sheng Shicai to comrades Stalin, Molotov, Voroshilov*, June 1934. Citée dans Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang, op. cit.* 39. TFA.
[337] *Letter from Stalin to Apresov*, July 27, 1934. Citée par *Ibid*. TFA.
[338] Emmanuel Lincot, "Le Xinjiang : un champ de forces – XXe et XXIe siècles", *Conseil québécois d'études géopolitiques*, 2021.
[339] Ce qu'il ne l'empêchera pas d'être exécuté sur ordre de Staline en 1941.

le gouvernement de Nankin. Malgré les erreurs commises par ce dernier, il lutte toujours contre les forces impérialistes… Nous désapprouvons ainsi votre adhésion immédiate au Parti communiste. Tout d'abord, cela nuirait à nos relations avec Nankin ; deuxièmement, cela aiderait les agents impérialistes au Xinjiang et autres séparatistes à lutter contre vous. (…) *Vous n'êtes pas sans savoir qu'un véritable communiste l'est d'abord par sa dévotion à l'idéal, et non par une simple adhésion au Parti.*[340]

Sheng répond le 1er novembre. Dans une ce qui s'apparente à une auto-critique, il reconnait ses erreurs tout en enfonçant le clou concernant son adhésion à l'idéal communiste, sa collaboration aux buts soviétiques au Xinjiang, et dit son espoir que Moscou *« le guide toujours vers l'avant »*. Il ajoute : *« Je suis ravi que les guides de la révolution mondiale ne refusent point de me délivrer leurs conseils, que je considère essentiels et accepte au titre d'instructions et de directives,* (…) *j'aspire à les implémenter toutes »*.[341] Ces jours-là, nouveau courrier d'Apresov à Staline, faisant état du *« caractère douteux* [de Sheng] *et sa suspicion à l'égard de tout et de tout le monde »*, mais aussi conseillant à Staline de saisir l'opportunité : *« Outre sa valeur politique et stratégique, le Xinjiang constitue une région riche, une source de matières premières pour l'Union soviétique* (...). *Avec son charbon et pétrole, nous pourrions répondre à la demande turque, comme à celle des républiques d'Asie centrale et de la Sibérie occidentale »*.[342]

L'influence russe s'affirme alors dans tous les domaines, notamment militaires, économiques, gouvernances et idéologiques.[343] En décembre 1934, Sheng annonce ses *Six grandes politiques* : anti-impérialisme (anti-Japon), amitié avec l'URSS, égalité entre les races et les 'nationalités', gouvernement sans corruption, paix et reconstruction.[344] Naturellement, Sheng fera bon marché de ces promesses, sauf celle, jusque 1941, de l'amitié avec l'URSS. Qui dit *« nationalités »* dit soviétisation de la politique ethnique à l'image de ce qui se fait alors en Asie centrale : médias et enseignement en langue turcique équilibrée par la sécularisation, autonomie relative pour les populations musulmanes, et cooptation des chefs par la nomination des rebelles d'hier, Khoja Niyaz et Yulbars Khan, à des postes honorifiques.[345] Les échanges transfrontaliers s'accélèrent : les cadres sont entraînés en URSS, tandis qu' on enseigne à l'école la théorie marxiste-léniniste et le russe aux côtés du chinois. Le frère de Sheng Shicai, Shiqi, étudiera à l'académie militaire Mikhail Frunze de Moscou (du nom du conquérant bolchevique de l'Asie centrale).[346]

En 1935, afin de nommer les musulmans descendants des *Taranchis* (ch. précédents), Sheng importe également l'ethnonyme *« ouïgour »* réinventé par Moscou depuis 1922, et classifie les peuplades du Xinjiang en 14 ethnies, ou *minzu*, différentes : une façon de diviser pour régner à court terme, mais aussi et par inadvertance, de solidifier l'identité des intelligentsias de ces groupes sur le long terme…[347] Pour régner, et *« puisque Sheng ne pouvait faire appel à la Chine de peur d'être supplanté, il cherche à obtenir le soutien de chaque nationalité individuellement,*

[340] Letter from Stalin, Molotov and Voroshilov to Sheng Shicai, July 27, 1934, RGASPI, f. 558, o.11, d. 323, l. 12–13. Cité par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 40. TFA.
[341] Sheng Shicai, *My most right guides—Stalin, Molotov and Voroshilov*, Nov 1, 1934. Cité par *Ibid*. 40. TFA.
[342] Letter from Apresov to Stalin, November 7, 1934, RGASPI, f. 558, o.11, d. 323. Cité par *Ibid*. 44-45.
[343] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia, op. cit,* 33.
[344] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 72-3.
[345] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia, op. cit,* 33.
[346] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 53-57. Et 72, puis 84-85.
[347] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia, op. cit,* 34. Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 207.

tout en empêchant toute coalition de se former entre elles ».[348] Le KMT puis la Chine populaire paieront cher cette manipulation par Sheng et Moscou des nationalismes régionaux.

L'influence soviétique ne passe guère inaperçue chez les Britanniques, leur consulat à Kashgar accusant Moscou de travailler à l'établissement d'une seconde Mongolie dans ses rapports au *Foreign Office*.[349] Quant aux Japonais, lorsqu'en 1934 le chargé d'affaire Wakasugi presse le Président Chiang Kai-shek d'expliquer l'influence soviétique au Xinjiang, celui-ci répond non sans une pointe d'ironie : *« J'essaie de séparer* [le Xinjiang] *de l'influence soviétique, mais malheureusement, mon pays est déjà par trop accaparé par ses relations avec le Japon »* ![350]

La mainmise de Moscou est d'abord économique. Un plan de développement triennal, sous la direction de Svanidzé, est ainsi signé en 1935.[351] Les accords frontaliers et les prêts bancaires soviétiques se succèdent tandis que les sols de la région, riches en minéraux (or, étain, tungstène, manganèse, uranium…) intéressent les géologues et industriels soviétiques (voir plus bas pour l'accord de 1940).[352] Les gisements de pétrole sont prospectés autour de Wusu et Dushanzi (50 millions de tonnes de brut sont découverts), où des raffineries sont ouvertes par les Soviétiques en 1942. Pour lier la province à l'URSS, les routes et les communications sont renforcées. En 1933, on ne comptait que 20 camions dans toute la province, le chiffre monte à 3000 en 1941. Deux mille kilomètres de lignes téléphoniques sont également installés dans la province.[353]

Le *« soutien »* soviétique s'exprime évidemment, et surtout, du point de vue militaire. Le 15 septembre 1935, plusieurs millions de roubles sont consacrés au transfert de fusils, mitrailleuses, artillerie de campagne avec ses munitions, deux avions de liaison, et quatre monomoteurs *Polikarpov* Po-2 pour l'armée provinciale. Des écoles d'aviation sont ouvertes par des officiers soviétiques. Sheng écrit à Molotov en octobre 1936, exprimant sa gratitude personnelle et celle du *« peuple du Xinjiang »* quant au soutien soviétique, en présentant depuis sa satrapie *« un très brillant exemple pour toute la Chine des points de vue politiques, militaires, économiques et culturels. Nous sommes heureux que notre État voisin, celui qui maintient les relations les plus cordiales avec* notre [sic.] *Xinjiang, ne compte pas parmi les États impérialistes, mais est bel et bien l'Union Soviétique, si bonne envers les pauvres et chacun des peuples minoritaires »*.[354] Exemple de la diplomatie aux ordres d'Urumqi : la même année, Sheng apportera son soutien à Zhang Xueliang (張學良) lors de l'Incident de Xian, qui voit Chiang Kai-shek kidnappé et contraint de former un second *« front uni »* avec le PCC contre les Japonais. Cependant, Sheng fait volte-face lorsque l'enlèvement est condamné par Moscou, qui ne veut pas se mettre Chiang à dos, et lui intime de *« répondre à Zhang Xueliang en clarifiant votre désapprobation de ses actions et votre non-implication »* (voir ci-bas pour le front-uni au Xinjiang).[355] Il s'exécute.

L'Armée Rouge garantit aussi le maintien de Sheng au pouvoir. En 1937, une nouvelle révolte musulmane éclate dans le bassin du Tarim, sorte de répétition des soulèvements de 1934, où les Ouïgours de Mahmut Muhiti forment une alliance avec les ex-lieutenants Hui de Ma Zhongying,

[348] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 16. TFA.
[349] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit.* 53-54. TFA.
[350] Whiting & Gen. Sheng, *Sinkiang: Pawn or Pivot?*, *op. cit.*
[351] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia, op. cit,* 33.
[352] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 206-7.
[353] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 75.
[354] Letter of Sheng Shicai to Molotov, October 4, 1936, RGASPI, f. 82, o. 2, d. 1238, l. 154–55. Cité par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 60. TFA.
[355] Letter of Molotov to Sheng Shicai, July 3, 1942, RGASPI, f. 558, o. 11, d. 323, l. 56. Cité par *Ibid*. 60. TFA.

comme Ma Hushan (馬虎山), qui contrôlent Khotan et sont liés à Nankin. Alors qu'ils marchent sur Kashgar, les rapports pleuvent à Moscou sur l'incompétence des troupes de Sheng, dont le commandement s'avère lâche et illettré. Le *Politburo* ordonne l'envoi de six avions et de pilotes supplémentaires, mais Sheng demande en septembre un soutien plus direct. Dans son courrier, il met la révolte sur le dos d'un complot trotskiste le ciblant pour ses bonnes relations avec Staline. Moscou envoie avions, troupes et chars commandés par le général Konstantinov.[356] Comme en 1934, leur uniforme militaire est encore dénué d'insignes de l'Armée Rouge.[357] En septembre, la rébellion est matée, Ma et Mahmut passent la frontière indienne.[358]

En 1937, alors que la guerre sino-japonaise (1937-45) débute, Chiang n'a pas les moyens de se débarrasser de Sheng, et doit fermer les yeux sur l'intervention soviétique et l'emprise de Moscou sur le Xinjiang. Pour l'heure, Nankin priorise l'obtention de l'aide russe contre Tokyo, au titre du Pacte de non-agression sino-soviétique tout récemment signé. Staline rencontre en novembre à Moscou l'ambassadeur chinois Yang Jie, et lui déclare : *« Vous ne saviez pas que* nous vous avions aidé [sic.] *au Xinjiang, en envoyant des troupes équipées comme les Chinois. Ces rebelles comptaient établir un État musulman* (…) *dirigé contre la Chine et l'URSS.* [Nous devions] *aider le Xinjiang, car la Chine était alors trop faible pour s'en charger ».*[359]

Sheng a sauvé son poste. Le même mois, il écrit à Molotov : *« La tranquillité du Xinjiang a été restaurée grâce à votre très amical concours. Vous êtes des révolutionnaires avant-gardistes mondiaux et les gouvernants de la grande Union soviétique. Je vous demande sincèrement de me transmettre tous les conseils utiles à mon travail pratique ».*[360] Dès janvier 1938, il reçoit un nouveau soutien militaire : 15 chasseurs *Polikarpov* I-15, 5 chars T-38, 10 chars BT-7, 55 camions ZIS-5 avec leur matériel d'entretien, fuel et pièces détachées – du matériel moderne.[361] Sheng en profite alors pour se débarrasser dans son entourage de nombre d'encombrants, le consul soviétique Apresov le premier, le présentant comme l'instigateur du fameux *« complot trotskiste »*. L'homme, qui en savait trop sur les compromissions soviétiques au Xinjiang, est envoyé en URSS et reçoit une balle en 1941.[362] Khoja Niyaz, l'ex-président de la RTO de 1934, est aussitôt accusé d'espionnage pour Tokyo et passé par les armes. Ma Shaowu, les Russes blancs, et les intellectuels ayant rendu la prise de pouvoir par Sheng Shicai possible, les suivent pour *« trotskisme ».* La vengeance de Sheng contre les Huis et les Ouïgours du Tarim de tous les milieux sociaux est également impitoyable, faisant entre 50 000 et 100 000 victimes.[363] Ainsi se clôt la parenthèse dite *« libérale »* de Sheng à l'égard des musulmans ![364] Ces purges fourniront un ferment additionnel à l'indépendantisme ouïgour de la décennie suivante.[365]

---

[356] Qi Qingshun [齊清順], « On the USSR Military Deployment to Xinjiang », *art. cit.* 60-61. Et Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 61-67.
[357] *Ibid*. 61-67.
[358] Le premier reprendra du service sous le KMT, contre les Japonais et les communistes (qui le fusilleront dans les années 1950), et le second se jettera dans la collaboration avant de mourir à Pékin en 1944.
[359] Sovetsko-Kitaiskie otnoshenie, Tom IV, 1937-1945. Kniga 1. 1937–1944, Moscow, 2000, 153. Et Sokolov, Sekretnaia missiia V. Q. Dekanozova v Urumchi (Sin'tszian) v 1942 godu, 167. Document cites par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 69.
[360] Letter from Sheng Shicai to Molotov, Nov 10, 1937, RGASPI, f. 82, o. 2, d. 1238, l. 162. Cité par *Ibid*. 82.
[361] *Ibid*. 67.
[362] *Ibid*. 65. Et (selon Hasanli) Valentin Berezhkov, Riadom so Stalinym. Moscow, 1999, 381-385.
[363] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 210. Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 67.
[364] L'expression est de Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 51.
[365] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia, op. cit,* 34.

En visite à Moscou en août-septembre 1938, au plus fort aussi des purges staliniennes, Sheng, à l'évocation de l'aide militaire soviétique à Urumqi, se lève et embrasse Voroshilov. Puis en entrevue avec Staline, qu'il remercie, il ajoute qu'avec si peu de hans au Xinjiang, il n'est pas en mesure de monter une armée de confiance. Il réitère son souhait de rejoindre le PCUS, étalant son admiration pour le seul *« État prolétaire du monde »*, et son aide généreuse aux *« peuples oppressés »*. Staline y consent mais Voroshilov est réservé, craignant une crise diplomatique avec Chiang. Sheng met alors d'accord tout le monde en proposant de garder l'affaire secrète. Il dit aussi qu'il a défendu sa femme de rencontrer les dirigeants soviétiques, faisant valoir que ceux-ci sont bien trop occupés pour lui parler… L'homme de fer lui répond : *« nous ne sommes pourtant que des personnes simples et accessibles à tous »* ! Staline accepte les cadeaux de Sheng, non sans lui rappeler que ce geste s'apparente à un véritable pot-de-vin...[366]

Pour garantir son pouvoir personnel et s'offrir en seul recours à Moscou, Sheng avait défendu aux communistes chinois de terminer leur *Longue Marche* au Xinjiang.[367] Mais sous pression, il consent en 1938 d'accueillir, au nom du Front uni, le PCC dans la province. À Urumqi, il se trouve flanqué du frère de Mao, Zemin (vice-ministre des finances), et de dizaines de cadres du Parti.[368] Cette position au Xinjiang leur permet de capter une part de l'aide soviétique destinée à Chongqing (voir plus bas). La veille de son voyage à Moscou par exemple, Sheng fait passer aux troupes du PCC 50 000 vareuses, 500 000 dollars mexicains, 6 canons anti-aériens et 10 mitrailleuses.[369] C'est au nom de cette coopération militaire que les communistes entraînent leurs premiers pilotes à Urumqi en 1937.[370] Les choses continuent bien que Chiang ordonne en 1939 le blocus du bastion du PCC au Shaan-Gan-Ning (陝甘寧邊區), coupant de cette façon le lien géographique avec le Xinjiang. Le front uni n'est bien sûr que façade et explosera.[371] Sheng manœuvre également contre le PCC. Délateur dans l'âme, il donne par exemple dans un courrier de 1939 à Moscou un collègue communiste défavorable à l'expression *« stalinisme »*, pointant alors que celui-ci estimait « *que Staline n'était pionner d'aucune idée originale, et ne mériterait aucun 'isme' »*.[372] Pour jauger la réaction de Moscou, il fait aussi suivre des *« révélations »* sur Lin Biao (!), qui lui avait secrètement proposé de rejoindre les rangs du PCC. Sheng écrit : *« Je n'ai aucun secret pour mes camarades Staline, Molotov et Vorochilov »*.[373] L'homme de fer s'oppose à l'intégration du PCC par Sheng, pour ne pas perdre en influence sur le personnage.[374]

---

[366] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit.* 69-71.
[367] Whiting & Gen. Sheng, *Sinkiang: Pawn or Pivot?*, *op. cit.*
[368] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 210.
[369] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 72.
[370] Benjamin Lai, *The dragon's teeth: The Chinese PLA – Its History, Traditions, and Air, Sea and Land Capabilities in the 21st Century*, Casemate Publishers, 2017, pages 8-9.
[371] Lyman Van Slyke, « The Chinese Communist Movement During the Sino-Japanese War 1937-1945 », dans Denis Twitchett & John Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 13 - Republican China 1912-1949, Part 2*, Cambridge University Press, 1986, pp. 609-722 (159).
[372] Translation of letters Duban Sheng Shicai to Stalin, Molotov, Voroshilov, January 4, 1939, RGASPI, f. 82, o. 2, d. 1238, l. 176. Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 73. TFA.
[373] *Ibid*. 73.
[374] Whiting & Gen. Sheng, *Sinkiang: Pawn or Pivot?*, *op. cit.*

Dans ce contexte, Sheng reste cependant prudent, et soigne les apparences, pour maintenir un équilibre favorable entre chaque force politique au Xinjiang. Selon son biographe américain, Allen Whiting, *« il était à ce moment-là opportun pour lui de se montrer amical à la fois avec Moscou et Yan'an* [PCC], *tout en reconnaissant officiellement encore Chiang Kai-shek »*.[375] En octobre 1938, de retour de Moscou, Sheng réunit ainsi un congrès à Urumqi, condamne Tokyo, et assure au gouvernement nationaliste assiégé à Chongqing son soutien en offrant le Xinjiang comme corridor critique à l'acheminement là-bas de l'aide militaire soviétique.[376] La décision reste compatible avec les buts stratégiques de Moscou, affaiblir Tokyo en armant le KMT.

C'est que, asphyxiée à l'est, la Chine nationaliste assiégée par le Japon ne peut respirer que par l'ouest, et doit marchander avec Sheng et les Soviétiques. La côte, on l'a vu dans le chapitre précédent sur Taïwan, subit le blocus de Tokyo. Lâche au début, l'étau japonais se resserre lorsque l'armée impériale s'attaque en octobre 1938 au sud de la Chine pour bloquer ses ports et neutraliser Canton et Hong-Kong. Les prix des importations s'envolent de 72%, et doublent encore après la perte du Guangxi en 1939. En 1944, les importations chinoises tombent ainsi à 6% du niveau d'avant-guerre… Avant donc de pouvoir compter sur le pont aérien au-dessus de l'Himalaya (le *Hump*), Chongqing doit fermer les yeux sur l'influence de Staline sur Urumqi, et importer via le Xinjiang et le Gansu des armes ainsi que des munitions soviétiques.[377] Les accès liant le Xinjiang à Chongqing devaient aussi être défendus à tout prix des Japonais.

Ainsi le Xinjiang servira, outre sa qualité de quasi-protectorat soviétique, d'artère continentale, de corridor critique, à l'effort de guerre chinois. La route URSS-Chine, construite depuis 1937 par des milliers d'ouvriers soviétiques, est saluée par les historiens chinois comme *« une ligne de vie pour la survie de la nation chinoise »*. Longue de 2900 kilomètres, elle court d'Alma-Ata (RSS kazakhe) au Xinjiang, Urumqi et Hami, puis passe dans le Gansu jusque Lanzhou. Traversant des plateaux à plus de 3000 mètres d'altitude pour rejoindre le Sichuan, jalonnée de dizaines de relais d'hébergement, de points de ravitaillement en essence, on la parcourt dans le froid polaire à dos de chameau ou en camion. Ainsi le gouvernement nationaliste importe, entre 1937 et 1941, 997 avions, 82 chars, près d'un millier de canons, un nombre semblable de véhicules, ainsi que 50 000 mitrailleuses. En échange, Moscou reçoit 23 500 tonnes de sable de tungstène, 10 500 tonnes d'étain, 5000 tonnes de plomb ainsi que 1100 de mercure, sans compter d'autres produits agricoles et pastoraux. Signe sans équivoque de l'influence de Moscou, l'échange se fait à Hami, à la limite entre Gansu et Xinjiang, et non pas plus à l'ouest, à la frontière sino-soviétique d'Ili. Rappelons que depuis le printemps 1938, Moscou maintient aussi un régiment d'infanterie bien mécanisé (et donc très mobile), fort de 3 000 hommes à Hami, utiles autant pour défendre ce verrou critique vers Chongqing contre les Japonais que pour prévenir l'entrée du Xinjiang des troupes chinoises, communistes comme nationalistes.[378] Ce déploiement est doublé d'un escadron de chasse de l'armée de l'air soviétique (VVS) sur le

[375] *Ibid.*
[376] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 77.
[377] Lloyd E. Eastman, « Nationalist China during the Sino-Japanese War 1937-1945 », dans Denis Twitchett & John Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 13 - Republican China 1912-1949, Part 2*, Cambridge University Press, 1986, pp. 547-608 (585). Et Shang Jifang [尚季芳], "Study on the Status of Northwest Region as the Rear Area for the Anti-Japanese War", *art. cit.*
[378] Qi Qingshun [齊清順], « On the USSR Military Deployment to Xinjiang », *art. cit.* 61.

terrain d'Hami.[379] Car le ravitaillement passe aussi par la voie aérienne. Des appareils russes volent depuis 1939 sur une ligne régulière entre Almaty, Urumqi et Hami, puis en direction de Lanzhou, et jouit même de la priorité sur le trafic aérien au Xinjiang (avec les appareils chinois).[380] Les appareils servent de transport de troupes comme de marchandises.[381] D'un commun accord, des usines d'aviation sont construites en 1939 et 1940 autour d'Urumqi.[382]

Il s'agit là, entre l'URSS et Chongqing, d'un troc : munitions contre richesses du Xinjiang pour Moscou, qui maximise son avantage : affaiblissement de Tokyo, mainmise sur le Xinjiang, et soutien chèrement payé par la Chine.[383] On nous pardonnera une digression : à l'heure de la guerre en Ukraine, les termes de cette relation bilatérale, le soutien militaire russe contre le soutien technologique et les matières premières chinoises, sont retournés entre Russie et Chine. Cette route inspire aux historiens chinois une autre permanence : le fantasme d'une *Route de la soie* liant la Chine aux marchés de l'ouest et charriant ses richesses.[384] Nous préférons l'image, qui sied depuis longtemps au nord-ouest de la Chine, d'une profondeur stratégique et d'espace de passage aussi critique à la défense de la Chine que convoité par ses adversaires.

Ainsi, l'historien chinois Shang Jifang (尚季芳) estime que l'étude de la guerre sino-japonaise se concentre par trop sur la défense du sud-ouest de la Chine contre les Japonais, c'est-à-dire Chongqing et le Sichuan, au détriment de celle des provinces du nord-ouest. Pour lui, la sécurité des secondes était pourtant préalable à celle des premières : *« si le nord-ouest n'avait pas été défendu, le sud-ouest n'aurait jamais pu survivre »*.[385] Insistant, il s'appuie sur les écrits de Bai Chongxi, le célèbre général chinois musulman : *« Depuis l'Antiquité, le nord-ouest de la Chine, bordure défensive militaire en temps de guerre, et plaque tournante commerciale en temps de paix, est demeuré au fil des âges clef au succès de la Chine »*.[386] Nul hasard que ces études, célébrant l'importance du nord-ouest de la Chine comme profondeur et sanctuaire stratégique, ainsi que le lien continental entre Moscou et Pékin contre les nations maritimes, continuent à fleurir… L'histoire bégaye, à l'heure où les tensions autour de Taïwan et la présence américaine sur la première chaîne d'îles, s'inscrivent, pour Pékin, en héritage du blocus de Tokyo.

…

Renforcée par le soutien de Moscou à la Chine (1937-1941), l'influence soviétique sur Urumqi s'affirme donc jusque 1941 : entraînement des cadres de la province en URSS, envoi de milliers de conseillers et de matériel militaire, promotion de fonctionnaires locaux favorables à Moscou, purges des opposants réels ou présumés au régime d'un Sheng *« suspicieux de tous et inspirant la terreur »* par une impitoyable police politique calquée sur le modèle du NKVD.[387] L'époque fait écrire à Jamil Hasanli, *« Le Xinjiang passe alors sous le contrôle de Moscou sur les plans politique, militaire, économique et idéologique*, [faisant de la région] *une "citadelle soviétique"*

---

[379] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit.* 72.
[380] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 76.
[381] *Ibid*. 75. Et Shang Jifang [尚季芳], "Study on the Status of Northwest Region as the Rear Area for the Anti-Japanese War", *art. cit.* 57-59. TFA.
[382] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit.* 58.
[383] Whiting & Gen. Sheng, *Sinkiang: Pawn or Pivot?*, *op. cit.*
[384] Shang Jifang [尚季芳], "Study on the Status of Northwest Region as the Rear Area for the Anti-Japanese War", *art. cit.* .
[385] *Ibid*. War 55. TFA.
[386] 白崇禧 : « 應如何建造西北 », « 民國日報 » (趙南), 1942.10.28, 第 3 版. Document cité par *Ibid*. 63.
[387] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 74. Roberts, *The War on the Uyghurs*, *op. cit*. 37-8.

sur les marches de la Chine ».[388] L'*Accord des concessions* signé sans la moindre autorisation de Chongqing par Sheng en novembre 1940 garantit pour un demi-siècle les droits miniers de Moscou sur le Xinjiang : étain, uranium et béryllium sont plus que jamais convoités…[389] Enfin, en janvier 1941, voyant se multiplier les victoires japonaises contre Nankin, Sheng demande même à Staline l'incorporation du Xinjiang dans l'URSS, perçue comme le meilleur moyen d'assurer son pouvoir personnel sur la région. Il suggère ainsi de *« s'éloigner de la Chine et de créer une république soviétique au Xinjiang, puis de l'annexer à l'URSS* [de façon à ce que] *les impérialistes britanniques et Chiang Kai-Shek ne pourront plus y interférer, et ainsi mener la Chine sur la voie de la soviétisation ».*[390] Mais une fois de plus, Staline décline la cavalière et déloyale proposition. Véritablement, comme l'estime Millward, *« de 1934 à 1941, le Xinjiang fut un satellite soviétique au même titre que la Mongolie extérieure ».*[391]

Mais alors que les armées nazies entrent en URSS et menacent Moscou, que Washington entre en guerre contre le Japon après Pearl Harbor, la situation change. Pour la première fois, Chiang Kai-shek sent l'étau japonais se desserrer à l'est et l'espoir de contester à Moscou sa mainmise sur l'ouest. Sheng Shicai, dont la versatilité reflète assez bien l'histoire d'un Xinjiang balloté entre les empires, voit ses fortunes se retourner. Pour ménager ses arrières, il va encore trahir.

Assassiner avec une épée d'emprunt : Staline, la 2nde RTO et Chiang (1942-1949)

Un homme de paille déloyal

La duplicité de Sheng, assise de son pouvoir, le perd. Tyran sans scrupule, il se démarque par son manque de sens stratégique. Avec l'entrée des armées nazies en URSS, et l'affaiblissement concomitant de la capacité de Moscou à agir dans la région, il saisit l'occasion de retourner sa veste. Sheng *« semble convaincu que la Russie, même si elle ne serait pas vaincue, ne serait bientôt plus une puissance dominante ».* Et à l'heure où Chongqing reprend espoir, le pivot de Sheng *« démontre sa conviction que son pouvoir sur le Sinkiang ne saurait être garanti sans un autre appui extérieur ».*[392] Chiang, qui reçoit désormais une aide américaine massive, répond positivement à son approche, et prend mi-1942 avec ses stratèges les décisions qui s'imposent : expulser pour de bon, mais avec tact, l'URSS du Xinjiang, et y instaurer l'autorité du KMT.[393]

Ayant seulement quelques mois plus tôt offert le Xinjiang à l'URSS, Sheng retourne en l'espace de quelques semaines trois décennies de mainmise russe sur les destinées du territoire. Dès le printemps, il dévoile soudainement un grand *« complot communiste »* contre lui, téléguidé par

[388] Hasanli, 75. TFA
[389] Resolution of the Council of People's Commissars of the USSR and Political Bureau of the Central Committee of the Soviet Communist Party. "On the exploration and production of tin in Xinjiang," October 26, 1940, RGASPI, f. 17, o. 162, d. 23, l. 142. Document cité par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 84. Voir aussi Whiting & Gen. Sheng, *Sinkiang: Pawn or Pivot?*, *op. cit.* page 280.
[390] Cité par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit.* 87. TFA.
[391] *Ibid*. TFA.
[392] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 77.
[393] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia, op. cit,* 36.

les agents soviétiques. Il ordonne en mars 1942 à son frère, Shiqi, commandant de l'armée provinciale et proche parmi les proches de Moscou, de s'arranger pour préparer l'expulsion des 'conseillers' soviétiques au Xinjiang. Mais refusant, son corps est retrouvé, tué net d'un coup de pistolet : les mauvaises langues accusent Sheng de s'en être débarrassé. L'incident sert de prétexte à un vaste coup de filet : tous les sympathisants soviétiques réels ou présumés, ainsi que les spécialistes formés en URSS, sont arrêtés. On accuse Chen Xiuying, la femme de Shiqi faisant en même temps l'objet d'élégantes funérailles, de son meurtre. La torture lui fait perdre la raison. Très vite, Sheng s'attaque brutalement aux membres du PCC. Horriblement suppliciés, les malheureux signent le plus souvent les confessions qu'on leur présente, avant d'être fusillés. Mao Zemin, le frère du leader, lui, ne parla pas. Une répression impitoyable s'abat aussi sur les Ouïgours et les populations non-Hans, 80 000 personnes au moins sont emprisonnées.[394]

Après des échanges acrimonieux de câbles entre Sheng et Molotov, Moscou, bien empêché de réagir en pleine bataille de Stalingrad, tente alors de salir le tyran auprès de Chongqing et de Washington en leur faisant suivre une sélection de ses embrassants courriers d'allégeance. Les Américains, et peut-être Chiang, apprennent ainsi comment Sheng offrit l'année précédente le Xinjiang comme sur un plateau à Staline. Mais le généralissime sait à qui il a affaire, et voit là à juste titre un *« coup diplomatique »* désespéré de Moscou.[395] Il ordonne à Sheng d'aller de l'avant, et fait préparer un avion vers Urumqi pour sa femme Soong Meiling (宋美齡), qui est aussi sa plus fine et fidèle ambassadrice. Elle est très cordialement reçue par le satrape, et met en place avec lui les conditions de l'établissement de l'autorité du KMT au Xinjiang.[396]

En juillet, bien loin de ses tirades dithyrambiques habituelles, Sheng définit l'URSS comme un *« État agresseur »* et exige immédiatement le départ des Soviétiques. Il éconduit le même mois Vladimir Dekanozov, proche de Beria et dernier ambassadeur soviétique auprès de l'Allemagne nazie, qui suggère à son retour les décisions s'imposant à Moscou : *« liquider nos entreprises au Xinjiang (usine d'aviation, raffinerie de pétrole de Dushanzi, étain), retirer nos installations matérielles et techniques vers l'URSS, (...) rapatrier tous nos conseillers et instructeurs »*.[397] Le retour est bouclé en 1943, y compris la garnison de l'Armée Rouge à Hami, ce qui n'était plus un problème stratégique : le Japon n'est déjà plus capable d'attaquer le Xinjiang.[398] Quatre divisions de l'armée chinoise (100,000 soldats) et le personnel du KMT sous l'autorité du général Zhu Shaoliang (朱紹良) entrent en 1943 dans la région par le Gansu.[399] Une branche provinciale du KMT s'ouvre, et contre une trentaine de kilos d'or, Sheng sauve son poste.[400]

[394] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 87-92. Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 78.
[395] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit.* TFA.
[396] *Ibid*. 93.
[397] Sokolov, Sekretnaia missiia V.Q. Dekanozova v Urumchi (Sin'tszian) v 1942 godu, 180. Cité par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit.* 95. TFA.
[398] Qi Qingshun [齊清順], « On the USSR Military Deployment to Xinjiang », *art. cit.* 61.
[399] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia, op. cit,* 35-36. Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 80.
[400] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 90. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 211.

Arrivée désastreuse du KMT et invariants

Suivant son retour de Chongqing à l'automne 1943, Sheng fait également volte-face quant à sa politique ethnique, jusque-là stalinienne mais prudente sur la question de la sinisation. C'est désormais l'exact inverse, sous l'impulsion de Chiang, qui va se produire. Dans la propagande nationaliste, on compare déjà le Xinjiang à la Californie et l'Alaska du 19ème siècle, un *far-west* pour la Chine au potentiel économique inexploité et ouvert à la colonisation. On relance donc dès la fin 1942 le programme d'assimilation de la province à la Chine, l'accélération de la colonisation Han et le transfert sur place de 10 000 cadres du KMT et de leurs familles. Cette année, les premières cohortes de réfugiés du Henan feront leur entrée dans le Xinjiang : on leur distribue comme par le passé des terres à cultiver, et on espère en amener un million de plus. Il faut de l'argent, de la coordination et des moyens pour accommoder ces nouveaux menus : tout ce qui fait défaut au KMT, particulièrement au Xinjiang. Ces soldats et/ou colons, pour nombre laissés oisifs, illettrés et affamés, se comportent alors le plus souvent en terrain conquis.[401] Leur cohabitation avec les locaux se soldera comme à Taïwan en 1947, par un drame sanglant.

En héritier de Wei Yuan, Gong Zizhen, et Zuo Zongtang, Chiang est conscient de l'importance du territoire comme *« base stratégique au centre du Heartland asiatique »*. Son assertion, *« le Xinjiang fait partie du territoire chinois, et est depuis longtemps une province chinoise »*, ne peut être comprise que dans le cadre de cette perception géostratégique.[402] En contraste avec la doctrine, jamais suivie d'effet, d'auto-détermination formulée par feu Sun Yat-sen, pour Chiang et les nationalistes (et à leur prise du pouvoir, les communistes), les musulmans du Xinjiang, constituent la branche d'une unique race chinoise. Leur destin, commun aux cinq autres *minzu* de l'ex-empire Qing, et malgré le subterfuge d'une vague autonomie, est d'accepter la primauté des Hans.[403] La sinité du Xinjiang est au début du 20ème siècle déjà largement défendue par les intellectuels chinois, Liang Qichao écrivant en 1922, *« Le Xinjiang, établi comme province en 1884, dont les relations avec nous depuis la dynastie Han, furent parfois proches, parfois distendues, peut être considéré comme tout à fait incorporé au territoire chinois et rendu identique à* [la Chine] *intérieure* ».[404] De telles représentations habitent les nationalistes chinois comme Chiang, pour qui le Xinjiang comme toutes les autres périphéries héritées des conquêtes Qing *« constituent toutes des régions stratégiques pour assurer l'existence de la nation »*.[405]

Cette politique exprime une solide continuité, une permanence même, des buts poursuivis par les Chinois dans leurs périphéries stratégiques depuis les Qing. Celle-ci est due, écrit Clark, *« à la mission même de l'État »* dans ces zones, ici à travers les sables du Turkestan mais aussi bien évidemment autour de Taïwan : *« la perception selon laquelle le Xinjiang fait et doit faire partie*

---

[401] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 79, 84-85. Et 178-9. Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 212.
[402] Chiang Kai-shek, *Soviet Russia in China: A Summing up at Seventy,* Harrap & Co, 1958, page 100. Cité par Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia, op. cit,* 38.
[403] Sun Yat-sen, 1933, *Sun Yat-sen, his Political and Social Ideals: A Sourcebook,* ed. Leonard Shihlien Hsu, Los Angeles, CA: University of Southern California Press, pages 165-168. Document mobilisé par Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 207-8. Voir aussi, pour un résumé succinct : Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 82-83. Il écrit : *"According to Article Four of his National Reconstruction Program, and also the Declaration of the First National Congress of the Kuomintang in 1924, all such "nationalities" in China are entitled to self-determination."*
[404] Liang, Qichao (1922) 'Review of China's Progress, 1873-1922' in Ssu-yu Teng and John K. Fairbank (eds), *Chinas Response to the West: A Documentary Survey 1839-1923,* New York: Atheneum: 267-74 (269). Cité par Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia, op. cit,* 39. TFA.
[405] Voir l'ouvrage phare de Chiang Kai-Shek, *China's Destiny, op. cit.* 36. TFA.

de la Chine, associée à l'affirmation selon laquelle seule la restauration de tous les territoires 'perdus' peut assurer la sécurité de l'État chinois, ne fait que prescrire une approche spécifique à sa politique étrangère ».[406] Laquelle ? Le maintien à tout prix du contrôle chinois sur ces zones, et en dénier l'accès, par tous les moyens, à la menace et l'influence étrangère. Les désirs des peuples périphériques ne peuvent, pour être entendus, que s'accorder à ce vital objectif. Les velléités autonomistes quant à elles, représentent des vulnérabilités aisées à manipuler par les rivaux stratégiques de la Chine, et doivent à ce titre être éliminées.

Entretemps, on convient avec Washington de l'installation d'un consulat américain à Urumqi, effectué le 19 avril 1943.[407] Les Américains sont des nouveaux venus sur ces terres, où hormis les fameux travaux de quelques-uns, tels qu'Owen Lattimore, un temps conseiller détaché de Roosevelt auprès de Chiang Kai-Shek (avant sa disgrâce pour sympathies communistes), leurs ressortissants s'étaient plutôt limités au missionarisme. Mais alors que Londres se recroqueville déjà sur l'Europe, que les ambitions nippones et soviétiques s'affirment au Moyen-Orient et en Iran, le Xinjiang suscite l'intérêt des stratèges américains.[408] La reprise en main de Chongqing leur offre donc une opportunité, écrit Lattimore : *« alors que les arrière-gardes britanniques se retirent, nous avançons nos avant-postes. Ils sont déjà en Asie intérieure.* (...) [suivant] *le principe selon lequel l'affaiblissement des premiers ne devrait pas permettre la création d'un vide par lequel la puissance de la Russie pourrait s'écouler »*.[409]

Chiang obéit quant à lui à la vieille tactique d'utiliser les *« barbares les uns contre les autres »* : inviter Washington au Xinjiang pour tenir Moscou en respect. Les premiers consuls américains sont tous des sinologues de formation, et autant qu'il se peut en la circonstance, pro-Moscou.[410] Foule de diplomates et conseillers militaires américains suivent le mouvement, et Sheng passe alors commande de matériel industriel et militaire à Washington.[411] Le ballet des fonctionnaires américains lui fait dire : *« Le Xinjiang est traditionnellement considéré comme la porte arrière de la Chine...* [Mais] *nous sentions que* [celui-ci] *devenait maintenant sa porte d'entrée ».*[412] Entretemps, Chiang Kai-Shek entend aussi moderniser les liens routiers entre la province et les Indes au Ladakh, un précédent (voir ch. suivant) autant favorable à l'influence anglo-américaine qu'en contraste avec les anciennes orientations géopolitiques du territoire.[413] Ainsi Moscou est chassée sans pudeur du Xinjiang par son vieux serviteur, et Chiang, avant de se venger.

L'occasion vient assez vite, la nouvelle politique du KMT s'écrasant sur le mur des réalités. La fermeture du commerce et de tous les liens avec l'Union soviétique, desquels le Xinjiang était très dépendant économiquement, aboutit à la disette. Or les caisses de l'État central chinois sont complètement vides, tandis que l'administration de Chongqing est notoire pour sa corruption et son incompétence. L'adoption de la monnaie chinoise mal gérée fait aussi exploser l'inflation. En 1943, Sheng lance une réquisition de chevaux : un par famille, ou à défaut, une amende dont le montant atteint 150% du prix d'une bête.[414] Cumulée avec la reprise d'une colonisation des

[406] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia, op. cit,* 40. TFA.
[407] Sur un terrain de 7km2 au (actuellement) Shengli Road, Heping Lane, n° 1, Tianshan District, Urumqi.
[408] Min Zibing [閔自兵], "The USA Consulate at Tihua in 1940s [美國駐迪化領事館考述]", *Journal of Xinjiang University* [新疆大學學報] Vol 48, No. 1, 2020, pp. 71-80.
[409] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 23.
[410] Min Zibing [閔自兵], "The USA Consulate at Tihua in 1940s", *art. cit*.
[411] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit.* 93.
[412] Cité par *Ibid*. 103. TFA.
[413] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 78.
[414] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia, op. cit,* 36. 1996 343-344

plus viles, la majorité musulmane éprouve déjà une forte rancune envers les forces nationalistes, décrites comme des *« punaises à face humaine »*, et à l'encontre de Sheng lui-même.[415]

Que fait-il ? Fâché de voir ses prérogatives entamées par les fonctionnaires chinois, et flairant une opportunité dans la série de victoires soviétiques depuis Stalingrad, il cède de nouveau à la tentation de trahir. Adorant ce qu'il avait brûlé, et alléguant d'un complot pro-japonais, il fait en août 1944 arrêter et jeter en prison tous les fonctionnaires du KMT avant d'écrire à Staline, réitérant sa proposition d'annexer le Xinjiang, à la condition de sauvegarder son pouvoir. Mais ce dernier, certainement échaudé, a d'autres plans et fait suivre le courrier à Chiang Kai-shek.

Le 29, Sheng rend enfin son poste, pour raisons de santé. Le communiqué, lacunaire, ne manque pas de piquant (!) : *« M. Sheng Shicai,* (…) *a demandé à être libéré de ses fonctions pour des raisons légitimes.* (…) [Il] *est nommé ministre de l'agriculture et des forêts »*.[416] Fort de cette promotion, Sheng s'en va. On dit qu'il faut plusieurs avions et des dizaines de camions pour évacuer ses rapines, dont le transfert à l'État lui permet d'échapper au poteau.[417] Vite démis de ses fonctions à Chongqing, et après s'être brièvement essayé comme garde-frontière, l'homme aux cent traitrises prendra le chemin de Taïwan en 1949 et finira sa vie à Taipei en 1970.

Sheng est remplacé à Urumqi par Wu Zhongxin (吴忠信), un autre Chinois ultra-nationaliste de la clique CC et proche de Chiang, dont la brutale politique de sinisation lui attirera vite la haine des musulmans.[418] Menée dans les pires conditions, elle fait bon marché du conseil de Yang Zengxin en 1925 : la sinisation, pour être menée, requiert une administration chinoise solide et exemplaire, tout manquement impliquant troubles ethniques manipulés depuis l'extérieur.[419]

Moscou voit rouge

Moscou n'attendait que cela pour revenir. Car Staline voit rouge, la reconstitution au Xinjiang d'un pouvoir chinois fort du prestige de la prochaine victoire sur le Japon faisait planer le risque du remplacement de son influence au profit de celle des États-Unis et de la Grande-Bretagne, dont les compagnies pétrolières en Iran attendent en embuscade.[420] Dans cette atmosphère de pré-guerre-froide, Beria réunit en mai 1943 le Commissariat du peuple aux Affaires intérieures et le Commissariat du peuple à la Sécurité de l'État. Le boucher de Staline dit :

> *L'Union soviétique partage une frontière d'environ 1 700 kilomètres avec le Xinjiang. Au début de guerre, profitant que notre attention était alors accaparée par l'agression allemande, Sheng Shicai a d'abord, secrètement puis ouvertement, mené une politique hostile envers l'URSS. Pendant longtemps,* [nous avons] *toléré ces attaques. Mais notre*

[415] L'expression serait de Sabri lui-même, futur gouverneur provincial. Voir Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 83.
[416] Reorganization of the Government of Xinjiang, August 29, 1944, RGASPI, f. 17, o. 128, d. 992, l. 135. Cité par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit.* 108. TFA.
[417] *Ibid*. 108. Pour la fin du règne de Sheng, voir Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 80-81. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 211.
[418] Pour la clique C.C., voir Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 81-82 : « The C.C. Clique-the "Tammany" of the Kuomintang, controlling more political machinery and more key appointments than any other faction - was known for its impatient policy of direct repression, and its preference for the use of force in extirpating any challenge to its supremacy. »
[419] Voir le première sous-partie de ce chapitre.
[420] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 110.

patience a atteint ses limites. Celle des populations locales non-chinoises de la province, soumises au joug de la politique coloniale de Sheng Shicai, a également atteint de telles limites. Dans ces vastes étendues, une lutte clandestine contre le Guomindang est depuis longtemps menée par les peuples de la province. Des représentants de ces organisations nous ont souvent sollicités pour obtenir de l'aide. Mais à l'époque, leurs appels n'avaient suscité ni notre sympathie ni notre soutien ».[421]

Le *Politburo* rend ses conclusions : *« le Duban* [Sheng] *arrête en masse les leaders ethniques des instances de la province, et s'est tourné vers une politique de répression coloniale. (…) Le gouvernement soviétique ne peut tolérer de telles provocations, hostiles à l'Union Soviétique »*. La décision est prise d'apporter le soutien tacite de l'URSS aux mouvements séparatistes du Xinjiang afin de regagner toute l'influence perdue sur la province : *« créer des groupes illégaux au Xinjiang auprès des Ouïgours, Kazakhs, Kirghizes, Mongols et autres comptant à la fois du personnel ethnique et des officiers originaires des RSS d'Asie centrale spécialement entraînés ; leur fournir l'armement nécessaire »*.[422] Les bases de la nouvelle politique soviétique pour les cinq années à venir (voire plus, ch. suivant) sont posées : en s'appuyant sur les liens ancestraux entre l'Asie centrale et le Xinjiang, Moscou protégera ses intérêts stratégiques et énergétiques sur le territoire frontalier en encourageant et en armant les indépendantismes.[423]

L'*Office of Far Eastern Affairs* du Département d'État américain à Washington résume l'affaire début 1945 : *« Les Soviétiques et les Chinois se disputent position et influence sur le Xinjiang. Les seconds souhaitent s'y accrocher à tout prix, tant il est probable que les Soviétiques veulent revoir la région tomber sous leur contrôle ou sphère d'influence à moindre coût »*.[424] Ainsi la plaque tectonique chinoise entra de nouveau en contact avec celle de la Russie. Dans cette *proxy war* entre Chine et URSS typique de leurs relations en Asie centrale, les profondeurs frontalières du Xinjiang, et les musulmans, vont servir de variables d'ajustement à Moscou.

Les Soviétiques intensifient la propagande à leur égard : infiltration d'espions et de conseillers, formation à la lutte idéologique et de guérilla, dissémination de littérature séditieuse en langue turcique imprimée en URSS pour exciter les sentiments d'injustice vis-à-vis de la colonisation chinoise.[425] On facilite les franchissements de frontières pour les personnes *« participantes à la lutte contre l'oppression* » chinoise vers le *« territoire soviétique »*. Conscients des limites de la théorie marxiste pour rassembler les musulmans du Xinjiang, les Soviétiques manipulent plutôt les velléités panislamiques et les vieux désirs de libération nationale. A Yining, le consul soviétique met un point d'honneur à être présent pour l'Aïd et le thé aux côtés des imams.[426] Moscou use là des contradictions chinoises comme véhicule de son propre impérialisme. Ce

[421] Amin Amirbaev, Rostislav Petrov. Proizvol sud'by, 85-86. Cité par Hasanli, *op. cit*. 105. TFA.
[422] Resolution of the Political Bureau of the Central Committee of the Soviet Communist Party "On Xinjiang," May 4, 1943, RGASPI, f. 17, o. 162, d. 37, l. 76-77. Document cité par *Ibid*. 97. TFA.
[423] Selon David Wang, les archives soviétiques, du PCC, du KMT, et du Département américain regorgent de preuves de cette implication. Voir David D. Wang, "The USSR and the Establishment of the Eastern Turkestan Republic in Xinjiang", *Journal de l'Academia Historica* [近代史研究所集刊], No. 25, 1996, pp. 337-378.
[424] Department of State. Office of Far Eastern Affairs, January 11, 1945, NARA, RG 59, Box: 5844, NND 130033, Doc. 893.00/1–1145, p. 80. Cité par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 100.
[425] *Ibid*. 107.
[426] Resolution of the Political Bureau of the Central Committee of the Soviet Communist Party "On Xinjiang," May 4, 1943, RGASPI, f. 17, o. 162, d. 37, l. 77–78. Cité par *Ibid*. 99. TFA. Pour un bon résumé de ces efforts, voir: Wang, "The USSR and the Establishment of the ETR in Xinjiang", *art. cit.* 345-349.

précédent de séparatisme soutenu depuis l'Asie centrale donnera plus tard des sueurs froides à Pékin : ainsi des troubles des années 1960, puis depuis 1989 jusqu'aujourd'hui (ch. suivants).

Au printemps 1944, sur la base des rapports envoyés à Moscou par ses consulats, on priorise les rébellions au nord du Xinjiang (Altaï, Ili et Tacheng), frontalier à la Mongolie et à l'URSS, et où la mobilisation antichinoise appuyée par les Soviétiques, sera la mieux organisée. Pour orienter ces efforts, devant restaurer l'influence de l'URSS sur une terre notamment riche en uranium pour le programme nucléaire russe naissant, Staline nomme Beria et un certain Alexis Kossyguine, que l'on recroisera (ch. suivants).[427] En s'appuyant sur la Mongolie de Choybalsan, les Soviétiques font passer dès 1943 des armes aux rebelles kazakhs sous l'autorité d'un leader charismatique : Osman Batur. Détestant en particulier Sheng Shicai et fort d'un projet national, combattant depuis 1940 dans les immensités de l'Altaï les forces provinciales, l'homme n'a rien d'un communiste.[428] Mais la révolution n'a pas d'odeur et Oulan-Bator sert d'intermédiaire pour transférer à Osman armes à feu et munitions. Bien sûr, le consulat américain d'Urumqi, qui est aussi le fief régional de l'OSS, suit ces manœuvres. Plus tard, elle fera aussi appel aux services d'Osman (voir plus bas). En attendant, le consul Clubb rédige en novembre 1943 pour l'ambassadeur Gauss à Chongqing, *« les Kazakhs et les Kirghizes constituent depuis longtemps des éléments turbulents en Asie centrale : comme les Chinois du Gansu les décrivent, 'ils apprécient la chasse à l'homme' et l'histoire semble indiquer qu'il existe d'autres populations du Xinjiang qui ne refuseraient pas de tuer des Chinois si l'occasion se présentait »*.[429]

À l'été 1944, les Kazakhs d'Osman se lancent à l'attaque des troupes provinciales. Leur avancée fait dire au consul américain, qui y discerne une nouvelle tentative soviétique d'installer un gouvernement fantoche dans la région, *« si la révolte kazakhe réussit, le reste de l'autorité chinoise sur le Xinjiang, ne tenant qu'à un fil, est certaine d'éclater comme le feraient les liens d'une corde pourrie »*.[430] Leur succès pour l'heure est surtout de précipiter les choses…

Déstabilisé, aveugle, Urumqi ne peut empêcher en septembre les émeutes de se multiplier dans le nord du Xinjiang : c'est la rébellion dite *des trois districts*, qui commence. A Yining (Ghulja en ouïgour), Tacheng, Ashan, les troubles se multiplient. Les renforts chinois passant le corridor du Gansu, point de communication clef entre l'est du territoire et les provinces intérieures, sont soudainement attaqués par des cavaliers mongols surgis des steppes.[431]

---

[427] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 105.
[428] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 214-215. Et Wang, "The USSR and the Establishment of the ETR in Xinjiang", *art. cit.* 351
[429] From Edmund Clubb to Clarence Gauss, American Ambassador in Chongqing. Political Disturbances in Xinjiang, November 1, 1943, NARA, RG 59, Box: 5842, NND 730032, Doc. 893.00/11–143, p. 44. Cité par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 101-102. TFA
[430] From American Consul Tihwa (Urumqi), Sinkaing Horace H. Smith to the Secretary of State. Soviet Policy in Xinjiang Possibly works toward Creation of a Group of Semi-autonomous States, July 19, 1944, NARA, RG 59, Box: 5844, NND 130033, Doc. 893.00/7–1944, p. 48. Cité par *Ibid*. 113. TFA
[431] Wang, "The USSR and the Establishment of the ETR in Xinjiang", *art. cit.* 354. Voir aussi pour l'Incident d'Yining : David Wang, *Under the soviet shadow: the Yining incident : ethnic conflicts and international rivalry in Xinjiang, 1944-1949,* Cambridge University Press, 1999.

Épée d'emprunt, front de guerre froide

Les choses s'aggravent à Yining le 7 novembre 1944. Les agents de Moscou tels qu'Abdel Kerim Abasov (un ouïgour natif de Karakol en RSS kirghize) s'y étaient mis en lien avec les élites musulmanes, formées en URSS, et rassemblées autour du Comité de libération nationale des peuples turciques du Xinjiang (CLNPTX) créé en 1943 à Alma-Ata.[432] Ils récupèrent des armes au consulat soviétique, d'où une première rafale de mitrailleuses s'échappe déjà vers les bureaux de la garnison chinoise. D'autres s'élancent sans fusils, à la grenade. Mais les Chinois résistent, et les Soviétiques envoient 3000 soldats par-delà la frontière.[433] Un témoin écrit : *« Le matin du 8, le bruit des coups de feu s'est intensifié, et des soldats en uniforme kazakh* [c'est-à-dire soviétique], (…) *sont arrivés à Yining depuis Khorgos et ont mis en place des mitrailleuses afin de couper la route aux renforts nationalistes de l'extérieur ».*[434] Les musulmans avancent au son du slogan : *« Contre la soumission à la minorité chinoise : levez-vous, prenez en main votre destin ! »*[435] Des massacres de Chinois, soldats comme civils, se multiplient. Le chef de la garnison d'Yining, cité par un historien chinois, câble alors : *« ce n'est plus un problème de rébellion, mais le début d'un conflit formel entre notre armée et l'Union Soviétique ! ».*[436] Le canon tonne encore lorsque le 12, les forces rebelles sous l'autorité de l'ouzbek Alikhan Törä Shakirkhojayev proclament la Seconde République du Turkestan Oriental (RTO). L'homme s'exclame le même jour : *« Le gouvernement islamique du Turkestan est organisé : que louange soit faîte à Allah pour ses multiples bénédictions ! Allah soit loué ! L'aide d'Allah nous a donné le courage héroïque de renverser le gouvernement des oppresseurs chinois !»*[437]

De mi-novembre 1944 à janvier 1945, la bataille d'Yining reste indécise. La RTO aurait pu être écrasée par les troupes du KMT, si les renforts de la 45ème division commandée par le général Xie Yifeng, dépêchés d'Urumqi avaient pu faire la jonction avec la garnison chinoise encerclée à l'aérodrome d'Hayranbag. Or ceux-ci, ravitaillés par parachutages, s'accrochent près de deux mois. Chiang Kai-shek leur ordonne de tenir, et de faire preuve d'un esprit *« surpassant celui de Stalingrad ».*[438] Mais la DCA[439] soviétique gêne les ravitaillements : le 15 janvier 1945, les renforts chinois sont repoussés et l'aérodrome prit le 23, par une mixture de forces musulmanes locales et d'unités soviétiques régulières commandées par des officiers de l'Armée Rouge bien expérimentés.[440] Ce succès leur permet de sécuriser leur bastion et mettre la main sur tout un arsenal, notamment sept bombardiers Tupolev SB-2 et vingt-trois chasseurs I-16, auparavant transmis par l'URSS à Chongqing en guise de soutien contre Tokyo.[441] Sans l'intervention des

---

[432] Rémi Castets, "Opposition politique, nationalisme et islam chez les Ouïghours du Xinjiang*", Les Études du CERI N°110*, 2004, page 14.
[433] Wang, "The USSR and the Establishment of the Eastern Turkestan Republic in Xinjiang", *art. cit.* 354-5. Et Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 87.
[434] Cité par Qi Qingshun [齊清順], « On the USSR Military Deployment to Xinjiang », *art. cit.* 62. TFA.
[435] The Soviet Sponsored Uprising in Ghulja, April 13, 1953, NARA, CIA-RDP 82, p. 2. Cité par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 124. TFA.
[436] Cité par Qi Qingshun [齊清順], « On the USSR Military Deployment to Xinjiang », *art. cit.* 63. TFA.
[437] Cité par Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 216. TFA.
[438] 吳忠信: (主新日記) 1945 年 2 月 8 日. Document cité par Huang Jianhua [黃建華], "Chiang Kai-shek and the Revolution in the Three Regions of Xinjiang [蔣介石與新疆三區革命]", *China's Borderland History and Geography Studies* [中國邊疆史地研究], Vol. 4, 1999, pp. 97-104 (98). TFA.
[439] Pour "Défense contre avion".
[440] Wang, "The USSR and the Establishment of the ETR in Xinjiang", *art. cit.* 355-7. Et *Ibid*. 98.
[441] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit.* 136.

Soviétiques, il est douteux que les rebelles, alors sans expérience, aient pu vaincre les garnisons chinoises à Yining. Le consul américain à Urumqi Horace Smith ne s'y trompe pas, déclarant le 11 janvier : *« Les Soviets avaient la ferme l'intention de revenir un jour au Xinjiang »*.[442] Il est rejoint dans cette idée par le représentant du PCC à Ili, Deng Liqun (鄧力群), *« l'URSS* [leur] *offrait un soutien politique, militaire et économique total, sous chacun de ses aspects moraux et pratiques.* [Sans cela], *jamais l'insurrection d'Yining n'aurait été couronnée de succès »*.[443]

Le gouvernement de la RTO publie le 5 janvier un manifeste en neuf points, appelant à *« clore pour toujours le despotisme chinois au Turkestan oriental »* et *« créer une république vraiment libre et indépendante* [sic.] *basée sur l'égalité des peuples »*.[444] Pour y faire honneur, Törä écrit à Staline un courrier dont le style si fleuri aurait rendu jaloux le Sheng la décennie précédente :

> *J'envoie par la présente mes ardentes salutations au créateur de la culture et des droits égaux entre les peuples, le grand dirigeant de l'Union Soviétique ! Moi-même et les peuples du Turkestan oriental, récemment libérés de l'oppression, fondons nos espoirs en vous, Maréchal en Chef, que les peuples du Turkestan oriental soient libérés avec le soutien exclusif de la Grande Union Soviétique, qui nous témoigne d'un soutien total dans l'accomplissement de cette cause. Des millions de personnes au Turkestan oriental vous admirent et considèrent comme leur leader, et protecteur des peuples opprimés.*[445]



Figure 45 Des soldats de la RTO, 1946. L'uniforme est parfaitement soviétique. Source, RFE.

[442] Memorandum of Conversation, by the Assistant Chief of the Division of Chinese Affairs (Meyer), January 20, 1945, FRUS, Diplomatic Paper 1945, Volume VII, 993. Cité par *Ibid*. 132. TFA.
[443] Deng Liqun, 'Xinjiang heping jiefang qianhou' (Before and after the peaceful liberation of Xinjiang), *Jindaishi yanjiu* (Modern history research) no.5 (1989), p. 150. Cité par Wang, "The USSR and the Establishment of the ETR in Xinjiang", *art. cit.* 366. TFA.
[444] Khakimbayev, Natsional'no-osvoboditel'noe dvizhenie korennoe nasilenie Sin'tsziana v 30-kh i 40-kh godov XX veka, 127. Document cite par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 163.
[445] Letter from Alikhan Töra to Stalin, April 22, 1945, GARF, f. P-9401 s/ch., o. 2, d. 95, l. 393–394. Cité par *Ibid*. 134. TFA.

L'Armée nationale d'Ili (ANI) est créée en avril 1945. Mais son entraînement comme son armement est insuffisant. Beria écrit à Staline le 29 : *« Vu la supériorité des forces chinoises au Xinjiang, nous devons envisager que lors d'opérations de contre-offensive de leur part, les rebelles seront vaincus.* (...) *Nous considérons donc judicieux de soutenir le mouvement de libération nationale des musulmans dans les districts d'Ili et d'Altai et d'aider les rebelles à étendre ce mouvement à d'autres districts du Xinjiang ».* Le plan est adopté par le Politburo.[446]

Les personnalités et la troupe musulmane composent le visage de la RTO, mais derrière, le poids des conseillers militaires soviétiques demeure prépondérant jusqu'à la fin en 1949.[447] Le commandement opérationnel de l'ANI est confié au général Polinov, ancien officier tsariste. Abasov, quant à lui, prend en main son encadrement politique. On utilise les manuels et les épaulettes de l'Armée Rouge, on distribue la *Pravda*, même si chaque commandant d'unité est suppléé par un Imam. Les uniformes aussi sont soviétiques mais restent dépourvus, comme en 1934, d'insignes distinctifs. L'OSS commente alors : *« l'équipement n'était pas marqué, sauf les camions et les blindés qui arboraient de petits drapeaux soviétiques sur le capot. Les avions soviétiques qui ont bombardé les appareils militaires chinois stationnés à Ghulja et Manas, arboraient eux clairement l'étoile rouge* ».[448] En 1980, un ancien agent de Moscou confia, *« L'organisation de* [l'Armée nationale d'Ili] *était basée sur la composition ethnique. L'URSS nommait ses officiers selon les ethnies des unités pertinentes* [des troupes rebelles]… *A l'état-major, presque tout le personnel était en réalité composé d'officiers soviétiques* ».[449] Voilà donc une armée de la RTO commandée, armée, et tirant toute sa philosophie des Soviétiques.

L'offensive obéira à un *timing* particulier, Staline prenant soin de la faire correspondre à la visite à Moscou de T. V. Soong, beau-frère de Chiang, dans l'objectif de lui faire avaler les termes négociés en son absence, et assez durs pour la Chine, à la conférence de Yalta avec Roosevelt et Churchill.[450] Lorsque Soong arrive à Moscou fin juin, les instructions du Politburo tombent : *« aider les rebelles d'Ili à infiltrer les villes d'Urumqi, Kashgar, Aksu pour organiser des sabotages, tuer le personnel, détruire les équipements, et perturber les communications des troupes chinoises ».*[451] L'ANI, concurremment aux forces d'Osman et des soldats mongols, déclenchent alors une attaque sur trois fronts. Un officier en dit *: « La libération du district d'Ili représentait une grande victoire de la révolution. Elle nous imposa d'étendre la lutte jusqu'à Tacheng, Ashan, voire jusqu'à Dihua* [Urumqi] ».[452] Au nord, ces troupes prennent Tacheng et Ashan. Au sud, elles attaquent du côté d'Aksu et Kashgar (mais elles y trébuchent vite). Au centre, elles se dirigent sur Wusu et Jinghe, nœuds stratégiques sur la route d'Urumqi. Elles y bousculent les divisions chinoises, jouissant d'une supériorité aérienne impensable sans la

---

[446] Letter from Beria and Vyshinskii to Stalin, April 29, 1945, GARF, f. P-9401 s/ch., o. 2, d. 95, l. 336. Cité par *Ibid*. 135. TFA.
[447] Wang, "The USSR and the Establishment of the ETR in Xinjiang", *art. cit.* 359-60.
[448] Soviet Troops in Sinkiang: The National Army of the East Turkestan People's Republic, September 12, 1953, NARA, CIA-RDP 82, p. 2. Cité par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 136. TFA.
[449] Cité par Wang, "The USSR and the Establishment of the ETR in Xinjiang", *art. cit.* 361. TFA.
[450] Whiting & Gen. Sheng, *Sinkiang: Pawn or Pivot?*, *op. cit*. Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 217.
[451] Resolution of the Political Bureau of the Central Committee of the Soviet Communist Party "On Xinjiang," June 22, 1945. Cité par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang, op. cit.* 255. TFA.
[452] Z. Saudanov, *Wujun de geming lichen,* (Beijing: Jiefangjun chubanshe, 1989), p.22. Cité par Wang, "The USSR and the Establishment of the ETR in Xinjiang", *op. cit.* 360. TFA.

présence, d'avions (notamment capturés à Yining ?), de pilotes et de techniciens soviétiques.[453] Mi-septembre, elles s'arrêtent à la rivière Manas, proche d'Urumqi.[454] Un cadre du PCC dit :

> *Jamais l'ANI n'aurait pu être en mesure de remporter une victoire décisive contre les troupes nationalistes et de percer la ligne Jinghe-Wusu* [sans recevoir] *un soutien total de l'URSS. Outre les fournitures militaires...* [elle] *a aussi envoyé des officiers, des conseillers et même des sous-officiers sur le champ de bataille. Commandant en chef de l'ANI, l'officier supérieur soviétique, le général Polinov, était aux commandes.*[455]

La position de faiblesse de la diplomatie chinoise est alors remarquable, par son absence de condamnation de l'action des Russes au Xinjiang,[456] alors même qu'elle se prépare, ce n'est pas le moindre paradoxe, à signer avec Staline le *Traité d'amitié et d'alliance sino-soviétique*. Le 14 août 1945, ayant usé ici de la ruse, là en forçant la main, Staline obtient ainsi des Chinois tout ce qu'il souhaite : la reconnaissance par la République de Chine de l'indépendance de la Mongolie, le retour des privilèges tsaristes sur la Mandchourie où déferlent alors les chars soviétiques, contre la promesse de ne pas soutenir Mao (à qui il distribue en même temps toutes les armes capturées aux Japonais !).[457] C'est pour parvenir à tout cela que la RTO fut utile à Staline : un chantage pour forcer la main de Chiang à accepter les termes de Yalta. Cela fait, la RTO pouvait attendre ! Le traité signé stipule *: « En ce qui concerne les événements récents au Xinjiang, l'URSS n'a pas l'intention de s'ingérer dans les affaires intérieures de la Chine »*…[458]

Quelle ne fut donc pas la surprise mi-septembre 1945, des chefs de la RTO à Ili, d'entendre M. Petrov ambassadeur d'URSS auprès de Chongqing, offrir sa médiation entre *« les rebelles du Xinjiang »*, qui, *« ne souhaitent pas devenir indépendants »*, et les *« autorités chinoises »*.[459] Surtout, Moscou reconnaît et promet de respecter *« l'intégrité territoriale de la Chine »*, ce qui inclut évidemment les évènements aux Xinjiang, cette *« affaire interne à la Chine »*.[460] Autre humiliation, une résolution du Politburo du 15 septembre contraint les troupes de la RTO à arrêter les opérations militaires et de négocier avec les autorités chinoises d'Urumqi.[461]

Comment Moscou, qui hier fournissait officiers et armes à la RTO, pouvait-elle la laisser à son sort et se référer à elle comme à un vulgaire groupe de rebelles ? La déception était à la hauteur des attentes. Türä, bien davantage nationaliste panturquiste que communiste, refuse de négocier avec Chiang et appelle à combattre jusqu'à la *« libération »* et *« l'indépendance »* du Xinjiang. Il supplie Staline de reconsidérer : *« Nous, peuples du Turkestan oriental, vivons sous le joug*

---

[453] Qi Qingshun [齊清順], « On the USSR Military Deployment to Xinjiang », *art. cit.* 63-64

[454] Voir Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 139-143. Et Wang, "The USSR and the Establishment of the ETR in Xinjiang", *op. cit.* 361-365. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 216.

[455] Cité par Wang, "The USSR and the Establishment of the ETR in Xinjiang", *op. cit.* 365. TFA. Pour des sources primaires sur l'armée d'Ili, voir sa bibliographie très complète.

[456] Wang, "The USSR and the Establishment of the ETR in Xinjiang", *op. cit.* 368. Et Qi Qingshun [齊清順], « On the USSR Military Deployment to Xinjiang », *art. cit.* 64.

[457] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 149-150.

[458] Cité par Huang Jianhua [黃建華], "Chiang Kai-shek and the Revolution in the Three Regions of Xinjiang", *art. cit*. 102. TFA.

[459] Qin Xiaoyi, ed., Zhonghuaminguo zhongyao shiliao chubian, vol . 7, part 1 , pp.765-766. Document cité par Wang, "The USSR and the Establishment of the ETR in Xinjiang", *op. cit.* 373. TFA. Voir aussi Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 89.

[460] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 217.

[461] Resolution of the Political Bureau of the Central Committee of the Soviet Communist Party, "On the situation of Xinjiang," September 15, 1945, RGASPI, f. 17, o. 162, d. 37, l. 150–151. Cité par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 152.

et l'oppression du gouvernement chinois depuis déjà 200 ans. (...) *Ces opportunistes n'ont eu de cesse de mener à notre égard une politique sordide, nous assimilant à des animaux et nous exploitant comme tels. Les Chinois, peuple de piètre culture eux-mêmes, ont sauvagement abusé de nous, voyant en nous une race inférieure. Après nous avoir privés de connaissance et de culture, ils nous ont menés à cette misérable condition ».*[462] Las, les Soviétiques enlevaient leurs armes des mains des combattants de la RTO, avant de les cacher en URSS pour masquer leur implication. Le traité sino-soviétique signé, l'URSS récupère ses droits miniers, alors que l'arrêt de l'offensive avant Urumqi (où sont situés les consulats américains et britanniques) inhibe la réponse étrangère. Au-delà, il lave l'affront de 1904, en récupérant la Mandchourie du Japon.[463]

George Kennan, chef du bureau politique et économique de l'ambassade américaine à Moscou, ne peut être plus exact, lorsqu'il décrit en septembre 1945 la situation au Secrétaire d'État,

> *Compte tenu des conditions présentes au Xinjiang - une mauvaise gouvernance de longue date par la minorité chinoise et l'insurrection de la majorité centrasiatique - l'URSS n'a nul besoin de recourir à une intervention brutale à la manière de ses coups de force en Pologne et dans les Balkans, pour atteindre l'hégémonie sur le Xinjiang.*
>
> *Pour obtenir et maintenir une influence prédominante sur place, Moscou n'a guère besoin de faire davantage que de chapeauter discrètement les activités des éléments politico-militaires de l'Asie centrale soviétique et de la Mongolie adjacentes aux frontières du Xinjiang. Ces manœuvres sont sans doute habilement imbriquées aux affinités tribales qui prévalent au-delà des frontières floues de l'Asie centrale nomade et seront probablement difficilement à identifier comme téléguidées de Moscou.*[464]

Zhang Zhizhong (張治中), homme sensible et intègre, caractère assez rare parmi les officiels du KMT,[465] arrive en octobre à Urumqi comme représentant de Chiang. Les négociations avec la RTO sont enlisées avant même d'avoir commencé. La détermination de Törä ne faiblit pas, et agace jusqu'aux hommes de Moscou, qui veulent maintenant faire bon marché du problème ouïgour. Il tente de faire dérailler les pourparlers pour reprendre l'offensive, mais Moscou le restreint. Les Chinois sont inflexibles, refusant toute concession concernant leur souveraineté. Un accord est signé le 2 janvier 1946 : la souveraineté de la Chine sur le Xinjiang est garantie, un gouvernement provincial de coalition doit bientôt voir le jour, le KMT promet une politique tolérante envers les musulmans – même si les territoires tenus par la RTO demeurent *de facto* hors du contrôle de la Chine et sous influence rouge... La Mongolie est reconnue par Chiang le 6…[466] Törä quant à lui, ayant outrepassé le rôle que Moscou lui avait dévolu, fut à l'instar de Ma Zhongying une décennie plus tôt *« accompagné »* en URSS où il mourra en 1976.[467] Zhang

[462] Letter from Alikhan Töra to Stalin, October 31, 1945, GARF, f. P-9401 s/ch., o. 2, d. 100, l. 270-1. Cité par *Ibid*. 159. TFA
[463] Wang, "The USSR and the Establishment of the ETR in Xinjiang", *op. cit.* 374-6. Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 155.
[464] From Kennan to Secretary of State, September 17, 1945, NARA, RG 59, Box: 4013, NND 760090, Doc. 761.93/9-1745, p. 164. Cité par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit.* 154. TFA.
[465] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 217.
[466] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit.* 156-173.
[467] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 219.

exprime déjà l'espoir que *« des relations amicales permanentes soient maintenues entre Chine et URSS »* et que *« celles-ci soient particulièrement amicales au Xinjiang »*.[468]

Mais était-ce là bien raisonnable ? Georges Kennan commente la chose par écrit au Secrétaire d'État américain dès le 10 janvier 1946. Le texte se distingue par sa prescience, ainsi que son actualité avec le contexte présent sur les marches de l'Europe (on pense à l'Ukraine) :

> *L'URSS ne peut se satisfaire d'une Chine 'amicale' dans le même sens que le Canada et le Mexique sont en relation 'amicale' avec les États-Unis. (...) Stratégiquement obsédée par le concept de défense nationale en très grande profondeur, et imperméable à l'idée qu'il puisse exister entre les nations toute relation qui ne soit pas basée sur l'ascendance de l'une sur l'autre,* ***l'URSS ne peut se satisfaire que d'un niveau d'influence correspondant à un contrôle effectif.***
>
> ***Nous hésitons*** **[donc]** ***à croire que l'URSS, pour la première fois de son histoire, se révèle si dépourvue d'imagination et qu'elle renonce à une opportunité si alléchante de consolider sa position le long de sa frontière****. Dans cette région, elle préfère probablement exercer l'autorité sans en porter la responsabilité.*[469]

Jusque 1947, sous le gouvernement de coalition de Zhang, Ahmadjan Kasimov et Burhaneddin Shahidi, les choses se calment en trompe l'œil. Le premier réfléchit fermement à la forme exacte du rattachement du Xinjiang à la Chine, comparant ici leurs relations à celles du Royaume-Uni à l'Inde (qui obtenait la même année l'indépendance…), proposant là une forme d'autonomie renforcée à la Sun Yat-Sen dans le cadre chinois (langue, éducation, religion), mais à condition que *« la souveraineté chinoise »* y soit garantie.[470] Malgré la bonne volonté de Zhang, c'est un dialogue de sourds, entre les intérêts nationalistes chinois type- C.C., et ceux des représentants d'Ili.[471] Les négociations achoppent aussi sur la question de l'armée et des forces de police de la RTO, Ili gardant l'espoir à terme de pérenniser l'existence de l'État turcique. Il garde sa monnaie, ses forces armées, et reste jusque 1949, *« en fait, un régime indépendant »*. Millward ajoute, *« la politique de Zhang devient une source de ressentiment pour les Chinois, se sentant menacés, comme pour les* [musulmans], *qui estimaient qu'elle ne s'était pas concrétisée »*.[472]

Ainsi le Xinjiang *« reste divisé entre la RTO et le KMT jusqu'à l'arrivée de l'Armée populaire de libération (APL) à la fin de 1949 »*.[473] Ce blocage est optimal pour Moscou, qui, gardant la carte ouïgoure en main, a tout loisir d'exploiter les sous-sols de la province.[474] Lorsqu'en septembre 1946, pour relancer l'économie, Zhang demande aux Soviétiques la réouverture du commerce transfrontalier indispensable à la province, Moscou fait traîner l'affaire. La guerre civile chinoise fait rage, et les Soviétiques misant sur le PCC, ils mettent un point d'honneur à éviter toute initiative pouvant acheter quelque répit au KMT. En 1946, le consul soviétique à

---

[468] The transcript of the Soviet Ambassador in China Apollon Petrov with General Zhang Zhizhong, March 18, 1946, AVPRF, f. 0/100, o. 34, p. 253, d. 20, l. 77. Cité par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 173. TFA.
[469] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang, op. cit.* 175. TFA.
[470] Zhang Zhizhong, "Dilemma in Sinkiang", *Pacific Affairs, Vol.* 20, No. 4, 1946, page 426. Document mobilisé par Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit.* 40. TFA. Et Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*., 83.
[471] *Ibid*. 90.
[472] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 221. TFA.
[473] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia, op. cit,* 37.
[474] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 220.

Urumqi promet ainsi de réfléchir à la question si Zhang octroie à l'URSS *« tous les droits sur les gisements miniers et pétroliers de la province »* : c'est d'une clarté impeccable.[475]

Zhang pose sa démission en mai et se voit remplacé au poste de gouverneur par le Dr. Masud Sabri, personnalité ouïgoure et antisoviétique notoire proche des nationalistes chinois.[476] Cette nomination provoque la colère du groupe d'Ili et de son patron soviétique. Le problème vu de Moscou est que Sabri, hormis son lien privilégié avec Chiang, est aussi favorable à un modèle d'autonomie au Xinjiang très différent de celui prôné par les Soviétiques. Il rejettera en effet la division entre *« nationalités »* (ouïgour, kazakhs, kirghizes etc.) et fera la promotion d'une identité turcique collective, idée très dangereuse pour une URSS menant alors une politique de morcellement ethnique de l'Asie centrale. De plus, en public, Sabri se montre en faveur d'*« une autonomie complète du Turkestan oriental au sein de l'État chinois »*, tout à l'inverse d'une *« 'indépendance' formelle sous dépendance* de facto *envers l'URSS »*.[477]

Un air de déjà-vu se dégage. En août 1947, le gouvernement de coalition éclate avec le départ du groupe d'Ili. Les incidents se multiplient. La propagande soviétique, distribuée par les ondes depuis Tashkent et Alma-Ata, redouble d'intensité. Les instructions du Politburo tombent le mois suivant : *« Afin de prévenir la défaite du mouvement de libération nationale musulman au Xinjiang et de pérenniser les succès obtenus contre les Chinois,* [il] *est d'abord nécessaire* (…) [d'intensifier le] *mouvement de guérilla dans le sud du Xinjiang.* [Pour ce faire] *les dirigeants du mouvement rebelle résidant dans les RSS d'Ouzbékistan et du Tadjikistan seront dépêchés sur place clandestinement pour fournir les combattants du Xinjiang en armes et munitions* ».[478] Est décidé de transférer *« la quantité suivante des stocks russes et allemands capturés : 9000 fusils, 70 mitrailleuses lourdes, 40 canons anti-char* (…), *8,000,000 de cartouches, 15,000 obus de mortier. Informer les postes-frontières d'autoriser le transit vers le Xinjiang des biens et des personnes. Fournir le transport aérien par-dessus l'URSS »*.[479] Bref, Moscou repasse à Urumqi les mêmes plats, se préparant à doubler son effort vers le sud et le bassin du Tarim.[480]

Ce n'est toutefois plus la peine. Fin 1948, les forces de Mao ont pris l'ascendant sur celles de Chiang en Chine, et leur victoire est quasi-acquise. Début 1949, l'ambassadeur soviétique prend contact avec Zhang pour relever Sabri de ses fonctions, et le remplacer par Burhaneddin Shahidi, bien plus malléable. C'est le chaos en Chine, et Chiang Kai-Shek a des problèmes plus pressants. Les évènements s'enchaînent. Zhang fait défection au PCC. Et lorsque Hami fait allégeance au nouveau pouvoir communiste, le gouvernement provincial le suit.[481] Quant à la RTO, ses dirigeants sont finalement invités à Pékin pour négociation… Mais leur avion n'arrivera jamais.

La débandade du KMT emporte avec elle la présence américaine au Xinjiang. Au vrai, la lutte autour de la RTO dissimule mal, durant ces années confuses, les premières manifestations de la guerre froide. Comme l'écrit Wang, *« Les activités américaines de 1945-1949 au Xinjiang*

---

[475] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit.* 192. TFA.
[476] Pour le governorat de Zhang Zhizhong, voir : Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 90-99.
[477] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 222.
[478] Suggestions of Committee of Economic Research at the Council of Ministers of the USSR in connection with the situation in Xinjiang, September 10, 1947, RGASPI, f. 17, o. 162, d. 38, l. 202. Cité par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit.* 216.
[479] Resolution of the Political Bureau of the Central Committee of the Soviet Communist Party "On Xinjiang," September 10, 1947, RGASPI, f. 17, o. 162, d. 38, l. 190. Cité par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit.* 217.
[480] *Ibid*. 188-205.
[481] Lattimore, *Pivot of Asia*, *op. cit*. 101-102. Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit.* 230-232. Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 224.

reflètent déjà [ses] *tendances générales »*.[482] Moscou tolère mal cette présence sur sa frontière sud, servant de paravent dès l'immédiat après-guerre au *containment* cher à Georges Kennan : la diffusion sur les ondes d'Urumqi de *Voice of America*, les cours d'anglais, les activités de missionnaires, la projection de films et de musique diffusant l'*American Way of Life*…[483]

Ce n'est pas qu'une affaire de *soft power*, loin s'en faut, si l'on excuse ce terme anachronique. Les diplomates américains de passage à Ili sont suivis : les rouges les soupçonnent de se livrer à des activités d'espionnage et de prendre contact avec les forces contrerévolutionnaires. C'est justifié, le consul Paxton à Urumqi s'intéressant de près aux activités d'extraction d'uranium des Soviétiques à Ashan et aux progrès de leur programme nucléaire en Asie centrale.[484] C'est aussi depuis le consulat que la *Central Intelligence Agency* (CIA) fait ses premières armes, via le soutien apporté à Osman (une fois mis fin à son tropisme soviétique) pour dénier à Moscou certains gisements d'étain de tungstène.[485] La CIA distribue armes et fonds pour gêner l'avance de l'Armée populaire de libération (APL) au Xinjiang, et contrarier les tentatives soviétiques d'accaparer à la fin des années 1940 les gisements d'uranium de la province.[486] Peu avant de devoir lever le camp, ses agents plantent des systèmes de détection autour d'Urumqi, ceux-là même qui confirment à Washington le succès de la première explosion nucléaire soviétique à Semipalatinsk le 29 août 1949.[487] Claquemurant le consulat un mois plus tard, c'est en tentant d'échapper aux troupes de l'APL en passant la frontière avec le Tibet que l'agent Douglas Seymour Mackiernan, ce vice-consul expert en électronique, est abattu par des gardes frontières tibétains zélés. Il est le premier officier de l'agence à être tué dans l'exercice de ses fonctions.[488]

Ecrivant en 2020 pour l'Université du Xinjiang, et alors que la politique de répression de masse des Ouïgours par Pékin fait encore scandale en Occident, l'épisode américain au Xinjiang de ces années-là fait réagir l'historien chinois Min Zibing (閔自兵) : *« la stratégie du KMT visant à utiliser « les barbares les uns contre les autres » au Xinjiang n'avaient-elle pas finalement conduit à « attirer les loups dans la bergerie » ? »*[489] Washington attendra, on le verra, 1979 et l'invasion soviétique à Kaboul pour se réintéresser sérieusement au Xinjiang (ch. suivant).

…

Ainsi, sans rencontrer d'opposition, le Xinjiang passe sous le contrôle de la Chine communiste. La bourrasque emporte avec elle la RTO et les traces du contrôle politique exercé des décennies durant par les Soviétiques sur tout ou partie du grand territoire. Que retenons-nous de ce dernier épisode ? Pékin peut aujourd'hui célébrer *« l'amitié sans limite »* avec Moscou sans oublier ce que lui couta la voracité des Russes. Localement, Moscou n'a fait que manipuler les griefs et le projet national des musulmans du Xinjiang, dans la seule perspective de récupérer les privilèges perdus de l'ère Sheng Shicai et de détacher petit à petit le Xinjiang de la Chine. Le KMT en

[482] David Wang, "The Xinjiang question of the 1940s: The story behind the Sino-Soviet treaty of August 1945", *Asian Studies Review*, Vol. 21, No. 1, 1997, pp. 98-99.
[483] Min Zibing [閔自兵], "The USA Consulate at Tihua in 1940s", *art. cit*.
[484] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 218.
[485] *Ibid*. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 221.
[486] Yitzhak Shichor, "The Great Wall of Steel: Xinjiang: Military and Strategy in Xinjiang", dans Frederick Starr (ed.), *Xinjiang: China's Muslim Borderland*, M.E. Sharpe, 2004, pp. 120-162 (127).
[487] *Ibid*. 146
[488] Min Zibing [閔自兵], "The USA Consulate", *art. cit*.. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 232.
[489] Min Zibing [閔自兵], "The USA Consulate at Tihua in 1940s", *art. cit*. 79. TFA.

lambeau de 1945-9, et les graves contradictions de sa gouvernance sur les musulmans, ont alors fourni une vulnérabilité facile à exploiter, un ventre mou à enfoncer par Staline.

Cette attaque sous faux drapeau répondait également à de plus larges objectifs soviétiques en Asie de l'Est. Tordant la main de Chiang sur la Mandchourie en menaçant Urumqi, Staline a arraché la reconnaissance par la république de l'indépendance mongole et récupéré, après milles souffrances chinoises, l'influence de Tokyo sur le nord-est. Enfin, en marquant une pause entre chacun de ses faits accomplis, Moscou s'est assurée l'attentisme occidental tout en gardant près d'elle la carte musulmane, qu'elle s'apprêtait de toute façon à jeter à la vengeance chinoise.

Dans un cas comme dans l'autre, le jugement des historiens est assez sévère, la RTO servant pour l'un de *« pion des Soviétiques dans un jeu qui la dépassait ».*[490] Le constat est partagé des historiens occidentaux à ceux de la République populaire.[491] L'épisode représente ainsi pour Pékin un repoussoir absolu : la manipulation réussie de l'autonomisme musulman au Xinjiang par une puissance étrangère, disputant aux Chinois leur contrôle de ce territoire stratégique et riche de ses sols. La stratégie sécuritaire du PCC au Xinjiang des trois prochaines décennies, éruptions de démence maoïste de 1958 et 1966 mises à part, sera de prévenir toute récidive.

[490] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 228.

[491] Malgré ce que dit Millward, les historiens contemporains de la Chine populaire prennent largement acte et condamnent, la manipulation soviétique de l'ETR et les velléités expansionnistes de Moscou au Xinjiang, n'y voyant aucun romantisme révolutionnaire. Les deux articles suivants en font état : Qi Qingshun [齊清順], « On the USSR Military Deployment to Xinjiang », *art. cit*. Et Huang Jianhua [黃建華], "Chiang Kai-shek and the Revolution in the Three Regions of Xinjiang", *art. cit*. 98.

Conclusion

L'époque républicaine en Chine (1911-1949), plongée dans le tumulte de la division, signe une ère de vulnérabilité majeure. Cette fragilité s'illustre par la contraction de ses profondeurs stratégiques à la fois continentales et maritimes. Après avoir les avoir défendus à bout de bras durant la seconde moitié du 19e siècle, ces territoires périphériques, en l'occurrence Xinjiang et Taïwan, passèrent chacune sous tutelle étrangère, et ce durant toute la première moitié du 20e siècle. Ce mouvement confirma les craintes des plus illustres militaires et hommes d'État de la dynastie Qing, de Shi Lang pour Taïwan à Zuo Zongtang pour le Xinjiang, en passant par les empereurs Kangxi et Qianlong. Tous à leur manière avaient estimé que laisser ces territoires tomber en mains hostiles se muerait inévitablement en menace pour la Chine.

Vue depuis la Chine, cette période confirme de manière indéniable la véracité de ce principe, depuis largement intégré par ses stratèges et ses élites politiques. Autrefois conquis par les Qing pour des motifs hautement géostratégiques, Taïwan et le Xinjiang tombèrent entre les mains des Japonais et des Russes au nom d'objectifs somme toute similaires. Car ces territoires pivots, en tant que points d'équilibres et espaces de passage millénaires, s'étaient révélés aussi critiques à la défense de la Chine que convoités par ses adversaires. Aussi, à mesure que la puissance chinoise déclinait et que sa capacité à défendre ses marges continentales et maritimes s'érodait, Russes et Japonais précipitèrent, par les armes et par intrigue, le mouvement.

Elles bousculèrent les Chinois, en 1895 de Taïwan, à peine plus tard du Xinjiang, occupant le terrain laissé vacant, et tournant îles et déserts à leur avantage. Portes ouvertes de la Chine, Japon et Russie s'engouffrèrent dans la brèche, anéantissant la profondeur stratégique bâtie sur le temps long par les Qing, et héritée par la République. Faits accomplis et petits pas ont guidé chacun de leurs mouvements, pour ne pas unir contre elles le courroux des puissances. Ainsi les Soviétiques avancent au Xinjiang sous l'ombre d'un homme de paille ou d'un faux drapeau. Ainsi les Japonais prennent Taïwan en laissant le Liaoning, avant de céder à l'hubris en 1937. S'il est vrai que la mer et les déserts offrent peu de résistances à l'expansion, les mouvements russo-japonais montrèrent néanmoins qu'il est plus aisé de les conquérir que de s'y maintenir.

Barrières continentales et maritimes retournées de la Chine, Xinjiang et Taïwan font pourtant presque office de solution de rechange pour Moscou et Tokyo. Après s'être écharpées au sujet du nord-est de la Chine, la Mandchourie et la Corée étant aussi houillères que richement situées, Taïwan et Xinjiang représentent deux lignes de moindre résistance, de chenaux de substitution, également moins surveillées par l'Occident. Non dénuées d'intérêt, nous l'avons détaillé ici, ils représentaient des proies faciles pour des Russes et des Japonais atteints du même syndrome : 'expansionnite aigüe' dirigée vers le sud et obsession de la défense en grande profondeur. C'est vrai des premiers pour les déserts du Turkestan, comme des seconds pour les mers chaudes et Taïwan. Les logiques de *« ligne d'avantage »*, de citadelle, de fortification, de zone tampon s'y répondent. Ennemis jurés, Moscou et Tokyo sont ainsi et également, paradoxalement, unis par la logique de déni d'accès qu'ils opposent à leurs rivaux occidentaux, soupçonnés non sans raison de s'intéresser aussi au Xinjiang et à Taïwan, et pris de vitesse en profitant de la fébrilité de Pékin. Moscou comme Tokyo perçoivent les vieilles possessions Qing comme deux vides à investir : en repoussant les Chinois de leurs deux prés-carrés, et en barrant leur accès aux Occidentaux, on cherche donc à neutraliser l'espace. Les Qing ne s'étaient-ils pas, à une heure plus prospère, élancés à la conquête des îles et des déserts pour des raisons analogues ?

Ainsi Taïwan et Xinjiang, de bouclier de la Chine, devinrent tremplins stratégiques de Tokyo et de Moscou. Nul hasard que lors de la course aux concessions au détour du 20ème siècle en Chine, elles se montrèrent déjà les plus voraces. Sur l'Asie maritime et centrale, autant Moscou que Tokyo ont recherché la consolidation 'd'empires informels' et de colonies, en mesure de leur fournir marchés et ressources en mimétisme des Occidentaux dans d'autres régions du globe. Les marchands accompagnèrent ainsi les militaires, avant que les matières premières de Taïwan et du Xinjiang irriguèrent les empires russes et japonais. La soif de brut les guida, au Turkestan comme sur Taïwan servant en 1941 de relais vers l'Indonésie. Pour pérenniser cette exploitation, Tokyo et Moscou modernisèrent les routes, les communications, construisirent des ports et des aérodromes. Ces infrastructures, avec la guerre, eurent bien sûr un usage militaire en aidant à la manœuvre des armées. Ce fut le cas notamment de la route URSS-Lanzhou qui achemina le cynique soutien soviétique vers Chongqing, allonger la durée de la guerre sino-japonaise étant dans l'intérêt de Moscou. Ce fut le cas des infrastructures portuaires et aériennes construites par les Japonais à Taïwan, d'abord pour attaquer, ensuite pour se défendre, des Américains.

Directement, ou indirectement maîtres de ces terres, Tokyo et Moscou enrôlèrent Taïwanais et musulmans du Xinjiang à la réalisation de leurs objectifs stratégiques. Les hommes d'affaires taïwanais firent le lien humain avec la province voisine du Fujian et les diasporas chinoises d'Asie du sud-est.[492] Quant aux soldats, ils partagèrent le malheur de leurs camarades sur les fronts chinois et du Pacifique. Le Japon se montra assez ingrat envers ces hommes et femmes qui le servirent, souvent par patriotisme. La manipulation quant à elle orchestrée par Moscou des aspirations émancipatrices des peuples turciques du Xinjiang se démarqua par sa duplicité, guidée par l'intérêt de Moscou, d'abord tourné contre Tokyo, puis en sapant la souveraineté chinoise. Ainsi, Japonais comme Soviétiques minèrent un peu plus l'héritage par la République chinoise de la question frontalière et de l'assimilation des peuples de l'ex-empire Qing. Sans s'interroger sur ses responsabilités dans la défiance à l'égard de la domination chinoise, et n'y voyant qu'un péril séparatiste manipulé de l'étranger, (*neiyou waihuan*), l'arrivée désastreuse du KMT en 1945 à Taïwan et au Xinjiang, présagea bien de la paranoïa avec laquelle le régime communiste traitera la question. Les choses sont là prémonitoires.

Coincée entre marteau et enclume, ce double péril est-ouest paralysa la Chine, comprimant sa marge de manœuvre, la condamnant à l'hésitation et à l'attentisme : ainsi Yuan Shikai resta en 1903 l'arme au pied lorsque Japonais et Russes s'affrontent sur le sol de l'empire Qing en déliquescence. Ainsi Chiang entre 1937-45, assiégé à l'est par Tokyo, ferma les yeux sur les manœuvres de Staline à l'ouest. Mais après ces épreuves, le traumatisme de la perte fit place à une très aigüe prise de conscience de l'importance géostratégique des périphéries maritimes et continentales, essentielles à la sécurité nationale. *Exeunt* les vieilles représentations chinoises de possessions étrangères dispendieuses conquises jadis par les Mandchous, et recommandant l'abandon de l'insignifiante *« boule de terre »* taïwanaise et des déserts *« stériles »* de l'ouest.

Car les penseurs et stratèges chinois de Liang Qichao à Chiang Kai-shek, ont cette fois, pour citer Saïd, intégré îles et déserts dans leur 'géographie imaginée' de la Chine. À l'instar de leurs ainés les plus visionnaires, empereurs mandchous et stratèges chinois confondus de Qianlong à Liu Mingchuan, ils ont intégré le rôle des déserts et des îles en tant que remparts continentaux et maritimes de la nation. Ce sursaut intellectuel s'est longtemps fait attendre. Mais il éclate au

[492] Comme le souligne Seiji Shirane, *« Malgré les tentatives japonaises de mobiliser les Taïwanais pour servir leurs propres ambitions impériales, ce sont plutôt les Taïwanais qui ont souvent exploité leur statut de sujet colonial* [de l'empire japonais] *pour leurs propres intérêts ».* Voir Shirane, *Imperial Gateway, op. cit.* 37.

grand jour lorsque l'ennemi exploite ces mêmes territoires-tremplin pour mener ses assauts. Cette réalisation emporte toutes les obédiences politiques, y compris les communistes et Mao. Ainsi, la promesse d'auto-détermination faite par Sun Yat-sen aux peuples habitant ces espaces stratégiques fut relayé au rang des subterfuges, et rapidement remplacée par une vague idée d'autonomie. Leur seul destin envisageable sera d'accepter de faire « race commune », et en définitive d'accepter la primauté des hans.[493] Ce processus, encore en cours aujourd'hui au Xinjiang, consiste à assimiler l'héritage territorial de cette « *base stratégique au centre du Heartland asiatique »* reçue des Qing, et la préserver des étrangers. Quant à Taïwan, elle doit encore être recouvrée et ses proclivités contestataires neutralisées. Permanence géographique oblige, occuper ces deux espaces revient à protéger la Chine. Ainsi Chiang estime que chacun *« constitue une forteresse et une région stratégique pour assurer l'existence de la nation ».*[494]

L'histoire n'a-t-elle pas confirmé la justesse de cette perception empruntée par les Chinois aux Mandchous ? De Taïwan, les appareils japonais décollèrent pour bombarder le continent tandis que de ses ports appareillèrent les navires imposant un blocus de la Chine. Simultanément, le nord-ouest manqua de basculer sous le contrôle de l'URSS, alors même que l'on y découvrait des minerais stratégiques et la profondeur stratégique nécessaires aux Chinois pour absorber et épuiser la manœuvre d'encerclement japonaise commencée sur la côte. Ces épisodes confirment également les vieilles craintes chinoises d'effets dominos relevées dès 1874 par Zuo Zongtang : les forces japonaises se servent de Taïwan pour se porter à l'attaque du sud-est de la Chine ; Staline met au Xinjiang sur pied des armées musulmanes et menace Urumqi pour forcer la main de Chiang sur la Mongolie et en Mandchourie... Ainsi ce dernier, unissant Taïwan et le Xinjiang dans son raisonnement, écrit dans un précieux témoignage : *« Concernant la défense nationale, si une seule région à l'intérieur du système géographique de la Chine est occupée par une nation étrangère, alors la nation entière perd le rempart naturel qui la protège ».*[495] Ces perceptions font écho à celle de ses contemporains d'Occident, Spykman écrivant ces années-là que *« la frontière idéale est celle fournissant à la fois glacis et tête de pont vers le territoire de l'ennemi ».*[496] Les attributs de Taïwan et Xinjiang imagent très bien ces théorèmes.

Il n'y a certes pas de déterminisme intangible. Si îles et déserts sont unis par leur importance parallèle pour les objectifs poursuivis à Moscou et Tokyo, les différences abondent aussi. Inévitables, elles complètent plutôt qu'elles invalident la comparaison. Ainsi leurs méthodes diffèrent : Taïwan fut acquise en 1895 par le Japon via un traité en bonne et due forme, 'inégal' ou non (au vrai : quel traité négocié entre un vainqueur et un vaincu n'est pas inégal ?). Tokyo par ailleurs acquiert et perd l'île par les armes… C'est plus complexe dans le cas du Xinjiang, que les Soviétiques contrôlèrent *de facto* par l'intrigue, et qui demeura sous souveraineté *de*

---

[493] Liang dit *: « La Chine est foncièrement un grand pays unifié, avec une race unifiée, un langage unifié, une littérature unifiée et une religion unifiée ».* Voir Liang Qichao, « Zhongguo dili dashi lun 中國地理大勢論 » (« Sur les grandes tendances géographiques de la Chine »), 1936, pp. 77-78. Cité par Ge Zhaoguang, « L'intégration des 'régions éloignées' à la 'Chine' *: Les débats sur la « Chine » au sein des cercles académiques chinois durant la première moitié du xx^e siècle* », dans *Conférences chinoises de la rue d'Ulm*, 2017.
Quant à Chiang Kai-shek, il écrit, *"That there are five peoples designated in China [i.e., Chinese, Manchus, Mongols, Tibetans, Mohammedans] is not due to difference in race or blood, but to religion and geographical environment."* Voir Chiang, *China's Destiny, op. cit.* 40. TFA.

[494] Chiang, *China's Destiny, op. cit*. 36. Le mot « existence » est utilisé 40 fois dans l'ouvrage par Chiang.

[495] *Ibid*. TFA.

[496] Nicholas J. Spykman & Abbie A. Rollins, "Geographic Objectives in Foreign Policy," *The American Political Science Review*, Vol. 33, No. 3, pp. 391-410 (402). TFA.

jure, et donc en principe, chinoise. Il leur servit plutôt de glacis, de *« môle protecteur »*,[497] alors que Taïwan fut dès le début vue par les Japonais comme un tremplin vers d'autres conquêtes. Il y a donc eut ambivalence dans la partition jouée par les Russes au Xinjiang, largement exprimée sous Sheng Shicai quand, malgré un patient travail de sape des fondations de la souveraineté chinoise sur le territoire, Moscou transféra armes et équipements vers la Chine assiégée (1937-41). Faisant du nord-ouest une importante artère de l'effort de guerre chinois, elle maximisa son avantage en Asie intérieure : le soutien russe chèrement payé par Chongqing lui permit de faire durer les hostilités et d'épuiser à la fois Japonais et Chinois. Ensuite, une fois les premiers neutralisés, et les seconds décidés à revenir au Xinjiang, Moscou tendit un piège en armant la rébellion : la Chine trébuchant, elle lui soutira en 1945 Mongolie et Mandchourie… Avec une certaine finesse stratégique, les Russes triomphèrent donc à la fois des Chinois et des Japonais. Ils ont aussi semé les graines du nationalisme au Xinjiang pour un usage ultérieur. Au contraire, coupable d'objectifs irréalistes et surétendu, le Japon est humilié et renvoyé sur l'archipel.

Nous constatons enfin certaines permanences propres au Xinjiang et à Taïwan. C'est d'abord le cas du duel entre Russes et Chinois pour la domination sur le Xinjiang. Il faut reconnaître à l'adage chinois, *neiyou waihuan*, évoquant l'interdépendance entre troubles internes et externes, une part de vérité. Moscou divise pour régner et nourrit ses succès des ratés de la gouvernance chinoise auprès de la majorité musulmane. Le KMT paya d'avoir laissé lettre morte le conseil de Yang Zengxin, estimant que ces manquements se traduiraient par des révoltes musulmanes récupérées par l'étranger. Dans les années 1930-1940, le double jeu russe se manifeste par le respect officiel de la souveraineté chinoise, mais dans les faits, l'octroi de soutien et de base arrière aux mouvements séditieux les plus favorables à l'influence de Moscou, dans le but de façonner au Xinjiang un espace tampon malléable. L'URSS n'hésita pas, lorsque le contexte fut favorable, à envoyer par-delà la frontière ses troupes peser sur les équilibres de pouvoir, tantôt sans insigne, tantôt sous faux drapeau. On retrouvera ces tactiques russes à d'autres époques et autres parties du monde. De même, conscients des limites de la théorie marxiste pour mobiliser les peuples turciques du Xinjiang, les Soviétiques manipulèrent la proximité culturelle entre l'Asie centrale soviétique et le Xinjiang, l'Islam, et les désirs d'émancipation des musulmans. C'est un retour de l'histoire, le territoire russe offrant refuge aux opposants de Pékin depuis les Romanov, et avertissement pour le futur... En 1949, Mao voit à raison en la politique de Moscou l'héritière de celle des Tsars : une muraille de fer s'apprêtait à traverser l'Asie centrale, coupant le lien ancestral entre des peuples centrasiatiques désormais divisés entre les deux empires communistes... L'assimilation, d'une très grande violence, pour veiller à la *sinité* de l'espace, s'intensifiera. Il faudra attendre la fin du siècle pour que les termes de cette relation sino-russe au Xinjiang évoluent, Moscou n'étant plus en mesure d'intervenir dans la région. Mais le lien entre Ouïgours et leurs voisins centrasiatiques perdurera, et avec lui, une politique chinoise particulière envers ses voisins de l'ouest doublée d'une sinisation sans concession du Xinjiang.

La continuité, c'est aussi l'importance de Taïwan dans la sécurité maritime chinoise et ses attributs géostratégiques. En 1895, le rôle militaro-stratégique de Taïwan bascula, passant d'un bouclier pour les côtes sud-est de la Chine, à celui d'une importante vulnérabilité sur son flanc maritime, mise à profit par une puissance japonaise hostile. Le progrès technique du 20ème amplifie la fonction de l'île comme pivot géostratégique idéalement situé entre Japon, Asie du Nord-est, du Sud-Est, et océan Pacifique, ainsi que de tête de pont pour son occupant : en bateau ou en avion, la majeure partie de la côte chinoise et de l'Asie maritime est à sa portée. Ports et

[497] L'expression est d'Emmanuel Lincot

aérodromes construits sur l'île par les Japonais rendirent ainsi possible le blocus du littoral chinois et facilitèrent leurs débarquements en Chine et en Asie du Sud-Est pendant la guerre (1937-45). À l'inverse, ancre de la sécurité maritime japonaise, l'étude du plan de défense japonais de l'île pour se défendre des forces aéronavales américaines peut révéler plusieurs leçons actualisables pour le contexte actuel : fortification aisée de l'île, qualité de porte-avion insubmersible, stratégie de déni-d'accès avant la lettre, défense asymétrique contre un ennemi maître des mers et des cieux, et blocus de l'île. Empêché de débarquer, le Pentagone réalise pleinement en 1945 le potentiel stratégique de Taïwan. Ainsi, le dénouement de la guerre civile chinoise, avec l'exil des forces du Kuomitang sur l'île, notamment aéronavales et recevant le soutien de Washington, impliqua pour Mao un *retour au même* stratégique. De cette façon, les États-Unis et Chiang Kai-Shek investissent le vide laissé par Tokyo, tandis que Washington fait de l'île un avant-poste en Asie-Pacifique. Taïwan, vue de Pékin, redevient une menace sérieuse pour ses côtes. L'existence de cette vulnérabilité catalysera, pour un régime communiste chinois désireux de supprimer cette imposante vulnérabilité, le désir de bâtir une marine puissante, et d'ouvrir enfin la grande barrière océanique. La géographie est têtue.

Partie 5 : Renforcer les portes de la Chine, défense et errance stratégique sous Mao (1949-1976)

Des millions de soldats de l'Armée populaire de libération progressent déjà vers Taïwan, le Guangxi, le Guizhou, le Sichuan et le Xinjiang (…) ! Pendant plus d'un siècle, nos précurseurs n'ont jamais cessé de lutter contre les oppresseurs de l'intérieur et de l'extérieur, y compris M. Sun Yat-Sen, le grand initiateur de la révolution chinoise. Ces aïeux nous ont commandé de satisfaire à cette grande mission, que nous accomplissons en conséquence.[1]

Mao Zedong, 21 septembre 1949

Introduction : aux portes du succès ?

Ce 21 septembre 1949, Mao proclame du balcon surplombant la place Tiananmen la victoire prochaine de ses armées. Personne, ni Truman, ni Staline, ou Chiang Kai-shek, n'avaient prévu qu'aussi rapidement, l'APL puisse se transformer en une force aussi puissante et déterminée. Mais derrière la joie du succès, le grand chef révolutionnaire prévient également ses soldats que l'époque n'est pas aux jours heureux, *« les impérialistes et les réactionnaires ne se contenteront pas de leur défaite ; ils se battront jusqu'au bout. Une fois que la paix et l'ordre régneront dans le pays, ils ne manqueront pas de les saboter et de semer le trouble par tous les moyens à leur disposition. Chaque jour, chaque minute, ils tenteront d'effectuer leur retour. C'est inévitable et indubitable, et en aucune circonstance, devrons-nous relâcher notre vigilance ! »*.[2]

Cet automne-là, la lutte n'est pas donc terminée. Deux territoires essentiels demeurent entre autres sous contrôle adverse : Taïwan et le Xinjiang. Sur la première, Chiang le *réactionnaire* appelle au soutien de l'*impérialiste* américain, son armée héritant du rôle stratégique endossé par l'aéronavale japonaise basée sur l'île durant la guerre : menacer la côte chinoise de blocus et de bombardement, mission dont elle s'acquittera fort bien. Sur la seconde, Moscou, fille des tsars avant d'être communiste, veille jalousement à ses intérêts stratégiques et garde toute son influence sur les forces indépendantistes musulmanes de la République du Turkestan Oriental. Il faut jouer serré pour le PCC, qui ambitionne de remplacer l'empire mandchou dans les limites de son expansion territoriale maximale et reconstituer les marches géographiques protectrices sur lesquelles ce dernier s'était adossé à son apogée : déserts à l'ouest et îles à l'est. La crainte des dirigeants de la Chine nouvelle est que si ces profondeurs stratégiques parallèles ne sont pas neutralisées, elles se reconstitueront vite, conformément aux leçons de l'histoire récente, en saillants ennemis et en canaux d'invasion menaçant le cœur du pays et le pouvoir du Parti.

Dans cette 5ème partie, nous nous intéressons aux stratégies déployées par les Chinois durant la période maoïste (1949-1976) pour consolider les portes continentales (Xinjiang) et maritimes (littoral) de la Chine autrefois utilisées comme corridors d'invasion par ses ennemis. À rebours

[1] *Discours d'ouverture de Mao Zedong*, Président du Parti communiste chinois, lors de la Première Session plénière de la Conférence consultative politique du peuple chinois. 21 septembre 1949.
[2] *Ibid*.

de la littérature existante en France, on se consacre entièrement aux faits de l'histoire militaire, à la grande stratégie chinoise et maoïste, ainsi que leur traduction opérationnelle et tactique. Le choix d'étudier les armes nous montre que rien n'était écrit d'avance, dans cette lutte impliquant alors les trois plus grandes puissances d'Asie : Chine, URSS et États-Unis. Il nous permet aussi d'éclairer des aspects historiques peu connus : si l'APL rencontre un de ses meilleurs succès lorsqu'elle traduit la guerre populaire en outil de puissance navale, ses plans de bataille dans les déserts du Xinjiang révèlent aussi son immense vulnérabilité. L'histoire militaire lève aussi le voile sur certains retournements de situation aussi ironiques qu'inattendus : c'est Pékin sous blocus et non Taipei qui milite en 1950 pour le respect de la liberté de navigation dans le détroit de Taïwan… Cette méthode nous laisse enfin entrevoir de précieux liens à l'actualité, tels que la survivance de vieilles rancunes entre soldats de Taipei et de Washington. En retour, le filtre militaire nous permet d'exposer avec efficacité les sources politico-stratégiques de l'actuelle agressivité de Pékin contre Taïwan, et son impitoyable répression au Xinjiang. Dans l'ensemble, à l'instar des parties précédentes, nous verrons que la stratégie de la RPC reste dans ses contours généraux rigoureusement identique à celle des régimes Qing et républicains précédents : dénier l'accès de ses adversaires aux périphéries continentales et maritimes de la Chine et s'y ménager une influence exclusive afin de sanctuariser la sécurité nationale chinoise. La raison est simple : Pékin reçoit en héritage ou veut reconstituer dans son entièreté le cadre géostratégique Qing, dynastie conquérante des îles et des déserts, et se retrouve confronté comme les nationalistes à peu ou prou les mêmes adversaires positionnés sur les mêmes goulots stratégiques.

Têtue cette géographie ! Mais si l'objectif reste inchangé, les moyens pour l'atteindre épousent la personnalité du nouveau joueur qui a fait ses preuves comme guérillero dans la campagne chinoise… Son action va exprimer une série de continuités certes, mais aussi de ruptures avec ses prédécesseurs, notamment sur l'océan qu'il découvre et où il démontrera toute sa capacité à innover. Pour raconter cette histoire, nous empruntons son vocabulaire : la période de 1949 à 1976 est celle de la *défense stratégique*. Dans cette *guerre prolongée*, la Chine communiste n'en est qu'à la première étape : sécurisation des bases et renforcement des défenses. *Défense active* oui, car rester passif et statique entraînerait l'encerclement et la mort, aussi faut-il rester sur le mouvement et garantir sa survie par l'offensive. Petit à petit, l'ennemi s'affaiblira tandis que ses propres forces monteront en puissance, il sera alors temps de passer à la contre-attaque. Mais Mao suivra-t-il l'esprit de son propre plan ? Ou la défense stratégique virera à l'errance ?

Chapitre 9 : Tenir la côte, contenir Taiwan (1949-1979)

« Un chef militaire ne doit pas se noyer dans l'océan de la guerre, il doit avec science et certitude atteindre le rivage de la victoire. La stratégie et la tactique en tant que lois de la conduite du combat, sont la science de la navigation sur l'océan de la guerre. »

Mao Zedong (毛澤東), De la guerre prolongée, page 88

Le continent prisonnier des îles : mise en place d'un théâtre (1945-1950)

Un *retour au même*. C'est ce qu'inspire à l'analyste le rôle de Taïwan dans la sécurité maritime chinoise lorsqu'en 1949, après avoir repoussé leurs adversaires du nord vers le sud à la manière de jadis les conquérants Qing du vieil empire Ming, les forces de Mao voient déjà se regrouper sur l'île les forces nationalistes et faire planer un risque de contre-attaque aéronavale contre le continent. Le parallèle historique est alors immanquable entre les perdants de deux époques du pouvoir politique légitime sur la Chine : forces nationalistes de Chiang Kai-shek du 20ème siècle et loyalistes Ming de Zheng Chenggong du 17ème, prenant l'île à son occupant étranger dans le but de la transformer en tremplin stratégique pour une contre-attaque. Avant que leur adversaire venu des terres puisse se consolider sur la côte, les deux garderont une éphémère supériorité sur les eaux du détroit et, pour se maintenir, feront de Taïwan une plaque tournante commerciale en Asie de l'est. Le parallèle historique est aussi difficile à rater en ce qui concerne l'histoire plus récente, la cocarde nationaliste succédant en 1945 à celle de l'empire du soleil levant, exclu de Taïwan, sur les carlingues des avions décollant de l'île pour bombarder et faire le blocus du littoral chinois. La guerre froide se mêlant à l'issue de la guerre civile en Chine, la position nationaliste sur Taïwan se trouvera bientôt sanctuarisée par l'interposition de la superpuissance américaine, au nom du *containment*. Dépourvu de moyens de projection maritime, le PCC hérite ainsi en 1949 d'un problème déjà affronté par les nationalistes en 1938, et par les Qing en 1661 : comment parer à une attaque et à un débarquement contre la côte chinoise de forces hostiles basées à Taïwan, sans disposer de défense maritime efficace ni même de moyens militaires de frapper l'île ? Et plus largement, comment alors neutraliser la menace sécuritaire et politique représentée par Taïwan ? L'île se muant une fois de plus en menace de premier ordre pour la sécurité maritime et politique chinoise, les communistes sont renvoyés au vieux théorème de Shi Lang (ch. précédents), et devront se montrer particulièrement ingénieux pour la neutraliser.

Une île « non vitale » pour qui ?

Tel que décidé entre les vainqueurs de la guerre, ce sont les forces de Chiang Kai-shek qui, en 1945, reçoivent à Taïwan des mains du dernier gouverneur l'acte de reddition de la garnison japonaise. Que cette occupation soit légale ou non, le sujet est aujourd'hui toujours débattu, les forces nationalistes investissent Taïwan sans esprit de départ. L'arrivée des troupes en guenilles

du KMT sur l'île fait alors miroir à celle au Xinjiang vue dans la partie précédente : désordonnée, condescendante, ségrégationniste, violente, insensible, et en un mot, désastreuse. Les *« cochons chinois succèdent aux chiens japonais »* disent les Taïwanais. Pour les intellectuels, il s'agit d'une nouvelle colonisation, pire que la précédente.[3] Le KMT, piteux vainqueur débarqué de navires américains, agit à Taïwan comme en terrain conquis, guidé par l'instinct de vengeance et abusant de procès en traitrise, corrompu jusqu'à l'os, noyant dans le sang la contestation issue du 28 février 1947. Si certains Ouïgours regrettèrent alors l'influence soviétique, les Taïwanais gardèrent une certaine nostalgie du modernisme de Tokyo, et une méfiance sourde envers les tentatives chinoises d'imposer aux insulaires leur avenir politique. Après maturation, enraciné dans le choc avec la Chine souffrante de 1945, le sentiment national taïwanais jaillira avec force des décennies plus tard avec la démocratisation, et sommera finalement le KMT de s'y adapter.[4]

Pour ce dernier, la situation en 1949 en Chine est grave. Partout, les communistes avancent. Le Shandong est perdu depuis septembre 1948, la Mandchourie avait suivi, accompagnée par la défection de centaines de milliers de soldats avec leur matériel. Nankin, la « capitale du sud », est prise en avril 1949, Shanghai et Wuhan en mai, Canton en octobre. Mao lui-même est surpris par la rapidité de l'effondrement du KMT. Mais le PCC a en réalité remporté l'adhésion de la vieille Chine agraire, que le KMT a délaissé pour les villes, vite encerclées par les campagnes...[5] En juillet 1949, ayant repris en main les destinées du parti, Chiang finalise son installation à Taipei. Il y place ses hommes : Chen Cheng (陳誠) comme gouverneur provincial et à la tête de la police secrète, ainsi que son fils Chiang Ching-kuo (蔣經國) au QG du KMT.[6] Il fait transférer les très importantes réserves d'or de la Banque de Chine à Taipei en février, accompagnées de quelques-unes de ses meilleures troupes, de l'aviation et de la marine : l'essentiel pour tenir sur une île ![7] Le reste du gouvernement arrive de Chengdu en décembre, et avec lui, des centaines de milliers de réfugiés chinois démunis : administrateurs, cadres, soldats, paysans, avec armes et bagages.[8] Entretemps, la République Populaire est proclamée le 1er octobre à Pékin.

En 1949, si le plan de Chiang est d'apparence simple, il s'avérera d'exécution fort complexe. Il nous ramène directement au 17ème siècle : user d'une place fortifiée à Taïwan pour reconstituer ses forces et contre-attaquer vers le continent. Se sentant protégé par le *pouvoir stoppant* des eaux du détroit,[9] il considère le régime communiste condamné, et que ce n'est qu'une question de temps avant qu'il réussisse à réunir une *« coalition militaire anti-communiste »* autour de lui. Après tout, ses forces sont encore maîtres de Hainan, des îles entourant la côte chinoise, et il organise de nombreux foyers de partisans du Yunnan au Xinjiang, ourdissant en coulisse pour

---

[3] Entre tous : Peng Ming-min, *Le goût de la liberté – Mémoires d'un indépendantiste*, René Viénet, 2011.
[4] Entre autres. Voir le collectif de Chen Yu-hsuan, Chou Fen-ling, Huang Chong-kai, Lai Hsiang-yin, Lay Chih-ying, Walis Nokan, Wu Ming-yi, Wuhe, Yang Chao, *Formosana - Histoires de démocratie à Taïwan*, Asiathèque, 2022. Wu Rwei-Ren, "Fragment of Empires: The Peripheral Formation of Taiwanese Nationalism", *Academia Sinica*, 2004.
[5] Brian Crozier, *The Man Who Lost China: The First Full Biography of Chiang Kai-shek*, Charles Scribner's Sons, 1976, pages 13-14.
[6] Su Ching-hsuan [蘇度軒], "War Planning and Authoritarian Ruling of the Kuomintang Government: The Taiwan Garrison Command's Wartime Functions for the Authoritarian Control (1958-1972) [囡民黨政府的歌爭规割與威罹統治：壺滩警埔把司令部的歌峙瞰能 及其威罹控制的作用 (1958-1972)]", *Political Science Series* [政治科學論叢] No. 64, 2015, pp. 137-168.
[7] Suzanne Pepper, "The KMT-CCP conflict 1945-1949", dans Twitchett, Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 13*, *op. cit*. 784.
[8] Dominic Meng-Hsuan Yang, *The Great Exodus from China Trauma, Memory, and Identity in Modern Taiwan*, Cambridge University Press, 2021.
[9] L'expression est de John Mearsheimer.

préparer une reconquête triomphale. Pour s'attirer du soutien, il fait depuis le printemps le tour des capitales nouvellement indépendantes d'Asie-Pacifique : Manille, Séoul...

Mais Washington, dont le Département d'État a perdu espoir en l'incompétence et la corruption du KMT, goûte assez peu à cet aventurisme.[10] Pas question de laisser la guerre civile chinoise provoquer un nouvel embrasement régional. Les vues du général Stilwell, longtemps patron des forces américaines en Chine, sinophone, très admiratif de la valeur combattante du PCC, et en détestation totale avec un Chiang affublé du sobriquet de *peanut*, restent influentes. Dès 1947, Washington coupe les vivres aux nationalistes. Les rapports du consul américain à Taïwan Georges Kerr sur la violence de l'administration chinoise, donnant lieu à la publication en 1965 d'un fameux ouvrage, n'arrangent rien.[11] Certes, comme on le verra, l'abandon des nationalistes à leur sort à Taïwan ne fait pas l'unanimité à Washington.[12] Et la perspective de voir tomber Taïwan en mains communistes ne réjouit guère le Pentagone. Mais pour l'heure, les politiques et les diplomates ont la main. Les rapports du Département d'État et de la CIA pleuvent déjà concernant la chute probable de l'île avant fin 1950. Les bonnes œuvres de Song Mei-ling n'y font rien : pas d'argent, pas d'intervention.[13] En janvier, Truman déclare :

> Les États-Unis n'ont aucun désir d'obtenir des droits ou privilèges spéciaux ni d'établir des bases militaires à Formose pour le moment. Ils n'ont aucune intention d'utiliser leurs forces armées pour interférer dans la situation actuelle. Le gouvernement des États-Unis ne suivra pas la voie qui mènerait à une implication dans la guerre civile en Chine. De même, il ne fournira pas d'aide militaire ou d'activité de conseil à Formose.[14]

Il est rejoint le même mois par son Secrétaire d'État Dean Acheson, qui dans un célèbre discours le 12 au *National Press Club*, fait courir le périmètre de défense en Asie-Pacifique des États-Unis des îles Aléoutiennes (Alaska) aux Philippines, en passant par le Japon et Okinawa. Ni Taïwan ni Corée n'y figurent ![15] Le mois suivant, le *State Department* reçoit de Taipei une réponse négative concernant la demande de Dean à Chiang de faire cesser les bombardements sur Shanghai. Discutant de l'inopportun courrier, Acheson y voit même en réunion *« une chance de sortir de Formose »* et dit à ses collaborateurs *« juste pour m'assurer que vous y pensez »*.[16]

---

[10] Steven Philips, "Why Taiwan? ROC Leaders Explain Taiwan's Strategic Value", dans Peter C. Chow (Ed.) *The U.S. Strategic Pivot to Asia and Cross Strait Relations – Economic and Security Dynamics*, Palgrave Macmillan, 2014, pages 159-178 (147).

[11] George Kerr, *Formosa Betrayed*, Houghton Mifflin, 1965.

[12] Sur ce sujet, pour approfondir : David Michael Finkelstein, *Washington's Taiwan Dilemma, 1949-1950: From Abandonment to Salvation*, George Mason University, 1993. Voir aussi Su Yaochong [蘇瑤崇], « Sur les faits et les problèmes de l'occupation militaire conjointe sino-américaine de Taiwan après la guerre (1945-1947) [論戰後(1945-1947) 中美共同軍事佔領臺灣的事實與問題] », *Taiwan History Research* [臺灣史研究], Volume 23, Issue 3, Pages 85-124.

[13] Ralph Clough, "Taiwan Under Nationalist Rule 1949-1982", dans Denis Twitchett & John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Vol. 15 The People's Republic Part. 2 Revolutions within the Revolution 1966-1982*, Cambridge University Press, 1991, pages 815-874 (820). Et He Di (何迪), "The CCP's Unrealized Plan to Liberate Taiwan, 1949-1950" dans Ryan Finkelstein, McDevitt, *et al.* (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, Routledge,* 2003, pages 73-90 (86).

[14] *Department of State Bulletin,* 16 January 1950, 79. Cité par Clough, "Taiwan Under Nationalist Rule", dans Twitchett & Fairbank, *The Cambridge History of China Vol. 15, op. cit.* 821.

[15] Mineo Nakajima, "Foreign Relations: From the Korean War to the Bandung Line", dans Denis Twitchett & John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, The People's Republic, Part 1: The Emergence of Revolutionary China 1949-1965*, Cambridge University Press, 1987, pages 259-292 (271).

[16] Hackler to Merchant, 17 Feb. 1950, Internal, LM152, reel 1, frame 886, NA. Cité par Thomas J. Christensen, "A "Lost Chance" for What? Rethinking the Origins of U.S.-PRC Confrontation", *The Journal of American-East Asian Relations*, Vol. 4, No. 3, 1995, pages 249-278 (262).

C’est que Washington fait face à un dilemme, souhaitant encourager un possible titisme de Mao Zedong, par la reconnaissance de son régime, pour ne pas le précipiter dans les bras de Staline.[17] Edmund Clubb, ex-consul américain au Xinjiang, écrit au sous-secrétaire d’État Dean Rusk :

> S’il est bien sûr souhaitable de dénier Formose aux communistes, la question concerne les conséquences à long terme d’une intervention américaine... [Celle-ci] affaiblirait probablement la position morale des États-Unis, ayant déjà pris un engagement catégorique contre l'intervention à Formose en particulier, et dans les affaires intérieures d'autres États en général. La réaction politique en Chine serait probablement telle qu'elle consoliderait la main du communisme sur le peuple chinois, et l'emprise de l'URSS... En Asie plus généralement, on douterait de nos motivations et de notre *Bona Fide*.[18]

Contre cela, la valeur de Taïwan pour les États-Unis sera jugée selon Christensen *« importante mais non vitale »*, estimant que la menace représentée par l’île contrôlée par les communistes pouvait être contenue par les déploiements américains au Japon, Okinawa, et Philippines.[19] Du point de vue de Washington, avant l’invasion de la Corée, les yeux rivés sur l’Europe centrale, cette position fait sens. Truman en fait part à un président philippin anxieux, Elpidio Quirino, en février 1950. Un document confidentiel, également cité par Christensen, en fait écho :

> Si Formose entre des mains hostiles rapprocherait les bases ennemies d'environ 40 miles d'Okinawa et d'environ 160 miles du nord de Luçon, toute vulnérabilité accrue des bases américaines qui en découlerait serait compensée par une augmentation correspondante de la vulnérabilité des bases hostiles à une attaque américaine... Notons que Formose n’était utile au Japon que lorsque ce dernier disposait d’une supériorité incontestée des mers et de l’espace aérien en Extrême-Orient... Si [nous] contrôlons fermement le Japon et Okinawa, il sera difficile pour les forces hostiles d'établir ce [type de supériorité] dans les mers et l'espace aérien adjacents à Formose. Le maintien de bases [par des hostiles] y poserait des problèmes logistiques difficiles, voire insurmontables.[20]

Voilà des considérations déjà promises à un certain futur. De 1949 à aujourd’hui (années 1970, tournant de la décennie 2010), les stratèges américains hésiteront plusieurs fois quant à la réelle valeur stratégique de Taïwan pour leurs intérêts et à la possibilité de se retrancher sur les Philippines et le Japon pour dénier à la Chine la mise à profit militaire de l’île.[21] Si la vision d’un intérêt stratégique maximaliste pour Taïwan fait de nouveau consensus à Washington depuis 2020, il n’est pas dit que les choses n’évolueront pas encore dans le futur…

---

[17] Nakajima, “Foreign Relations: From the Korean War to the Bandung Line”, dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 271. Et Fan Shiming [范士明], « Les considérations américaines et japonaises sur la position stratégique de Taiwan avant les années 1950 [五十年代以前美, 日對台灣戰略地位的考慮] », *art. cit.* 74.

[18] Clubb to Rusk, 16 June 1950, Decimal Files, 794A.00/6-1650, RG 59, NA. Cité par Christensen, "A "Lost Chance" for What?", *art. cit*. 274.

[19] Christensen, "A "Lost Chance" for What?, *art. cit*. 275.

[20] "Formosa," Undated top secret document in 1950 files, CA, reel 18, frames 618-28, NA. Mobilisé par *Ibid*.

[21] Le plus bel exemple : Charles S. Glaser, "A U.S.-China Grand Bargain? The Hard Choice between Military Competition and Accommodation", *International Security*, Vol. 39, No. 4, 2015, pp. 49-90.

Traverser le détroit

Jusque-là Taïwan intéressait peu le PCC. Mao Zedong déclarait sans ambiguïté à Edgar Snow en 1936 que le Parti aiderait les Taïwanais à se libérer de la colonisation japonaise et à marcher vers l'indépendance.[22] La nouvelle situation implique cependant un retournement de situation. Car Mao n'est pas encore maître de toute la Chine que Chiang fait déjà peser la menace d'une contre-attaque, d'un blocus maritime (ordonné le 21 juin 1949) et de raids sur les côtes chinoises. Il s'empresse de transformer Taïwan et les îles du détroit en bases avancées.[23] Ses forces navales et aériennes causent la panique en harcelant le commerce maritime en direction des ports de Shanghai et de Ningbo, en mouillant des mines à l'embouchure du Yangzi Jiang et en canonnant les ports.[24] Sur l'île, il fait réorganiser l'armée, et superviser une grande purge pour déraciner tout soutien aux communistes (dont le chef d'État-major adjoint et sa femme), afin que ceux-ci ne puissent disposer d'une *« 5ème colonne »* lors d'un futur débarquement.[25] Les diplomates du consulat britannique à Tamsui (ch. précédents) remarquent quant à eux l'arrivée d'un certain nombre de Russes blancs sur l'île, en qualité de touristes bien sûr, tandis que la police demande systématiquement leur carte d'identité aux personnes de type européen en ville… Le consul anglais écrit alors : *« Formose fournirait une excellente base pour un contrôle russe des côtes de Chine et pour menacer les positions stratégiques de la Grande Bretagne et des États-Unis à Hong-Kong, aux Philippines, Okinawa et Japon. L'île est idéalement pourvue pour ce rôle »*.[26]

Les signaux américains ne peuvent qu'inciter Mao à la méfiance. Si Washington professe son intention de rester à l'écart de Taïwan jusque juin 1950, les sons discordants se multiplient. C'est le cas des militaires et du Parti Républicain, que Chiang et ses diplomates s'échinent à convaincre. Cultivant un influent *China Lobby*, il se fait en mars le chantre de la théorie des dominos : *« Géographiquement, les pays du Pacifique occidental dépendent les uns des autres et leurs intérêts sont identiques. À la fois Taïwan et Hainan* [que Chiang tient encore] *sont les lignes de front des zones de l'ouest du Pacifique contre la marée rouge »*.[27] Comme le montre l'actualité, ce n'est pas la dernière fois que Taipei use de l'argument ! La question taïwanaise devient là une variable d'ajustement politique aux États-Unis, d'autant plus lorsque le général MacArthur s'en empare, suggérant que l'île passe sous la protection du SCAP (commandement allié au Japon), avant de vanter l'importance de Taïwan comme *« porte-avion insubmersible »* et *« base de sous-marins »*.[28] L'homme fait ici bon marché de sa déclaration à l'emporte-pièce de mars 1949, *« il n'y a aucune raison militaire valable pour que* [les États-Unis] *fassent de*

---

[22] Au même titre que la Corée, Mao dit : "*we will extend them our enthusiastic help in their struggle for independence. The same thing applies for Taiwan."* Tel que cité dans Wachman, Alan, *Why Taiwan? Geostrategic rationales for China's territorial integrity, op. cit.* 85.

[23] Yang, *The Great Exodus from China - Trauma, Memory, and Identity in Modern Taiwan*, *op. cit*.

[24] Li Rong [栗榮], « La pensée de Mao Zedong sur la construction de la marine populaire [毛澤東建設人民海軍思想形成原因探析] », Magazine mensuel d'histoire de la branche du Parti du Fujian [福建黨史月刊] , numéro 24, 2014, pp: 50-54 (52). Et He Di (何迪), "The CCP's Unrealized Plan to Liberate Taiwan", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit.* 74.

[25] Crozier, *The Man Who Lost China,* 352. Et Clough, "Taiwan Under Nationalist Rule", dans Twitchett & Fairbank, *The Cambridge History of China Vol. 15, op. cit.* 821.

[26] PRO FO 371/75804 (1949) Consulate to Foreign Office. Cité par Michael Share, "From Ideological Foe to Uncertain Friend: Soviet Relations with Taiwan, 1943-82", *Cold War History*, Vol.3, No.2, 2003, pp.1-34 (4).

[27] "Continued Fight against Reds Pledged," *Taipei, Voice of Free China*, (March 3, 1950), FBIS, Daily Report, Foreign Radio Broadcasts, FBIS-FRB-50-045, March 7, 1950, 1. Cité par Philips, "Why Taiwan?", *op. cit*. 161.

[28] Pour l'aspect "sous-marin" (mai 1950), voir : MacArthur to the Department of Army, 29 mai 1950. Cité dans He Di, "The CCP's Unrealized Plan to Liberate Taiwan, 1949-1950", *art. cit.,* 85.

Formose une [de leurs] *bases »*[29], qui avait au moins le mérite de la cohérence avec son positionnement pro-Philippines de 1944 (ch. précédent). Mais le revirement de MacArthur est suivi par l'État-major, qui avait dès 1948 publié un rapport *The Strategic Importance of Taiwan* mettant en exergue le besoin de *« empêcher l'usage par les communistes »* de cette zone *« de rassemblement de troupes, de base d'opérations aériennes stratégiques ainsi que de contrôle des routes maritimes adjacentes »*.[30] Le Conseil de sécurité nationale (NSC) avait enfoncé le clou le 19 janvier 1949, explorant diverses options afin d'entériner une séparation entre Taïwan et la Chine communiste sans toutefois requérir d'intervention américaine ouverte.[31]

Quoi qu'il en soit, la position de Mao vis-à-vis des États-Unis est formée de longue date. S'il ne croit pas à une intervention armée américaine en Chine, surtout après le message de Truman, il considère Washington comme une puissance impérialiste et hostile à la révolution. Le 1er juillet 1949, au 28ème anniversaire du PCC, il publie *De la dictature démocratique populaire*,[32] dans lequel il entérine la politique de rapprochement avec l'URSS, formalisée par le traité d'assistance mutuelle sino-soviétique de février 1950. Mao ne sera pas Tito ![33] Nulle surprise de découvrir dans le *Quotidien du peuple* du 15 mars 1949 un article pourfendant l'attitude des États-Unis, et leur soutien à Chiang : *« La domination coloniale des impérialistes américains et de leurs laquais réactionnaires du KMT en Chine approche de son terme ! Les impérialistes envisagent de conserver Taiwan, partie intégrante du territoire chinois, comme une tête de pont pour mener des opérations agressives contre la Chine continentale à l'avenir,* (…) *à l'instar de ce qu'avait fait l'Empire du Japon en 1895.* (…) *Pendant ce temps, les réactionnaires du KMT dirigés par Jiang Jieshi* [Chiang] *rêvent de transformer Taiwan, avec la protection militaire des impérialistes américains, en base pour leur dernière lutte »*.[34]

Bref, Mao ne se satisfait pas de l'évacuation de Chiang vers Taïwan, qu'il considère, à l'instar des positions insulaires du KMT proches de la côte, dangereuses pour la sécurité du continent.[35] Le 14 juin 1949, il écrit dans une série de télégrammes destinés à Su Yu (粟裕), commandant de l'APL en Chine orientale, *« Pensez à étudier la question de prendre Taïwan. (...) Si Taïwan n'est pas libérée et que les bases aériennes et navales du Kuomintang n'y sont pas détruites, Shanghai et les zones côtières continueront à être menacées »*.[36] Pour cette mission, Mao sait

---

[29] "Formosa," CA, reel 18, frames 618-28, NA. Cité par Christensen, "A "Lost Chance" for What?, *art. cit*. 276.
[30] Foreign Relations of the United States (FRUS) , 1949IX , pp. 161-162. Document cité par Et Fan Shiming [范士明], « Les considérations américaines et japonaises sur la position stratégique de Taiwan avant les années 1950 [五十年代以前美, 日對台灣戰略地位的考慮] », *art. cit.* 73.
[31] Foreign Relations of the United States (FRUS), 1949IX, pp. 273-274. Cité par *Ibid*.
[32] Mao Zedong : De la dictature démocratique populaire − 1949, En commémoration du 28ème anniversaire du Parti communiste de Chine, 30 juin 1949.
[33] Voir Christensen, "A "Lost Chance" for What?". Et Michael M. Sheng, "America's Lost Chance in China? A Reappraisal of Chinese Communist Policy toward the United States before 1945," Australian Journal of Chinese Affairs 29 January 1993. Et Yu Hua-shen, *Bringing Geography Back in: Buffer Thinking in Chinese Foreign Policy*, Australian National University, 2020.
[34] Dans « Le people chinois doit libérer Taïwan [中國人民一定要解放台灣] », *Quotidien du peuple*, 15 mars 1949. Tel que cité dans He Di (何迪), "The CCP's Unrealized Plan to Liberate Taiwan", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit.* 75. TFA.
[35] Li Yaru [李雅儒], « Réflexions de Mao Zedong sur le règlement de la question de Taïwan et la réunification de la Chine [毛泽东关于解决台湾问题的思考与当代牛国统一] », *Mensuel académique de l'université normale de la capitale* [首都师范大学学报], Vol. 6, 1993, pp. 62-66.
[36] Mao Zedong to Su Yu, Zhang Zhen, Zhou Jingming, and the CCP East Chinese Bureau, June 21, 1949. Tel que cité par Cui Guocai [崔國才], "1949-1954 - The Evolution of Taiwan's Strategic Position in Our Party's Military

qu'il doit pouvoir compter sur une supériorité aérienne et maritime totale sur zone, ainsi que sur des collaborateurs à Taïwan. Il ordonne à Liu Shaoqi de se rendre en URSS pour négocier le transfert d'avions de combat et l'entraînement de pilotes.[37] Staline lui octroie une assistance technique et des conseillers militaires mais ne fournit pas encore d'aide plus directe.[38]

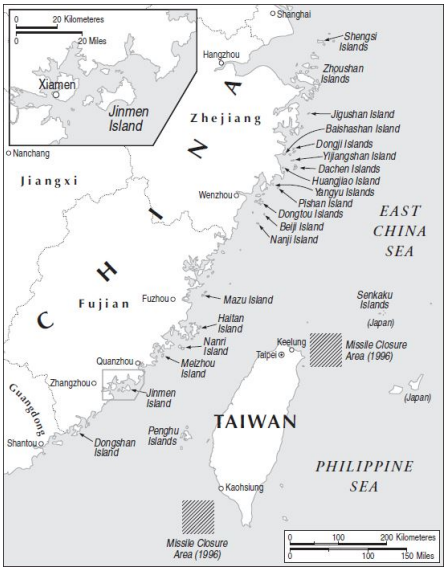


Figure 46 Carte du détroit, 1950. Noter Kinmen au sud-ouest, et les Zhoushan au nord-est, véritables bouchons navals du détroit de Taïwan convoités dès 1949 par les communistes. Source.[39]

Entretemps, Su Yu prévoit de s'attaquer d'abord aux îles de Kinmen et de Zhoushan (Dengbu), pour casser le blocus et dégager la voie vers Taïwan. La première île bloque le port de Xiamen, la seconde ceux de Hangzhou et de Shanghai. Mais aveuglée par une campagne continentale triomphale, l'APL sous-estime alors la difficulté du combat amphibie alors que le KMT est en position défensive. À Kinmen, le 25 octobre 1949, elle est repoussée après des débarquements ratés. Sans couverture maritime ni aérienne, disposant d'un faible nombre d'embarcations de débarquement (pour la plupart des bateaux de pêche, parfois remotorisés avec des moteurs de motos), sans expérience navale, et ayant mal pris en compte les données de la météo et des marées, les fantassins sont décimés par le feu des fortifications et des blindés nationalistes. Les forces aéronavales adverses coupent ensuite les attaquants de leurs bases de départ, condamnant 9000 malheureux au massacre sur leur petite tête de pont. Une semaine après, la 61ème division du 7ème corps d'armée fait la même expérience à Dengbu. Ces deux défaites, perçues comme *« les plus sérieuses dans la guerre de libération »* par Mao, sont de mauvais augure pour la

Struggle [1949-1954: 台灣在我黨軍事鬥爭中戰略地位的演變]", *Recherche en histoire militaire* [軍事歷史研究] Vol 1, 2005, pp. 80-86 (81).

[37] He Di (何迪), "The CCP's Unrealized Plan to Liberate Taiwan", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit.* 76-79. Et Cui Guocai [崔國才], "1949-1954 - The Evolution of Taiwan's Strategic Position in Our Party's Military Struggle [1949-1954: 台灣在我黨軍事鬥爭中戰略地位的演變]", *art. cit. 81-82.*

[38] Czeslaw Tubilewicz, "Taiwan and the Soviet Union During the Cold War: Enemies or Ambiguous Friends?", *Cold War History* Vol. 5, No. 1, 2005, pp. 75–86 (77).

[39] Taylor Fravel, *Strong Borders, Secure Nation - Cooperation and Conflict in China's Territorial Disputes*, Princeton University Press, 2008, page 232.

suite. Il appelle ses commandants à montrer davantage de patience et de professionnalisme pour la préparation d'un débarquement à Taïwan.[40] Car le milieu de la bataille a changé, pour une APL jusqu'alors davantage habituée à combattre sur terre, et désormais confrontée à la mer. À Taïwan, ces deux succès sont de véritables bouffées d'air pour le KMT, galvanisant ses troupes.



Figure 47 Les troupes nationalistes réduisent l'envahisseur à Kinmen… Noter les embarcations de débarquement à voile d'une époque révolue… Tableau au musée de la bataille de Guningtou, Kinmen, février 2022. Photographie de l'auteur.

Pas question d'abandonner. Ayant pris connaissance du « lâchage » par Truman de Chiang, Su comme Mao pensent que seul l'obstacle technique les sépare d'une opération de débarquement réussie sur Taïwan. Su estime dans un rapport le 27 janvier 1950, que si Washington n'intervient pas, il reste probable qu'il continue à fournir Taipei en armement, ajoutant : *« la réelle difficulté demeure celle de traverser le détroit »*.[41] Il s'agit d'incorporer les leçons de la campagne ratée contre Kinmen : coopération interarmes (armée, marine, aviation), logistique (embarcations de gros tonnage et péniches), tactiques (sécurisation de la tête de pont et arrivée de la seconde vague), et d'autres potentiels et nombreux grains de sable (mal de mer..) sont étudiés. Tout cela est entièrement nouveau pour l'APL qui, il faut le marteler, est une force d'origine continentale.

En février 1950 Mao et son fidèle second Zhou Enlai se rendent en URSS, où ils contractent un prêt pour l'achat de davantage d'équipement naval, artillerie et aviation. À Hong-Kong, les communistes passent commande auprès des Britanniques de deux croiseurs de 7,000 tonnes, de cinq destroyers, et de quatre dragueurs de mines.[42] On débute l'entraînement de troupes parachutistes, garnit les villes et industries de la côte de batteries de DCA fournies par Moscou, réquisitionne la flotte civile, relance à fond les chantiers navals et les arsenaux. Pour la marine,

[40] Mao Zedong, "A Circular by the CMC Regarding the Lessons of the Jinmen Defeat," October 29, 1949. Document cite par He Di (何迪), "The CCP's Unrealized Plan to Liberate Taiwan", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit.* 78. Un autre récit de la campagne est disponible là : Alexander C. Huang, "The PLA Navy at War 1949-1999 – From Coastal Defense to Distant Operations", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit,* 250-252. L'auteur est un stratège influent à Taïwan et actuellement une des têtes pensantes du Kuomintang sur les sujets militaires… Pour un autre, chinois cette fois, voir Cui Guocai [崔國才], "1949-1954 - The Evolution of Taiwan's Strategic Position in Our Party's Military Struggle [1949-1954: 台灣在我黨軍事鬥爭中戰略地位的演變]", *art. cit.* 82-84.

[41] Tel que cité dans *He Di (何迪), "The CCP's Unrealized Plan to Liberate Taiwan", dans Finkelstein, McDevitt, Chinese Warfighting, op. cit.* 80. TFA.

[42] La commande ne sera pas honorée, à cause de la guerre de Corée.

Mao peut déjà compter sur la capture par ses forces, ou via défection, sur des dizaines de navires de l'ex-flotte du KMT. En 1950, les dépenses militaires représentent 40% du budget national.[43]



Figure 48 *« L'ours de Kinmen ».* Char léger M5A1 *Stuart*, du type de ceux manœuvrés par les nationalistes pour repousser l'APL en 1949 à Kinmen. Février 2022. Photographie de l'auteur.

Mais les problèmes abondent, obtenir des avions et entraîner les pilotes ne peut se faire du jour au lendemain. Quant à la flotte, elle reste petite en taille et elle est vite envoyée par le fond par l'aviation nationaliste, qui reste maître sur le détroit. Entretemps, les purges de Chiang à Taïwan ont largement réduit le nombre de renégats potentiels à manipuler… Tous ces efforts sont donc lents, et Mao repousse sans cesse la date d'une invasion, reportée dès juin 1950 pour l'été suivant…[44] Il restera que l'ensemble des conditions d'une prise de Taïwan telle que vue par Mao et ses stratèges reste, malgré le progrès technique, entièrement valable en 2024.

Pour les communistes, plusieurs nouvelles encourageantes cependant. Le 1er mai, la grande île méridionale de Hainan est prise par l'APL après une opération de débarquement à grande échelle réussie. Les nationalistes, hésitants quant à l'utilité de se maintenir sur l'île, évacuent la garnison de 70,000 hommes vers Taïwan. Le même mois, l'APL prend à l'aide d'opérations combinées les îles Wanshan (Guangdong), puis Dongshan (archipel Zhoushan, vers Shanghai), permettant de dégager le delta des perles, et d'entamer le blocus du Zhejiang (voir sous-partie suivante pour une discussion des moyens mis en œuvre et de la tactique navale communiste). Ces opérations sont pensées comme préalables à l'attaque de Taïwan par Mao, désirant dégager la voie une étape après l'autre. Sentant la pression monter, Chiang ordonne l'évacuation de 120,000 hommes des Zhoushan vers Taïwan, où sont massés en juin 1950 400,000 soldats prêts à jouer le dernier acte.[45] Au premier jour de l'été 1950, le temps n'est donc pas du côté de Chiang qui, jouant contre la montre, a échoué à s'attirer le soutien américain contre Mao. Le glissement de l'équilibre des forces s'accélère alors, et la chute de Taïwan semble actée.

---

[43] Cui Guocai [崔國才], "1949-1954 - The Evolution of Taiwan's Strategic Position in Our Party's Military Struggle [1949-1954: 台灣在我黨軍事鬥爭中戰略地位的演變]", *art. cit.* 82-83. Et Share, "From Ideological Foe to Uncertain Friend", *art. cit*. 4.

[44] Pour la préparation de l'APL au débarquement, voir : He Di (何迪), "The CCP's Unrealized Plan to Liberate Taiwan", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit.* 80-85.

[45] *Ibid*. Et Alexander C. Huang, "The PLA Navy at War 1949-1999 – From Coastal Defense to Distant Operations", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit,* 252-6.

Chiang sauvé de Mao par Kim

Et puis, un coup de théâtre. Les divisions blindées nord-coréennes armées par les Soviétiques déferlent sur Séoul le 25 juin. Les troupes sud-coréennes, mal suppléées en nombre par les troupes américaines, sont complètement bousculées jusque Busan, au sud-est.[46] La Corée est déjà presque entièrement entre les mains des communistes. Truman n'a pas l'intention de laisser faire, et pour s'attirer un soutien bipartisan à une très urgente contre-attaque sur la péninsule, autant que pour éviter que Mao ou Chiang profitent de cette situation pour s'entre-attaquer, il ordonne dès le 27 l'interposition de l'*U.S. Navy* dans le détroit de Taïwan. Il déclare[47] :

> L'occupation de Formose par les forces communistes constituerait une menace directe à la sécurité de la région du Pacifique et à l'exercice par les forces américaines de leurs fonctions légitimes et nécessaires dans cette région. En conséquence, j'ai ordonné à la 7ème Flotte d'empêcher toute attaque sur Formose. En corollaire de cette action, j'appelle le gouvernement chinois de Formose à cesser ses opérations aériennes comme maritimes contre le continent. La 7ème Flotte veillera à ce que cela soit effectué.[48]

Bien entendu, cela change tout pour Pékin ! L'APL ne peut plus s'en prendre à Taïwan, alors même que le reflux des troupes de Kim Il Song après le débarquement d'Incheon rapproche les troupes alliées de la frontière chinoise. Mao est surpris par la fermeture du détroit en réaction à l'attaque de Pyongyang,[49] et il lui faut tout l'été pour saisir l'ampleur de la crise.[50] Moscou a-t-elle ordonné à Kim de se porter à l'assaut afin de précipiter un affrontement entre Américains et Chinois, et condamner toute perspective de titisme ? Mao ne lui en sera pas gré...[51] Au Fujian devant Taïwan, des centaines de milliers de soldats sont encore dans l'expectative quand Zhou Enlai condamne l'*« agression armée »* de Truman dans le détroit.[52] Pour Pékin, les États-Unis ont menti en revenant sur leur politique de janvier 1950.[53] MacArthur, commandant des forces U.S. en Corée, choisit alors ce moment pour se rendre sans autorisation à Taïwan, escorté de quatre escadrons de chasse, et dénoncer *« l'argument éculé des chantres de l'apaisement et du*

---

[46] La question de si Mao savait pour l'attaque sur la Corée du sud continue à diviser les historiens.
[47] Clough, "Taiwan Under Nationalist Rule", dans Twitchett & Fairbank, *Cambridge History Vol. 15, op. cit.* 822.
[48] Dans Statement Issued by the President, in Foreign Relations of the United States, vol. 7, June 27, 1950, URL: https://history.state.gov/historicaldocuments/frus1950v07/d119. TFA.
[49] Christensen, "A "Lost Chance" for What?, *art. cit*. 263.
[50] Cui Guocai [崔國才], "1949-1954 - The Evolution of Taiwan's Strategic Position in Our Party's Military Struggle [1949-1954: 台灣在我黨軍事鬥爭中戰略地位的演變]", *art. cit.* 83-84. Pour approfondir sur les motivations de Mao à entrer en guerre en Corée, l'historien Shen Zhihua écrit : « He saw China's responsibilities for the socialist camp (especially for North Korea). He was enraged that US Seventh Fleet had been sent into the Taiwan Strait. He was very concerned about the safety of China's northeastern borders. Last but not least, he wanted to enhance the Sino-Soviet alliance, so as to consolidate the CCP's new regime in China". Voir : https://www.wilsoncenter.org/blog-post/revisiting-stalins-and-maos-motivations-korean-war.
[51] Nakajima, "Foreign Relations: From the Korean War to the Bandung Line", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 279. Pour approfondir : Kathryn Weathersby, "Soviet Aims in Korea and the Origins of the Korean War, 1945-50: New Evidence From Russian Archives," *Cold War International History Project* No. 8.
[52] Nakajima, "Foreign Relations: From the Korean War to the Bandung Line", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 272.
[53] "Talk at the Eighth Meeting of the Central People's State Conference" (in Chinese), 28 June 1950, Mao wengao, 1:423. Cité par Christensen, "A "Lost Chance" for What?", *art. cit*. 264.

défaitisme dans le Pacifique selon lequel, si nous défendons Formose, nous aliénerons aussi l'Asie continentale », avant de vanter la qualité du *« porte-avion insubmersible »* insulaire.[54]

Qu'importe que ce dernier ne soit que le représentant militaire des faucons du Sénat, et soit alors à couteaux tirés avec un Truman souhaitant surtout préserver le *statu quo* dans la zone, Mao se sent désormais doublement menacé au sud-est et au nord-est. Alors que le risque d'une attaque maritime sur la Chine s'installe dans son esprit, il pense à Chiang, menacé de la même manière par le Japon quinze ans plus tôt.[55] Mao comprend l'interdépendance entre la sécurité des périphéries et celle de la Chine : *« l'histoire nous enseigne qu'une crise en Corée implique la sécurité de la Chine. Sans les lèvres qui les protègent, les dents sont exposées au froid »*.[56] Ainsi, lorsque les forces des Nations Unies (ONU) franchissent le 38ème parallèle et se portent à l'assaut de Pyongyang, Mao appelle en août Peng Dehuai (彭德懷), son meilleur commandant, et lui fait part de son intention d'envoyer un *« corps de volontaires »* en Corée. Taïwan étant désormais protégée par l'aéronavale américaine, et voyant la menace se rapprocher par voie de terre de ses frontières nord, Mao ordonne à ses soldats encore vêtus d'uniformes prévus pour le milieu tropical, et avec un très faible soutien aérien, de franchir le fleuve Yalu… Par conséquent, même si ce n'était pas l'intention *« le blocage du détroit de Taïwan fut critique dans l'évaluation de Mao des intentions des États-Unis en Corée et sa décision d'y attaquer leurs forces »*.[57]

Ainsi la situation géostratégique et militaire contemporaine de Taïwan, pivot insulaire entre la puissance continentale chinoise et la puissance maritime américaine, a pris forme. Pour l'heure, en 1950, la Chine reste sous le blocus des forces du KMT basées à Taïwan. Chiang, reprenant confiance, avec l'interposition américaine, fort de ses positions sur la côte, et nonobstant la demande de Truman d'abandonner sa contre-attaque, reste décidé à reprendre l'avantage. Pékin, engagé en Corée, fait donc échoir à ses stratèges la mission de neutraliser cette menace tout de même, même si une attaque directe contre Taïwan est désormais impossible. En héritiers des stratèges navals de Qi Jiguang à Shi Lang (ch. précédents), chargés jadis d'éliminer la piraterie et la menace Zheng, ils réfléchissent. Leur réponse mettra en dialogue tactiques de déni d'accès aux côtes chinoises, guerre populaire maoïste et, pour la première fois, puissance navale. Ce n'est que le début d'un mouvement pour la neutralisation de la périphérie maritime taïwanaise et de repoussement de l'influence étrangère sur celle-ci, qui se poursuivra jusqu'à nos jours.

---

[54] "General MacArthur's Message on Formosa," Acheson Papers, Memoranda of Conversations, August 1950, box 65, HSTL. Cité par *Ibid*. 265.

[55] Les historiens militaires chinois comparent d'ailleurs souvent l'utilisation militaire par les Etats-Unis et le Japon. Ils s'accordent généralement à dire que si la méthode diffère, colonisation pour les seconds et idéologie pour les premiers, le moyen militaire et le but stratégique de dénier l'usage de l'île au continent demeurent semblables. Voir Fan Shiming [范士明], « Les considérations américaines et japonaises sur la position stratégique de Taiwan avant les années 1950 [五十年代以前美, 日對台灣戰略地位的考慮] », *art. cit*.

[56] Nakajima, "Foreign Relations: From the Korean War to the Bandung Line", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 275. TFA.

[57] Christensen, "A "Lost Chance" for What?", *art. cit*. 272. TFA.

Mao de mer : déni d'accès côtier et puissance navale (années 1950)

La navigation hauturière repose sur l'autorité du grand timonier.

Chanson de la « révolution culturelle » à la gloire de Mao

Le contexte

La fermeture du détroit par l'*US Navy* est donc de mauvais augure pour Mao, en garantissant la survie de son adversaire à Taïwan, et aggravant la vulnérabilité des côtes chinoises. La marine du KMT (ROCN) reste en effet en 1950 largement capable de menacer l'APL sur le littoral, mener des raids, débarquer des partisans, attaquer des navires marchands et de pêche, et à faire peser le risque d'une invasion, étant maître d'appuis insulaires à proximité du continent. Si le traité de paix nippo-américain de San Francisco (1951) affuble Taïwan d'un *« statut indéfini »* qui indispose Chiang en jetant le doute sur la légalité de son occupation de l'île, la décennie s'ouvre sur l'opportunité de resserrer les rangs avec Washington.[58] Car l'interposition de la 7ème flotte légitime Chiang stratégiquement, faisant de Taïwan une partie intégrante du *containment*.

Vue de Washington, de quoi Taïwan est-elle alors le maillon ? D'une chaîne d'îles… MacArthur, qui n'a pas encore été purgé par Truman pour avoir menacé de guerre totale la Chine, et ses villes du feu nucléaire, déclare en août : *« la position géographique de Formose est telle, qu'aux mains d'une puissance hostile, elle constitue un saillant hostile au cœur même de notre périmètre défensif, situé à 100 à 150 miles d'Okinawa et des Philippines, plus proche que tout autre endroit du continent asiatique »*.[59] Mais le célèbre général estime également que cette potentielle vulnérabilité cache en fait un atout, parlant devant le Congrès en mai 1951 :

> *Après le déclenchement de la 2nde guerre mondiale, la frontière stratégique des États-Unis s'est déplacée pour inclure l'ensemble de l'océan Pacifique. Avec nos alliés, nous le contrôlons des îles Aléoutiennes aux Mariannes. De cette chaîne d'îles, nous pouvons dominer avec la puissance maritime et aérienne chaque port asiatique de Vladivostok à Singapour et empêcher tout mouvement hostile dans le Pacifique. (…) Il existe de nombreuses bases aériennes et navales à Taïwan, et son potentiel [de l'île] est supérieur à celui de la mer Jaune et du détroit de Malacca*.[60]

De telles vues devaient infuser, notamment dans des cercles militaires américains témoins de l'utilisation par les forces impériales japonaises des ports et aérodromes taïwanais contre l'*US Navy* durant les dernières années de la guerre (ch. précédent), et les convaincre de ne pas laisser l'île stratégique aux Chinois. Elles sont aussi du pain bénit pour le KMT, réclamant le soutien militaire de Washington pour servir son propre objectif de contre-attaque, et voulant pour ce faire démontrer la valeur de Taïwan aux Américains. *CNA*, l'agence de presse de Taipei, insiste

[58] Crozier, *The Man Who Lost China,* 360.
[59] Douglas MacArthur, "Formosa Must Be Defended: Our Strategic Frontier," Speech given before the Veterans of Foreign Wars on August 28, 1950, printed in *Vital Speeches of the Day*, Vol. 16, No. 23 (September 15, 1950), pp. 708–709.
[60] General MacArthur, *Farewell Address to Congress*, 19 April 1951, Washington D.C.
URL: https://www.americanrhetoric.com/speeches/douglasmacarthurfarewelladdress.htm.

ainsi dès octobre 1950 : *« Si Formose venait à tomber sous la domination des Soviets, l'océan Pacifique perdrait son bouclier »*.[61] On verra cet argument recyclé ensuite par le gouvernement taïwanais actuel, mais pour un but cette fois défensif. Car il fait mouche à Washington, le sentiment d'urgence face à l'APL aidant, auprès de stratèges américains dissimulant mal hier comme aujourd'hui un certain dédain envers les choix de l'armée de la République de Chine.[62] Entretemps, Chiang reçoit MacArthur, qui relaie début 1951 au Congrès sa proposition d'ouvrir un second front contre Mao à partir de Taïwan. La proposition outrage Truman, qui le relève de ses fonctions : pas de débarquement en Chine sous patronage américain…[63] Ironie, Mao fait transférer de la Corée au Fujian deux de ses armées en apprenant la proposition de MacArthur, réalisant son intention de soulager le front de Corée sans coûter un sou à Washington !



Figure 49 Membre du MAAG supervisant l'entraînement de soldats du KMT. Taiwan, 1954. L'équipement est sino-américain. Le casque M1 est américain, le reste chinois. Voir les antédiluviennes bandes molletières et le fusil type-24, *knockoff* du Mauser *Standardmodell* allemand. Source.[65]

Le support militaire américain pour Taïwan revient également dès 1951 sur le devant de la scène avec la mise en œuvre du *Military Assistance Advisory Group* (MAAG) pour la 'Chine', corps de conseillers militaires américains comme on en verra d'autres sur les autres points chauds du *containment* : Yougoslavie, Grèce, Asie du sud-est… Ces conseillers sont une centaine à l'été 1951, 2500 en 1955 (chaque bataillon comptant au moins deux conseillers), avec à leur tête, le général William C. Chase.[66] Impressionné par le retour sur investissement, il dit du MAAG-Taïwan qu'il est le *« meilleur marché d'Asie »* : le coût d'équiper un troupier nationaliste n'est en effet que de 300 dollars, le dixième d'un américain…[67] La CIA investit également l'île,

[61] Document cité par Philips, "Why Taiwan?", *op. cit*. 163.
[62] Pour s'en convaincre, voit Michael A. Hunzeker, Taiwan's Defense Plans are Going Off the Rails, Warontherocks, 18 novembre 2021.
[63] Crozier, *The Man Who Lost China,* 359.
[64] Selon Michael M. Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s - A New Look at the Taiwan Strait Crises and the Sino–Soviet Split", *Modern China*, Volume 34, No. 4, 2008, pp. 477-507 (480).
[65] Collection Hsu Chung-mao, URL : https://www.thinkchina.sg/photo-story-taiwan-and-roc-same-yet-different.
[66] Tsai, *Maritime Taiwan*, *op. cit*. 225.
[67] Cité par Philip Hsiaopong Liu [劉曉鵬], "Making a Power: A Review of the US-Nationalist China Military Alliance, 1950s-1960s [檢視 1950 年代到 1960 年代的中美軍事同盟關係]", *Fuhsing Kang Academic Journal*, Vol 96, 89, pp. 461-488 (469). TFA. Certains appellent aujourd'hui à la remise en opération du MAAG, plus ou

encourageant les nationalistes à infiltrer le continent pour des opérations de sabotage. Elle entraîne des combattants à Kinmen, tandis que sa filiale *Air America* et leurs barbouzes ex-Tigres volants (voir ch. précédent) parachutent armes et munitions aux survivants de 'l'armée perdue', les hommes de la 93ème division du KMT sur la frontière Yunnan-Birmanie.[68] De ce 'Triangle d'or', ces derniers se lanceront dans une offensive ratée contre l'APL en 1951, avant que l'héroïne ne fasse leur fortune. Pour le reste, Washington ouvre ses gigantesques surplus militaires à Taipei, qui obtient navires, avions et chars. Tradition du temps long, elle ne transfère à Taïwan que du matériel de seconde main, ou ancien. Ce dernier permet aux nationalistes de garder la main sur le détroit de Taïwan et de poursuivre le harcèlement du commerce maritime en direction de la Chine. Washington transmet les noms, le tonnage, et le cap des coques à envoyer par le fond, tandis que ses diplomates combattent les accusations de piraterie proférées contre Taipei à l'ONU.[69] Il fut donc aussi un temps où la liberté de navigation dans le détroit n'était pas tant défendue par Taipei et Washington, que par Pékin ! De son temps, Zheng Cheng-gong n'avait pas pu compter sur un tel allié. Chiang Kai-shek était comme le célèbre pirate le perdant d'une lutte pour le pouvoir politique légitime sur la Chine : dominante sur les eaux, son armée n'avait aucun espoir de réussir sur le continent, avec ou sans le soutien de Washington.



Figure 50 Glenn Ford en pleine démonstration géostratégique. Source.[70]

Dans ce contexte, on comprend mieux l'interprétation chinoise selon laquelle *« la perception américaine du statut de Taïwan a depuis toujours été largement déterminée par l'importance stratégique de l'île par rapport à la Chine continentale et à l'Asie de l'Est »*.[71] La charge n'est

moins actée par l'augmentation du nombre de conseillers militaires américains présents à Taïwan. Voir Jake Yeager, William Gerichten, "Reestablish the U.S. Military Assistance Advisory Group-Taiwan", *Warontherocks*, 7 janvier 2022.

[68] Voir le célèbre roman de Bo Yang (柏楊), *The Alien Realm* (異域). Et le film du même nom.

[69] Philip Hsiaopong Liu [劉曉鵬], "Making a Power: A Review of the US-Nationalist China Military Alliance, 1950s-1960s [檢視 1950 年代到 1960 年代的中美軍事同盟關係]", *art. cit.* 468. Pour des détails sur les partisans entraînés par les Américains, voir Crozier, *The Man Who Lost China,* 361.

[70] Periscope Films: *Taiwan, Island of freedom - Republic of China cold war film narrated by Glenn Ford 88504*, URL: https://www.youtube.com/watch?v=UMr9j-62LBk&t=445s

[71] Fan Shiming [范士明], « Les considérations américaines et japonaises sur la position stratégique de Taiwan avant les années 1950 [五十年代以前美, 日對台灣戰略地位的考慮] », *art. cit.* 74. TFA.

pas dénuée de sens. Voyons ce qu'en dit avec un certain charisme l'acteur Glenn Ford, dans un beau documentaire de propagande réalisé pour le personnel du *MAAG* basé à Taïwan :

> En examinant la carte, chacun aura bien compris la grande importance de la localisation géographique de Taiwan. Il y a quelques années, le général McArthur a déclaré qu'entre les mains d'une puissance hostile aux États-Unis, Taiwan constitue un saillant ennemi en plein centre de notre périmètre de défense… Or ce périmètre est constitué d'une chaîne d'îles s'étendant des Aléoutiennes jusqu'aux Mariannes. Si cette ligne est tenue, nous aurons la paix, si elle est perdue, nous aurons la guerre. Sous contrôle ennemi, la forteresse insulaire pourrait conduire à la surveillance de nos lignes de communication aériennes et maritimes tant vers le nord que vers le sud. Bien que la marine des États-Unis patrouille le détroit de Formose, une part majeure de la défense de l'île repose entièrement sur les forces armées renaissantes de la Chine libre.[72]

L'objectif

L'attaque de Taïwan fut donc, après l'interposition de la 7ème flotte, officiellement ajournée, manière de reconnaître l'impossibilité de l'opération et de se placer sur la défensive. Le 30 juin 1950, Zhou Enlai fait mauvaise fortune bon cœur, déclarant au Comité Central, *« La situation accroît les difficultés pour attaquer Taiwan, car les États-Unis nous bloquent la route. Cela n'est pas nécessairement mauvais, car nous n'avions pas achevé nos préparatifs* (…). *Nous renforcerons la construction navale et aérienne, et reportons le moment d'attaquer Taiwan ».*[73] En novembre, Mao ordonne alors au bureau de la Chine de l'Est du Comité central de passer de l'offensive à la défensive : *« Tous les travaux dans l'est de la Chine doivent être organisés en partant du principe que les États-Unis et Chiang Kaï-chek vont débarquer et nous envahir ».*[74]

Sans défense maritime efficace, Mao demeure impuissant et la barrière océanique reste ouverte à son ennemi. C'est elle qu'il désire consolider, pour garantir au littoral chinois une profondeur stratégique minimale, casser le blocus, et neutraliser la menace aéronavale taïwanaise. Depuis 1948-9, l'APL a évolué, passant d'une force de guérilla à une armée conventionnelle. Elle se distingue par son bon usage de l'artillerie, à la manière des Soviétiques. Mais sécuriser la côte exige maintenant qu'elle se jette à l'eau, par la création d'une marine, et prenne son envol, avec celle d'une aviation. Leur première mission sera de prendre les îlots contrôlés par le KMT, relais potentiels d'attaque du continent, et non encore placés sous protection de la 7ème flotte.[75] Fidèle à ses racines, l'APL se tournera vers ce qu'elle connaît le mieux pour l'adapter au contexte du détroit : la guérilla… Mao fournit un résumé de la tache :

> Afin d'éliminer le danger d'harcèlement maritime et d'assurer la sécurité de nos lignes d'approvisionnement maritime, préparer nos forces à reprendre Taïwan au moment le

[72] Voir : Periscope Films: *Taiwan, Island of freedom - Republic of China cold war film narrated by Glenn Ford 88504*, URL: https://www.youtube.com/watch?v=UMr9j-62LBk&t=445s.
[73] Xiao Jinguang, *Xiao Jinguang huiyilu* [mémoires de Xiao Jinguang*],* vol. 2, p. 26. Cité par He Di (何迪), "The CCP's Unrealized Plan to Liberate Taiwan", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit.* 87. TFA.
[74] Tel que cité dans Li Rong [栗荣], « La pensée de Mao Zedong sur la construction de la marine populaire [毛泽东建设人民海军思想形成原因探析] », *art. cit.* 51.
[75] He Di, "The CCP's Unrealized Plan", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit.* 87.

> plus opportun pour unifier le territoire national, et s'opposer à l'agression impérialiste par voie de mer, nous devons sur le long terme construire une marine puissante, et ce en parallèle du développement de notre industrie et puissance économique.[76]

Ainsi, conformément aux conclusions du *Politburo* du 8 janvier 1949, Pékin *« s'efforcera d'établir une force aérienne et une marine capables de défendre les rivières et les côtes »*.[77] La marine (PLAN) est créée le 23 avril, jour de la chute de Nankin.[78] Dans un contexte de faiblesse relative face à Chiang, la prudence exige que ses ambitions se cantonnent à la défense côtière. Pékin n'a ni les moyens ni les compétences de mettre à l'eau une force océanique, et le contexte national implique la primauté de l'armée de terre. Ne comptant que des unités disparates pour surveiller l'immensité de la côte, la PLAN est composée de terriens et de transfuges du KMT.[79] La faible expérience aéronavale de la Chine républicaine offre un corpus limité d'expériences dans lequel puiser, sans parler des déboires Qing du 19ème siècle (ch. précédents).

Plus connu pour son expérience guerrière en milieu rural, Mao était cependant dans sa jeunesse lecteur de Wei Yuan, père spirituel de la réflexion navale chinoise (ch. précédents), et son avis est fait.[80] Il reçoit le 28 août Zhang Aiping (張愛萍), vieux camarade de la longue marche tout juste nommé commandant de la marine de la région militaire de Chine orientale, et lui dit : *« De 1840* [première guerre de l'opium] *à aujourd'hui, plus de 100 ans se sont écoulés,* (…) *les guerres d'agression contre la Chine ont toutes été menées par voie de mer. La raison des défaites répétées de la Chine, de son humiliation, de la cession de territoires était que la Chine ne disposait pas d'une marine ou d'une défense maritime décente »*.[81] Comme chaque commandant de la marine chinoise jusque Liu Huaqing, Zhang est un terrien, choisi pour sa loyauté politique et son comportement exemplaire sous le feu. Ses premiers actes sont de fonder une école navale à Nankin et de se rendre à Moscou en septembre pour demander assistance.[82]

Mao déclare le même mois, *« en créant une armée de l'air et une marine puissante,* (…) *notre défense nationale sera consolidée et aucun impérialiste ne sera autorisé à envahir à nouveau*

---

[76] Tel que cité dans « Message de Mao Zedong à propos de la construction de la marine : la marine doit faire du bon travail et faire peur à l'ennemi [毛泽东寄语海军建设：海军要搞好，使敌人怕] », *China News* [中国新闻网(北京)], 25 décembre 2013. Ainsi que He Huaikai [賀懷鍇], "The Initial Construction and Development of the People's Navy in 1953—1956 [1953—1956 年人民海軍的初步建設與發展] », *Contemporary China History Studies* [當代中國史研究] Vol. 27, No. 3, 2020, pp. 81-93 (82). Ce discours date de 1953. Le lecteur nous excusera cette saute chronologique, mais le propos de Mao est ici des plus clairs.

[77] Tel que cité dans Huang Shengtian, Wei Cihang, and Zhu Xiaohui [黃勝天, 魏慈航, 朱曉輝], « La fondation de la marine de la Chine de l'est [華東軍區海軍的創建], » Recherche en histoire militaire [軍事歷史 研究], vol. 30, no. 1, janvier 2016, pp : 115-123 (116).

[78] Alexander C. Huang, "The PLA Navy at War 1949-1999 – From Coastal Defense to Distant Operations", dans Ryan Finkelstein, McDevitt, *et al.* (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit,* page 241. Voir aussi : Sun Zexue He Huaikai [孫澤學, 賀懷鍇], « La création et la fondation de la marine populaire [人民海軍的創建與奠基] », *Littérature du Parti communiste Chinois* [黨的文獻], Vol. 3, 2019, pp: 115-123.

[79] Notamment depuis la reddition en avril de la seconde flotte du KMT de l'amiral Deng Zhaoxiang (鄧兆祥). Voir Bernard D. Cole, "The People's Liberation Army Navy after Half a Century: Lessons Learned in Beijing" dans Laurie Burkitt, Andrew Scobell, Larry M. Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese People's Liberation Army at 75*, U.S. Army War College, 2003, pp. 157-192 (161).

[80] Colonel Guo Tianhan [郭添漢], "The Evolution of PLA Thinking on Sea Power [中共海權思想演變之探討]", *Bimensuel académique de la marine* [海軍學術雙月刊] Vol 17, No. 6, 2013, pp. 18-32 (20).

[81] Tel que cité dans Li Rong [栗荣], « La pensée de Mao Zedong sur la construction de la marine populaire [毛泽东建设人民海军思想形成原因探析] », *art. cit.*, pages 50-54 (51).

[82] Et Cole, "The PLAN after Half a Century: Lessons Learned in Beijing" dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75*, *op. cit*. 161.

notre pays ».[83] Tentant de faire réparer ses quelques navires régulièrement bombardés, Pékin n'aligne déjà plus que seize coques en octobre.[84] Le 20, Mao insiste : *« il est important que la construction de notre défense littorale s'accélère »*.[85] De plus, comme on l'a vu plus haut, les premiers combats dans le détroit se passent mal. A Kinmen et Dengbu en décembre 1949, l'APL se lance dans le combat amphibie bille en tête et paye chèrement le prix de l'inexpérience. Mao ne sous-estime plus son adversaire et retient la leçon : *« Il y a deux sortes de Chiang, le terrien de Nankin et son pendant aquatique. Nous avons l'expérience du combat sur terre, mais pas sur l'eau. De fait, nous ne saurions prendre le Chiang actuel à la légère. Une fois que nous disposerons d'une marine et d'une armée de l'air fortes, nous pourrons récupérer Taïwan »*. [86]

En mai 1950, le grand timonier convoque alors Xiao Jinguang (蕭勁光) un autre camarade de la longue marche, et le promeut commandant de la marine.[87] Xiao est surpris autant qu'inquiet : comment lui, qui a le mal de mer, pourrait-il servir un tel rôle ?[88] Mao le sermonne, *« nous sommes bordés par la mer. Par le passé, nos côtes étaient insuffisamment défendues et faisaient l'objet de harcèlement. Mais si nous créons une marine, nous n'aurons plus à nous soucier des brimades impérialistes. »* [89] Mao veut aussi un service dédié, insubordonné à l'armée de terre, une marine *« mise en place sous commandement distinct »*.[90] Zhu De, commandant en chef de l'APL, se réjouit en 1951 de ces avancées :

> Même si la Chine possédait par le passé une marine, elle ne disposait pas de véritable défense navale. Aujourd'hui, nous avons une marine populaire. Bien qu'elle ne soit pas établie depuis longtemps, qu'elle dispose de peu de navires, qu'elle ne soit pas encore bien équipée, et qu'elle ait encore beaucoup à apprendre, elle a la glorieuse tâche de défendre le littoral et la mer territoriale.[91]

Mais comment ? Dès août 1950, Xiao décide des lignes directrices pour la défense côtière et la construction navale, envisageant déjà une capacité de combat interarmes : *« nous construirons une force de combat maritime légère.* (…) *basée sur les torpilleurs, les sous-marins et la force aéronavale. (...) Nous utiliserons l'aviation par-dessus les vagues, les navires à la surface de*

---

[83] Mao Zedong [毛澤東], Discours d'ouverture à la première session plénière de la Conférence consultative politique du peuple chinois [中国人民政协第一届会议上毛主席开幕词], *Quotidien du peuple*, 21.09.1949.
[84] Cole, "The PLAN after Half a Century: Lessons Learned in Beijing" dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75*, *op. cit*. 161.
[85] Tel que cité dans Li Rong [栗荣], « La pensée de Mao Zedong sur la construction de la marine populaire [毛泽东建设人民海军思想形成原因探析] », *art. cit.*, pages 50-54 (50-51).
[86] Cette déclaration date de 1954, en préparation de la campagne pour la prise des îles Dachen, mais correspond bien au contexte. Tel que cité dans Li Rong [栗荣], « La pensée de Mao Zedong sur la construction de la marine populaire [毛泽东建设人民海军思想形成原因探析] », *art. cit.*, pages 50-54 (51).
[87] Cole, "The PLAN after Half a Century: Lessons Learned in Beijing" dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75*, *op. cit*. 163.
[88] Voir les mémoires de Xiao Jinguang : Xiao Jinguang [肖勁光], Les mémoires de Xiao Jinguang [肖勁光回憶錄], *Presses de l'Armée populaire de libération*, Pékin, 1987.
[89] Tel que cité dans « Mao Zedong et la formation de la marine : qui sera le premier commandant ? [毛澤東與海軍的組成：誰來當第一任司令員？], China News [中國新聞網], 23 avril 2009. Et Li Rong [栗榮], « La pensée de Mao Zedong sur la construction de la marine populaire [毛澤東建設人民海軍思想形成原因探析] », art. cit . 52. TFA.
[90] Cité par Li Anfeng [李安峰], "Formation and Historical Reflection of China's Coastal Defense Thought (1949—1976) [海權之路：新中國海防思想的形成與歷史反思(1949-1976)]", *Journal of Jiangsu Ocean University* [江蘇海洋大學學報] Vol 20. No. 1, 2022, pp. 1-8 (2).
[91] *Ibid*.

la mer, les sous-marins sous elle, et l'artillerie le long de la côte, pour former une synergie de puissance intégrée. En temps de guerre, manquer d'une de ces capacités pourrait bien entraîner une catastrophe ».[92] On voit là les origines de la stratégie *« A2/AD »* chinoise (ch. suivants)...



Figure 51 Les enfants de la Chine nouvelle (années 1950) boutent Chiang et l'Américain hors de Taïwan, condition de la paix sur la côte chinoise (la blanche colombe), en usant des trois armes : aviation, marine et troupe débarquée. Le tout soutenu par le développement industriel chinois. Vision d'hier à application actuelle, les choses n'ont guère changé. Collection de l'auteur.

La stratégie

Très influencé par sa propre expérience et la stratégie maoïste, lecteur des traités navals russes (voir ci-dessous), et contraint par la faiblesse relative de la marine chinoise, Xiao nomme sa stratégie *« guerre de sabotage maritime »* (海上破襲戰).[93] Il grave dans le marbre l'expérience accumulée depuis l'échec de Kinmen, voulant *« utiliser la surprise, les coups de main, et les tactiques de guérilla pour attaquer l'ennemi, accumuler les petites victoires, tirer pleinement parti de nos avantages, exploiter les faiblesses de l'ennemi ».*[94] On respecte ainsi le principe de concentration des forces, cherchant une mobilité et une rapidité constantes afin d'obtenir une supériorité absolue sur les espaces visés, même en cas d'infériorité numérique globale. Et on

[92] Xiao Jinguang [肖勁光], Les mémoires de Xiao Jinguang [肖勁光回憶錄], *op. cit.* page 227. Cité par Toshi Yoshihara, *Red Star over the Pacific – China's Rise and the Challenge to U.S. Maritime Strategy* (Second Edition), Naval Institute Press, Annapolis, 2018, page 75. TFA. Et *Ibid*. 2.

[93] Sur la « guerre de sabotage maritime » : Yu Yonghong, Hu Peng, Zhou Dehua [喻永红, 胡鹏, 周德华], « Une examen historique de l'idéologie de la guerre de guérilla en mer de la Marine populaire [人民海军海上破袭游击战思想的历史回顾] », *Recherche en histoire militaire* [军事历史研究], Vol. 1, 2012. Et He Huaikai [贺怀锴], « La construction initiale et le développement de la marine populaire de 1953 à 1956 [1953—1956 年人民海军的初步建设与发展] », *Etudes en histoire contemporaine chinoise* [当代中国史研究], Vol. 27, no. 3, 2020.

[94] Xiao Jinguang [肖勁光], *Les mémoires de Xiao Jinguang* [肖勁光回憶錄], *op. cit.* page 287. Cité par Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 74. TFA.

fait aussi feu de tout bois en intégrant les pêcheurs, et les armateurs civils à l'effort de défense. Comme l'écrit Yoshihara, cette tactique *« vise à prendre parti de la géographie maritime complexe de la Chine, son littoral sinueux de 18,000 kilomètres et les îles au large parsemant ses approches. Des forces navales agiles peuvent s'y disperser et se cacher le long des côtes et autour des îles, attendant les ordres, et opérant à l'abri de l'artillerie basée à terre et de l'aviation ».*[95] Souhaitant une meilleure coordination des moyens terre-mer, Xiao décide de :

> Conduire des opérations conjointes anti-débarquement avec les forces terrestres et aériennes ; de perturber les lignes de communication maritime de l'ennemi, de couper son approvisionnement en matériel et en troupes ; d'affaiblir et anéantir ses moyens de transport et de combat maritimes ; d'opérer conjointement avec les forces terrestres dans les combats sur les points d'étranglements côtiers, garantir la sécurité des bases côtières et des emplacements stratégiques ; soutenir les forces terrestres dans des opérations de prise à revers sur le littoral ; pour récupérer les îles au large et tous les autres territoires.[96]

C'est là une application sur mer de la guerre révolutionnaire maoïste[97], autour du concept de *« défense active »* (积极防御). Ce concept opératif que Mao a développé dans les années 1930 appelle à l'emploi d'une posture tactique offensive pour atteindre des objectifs stratégiques dits défensifs. Dans son ouvrage *Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine*, Mao dit : *« On appelle aussi la défense active, défense offensive ou défense par combats décisifs. ».*[98] Il en résume l'esprit avec sa formule en 16 caractères : *« L'ennemi avance, nous reculons ; l'ennemi s'immobilise, nous le harcelons ; l'ennemi s'épuise, nous le frappons ; l'ennemi recule, nous le pourchassons ».* Il s'agit de lentement faire tourner une lutte armée à son avantage en obéissant aux principes de la guerre de mouvement : d'abord attirer l'ennemi en profondeur pour étirer ses lignes logistiques, puis concentrer ses forces pour obtenir un avantage tactique, avant d'harceler ses lignes d'approvisionnement, puis encercler et détruire ses formations une par une : la filiation est assez nette avec la stratégie navale de Xiao ! La montée en puissance progressive des forces et l'affaiblissement concomitant de l'adversaire permettent alors de sortir de la logique de guérilla et de la posture défensive (qui ne saurait être que transitoire), avec le passage à la contre-attaque puis à l'offensive menant à l'anéantissement de l'ennemi.

Au niveau tactique, la *« défense active »* exige donc de maintenir une posture offensive, même lorsque que l'ennemi est fort et que l'on est soi-même faible : l'important est par conséquent de prendre l'initiative et de la garder. L'idée de défense active, en chinois, est relative à un rapport de force évolutif, et ne correspond guère à une attitude psychologique *sur la défensive*, d'ordre passive, comme on pourrait le comprendre en français. Les caractères *Fang* et *yu* expriment un double mouvement de 'maîtrise', suivi de 'rejet', accentué par *jiji*, pour 'vigoureux'. Mao bannit ainsi la défense passive et statique. Il dit, *« la défense statique n'est que pseudo-défense ; seule la défense active est une vraie défense, une défense dans un but de contre-offensive et*

[95] Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 75. TFA.
[96] Xiao Jinguang cité par *Ibid*. 74. TFA.
[97] Pour un intéressant commentaire en français, voir Mehdi Bouzoumita, « Mao et la guerre révolutionnaire », *Stratégique* No. 111, 2016, pp. 63-87.
[98] En chinois « 積極防禦，又叫攻勢防禦，又叫決戰防禦». Voir Mao Zedong, *Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine*, 1936.

d'offensive ».[99] Rien ici de traditionnellement chinois, étant connu que Mao était un fervent lecteur de Carl Von Clausewitz. Ses écrits lui ont sans doute enseigné que la défense,

> ne peut être utilisée que contraint par la faiblesse (...). Lorsque l'on a usé avec succès de mesures défensives, un équilibre de force plus favorable est généralement créé ; ainsi, le cours naturel de la guerre consiste à la débuter de manière défensive et la conclure de manière offensive. *[De même]*, la défense passive est contradictoire tant sur le plan stratégique que tactique, et par conséquent, nous devons répéter que, dans la limite de ses forces, un défenseur doit toujours chercher à passer à l'attaque dès qu'il a tiré parti de sa posture défensive.[100]

Ainsi, et bien que la notion de *défense* fasse pour des raisons politiques l'objet d'un certain culte en Chine (voir partie 1), le PCC part du principe que la meilleure défense, c'est l'attaque : « *tout en appliquant la stratégie de la guerre défensive, on peut et on doit entreprendre des campagnes et des combats offensifs ».*[101] Elle n'écarte pas non plus l'idée de frappe préemptive ou préventive. Dans les années 1950, Peng Dehuai considérait que l'utilisation de telles mesures, c'est-à-dire l'agression d'un autre État sans avoir subi une attaque préalable, sur la simple base d'une menace ressentie, se justifie au nom de la *« défense active ».*[102] À bon entendeur donc !

Comme on l'a vu en 1ère partie, flexibilité doctrinale *absolue*, opportunisme, et esprit offensif correspondent donc mieux que *défense* et *pacifisme* pour décrire la culture stratégique chinoise. En toute logique, la commission militaire centrale (CMC) annonce donc en mars 1956 que la première directive de défense de la RPC emprunte le nom de *« défense active, défense de la mère patrie ».*[103] Le document dit : *« Afin de défendre le pays contre les attaques impérialistes surprises, la directive stratégique de la défense active sera adoptée, avant de progressivement pouvoir passer de la défense stratégique à la contre-offensive stratégique ».*[104] Sous couvert de défense, elle prépare donc déjà les esprits au retour de l'offensive contre Washington et Taipei, le temps de constituer les forces nécessaires. L'approche actuelle par Pékin de la modernisation à bride abattue de sa marine de guerre s'inscrit donc en filiation très étroite de principes énoncés dès les années 1950, la *« défense active »* constituant la pierre angulaire de sa stratégie.

---

[99] En chinois « 消極防禦，又叫專守防禦，又叫單純防禦。 消極防禦其實是假防禦，只有積極防禦才是真防禦，才是為了反攻和進攻的防禦». Voir Voir Mao Zedong, *Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine*, *op. cit*. Pour un commentaire utile (en chinois) sur la centralité de la défense active dans la culture stratégique chinoise, voir Li Ming [李明], « La défense active : la pierre angulaire de la pensée stratégique militaire de notre parti [积极防御：我党军事战略思想的基本点] », *Journal d'études* [学习时报], 27 septembre 2019.

[100] Carl Von Clausewitz, *On War* (translated by Michael Howard and Peter Paret), Oxford University Press, 1976 (écrits de 1780 à 1830), page 160, puis 247. Traduction en français de l'auteur, il s'agit d'une version en anglais !

[101] Mao Zedong, « Chapitre V. La défensive stratégique », dans : *Mao. Stratège révolutionnaire*, Choix de textes établi et présenté par Chaliand Gérard. Pocket, « Agora », 2010, p. 92-138. Pour plus en anglais sur ce sujet, voir Denis J. Blasko, "PLA Ground Forces Lessons Learned: Experience and Theory" dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75*, *op. cit*. 67-70. Et Scobell, C*hina's Use of Military Force, op. cit.* 34-36, et 46-49.

[102] Peng, "Junshi jianshe gaikuang," pp. 588–90. Cité par *Ibid*. 35. TFA.

[103] Taylor Fravel livre une analyse très détaillée et fine de la stratégie. Voir Fravel, *Active Defense – China's Military Strategy Since 1949*, Princeton Studies in International History and Politics, Princeton University Press, 2019, pp. 72-106.

[104] Document cité par Kou Songli [□宋力], "Brève comparaison des idées de Mao Zedong et de Sun Yat-sen sur la défense nationale [毛澤東與孫中山 國防思想比較論略]", *Sciences sociales du Jiangxi* [江西社會科學] Vol. 5, 1997, pp. 19-24 (20). TFA.

Comme le rappelle le chercheur américain Yoshihara, on peut donc voir la *« guérilla sur mer »* de Xiao Jinguang, ainsi que l'aspect dit *« défensif »* de la stratégie navale chinoise, comme des *expédients* permettant à la RPC de répondre en 1950 au défi asymétrique d'un ennemi maritime supérieur en nombre et en technologie, en attendant de faire tourner le rapport de force à son avantage.[105] Cette stratégie maritime *du faible au fort* correspond à l'approche déployée par Mao dans les campagnes dans les années 1930 : une réponse rationnelle et limitée dans le temps à un déséquilibre des forces avec l'adversaire. Elle est donc tout sauf une adhésion de nature idéologique à la rusticité… ![106] Comme l'actualité le démontre, le non-conventionnel est voué à laisser place au conventionnel dès lors que les conditions le permettent. Dans cette *Guerre prolongée* traduite sur le front maritime, la RPC de 1950 n'en est à la première étape : la défense stratégique.[107] Se prépare-t-elle aujourd'hui, disposant désormais de la plus grande flotte du monde, à passer à l'offensive stratégique pour régler contre Washington, la question de Taïwan ?

Il est aussi intéressant de constater, à l'instar de Yoshihara[108], que la stratégie de Xiao Jinguang partage certains éléments avec des précédents français et soviétiques : approches basées sur la guerre d'usure, refus de l'engagement symétrique en haute mer et préférence pour le combat à proximité des côtes pour profiter de l'avantage donné par les défenses côtières. On y voit ainsi une filiation avec l'approche préconisée à la fin du 19ème siècle par l'Amiral français Théophile Aube, théoricien de la *Jeune École*.[109] Aube était conscient de la relative infériorité de la marine française par rapport à celle de Londres et encouragea le développement d'une stratégie tirée de la *« guerre de course »*. En pariant sur des armements plus légers et économiques mais à la pointe de la technologie tels que les torpilleurs et les sous-marins, Aube estimait pouvoir dénier l'accès aux côtes françaises à la *Royal Navy*, empêcher un blocus de la France, et gêner au large le commerce anglais. Économe, mariant approche offensive et stratégie défensive, la *Jeune École* préfigure à ces égards l'approche de *« défense active »* sur mer de Mao et Xiao Jinguang.

L'autre inspiration, plus directe, est soviétique. Les dirigeants de l'URSS, comme ceux de la Chine communiste, ont longtemps craint une intervention étrangère par voie de mer sans disposer des moyens pour créer une marine forte. Ses marins s'inspirèrent donc de la *Jeune École* française pour contrôler l'accès à ses littoraux…[110] Or dans les années 1950, l'APL reçoit un soutien considérable de Moscou en matière technologique et d'armements, et sa doctrine s'inspire de celle de l'Armée Rouge.[111] Les parallèles entre la situation stratégique de l'URSS des années 1920 et de la Chine communiste de 1950 abondent, selon Cole : (1) Un régime nouvellement établi menacé d'attaques amphibies ; (2) une marine en désarroi, (3) des pénuries budgétaires ; l'absence d'industrie pour produire de manière autonome des armements navals

[105] Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 108.
[106] Ainsi *« la guerre populaire ne se limite pas à des paysans irréguliers et mal armés. Elle repose au contraire sur une approche holistique et pragmatique consistant à s'adapter aux circonstances changeantes et inclut l'utilisation de la guerre régulière »*. Voir Scobell, C*hina's Use of Military Force, op. cit.* 47.
[107] « De la guerre prolongée. (Mai 1938) », dans : *Mao. Stratège révolutionnaire*, Choix de textes établi et présenté par Chaliand Gérard. Pocket, « Agora », 2010, p. 203-226.
[108] Yoshihara livre un exposé plus complet de cette double filiation (dont nous ne rappelerons que l'essentiel) dans Toshi Yoshihara, Martin N. Murphy, « Fighting the Naval Hegemon: Evolution in French, Soviet, and Chinese Naval Thought », *Naval War College Review*, Vol. 68, no. 3., 2015.
[109] Pour une analyse en détail de la Jeune école, lire Martin Motte, *Une éducation géostratégique. La pensée navale française, de la Jeune École à 1914*, Paris, Economica, 2004.
[110] Commander Robert Waring Herrick, "The Evolution of Soviet Naval Strategy and the Effect of the Revolution in Military Affairs." *Naval War College Review*, vol. 17, no. 4, 1964, pp. 1–52.
[111] Voir le 3ème chapitre de Fravel, *Active Defense*, *op. cit.*

modernes ; (4) une frontière maritime encerclée par des flottes et des bases adverses.[112] Xiao Jinguang, qui s'est rendu à Moscou pour formation, et rentre en 1950 accompagné de centaines de conseillers navals soviétiques[113] déclare alors que *« c'est seulement en apprenant des expériences des autres que nous pourrons construire une marine moderne »*.[114] Plus tard, l'amiral soviétique Gorshkov (chef de la marine de 1956 à 1980) conceptualisera une défense maritime de l'URSS sous la forme de zone tampon maritime découpée en trois couches successives à partir des côtes, interdisant l'accès au littoral russe. Les moyens combineront des capacités d'intervention maritime rapides et discrètes (sous-marins) couvertes depuis la côte par des moyens antinavires et antiaériens de la plus haute technologie (missilerie)...[115] La Chine s'inspirera de nouveau fortement de ce découpage, nous y reviendrons dans la prochaine partie.

La tactique

D'ici là, le principe suivi par le PCC dans les années 1950 pour évincer les nationalistes du détroit de Taïwan et casser le blocus dont fait l'objet la Chine consiste donc à capturer une par une les îles encore occupées de Hong-Kong à Shanghai.[116] Pour ce faire, l'APL a recours à la tactique interarmes de *sabotage maritime* vue ci-dessus, reposant sur un support mutuel entre unités navales, d'aviation, et d'artillerie déployée sur le continent. Les torpilleurs de l'APL, rapides et légers, harassent le KMT sur mer, ciblant les unités égarées ou plus lourdes, tandis que la troupe débarque, couverte par l'artillerie qui cible aussi bien les navires ennemis que les fortifications.[117] Pour les débarquements et la patrouille, l'APL fait usage de la pléthorique flotte de pêche chinoise, formée en milice marine.[118] Mao résume l'approche tactique à ses marins lors d'une tournée d'inspection en février 1953 : *« défendre la Chine en s'appuyant sur les forces terrestres, en opérant depuis la terre et en direction des îles »*.[119] Cette combinaison de l'offensive sur mer couverte par l'artillerie terrestre va perdurer jusqu'aujourd'hui, les missiles, l'aéronavale, et une flotte commerciale aux ordres remplaçant les anciens moyens.

Les campagnes de débarquement successives de 1950 à 1955 consacreront le succès de cette approche. L'APL s'y distingue particulièrement. Pour la prise de Hainan en 1950, elle déploie en complément du débarquement, pour neutraliser la marine nationaliste, des embarcations

---

[112] Bernard D. Cole, "More Red than Expert – Chinese Sea Power During the Cold War", dans Erickson, Goldstein, Lord (Eds.), *China Goes to Sea, op. cit.* 347.

[113] He Huaikai [賀懷鍇], "The Initial Construction and Development of the People's Navy in 1953—1956 [1953—1956 年人民海軍的初步建設與發展] », *art. cit.* 91-2.

[114] Xiao Jinguang [肖勁光], Les mémoires de Xiao Jinguang [肖勁光回憶錄], *op. cit.* page 231.

[115] L'ouvrage de Hervé Coutau-Bégarie demeure une référence en français sur la question de la marine soviétique : Hervé Coutau-Bégarie, *La puissance maritime soviétique*, Paris, Éditions Economica, collection « Enjeux internationaux » de l'Institut français des Relations Internationales, 1983.

[116] Voir Cui Guocai [崔國才], "1949-1954 - The Evolution of Taiwan's Strategic Position in Our Party's Military Struggle [1949-1954: 台灣在我黨軍事鬥爭中戰略地位的演變]", *art. cit.* 80-86.

[117] Li Xiaobing, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Ryan Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.*

[118] …Et dont l'utilisation renforcée est visible toujours aujourd'hui en mer de Chine méridionale. Voir Derek Grossman et Logan Ma, "A Short History of China's Fishing Militia and What It May Tell Us", *The RAND Blog*, 6 avril 2020.

[119] Tel que cité dans Guo Yuhua [郭玉华], « Etude historique de la stratégie maritime du PCC depuis la fondation de la Chine nouvelle [新中国成立以来中国共产党海洋战略的历史考察] », *Sciences sociales du Guangxi*, No. 9, 2014, pp: 19-22 (20).

armées couvertes par l'artillerie côtière. Par plusieurs attaques surprises de nuit, prenant parti de la concentration de leurs forces et de manœuvres d'encerclement, elles harassent plusieurs *destroyers* nationalistes lourds et difficiles à manœuvrer. De fait, ceux-ci ne peuvent s'opposer au franchissement du détroit de Qiongzhou par les barges de débarquement, ce qui facilite la prise de l'île en 17 jours. C'est une première application réussie du *« sabotage maritime »*.[120]

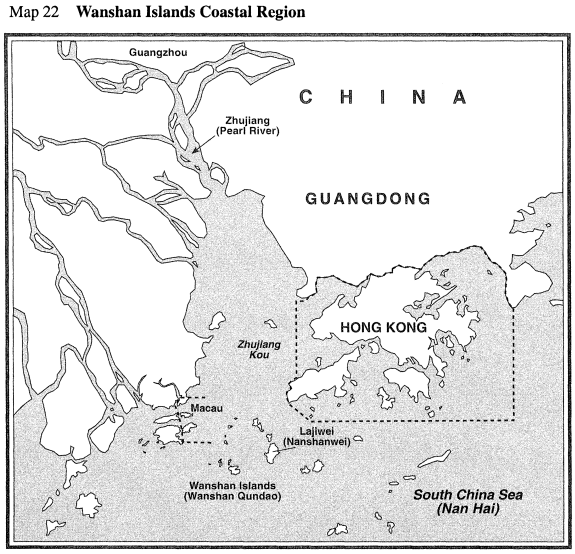


Figure 52 Campagne des Wanshan (1950) : dégager le blocus par les forces du KMT du delta de la Rivière des Perles et de Canton. Source.[121]

Après cette défaite rapide et inattendue à Hainan, la marine nationaliste (ROCN) se déplace en mai vers les îles Wanshan. Ce groupe d'ilots à l'embouchure de la Rivière des Perles, près de Hong Kong, permet alors le contrôle du trafic maritime vers et depuis Canton. L'équilibre des forces favorise largement les nationalistes, qui gardent aux Wanshan une dizaine de frégates. Mais ces forces sont épuisées par la bataille de Hainan, mal organisées et démoralisées. Contre elles, l'APL aligne son artillerie terrestre, quelques vedettes et divers rafiots de débarquement bricolés. Le 25 mai à 4h du matin, ces derniers profitent de l'obscurité pour s'élancer hardiment contre les forces nationalistes. Elles se divisent en deux petites escadres, une première contre les bâtiments de la ROCN, la seconde pour le débarquement. Malgré bien des confusions, elles parviennent à bousculer 24 heures plus tard les forces adverses de l'archipel. Ainsi l'APL brise le blocus du Delta de la Rivière des Perles, dégageant les accès maritimes du Guangdong.[122] En 1953, ces tactiques sont répétées pour libérer l'accès à Wenzhou (Zhejiang), autre grand port.[123]

[120] *Ibid*. 252-4. Et Cole, "The PLAN after Half a Century: Lessons Learned in Beijing" dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75*, *op. cit*. 166.
[121] Huang, "The PLA Navy at War", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit,* 255.
[122] Voir 陆儒德 [Lu Rude], « En commémoration du 60ème anniversaire de la fondation de la RPC, une revisite de nos premières batailles navales : attaque surprise de la cavalerie légère sur mer à Wanshan [纪念中华人民共和国建国 60 周年·建国初期经典海战之旅之 海上轻骑奇袭万山] », *Ocean World* [海洋世界], no. 10, 2009, pp. 59-63. Et Huang, "The PLA Navy at War", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit,* 254-6.
[123] Huang, "The PLA Navy at War", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit,* 256-7.



Figure 53 Les îles au large du Zhejiang, objets de la campagne de 1954-5. Source.[124]

C'est cependant durant la campagne pour la prise des îles Dachen-Yijiangshan en 1954-5 que le succès tactique du *sabotage sur mer* s'exprime avec le plus de force. Elle justifie un exposé un peu plus étoffé, pour ses aspects tactiques et interarmes (voir la sous-partie suivante pour le Fujian et l'aspect politique de la première crise du détroit). Fin 1953, avec l'armistice en Corée et les négociations pour l'Indochine, Mao suit d'abord l'URSS dans sa politique de détente avec Washington, depuis le décès de Staline. La commission militaire centrale (CMC) suspend ainsi en octobre les plans de Chen Yi (陳毅) pour le bombardement et l'attaque de Kinmen,[125] et donne l'ordre à Zhang Aiping, chef de la défense du Zhejiang de défendre la côte sans engager de bataille majeure. C'est contradictoire ! Depuis les campagnes maritimes de 1950, les îles du Zhejiang constituent le principal point d'appui nationaliste sur les côtes chinoises avec celles du Fujian (Kinmen, Matsu), et leur harcèlement maritime en direction des ports n'a pas cessé.[126] Zhang estime donc qu'il n'a pas d'autres choix, au nom de la défense active et pour remplir sa mission, que de prendre l'initiative et de bousculer les forces taïwanaises de ces îles.[127]

Pour limiter les risques d'escalade et maximiser son avantage tactique, Zhang décide de concert avec la CMC de sonder d'abord les réactions adverses, en s'attaquant à l'ilot le moins défendu, et le plus au nord possible : loin de Taïwan et de la 7ème flotte. C'est que Taipei domine encore en 1954 l'espace aérien du Fujian...[128] De plus, de l'aérodrome des Dachen, les bombardiers du

[124] Li Xiaobing, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Ryan Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 147.
[125] Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s", *art. cit.* 480-1.
[126] Huang, "The PLA Navy at War", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit,* 258.
[127] Ce paradoxe a été relevé par Li Xiaobing, dans "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Ryan Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 144.
[128] Zhang Xiaoming, "Air Combat for the People's Republic: The People's Liberation Army Air Force in Action, 1949-1969" dans Ryan Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 279.

KMT sont à portée de Shanghai.[129] On veut une opération interarmes : l'aviation et l'artillerie côtière couvrent la marine, l'ensemble couvre la piétaille qui débarque. Si les choses se passent bien, ce sera d'ailleurs le cas, Zhang pourra procéder vers le sud pour s'attaquer au reste des Dachen. En mars 1954, la petite flotte de la mer orientale se rassemble ainsi en baie de Sanmen, non loin de l'île Dongji, la première cible de l'opération. Le 18 déjà, elle attaque, coulant une canonnière du KMT et en endommageant une autre. Pendant deux mois, douze escarmouches navales se succèdent, dans lesquelles la PLAN endommage neuf unités navales nationalistes.[130]

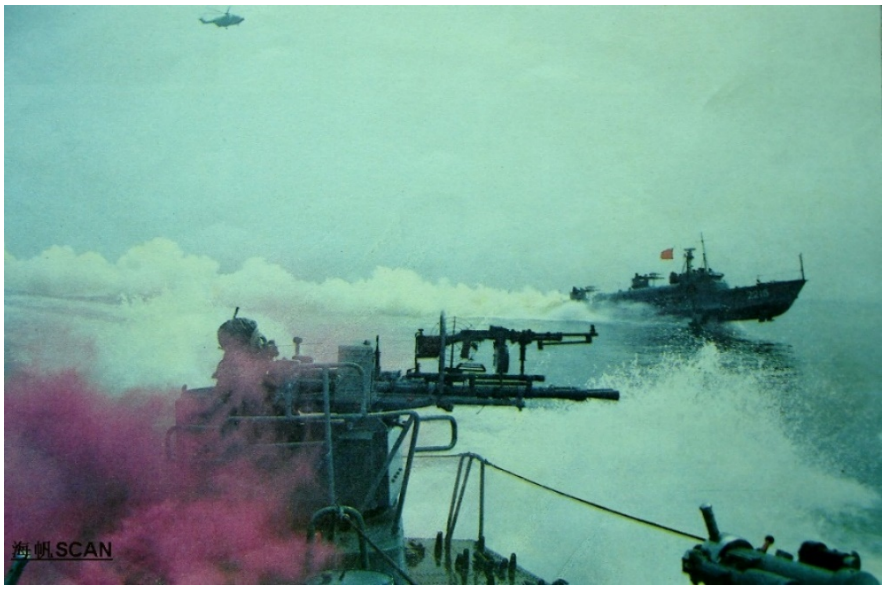


Figure 54 Vedettes lance-torpilles de la PLAN faisant usage de leur capacité *hydrofoil*. Document postérieur aux évènements décrits (hélicoptère *Sud-Aviation SA321 Frelon* en arrière-plan). Noter le double-tube KPV de 14,5mm doublé d'un FM RPD (7,62) sur la passerelle : feu de mêlée pour l'engagement à courte portée. Source.[131]

L'aviation passe alors à l'action en août. Les règles d'engagement (ROE) sont strictes, dans une région patrouillée par les Américains : pas d'engagement, ni au-dessus des eaux internationales, ni même en cas de violation de l'espace aérien chinois. La riposte n'est autorisée que si pris directement en chasse. On retrouvera cette politique au Vietnam en 1965…[132] En juillet, deux La-11 ont agressé par erreur un C-54 de la *Cathay*, tuant 10 passagers – deux chasseurs chinois du même type furent ensuite descendus par l'*US Navy*, par représailles ![133] Mais en août, les pilotes de chasse taïwanais, à bord de leurs vieux P-47 à piston, ont la désagréable surprise de se confronter à des Mig-15 à réaction de fabrication soviétique, tout juste convoyés de Corée et

[129] Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s", *art. cit.* 481.
[130] Li Xiaobing, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Ryan Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 146-8.
[131] *Modern Ships*. Numéro de 2010. Voir *China Defense Blog*.
URL: http://china-defense.blogspot.com/2010/03/pt-boats-of-plan.html.
[132] Zhang, "Air Combat for the People's Republic: The PLAAF in Action, 1949-1969" dans Ryan Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 281.
[133] Allen S. Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *International Security*, Vol. 26, No. 2, 2001, pp. 103-131 (109).

habitués à se mesurer aux Américains. Six pilotes se font ainsi descendre par les *Fagot*. Sans rencontrer de forte résistance, les fantassins prennent les Dongji et font 60 prisonniers.[134]

Pékin est satisfait, et estime la voie ouverte en septembre pour s'attaquer au gros des Dachen. Mao ordonne l'établissement d'un *Commandement pour le front du Zhejiang* à Ningbo, avec Zhang à sa tête, secondé par Nie Fengzhi (聶鳳智), pour l'aviation navale (PLANAF).[135] Ils se mettent d'accord : le minuscule ilot d'Yijiangshan (1,75km2), au nord des Dachen, isolé mais fort de 60 pièces d'artillerie et de fortifications, sera la cible principale. Mao hésite encore, ne voulant pas d'une escalade militaire avec Washington, mais cède fin octobre. Les aviateurs n'ont ni l'expérience du combat interarmes ni du bombardement. Ils ont passé les deux derniers mois à l'entraînement et à la reconnaissance photo.[136] Prêts, Nie leur repasse personnellement les ROE : on ne touche pas aux appareils américains sans son autorisation expresse ![137] Leur mission est d'obtenir la supériorité aérienne contre les forces de Taipei, couper le ravitaillement par Taïwan de l'archipel, fournir reconnaissance et appui rapproché (CAS) à la marine et aux fantassins. La première semaine de novembre, les *Iliouchine* IL-10 et *Tupolev* Tu-2 de l'APL entrent en scène dans les ciels des Dachen et d'Yijiangshan. [138] Parallèlement, l'APL installe en secret une base de vedettes lance-torpilles et d'artillerie côtière en face des îles. Certaines de ces unités, à l'instar des type-25, sont *hydrofoil* et capable de filer 50 nœuds ![139] Par une nuit pluvieuse le 14, quatre d'entre elles tendent une embuscade au contre-torpilleur d'escorte ROCN *Taiping* jaugeant 1,400 tonnes, repéré par radar côtier. Il ne réalise le danger que lorsque l'ennemi arrive à 4 nautiques, et tentant de fuir, il est frappé mortellement.[140] Puis le 10 janvier, jour de grand vent, la corvette *Lingjiang* est coulée d'une torpille malgré l'aide de ses pairs.[141] Le même jour, un transport de tanks de 4,000 tonnes est envoyé par le fond par les avions Tu-2 et Il-10.[142] Maître sur les eaux et dans les airs, l'APL prévoit de débarquer le 18 janvier. Les clauses du nouveau *Traité de défense mutuelle* entre Taipei et Washington sont ambiguës quant à l'inclusion ou non des Dachen dans le périmètre de sécurité surveillé par les Américains (voir la sous-partie suivante) et Pékin donne son feu vert. Peng Dehuai télégraphe à Zhang le 18 à 17h30 : *« lancez votre campagne de débarquement conformément au plan. Peng Dehuai »*.[143]

Si les communistes ont l'avantage sur mer et dans le ciel, Yijiangshan est à portée des pièces d'artillerie nationalistes sur les Dachen, qui compte aussi une piste d'atterrissage, compliquant un peu l'assaut. À Ningbo, les officiers chinois se disputent avec les conseillers soviétiques, qui

---

[134] Li Xiaobing, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Ryan Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 146-8.
[135] Bernard D. Cole, "More Red than Expert – Chinese Sea Power During the Cold War", dans Erickson, Goldstein, Lord (Eds.), *China Goes to Sea, op. cit.* 347.
[136] Zhang, "Air Combat for the People's Republic: The PLAAF in Action, 1949-1969" dans Ryan Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 280.
[137] Li Xiaobing, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Ryan Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 152.
[138] Zhang, "Air Combat for the People's Republic: The PLAAF in Action, 1949-1969" dans Ryan Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 280.
[139] La PLAN aligne d'autres modèles, comme les P-6 et P-27, et il n'est pas aisé de dire quel est le modèle décrit lors de l'opération. Mais ils se distinguent tous par leur vitesse et leur mode opératoire guidé de la terre.
[140] Huang, "The PLA Navy at War", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit,* 258.
[141] He Huaikai [賀懷鍇], "The Initial Construction and Development of the People's Navy in 1953—1956 [1953—1956 年人民海軍的初步建設與發展] », *art. cit.* 90.
[142] Zhang, "Air Combat for the People's Republic: The PLAAF in Action, 1949-1969" dans Ryan Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 281.
[143] Cité par Li, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 153. TFA.

pour ne pas participer à cette affaire, plient bagage. Zhang déclare hardiment aux premiers, *« vous osez vous débarrasser des conseillers soviétiques ! Eh bien, nous nous débrouillerons mieux sans eux, en procédant à notre manière »*.[144] La PLAN aligne 3,700 marins à la barre de 188 navires, dont 4 navires d'escortes, 12 vedettes lance-torpilles, 6 embarcations dotées de lance-roquettes et plus d'une centaine de barges de débarquement pour 7,000 fantassins. Quant à l'aviation navale de Nie, elle aligne 184 bombardiers et chasseurs, largement de quoi dominer les nationalistes. Pour veiller à une bonne coopération interservices durant toute l'opération de débarquement, Zhang fait assigner des officiers terriens chez les marins et les aviateurs.[145]

L'affaire débute par un imposant bombardement. En six heures, la PLANAF déverse 127 tonnes de bombes, suivis à heure 1220, de 12,000 obus par les batteries côtières de Toumenshan, durant deux heures. Le feu ainsi séquencé terrasse les défenses d'Yijiangshan et neutralise aussi les batteries et communications des Dachen, rendant les premières vulnérables à l'assaut amphibie conduit cette fois de jour. Les envahisseurs sont couverts par seize Il-10 en CAS, mitraillant et bombardant les positions renforcées des nationalistes.[146] À 0200 heures le 19 janvier, l'APL est enfin maître d'Yijiangshan. La défense a perdu toute sa garnison : 567 tués et 519 prisonniers. 393 fantassins de l'APL ont été fauchés pendant leur assaut ainsi que 23 marins. L'aviation s'en tire assez bien, avec dix-neuf appareils endommagés par la DCA. Mais le bombardement a été brouillon : gêné par les strictes ROE, contraint par un entraînement expéditif des pilotes, le CAS est souvent arrivé trop tard, de nombreuses pertes à terre ayant été infligées de flanc depuis des positions KMT non réduites à temps par l'aviation.[147] Pour faire bonne mesure et emporter la décision, Nie ordonne le 19 un bombardement massif des Dachen par 200 appareils, le plus large jamais conduit par l'aviation de Pékin ![148] Depuis Washington, K.C Yeh, le ministre des affaires étrangères de Taipei, explique à son homologue John Foster Dulles que la garnison des Dachen ne pourra se maintenir sans l'aide de l'*U.S. Navy*. Mais l'administration Eisenhower convainc alors Chiang d'évacuer sa garnison de 25,000 hommes et 18,000 civils, et d'assister l'opération.[149] L'APL laisse faire. La côte du Zhejiang passe sous contrôle du PCC.

Bilan ? Même si l'opération de Dachen-Yijiangshan de 1954-5 est saluée par les historiens de la RPC comme le premier exemple de combat interarmes réussit[150], *« il demeure incertain que les différents services de l'APL aient tout à fait réussi à coordonner leurs actions »*.[151] Huang attire ainsi l'attention sur plusieurs problèmes opérationnels rencontrés par les marins de l'APL, notamment une communication très perfectible entre les unités navales et le commandement terrien, impliquant engagements brouillons, dispersion, et perte de contact entre marins.[152]

Quant aux quelques ratés de l'aviation navale dans des missions de débarquements, les Chinois en tirent plusieurs leçons, par ailleurs applicables à l'actualité du détroit : (1) aucune couverture

[144] Cité par *Ibid*. 153. TFA.
[145] Huang, "The PLA Navy at War", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit,* 258.
[146] Zhang, "Air Combat for the People's Republic: The PLAAF in Action, 1949-1969" dans Ryan Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 282.
[147] *Ibid*. 282.
[148] Li, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 155
[149] Zhao Xuegong [趙學功], "La première crise du détroit de Taiwan et les relations sino-américaines [第一次台灣海峽危機與中美關係]", *Enseignement de l'histoire* [歷史教學] Volume 12, 2000, pp. 5-9 (9).
[150] À l'image de He Huaikai [賀懷鍇], "The Initial Construction and Development of the People's Navy in 1953—1956 [1953—1956 年人民海軍的初步建設與發展] », *art. cit.* 90-91.
[151] Huang, "The PLA Navy at War", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit,* 259. TFA.
[152] *Ibid*. 265.

aérienne ne peut réussir sans avoir d'abord saisi la supériorité sur les mers et cieux du théâtre, pour inhiber la réponse de la défense, réduire son artillerie, ses moyens de communications et paralyser son commandement ; (2) cette supériorité s'obtient en respectant les principes de la guerre populaire, défense en premier, supériorité locale en second, offensive en troisième ; (3) ensuite l'appui-feu aérien est pensé comme complément à l'artillerie côtière ; (4) compenser le faible rayon d'action des appareils (en l'absence à l'époque de ravitaillement en vol) implique une rotation permanente au-dessus du théâtre d'opération ; enfin (5) il faut accorder davantage de flexibilité aux aviateurs quant au choix de leurs cibles, basé sur les besoins des fantassins.[153]

Il n'empêche que cette nouvelle campagne réussie consacre le succès de l'approche de *guérilla sur mer* interarmes de Xiao Jinguang, ne serait-ce que via son intégration des feux terrestres, aériens et maritimes. Ainsi, la RPC parvient à boucler la mission débutée cinq ans plus tôt : interdire l'accès à la majeure partie de la côte chinoise aux militaires de Taipei. Faisant face à un ennemi désorganisé et démoralisé, elle s'est inspirée des principes de la guerre populaire sur terre pour les adapter à la lutte navale : surprise, esprit offensif, méthodes asymétriques, priorité à la manœuvre et accumulation de petites victoires ont, comme l'avait prévu Xiao, renversé l'équilibre des forces en faveur de Pékin sur le littoral chinois.[154] La prise des Dachen permet ainsi de libérer la plupart des ports de l'est de la Chine (Shanghai, Ningbo, Wenzhou) du blocus nationaliste, Taipei ne s'accrochant désormais plus qu'aux archipels de Matsu et de Kinmen (Fujian).[155] L'opération demeure à ce jour la démonstration de puissance la plus sophistiquée de l'aéronavale chinoise, à laquelle les États-Unis ne se sont d'ailleurs pas opposés. Enfin, si le mode opératif chinois s'inspire d'enseignements soviétiques, l'épisode démontre que, loin de copier Moscou, les officiers chinois ont innové du niveau stratégique à tactique. L'objectif *« d'élargir la profondeur de la défense côtière* [de la Chine] *au moment où celle-ci était soumise à la pression du blocus de la 7e flotte de l'US Navy et de la marine taïwanaise* » est réussi.[156] On discerne là les origines de la stratégie dite *A2/AD* qui inquiète tant aujourd'hui à Washington.

Mais Mao devait bientôt cesser d'écouter ses meilleurs officiers, et revenir à une politique de postures qui coutera très cher à la stratégie de défense maritime de la *Chine Nouvelle*…

1954, 1958 : la stratégie cède à la politique

Passons à la situation du Fujian, province chinoise côtière méridionale la plus proche de Taïwan et faisant face en 1954-5 à deux îles stratégiques contrôlées jusqu'à ce jour par le gouvernement de Taipei : Matsu tout proche de Fuzhou, et surtout, Kinmen en face de Xiamen. La seconde nous intéresse en particulier, car outre son rôle dans les *« crises du détroit »* de 1954 et 1958, le PCC y démontre une attitude différente que pour la prise des autres îles côtières de Hainan

[153] Zhang, "Air Combat for the People's Republic: The PLAAF in Action, 1949-1969" dans Ryan Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 282.
[154] Yoshihara, Murphy, "Fighting the Naval Hegemon", *art. cit*. 14. Et Huang, "The PLA Navy at War", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit,* 264.
[155] Li, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 154-6. Et Huang, "The PLA Navy at War", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit,* 258-9.
[156] You Ji, "The Evolution of China's Maritime Combat Doctrines and Models: 1949-2001, *Institute of Defence and Strategic Studies* Working Paper No. 22, Nanyang University, 2002, pp. 1-40 (4). TFA.

aux Dachen (ci-dessus). En effet, les calculs politiques de Mao y supplantent les innovantes tactiques navales étrennées par l'APL, et invalident la conquête de l'entièreté du littoral chinois par Pékin, tout en faisant courir le risque d'une escalade militaire avec Washington. L'affaire des Dachen, concomitante aux évènements dont il sera question ici, montre que ni Mao ni le PCC n'ont abandonné en 1954 la volonté de reprendre les îles du détroit, en prévision d'un futur mouvement contre Taïwan. Toutefois, l'APL ayant déjà trébuché devant Kinmen en 1949, l'équilibre des forces aéronavales est alors au Fujian nettement plus favorable à Taipei qu'au Zhejiang, tandis que Taïwan reste depuis 1950 placée sous la protection de la 7ème flotte. Vu de Pékin, l'entérinement d'un tel *statu quo* et le rapprochement politico-militaire entre Washington et Taipei font planer deux risques : la menace continue que Taipei fait peser sur ses côtes, et la séparation permanente de Taïwan du continent. Alors que faire pour renverser cet équilibre ?

Dans ce contexte asymétrique, et en attendant de disposer de meilleurs moyens, Mao souhaite d'abord empêcher ce *statu quo* de perdurer. Par deux fois, il va considérer qu'une démonstration de force dissuaderait le rapprochement politico-militaire en cours entre Taipei et Washington, obligeant ainsi le premier à évacuer les îles, et poussant le second à diminuer son soutien à Taïwan. C'est pourquoi en 1954 puis en 1958, par des bombardements inopinés, Mao recoure à une brutale escalade des tensions dans le détroit de Taïwan afin de signaler sa détermination. Cette politique réactive, au vrai très similaire à celle de la troisième crise du détroit de 1996, puis de la quatrième d'août 2022 (ch. suivants), sort d'un vieux répertoire. Elle se révélera aussi redondante qu'improductive en précipitant chaque fois un resserrage des liens entre Washington et Taipei. Trois époques, trois résultats contre-productifs : conclusion d'un traité d'alliance et son extension aux îles du détroit dans les années 1950, élection d'un président taïwanais (Lee Teng-hui) rejetant l'unification en 1996, oui catégorique de Joe Biden à intervenir militairement en faveur de Taiwan en 2022… L'agressivité trahit surtout l'impuissance militaire de Pékin à obtenir le prix ultime : briser le partenariat entre Taiwan et États-Unis, et conquérir la première.

L'année 1954

À première vue, l'heure semble être à la détente avec Washington, depuis le cessez-le-feu en Corée et la mort de Staline. Le PCC est d'ailleurs en 1953 occupé à fournir le Viet-Minh en armes et conseillers contre les Français. Mais les nuages s'amoncellent de nouveau sur le détroit. Mao n'apprécie pas les efforts continus de Chiang pour obtenir davantage de soutien américain, moderniser son armée, et préparer une contre-attaque. En février 1953, Dwight Eisenhower a déclaré *« lâcher la bride à Chiang »* pour ses activités militaires contre le continent.[157] En août-septembre, les Américains participent à des manœuvres militaires conjointes avec Taipei, tandis que de nouvelles livraisons de navires de combat et d'avions de chasse lui ont été accordées. De plus, les Chinois interprètent la signature d'une flopée de traités d'alliance dans la région, en plus de la création de son paravent régional, la *Southeast Asia Treaty Organization* (OTASE), comme la matérialisation de son encerclement au sein de la *« chaîne d'îles »*.[158]

[157] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 235.
[158] Australie (1951), Nouvelle Zélande (1951), Philippines (1951), Japon (1951), et Corée (1953). Taiwan en sera délibérément exclue. Voir Crozier, *The Man Who Lost China,* 362.

Dans ce cadre, le plus gros problème pour Mao concerne les efforts des diplomates de Taipei d'obtenir leur propre alliance formelle avec Washington. Richard Nixon, alors vice-président, est sur l'île en novembre 1953 pour en discuter. Vue de Pékin, la chose inclurait non seulement Taiwan et les îles du détroit dans l'architecture du *containment*, contrecarrant toute tentative de les conquérir, mais il pérenniserait aussi le harcèlement maritime du KMT et sa menace sur la Chine.[159] A l'ONU, l'ambassadeur nationaliste multiplie entretemps les bravades pour plaider le cas de Taipei : *« la position de la Chine est comme celle de l'Allemagne en Europe. Laissez-la seconde aux communistes et vous perdrez l'Europe. Laissez-leur la première, et vous perdrez l'Asie. Sans la récupération du continent, contenir le communisme en Asie est impossible »*.[160]

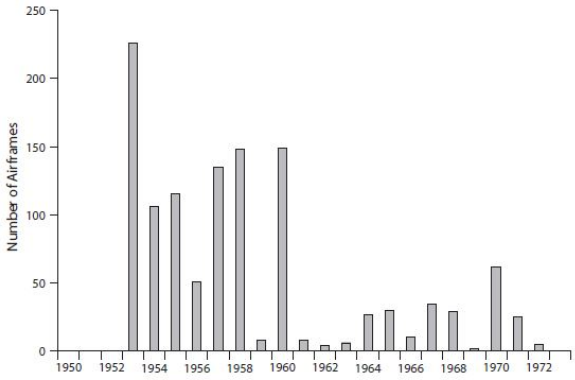


Figure 5.1 U.S. Deliveries of Fighter Aircraft to Taiwan (1950–1973)
Source: Adapted from John W. Garver, *The Sino-American Alliance: Nationalist China and American Cold War Strategy in Asia* (Armonk, N.Y.: M. E. Sharpe, 1997), 67.
Note: No data for 1950–52.

Figure 55 Livraisons d'avions de chasse par Washington à Taipei. 1950-1972. La hausse de ces ventes constitue selon Taylor Fravel l'une des raisons de la paranoïa de Mao en 1954. Source.[161]

L'enracinement d'un tel *statu quo*, pour reprendre un terme volontairement actuel, n'est pas du genre à satisfaire Pékin. De l'intérêt en 1954 comme aujourd'hui de le renverser, et de garantir que les eaux du détroit restent assez *« chaudes »* pour éviter un gel de la situation. Pékin craint à l'époque qu'en tel cas de figure, selon Li Xiaobing *« Washington effectuerait une séparation permanente de Taïwan, et le monde s'habituerait à la division* [politique] *du détroit comme c'était le cas du 38ème parallèle en Corée ou du 17ème au Vietnam »*.[162] Voilà une remarque qui frappe par son actualité : n'est-ce pas là un développement que Pékin tente encore aujourd'hui de contrecarrer par ses menaçantes et régulières gesticulations militaires autour de Taïwan ?

Et pourtant, l'attitude des Américains a souvent été plus nuancée que Pékin ne le soupçonne. Certes, l'intérêt de Washington à ne pas voir Pékin prendre Taïwan, casser la *« chaîne d'îles »*, et ainsi l'empêcher d'occuper une position avantageuse en Asie-Pacifique, est difficilement

[159] Zhao Xuegong [趙學功], "La première crise du détroit de Taiwan et les relations sino-américaines [第一次台灣海峽危機與中美關係]", *art. cit.* 5. Et Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 234-237.
[160] Keesing's Record of World Events (formerly Keesing's Contemporary Archives), Volume IX, February, 1953 China, United States, Chinese, Page 12742. 1931–2006 Keesing's Worldwide, LLC—All Rights Reserved. Cité par Philips, "Why Taiwan?", *op. cit*. 163.
[161] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 235.
[162] Li, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 148. TFA.

matière à débat. La puissance américaine semble bien celle du *statu quo* si celui-ci se manifeste *dans les faits* par dénier aux Chinois le contrôle de l'île via la séparation politique continue des deux rives du détroit, dans le calme, et conformément au souhait majoritaire à Taïwan. Mais en 1954 comme aujourd'hui, ses objectifs diffèrent de ceux de Taipei. Car si Chiang ambitionne alors de faire des îles du détroit le tremplin de sa reconquête de la Chine, Washington n'a aucun intérêt à se voir impliqué dans une guerre continentale contre la Chine.[163] La neutralisation du détroit en 1950 par Washington le montre : en se mettant sur le chemin de l'APL, elle met aussi au clair son opposition à une contre-attaque du KMT. Dans ce cadre, la décision d'Eisenhower de février 1953, de *« lâcher la bride »* à Chiang, reflétait surtout les débats partisans secouant Washington, les républicains reprochant la mollesse des démocrates face aux *rouges*.[164]

L'attitude américaine ambiguë, prudente, voire frileuse face à Taïwan, constitue la véritable tendance du temps long.[165] Il y a une part de vérité dans la formule de Mao, selon laquelle *« les Américains ont en fait, du fond du cœur, peur de nous faire la guerre »*.[166] Le maintien de la paix à leur avantage leur est bien plus avantageux. Taïwan offre déjà en 1950 un contre-modèle politique au continent, et la perspective de changer les choses sans combattre : une théorie de *« l'évolution pacifique »* que craint encore Xi Jinping…[167] Dans ce cadre, la défense de Taïwan et des Pescadores n'est pas une option, mais l'engagement américain envers les îles côtières va fluctuer. À l'été 1954, Washington hésite encore à signer un traité d'alliance avec Taipei, qui la lierait à leur défense.[168] Lorsqu'Eisenhower dit le 17 août *que « toute invasion de Formose devra d'abord se mesurer à la 7ème flotte »*, il parle de Taïwan, pas vraiment de Kinmen…[169]

Mais Mao, qui a aussi appris de Clausewitz que la guerre *« est inséparable de la politique »*,[170] va, à rebours de ses objectifs stratégiques, précipiter le rapprochement Taipei-Washington si craint, et l'inclusion des îles du détroit dans le périmètre de défense régional de la seconde. Alarmé, il rassemble le 7 juillet 1954 le *Politburo* et déclare : *« La question de Taiwan est certes un problème pour le long terme,* [mais] *nous devons réfléchir à des mesures visant à éliminer la possibilité que Washington et Taipei signent un traité de défense »*.[171] Après tergiversations, est décidé de lancer une campagne de propagande nationale, qui commence le 23 juillet avec le fameux article du *Quotidien du peuple*, « *Nous devons être déterminés à libérer Taïwan* (我們一定要解放台灣) ».[172] Les propagandistes y jouent sur les risques d'une invasion de la Chine :

---

[163] Aujourd'hui, c'est un savant équilibre, difficile à tenir avec la modernisation de l'armée chinoise, entre des garanties de protection à Taïwan et l'opposition à toute déclaration « d'indépendance » par Taipei de nature franchir les lignes rouges de Pékin et impliquer Washington dans un conflit avec la Chine : la fameuse ambiguïté stratégique. Naturellement, celle-ci s'efface de plus en plus à mesure que l'équilibre des forces favorise l'APL…
[164] Crozier, *The Man Who Lost China,* 361.
[165] Su-Ya Chang, "Unleashing Chiang Kai-shek?: Eisenhower and the Policy of Indecision toward Taiwan, 1953," Taiwan Central Study Academy, 1991.
[166] Mao Zedong, "Some Viewpoints about International Situation; Speech at the 15th Meeting of the Supreme State Council, September 8, 1958," *Mao Zedong waijiao wenxuan,* pp. 348-52. Cité par Li, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 165.
[167] Wei Jingsheng, Blocking 'Peaceful Evolution' Will Lead to Instability in China, *Huffington Post*, 19/10/2010.
[168] Clough, "Taiwan Under Nationalist Rule", dans Twitchett & Fairbank, *The Cambridge History of China Vol. 15, op. cit.* 823-824.
[169] Cité par Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s", *art. cit.* 484. TFA.
[170] Mao. *De la guerre prolongée*. Chapitre 11.
[171] "Mao Zedong zai zhonggong zhongyang zhengzhiju kuoda huiyi de jianghua" [Mao Zedong's Speech at an Enlarged Meeting of the Politburo], 7 July 1954. Cité par Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 237.
[172] Voir note de bas de page suivante.

> Pendant des années, [Washington] a soutenu de manière agressive la clique de Chiang Kai-shek, utilisant Taiwan comme une colonie et une base militaire de l'impérialisme américain, manipulant Chiang à Taiwan comme un outil pour envahir la République populaire de Chine… Lorsque le va-t-en-guerre américain Van Fleet [un émissaire] mettait en œuvre son vilain plan à Taiwan, il y prétendait que les États-Unis et Chiang signeraient un soi-disant *« accord bilatéral de sécurité mutuelle ».* [Celui-ci montre] que les États-Unis sont déterminés à considérer l'ensemble du peuple chinois comme un ennemi... [et] que la politique de Washington ne se limite pas à défendre Taiwan.[173]

Le même jour, Mao envoie un télex à Zhou Enlai, sur le retour de Genève où il a défendu les intérêts chinois au Vietnam contre les Français et les Américains, lui faisant part du besoin de prévenir un enracinement du *statu quo* dans le détroit : *« Avec la fin de la guerre de Corée, nous avons laissé le temps passer. Mais nous devons maintenant insister sur la question de la libération de Taiwan. Sinon, nous commettrions une grande erreur politique ».*[174] Deux jours après, Zhou écrit à Malenkov, éphémère *leader* soviétique, faisant le lien de l'opération avec l'objectif plus tangible de défense maritime de la Chine et de blocus nationaliste via les îles.

> La clique de Chiang Kai-shek a illégalement sapé la liberté de navigation en haute mer et pillé des navires à destination de la Chine. La côte chinoise est souvent la cible des raids aériens du KMT... Chiang Kai-Shek et le gouvernement américain envisagent de signer un traité de défense mutuelle, mais les Américains n'ont pas encore pris de décision... Sur la base de ces faits, le Comité Central du Parti Communiste Chinois a décidé de remettre la question de la libération de Taiwan à l'ordre du jour et de prendre des mesures vigoureuses pour contrecarrer le complot visant à signer ce traité entre le gouvernement américain et la clique de Chiang Kai-Shek.[175]

La réaction sera donc aussi militaire. Le général Ye Fei (葉飛), un sino-philippin engagé depuis ses 14 ans au parti, est en 1954 le commandant des forces de l'APL au Fujian. Il reçoit de Pékin le 25 août l'instruction suivante : *« Puisque le gouvernement impérialiste américain et la clique de Chiang préparent un complot visant à conclure un traité de sécurité mutuelle, recourez à un bombardement punitif sur les forces du KMT des îles Kinmen ».*[176] Ye comprend qu'il s'agit de politique : il n'a ni assez de troupes ni d'artillerie pour forcer les nationalistes au retrait.[177] Il fait réunir ses pièces le long du front de mer à Xiamen juste en face de Kinmen, Sachant que

---

[173] *Quotidien du people*, 23 juillet 1954.

[174] Mao's telegram to Zhou in *Mao Zedong waijiao wenxuan* (Selected diplomatic papers of Mao Zedong) (Beijing: Central Committee Archives Press, 1994), pp. 159-61. Cité par Li, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 149. Et Cui Guocai [崔國才], "1949-1954 - The Evolution of Taiwan's Strategic Position in Our Party's Military Struggle [1949-1954: 台灣在我黨軍事鬥爭中戰略地位的演變]", *art. cit.* 85.

[175] Shen, ed. "Malinkefu Yu Zhou Enlai Huitan Jiyao: Chongxin Jiang Jiefang Taiwan Tishang Yicheng [The Summary of Meeting Record between Malenkov and Zhou Enlai: Putting the Liberation of Taiwan Back on the Schedule]," vol. 4, Zhongsuguanxi: Eguodanganguan Jiemiwenjian Xuanbian [The Sino-Soviet Relations: The Selected Declassified Document in the Russian Archive] (Shanghai: Orient Publishing Center, 2014), Vol. 5, p. 101. Cité par Yu, *Buffer Thinking in Chinese Foreign Policy*, *art. cit.*

[176] The CMC document, "Instruction regarding bombardment of the Jinmens, August 25, 1954," PLAAMS. Cité par Li, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 149. TFA.

[177] Ye Fei s'en confie lors d'un entretien avec Li, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 149. Cité aussi par Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 237-9.

les militaires taïwanais attendent du ravitaillement par mer à 13h50, il fait coïncider l'ouverture du feu à l'arrivée des cargos dans le port. Toute l'après-midi c'est l'enfer, 7,000 obus s'abattant sur le petit archipel, causant la perte d'un cargo, et la mort de centaines d'insulaires, dont deux conseillers militaires américains du MAAG. Les tirs continuent quelques jours, par tranches d'une heure, pour permettre aux batteries de se repositionner afin de gêner les ripostes aériennes nationalistes (300 sorties). Pour l'heure, il n'y a pas de pistes d'atterrissage adaptées aux avions à réaction au Fujian, problème auquel Pékin ne remédiera qu'en octobre : c'est l'essence d'une autre petite phrase de Mao, *« frapper en construisant »* (邊打邊建) !

Ainsi Mao *« renversa la direction de la politique étrangère chinoise. Il n'y eut aucun objectif stratégique clairement défini, ni de délibération précise pour la nouvelle politique »*. Preuve de leur supériorité militaire, les États-Unis réagissent rapidement. Le 5, trois groupes de porte-avions patrouillent déjà le détroit, à quelques encablures de Kinmen.[178] Surtout, le coup de force précipite plutôt qu'il ne retarde l'ouverture officielle, dès octobre, des pourparlers pour le traité d'alliance entre Taipei et Washington.[179] Eisenhower, Dulles, et l'état-major américain font face à un dilemme. Ceux-ci témoignent jusqu'alors très peu d'intérêt aux îles du détroit que Chiang s'entête à défendre, et n'ont pas pour projet d'entrer en guerre contre Pékin pour les protéger. Mais ils craignent pour leur crédibilité vis-à-vis de leurs autres alliés régionaux s'ils laissent à Taipei le soin de protéger seule les îles, et que cette dernière échoue une fois de plus à sa mission. Ils ne peuvent pas non plus se permettre d'apparaître comme faible face à Pékin, de façon à ne pas l'encourager à s'en prendre à d'autres îles, voire à Taïwan.[180] Mao les aide donc à trancher !

Fin novembre, ce dernier ne se berce plus d'illusions quant à la signature prochaine du traité, mais entend en limiter l'application à Taïwan et aux Penghu en lançant le bombardement des Dachen et d'Yijiangshan (sous-partie précédente). On considère à Pékin qu'au pire, ce sera un territoire en mains hostiles de moins lorsque le traité entrera en vigueur.[181] Lorsqu'il est signé le 2 décembre 1954, Washington choisit cependant l'ambiguïté en s'engageant non seulement à protéger Taïwan et les Penghu, mais aussi *« tout autre territoire à déterminer d'un commun accord »*.[182] Un parfum de *« double-dissuasion »* se dégage de l'ambiguïté américaine, pour emprunter d'autres termes contemporains : lors de l'échange de lettres pour ratification du traité, Washington insiste auprès de Taipei que tout projet d'action contre le continent doit au préalable lui être soumis.[183] Comme l'écrit le biographe de Chiang, *« le traité de sécurité avait garanti* [la protection par Washington de] *sa base insulaire, tout en l'empêchant de fait de l'utiliser »*.[184]

Pékin ordonne alors la prise d'Yijiangshan dès janvier 1955, pour vérifier si les îlots du Zhejiang sont ou non inclus dans le périmètre du traité.[185] Si les Américains restent sans réagir, Dulles en profite pour demander à Chiang de les faire évacuer en échange de la défense Kinmen par la *Navy*.[186] Car la démonstration, entretemps, a choqué à Washington… Dulles, cité par une étude

[178] Li, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 149-151.
[179] Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s", *art. cit.* 483.
[180] Voir Zhao Xuegong [趙學功], "La première crise du détroit de Taiwan et les relations sino-américaines [第一次台灣海峽危機與中美關係]", *art. cit.*
[181] Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s", *art. cit.* 484.
[182] Article VI du traité de 1954. Cité par Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 240. TFA.
[183] Tsai, *Maritime Taiwan*, *op. cit*. 235. Crozier, *The Man Who Lost China,* 355.
[184] Crozier, *The Man Who Lost China,* 355. TFA.
[185] Selon Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 234.
[186] L'opération est terminée fin février. Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers", *art. cit.* 485.

chinoise, aurait déclaré devant les sénateurs : *« si nous voulons garder pied en Extrême-Orient, nous n'avons pas d'autres choix que de risquer un conflit avec la Chine. Si nous ne voulons pas prendre ce risque, très bien, retirons-nous et fortifions la Californie »*.[187] Eisenhower se rend dans cet esprit plusieurs fois au Congrès. Il y déclare le 20 janvier, *« Nous devons dissiper tout doute sur notre volonté de combattre, si nécessaire, afin de préserver nos intérêts vitaux à Formose et aux Pescadores »*.[188] Il ajoute le 24 que laisser Taïwan au PCC ouvrirait *« une faille dans la première chaîne d'îles de l'Océan pacifique occidental, la colonne vertébrale de l'architecture de sécurité des États-Unis et des autres nations libres »*.[189] Le 29, le Congrès passe la *Résolution de Formose*, autorisant Eisenhower à protéger Taïwan d'une invasion et, c'est critique, *« toutes les positions et territoires connexes actuellement en mains amicales »*.[190]

Le même mois, Washington agite même le chiffon de bombardements nucléaires tactiques, pour dissuader l'APL de s'attaquer à Kinmen et Matsu, après la chute des Dachen. Le 16, Eisenhower est d'humeur balistique : *« dans tout combat où ces choses pourraient être utilisées contre des cibles militaires, à des fins militaires, je ne vois pas de raison pour laquelle elles ne devraient pas l'être, exactement comme on utiliserait une balle ou autre »*…[191] Mao, qui dénonce, ce ne sera pas le dernier, un *« chantage nucléaire »*, jettera à la suite de cette funeste affaire bien des deniers publics dans le programme nucléaire chinois naissant au Xinjiang... En attendant, Zhou Enlai prend contact avec les Américains lors de la conférence de Bandung, la même qui rassemble les pays non-alignés, pour négocier.[192] Mais si les choses se calment, Mao se prépare déjà à récidiver. Alors que Zhou est à Bandung, il est informé par Su Yu que la construction des aérodromes au Fujian est terminée et qu'il a toute latitude pour y baser l'aviation afin de *« créer les conditions nécessaires à la libération de Kinmen et Matsu »*.[193] Affaire à suivre… !

Que nous inspire l'épisode 1954-1955 ? Souhaitant neutraliser la menace maritime posée par Taïwan, Pékin peut célébrer la fin du blocus au Zhejiang. La campagne menée par l'APL pour reprendre les îles du détroit est, on l'a vu, riche en succès tactiques. Mais comme l'estime Sheng, *« Mao remporte la bataille côtière mais perd la guerre du détroit »*.[194] Stratégiquement, un Mao anxieux de ne pas figer la division politique du détroit, en bombardant sans objectifs militaires précis Kinmen, a presque sacrifié son objectif principal : Taïwan. Non seulement la crise de 1954-5 entérine l'occupation par le KMT de Kinmen et de Matsu, mais la signature du *Traité de défense mutuelle* pérennise également dans le détroit un *statu quo* défavorable aux intérêts de Pékin. L'épisode montre aussi que Pékin n'a pas la capacité militaire d'expulser Taipei des

---

[187] Cité par Zhao Xuegong [趙學功], "La première crise du détroit de Taiwan et les relations sino-américaines [第一次台灣海峽危機與中美關係]", *art. cit.* 8. TFA.

[188] Eisenhower, "Draft Message from the President to the Congress, January 20, 1955," *FRUS, 1955-57,* vol. 2, p. 117. Cité par Li, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 156. TFA.

[189] President Eisenhower, "Message From the President to the Congress, January 24, 1955", *Foreign Relations of the United States* (FRUS), *1955-1957*, China, Volume II. Cité par Zhao Xuegong [趙學功], "La première crise du détroit de Taiwan et les relations sino-américaines [第一次台灣海峽危機與中美關係]", *art. cit.* 6. TFA.

[190] U.S. Congress, "Joint Resolution by the Congress, January 29,1955," *FRUS*, *1955-57,* vol. 2, p. 163. Cité par Tsai, *Maritime Taiwan*, *op. cit*. 149. TFA.

[191] Eisenhower news conference, March 16, 1955, *FRUS, 1955-57,* vol. 2, pp. 332-33. Cité par Li, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 156. TFA

[192] Zhao Xuegong [趙學功], "La première crise du détroit de Taiwan et les relations sino-américaines [第一次台灣海峽危機與中美關係]", *art. cit.* 6-8.

[193] Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s", *art. cit.* 487.

[194] *Ibid*. 485. TFA.

îles, et que son esbrouffe n'a pas pris. Quant à Taipei, les résultats sont aussi mitigés : si Chiang obtient par le traité de 1954 une nouvelle garantie de sécurité américaine, et garde Kinmen comme Matsu, il perd les îles du Zhejiang et Washington conditionne l'alliance au renoncement explicite d'une contre-attaque contre le continent. C'est surtout cette dernière qui maximise ses intérêts en 1955. Tout en ambiguïté, sans encore clairement s'engager pour la défense des îlots réclamée par Chiang Kai-shek, la neutralisation du détroit par l'*U.S. Navy*, et l'inclusion de Taïwan dans le périmètre défensif américain du Pacifique occidental – toutes deux essentielles aux intérêts de Washington - se trouvent justifiées par l'agressivité chinoise.



Figure 56 Obusier de 155mm de fabrication américaine. Kinmen, 1955. Source.[195]

L'année 1958

Depuis 1955, les États-Unis et la Chine sont en pourparlers : les *ambassadorial talks*, du rang diplomatique des émissaires, en l'absence de reconnaissance diplomatique. Zhou Enlai appelle à une issue pacifique du conflit interdétroit : c'est la ligne de Bandung de coexistence pacifique, avant que des intérêts divergents enterrent rapidement ce programme, si tant est qu'il fut sincère. Chiang fait aussi dépêcher des émissaires à Hong-Kong, tandis que les États-Unis insistent sur l'abandon de la force par Pékin pour régler la question taïwanaise, façon de le désarmer. Quant à Pékin, rien n'a vraiment changé dans son objectif, il tente d'obtenir Taïwan par l'option de la diplomatie faute d'avoir les moyens militaires de l'emporter. Zhou Enlai consent ainsi à un cessez-le-feu avec les États-Unis mais pas avec Taipei, de façon à annuler les effets du traité de 1954, faire sortir Washington du détroit, et traiter en position de force avec le premier. Rien de nouveau et d'acceptable pour aucun des protagonistes, et retour rapide à la confrontation.[196]

[195] Collection Hsu Chung-mao, URL : https://www.thinkchina.sg/photo-story-taiwan-and-roc-same-yet-different.
[196] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 243-4. Et Clough, "Taiwan Under Nationalist Rule", dans Twitchett & Fairbank, *The Cambridge History of China Vol. 15, op. cit.* 824-5. Nakajima, "Foreign Relations: From the Korean War to the Bandung Line", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 262.

Mao est en 1957 d'humeur assez optimiste. Impressionné par le succès du lancement du satellite soviétique *Spoutnik*, il déclare alors depuis Moscou que le *« vent de l'est l'emporte sur celui de l'ouest »*. À la veille du désastreux Grand bon en avant (GBA), il multiplie aussi les déclarations démentes en relativisant les destructions que causerait une guerre nucléaire : *« au pire, la moitié de la population mondiale mourrait, mais l'autre survivrait. L'impérialisme sera anéanti, et le socialisme l'emportera partout dans le monde »*.[197] De quoi pétrifier Khrouchtchev… Si Mao raille l'installation à Taïwan (Tainan, Hsinchu) par les Américains de missiles de croisière MGM-1 *Matador* porteurs d'une tête nucléaire, *« tigres de papier »*, il demeure anxieux au sujet des îles du détroit. Washington a encore gonflé ses ventes d'armement à Taipei, et a fait agrandir à Taïwan ses bases aériennes pour recevoir des bombardiers B-52. Peng Dehuai déclare le 20 janvier 1958 : *« Taïwan attend toujours sa libération. Une troupe impérialiste, modernisée et bien armée se tient toujours à la porte de notre pays, agitant la menace d'une invasion »*.[198] Pour parer à ce risque et montrer sa détermination, Mao approuve en avril 1958, de nouveau, un plan d'attaque de Kinmen : *« la vulnérabilité perçue par les dirigeants chinois vis-à-vis de Taiwan sous-tend leurs plans »*.[199] Mais celui-ci attend un moment plus favorable pour démarrer.

L'occasion arrive rapidement. Le 15 juillet 1958, en réaction au débarquement des *U.S. Marines* au Liban (dans un autre contexte), Mao entend disputer à l'URSS son étiquette de protecteur des opprimés, afin de légitimer son opération contre Kinmen et porter un coup à Washington. Dans sa pièce de théâtre, il estime que fixer l'impérialiste américain en Extrême-Orient libérera les forces vives pour la révolution mondiale… Le 17, le Comité central confirme la décision de bombarder Kinmen, officiellement en soutien de la lutte anti-impérialiste arabe, officieusement pour en finir avec le problème stratégique des îles. Mao estime que ce bombardement devrait durer deux ou trois mois pour régler le problème, et forcer les troupes de Taïwan à plier bagage. Mais problème, la crise au Moyen-Orient s'éteint vite et les incantations de Mao y rencontrent peu d'écho. Il se reporte donc sur une nouvelle campagne de propagande en Chine *Nous devons avoir la détermination de libérer Taïwan* pour justifier son opération et mobiliser son public.[200] Il pense aussi, de cette manière, libérer les énergies pour favoriser le départ du Grand bon en avant.[201] Il dit, *« avoir un ennemi face à nous, faire monter la tension, est à notre avantage »*.[202]

Quels sont les objectifs, d'ordre militaire, de Mao ? Ils sont similaires à ceux de 1954 : sonder une fois de plus si le traité Taipei-Washington de 1954-5 couvre Kinmen et Matsu, forcer leur évacuation par Jiang, casser le *statu quo* et la perspective de « deux Chine », faire cesser les incessantes infiltrations par le KMT du continent, dégager enfin les accès au port de Xiamen surveillés depuis Kinmen, et donc mieux garantir la sécurité du littoral chinois.[203] Cette fois, l'opération doit réaliser un hermétique blocus de l'île, dépendante de ses ravitaillements via

---

[197] Cité par Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s", *art. cit.* 487. TFA.
[198] Peng Dehuai, "Ba Wojun Jianshecheng Youliangde Xiandaihuade Geming Jundui [To Build Our Army into a Dececnt Modernized Revolution Army]," in Peng Dehuai Junshi Wenxuan [The Selected Military Works of Peng Dehuai] (Beijing: Central Party Literature Press, 1988), p. 606. Cité par Yu, *Buffer Thinking in Chinese Foreign Policy*, *art. cit.* 10.
[199] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 244. TFA. Et Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s", *art. cit.* 488.
[200] Li, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 159. Et Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s", *art. cit.* 488.
[201] Pour approfondir : Thomas J. Christensen, *Useful Adversaries: Grand Strategy, Domestic Mobilization, and Sino-American Conflict, 1947-1958*, Princeton University Press, 1996.
[202] "Talks at the Beidaihe Conference (Draft Transcript)". Cité par Fravel, *Strong Borders, op. cit.* 247. TFA.
[203] *Ibid.* 243. Et Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s", *art. cit.* 490.

Taïwan. Mao déclare le 20 août, *« après une période de bombardement,* [le KMT] *évacuera certainement ses troupes de Kinmen et Matsu »*.[204] Les militaires se réunissent en juillet pour convenir du plan de l'opération. Peng Dehuai y porte les instructions de Mao, faisant déployer au Fujian (Liancheng) et au Guangdong (Shantou) plusieurs escadrons de Mig-17, fuel, pièces et munitions, sur les nouveaux terrains d'aviation construits depuis 1954, tandis que la voie ferrée modernisée permet l'acheminement rapide de la troupe et des équipements.[205] Comme l'écrit Chen Yu-hua, *« cette préparation pour prendre les îles Kinmen et Matsu, suggère que la paix temporaire sur le détroit de 1955 à 1958 n'était* [pour Pékin] *qu'un simple intermède »*.[206]

Nie Fengzhi est en juillet nommé commandant de la force aérienne au Fujian, et espère bien y disputer les cieux jusque-là dominés par Taipei.[207] Comme en 1954, les ROE sont strictes pour ne pas provoquer d'escalade : pas d'opération au-dessus de la haute mer, pas d'attaque au sol contre Kinmen, pas d'engagement d'appareils américains sauf en cas d'incursion dans l'espace aérien chinois. Chasse pure donc… Les pilotes sont confiants, ils ont de meilleures machines que leurs adversaires.[208] Nie forme avec Ye Fei pour l'armée de terre un excellent binôme. Ce dernier étudie à Xiamen la meilleure manière de bombarder Kinmen pour forcer son blocus. À part des pièces soviétiques modernes de 122mm et 152mm, il dispose d'une majorité de pièces nippo-américaines de munitions et calibres disparates. Il en réunit à peu près 10,000, assez pour terrasser une seconde fois Kinmen… Pour concentrer le feu, il répartit les cibles : état-major, positions d'artillerie, radar, port, navires. En face, le KMT dispose de six divisions d'infanterie (88,000 hommes), 300 canons, 150 tubes anti-aériens. Avec ses 50,000 résidents, l'île a besoin quotidiennement d'un minimum de 400 tonnes de ravitaillement via Taïwan. L'APL considère donc que si elle parvient à isoler Kinmen, et que si Washington ne s'en mêle pas directement, elle a une chance de parvenir à forcer l'évacuation de l'île par le KMT. L'activité frénétique des attaquants est remarquée le 17 juillet à Taipei, d'où Jiang met en alerte ses forces armées.[209]

Ce plan bien ficelé n'empêche guère Mao d'hésiter.[210] Le bombardement est initialement prévu pour le 28 juillet 1958, mais la veille, insomniaque, il change d'avis. Il écrit à Peng Dehuai : *« en y pensant, je ne peux pas trouver le sommeil. Il vaudrait mieux que l'attaque sur Kinmen soit ajournée, attendre que l'ennemi fasse le premier pas, pour ensuite contre-attaquer. Laisser la politique faire son œuvre, et bien réfléchir. Agir de façon impulsive serait comme bâcler nos préparations. J'ai trop souvent, par le passé, agi de la sorte »*. Il ajoute en référence à l'échec de 1949, *« tenons-nous au principe de ne jamais livrer bataille sans être certain d'en sortir*

[204] Cité par *Ibid*. 490. TFA.
[205] Mig-17, ou sa variante locale produite sous licence, le J-5. Voir Li, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 159-160. Et Zhang, "Air Combat for the People's Republic: The PLAAF in Action, 1949-1969" dans Ryan Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 283.
[206] Yu, *Buffer Thinking in Chinese Foreign Policy*, art. cit. 11.
[207] Zhang, "Air Combat for the People's Republic: The PLAAF in Action, 1949-1969" dans Ryan Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 283.
[208] Les Mig-17 sont une version modernisée, et supersonique en palier, du Mig-15. Les nationalistes volent encore sur F-84 et F-86. Voir *Ibid*. 284-5
[209] Whiting, "The Sino-Soviet Split", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 495-6. Et Li, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 159-160.
[210] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 247.

vainqueur ».[211] Peng est habitué depuis la campagne de Corée aux changements d'humeur de Mao, tandis que Ye est satisfait d'avoir un peu plus de temps pour préparer. Après trois semaines, sans nouvelle, Peng fait descendre le niveau d'alerte au Fujian. Mais le 18 août, Mao relance l'affaire. Il conseille d'agir une étape après l'autre de façon à *« traiter avec Chiang directement, et avec les Américains indirectement »*[212] : d'abord trois jours de bombardement pour jauger la réponse, et espérer que couper Kinmen du reste du monde démoralisera les irréductibles.[213]

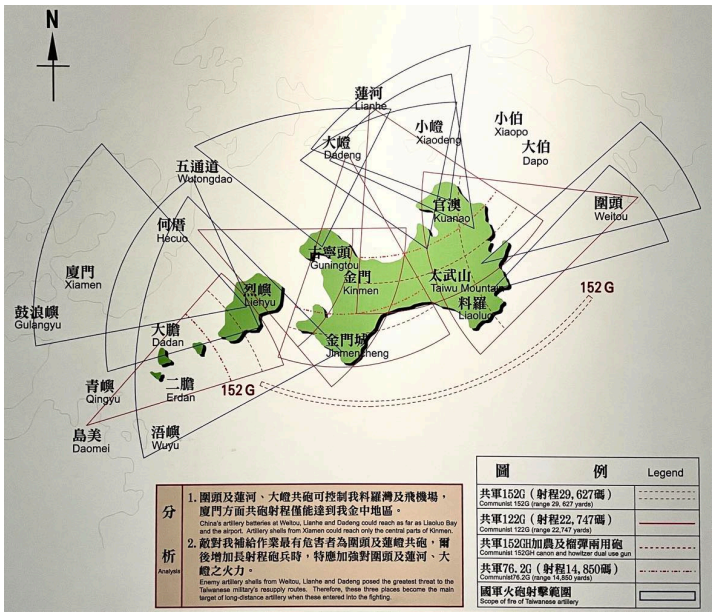


Figure 57 Portée des canons communistes (rouge) et nationalistes (bleus). Kinmen est largement couverte par le feu hostile. Source.[214]

Il fait convoquer le 21 août Ye Fei à Beidaihe, station balnéaire du nord-est où le PCC a ses habitudes estivales, et lui fait exposer le plan détaillé de l'opération. Après un silence, Mao lui demande : *« des Américains vont-ils se faire tuer ? »* Ye lui répond immédiatement par l'affirmative, chaque bataillon nationaliste comptant toujours quelques conseillers du *MAAG*. Nouveau silence pesant, de 10 minutes cette fois, puis : *« serait-il possible de faire en sorte d'éviter des pertes américaines ? »* Réponse négative gênée de Ye. Fin du rendez-vous. Mao veut bousculer Taipei sans *traiter directement* avec les Américains, une équation difficile…[215]

Entretemps, en 1077 sorties du 27 juillet au 22 août 1958, l'armée de l'air (PLAAF) prépare le terrain. Des nouvelles pistes au Fujian et au Guangdong, ses pilotes entreprennent avec succès de nettoyer les derniers pans du ciel continental de la menace aérienne nationaliste. Il faut faire

[211] Mao Zedong, "To Peng Dehuai and Huang Kecheng, July 27, 1958," *Mao wengao,* vol. 7, p. 326. Cité par Li, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 160. TFA.
[212] Mao Zedong, "To Peng Dehuai, August 18, 1958," *Mao wengao,* vol. 7, p. 348. Cité par Li, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit*. 161. TFA.
[213] Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s", *art. cit.* 490. TFA.
[214] Photo de l'auteur à Kinmen, février 2022.
[215] Cité par Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s", *art. cit.* 490. Et Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *art. cit.* 110.

vite, Pékin estimant que Taipei, disposant de 400 appareils de combat pilotés par un personnel expérimenté, recevrait bientôt le soutien de l'*U.S. Air Force*.[216] Le 29 juillet, au-dessus de l'île de Nan'ao (est-Guangdong), des Mig-17 tendent une embuscade à des F-84G de Taipei. Après un combat de trois minutes, les pilotes chinois revendiquent deux victoires et un appareil endommagé sans perte de leur côté. Désagréable surprise pour Taipei, qui ordonne à ses unités de multiplier les missions de CAP[217] le long des côtes du Fujian. Au vrai, le fait que des combats s'y déroulent début août démontre que les Taïwanais sont doucement en train de concéder la maîtrise du ciel du côté chinois du détroit. C'est que depuis 1950, le partage des cieux du détroit s'est fait par les armes. Les aviateurs de Taipei ne font en 1958 qu'amorcer un reflux lent mais inexorable vers l'est. Nourri par l'évolution du rapport de force, le ciel du détroit n'a jamais été délimité ni par un règlement officiel, ni aujourd'hui par une illusoire *ligne médiane* du détroit.[218]

À 17h30 le 23 août, Mao ordonne enfiin à Ye d'ouvrir le feu sur Kinmen. Il répète son objectif au *Politburo* le même jour, *« nous voulons forcer les forces américaines à se retirer de Taiwan et les troupes du KMT de se retirer de Kinmen et Matsu.* (…) *Taiwan étant hors de portée, nous attaquons donc les deux premières !* »[219] Plus de 450 tubes crachent en 85 minutes 30,000 obus sur les îles, tuant 600 soldats nationalistes et deux officiers du *MAAG*. Le feu vise aussi à isoler Kinmen en visant port et embarcations. À la fin du mois, l'APL force le KMT à recourir au ravitaillement de nuit, mais la PLAAF éclaire les embarcations au projecteur anti-aérien, qui se retrouvent illico arrosées d'explosifs de gros calibre. Le général Han Xianchu (韓先楚) propose alors de bombarder aussi Kinmen des airs. Ye s'y oppose pour le risque d'escalade avec les États-Unis, position appuyée par Mao. Entretemps, la radio et les hauts parleurs du Fujian voisin crient la propagande de Pékin, multipliant les ultimatums et appelant sans effet à la reddition de la garnison nationaliste.[220] Le blocus est assez efficace début septembre, les défenseurs ne pouvant presque plus être ravitaillés que par des parachutages, aussi imprécis que gênés par la *flak*. Ye en dira des décennies plus tard, *« la garnison de Kinmen s'est effondrée et, si nous avions débarqué, nous aurions pris l'île aussi facilement qu'en traversant la rue. Mais on ne pouvait pas savoir ce qui se tramait dans la tête de Mao ».*[221] C'est que la PLAN participe aussi, comptant dans les environs de Xiamen des dizaines de petits navires de combat mettant à profit la stratégie maritime explorée précédemment. Le 24 août et le 1er septembre, ces vedettes lance-torpilles et jonques motorisées interceptent des convois escortés par des frégates hostiles parties, clin d'œil à la très longue durée, des Penghu.[222] Elles coulent un cargo d'une seule torpille et en endommagent d'autres, mais payent cher leur succès avec la perte de plusieurs embarcations sous le feu des escorteurs.[223] Cela n'empêche guère le *Quotidien du peuple* de célébrer ces jours *« la puissance de la marine du peuple chinois, menaçant de rompre le contact maritime entre*

[216] Zhang, "Air Combat for the People's Republic: The PLAAF in Action, 1949-1969" dans Ryan Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 283.
[217] *Combat Air Patrol*. Patrouille armée au-delà d'une zone définie pour en dénier l'accès à la chasse adverse.
[218] Zhang, "Air Combat for the People's Republic: The PLAAF in Action, 1949-1969" dans Ryan Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 283.
[219] Cité par Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s", *art. cit.* 490. TFA.
[220] Whiting, "The Sino-Soviet Split", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 495. Et Tsai, *Maritime Taiwan*, *op. cit*. 236. Et Li, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 161-2.
[221] Entretien avec Ye Fei de Li, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 162.
[222] Voir en partie 2, 3, et 4 l'importance des Penghu comme base navale relais au centre du détroit…
[223] Huang, "The PLA Navy at War", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit,* 259-260.

l'armée de Chiang à Kinmen et à Taïwan ».[224] Satisfait, Mao ordonne le 3 septembre une pause de trois jours pour jauger la réaction des Américains. Celui-ci, une fois de plus, veut savoir si Kinmen tombe sous le périmètre du traité de 1954, et tester leur *« détermination »*.[225]

Mais le 7, les radars côtiers de l'APL détectent deux croiseurs et cinq destroyers américains, accompagnant, cap sur Kinmen, les cargos nationalistes. Clairement, Taipei et Washington ont décidé de casser le blocus et de mettre Pékin au défi de les arrêter. Mao commande à Ye d'ouvrir le feu de nouveau, qui lui demande en retour de préciser si le tir doit aussi cibler les bâtiments américains. Mao lui répond d'épargner les Américains, et de n'ouvrir le feu sur les Taïwanais que lorsque arrivés au port. Ye demande alors si le tir de riposte contre les Américains est autorisé. Réponse négative de Mao. Nerveux, les navires américains étant proches du convoi, Ye redemande mais obtient la même réponse.[226] Il attend le convoi du lendemain, qu'il écrase sous 20,000 obus. Les Américains tournent casaque vers le large sans riposter. À partir du 11, les convois ne tentent même plus d'entrer au port, et les nationalistes tentent une autre méthode : ravitailler Kinmen par petits engins de débarquement amphibies *LVT* à chenilles, bas sur l'eau et capables d'utiliser n'importe quelle plage. Cette fois, l'APL ne parvient pas à tirer assez précisément pour bloquer l'approvisionnement de Kinmen. Depuis le 5 octobre, 170 tonnes par jour arrivent à la garnison retranchée, seulement 40% des besoins mais de quoi tenir en l'état.[227]

Entretemps, la bataille pour le ciel du Fujian continue. Les Américains prennent en charge la protection de Taïwan en y basant des chasseurs F-100 et F-104 supersoniques,[228] ce qui permet de libérer les énergies des aviateurs nationalistes (ROCAF) vers Kinmen (200 sorties par jour). En face, la mission de la PLAAF demeure de couvrir ses artilleurs et d'obtenir la supériorité aérienne sur la côte. Elle évolue en groupe de 8, puis de 16, déployés de plusieurs aérodromes à la fois. Ses pilotes volent de 35 à 50,000 pieds le long de la côte, tentant opportunément d'y enfermer au-dessus du continent les aviateurs nationalistes. Dans leur mission, ils sont moins couverts que gênés par leur DCA, qui abat plusieurs de leurs Mig par erreur. Pour éviter le tir fratricide, la *flak* retient son feu en cas de combat aérien.[229] Le plus gros engagement a lieu le 24 septembre, opposant des centaines d'appareils. Le Mig-17, ou sa variante chinoise J-5, est supérieur en termes de performances pures contre le F-86. Mais mauvaise surprise lorsque plusieurs Mig vont au tapis, touchés à mort par des missiles air-air AIM-9 *Sidewinder* à guidage infrarouge, ultramodernes et transférés en urgence par les Américains.[230] L'un d'eux va se loger sans exploser dans le fuselage d'un Mig-17, qui le ramène, provoquant la curiosité de l'APL. Les Soviétiques menacent alors les Chinois de couper une part de leur assistance technique si le missile ne leur est pas remis ! Copié, il sera à l'origine de l'AA-2 *Atoll*…[231] À la fin du mois, les Mig-17 tentent de gêner le ravitaillement par air de Kinmen, canonnant plusieurs C-46 de transport et forçant Taipei à recourir au parachutage de nuit. Le palmarès est disputé : la PLAAF

---

[224] Whiting, "The Sino-Soviet Split", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 495.
[225] Cité par Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s", *art. cit.* 491. TFA.
[226] Li, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 163. Et Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *art. cit.* 110.
[227] *Ibid*. 162-4.
[228] Kenneth W. Allen, "PLA Air Force, 1949-2002: Overview and Lessons Learned" dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75*, *op. cit*. 114.
[229] *Ibid*. 115
[230] Zhang, "Air Combat for the People's Republic: The PLAAF in Action, 1949-1969" dans Ryan Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 285-7.
[231] Tubilewicz, "Taiwan and the USSR During the Cold War: Enemies or Ambiguous Friends?", *art. cit.* 76.

revendique 14 avions abattus contre cinq pertes en 3778 sorties, et son adversaire 32 victoires contre la perte de seulement quatre des siens. Bilan relativement maigre selon l'historien Zhang Xiaoming, contraint par le faible rayon d'action du Mig-17, une communication défaillante avec les artilleurs du sol et le C2[232], des ROE très strictes, et une posture défensive impliquant de défendre les aérodromes.[233] Mais dans l'ensemble, la guerre aérienne de 1958 est un succès pour la PLAAF, qui dispute l'accès du littoral chinois aux appareils de Taipei. Petit à petit, par le glissement de l'équilibre des forces, ses aviateurs pousseront leur avantage vers le détroit.



Figure 58 Chasseur F-86 *Sabre* nationaliste. La légende se suffit à elle-même. Source.[234]

Le régime rouge de Pékin respecte la puissance. Mao et l'APL comprennent en septembre que le **blocus n'a pas forcé la garnison KMT à se rendre**, et observent les mouvements militaires américains avec inquiétude. Outre les escortes des convois nationalistes par l'*U.S. Navy*, les forces américaines conduisent des exercices conjoints au-dessus de Taïwan, tandis que plusieurs groupes de porte-avions sont dépêchés pour patrouiller le détroit. Des Boeing B-47 équipés de l'arme nucléaire sont aussi placés en alerte à Guam.[235] Eisenhower commente les évènements avec l'ambiguë clarté, si l'on peut dire, qu'on lui connaît. Il dit le 29 août que la concentration défensive du KMT à Kinmen crée une *« imbrication plus ténue entre les systèmes de défense des îles et de Formose qu'auparavant »*. Puis invoquant la *Résolution de Formose* de 1955 l'autorisant à user de la force pour la défense des îles côtières, il prévient que *« les États-Unis ne délaisseront pas leurs responsabilités »* sur la zone.[236] Le 4 septembre, Eisenhower et Dulles clarifient enfin à Newport l'engagement de Washington à défendre les îles côtières.[237] Menace

[232] *Command and Control*. Ici, nous faisons reference aux autorités du sol.
[233] Zhang, "Air Combat for the People's Republic: The PLAAF in Action, 1949-1969" dans Ryan Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 287-8. Et aussi Kenneth W. Allen, "PLA Air Force, 1949-2002: Overview and Lessons Learned" dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75*, *op. cit*. 114-6. Et Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *art. cit.* 109-110.
[234] Photo de l'auteur à Kinmen en février 2022.
[235] Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s", *art. cit.* 491.
[236] Président Eisenhower tel que cité par Whiting, "The Sino-Soviet Split", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 496. TFA.
[237] Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s", *art. cit.* 491.

d'interposition et réponse claire quant à l'inclusion de Kinmen dans le périmètre défendu par Washington donc : Mao a sa réponse. Il dit ce mois-ci, *« je n'avais tout simplement pas prévu que le monde entier se trouverait aussi dérangé* (…) *par le tir de quelques obus sur Kinmen »*.[238]



Figure 59 Catapultage de Vought F-8 *Crusader* d'un porte-avion américain. Détroit, 1958. Source.[239]

Était-il vraiment surpris ? Il devait pourtant savoir qu'au début du mois, Dulles avait déclaré au Congrès qu'*« à la différence de 1954, les îles côtières sont désormais suffisamment intégrées à Taïwan. Les attaquer serait comme s'en prendre à Formose »*.[240] Mais alors, pourquoi les États-Unis ont-ils fini par clarifier leur volonté d'assister à la défense de Kinmen ? Encore une fois, selon les historiens chinois, c'est moins pour la valeur militaire des îles côtières, ou par intérêt quelconque pour la contre-attaque de Chiang, que par crainte d'un effet domino, l'effet d'une chute de Kinmen sur la crédibilité de leurs garanties de sécurité de Taipei à l'Asie du Sud-Est.[241]

Chen Yi signe une tribune pleine de sens stratégique et témoignant de bien des permanences historiques dans le *Quotidien du peuple* du 20 septembre, faisant le lien entre la défense côtière de la Chine de 1958 et la mise à profit en 1940 de Taïwan par Tokyo. Plus largement, celle-ci exprime toute la problématique stratégique représentée par Formose et les îles du détroit pour la Chine, et explique la nervosité du pouvoir à Pékin débouchant sur la crise de 1958 :

> La vérité est que si ces îles ne sont pas un jour récupérées, la menace pesant sur le continent et les zones côtières ne pourra pas être désamorcée... Les impérialistes américains tentent de placer nos îles, telles que Kinmen et Matsu, sous leur contrôle militaire **pour en faire des tremplins pour envahir le continent chinois. Le peuple**

[238] Mao Tse-tung, "Speech to Supreme State Conference," 5 September 1958, in *Wan-sui* (1969), 233. Cité par Whiting, "The Sino-Soviet Split", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 496. TFA. Et Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *art. cit.* 110.
[239] Collection Hsu Chung-mao, URL : https://www.thinkchina.sg/photo-story-taiwan-and-roc-same-yet-different.
[240] Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s", *art. cit*. TFA.
[241] Dai Chaowu [戴超武], "Taiwan Strait Crises, Sino-American Relations and Cold War in Asia [台灣海峽危機、中美關係與亞洲的冷戰]", *Institut de Relations Internationales de l'Armée Populaire de Libération* [解放军国际关系学院], Volume 10 d'études, 2002, pp. 78-86 (79).

chinois n'oubliera jamais la leçon de l'histoire selon laquelle le militarisme japonais a occupé Taiwan (…) en tant que tremplin pour envahir toute la Chine.[242]

Quoi qu'il en soit, Zhou Enlai propose le 6 septembre aux Américains un retour à la table des négociations, et nous redescendons dans le domaine de la confrontation diplomatique... Quant au maréchal Peng Dehuai, il annonce en octobre que le bombardement ne se poursuivra que les jours pairs, suivis d'une pause chaque jour impair : une décision vide de sens militaire, mais un message politique signifiant la capacité de Pékin de faire monter les enchères.[243] Mao dit *« on dirait une blague en termes militaires* (…). *Mais ainsi sont menées les batailles politiques »* ![244]

C'est que pour Mao, loin de constituer un échec, laisser une partie du Fujian (Kinmen et Matsu) aux forces de Chiang Kai-shek torpillerait toute tentative américaine d'instaurer « *deux Chine »*, c'est-à-dire une séparation *de jure* de la ROC à Taïwan et de la RPC sur le continent. Comment ? Kinmen et Matsu étant à portée d'artillerie, et les Américains y ayant étendu leurs garanties de sécurité, il suffirait de les bombarder dès que leur politique vis-à-vis de Taïwan déplaît à Pékin, rouvrant à chaque fois la plaie de la guerre civile que Washington aimerait voir se cicatriser par la séparation politique du détroit… Les Américains se seraient ainsi selon Mao ainsi mis un 'nœud coulant' autour du cou. Par cette *« stratégie du nœud coulant »*, dit-il, *« nous pouvons les frapper à volonté »* et garder un niveau de tension modulable selon la situation.[245] Gelée dans ces conditions, la division du détroit pouvait s'étaler dans le temps... Contre cela, la prise des îlots n'aurait représenté qu'une victoire de court-terme, facilitant plutôt l'instauration d'une politique de deux Chine par Washington. À travers ce raisonnement alambiqué, Mao s'estime en accord avec un Chiang refusant obstinément toute séparation politique du détroit.[246] Retenus par Washington, il est aussi vrai qu'aucun des deux n'a alors les moyens militaires de changer la situation à son avantage. Malgré les prouesses de la jeune marine populaire, cette dernière ne peut forcer l'évacuation de Kinmen, très défendue, comme elle a forcé celle des îles du Zhejiang. Ainsi vers 1960, Chiang et Mao se tiennent par leur ambition irréalisable de conquérir l'autre…

Pour Sheng, l'échec de Mao en 1958 à forcer l'évacuation de Kinmen et de Matsu par le KMT s'explique par sa conviction que Taipei et Washington plieraient sous la pression, couplée à sa crainte de sortir perdant d'un véritable conflit. Sa politique se perd ainsi dans l'incompatibilité entre une série de démonstrations de force stériles et la peur de l'escalade.[247] On est tenté de

---

[242] "Bochi Meiguoguowuqing Dulesi Zai Lianheguodahui Shang De Fayan [Rebut What Us Secretary of State Dulles Said at the UN General Assembly]," *People's Daily*, 21 September 1958. Cité par Yu, *Bringing Geography Back in: Buffer Thinking in Chinese Foreign Policy*, *art. cit.* 11. TFA.

[243] Clough, "Taiwan Under Nationalist Rule", dans Twitchett & Fairbank, *The Cambridge History of China Vol. 15, op. cit.* 825. La politique durera jusque 1979, même si on remplaça vite la charge militaire des obus par des tracts de propagande.

[244] Cité par Li, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 167. TFA.

[245] Mao Zedong, "Some Viewpoints about International Situation; Speech at the 15th Meeting of the Supreme State Council, September 8,1958," *Mao Zedong waijiao wenxuan,* pp. 348-52. Cité par *Ibid*. 165

[246] Mao dit, "nous avons quelque chose en commun avec Chiang: être oppose à une politique de deux Chine". Cité par Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s", *art. cit.* 494. TFA. Voir aussi sur cet épisode Clough, "Taiwan Under Nationalist Rule", dans Twitchett & Fairbank, *The Cambridge History of China Vol. 15, op. cit.* 825. Et Li, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, op. cit.* 166-167. Et Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *art. cit.* 110. Et Dai Chaowu [戴超武], "Taiwan Strait Crises, [台灣海峽危機]", *art. cit.* 83-4.

[247] Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s", *art. cit.* 492 et 494. TFA.

résumer que, pris au piège d'un *« bombardement sans objectif militaire clair »*,[248] le bluff de Mao n'a simplement pas pris ! S'il ne tardera pas à transformer cet échec en succès auprès du Parti et de son opinion publique, il s'agit davantage de sauver la face, d'une rationalisation *a posteriori*.[249] Pékin n'aura d'ailleurs jamais l'occasion de tester sa stratégie grandiloquente du *nœud coulant* contre Kinmen, et celle-ci n'aura aucun effet sur l'équilibre politique du détroit, bien davantage altéré par le mouvement de rapprochement sino-américain des deux décennies suivantes. À part mobiliser sa population pour le GBA, Mao n'obtient donc pas grand-chose de cette récidive infructueuse du bombardement de 1954 : le KMT n'a pas évacué et les États-Unis ont revu à la hausse leur engagement auprès de Taïwan. 1958 constitue ainsi la seconde itération de gesticulations militaires contre-productives et promises à un bel avenir (voir 1996, 2022). Mais les bombardements laissent derrière eux une Kinmen rasée : on y recycle toujours jusqu'à aujourd'hui les métaux des obus pour en faire des couteaux se vendant bien aux touristes.[250]

Mais est-ce à dire que Pékin n'a rien gagné en 1954 et 1958 ? Il faut ici faire preuve de nuance, car si les îles restent aux mains de Chiang, leur potentiel militaire offensif contre le continent est presque neutralisé et les nationalistes ont perdu la supériorité absolue sur les mers et cieux du détroit, qu'ils ne recouvreront plus. Ce n'est que le début d'un long mouvement d'exclusion aéronavale pour Taipei vers les remparts de l'île elle-même, dont on a vu ici les origines. Voilà une conséquence des actions de Pékin autant que des choix américains. Fidèle à son intérêt pour Taïwan mais allergique à l'obstination de Chiang pour une contre-attaque via les îles côtières, Washington confirmera à la première le 19 septembre s'opposer aux opérations de Taipei contre le continent et fera pression pour l'évacuation d'une partie des troupes de Kinmen.[251] Mao peut ainsi souffler, déclarant au Politburo le 3 octobre que *« les forces de Chiang seules sur les îles ne pourront nous causer beaucoup de problèmes »*.[252] Voyant sa base insulaire à Taïwan aussi sécurisée que neutralisée par la *Navy*, Chiang voit sa tentative de rallumer le feu des révoltes en Chine contre le pouvoir communiste échouer comme celle jadis de feu Zheng Chenggong. La mainmise du PCC sur la Chine ne sera bientôt plus menacée que par le Parti lui-même, Mao faisant bientôt fondre les forces vives du pays dans le chaudron du Grand bon en avant.[253] À la fin de 1958, Washington et Taipei savent donc que Pékin ne peut grand-chose contre Taïwan. Et Pékin comprend que Taipei est autant protégée que contenue par Washington. Après quelques soubresauts, la période signe le début d'un gel militaire dans le détroit de Taïwan, avant que les Américains ne perçoivent en Pékin un contrepoids utile dans leur confrontation contre Moscou. Car cette dernière, échaudée par le comportement de Mao, s'apprêtait à lui retirer son soutien…

---

[248] Dai Chaowu [戴超武], "Taiwan Strait Crises, [台灣海峽危機]", *art. cit.* 82. TFA.

[249] Whiting, "The Sino-Soviet Split", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 497.

[250] Pour un témoignage intéressant de la vie à Kinmen en 1958, par un visiteur polonais : Lin Wei-yun [林蔚昀], "De la nouvelle guerre froide du 21e siècle, retour dans le Taiwan de la guerre froide du 20ème : une personne marginalisée d'importance [21 世紀新冷戰當前，回顧 20 世紀冷戰的台灣：舉足輕重的邊緣人]", *The Reporter*, 22 août 2022. URL: https://www.twreporter.org/a/opinion-cold-war-1956-1989-poland-taiwan.

[251] Yu, *Bringing Geography Back in: Buffer Thinking in Chinese Foreign Policy*, *art. cit.* 11. Et Clough, "Taiwan Under Nationalist Rule", dans Twitchett & Fairbank, *The Cambridge History of China Vol. 15, op. cit.* 825. Et Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s", *art. cit.* 494. Et Zhao Xuegong [趙學功], "La première crise du détroit de Taiwan [第一次台灣海峽危機]", *art. cit.* 5-9.

[252] Cité par Yu, *Bringing Geography Back in: Buffer Thinking in Chinese Foreign Policy*, *art. cit.* 11. TFA.

[253] Il voit même un intérêt à ce que l'île reste en mains adverses pour mobiliser à l'interne, selon son médecin personnel : « Laissons Taïwan en paix. Taïwan continue à exercer une pression sur nous et contribue à maintenir notre unité. Si la pression relâchait, nous risquerions des dissensions internes ». Voir Li Zhisui, *The Private Life of Chairman Mao*, Chatto and Windus, 1996, page 302. Traduction de Stéphane Corcuff.

Gel militaire du détroit et recompositions géostratégiques (1960-70s)

Le retour de la pression continentale

À la fin des années 1950, la Chine n'innove déjà plus en matière navale. C'est d'abord le résultat de relations délicates entre Pékin et Moscou, qui n'a guère apprécié la stratégie de la corde raide de Mao en 1958, concernant les questions nucléaires et de Kinmen. Ce dernier, pour sa part, se méfie des intentions soviétiques et tolère mal l'influence de Moscou, sur une Chine populaire fondée notamment sur le respect scrupuleux par les étrangers de sa souveraineté... Alors quand Khrouchtchev lui propose[254] l'établissement conjoint sur la côte chinoise d'une station de radio en grandes ondes pour espionner les mouvements adverses, puis demande de baser des sous-marins soviétiques dans les ports chinois du nord-est, en lieu et place de véritables transferts technologiques et d'équipements contrôlés par la Chine, Mao lance à l'ambassadeur soviétique :

> [Vous les Soviétiques] *voulez des opérations conjointes dans tout : dans l'armée et la marine, dans l'industrie et l'agriculture, dans la culture et l'éducation, n'est-ce pas ? Pourquoi ne prenez-vous pas, tant que vous y êtes, notre littoral de 10 000 kilomètres pour vous, ne nous laissant que quelques équipes de guérilleros ? Vous avez fabriqué quelque fourbi nucléaire, et puis quoi, vous voulez nous contrôler, louer nos bases… À part ça, quelles sont les raisons vous poussant à demander ce droit ?*[255]

Depuis 1954, le chef du Kremlin avait pourtant multiplié les gestes de conciliation envers Pékin, évacuant la base navale de Port Arthur soutirée dix ans plus tôt aux Japonais, et fermant les mines soviétiques au Xinjiang (ch. suivant). Du point de vue militaire, la Chine pouvait aussi compter sur un programme de modernisation musclé sous supervision soviétique. Pékin paye alors ce soutien financièrement de façon sonnante et trébuchante, mais grâce en partie à lui, elle avait repris le contrôle de son ciel, de sa côte, et repoussé les troupes américaines en Corée. Stages dans les académies militaires, plans industriels, navires, sous-marins, *jets* de combat, missiles balistiques, tanks, fusils automatiques et d'assaut, radars, communications... Si l'APL de 1959 est soviétisée de fond en comble, son commandement est sans conteste chinois.

Mais Mao n'a pas prévenu le Kremlin à propos de son attaque de Kinmen, en violation du traité d'alliance, et ses bravades relativisant la gravité d'une escalade nucléaire mondiale n'ont guère rassuré les Russes.[256] S'ils préviennent Washington en pleine crise du détroit *« qu'une attaque contre la Chine est une attaque contre l'URSS »*,[257] ils savent aussi que les Américains modèrent en même temps la politique de Chiang. Pour Moscou, c'est Mao qui prend des risques.[258] Mais le Timonier considère déjà Khrouchtchev comme un parvenu révisionniste, dont le programme de déstalinisation l'isole. Il voit aussi d'un mauvais œil les interventions de Moscou chez ses voisins (Hongrie, 1956), qu'il ne peut interpréter que comme souvenir de la politique des Tsars.

---

[254] Colonel Guo Tianhan [郭添漢], "The Evolution of PLA Thinking on Sea Power [中共海權思想演變之探討]", *art. cit.* 26.
[255] Mao Zedong, Mao Zedong waijiao wenxuan (Selected works of Mao Zedong on diplomacy). Beijing: Zhonggong dangshi chubanshe, 1993. Cité par Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s", *art. cit.* 496. TFA.
[256] Dai Chaowu [戴超武], "Taiwan Strait Crises, [台灣海峽危機]", *art. cit.* 86.
[257] Cité par Sheng, "Mao and China's Relations with the Superpowers in the 1950s", *art. cit.* 198. TFA.
[258] Share, "From Ideological Foe to Uncertain Friend", *art. cit*. 7-9.

Le Grand bond en avant (GBA), désastre qui coûta des millions de morts et des années de retard économique à Pékin, est aussi un magistral pied de nez aux initiatives industrielles portées par les techniciens soviétiques en Chine. Mao plonge dans l'idéologie, et entraîne son pays avec lui. Il fait purger son chef d'état-major, Peng Dehuai, qui avait osé remettre en question ses méthodes, et avec lui un grand nombre d'officiers compétents et expérimentés. À la mi-1960, le divorce sino-soviétique, aussi idéologique que militaire, est consommé. Il débute par le retrait des techniciens russes, et naturellement, toutes aides aux programmes d'armements chinois.

La chose jette le complexe militaro-industriel chinois dans le chaos. La production ralentit, les efforts de recherche et développement (R&D) sont abandonnés. Ils sont au point mort lorsque Mao lance en 1964 une autre politique de défense désastreuse, celle de déménager, des régions industrielles aux frontières, tout le matériel de production vers le centre de la Chine pour les isoler du risque d'invasion.[259] La marine, sommée d'être rouge plutôt qu'experte, en souffre la première. Sous la révolution culturelle et Lin Biao (林彪) la ferveur idéologique doit remplacer la technique et les équipements modernes. L'entraînement des marins et la maintenance marque le pas. Mao dit pudiquement à Xiao Jinguang en 1958, *« je n'ai plus d'acier pour la marine »*.[260] Ses efforts pour la création d'une force professionnelle et moderne se trouvent là anéantis. La marine redevient une extension de l'armée de terre, tandis que toutes les énergies sont redirigées vers le développement d'une triade nucléaire, et de sous-marins. Finie l'approche incrémentale dessinée dix ans plus tôt pour faire de la Chine une puissance aéronavale.[261]

1962 : l'ambition brimée de Chiang

En 1962, Pékin voit pourtant les menaces se multiplier sur sa frontière continentale : remontée inquiétante des tensions sino-soviétiques au Xinjiang où Pékin accuse Moscou de souhaiter détacher la province ouïgoure, escarmouches menaçant de dégénérer sur les cols de l'Himalaya contre l'Inde (ch. suivant), couplés au coût humain du GBA. L'attention de Pékin doit donc se rediriger vers le continent alors même que la sécurité maritime demeure mal assurée. Les années 1960 exprimeront une cassure nette avec la précédente décennie de stabilité relative sur le front continental, manifestée par une attention renouvelée pour les problèmes de sécurité maritime. Il faudra en attendre deux autres pour que la tension descende au nord-ouest, et que l'économie chinoise récupère, pour permettre à Pékin de se redéployer vers le sud-est et la mer.[262]

Or à Taïwan, Chiang flaire en 1962 une opportunité. Fort d'un bon bilan économique et étant parvenu à stabiliser sur l'île son gouvernement en exil, son armée ne s'était jamais aussi bien portée. La mise à la retraite des vieux vétérans de la guerre civile permettait le roulement tous

[259] Voir le 3ème chapitre de Fravel, *Active Defense*, *op. cit.*
[260]《建国以来毛泽东军事文稿》 中卷，军事科学出版社、中央文献出版社，2010 年版，第 387 页. Cité par Li Rong [栗榮], « La pensée de Mao Zedong sur la construction de la marine populaire [毛澤東建設人民海軍思想形成原因探析] », *art. cit.* 51. TFA.
[261] Cole, "More Red than Expert – Chinese Sea Power During the Cold War", dans Erickson, Goldstein, Lord (Eds.), *China Goes to Sea, op. cit.* 352-354. Et Cole, "The People's Liberation Army Navy after Half a Century: Lessons Learned in Beijing" dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75*, *op. cit*. 171-174.
[262] Cole, "More Red than Expert – Chinese Sea Power During the Cold War", dans Erickson, Goldstein, Lord (Eds.), *China Goes to Sea, op. cit.* 352-354

les trois ans d'environ 600,000 conscrits, raisonnablement bien entraînés, et armés via le soutien du *MAAG*.[263] Chiang missionne alors ses généraux de monter un plan de contre-attaque, et leur déclare, *« dans le combat entre le monde libre et le communisme, la force du Moyen-Orient et de la Turquie est insignifiante. Seule l'Allemagne à l'ouest et Taïwan à l'est peuvent contrer les forces communistes »*.[264] Car il n'a rien abandonné, persuadé d'entraîner les États-Unis avec lui en cas de débarquement en Chine réussi. Un de ces grands moments de fièvre arrive en 1962 : Chiang est convaincu que l'APL est affaiblie, démoralisée, et que les Chinois vont plébisciter son retour. Dès le début de l'année, il galvanise son armée et la population à grands coups de propagande, lance la mobilisation générale, introduit un budget spécial pour l'effort de guerre, et fait adopter un impôt de *« retour sur le continent »*. C'est avoir de la suite dans les idées…[265]

L'année 1962 illustrera très bien à quel point les fronts maritimes et continentaux, les frontières est et ouest de la Chine, sont stratégiquement interdépendantes. Pendant un moment, un vent de panique se répand chez les hauts cadres du Parti à Pékin.[266] Le 29 mai, Chen Yi parle à la presse de la possibilité d'une invasion nationaliste soutenue par les États-Unis, et d'une autre par l'Inde.[267] Entretemps, la CMC s'est réunie en urgence pour préparer la défense, et ordonne en juin aux provinces côtières de se mettre en état d'alerte maximale et de mobiliser : « [les nationalistes] *profiteront certainement de nos difficultés économiques pour nous attaquer,* [qui représentent] *une opportunité extrêmement rare.* […] *La probabilité de guerre est la plus élevée le long de la côte sud-est »*.[268] Pour faire face, l'APL mobilise 400,000 hommes au Zhejiang et au Fujian, des divisions blindées, l'artillerie et 1000 avions de combat : la plus grande force rassemblée par Pékin depuis la Corée. La répression s'accélère dans le sud, où l'on craint des parachutages, pour couper à Chiang la possibilité de profiter d'une « cinquième colonne ». Mao comme Zhou Enlai estiment que la menace venant de Taïwan est la plus grave, et ils ordonnent à l'APL de se placer sur la défensive sur les frontières du Tibet (voir ch. suivant).[269]

Mais la tension redescend comme un soufflé lorsque, après que les ambassadeurs américains et chinois se sont réunis en Pologne, le président Kennedy déclare publiquement s'opposer à tout usage de la force dans le détroit de Taïwan. La décision, conforme aux intérêts américains, rassure Pékin autant qu'elle humilie Taipei. Chiang annule, et l'APL se concentre sur l'Inde.[270]

---

[263] Dai Chaowu [戴超武], "Taiwan Strait Crises, [台灣海峽危機]", *art. cit.* 81. Et Clough, "Taiwan Under Nationalist Rule", dans Twitchett & Fairbank, *The Cambridge History of China Vol. 15, op. cit.* 828.
[264] Zongtongfu junshi huei tan (The President's military conference), 28th of 1959, 10/30/1959, in ―Army Records, July 1959 to December 1959,‖ AR 003.91/2693, MND. Cité par Philip Hsiaopong Liu [劉曉鵬], "Making a Power: A Review of the US-Nationalist China Military Alliance, 1950s-1960s [檢視 1950 年代到 1960 年代的中美軍事同盟關係]", *art. cit.* 479. TFA.
[265] Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *art. cit.* 111-112. Et Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 250-251
[266] Whiting, "The Sino-Soviet Split", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 520.
[267] *Ibid*. 524.
[268] Cité par Fravel, *Active Defense*, *op. cit.* 110. TFA.
[269] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 251. Et Fravel, *Active Defense*, *op. cit.* 111-112. Et Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *art. cit.* 111.
[270] Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *art. cit.* 112. Et Whiting, "The Sino-Soviet Split", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 524. Et Fravel, *Active Defense*, *op. cit.* 112.



Figure 60 Un des multiples brouillons de plans de reconquête du continent, 1963. Source.[271]

Les courants changeants du détroit

Chacun étant dans l'incapacité de s'attaquer à l'autre, et Washington veillant au grain, les eaux du détroit de Taïwan entrent alors dans une longue période de calme, à l'exception de quelques escarmouches navales en 1965 (juin et novembre) et 1967 (août ; confirmant pour l'APL les enseignements déjà vus en sous-partie « Mao de mer »).[272] Ce fut certes autre chose du ciel.

Les militaires américains à Taïwan avaient depuis 1955 tracé au milieu du détroit une limite, ou plus précisément une ligne tactique à ne pas dépasser pour leurs propres appareils. À partir de 1958, ils firent pression sur Taipei pour qu'elle respecte aussi la *« ligne Davis »*. De façon tacite, l'est reste le terrain des Taïwanais et des Américains, et l'ouest celui des Chinois. Elle est à l'origine de la fameuse *ligne médiane du détroit* dont il est si souvent question…[273] À l'époque les Américains admettent une exception : son franchissement par les *Lockheed* U-2 du célèbre *Black Cat Squadron* pour des missions de reconnaissance-photo dangereuses au-dessus de la Chine. Chacun connaît l'histoire de Gary Powers, pilote de l'*U.S. Air Force* abattu au-dessus du Caucase courant 1960 pour des missions similaires, par un missile S-75 soviétique. L'affaire a même donné lieu à un film, *Le pont des espions*. Mais ce serait oublier que ces années-là, les

[271] Ministère de la défense de Taïwan. Document mobilisé par Philip Hsiaopong Liu [劉曉鵬], "Making a Power: A Review of the US-Nationalist China Military Alliance, 1950s-1960s [檢視 1950 年代到 1960 年代的中美軍事同盟關係]", *art. cit.* 481.

[272] You Ji, "The Evolution of China's Maritime Combat Doctrines and Models: 1949-2001, *art. cit.* 14. Et Huang, "The PLA Navy at War", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit,* 260-261. Et Yoshihara, Murphy, "Fighting the Naval Hegemon", *art. cit*. 24.

[273] …et souvent interprétée à tort comme une frontière officielle entre les ciels chinois et taïwanais. En réalité, d'origine américaine, créée pour séparer les domaines de patrouille de Taipei et de Pékin, elle n'a jamais été reconnue officiellement par aucune des deux parties. Si l'aviation de Pékin la dépasse aujourd'hui, c'est autant par signal politique que pour mieux se rapprocher de Taïwan. Voir sur ce sujet : 程嘉文 [Cheng Jiawen], "Ligne médiane : ce sont en fait les États-Unis qui ont initialement empêché l'armée ROC de « contre-attaquer le continent » [海峽中線默契當初竟是美方限制國軍「反攻大陸」？]", *United Daily News*, 2 avril 2019.

pilotes taïwanais risquent aussi leur vie pour apporter à la *CIA* des clichés des bases militaires et installations de lancement de missiles (plus tard nucléaires) chinoises. Si les U-2 n'ont jamais appartenu à Taipei, ce sont des pilotes taïwanais qui se chargèrent des missions. Leurs négatifs étaient développés exclusivement par les Américains au Japon, sans passer sous les yeux du KMT. Mais ces avions évoluant à très haute altitude n'étaient pas invulnérables, les Chinois ayant aussi fait installer depuis 1958 des batteries de missiles sol-air S-75. Le jeu du chat et de la souris entre les contrôleurs de tir chinois et les courageux aviateurs du *Black Cat* se révélera meurtrier : à l'arrêt des vols en 1972, 10 pilotes s'étaient fait tuer dans le ciel continental.[274]

Est-ce à dire que Washington a laissé le *dirty job* aux Taïwanais, soit surveiller l'APL à moindre prix sans engager la vie de son propre personnel ? Idée simpliste, c'est cependant un sentiment parfois en vogue à Taipei, et ne datant pas d'hier. La charge selon laquelle Washington laisserait à l'armée taïwanaise la responsabilité de protéger le flanc exposé de son périmètre de défense en Asie-Pacifique, et donc de prendre plus de risques, est ancienne. La question des armements l'illustre. Difficile de nier la tendance américaine à transférer à Taïwan des armements accusant souvent une génération de retard, et déjà remplacés aux États-Unis. Ainsi des équipements de l'armée de l'air et de la marine taïwanaise. Washington reste aussi pointilleux sur l'usage prévu de ces armements : limités à la défense de Taïwan avant-hier, triés sur leur supposé caractère offensif ou défensif hier, et partagés selon leur qualité dite *conventionnelle* ou *asymétrique* aujourd'hui. Et encore, Taipei se plaignait en 1960 (comme en 2023) du retard répété de leur livraison…[275] Souci de garder le contrôle sur toute escalade avec Pékin ? Peur de l'espionnage chinois ? Les raisons ont fluctué mais c'est une tendance du temps long. La question chagrine en tous cas Chiang Kai-shek en 1960, estimant depuis longtemps pouvoir reprendre le continent sans impliquer les Américains, si ceux-ci acceptaient d'y mettre véritablement les moyens.[276]

D'autres choses aussi indiquent que l'alliance cache ces années-là quelques frictions, faisant apercevoir d'autres continuités.[277] Si le soutien de Washington à Taïwan reste important, ses préférences demeurent combattues en silence à Taipei. Chiang professe ainsi en public son attachement à l'alliance, mais en privé, il est peu économe en critiques contre des conseillers militaires américains qualifiés de naïfs et de fanfarons…[278] Depuis Chongqing et sa relation difficile avec Joseph Stilwell, il ne se résout qu'avec difficulté à les écouter. Chiang désespère aussi de voir Washington frapper en Corée puis au Vietnam sans réaliser que le vrai danger pour ses intérêts siège à Pékin.[279] En 1971, il met encore en garde dans un entretien à *60 minutes* sur *« l'offensive de charme »* du PCC en Occident, une *« manœuvre tactique »* destinée à subvertir les *« nations libres »*, et pointant que ses objectifs *« demeurent et resteront inchangés »* : tôt ou

---

[274] Bob Bergin, "The Growth of China's Air Defenses: Responding to Covert Overflights, 1949–1974", *Studies in Intelligence* Vol. 57, No. 2, CIA, 2013, pp. 19-28.

[275] Presidential Military Conference Notes, 12/8/1951, in ―Zongtongfu junshi hueiyi‖ (Presidential Military Conference), from January 1951 to January 1952, AR 003.91/2693, MND. Document mobilisé par Philip Hsiaopong Liu [劉曉鵬], "Making a Power: A Review of the US-Nationalist China Military Alliance, 1950s-1960s [檢視 1950 年代到 1960 年代的中美軍事同盟關係]", *art. cit.* 483. Aussi : Eric Gomez, "Taiwan Waits Longer for HIMARS, F-16s, and Abrams Tanks than Other Recipients", *CATO*, 22 janvier 2024.

[276] Crozier, *The Man Who Lost China,* 372.

[277] À l'image d'ailleurs aujourd'hui des *thinktankers* américains régulièrement de passage à Taipei, leurs conseils irritant parfois plus d'un militaire et stratège taïwanais, voyant dans leur propositions et recommandations la prise en compte de l'intérêt américain en premier. L'auteur a été plusieurs fois témoin de telles rencontres.

[278] Philip Hsiaopong Liu [劉曉鵬], "Making a Power: A Review of the US-Nationalist China Military Alliance, 1950s-1960s [檢視 1950 年代到 1960 年代的中美軍事同盟關係]", *art. cit.* 485.

[279] Crozier, *The Man Who Lost China,* 373.

tard Pékin et Washington se retrouveront à couteaux tirés. Mais le reporter ne retient de ces avertissements que Chiang *« confond la réalité et ses illusions »*.[280] Discutable ![281] Entretemps, dans l'armée teintée du soviétisme du fils, Ching-kuo (蔣經國), il vaut mieux ne pas témoigner de liens trop étroits avec Washington. Ainsi le généralissime fait purger en 1955 Sun Li-jen (孫立人), général diplômé de l'académie militaire de Virginie,[282] et ainsi ces dernières années, les vues de l'ex-chef d'état-major Li Hsi-ming (李喜明) furent âprement combattues par l'appareil militaire taïwanais.[283] Les deux hommes ont en commun d'avoir été proches des Américains… On raconte à Taïwan que, traditionnellement, les officiers ayant reçu leur éducation à *West Point* dépassent rarement le grade de colonel : placardés ou démissionnés avant d'aller plus loin ![284]

Avec seulement quelques milliers de soldats américains présents sur l'île en 1960, et à l'image de ce que l'on a connu en France à la même époque, la *Little America* suscite autant à Taïwan de la fascination que de la circonspection. Ce sentiment est alors exacerbé par l'accueil parfois fastueux dont font l'objet les représentants du *MAAG* sur l'île, important leurs voitures, biens, musique, et mœurs dans une société à l'époque encore pauvre et certainement, conservatrice. Avec la guerre du Vietnam, les ports taïwanais (notamment Kaohsiung) sont aussi un lieu prisé de retour au calme pour les combattants américains, et une grande base aérienne et de logistique (*CCK*, Taichung).[285] C'est aussi une ère d'échanges culturels riche, où l'orient et l'occident se mélangent dans des *dancehalls* enfumés, et où sont révélés les talents remarquables d'une scène musicale taïwanaise en pleine éclosion.[286] Bien des vétérans américains se souviennent avec nostalgie de cette époque.[287] Mais c'est aussi parfois se confronter aux vieux fantômes du passé, la Chine des concessions, celle d'un double standard pour les étrangers et les locaux, lorsqu'en 1957 est exfiltré vers les États-Unis un sergent accusé d'avoir abattu un officier nationaliste. La police laisse faire quand les manifestants mettent à sac des locaux de l'ambassade américaine. Ce sont aussi les graves non-dits d'agressions sexuelles, et les drames d'enfants abandonnés.[288]

---

[280] Voir le reportage de Morley Safer à Taïwan en 1971. *Taiwan's Chiang Kai-shek* (1971), 60 Minutes Archive. URL: https://www.youtube.com/watch?v=Mr6zDIgum6c.

[281] La question de si une Chine gouvernée par Jiang et le KMT victorieux se serait conduite différemment de celle de Mao serait une uchronie intéressante à étudier. La lecture de son grand ouvrage, *China's Destiny* (1947, *op. cit*.), suggère que non…

[282] Philip Hsiaopong Liu [劉曉鵬], "Making a Power: A Review of the US-Nationalist China Military Alliance, 1950s-1960s [檢視 1950 年代到 1960 年代的中美軍事同盟關係]", *art. cit.* 486.

[283] Hugo Tierny, "Quelle défense pour Taïwan ? Réflexions au miroir de la guerre en Ukraine", *Institut Thomas More*, Note 57, 2022..

[284] En discussion avec un officier, et témoignages repérés dans le presse. Tel que : Tan Zaili [譚再利], « Opinion : le ministère de la Défense nationale devrait prêter attention à ses diplômés des écoles militaires américaines [觀點投書: 國防部應重視留美軍校生在軍中的適應問題] », *Storm*, 28 mai 2022.

[285] [李振廣], « The Formation and Change of Taiwan's Geostrategic Position [台灣地緣戰略地位的形成與變遷] », Recherche en politique internationale [國際政治研究] Vol 4, 2001, pp. 120-124 (123).

[286] Pour d'autres récits sur cette époque : Drink with Mario, « Volume 1 : À quoi ressemblait la vie nocturne il y a 60 ans ? Troupes Américaines et conducteurs de tricycles » [卷一 : 60 年前的夜生活是怎樣一回事？為什麼美軍想要當三輪車伕載客？], *The New Lens*, 23 décembre 2017.

[287] Le groupe Facebook des vétérans de CCK Airbase, URL : https://www.facebook.com/groups/46595899521.

[288] Kong Delian, "The Lament of Amerasians in Taiwan: A Three-Decade Search for Missing Family [孔德廉], [西方的臉孔在東方悲鳴──亞美混血兒長達 30 年的尋親啟事]", *The Reporter*, 10 janvier 2019. Et David Frazier, "The decline and fall of Taipei's 'Sugar Daddy Row'", *Taipei Times*, 14 décembre 2023.

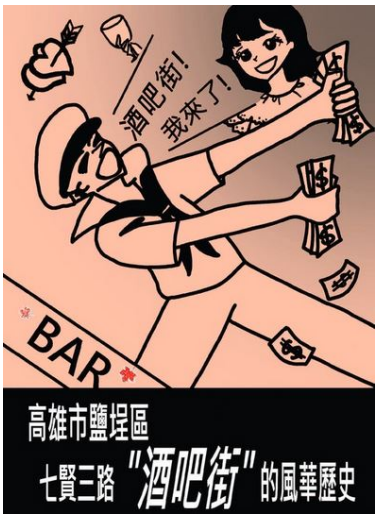


Figure 61 *L'histoire glorieuse de la rue des bars de la 3e rue Qixian, Yancheng Dist., Kaohsiung*. Couverture de l'ouvrage de Su Jin-zu (蘇錦足). Le jeune marin américain, pensant pouvoir compter fleurette aux jolies filles, crie les mains pleines des dollars de sa solde : « rue des bars, j'arrive ! »[289]

Les reproches ne sont pas à sens unique. Washington réprime difficilement son mépris pour les choix politico-stratégiques de Taipei. Dans les années 1950 et 1960, les conseillers du *MAAG* regrettent le manque de professionnalisme des troupes, la corruption des officiers, la prévalence du népotisme dans l'armée, et l'incompétence du haut commandement.[290] Ces thèses font autant écho à la réputation de l'armée nationaliste perdante de la guerre civile chinoise qu'aux brulots actuels de la presse spécialisée américaine, étalage fâché de spécialistes pourfendant la naïveté à l'égard d'une force armée et d'une direction politique dysfonctionnelles sur le plan militaire et stratégique. Les témoignages de première main sont souvent les plus sévères.[291]

Sous le clapot, les courants changent aussi de sens. L'administration Kennedy est agacée de l'obsession de Chiang pour la reconquête du continent. Elle l'a humilié en 1962 auprès de Pékin. Le soutien militaire américain à l'île commence également à se tasser, en termes de nombre de troupes permanentes à Taïwan, et de transferts d'équipements.[292] En 1964, malgré son respect pour De Gaulle et la mission polie à Taipei du général Pechkoff, Chiang reçoit comme un coup de massue la reconnaissance par la France de la République Populaire.[293] Elle ranime ses pires craintes: et si les Américains, eux aussi, commençaient à se désintéresser de lui ?

La fin des années 1960 est évidemment celle du rapprochement sino-américain. En termes géo-stratégiques, Washington reste embourbée au Vietnam et voit dans le schisme sino-soviétique l'opportunité d'inclure la Chine dans une coalition contre l'URSS. Miser sur cette *China Card*

[289] Pour un commentaire historique intéressant : Su Jinzu [蘇錦足], « Volume 2 : Témoignage de septuagénaire, romance et exotisme dans la rue des bars du port de Kaohsiung, dans les années 1950 [卷二 : 70 多歲的阿嬤帶路，一窺 50 年代高雄港酒吧街的異國戀樣貌], The New Lens, 7 août 2017.
[290] Philip Hsiaopong Liu [劉曉鵬], "Making a Power: A Review of the US-Nationalist China Military Alliance, 1950s-1960s [檢視 1950 年代到 1960 年代的中美軍事同盟關係]", *art. cit.* 483
[291] En entretien avec Li Hsi-ming en 2021. Voir aussi : Hunzeker, Taiwan's Defense Plans are Going Off the Rails, Warontherocks, 18 novembre 2021. Et Paul Huang, Taiwan's Military has flashy American weapons but no ammo, *Foreign Policy*, 2020.
[292] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 252.
[293] Crozier, *The Man Who Lost China,* 372.

fait bon marché de la menace de l'APL sur Taïwan, moins prise au sérieux, tandis que la valeur stratégique de l'île pour les États-Unis décroit en cas de conciliation avec Pékin. De son côté, Pékin étant isolée, encerclée militairement par l'URSS au nord-ouest et les États-Unis au sud-est, elle voit en la main tendue de Nixon une occasion de mettre la pression sur Moscou tout en essayant par effet de levier de mettre Washington hors-jeu dans le détroit de Taïwan.[294] Zhou Enlai confie dès 1960 à l'anglais Montgomery les conditions pour l'amélioration des relations avec Washington : qu'elle reconnaisse que Taïwan fasse partie de la Chine et qu'elle retire ses troupes du détroit.[295] Ce sera encore le leitmotiv des chinois lors de la *diplomatie du ping-pong*.

À la télévision le 15 juillet 1971, Nixon annonce que lors d'une visite secrète d'Henry Kissinger à Pékin, celui-ci a accepté l'invitation de se rendre en Chine populaire l'année suivante. Le conseiller pour la sécurité nationale américain se trouve encore à Pékin lorsque l'ONU adopte en octobre la résolution 2758, appelant à l'exclusion de Taipei et l'admission de Pékin comme le gouvernement représentant la Chine, et d'y siéger en son nom au conseil de sécurité. Ayant maintes fois refusé une solution de deux Chine à l'ONU, et pour sauver la face, Chiang ordonne à la délégation nationaliste de se retirer de l'assemblée avant d'en être exclue.[296] Coup terrible pour le généralissime d'apprendre que Washington a laissé faire. Le mouvement provoque une vague mondiale de reconnaissance diplomatique pour Pékin, celle du Japon en septembre 1972 étant particulièrement douloureuse. En février, Nixon et Zhou Enlai publient le *Communiqué de Shanghai* par lequel les États-Unis *« acknowledge »*, terme anglais ambigu que l'on ne peut ni tout à fait traduire par *prendre note* ou, comme Pékin, « *reconnaître »* dans le sens d'accepter que, *« les Chinois de part et d'autre du détroit de Taïwan maintiennent qu'il n'y a qu'une seule Chine et que Taïwan fait partie de la Chine »* (sans mentionner la République populaire ou celle de Taipei !). De manière aussi ambiguë, il dit *« l'intérêt des États-Unis à un règlement pacifique de la question taïwanaise »*, et *« avec cette perspective à l'esprit »* (que l'on peut interpréter comme une condition, sans limite de temps), elle *« affirme l'objectif final du retrait »* des forces américaines de Taïwan. D'ici à ce que *« la tension dans la zone diminue »*, Washington s'engage aussi à réduire *« progressivement »* ces forces. Bref, chacun peut y entendre ce qu'il veut…[297]

En somme, pas de compromis clair en 1972 entre États-Unis et Chine sur la question de Taïwan. Mao l'a très bien compris, parlant à Kissinger en 1973, *« je pense que nous pouvons faire sans Taïwan pour le moment, et la laisser venir après 100 ans. Pourquoi se montrer si pressé ? »*[298] Nixon écrit dans ses mémoires, *« Nous savions qu'aucun accord concernant Taïwan ne pourrait être atteint à ce moment »*.[299] Ce que Pékin obtient de significatif du point de vue géostratégique concerne davantage le retrait progressif du contingent américain de Taïwan (9000 hommes en 1972, moins de 2000 en 1976), et le ralentissement - temporaire - des ventes d'armes à Taipei.[300]

Le mouvement se poursuivra en 1979 avec la reconnaissance par l'administration Carter de la Chine populaire. Mise au courant seulement deux heures avant l'annonce officielle, qui entraîne

---

[294] [李振廣], « The Formation and Change of Taiwan's Geostrategic Position [台灣地緣戰略地位的形成與變遷] », *op. cit.* 123.
[295] Dai Chaowu [戴超武], "Taiwan Strait Crises, [台灣海峽危機]", *art. cit.* 84.
[296] Crozier, *The Man Who Lost China,* 382-3.
[297] Pour les trois communiqués : Joint Statement Following Discussions With Leaders of the People's Republic of China, *Foreign Relations of the United States* (FRUS), 1969-1976, Volume 17, China, 1969-1972.
[298] "Memorandum of Conversation, 12 November 1973, Chairmen Mao's Residence, Beijing". Cité par Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 250. TFA.
[299] *Mémoires de Richard Nixon,* pages 570-571. Document cité par Tsai, *Maritime Taiwan*, *op. cit*. 240. TFA.
[300] *Ibid*. 240.

la résiliation du traité d'alliance de 1954, Taipei reçoit la nouvelle comme une trahison.[301] Son effet est cependant modéré par le passage au Congrès américain du *Taiwan Relations Act*, qui lie par texte de loi les États-Unis au maintien de la capacité du *« peuple de Taïwan »* de se défendre, militairement ou non, contre l'usage de la force ou de la coercion par son voisin.[302] D'un point de vue militaire, dans la perspective encore lointaine de conquête de l'île, le retrait des militaires américains de Taïwan constitue donc la principale victoire de Pékin. La deuxième, d'importance également (ch. suivant), est de s'épargner la menace d'un conflit sur deux fronts entre d'une part l'URSS et d'autre part les États-Unis.[303] Mais dans le détroit lui-même, le caractère officieux des échanges entre Taipei et Washington et la politique d'engagement du second envers Pékin, ne change guère le fond des choses. Taïwan échappe toujours à Pékin et le soutien de Washington perdure. La démocratisation prochaine de l'île entérinera ce paysage. Chiang Ching-kuo, qui a succédé à son père à son décès, prévient dès 1979 les Américains :

> Seule une République de Chine libre peut assurer le passage par ce corridor [le détroit de Taïwan] entre l'Asie du Sud-Est et le Japon. Ainsi, l'importance stratégique de Taiwan n'est pas modifiée par la reconnaissance par les États-Unis du régime de Pékin.[304]

À Pékin, Deng Xiaoping le comprend parfaitement aussi. Ainsi, en même temps qu'il ouvre la Chine aux investisseurs étrangers, et en profitant des dividendes de la croissance économique, il ordonnera à ses meilleurs stratèges de réfléchir à la modernisation de la marine pour, un jour, faire sauter le verrou géostratégique taïwanais, écarter pour de bon les États-Unis de la mer de Chine, sécuriser le littoral chinois, et enfin faire de la Chine une grande puissance maritime.

…

Entretemps,

Mao et Chiang s'étaient éteints à un an d'intervalle, unis dans la mort par leur souhait de rendre à la Chine unifiée sa puissance, et l'ambition irréalisable de conquérir le territoire de l'autre.

---

[301] *Ibid*. 243.
[302] United States Congress, H.R.2479 - Taiwan Relations Act, Public Law 96-8. 1979.
[303] Clough, "Taiwan Under Nationalist Rule", dans Twitchett & Fairbank, *The Cambridge History of China Vol. 15, op. cit.* 421-424. Et 436-7. Il est intéressant aussi de lire sur les tentatives avortées par Taipei de se rapprocher de Moscou durant les années 1960 et 1970, de façon à prendre parti du schisme sino-soviétique. S'il avait réussi, ce mouvement aurait fait risquer un encerclement continental et naval par l'URSS de la Chine. Certes, l'initiative a fait long feu, et Moscou se rattrapera par ses liens avec Hanoi… Le lecteur peut se reporter aux documents suivants : Sergey Vradi, "Russia-Taiwan Relations: History and Perspectives", *Contemporary Chinese Political Economy and Strategic Relations: An International Journal* Vol. 3, No. 1 , 2017, pp. 213-243. Et Tubilewicz, "Taiwan and the Soviet Union During the Cold War: Enemies or Ambiguous Friends?", *art. cit*. Et Share, "From Ideological Foe to Uncertain Friend", *art. cit*. Et Xiang Zhai & Ruping Xiao, "Shifting political calculation: the secret Taiwan-Soviet talks, 1963–1971", *Cold War History*, Vol. 15, No. 4, 2015, pp. 533–556.
[304] "Interview with Chiang Ching-kuo on Sino-U.S. Relations" (July 18, 1979), FBIS, 0W1804447, Taipei Central News Agency in English on July 18, 1979. Cité par Philips, "Why Taiwan?", *op. cit*. 165. TFA.

Chapitre 10 : Xinjiang, flanc exposé de la Chine contre l'URSS (1949-1980)

Dans cette province de Chine se trouvaient les véritables droits de notre peuple.[305]

Nikita Khrouchtchev

La Chine est trop lourde pour être un satellite.[306]

Maréchal Chen Yi (陳毅)

S'installer, neutraliser et renforcer (1949-1956)

Le pouvoir communiste hérite de deux grandes problématiques affrontées par ses prédécesseurs Qing et nationalistes en entrant au Xinjiang en 1949 : (1) la menace continue du voisin russe sur son contrôle de ce territoire-frontière stratégique (2) superposée à la question continue de l'assimilation de sa population musulmane au reste de la Chine. Ces deux préoccupations, on l'a vu, demeurent très liées, Moscou (la menace externe) restant en 1950 la puissance militaire dominante, capable de tourner à son profit les contradictions de la fragile domination chinoise sur un territoire peuplé d'une population défiante (la menace interne). Si la rencontre de ces deux risques porte comme par le passé le risque d'une perte de cette terre riche en ressources, *« contenir l'Union Soviétique et l'Islam »* promet de garantir sa stabilité et sa conservation.[307]

Officiellement, l'URSS demeure un temps le *« grand frère »* communiste pour Pékin. Mais Mao n'est pas naïf, et voit à raison en la politique de Staline l'héritière de celle des tsars ayant tant coûté à l'empire Qing puis à la République. Il sait pertinemment qui arme, entraîne et endoctrine depuis l'automne 1944 les troupes de la RTO à Ili, au nom du lien ancestral entre les peuples du Turkestan. Avant que le barbelé ne soit étendu à travers la steppe, les politiques de la Chine entre 1949 et 1955 au Xinjiang, *« glacis de protection septentrional et occidental du pays »* selon la belle plume de François Joyaux,[308] demeurent guidées par l'impératif de ne pas provoquer l'inquiétant voisin, puissant et premier partenaire commercial d'Urumqi[309], tout en resserrant le contrôle de l'ouest et en étouffant le lien humain avec l'URSS. L'analyse de cette politique pour tenir la terre et les hommes va nous ramener à la longue durée, et à l'actualité.

[305] Nikita Khrushchev, Vospominania, Moscow, 1997, page 344. Cité par Hasanli, *Soviet in Xinjiang*, *op. cit*. 256.
[306] Maréchal Chen Yi en 1962, cité par Jacques Guillermaz, *Une vie pour la Chine*, Robert Laffont, 1989, 281.
[307] François Joyaux, *La tentation impériale - Politique extérieure de la Chine depuis 1949*, La documentation française, 1994, page 115.
[308] *Ibid*. 105
[309] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 255.

L'obligé d'un faux-frère

Avant même la proclamation de la RPC, et déchirant du même coup l'esprit du traité d'amitié sino-soviétique qu'il avait contraint Chiang Kai-shek à signer, Staline envoie dès janvier 1949 Anastas Mikoyan rencontrer Mao pour préparer la suite. Officiellement parti pour *« passer en revue l'état des industries halieutiques des îles Kouriles et Kamchatka »*, l'émissaire de Staline aborde dès le 1er février le sujet du Xinjiang.[310] Il dit : *« Mao était méfiant de nos intentions. Il affirma qu'il y avait un mouvement indépendantiste dans le district d'Ili, insoumis aux autorités d'Urumqi* (…), *que les rebelles d'Ili disposaient d'artillerie, de chars et d'avions de fabrication soviétique. J'ai clairement répondu que nous ne soutenions pas ce mouvement d'indépendance nationale au Xinjiang, que nous n'y avions surtout aucune revendication, et que celui-ci faisait et devrait faire partie de la Chine »*.[311] C'est le refrain habituel, Mao l'a déjà entendu.



Figure 62 Pour un printemps éternel de l'amitié sino-soviétique, nous proclament, surmontés de blanches colombes et des fruits de la coopération, deux jeunes ouvriers aux mentons volontaires. Le réalisme socialiste verse rarement dans la nuance. Années 1950, collection de l'auteur.

Lorsque Mikoyan lui demande son calendrier pour la conquête du territoire, il lui répond : *« le Xinjiang revêt une grande importance stratégique et fait la connexion économique entre nous et l'URSS. Selon nos plans, nous y serons en 1951 »*.[312] C'est tard pour Staline, qui signale en

[310] *Ibid*. 233.
[311] Note of Mikoian to the Central Committee of the Soviet Communist Party, September 22, 1960, APRF, f. 45, o. 1, d. 331, l.172. Cité par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 234. TFA.
[312] Record of the conversation Mikoian with Mao Zedong, February 6, 1949, APRF, f. 39, o. 1, d. 39, l. 80. Cité par *ibid*. 235. TFA.

juin son désaccord, faisant valoir que l'APL a besoin de pétrole et de coton, et que la prise du Xinjiang est prioritaire sur la poursuite des troupes du KMT vers le sud et Taïwan.[313] L'homme de fer a déjà lâché la RTO à son sort, qui vit là ses dernières heures (ch. précédent). Mais Mao se méfie de ce conseil : Staline essaye-t-il de diviser ses forces de façon à laisser Chiang souffler et renforcer le sud, divisant ainsi le pays à l'avantage de l'influence soviétique sur le nord ?

Il murmure à Mikoyan : *« les faux amis sont d'apparence sympathique mais disent une chose en en pensant une autre. Ils vous bercent de douces paroles. Nous y prenons garde »*.[314] Staline reçoit à Moscou Liu Shaoqi le même mois et lui révèle la cause de son empressement : *« Vous ne devriez pas retarder votre occupation du Xinjiang, car tout report pourrait causer une interférence britannique. Londres encouragera les musulmans, et même les Indiens, à nourrir la guerre civile contre les communistes, ce qui est très indésirable puisque la Chine a besoin des réserves en pétrole et en coton du Xinjiang »*.[315] Staline perçoit l'indépendance du Pakistan et l'approche par Washington des forces musulmanes au Xinjiang comme un nouveau complot pour encourager la sédition sur les marches méridionales de l'Asie centrale soviétique. Il vaut mieux pour lui dans ce cadre que siège à Urumqi un PCC faible, redevable et malléable qu'un bastion islamique pro-occidental.[316] À Liu Shaoqi, il ajoute que Mao *« surestime les forces de Ma Bufang* [clique Hui, KMT, ch. précédents], *dont la cavalerie peut être facilement défaite. Si vous le souhaitez, nous vous enverrons 40 avions de chasse qui vous aideront à disperser ces cavaliers dans les délais les plus expéditifs »*.[317] Mao estime alors que l'opération peut, avec un approvisionnement en matériel, camions et aviation, adéquat, avoir lieu plus tôt que prévu.[318]

Les communistes invitent alors les élites politiques de la RTO à gagner Pékin en avion afin de participer à la première Conférence consultative politique du peuple chinois (CCPPC). Mao fait alors mine de considérer la révolte d'Ili comme partie prenante de la révolution chinoise. Dans l'Iliouchine du 22 août, des personnalités ouïgoures remarquées (ch. précédent) pour leurs liens étroits avec les services soviétiques lors de la rébellion de novembre 1944 contre les autorités du KMT, dont Ahmedjan Kasimov, Ishaq Beg Munonov et Abdulkarim Abbasov. Hésitants, ils sont conduits jusqu'à l'aéroport d'Alma-Ata (RSS kazakhe). Escales prévues à Novossibirsk et Irkoutsk. L'avion n'arrivera pas, ayant percuté, après un violent coup de grain, les montagnes transbaïkales. Officiellement certes, car on ne sait toujours pas encore s'il s'agit d'un assassinat politique, pour empêcher ces hommes d'évoquer leurs compromettants accords passés avec Moscou, thèse avancée entre autres par l'ouïgour et antisoviétique Isa Yusuf Alptekin.[319]

Durant l'été 1949, alors que l'APL prend position à Lanzhou au Gansu, et se prépare à investir le Xinjiang en divisant ses forces comme ses prédécesseurs de jadis en 1759 et 1876 en deux axes (l'une en direction du nord, l'autre vers le sud), une vague de défection touche déjà les cadres KMT d'Urumqi.[320] Zhang Zhizhong ordonne à la garnison nationaliste et à son chef Tao

---

[313] *Ibid*. 235.
[314] Philip Short, Mao: A Life, 421. Cité par *Ibid*. 236. TFA.
[315] Cités par *Ibid*. 236. TFA.
[316] *Ibid*.
[317] Cité par *Ibid*. 237. TFA.
[318] Au vrai, ce sont des avions de transport soviétiques qui amèneront de Jiuquan au Gansu voisin vers Urumqi 14,000 hommes de l'APL à la fin de l'année 1949. Voir Taylor Fravel, *Strong Borders, Secure Nation – Cooperation and Conflict in China's Territorial Disputes*, Princeton University Press, 2008, page 102.
[319] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 242. S'appuyant sur les écrits d'Alptekin : Isa Yusuf Alptekin, Doğu Türkistan Davasi, 203.
[320] Yitzhak Shichor, "The Great Wall of Steel: Xinjiang: Military and Strategy in Xinjiang", dans Frederick Starr (ed.), *Xinjiang: China's Muslim Borderland*, M.E. Sharpe, 2004, pp. 120-162 (127).

Zhiyue (陶峙岳) de ne plus obéir aux ordres de Chiang Kai-shek, de se rendre sans résistance, et de dégager tout obstacle à la progression de l'armée communiste. L'affaire déclenche une fronde, quelques généraux du KMT (pour la plupart huis) et officiels ouïgours comme Alptekin et Sabri tentant d'unir leurs forces contre l'avancée de l'APL.[321] Mais ils sont rapidement trahis et contraints de prendre la fuite.[322] Aleptkin s'enfuit via les passes pakistanaises vers Taïwan, où il fera pression en vain pour que Chiang reconnaissance l'indépendance du Turkestan.[323] Il mourra en exil à Istanbul en 1995. Sabri et Osman Batur, faits prisonniers, seront fusillés en 1952. Quant à Ma Bufang, après un combat d'arrière-garde sans espoir, il est exfiltré par la CIA vers l'Inde et Taipei, d'où il appellera au soulèvement des musulmans chinois contre le PCC. Entretemps, Tao Zhiyue et Burhan Shahidi rompent avec le KMT et retournent leur allégeance.

En décembre, Mao est déjà à Moscou pour négocier le traité d'alliance sino-soviétique. Pékin souhaite des garanties de sécurité contre Tokyo et Washington ainsi qu'un soutien économique. Moscou, elle, veut consolider ses gains. On l'a vu (ch. précédent), la direction pro-soviétique et anti-américaine de la politique de Mao est déjà arrêtée. Mais la relation est déjà frigide et teintée de suspicion mutuelle. Staline ne veut pas d'un nouveau Tito et se méfie de ce nouveau pouvoir chinois unifié, aussi attaché à son indépendance qu'il échappe au contrôle du PCUS.[324] De l'autre côté, Moscou déchirant par sa reconnaissance de la RPC le traité tout juste signé avec Chiang, elle n'apparaît guère comme un partenaire digne de confiance au pouvoir à Pékin…

Zhou Enlai et Mao épluchent le texte du nouveau traité (1950) pour *« s'assurer qu'il n'y ait pas d'entourloupe dans la version préliminaire* (…) *qui désavantagerait* [la Chine] *»*. Ils ajoutent ainsi une clause à un des articles *« Dans le cas où l'une des parties du Traité serait envahie par un État tiers, l'autre partie doit lui apporter assistance »*… avec *« par tous les moyens à sa disposition »*.[325] Voilà qui change des choses… Contre cela, et comme Chiang avant lui, Mao reconnait l'indépendance de la Mongolie, l'occupation de Port-Arthur, les droits soviétiques sur la Mandchourie et en ce qui nous concerne, consent enfin à la création de sociétés minières et pétrolière conjointes au Xinjiang. Ces dernières montrent que Staline compte sauvegarder les privilèges acquis par les Soviétiques dans la région sous Sheng Shicai.[326] Quant au prêt obtenu, il est de 300 millions de dollars sur cinq ans et avec intérêt, moins que la Pologne. Dean Acheson raille alors l'affaire depuis Washington, en pointant que les États-Unis avaient consenti à une subvention (et non un prêt) au KMT de 400 millions de dollars pour la seule année 1948. En somme, par le traité, *« l'URSS admettait* de facto *l'appartenance de la totalité du Sinkiang à la Chine ; celle-ci en contrepartie tolérait une influence particulière de l'URSS dans la région »*.[327] Mao rentre ainsi fou de rage de Moscou, vient-il de signer un autre *« traité inégal »* ?[328]

---

[321] Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 243.
[322] *Ibid*. 244.
[323] Lincot, *Chine et terres d'Islam*, *op. cit*. 155. Voir cet intéressant récit de la prise du Xinjiang par le PCC rédigé par les agents de la CIA du bureau de Hong Kong en 1951 : *CIA*, "Communist Takeover and Soviet Penetration in Sinkiang", Weekly Periodical, 1951.
[324] Pour Parti communiste d'Union soviétique. Voir Heinzig, "Russia and the Soviet Union in Asia", *art. cit*. 443.
[325] Cité par Nakajima, "Foreign Relations", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 267. TFA.
[326] Donald H. McMillen, "The Urumqi Military Region: Defense and Security in China's West", *Asian Survey* Vol. 22, No. 8, 1982, pp. 705-731 (709).
[327] Joyaux, *La tentation impériale, op. cit.* 117.
[328] Nakajima, "Foreign Relations", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 269.

« Toute impatience mènera à des erreurs »

Quinze jours après la proclamation de la RPC, la 1ère armée de campagne de l'APL commandée par Peng Dehuai fait son entrée le 15 octobre 1949 au Xinjiang sans rencontrer d'opposition sérieuse.[329] Mao désire reconstituer les marches protectrices sur lesquelles s'était adossé à son apogée l'empire Qing et reçues en héritage par la République. Il proclame, impérial, en septembre : *« des millions de soldats de l'Armée populaire de libération progressent déjà vers Taïwan, le Guangxi, le Guizhou, le Sichuan et le Xinjiang* (…) *! Pendant plus d'un siècle, nos précurseurs n'ont jamais cessé de lutter contre les oppresseurs de l'intérieur et de l'extérieur, y compris M. Sun Yat-Sen, le grand initiateur de la révolution chinoise. Ces aïeux nous ont commandé de satisfaire à cette grande mission, que nous accomplissons en conséquence ».*[330]

L'objectif final chinois est, comme par le passé, d'assurer le contrôle du Xinjiang, y pacifier et siniser les populations, et en expulser les influences étrangères. En 1950, l'URSS est bien sûr visée, l'alliance masquant mal une absence de confiance, et leur rivalité sur des frontières disputées.[331] Mais problème : le contexte est très défavorable et oblige Pékin à faire preuve de prudence. D'abord, l'URSS est puissante et la Chine est faible. Urumqi est loin de Pékin tandis que l'APL est dispersée sur un territoire immense, instable, et dépourvu d'infrastructures de transport modernes. Il reste au nord-ouest de la province à balayer les restes de la RTO, dont l'armée attend encore sa dissolution, et plus largement, à parer à toute résurgence encouragée par les Soviets du sentiment national turcique. À l'externe, Pékin est en guerre non-déclarée contre Washington en Corée, l'aéronavale nationaliste menace la côte chinoise depuis Taïwan, et Chiang Kai-shek appelle l'islam chinois à la résistance. Le front oriental restant pour toutes ces raisons prioritaire, Pékin n'a pas les moyens d'agir à l'ouest avec autant d'intensité. Mao déclare le 6 juin : *« Toute impatience nous mènera à des erreurs* (…) *N'attaquez pas sur tous les fronts* [pour ne pas] *nous faire trop d'ennemis à la fois. Il faut donc faire des concessions sur un côté* [ici le nord-ouest], *pour concentrer nos forces et attaquer vers l'autre* [Taïwan] *».*[332]

Tenir contre toutes ces menaces à la fois oblige donc Pékin à demander le soutien de Moscou et à temporiser au Xinjiang. Les temps étant aussi dangereux que sources d'opportunités, il faut pour l'heure dominer avec doigté, résister à la tentation d'imposer à la région et ses populations une politique d'assimilation trop pressée, éviter le piège d'une confrontation avec les minorités ethniques tant que l'équilibre régional des forces favorise Moscou. Cette politique se traduit par dire son attachement au *statu quo*, endormir les méfiances et encercler chaque adversaire. Mao proclame ainsi l'éradication du *« chauvinisme han »* comme sa première priorité, gage de bonne volonté auprès de l'écrasante majorité musulmane, tandis qu'en silence les campagnes de rectification débutent déjà pour purger l'ouest de ses cadres indépendantistes et/ou pro-Moscou.

Voilà ce à quoi nous assistons de 1949 à 1956. D'abord, Pékin revient à une logique de *« front uni »* dans sa relation avec les élites locales. Comme pour les Qing en 1759 et le KMT en 1943

---

[329] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 42.
[330] Discours d'ouverture de Mao Zedong, Président du Parti communiste chinois, lors de la Première Session plénière de la Conférence consultative politique du peuple chinois. 21 septembre 1949.
[331] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 137.
[332] Mao Zedong (1986c) 'Don't Attack on All Fronts', (6 juin 1950). Cité par Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 47. Pour une citation plus complète, voir aussi Zhang Wenmu [張文木], « The Silk Road and the Security of China's Western Regions - Historical Conditions [絲鋼之路與中國西城妾全 —兼論中亞地區力量崛起的歷史條件、規律及其因應戰略] », *World Politics,* No.3, 2014, pages 4-27 (26). TFA.

(ch. précédents), c'est à l'armée qu'incombe la tâche de *« pacifier »* la région et de coopter la hiérarchie musulmane. Peng Dehuai, commandant de la 1ère armée de campagne, délègue en 1950 ses pouvoirs à Wang Zhen (王震), intraitable premier secrétaire du Parti pour la province. Il est secondé dans le bassin du Tarim (sud) par une autre figure influente : Wang Enmao (王恩茂).[333] Du point de vue administratif, et bien que l'armée et ses officiers Hans constituent la colonne vertébrale du pouvoir chinois au Xinjiang, le Parti ouvre au nom du front uni ses portes aux cadres ethniques locaux. Burhan Shahidi, tatar dont on a vu les bonnes relations avec les Soviétiques (ch. précédent), est renommé à la tête du gouvernement provincial d'Urumqi. Son remplacement prochain par Saifudin Azizi, ouïgour et ancien ministre de l'éducation de la RTO membre du PCUS, est un autre gage aux musulmans et à Moscou. Ces transferts facilitent l'absorption par l'APL de l'INA, armée de la RTO défunte. Ainsi, à l'instar des Qing envers les Begs, Pékin s'essaye à l'*Indirect Rule* : les militaires de la frontière commandent aux cadres locaux. Mais comme l'écrit la sinologue américaine June Teufel Dreyer, ce n'est que *« pour un temps »*. Car dès 1951, une première campagne de rectification purge les officiers et cadres subalternes issus de la RTO, taxés d'*« opportunistes et de saboteurs »*, et promis aux séances d'endoctrinement et/ou au poteau. Et lorsqu'en 1955 des officiers musulmans reviennent d'une formation à Pékin, ils découvrent qu'ils ont déjà été remplacés. Pékin dissipe ainsi l'opposition tout en épargnant les personnalités encore protégées par Moscou, et favorise les hans ![334]

Une autre partie du discours de Mao en 1950 cité ci-dessus, est que : *« quand les conditions ne sont pas mûres, nous ne pouvons faire la réforme. Cela ne veut pas dire qu'il n'y aura pas de réforme. Les coutumes et les habitudes des nationalités minoritaires de la zone peuvent être réformées »*.[335] Une fois les oppositions éclatées, et les élites locales cooptées et contrôlées par l'armée, le pouvoir du Parti peut commencer à irriguer la société. C'est d'abord la cooptation des institutions islamiques, clefs de voute de la légitimité des RTO, placées sous le contrôle de l'Association islamique de Chine, elle-même branche du Département du Front Uni (統一戰線). Doucement, les tribunaux populaires remplacent la loi islamique. C'est aussi une façon de couper l'herbe sous le pied de la hiérarchie musulmane, que celle-ci soit locale, pro-soviétique, ou pro-Taipei.[336] La collectivisation des terres débute aussi, façon d'éliminer les propriétaires terriens, source de contre-pouvoir, en les livrant à la critique de leurs anciens serfs. Seuls les nomades sont encore épargnés. Dans les territoires de l'ex-RTO, la monnaie chinoise remplace en 1951 la devise soviétique, alors que le niveau de vie du côté URSS d'une frontière encore peu délimitée précisément reste très supérieur.[337] Comme l'écrit Clark, *« à la façon des Qing, la consolidation du pouvoir par le PCC au Xinjiang vise à saper ou détruire les structures existantes de légitimité et d'autorité politico-idéologiques, et à les remplacer par un cadre construit et contrôlé par le Parti »*.[338] Entretemps, Mao fait encore diversion en insistant sur l'élimination du chauvinisme Han, nom de code du PCC désignant les abus des colons chinois sur les locaux, et l'imposition trop rapide des normes communistes au Xinjiang. Cet appel au respect des *« conditions locales »* porte l'empreinte de Liu Shaoqi et Deng Xiaoping. Mais tout

[333] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 150.
[334] June Dreyer, "The PLA and Regionalism in Xinjiang", *Pacific Review,* Vol. 7, No. 1, 1994, pp. 41-55 (42). Et Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 43-45, et 50. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 238-9. Et Joyaux, *La tentation impériale, op. cit.* 117-8.
[335] Mao Zedong (1986c) 'Don't Attack on All Fronts', (June 6, 1950). Cité par Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 47. TFA.
[336] Joyaux, *La tentation impériale, op. cit.* 119.
[337] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 240-241. Et Dreyer, "The PLA and Regionalism", *art. cit.* 42.
[338] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 51. TFA.

cela n'est qu'expédient, il s'agit de veiller *« aux fleurs tout en chevauchant au galop »* le temps de mettre la province stratégique sous coupe réglée, et de monter en puissance.[339] Souvenons-nous des leçons de la guerre populaire (ch. précédent), dont nous avons là une autre déclinaison : d'abord le profil bas, consolidation des bases et défense, ensuite seulement la contre-attaque.

On s'attaque ensuite au cadre institutionnel de l'appartenance du Xinjiang à la RPC. Pékin joue serré là aussi : décourager le séparatisme sans faire de concession en termes de souveraineté. Il faut s'y prendre mieux que le KMT de 1942-1944, dont la brutale politique de sinisation avait considérablement facilité les manœuvres séditieuses poussées par les Soviétiques. Car le régime communiste, comme Chiang avant lui, n'a aucunement l'intention d'abandonner les périphéries stratégiques conquises par feu les Qing. Pékin s'oppose à tout fédéralisme par la création de « républiques » à la manière soviétique. De surcroit et comme pour Taïwan, il revient sur ses promesses d'auto-détermination et de droit de sécession (ch. précédents). En 1952, c'est donc une vague idée d'autonomie qui s'impose.[340] Cette dernière, en octroyant des droits égaux à pas moins de treize 'nationalités' (民族)[341] au Xinjiang, vise à diluer le poids démographique prépondérant des Ouïgours (75% de la population en 1949, 6% pour les Hans).[342] Ainsi la région autonome ouïghoure du Xinjiang (XUAR) nait en 1955, divisée en de multiples unités administratives. On s'assure à l'intérieur que chaque officiel ouïgour soit cornaqué par un fonctionnaire han. En 1955, la proportion des premiers est déjà tombée à 55%, de 74% en 1951. La lettre du Programme Commun de 1949, selon laquelle le gouvernement du Xinjiang devait être *« principalement »* composé de cadres issus des minorités ethniques est déjà trahie : dans la Constitution chinoise de 1954, leur nombre doit désormais être *« approprié »*. [343] Derrière la répudiation officielle du *« chauvinisme han »*, celui-ci avance donc déjà masqué. Comme l'écrit Millward, *« le Xinjiang n'offre pas ce qu'on entend communément par 'autonomie' »*.[344] Et si les choses ne sont pas assez claires, Mao rappelle dès 1956 que l'autonomie du Xinjiang n'est souhaitable que si celle-ci *« ne soit jamais un prétexte pour encourager le séparatisme ou le développement d'un royaume indépendant* [, et si elle servait à] *renforcer l'unité nationale »*.[345]

Un journaliste du *Time*, observant les déboires de Sheng Shicai en 1943, s'interrogeait déjà : *« Les* [musulmans], *représentant* [la majorité] *de la population, vont-ils être écrasés dans le moule chinois, submergés et absorbés par des vagues d'immigration ? Ou la Chine tentera-t-elle de préserver les langues, les écoles et les tribunaux des minorités et laisser les autochtones participer à leur propre gouvernement ? »*[346] La réponse ne souffre ici d'aucune ambiguïté : en 1950, Liu Shaoqi réintroduit la politique déjà centenaire de stimulation de l'immigration Han

[339] *Ibid*. 47. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 255.
[340] Au nom du "Programme Général de la République populaire de Chine pour la Mise en Œuvre de l'Autonomie Régionale des Nationalités". Voir Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 242-3.
[341] Il s'agit d'une terminaison d'origine soviétique, peut-être le seul emprunt chinois substantiel à la politique ethnique de Moscou.
[342] La population est à 95% musulmane. Les treize nationalités sont : Ouïgoure, Han, Kazakhe, Hui, Kirghize, Mongole, Sibe, Russe, Tadjique, Ouzbèque, Tatar, Mandchoue et Daur. Voir Roberts, *The War on the Uyghurs, China's Internal Campaign Against a Muslim Minority*, *op. cit*. 63. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 243. Et Joyaux, *La tentation impériale, op. cit.* 116-117. Et McMillen, "The Urumqi Military Region: Defense and Security in China's West", *art. cit.* 708.
[343] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, op. cit. 50. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 243.
[344] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 246. TFA.
[345] Mao Zedong, (1986g) "On the Ten Great Relationships", April 25, 1956. Cité par Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 53-54. TFA.
[346] White, Theodore (1943) 'Victory without Arms: Report from Turkestan', *Time,* 25 October. Cité par Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 41.

vers le Xinjiang. L'option de la sinisation du Xinjiang par la dissolution de la majorité ouïgoure dans la population chinoise a donc dès le début les faveurs de Pékin. L'objectif est une fois de plus éminemment stratégique : tenir la terre en cassant puis diluant la majorité musulmane.

Pour cela, on réactualise le modèle des antiques colonies militaires Qing avec la création par Wang Zhen d'un réseau dense de fermes d'État, *L'armée de valorisation des terres du Xinjiang* (新疆屯墾軍) de 1952, devenue deux ans plus tard la *Société de production et de construction du Xinjiang*, ou plus simplement *Bingtuan*.[347] On place Tao Zhiyue, le général renégat du KMT, à sa tête. Son slogan *« une main posée sur l'arme, l'autre sur la pioche »* révèle bien son esprit colonisateur et de défense aux frontières de l'ouest.[348] Il ne s'agit pas que de fermes, loin s'en faut, l'organisation comptant des divisions industrielles et d'irrigation. On y assigne comme par le passé des soldats démobilisés, des renégats du KMT, des exilés du *laogai* (勞改 le goulag chinois, lit. *réforme par le travail*). Ce sont pour la plupart des Chinois hans, dont les rangs grossissent par l'arrivée des vétérans de Corée. Comme les Qing avant lui, le PCC veille à la séparation entre ces Chinois et les locaux, de façon à éviter les frictions inutiles. Au sentiment de supériorité des Hans répond le dédain des musulmans pour leur mœurs et leur consommation de porc et d'alcool. Avec 200,000 hommes en 1954, le *Bingtuan* forme un réservoir additionnel de troupes pour l'APL (dont les effectifs descendent à 60,000 hommes), et ne coutant pas un sou.[349] Dès sa création, il révèle sa nature militaire et antisoviétique, nombre de colonies étant disposées le long des espaces frontières les plus historiquement sensibles et situés proches des frontières de l'URSS, ainsi que sur les territoires des anciennes RTO : Kashgar, Ili, Altai…[350]

L'accès à l'océan et les lignes maritimes de la RPC étant momentanément bloqués par l'aviation et la marine taïwanaise (ch. précédent), il faut de la main d'œuvre pour développer l'extraction pétrolière au Xinjiang et exploiter les richesses du sous-sol (métaux rares et uranium).[351] Cela tombe bien, car Khrouchtchev consent enfin en 1954 à mettre un terme aux *« compagnies d'exploitation conjointes »*, l'URSS ayant jusqu'alors capté la moitié de leur production ![352] Le Xinjiang révélant ses attraits industriels, les années 1950 sont donc enfin celles de la mise en œuvre pleine et entière des ambitions coloniales Hans formulées au siècle précédent. Cette immigration de masse vers les déserts de l'ouest avait en effet été pensée depuis Sun Yat-sen, Wei Yuan et consorts (ch. précédents) comme une soupape démographique à des provinces côtières déjà surpeuplées, et comme contrepoids au déséquilibre géographique de la Chine. Elle doit, en d'autres termes, être un remède à sa surconcentration à la fois stratégique et productrice sur sa fragile interface maritime orientale, au bénéfice du développement et de l'exploitation de sa profondeur continentale occidentale. Mao évoque cette complémentarité critique dans son discours au *Politburo « Sur les dix grandes relations »* (論十大關係) du 25 avril 1956.[353]

---

[347] Donald H. McMillen, "Xinjiang and the Production and Construction Corps: A Han Organization in a Non-Han Region", *The Australian Journal of Chinese Affairs*, No. 6, 1981 pp. 65-96. Et Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 129.
[348] Cité par Donald H. McMillen, *Chinese Communist Power and Policy in Xinjiang, 1949-1977,* Westview Press, 1979, pages 56-7. TFA. Voir aussi Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit.* 45-47.
[349] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 232. Et Dreyer, "The PLA and Regionalism", *art. cit.* 43.
[350] *Ibid*. 42-43. Et Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 66.
[351] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 251-2.
[352] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 51. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 255.
[353] Mao, Travaux choisis de Mao Tse-tung, Sur les dix grandes relations, 25 avril 1956. Section 2 : La relation entre l'industrie des régions côtières et celles de l'intérieur.

Entretemps, le *Bingtuan* s'affaire aussi à réaliser d'autres vieux projets de Sun : développer les accès aux frontières stratégiques à partir de la Chine et ainsi mieux assurer leur sécurité et leur défense.[354] Le progrès technique l'y autorise désormais. En février 1955, après trois ans de travaux pharaoniques et meurtriers, Pékin ouvre les trois cent premiers kilomètres de la voie ferrée devant lier Urumqi à Lanzhou, rappel que le trajet de 2000 kilomètres ne put jusqu'alors s'effectuer qu'en camion. Il faudra attendre 1962 pour voir l'ouverture de la ligne. À défaut, on agrandit les pistes d'aviation et on ouvre une ligne aérienne régulière de Pékin à Alma-Ata en passant par Urumqi. En 1954 débute aussi la construction de la route liant Kashgar au Tibet en passant par les cols glacés de l'Aksai Chin (Cachemire), à la frontière de l'Inde et du Pakistan. L'importance de cette route demeure aujourd'hui inestimable, en doublant l'accès des Chinois au Tibet par le nord-ouest. Le succès de la répression par l'APL de la révolte à Lhassa en 1959, puis les ennuis de frontière répétés avec l'Inde depuis 1962, n'y seront pas étrangers.[355]

La stabilité interne du Xinjiang sabordée (1956-1968)

Stratégie militaire et fièvre idéologique font décidément bien mauvais ménage. Au milieu des années 1950, l'APL stabilise à peine la frontière maritime, en déniant à Chiang l'usage des îles comme tremplin contre la côte, que Mao ranime l'ancestral péril continental sur les frontières septentrionales de la Chine. Dans tout le pays, la ligne du Parti et le zèle maoïste s'apprêtent à remplacer la portion de réalisme économique et politique ayant présidé aux premières années de consolidation du pouvoir communiste. Le mouvement s'accompagnera d'une cassure avec l'URSS et son modèle de développement, avec le retour à la clef d'une confrontation mise en sommeil durant à peine plus d'une décennie. Naturellement, l'effet de ces deux coups de barres, radicalisation du régime de Mao et schisme sino-soviétique, sera le plus puissant sur le front le plus vulnérable, le moins accessible de Pékin et le plus à portée de Moscou : le Xinjiang. Ainsi, parallèlement à son changement d'orientation tactique à l'est (ch. précédent), Mao sabote à l'ouest sa prudente politique devant consolider depuis 1949 l'intégration du Xinjiang à la RPC. Avec une violence inouïe, il précipitera le pays dans le chaos et la province avec lui. Comme avant, aux errements de la gouvernance chinoise sur place correspondra une hausse des tensions ethniques et leur mise à profit par les voisins. Nous présentons ici cette déstabilisation interne, pour introduire le terreau sur lequel prospérera la menace étrangère (sous-parties suivantes).

Sous les bonds du timonier, les fleurs écrasées

En substance, écrit Clark, *« l'approche par le PCC de la question des minorités ethniques au Xinjiang entre 1949 et 1955 était d'encourager l'assimilation sans coercition excessive »*.[356] Cette interprétation, certes un peu candide au vu de ce qui précède, prend sens par son contraste

[354] Voir Xue Zhengchang [薛正昌], « Sun Yat-sen's Western Development Thought and Its Influence on Later Generations [孫中山西部開發思想及其對後世的影響] », *Guangdong Social Sciences*, Vol. 1, 2012, 118-126.
[355] Donald H. McMillen, "The Urumqi Military Region: Defense and Security in China's West", *Asian Survey* Vol. 22, No. 8, 1982, pp. 705-731 (707). Et Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit.* 52
[356] *Ibid*. 53.

avec l'approche inverse des années suivantes. En 1956, malgré des réussites incrémentales, la situation économique chinoise reste médiocre, tout comme la donne internationale. Mao tente de rallier la population et les intellectuels en expérimentant brièvement la liberté d'expression, lâchant sa célèbre phrase, *« Que cent fleurs s'épanouissent, que cent écoles rivalisent ! »* Par sa conférence *De la juste manière de résoudre les contradictions au sein du peuple*, il estime que critiquer les problèmes de gouvernance du Parti (les 'contradictions') est légitime et aidera au développement de la Chine nouvelle. Début 1957, Saifudin et Wang Enmao font passer le mot au Xinjiang : à vos stylos ! De la critique, plusieurs thèmes récurrents se dégagent : *oui* à une véritable autonomie de la province en s'inspirant du cadre fédéraliste soviétique, à davantage de cadres ethniques dans le gouvernement, à une plus large place à l'Islam, et à la limitation du pouvoir des Hans. *Non*, par contre, à l'immigration chinoise et à l'influence du *Bingtuan*.[357]

Des rangs de l'intelligentsia à ceux du Parti, se multiplient ainsi les attaques contre la politique d'assimilation et d'intégration à la Chine. À se demander ce qu'espérait Mao : *comédie tragique*, pour paraphraser Jean-Luc Domenach, ou embuscade perverse pour décapiter l'opposition ? Durant la répression suivante, les intellectuels et les membres musulmans du Parti sont les premiers à souffrir. Révisionnisme et séparatisme n'ont pas leur place dans la critique légitime du Parti : plus de 600 cadres sont envoyés le méditer au *laogai* et 92 fuient en URSS. L'affaire permet au moins de clarifier les positions, Pékin ne tolère aucune contestation de sa politique d'assimilation du Xinjiang tandis qu'une partie de l'élite locale n'a guère oublié son tropisme pro-soviétique et son combat contre les *« chacals »*, les cadres ethniques au service de Pékin. L'héritage par le PCC des impopulaires politiques assimilationnistes du KMT au Xinjiang, alors encore en question, ne fait plus aucun doute. Liberté d'expression rime depuis sur place avec division et poison pour la souveraineté chinoise. Si l'assimilation n'y est pas bienvenue, elle sera désormais forcée. Vue de Pékin, la principale menace à l'intégration de la province n'est donc plus le 'chauvinisme han' mais le 'nationalisme local'. Pékin voit aussi dans la volée de bois vert l'influence persistante de Moscou, qu'elle s'attache désormais à neutraliser. Dès 1957, le Parti annule l'adoption de l'alphabet cyrillique (comme en URSS) pour la transcription de l'abjad arabe. On craint qu'elle favorise la communication et le passage de propagande à travers la frontière où résident des compatriotes turciques, souvent de la famille. Pour brouiller ces contacts, on latinise plutôt, à l'image plus tard du *pinyin* à l'intérieur de la Chine.[358]

Terminée la réforme graduelle. L'hubris a gangréné l'esprit du grand timonier, impatient comme disait Peng Dehuai de *« trouver un raccourci vers le communisme »*[359], et ambitionnant de faire de la Chine une grande nation industrielle par l'application aveugle des préceptes maoïstes. Dans le Grand bond en avant (GBA), le peuple doté de sa détermination de fer, rouge chauffé à blanc, doit triompher de tout. De l'acier, on en fond beaucoup certes, à commencer par les outils de production eux-mêmes. Il est perdu avec la motivation des travailleurs lorsque ceux-ci réalisent que les silos à grain, devant être pleins, sont vides. La faim ravage alors la Chine et le Xinjiang. C'est la faute des *« droitiers opportunistes »* dénonce la propagande. Des villages entiers sont rayés de la carte tandis qu'à Urumqi, on dévore l'écorce des arbres. Double peine pour les nomades et les musulmans du sud : on exige des premiers leur sédentarisation, la fonte d'un acier qu'ils n'ont pas, et qu'ils forment ces mêmes communes décimées par la disette. On

[357] Joyaux, *La tentation impériale, op. cit.* 118-119. Et McMillen, *Chinese Communist Power and Policy in Xinjiang, 1949-1977, op. cit*. 116-117. Et Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit.* 54-55. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 258.
[358] *Ibid* (auteurs et pages).
[359] Cité par Simon Leys dans les *Habits neufs du Président Mao,* Champ libre, 1971.

ordonne aux seconds de collectiviser leurs terres, on interdit le pèlerinage, on ferme les bazars et on leur envoie les Chinois du *Bingtuan* combattre chez eux les péchés bourgeois, droitiers et nationalistes. Désavouant de cette façon la politique de séparation communautaire jusque-là en vigueur, Wang Enmao veut accélérer l'assimilation, écrivant en 1960 : *« de la mise en contact des minorités via les communes populaires résultera la grande union et le mélange complet de toutes les nationalités, étape fondamentale à la construction du socialisme et du communisme au Xinjiang »*.[360] Le mouvement est accéléré par l'envoi au Xinjiang de plus de deux millions de Chinois entre 1958 et 1961 (arrivants par la ligne de chemin de fer de Lanzhou tout juste achevée), imposer l'aide des *« grands frères Hans »* étant aussi une manière pour le pouvoir de prévenir des foyers de révolte dans l'est et d'y alléger le stress alimentaire. Quant aux rangs du *Bingtuan*, ils grossissent de 200,000 en 1955 à 600,000 en 1966. Par de telles tentatives de dissolution culturelle ratées, Pékin inspire surtout terreur, souffrance et colère. En 1962, après des émeutes, des dizaines de milliers de personnes fuient déjà vers l'URSS (voir plus bas).[361]

Révolution culturelle, mutilation volontaire

Le paroxysme de ce sabotage est atteint lors du désastre de la Révolution culturelle (1966) : le chaos politique et sécuritaire général à la Chine se conjugue au Xinjiang à un accès de paranoïa assimilatrice, par l'imposition aussi fanatisée que brutale des normes chinoises aux populations musulmanes. De plus, le chaos politique est tel que la province frise la guerre civile et manque d'échapper au pouvoir central, renvoyant aux heures sombres du règne des seigneurs de guerre trente ans plus tôt, et magnifiant la vulnérabilité de la province aux menaces soviétiques. Cette section constitue une légère entorse à la chronologie afin de terminer sur les excès de Mao et la déstabilisation interne de la province, et d'établir le lien avec le retour de la menace étrangère.

Comme l'écrit justement Clark, il y eut deux révolutions culturelles au Xinjiang.[362] La première est celle du cauchemar imposé aux minorités ethniques par les gardes rouges. Depuis 1962 et la *Conférence des 7,000 cadres*, Mao est en quasi-retraite, bousculé du pouvoir par Liu Shaoqi et Deng Xiaoping, partisans de la modération et choqués par le désastre du Grand bond en avant. Mais Mao ne se laisse pas faire et ourdit en secret la revanche. Il voit dans les mesures de bon sens prises par ses rivaux une trahison de son héritage, un révisionnisme khrouchtchévien, et une dégénérescence bourgeoise de l'idéal communiste. Il ligue la jeunesse radicale et un parti de durs avec lui pour un programme radical de retour aux sources révolutionnaires, une stratégie du chaos et une purification mortifère pour détruire la nouvelle hiérarchie du PCC. La bête ainsi lâchée est hors de contrôle et jette le pays dans les abysses. Le 3 août 1966, Zhou Enlai appelle Urumqi et le Xinjiang à rejoindre le mouvement. La chasse aux *« quatre vieilleries »* (idées, culture, coutumes, habitudes) s'y traduit par un déchaînement aussi xénophobe qu'immature contre la pratique de l'Islam et les minorités ethniques, ennemis de classe auxquels on reproche une 'autonomie' cachant séparatisme et traitement de faveur. Réflexes venimeux du passé et maoïsme de forcenée font dire à Jiang Qing, femme de Mao pour qui cette affaire est au moins

[360] Wang Enmao, 'Long Live the People's Commune', *Renmin ribao,* 5 février 1960. Cité par Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 262. TFA.
[361] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 253, puis 258-263. Et Clark 58-64. Et Joyaux, *La tentation impériale, op. cit.* 119. Et Dreyer, "The PLA and Regionalism in Xinjiang", *art. cit.* 43.
[362] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 65.

autant que pour son mari une vengeance personnelle, son *« mépris »* des minorités du Xinjiang taxées d'*« envahisseurs étrangers »* : gonflé et révélateur ![363] Durant cette immense jacquerie maoïste, des gardes rouges exaltés descendus du train coupent les barbes, brûlent les voiles et les corans, profanent les tombes, forcent les musulmans à manger du porc et transforment des mosquées en porcherie. Les cadres locaux sont humiliés en public, molestés, emprisonnés et / ou exécutés. Burhan Shahidi est envoyé au cachot huit ans sur la base de son passé soviétique. Les autorités chinoises d'Urumqi laissent faire, mais les voilà bientôt visées à leur tour.[364]



Figure 63 Aux villages de la frontière, vers les terres où la mère patrie a le plus besoin de nous !Ce train part de Shanghai, chargé de la jeunesse sacrifiée armée de son Livre Rouge ! Coll de l'auteur.

La 'seconde' révolution culturelle au Xinjiang est ainsi celle de la dislocation sanglante du pouvoir chinois entre bandes rivales. Elle aboutira à un retour à l'ordre anticipé, le chaos faisant porter une menace d'ordre sécuritaire et d'intégrité nationale à la Chine en cette période de tensions avec l'Union Soviétique. Il en fallait pourtant pour pousser Wang Enmao du côté de la modération, autrefois architecte de multiples *« campagnes de rectification »* au Xinjiang. Mais les outrages des gardes rouges vont si loin que l'homme fort de la province craint l'implosion, entre menace soviétique aigue, rage intercommunautaire, et fragilité des installations d'essais nucléaires chinoises de Lop Nor. Les gardes rouges accusent eux Wang de vouloir instaurer un *« royaume indépendant »* et tentent de le renverser. Ils disposent d'un vivier de recrues parmi les centaines de milliers de jeunes déplacés au Xinjiang depuis le GBA et intégrés au *Bingtuan*. À la manière de Sheng Shicai contre Ma Zhongying avant lui, Wang décide de sauvegarder un

[363] Cité par Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 274. TFA.
[364] Clarke, *Xinjiang and China's Rise*, *op. cit*. 65-66. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 271-276. Et Dreyer, "The PLA and Regionalism in Xinjiang", *art. cit.* 44. Et Joyaux, *La tentation impériale, op. cit.* 119.

minimum de stabilité en créant au sein du *Bingtuan* et de l'APL des bandes parallèles, et tant pis si cela le place un moment en opposition avec un pouvoir central aux mains des radicaux.[365]

En octobre 1966, il commence à contre-attaquer contre les gardes rouges. Mao ordonne début 1967 à l'APL de se mettre au service de ces derniers, mais Wang lui désobéit ouvertement, réunissant autour de lui les troupes les plus professionnelles. La terreur 'blanche' répond à celle des rouges, lorsque l'armée de Wang ouvre le feu en janvier 1967 sur les gardes rouges tentant de prendre le contrôle de la ville de Shihezi, quartier général du *Bingtuan* et important lieu de production pétrolière. Pris au piège à l'intérieur de l'usine qu'ils tentaient d'occuper, cent jeunes gens s'effondrent mutilés par les balles et les éclats de grenade. Les violences s'aggravent toute l'année, on se lance des blocs de béton du haut des immeubles, les gardes rouges capturés sont régulièrement torturés. Il n'y a pas de plasma pour les transfusions dans les hôpitaux, de sorte qu'on y succombe vite d'hémorragie. L'affaire approche du point de rupture : dans les villages, les locaux pillent les armes à feu des policiers et des soldats de l'APL hagards, et tirent à vue sur les gardes rouges. Ili, Hami, Kashgar et Khotan s'enflamment. Comme un poulet décapité, Pékin distribue ordres et contrordres sans aucune prise sur les évènements. Au même moment, la Commission militaire centrale (CMC) panique, et appelle l'APL et le *Bingtuan* à défendre la frontière contre une menace d'invasion soviétique jugée imminente. Elle dit, *« Le* [Bingtuan] *est (...) une force armée. Basée sur la zone frontalière, en première ligne de la lutte contre le révisionnisme et l'impérialisme, elle doit assumer sa tâche de combat et défense de la frontière de la patrie »*.[366] Zhou Enlai convoque Wang dans la capitale, mais qui obéit encore à Pékin ?[367]



Figure 64 On met des carabines type-56 dans les mains de jeunes filles, qui seront aussi nombreuses à être envoyées sans esprit de retour au Xinjiang. Date précise inconnue, Chine. Source.[368]

Wang refuse de dissoudre ses troupes, et tant pis si la CMC place la région militaire (RM) du Xinjiang sous l'autorité de l'armée de l'air (PLAAF) à Lanzhou (Gansu), elle-même contrôlée

[365] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 150. Et Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit.* 66-67. Et Dreyer, "The PLA and Regionalism in Xinjiang", *art. cit.* 44.
[366] Cité par Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 151. TFA.
[367] *Ibid*. 150-151. Et Donald H. McMillen, *Chinese Communist Power and Policy in Xinjiang, 1949-1977,* Westview Press, 1979, page 185-6. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 267-268. Et Dreyer, "The PLA and Regionalism in Xinjiang", *art. cit.* 44. Et Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 67.
[368] *BBC*.

par les radicaux derrière Lin Biao. Lorsque ses soldats gagnent à l'été 1967 le Xinjiang par la voie ferrée, ils sont brutalement accueillis à Hami par les soldats fidèles à Wang et les vieux vétérans du *Bingtuan*. L'affaire manque de couper les accès de la Chine au Xinjiang comme au temps des seigneurs de guerre. Pour décourager les tentatives de le renverser, Wang menace de saisir Lop Nor, où les Chinois ont en juin détonné leur première bombe à hydrogène…[369]

Mais l'année 1968 est celui en Chine du coup de barre à droite de Mao, qui a éliminé ses rivaux, et se lave les mains en chargeant l'APL de débarrasser le pays des gardes rouges : conclusion perverse d'un invraisemblable bain de sang qui n'empêchera pas les étudiants parisiens d'adorer sa figure.[370] En janvier, la CMC ordonne donc l'arrêt du mouvement au Xinjiang, *« première ligne de défense »* contre le *« révisionnisme moderne »*, code du PCC signifiant URSS.[371] Wang Enmao consent à quitter ses fonctions. Drôle de *timing*, en pleine confrontation contre Moscou, et alors que l'Armée Rouge envahit la Tchécoslovaquie. Mais c'est un sacrifice nécessaire pour Pékin, qui s'inquiète de la concentration des pouvoirs politiques et militaires par Wang, et veut tuer dans l'œuf toute perspective de reformation d'une satrapie indépendante au Xinjiang. On murmure même dans les couloirs du pouvoir que Wang aurait envoyé un émissaire trouver les Soviets à Oulan-Bator pour sauver sa place. Quand Tao Zhiyue est aussi relevé du *Bingtuan*, il est d'autant plus clair que Pékin fait le ménage parmi les vétérans de la 1ère armée de l'APL, véritables détenteurs du pouvoir chinois sur le Xinjiang depuis la conquête de 1949.[372] Le retour à l'ordre permet cependant à Pékin de mieux redéployer l'armée aux frontières (voir plus bas).

Le Xinjiang sort donc exsangue des années 1966-68, et ce n'est pas la nouvelle administration militaire incompétente et alignée sur les lubies de Mao et de Lin Biao qui la sort d'affaire. Sous son autorité, des centaines de milliers de jeunes et d'ex-gardes rouges, envoyés à la campagne pour leur faire passer le goût de la politique, errent désœuvrés dans la province ou bêchent la terre sèche. Même si la révolution culturelle accéléra ainsi la colonisation chinoise du Xinjiang, le *Bingtuan* est en lambeau et sera dissout (temporairement) en 1975. L'économie est au point mort, elle ne produit rien, et la province est un poids pour Pékin.[373] Quant aux musulmans, les gardes rouges ont autant persécuté la population que les membres loyalistes du Parti. Pour le reste, il faudra attendre le crash mystérieux de Lin Biao en Mongolie (1972) et la fin graduelle de la 'révolution' pour entrevoir un retour prochain à la normale. Le Xinjiang est donc dans un état de vulnérabilité alarmant lorsque le risque de conflit avec l'URSS parait le plus grave.

Cette instabilité interne est surtout le fait des intrigues idéologiques et de la fébrilité de Mao. Il était pourtant bien parti en 1949, en menant de pair intégration et consolidation prudentes de la frontière continentale. Mais il annula ses gains en précipitant son programme et en sacrifiant la sécurité nationale à son pouvoir personnel. Alors que son programme de *défense stratégique* manque de tourner à la débâcle, il a autant trahi la lettre de sa propre théorie que mis en danger la vision de Sun Yat-Sen sur la défense aux frontières chinoises, dont il prétendait héritier.

Maintenant, léger retour en arrière pour le lien entre ce chaos interne et les pressions externes.

---

[369] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 151-152. Et McMillen, *Chinese Communist Power and Policy in Xinjiang, op. cit*. 185-6. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 269.
[370] Voir Simon Leys, *Les habits neufs du Président Mao,* Champ libre, 1971.
[371] Cité par Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit.* 68. TFA.
[372] Dreyer, "The PLA and Regionalism in Xinjiang", *art. cit.* 44. Et Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 152. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 267.
[373] *Ibid*. 269-270. Et Joyaux, *La tentation impériale, op. cit.* 119.

À chaos interne, périls externes : La citadelle encerclée (1962)

L'instabilité chinoise excite les ambitions des voisins et complique la défense aux frontières. À leur décharge, Mao et l'APL s'en sortent beaucoup mieux sur le front militaire que domestique.

Depuis le début, *« trois des dix doigts de Staline sont pourris »* selon Mao.[374] Au fond il reste persuadé que l'objectif des Russes reste de coloniser la Chine et d'en découper les périphéries stratégiques. En rencontre avec Khrouchtchev à l'été 1958, Mao s'oppose à lui sur une longue série de projets et lui cache son plan d'attaquer Kinmen (ch. précédent). Quand Khrouchtchev lui dit : *« alors quoi, vous nous prenez pour des impérialistes rouges ? »,* Mao lui répond *« il fut un homme nommé Staline, qui prit Port Arthur, et tourna le Xinjiang et la Mandchourie en semi-colonies »*.[375] Mao ne peut savoir qu'en privé, Khrouchtchev le regrette, en particulier la question des *« sociétés conjointes »* au Xinjiang soutirées à Mao en 1949 (et fermées en 1954) : *« Staline avait conclu un traité avec la Chine pour l'exploitation des ressources minérales du Xinjiang. Ce traité était une erreur de sa part. Je dirais même que c'était une insulte au peuple chinois… »*.[376] Cela n'empêche pas le maître du Kremlin de considérer le Grand bond en avant, qui ignore tous les conseils industriels des Soviétiques, comme une folie, et d'être échaudé par les attaques de Mao sur la politique de Moscou en Europe de l'Est, et ses prétentions à devenir le chef de file idéologique du camp socialiste et des pays du tiers-monde. Mao se sent lui personnellement visé par la critique du totalitarisme stalinien par Khrouchtchev, et injurié par son soutien à Peng Dehuai lorsque ce dernier le défie sur le sujet du Grand bond. En 1958, l'aventurisme de Mao dans le détroit de Taïwan lui coupe le soutien technologique soviétique pour son programme nucléaire, et en 1960, Moscou rapatrie tous ses conseillers de Chine.[377]

Entre récriminations personnelles, différences d'ordre idéologiques, et intérêts géostratégiques divergents, le schisme soviétique fait vite oublier la courte alliance entre les deux puissances et remet à jour nombre de disputes le long de leur frontière, la première desquelles au Xinjiang. Sur place, l'instabilité, ou plus précisément la hausse des tensions ethniques exacerbées par la reprise d'une politique de sinisation forcée, l'antisoviétisme, et le chaos idéologico-économique, ouvre une première fenêtre d'opportunité à Moscou. Cette menace se concrétise en 1962.

Annus horribilis s'il en fut en Chine, les crises frontalières simultanées de l'année 1962 méritent un traitement commun. Domestiquement, la Chine touche le fond après la catastrophe du Grand bond en avant. Des millions de gens sont morts de faim et le prestige du Parti est touché malgré la censure. Les forces vives du pays sont à plat : le peuple suit-il encore son timonier ? Chiang depuis Taipei est le premier à y voir *« une opportunité extrêmement rare »*,[378] et de préparer en grande pompe sa fameuse contre-attaque (avant d'être humilié par Washington, ch. précédent). Entretemps, l'affaire met en panique les généraux à Pékin : au printemps 1962, la guerre risque d'éclater au sud-est. Panique car concurremment, l'APL observe avec inquiétude deux autres menaces se manifester sur les frontières de l'ouest : celle de l'Inde et de l'Union Soviétique.

---

[374] The first meeting between Nikita Khrushchev and Mao Zedong on July 31, in the Khuayzhentan hall, July 31, 1958, APRF, f. 52, r. 1, v. 498, p. 60. Cité par Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang*, *op. cit*. 258. TFA.
[375] *Ibid*. TFA.
[376] Cité par Nakajima, "Foreign Relations", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 268. TFA.
[377] Li Danhui et Xia Yafeng, *Mao and the Sino-Soviet Split 1959-1973 - A New History*, Lexington Books, 2018.
[378] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 107 et 183.

C'est qu'aux frontières disputées du Tibet et du Xinjiang, l'escalade avec New Delhi menace lorsque Nehru décide fin 1961, avec la *Forward Policy*, de forcer l'APL au retrait des zones disputées. Les soldats indiens avancent, et encerclent les postes frontières-chinois. Il faut réagir d'urgence, au risque de perdre l'accès au Tibet *via* le Xinjiang. Au même moment, des émeutes graves éclatent au nord-ouest de la province, à Ili, ancienne capitale de la RTO. Lorsque des milliers de personnes fuient vers le Kazakhstan, Pékin suspecte alors Moscou de se servir de son vieux répertoire d'excitation des troubles au Xinjiang pour mettre la pression sur la Chine… 1962, année dangereuse : pour Wang Enmao, secrétaire du Parti au Xinjiang, l'aspect simultané de ces crises, l'encerclement non seulement de la Chine entre Taïwan, Inde et URSS, mais aussi la prise en tenaille de sa province du nord au sud, n'est *« absolument pas accidentel »*.[379] Pour le général Su Yu, les adversaires de Pékin tentent de profiter de *« ces trois années continues de désastre naturel, pénuries, et difficultés financières »*.[380] Du reste, cette crise est-ouest démontre la fébrilité de Pékin lorsque ses marges continentales et maritimes ne sont pas neutralisées.

Les évènements décrits étant simultanés, c'est l'élément principal à en retenir, leur ordre de traitement importe peu. On commence par les ennuis de frontières au nord-ouest avec l'URSS.

La manœuvre soviétique au nord-ouest

Dans le contexte du schisme sino-soviétique, l'URSS prend déjà parti du chaos engendré par la politique de Pékin au Xinjiang. Entre avril et mai 1962, des dizaines de milliers d'habitants de la région d'Ili prennent le chemin de l'URSS avec leurs biens, parmi lesquels de nombreuses personnalités ayant servi la RTO et gardé une opinion favorable de leur voisin. Dans les années 1950, la majorité des 120,000 ressortissants soviétiques (Russes comme turciques) de Chine résident au Xinjiang. Ils sont là-bas autant en lien avec leurs compatriotes d'URSS qu'avec les communautés centrasiatiques natives du Xinjiang, et de citoyenneté chinoise. La plupart de ces individus traversent régulièrement la frontière pour visite ou travail, ayant contact et famille en URSS, où le niveau de vie est très supérieur. Du côté soviétique, le second conflit mondial a vidé le Kazakhstan de ses hommes, et la main d'œuvre d'Ili est activement recrutée. Depuis 1954, Urumqi et Alma-Ata collaborent ainsi pour le rapatriement des citoyens soviétiques.[381]

Mais en mars 1962, le consulat soviétique et les associations pro-Moscou locales encouragent subitement non seulement leurs concitoyens mais aussi les centrasiatiques natifs du Xinjiang à prendre la route de l'URSS, avec leurs biens et famille. Alors que les passeports, authentiques ou contrefaçons, sont tamponnés et distribués à la hâte, la rumeur court par la radio que des bus attendent les candidats au départ de l'autre côté de la frontière. Des travaux chinois indiquent que les gardes frontières soviétiques auraient taillé dans les barbelés pour aider au passage : il est presque cocasse qu'au même instant, les mêmes tirent sur les Berlinois fuyant le mur… Fin mai, 67,000 personnes se sont déjà laissées convaincre par la promesse d'une vie meilleure et sont passées en RSS kazakhe. Parmi eux, au milieu des Ouïgours, Kazakhes, Kirghizs, Huis ou

[379] *Wang Enmao wenji* [Wang Enmao's Collected Works] (Beijing: Zhongyang wenxian chubanshe, 1997), 389. Cité par *Ibid*. 108. TFA.
[380] *Su Yu wenxuan* [Su Yu's Selected Works], vol. 3 (Beijing: Junshi kexue chubanshe, 2004), 414. Cité par Fravel page 108. TFA.
[381] Li, Xia, *Mao and the Sino-Soviet Split 1959-1973, op. cit.* 56. Et McMillen, "The Urumqi Military Region: Defense and Security in China's West", *art. cit.* 708.

nomades, de nombreux fonctionnaires et intellectuels liés à l'ex-RTO et qui craignent pour leur vie après la rupture sino-soviétique. Cet exode charrie ainsi deux généraux de division de l'APL, les tatars Margub Ishakov (馬爾果甫·伊斯卡果夫) et Zunun Taipov (祖農·太也夫).

Les Chinois tentent d'arrêter l'exode en interdisant la distribution de permis de sortie, et font pression pour que les Soviets ferment la frontière. A Yining (ex-Kulja, chef lieu de la préfecture autonome d'Ili), une émeute démarre le 29 par la mise à sac des locaux du comité local du PCC. Des milliers de manifestants les rejoignent, scandant des slogans dans les rues *« laissez-nous partir en URSS ! »*, *« les Chinois nous oppriment depuis 12 ans* [i.e. fin de la RTO] *! »*, *« à bas le PCC, détruisons les hans, libérez les prisonniers politiques ! »* Du point de vue de la majorité des sources, ces agissements sont prémédités. La CMC ordonne alors à l'APL et au *Bingtuan* d'utiliser la force létale, et les réfractaires sont balayés à l'arme automatique. Le 30 mai, les troupes soviétiques bouclent enfin la frontière et arrêtent d'assister aux départs. Par cette affaire, les Chinois ont perdu main d'œuvre, administrateurs, et cultivateurs. Les Soviétiques, eux, rappellent nettement leur influence et leur pouvoir de nuisance sur la frontière au Xinjiang.[382]

Quelles sont, au-delà de la rupture sino-soviétique, les sources sous-jacentes de cette crise ? Reprenons et élaborons les quatre causes énumérées par Taylor Fravel, en les reliant chacune à une vulnérabilité bien connue du contrôle par les Chinois de leur frontière nord-ouest.[383] La première est l'influence continue de l'URSS au Xinjiang et l'attirance qu'elle suscite chez ses populations turciques. Pour quiconque a souffert de la barbarie dystopique du GBA, le voisin est synonyme de paix, de prospérité et de sécurité. Le message est relayé par les diplomates des quatre consulats soviétiques au Xinjiang et par la propagande qui circule sous le manteau, via les ondes, et les manuels scolaires en langue russe et locale. En terres autrefois conquises par les Russes, si les discriminations envers les centrasiatiques sont une constante de l'histoire, elles paraissent peut-être moindres que celles imposées par les Chinois. La seconde vulnérabilité est la faiblesse des institutions gouvernementales chinoises dans la région, forçant ces dernières à se reposer sur des cadres locaux. Mais cette *indirect rule* ne fonctionne que si l'État colon a les moyens d'assurer leur loyauté. Or en 1962, ils sont autant de relais d'influence pour Moscou. La troisième est l'éloignement géographique entre le Xinjiang et Pékin, contre la proximité de l'URSS. Les flux commerciaux et l'orientation culturelle de la province demeurent dirigés vers l'ouest, tandis que la voie ferrée de Lanzhou lui amène surtout des colons miséreux du *Bingtuan,* des bouches à nourrir. La quatrième est l'absence de démarcation et de défense aux frontières, problématique quand l'alliance sino-soviétique n'est déjà plus qu'un souvenir. Dans les années 1950, le tracé frontalier reste disputé, n'est quasiment pas matérialisé, et l'immense steppe n'est

[382] Sheng Mao, "More than a Famine", *The China Review*, Vol. 18, No. 2, 2018, pp. 155-184. Et Li Danhui, "A Historical Examination of the Origin of the 1962 Ita Incident Supported by Materials from Archives in Xinjiang, China," *Social Sciences in China,* Vol. 22, no. 3, pp. 140-161. Et Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 103-104. Et Dreyer, "The PLA and Regionalism in Xinjiang", *art. cit.* 43. Et Allen S. Whiting, "The Sino-Soviet Split", dans Denis Twitchett & John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, The People's Republic, Part 1: The Emergence of Revolutionary China 1949-1965*, Cambridge University Press, 1987, pages 478-538 (520). Et Pan Zhiping [潘志平], "Xinjiang's Geopolitics and Our National Security—A Historical Examination [新疆的地緣政治與國家安全— 歷史與現況的考察]", *China's Borderland History and Geography Studies* Vol. 13, No. 3, 2003, pp. 57-67 (62). Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 263-265.
[383] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 101-103.

patrouillée que par quelques centaines de gardes isolés. On entre et on sort sans s'en rendre compte à la manière des nomades de jadis, à la condition de supporter le climat.[384]

Bref, la combinaison de ces facteurs renforce pour Pékin la difficulté d'intégrer le Xinjiang et ses populations : Mao l'avait compris en 1949, optant pour un traitement politique différencié le temps d'en consolider le contrôle territorial. Mais les Cent fleurs et le GBA ranimant le vieux souvenir du pouvoir chinois despotique, Pékin paye à partir de 1962 le prix d'avoir trahi la lettre de son propre programme.



Figure 65 Monsieur Ma, descendant d'une famille combattante Hui du Xinjiang, ayant passé la frontière kazakhe en 1962 : signe de profonde désaffection avec le pouvoir communiste. L'homme porte pourtant en main un certificat de bravoure au combat de son père, signé par Mao Zedong ! La famille s'est reconvertie dans la *kontrabanda* transfrontalière, autre élément du temps long en Asie centrale… Photo de l'auteur à Bichkek en avril 2023.

Quelles sont alors les conséquences de cette crise ? Un premier élément est le renforcement par l'armée chinoise de la défense aux frontières et des efforts pour sa démarcation. Le rideau de fer, ou osons comme Shichor cette analogie, une *« grande muraille »* de barbelés, est étendue à travers la steppe. Le *Bingtuan* sera envoyé pour la patrouiller et y construire des dizaines de miradors, ainsi que 58 points de passage séparés par des réseaux d'obstacles et des champs de mines. On compte aussi sur les soldats-colons du *Bingtuan* pour cultiver la terre laissée vacante par les exilés en instaurant 53 fermes-frontières dans la région d'Ili. Ces dernières forment en réalité un espace tampon d'une profondeur de 30 kilomètres entre la frontière soviétique et le Xinjiang, un *no man's land* duquel on expulse déjà toutes les populations locales restantes vers l'intérieur : soit un peu comme les empereurs d'autrefois évacuaient la côte pour couper leur population de l'attrait du large (partie 2). C'est la première fois dans l'histoire du Xinjiang que

[384] Outre Fravel (note de bas de page précédente), voir aussi Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 137-138. Et McMillen, "The Urumqi Military Region: Defense and Security in China's West", *art. cit.* 708. Et Li, Xia, *Mao and the Sino-Soviet Split 1959-1973, op. cit.* 56. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 263-264. Et Sheng Mao, "More than a Famine", *art. cit*.

l'expression de frontière, autrefois très diffuse dans la steppe, est aussi nettement marquée.[385] De nombreux incidents de frontière, parfois meurtriers, secoueront les deux décennies suivantes (voir ci-bas). À l'interne, la répression des 'nationalismes locaux' va s'accélérer naturellement (sous partie pré.), et tous les consulats ou associations pro-soviétiques seront fermés, ne laissant que l'ambassade à Pékin. Urumqi propulse aussi les procédures pour l'exclusion des derniers citoyens soviétiques du Xinjiang, qui ne sont plus que 500 en 1964, pour prévenir la subversion. Un document dit : *« Rapatrier les ressortissants soviétiques est un aspect de la lutte contre le révisionnisme. Eliminons-en les laquais en les contraignant à quitter la région frontalière ! »*.[386]

Le contact humain entre Asie centrale soviétique et chinoise étant désormais coupé, une seconde conséquence de la crise est le renforcement des efforts de propagande soviétique à destination des minorités ethniques du Xinjiang. Les émissions de radio se déchaînent depuis Tachkent et Alma-Ata (Almaty), en langue ouïgoure et kazakhe, professant 'l'autodétermination' pour les habitants du 'Turkestan oriental' et accusant Pékin d'y construire des 'camps de concentration'. L'actualité en témoigne, ce n'est pas la dernière fois que cette accusation est formulée contre la Chine... On retrouve aux micros les exilés de 1962, comme le général Zunun Taipov, vantant les conditions de vie en URSS et appelant davantage de *frères* à les rejoindre.[387] L'une de ces émissions, selon une source chinoise, dit : *« Les Kazakhs sont soviétiques, ils ont le même sang ; de fait, ils doivent se rebeller contre le régime chinois han et établir un pays indépendant »*.[388]

Les Chinois chargent naturellement les Soviétiques d'encourager la sédition et l'insurrection au Xinjiang, Mao les accusant aussi de vouloir *« détacher »* la province.[389] Comme l'écrit Shichor, *« Pékin considère alors ces tentatives d'exploitation du séparatisme et de délégitimation de la souveraineté chinoise sur le Xinjiang comme une menace très sérieuse pour la stabilité interne de la Chine et de son intégrité territoriale, même sans donner lieu à un conflit armé »*.[390] C'est que la crise est simultanée à la menace taïwanaise et aux ennuis avec l'Inde au Tibet... Pékin réplique donc en dénonçant l'ingérence de l'URSS dans ses affaires internes et la manipulation de l'histoire du Xinjiang par ses médias, pointant comme toujours la collusion entre ennemis de l'extérieur et de l'intérieur.[391] Mais le PCC leur a mâché le travail, l'URSS faisant son pain pour Li Danhui des *« lacunes et erreurs du travail du Parti et du gouvernement au Xinjiang »*.[392] Ne pas remettre en question le désastre du GBA et son oppression des minorités permet à Pékin

---

[385] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 104-105. Et Li, Xia, *Mao and the Sino-Soviet Split 1959-1973, op. cit.* 57. Et McMillen, "The Urumqi Military Region: Defense and Security in China's West", *art. cit. 710*. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 257, 264.

[386] "Summary of Bortala Mongol Autonomous Prefecture Border Defense Conference," 28 March 1963, Ili Prefecture Archives, 11/1/120, p. 234. Cité par Li, Xia, *Mao and the Sino-Soviet Split, op. cit.* 58. TFA.

[387] McMillen, "The Urumqi Military Region: Defense and Security in China's West", *art. cit. 710*. Et Pan Zhiping [潘志平], "Xinjiang Geopolitics and our National Security [新疆的地緣政治與國家安全—歷史與現狀的考察]", *China's Borderland History and Geography Studies* [中國邊疆史地研究] Vol. 13, No. 3, 2003, pp. 57-67 (62). Et Dreyer, "The PLA and Regionalism in Xinjiang", *art. cit.* 43. Et Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 138.

[388] "Zhang Hanfu's Speech at the Sixth National Foreign Affairs Work Conference," 7 November 1962, p. 101. Cité par Li, Xia, *Mao and the Sino-Soviet Split 1959-1973, op. cit.* 58. TFA.

[389] Mao Zedong, 'Speech at the Tenth Plenum of the Eighth Central Committee', 24 Septembre 1962. Cité par Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit.* 61. TFA.

[390] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 138. TFA.

[391] Pan Zhiping [潘志平], "Xinjiang Geopolitics and our National Security [新疆的地緣政治與國家安全—歷史與現狀的考察]", *art. cit.* 62.

[392] Selon Li Danhui, "On Some Aspects of Sino-Soviet Relations in the 1960s", *Far Eastern Affairs,* Vol. 33, No. 2, 2005, page 77. TFA.

d'évacuer que c'est d'abord sa mauvaise gouvernance qui crée les conditions de la manipulation de Moscou. Si main étrangère il y a à Ili, elle met aussi à profit les contradictions préexistantes de la domination chinoise. Intéressante continuité historique : pour les régimes pékinois depuis la seconde moitié du 19ème siècle (Qing, KMT, RPC), l'instabilité des périphéries stratégiques, la désaffection de leurs populations, est sans exception mise sur le dos de l'étranger. Accuser l'ingérence extérieure est un vieux réflexe du pouvoir chinois quand, du Xinjiang à Hong-Kong en passant par le Tibet, il accorde si peu d'importance à y rendre sa domination supportable...

Une dernière conséquence est le lancement de négociations sino-russes pour la délimitation de la frontière. Celles-ci resteront au point mort pendant 20 ans ! Pour démontrer sa bonne foi et mettre la pression sur Moscou comme sur New Delhi (voir ci-dessous), Pékin préempte une résolution en négociant ces années-là une série de traités de frontières avec le Népal (1961), la Mongolie (1962) et l'Afghanistan (1963). Démonstrative, la Chine s'y montre prête à certaines concessions, reconnaissant le *statu quo* et la perte de quelques terres par rapport aux limites de l'ex-empire mandchou. Au vrai, ces espaces pèsent peu stratégiquement parlant par rapport aux territoires disputés avec l'Inde et l'URSS, et sont un moyen pour Pékin de légitimer le prix final convoité : la *« consolidation des frontières continentales de la dynastie Qing et reconnaissance de sa souveraineté sur ses minorités ethniques frontalières »*.[393] Le message sans ces subtilités : la souveraineté pleine et entière de la Chine populaire sur les territoires qu'elle revendique n'est pas négociable, mais l'affaire peut être réglée pacifiquement et les détails vus à l'amiable ; si l'autre partie n'y consent pas, l'APL l'attend sur le champ de bataille. Regard pointé sur l'Inde.

Au sud, l'Inde s'enfonce (et chute) dans la brèche

Alors que la menace d'invasion du KMT par Taïwan se dissipe à peine (ch. précédent), Pékin redoute à l'été 1962 une prise en tenaille du Xinjiang lorsqu'à la dispute au nord-ouest avec les Soviétiques succède au sud-ouest l'avancée des troupes indiennes vers la frontière disputée.

La frontière sino-indienne est divisée en deux secteurs, l'ouest et l'est (séparés par le Népal et le Bhoutan). Seule la première, entre le Ladakh et le Xinjiang, entre vraiment dans le périmètre de notre étude, mais il ne peut être compris indépendamment de la situation à l'est. Nous traitons donc des deux. La situation historique est très complexe et nous ramène à la situation du Tibet de fait indépendant du début du 20ème siècle et aux décisions des autorités des Indes britanniques.

L'Inde avait obtenu de Londres son indépendance en 1947 et s'était séparée dans le sang du Pakistan, État musulman. Au nord-ouest, le Cachemire, zone montagneuse frontalière entre ces deux nouveaux États et la Chine, également musulmane mais gouvernée par un Hindou, avait opté pour rejoindre l'Inde. De la guerre indo-pakistanaise de 1947, New Delhi reçut le contrôle des deux-tiers du Cachemire (notamment le Ladakh) et de 600 kilomètres de frontières au tracé jamais clairement arrêté avec les territoires contrôlés par Pékin du Xinjiang et du Tibet… En effet, les cartes datant de l'époque coloniale britannique et les vieux traités conclus avec les ex-autorités chinoises et locales (tibétaines et kashmiris) offrent des interprétations contradictoires

[393] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 104. Voir cette source pour une plus ample discussion des concessions chinoises lors de ces négociations.

de la frontière, ou bien ne sont pas reconnues par une des parties.[394] Ainsi, comme l'écrit Joyaux, *« entre le Tibet et le Ladakh, c'était la tradition qui déterminait les limites entre les deux États,* (…) *cette imprécision laissait le champ libre à toutes les revendications »*.[395] Cet espace très montagneux, revendiqué par New Delhi et *de facto* contrôlé par les Chinois, se nomme Aksai Chin. Véritable enfer de désert glacé, mais aussi détroit terrestre, son importance géostratégique est très considérable pour sa qualité de nœud géographique entre le Xinjiang, le Tibet et les Indes : qui tient l'Aksai Chin tient les cols du nord-ouest de l'Himalaya et peut se projeter dans chacune des directions. Ainsi de la situation ouest, où l'Inde représente plutôt le parti insatisfait.

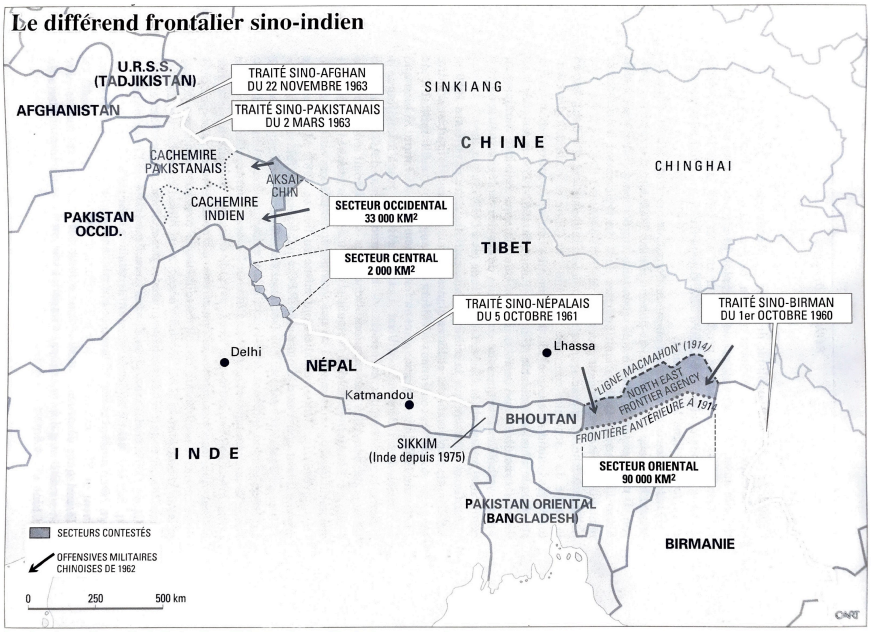


Figure 66 Le différend frontalier sino-indien (1960), carte de François Joyaux. Source.[396]

À l'est, environ un millier de kilomètres de frontière séparent l'Arunachal Pradesh (contrôlé par l'Inde) du Tibet. Là-bas, New Delhi appuie comme à l'ouest sa revendication sur les vieilles frontières des Indes britanniques, non reconnues par Pékin. La vieille *ligne Mac-Mahon* est la conséquence de la Convention de Simla (1913-1914) et du traité afférant signé entre émissaires britanniques et tibétains, les seconds y participant alors comme représentants d'un État *de facto* indépendant de la Chine républicaine tout juste proclamée. Pour comprendre, il faut se rappeler qu'avec la chute de l'empire Qing en 1911, le Dalaï Lama s'était senti délié de son vieux serment au pouvoir mandchou et avait coupé les ponts avec la Chine républicaine, dont il n'avait aucun désir de rester une dépendance. À l'instar de la Mongolie extérieure, le Tibet avait donc pris son émancipation dès 1912. Mais les Chinois, qui perçoivent l'accord de Simla comme un abus de faiblesse négocié dans leur dos par Londres pour s'arroger sa propre sphère d'influence

[394] Cheng Feng, "PLA Operational Principles and Limited War: The Sino-Indian War of 1962", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit,* 175-6.
[395] Joyaux, *La tentation impériale, op. cit.* 129.
[396] Joyaux, *La tentation impériale, op. cit.* 131.

au Tibet, n'ont jamais reconnu cette indépendance de fait.[397] Se revendiquant souverains sur le Tibet, l'accord est pour eux nul et non avenu : il n'a pas été signé par le plénipotentiaire chinois, estimé seul en position pour négocier un traité avec une puissance étrangère. En guerre civile et sous la pression japonaise, le KMT ne put changer cette situation, et l'indépendance *de facto* du Tibet perdura jusqu'en 1949, avec l'entrée des troupes communistes au Tibet…

Car la Chine populaire de Mao, on l'a vu, n'a pas abandonné le projet de Sun Yat-Sen : unifier le pays signifie que la RPC remplace le vieil empire mandchou dans les limites de son expansion territoriale maximale, et hérite de ses conquêtes stratégiques. Cet irrédentisme signifie qu'en 1950, Pékin ne compte ni reculer sur le Tibet, ni abandonner son irrédentisme sur des territoires autrefois négociés entre Tibétains et Britanniques et désormais occupés par l'Inde indépendante. Cette terre, c'est l'Arunashal Pradesh : il y a donc aussi dispute à l'est… Mais pour la New Delhi de 1950, sans doute hostile à l'arrivée chinoise au Tibet, Simla est un traité international en bonne et due forme, et la ligne Mac-Mahon représente la frontière sino-indienne. En somme, *« l'Inde considérait la ligne Mac-Mahon comme sa frontière, mais la Chine ne l'avait jamais formellement reconnue »*.[398] La dispute dans le secteur-est concerne aussi d'importants intérêts géostratégiques : des corridors d'altitude et des vallées stratégiques, et le contrôle de l'eau…

Nous avons donc en 1962 deux nouvelles grandes puissances, l'Inde et la RPC, fortes toutes deux de très ambitieux projets géostratégiques et se revendiquant chacune héritière légitime de vieux règlements de frontières négociés par leurs conquérants d'hier : mandchous au nord, britanniques au sud. Retour à la définition de la *frontière* d'Ancel : comme point de rencontre de l'expansion de deux États, et fruit d'un équilibre de leurs volontés opposées.[399] À l'instar de deux plaques tectoniques, les revendications se chevauchant, cette rencontre sera violente.

La relation sino-indienne est donc déjà empoisonnée en 1949. Mais durant quelques années, on fait le choix conscient à New Delhi et à Pékin de ne pas s'en préoccuper. Les années 1950 sont celles de l'esprit de Bandung, de la coexistence pacifique entre deux grandes nations unies par leur expérience commune de lutte pour l'indépendance vis-à-vis de l'Occident.[400] C'est aussi l'esprit de l'accord sino-indien de 1954, qui reste muet sur la délimitation de la frontière, un silence révélateur...[401] Car sous ces dessous cordiaux et l'espoir partagé d'un nouveau type de relations internationales, les cartes imprimées dans les deux pays montrent en réalité des intérêts opposés au Tibet. Chacun travaille ainsi à consolider son contrôle des zones disputées. New Delhi fait ici construire une ligne de postes-frontières, met là à profit le rail posé par les Britanniques pour envoyer ses troupes, et maintient de bonnes relations avec Washington. Elle se mêle de la question tibétaine, en fermant les yeux sur la présence chez elle de combattants (les Tibétains du Kham, qui recevront aussi soutien et formation de la part de la CIA – moins pour soutenir l'indépendance du Tibet que dans le cadre général de la guerre froide).[402] Quant à la zone frontalière centrale, New Delhi tolère avec grande difficulté, hier comme aujourd'hui, la *« politique constante du gouvernement de Pékin* [de] *transformer le Népal, le Sikkim et le*

[397] Cheng, "PLA Operational Principles and Limited War: The Sino-Indian War of 1962", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 174.
[398] *Ibid.* 129-131.
[399] Voir Jacques Ancel, *Géographie des frontières*, Gallimard, 1939, page 147.
[400] Whiting, "The Sino-Soviet Split", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 511. Et Joyaux, *La tentation impériale, op. cit.* 129-130.
[401] Joyaux, *La tentation impériale, op. cit.* 127-129.
[402] Et cela avant même que l'Inde n'accueille le Dalai Lama en 1959. Voir aussi Cheng, "PLA Operational Principles: The Sino-Indian War of 1962", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 176.

Bhoutan en nouveaux États tampons, réduisant [d'autant son] *périmètre de sécurité »*.[403] De plus, du point de vue international, New Delhi et Pékin sont concurrents pour le *leadership* sur le mouvement du Tiers-Monde et des non-alignés. Enfin, avec la hausse des tensions sino-soviétiques, Pékin digère mal le rapprochement sécuritaire en cours entre l'Inde et l'URSS.[404] Il y a donc un télescopage en Himalaya, entre dispute frontalière, jeux d'alliance et symboles.

Du point de vue indien, l'arrivée de l'APL sur la frontière est une menace. À peine l'armée chinoise est-elle entrée au Xinjiang au 1949 qu'elle prend position sur les Pamirs, entre URSS et Inde, puis en Aksai Chin justement, revendiquée par New Delhi. De là, et dans des conditions terribles, les troupes de l'APL pénètrent en 1950 au Tibet par le nord-ouest, lui permettant de prendre en tenaille la vieille nation tibétaine et de couper la retraite aux troupes de Lhassa. En 1951, une unité de cavalerie de l'APL établit à Rutog, en territoire disputé, une première série d'avants postes. Ainsi l'invasion du Tibet met fin non seulement à l'indépendance de Lhassa, mais aussi du point de vue géostratégique, à l'existence de la zone tampon tibétaine séparant les puissances chinoises et indiennes. New Delhi s'inquiète *a fortiori* lorsque le *Bingtuan* achève en 1957 la construction d'un nouvel axe routier liant le Xinjiang à l'ouest du Tibet dont 180 kilomètres traversent la zone disputée, et quand Pékin inclue une partie du Tibet occidental à la Région militaire du Xinjiang (RMX). Tout cela en dit long car *« topographiquement, l'Aksai Chin est bien plus accessible pour les Chinois depuis le nord que pour les Indiens depuis le sud, constituant le seul, le plus rapide et le plus facile accès pour les Chinois d'atteindre l'ouest du Tibet »*.[405] Les Indiens se contentent d'envoyer une seule patrouille reconnaître la nouvelle route, qui est capturée par les Chinois et mise au frais pendant un mois. New Delhi n'a pas pour l'heure les moyens d'imposer ses vues sur la région et observe ces mouvements en silence...[406]

Accès aux plateaux tibétains donc… Nulle surprise que la discorde éclate en même temps que la crise tibétaine de 1959, les manifestations à Lhassa dégénérant en un bain de sang. Par une impitoyable répression, Pékin entend liquider la menace de l'indépendantisme tibétain sur son contrôle du grand territoire. En plus de dizaines de milliers de morts, les Tibétains suivent en masse le Dalaï Lama dans son exil à Dharamshala, y recevant l'asile politique du gouvernement indien et fondant sur place un gouvernement en exil.[407] D'autres choisissent de s'installer au bord de la frontière avec le Tibet, et jurent de faire rendre gorge à l'envahisseur. La lutte armée à travers les cols tibétains allait s'installer dans le temps, et avec elle les liens troubles entre insurgés, services américains, et à en entendre Pékin, quelques Taïwanais loin de leur île…[408] Ainsi le gouvernement chinois accuse depuis 1958 New Delhi *« de laisser les États-Unis et la Chine nationaliste organiser à partir du territoire indien, des activités subversives au Tibet »*.[409] En retour, Nehru soulève en décembre la question de la route chinoise traversant l'Aksai Chin disputé, que l'APL emprunte pour réprimer la révolte de Lhassa : point d'achoppement !"[410]

---

[403] Joyaux, *La tentation impériale, op. cit.* 130.
[404] *Ibid*. 129.
[405] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 141. TFA
[406] *Ibid*. 141. Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 177. Et Whiting, "The Sino-Soviet Split", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 511.
[407] *Ibid* (Whiting). 511
[408] "The CIA's Secret War in Tibet", *The Chicago Tribune*, 26 janvier 1997. Pour approfondir : Conboy, Kenneth, and James Morrison, *The CIA's Secret War in Tibet*, University Press of Kansas, 2002.
[409] Joyaux, *La tentation impériale, op. cit.* 130.
[410] *Ibid*. 130. Et Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 142. Et Whiting, "The Sino-Soviet Split", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 511.

Malgré la *« sympathie »* exprimée par le gouvernement indien aux Tibétains en révolte de 1959, et l'accusation redondante par Pékin d'interférence indienne dans ses affaires intérieures, Zhou Enlai tente d'abord un recours à la diplomatie. Insistant en janvier que l'Aksai Chin fait partie de la Chine (comté de Khotan, Xinjiang),[411] il lui propose ensuite en mars un plan : tous les territoires orientaux pour l'Inde, et occidentaux pour la Chine, d'importance supérieure à Pékin pour l'accès par l'ouest au Tibet qu'ils permettent. On parle ici de 125,000 kilomètres carrés, à peine moins d'un quart de France. En termes numériques, c'est une concession conséquente, suggérant que Pékin est partisane du *statu quo* en Aksai Chin et se montre prête à brader sa revendication sur le sud-est pour conserver le nord-ouest. Mais Nehru ne consent pas à répondre au courrier de Zhou Enlai. À l'inverse, les troupes indiennes continuent à grapiller petit à petit du terrain, tentant de gêner les opérations de l'APL contre les mouvements de guérilleros et de réfugiés tibétains à travers la frontière.[412] En secteur oriental, une unité indienne se risque le 25 août 1959 au nord de la ligne Mac-Mahon et tombe nez à nez sur des gardes-frontières chinois dans le secteur de Longju. Un soldat indien est tué durant la courte escarmouche, la première. Et encore le 21 octobre, en secteur ouest, neuf soldats indiens sont tués à la passe de Kongka.[413]

Le 8 septembre, Zhou Enlai estime dans une note qu'« *il y a une différence fondamentale entre les positions de nos deux gouvernements sur la question de la frontière sino-indienne ».*[414] Pékin recourt de nouveau en novembre à la diplomatie, proposant le retrait des troupes de 20 kilomètres de part et d'autre de la frontière (ligne Mac-Mahon à l'est, et *Line of actual control* à l'ouest – ou LAC, dans le jargon). Pas de réponse non plus de la part de Nehru, qui ordonne à ses troupes de rester en position. Les Chinois reculent cependant de leur propre chef des 20 kilomètres proposés. Zhou Enlai est à New Delhi en avril 1960 pour répéter sa proposition de l'an passé, sans résultat. Mais pour le reste de l'année 1960, Nehru en reste là.[415]

En 1961, une ferveur nationaliste secoue brusquement l'Inde. Les Portugais ont été chassés de Goa au son du canon, et Nehru est encouragé à la gourmandise par son parlement et son opinion publique. Par sa *Forward Policy*, il espère déloger Pékin en exerçant une pression continue sur la frontière et en y envoyant davantage de patrouilles. Son essence est l'imprudence : refuser de négocier tant que la Chine ne se retire pas des territoires revendiqués. Un éditorial du *Times of India* se fait le porte-voix de cet empressement : *« l'Inde doit affirmer ses droits en envoyant des patrouilles bien équipées dans les zones occupées par les Chinois, étant donné que toute remise à plus tard impliquera une acceptation tacite de leur occupation et une capitulation ».*[416] C'est une référence aux routes que Pékin bâtit en Aksai Chin… : il faut empêcher ce *statu quo* de s'inscrire dans le marbre. En renforçant les déploiements de troupes au Ladakh et sur la ligne Mac-Mahon, Nehru espère aussi équilibrer le rapport de force avec Pékin, qu'il estime renversé par la forte présence de l'APL au Tibet depuis l'insurrection.[417] De fait, les forces indiennes au

---

[411] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 141.
[412] Cheng, "PLA Operational Principles and Limited War: The Sino-Indian War of 1962", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 176.
[413] Whiting, "The Sino-Soviet Split", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 511-512.
[414] Cité par Joyaux, *La tentation impériale, op. cit.* 130.
[415] Cheng, "PLA Operational Principles and Limited War: The Sino-Indian War of 1962", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 177-8. Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 174
[416] Document cité par Cheng, "PLA Operational Principles and Limited War: The Sino-Indian War of 1962", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 179. TFA. Il s'agit d'un document de mars 1959, mais il nous semble illustrer parfaitement l'esprit de la *Forward Policy* indienne.
[417] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 175-8

Ladakh se résument encore fin 1960 à deux bataillons de miliciens locaux, sans arme lourde ni infrastructure routière moderne. Les Chinois disposent des deux, et selon les espions de New Delhi, d'une division d'infanterie mécanisée suppléée de blindés légers tout-terrain.[418]

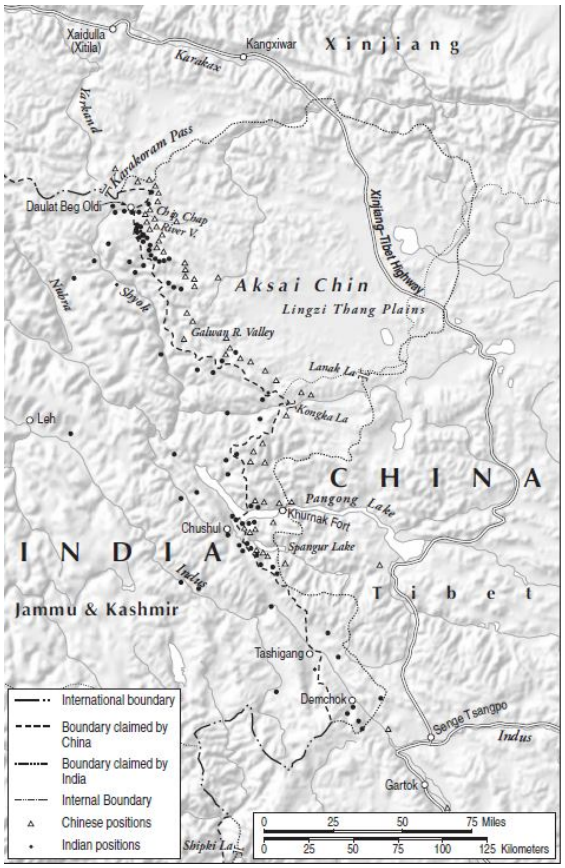


Figure 67 Le secteur ouest de la frontière sino-indienne (Ladakh), 1962. Source.[419]

Pendant l'été 1961, les Indiens renforcent donc leurs effectifs au Ladakh, mais sans acheminer d'armes lourdes. Ils n'ont pas commencé à construire des routes carrossables pour faciliter l'arrivée de renforts ultérieurs, forçant leur ravitaillement par air, tandis que les Chinois n'ont guère perdu leur temps : des itinéraires secondaires ont été aménagés pour doubler les accès à la zone disputée. Avantage de taille, l'APL a moins de dénivelé à grimper pour atteindre son versant de la frontière, dont les plateaux surplombent les vallées indiennes.[420] Cela n'empêche pas l'armée adverse, lorsque la température diurne autorise le mouvement, de s'infiltrer à l'intérieur du périmètre patrouillé par les Chinois en Aksai Chin et à y ériger des fortifications. Les incursions s'intensifient encore après le passage de l'hiver 1962 ; les Indiens commençant à tourner et isoler les premières lignes de défenses chinoises dans la vallée de Chip Chap. En juillet, elles sont dans la vallée de Galwan. Puis en septembre, 36 fortins indiens sont construits dans le secteur ouest de la frontière, à environ 70 kilomètres de la route Xinjiang-Tibet. Pékin

[418] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 136.
[419] Carte de Taylor Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 179.
[420] *Ibid*. Et Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 186. Et Cheng, "PLA Operational Principles and Limited War: The Sino-Indian War of 1962", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 192.

s'aperçoit que l'armée indienne a investi la zone tampon de 20 kilomètres évacuée en 1959… Le sujet est repris par les propagandistes chinois, réprouvant ce *« grignotage »* de New Delhi. Le terme chinois, *canshi zhengce* (蠶食政策) renvoie à l'image du ver dévoreur de récoltes.[421]

A l'été 1962, Pékin est en alerte. La Chine est encerclée et le prestige du Parti est touché par les effets du GBA… Zhou Enlai déclare début juin, *« maintenant, les Américains et Chiang tentent de tirer profit de nos embarras pour nous provoquer, tandis que la clique dirigeante soviétique s'efforce aussi de profiter de nos difficultés pour en créer de nouvelles ».*[422] Mao concourt au sujet de l'armée indienne, déclarant, *« ils veulent profiter de nos difficultés pour nous pousser à la bataille ».*[423] Au sud, les Chinois craignent également le rapprochement à l'œuvre entre Washington et New Delhi d'une part, et entre la seconde et Moscou d'autre part : un risque de guerre sur plusieurs fronts se profile… Zhou Enlai reproche en 1962 à Khrouchtchev ses ventes d'armes à l'Inde, parmi lesquelles des avions de transport lourds, des hélicoptères et des Mig-21 *Fishbed* supersoniques. Nehru clame entretemps que ces dernières seront utilisées contre les Chinois et leurs alliés pakistanais, et héliporte ses troupes vers les territoires disputés.[424]

Bref, *« l'Inde cible non seulement la région frontalière la plus vulnérable de Chine, mais le fait alors que les dirigeants chinois sont en position de faiblesse en termes de politique interne ».*[425] Pékin ne peut tolérer l'ultimatum indien en Aksai Chin et la mise en danger de l'artère routière reliant le Xinjiang et le Tibet, mettant en péril la stabilité de ce dernier après la révolte de Lhassa. Du point de vue des Chinois, ces agissements, couplés au soutien indien aux insurgés et au gouvernement en exil tibétains, visent clairement à contester leur domination sur le Tibet.[426] En plaçant l'APL devant un dilemme (résister ou se retirer humiliée) alors que Pékin est menacée sur plusieurs fronts simultanément, et que New Delhi a systématiquement éconduit les recours diplomatiques chinois. Ainsi, la *Forward Policy* de Nehru constitue sans aucun doute *« une politique aussi imprudente qu'irrationnelle, ignorant les avertissements chinois* (...). *L'Inde ambitionne d'entrer en guerre contre la Chine à moins qu'elle ne lui cède l'Aksai Chin ».*[427]

Mais l'armée de New Delhi pêche par hubris et le fauve chinois acculé va sortir les griffes…

Le 14 mai Zhou Enlai est en réunion avec les généraux Luo Ruiqing (羅瑞卿) et Yang Chengwu (楊成武) pour parler de défense aux frontières : Xinjiang, Tibet, et Taïwan. Il leur ordonne, en perspective d'un conflit armé avec l'Inde, de boucler les préparatifs défensifs d'ici fin juin. Le *timing* est important, Fravel et Whiting nous rappelant que mi-mai, Pékin s'attend encore à une attaque par l'armée du KMT à Taïwan. Les ordres donnés pour la défense du sud-ouest ont ainsi été transmis avant que ne furent arrêtés les plans de défense maritime au Fujian… La réponse initiale aux menaces indiennes et taïwanaises semble ainsi avoir été *« à peu près simultanée »*, mettant en lumière l'extrême tension stratégique à laquelle Pékin fait face en 1962. De fait, les

---

[421] *Ibid*. 178-9. Et Shichor, "The Great Wall", *op. cit.* 142. Et Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 178.
[422] *Zhou Enlai junshi wenxuan* [Zhou Enlai's Selected Works on Military Affairs] (Beijing: Renmin chubanshe, 1997), 435. Document cité par Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 183. TFA.
[423] Jiang Siyi and Li Hui, eds. ZhongYin bianjing ziwei fanji zuozhan shi [An Operational History of the China-India Border Counterattack in Self-Defense]. Beijing: Junshi kexue chubanshe [internal circulation], 1994, page 142. Document cité par Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 194. TFA.
[424] Li, Xia, *Mao and the Sino-Soviet Split 1959-1973, op. cit.* 65-66. Et Whiting, "The Sino-Soviet Split", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 512.
[425] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 182. TFA.
[426] *Ibid*. 182.
[427] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 142.

ordres donnés par Zhou Enlai pour l'Himalaya sont pour l'heure de rester en posture défensive et de ne répliquer qu'en cas d'attaque indienne, afin d'éviter une guerre sur plusieurs fronts.[428]

La coexistence armée (武装共處) remplace dès lors la coexistence pacifique sur les cols. L'ordre n'est plus au recul mais au blocage des avancées indiennes, surtout à l'ouest puisque New Delhi *« vise principalement à garantir sa revendication en Aksai Chin »*.[429] Les règles d'engagement évoluent vers le principe de ne *« jamais faire de concession, tout en évitant au maximum les effusions de sang »* : pas d'ouverture du feu avant les Indiens ; si ces derniers avancent dans un sens, avancer dans un autre ; si encerclé, demander aux renforts d'encercler l'encerclement ; même principe si la retraite est coupée ; et maintenir les distances.[430] On entrepose au Tibet et au Xinjiang des munitions, de l'essence, des pièces détachées et le transport nécessaire.[431] Faire parvenir troupes et armements par camion est aidé par les routes construites par l'APL, mais n'est pas pour autant facile : ces régions dépeuplées sont souvent situées à plus d'un millier de kilomètres des centres logistiques chinois. La maintenance des routes dans l'air raréfié des plateaux est difficile et constante, et on parcourt les derniers kilomètres à pied ou à dos de mule chargé d'une bonne semaine de provisions. C'est encore pire côté indien, alors que le rail dépose la troupe au pied des montagnes, car il faut grimper les massifs à pied dans la rocaille ![432]

Lorsque l'armée indienne pénètre début juillet en vallée de Galwan et encercle les positions chinoises, la tension monte encore d'un cran. Le 21, des combats dans la vallée de Chip Chap font des pertes des deux côtés. Pour Pékin, cette dispute demeure cependant un front secondaire : elle tente plusieurs recours diplomatiques durant l'été, mais Nehru s'entête : aucune négociation sans retrait des Chinois des 33,000km2 disputés en Aksai Chin, mettant la route Tibet-Xinjiang en danger, sans contrepartie territoriale indienne… À la fin août, les généraux chinois concluent que *« ne pas se battre n'est pas suffisant pour repousser les incursions indiennes »*.[433]

La *Forward Policy* et l'échec de la diplomatie poussent Pékin à l'action. En septembre, l'armée indienne reçoit l'ordre de dépasser la ligne Mac-Mahon à l'est, pourtant en territoire chinois reconnu par New Delhi, et prennent à partie les positions de l'APL. Durant tout le mois, les deux armées ressemblent à deux lutteurs sur le ring, se toisant et manœuvrant, cherchant une vulnérabilité dans la position de l'autre, avant de s'empoigner. Le 10 octobre, cinq soldats chinois tombent sous les balles indiennes à Dohla (secteur est). C'en est trop pour Pékin, où les têtes du régime se réunissent le 17. Devant Mao, le général Lei Yingfu (雷英夫) présente Nehru comme l'héritier des politiques britanniques au Tibet, et l'accuse de velléités colonisatrices. Il estime aussi que Nehru cherche à tirer profit du contexte international, sachant que la RPC a fort à faire avec non seulement Washington et Taipei mais aussi Moscou, et sous-estime l'esprit de défense chinois.[434] Zhou Enlai concourt, *« si vous êtes acculé et que vous ne ripostez pas,*

---

[428] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 185. TFA.
[429] Cheng, "PLA Operational Principles and Limited War: The Sino-Indian War of 1962", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 181. TFA.
[430] Cheng, "PLA Operational Principles and Limited War: The Sino-Indian War of 1962", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 180. TFA.
[431] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 142.
[432] Cheng, "PLA Operational Principles and Limited War: The Sino-Indian War of 1962", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 192.
[433] Cité par Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 188. TFA. Voir aussi du même auteur 186-8. Et Cheng, "PLA Operational Principles and Limited War: The Sino-Indian War of 1962", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 179-180.
[434] Lei Yingfu. *Zai zuigao tongshuaibu dang canmou: Lei Yingfu huiyilu* [Staff Officer at the Supreme Command: General Lei Yingfu's Recollections]. Nanchang: Baihuazhou wenyi chubanshe, 1997. 207. Document cité par

vous ne montrez que faiblesse. On croira que l'intimidation paie ».[435] Mao appuie, déclarant que riposter achèterait à la Chine *« 10 années de stabilité sur la frontière »*.[436] C'est aussi le bon moment car Pékin a désormais l'assurance que Chiang ne tentera rien sur la côte. Ainsi, *« suite au succès de sa dissuasion contre Taïwan, Pékin passe à la coercition contre l'Inde »*.[437]



Figure 68 Le soldat Pang Guoxing (龐國興, milieu), vétéran et héros national, pose en 1962 armé de son fusil d'assaut Type-56 (version chinoise de l'AK-47). Les Indiens ne disposent pas encore d'armes similaires (leur armement personnel date essentiellement de la dernière guerre mondiale).[438]

Pékin décide d'infliger à New Delhi une correction militaire sévère mais proportionnée, forcer un retour au *statu quo ante* et pousser Nehru à la table des négociations en position de faiblesse. Gifler l'armée indienne doit aussi porter un message à Taipei, Washington et Moscou : restez où vous êtes ![439] Par cette *« contre-attaque d'autodéfense »*, l'objectif de l'APL est de repousser l'ennemi au-delà de la frontière, là où l'armée indienne a dépassé la ligne Mac-Mahon à l'est, et au-delà de la LAC à l'ouest. L'opération obéit ainsi au principe originel de la défense active (ch. précédent) en faisant usage d'une posture offensive pour remplir un but de nature défensive. L'ordre transmis à l'APL au Tibet est : *« si l'armée indienne attaque, ripostez impitoyablement.*

Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 295. Voir aussi Whiting, "The Sino-Soviet Split", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 522-523.

[435] *Zhou Enlai junshi wenxuan* [Zhou Enlai's Selected Works on Military Affairs]. Beijing: Renmin chubanshe, 1997. 472. Document cité par *Ibid*. 295. TFA.

[436] Cité par Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 185. TFA. Selon les sources chinoises citées par l'auteur, des diplomates dans l'entourage du timonier, on passe de 10 à 30 ans de stabilité…

[437] Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *art. cit.* 112. TFA.

[438] Source, *Bingshiwang* (兵事網).

[439] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 186 et 195. Et Cheng, "PLA Operational Principles and Limited War: The Sino-Indian War of 1962", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 180 et 181.

Ne vous contentez pas de la repousser, soyez sans pitié, que cela fasse mal ».[440] Elle se met en marche, tournant à son tour les fortifications indiennes. Ses troupes sont acclimatées à la haute altitude et sont bien équipées. À l'est, leurs 10,000 hommes font face à 16,000 indiens, dont les officiers ont connu le feu en Afrique du Nord. À l'ouest, ils sont 6000 de chaque côté.[441] Nehru reste persuadé que les Chinois ne feront rien, et la passivité règne côté indien. C'est le contraire qui s'annonce, l'APL décidant de *« se porter à la rencontre de l'ennemi à sa porte ».*[442]

Les choses débutent à l'est. L'artillerie de l'APL ouvre le feu à 7h30 du matin sur les positions indiennes à Kejielang au nord de la ligne Mac-Mahon, suivie par l'infanterie qui passe en force. À la fin de la journée, la 7ème brigade indienne est anéantie et son général capturé. Le lendemain, l'APL a repassé la ligne… À l'ouest, le barrage débute à 8h25 du matin, et l'infanterie se porte à l'assaut des fortifications. En neuf jours, les Chinois ont repris 1900km2 de territoires. L'APL doit son succès à une logistique et une mobilité supérieure, bien davantage qu'au nombre, alors que les unités indiennes isolées sont restées prisonnières de leurs abris.[443] Elle s'arrête un moment, le temps pour New Delhi de rater une contre-offensive montée en hâte et de refuser un nouvel appel à la négociation par Pékin début novembre. Les Indiens déclarent à la place l'état d'urgence et dépêchent plusieurs divisions fraîches vers les deux secteurs de la frontière sino-indienne. Les Chinois les compensent immédiatement, et lancent une seconde phase de l'opération : il s'agit cette fois de saigner les renforts indiens à l'est comme à l'ouest, et de nettoyer la zone frontalière. L'APL s'élance le 16 novembre à l'est, et avance jusqu'à la limite du territoire indien, l'armée indienne y abandonnant Tezpur. Le 18 novembre, la manœuvre est répétée à l'ouest, les Chinois éradiquant les positions indiennes autour des lacs Spanggur Tso et Pangong Tso, tous deux situés à plus de 4000 mètres d'altitude entre chaîne du Karakoram et cordillère du Kunlun.[444] À en croire l'historien Cheng Feng, les soldats chinois ont démontré une discipline et des capacités physiques supérieures à leurs adversaires : marches harassantes avec 30 kilos d'équipement sur le dos, les pieds dans la neige ou sur les pentes rocailleuses. Le 33ème régiment aurait parcouru 160 kilomètres en 5 jours, neutralisant 1000 soldats ennemis. Les estimations des pertes varient : 5000 indiens tués ou blessés dit l'APL contre 3000 tués et disparus selon les Indiens. Contre cela, 700 soldats chinois sont tombés, avec 1700 blessés. On semble s'accorder cependant sur le nombre de prisonniers : 4000 Indiens et aucun Chinois.[445] Originalité par rapport aux combats de l'APL dans le détroit de Taïwan, l'arme aérienne est quasi absente de la guerre de 1962. Accord tacite pour éviter l'escalade, alors que Pékin comme New Delhi disposent de forces aériennes conséquentes de part et d'autre de la frontière. L'APL prend note des violations de son espace aérien par les Indiens, et du support logistique assuré

[440] Jiang Siyi and Li Hui, eds. *ZhongYin bianjing ziwei fanji zuozhan shi* [An Operational History of the China-India Border Counterattack in Self-Defense]. Beijing: Junshi kexue chubanshe [internal circulation], 1994, page 179. Document cité par Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 192. TFA.
[441] Cheng, "PLA Operational Principles and Limited War: The Sino-Indian War of 1962", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 182-4.
[442] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 142. TFA.
[443] Cheng, "PLA Operational Principles and Limited War: The Sino-Indian War of 1962", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 182-186. Et Whiting, "The Sino-Soviet Split", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 523. Et Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *art. cit.* 112.
[444] Cheng, "PLA Operational Principles and Limited War: The Sino-Indian War of 1962", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 186-187. Et Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 196
[445] *Ibid* (Cheng). 188-193. Et Whiting, "The Sino-Soviet Split", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 523.

par les hélicoptères et avions de transport fournis par Moscou. Mais elle se contente de déployer une puissante DCA pour ses troupes qui dissuade les aviateurs indiens de les approcher.[446]



Figure 69 Un Mil MI-4 indien (fabrication soviétique) pour missions de MEDEVAC sur les hauts plateaux. Ces hélicoptères étaient capables de grimper à 17,000 pieds, et participèrent au soutien logistique de l'*Indian Air Force* en suppléments des puissants Antonov AN-12. Source.[447]

Ce choc entre *« deux pays récemment établis pour affirmer leur souveraineté et redéfinir les frontières tracées par les puissances coloniales »*[448] se conclut donc à l'avantage de la Chine. Pékin aurait certainement pu en profiter pour occuper tous les territoires revendiqués, surtout à l'est. Au contraire, elle déclare un cessez-le-feu unilatéral le 21 novembre, et entame un retour à 20 kilomètres derrière la LAC, comme elle l'avait proposé trois ans plus tôt. La décision prend de court New Delhi et contrecarre sa demande de soutien aérien à l'*U.S. Navy*…[449] Elle est une preuve par les actes que la Chine est satisfaite du *statu quo* dans cette région, et surtout peut-être, qu'elle ne voit aucun bénéfice à faire de l'Inde son ennemie alors qu'elle craint déjà un encerclement stratégique par les États-Unis et l'URSS. Une occupation par son armée de tous les territoires disputés aurait certainement précipité le rapprochement entre New Delhi, Moscou et Washington pour un gain territorial somme toute modeste et une hostilité indienne renforcée pour son contrôle du Tibet. À l'inverse, en agissant de la sorte, elle a dénié l'accès des Indiens à l'Aksai Chin où elle préserve sa supériorité militaire ainsi que les axes routiers liant Xinjiang et Tibet, favorisant le contrôle des deux. Pékin fait un choix rationnel pour sécuriser sa frontière.

[446] *Ibid* (Cheng). 193-194.
[447] Voir le blog de défense indien Bharat Rakshak.
[448] Cheng, "PLA Operational Principles and Limited War: The Sino-Indian War of 1962", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 173. TFA.
[449] McMillen, "The Urumqi Military Region: Defense and Security in China's West", *art. cit.* 710. Et *Ibid* (Cheng). 187. Et Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 197. Et Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *art. cit.* 113.

Quelles leçons d'ordre militaire peut-on retenir, pour l'APL, de la guerre de 1962 ? D'abord, l'attaque préemptive chinoise correspond à l'esprit de la défense active : prise de l'initiative et action offensive dans un but défensif.[450] C'est le cas jusqu'au niveau tactique : discipline de fer, surprise, masse, mobilité, flexibilité opérationnelle. Tout cela permet à l'APL de consolider la domination chinoise sur le Tibet et le Xinjiang, ainsi qu'à dissuader toute interférence indienne. Plus largement, c'est aussi le succès de la crédibilité de la posture de dissuasion conventionnelle chinoise, l'APL démontrant sa capacité à passer rapidement de la menace aux actes. Alors qu'au contexte interne difficile, révoltes au Tibet et au Xinjiang couplées au désastre du GBA, s'ajoute nombre de menaces externes et un risque d'encerclement est-ouest total, Pékin a tenu contre l'alliance de ces deux périls exprimés par l'aphorisme chinois *neiyou waihuan* (内憂外患).[451]

Bien sûr, Pékin ne peut empêcher la dispute de s'installer dans le temps long. Revenue de son imprudence de 1962, New Delhi s'est gardée pendant des décennies de se frotter aux Chinois au Cachemire. Mais elle répliquera entre autres en laissant les États-Unis installer une base d'avions espions U-2 à Charbatia sur sa côte est (ch. précédent pour ceux basés à Taïwan), ainsi que des capteurs sur le sommet du Nanda Devi dans l'Himalaya, qui fourniront à la CIA des renseignements sur les déploiements de l'APL au Xinjiang et les installations nucléaires de Lop Nor.[452] Les actuels bruits de bottes autour de la *Line of Actual Control* (LAC), qui fait un retour tonitruant dans l'actualité après la lutte sanglante puis la mort de dizaines de soldats indiens et chinois à l'été 2020, s'inscrivent en prolongement de ce vieux conflit frontalier, toujours en attente de résolution. L'alliance continue entre la Chine et le Pakistan, à la fois pour mettre la pression sur New Delhi et neutraliser un autre potentiel soutien aux mouvements autonomistes ouïgours, n'y est pas non plus étrangère. Dès 1963, Pékin et Islamabad se mettent d'accord sur le tracé de leur frontière commune au Cachemire, la seconde obtenant 2000km2 de territoires. Voilà qui affaiblit la position de l'Inde, revendiquant toute la zone et rejetant bien sûr l'accord sino-pakistanais. Les Chinois n'en auront cure et feront construire en secret une nouvelle route devant lier Pakistan et Xinjiang, la fameuse *Karakoram Highway*, qui refera parler d'elle pour son importance stratégique très considérable.[453] On y verra passer les armes chinoises promises aux Moudjahidines afghans, et plus tard, les espoirs de Pékin pour un accès à l'Océan Indien…

En 1962, la stratégie a donc repris ses droits sur la radicalité maoïste, avec d'excellents résultats. Mais celle-ci devait se manifester à nouveau et aggraver sérieusement le conflit sino-soviétique.

---

[450] Mao Zedong, « Chapitre V. La défensive stratégique », dans : *Mao. Stratège révolutionnaire*, Choix de textes établi et présenté par Chaliand Gérard. Pocket, « Agora », 2010, p. 92-138. Pour plus en anglais sur ce sujet, voir Denis J. Blasko, "PLA Ground Forces Lessons Learned: Experience and Theory" dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75*, *op. cit*. 67-70. Et Scobell, C*hina's Use of Military Force, op. cit.* 34-36, et 46-49.

[451] Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *art. cit.* 113. Et Cheng, "PLA Operational Principles and Limited War: The Sino-Indian War of 1962", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 188. Voir aussi Allen S. Whiting, *The Chinese Calculus of Deterrence: India and Indochina*, The University of Michigan Press, 1975.

[452] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 147.

[453] *Ibid.* 143.

La grande muraille de barbelés dans la steppe (1960-79)

Le schisme sino-soviétique, largement provoqué par Mao lui-même, implique tout au long des années 1960 le basculement du centre de gravité stratégique chinois vers le nord. Le grand bond en avant et la révolution culturelle auraient pu rester deux aberrations tragiques si la fièvre maoïste était restée confinée à la politique interne sans déborder sur la question de la défense nationale. Or dans les années 1960, les planètes s'alignent pour une catastrophe sans précédent quand au chaos interne à la Chine populaire et à la purge des professionnels de l'APL s'ajoute la militarisation par Mao de la dispute frontalière avec l'URSS. Les raisons de cette décision délirante, comme le suggère Thomas Robinson, demeurent obscures, entre intrigues politiques internes, paranoïa et mauvais sens géostratégique.[454] Son effet sera considérable quand Pékin, repliée sur elle-même, isolée et encerclée, adoptera une doctrine de défense rétrograde mettant en péril la sécurité de ses périphéries, dont celle du Xinjiang. Nous avons vu en seconde sous-partie les effets contre-productifs à l'interne du tumulte maoïste sur la domination chinoise de la province. Nous analyserons ici les effets externes, suivant l'année 1962, des provocations maoïstes et de l'aggravation du conflit sino-soviétique sur la sécurité du Xinjiang du point de vue militaire. Là-bas, on ne craindra rien de moins qu'une menace d'invasion soviétique et une guerre nucléaire. Dans cette période de fragilité extrême, comment les Chinois vont-ils défendre le nord-ouest, leur servant de zone tampon et de profondeur stratégique millénaire ? Quel sera le rôle des déserts dans la défense nationale quand, puisant dans un vieux répertoire, les Chinois envisageront pendant les années 1970 de les sacrifier afin de retarder l'attaque de l'ennemi ? Quel lien enfin, avec l'évolution à l'est de la menace de Washington et son soutien à Taïwan ?[455]

Le retour du vent froid du continent

Les relations sino-soviétiques se dégradent tout le long des années 1960. À l'orée de la décennie 1970, le risque de guerre est avéré. Ce retour de la menace continentale implique pour la Chine le renversement de la donne stratégique de la côte vers le nord, rééquilibrage auquel participent l'impotence militaire taïwanaise et l'opposition des Américains à tout changement du *statu quo* (ch. précédent). Il apparaît donc vite à Pékin et à Mao qu'avec l'enlisement des Américains au Vietnam, et leur changement d'attitude à leur égard, la menace du nord est la plus sérieuse.

En 1960, la Chine et l'URSS partagent une frontière d'environ 7600 kilomètres de long (plus de 12,000 si l'on compte la Mongolie alignée sur Moscou), et dont on a vu tout au long de ce travail l'extrême vulnérabilité. Malgré les méfiances réciproques, la décennie 1950 avait permis aux stratèges chinois de se concentrer sur le sud-est, laissant leur flanc nord sans protection. Mais les nombreuses bouderies et provocations de Mao contre Moscou, le plus souvent à des fins de politique intérieure, ressuscitent dans les années 1960 le conflit frontalier et avec lui, la perception commune d'une menace émanant du voisin. Ces représentations opposées, dont on

[454] Thomas Robinson, "China confronts the USSR: warfare and diplomacy on China's Inner Asian frontiers", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 15, The People's Republic, Part 2: Revolutions within the Chinese Revolution 1966-1982*, Cambridge University Press, 1991, pp. 218-304 (254).
[455] Nous empruntons le titre de la partie à Yitzhak Shichor, et son article The Great Wall of Steel, nous semblant si bien inspiré. Voir Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit*. TFA.

a vu une première conséquence en 1962, sont largement instrumentalisées de part et d'autre et vont nourrir un gaspillage stratégique sans précédent puisqu'en réalité, ni APL ni Armée Rouge ne songent sérieusement à s'en prendre au territoire de l'autre…! Ainsi durant les années 1960 *« l'URSS devient l'ennemi imaginaire de la sécurité nationale chinoise, quand la Chine, du point de vue des Soviets, devient une puissance expansionniste convoitant leurs territoires »*.[456]

Dans cette grande incompréhension, le *Quotidien du peuple* tire le premier en soulevant en mars 1963, un an après les troubles au Xinjiang (vus ci-dessus), la question des *« traités inégaux »* signés durant le 19ème siècle avec la Russie des Romanov. Pékin accuse aussi, et publiquement, le Kremlin d'être derrière l'humiliante crise d'Ili de 1962… Moscou voit ces attaques comme une manifestation d'irrédentisme chinois sur ses territoires d'Extrême-Orient, qu'elle va alors militariser, nourrissant ainsi en retour les insécurités chinoises et le conflit sino-soviétique.[457] La même année, Khrouchtchev et le *leader* mongol Tesdenbal réfléchissent à une intégration de la Mongolie au Pacte de Varsovie (proposition mise en échec par l'opposition de la Pologne et de la Roumanie). Entretemps, la propagande antichinoise se déchaîne dans cette ancienne dépendance Qing, guère étonnant vu le passif de ses relations avec la Chine.[458] Mis bout à bout, ces évènements inquiètent les gradés de la CMC à Pékin, ordonnant en octobre de *« se préparer à contrer militairement de possibles conflits frontaliers fomentés par les révisionnistes »*.[459]

En 1964, Soviétiques et Chinois se réunissent pourtant pour parler du tracé des frontières. Mais c'est vite l'impasse. Quand les Russes semblent disposés à traiter de la question sur la base de la situation présente, Mao les torpille en lâchant : *« l'Union Soviétique occupe trop de terres* (…). *Environ un siècle auparavant, la zone à l'est du lac Baïkal est devenu un territoire russe, incluant Khabarovsk, Vladivostok et Kamchatka. Nous ne leur* [aux Russes] *avons pas encore présenté la note...* (…) *La Chine a déjà demandé à ce qu'ils lui rendent la Mongolie, sans succès. Ils tentent de placer le Xinjiang et le Heilongjiang* [nord-est] *sous leur juridiction. Ils ont augmenté leurs déploiements à la frontière »*.[460] Une telle répartie est de nature à ranimer chez le Russe sa peur ancestrale du nomade envahisseur et attaquant par l'est…[461]

La réponse de Khrouchtchev à Mao se démarque cependant par une certaine justesse historique, en lui renvoyant la balle : *« Les tsars russes ont certes lancé de nombreuses guerres de pillage... Mais les empereurs chinois n'ont rien à leur envier. Ils ont conquis la Mongolie, le Tibet et le Xinjiang.* (…) *Si les agresseurs osent déclencher une guerre, ils sont condamnés à périr ! »*[462] Voilà qui en retour renforce l'insécurité de Mao, demandant à des émissaires nord-coréens en visite : *« Khrouchtchev va-t-il nous attaquer ? Enverra-t-il des troupes conquérir le Xinjiang, le Heilongjiang, la Mongolie intérieure ? »*[463] En février 1964, Zhou Enlai dit aussi ses craintes d'une guerre avec l'URSS au *Juche* Kim Il-sung, *« le nord-ouest et le nord-est constituent les*

[456] Li, Xia, *Mao and the Sino-Soviet Split 1959-1973, op. cit.* 93.
[457] Whiting, "The Sino-Soviet Split", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 528.
[458] Li, Xia, *Mao and the Sino-Soviet Split 1959-1973, op. cit.* 94-5.
[459] Jilin Provincial Archives, 1/19–1/243, pp. 19, 72. Document cité par *Ibid*. 94. TFA.
[460] *The Asahi Shimbun, The Yomiuri Shimbun*, and *Mainichi Shimbun*, 13 July 1964. Cité par *Ibid*. 96. TFA.
[461] Li, Xia, *Mao and the Sino-Soviet Split 1959-1973, op. cit.* 120
[462] *Pravda*, 16 and 20 September 1964. Cité par Li, Xia, *Mao and the Sino-Soviet Split, op. cit.* 97. TFA.
[463] Memorandum, Mao Zedong's Conversation with North Korean Party and Government Delegation, 7 October 1964. Document cité par Li, Xia, *Mao and the Sino-Soviet Split 1959-1973, op. cit.* 97. TFA.

principaux fronts de la lutte contre le révisionnisme ».[464] Si chacun joue à se faire peur, Moscou n'est pas la dernière à faire les frais de la sensibilité, confinant à l'irrationalité, de Pékin dès qu'il s'agit des frontières stratégiques de la Chine.[465] On le verra bientôt au sujet de Taïwan.

En octobre 1964, Khrouchtchev est escamoté du pouvoir par Leonid Brejnev et son second, Aleksei Kosygin (que l'on retrouve ici, part. pré.). Mais leurs espoirs de réparer la relation sino-soviétique sont vite douchés par le jusqu'auboutisme maoïste. Pour le maître de Pékin, l'URSS a trahi l'idéal communiste et repris son rang de puissance impérialiste, tandis que le PCUS a dégénéré en cédant à l'esprit bourgeois. [466] La dispute lui servira par ailleurs d'épouvantail pour dynamiser la Révolution culturelle, qui est aussi une vengeance personnelle à l'égard de ceux qui, au sein du Parti communiste, défieraient sa radicalité en choisissant la *« voie capitaliste »*.

Cette année 1964 encore, Mao préside donc à un changement d'orientation stratégique majeur. Finie la priorité à la défense de la côte contre Chiang Kai-shek et les États-Unis. Au sommet de la crise frontalière avec l'Inde et devant la menace taïwanaise, Lin Biao avait pourtant, en cas d'invasion, mis sur pied en 1962 une doctrine de retraite stratégique du sud-est (du Guangdong à Shanghai), l'abandonnant à ses ennemis venus de Taïwan, contre la protection coûte que coûte du nord-est vulnérable via la Corée et où sont rassemblées les forces industrielles de la Chine. Cette stratégie dite *Beidingnanfang* (北頂南放) ne faisait cependant sens que tant que l'alliance sino-soviétique n'était pas encore *de facto* dénoncée, car le nord-est s'avère intenable si en plus de l'armée taïwanaise, l'APL doit aussi y affronter l'Armée Rouge.[467] Deux ans après la crise, Mao estime donc le temps venu de changer de stratégie pour parer à Moscou, déclarant en juillet, *« ne regardez pas qu'à l'est et tournez les yeux vers le nord. Ne pensez pas qu'à l'impérialisme mais aussi au révisionnisme. Préparons-nous à la guerre sur les deux fronts à la fois ! »*[468]

C'est là l'essence de la nouvelle doctrine de défense (*zhanlue fangzhen*, 戰略方針) de 1964, par laquelle Mao frustre l'initiative de Lin Biao (qui ne lui en saura pas gré) en ordonnant l'abandon non plus seulement du sud-est, mais *aussi* du nord-est en cas d'attaque ennemie... L'idée, dans les deux cas, est de retirer l'APL vers l'intérieur du pays pour y préserver ses forces. Ce principe *« d'attirer l'ennemi au plus profond de nos lignes »* (誘敵深入), dont Taylor Fravel a livré voici quelques années une magistrale analyse, est une resucée de la guérilla maoïste des années 1930 lorsque l'APL encerclée dut s'adapter à la supériorité de l'armée nationaliste. On veut ici tirer parti de l'immensité du territoire chinois pour défaire l'envahisseur, l'épuisant et en le taillant en pièces par coups de canif successifs. À l'instar de son adaptation maritime par Xiao Jinguang (ch. précédent), elle est vue, en partant d'une position de faiblesse, comme la première étape d'une contre-attaque réussie. C'est logique de prime abord : puisque la Chine est vulnérable au sud-est et au nord, on veut lui appliquer la formule des succès passés. Mais si ce retour aux

---

[464] Jin Chongji, chief ed. *Zhou Enlai zhuan, 1949–1976* [Biography of Zhou Enlai, 1949–1976], Beijing: Zhongyang Wenxian Chubanshe, 1998, page 1769. Cité par Li, Xia, *Mao and the Sino-Soviet Split 1959-1973, op. cit.* 95. TFA.

[465] Pour l'épisode des négociations de 1964, voir aussi Whiting, "The Sino-Soviet Split", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 529. Et Joyaux, *La tentation impériale, op. cit.* 137-139. Et Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *art. cit.* 116.

[466] Whiting, "The Sino-Soviet Split", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, op. cit.* 529.

[467] Li, Xia, *Mao and the Sino-Soviet Split 1959-1973, op. cit.* 96.

[468] Cité par *Ibid*. 96.

sources maoïste était un coup de génie pour la marine et sa force de petits torpilleurs, elle est une aberration politico-économique quand Mao désire y plonger la Chine entière de 1965...[469]

Car le contexte a changé, entre la position du PCC de 1930, force de combattants pauvres sur une terre misérable, et la sienne des années 1960, présidant aux destinées d'un milliard de Chinois. Mao ordonne sans fard à un pays en industrialisation surpeuplé de revêtir l'habit du guérilleros et de porter son arme. Pour l'heure, la décision implique de démonter toutes les usines de Mandchourie, c'est-à-dire une large part du complexe militaro-industriel chinois se relevant alors à peine du retrait des ingénieurs soviétiques, pour les remonter dans la campagne arriérée et sans infrastructures de transport moderne du centre du pays. Mao a pourtant vu de ses yeux les résultats de la retraite catastrophique de Chiang Kai-shek et de ses armées vers Chongqing en 1938 devant l'offensive japonaise : c'est chimérique et presque irréalisable.[470]

La doctrine de 1964 apparait comme la réplique stratégico-militaire du grand bond en avant : un mépris revendiqué opposé à tous les conseils opératifs donnés à l'APL par les *révisionnistes* russes et un accès de folie maoïste aussi dangereux que détaché de la réalité. La décision en cas de conflit de sacrifier les provinces chinoises les plus productives (à l'est et au nord) alors que le pays dispose la même année (ce n'est pas un hasard du calendrier) de la dissuasion nucléaire constitue sans doute une lubie. Mais une lubie qui aura un certain sens politique quand, lors de la Révolution culturelle que Mao prépare en secret, il fera humilier les militaires professionnels accusés de faire le jeu des dits *« khrouchtchéviens »* autour de Liu Shaoqi.[471] Nulle surprise donc qu'on attendra 1980 et le retour des *experts* pour voir l'abandon de la doctrine de 1964…

En attendant, quand l'escalade du conflit au Vietnam se précise, Pékin et Washington se mettent tacitement d'accord pour que les hostilités ne dépassent pas le 17ème parallèle.[472] À part des violations de l'espace aérien chinois, le front sud restera bénin et Mao se concentre sur l'URSS. Devant même le sud-est (Taïwan), il fait élever le nord, le nord-ouest et le nord-est au rang de priorité stratégique.[473] Pour les mêmes raisons, il augmente le niveau d'alerte des grandes villes septentrionales, comme Pékin et Tianjin, où sont creusés quantités d'abris anti-aériens et souterrains. À l'automne 1964, les stratèges de l'APL arpentent la frontière nord du Xinjiang au Heilongjiang, pour retracer les anciens itinéraires autrefois employés par l'Armée Rouge à la poursuite des forces japonaises durant la 2nde guerre mondiale... On étend les barbelés et les champs de mines sur toute la zone frontalière, surtout au Xinjiang, en retard de ce point de vue. En 1964, l'APL baptise Ili, lieu de la crise de 1962, d' *« avant-poste anti-révisionniste »*.[474]

Du côté soviétique, les lignes bougent en 1965 avec le début d'une augmentation constante du nombre de troupes stationnées devant la frontière chinoise, avec 14 divisions en 1966 et 34 en 1969. Avec la Mongolie, un traité de défense est finalement signé en 1966, hâtant l'arrivée de l'Armée Rouge au plus proche de Pékin. Fidèle à la doctrine de défense soviétique, et comme en Europe à la même période, ces déploiements sont organisés de manière offensive avec le très redoutable tiercé blindé-artillerie-aviation d'assaut conçu pour les offensives dans la profondeur

[469] Voir le chapitre 4 de Taylor Fravel, *Active Defense – China's Military Strategy Since 1949*, Princeton University Press, 2019.
[470] Voir partie précédente de la thèse.
[471] C'est ainsi que finiront Peng Dehuai et Luo Ruiqing, qui tentèrent tous deux de se suicider. Lire Simon Leys, *Les habits neufs du Président Mao, op. cit*.
[472] Voir la partie consacrée au combats aériens dans les cieux frontaliers entre Chine et Vietnam dans Zhang, "Air Combat for the People's Republic" dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit.* 288-293.
[473] Li, Xia, *Mao and the Sino-Soviet Split 1959-1973, op. cit.* 98.
[474] *Ibid*. 97.

(et qui écrasa les nazis en 1944-5). C'est un renversement par rapport au passé, où malgré la supériorité logistique et en termes d'équipements de l'Armée Rouge, ses déploiements étaient concentrés à l'ouest. Cette fois, elle fait face au berceau industriel chinois en Mandchourie et au lointain Xinjiang (voir plus bas) que Mao se prépare à abandonner en cas d'attaque...[475] Pour les Chinois, qui ne parviennent pas à masser autant d'hommes aussi rapidement de leur côté de la frontière, même lorsqu'ils dépêchent vers le nord des divisions basées jusqu'alors au Fujian en face de Taïwan, ce nombre trahit l'objectif coercitif des Soviétiques : faire tomber l'actuel gouvernement à Pékin. Ils s'inquiètent d'autant plus quand, à la suite de sa tragique intervention en Tchécoslovaquie de 1968, Moscou annonce la *doctrine Brejnev* légitimant les interventions dans les *pays frères* ayant dévié de la *ligne*… En décembre, Pékin fait exploser au Xinjiang une bombe atomique de trois mégatonnes, message dont chacun peut mesurer la subtilité.[476]

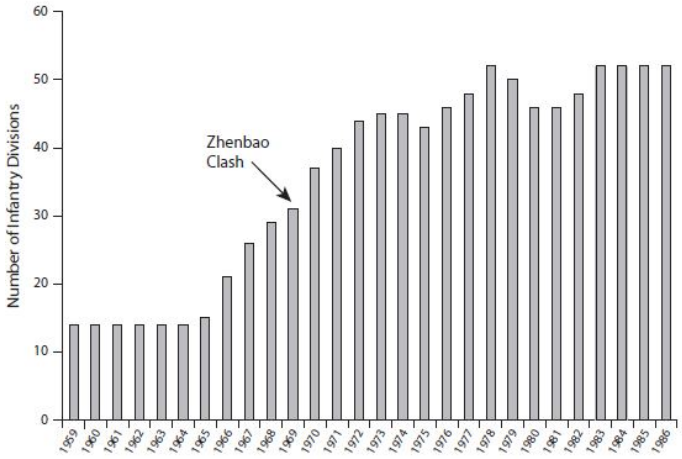


Figure 4.1 Soviet Troops Deployed along China's Land Border (1959–1986)
Source: Central Intelligence Agency, *Military Forces along the Sino-Soviet Border*, SM-70–5 (Washington, D.C.: Central Intelligence Agency, 1970); Office of National Estimates, *Soviet Military Buildup*; Robinson, "China Confronts the Soviet Union," 299; Gerald Segal, *Sino-Soviet Relations after Mao*, Adelphi Paper No. 202 (London: International Institute for Strategic Studies, 1994).

Figure 70 Tableau de Taylor Fravel sur le nombre de divisions de l'Armée Rouge disposée sur la frontière avec la Chine, avec ses sources. Source.[477]

Avec un tel arsenal en face de lui, on pardonnerait à Mao s'il retardait ses gesticulations contre Moscou. Hélas… Car pour l'heure, l'APL est moribonde. Il l'a vidée de son professionnalisme, acquis de haute lutte en Corée et face à Taïwan. En 1963, l'image du camarade Lei Feng est à l'honneur, héros de pacotille et bon samaritain communiste inspiré de la légende de Stakhanov : jeune trouffion rouge vif, d'ordinaire bêche à la main et Mao à la bouche (les campagnes ont faim dans les années 1960) dont l'amour porté à la patrie compense la faiblesse des moyens.[478] C'est très dommage, car à la veille du retrait des techniciens d'URSS, la Chine était en 1960

[475] Robinson, "Warfare and diplomacy on China's Inner Asian frontiers", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 15, op. cit.* 256. Et Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 204-206. Et Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *art. cit.* 116.
[476] *Ibid* (Fravel). 203 et 208. Et *Ibid* (Robinson). 257
[477] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 205.
[478] Son image est d'ailleurs remise à l'honneur par Xi Jinping, si l'on en croit la profusion de navets patriotiques chinois mettant son caractère inoxydable et corvéable jusqu'à la mort, d'*Operation Red Sea* à *Born to Fly*…

prête à reproduire toute la gamme des armements soviétiques du fusil d'assaut au sous-marin. Mais le Grand bond en avant et la révolution culturelle ramènent le complexe militaro-industriel chinois des décennies en arrière tandis qu'on purge les officiers les plus décorés, qui se trouvent aussi être les plus sceptiques quant à la nouvelle direction stratégique ! C'est le cas de Peng Dehuai en 1960, prestement remplacé par Lin Biao, héros de guerre aussi ambitieux qu'alors malléable.[479] Tout, de l'entraînement à la tactique, doit alors se soumettre à l'esprit maoïste, les théoriciens de l'APL regrettant même en 1961 de ne pas y avoir pensé plus tôt :

> *Il eut été possible d'élaborer des tactiques et règles de combat* [se conformant au canon maoïste] *pour notre armée bien plus tôt, dès la libération de la Chine* [i.e. 1949]. *Cependant, en raison des dogmatistes* [i.e. c'est-à-dire les 'pros' du type Peng Dehuai] *méprisant les principes de conception stratégique et de combat dessinés par le Président Mao, en promouvant le dogmatisme militaire caractéristique des bourgeois et des seigneurs de guerre, acquis à la superstition selon laquelle ce qui se fait à l'étranger est supérieur, et à leur import sans critique en Chine, nous avons souffert de retards répétés dans le travail d'élaboration et de rédaction des manuels pour notre armée !*[480]



Figure 71 *« Apprendre du bon exemple du camarade Lei Feng »*… L'esprit de Lei Feng, à l'image du troupier qu'on découvre ici aussi joufflu qu'inspiré de nobles intentions, fait bon marché du professionnalisme dans l'APL : volontarisme, patriotisme, sens du sacrifice, doivent remplacer l'expertise.

[479] Paul H.B. Godwin, "Change and Continuity in Chinese Military Doctrine: 1949-1999", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 32-34.
[480] *Military Science Academy*, "The Combat Rules and Regulations of Our Army Are the Product of Mao Tse-tung's Military Thought". Cité par Godwin, "Change and Continuity in Chinese Military Doctrine: 1949-1999", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 33. TFA.

Voilà qui montre à quel point le vieux débat né du heurt entre réformistes Qing (le mouvement *Yangwu*) et conservateurs (part. pré.), position dont semblent hériter les radicaux du PCC, ne s'est jamais vraiment éteint... Du modèle politique à celui des armées, il continue aujourd'hui.

Que Mao ait à l'avance programmé l'évacuation des provinces frontalières en cas de guerre a donc le mérite de la cohérence. Car l'APL n'est pas, à la fin des années 1960, en état de projeter ses forces vers le nord, Heilongjiang et Xinjiang, pour y croiser le fer contre l'Armée Rouge. Elle est davantage occupée en 1968 à liquider les malheureux gardes rouges qui encombrent Mao (voir plus haut).[481] C'est pourtant ce moment précis de vulnérabilité qu'il choisit pour mêler la tragédie de sa Révolution culturelle au conflit larvé avec Moscou... Tout suspense est superflu : si Mao pense gifler l'Armée Rouge comme celle de New Delhi, c'est perdu d'avance.

Roulette russe contre l'Armée Rouge

D'abord, l'endroit du duel. Retour à l'histoire et aux profondeurs du nord-est de la Chine, celles de la célèbre rencontre de 1689 entre émissaires de l'empereur Kangxi et du Tsar (Traité de Nerchinsk, partie 2). Dans ces contrées très froides, les Romanov avaient ici par extorsion, ici par manœuvre diplomatique savante, joué de la faiblesse de l'Empire mandchou vieillissant pour y avancer leurs frontières, soutirant à Pékin des millions de kilomètres carrés de territoires jusqu'à l'océan Pacifique (Traité d'Aigun, et les autres…). Depuis la fin du 19ème siècle, le rail russe y avait apporté quantité de colons et de bagnards remplaçant les turbulents trappeurs. Mais, cette frontière avec la Chine, celle que l'on connaît encore aujourd'hui et qui refera sans doute parler d'elle à l'avenir si Chinois et Russes oublient encore leur *« amitié sans limite »*, n'avait par endroits pas été délimitée correctement. La RPC avait hérité là et au Xinjiang de toutes ces imprécisions, sans grande importance tant que l'amitié socialiste régnait. Elle touche à quelques rivières, notamment l'Oussouri et l'Amour, où l'on ne sait alors guère qui a le droit de naviguer ici, ou de pêcher là.[482] Triviale, cette dispute devait pourtant dégénérer lorsque mise à l'agenda politique et montée en épingle par les brutes radicales du régime. Pourquoi Mao choisit-il le Heilongjiang, à l'est, pour son coup de théâtre ? Car les forces russes y sont moins concentrées qu'en face du Xinjiang en Asie centrale, par rapport à l'APL qui est plus proche de ses bases.[483]

Thomas Robinson, qui s'est penché sur les archives de l'APL et de l'Armée Rouge, nous donne l' *« approximation »* la mieux renseignée et équilibrée disponible des incidents de mars 1969. Deux affrontements sanglants, provoqués par les Chinois le 2 mars, et une série de représailles menées par les Russes le 15, laissent un millier de tombés pour l'idéal communiste sur l'île de Zhenbao et les rives de l'Oussouri. L'objectif, selon l'excellent Allen Whiting, était pour Mao de *« dissuader une potentielle menace d'intervention soviétique dans le chaos de la Révolution culturelle. Comme durant la crise de 1962, Pékin craint que l'étranger tente de profiter de sa faiblesse interne »*.[484] Mais après avoir fait planer le risque d'une escalade nucléaire entre Chine et URSS, l'épisode se termine cette fois sur l'humiliation de la première, forcée de reprendre les négociations sans avoir rien gagné de tangible. Nous traiterons ces évènements, liés à la

[481] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 210.
[482] Robinson, "Warfare and diplomacy on China's Inner Asian frontiers", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 15, op. cit.* 255. Et Joyaux, *La tentation impériale, op. cit.* 139.
[483] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 213.
[484] Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *art. cit.* 118. TFA.

question des frontières au Xinjiang, en nous concentrant sur l'aspect contre-productif de la démonstration de force de Mao, où buts de politique interne[485] se mêlent à l'objectif de choquer le *leadership* russe. La crise nous ramène à ses erreurs à Kinmen de 1955-8… Pour justifier son échec, il livrera une autre rationalisation *a posteriori* : son rapprochement avec Washington.

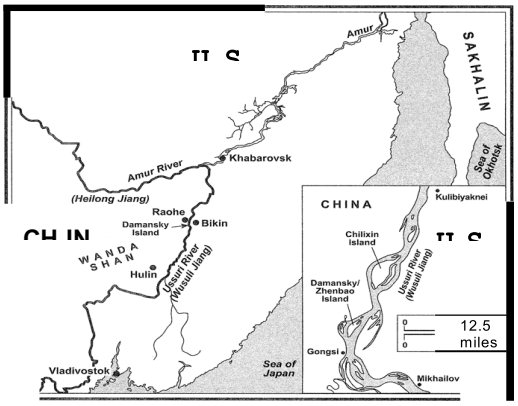


Figure 72 L'île Zhenbao (Damansky sur la carte) dans son environnement géographique. Source.[486]

Depuis décembre 1966, des bandes de gardes rouges exaltés se retrouvent régulièrement sur l'Amour et l'Oussouri pour critiquer bruyamment le *« social-impérialisme »* des Soviétiques et défier leurs gardes-frontières. Les Russes réagissent en augmentant le nombre de ces derniers et en durcissant leurs procédures de maintien de l'ordre. Bien sûr, pas question d'ouvrir le feu sur eux, lorsqu'autour du nouvel an 1968 c'est la foire d'empoigne sur une autre île disputée : Chilixin. On y tire en l'air et on s'assomme à coups de gourdins : des centaines de blessés et du sang sur la neige...[487] L'affaire se conclut par cinq malheureux chinois écrasés par une voiture blindée soviétique le 5 janvier. Lin Biao réunit ses généraux et temporise, appelant l'APL à répliquer de manière proportionnée sur l'exquis principe de *« d'abord être poli, ensuite livrer bataille »*.[488] Mais l'annonce de la doctrine Brejnev et du traité de sécurité avec la Mongolie allaient bientôt induire un changement d'approche. Mao est inquiet aussi pour la sécurité du Xinjiang, auquel son accès risque d'être coupé par la Mongolie et où les incidents de frontière semblent aussi se multiplier.[489] À l'est, les face-à-face tendus continuent tout l'hiver 1968-1969, ce qui donne une idée aux stratèges chinois et à Mao : cacher à l'avance quelques soldats d'élite sur Zhenbao pour tendre une embuscade aux gardes-frontières russes et donner à Moscou *« une bonne leçon ».* On veut une démonstration de force pour décourager toute coercition du barbare

[485] Dans "Warfare and diplomacy on China's Inner Asian frontiers", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 15, op. cit.* 262-264, Robinson ajoute des facteurs tels que les batailles d'influence à Pékin entre Mao et Lin Biao, qui tente de légitimer dans le cadre de la révolution culturelle son commandement de l'APL. D'autres explications concernent le besoin de maintenir la population chinoise sur le pied de guerre alors que la situation domestique du pays est dramatique. Nous nous concentrons ici sur les aspects internationaux et militaires.
[486] Robinson, "The Sino-Soviet Border Conflicts", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 200.
[487] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 207
[488] Xu Yan, "1969 nian Zhong-Su bianjie de wuzhuang chongtu," p. 5. Cité par Thomas Robinson, "The Sino-Soviet Border Conflicts of 1969 - New Evidence Three Decades Later", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 216. TFA.
[489] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 208

étranger, un peu comme contre New Delhi en 1962.[490] La CMC approuve le plan dessiné par le personnel de la Région militaire (MR) du Heilongjiang. Exécution prévue pour le 2 mars.[491]

Dans la nuit qui précède, quelques 300 hommes de l'APL, tout vêtus de blanc, passent en silence la rivière gelée en traînant un long fil téléphonique, et s'enterrent dans la neige du petit bois de l'île Zhenbao/Damansky. La nuit est largement passée lorsque le guetteur soviétique remarque à 11h de l'activité sur la rive chinoise de l'Oussouri, où quelques dizaines de gardes frontières chinois se dirigent vers Zhenbao hurlant à tue-tête des slogans maoïstes. Fidèle à la procédure, le lieutenant Strelnikov monte avec ses soldats dans deux BTR, un camion et un 4X4 pour les en dissuader : ils placent leurs AKM sur le torse et avancent encoudés pour bloquer le passage des Chinois. On se crie dessus un moment, les intrus ne semblent pas armés. Mais d'un coup, leur premier rang se jette à terre, découvrant les pistolets-mitrailleurs sortis des manteaux du second. Strelnikov et six de ses camarades s'effondrent sous la rafale. De la neige, les 300 commandos passés la veille ouvrent également le feu, imités par les artilleurs et les mitrailleurs sur la rive chinoise. Les malheureux soviétiques se font ensuite charger et un bref corps-à-corps s'ensuit. Dix-neuf prisonniers sont assassinés de sang froid, et leur équipement pillé puis exhibé. Le lieutenant Bubenin et ses hommes observent de loin la scène, qu'ils gagnent pied au plancher, tentant par le flanc de diviser le feu chinois, afin de dégager leurs camarades. Touché et en état de choc, le feu de Bubenin conjugué à celui des compagnies environnantes accourant avec des volontaires civils oblige néanmoins les Chinois à repasser de leur côté de la rive en tirant leurs blessés. Après ces deux heures d'enfer, chacun regagne ses positions et compte ses morts.[492]



Figure 73 Le sergent Yuri Babansky, qui s'est distingué au feule 2 et le 15 mars, progresse dans la neige légère en serrant son AKM. Photo certainement prise pour la propagande. Source.[493]

[490] La reference au barbare en moins, c'est la thèse de Fravel. Voir *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 212.
[491] Robinson, "The Sino-Soviet Border Conflicts of 1969", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 205-209. Et Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *art. cit.* 117. Et Robinson, "Warfare and diplomacy on China's Inner Asian frontiers", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 15, op. cit.* 255
[492] *Ibid*. 208-210. Et Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 201, puis 211-212. Et Robinson, "Warfare and diplomacy on China's Inner Asian frontiers", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 15, op. cit.* 257.
[493] *Military Review*.

Les Soviétiques se vengent le 15. Chaque côté s'est préparé à un coup de sang et entend dénier à l'autre l'usage de la petite île gelée, d'ordinaire parfaitement insignifiante et depuis épicentre d'une lutte très symbolique entre deux grandes puissances nucléaires y soldant leurs vieux comptes et frustrations… On ne sait pas qui a tiré le premier. Mais à 10h du matin, l'artillerie chinoise est déchaînée, elle tente d'écraser l'adversaire et de briser la glace sur laquelle évoluent les BTR et chars T-62. Les Soviétiques répliquent et font comme les Américains en Corée : ils laissent les Chinois attaquer en masse avant d'ouvrir un barrage concentré et de les charger avec leurs blindés pour causer un maximum de pertes humaines. À 19h, les armes se taisent. Soixante soldats soviétiques ont été tués ou blessés, contre 800 chinois au tapis. Un massacre insensé.[494]

Pour Robinson, les Chinois ont délibérément tendu une embuscade aux Soviétiques et la version par ces derniers de l'affaire est en général plus conforme à la réalité que la chinoise. L'historien en tire une série de conclusions, parmi lesquelles : la responsabilité de cet affrontement sanglant et déstabilisateur incombe à l'arrogance de Mao, cédant à l'émotion, qui planifie son opération dans les seuls objectifs de corriger Moscou et de consolider son pouvoir interne. Pour le reste, la folle action n'a pas d'objectif politico-stratégique clair et aboutit à l'aggravation complète du conflit sino-soviétique, grave défi que l'APL n'est pas en condition de relever et dont on sentira bientôt les effets du Xinjiang (voir plus bas) au Vietnam. Le coût est par ailleurs faramineux : des centaines de morts, et des milliards jetés dans les tunnels antiatomiques des villes chinoises (on craint une guerre nucléaire), le déplacement des industries à la campagne et l'arrêt de la révolution culturelle, tout cela sans parler du risque encouru d'invasion par une Armée Rouge révulsée par les outrages de Mao. Note salée pour revenir à des négociations sans lendemain suivant le court passage de Kosygin, calmant le jeu à l'aéroport de Pékin en septembre 1969.[495]



Figure 74 *« Toute clique réactionnaire est un tigre de papier ! »* crie la pancarte des soldats chinois, posant pour la propagande avec des casques soviétiques brisés et dressés sur une baïonnette. Source.[496]

[494] Robinson, "The Sino-Soviet Border Conflicts of 1969", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 210-3. Voir aussi Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *art. cit.* 117-118.
[495] *Ibid* (Robinson, *Warfighting*). 203-5. Et Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 213
[496] *Military Review*.

De façon intéressante, Mao rationalise son échec *a posteriori* comme devant Kinmen en 1958. Il dit en substance à qui l'accuse qu'il a organisé cet affrontement pour s'attirer le soutien de Washington contre Moscou, et obtenir par levier une baisse des liens entre la première et Taipei. C'est factuellement ce qui se déroule à partir de 1970 (ch. précédent), mais il est improbable que ce soit la raison derrière cette partie de roulette russe avec Moscou. Les appels du pied de Washington à Pékin, pour sortir du piège vietnamien et contrer Moscou, précèdent la saignée de mars 1969.[497] Mao le sait et n'a aucunement besoin d'hypothéquer la sécurité et la marge de manœuvre internationale de la Chine pour saisir la perche. Sa *« leçon »* n'a pas impressionné Moscou, qui menacera Pékin d'invasion pendant plus d'une décennie. Comme à Kinmen, les objectifs politiques court-termistes de Mao, *« démesurés et motivés par une idéologie débridée,* [aboutissent] *à des résultats totalement contraires aux intentions initiales »*.[498]

De fait, tout n'est pas gagné non plus pour les Soviétiques, qui choisissent après Zhenbao de se tourner vers une politique de coercition maximaliste sur Pékin pour la forcer (sans succès) à un règlement du conflit frontalier : déploiements militaires conventionnels et nucléaires massifs devant ses frontières, provocations régulières de l'APL par l'Armée Rouge. D'abord, cela coûte cher financièrement à l'URSS. Ensuite, en venant jouer sur les insécurités chinoises, Moscou pousse Pékin dans les bras de Washington.[499] La preuve en actes au Xinjiang.

Défense du Xinjiang, profondeur stratégique contre l'URSS

Nous l'avons déjà dit et longuement détaillé dans la sous-partie consacrée à la situation interne du Xinjiang, nous le répétons en bref : la province est dans un état de vulnérabilité alarmant lorsque le risque de conflit avec l'URSS est le plus grave. Avec l'effet du grand bond en avant, et de la révolution culturelle, Pékin s'est aliénée les populations musulmanes, et la tentative des élites locales hans de sauvegarder leur pouvoir et la stabilité régionale font planer le risque d'un retour à la fragmentation politique des années 1930. La situation est dramatique pour le contrôle chinois de la région, qui parait mure pour un coup de force de son voisin. Comment les stratèges de Pékin et l'APL vont-ils parer à cette situation et défendre les déserts contre les Soviétiques ?

Suivant les crises simultanées de 1962, Pékin introduit plusieurs plans d'urgence de défense aux frontières, pour les provinces côtières et le Xinjiang. À l'image de la politique Qing contre la menace Zheng à Taïwan au 17ème siècle, pour ne pas offrir de prise à une potentielle collusion avec l'adversaire, elle ordonne le retrait des populations musulmanes des espaces frontaliers avec l'URSS (sur 200 kilomètres). Celles-ci sont remplacées par les colons-milices du Bingtuan, autre emprunt du passé, qui s'attachent à murer un peu plus cet accès ancestral à la Chine, tandis qu'en parallèle le nombre de troupes de l'APL stationnées au Xinjiang avec cavalerie, chars, et artillerie augmente.[500] C'est le sens des directives du comité du Parti et du commandement de la RM-Xinjiang en 1963, *Régulations sur l'encadrement des zones frontières interdites*, puis en

[497] Les diplomates américains sont en ce sens entrés en contact avec leurs homologues chinois depuis l'automne 1968. Bien sûr, Taipei n'est au courant de rien. Voir Robinson, "Warfare and diplomacy on China's Inner Asian frontiers", dans Twitchett & Fairbank, *The Cambridge History of China Volume 15, op. cit.* 407-426.
[498] Robinson, "The Sino-Soviet Border Conflicts", in Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 203-4
[499] Robinson, "Warfare and diplomacy on China's Inner Asian frontiers", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 15, op. cit.* 265-266.
[500] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 138.

1964 des *Plan pour la préparation guerrière le long de la frontière sino-soviétique* et *Plan de guerre sur la frontière sino-soviétique*.[501] Pour Pékin, la crise de 1962 n'est qu'une conspiration soviétique et il faut prévenir d'autres tentatives de profiter de la fragilité de sa gouvernance. L'année 1966 connaît déjà une redite à petite échelle, lorsqu'en pleine révolution culturelle, des milliers de musulmans persécutés par les gardes rouges passent la frontière avec la RSS kazakhe, tandis que des bandes musulmanes multiplient aussi les razzias sur les postes-frontières chinois perdus dans la steppe. *Radio Tachkent* s'en gausse, appelant davantage d'Ouïgours à suivre le mouvement.[502] L'une de ces émissions dit : *« En 1944, le peuple du Turkestan oriental a brisé les chaînes de la tyrannie et de l'esclavage des hordes du KMT et a établi la République du Turkestan oriental ! L'aide dont elle bénéficia vint d'Union soviétique... ! L'État soviétique a fourni à l'armée nationale du Turkestan oriental des armes et a formé ses cadres ! »*[503] Une autre vante la formation d'un obscur mouvement de libération du Turkestan, fort de 50,000 hommes, et commandé par le transfuge de l'APL Zunun Taipov.[504] Ces nouvelles jouent sur la paranoïa de Pékin, alors même que Moscou épaissit ses déploiements militaires en Mongolie…

Comme l'écrit Wang Hailiang, *« notre pays a* [alors] *à la fois le dos et l'abdomen placés face à nos ennemis »*.[505] Mao s'en inquiète et observe en janvier 1967 qu' *« il y a de plus en plus de mouvements aériens soviétiques autour de la frontière avec le Xinjiang, et leur armée de terre s'active aussi »*.[506] Pékin fait fermer l'espace aérien aux appareils soviétiques.[507] Sûrement pas un hasard : ce risque d'invasion à partir de plusieurs points du territoire chinois, c'est la raison même du programme nucléaire chinois pour lequel le Xinjiang a été choisi. Il faut absolument préserver le site de Lop Nor des regards indiscrets, et empêcher une possible frappe chirurgicale soviétique qui empêcherait son usage par Pékin. La zone est même interdite aux gardes rouges !

Depuis 1949, les scientifiques chinois s'étaient appropriés les gisements d'uranium du Xinjiang (on en trouve beaucoup en Asie centrale). À Ili et à Aksu, le *Bingtuan* et les bagnards *réformés par le travail* du *Laogai* cassent la pierre des sordides *Complexes 731* et *734*. À des centaines de kilomètres vers l'est, l'oasis de Huangyanggou tout près des marais salants desséchés de Lop Nor, est choisie pour la construction du site d'essai nucléaire chinois : la Base 21. Aménagée aussi par les *réformés*, elle couvre 100,000 kilomètres carrés (à peu près le sud-est de la France, PACA et AURA réunis), est aussi équipée de routes, d'un aéroport, de son système énergétique autonome, radars et systèmes de défense… Le 16 octobre 1964, Pékin y détonne sa première bombe A, avant 45 autres (bombe H en 1967). On y teste également les premiers missiles balistiques à longue portée chinois, un DF-2 monté d'une tête nucléaire y détonnant dès l'automne 1966. La zone est surveillée avec frénésie par les Soviétiques et les Américains, dont les U-2 partis d'Inde larguent des capteurs pour en apprendre plus sur les progrès faits par les

[501] Li, Xia, *Mao and the Sino-Soviet Split 1959-1973, op. cit.* 58.
[502] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 139.
[503] BBC Summary of World Broadcasts: the USSR No. su 2475 26/5/67 1 967 A3/2, and Soviet Broadcasts in Uigur for Sinkiang, 1 July-30 September 1967, Central Asian Review, vol . xv, no.4 (1967), p.377. Document cité par Wang, "The USSR and the Establishment of the ETR in Xinjiang", *art. cit.* 371. TFA.
[504] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit.* 69.
[505] Zhou Jianming, Wang Hailiang [周建明, 王海良], « National strategy, national security strategy and national interests [國家大戰略, 國家安全戰略與國家利益] », *World Economy and Politics* [世界經濟與政治] Vol. 4, 2002, pp. 21-26 (25). TFA.
[506] Cité par Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 206. TFA.
[507] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 138.

ingénieurs chinois. En plein chaos politique, des gardes rouges fanatisés ambitionnent de se rendre à la Base 21 depuis Harbin et sont arrêtés illico par l'APL. Un petit ilot de stabilité ![508]



Figure 75 Ici un cavalier surgit des sables irradiés sabre au clair et masque à gaz vissé à son bourrin... Si l'on en croit les images de propagande chinoises, le site nucléaire de Lop Nor a servi de lieu d'entraînement en conditions radioactives pour l'APL de ces années tendues. L'usage du cheval, anachronique ailleurs, a sa logique dans un Xinjiang qui connut la bombe A avant la voie ferrée. Source.[509]

Le 15 mars alors que Russes et Chinois se tirent dessus au Heilongjiang, Mao dit : *« le nord-est, le nord, et le nord-ouest doivent être préparés. Nous sommes confrontés à un redoutable ennemi. »*[510] Des incidents contre l'Armée Rouge se multiplient à la frontière de la RSS kazakhe depuis décembre 1968. Ils sont vite suivis d'autres plus graves en août 1969, comme représailles soviétiques à l'attaque de Zhenbao, lorsqu'un parti de 300 hommes de troupe, 10 *tanks* et des BTR, pénètrent au Xinjiang dans les environs d'Yumin et abattent une vingtaine de gardes-frontières chinois.[511] Le même mois, Moscou fait fuiter qu'il se prépare à une frappe préventive sur Lop Nor.[512] L'annonce fait suite au redéploiement de bombardiers stratégiques de l'Europe de l'Est à ses bases d'Asie centrale.[513] Pour l'anecdote, l'homme de la fuite n'est autre que le fameux Victor Louis, faux auteur de *scoops* dans la presse occidentale et vrai agent du KGB, qui par ailleurs multipliait à la même époque les voyages à Taipei pour explorer les possibilités

[508] Pour approfondir : Xue Litai, John W. Lewis, *China Builds the Bomb*, Stanford University Press, 1988. Voir aussi Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 146-7.
[509] Selon les images du documentaire de Peter Kurean, *Trinity and Beyond - The Atomic Bomb Movie*, 1995.
[510] Cité par Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *art. cit.* 118. TFA.
[511] Ces affrontements ont eu lieu les 10 et 11 juin, les 8 et 20 juillet, et le 13 août. Voir Robinson, "Warfare and diplomacy on China's Inner Asian frontiers", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 15, op. cit.* 266. Et Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 213. Et Godwin, "Change and Continuity in Chinese Military Doctrine: 1949-1999", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 35. Et McMillen, "The Urumqi Military Region: Defense and Security in China's West", *art. cit.* 711. Et Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 139-140.
[512] Fravel, *Active Defense*, *op. cit*. 135
[513] Pan Zhiping [潘志平], "Xinjiang's Geopolitics and Our National Security—A Historical Examination [新疆的地緣政治與國家安全— 歷史與現況的考察]", *art. cit.* 62.

d'entente entre Moscou et Chiang Kai-shek contre Mao ! C'est que Moscou, qui entrevoit déjà le rapprochement sino-américain, tente d'encercler Pékin. Détour taïwanais en vain au final...[514]



Figure 76 L'intriguant Victor Louis, *spook* notoire et mondain du KGB, années 1970. Source.[515]

Wang Enmao, toujours à la tête de l'APL au Xinjiang, prépare entretemps ses forces à repousser un assaut des colonnes blindées soviétiques, ordonnant de *« maintenir une stricte vigilance, de se préparer à la guerre, consolider la défense des frontières et à défendre la mère patrie. Si les révisionnistes soviétiques nous attaquent, nous les balaierons résolument, entièrement, de fond en comble, et complètement ! »*.[516] C'est de toute évidence Moscou qui provoque cette fois, le Xinjiang étant trop vulnérable et mal relié à la Chine pour que Pékin décide d'y tester l'URSS, c'était d'ailleurs pourquoi elle avait choisi le Heilongjiang.[517] Pour Robinson, *« la période est un exemple classique d'utilisation combinée par Moscou de moyens politiques, militaires et de propagande pour ramener son adversaire à la table des négociations et lui infliger une leçon : ne jamais recommencer comme à Zhenbao »*.[518] D'ailleurs, les Soviétiques obtiennent en partie ce qu'ils veulent lorsque Zhou Enlai reçoit Aleksei Kosygin *à l'aéroport* de Pékin en septembre, *« insulte calculée »* renvoyant à la manière dont les Chinois traitaient par le passé les barbares occidentaux en les parquant aux ports frontaliers (Kyakhta, Canton).[519] Les Chinois acceptent de reprendre les négociations sur les bases de 1964, aveu d'échec, qui n'avanceront guère. Les tensions au Xinjiang, dans ce contexte glacial, devaient perdurer un long moment.

[514] L'information sort dans le London Evening News, chez qui M. Louis travaille. Pour cette histoire de pourparlers entre Taïwanais et Soviétiques très méconnue, voir : Xiang Zhai, Ruping Xiao, "Shifting political calculation: the secret Taiwan-Soviet talks, 1963–1971", Cold War History, Vol. 15, No. 4, pp. 533-556. Et « Le journaliste soviétique Victor Louis est décédé à Londres », *Le Monde*, 21 juillet 1992.
[515] Matthew Bown, "Viktor Louis: a KGB promoter of Soviet unofficial art", *Art Focus Now*, 27 mai 2021.
[516] Cité par Whiting, *The Chinese Calculus of Deterrence: India and Indochina*, *op. cit.* 239. TFA.
[517] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 139-140.
[518] Robinson, "Warfare and diplomacy on China's Inner Asian frontiers", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 15, op. cit.* 266-7. TFA.
[519] *Ibid* (Robinson). 272. TFA. Et Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *art. cit.* 118.

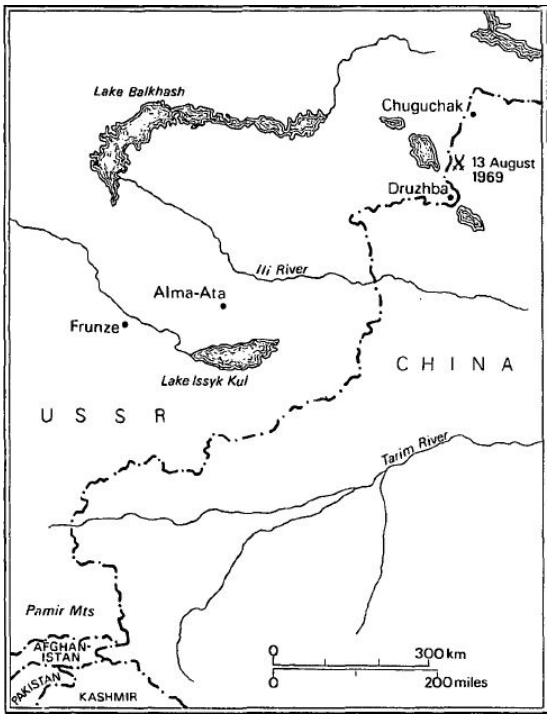


Figure 77 Incidents de frontière sino-soviétiques d'août 1969 au Xinjiang. Source.[520]

Naturellement, les Chinois voient tout cela comme le retour de la menace russe sur leur intégrité territoriale. Leurs accusations de collusion entre l'URSS et les mouvements indépendantistes au Xinjiang se multiplient, un rapport interne ultérieur pointant la *« conspiration séparatiste anti-révolutionnaire »* du Parti révolutionnaire populaire du Turkestan oriental (ETTP, *a priori* créé en 1968), organisation indépendantiste, révolutionnaire et insurrectionnelle ouvertement pro-soviétique, tirant son inspiration de la RTO des années 1940. Basée du côté d'Ili (en plus d'Aksu et Urumqi), recrutant parmi les étudiants et les fonctionnaires, elle aurait imprimé de la littérature marxiste séditieuse et a demandé des armes sans succès à Moscou et à Oulan-Bator. Vraisemblablement, ses membres sont tués ou arrêtés par l'APL en 1970.[521] Comme l'estime Clarke, *« l'éternelle peur d'une puissance étrangère utilisant à son profit l'opposition interne* [au pouvoir chinois au Xinjiang] *comme proxy, revient une fois encore au premier plan des perceptions chinoises »*.[522] Un autre cycle de purges des cadres ouïgours de la province suit en 1970-1, et on exécute en secret à tour de bras.[523] L'inquiétude chinoise, telle que formulée par Zhou Enlai au président américain Nixon en février 1972, était toujours que Moscou tente de bousculer Pékin du Xinjiang et d'y installer un régime satellite pro-soviétique.[524] Mao croit à

[520] *Ibid* (Robinson). 259.
[521] Rémi Castets, "Opposition politique, nationalisme et islam chez les Ouïghours du Xinjiang", *Les Études du CERI*, N° 110, 2004, page 17. Et Roberts, *The War on the Uyghurs, China's Internal Campaign Against a Muslim Minority*, *op. cit*. 49. Et Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit.* 69. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 274. Et Pan Zhiping [潘志平], "Xinjiang's Geopolitics and Our National Security—A Historical Examination [新疆的地緣政治與國家安全— 歷史與現況的考察]", *art. cit.* 62.
[522] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit.* 69.
[523] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 272. TFA.
[524] White House, "Memorandum of Conversation," Top Secret/Sensitive, Exclusively Eyes-Only (declassified). Document cite par Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 140. Voir aussi Robinson, "Warfare and diplomacy on China's Inner Asian frontiers", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 15, op. cit.* 277.

des ambitions encore plus larges, confiant à Kim Il Sung en 1970 sa crainte que de voir l'URSS occuper les territoires chinois au nord du Fleuve jaune. Peut-être délirant, mais révélateur.[525]

Même si la confrontation sino-soviétique au Xinjiang durant les années 1970 restera en règle générale sous le seuil du conflit armé, Moscou a néanmoins rassemblé devant la province un imposant arsenal autour du nouveau et dédié *District militaire d'Asie centrale*.[526] En réalité, les Soviétiques n'ont aucunement l'intention de partir à l'assaut du Xinjiang. Leurs déploiements sont d'ordre dissuasif, et comme leurs adversaires, répondent à une peur ancestrale d'invasion de leur territoire via l'Asie centrale : dans le sens de la Dzoungarie vers le nord et l'ouest pour les Russes ; en passant par les passes d'Asie centrale et de Mongolie vers le Gansu et les plaines centrales pour les Chinois. Chacun, armé de ses perceptions, se prend un peu là pour le guerrier nomade de l'autre, si l'on peut dire… Moscou, choqué par les outrages de Mao, partage ainsi cette volonté de Pékin de garantir *« l'inviolabilité de ses frontières de ce qu'il perçoit comme le comportement prédateur de l'autre »*.[527] La population de l'Extrême-Orient russe est massée, voie ferrée transsibérienne et climat oblige, sur le flanc sud de l'URSS. Derrière, la toundra ne constitue guère de profondeur stratégique valable. Mais si la géographie force l'Armée Rouge à adopter une défense de l'avant la rapprochant de la frontière, ses déploiements massifs poussent ainsi Pékin à conclure que la menace russe est réelle.[528] Les chiffres ne lui donnent, d'apparence, pas tort. Moscou dispose en 1975 de 48 divisions, soit plus d'un million de soldats, au-delà de la frontière (de 34 en 1969).[529] Ceux-ci sont couverts par 3500 aéronefs récents de tous types (dont des bombardiers Tupolev 22-M *Backfire*), toute la gamme de systèmes anti-aériens, de chars d'assaut modernes (T-72), et de lanceurs de missiles nucléaires à moyenne portée SS-20. Les Chinois contemplent avec fébrilité la possibilité que l'Armée Rouge surgisse d'Asie centrale et de Mongolie pour envahir Xinjiang et Gansu, couvrant l'accès de Pékin. En trompe l'œil, l'avantage militaire global des Soviétiques sur l'APL est en 1975 considérable.[530]

Comment Pékin s'adapte-il à cette (fausse) menace ? Dans les années 1970, la première urgence pour le PCC est de protéger le nord-est de la Chine, car Pékin est située à seulement quelques centaines de kilomètres des divisions soviétiques basées en Extrême-Orient. De fait, vu l'état de faiblesse généralisée du pays au sortir de la révolution culturelle, Mao et l'APL décident de rendre au Xinjiang son rôle historique d'immense profondeur stratégique, d'une importante zone tampon séparant les provinces centrales chinoises des armées ennemies. Dès avril 1969, Mao déclare : *« je préconise de renoncer à certains endroits… »*.[531] En jouant sur la distance et

---

[525] Yuan Dejin and Wang Jianfei, "Xin Zhongguo chengli yilai junshi zhanlue fangzhen de lishi yanbian ji qishi" [The Evolution of Military Strategic Guidelines Since the Establishment of New China and Its Implications], *Junshi lishi*, No. 6 (2007), p. 3. Document cité par Fravel, *Active Defense*, *op. cit*. 135.

[526] Pan Zhiping [潘志平], "Xinjiang Geopolitics and our National Security [新疆的地緣政治與國家安全]", *art. cit*. 62. Et Godwin, "Change and Continuity in Chinese Military Doctrine: 1949-1999", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit*. 35.

[527] Robinson, "Warfare and diplomacy on China's Inner Asian frontiers", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 15, op. cit.* 292. TFA.

[528] *Ibid*. 295. Et Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 133. Shichor appuie le raisonnement en comparant l'importance des fortifications soviétiques abandonnées au passage de Torougart (Kirghizstan) par rapport à l'absence de défenses similaires côté chinois (qui a aussi son explication, voir plus bas).

[529] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 133. Et Pan Zhiping [潘志平], "Xinjiang's Geopolitics and Our National Security-A Historical Examination [新疆的地緣政治與國家安全— 歷史與現況的考察]", *art. cit.* 62.

[530] McMillen, "The Urumqi Military Region: Defense and Security in China's West", *art. cit.* 721-722. Et Robinson, "Warfare and diplomacy on China's Inner Asian frontiers", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 15, op. cit.* 292-301.

[531] Shou, ed., *Zhongguo renmin jiefang jun junshi*, p. 104. Cité par Fravel, *Active Defense*, *op. cit*. 136. TFA.

l'inhospitalité de déserts potentiellement irradiés d'un Xinjiang dénué d'infrastructures de transport pour défaire l'envahisseur soviétique, l'APL fait autant honneur aux vieilles tactiques de combat dans la steppe qu'à la stratégie maoïste de défense active : attirer l'adversaire loin de ses bases, étirer ses lignes logistiques, et l'épuiser de façon à créer les conditions d'une contre-attaque. C'est le sens d'une autre déclaration de Zhou Enlai à Nixon en 1972 : *« il ne sera pas facile* [aux Soviets] *d'entrer dans la province du Xinjiang, et même s'ils y parviennent, il leur sera difficile d'en sortir »*.[532] Une nouvelle route traversant du nord au sud le grand désert du Takla-Makan est aussi construite, pour permettre aux unités de l'APL d'en évacuer le plus rapidement possible les étendues stériles vers le Tibet.[533] Ces déploiements correspondent à la tradition militaire chinoise d'abandonner le Xinjiang à ses ennemis en cas de faiblesse militaire manifeste… C'est par ailleurs tout à fait conforme à la doctrine de 1964, d'*attirer l'ennemi au plus profond de nos lignes.* Et au demeurant, la stratégie chinoise est un *« miroir »* de celle des Soviétiques, les deux étant strictement défensives.[534] Mais en soi, quel échec ! Si l'objectif de Mao était de sanctuariser les frontières de la RPC, la montée des tensions avec l'URSS et les désastres de sa politique interne aboutissent donc au résultat inverse, contemplant la possibilité de laisser les périphéries stratégiques à son ennemi en cas d'attaque. S'affichant en héritier de Sun Yat-sen et de Qianlong, sa stratégie finit à l'image de celle des Qing du siècle précédent…

Hormis les quelques mois terribles de 1967-8, l'APL disposée au Xinjiang restera en globalité loyale au régime. Mais ces unités restent pour Pékin les moins fiables politiquement comme militairement. Aussi, fidèle à la stratégie de retraite stratégique exposée ci-dessus, la CMC les laisse majoritairement en place sans tenter d'égaler les déploiements soviétiques : la priorité est d'ailleurs au nord-est et les moyens limités.[535] Elle place donc le minimum d'hommes, environ 85,000 (comparés à plus de 300,000 pour Pékin et Shenyang) dans un Xinjiang qu'on se prépare à sacrifier. Il y a 5 divisions de l'APL au Xinjiang contre 12 soviétiques au milieu des années 1980. Le reste est massé du côté nord-est, Khabarovsk et Vladivostok pour l'Armée Rouge.[536] Mais si l'on compte les effectifs du Bingtuan, qui, il faut le rappeler, est une force quasi-militaire, le nombre d'homme potentiellement en armes au Xinjiang monte à un million, soit 10% de la population. L'image de province-garnison n'est pas volée. Ces hommes sont en grande majorité des hans, alors *« réticents à armer les minorités, de peur de les voir se retourner contre eux »*. MacMillen doute de leur capacité à défendre le Xinjiang, et prendre les Soviétiques de flanc, dans un territoire désertique à la population potentiellement sympathique à l'attaquant.[537]

[532] White House, "Memorandum of Conversation," Top Secret/Sensitive, Exclusively Eyes-Only (declassified). Cité par Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 140. TFA.
[533] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 273.
[534] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 131. Et Fravel, *Active Defense*, *op. cit*. 136. Et McMillen, "The Urumqi Military Region: Defense and Security in China's West", *art. cit.* 718.
[535] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 129.
[536] *Ibid*. 134. Et Robinson, "Warfare and diplomacy on China's Inner Asian frontiers", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 15, op. cit.* 398-401.
[537] McMillen, "The Urumqi Military Region: Defense and Security in China's West", *art. cit.* 720. TFA.

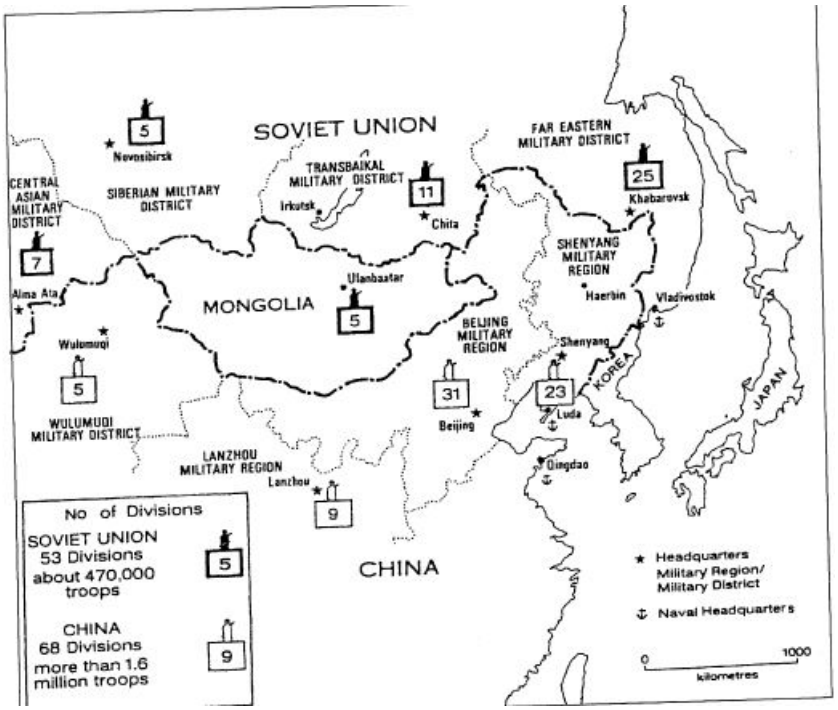


Figure 78 Les déploiements sino-soviétiques en 1982. Source.[538]

Cette stagnation est autant due à la stratégie chinoise qu'au manque d'infrastructures modernes - le train n'a toujours pas atteint en 1980 ni Kashgar, ni Ili, pourtant stratégiques. Celle-ci implique en 1970 comme auparavant une nécessité d'auto-suffisance : c'est la raison d'être des soldats-cultivateurs du *Bingtuan*. Mais l'effet pervers de cette isolation a toujours été de former au Xinjiang un certain *régionalisme* chez des commandants militaires locaux enclins à voir la région comme leur fief personnel, et leurs troupes comme leurs obligés. Plusieurs fois, même jusqu'aux années 1960 avec Wang Enmao, le Xinjiang a risqué de se transformer en une sorte de seigneurie militaire… C'est pourquoi celui-ci avait été rappelé de la province en 1968. Mais Deng Xiaoping n'a plus cette inquiétude après la mort de Mao, quand il fera de nouveau appel à l'expérience de Wang en 1981 pour gérer là-bas les tensions sociales et ethniques en tant que commissaire politique.[539] Pour ne prendre aucun risque, Pékin veillera cependant à développer les accès routiers au Xinjiang, les télécommunications, à faire tourner les officiers, et à intégrer son commandement militaire au reste de la Chine. Wang va d'ailleurs perdre son statut de chef et servira de subalterne au commandant de la Région militaire, elle-même bientôt intégrée par la réforme de 1982 à l'englobante Région militaire de Lanzhou (RML). Enfin, les derniers dinosaures maoïstes d'ultra-gauche seront mis à la retraite, remplacés par des professionnels. La réforme fera doublement sens politico-stratégique : d'abord intégrationniste en cassant toute velléité régionaliste, ensuite militaire en accordant la priorité à Lanzhou, au débouché oriental

[538] McMillen, "The Urumqi Military Region: Defense and Security in China's West", *art. cit.* 706.
[539] Donald H. McMillen, "Xinjiang and Wang Enmao: New Directions in Power, Policy and Integration?", *The China Quaterly*, No. 99, 1984, pp. 569-593. Et McMillen, "The Urumqi Military Region: Defense and Security in China's West", *art. cit.* 711-714. Et Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 152.

du corridor du Gansu et en position bloquante contre URSS et Mongolie. Elle correspondra à une stratégie de défense en profondeur et laissera au Xinjiang le rôle d'une zone tampon.[540]

La défense de la province est dans les années 1980 divisée en trois districts militaires : nord (*beijiang*), est (*dongjiang*) et sud (*nanjiang*). Le nord couvre la Dzoungarie occidentale et la région d'Ili, lieu de l'exode de 1962 et fief de l'ancienne RTO. La troupe est largement chinoise-han suppléée par le *Bingtuan*. Ses missions dérivent de plus en plus vers le maintien de l'ordre et la police. À l'est, on protège la frontière mongole, corridor d'accès à la Chine, le site de Lop Nor et son système d'alerte précoce... Le sud couvre le bassin du Tarim et la partie occidentale du Tibet, ce qui inclut l'Aksai Chin et la passe de Karakoram. C'est là où l'aide chinoise aux Moudjahidines afghans passera, et la progression de l'Islam et des sentiments indépendantistes sera la plus importante durant les prochaines décennies (ch. 12). Le Second corps d'artillerie (aujourd'hui *Force des fusées*), le service dédié à la missilerie de l'APL, est aussi présent hors de Lop Nor : on présume alors qu'outre Pishan (Khotan, vers Kashgar), l'Aksai Chin est aussi percé de tunnels et de silos à missiles (avec leurs têtes nucléaires, ou non) pointés sur l'Asie centrale, la Sibérie orientale, le chemin de fer transsibérien et l'Inde. Le territoire comprend des bases aériennes, pourvues de matériel inférieur à celui des Soviétiques (copies chinoises des TU-16, Il-28, Mig-19 et 21…) couvertes par des batteries sol-air S-75 *Dvina* (SAM) [541]

En 1979, l'attaque chinoise contre le Vietnam allié de l'URSS, et l'invasion concomitante par Moscou de l'Afghanistan voisine de la Chine (ch. suivant), constituent les derniers regains de tension à laquelle l'APL réagit au Xinjiang. Alors que les tensions montent avec Hanoi, et afin d'anticiper des représailles à l'ouest, Pékin place donc la région d'Ili sous autorité militaire, en évacue les populations musulmanes (encore !), et augmente le niveau d'alerte à Urumqi.[542] Si des coups de feu sont tirés à la frontière[543], le rapprochement sino-américain dissuade les Russes d'aller plus loin.[544] Dans l'ensemble, les choses se calment tout au long des années 1980. De part et d'autre, on s'aperçoit du manque d'appétit de l'adversaire pour une aventure militaire aussi chimérique qu'anachronique. L'arrivée suivante de Mikhail Gorbatchev au pouvoir à Moscou implique une détente généralisée. À une exception cependant : le front afghan voisin de la région de Kashgar où les Chinois n'entendent pas laisser les Russes s'installer durablement. Leur soutien aux Moudjahidines, prévu en concertation avec les Américains, devait constituer la première manifestation de la puissance militaire chinoise derrière la chaîne des Pamirs… Et suer le front intérieur, le renouveau de l'Islam allait aussi impliquer de nouvelles inquiétudes.

De flanc exposé de la Chine, le Xinjiang s'apprêtait à devenir son avant-poste en Asie centrale.

[540] Voir McMillen, "The Urumqi Military Region: Defense and Security in China's West", *art. cit.* 718. Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 297. Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 129-130 et 139-140, et 153.
[541] McMillen, "The Urumqi Military Region: Defense and Security in China's West", *art. cit.* 717 et 719.
[542] Dreyer, "The PLA and Regionalism in Xinjiang", *art. cit.* 46.
[543] Craig Whitney, "A Chinese Is Killed in a Clash on the Soviet Frontier", *The New York Times*, 25 juillet 1979.
[544] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 141. Et Dreyer, "The PLA and Regionalism", *art. cit.*46.

Conclusions : de la défense et des errances maoïstes

En 1949, la Chine populaire et son armée reprennent position sur les marches géographiques protectrices sur lesquelles s'était adossé à son apogée l'empire Qing : déserts à l'ouest et côte à l'est, moins Taïwan, la pièce manquante essentielle. Mao compte mener à son terme le projet de Sun Yat-Sen : remplacer l'empire mandchou dans les limites de son expansion territoriale maximale. Adoptant le bréviaire de la *guerre prolongée*, nous avons montré que la période est sur ces deux fronts à la *défense stratégique*, pour les immuniser d'une menace étrangère à peine repoussée et toujours vivace, et à l'interne, faire de la Chine une puissance prospère et respectée. Pour cela, il faut donc consolider et renforcer le contrôle des vulnérables approches maritimes et continentales du pays, par lesquelles s'étaient engouffrées les invasions étrangères du 19ème siècle. Deux missions : l'une face à Taïwan, occupée par un régime nationaliste partenaire de Washington, à neutraliser à défaut de conquérir. L'autre au Xinjiang, dont le contrôle reste menacé par le voisin soviétique, et son influence persistante sur des populations locales rétives.

Par une application rationnelle de la *« défense active »*, signifiant dans le vocable maoïste l'adoption d'une posture offensive pour atteindre des objectifs stratégiques défensifs, force est de constater que Pékin était assez bien partie. Mao est un fervent lecteur de Carl Von Clausewitz, et reconnait qu'il n'y a aucune césure entre la guerre et le politique. Dans les premières années, le *« Parti commande au fusil »* si bien que les deux s'accordent avec efficacité pour servir la stratégie chinoise de défense aux frontières. Aussi Mao sait, tant que l'équilibre régional des forces continue à pencher en défaveur de l'APL, faire usage d'utiles expédients et subterfuges pour solidifier son contrôle des *glacis de protection* côtiers et continentaux du pays : pas d'étalage d'ambitions démesurées ni de démonstration de force de trop grande ampleur. Le principe directeur de la guerre populaire est respecté : qui dit défense stratégique dit profil bas et consolidation des bases, avant toute contre-attaque. Pékin a ainsi l'initiative jusqu'au milieu des années 1950, en resserrant avec modération et sans coercition trop visible (mais non sans violence) la domination chinoise sur le Xinjiang et la majorité musulmane proche de Moscou, tout en endormant la méfiance de l'encombrant voisin russe. En choisissant une assimilation incrémentale du territoire, il évite ainsi le piège d'une confrontation ethnique manipulable par les Soviétiques. *« Ne pas attaquer de tous les côtés »* lui permet aussi de garder l'initiative face à Taïwan, reprenant les îles tenues par le KMT une par une et cassant son blocus de la côte sans susciter de réaction américaine. Les échecs continus de Chiang à contrecarrer les prouesses navales de l'APL poussent même Washington à considérer jusque l'été 1950 que Taïwan et les îles du détroit sont intenables. Il faut l'attaque en Corée, imprévue par les militaires chinois, pour impliquer un changement d'attitude américain sur la première. En 1954, Pékin affiche donc un bilan militaro-stratégique assez satisfaisant sur les deux fronts, malgré les méfiances contenues entre Moscou et Pékin et l'inclusion de l'île dans le périmètre défensif américain.

Alors pourquoi *errance stratégique* ? Car si Mao pose le bon diagnostic, il trébuche vite sur la méthode. Au milieu des années 1950, il plonge déjà dans l'hubris, la paranoïa et l'idéologie. Devant Taïwan et au Xinjiang, il jette avec l'eau du bain la stratégie patiemment mise en œuvre, précipitant d'un côté la solidification de l'alliance entre Taipei et Washington, et offrant de l'autre le flanc aux manœuvres soviétiques auprès des minorités musulmanes. Les choses ne partent pas de rien : musulmans et Taïwanais partagent depuis longtemps une méfiance sourde envers les tentatives des pouvoir centraux chinois de leur imposer leur domination. L'arrivée

désastreuse des troupes en guenilles du KMT à Urumqi en 1942 et à Taipei en 1945 servit dans les deux cas d'étincelle à une révolte d'ampleur manquant de bouter dehors les forces de Chiang Kai-shek. Le PCC hérite de cette image, qu'il aggravera. L'impatience de Mao le mena ainsi *à des erreurs*, pour paraphraser le timonier lui-même, quand il décida devant Taïwan de recourir à des bombardements massifs de Kinmen en 1954 et 1958 sans autre objectif que dissuader le rapprochement entre Taipei et Washington et mobiliser sa population pour la folie du grand bond en avant. Mais son bluff n'a pas pris et il entérina l'alliance de ses adversaires. Au Xinjiang, Pékin ranima les politiques d'assimilation maximalistes aux premiers signes de dissension, aboutissant aux tensions ethniques et à leur mise à profit par Moscou qu'elle souhaitait éviter. Dans les deux cas, la vulnérabilité perçue par les dirigeants chinois quant à leur position face à Taiwan et au Xinjiang a sous-tendu leur action. Ils l'aggravent pourtant en s'auto-infligeant la série des Grand bond en avant et Révolution culturelle... En 1962, seule l'intervention de Washington dissuade Taipei de contre-attaquer tandis que des milliers de musulmans fuient en URSS, et que l'Inde en profite pour garantir ses revendications territoriales au Tibet. Comme on le verra, ce n'est pas la dernière fois que la paranoïa et l'imprudence du Parti torpille ses propres objectifs quant au sujet du contrôle des périphéries stratégiques de la Chine.

Pékin paye donc à partir du milieu des années 1950 le prix d'avoir trahi la lettre de son propre plan de *défense stratégique*. Refermée, l'approche incrémentale pour neutraliser les approches continentales et maritimes du pays et l'espoir de concrétiser les projets de feu Sun Yat-sen. La neutralisation de l'Inde, par un conflit largement provoqué par Nehru, constitue une exception dans un paysage stratégique désolé. Au début des années 1960, la Chine est menacée sur deux fronts : mer contre Taïwan et continent contre l'URSS. Le schisme avec Moscou, provoqué par Mao, implique aussi le (re)basculement du centre de gravité stratégique chinois vers le nord. La militarisation de leur dispute, par Mao encore, ne fait qu'ajouter du sel sur la plaie alors que l'alliance sino-soviétique avait permis à Pékin de se concentrer un temps sur le front maritime. Ayant à la fois le *« dos et l'abdomen »* face à ses ennemis, Mao a presque de la chance que les États-Unis voient à la fin des années 1960 un intérêt stratégique à capitaliser sur la dispute sino-russe. Leur rapprochement neutralise la menace taïwanaise, mais remet en même temps l'espoir d'unification à une date indéfinie puisque l'option de la force doit être mise en sommeil…

Car Mao a de plus l'habitude de rationaliser ses échecs *a posteriori* en succès stratégiques. C'est d'abord le cas contre Taïwan en 1958, lorsqu'il estime que laisser Kinmen à Chiang Kai-shek lierait les destinées de Taipei à la Chine et torpillerait toute tentative par elle ou Washington d'instaurer *« deux Chines »*. Les Américains se seraient mis un *« nœud coulant autour du cou ».* Tiré par les cheveux ? Un peu, car Kinmen n'empêche nullement la division politique du détroit de perdurer et continuera à constituer un saillant stratégique défensif taïwanais au plein cœur du périmètre de sécurité du littoral chinois. Mais *« ainsi sont menées les batailles politiques »* dit Mao. Il récidive en 1969 lorsqu'il proclame avoir prévu que l'aggravation du conflit sino-soviétique attirerait la sympathie de Washington contre Moscou. Peu importe que la volonté de la première de s'entendre avec Pékin précède largement ce jeu dangereux contre l'Armée Rouge. Bref, les objectifs politiques court-termistes de Mao, *« démesurés et motivés par une idéologie débridée,* [conduisent] *à des résultats totalement contraires aux intentions initiales ».*

Que fait Pékin pour s'adapter à ces désastres auto-infligés ? Mao commande en 1964 à Lin Biao, remplaçant les professionnels dans les rangs de l'APL, une doctrine de défense aux frontières en forme d'aveu d'échec. Aberrante, elle implique l'évacuation en cas d'attaque ennemie non seulement de la côte mais aussi du Xinjiang pourtant reconquis de haute lutte. Devant l'état

moribond de l'armée chinoise dans laquelle les folies maoïstes successives l'ont plongé, la mesure a le mérite de la cohérence empirique : les frontières continentales et maritimes sont en l'état indéfendables autour de l'année 1970. L'intégrité territoriale du pays semble pourtant garantie par le manque d'appétit des adversaires de Pékin pour toute aventure militaire contre la Chine et l'obtention de la *bombe* en 1964. Mais ce faisant, Mao hypothèque la sécurité nationale et l'objectif de contrôler les accès maritimes et continentaux de la Chine.

…

La période témoigne aussi de permanences stratégiques propres au Xinjiang et à Taïwan. Elles sont les *« spécialités verticales »*, les *« chaînes de phénomènes semblables déterminées du plus ancien au plus récent »* pensées par Marc Bloch... D'abord, considérons celles de la première.

Il s'agit d'abord de la permanence des buts géopolitiques chinois au Xinjiang. Car le PCC hérite *de facto* de deux grandes problématiques affrontées par ses prédécesseurs Qing et nationalistes en pénétrant en 1949 dans la grande région : d'abord (1) la menace continue du voisin russe sur son contrôle du territoire-frontière stratégique ; et sa (2) superposition à la question continue de l'assimilation de sa population musulmane au reste de la Chine. Ces deux préoccupations, on l'a vu, demeurent très liées, Moscou (la menace externe) restant en 1950 la puissance militaire dominante, capable de tourner à son profit les contradictions de la fragile domination chinoise sur un territoire peuplé d'une population défiante (la menace interne). Ainsi, *« contenir l'Union Soviétique et l'Islam »* promet de garantir autant sa stabilité que sa protection pour Pékin…

Il s'agit ensuite de la permanence des moyens dévolus par la Chine : le PCC, comme Chiang avant lui, n'a pas l'intention d'abandonner les périphéries protectrices conquises par les Qing. Pressé par le même environnement géostratégique, le Parti y conduit donc la même politique : assimilation et colonisation typiquement brutales du territoire et de ses populations. Pas de fédéralisme à la soviétique, et une autonomie seulement souhaitable si elle participe à renforcer *« l'unité nationale »*. Autant dire rien du tout, et domination des Chinois sur les musulmans de bout en bout. Depuis le tout début, on reproduit la politique déjà centenaire de stimulation de l'immigration Han vers le Xinjiang de Liu Jintang. L'objectif est une fois de plus éminemment stratégique : tenir la terre en cassant puis diluant la majorité musulmane. On réactualise donc le modèle des antiques colonies militaires Qing avec le *Bingtuan* dont les colons ont « *une main posée sur l'arme, l'autre sur la pioche ».* Leur nombre et leur mission de défense aux frontières contre l'URSS ne font guère mentir l'image du Xinjiang comme province-garnison. Les colons chinois se distinguent par la violence de leurs procédés pour forcer l'adhésion des musulmans à la sinisation, cette terreur aboutissant comme actuellement à d'insurmontables résistances de leur part. En servant de soupape démographique, la colonisation du Xinjiang est aussi conforme aux plans dessinés de Wei Yuan à Chiang Kai-shek : un remède à la surconcentration stratégique et productrice chinoise sur sa fragile interface maritime au bénéfice du développement et de l'exploitation de sa profondeur continentale occidentale. Mao en fait état dans son discours au Politburo *Sur les dix grandes relations* de 1956. Nous y sommes encore aujourd'hui, conclusion renforcée par les efforts financiers continus de Pékin pour soutenir les déficits de la province.

C'est aussi une permanence des menaces sur le contrôle par les Chinois de la *nouvelle frontière*. En premier lieu, dans un territoire aussi géographiquement et culturellement éloigné de la Chine, ce risque est d'ordre interne : régionalisme et (re)formation d'une satrapie indépendante comme au temps des seigneurs de guerre. C'est la base des attaques des gardes rouges contre Wang Enmao et les vétérans de la 1ère armée de l'APL, ciblant la concentration du pouvoir provincial

aux mains d'un homme pourtant désireux d'abriter son fief des effets de la révolution culturelle. Les liens ténus entre Urumqi et Pékin sont aussi trahis durant cette période chaotique lorsque Pékin multiplie ordres et contrordres sans prise directe sur les évènements régionaux, tandis que l'APL est empêchée d'entrer dans la province en 1967 et que Wang menace de saisir le site d'essai nucléaire de Lop Nor. La menace régionaliste est encore un risque que Deng Xiaoping veut prévenir lorsqu'après 1970, il veille à renforcer les communications avec le Xinjiang, à remplacer ses vieux chefs, et à intégrer sa défense à celle du Gansu… Ce risque est aussi d'ordre externe, le chaos sécuritaire et la désaffection musulmane suscitée par la brutalité de la politique de sinisation ouvrant une fenêtre d'opportunité à Moscou pour déstabiliser le contrôle par Pékin du territoire dès le début des années 1960. En fait, la menace de collusion entre *« ennemis de l'intérieur et de l'extérieur »* contenue dans l'aphorisme chinois *neiyou waihuan*, les Chinois se l'infligent souvent à eux-mêmes. La sinisation mâche le travail aux Russes, qui n'ont plus qu'à capitaliser sur le vieux souvenir du panturquisme, l'attirance suscitée par les RSS voisines d'Asie centrale chez les peuples frères du Xinjiang, la faiblesse et la duplicité des institutions gouvernementales chinoises, l'éloignement géographique entre Urumqi et Pékin et l'absence de démarcation d'une frontière steppique mieux caractérisée par sa porosité. Le PCC accuse en retour Moscou d'encourager la sédition, de vouloir détacher la province, de manipuler l'histoire, bref de vouloir y installer un régime pro-soviétique à la Sheng Shicai, ou RTO. Cette « *éternelle crainte d'une puissance étrangère utilisant à son profit l'opposition interne* » au Xinjiang n'a jamais quitté Pékin et se remanifestera encore bientôt contre les Occidentaux (part. suivante). Rappelons que prendre parti de la faiblesse interne de la Chine fut aussi, du point de vue du régime, la raison de la menaçante *Forward Policy* de Nehru en Himalaya de 1962, par laquelle l'armée indienne mit en péril le critique accès de l'APL au nord-ouest du Tibet *via* le Xinjiang.

Il y a enfin la permanence des solutions que Pékin trouve pour renforcer sa domination sur le Xinjiang. Mais la moitié de ces rustines s'avèrent contreproductives ou témoignent d'un échec. D'abord, pointer le doigt sur l'action malveillante étrangère au premier signe de dissension chez les musulmans. Ne pas se remettre en question permet aux Chinois d'évacuer que c'est d'abord les contradictions préexistantes de leur gouvernance qui crée les conditions d'une mise à profit externe. Tendance lourde : pour les régimes chinois depuis les Qing, l'instabilité des périphéries stratégiques et la désaffection de leurs populations est systématiquement mise sur le dos de l'étranger. Pointer son ingérence est un réflexe quand, d'Urumqi à Hong-Kong en passant par le Tibet, le pouvoir chinois éprouve autant de difficulté à rendre sa domination supportable. Deuxièmement, la montée des périls avec l'URSS implique de continuer la démarcation d'une zone frontalière encore très diffuse. Tendre une *grande muraille de barbelés* dans la steppe doit permettre d'en supprimer la porosité et de sanctuariser le Xinjiang. Pour couper les liens avec l'extérieur, on y remplace les locaux par les colons-soldats Hans du *Bingtuan*, L'aménagement d'une telle zone tampon peut rappeler comment les empereurs d'autrefois faisaient évacuer la côte pour couper leur population de l'attrait du large et de la piraterie : un vieux répertoire… Troisièmement, Pékin est friande alors comme hier de démonstrations de forces vindicatives et souvent à courtes vues, administrer de « *bonnes leçons »* lorsque la diplomatie ne fonctionne plus. Ainsi, c'est un autre parallèle est-ouest que nous n'avons pas encore noté, contre Taipei et Washington en 1954-8. Les bombardements de Kinmen sont des désastres stratégiques donnant lieu à un traité d'alliance incluant l'archipel et sans cesse solidifié. Ainsi aussi de l'Inde en 1962, sur les cimes de l'Himalaya. Mais brandir le bâton fonctionne mal contre un adversaire mieux armé et apprêté : ainsi du nord-est en 1969, quand le catastrophique guet-apens tendu à l'Armée Rouge sur l'Oussouri menace de dégénérer sur un conflit généralisé, qu'aucun des deux camps

ne désire et pour lequel l'APL reste impréparée. Dernière permanence ici, la décision par Pékin de rendre au Xinjiang son rôle stratégique millénaire de grande zone tampon entre la Chine et ses adversaires observant le risque d'invasion soviétique. Acculée, la Chine sonnée du chaos maoïste se prépare à l'image des dynasties d'antan à évacuer les déserts devant l'avancée des envahisseurs venus du continent. Pékin espère que leur avance sera bloquée au corridor du Gansu, et qu'une manœuvre subtile sur leurs flancs coupera leurs lignes logistiques… : aussi fidèle à la guérilla maoïste qu'aux archaïques manœuvres guerrières de jadis dans la steppe.

…

L'est maintenant, avec un imposant *retour au même*. Taïwan reprend en effet son grand rôle de menace stratégique pour la sécurité des côtes chinoises lorsqu'en 1949, à l'instar de Kangxi avant lui, Mao voit se regrouper son adversaire sur l'île et faire planer un risque de contre-attaque. Le parallèle historique est immanquable entre les perdants de deux époques du pouvoir légitime sur la Chine : KMT de Chiang Kai-shek du 20ème siècle et loyalistes Ming de Zheng Chenggong du 17ème, chassant de l'île leurs occupants précédents (Japonais et Hollandais) avant d'ambitionner en faire un tremplin de reconquête du continent. En 1945, la cocarde nationaliste succède ainsi à celle du soleil levant sur les carlingues des appareils décollant de l'île pour bombarder et faire le blocus du littoral tenu par l'APL. Chiang, placé à son corps défendant dans la position de Zheng Chenggong par sa puissance navale et sa fortification de l'île, rend à Taïwan son identité d'île garnison et de base navale pivot de l'Asie de l'Est. Comme les pirates d'antan, il s'accroche aux îles du littoral et du détroit pour harceler le commerce maritime de son adversaire, maintenir ses côtes sous blocus, et menacer d'une invasion. En y débarquant des partisans et en y soutenant la guérilla, comme son célèbre aïeul, il essaye de provoquer une nouvelle rébellion des trois feudataires : en vain... Comme Zheng, Chiang est dominant sur les eaux mais impuissant sur les terres, surtout sans le soutien de Washington. Tout au long des années 1950, Taipei concède doucement, de surcroit, la maîtrise des cieux et des eaux de la partie occidentale du détroit de Taïwan. Le KMT perd ainsi Hainan, puis les îles du Guangdong, du Zhejiang, et enfin du Fujian. Son armée parvient tout juste à s'accrocher à Matsu et Kinmen, aujourd'hui épées dans le dos de l'APL, les actions de Mao ayant causé en 1954-8 leur inclusion dans le périmètre défendu par l'*U.S. Navy*. Mais vue du temps long, Taipei ne fait qu'amorcer son lent mais inexorable reflux vers son bastion insulaire, aggravé de nos jours par l'agressivité de l'APL, illusoire *ligne médiane* ou non. Depuis, le partage du détroit entre Pékin et Taipei s'est fait par la coercition et dépend de l'évolution d'un rapport de force. Ainsi prit forme la situation géostratégique contemporaine de Taïwan, pivot insulaire entre puissance continentale chinoise et puissances maritimes américaine et japonaise. La division du détroit perdure encore aujourd'hui, sanctuarisée par la démocratisation de Taïwan et le recul politique du KMT.

Permanences proprement chinoises également. Si Taïwan jusqu'alors intéressait peu Mao, la situation de 1949 implique un franc retournement de situation. Sans défense maritime efficace, Mao demeure impuissant et la barrière océanique reste ouverte à son ennemi. D'évidence, c'est elle qu'il faut consolider. Car le PCC n'est pas encore maître de toute la Chine que le KMT fait déjà peser la menace d'une contre-attaque et d'un blocus maritime. Mao ne se satisfait donc pas de l'évacuation de son ennemi vers Taïwan, qu'il considère, à l'instar de ses positions insulaires sur la côte, dangereuses pour la sécurité du continent. Il est ainsi renvoyé au vieux théorème de Shi Lang : prendre Taïwan ou accepter la vulnérabilité permanente du littoral chinois si l'île est occupée par un acteur stratégique hostile à Pékin. Le PCC hérite là d'un problème auquel les nationalistes se sont déjà confrontés contre Tokyo en 1938, et Kangxi contre les Zheng en 1661 :

comment parer à une attaque contre la côte chinoise par un ennemi basé à Taïwan, sans disposer d'outils de défense maritime efficace et de moyens militaires de frapper l'île ? Mao reconnait donc dès 1949 qu'il est illusoire de forcer la main de Taipei sans disposer d'une marine et d'une aviation puissante, sans compter la difficulté de *« traverser le détroit »*. Si Moscou lui octroie assistance technique et conseillers militaires, elle ne fournit pas de soutien direct. Pékin est donc seule quand le conflit coréen invite de surcroit l'*U.S. Navy* dans le détroit. Aucune chance de reprendre l'île, dont il faut tout de même neutraliser la menace contre la côte. Lecteur de Wei Yuan, Mao garde en mémoire les invasions étrangères par voie de mer et adhère au vieux projet naval chinois. Nonobstant le corpus limité d'expérience historique dans lequel puiser, lui et ses amiraux se montrent inventifs en montant une habile stratégie de défense côtière pour nettoyer le littoral chinois : prendre les ilots adverses un par un sans provoquer Washington et obtenir une profondeur défensive minimale. Cette guérilla maritime et interarmes est nouvelle pour une force d'origine continentale mais applique avec succès les principes de la guerre populaire et de la défense active. À la source des actuelles tactiques de déni d'accès type-A2/AD chinoises, ses leçons restent, malgré le progrès technique, tout à fait valables en 2024 : « *défendre la Chine en s'appuyant sur les forces terrestres opérant depuis la terre et vers les îles ».* Mais Mao va saboter ce succès en recourant à des démonstrations de force vaines contre Kinmen en 1954-8, cimentant l'alliance entre Washington et Taipei. Les succès tactiques chinois sur le littoral ont alors atteint leurs limites car ni Kinmen ni Taïwan, très défendues, ne peuvent être vaincues par les forces de l'APL. Ses bombardements restent contreproductifs et répondent à une logique similaire que les crises suivantes de 1996 et de 2022 : l'impuissance se traduit en une série de gesticulations destinées à intimider et décourager une partition politique continue du détroit. Pékin reconnaît ces faiblesses en hâtant depuis 1980, à la faveur du développement économique et de l'extinction de la menace russo-continentale, les investissements dans la puissance navale chinoise, conformément aux vœux exprimés depuis les réformistes Qing. L'obstacle stratégique taïwanais doit être levé : si Taipei et Pékin sont dans les années 1950-60 tenus par une ambition irréalisable de conquérir l'autre, l'équilibre des forces va glisser en faveur de la seconde.

Permanences américaines enfin, la période voyant la pleine démonstration de l'intérêt témoigné par Washington pour Taïwan. L'administration Truman est certes d'abord prête, de fatigue sincère vis-à-vis du KMT, à laisser l'île se défendre seule. Mais la perspective de la voir tomber ne réjouit pas le Pentagone, qui aura raison des diplomates et du président lorsque Kim Il-sung fondra sur la Corée en juin 1950… Pour MacArthur, la ligne de défense stratégique des États-Unis s'est déplacée à l'ensemble de l'océan Pacifique, dont les eaux bloquent la vague rouge. Or Taïwan se trouve au centre de la *« première chaîne d'îles »*, concept stratégico-politique créé alors, entre la Chine et les eaux océaniques. Les officiers de l'*U.S. Navy*, témoins de la solidité des défenses japonaises sur Taïwan et de l'*Operation Causeway* avortée de 1944, se rappellent aussi les leçons d'Alfred Mahan : il est bon de se ménager un maximum de bases navales, autant de points d'appuis contre les marines adverses. Il se trouve que le détroit de Taïwan commande aux accès de la mer de Chine méridionale et aux approches du Japon… Surtout, par rapport à 1944, l'île s'offre à eux sans grand effort. Sans doute, *« la perception américaine de Taïwan est depuis déterminée par l'importance stratégique de l'île par rapport à la Chine et l'Asie de l'Est ».*

Mais cet intérêt ne s'étend *a priori* pas aux îles du littoral chinois, même si Washington finit de guerre lasse par accorder au KMT la protection de Kinmen et Matsu. Ce revirement est plus la conséquence de l'entêtement de Chiang et la peur d'un potentiel *effet domino* sur la crédibilité des garanties de sécurité américaines dans la région, que d'un désir de s'ingérer dans la lutte entre KMT et PCC. Washington insiste donc pour que ni Kinmen ni Matsu ne servent pas de

tremplins pour Chiang et sa *« reconquête du continent »*. L'ambiguïté et cette politique de double-dissuasion à l'égard non seulement de Pékin mais aussi de Taipei caractérisent depuis le début l'attitude des États-Unis. Ils sont en d'autres termes, une fois dominants dans le détroit, partisans du *statu quo*. Le gel du conflit, garantissant qu'aucun des deux lutteurs puisse se porter à la gorge de l'autre, et la sauvegarde de la stabilité sur la base d'une séparation sans bruit entre Taïwan et le continent, les intéressent le plus. Cette position subtile implique que leurs garanties de sécurité à Taipei s'accompagnent d'une indiscutable *neutralisation* du potentiel offensif de Taïwan : Washington humiliera publiquement Chiang pour l'avoir oublié en 1962. Dans l'autre sens, ce *statu quo* a depuis le départ comme vocation pour Pékin à être renversé ! Au demeurant, nous verrons l'argument de Taïwan-bouclier emprunté par le gouvernement taïwanais actuel, mais dans un but défensif. Car il fait mouche à Washington, le sentiment d'urgence face à l'APL aidant, auprès de stratèges américains dissimulant mal hier et aujourd'hui leurs doutes sur la fiabilité de l'armée de Taipei. C'est que l'alliance reste minée par les récriminations mutuelles, entre accusation taïwanaises d'effectuer la sous-traitance stratégique face à la Chine des Américains, et le combat d'arrière-garde du KMT contre l'influence culturelle américaine sur son armée. De l'autre, on pardonne mal la corruption et l'incompétence de ce dernier. Mais Chiang interpelle à raison Washington quand il la met en garde contre son rapprochement avec Pékin en 1970 : parlant d'expérience, il a deviné que l'offensive de charme du PCC ressemble à une tactique classique du front uni, manipuler le soutien américain le temps d'en finir avec Moscou et relancer son économie. L'appel n'est pas entendu et Taïwan encombre Washington... *« User des barbares contre les barbares »* : rien de nouveau dans tous ces vieux réflexes chinois.

…

Et puis ce sont les années 1980. L'illusion d'une invasion soviétique de la Chine a vécu lorsque l'URSS se craquèle et Pékin s'ouvre aux capitaux étrangers. La troisième révolution chinoise est celle de l'industrie et de sa traduction en puissance militaire. À l'est, elle accepte tacitement contre le soutien américain de remettre à plus tard la question taïwanaise, lui apportant un répit sur le front maritime. Pékin se réveille donc du maoïsme dans un environnement stratégique bénin et conducteur. Certes, l'Afghanistan envahie par Moscou et le retour de l'Islam conjugué à celui des passions nationales au Xinjiang troubleront cette quiétude. S'attaquer à ces deux problématiques encouragera Pékin à porter son action et son influence stratégique au-delà des Pamirs pour la première fois depuis les Tang, et à réaliser la vision des réformateurs chinois en faisant de l'ouest son grand *pré-carré* stratégique. À l'est, l'illusion de l'amitié sino-américaine ne survivra pas à la mise hors-combat de Moscou, et impliquera un nouveau déplacement du regard chinois vers l'océan et Taïwan. S'appuyer sur un Xinjiang et une Asie centrale neutralisés et fidélisés se révèleront des prérequis pour moderniser la marine, sécuriser la côte vitale à l'économie, faire de la Chine une puissance maritime, et enfin faire sauter le verrou taïwanais.

Mao est mort, vive la *Guerre prolongée*. Retour au pragmatisme, place à l'offensive stratégique.

Partie 6 : Pour le retournement des barrières maritimes et continentales (1979-…)

« La Chine est une puissance maritime et continentale majeure »

Livre blanc, 2013, Chine populaire.[1]

Introduction : permanences, accès, désencerclement

Le déclin puis la chute de l'URSS, s'ils consacrent la disparition finale de l'ancestrale menace d'invasion du territoire chinois par la voie continentale, sont accueillis comme un cataclysme à Pékin. Outre que ces évènements suivent les évènements de juin 1989 à Tiananmen et la remise en cause du monopole du Parti, ils trahissent pour Pékin plusieurs tendances dangereuses dont ses têtes craignent l'influence sur la périphérie stratégique, et qui concernent toutes l'Occident.

Le Parti se mure dans une mentalité d'assiégé. Alors que ses dirigeants misent désormais sur la croissance économique pour garantir leur pouvoir et la modernisation de la Chine, il demeurent convaincus que par une *guerre sans fumée*, livrée sous la forme d'appels à la démocratisation et au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, l'Occident veut sa chute et le démembrement du pays. Ils en prennent pour preuve l'effondrement de l'URSS, Tiananmen, la démocratisation et la marginalisation du camp unificateur à Taïwan, et le renouveau ethnoreligieux au Xinjiang. Or les empires s'effondrent par le délitement de leur périphérie, Pékin en sait quelque chose…

Cette agression de l'Occident, et des États-Unis en tête, viserait les marges stratégiques de la Chine, où la souveraineté de Pékin demeure fragile et à garantir. À l'ouest, elle s'infiltrerait par les vides laissés en Asie centrale par l'ancien colonisateur russe pour en faire une base arrière des mouvements séparatistes turciques au Xinjiang. À l'est et à Taïwan, elle manipulerait les désirs de démocratisation et de reconnaissance internationale insulaires pour compliquer une unification et mettre en péril le flanc maritime. C'est que les îles et les oasis constituent comme par le passé des *clefs stratégiques* surveillant les artères commerciales et énergétiques chinoises. Leur accès constitue donc autant une promesse de prospérité pour Pékin qu'il est convoité par d'autres. Gardant ces goulets d'étranglement, le but de l'Occident honni, après avoir neutralisé Moscou, serait d'empêcher la Chine de retrouver sa grandeur par un encerclement hermétique.

Pékin se réfère constamment aux leçons de l'histoire, et aux menaces à sa sécurité qu'exprime le contrôle par l'étranger hostile de ces territoires à proximité immédiate du cœur de la Chine. L'objectif pour Taïwan demeure inchangé depuis Shi Lang et le 17ème siècle : en mains chinoises, l'île est un bouclier pour sa côte ; à l'inverse, elle est susceptible de s'allier à une puissance hostile qui s'en servirait pour menacer le littoral de la Chine et ses lignes de vie maritimes. De même au Xinjiang, où une collusion entre menaces internes (mouvements séparatistes) et périls externes (leurs appuis étrangers hostiles) mettrait en péril la mainmise chinoise sur une zone

[1] State Council Information Office of the People's Republic of China, *The Diversified Employment of China's Armed Forces*, April 2013. Cité par Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.*

riche en matières premières, critique à son contrôle du Tibet et de la Mongolie, et que de surcroit on s'image de plus en plus comme pont énergétique et économique vers l'Asie centrale.

Se sentant menacé de mort, le Parti agira en conséquence. Les nouvelles têtes dirigeantes ont cependant retenu les leçons de la tragédie maoïste : pas de précipitation, pas de raccourci, pas d'aveuglement. Pour briser l'encerclement de la Chine, il faudra se montrer patient et rusé. Aller trop vite alarmerait l'Occident et le liguerait contre une Chine encore en état de faiblesse. Il faut donc retourner l'équilibre des forces discrètement avant de pouvoir porter l'estocade : d'abord l'argent et endormir l'adversaire en se parant de vertus pacifiques, ensuite la puissance. Car Pékin profite d'une conjoncture néolibérale favorable. Comme le passé, elle entend profiter de la cupidité des barbares en accroissant leur dépendance au commerce et au marché chinois, tout en caressant leurs espoirs que le développement économique sera facteur d'ouverture politique.

Cette manœuvre doit replacer la Chine au centre des échanges économiques mondiaux, faire sa prospérité industrielle, puis sa puissance militaire. En soi, et comme Washington au tournant du 20ème siècle, l'industrialisation nourrit autant les ambitions que les besoins et les insécurités de Pékin, qui dépassent ses frontières et s'étendent au reste du globe. Mais elle comprend un effet pervers, le développement augmentant la dépendance de la Chine au commerce extérieur et aux importations énergétiques. La croissance crée donc de nouvelles vulnérabilités, augmentant son insécurité au sujet de ces détroits de mer et de terre où transitent ses marchandises et son énergie. En somme, le développement de la Chine, au contraire de relativiser les inquiétudes de Pékin, renforce encore pour elle l'importance de Taïwan et du Xinjiang. Car, retour du temps long, îles et déserts reprennent leur rôle de plaques tournantes stratégiques et commerciales.

La Chine devenant ainsi plus forte, mais aussi et paradoxalement plus vulnérable, il lui devient d'autant plus insupportable que ces territoires-pivots si bien situés et surveillant l'accès à son territoire puissent un jour échapper à son contrôle. Il y a maintenant le niveau de vie de toute une population à garantir, et tant à perdre d'une retraite… Pékin peut conquérir les marchés mondiaux et exporter son modèle politique jusque la lointaine Afrique, elle ne peut se sentir en sécurité si l'ennemi surveille ses portes. La présence occidentale, soutenue par alliances, bases et comptoirs, rappelle à ses stratèges les heures sombres du siècle d'humiliation qui virent les étrangers en faire leur marchepied pour étendre leur influence au cœur de la Chine. Ils doivent donc en être exclus, et l'accès de Pékin à l'inverse garanti, afin de faire de ces verrous non plus l'expression d'une barrière à ses ambitions mais un tremplin pour sa projection vers l'étranger. Ainsi la Chine tente-t-elle de garantir son contrôle voire de retourner contre ses adversaires les barrières désertiques et insulaires sur lesquelles feu l'Empire Qing s'était adossé à son apogée.

Celle-ci détient pour la première fois de son histoire toutes les capacités requises pour engager un effort vigoureux dans les deux directions maritimes et continentales : à son réinvestissement triomphal de l'Asie intérieure correspond la modernisation à bride abattue de la flotte de guerre. Plus puissante et prospère que jamais, obsédée par les mémoires cruelles du passé et la promesse d'un statut dominant retrouvé, guidée par un réalisme froid forgé dans l'épreuve, l'urgence pour la Chine de briser ses chaînes grandit à mesure que la parenthèse pacifique de son émergence se referme. Pour la première fois depuis les Tang, Pékin projette au-delà des Pamirs sa force de frappe politique et financière pour stabiliser et sanctuariser son ouest, Xinjiang et Asie centrale de concert, pour en faire son appui énergétique et géostratégique. De ces profondeurs délaissées depuis le retrait des empires soviétiques et américains, elle entend bien rééquilibrer sa puissance nationale concentrée sur un littoral vulnérable et s'appuyer sur le continent pour frapper les îles.

Revenons sur ces deux processus, à notre habitude, des points de vue continentaux et maritimes.

À l'intérieur, et à l'instar des parties précédentes, nous nous contenterons de rappeler les bases de l'histoire politique pour nous concentrer sur les aspects géostratégiques et militaires. Cette fois, ces derniers seront directement liés à l'actualité, et l'histoire strictement vue au travers de celle-ci. Comme ailleurs, on s'appuiera sur des sources mêlant apports étrangers et chinois, tout en accordant la priorité et une place particulière aux seconds, et aux paroles de leurs stratèges.

Concernant Taïwan, nous débuterons par une rapide mise en abîme historique à propos de la situation politico-militaire au débouché de la guerre froide, pour en dégager les divers invariants et mettre au clair l'antagonisme des intérêts poursuivis par les parties prenantes. Ensuite, nous commenterons succinctement le basculement des priorités stratégiques de Pékin vers l'océan, à la lumière des théories de la puissance navale chinoises et occidentales. Ceci nous permettra de clarifier que l'extension des intérêts chinois vers le large n'annule aucunement, renforce plutôt, la question de la première chaîne d'îles et de son noyau central taïwanais. Par cet état des lieux, nous nous glisserons dans la peau d'un stratégiste chinois contemplant sa mappemonde, dans le but de restituer ses craintes, ses espoirs, et ses ambitions vis-à-vis de la géographie maritime chinoise. Dans un dernier passage davantage doctrinaire, nous analyserons la progression de la stratégie mise en œuvre par l'Armée populaire de libération pour faire sauter le verrou taïwanais. Liés à la longue durée, ces éléments trahissent l'implacable basculement du rapport de force en faveur de l'attaquant, mettant en demeure l'Europe de s'y adapter avant qu'il ne soit trop tard.

Le chapitre suivant s'intéressera à l'interdépendance entre l'action de la Chine en Asie centrale et au Xinjiang depuis la chute de l'URSS, leur relation au front maritime, et la mise en œuvre de l'influence retrouvée de la première dans le *Heartland* eurasiatique au service de plus amples objectifs géostratégiques. La domination par les Chinois des déserts de l'ouest puise son origine dans un calcul pragmatique : assurer que cette profondeur stratégique ne soit pas utilisée comme couloir d'invasion par ses rivaux, et s'y réserver un accès exclusif afin de sécuriser leur frontière comme leurs routes commerciales. Mais de *barrière stratégique*, la Chine voit désormais dans le Xinjiang une *passerelle* pour sa projection de puissance économique et politique vers l'Asie centrale, et au-delà, et une profondeur utile pour réduire sa vulnérabilité littorale. Pékin resserre aujourd'hui son contrôle du Xinjiang et exporte sa répression et son influence en Asie centrale de façon à obtenir une stabilisation de concert des deux territoires-pivots. La constitution d'une zone tampon continentale débarrassée de l'influence occidentale, outre dessiner des équilibres favorables en direction du Golfe, et soutenant Moscou plutôt que l'entravant, lui permettra de mieux se concentrer vers l'est et la mer, où se situent ses premières priorités géostratégiques.

Nous achèverons cette partie par un court épilogue, au sujet de l'état de la menace actuelle de l'APL sur Taïwan, en nous concentrant sur la difficile situation des défenseurs et leurs débats.

Chapitre 11 : Briser et dépasser la digue océanique (1976-…)

« Le navire est le véhicule de tout ce qui vit dans l'Empire et de tout ce qui le fait vivre ».[2]

Albert Demangeon



Figure 79 Deng Xiaoping pose, portant son regard vers l'horizon marin. Source.[3]

Le dégel des eaux du détroit (1979-1990s)

Le président Carter et ses conseillers ont vraisemblablement considéré que la sécurité de la République de Chine à Taïwan ne concernait plus personne d'autre que les Chinois libres [Free Chinese, i.e. habitants de Taïwan] *eux-mêmes. Cette hypothèse va à l'encontre du bon sens. Un simple coup d'œil sur la carte convaincrait n'importe qui de pas trop stupide que Taïwan est située au centre de la chaîne de défense du monde libre dans le Pacifique occidental.*[4]

Chiang Ching-Kuo, président de la République de Chine (Taïwan), janvier 1979.

Certes, Deng Xiaoping, après avoir saisi les rênes du pouvoir à Pékin, eut une période… texane. Il fait ainsi la une des journaux américains lorsque, coiffé d'un *Stetson*, il assiste tout sourire à un numéro de rodéo à Houston en février 1979. L'homme est alors en pleine opération de *charm* auprès du public américain, en recherche d'un partenaire aux poches profondes pour sa réforme économique en Chine et contre la menaçante Union Soviétique. Washington, autrement guère

[2] Cité par Jacques Ancel, *La géographie des frontières*, NRF, 1938, page 44.
[3] Pas de date, pas de localisation. AFP.
[4] "Commentary Describes Taiwan's Role in Asian Security," Taipei International Service (January 20, 1979), FBIS, Daily Report, Asia and Pacific, FBIS-APA-79-015 on January 22, 1979, p. B3. Cité par Philips, "Why Taiwan?", *op. cit*. 165. TFA.

aimable du point de vue du PCC, est un très bon parti, d'autant que la dot que Pékin tire de ce mariage de raison est la dé-reconnaissance de Taipei et la sortie des troupes américaines de l'île.

Mais en ce qui concerne cet éminent problème, le bénéfice s'arrête là. Tout au plus s'était-on accordé en 1972 pour remettre la question à plus tard (ch. précédent). Les eaux du détroit restent en 1980 infranchissables pour l'APL, les navires de l'*U.S. Navy* y croisent encore, et l'isolation internationale n'a pas désarmé l'armée taïwanaise et ses 500,000 soldats. Il faudrait beaucoup d'argent et une armée très puissante pour les en déloger. Mais la patience stratégique est mère de toutes les vertus. Mao en était assez dépourvu, tout à l'inverse de Deng qui choisit de ne plus mettre la charrette avant les bœufs : d'abord l'argent, ensuite la puissance navale, enfin Taïwan.

Plus les choses changent…

Il est évident ces années-là pour Deng que le problème taïwanais n'est pas réglé, et peut-être plus évident encore que la stratégie des États-Unis vis-à-vis de l'île n'a pas changé. Un *Taiwan Relations Act* (TRA) est prestement passé au Congrès et signé (à contre-cœur) par le démocrate Carter : il met au clair l'exigence américaine d'un règlement pacifique par Pékin de la question et le maintien par force de loi de la capacité du *peuple taïwanais* de se défendre contre l'APL et de toute autre forme de coercition future. Aussi les Chinois s'inquiètent à la fin 1980 de l'élection d'un président plus favorable à Taipei, le républicain Ronald Reagan. Entretemps, les diplomates taïwanais s'arrangent par un habile tour de passe-passe financier pour garder le domaine de Twin Oaks, où ils continuent à inviter hommes politiques et d'affaire américains. Pour le reste, si l'ambassade perd son caractère officiel et prend le nom abscons de *Coordination Council for North American Affairs (CCNAA),* les choses continuent en 1980 presque comme avant.[5] Ainsi, une fois passé le moratoire d'un an sur la vente d'armes à Taipei suivant la reconnaissance de la RPC, il est de nouveau question de vendre à Taipei des F-5 *Freedom Fighters*. Pékin n'est guère surpris mais limite sa réaction à des rodomontades diplomatiques. Si Deng ne veut pas se fâcher avec Washington il sanctionne par contre La Haye en 1981 lorsqu'est annoncée la vente à Taïwan de deux sous-marins diésel-électrique *Zwaardvis* ultra-modernes, renvoyant son ambassadeur, et inaugurant une politique de sanction à deux vitesses dont Paris fera elle aussi les frais dix ans après. Autrement, les choses sont claires : Washington n'entend pas couper les ponts militaires avec Taïwan et la voie reste bloquée pour Pékin. Pour l'heure, *« la Chine ne peut* [avancer contre Taipei] *si les États-Unis ou d'autres pays continuent de répondre aux avancées militaires de Pékin par leur aide à Taiwan, voire en les anticipant »*.[6]

Deng fait face à un dilemme. Lui aussi aimerait pouvoir compter sur des livraisons d'armes et de technologie militaires américaines, contre Moscou tout du moins. Armer Taipei et Pékin de concert n'aurait peut-être pas gêné Washington mais la perspective scandalise les Chinois. Deng fait déjà en 1981 l'objet d'attaques par les durs de l'armée pour son supposé tropisme étranger. Pas question donc d'apparaître comme aligné sur les États-Unis, dixit *Chine Nouvelle* : *« plutôt ne pas obtenir d'armes américaines qu'accepter une interférence continue dans nos affaires*

[5] Thomas W. Robinson, "America in Taiwan's Post Cold-War Foreign Relations", *The China Quarterly*, No. 148, Special Issue: Contemporary Taiwan, 1996, pp.1340-1361 (1344). Tsai, *Maritime Taiwan*, *op. cit*. 249.
[6] Andrew J. Nathan, "China's Goals in the Taiwan Strait", *The China Journal*, No. 36, 1996, pp. 87-93 (88).

intérieures et leur vente à Taïwan ».[7] C'est cependant de l'esbrouffe car, si Deng a le souci de marquer son indépendance dans le triangle stratégique Pékin-Moscou-Washington, il est surtout bon négociateur. Il continue à attendre de Reagan le transfert de technologies militaires dont il a besoin pour la modernisation de son armée tout en maintenant la pression pour qu'il réduise la voilure de son soutien militaire à Taipei. Cette tactique paye dans une certaine mesure quand Washington n'octroie début 1982 à Taipei que des F-5E obsolètes et non la version G, ainsi que le *blueprint* des frégates *Oliver Hazard Perry*. En outre, Taipei obtient quelques transports C-130H *Hercules*, des missiles (SAM) RIM-66 et des AIM-7 (AA) *Sparrow*.. Tout cela est d'ordre largement défensif ou d'ancienne génération.[8] La Chine se ménage à l'inverse un accès au *Foreign Military Sales* (FMS) américain, obtenant cette décennie-là le transfert de technologies de pointe, la modernisation de ses intercepteurs *Shenyang* J-8II, ainsi que plus d'une vingtaine d'hélicoptères multifonctions *Sikorsky* S-70C *Blackhawk*. Et après avoir donné en juillet 1982 *Six assurances* à Taipei sur la continuation de ventes d'armes à son égard, Washington accorde un mois plus tard à Pékin le 17 août un communiqué conjoint concédant leur baisse prochaine et *« conduisant sur une période de temps à une résolution finale »*.[9] Nous sommes ici dans l'ambiguïté caractéristique de la diplomatie américaine dans le détroit, donnant lieu à des attentes contradictoires à Taipei et à Pékin, de fait destinées chacune à être déçues... Vague, le communiqué sino-américain de 1982 n'annule aucune des clauses protectrices du TRA. Surtout, en interne, Reagan clarifie dans un mémo rendu public en 2019 que la qualité et la quantité des livraisons à Taipei *« restent entièrement conditionnées par la menace de la RPC »*.[10] Mais son existence va fournir une arme diplomatique à Pékin qui ne se prive jamais depuis de rappeler Washington à sa promesse, après chaque vente d'équipements militaires à Taïwan. Pour l'heure, Taipei s'alarme de ce qui s'apparente à un reniement américain tandis que le *Quotidien du Peuple* éditorialise, *« les nuages pesant sur la relation sino-américaine ne sont pas dissipés »*.[11]

À la faveur de la *« réforme »*, Pékin s'essaye aussi en 1980 à la modération envers Taipei et *« l'unification pacifique »* entre dans le vocabulaire. Les slogans d'antan sur l'immonde *clique Chiang* disparaissent, remplacés par le plus policé *« autorités de Taïwan »*. Contre Kinmen, les canons cessent de tirer leurs traditionnels feuillets de propagande. On propose l'ouverture du commerce, des échanges postaux et des visites personnelles en Chine transitant par Hong Kong. Ce pivot ne signifie pas un changement de cap à Pékin, qui n'entend pas négocier mais montrer sa préférence pour l'option pacifique : *la bourse ou la vie*, avec politesse. En septembre 1981, Pékin soumet par les voies officieuses à Taipei un modèle d'unification sur la base d'un *« haut degré d'autonomie »*, dans lequel celle-ci garderait ses forces armées et son système politico-économique. Il fournira la base de la formule *Un pays deux systèmes* avec Hong-Kong dont on connaît aujourd'hui la destinée. Mais Pékin ne renonce pas à l'usage de la force, pour garder la

[7] New China News Agency (Xinhua), 10 June 1981. Cité par Pollack, "The Opening to America", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 15, op. cit.* 462. TFA.
[8] Pollack, "The Opening to America", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 15, op. cit.* 464. Et Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 253.
[9] Le texte sur Internet. Pour les ventes d'armes à la Chine, voir Huang An-Hao, *The Maritime Strategy of China in the Asia-Pacific Region - Origins, Development and Impact*, The University of Melbourne, 2009, 135.
[10] (DECLASSIFIED) Ronald Reagan*, Arms Sales to Taiwan, Memoradum for the Honorable George P. Shultz*, August 17, 1982. Voir: https://china.usc.edu/ronald-reagan-arms-sales-taiwan-august-17-1982.
[11] Cité par Pollack, "The Opening to America", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 15, op. cit.* 867. TFA. Et Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 254. Et Tsai, *Maritime Taiwan*, *op. cit*. 248.

main si les négociations achoppent. Taipei refuse en bloc : pas de négociation, pas de contact. Les liens plus informels, humains et commerciaux, ne font par contre eux que commencer.[12]

Pékin et Taipei demeurent alors deux régimes autoritaires. Le gouvernement KMT à Taïwan ne rend en 1980 guère de compte à ses administrés et les arcanes du pouvoir demeurent le domaine des continentaux exilés de 1945-50. De part et d'autre du détroit, nous sommes pour ainsi dire entre Chinois *nationalistes* au premier sens du terme. Aucun des deux bords ne remet ainsi en cause le dogme de la Chine unique, tandis qu'à Taipei, les rangs du *Yuan Législatif* et de ses représentants des provinces perdues s'éclaircissent au rythme du décès de ses membres… Ces exilés se seraient-ils un jour arrangés avec le régime de Pékin ? L'opportunité passe et disparait. Seule leur revendication à représenter le pouvoir légitime sur la Chine, une incantation vide de sens en 1980, a permis de justifier leur poigne sur une population insulaire très majoritaire *« qui jamais n'a invité les continentaux à la gouverner »*.[13] Or ce fragile équilibre est sur le point d'être renversé par la démocratisation prochaine de l'île. Elle compliquera considérablement la possibilité pour Pékin de négocier avec le KMT sans consulter le souhait majoritaire à Taïwan.

Démocratie et géostratégie

Les sources de cette démocratisation de Taïwan, aux conséquences stratégiques considérables, sont largement domestiques. L'île fait dans les années 1980 partie, expression aujourd'hui datée, des *« quatre dragons d'Asie de l'Est »* aux côtés de Hong-Kong, de la Corée du Sud et de Singapour. Son économie, après une politique de remontée des filières réussie, est florissante. Une classe moyenne, parfois politisée, émerge. Le niveau de vie n'a plus rien à voir avec les années 1950 et un changement générationnel s'est opéré. La jeunesse éduquée, native de Taïwan ou non, réclame alors davantage de libertés et l'ouverture du jeu politique. Mais elle se heurte à la répression du Parti à Kaohsiung en 1979 et nombre de ses membres sont emprisonnés. L'opposition, favorable à l'instauration d'une république taïwanaise ou simplement fatiguée de l'autoritarisme de la vieille clique continentale, manque encore de discipline et de soutien dans la population. Mais l'évènement réveille les consciences et la dictature vit ses derniers instants. Chiang Ching-kuo, président depuis le décès de son père et isolé internationalement depuis la reconnaissance par Washington de Pékin, en convient. Il lève en 1986 la loi martiale et autorise le Parti Démocrate Progressif (DPP), dont la charte contient des clauses pro-indépendance.[14]

C'est un retournement de veste par le KMT, après une série d'emprisonnements et de meurtres d'opposants commandités, dont plusieurs aux États-Unis en se servant des triades pour s'en laver les mains. Le journaliste Henry Liu est ainsi tué par balles dans son garage de Daly City, (Californie) en 1984... Les hommes du Bambou uni dirigés par les services extérieurs du KMT sont derrière le coup et les Américains ne sont pas dupes. Scandalisés, leurs journaux étrillent l'État policier et la vieille clique d'une *Free China* ombre d'elle-même. Respect et légitimité

[12] Pollack, "The Opening to America", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 15, op. cit.* 868. Et Michael D. Swaine, "Chinese Decision-Making Regarding Taiwan, 1979-2000", dans David M. Lampton (Ed.), *The Making of Chinese Foreign and Security Policy in the Era of Reform*, Stanford University Press, 2001, pp. 289-336 (311). Et Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 254.
[13] Crozier, *The Man Who Lost China, op. cit.* 364. TFA.
[14] Le mot « indépendance » à Taïwan est débattu. Pour y voir clair, lire : Stéphane Corcuff, « Indépendance de Taïwan : un seul mot pour 4 rêves », *Challenges*, 4 mai 2024.

internationale, des attributs dont Taipei manque alors cruellement, se méritent. Le défilé de ses vieux militaires accablés sous le poids de leurs décorations et du souvenir de leur pouvoir perdu sur la Chine un demi-siècle plus tôt suscite l'embarras. Autour, Washington soutient les jeunes Coréens dans la rue et Aquino contre Marcos aux Philippines : la chaîne d'îles démocratise… Pour ne pas devenir un autre royaume ermite, et avant de suivre son père dans la mort, Chiang passe la clef du pouvoir à un certain Lee Teng-hui, taïwanais de souche éduqué au Japon.[15]

Taïwanais mais aussi démocrate dans l'âme, Lee est le catalyseur de la démocratisation de l'île. Ayant patiemment monté les échelons du KMT, il en connaît bien les ficelles et neutralise les factions conservatrices opposées à son souhait non seulement de libéralisation politique mais aussi de *taïwanisation* du régime. Le vocable *Free China* disparait des discours, tandis que les étudiants investissent en 1990 la place du mémorial CKS à Taipei. Leurs projets et ceux de Lee concordent : l'élection au suffrage universel du président se voit accordée, entre mille autres réformes faisant vite de Taïwan une grande démocratie d'Asie de l'Est. La relation sémantique des deux bords du détroit change alors : Taipei abandonne sa prétention à gouverner l'ensemble de la Chine par la réforme constitutionnelle de 1992,[16] et s'offre à l'inverse au continent en partenaire et en modèle à émuler. Lee déclare même en 1996 : *« Nous croyons que ce qui a été accompli à Taïwan peut aussi l'être en Chine continentale »*.[17] Pékin, qui a ouvert le feu sur ses étudiants, et le monde, prennent note. Et pour Washington, vainqueur idéologique de la guerre froide, le prestige de Taipei est restauré. Les Américains choqués par Tiananmen espèrent aussi que la Chine se démocratisera par l'exemple et à la faveur du développement économique. Noble en apparence, il s'agit d'un fantasme lourd de conséquences stratégiques dont Pékin saura jouer. Mais pour l'heure, la démocratisation donne une raison de plus pour se rapprocher à nouveau de Taipei. Or cette sympathie, intéressée *et* sincère, que Washington va témoigner à l'égard de la démocratie taïwanaise va aussi impliquer un rapprochement d'ordre sécuritaire.[18]

Retour en Chine… Les têtes du régime et Deng Xiaoping n'aiment guère au tournant des années 1990 ce qui se trame sur l'île, entre Taipei et Washington. Politiquement, bien loin du faste des zones économiques spéciales et des milliards d'investissements reçus d'Europe, le Parti se mure dans une mentalité d'assiégé. Les véritables modérés du régime ne sont plus là pour s'y opposer : Hu Yaobang (胡耀邦) est décédé et Zhao Ziyang (趙紫陽) a été purgé. Le sang de la jeunesse sèche à peine que Deng et son second, Li Peng (李鵬) se retournent contre un Occident accusé

---

[15] Sur la démocratisation de Taïwan, entre autres sources, consulter le récit de Wu Nai Teh [吳乃德], *La meilleure moment de Taïwan – mémoires populaires formosanes 1977-1987* [台灣最好的時刻 - 民族記憶美麗島 1977-1987], Voice, 2020. Voir aussi Tseng Yuan-hsin [曾原信], "Le Musée national d'histoire publie le journal de Chiang Ching-kuo [國史館推出新書蔣經國日記今出版]", *United Daily News*, 12 décembre 2023.

[16] *« La position traditionnelle de la République de Chine (ROC) est que le gouvernement de la ROC a la souveraineté sur Taiwan et la Chine continentale, mais en pratique n'exerce sa juridiction que sur l'île principale de Taiwan ; diverses îles telles que les Penghu, Pratas/Dongsha, Matsu, Jinmen et Wuchiu ; ainsi que l'île de Taiping/Itu Aba en mer de Chine méridionale. Cette position est exprimée par la loi de 1992 sur les relations entre les habitants de la zone de Taiwan et de la zone continentale, qui fait la distinction entre le territoire relevant de la juridiction de la ROC et de la RPC de la période "avant l'unification nationale. »* Voir Laws and Regulations Database of the Republic of China, *Act Governing Relations between the People of the Taiwan Area and the Mainland Area*, Mainland Affairs Council, amended July 24, 2019. Document cité par Joel Wuthnow, Derek Grossman, Phillip C. Saunders, Andrew Scobell, Andrew N.D. Yang (Eds), *Crossing the Strait, China's Military Prepares for War in the Taiwan Strait,* National Defense University Press, 2022. TFA.

[17] Lee Teng-hui, "Inaugural Address" (May 20, 1996). Cité par Philips, "Why Taiwan?"*, op. cit.* 166. TFA.

[18] Nathan, "China's Goals in the Taiwan Strait", *art. cit.* 89-96.

d'avoir voulu la chute du régime.[19] L'ennemi commun soviétique avait permis de mettre les différends sous le tapis. Mais Tiananmen change tout, les Occidentaux condamnant à l'unisson et exfiltrant les têtes du mouvement. La répression politique, au-delà du bilan humain, est un affront à leurs valeurs et ils le font savoir à Pékin. Des sanctions sont appliquées à son encontre. Même si celles-ci seront plus tard abandonnées sur la pression des industriels, les dirigeants communistes lient cette humiliation à une duplicité occidentale proverbiale. Ils enragent de voir Paris se rapprocher de Taipei pour la vente de Mirages 2000-5 et de frégates *Lafayette* (la belle *Affaire*), que Washington pousse pour faire passer celle de F-16...[20] Et voyant sur leur flanc nord l'URSS craqueler sous l'effet des appels à la démocratisation et du réveil des nationalismes, le PCC se persuade qu'elle sera prise pour cible une fois Moscou neutralisée. *« L'Occident veut le chaos en Chine »* dit Deng dès août 1989 : *« il tente de provoquer une évolution pacifique* ['subversion' dans la novlangue du Parti] *vers le capitalisme dans les pays socialistes* (…)*. Par le passé, il usait d'armes, de bombes atomiques et à hydrogène, mais il se trouvait rejeté par les peuples du monde entier. Alors actuellement, il essaie l'évolution pacifique »*.[21] C'est bien de guerre dont il est question pour le PCC, *« une guerre sans fumée »* dit Deng en novembre…[22]

La transition démocratique de l'île et le soutien de Washington sont perçus comme tels à Pékin : *« l'encouragement par les Américains de soi-disant démocrates, qui ne représentent en réalité que la racaille de la nation chinoise »*.[23] Vue de Pékin, la politique de Washington depuis le *Taiwan Relations Act* n'est qu'un épouvantail pour le retour à sa préférence d'*« une Chine, un Taïwan »*, une séparation sans bruit du détroit entre deux États dont l'un lui serait allié…[24] Le général Liu Yazhou résume l'ambiance, *« la question de l'indépendance de Taiwan est insoluble. Tout comme l'indépendance du Turkestan oriental* [Xinjiang] e*t du Tibet, elle constitue une force hostile. L'unique manière de la traiter est de l'écraser. Les factieux pro-indépendance de Taiwan ont vendu leur corps et leur âme pour satisfaire leurs désirs personnels. Alors que le Japon s'offre aux États-Unis comme le ferait un chien passif, les premiers servent volontiers* [les Américains] *puisqu'ils espèrent une récompense de leur maître. De quel type ? Ils espèrent que les États-Unis se battront pour eux, puis leur serviront Taiwan sur un plateau »*.[25] Cette

---

[19] Retour à Mao en ce sens, qui écrit en 1939 : *« [les puissances occidentales] n'ont jamais relâché leurs efforts pour empoisonner l'esprit du peuple chinois. C'est leur politique d'agression dans le domaine culturel, qui s'effectue par l'activité des missionnaires, l'ouverture d'hôpitaux et d'écoles, la publication de journaux et le fait* d'engager les étudiants chinois à aller étudier dans les pays impérialistes. Leur but est de former des intellectuels destinés à servir leurs intérêts, et de duper la grande masse du peuple chinois ». Voir Mao, *« La révolution chinoise et le parti communiste chinois »* (décembre 1939), pages : 332-33. Cité par Bouzoumita, « Mao et la guerre révolutionnaire », *Stratégique*, No. 111, 2016, pp. 63-87 (85).

[20] Voir la partie concernée des mémoires de Claude Martin, *La diplomatie n'est pas un diner de gala*, pour les détails. Voir aussi la recension de René Viénet, « La diplomatie (en Chine) n'est pas un dîner de gala », *Commentaire* 2019/2 (Numéro 166) 2019/2, pp. 397-404. Celui-ci écrit dans son style reconnaissable : *« penser que l'on peut graisser la patte d'officiels chinois pour huiler la vente d'armes à Taiwan est d'un grand échevelé, à peu près autant que l'idée de faire cadeau de quelques quintaux de marijuana à un cardinal pourrait convaincre le pape d'autoriser le mariage des prêtres ».*

[21] *Deng Xiaoping Selected Works* [鄧小平文選], vol. 3 [第三卷], 325-26. Cité par Doshi, *The Long Game, op. cit.* 70. TFA.

[22] *Ibid.* 344. TFA.

[23] *Ibid.* 348. TFA. C'est aussi tout à fait le ton de ce stratégiste chinois, voir : Wang Chunyong [王春永] et Lu Xue [呂雪], « Une analyse géostratégique de la question taïwanaise [台灣問題的地緣戰略分析] », *Journal de l'université de langue étrangère de l'APL* [解放軍外國語學院學報] Vol. 23, No. 3, 2000, pp. 113-116 (116).

[24] Fan Shiming [范士明], « Les considérations américaines et japonaises sur la position stratégique de Taiwan avant les années 1950 [五十年代以前美, 日對台灣戰略地位的考慮] », *art. cit.* 75.

[25] Liu Yazhou [劉亞洲], « China's Grand Strategy in the Coming Twenty Years [中國未來二十年大戰略] » *Feng Huang Weekly*, no. 17, 2005.

vision est alors consensuelle au sein du Parti. Deng la partage avec Jiang Zemin. Malgré leurs différends, Hu Jintao et Xi Jinping en héritent : la démocratisation est un poison de l'Occident égoïste et agressif visant à démembrer la Chine, en commençant par sa périphérie stratégique.

Patience et antagonismes

La mentalité d'assiégé du PCC se transforme en crise de paranoïa lorsque les forces de l'OTAN coalisées sous commandement américain balayent l'armée de Saddam Hussein entre Irak et Koweït. Pékin découvre avec horreur les images de la *death highway*, tombeau des meilleures divisions blindées irakiennes figées dans la mort par l'explosion des munitions guidées par GPS : elle avait cru l'armée baasiste, organisée comme l'APL, solide.[26] À la réalisation de la puissance de l'armée américaine, qui n'est plus perçue comme un *« tigre de papier »*, s'ajoute vite la consternation de l'effondrement soviétique et du communisme. Deng avait misé sur le putsch d'août 1991, vu comme *« un Tiananmen à l'envers »* contre un Gorbatchev perçu comme un regrettable laquais au service de la stratégie d' *« évolution pacifique »* de l'Occident.[27] On considère enfin que Washington n'ayant plus d'ennemi, son complexe militaro-industriel se trouve à sec de commandes et exagère délibérément la théorie de la *« menace chinoise »*.[28]

Dès lors, la RPC se sent seule, isolée, et encerclée par des puissances hostiles. Le début des années 1990, au contraire d'un Occident s'accoutumant vite au doux commerce et à l'illusion des *dividendes de la paix*, le Parti se sent menacé de mort et agit en conséquence. La menace se nomme États-Unis et son avant-poste, le plus dangereux et le premier à réduire, est Taïwan. Ainsi pour Liu Yazhou, *« Toutes les stratégies des États-Unis sont basées sur leurs intérêts (...) Lorsque les relations sont bonnes, nos deux pays adoptent le scénario le plus favorable pour considérer les intentions stratégiques de l'autre ; lorsque les relations sont mauvaises, nos deux pays se tournent vers le scénario le plus défavorable pour considérer les intentions stratégiques de l'autre. (...) Mais la véritable lutte entre la Chine et les États-Unis se déroulera autour de la question de Taiwan. Cette question déterminera notre succès ou notre échec »*.[29] Les stratèges chinois discernent cependant une opportunité dans le développement économique de la Chine et l'approfondissement de ses liens commerciaux avec Washington. Ils décident d'en tirer profit pour gêner son rapprochement sécuritaire avec Taipei, et la pousser à des choix difficiles, écrit en 2001 Li Zhenguang (李振廣) : *« La position géostratégique de Taïwan dans la stratégie américaine est délicate. D'une part, les États-Unis la manipulent pour nous tenir en échec et maintenir le statu quo de la division du détroit. D'autre part, ils ne veulent pas être piégés dans une confrontation avec la Chine sur cette question. Cependant, la montée en puissance chinoise les obligera à choisir ce qui est le plus important pour eux : Taïwan ou le continent »*.[30]

---

[26] Voir Harlan W. Jencks, "Chinese Evaluations of "Desert Storm", Implications for PRC Security", *The Journal of East Asian Affairs*, Vol. 6, No. 2, 1992, pp. 447-477.

[27] Pourquoi se rabibocher avec l'ennemi révisionniste ? Selon John Garver : *« La justification géostratégique à Pékin de soutenir l'Union soviétique a été renforcée par la crainte de l'impact délégitimant que son effondrement aurait sur le règne du PCC en Chine »*. Dans John W. Garver, "The Chinese Communist Party and the Collapse of Soviet Communism", *The China Quarterly*, No. 133, 1993, pp. 1-26. TFA.

[28] Le Shui, "China threat" theory hyped to benefit military-industrial complex", PLA Daily, 23 janvier 2024.

[29] Liu, "China's Grand Strategy in the Coming Twenty Years [中國未來二十年大戰略]" *art. cit.*

[30] Li Zhenguang [李振廣], "The Formation and Change of Taiwan's Geostrategic Position [台灣地緣戰略地位的形成與變遷]", International political studies [國際政治研究], 2001, pp. 120-136 (124-125). TFA.

Pékin, Taipei et Washington poursuivent donc des buts difficilement réconciliables dès 1990. Comme on va le voir, la première estime que prendre l'île stratégique consacrera son inéluctable remontée en puissance depuis le siècle d'humiliation, période de faiblesse honnie[31] où l'Empire avait dû s'en séparer. Ce ressentiment est dirigé contre les États-Unis, accusés de se mettre en travers du chemin de la Chine et de perpétrer l'impérialisme de jadis dont le PCC se fait fort de défendre la nation chinoise. Ce projet ne s'encombre d'aucune sensibilité à l'égard du choix de la majorité de Taïwanais rejetant, avec la démocratisation, l'unification. Et si des observateurs concluent hâtivement dans les années 2000-2010 que les relations dans le détroit sont vouées à trouver une résolution pacifique sur la base de l'intégration économique, cette interdépendance n'impliquera aucune convergence politique. La tendance dominante confirmera au contraire les chemins divergents empruntés de part et d'autre du détroit : les Taïwanais regardent vers la mer et l'Occident, pas vers le continent. Et si la paix reste sauvegardée par l'incapacité de l'APL à changer le *statu quo*, Pékin va tout faire pour renverser l'équilibre des forces dans le détroit.

Car naturellement, Deng n'est pas Mao. Il connaît, après des décennies dans l'ombre pesante du timonier, les vertus de la patience. Fidèle à son projet de modernisation économique, il veut rendre à la Chine sa richesse et sa puissance pour renforcer l'armée. Aller trop vite alarmerait l'Occident et le pousserait à agir contre une Chine encore en état de faiblesse. Il faut retourner cet équilibre des forces discrètement avant d'envisager de porter l'estocade. En 1989, le petit timonier réunit le Comité Central du Parti, et dit, *« en résumé, mes opinions sur la situation internationale peuvent être résumées en trois phrases. Premièrement, nous devons observer la situation avec sang-froid. Deuxièmement, nous devons tenir bon. Troisièmement, nous devons agir avec calme. Ne soyons pas impatients ; il n'est jamais bon d'être impatient... Nous devons au contraire rester calmes, encore et toujours calmes, et nous plonger tranquillement dans un travail pratique afin d'accomplir quelque chose… quelque chose pour la Chine »*.[32]

Cette consigne, résumée par la formule *Tao guang yang hui* (*cacher notre brillance et cultiver l'opacité*) appellera à endormir l'adversaire, contrôler ses technologies, caresser ses fantasmes commerciaux et creuser ses déficits, tout en se parant de vertus pacifiques : classique tactique de *front uni* ! Deng poursuit en 1990 : *« Tout le monde doit être au clair que dans la situation internationale actuelle, toute l'attention de l'ennemi sera concentrée sur la Chine. Ils utiliseront tous les prétextes pour nous causer des difficultés et faire pression sur nous. (…) Si nous restons fermes et parvenons à passer à travers, nous pourrons nous développer rapidement. Mais si nous trébuchons, l'histoire de la Chine régressera de plusieurs décennies, voire d'un siècle »*.[33] Deng passera l'antienne à ses héritiers, à Jiang Zemin ainsi qu'à Hu Jintao.[34] Il semble avec le réarmement précipité de l'APL sous Xi Jinping, que la patience stratégique a rempli son office.

---

[31] Wang Zheng, *Never forget national humiliation*, *op. cit*. Callahan, "China, the Pessoptimist Nation", *op. cit*.

[32] *Deng Xiaoping Selected Works* [鄧小平文選], vol. 3 [第三卷], 321. Cité par Rush Doshi, *The Long Game: China's Grand Strategy to Displace American Order*, Oxford University Press, 2021, page 81. TFA.

[33] Deng Xiaoping ti Zhonggong suanming" ("Deng Xiaoping sees the future for the CCP"), Zhengming, No. 151 (I May 1990), pp. 6-7. Cité par Garver, "The Chinese Communist Party and the Collapse of Soviet Communism", *art. cit.* 19. TFA.

[34] La formule non tronquée en 28 caractères : 冷靜觀察, 穩住陣腳, 沉著應付, 韜光養晦, 善於守拙, 絕不頭, 有所作為: Observons avec sang-froid, Restons fermes, Répondons avec calme et sans impatience, Cachons notre brillance et cultivons l'opacité, Gardons un profil bas, Ne prenons pas l'initiative, engageons quelques actions. Voir l'excellent chapitre 3 de l'ouvrage de Rush Doshi, qui revient plus en détail sur la question de Tao Guang Yang Hui et de ses implications politiques et stratégiques. Voir Doshi, *The Long Game, op. cit.* 67-90.

Ainsi Taïwan et le front maritime sont revenus au premier plan des préoccupations chinoises autour de 1990. Dépassons maintenant le simple contexte politique, dont les lignes esquissées ici n'ont fait que s'accentuer entre insécurité du régime, tensions avec Washington et objectifs antagonistes de Taipei et Pékin, et abordons les aspects vraiment géostratégiques. Penchons-nous ainsi, comme les marins chinois le firent autour de 1990, sur la carte. Et comme Deng l'a prescrit, *observons* la situation maritime de la Chine au tournant du millénaire *avec sang froid*.

Le basculement vers la mer (1990s-)

Historiquement on l'a vu, les menaces les plus préoccupantes pour la Chine étaient l'exposition des provinces les plus riches, voire de la capitale, aux raids ou à l'invasion des nomades des steppes d'Eurasie, c'est-à-dire du continent.[35] Cette menace était toujours latente et parfois grave : plusieurs dynasties chinoises y ont succombé. Ainsi les divisions blindées soviétiques ont succédé tout au long du 20ème siècle aux archers montés mongols... La culture stratégique chinoise est donc sur le temps long restée majoritairement continentale alors que la côte est longtemps demeurée considérée comme un espace étranger. La *conscience maritime chinoise* reste par ailleurs pour Yang Lan (楊蘭) encombrée des *« souvenirs humiliants et douloureux »* de la faiblesse nationale et des invasions maritimes du siècle d'humiliation.[36] Car longtemps, les Chinois *« souffrant d'une double agression maritime et terrestre »* ont dû faire face à *« des dilemmes stratégiques »*[37]… Mais la chute de l'URSS suivie de l'atrophie de la puissance russe, et la division de son espace colonial en une série d'États faibles et divisés (ch. suivant), crée une situation exceptionnelle de paix au nord, pérennisant le développement économique de la Chine et le basculement de ses priorités et son attention vers la mer. Cette *anomalie historique*[38] reste d'actualité avec le partenariat russo-chinois : *« le calme continental permet aux hommes d'État chinois de consacrer leur énergie au développement économique en eaux salées »*...[39]

De nouveaux intérêts marins

En tant que *« nation à la fois continentale et maritime »*, forte d'une *« unité des contraires »*, la Chine dispose de *« conditions avantageuses pour marcher vers la mer »* nous expliquent les stratèges Feng Liang (馮梁) et Duan Tingzhi (段廷志).[40] Libérée du risque d'invasion par voie continentale, Pékin met l'accent sur le développement économique. Cette priorité implique de mettre à profit la grande interface maritime chinoise pour commercer avec l'étranger.

---

[35] Consulter les parties précédentes (1, 2 et 3) de ce travail.
[36] Yang Lan [杨兰], *Recherche sur la pensée stratégique maritime du PCC depuis la fondation de la PRC* [建國來中國共產黨海彈戰略思想研究], (thèse de doctorat), Université maritime de Dalian, 2015, page 62. TFA.
[37] Feng Liang [馮梁] et Duan Tingzhi [段廷志], « Caractéristiques de la sécurité géostratégique océanique de la Chine et la stratégie de sécurité maritime du nouveau siècle [由国海洋地缘安全特征与新世纪海上安全战], » *Science militaire de la Chine* [中國軍事科學], Vol. 1, 2007, pp. 22-29 (23). TFA.
[38] Selon l'expression de Toshi Yoshihara et James Holmes dans *Red Star over the Pacific, op. cit.* 48. TFA.
[39] Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 47. TFA.
[40] Feng, Duan, « Caractéristiques de la sécurité géostratégique océanique de la Chine et la stratégie de sécurité maritime du nouveau siècle [由国海洋地缘安全特征与新世纪海上安全战], *art. cit*. 23. TFA.

Il y a cependant une contradiction : si le PCC considère que la prospérité économique nationale dépend de l'accès à la mer, ce dernier et la stabilité du commerce sont tributaires du maintien de bonnes relations avec les États-Unis, maître des eaux et partenaires de ses rivaux siégeant sur tous les détroits d'Asie maritime, notamment Taïwan. Pour Hu Bo (胡波) *« la sécurité des voies maritimes est ainsi devenue un enjeu d'importance critique pour la Chine. 85% de son commerce y est transporté* (…) *Son économie reste donc fragile et vulnérable aux influences externes »*.[41] La Chine doit en outre garantir la protection de son dynamique littoral, où résident la majorité des Chinois. Xi Jinping déclare en 2014 : *« la mer est le couloir principal utilisé par la Chine pour son commerce extérieur et ses importations d'énergie (...),* [sa protection est donc] *d'une importance vitale pour la Chine »*.[42] En même temps que le développement rendra sa richesse à la Chine, il conviendra d'utiliser cet argent pour constituer une marine moderne capable d'assurer la sécurité de ces routes et l'accès de Pékin à ses marchés. En somme, pour que l'argent fasse la puissance de la Chine, il faut d'abord en sécuriser les transactions…

Ainsi Deng Xiaoping prend dès août 1979 acte qu'une invasion de grande ampleur sur le front nord est improbable et déclare : *« Pour que la Chine soit riche et puissante, elle doit regarder le monde en face et marcher vers la mer »*.[43] Finie l'autarcie maoïste, tandis qu'on applique à la stratégie de développement national l'adage dengiste *« peu importe que le chat soit noir ou blanc, tant qu'il attrape la souris »*.[44] Pour l'homme, le meilleur moyen de garantir la survie du Parti et de contrer toute subversion est d'éviter le dogmatisme et de dynamiser l'économie. Sa célèbre *« tournée d'inspection dans le Sud »* de février 1992 a là tout d'une mise en demeure adressée aux conservateurs…[45] Usine du monde, Pékin surjoue de ses normes permissives et des bas-coûts de sa main d'œuvre pour accéder aux marchés occidentaux. L'économie chinoise explose sous l'effet des réformes économiques et de l'ouverture des liens commerciaux avec l'Europe et les États-Unis. Tout se fait par bateau, de sorte que la croissance est poussée par les provinces littorales exportatrices de produits transformés, où se concentrent la population et le PIB. S'enrichir est glorieux dans les métropoles portuaires (deltas des perles, du Yangtze, golfe de Bohai…) où se font et se défont les fortunes (la série de Wong Kar-wai, *Fanhua* 繁花, revient sur cette *éclosion*). Les grands ports, ces *« anciens avant-postes de la défense maritime chinoise aujourd'hui devenus le centre de gravité de notre économie »* écrit Yang Lan (楊蘭) de l'académie de marine de Dalian, se hissent déjà sur le podium mondial en nombre d'EVP.[46] Les *businessmen* taïwanais y investissent en masse, à la source d'une dépendance économique de l'île au continent dont Taipei aura plus tard toutes les difficultés à se défaire.[47]

---

[41] Hu Bo, *Chinese Maritime Power in the 21st Century - Strategic Planning, Policy and Predictions*, Routledge, Cass series: Naval Policy and History, 2019, page 10. TFA.

[42] « Xi Jinping : unissons-nous pour poursuivre le rêve de développement de la Chine et de l'Australie et parvenir côte à côte à la prospérité et à la stabilité régionale [習近平：攜手追尋中澳發展夢想 並肩實現區域繁榮穩定], » *Renmin Wang* [人民網], 18 novembre 2014.

[43] Tel que cité dans : Shi Jiazhu, Cui Changfa [石家铸, 崔常发] « L'enrichissement et le développement de la pensée directrice sur la construction navale au cours des 60 dernières années [60年人民海军建设指导思想的丰富和发展] », *Histoire militaire* [軍事歷史], No. 3., 2009, pp: 22-26 (24).

[44] Deng Xiaoping, 'Restore Agricultural Production,' *Selected Works of Deng Xiaoping (1938-1965), Volume II* (Beijing: Renmin Press, 1994), p. 323. Cité par Huang An-Hao, *Maritime Strategy of China, op. cit*. 141. TFA.

[45] Garver, "The Chinese Communist Party and the Collapse of Soviet Communism", *art. cit.* 26.

[46] EVP, ou l'équivalent vingt pieds, est une unité approximative de mesure des terminaux et navires porte-conteneurs basée sur le volume d'un conteneur de 20 pieds. Yang, *Recherche sur la pensée stratégique maritime du PCC depuis la fondation de la PRC* [建國來中國共產黨海彈戰略思想研究], *op. cit.* 31. TFA.

[47] Howard Shen, "Taiwan's Surprising Drop in Trade Dependence on Mainland China", *Diplomat*, 8 mars 2024.

Jiang Zemin (江澤民) déclare : « *l'ouverture et l'exploitation du domaine maritime seront d'une importance croissante pour le développement à long terme de la nation* ».[48] Mais pour les soutenir, la Chine a soif de matières premières. D'auto-suffisante en 1985, elle est importatrice nette de pétrole en 1993.[49] Et malgré des projets en gestation d'oléoducs continentaux vers le Xinjiang et le Kazakhstan (ch. suivant), l'essentiel de l'or noir provient du Moyen-Orient par bateau, traversant les détroits (Suez, Bab-el-Mandeb, Ormuz, Malacca…) où croise aussi l'*U.S. Navy*. La sécurité énergétique, sur laquelle repose la prospérité de la nation, devient un intérêt très critique à défendre lié à un *« destin économique chinois intrinsèquement lié à la mer »*.[50] Dépendance aussi, car la Chine doit protéger ces *lignes de vie maritimes* (海上生命線).[51]

Pékin voit donc plus grand qu'auparavant mais ne peut bousculer l'hégémon américain de façon prématurée. Dans une référence à la nage dans le Yangtze de Mao Zedong en 1966, Liu Yazhou s'amuse en 2001 à écrire que le grand timonier *« nageait à travers des rivières, et non à travers les océans »*.[52] L'éléphant chinois, comme il l'appelle, reste alors faible dans un monde dominé par la loi de la jungle où le lion américain est roi. Devenant puissant, le premier devrait se garder d'écraser ses voisins, car les forts *« décèdent rarement de leur belle mort »* et que *« connaître sa force sans l'imposer est un art délicat »*.[53] Raison de plus, pour l'heure, d'intégrer le système du lion américain, le temps d'en récolter les fruits avant de le quitter. Liu n'y voit qu'avantages, percevant que *« les États-Unis sont davantage intéressés par l'ordre que par la domination,* (…) *une coopération guidée par eux-mêmes plutôt que la confrontation »*. Il ajoute, *« je ne doute pas* [qu'ils] *soient déterminés à nous faire changer de couleur* [politique], *mais je doute* [qu'ils] *aient réellement une stratégie visant à démembrer la Chine par le moyen de l'expansion militaire »*.[54] On a prêté à Liu une certaine influence auprès des dirigeants chinois, avant sa purge récente par Xi.[55] Quoi qu'il en soit, conforme à ce point de vue, Pékin ne contestera pas tout de suite la suprématie navale américaine et reconnaîtra qu'un environnement pacifique est indispensable au développement. Elle va par contre mettre à profit ce calme pour patiemment refaire sa puissance maritime et mettre au point une réponse militaire pour la question de Taïwan.

Puissance navale et géoéconomie

La grammaire de ce tournant maritime est mahaniénne, du nom du grand théoricien américain de la puissance navale Alfred Thayer Mahan. Homme de son temps à cheval sur les 19 et 20ème siècles, darwiniste pur et dur dans sa vision violente et inégalitaire des relations internationales,

---

[48] 《江澤民論國防與軍隊建設》，北京：解放軍出版社2003年版，第181-182頁。Cité par Yang, *Recherche sur la pensée stratégique maritime du PCC depuis la fondation de la PRC* [建國來中國共產黨海彈戰略思想研究], *op. cit.* 64. TFA.

[49] Huang An-Hao, *The Maritime Strategy of China, op. cit*. 147. Et Yang, *Recherche sur la pensée stratégique maritime du PCC depuis la fondation de la PRC* [建國來中國共產黨海彈戰略思想研究], *op. cit.* 64.

[50] Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 48. TFA. On peut y voir aussi la source des premiers affrontements armés entre marins chinois et vietnamiens en mer de Chine méridionale en 1988…

[51] Le concept de ligne de vie maritime est au moins aussi présent que celui de « route maritime » dans les publications chinoises.

[52] Liu Yazhou, "The Grand National Strategy [中國大國策]", *Chinese Law and Government*, vol. 40, no. 2, March–April 2007, pp. 13–36 (14). TFA.

[53] *Ibid*. 15-16. TFA.

[54] *Ibid*. 22. TFA

[55] Peut-être pour ses idées jugées hétérodoxes et opposées à la montée des tensions du côté de Taiwan.

Mahan est auteur de célèbres traités maritimes.[56] De son vivant très inspiré de travaux français[57], et au succès posthume jamais démenti auprès des stratèges est-asiatiques, il s'était appuyé sur le précédent de l'hégémonie maritime de l'Empire britannique, et de ses victoires navales contre la France, pour enjoindre les États-Unis à développer eux aussi une marine forte.

La mission de cette force était d'immuniser les artères commerciales américaines des menaces adverses. Pour le grand géopoliticien, la protection du commerce est clef car la constitution de la puissance commerciale est préalable à celle de la marine.[58] La croissance économique doit permettre la construction d'une flotte, dont le contrôle des mers permet en retour l'accès aux mers et aux marchés, comme la protection du commerce.[59] Ce cycle vertueux mahanien connaît un écho particulier auprès des stratèges chinois, citant l'auteur si profusément qu'il est difficile de trouver une étude dans laquelle celui-ci est absent. Du reste, le théoricien souligne dans *Le problème de l'Asie* (1900) qu'une compétition y prendra place pour *l'accès* à certains points d'appui et autres *chokepoints* disputés entre puissances désireuses d'immuniser leur commerce et déploiements navals.[60] À la manière du canal de Panama et de Cuba pour Washington, ou de Gibraltar et l'île de Malte pour Londres (lorsqu'elle était encore une grande puissance navale), l'accès à ces *clefs stratégiques* (l'expression est de l'amiral britannique Fisher) est facteur de conflit. Les Chinois sont sensibles à ces aspects, à voir l'obsession dont fait l'objet le *« dilemme de Malacca »* dans leurs réflexions.[61] Taïwan constitue cependant pour eux le problème le plus critique, étant en position de menacer les accès même de la Chine aux océans.[62]

Yoshihara résume la théorie de la puissance navale de Mahan : *« Sa logique d'accès commercial, politique et militaire* [constitue un] *programme de mercantilisme impérialiste. L'accès militaire constitue un garant de l'accès diplomatique, lui-même soutenu par la force navale et nécessaire pour assurer l'accès commercial et les bénéfices économiques apportés ».*[63] Il ajoute, *« Si l'on devait réduire la logique mahanienne en deux mots, ce serait 'accès' et 'maîtrise' : obtenir et maintenir l'accès aux débouchés commerciaux, et maîtrise* [des mers] *s'il faut se battre pour garder cet accès ».*[64] Ce cycle repose par conséquent selon Mahan sur « *la capacité à garantir*

[56] Voir A. T. Mahan, *The influence of sea power upon history, 1660-1783*, Boston, Little, Brown and Company, 1890. Et A. T. Mahan, *The problem of Asia and its effect upon international policies*, Little, Brown and Company, 1900.
[57] Martin Motte, « Stratégie navale et stratégie maritime », dans : Stéphane Taillat éd., *Guerre et stratégie.* Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, « Hors collection », 2015, pp. 287-310 (301).
[58] André Vigarié, "LES CONCEPTIONS D'ALFRED MAHAN DANS L'EVOLUTION DE LA PENSEE NAVALE", *Institut de stratégie comparée*, 2005.
[59] L'influence de Mahan sur la stratégie maritime chinoise a été analysée en détail par les chercheurs américains Yoshihara et Holmes, voir : James R. Holmes, Toshi Yoshihara, *Chinese Naval Strategy in the 21st Century, The Turn to Mahan 1st Ed.*, Rootledge series: Naval policies and histories, Rootledge, 2009.
[60] C'est à ce titre, et entrevoyant un possible réveil chinois futur, que Mahan se positionna en faveur de l'annexion de l'archipel de Hawaï par les Etats-Unis, déclarant *« it would be impossible to exaggerate the momentous issues dependent upon a firm hold of the Sandwich Islands* [nom d'époque de Hawaï] *by a great, civilized, maritime power. »* Voir Mahan, *The problem of Asia and its effect upon international policies*, *op. cit*. Pour un résumé plus court : Francis P Sempa, "The Problem of Asia" in 2020", *Asian Review of Books*, 2020.
[61] Laurent Amelot, « Le dilemme de Malacca », *Outre-Terre*, 2010/2-3 (n° 25-26), p. 249-271.
[62] Colonel du Corps des Marines Liao Qilin [陸戰隊上校廖麒淋], « Implications utiles de la "théorie de la stratégie navale" de Mahan [馬漢「海軍戰略論」 要義對我之啟示] », *Journal académique bimensuel de la marine* [海軍學術雙月刊], Vol. 46 [第四十六卷], No. 1[第一期], pp. 25-34.
[63] *Ibid*. 33. TFA.
[64] *Ibid*. 35. TFA.

que les communications, un passage sûr à travers les artères nautiques, restent ouvertes tout en interrompant celles de l'adversaire, affectant les racines mêmes de sa vigueur nationale ».[65]

D'où l'importance de disposer d'une flotte et de points d'appui océaniques bien disposés ! De façon très remarquable, la pensée mahanienne s'enracine en Chine dans des conditions géo-économiques et historiques similaires à son apparition aux États-Unis à la fin du 19ème siècle. Comme Washington à cette époque, Pékin est alors en pleine industrialisation et ses ambitions dépassent pour la première fois ses rivages immédiats pour s'étendre aux océans du globe. Quand on parle de stratégie navale chinoise, il est donc rarement inutile de citer un Américain.

Les stratèges chinois mettent le chaos du monde sur le dos d'un Occident kantien par le discours mais hobbésien dans les actes,[66] et présentent la politique navale de Pékin comme une sortie audacieuse vers la mer après une longue période d'isolation. Mêlant néoconfucianisme et darwinisme, ces derniers se font le porte-drapeau d'une défense acharnée des intérêts nationaux et d'une certaine vision du rôle de la Chine dans le monde (voir partie 1). Mahan s'intègre dans ces laïus appelant à accomplir les objectifs des réformateurs Qing (partie 3) tout en évitant les écueils qui conduisirent Pékin à la défaite contre Tokyo en 1894.[67] Citons Ni Lexiong (倪樂雄) :

> *La théorie traditionnelle de la puissance maritime, représentée par Mahan, incarne la pratique de la puissance maritime au cours des deux derniers millénaires* (...)*. Celle-ci a émergé en raison de la loi hobbésienne*. (…) *Si le monde est gouverné par cette loi, et que nous adoptons plutôt l'idée de Kant d'une ère de "paix éternelle" comme base pour guider notre stratégie de puissance maritime, ce serait aussi imprudent que stupide, en remplaçant la réalité par l'idéalisme.* (…) *La paix dans l'histoire a toujours été soutenue par la force. Et sans force brute, il ne peut y avoir de paix*. (…) *La Chine doit renforcer sa puissance maritime.* [Celle-ci nous permettra] *de faire face aux menaces posées à notre économie par les nations de l'ère Hobbésienne* [i.e. Occident et voisin japonais].[68]

Or sans croissance, pas d'argent, sans argent, pas de marine, et sans marine, pas de puissance nationale. Les études chinoises transpirent de ce type de points de vue. Ni ajoute, *« une nation pourvue d'une économie tournée vers l'extérieur* [i.e. d'import-export maritime]*, pour garder sa prospérité interne, doit d'abord posséder une puissance ultramarine. C'est l'essence de la symbiose entre nation forte et puissance maritime ».*[69] Pour Yang Lan, *« la puissance maritime d'un pays dépend de sa force économique »*, avant de citer Mahan, car *« la sécurité en mer est aussi rare que le soleil en hiver »*. Il cite aussi Engels : « *le triomphe de la violence repose sur la production d'armes, qui elle-même repose sur l'économie dans son ensemble* [comme]

---

[65] Mahan, *Problem of Asia*, *op. cit*. 124.
[66] Ainsi de Yang Lan de l'académie de marine de Dalian en 2015, voir : Yang, *Recherche sur la pensée stratégique maritime du PCC depuis la fondation de la PRC* [建國來中國共產黨海彈戰略思想研究], *op. cit.* 75-79. Ainsi aussi de Ni Lexiong dans Ni Lexiong, "Sea Power and China's Development", *The Liberation Daily*, 17 April 2005.
[67] Voir pêle mêle les points de vue de : Liu, "The Grand National Strategy [中國大國策]", *art. cit.* 14. Et Ni, "Sea Power and China's Development", *art. cit*. Et Zhang Wenmu, "Sea Power and China's Strategic Choices", *China Security,* 2006, pp. 17-31. Et Hu Bo, *Chinese Maritime Power in the 21st Century, op. cit*. Et pour une vue d'ensemble : Christopher Hughes, "Reclassifying Chinese Nationalism: the geopolitik turn", *Journal of Contemporary China*, Vol. 20, No. 71, 2011, pp. 601–620.
[68] Ni, "Sea Power and China's Development", *art. cit*. TFA
[69] *Ibid*. TFA.

conditions préalables pour la formation de l'armée et de la marine ».[70] Song Li (宋力) concourt en y voyant une continuité par rapport à la pensée de Sun Yat-sen, la puissance maritime devant prendre sa source et se nourrir de la prospérité économique.[71] Du Debin (杜德斌) et Ma Yahua (馬亞華) ajoutent : « *Bien que l'influence économique de la Chine se soit étendue, son influence militaire reste limitée.* (…) *D'après l'expérience historique, l'inadéquation entre la puissance militaire et économique constitue un danger. La marine de haute mer est un moyen important de protéger nos intérêts d'outre-mer. En retour, nos intérêts économiques mondialisés exigent une marine à la hauteur. Protéger nos activités et routes commerciales maritimes, c'est comme protéger notre essor pacifique lui-même* [se rappeler que selon les Chinois, toutes leurs actions sont pacifiques] *».*[72] Enfonçons un peu le clou, avec Zhou Jianming [周建明] et Wang Hailiang [王海良] : *« Il est évidemment bénéfique pour la sécurité nationale que la Chine se développe. Cependant, d'un point de vue géopolitique, ce dernier peut être considéré par d'autres pays* [i.e. Occident] *comme une menace.* (…) *Même si la Chine se développe et dispose de ressources suffisantes, sans stratégie de sécurité nationale conforme à l'intérêt national, ces ressources ne pourront être utilisées efficacement et sa sécurité pourra toujours être menacée ».*[73]

La *Stratégie militaire de la Chine* (2015) reflète ces priorités : *« la mentalité traditionnelle selon laquelle la terre l'emporte sur la mer doit être abandonnée, et une grande importance doit être accordée à la gestion des océans ainsi qu'à la protection des droits et intérêts maritimes ».*[74] Xi emboitera aussi le pas, déclarant en visitant un chantier naval que *« l'industrie maritime est liée à la survie et au développement de la nation, à la question de l'ascension et de la chute de notre pays. Elle répond aux exigences de construction d'une grande puissance maritime ».*[75] Voilà une série d'engagements qui auraient plu à feu Wei Yuan et Li Hongzhang (partie 3) !

Laissons au colonel taïwanais Kuo Tianhan (郭添漢), de l'Université de défense nationale, le soin de conclure et résumer : *« La seule façon* [pour Pékin] *d'assurer sa prospérité économique est d'améliorer sa sécurité maritime. Dans le cas inverse, la sécurité de son commerce extérieur ne pourra être garantie. Sans la sécurité commerciale, son économie orientée vers l'exportation s'arrêtera ; si cette économie exportatrice s'arrête, le développement économique stagnera et les succès de la réforme et de l'ouverture ne seront pas maintenus.* (…) *À mesure que les besoins énergétiques de la Chine augmentent, le PCC accorde donc plus d'attention à l'importance de protéger les lignes de vie maritimes grâce à sa puissance navale ».*[76]

---

[70] Nous concédons n'avoir pas vérifié cette citation, qui nous semble intéressante pour le retour aux sources socialistes que l'auteur effectue pour justifier son raisonnement. Voir Yang, *Recherche sur la pensée stratégique maritime du PCC depuis la fondation de la PRC* [建國來中國共產黨海彈戰略思想研究], *op. cit.* 75. TFA.

[71] Kou Songli [□宋力], "Brève comparaison des idées de Mao Zedong et de Sun Yat-sen sur la défense nationale [毛澤東與孫中山 國防思想比較論略]", *art. cit.* 21.

[72] Du Debin [杜德斌], Ma Yahua [馬亞華], "Geography of containment and anti-containment of China's peaceful rise [中國崛起的國際地緣戰略]", *World Geographic Studies* [世界地理研究], 2012, pp. 1-16 (4-5).

[73] Zhou Jianming [周建明], Wang Hailiang [王海良], "Stratégie nationale, stratégie de sécurité nationale et intérêts nationaux [國家大戰略、國家安全戰略與國家利益]", *Economie et politique mondiale* [世界經濟與政治], Vol 4, 2002, pp. 21-26.

[74] Bureau d'information du Conseil d'État de la RPC, *Stratégie militaire de la Chine*, 2015.

[75] "Xi Jinping: Deeply Implementing the Innovation-Driven Development Strategy to Add Momentum to the Revitalization of the Old Industrial Base [習近平：深入實施創新驅動發展策略 為振興老工業基礎增添原動力]," Renmin Wang [人民網], 2 septembre 2013. Cité par Doshi, *The Long Game, op. cit.* 224. TFA.

[76] Colonel Guo Tianhan [郭添漢], "The Evolution of PLA Thinking on Sea Power [中共海權思想演變之探討]", *Bimensuel académique de la marine* [海軍學術雙月刊] Vol 17, No. 6, 2013, pp. 18-32 (2). TFA.

Ces chaînes qui étouffent la Chine (1990s-)

La croissance crée donc de nouvelles vulnérabilités, rendant la Chine populaire dépendante de la prospérité de sa côte, *« centre de gravité économique chinois »*, et du commerce maritime.[77] Ainsi la Chine rêve de puissance navale afin de sanctuariser son commerce maritime. Mais pour faire de cet objectif une réalité, elle fait face à plusieurs obstacles géographiques immédiats : une succession de *chaînes d'îles* dont les conditions politiques n'ont guère bougé depuis 1950, en position de menacer son accès à l'océan et sa prospérité en cas de tensions avec Washington.

Dans la compétition sino-américaine, la géographie *« dicte les options stratégiques disponibles pour les nations maritimes »*, y compris pour Pékin.[78] Ses stratèges soulignent le risque que ferait poser un blocus pour la sécurité du pays,[79] gardant entre autres en mémoire celui de la France dans le détroit de Taïwan en 1884-5 (partie 3).[80] Or au 21ème siècle, les lignes maritimes chinoises traversent encore des mers et des détroits surveillés par des adversaires *« pouvant à tout moment imposer un blocus à la Chine »*.[81] Dans ce cadre, le dilemme de Malacca n'est que *« la surface immergée de l'iceberg »* dit Hu Bo : *« l'accès des forces navales chinoises est complètement dicté par les autres* (…), *les États-Unis, le Japon et d'autres pays gardant le contrôle sur des espaces clefs constituant des chaînes d'îles »*.[82] Lin Hongyu (林宏宇) abonde, *« la Chine a désormais beaucoup à perdre.* (…) *Au bas mot 60 % de la richesse nationale, les centres politiques, économiques et culturels les plus importants sont concentrés sur sa façade orientale. Nous avons besoin là-bas de la protection d'une* 'zone tampon stratégique', *et la première chaîne d'îles constitue le bord oriental de celle-ci »*.[83] Dans cette sous-section, nous parlerons d'abord de ces fameuses *chaînes* avant de nous intéresser au cas particulier de Taïwan.

---

[77] Hou, Chi, « Discussion sur la valeur des eaux autour de la Chine en termes de position stratégique et de stratégie géopolitique [中國週邊海域的戰略地位和地緣戰略價值初探] », *art. cit*. 49. TFA.

[78] Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 39.

[79] Feng Liang [馮梁] et Duan Tingzhi [段庭誌], « Caractéristiques de la sécurité géostratégique océanique de la Chine et la stratégie de sécurité maritime pour le nouveau siècle [中國海洋地緣安全特性與新世紀海上安全戰略] », *Science militaire chinoise* [中国军事科学], Vol. 1, 2007. Et Robert Farley, "Could the US Navy Blockade China in Wartime?", *The Diplomat*, 14 mai 2018.

[80] Voir sur ce sujet un article écrit par des officiers supérieurs taïwanais : Zhang Shengkai (contre-amiral), Zeng Chenxiang (lieutenant-colonel) [海軍少將: 張勝凱、海軍中校 曾陳祥], « Le blocus de Taïwan de la guerre franco-chinoise de 1884 [從 1884 年中法戰爭看對臺封鎖作戰] », *Journal académique bimensuel de la marine* [海軍學術雙月刊], Vol. 49, No. 6., pp: 45-62. Et Wei Qingyuan [韦庆远], « De la défense de Taiwan contre l'invasion française en 1884-1885 [論 1884—1885 年反法侵略的台灣保衛戰] », *Taiwan Research Quarterly,* No. 1, 1984, pp: 1-17. Pour un exposé des batailles en français : Christophe Rouil, *Formose : des batailles presque oubliées*, Les éditions du Pigeonnier, Taipei, 2001.

[81] Hu Bo, *Chinese Maritime Power in the 21st Century, op. cit*. 11. TFA

[82] *Ibid*. 17. TFA

[83] 林宏宇 [Lin Hongyu], "當前中日關係與中國東海防空識別區 [Current Sino-Japanese Relations and China's East China Sea Air Defense Identification Zone]," 當代國際關係 [Contemporary International Relations] 1 (2014): 10. TFA. Cité par Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 29. TFA.

Une « larve » comprimée dans son bocal

La géographie rend la Chine claustrophobe.[84] En effet, en basant le regard sur la Chine, on se rend compte que ses 18,000 kilomètres de côtes s'offrent à un espace marin en forme d'arc oriental (東方弧線) semi-clôturé au large par un ensemble de voisins insulaires tous partenaires des États-Unis. C'est ce que les stratèges appellent la *première chaîne d'îles*, une suite d'États insulaires, d'îles et d'îlots s'étendant du Japon aux Philippines, en passant par Okinawa et Taïwan. Cette *chaîne* retient en son sein les trois mers adjacentes à la Chine : jaune, orientale et méridionale. Pour en sortir, il faut passer par les détroits bien surveillés de Tsugaru, Osumi, Miyako, Taïwan, Bus, Malacca, Lombok… On débouche alors sur une seconde chaîne s'étirant à environ 1000 miles marins à l'est, des îles Ogasawara en passant par les îles Mariannes (Guam) et Palau, jusqu'à l'extrémité nord de l'archipel indonésien.[85] Cette deuxième chaîne est perçue par les Chinois comme une *« réplique »* de la première, garnie de bases avancées, de systèmes d'alerte précoce, et de frappe à longue portée, le tout, selon eux, entièrement tourné contre la Chine. Comme l'écrit Kaplan, *« la Chine se figure l'océan territorialement : les termes mêmes de première chaîne d'îles et de deuxième chaîne d'îles suggèrent que* [ses stratèges] *considèrent toutes ces îles comme des extensions archipélagiques du territoire chinois ».*[86]

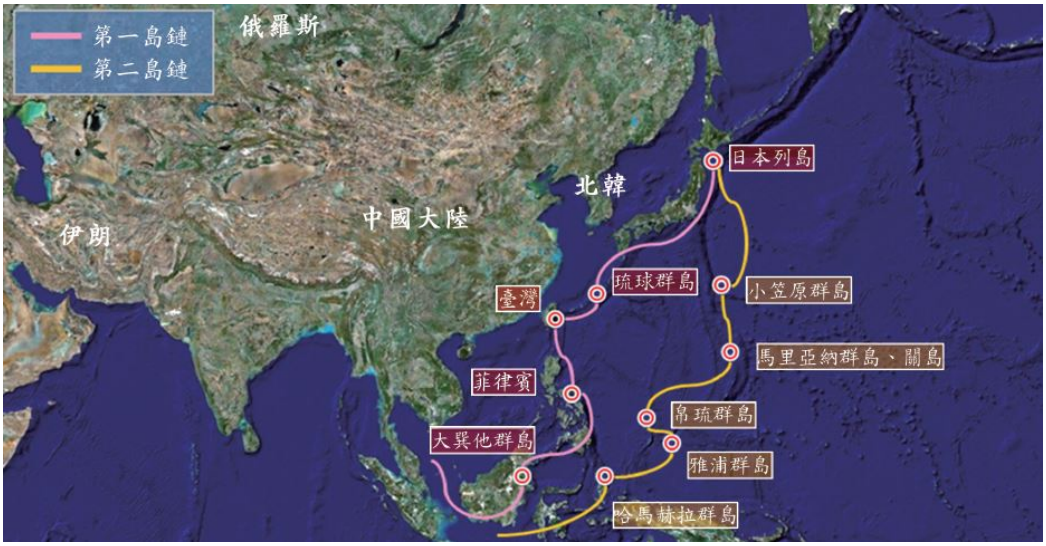


Figure 80 Les deux chaînes d'îles. Source.[87]

[84] L'expression est de Toshi Yoshihara et James R. Holmes.
[85] Hou Song-ling [侯松岭], Chi Diantang [迟殿堂], « Discussion sur la valeur des eaux autour de la Chine en termes de position stratégique et de stratégie géopolitique [中国周边海域的战略地位和地缘战略价值初探] », Asie-Pacifique contemporaine [當代亞太], Vol. 10, 2003, pp. 47-53. Et Li Jie [李杰], « Cette chaîne d'îles qui enserre la Chine [捆綁中國的島鏈] », *Modern Ships* [現代船], No. 7, 2001, pp. 35-37 (36).
[86] Robert D. Kaplan, "The Geography of Chinese Power: How Far Can Beijing Reach on Land and at Sea?", *Foreign Affairs*, Vol. 89, No. 3, 2010, pp. 22-41 (34). TFA.
[87] Yu Cheng-sen [于成森], Hsiao Hsin-Wu [蕭新武], "Research on the impact of PRC's Anti-access Strategy to the Defensive Operations of Taiwan [中共反介入戰略對我防衛作戰影響之研究]", *National Defense Journal* Vol. 29, No.3, 2014, pp. 45-64 (52).

Selon ces derniers, la Chine bute dans son expansion contre ces formations naturelles formant un encerclement en forme de « C » [88], une *« grande muraille à l'envers »*,[89] une *« barricade »*[90] constituant le glacis défensif des États-Unis en Asie-Pacifique. En siégeant sur les *endroits de passages obligés* (必經之地) que constituent les détroits à l'est et au sud de la Chine,[91] ces îles sont perçues comme en position d'étouffer ses voies d'approvisionnement et de barrer son accès à l'océan. Les Chinois perçoivent donc les bases américaines situées en Corée, au Japon et à Guam comme autant de forteresses (堡壘), de têtes de pont (頭堡) destinées à la mise en œuvre de *politiques hégémoniques* (霸權政策) maintenant la Chine sous *blocus insulaire* (島鏈封鎖).[92] Celui-ci permettrait en temps de paix la surveillance des mouvements maritimes chinois et en temps de guerre la fermeture des accès à la mer, transformant tout départ de Chine en *aller sans retour* (有去無回).[93] Shi Chunlin (史春林) et Li Xiuying (李秀英) parlent ainsi de *larve* (中國蟲) pour caractériser la marge de manœuvre d'une Chine comprimée dans ses mers proches sans accès à l'océan (有海無洋) :[94] *« en position défensive et sans profondeur stratégique »*.[95]

C'est que cette fameuse chaîne réduit cette profondeur stratégique maritime à sa plus simple expression. Sa proximité aux côtes chinoises (moins de 100 miles marins pour Taïwan, 200 pour les îles d'Ishigaki et Miyakojima) mettrait les déploiements de l'APL, les industries et les centres de population à portée de tir.[96] Pour Du Chaoping (杜朝平), l'impact d'un conflit sur la sécurité économique et la stabilité de la Chine serait non seulement incalculable, mais *« livrer bataille à domicile près du rivage et en mer peu profonde revient* [de plus] *à laisser l'initiative à l'adversaire »*.[97] Du point de vue chinois, les États-Unis détiennent par conséquent un moyen de pression redoutable sur la Chine, de la même manière que la *Royal Navy* a coupé en 1914 l'accès au large de la *Kaiserliche Marine* en se disposant sur les îles de la mer du Nord.[98]

Il semblerait pour Yoshihara que le vocable de la première chaîne d'îles soit passé dans le jargon stratégique chinois à la fin des années 1980, l'amiral Liu Huaqing (劉華清) déclarant en 1987 : *« La première chaîne d'îles fait référence aux îles Aléoutiennes, Kouriles, l'archipel japonais, les îles Ryūkyū, Taïwan, les Philippines et l'Indonésie dans le Pacifique occidental, formant un arc insulaire similaire à une chaîne métallique »*.[99] Les stratèges chinois parlent d'expérience historique quand ils soulèvent les risques stratégiques posés par la chaîne d'îles sur leur littoral,

---

[88] Une expression popularisée par Dai Xu, colonel (retraité) de l'APL. Dai Xu [戴旭], *L'encerclement en C : La Chine sous menaces internes et externes* [C 型包圍：內憂外患下的中國突圍], Wenhui Press, Shanghai, 2010.
[89] Kaplan, "The Geography of Chinese Power", *art. cit*. 33. TFA.
[90] Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 52. TFA.
[91] Hou, Chi, « Discussion sur la valeur des eaux autour de la Chine en termes de position stratégique et de stratégie géopolitique [中國週邊海域的戰略地位和地緣戰略價值初探] », *art. cit*.
[92] Li, « Cette chaîne d'îles qui enserre la Chine [捆綁中國的島鏈] », *art. cit.*
[93] Shi Chunlin [史春林], Li Xiuying [李秀英], « Le blocus américain de la première chaîne d'îles et son influence sur la sécurité nationale de notre nation [美國島鏈封鎖及其對我國海上安全的影響] », *Recherche géographique mondiale* [世界地理研究], Vol. 22, No. 2, 2013, pp. 1-10 (5). TFA.
[94] Du Chaoping [杜朝平], « Quelle est l'influence de la chaîne d'îles sur la marine chinoise ? [島链對中国海军的影响有多大?] », *Armements embarqués en mer* [舰载武器], Vol. 5, 2004, page 2. TFA.
[95] Hu Bo, *Chinese Maritime Power in the 21st Century, op. cit*. 8. TFA
[96] Shi, Li, « Le blocus américain de la première chaîne d'îles et son influence sur la sécurité nationale de notre nation [美國島鏈封鎖及其對我國海上安全的影響] », *op. cit*.
[97] Du, « Quelle est l'influence de la chaîne d'îles sur la marine ? [島链對中国海军的影响有多大?] », *art. cit.* 2.
[98] Comme le font remarquer : Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 57.
[99] 劉華清 [Liu Huaqing], 件劉華清軍事文選 [*Selected Military Writings of Liu Huaqing*] (Beijing: People's Liberation Army Press, 2008), p. 528. Cité par Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 55. TFA.

se souvenant, outre des manœuvres françaises, de l'usage par le Japon et les forces nationalistes de Taïwan comme d'un porte-avion insubmersible dans les années 1940 et 1950. L'émotion et l'hyperbole ne sont jamais loin, Hou Songling (侯松嶺) et Chi Diantang (遲殿堂) de l'université Jinan serinant leur légitimité à casser la chaîne, *« les puissances impérialistes ayant au cours d'un siècle entre 1840 et 1940 envahi la Chine 479 fois par la mer avec plus de 470,000 soldats, intercepté plus de 1890 navires, et forcé à signer plus de 50 traités inégaux ! »*[100] Voilà qui dut être malaisé à compter… De façon plus apaisée mais non moins inquiétante, Hu Bo écrit :

> Lors d'une future confrontation entre une puissance terrestre [Chine] et une puissance maritime [États-Unis et ses alliés de la zone], la puissance terrestre se trouvera dans une position stratégique désavantageuse à la fois sur le plan offensif et défensif. L'expérience historique démontre que tant que les eaux côtières de la Chine resteront contrôlées par des *pays hostiles*, la sécurité nationale chinoise demeurera *intolérablement vulnérable*. Ces *rivaux hostiles* peuvent profiter de leurs *bases* pour *menacer* la sécurité chinoise sur n'importe quel point de nos milliers de kilomètres de côte. Cette zone maritime a été contrôlée pendant de longues périodes par le Japon, à la suite de la guerre sino-japonaise, puis par les États-Unis, à la suite de la Seconde Guerre mondiale, constituant d'*énormes menaces* pour la sécurité nationale chinoise. Par conséquent, nos eaux côtières agissent comme une *zone tampon* avec les États-Unis, le Japon et d'autres puissances maritimes. ***Cet espace maritime stratégique doit donc obligatoirement être obtenu par la Chine***.[101]

Nœud eurasien et accès à la mer

Les Chinois présentent la *chaîne* comme un produit de la guerre froide laissé en l'état par les États-Unis pour contenir la Chine dans un périmètre de défense rapproché et en position de vulnérabilité. Comme on l'a vu dans la partie précédente, dès janvier 1950, Dean Acheson parlait déjà d'un périmètre de défense américain des Aléoutiennes aux Philippines, en passant par les Ryükyü.[102] Il avait été suivi par le général MacArthur, déjà défavorablement connu des Chinois pour ses positions sur Taïwan et sa menace d'emploi de l'arme atomique en Corée, déclarant alors qu'*« à partir de cette chaîne d'îles, nous pouvons dominer avec la puissance maritime et aérienne chaque port asiatique de Vladivostok à Singapour et empêcher tout mouvement hostile dans le Pacifique. »*[103] Pour tenir cette chaîne, Washington avait tissé au début de la guerre froide un réseau d'alliances et partenariats avec le Japon, les Philippines et Taïwan leur donnant accès à de nombreuses bases militaires.[104] Le réinvestissement actuel de ces dernières par les troupes américaines, qu'il s'agisse de réouvertures aux Philippines ou d'un

[100] Hou, Chi, « Discussion sur la valeur des eaux autour de la Chine en termes de position stratégique et de stratégie géopolitique [中國週邊海域的戰略地位和地緣戰略價值初探] », *art. cit*. 50. TFA.
[101] Hu Bo, *Chinese Maritime Power in the 21st Century, op. cit*. 7. TFA.
[102] Dean Acheson, "Speech on the Far East", 1950.
[103] General MacArthur, *Farewell Address to Congress*, 19 April 1951, Washington D.C.
[104] Li Jie [李杰], « Cette chaîne d'îles qui enserre la Chine [捆綁中國的島鏈] », *art. cit.* 36. TFA.

retour à pas feutrés de conseillers militaires à Taïwan (*National guard* pour l'entraînement des soldats et forces spéciales ou *Green berets* à Kinmen), accentue les insécurités chinoises.[105]

En maintenant ces positions, Washington est accusé par Pékin de faire montre d'une *« mentalité de guerre froide ».* Cette lecture reflète les positions post-Tiananmen du PCC, craignant que les États-Unis reportent leurs efforts contre la Chine après avoir vaincu l'URSS. Comme le déclarait Deng Xiaoping en 1989 : *« J'attendais avec impatience la fin de la guerre froide, mais je suis déçu ».*[106] Yoshihara et Holmes considèrent ainsi que la chaîne *« représente un rappel constant de l'endiguement des États-Unis, et la manifestation de leur projection de puissance* (…). *Il serait surprenant que Pékin demeure indifférent à la présence d'une superpuissance à sa porte ».*[107] Pour chaque source chinoise, Washington aurait donc conçu cette chaîne *« pour contenir le développement maritime de la Chine, la menacer, et l'encercler depuis la mer »*[108] afin d'*« **empêcher son contrôle exclusif et absolu des routes maritimes en mers de Chine** ».*[109]

Pour Mearsheimer, cette attitude des États-Unis à l'égard de la Chine est conforme aux postulats du courant théorique néo-réaliste offensif en relations internationales (dont il est le chef de file) : *« Washington fera tout pour empêcher la Chine d'atteindre l'hégémonie régionale. La plupart des voisins de Pékin, y compris l'Inde, le Japon, Singapour, la Corée du Sud, et le Vietnam, se joindront aux États-Unis pour la contenir. Le résultat sera une intense compétition sécuritaire avec une probabilité considérable de conflit armé ».*[110] Cette volonté de garder *« les détroits, les canaux de navigation, les zones maritimes et les îles comme de multiples têtes de pont »*[111] est par ailleurs raccord avec la vision de Mahan, appelant les puissances maritimes à contrôler les *chokepoints* permettant l'accès des rivaux à l'espace maritime. Les réalistes de tous les pays s'unissent par ailleurs, Li Jie (李傑) considérant comme Mearsheimer qu'en *« temps de guerre les États-Unis s'uniront à d'autres pays ou régions pour bloquer les détroits et les espaces de passages pertinents de la chaîne d'îles pour nous empêcher d'entrer et sortir dans l'océan ».*[112]

Les mouvements américains des décennies 1990 et 2000, de la Birmanie à Kaboul, confortent donc les Chinois dans leur conviction que Washington les *« assiège »* (圍困) et les *« encercle »*

---

[105] Ryo Nakamura, "U.S. expands training of Taiwanese military with National Guard", *Nikkei Asia*, 20 janvier 2023. Et "US Green Berets reportedly permanently based in Taiwan for 1st time", *Taiwan News*, 2 mars 2024. Et "US gains military access to Philippine bases close to Taiwan and South China Sea", CNN, 4 avril 2023.

[106] *Deng Xiaoping Selected Works*, 2nd ed., vol. 3, People's Press, Beijing, 1993, pages 344–46. Cité par Doshi, *The Long Game, op. cit.* 67. TFA. Par ailleurs, le fait que la chaîne soit tenue par des Etats démocratiques constitue pour Pékin l'arme du crime, preuve que la périphérie maritime lui est hostile : *« la libéralisation ne menant qu'à la violence et au désordre »* assénant Liu Yazhou. Voir : Liu, "The Grand National Strategy [中國大國策]", *art. cit.* 23. TFA.

[107] Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 63.

[108] Yang, *Recherche sur la pensée stratégique maritime du PCC depuis la fondation de la PRC* [建國來中國共產黨海彈戰略思想研究], *op. cit.* 33. TFA.

[109] Shi, Li, « Le blocus américain de la première chaîne d'îles et son influence sur la sécurité nationale de notre nation [美國島鏈封鎖及其對我國海上安全的影響] », *op. cit*. 3. TFA.

[110] Mearsheimer, *The Tragedy of Great Power Politics*, *op. cit*. 259. TFA. Il faut noter que Mearsheimer ajoute la Russie dans cet exposé datant de début 2014, dont il interprète l'alignement sur la Chine depuis comme une anomalie et le résultat d'un manque de réalisme américain notamment sur le sujet ukrainien. Ce point de vue a causé une importante controverse académique lors de l'invasion de l'Ukraine en février 2022 qui a terni la réputation de Mearsheimer, restant sur sa position. En règle générale, l'homme réfléchit en termes de grandes puissances et ses analyses ne sont pas toujours tendres pour les petites puissance situées sur leurs marges, à l'instar de Taïwan… Nous avons retiré la Russie de cette citation pour des questions d'aisance de lecture.

[111] Li Jie [李杰], « Cette chaîne d'îles qui enserre la Chine [捆綁中國的島鏈] », *art. cit.* 36. TFA.

[112] *Ibid*. TFA.

(包圍). Le dispositif maritime se prolongerait ainsi vers l'Inde et l'Asie centrale (jusque 2021 et l'évacuation de Kaboul du moins), formant un encerclement en fer à cheval (馬蹄形), et nœud coulant (絞索) est-ouest. Pour Du Chaoping, *« Washington garde une posture d'endiguement et d'encerclement via sa disposition sur les points stratégiques d'Asie centrale, de Mongolie, d'Asie du Sud-Est et d'Inde.* (…) *Elle étend petit à petit son influence vers l'ouest, essayant de former un encerclement centripète de la Chine d'est en ouest.* (…) *Tout cela constituera la plus longue ligne de défense de l'histoire de l'humanité ».*[113] C'est aussi alors le point de vue de Hu Jintao (胡錦濤) : *« Washington a étendu ses avant-postes et nous met sous pression depuis l'est, le sud et l'ouest ».*[114] L'Asie centrale tutoie ici de nouveau Taïwan, nous y reviendrons.

Les Chinois prêtent de fait beaucoup d'influence à la pensée de Nicholas Spykman sur les choix stratégiques américains. Ce dernier percevait le contrôle du *Rimland* (constituant grossièrement la zone côtière entourant le continent) comme un prérequis à celle de l'Eurasie : *« qui contrôle le* Rimland *contrôle l'Eurasie, qui règne sur l'Eurasie contrôle le destin du monde ».*[115] Zhu Tingchang (朱聽昌) affirme ainsi que *« l'objectif immuable de Washington reste de contrôler les franges du continent eurasien et d'empêcher toute grande puissance eurasienne de contester l'hégémonie des États-Unis ».*[116] Ainsi Washington aurait neutralisé la puissance soviétique…

Du Debin et Ma Yahua écrivent, *« Spykman estime que pour enfermer les nations continentales, les nations maritimes tiennent des têtes de pont* [les points d'appuis*,* les îles] *sur les littoraux, et les utilisent comme des points d'appui pour contrôler le continent et comprimer son espace stratégique ».*[117] Or il se trouve que le territoire chinois, situé *« à la jonction des deux pôles géopolitiques que sont la puissance terrestre et la puissance maritime »* ,[118] est très justement disposé sur le *Rimland*, en tant que *croissant marginal « à la rencontre des mondes terrestres et maritimes en Asie de l'Est et en Eurasie ».*[119] La Chine serait donc selon Hu Bo dotée d'un *« double statut de puissance continentale et maritime majeure »* et constitue *« un objet de désir pour toutes les autres grandes puissances terrestres et océaniques »* au premier rang desquelles les États-Unis.[120] Là se trouverait d'après les Chinois le sens de la *« stratégie à deux océans »* de Washington : contenir les accès de la Chine aux océans Pacifique et Indien, ainsi que frustrer son influence continentale vers l'Asie centrale *« de manière à contrôler le continent eurasien et à terme le monde entier pour consolider l'hégémonie mondiale des États-Unis ».*[121]

---

[113] Du, « Quelle est l'influence de la chaîne sur la marine ? [島链對中国海军的影响有多大?] », *art. cit.* 2. 38.
[114] Zong Hairen [宗海仁], *China's New Leaders: The Fourth Generation* [中國掌權者: 第四代] (New York: Mirror Books [明鏡出版社], 2002), 76–78. Cité par Doshi, *The Long Game, op. cit.* 77. TFA.
[115] Nicholas Spykman, *Geography of The Peace*, Brace and Company, New York, 1944. page 44.
[116] Zhu Tingchang [朱聽昌], « Sur la position géostratégique de Taïwan [論台灣的地緣戰略地位] », *Forum de l'économie mondiale et de la politique,* Vol. 3, 2001.
[117] Li, "The Formation and Change [台灣地緣戰略地位的形成與變遷]", *art. cit.* 123. TFA.
[118] Lu Junyuan [陸俊元], « Taïwan dans la géostratégie et la sécurité des grandes puissances [地緣戰略中的台灣及其對大國安全的作用] » *Etudes taïwanaises* [台灣研究], Vol. 1, 1996, page 1. TFA.
[119] Hou, Chi, « Discussion sur la valeur des eaux autour de la Chine en termes de position stratégique et de stratégie géopolitique [中國週邊海域的戰略地位和地緣戰略價值初探] », *art. cit*. 48. TFA.
[120] Hu Bo, *Chinese Maritime Power in the 21st Century, op. cit*. 13. TFA.
[121] Li Jie, "The Formation and Change of Taiwan's Geostrategic Position [台灣地緣戰略地位的形成與變遷]", *art. cit.* 123. TFA.

Pour Du et Ma, *« le conflit entre la Chine et les États-Unis ne provient donc pas de malentendus causés par des perceptions erronées, mais bien d'un affrontement structurel impossible à concilier, déterminé par le statut des deux parties dans le système de pouvoir international ».*[122]

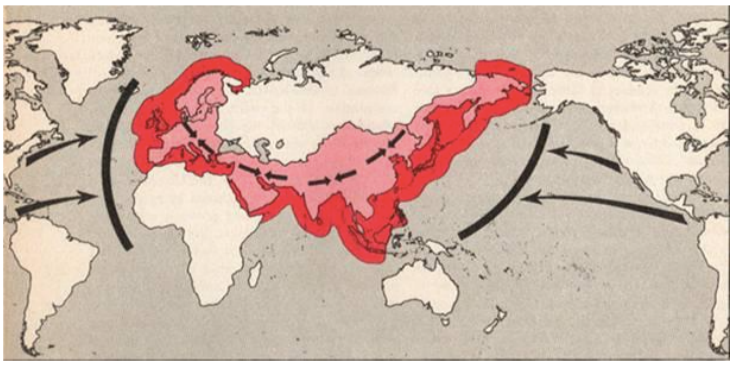


Figure 81 Le Rimland et les mers marginales entourant le continent. Carte de Spykman. Source.[123]

Encerclement, désencerclement

Historiquement parlant, cette qualité *« d'objet de désir continentalo-maritime »* de la Chine ne souffre guère d'ambiguïté, le pays ayant comme on l'a vu dans chaque partie de ce travail fait l'objet des convoitises des puissances russes, japonaises et occidentales. Le lien est vite établi par les stratèges chinois entre Spykman, *« père spirituel de l'encerclement* [américain] *»*[124] et son rival intellectuel, l'anglais Halford Mackinder pour qui la domination mondiale serait davantage liée au contrôle du continent que celui du littoral, soit du *Heartland*. Or à la fin de son célèbre article *The Geographical Pivot of History*, Mackinder notait également que la Chine dispose d'une géographie très avantageuse car elle possède sur son immense territoire à la fois des ressources rares à l'ouest et une large ouverture vers l'océan à l'est.[125] Pour Spykman, une grande puissance capable d'assurer sa défense à la fois sur mer et sur terre, en raisonnant de manière *« amphibie »*, obtiendrait un avantage stratégique crucial pour sécuriser ses intérêts.[126] Ainsi les auteurs de *Geography of Peace*, tiré de la pensée du géopoliticien, insistèrent dès les années 1940 pour que Washington ne laisse pas à la Chine le contrôle de ses mers adjacentes.

Il faut enfin noter que dès 1900, l'amiral Mahan dont il a été question ci-dessus avait également prévu qu'avec sa montée en puissance, estimée inévitable, la Chine n'aurait plus à choisir entre stratégies continentales et maritimes : son influence devait naturellement s'étendre dans les deux mondes.[127] Au lieu donc de choisir entre Spykman, Mackinder et Mahan, les stratèges

[122] Du, Ma, "Geography of containment and anti-containment of China's peaceful rise [中國崛起的國際地緣戰略]", *art. cit.* 6. TFA.
[123] Nicholas Spykman, *Geography of Peace*, Archon Books, 1944, page 67.
[124] Du, Ma, "Geography of containment and anti-containment of China's peaceful rise [中國崛起的國際地緣戰略]", *art. cit.* 5. TFA.
[125] Mackinder, "The Geographical Pivot of History" The Geographical Journal, vol. 23, no. 4, 1904, pp. 421-437.
[126] Nicholas Spykman, *Geography of Peace*, *op. cit.* 50.
[127] Mahan, *The Problem of Asia: Its Effect Upon International Politics*, Taylor and Francis, 2003 (1900). Aujourd'hui, la diplomatie de comptoirs mise en place par les Chinois, afin de faciliter le commerce et diffuser

chinois semblent mettre d'accord tous ces théoriciens. Entre toutes, cette ambition amphibie et *« pan-périphérique »*[128] chinoise est visible dans la *Belt and Road Initiative* (BRI), dont l'axe continental verrouille l'Asie centrale, et l'autre maritime court vers l'Asie du Sud-Est...

Convaincus de cette double assise continentalo-maritime, les stratèges chinois cherchent aussi à trouver le bon équilibre entre ces deux axes d'expansion. Faut-il *« s'efforcer d'accéder à l'océan indien »*[129] comme on l'a souvent entendu de leur part, de façon à moins dépendre des détroits de l'est ? Faut-il, plutôt, réinvestir l'ouest pour équilibrer la surconcentration chinoise à l'est, afin de libérer les énergies et pouvoir pousser vers le front maritime ? Faire le second pour préparer le premier ? François Joyaux, sans répondre, pose une autre question intéressante : *« l'histoire de la Chine est celle d'une lente descente de l'Empire vers le sud, derrière ses soldats-colons. Aujourd'hui, la revendication de Pékin sur* [les] *mer*[s] *de Chine peut sembler s'inscrire dans le prolongement de cette tendance ancienne. Bloquée du côté continental, la Chine cherche-t-elle à s'ouvrir une nouvelle frontière vers la mer, un Xinjiang maritime* ? »[130] Nous reviendrons sur la dimension centrasiatique de ce *désencerclement* en chapitre suivant.

Concluons d'abord ici. Pour nos stratèges, *« la marine chinoise doit donc percer ces chaînes si elle veut accéder à l'océan »*.[131] La manœuvre est présentée comme une chance pour la Chine de transformer une vulnérabilité en opportunité. Considérant que tout dispositif de fermeture est relatif, et que derrière se cache une ouverture, les Chinois imaginent au contraire la *chaîne* comme base de leur future expansion maritime.[132] Shi et Li appellent de cette façon à avoir la *« détermination »* et le *« courage »* de *« percer »* la chaîne, dont l'occupation lierait les *« mains et les pieds des États-Unis »* et les obligerait à reculer leur ligne de défense de *« plusieurs milliers de kilomètres »* jusque Guam ou Hawaii.[133] Tournant leur attention vers le Japon, Hou et Chi semblent s'en réjouir en écrivant que ce mouvement représentera pour l'archipel une *« menace vitale »* (致命威脅) coupant sa *« ligne de vie maritime »* (海上生命線).[134] Bref, *« si la Chine parvient à percer la première chaîne d'îles et à obtenir un contrôle total sur cette zone maritime, elle occupera sans aucun doute une position très avantageuse en Asie de l'Est »*.[135]

Retenons les trois priorités qui se dégagent : *« dénier l'accès de l'ennemi aux zones maritimes correspondantes* [à l'ouest de la chaîne] *»* (拒敵進入一定的海域), *« étendre la profondeur*

---

leur système de valeurs, fait d'ailleurs écho à la thèse de Mahan. Voir James R. Holmes and Toshi Yoshihara, "The Influence of Mahan upon China's Maritime Strategy," Comparative Strategy 24, no. 1, 2005, pp. 23–51.

[128] Wang Jisi, "China in the Middle", *The National Interest*, Volume 10, Number 4, 2015.

[129] Shi, Li, « Le blocus américain de la première chaîne d'îles et son influence sur la sécurité nationale de notre nation [美國島鏈封鎖及其對我國海上安全的影響] », *op. cit*. 7. TFA.

[130] Joyaux, *La tentation impériale, op. cit.* 151.

[131] Du, « Quelle est l'influence de la chaîne sur la marine chinoise ? [島链對中国海军的影响有多大?] », *art. cit.* 2. 37. TFA.

[132] Hou, Chi, « Discussion sur la valeur des eaux autour de la Chine en termes de position stratégique et de stratégie géopolitique [中國週邊海域的戰略地位和地緣戰略價值初探] », *art. cit*. 49. TFA.

[133] Shi, Li, « Le blocus américain de la première chaîne d'îles et son influence sur la sécurité nationale de notre nation [美國島鏈封鎖及其對我國海上安全的影響] », *op. cit*. TFA.

[134] Hou, Chi, « Discussion sur la valeur des eaux autour de la Chine en termes de position stratégique et de stratégie géopolitique [中國週邊海域的戰略地位和地緣戰略價值初探] », *art. cit*. Et Zhao Xiuye. "Chinese Perception of the U.S. Strategic Position in East Asia: An Analysis of Civilian and Military Perspectives." *American Intelligence Journal* 30, no. 1, 2012, pages 45–54.

[135] Hou, Chi, « Discussion sur la valeur des eaux autour de la Chine en termes de position stratégique et de stratégie géopolitique [中國週邊海域的戰略地位和地緣戰略價值初探] », *art. cit.* 51. TFA.

stratégique de la nation en direction de l'océan » (擴大海上方向的防禦縱深), *« protéger les intérêts maritimes nationaux sans cesse croissants »* (保護國家不斷延伸的海外利益).[136]

De tels buts n'ont évidemment aucune limite, et c'est bien le propre des empires. Liu Yazhou ajoute que *« la Chine étant un éléphant* (…) *elle ne pourra plus traiter avec les autres de la même manière qu'auparavant. Un grand pays doit adopter les moyens et les méthodes d'un grand pays »*.[137] Quant à Du et Ma, ils assurent que ces manœuvres *« d'encerclement et de désencerclement* [圍堵與反圍堵] *constituent les normes de l'émergence des grandes puissances dans l'histoire du monde.* (…) *L'expansion vers l'extérieur d'un grand pays* [i.e. la Chine] *doit surmonter la résistance opposée par d'autres pays. C'est le coût qu'un grand pays doit payer pour son expansion.* (…) *La limite des intérêts d'une grande puissance devrait* [donc] *être déterminée par la comparaison entre sa puissance d'expansion et la résistance extérieure »*.[138] De cet équilibre écrasant les États intermédiaires naîtrait un modèle de relations internationales. Ces raisonnements jamais publiés en Occident trahissent davantage un culte du rapport de force et des zones d'influence, dont les voisins de la Chine souffriront, qu'une émergence pacifique.

Le développement économique chinois va-t-il, ou a-t-il déjà, débouché sur une puissance très expansionniste ne voyant dans son émergence et l'internationalisation de ses intérêts qu'une multiplication de dilemmes de sécurité à neutraliser ? La question se pose si ces perceptions sont partagées au-delà de la communauté stratégique par les têtes politiques et militaires du pays. Or, s'il est difficile de rentrer dans la tête de Xi Jinping, il paraît hautement improbable dans le pays où la censure est reine, que des points de vue aussi argumentés et partagés, ayant pignon sur rue depuis 30 ans dans les grandes revues stratégiques en langue chinoise, ne fassent pas l'objet d'un large consensus. Cette uniformité est dangereuse et doit nous alerter.

C'est d'autant plus le cas que de telles formulations sont complétées d'épithètes inquiétantes, à savoir : *« développer vigoureusement la puissance navale »* (大力發展海上力量), *« percer la chaîne d'îles »* (突破島鏈的封鎖), *« régler vite la question de Taïwan »* (儘早解決台灣問題).[139]

[136] Du, « Quelle est l'influence de la chaîne sur la marine chinoise ? [島链對中国海军的影响有多大?] », *art. cit.* 2. 40. TFA.
[137] Liu, "The Grand National Strategy [中國大國策]", *art. cit.* 16. TFA.
[138] Du, Ma, "Geography of containment and anti-containment of China's peaceful rise [中國崛起的國際地緣戰略]", *art. cit.* 3. TFA.
[139] Du, « Quelle est l'influence de la chaîne d'îles sur la marine ? [島链對中国海军的影响有多大?] », *art. cit.*

Taiwan, verrou central de la chaîne (1990s-)

Nous sommes situés sur le bord de la côte sud-est du continent asiatique. Étant en première ligne sur l'océan Pacifique, nous contrôlons le détroit de Taïwan et les voies de trafic maritime reliant le nord-est et le sud de l'Asie. En freinant l'expansion du communisme, nous occupons une position défensive géopolitique cruciale.[140]

Chiang Ching-Kuo (蔣經國), président de la République de Chine (Taïwan), décembre 1979.

À en juger par l'urgence de la situation de sécurité maritime à laquelle la Chine est confrontée, les questions de profondeur stratégique, de libre accès à l'océan et de sécurité des lignes de vie maritimes, (…) *font que la promotion de la réunification nationale* [avec Taïwan] *constitue la priorité absolue de la stratégie de la Chine en matière de géo-sécurité maritime.*[141]

Colonels Feng Liang et Duan Tingzhi, Collège de commandement naval, PLAN.

« Réunifier » Taïwan est présenté par les stratèges chinois comme le meilleur moyen de briser la chaîne. C'est le retour du *paradigme de Shi Lang* : sous contrôle de la Chine, Taïwan est un bouclier protégeant ses côtes, à l'inverse, elle servira de tête de pont à l'ennemi.[142] Nous sommes à l'orée du 21ème siècle dans le contexte d'une Chine puissante contemplant à la fois les risques que représentent un Taïwan demeurant hors de son contrôle, et les bénéfices stratégiques escomptés d'une unification. Comme on va le voir, l'île figure dans les perceptions stratégiques chinoises comme l'expression simultanée d'une opportunité et d'une vulnérabilité stratégiques.

Dans leur désir d'accéder aux océans, les stratèges de Pékin présentent l'archipel taïwanais (Taïwan et les groupes d'îles adjacents) comme à la fois le verrou et la clef de la chaîne d'îles. Héritage du passé, il occupe une position géographique très importante et constitue une porte vers l'océan exprimant tout à la fois fermeture et ouverture pour une Chine dotée désormais de larges intérêts maritimes et se percevant encerclée comme en manque de profondeur stratégique. Fermeture d'abord, car Taïwan constitue du point de vue de Pékin le plus gros obstacle à ses ambitions et un péril pour sa sécurité. L'île est ainsi perçue en Chine comme le pivot de son encerclement naval par les États-Unis ainsi le centre de la *« première chaîne d'îles »* s'étirant du Japon à l'Indonésie la confinant dans ses mers proches. Ouverture ensuite car, en convoitant Taïwan, la Chine espère obtenir un levier redoutable pour affaiblir les États-Unis et le Japon, pérenniser son influence sur l'Asie, et se projeter sans entrave dans les océans.

Tout un pan de littérature stratégique chinoise a débattu de l'importance stratégique de Taïwan. Celle-ci est souvent spéculative et parfois hyperbolique.[143] Mais elle est pourtant éclairante pour comprendre comment vulnérabilités et opportunités interagissent dans les perceptions en Chine du rôle de Taïwan dans sa sécurité. Elles réintroduisent enfin une dose de *realpolitik* pour saisir la portée de l'enjeu taïwanais pour les Chinois, à bonne distance des éléments de langage de la propagande ordinaire du Parti. Leur revue ne peut qu'aider à la compréhension de

[140] "Chiang Ching-kuo Speech" (December 10, 1979), *Taipei CNA*, Daily Report, Asia & Pacific, FBIS-APA-79-240 on December 12, 1979, p. B8. Cité par Philips, "Why Taiwan?"*, op. cit.* 165. TFA.
[141] Feng, Duan, « Caractéristiques de la sécurité géostratégique océanique de la Chine et la stratégie de sécurité maritime du nouveau siècle [由國海洋地緣安全特徵與新世紀海上安全戰], *art. cit*. 29. TFA.
[142] Wachman A., "Why Taiwan? Geostrategic rationales for China's territorial integrity", *op. cit.* 55.
[143] Et parfois, les stratèges chinois se plagient entre eux, des passages entiers se retrouvant parfois recopiés mots par mots dans des études postérieures publiées par un autre chercheur sur le même sujet !

l'inflexibilité de Pékin et la grande importance géopolitique actuelle des tensions interdétroit. S'y croisent un condensé de toutes les leçons géostratégiques historiques concernant le rôle de Taïwan pour la sécurité maritime chinoise vue dans ce travail, de Shi Lang à Mao, et de Liu Mingchuan à Chiang, comme *« rempart et forteresse pour assurer l'existence de la nation ».*[144]

Si Taïwan en temps de paix ne menace ni les côtes de la Chine ni ne l'empêche de commercer, il en est toujours allé autrement en cas de guerre.[145] Andrew Nathan résume l'objectif de Pékin : liquider la possibilité que Taïwan s'allie à un ennemi potentiel de la Chine, qui pourrait ensuite l'utiliser pour la menacer.[146] Dans ce retour du *paradigme de Shi Lang* (voir partie 2),[147] augmenter la profondeur stratégique de la Chine implique donc pour Pékin de briser la *chaîne* en prenant l'île et la mettre à profit pour obtenir un levier contre les États-Unis et le Japon.

L'insularité comme dispositif de fermeture ?

Taïwan constitue non seulement une des plus grandes terres de la *« chaîne d'îles »*, mais elle est aussi la plus proche de la Chine et celle qui offre l'environnement naturel le plus favorable à la défense. Elle est donc le segment le plus critique de la *chaîne* que la Chine souhaite ouvrir. Comme le résumait le ministre des affaires étrangères taïwanais Joseph Wu en septembre 2021, *« Taïwan est une forteresse maritime bloquant l'expansion de la Chine dans le Pacifique ».*[148]

Dans *Science de la stratégie militaire* (édition 2005), source importante donnant les directions de la stratégie chinoise, on trouve ainsi : *« Si Taïwan était perdue, notre système de défense perdrait sa profondeur et un accès naval aux forces hostiles s'ouvrirait* (…). *Notre commerce extérieur* (…) *serait exposé à la surveillance et aux menaces des forces séparatistes et ennemies, la Chine se retrouverait pour toujours enfermée du côté ouest de la chaîne d'îles du Pacifique occidental.* (…) *L'espace stratégique essentiel pour le renouveau de la Chine serait perdu ».*[149]

On l'a vu, la situation maritime semi-fermée de la Chine est présentée comme une *« lacune »* (缺陷) à corriger par rapport à ses voisins.[150] Car vue du continent, Taïwan fait figure de clôture (藩籬) de ses provinces maritimes,[151] la privant d'une zone tampon (戰略緩衝) jugée nécessaire à leur sécurité.[152] Risquant l'hyperbole, Wang et Lu mentionnent un enclavement comparable à celui de la Mongolie[153] et Liu Hong décrit une Taïwan indépendante comme une *« tumeur maligne se développant dans l'abdomen continental, mettant en péril la survie de la nation et*

[144] Chiang, *China's Destiny, op. cit*. 36.
[145] Pour une présentation du rôle de Taïwan dans la géostratégie chinoise, lire Hugo Tierny, « Opportunité ou vulnérabilité ? Regards chinois sur l'importance géostratégique de Taïwan », *Fondation pour la recherche stratégique*, Programme Taiwan sur la sécurité et la diplomatie, Novembre 2021.
[146] Nathan, "China's Goals in the Taiwan Strait", *art. cit.* 87-93.
[147] Concept de Wachman A., "Why Taiwan? Geostrategic rationales for China's territorial integrity", *op. cit*.
[148] Blanchard, "Taiwan is 'sea fortress' against China, minister tells U.S. audience", *Reuters*, 15 septembre 2021.
[149] Peng Guangqian and Yao Youzhi, *The Science of Military Strategy* (Beijing: Academy of Military Science, 2005), p. 443. Cité par Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 58. TFA.
[150] Wang, Lu, « Une analyse géostratégique de la question taïwanaise [台灣問題的地緣戰略分析] », *art. cit.*
[151] Zhu Tingchang [朱聽昌], « Sur la position géostratégique de Taïwan [論台灣的地緣戰略地位] », *art. cit.*.
[152] Wang, Lu, « Une analyse géostratégique de la question taïwanaise [台灣問題的地緣戰略分析] », *art. cit.*
[153] *Ibid*.

du peuple chinois ».[154] Pour Zhu Tingchang, *« la question de la prise de Taïwan décidera de la prospérité ou du déclin futur de la Chine »*.[155] À grande échelle, Taïwan est perçue comme le point central de la première chaîne d'îles confinant la Chine dans ses mers adjacentes. À l'est de la Chine, la mer Jaune et la mer de Chine orientale sont séparées du Pacifique par le Japon et les îles Ryükyü, tandis que la mer de Chine méridionale est encerclée par les pays d'Asie du Sud-Est. Puisque la Chine ne peut revendiquer ces territoires, Taïwan est présentée comme le seul *« débouché »* (通道) de la Chine pour entrer dans le Pacifique occidental.[156]

Historiquement, le stratège Li Zhenguang (李振廣) identifie deux évolutions-type concernant l'importance de Taïwan pour la sécurité maritime chinoise. D'abord, celle-ci aurait toujours augmenté en fonction de l'intensification des rivalités régionales : plus les tensions sont élevées, plus l'île devient un enjeu crucial. C'est de nouveau la situation actuelle. Ensuite, cette valeur connaît des variations selon les cycles de prospérité et de déclin de la Chine. Dans la première situation, les étrangers utiliseraient surtout Taïwan pour contrebalancer la puissance de la Chine. Inversement, dans le second cas, ils useraient de l'île comme tremplin d'invasion du continent. Conclusion donc, aucune situation n'est favorable à la Chine sans devenir maître de Taïwan ![157] Zhu ajoute à ce constat, *« Taïwan ressemble à un cadenas autour du cou d'un dragon. De la résolution de la question dépend le devenir de la Chine comme puissance maritime »*.[158]

Taïwan effectue aussi la connexion des deux mers de Chine, étant pour Lu *« le seul endroit qui relie l'Asie du Nord-Est et l'Asie du Sud-Est »*.[159] Le premier risque est commercial car le détroit de Taïwan constitue le passage obligé du commerce maritime chinois dans les deux sens nord-sud, comprenant les approvisionnements énergétiques acheminés du Moyen-Orient ver les ports de l'est et nord de la Chine (Ningbo, Shanghai, Tianjin…), le commerce maritime domestique chinois (charbon vers le sud, marchandises vers le nord), et international (sud de la Chine vers Corée et Japon).[160] Wang Chunyong et Lu Xue font remarquer que dix des seize plus grands ports chinois se trouvent au nord du détroit de Taïwan, démontrant l'importance que ces flux commerciaux ne soient jamais entravés.[161] Ainsi, pour Lu, *« le détroit constitue un raccourci reliant la mer de Chine orientale et méridionale. Le lien entre les eaux côtières septentrionales et méridionales de la Chine en dépend. Si Taïwan est contrôlée par des forces hostiles, cela menacera non seulement la sécurité des routes maritimes côtières, mais les liens entre nord et sud seront rompus. La situation maritime côtière chinoise sera fragmentée et impossible à coordonner et à unifier. Par conséquent, sans Taïwan, pas de défense côtière chinoise »*.[162]

Le second risque est militaire. Si on note souvent à Taipei que la Chine est *« trop proche »* militairement parlant de Taïwan, c'est aussi un sentiment partagé à Pékin. Le détroit de Taïwan

---

[154] Voir Liu Hong [劉宏], « Considérations géopolitiques du problème taïwanais [台灣問題的地緣政治思考] », Journal de l'institut d'éducation de Yangzhou [揚州教育學院學報], Vol. 21, 2003, pp. 47- 51.
[155] Zhu, « Sur la position géostratégique de Taïwan [論台灣的地緣戰略地位] », *art. cit.*
[156] Lu Junyuan [陸俊元], « Taïwan dans la géostratégie et la sécurité des grandes puissances [地緣戰略中的台灣及其對大國安全的作用] » *Etudes taïwanaises* [台灣研究], Vol. 1, 1996.
[157] Li, "Formation and Change of Taiwan's Geostrategic Position [台灣地緣戰略地位的形成與變遷]", *art. cit*.
[158] Zhu, « Sur la position géostratégique de Taïwan [論台灣的地緣戰略地位] », *art. cit.* 2. TFA.
[159] Lu, « Taïwan dans la géostratégie et la sécurité des grandes puissances [地緣戰略中的台灣及其對大國安全的作用] », *art. cit*. 1. TFA.
[160] Wang, Lu, "Une analyse géostratégique de la question taïwanaise [台灣問題的地緣戰略分析]", *art. cit*.
[161] *Ibid.* 115.
[162] Lu, « Taïwan dans la géostratégie et la sécurité des grandes puissances [地緣戰略中的台灣及其對大國安全的作用] », *art. cit*.

ne mesure que 130 à 2/300 kilomètres d'est en ouest. Cela comprime, pour Hu Bo, à la fois le temps d'alerte et la profondeur pour arrêter une force hostile venue du large et se faufilant à travers la chaîne d'îles : *« si la Chine ne parvient pas à obtenir une position sur la chaîne d'îles, elle ne pourra contrôler aucun passage stratégique et ne prendra conscience que trop tard des menaces émanant de la haute mer »*.[163] Nos stratèges notent aussi que Kaohsiung (sud de Taïwan) se trouve à équidistance (1400 kilomètres) de la péninsule du Shandong au nord et de l'île de Hainan au sud. Taïwan se trouverait donc à l'extrémité sud-est d'un triangle isocèle, menaçant simultanément une large part de la côte chinoise, et scindant en deux ses déploiements navals entre sud et est, empêchant leur coordination. Il suffirait selon eux de 48h pour qu'une flotte basée sur l'île se rende à n'importe quel endroit de la côte chinoise. Décrivant un demi-cercle de 600 kilomètres de rayon à partir de Taïwan, Wang et Lu estiment que de nombreuses bases démographiques et industrielles chinoises prospères sont à portée d'attaque.[164] Le test par Taïwan de nouveaux systèmes défensifs à longue portée[165], que ces derniers soient antinavires (contre un blocus) ou antisurface (contre les centres urbains, ports et infrastructures), accroit cette vulnérabilité. En somme, *« constituer une zone tampon stratégique est d'une importance inestimable pour la sécurité militaire* [chinoise]. *Pour la Chine, un Taïwan indépendant, armé, ou même lié à d'autres pays a un impact considérable sur notre espace tampon stratégique »*.[166] Ces derniers reviennent enfin sur l'interdépendance déjà relevée par leurs prédécesseurs de Zuo Zongtang à Mao entre provinces-boucliers périphériques et centrales, et la métaphore tirée de la médecine chinoise entre la santé de chaque membre du *corps national*. Lu cite ainsi Chiang Kai-shek et sa volonté de garder le Fujian pour défendre Taïwan, la liant à l'actuelle ligne de défense Matsu-Kinmen de Taipei perçue comme une épée pointée sur l'abdomen chinois.[167]

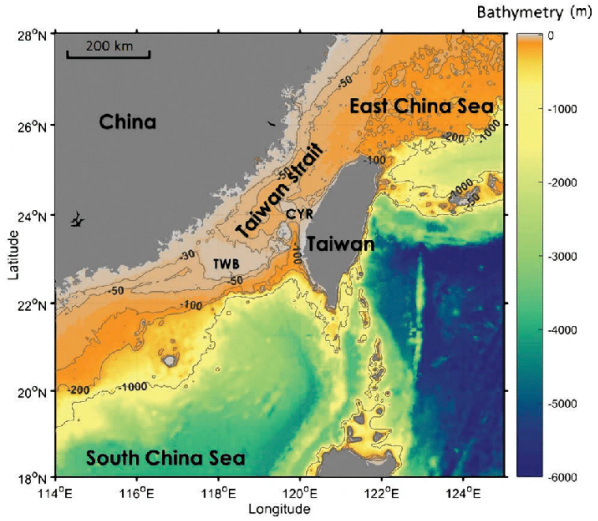


Figure 82 La bathymétrie du détroit de Taïwan et des eaux adjacentes. Source.[168]

[163] Hu Bo, *Chinese Maritime Power in the 21st Century, op. cit*. 6. TFA.
[164] Wang, Lu, "Une analyse géostratégique de la question taïwanaise [台灣問題的地緣戰略分析]", *art. cit*.114-115. Et Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 59. Voir aussi Zhu, « Sur la position géostratégique de Taïwan [論台灣的地緣戰略地位] », *art. cit.* 1.
[165] Lo Tien-pin, "Missile project to wrap upearly: sources", *Taipei Times*, 18 mars 2024.
[166] Wang, Lu, "Une analyse géostratégique de la question taïwanaise [台灣問題的地緣戰略分析]", *art. cit*. 114.
[167] Lu, « Taïwan dans la géostratégie et la sécurité des grandes puissances [地緣戰略中的台灣及其對大國安全的作用] », *art. cit*. 4.
[168] CYR: Chang-Yun Rise; TWB: Taiwan Banks.

L'obstacle est amplifié par un environnement naval défavorable à l'APL à proximité des côtes chinoises. Les eaux de la mer de Chine orientale et du détroit de Taïwan sont un piège à sous-marins. En règle générale, leur profondeur reste inférieure à 100 mètres, dont trois-quarts à moins de 60 mètres. Les bancs de sables sont nombreux et irréguliers, certains au sud et à l'ouest de Taichung culminent à moins de 10 mètres, constituant un danger pour les unités de surface. Le chenal entre Taïwan et les îles Penghu se démarque avec une profondeur d'une centaine de mètres mais il est du côté taïwanais du détroit. Cet environnement est en revanche favorable à la défense de Taïwan, le blocus des côtes chinoises, et la pose de mines où se dirige aujourd'hui une part des efforts de défense taïwanais. Ying Nan (迎南) remarque aussi dans son étude océanographique le caractère irrégulier des marées et l'étude de la houle dans le détroit, dont les conditions ne sont vraiment favorables à un débarquement (dans le cadre d'une invasion projetée de Taïwan) qu'au printemps et au début de l'automne (l'hiver étant très venteux et l'été soumis au rythme des typhons). Il écrit, *« aucune opération maritime ne peut se débarrasser de l'impact de l'environnement hydrologique. Celui-ci possède une grande influence sur les styles de combat possibles, l'utilisation des armes, et la pose de mines marines »*.[169] Wang et Lu remarquent enfin la position historiquement critique des Penghu, et n'oublient pas son usage pivotal à la fois comme base de soutien contre le continent ou pour contrôler le détroit à l'instar de jadis les Japonais, ou comme point d'attaque de Taïwan comme Zheng Chenggong au 17ème siècle.[170] Liu Mingchuan n'avait-il pas déclaré en 1885 que les « *les îles Penghu ne constituent pas seulement la porte d'entrée de Taïwan, elles sont la clé entre les océans du nord et du sud.* [Et de même que] *pour pouvoir défendre Taïwan, il faut d'abord contrôler les Penghu » ?*[171]

D'autre part Taïwan occupe une position de pivot sur les détroits les plus importants d'Asie de l'Est. Au nord, l'île surveille le passage du trafic maritime chinois en direction du détroit de Miyako, route des Amériques. Au sud, Taïwan observe les entrées et les sorties du canal de Bashi, artère vers la mer des Philippines. Dans l'autre sens, le canal de Bashi constitue un chenal permettant aux forces américaines basées dans le Pacifique (Guam, Hawaï) de se rendre en mer de Chine méridionale. Les installations militaires de l'APL sur place restent donc exposées par le nord-est, et surveillés via l'île d'Itu-Aba (ou Nansha) contrôlée par Taipei, gênant de fait les ambitions chinoises vers Malacca en exposant ses installations sur plusieurs directions.[172]

Pour Pékin, cette situation est aussi le résultat de desseins étrangers malveillants, soupçonnant États-Unis et Japon de saboter ses tentatives d'unification. Zhu dit, *« la situation géographique unique de Taïwan est d'une importance géostratégique vitale pour la Chine, ainsi que pour les États-Unis et le Japon. C'est le lieu où les intérêts stratégiques de la Chine, des États-Unis et du Japon se rencontrent ».*[173] Empêcher Taïwan de s'allier à une puissance hostile demeure en effet une préoccupation constante de la Chine. Si les États-Unis sont particulièrement visés, c'est que la valeur stratégique de Taïwan reprend du poil de la bête depuis les années 1990, à mesure que se dégradent leurs relations avec Pékin et que leur rivalité s'affirme. Ainsi Wang et

---

[169] Ying Nan [迎南], "L'environnement hydrologique de la zone maritime taïwanaise et son influence sur les operations maritimes [台灣海區水文環境及其對海上行動的影響]," *Problèmes militaires contemporains* [現代軍事], Vol. 7, 2006, pp. 68-71 (70). TFA.

[170] Wang, Lu, "Une analyse géostratégique de la question taïwanaise [台灣問題的地緣戰略分析]", *art. cit*. 114.

[171] Voir《条陈台澎善后事宜折》(光绪十一年六月十八日台北府发) ,《刘铭传文集》, 第 71 页. Document cité par Li Xizhu [李細珠], « Brief Discussion on the Taiwan Coastal Defense Concept of Liu Ming- chuan [略論劉銘傳的台海防禦觀] », *art. cit.* 139.

[172] Liu, « Considérations géopolitiques du problème taïwanais [台灣問題的地緣政治思考] », *art. cit*. 49.

[173] Zhu, « Sur la position géostratégique de Taïwan [論台灣的地緣戰略地位] », *art. cit.* 1. TFA.

Lu écrivent : *« Après les années 1970* [normalisation sino-américaine], *l'environnement externe global s'est amélioré, mais la situation de base n'a pas vraiment changé.* (…) *Du point de vue des intérêts géostratégiques américains en Asie-Pacifique, le fait que Taïwan, les îles Nansha, et le Tibet soient séparés de la Chine est conforme à la stratégie des États-Unis de dominer le monde. Pour le gouvernement américain, la question de Taïwan... constitue un atout important pour entraver la prospérité de la Chine et brider son rôle international ».*[174]

De fait, pour Zhu, *« Après la fin de la guerre froide, la valeur géostratégique de Taiwan pour les États-Unis n'a pas diminué, mais a au contraire fortement augmenté* [en leur permettant] *de garder les entrées et les sorties des eaux adjacentes de la Chine et contrôler la côte sud-est de la Chine. Par conséquent, les États-Unis considèrent Taïwan comme un lieu stratégiquement important pour contenir la Chine et dominer la région Asie-Pacifique ».*[175] C'est pourquoi, écrit Nathan, *« la politique de Pékin, rationnelle de son point de vue, est de ne pas perdre son pouvoir de veto sur* ***la capacité de Taïwan à s'offrir en allié à un ennemi potentiel, qui pourrait utiliser l'île comme base pour menacer la Chine****. Pour Pékin,* ***là est le problème fondamental*** *».*[176]

Cet intérêt américain pour Taïwan ne faiblit pas, entre la promesse de Joe Biden d'intervenir en cas d'attaque chinoise,[177] ou celles de ses subordonnés comme Ely Ratner, *Assistant Secretary of Defense* en 2021 puisque *« Taïwan est située à un nœud crucial de la première chaîne d'îles, essentiel à la défense des intérêts vitaux des États-Unis en Indo-Pacifique ».*[178] De la *« position stratégique irremplaçable »*[179] de l'île découle donc pour nos stratégistes l'attitude actuelle de Washington à l'égard de Taipei : les ventes d'armes répétées, l'encouragement prêté aux États-Unis à l'indépendantisme taïwanais etc… Du Chaoping et bien d'autres estiment ainsi que seule l'usage de la force brute peut contraindre Washington à *« abandonner »* Taïwan.[180]

Les analystes chinois savent aussi toute l'importance qu'accorde depuis le 19ème siècle le Japon à Taïwan (voir les parties 3 et 4 de la thèse). Taïwan, ou le *« Gilbratar de l'est »* comme le surnomme Zhu, a en effet fait figure de porte d'entrée du Japon impérial pour ses aventures coloniales et de véhicule de ses prétentions asianistes au même titre que la Corée.[181] Un mouvement de serpe devait consacrer l'expansion du Japon tout le long de la première chaîne d'îles, présageant l'architecture d'encerclement que les Chinois reprochent aujourd'hui aux Américains. Pire, le Japon avait aussi à l'époque étendu son influence par voie de terre, vers l'Asie du Sud-Est (Vietnam, Birmanie) et sans succès en direction du Xinjiang en manipulant les revendications autonomistes musulmanes. Ce double mouvement est-ouest avait à l'époque fait du Japon *« le seul pays à réussir seul à encercler la Chine »*, écrit Liu Hong.[182] Autant dire que les Chinois prêtent toujours au Japon des ambitions néo-impériales et une certaine nostalgie à l'égard de Taïwan. Les Japonais *« ne veulent pas d'une réunification, car ils ne veulent pas d'une Chine forte »* en mesure entre autres *« d'étouffer ses canaux pétroliers »* et surveiller les

---

[174] Wang, Lu, "Une analyse géostratégique de la question taïwanaise [台灣問題的地緣戰略分析]", *art. cit*. 116.
[175] Zhu, « Sur la position géostratégique de Taïwan [論台灣的地緣戰略地位] », *art. cit.* 3. TFA.
[176] Nathan, "China's Goals in the Taiwan Strait", *art. cit.* 87. TFA. Et Christensen, "Chinese Realpolitik", *art. cit.*
[177] "Biden says U.S. forces would defend Taiwan in the event of a Chinese invasion", *Reuters*, septembre 2022.
[178] UNCLASSIFIED. *Statement By Dr. Ely Ratner Assistant Secretary of Defense for Indo-Pacific Security Affairs Office of the Secretary of Defense Before the 117th Congress Committee on Foreign Relations United States Senate*, 8 décembre 2021.
[179] Zhu, « Sur la position géostratégique de Taïwan [論台灣的地緣戰略地位] », *art. cit.*
[180] Du, « Quelle est l'influence de la chaîne d'îles sur la marine ? [島链對中国海军的影响有多大?] », *art. cit.*
[181] Zhu, « Sur la position géostratégique de Taïwan [論台灣的地緣戰略地位] », *art. cit.*
[182] Liu, « Considérations géopolitiques du problème taïwanais [台灣問題的地緣政治思考] », *art. cit*.

détroits d'Osumi et de Miyako critiques au commerce maritime chinois vers les Amériques.[183] Étant donné qu'une *« Chine unifiée et puissante est une menace pour le Japon »*, Tokyo aurait un intérêt à une *« division pacifique »* du détroit. Voilà pour Lu l'explication du soutien japonais aux politiques d'endiguement de la Chine, à l'indépendantisme de Taïwan, et une volonté du Japon de dominer l'Asie, constituant son *« intention géopolitique profonde et évidente »*.[184] Il est rejoint par Liu pointant la collaboration entre Japonais et cercles nippophiles à Taïwan.[185] Il a dû prendre bonne note en 2021 de la déclaration du ministre de la Défense adjoint japonais Nakayama à ses interlocuteurs taïwanais : *« Nous ne sommes pas amis, mais frères »*.[186]



Figure 83 Les intérêts stratégiques japonais actuels autour de Taïwan résumés en une carte. Source.[187]

Pour Pékin, le but de Tokyo est analogue à celui de Washington : lui dénier l'accès à l'océan. Elle voit donc d'un très mauvais œil le réarmement de son *« voisin vicieux »*[188] encouragé par le parti LDP et Washington, alors que l'alliance nippo-américaine présentait au moins jusqu'ici l'avantage de limiter une remilitarisation japonaise. Au contraire, dit Christensen, *« la Chine*

[183] Lu, « Taïwan et géostratégie des grandes puissances [地緣戰略中的台灣及其對大國安全的作用], *art. cit*. 3.
[184] *Ibid*.
[185] Liu, « Considérations géopolitiques du problème taïwanais [台灣問題的地緣政治思考] », *art. cit*.
[186] "Hausse de la menace chinoise, ministre adjoint de la défense du Japon : Taiwan est un frère et un membre de notre famille à protéger" [中國威脅增 日防衛副大臣：台灣是兄弟家人必須保護], *CNA*, 29 juin 2021.
[187] Patalano, *Post-war Japan as a Sea Power, op. cit.* 154.
[188] Liu, "The Grand National Strategy [中國大國策]", *art. cit.* 28. TFA.

sera comparativement affaiblie si la marine et la force aérienne japonaises pouvait se projeter de façon plus efficace [en Asie-pacifique]. *Soudainement, les forces américaines sont perçues comme des instruments tacites pour les desseins de Tokyo contre la Chine ».*[189] Les intérêts de Tokyo ne sont pas en reste, et certains n'ont guère évolué : passage de son attention stratégique au sud-ouest, protection de ses approvisionnements énergétiques vitaux passant par le détroit de Taïwan, question des Senkaku-Diaoyu, bases américaines d'Okinawa et des ports de Sasebo et Yokosuka, périmètre de défense naval bâti autour d'un triangle Tokyo-Guam-Taïwan (TGT), recherche de partenariat avec l'Inde.[190] L'archipel constituerait la seconde ligne d'un conflit à Taïwan. Que ces intérêts soient donc en opposition frontale avec les ambitions chinoises, et que l'enjeu taïwanais concerne Tokyo pour des raisons autant stratégiques qu'historiques, est une lapalissade : *« le sang du Japon se constitue d'eau de mer »*[191] et Taïwan constitue pour Tokyo *« l'ancre de sa sécurité maritime ».*[192] Les stratèges chinois se souviennent également fort bien que *« Taïwan constitue l'unique voie de sortie du Japon vers le sud »* (voir notre partie 4).[193]

… ou d'ouverture ? Pour un corridor à la mer

À l'inverse, prendre Taïwan serait vu en Chine comme un tournant consacrant sa primauté sur l'Asie-Pacifique. Un effet domino s'ensuivrait, avec pêle-mêle la reconstitution d'une zone tampon augmentant au large la profondeur stratégique chinoise, la sécurisation des côtes et du commerce, le perçage en son centre du périmètre de sécurité américain, l'obtention d'un moyen de pression contre les États-Unis et le Japon, la pérennisation des positions chinoises en mer de Chine méridionale, et la projection de ses forces vers les océans mondiaux… Il s'agit donc pour les Chinois non seulement de reconstituer sur, et par Taïwan, l'ancienne barrière océanique de jadis le grand empire Qing, mais également de retourner ce verrou insulaire contre leurs rivaux. Taïwan incarne donc actuellement pour la Chine la promesse d'une expansion pérenne vers la haute mer et un prérequis pour obtenir son statut de grande puissance maritime respectée.[194] Comme le note avec emphase le professeur à l'université de Pékin Hu Bo : *« si la Chine n'est pas en capacité de décider du futur de Taïwan, ses ambitions de devenir une puissance maritime ne sont que du vent ! ».*[195] *« Résoudre le problème de Taïwan est donc clef »* pour mettre en échec cet encerclement répondent Shi et Li.[196] Ainsi, *« il suffit de régler la question taïwanaise pour que tous nos problèmes de sécurité maritimes soient réglés »* estime enfin Du Chaoping.[197]

---

[189] Thomas J. Christensen, "Chinese Realpolitik", *Foreign Affairs,* Vol. 75, No. 5, 1996, pp. 37-52 (41-42).
[190] Voir par exemple : Alessio Patalano, *Post-war Japan as a Sea Power - Imperial Legacy, Wartime Experience and the Making of a Navy*, Bloomsbury, 2015. Voir la partie 4 pour la colonisation de Taiwan.
[191] Marder, 'From Jimmu Tenno to Perry: Sea Power in Early Japanese History', 1. Cité par Patalano, *Post-war Japan as a Sea Power, op. cit.* 18. TFA.
[192] Comme me le déclarait avec justesse un diplomate anglais à Berlin en septembre 2023.
[193] Wang, Lu, "Analyse géostratégique de la question taïwanaise [台灣問題的地緣戰略分析]", *art. cit*. 115.
[194] Ma Cheng-kun, « L'expansion militaire de la Chine et la menace contre Taïwan – Une recherche de restautration de statut historique », *The Prospect Foundation Quaterly*, Vol. 20, No. 2, Avril 2019, pp: 1-48.
[195] Hu Bo, *Chinese Maritime Power in the 21st Century - Strategic Planning, Policy and Predictions*, Routledge, Cass series: Naval Policy and History, 2019, page 6.
[196] Shi, Li, « Le blocus américain de la première chaîne d'îles et son influence sur la sécurité nationale de notre nation [美國島鏈封鎖及其對我國海上安全的影響] », *op. cit.*
[197] Du, « Quelle est l'influence de la chaîne d'îles sur la marine ? [島链對中国海军的影响有多大?] », *art. cit.*

Les Chinois imaginent d'abord Taïwan comme base d'expansion avancée. Pour Zhu, par ses attributs géographiques, l'île seule constitue tout à la fois une *« forteresse »* (要塞), un *« soutien stratégique »* (戰略支撐點) et le meilleur *« point de percée »* (突破點) vers l'Océan pacifique.[198] La prise de ce *balcon privilégié* sur la mer octroierait au minimum aux Chinois un droit de regard sur les mers adjacentes et un corridor d'accès aux eaux profondes. Comme tout le monde le sait, Taïwan est du nord au sud, et d'est en ouest, extrêmement bien dotée en infrastructures de transport (autoroutes, ponts, tunnels, voies ferrées, aéroports, ports). Montagneuse mais bien aménagée, sa côte orientale est très favorable à la défense et sa plaine aménagée dispose de tous les équipements requis pour l'entretien de forces navales comme aériennes. La côte ouest serait aussi facilement accessible depuis le continent, étant protégée par l'écran donné par le massif montagneux central, pourvu de systèmes de surveillance et de défense antinavires et antiaériens.

Taïwan présente donc des conditions très favorables en termes de dimension, de géographie et de matériels pour soutenir une projection de puissance et défendre l'île depuis le continent. La *muraille à l'envers* de Kaplan serait ainsi percée en son centre, octroyant aux décideurs de Pékin une série d'options neuves pour menacer les canaux commerciaux et fragiliser les périmètres défensifs américains et japonais du Pacifique occidental et les mers de Chine aux Philippines. Comme l'écrit Hu Bo, *« Taïwan constitue une barrière naturelle pour protéger le littoral de la Chine, un point de mire pour la protection des voies de transport maritimes, une clé navale pour briser le blocus de la chaîne d'îles, et s'étendre dans les océans Pacifique et Indien ».*[199] Elle est pour Lu *« le débouché stratégique naturel de la Chine vers la mer, et le seul canal par lequel celle-ci peut accéder directement et librement à l'océan Pacifique ».*[200] *« Comme base aérienne et navale, sa valeur est inégalée par d'autres territoires »* affirment Wang et Lu.[201]

La valeur de Taïwan en tant que première ligne de défense et tremplin d'attaque chinois, ainsi que comme centre d'alerte précoce (radars, capteurs divers de renseignements), serait inégalée. Une force navale basée sur l'île pourra en cas de conflit rapidement et sans réapprovisionnement en mer porter assistance à ses pairs, veillant au bon équilibre entre défense des eaux orientales et méridionales, dépêchant là une flotte vers la mer Jaune, là une flotte vers les mer de Chine, ou vers le Pacifique occidental, octroyant à la Chine un puissant *« effet de pince »* (鉗子製作用). De la même façon, l'accès exclusif de la Chine au détroit de Taïwan sécuriserait bien sûr le commerce chinois dans le sens nord-sud, et le contrôle de ce *« point de support »* mahanien (支撐點) facilitera celui des autres lignes maritimes tout en lui donnant une plus large Zone Economique Exclusive.[202] De même, clés du sud-est, la combinaison du contrôle des Zhoushan, de Taïwan et de Hainan (qualifiées de *« paire de jumelles »*, 雙目), contribuera à faciliter la défense des grands estuaires chinois : le delta des perles au sud et du Yangzi à l'est qui furent tant menacés pendant la 2ème guerre mondiale et dans les années 1950 par les forces aéronavales japonaises et nationalistes basées à Taïwan.[203] Les Chinois imaginent ainsi l'île en bouclier naturel de la Chine orientale, la partie la plus riche et développée du pays. Ce raisonnement

[198] Zhu, « Sur la position géostratégique de Taïwan [論台灣的地緣戰略地位] », *art. cit.* Et Wang, Lu, "Une analyse géostratégique de la question taïwanaise [台灣問題的地緣戰略分析]", *art. cit*. 114.
[199] Hu Bo, *Chinese Maritime Power in the 21st Century, op. cit*. 6. TFA.
[200] Lu, « Taïwan dans la géostratégie et la sécurité des grandes puissances [地緣戰略中的台灣及其對大國安全的作用] », *art. cit*. 4. TFA.
[201] Wang, Lu, "Analyse géostratégique de la question taïwanaise [台灣問題的地緣戰略分析]", *art. cit*. 114.
[202] Zone économique exclusive.
[203] Ces points de vue sont partagés par l'ensemble des publications chinoises mentionnées.

s'inscrit dans la droite lignée de Shi Lang et des stratèges Qing imaginant (parties 2 et 3) l'île comme barrière navale des provinces maritimes chinoises du Guangdong, Fujian, Zhejiang et Jiangsu. Elle constitue bien, *« à l'ère des frappes de précision à longue portée* [la promesse pour la Chine] *d'une défense de l'avant pour protéger les régions côtières chinoises* ».[204] Pour Liu, *« Taïwan en tant que clef et porte de la maison Chine, est indispensable pour accéder à la 2ème chaîne d'îles et faire rayonner notre influence sur tout le Pacifique occidental »*.[205]

L'attrait de Taïwan pour Pékin s'explique aussi par la nature de ses eaux au sud et à l'est, très favorables à la navigation sous-marine. D'abord, la côte est de Taïwan offrirait un accès direct aux eaux profondes de l'Océan Pacifique occidental, notamment à partir de la base de Su'ao. À peine plus au sud, à quelques encablures de Hualien, la profondeur des eaux atteint 1000 mètres à tout juste 100 mètres du rivage, et à 10km (6,2NM), 4000 mètres : et vous êtes toujours dans les eaux territoriales ! Un rêve de sous-marinier...[206] Comme l'écrit Zhu, *« Taïwan constitue le seul accès naval direct de la Chine dans le Pacifique »*.[207] Attention cependant car les fonds ne sont pas réguliers, garnis de lignes de crête, de tranchées, et de crevasses : dangereux mais aussi utiles pour des *« embuscades sous-marines »*.[208] Le canal de Bashi au sud est aussi favorable en permettant aux unités navales provenant de Hainan et du Guangdong un accès facile vers l'est. Il s'agit d'un véritable canyon sous-marin, très profond (2000 à 5000 mètres) et parcouru par un courant chaud (*Kuroshio*, 黑潮 ± 25-29°, 1 à 3 nœud/h, apportant la tropicalité au climat du sud de Taïwan sous une latitude grossière Chiayi-Hualien), et coulant bruyamment du sud-ouest vers le nord-est (c'est-à-dire en direction de Yonaguni, des Ryükyü et du Japon). Ces propriétés hydrologiques maximiseraient la discrétion notamment des SNA (*Shang* I, II et III) et SNLE (*Jin*) chinois basés à Sanya (Hainan). Commentant cette même source, Yoshihara écrit sur ce courant que ses « *couches thermiques sous-marines sont très propices à la déflection des ondes sonores des sonars. Celles-ci sont épaisses, larges et stables l'année durant dans les eaux profondes du détroit de Luçon. Habilement manœuvrés, les sous-marins peuvent se cacher sous ces thermoclines, se dissimulant ainsi aux navires de guerre ennemis, aux avions et aux sous-marins. Les commandants de sous-marins, familiarisés avec elles, pourraient les exploiter pour traverser inaperçus la chaîne d'îles »*.[209] C'est d'autant le cas qu'en surface, la météo est aussi venteuse que la mer est forte presque toute l'année, gênant très fortement les activités anti-sous-marines (ASW).[210] Peu étonnant dès lors que nos stratégistes chinois encouragent l'APL à augmenter le rythme des patrouilles dans la zone sud-ouest de Taïwan...[211] D'ailleurs, comme le note le taïwanais Chieh Chung, la hausse récente de l'activité aéronavale chinoise autour du canal de Bashi s'explique en partie par la volonté d'en savoir plus sur ses fonds marins, ses

[204] Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 49. TFA.
[205] Liu, « Considérations géopolitiques du problème taïwanais [台灣問題的地緣政治思考] », *art. cit*. 50.
[206] Minnie Chan, "Taiwan's undersea submarine base plan resurfaces as cross-strait tensions rise", *SCMP*, 2023.
[207] Zhu, « Sur la position géostratégique de Taïwan [論台灣的地緣戰略地位] », *art. cit.* 2. TFA.
[208] Yu Fengliu [俞風流], "Le meilleur canal maritime vers et hors du Pacifique : le détroit de Luçon [進出太平洋的最佳海上要到—巴士海峽", *Marine moderne* [當代海軍], Vol. 5, 2007, pp. 20-22 (21). TFA.
[209] Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 62. TFA.
[210] Yu, "Le meilleur canal maritime vers et hors du Pacifique : le détroit de Luçon [進出太平洋的最佳海上要到—巴士海峽", *art. cit*. Du Pengcheng [杜鵬程] et Hu Chengjun [胡成軍], « Le Kuroshio à l'est de l'île de Taïwan et la guerre sous-marine [台灣島以東黑潮與潛艦作戰] », *Journal d'armement du Sichuan* [四川兵工學報], Vol. 31, 2010, pp. 79-81. Et Ying, "L'environnement hydrologique de la zone maritime taïwanaise et son influence sur les opérations maritimes [台灣海區水文環境及其對海上行動的影響]," *art. cit.*
[211] Shi, Li, « Le blocus américain de la première chaîne d'îles et son influence sur la sécurité nationale de notre nation [美國島鏈封鎖及其對我國海上安全的影響] », *op. cit.*

qualités hydroacoustiques, son relief immergé et ses paramètres magnétiques.[212] Seul défaut en revanche, la transparence extrême des eaux affectées par le courant, pour cause de température élevée, d'une teneur élevée en sel mais faible en oxygène, et la rareté du plancton donnant à l'eau un aspect foncé, au sud d'une ligne Kaohsiung-Yilan, et rendant la dissimulation des sous-marins malaisée à faible profondeur. En parlant de ports, nos experts s'acharnent enfin à étudier leurs chenaux d'accès, souvent étroits et donc propices au déploiement de mines pour y coincer la flotte adverse et faire le blocus de l'île. Il va de soi que tout ce périmètre *de mise à l'eau* pour la marine serait protégé par la bulle de défense chinoise A2/AD, déplacée de 200 kilomètres vers l'est contre Japon, Ryükyü et Philippines, une fois Taïwan tombée dans les mains de Pékin.

Pour les Chinois, enlever ainsi le maillon central de leur *« endiguement »* naval signifierait aussi porter l'estocade contre la supériorité régionale des États-Unis en séparant ses déploiements militaires entre Asie du nord-est et Asie du sud-est. Désormais en position sur le détroit de Luçon, l'armée chinoise restreindrait de la même façon l'accès de l'*U.S. Navy* à la mer de Chine méridionale, pérennisant ainsi les avancées de l'APL en direction de Malacca. Il s'agit déjà d'un des buts des manœuvres aéronavales chinoises autour de Taïwan selon Ma Chengkun (馬振坤), de l'Université de défense nationale de Taïwan.[213] On considère ainsi à Pékin qu'une prise de l'île provoquera l'éclatement du système régional d'alliance américain, les alliés des États-Unis doutant de la crédibilité de leurs garanties de sécurité et les forçant à se retirer sur Guam, voir Hawaii, consacrant du même coup la primauté stratégique de Pékin en Asie de l'Est. Toutes les sources consultées appellent ce développement de leurs vœux. Ainsi pour Chun et Li, si la Chine prenait Taïwan, *« la première chaîne d'îles que* [Washington] *a soigneusement construit se retrouvera coupée en son centre.* (…) *la valeur stratégique des îles Ryukyu, qui sont interdépendantes avec Taïwan, sera également grandement réduite, ce qui signifie que* [la position régionale] *des États-Unis et de leurs alliés s'effondrera complètement »*.[214]



Figure 84 La stratégie de *« sortie »* maritime chinoise perçue par des officiers taïwanais. Source.[215]

[212] « Avions communistes harcelant Taïwan sont tous dans la zone sud-ouest, spécialiste : Un champ de bataille pour sous-marins [共機擾台均在台灣西南方 學者：潛艦戰場經營] », *CNA*, 1 novembre 2020.
[213] « Spécialiste : Les activités de l'armée communiste dans le détroit semblent viser Taïwan mais ciblent en réalité l'armée américaine [學者：共軍台海活動表面遏制台灣 實則針對美軍] », *CNA*, 8 avril 2020.
[214] Shi, Li, « Le blocus américain de la première chaîne d'îles et son influence sur la sécurité nationale de notre nation [美國島鏈封鎖及其對我國海上安全的影響] », *op. cit*. 5. TFA.
[215] Document de la marine taïwanaise trouvé à Taïwan en 2022.

La Chine obtiendrait aussi un moyen de pression considérable sur Tokyo, de nombreux experts spéculant sur le *« coup mortel »* que porterait au Japon le coupage par Taïwan de sa *« ligne de vie »* maritime.[216] Zhu s'appuie sur l'expérience historique pour menacer le Japon, *« une fois que la Chine aura regagné Taïwan, elle pourra stopper net la tentative stratégique de Tokyo de revenir vers le sud et empêcher ses forces militaires d'atteindre une fois de plus le sud-est de la Chine »*.[217] Notant que le Japon dépend de ses importations, il ajoute avec cynisme, *« la route sud-ouest à travers le détroit de Taïwan constitue la bouée de sauvetage maritime du Japon. Une fois cette bouée de sauvetage enlevée, le coup porté au Japon sera fatal »*.[218] Liu recoupe : *« Il n'y a qu'une possibilité de guerre avec Tokyo, c'est au sujet du détroit de Taïwan.* (…) [et] *nous avons un contrôle sur sa ligne de vie tant que l'île demeure empêchée de devenir indépendante »*.[219] Une position chinoise à Taïwan fragilisera d'autant la capacité de Tokyo et de Washington à défendre les Ryükyü...[220] Okinawa elle-même fait l'objet d'officieuses mais régulières remises en question de son appartenance au Japon dans les médias chinois, prenant appui sur le vieux souvenir de l'archipel en tant que royaume tributaire de la Chine.[221] Or chez les Chinois, cette manipulation révisionniste de l'histoire préfigure souvent une revendication plus formelle, qui est peut-être déjà dans les tuyaux… Zhu résume : *« Bien que les Américains soient les plus actifs sur la question de Taïwan, ce sont les Japonais qui s'inquiètent le plus »*.[222]

Cet acharnement chinois est bien souvent drapé d'un étalage de déclarations moralisantes et de discours victimaires, étalant la légitimité de la Chine à obtenir les territoires et zones maritimes convoitées, pour en général la seule et unique raison que ces derniers lui sont dus sur la base de ses revendications et de ses insécurités. Tout doute ou résistance exprimée à ces perceptions suffit en général pour les intéressés à caractériser un délit d'hostilité à la Chine, ou de mentalité hégémoniste, surtout quand la mise en doute émane d'Occident et du Japon. Interrogeons Hu Bo pour s'en convaincre, qui assène sans détour ni rétrospection : *« La Chine ne cherche qu'à développer sa puissance maritime et à défendre ses droits légitimes, tandis que les États-Unis ne reconnaissent pas ces droits bien mérités par la Chine et sont peu enclins à abandonner leur hégémonie régionale. Il existe également un jeu à somme nulle dans la relation entre la Chine et le Japon, car ce dernier n'autorise pas la Chine à passer librement d'une puissance terrestre à une puissance maritime. La confrontation à long terme avec le Japon est là inévitable ».* [223]

Ainsi Hu Bo appelle les hostiles à sortir de l'Asie maritime, domaine devant être naturellement investi par les Chinois. Dans un parallèle historique aussi inattendu qu'intéressant, il compare la situation navale de la Chine à celle qu'elle a affronté contre les nomades des steppes durant l'antiquité, et semble en appeler à un partage des zones d'influence entre Chinois et Américains : *« On trouve une série de similitudes entre la situation actuelle et l'opposition stratégique dans la Chine ancienne entre les dynasties des plaines centrales et les tribus nomades situées au nord de la Grande Muraille. Ces dernières s'étaient maintenues au sud et au nord d'une ligne*

---

[216] Zhu, « Sur la position géostratégique de Taïwan [論台灣的地緣戰略地位] », *art. cit.*
[217] *Ibid*. 4. TFA.
[218] *Ibid*. TFA.
[219] Liu, "The Grand National Strategy [中國大國策]", *art. cit.* 29. TFA.
[220] Naha, le chef-lieu et plus grande ville d'Okinawa, étant plus proche de la côte nord de Taiwan (370 miles marins) que de l'archipel japonais proprement dit (500). Voir: Tanner Greer, "Losing Taiwan Means Losing Japan", *The Scholar's Stage*, 26 février 2020. Et Tanner Greer, "American Bases in Japan Are Sitting Ducks", *Foreign Policy*, 4 septembre 2019.
[221] McCurry, "China lays claim to Okinawa as territory dispute with Japan escalates", *Guardian*, 15 mai 2013.
[222] Zhu, « Sur la position géostratégique de Taïwan [論台灣的地緣戰略地位] », *art. cit.*
[223] Hu Bo, *Chinese Maritime Power in the 21st Century, op. cit*. 56. TFA.

d'équilibre naturelle de précipitations annuelles de 400 millimètres. (…) *Ainsi appuyé sur des avantages géographiques et technologiques respectifs, cet équilibre était solide ».*[224] Or, on a vu dans cette thèse comment les Chinois ont géré leur opposition avec les nomades (partie 2)…

Ces considérations géostratégiques nous ramènent de nouveau à Spkyman, écrivant à la veille de la 2ème guerre mondiale à propos des États tampons situés *« entre une puissance terrestre et une puissance maritime, et dont la fonction est de bloquer l'accès de la première à l'océan* (…) *qu'il semble que si l'une de ces puissances soit une puissance maritime, et que l'État tampon se situe… entre la puissance terrestre et la mer, l'accès à cette dernière placera la première en conflit avec la seconde ».*[225] Spykman ajoute avec gravité : *« l'évolution va fréquemment dans le sens de la domination et de l'absorption. Puisque les États tampons séparent par définition deux ou plusieurs puissances expansionnistes,* (…) *si les pressions des deux côtés sont à peu près égales, le tampon, comme la frontière, sera stable ; mais si les pressions deviennent d'un côté suffisamment inégales, le tampon s'effondrera et les frontières se déplaceront ».*[226]

Du reste, *« culte de défense »* oblige (voir partie 1), ce manque de volonté témoigné par Tokyo et Washington de concéder à Pékin la primauté sur Taïwan et le Pacifique occidental, justifie l'usage contre eux de la force, mesure parfaitement défensive s'entend. Ainsi pour Hu Bo, la Chine *« n'a d'autres choix que d'engager la lutte et user avec détermination et courage d'autres méthodes, y compris les opérations militaires, pour contrer les actions hostiles ».*[227] Clairement, s'écraser devant l'expansion chinoise, pour ce professeur à *Beida* et directeur là-bas d'un Centre pour l'étude de la stratégie maritime, constitue l'unique chance de sauvegarder la paix. Que ces perceptions chinoises soient comprises par nous, et que les leçons nécessaires en soient tirées.

La clef dans la serrure : modernisation et doctrines de l'APL (1990s-)

Expression à la fois de fermeture et d'ouverture, de vulnérabilité ou d'opportunité en fonction de la relation entretenue avec Formose : c'est en vertu de ce principe plusieurs fois centenaire que les stratèges chinois prescrivent à Pékin de ne pas reculer d'un pouce. Sans surprise, c'est aussi de cette façon que ces derniers perçoivent l'attitude des États-Unis et du Japon vis-à-vis de Taïwan. Contrôler Taïwan ne signifie rien de moins pour Pékin qu'un grand pas vers son leadership sur l'Asie Pacifique. À l'inverse, l'angoisse de la Chine de voir Taïwan constituer une menace pour sa sécurité demeure très forte. En liant la résolution de la question taïwanaise à sa prospérité ou à son déclin futur, Pékin laisse peu de place au compromis et fait le choix de la corde raide. Certes, Taïwan ne sera peut-être pas dans l'immédiat le théâtre d'un conflit aux conséquences terribles pour les Taïwanais, leur île, et impliquant les deux premières puissances mondiales. Mais les efforts sans précédents consentis par la Chine pour s'y préparer en se dotant d'une armée puissante ont payé. Le risque grandit donc que Pékin, influencé par ses propres perceptions et mémoire historique, se persuade à plus ou moins longue échéance de porter le

[224] *Ibid*. 146. TFA.
[225] Nicholas Spykman, "Geographic Objectives in Foreign Policy", *The American Political Science Review*, Vol. 33, No. 3, 1939, pp. 391-410 (407). TFA.
[226] *Ibid*. 409. TFA.
[227] Hu Bo, *Chinese Maritime Power in the 21st Century, op. cit*. 56. TFA.

fer contre Taïwan afin d'accéder à la place au soleil tant convoitée. Voyons dans cette dernière sous-partie comment l'APL s'est armée depuis trente ans pour faire sauter le verrou taïwanais.

Le terrien qui aimait la mer

Nous avons dans notre partie précédente laissé le développement de l'APL à son état désastreux de la révolution culturelle. Les professionnels avaient été purgés en quasi-totalité par l'appareil maoïste, y compris un des artisans en chef de la *révo-Q*, Lin Biao, éliminé en 1971 en plein ciel mongol après des bisbilles d'appareil sanglantes dont on ne connaît toujours pas à ce jour le fin mot.[228] Dans les premières années après 1970, la Chine est en pleine autarcie maoïste, et toute tentative de modernisation de l'appareil militaire est à l'arrêt. Pour Deng Xiaoping, l'APL est *« bouffie, laxiste, vaniteuse, extravagante et inerte »* :[229] bouffie car trop nombreuse, laxiste puisque l'entraînement est un loisir bourgeois, vaniteuse car méprisant la modernisation autant que l'étude de la tactique et de la stratégie, extravagante par ses misérables équipements, et inerte par son incompétence logistique et son manque de fonds. Dépendante du soutien militaire et technologique soviétique jusqu'en 1960, Mao avait cependant décidé de scier cette branche.

La marine est un cas d'école, alors qu'elle se plaçait en 1960 pour reproduire des copies valables de *destroyers* lance-missiles *Neustrashimy* (Type-051, classe *Luda*[230]), de sous-marins diésel-électriques (Type 33, *Romeo*) et que Mao était très en faveur du développement d'un sous-marin nucléaire d'attaque (SNA, le futur Type 091 *Han*).[231] Tout cela ne verra le jour qu'à la fin des années 1970, c'est-à-dire quinze longues années après. Car dans une Chine alors dévorée par la Révolution culturelle, l'isolement industriel, et la priorité accordée à la menace continentale soviétique, la marine en reste sur ses équipements et ses missions des années 1950 : patrouille et déni d'accès côtier à la Xiao Jinguang (partie 5).[232] Ses équipements accusent une vingtaine d'année de retard en 1975, ayant donc négligé les avancées dans les domaines anti-sous-marins, antiaériens et antisurface. On a ainsi vu Zhang Chunqiao (張春橋), membre de la très fameuse *Bande des quatre*, claironner en 1972 avec Jiang Qing que *« nous sommes des continentalistes et nos missiles de croisières sont bien développés ! Basés à terre, ceux-ci peuvent atteindre n'importe quelle cible en mer. Nul besoin de bâtir une marine forte ! »*[233] En fait, si l'approche de défense navale théorisée par Xiao avait bien servi Pékin dans le détroit de Taïwan, elle n'est plus à jour quand la Chine s'apprête à s'ouvrir au commerce avec l'Occident*, en « laissant de côté le rôle de la marine dans les objectifs à long terme de politique étrangère chinoise »*.[234]

---

[228] Révo-Q : on emprunte le terme à Simon Leys.
[229] "The Task of Consolidating Our Army," speech given at an enlarged meeting of the Central Military Commission on July 14, 1975, in *Selected Works of Deng Xiaoping (1975-1982),* Beijing: Foreign Languages Press, 1984, p. 27. Cité par Burkitt, Scobell, and Wortzel, "Introduction: The Lesson Learned by China's Soldiers" dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75*, *op. cit*. 6. TFA.
[230] Li Anfeng [李安峰], "Formation and Historical Reflection of China's Coastal Defense Thought (1949—1976) [海權之路：新中國海防思想的形成與歷史反思(1949-1976)]", *art. cit.* 3.
[231] Yoshihara, Murphy, « Fighting the Naval Hegemon », *art. cit.* 17.
[232] *Ibid*. 30
[233] *Xinhua*, 14 March 1972. Cité par Andrew S. Erickson and David D. Yang, "USING THE LAND TO CONTROL THE SEA? Chinese Analysts Consider the Antiship Ballistic Missile", *U.S. Naval War college*, 2009, page 55. TFA.
[234] Yoshihara, Murphy, « Fighting the Naval Hegemon », *art. cit.* 15. TFA.

Mais le vieux traducteur naval de la *Guerre populaire* a plus d'un tour dans sa manche. En 1974, il obtient les comptes-rendus de la bataille pour les Paracels, petite mais éclatante victoire chinoise sur les sud-Vietnamiens dans le conflit frontalier qui opposent les deux voisins en mer de Chine méridionale. Xiao réfléchit... Les marins chinois, issus des milices maritimes, étaient peu ou mal entraînés mais se sont très bien battus. En infériorité numérique contre plusieurs frégates vietnamiennes bien armées, les équipages des mouilleurs de mines chinois ont fait de leur mieux pour se rapprocher de l'ennemi, l'amenant à portée de RPG et le fusillant à bout portant. En un peu moins de deux heures le 19 janvier, une de ces frégates a été envoyée par le fond, emportant 75 marins vietnamiens. Mais Xiao reste inquiet, du fait de la distance à la côte chinoise de l'engagement (400km de Sanya) et de la faiblesse des moyens de la flotte du sud. De plus, l'aviation navale (PLANAF) n'est arrivée sur zone qu'après la fin des combats. Bref, l'affaire pourrait se dérouler moins favorablement une prochaine fois… ![235] Xiao avait déjà en 1972 essuyé les attaques des exaltés du régime quand, souhaitant surveiller les tests du nouveau missile intercontinental DF-5 (ICBM), il avait suggéré que soient mis à l'eau des navires à long rayon d'action (d'où la saillie de Zhang Chunqiao…). Cette fois, il voit dans la petite bataille des Paracels l'occasion de plaider son cas auprès de Mao : la ligne de défense navale chinoise doit être étendue plus au large, sans quoi les revendications territoriales chinoises en souffriront. Enfin, Mao lui accorde ![236] Derrière, un autre officier de la marine observe, intéressé, la scène.

Cet homme s'appelle Liu Huaqing (劉華清). Visionnaire et courageux, dont l'influence se fait encore sentir sur la modernisation de l'APL, et remplaçant en 1982 le vieux Xiao Jinguang, il insufflera l'énergie nécessaire pour guider la réforme de la marine chinoise. À l'instar de son illustre prédécesseur, Liu est terrien de formation (un compagnon *marcheur* de Mao dans les années 1930) et marin d'adoption. Ancien élève de l'académie de marine russe Voroshilov à la fin des années 1950, il s'inspire des idées de l'amiral Gorshkov sur l'élargissement par couches du périmètre de défense maritime soviétique (défense en profondeur) qu'il adapte à la Chine.[237]



Figure 85 Liu Huaqing, père de la marine chinoise moderne, *« Mahan chinois ».* Source.[238]

[235] Huang, "The PLA Navy at War", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit,* 261-263.
[236] Li, "Formation and Historical Reflection of China's Coastal Defense Thought (1949—1976) [海權之路：新中國海防思想的形成與歷史反思 (1949-1976)]", *art. cit.* 3. Et You, "The Evolution of China's Maritime Combat Doctrines and Models: 1949-2001, *art. cit.* 5. Et Huang, "The Chinese Navy's Offshore Active Defense Strategy : Conceptualization and Implications" *Naval War College Review*, vol. 47, no. 3, 1994, pp. 7–32 (16).
[237] You, "The Evolution of China's Maritime Combat Doctrines and Models: 1949-2001, *art. cit.* 6, 7.
[238] Photo non datée.

Qu'est-ce à dire ? Longtemps, l'URSS, tout comme la Chine, n'a pas disposé d'une marine d'envergure véritablement océanique. Cette dernière resta jusqu'aux années 1970 subordonnée à l'armée de terre, la force de dissuasion nucléaire, et plus largement à une vision continentaliste de la défense navale par laquelle le feu terrestre se combine à une force côtière chargée de patrouiller le littoral et d'interdire son accès à des marines occidentales bien supérieures et taillées pour la projection de forces expéditionnaires. Au vrai, c'est la même posture qui inspira Xiao en 1950. Or Gorshkov se retrouve en 1956 promu commandant en chef des forces navales soviétiques et il modifie cette approche. C'est déjà à cette époque l'âge des missiles de croisière, possiblement dotés de têtes nucléaires (*Polaris* américain), développés avec frénésie par les deux camps de la guerre froide. Leur déploiement invalide l'approche précédente car (1) ces missiles ont une portée suffisante pour être tirés depuis le large (1500 nautiques pour *Polaris*), et (2) il faut absolument être en capacité de rendre les coups à l'ennemi. Ces deux exigences rendent nécessaires le développement d'unités de surface et sous-marines modernes capables de s'engager loin du rivage pour de longues missions en mer. Afin de protéger l'URSS fut donc mise sur pied par Gorshkov une stratégie de défense navale plus exhaustive, étalée par rayons successifs partant des côtes vers le grand large, chacun conçu pour contrer différents types de menaces et bâti sur des équipements variés combinant des capacités offensives et défensives. Ainsi, on garde la mission d'interdiction aux côtes, mais on la prolonge géographiquement… L'objectif, dénier aux marines occidentales l'accès aux approches maritimes de l'URSS, inspire particulièrement Liu Huaqing qui perçoit la Chine populaire dans la même situation. Il enjoint ses pairs de l'APL à lire *La puissance maritime des États*, le traité de l'amiral soviétique.[239]

Liu voit dans le glissement opéré par Xiao Jinguang et Mao l'occasion d'influer sur le débat. Comme l'écrit You Ji, *« il n'est pas possible d'établir de lien exact entre la proposition de Xiao à Mao, et l'apport de Liu à ce changement de politique. Cependant, Liu, qui supervisait les programmes d'armement de la marine sous Xiao, avait un accès direct à ce dernier. Il est donc tout à fait possible que Liu ait utilisé les relations personnelles étroites de Xiao avec Mao pour concrétiser sa vision stratégique pour la PLAN* [marine chinoise] *»*…[240] En 1975, Liu est ainsi à la tête de la recherche et du développement (R&D) de la PLAN, aux premières loges pour voir les évolutions des tactiques navales dans les autres forces armées mondiales. Il soumet la même année à Mao Zedong un document intitulé *La marine doit améliorer ses standards de construction et accorder la priorité à la qualité* [241] dans lequel il argumente avec passion pour la modernisation de la marine et son idée de protection des *« mers proches »* (on y revient)…

Dans une période de calme relatif avec les États-Unis et Taïwan, l'attention stratégique chinoise reste alors dirigée contre la marine soviétique et la menace d'un débarquement... Le détroit alors à défendre est celui de Bohai, dernier rempart avant le port de Tianjin. C'est de ce côté que sont mises à profit une première fois les idées de Liu, militant pour une force océanique minimale capable de se porter à l'attaque de la flotte pacifique soviétique de la mer du Japon jusqu'aux côtes de la Chine. Cette menace ne s'est jamais concrétisée, et Moscou n'a jamais construit de

[239] You, "The Evolution of China's Maritime Combat Doctrines and Models: 1949-2001, *art. cit.* 6, 7.
[240] *Ibid*. 6. TFA.
[241] Li, « La voie de la puissance maritime, réflexions historiques sur la défense maritime de la Chine nouvelle [海权之路：新中國海防思想的形成與歷史反思(1949-1976)] », *art. cit.* 3.

flotte amphibie suffisamment grande pour rendre ce scénario crédible.[242] Mais avec la mort de Mao et la prise de pouvoir effective de Deng Xiaoping, celui-ci met au clair lors du célèbre 3ème Plenum du 11ème congrès du Comité Central en décembre 1978 que la menace soviétique ne constitue plus la priorité pour la stratégie de défense chinoise.[243] Au contraire, l'année suivante, en s'adressant aux commandants de la marine le 4 mars 1979, il lance la transition des missions de la marine chinoise de la *« défense côtière »* (jin-an 近岸, défense côtière), à celle des *« mers proches »* (jin-hai 近海),[244] déclarant : *« notre marine sera utilisée pour des opérations dans les mers proches »*.[245] En août 1979, le petit timonier monte sur une corvette, et déclare devant les marins vouloir *« construire une marine puissante équipée d'équipements modernes »*.[246] Ceci sonne comme du petit lait pour Liu Huaqing, pour qui la qualité doit l'emporter sur la quantité.

Yoshihara donne une définition utile du concept chinois des *« mers proches »*, en tant que :

> *...Stratégie à long terme orientée vers un périmètre de défense maritime élargi. Il étend la zone d'opérations de la marine chinoise bien au-delà des côtes tout en érigeant une série d'échelons ou de couches défensives, d'une façon rappelant la pensée soviétique.* (…) *Au lieu de combattre dans les eaux côtières, la PLAN vise désormais à maintenir les hostiles à distance tout en protégeant les centres politiques et économiques du littoral. Contrairement au concept de sabotage maritime* [de Xiao Jinguang] *dont l'objet était d'entraver ou de ralentir les forces ennemies, les mers proches visent à les vaincre et à les repousser. Plutôt que de se reposer sur des attaques éclair usant de petites forces, des formations importantes et mieux organisées se lancent dans de larges engagements navals. Les mers proches libèrent la marine de sa subordination à l'armée de terre »*.[247]

C'est que pour Liu, qui est nommé en 1982 commandant en chef de la marine, augmenter la profondeur de défense chinoise constitue une mission vitale pour la marine, rendue nécessaire par les caractéristiques géographiques chinoises, la proximité des déploiements adverses sur la chaîne d'îles (et Taïwan) et donc le besoin de protéger les centres chinois à la fois économiques, démographiques et militaires. Impossible désormais, alors que l'économie chinoise prend son envol, de se reposer sur la vieille tactique côtière de Xiao. Ainsi pour You Ji, ce type de *« déni d'accès* (…) *est conçu pour fournir un bouclier externe au littoral chinois* [par] *le déploiement de ses unités de combat* [au large] *de façon à élargir sa profondeur de défense.* […Or celle-ci en 1980] *est si mince qu'il est en l'état impossible de protéger les* [bases de la PLAN] *contre un bombardement depuis les eaux côtières. La PLAN doit donc étendre sa défense aussi loin* [sur mer] *qu'elle le peut." »*.[248] Pour Hu Bo, citant l'édition 1997 du dictionnaire militaire de l'APL, *« ces mers proches de la Chine populaire incluent la mer de Bohai, la mer jaune, la mer de Chine orientale et la mer de Chine méridionale »* soit 3 millions de km2 d'espace marin en

---

[242] Cole, "The People's Liberation Army Navy after Half a Century: Lessons Learned in Beijing", dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75*, *op. cit*. 174. Et You, "The Evolution of China's Maritime Combat Doctrines and Models: 1949-2001, *art. cit.* 14.

[243] Godwin, "China's Defense Establishment: The Hard Lessons of Incomplete Modernization", dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75*, *op. cit*. 25.

[244] You, "The Evolution of China's Maritime Combat Doctrines and Models: 1949-2001, *art. cit.* 6.

[245] Tel que cité dans Chen Meihui, Su Xiaodong [陳美慧, 蘇小東], « De la pensée de Deng Xiaoping sur la construction navale [論鄧小平海軍建設思想] », *Military Historical Research*, No. 3, pp : 127-132 (8).

[246] Song, Wu, and Meng, "On Deng Xiaoping's Thought on Building a Powerful Navy," p. 54. Cité par Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 69. TFA.

[247] Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 76. TFA.

[248] You, "The Evolution of China's Maritime Combat Doctrines and Models: 1949-2001, *art. cit* 26. TFA.

partie revendiqués par la Chine.[249] Cette définition géographique correspond à la vision que Liu Huaqing expose devant ses pairs en 1983,[250] de même qu'à la vieille tradition sino-centrique percevant les ensembles maritimes et archipélagiques entourant la Chine comme sa sphère d'influence naturelle et historique.[251] Il s'agit donc là d'un immense pas en avant par rapport à l'époque de Xiao, et au demeurant des Qing, et d'un précédent historique en aspirant à obtenir une flotte taillée pour la haute mer et non plus seulement de patrouille côtière, ainsi qu'à contrôler un périmètre marin dépassant cette fois le seul littoral de la Chine.

Cela signifie d'après Liu que la PLAN doit obtenir le *« contrôle effectif des eaux à l'intérieur de la première chaîne d'îles »*[252], ainsi que celui du passage sur trois détroits clefs : Bohai, Qiongzhou (Hainan-Guangdong), et forcément Taïwan... Ces *mers proches* ne sont donc plus seulement *côtières*, sans être tout à fait vraiment *océaniques*, se frottant tout juste à un Pacifique occidental demeurant le domaine de l'*U.S. Navy*. Se déployer au large permet ainsi à la PLAN d'améliorer son temps d'alerte, de gagner en flexibilité et en manœuvrabilité tout en obtenant un meilleur levier concernant les disputes territoriales et contre Taïwan.[253] Les mers proches ne visent pas non plus à se lancer dans une course aux armements contre la marine américaine que la Chine populaire n'a alors pas l'ombre d'une chance de remporter. L'idée est de miser, comme Gorshkov l'a théorisé, sur une force limitée mais de haute qualité mettant à profit les avantages géographiques de la côte chinoise pour allonger en haute mer la protection du feu terrestre, et ainsi obtenir une défense navale par couches successives à partir du littoral couvrant Taïwan et la chaîne d'îles. Cette posture de *défense de l'avant* implique de mettre en œuvre des armements dits asymétriques (voir plus bas sur l'aspect A2/AD) .[254] Nous y reviendrons.

Le concept des *« mers proches »* avec son accent sur la sortie hauturière, la protection des lignes de communication, et le contrôle des points d'appuis insulaires nous renvoient une fois de plus à Mahan, décrivant la *« maîtrise des mers »* (*Command of the Sea*) comme *« cette puissance chassant le drapeau ennemi de la mer, ou ne l'autorisant à apparaître qu'à la manière d'un fugitif ».*[255] Car pour pérenniser la protection au large des routes maritimes (SLOC) critiques à la prospérité chinoise, il faut aussi ravir à l'ennemi le contrôle des *chokepoints* situés sur ces routes et vice-versa. Taïwan, surveillant les ports chinois, est en tête selon le Colonel Liao Qilin (廖麒淋) du Corps des Marines due à sa *« situation sur une voie d'eau et de transport maritime*

---

[249] Voir Hu Bo, *Chinese Maritime Power in the 21st Century - Strategic Planning, Policy and Predictions*, *op. cit*, page 5.
[250] Liu, *Memoirs of Liu Huaqing*, p. 434. Cité par Yoshihara 2018 76. TFA.
[251] Kaplan, "The Geography of Chinese Power", *art. cit*. 34. TFA. Et Yoshihara 77.
[252] Huang, Alexander Chieh-cheng, "The Chinese Navy's Offshore Active Defense Strategy : Conceptualization and Implications", *art. cit* page 18. Notons que pour le chercheur américain Yoshihara la limite exacte du périmètre d'opération chinois a été laissée délibérément vague par Liu afin de permettre une certaine flexibilité selon les besoins. Voir Holmes J. R., Yoshihara T., *Red Star over the Pacific – China's Rise and the Challenge to U.S. Maritime Strategy* (Second Edition), *op. cit,* 77.
[253] Tian Tian [田甜], « La pensée de Liu Huaqing sur la puissance maritime et la stratégie de défense offshore [刘华清海权思想与近海防御战略] », *Histoire militaire* [军事历史], Vol. 4, 2017, pp: 65-70.
[254] You, "The Evolution of China's Maritime Combat Doctrines and Models: 1949-2001, *art. cit*. Voir aussi Yang, *Recherche sur la pensée stratégique maritime du PCC depuis la fondation de la PRC* [建國來中國共產黨海彈戰略思想研究], *op. cit.* 50-53. Et Colonel Liao Qilin [陸戰隊上校廖麒淋], « Implications utiles de la "théorie de la stratégie navale" de Mahan [馬漢「海軍戰略論」要義對我之啟示] », *art. cit*. 30-31.
[255] Mahan, *Influence of Sea Power upon History*, *op. cit.* p. 138. Le dictionnaire de l'APL définit la *« commande des mers »* comme : *« la capacité de contrôler une certaine zone maritime pendant un temps donné durant le combat »*. Retrouvez la definition dans : Holmes J. R., Yoshihara T., *Red Star over the Pacific – China's Rise and the Challenge to U.S. Maritime Strategy* (Second Edition), *op. cit*, 2018, p. 37.

importante [et que,] *pour accéder à la mer, le PCC n'a pas d'autres choix qu'empêcher Taïwan de se tourner vers l'Occident et devenir la pièce centrale de sa défense maritime* [i.e. la chaîne d'îles] *»*. Prendre l'île constitue ainsi la *« clé du succès »* de la stratégie de Liu Huaqing.[256] C'est aussi une manière pour Feng et Duan, du Collège de commandement naval de Nanjing de faire la synthèse entre Mahan et les conceptions géostratégiques chinoises plus traditionnelles, considérant *« l'océan comme une barrière de sécurité, et visant à éloigner les forces étrangères des portes du pays en usant principalement des moyens militaires »*.[257] Ainsi pour You Ji, *« la maîtrise des mers doit* [outre la protection des SLOCS] *permettre à la marine chinoise d'initier des batailles majeures dans les eaux adjacentes, afin de dissuader les interventions extérieures dans le détroit de Taïwan, et de cette façon influencer l'orientation politique future de l'île »*.[258]

Le concept de défense des mers proches de Liu continue également à emprunter au maoïsme et à l'idée de *« défense active ».* Cette continuité est visible dans le nom complet de son concept phare : « *Stratégie de défense active dans les mers proches »* (積極的近海防禦戰略).[259] Deng souscrit également à cette filiation depuis juin 1978 : *« Je suis d'accord avec le terme de défense active. La défense n'est pas en soi seulement défensive, et comporte un élément offensif »*.[260] Nous le rappelons ici (voir partie 5), la défense active se définit le plus simplement par l'emploi de tactiques offensives dans un but stratégique dit *défensif* (car toute stratégie est qualifiée de défensive en Chine).[261] En théorie, il s'agit de progressivement faire tourner une lutte armée à son avantage en obéissant aux étapes de la *Guerre prolongée* : attirer l'ennemi à soi, concentrer ses forces pour obtenir un avantage tactique, harceler ses lignes d'approvisionnement, encercler et détruire ses formations une par une...[262] Or tout l'enjeu des *mers proches* est, pour contrôler la première chaîne d'îles, de mettre à jour cette ancienne doctrine jadis adaptée au combat naval par Xiao Jinguang puisque l'APL *« ne peut plus se permettre de troquer temps contre espace, ce dernier étant constitué des centres économiques côtiers essentiels à la prospérité de la Chine »*.[263] Pour protéger ces derniers, Pékin doit à l'inverse « *contrôler les eaux environnantes et étendre sa profondeur stratégique vers l'océan »*[264] pour tenir l'ennemi hors de portée.[265]

Concrètement donc, à quoi ressemble cette mise à jour et filiation maoïste ? Le but principal devenant ici de dissuader Washington d'intervenir en cas de conflit avec Taipei, on s'écarte donc certes du littoral par l'élargissement de la zone d'opérations et le positionnement de la PLAN en haute mer, mais sans jamais vraiment abandonner la logique de guérilla. En effet,

---

[256] Colonel Liao Qilin [陸戰隊上校廖麒淋], « Implications utiles de la "théorie de la stratégie navale" de Mahan [馬漢「海軍戰略論」要義對我之啟示] », *art. cit*. 29. TFA.

[257] Feng, Duan, « Caractéristiques de la sécurité géostratégique océanique de la Chine et la stratégie de sécurité maritime du nouveau siècle [由國海洋地緣安全特徵與新世紀海上安全戰], *art. cit*.

[258] You, "The Evolution of China's Maritime Combat Doctrines and Models: 1949-2001, *art. cit*. 22. TFA.

[259] Voir Alexander Chieh-cheng Huang, "The Chinese Navy's Offshore Active Defence Strategy: Conceptualisation and Implication", *Naval War College Review*, vol. XLVII, no. 3, Ete 1994.

[260] Tel que cité dans Zhang Xiangyi, Xie Lei [張湘憶, 謝磊], « Jiang Tingyu : L'héritage de Deng Xiaoping et le développement de la pensée stratégique militaire de Mao Zedong [姜廷玉：鄧小平對毛澤東軍事戰略思想的繼承與發展] », *Quotidien du peuple*, 13 août 2014.

[261] Scobell, A., *China's Use of Military Force: Beyond the Great Wall and the Long March*, *op. cit.*

[262] « De la guerre prolongée. (Mai 1938) », dans : *Mao. Stratège révolutionnaire*, Choix de textes établi et présenté par Chaliand Gérard. Pocket, « Agora », 2010, p. 203-226.

[263] Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 49. TFA.

[264] Hou, Chi, « Discussion sur la valeur des eaux autour de la Chine en termes de position stratégique et de stratégie géopolitique [中國週邊海域的戰略地位和地緣戰略價值初探] », *art. cit*. 49. TFA.

[265] Gao Zichuan [高子川], « Analyser la sécurité maritime chinoise au 21ème siècle [試析 21 世紀初的中國海洋安全] », *Relations internationales contemporaines* [現代國際關係], No. 3, 2006, pp. 27-32.

moderne ou non, la marine chinoise se perçoit encore en état d'infériorité relative par rapport à l'*U.S. Navy* et elle recycle une fois de plus les préceptes maoïstes ayant fait la victoire de l'APL contre les forces nationalistes en Chine durant la guerre civile.[266] Pour faire sauter cet équilibre défavorable, la stratégie des *mers proches* commande donc de continuer à se reposer sur une posture offensive, la concentration des forces et la guerre de mouvement (elle-même accentuée par l'élargissement au large de la zone d'opérations). Avec la montée en puissance progressive de ses propres forces et l'affaiblissement concomitant de l'adversaire, l'APL doit alors sortir de cette logique de guérilla (qui n'est qu'une étape transitoire) avec le passage à la contre-attaque puis à l'offensive menant à l'anéantissement total de l'ennemi. Ainsi Liu Huaqing réinterprète la célèbre formule de Mao : *« L'ennemi avance, nous reculons ; l'ennemi s'immobilise, nous le harcelons ; l'ennemi s'épuise, nous le frappons ; l'ennemi recule, nous le pourchassons ».* Pour le prouver, Yoshihara cite le dictionnaire de la PLAN : « [les *mers proches* impliquent] *une utilisation combinée de toutes les méthodes navales afin de préserver ses forces tout en épuisant sans répit l'adversaire. Elle nécessite une bonne maîtrise du combat mobile pour chercher et détruire l'ennemi, retourner l'équilibre des forces, modifier la situation stratégique, et ainsi, choisir le moment approprié pour passer à l'attaque puis à l'offensive stratégique ».*[267] Cette manière de marier les époques et les tactiques, une fois encore, fait honneur à la tradition de réalisme et de *« flexibilité absolue »* prêtée aux militaires chinois par Alistair Iain Johnston.[268]

Ces directions sont validées au plus haut niveau des autorités militaires chinoises en 1985 quand la stratégie de défense nationale[269] délaisse pour de bon la menace soviétique, et la doctrine de *« guerre populaire en conditions modernes »* (part. pré) pour la remplacer par *« guerre limitée, locale »* (局部戰爭). En somme, la Commission militaire centrale prend acte de la réduction du risque d'une guerre totale avec son voisin du nord, et se prépare plutôt à des conflits divers sur la périphérie chinoise donnant la part belle aux forces expéditionnaires, le professionnalisme, les frappes préemptives dans la profondeur, et la capacité à mener des engagements rapides et décisifs.[270] La dissuasion conventionnelle de l'APL se traduira dès lors par la défense de l'avant, ainsi qu'un accent nouveau sur des démonstrations de force désormais mises en œuvre par une marine moderne lors d'exercices très médiatisés : une habitude depuis jamais perdue !.[271]

---

[266] Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 76.

[267] 中國海軍百科全書編審委員會 [Editorial Board of the Chinese Navy Encyclopedia], 中國海軍百科全書 [Chinese Navy Encyclopedia] (Beijing: Haichao Press, 1999), p. 1154. Cité par Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 76. TFA.

[268] Johnston, *Cultural Realism, op. cit*.

[269] Harlan W. Jencks, "People's War Under Modern Conditions: Wishful Thinking, National Suicide, or Effective Deterrent?" *China Quarterly*, No. 98, 1984, pp. 305-319.

[270] Paul H. B. Godwin, "Chinese Military Strategy Revised: Local and Limited War", *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, Vol. 519, China's Foreign Relations, 1992, pp. 191-201. Et Yao Yunzhu, "The Evolution of Military Doctrine of the PLA from 1985 to 1995," *The Korean Journal of Defense Analysis*, Vol. 7, No. 2, 1995, pp. 57-80.

[271] Huang An-Hao, *The Maritime Strategy of China, op. cit*. 175.

Plusieurs leçons et un moment de vérité

Si la marine chinoise connaît un autre succès contre Hanoi en 1988 dans sa dispute pour les îles Nansha, elle se confronte néanmoins à plusieurs leçons qui accentueront son besoin de monter en puissance pour ne pas un jour être mise en échec devant Taïwan.[272] En voici trois : la guerre des Malouines (1982), du Golfe (1990-1) et la troisième crise du détroit de Taïwan (1995-6).

C'est d'abord le conflit aux Malouines qui poussa les stratèges chinois à rapidement changer d'approche, de *« guerre populaire sous conditions modernes »* à la doctrine de *guerre limitée de haute technologie*. La parallèle entre les Malouines et Taïwan est difficile à rater selon Lyle Goldstein, sinologue et stratégiste au *Naval War College*, entre une puissance régionale révisionniste tentant, en usant de moyens aéronavals et amphibies, de prendre le contrôle d'un archipel protégé par une grande puissance occidentale situé proche de sa côte. En fouillant les publications chinoises internes sur le sujet, Goldstein réunit les leçons tirées par les intéressés de cet engagement de courte durée impliquant Britanniques et Argentins, et ultimement perdu par les seconds. La première relevée concerne l'erreur fondamentale d'appréciation de Buenos Aires, sous-estimant la volonté de Londres de se battre pour garder les Malouines. Ce précédent implique pour Pékin de se préparer pour Taïwan non seulement à défaire les forces de Taipei mais aussi à dénier l'accès aux théâtres d'opérations à une intervention immédiate ou différée des États-Unis. La seconde grande leçon est de ne jamais surestimer les capacités de ses propres forces, s'étant selon les Chinois traduite dans le cas argentin par une doctrine aérienne inadaptée (davantage axée contre les voisins sud-américains que pour garder les approches maritimes).[273]

Outre ces limites d'ordre stratégique, les Chinois tirent aussi un ensemble de leçons tactiques et équipementières. Les premières concernent l'utilisation de l'arme aérienne. Concernant les pilotes Argentins, les Chinois notent que malgré leur supériorité numérique et leur courage, ces derniers ont manqué d'entraînement à l'attaque antinavire et utilisé des matériels inadaptés à leurs missions, à l'instar de bombes lisses *« passant à travers les navires visés sans exploser, réduisant d'autant les dommages infligés »*.[274] En revanche, la capacité des vénérables mais manœuvrant A-4B *Skyhawks* à pénétrer la bulle de défense anti-aérienne de la flotte de Londres est saluée en confirmant aux Chinois que la supériorité de la tactique (effet de surprise, angles d'attaque) peut l'emporter sur l'âge des matériels. Ce qui semble les avoir le plus impressionné est cependant le succès inédit de la mise en œuvre par les Super-étendards argentins du missile antinavire *Exocet*, coulant le destroyer HMS *Sheffield* et le transport *Atlantic Conveyor*, et dont l'impact psychologique sur les Anglais fut considérable. Cette réussite est néanmoins ternie par le très faible nombre d'*Exocets* dans les stocks des Argentins et leur incapacité d'en racheter. Leçon : il faut savoir fabriquer ses propres armements, en nombre, et ne pas dépendre d'un tiers. Du côté de la puissance navale, la guerre des Malouines a aussi encouragé la Chine à renforcer sa flotte de sous-marins et à développer en même temps ses capacités ASW (anti-sous-marines). En effet, l'envoi par le fond du croiseur *Belgrano* par un sous-marin britannique indétecté agit à la fois chez les stratèges chinois de repoussoir, mais aussi d'une promesse : dénier l'accès au théâtre taïwanais à l'*U.S. Navy*. Deux stratèges chinois disent de cette affaire qu'elle *« met en garde sur le fait que la guerre anti-sous-marine moderne reste le jeu mortel le plus difficile et*

[272] Huang, "The PLA Navy at War", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit,* 263-265.
[273] Lyle Goldstein, "China's Falklands Lessons", *Survival: Global Politics and Strategy*, Vol. 50, No. 3, 2008.
[274] Jiang Duting, Haijun Hangkong Bing [Naval Air Forces] (Beijing: New Star Press, 2006), 47. Cité par *Ibid*. 6.

exigeant car même une petite force de sous-marins peut contraindre une flotte de surface à la fuite ».[275] L'importance de la pose de mines marines, complètement négligée par les Argentins, est aussi soulignée pour sanctuariser le périmètre de défense des attaques de l'adversaire.

Les leçons relevées du côté britannique portent par contre les Chinois à l'optimisme, indiquant pour eux où se situe la barre du succès vis-à-vis de Taïwan. D'abord, l'importance du groupe aéronaval britannique, instrumental pour la reprise des îles, encourage le prochain programme de porte-avion chinois. Mais derrière, les Chinois estiment contre-productif de ne construire que des petits porte-avions type classe-*Invincible*, ces derniers ne pouvant emporter que 28 *Sea-Harriers* subsoniques et à faible rayon d'action. Ceux-ci furent à la peine pour les missions de supériorité aérienne face aux Mirages III argentins malgré leur armement air-air efficace. Ces problèmes de rayon d'action justifieront d'ailleurs pour les Chinois le développement d'une large flotte d'avions ravitailleurs et un investissement dans des chasseurs lourds et endurants pour patrouiller au large (ainsi ils préféreront le *Sukhoi* SU-27 au Mig-29). De même, le contre-débarquement britannique confirme à Pékin qu'une attaque amphibie à l'outre-mer, si effectuée correctement (importance des forces spéciales, ruses, localisation contre-intuitive des plages) peut être menée avec succès. Ainsi, concernant Taïwan, il faut se méfier de l'argument politico-médiatique d'un nombre dit *« très faible »* de plages capables de soutenir un débarquement : l'ennemi peut en effet surgir de manière inattendue, et comme aux Malouines, être acheminé par cargos civils modifiés pouvant de même servir de relais pour les hélicoptères.[276] Enfin, les Chinois retiennent l'entrainement, l'équipement et le moral supérieur des troupes Britanniques sur celles de Buenos Aires, peu motivées à leur résister longtemps. Goldstein conclut : *« La tendance dominante suggère que la guerre des Malouines pourrait fournir aux Chinois un modèle de 'déni d'accès', c'est-à-dire la capacité à utiliser la puissance militaire pour maintenir les forces externes* [américaines] *à l'écart du littoral de l'Asie orientale* [Taïwan] ».[277]

Le grand déclic pour les dirigeants chinois constitue cependant l'opération *Tempête du désert* de l'OTAN en Irak (1990-1), visant à désarmer les armées de Saddam Hussein ayant envahi le Koweit. Ils y mesurent en effet la distance encore à parcourir pour pouvoir se mesurer aux forces américaines. Harlan Jencks, alors stratégiste et sinologue rattaché à l'*U.S. Naval Post-graduate School* fait aussi le tour des publications internes chinoises à la recherche des leçons retenues par l'APL du conflit : elles sont moroses sans exception. D'abord, celui-ci montre que Pékin, derrière sa condamnation de pure forme de Saddam Hussein, espérait une humiliation des États-Unis pour contrecarrer les effets de la dissolution du bloc de l'est et de son isolement international. Les cadres de l'APL considèrent en 1990 que l'attaque de l'Irak par Washington constituera une affaire plus difficile que l'invasion de Grenade (1983) ou les raids sur la Lybie de Kadhafi (1986). Elle prédit aussi que les soldats irakiens endurcis par une décennie de guerre contre l'Iran ont un moral supérieur à des Américains manquant, c'est une conviction à la vie dure en Chine, d'ardeur combattante et de résilience politique pour encaisser d'importantes pertes humaines. Pariant donc initialement sur une guerre longue, voire une victoire d'une

[275] Jiang Feng and Liu Jianan, 'Madao Haikong Jizhan de Yingjia yu Baizhe' [Victors and Vanquished in the Malvinas Sea and Air War], *Dangdai Haijun* [*Modern Navy*], November 2002, p. 26. Cité par *Ibid*. 73. À l'inverse, les Chinois notent que les Britanniques se sont évertués à épuiser leurs munitions anti-sousmarines sans pouvoir couler un seul submersible argentin. Voir Doshi, *The Long Game, op. cit.* 110.
[276] Conor Kennedy, "Ramping the Strait: Quick and Dirty Solutions to Boost Amphibious Lift," Jamestown *China Brief*, Vol. 21, No. 14, 2021.
[277] Lyle Goldstein s'appuie quasi-exclusivement sur des sources chinoises. Voir son article.

armée irakienne organisée de façon similaire à l'armée chinoise, son annihilation rapide par les forces coalisées consterne l'APL. C'est que Jencks, écrivant en 1992, nous rappelle que…

> *…Saddam utilisait une variante irakienne de la guerre populaire qui n'a alors tout simplement pas fonctionné. L'Irak avait certains avantages majeurs que la Chine est peu susceptible de posséder dans un futur proche* [en 1992...] *: le taux d'alphabétisation des soldats est élevé et leurs connaissances techniques moyennes sont considérablement supérieures à ce qu'elles seront dans l'APL pour au moins une nouvelle décennie. L'Irak disposait aussi de systèmes d'armes soviétiques très modernes et son personnel avait été supposément formé à leur utilisation par les conseillers d'URSS. Toutefois les Irakiens ont non seulement été battus, mais ils l'ont été à plate couture, et très rapidement.*[278]

La guerre du Golfe sonne la réalisation chez l'APL que l'armée américaine ne constitue en rien le *« tigre de papier »* jadis raillé par Mao Zedong. Fin janvier 1991, les médias chinois, autrefois si diserts sur les manquements de la coalition, se taisent. D'après un témoin relevé par Jencks, les officiers chinois sont devenus *« profondément intéressés par les avions, les chars, et les missiles balistiques américains* [conduisant] *les autorités* [de l'APL] *à craindre une nouvelle tendance dans leurs rangs à adorer autant qu'à craindre les États-Unis »*.[279] En démonétisant la doctrine de *« guerre populaire sous conditions modernes »*, *Tempête du désert* implique non seulement que l'APL doit changer de stratégie mais aussi que ses avantages historiques sont mitigés par la technologie : le combat de nuit et l'élément-surprise sont ainsi mis à mal par les capacités satellites et de vision nocturne. Cette remise en question va favoriser en revanche les réformateurs et les professionnels de l'APL, au premier rang desquels Liu Huaqing, qui y voient la confirmation de leurs préconisations. Ces derniers obtiennent la faveur des têtes dirigeantes, Jiang Zemin (江澤民) déclarant que *« la guerre moderne est une question de modernisation,* [et que] *rester à la traîne signifie être battu »*.[280] Il faut plus d'argent, de technologies de pointe pour les équipements, d'entraînement au combat interarmes, et couper dans le gras de la troupe : professionnalisation devient le mot d'ordre. *Desert Storm* conforte donc le tournant esquissé depuis 1985 en faveur de la préparation à des conflits limités à la périphérie chinoise, vers Taïwan ou le Xinjiang (où l'on craint avec l'indépendance des RSS d'Asie centrale l'explosion des tensions ethniques). En 1993, elle deviendra la nouvelle doctrine de l'APL (plus bas).[281]

Malgré cela, les lacunes chinoises éclatent de nouveau au grand jour lors de la *« troisième crise du détroit de Taïwan »* en 1995-6. Pékin perçoit alors d'un très mauvais œil la politique de taïwanisation du Président Lee Teng-hui (李登輝) (notamment les réformes constitutionnelles de 1991), son activisme international visant à réintégrer l'île dans les circuit diplomatiques officiels, et décide de réagir militairement.[282] Elle tente alors de dissuader ce qu'elle considère

---

[278] Jencks, "Chinese Evaluations of "Desert Storm", Implications for PRC Security", *art. cit.* 472. TFA. Celui-ci note que suivant le massacre de Tiananmen en 1989 (et d'autres incidents au Xinjiang, ch. suivant), les forces de réaction rapides ont le vent en poupe chez l'APL afin de rapidement *« supprimer les ennemis de classe »*.

[279] Luo Ping, "The Gulf Was Is Strongly Pounding the CPC...," Cheng Ming [Contending] (Hong Kong), No.161, March 1,1991, pp.6-10, trans, in FBIS-CHI-91-043, p.7. Cité par *Ibid*. 461. TFA.

[280] Tel que cité dans Yang, *Recherche sur la pensée stratégique maritime du PCC depuis la fondation de la PRC* [建国来中国共产党海弹战略思想研究], *op. cit*. 77.

[281] Jencks se base sur la presse chinoise, notamment les Jiefangjun bao (média officiel et d'Etat de l'APL) et les communiqués du Parti de l'époque. C'est un véritable indice de qualité dans un contexte où en tant qu'occidental il est forcément très difficile d'avoir un accès direct aux officiers supérieures de l'APL… Simon Leys utilisait la même technique.

[282] Voir Arthur S. Ding, "The Lessons of the 1995-1996 Taiwan Strait Crisis: Developing a New Strategy Toward the United States and Taiwan", dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at*

comme un mouvement progressif de Taïwan vers une indépendance reconnue à l'international, menaçante de son point de vue notamment pour ses conséquences sur sa sécurité maritime.

Les liens entre Taipei et Washington sont depuis Tiananmen en plein renforcement, la seconde vendant à la première 150 chasseurs multi-rôles F-16A/B en 1992[283], après les *Mirages* 2000-5 et frégates par Paris. Taipei dépense aussi pour plaider son cas auprès de l'ONU, des petits États, *lobbies* et parlementaires américains : c'est la *diplomatie du chéquier*.[284] Quand en 1995 Washington délivre au Président Lee un visa pour une visite à son *Alma Mater* (l'Université Cornell), Pékin y voit un échec de sa politique de conciliation (les *Huit points de Jiang Zemin*, 1993[285]), une trahison du Communiqué Reagan de 1982 (voir plus haut) et un complot contre elle entre Américains, Japonais[286] et Taïwanais. Lee, qui demande à Pékin de renoncer à l'usage de la force comme précondition à toute négociation, délivre à Cornell un vibrant discours sans référence à l'unification. Pékin, par l'intermédiaire de *Chine Nouvelle*, l'interprète comme une tactique du salami par un Lee *« tout gonflé d'arrogance »*, recevant *« l'aide des étrangers pour créer un effet domino menant à terme à une reconnaissance internationale du 'statut politique' de Taïwan »*.[287] La CMC décide de mettre l'homme hors-jeu politiquement et de redoubler de pression sur l'économie taïwanaise par une série de démonstrations de force censées effrayer les bourses, faire passer un message à Washington, et forcer un retour au *statu quo ante*.[288] Le Quotidien de l'APL écrit à ce sujet : *« Tant que les actions séparatistes ne seront pas stoppées, nous ne cesserons pas de lutter. Si Taiwan continue de suivre la voie périlleuse empruntée par Lee Teng-hui, l'économie de Taiwan n'aura aucun avenir en raison de la taille réduite de son marché et de son manque de matières premières. Le peuple taïwanais en souffrira ! »*[289]

Les militaires et les durs du régime ont le vent en poupe. Liu Huaqing considère qu'un choc sur les liens économiques sino-américains est acceptable si la souveraineté nationale est en jeu... Jiang Zemin ordonne en juillet 1995 à l'APL de mettre en œuvre une série d'exercices militaires

---

75, *op. cit*. Lee appuie aussi sur les insécurités Pékin en déclarant à un quotidien japonais : *« Si Taïwan déclare son indépendance, Pékin devrait être inquiet car le Tibet ou le Xinjiang pourraient alors également réclamer la leur »*. Voir "The Grief of Being Born a Taiwanese," *Asahi Weekly*, 6–13 May 1994. Cité par Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 257. TFA.

[283] Bush-père convoite les votes texans, les usines d'armement produisant l'appareil étant situées dans cet Etat américain. Voir Swaine, "Chinese Decision-Making Regarding Taiwan, 1979-2000", dans Lampton (Ed.), *The Making of Chinese Foreign and Security Policy, op. cit.* 315.

[284] Voir Robinson, "America in Taiwan's Post Cold-War Foreign Relations", *art. cit*.

[285] The 8-Point Proposition Made by President Jiang Zemin on China's Reunification, *China gov,* 2004.

[286] En avril 1994, Lee Teng-hui accorde un entretien au quotidien japonais Ryutaro Shiba interprété à Pékin comme démontrant de la part de l'homme ayant étudié au Japon, un projet indépendantiste pour Taïwan fondé sur de bonnes relations avec à la fois Tokyo et Washington. Voir Swaine, "Chinese Decision-Making Regarding Taiwan, 1979-2000", dans Lampton (Ed.), *The Making of Chinese Foreign and Security Policy, op. cit.* 315.

[287] "PRC Foreign Ministry Statement (May 23, 1995)," Xinhua, May 22, 1995, in Foreign Broadcast Information Service-China (hereinafter FBIS-China), May 23, 1995, pp. 2-3. Et "The Protective Umbrella and Chief Behind-the-Scenes Backer for 'Taiwan Independence,'" Xinhua, August 2, 1995. Cité par Robert S. Ross, "The 1995-96 Taiwan Strait Confrontation Coercion, Credibility, and the Use of Force", *International Security*, Vol. 25, No. 2, 2000, pp. 87-123 (92-3).

[288] Arthur S. Ding, "The Lessons of the 1995-1996 Taiwan Strait Crisis: Developing a New Strategy Toward the United States and Taiwan", dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75*, *op. cit*. 381. Et Ross, "The 1995-96 Taiwan Strait Confrontation Coercion, Credibility, and the Use of Force", *International Security*, *art. cit*. 87. Et Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 254-259.

[289] Lee Teng-hui's action on Taiwan independence is the biggest danger for Taiwan," *Jiefangjunbao* (*Liberation Army Daily*), LAD, March 9, 1996, p. 1. Cité par Arthur S. Ding, "The Lessons of the 1995-1996 Taiwan Strait Crisis: Developing a New Strategy Toward the United States and Taiwan", dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75*, *op. cit*. 381. TFA.

(navals, aériens, amphibies) et de tirs de missiles à courte portée (SRBM), une première fois en amont des élections législatives taïwanaises de décembre 1995 puis une seconde fois avant les élections présidentielles de mars de l'année suivante.[290] Les exercices seront, c'est une habitude qui s'inscrira dans le temps, une occasion pour l'APL d'améliorer sa capacité à conduire contre Taïwan un blocus naval, le combat conjoint, et une attaque amphibie.[291] La seconde session de 1996 est ainsi notable par son intensité, l'APL amassant 100,000 soldats au Fujian, et tirant ses missiles dans des zones maritimes à tout juste 32 et 22NM des ports de Kaohsiung et de Keelung. Des appareils de chasse passent aussi la *« ligne médiane »* du détroit : une première à l'époque (mais une routine aujourd'hui !).[292] Washington, qui est pressée de démontrer la crédibilité de ses garanties de sécurité à ses autres alliés de la zone, s'offusque d'activités *« irresponsables et provocatrices ».*[293] Elle envoie deux groupes aéronavals à proximité de Taïwan, son plus gros déploiement de force dans la zone depuis 1958. Pour les Chinois, qui justifient de la météo pour arrêter les exercices de façon anticipée, ce camouflet ne doit pas se reproduire.[294] Le souvenir du siècle d'humiliation et de la diplomatie des canonnières (parties 3 et 4) n'est pas loin, Zhang Lianzhong (張連忠), à la tête de la PLAN, déclarant, *« nous n'oublierons pas que la Chine a été envahie sept fois par les troupes impérialistes venues de la mer. Le souvenir de la souffrance nationale… reste vivace dans nos esprits, et l'histoire ne doit jamais se répéter ».*[295]

L'effet politique sur Taïwan est débattu. Pékin veut voir le recul aux élections présidentielles du Parti démocrate progressif (indépendantiste, candidat Peng Ming-min[296]) comme un succès. Mais les résultats solides de Lee Teng-hui (54% des voix) et le désaveu des forces pro-Pékin indiquent l'inverse.[297] L'épisode fournit ainsi un précédent d'exercices militaires chinois à l'effet délétère sur le public taïwanais, accélérant sa perception de la Chine comme une menace, et la progression du sentiment d'identité nationale insulaire. Cette tendance préexistante ne fera que s'accélérer, et les Chinois acteront de leur impotence à la renverser en recourant depuis 2020 à une sérieuse augmentation de leur pression militaire sur l'île.[298] Dans un système depuis mondialisé, un autre effet des exercices est financier : *« l'économie insulaire montre en effet sa vulnérabilité à une pression militaire chinoise prolongée, comme en témoigne la fuite des*

[290] Swaine, "Chinese Decision-Making Regarding Taiwan, 1979-2000", dans Lampton (Ed.), *The Making of Chinese Foreign and Security Policy, op. cit.* 320-324. Et Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *art. cit.* 122. Et Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 260-1.
[291] Si l'on « s'amuse » à comparer ces priorités avec celles des exercices de l'APL d'août 2022, on s'aperçoit que les grands axes n'ont guère évolué depuis 1996. La véritable nouveauté sont les moyens dévolus par l'APL et les conséquences pour la sécurité du détroit : nous sommes sortis du cadre de la simple intimidation. Voir Hugo Tierny, « Déstabilisation : nouvelle normalité du détroit de Taïwan », *Les Grands dossiers de Diplomatie*, No. 77, décembre 2023.
[292] Ross, "The 1995-96 Taiwan Strait Confrontation Coercion, Credibility, and the Use of Force", *International Security*, art. cit. 94 et 107. Et Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *art. cit.* 122
[293] William Perry Oral History, UVA Miller Center, February 21, 2006.
[294] Swaine, "Chinese Decision-Making Regarding Taiwan, 1979-2000", dans Lampton (Ed.), *The Making of Chinese Foreign and Security Policy, op. cit.* 324-326.
[295] Shen Shugen, "An Interview with Chinese PLA Navy Commander Zhang Lianzhong," *Junshi Shijie* no. 2 (September–October 1988), pp. 11–18. Tel que cité dans : Ronald C. Po, The Blue Frontier, Maritime Vision and Power in the Qing Empire", Cambridge Oceanic Histories, Cambridge, 2018, page 89.
[296] Peng Ming-min, *Le goût de la liberté – Mémoires d'un indépendantiste*, René Viénet, 2011.
[297] Swaine, "Chinese Decision-Making Regarding Taiwan, 1979-2000", dans Lampton (Ed.), *The Making of Chinese Foreign and Security Policy, op. cit.* 326. Et Ross, "The 1995-96 Taiwan Strait Confrontation Coercion, Credibility, and the Use of Force", *International Security*, *art. cit*. 112-115.
[298] Voir les sondages de la National Chengchi University (NCCU) de Taipei et leurs commentaires réguliers.

capitaux et le mouvement à la baisse du marché boursier pendant la crise ».[299] Pékin perçoit un blocus comme une possible voie à emprunter, écrit Nathan, considérant alors *« erronément que 30 à 40 % de l'électorat taïwanais est disposé à s'accommoder avec le continent, et que la plupart du reste de la population taïwanaise est trop riche et trop faible pour résister à une période prolongée de terreur psychologique et de privations économiques »*.[300]

Les résultats des exercices se font aussi sentir d'un point de vue externe. D'abord, les capitales asiatiques ont critiqué les actions de Lee mais sont restées molles vis-à-vis de Pékin, laissant cette dernière présager que, tenues par leurs intérêts économiques, elles resteront passives vis-à-vis de Taipei.[301] Ensuite Washington, malgré son intervention, veut la stabilité et n'entend pas choisir entre Taïwan et ses liens économiques avec Pékin.[302] Une politique d'*engagement* de la Chine va fleurir, avec une certaine passivité face au glissement certain de l'équilibre des forces dans le détroit en faveur de Pékin tout le long des années 2000 et 2010, et une politique *d'ambiguïté stratégique* et de *double dissuasion* visant autant à prévenir les provocations pékinoises qu'un mouvement indépendantiste de Taipei.[303] Ses conséquences furent de limiter plusieurs fois les ventes d'armes et de technologie à usage militaire à Taipei (sous-marins, F-16C/D, etc…), d'évidence pour ne pas bousculer Pékin. De telles limitations furent cependant favorables à la Chine en accélérant le *« le basculement de l'équilibre militaire dans le détroit en* [sa] *faveur »*.[304] Des stratégistes américains regrettent aujourd'hui le choix d'avoir parié sur la croissance économique en Chine comme un levier pour une démocratisation, celle-ci ayant aussi offert les fonds pour une modernisation de l'APL dont le but est précisément d'empêcher un groupe aéronaval américain de s'approcher une nouvelle fois des côtes chinoises. Ce choix place aujourd'hui Washington devant des choix difficiles : réarmer face à la marine chinoise, désormais première au monde et enhardie par l'effritement des défenses taïwanaises.

Ainsi, la grande leçon de la *« troisième crise du détroit de Taïwan »* est militaire. 1996 constitue sous plusieurs aspects un *moment de vérité* pour l'APL. Certes, les évènements mettent au clair que l'APL n'a pas pu dissuader l'approche des groupes aéronavals américains et reste très loin d'être en condition pour se lancer dans un assaut de Taïwan, qui n'a d'ailleurs pas été prévu. Washington peut s'endormir sur ses lauriers et le *New York Times* railler le *million man swim* (la nage à un million d'hommes) pour décrire la menace que présente alors l'armée chinoise...[305] Mais il convient de relativiser cet échec en trompe l'œil, qui est si souvent brocardé comme une manœuvre contre-productrice politiquement vis-à-vis du vote taïwanais qu'on en perd un peu

---

[299] Swaine, "Chinese Decision-Making Regarding Taiwan, 1979-2000", dans Lampton (Ed.), *The Making of Chinese Foreign and Security Policy, op. cit.* 326-7. TFA.
[300] Nathan, "China's Goals in the Taiwan Strait", *art. cit.* 90. TFA.
[301] Ross, "The 1995-96 Taiwan Strait Confrontation Coercion, Credibility, and the Use of Force", *International Security*, *art. cit*. 116-117.
[302] A l'indépendance de Taïwan, à une Chine un Taïwan, à la participation de l'île dans des organisations internationales ou un statut d'Etat reconnu à l'ONU est requis... Voir Michael Kau, "Clinton's "Three No's" Policy: A Critical Assessment", *The Brown Journal of World Affairs*, Vol. 6, No. 2, 1999, pp. 15-22. Et Ross, "The 1995-96 Taiwan Strait Confrontation Coercion, Credibility, and the Use of Force", *International Security*, *art. cit*. 89, 112-115, puis 116-119.
[303] Richard Bush, "The US Policy of Deterrence", dans Steve Tsang, *If China Attacks Taiwan*, Routledge, 2005. Et Arthur S. Ding, "The Lessons of the 1995-1996 Taiwan Strait Crisis: Developing a New Strategy Toward the United States and Taiwan", dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75*, *op. cit*. 379-380. On peut la réduire par l'aphorisme, *« à Taïwan : ne comptez pas sur nous pour vous secourir ; à Pékin : Ne comptez pas sur nous pour ne pas nous impliquer »*. Selon : Nathan, "China's Goals in the Taiwan Strait", *art. cit.* 92. TFA.
[304] Nathan, "China's Goals in the Taiwan Strait", *art. cit.* 88. TFA.
[305] Tyler, "China's Military Stumbles Even as Its Power Grows", *The New York Times*, 3 December 1996.

le sens stratégique. Ainsi pour Andrew Scobell, *« Pékin considère que* [cette crise] *fut un succès car elle permit d'endiguer plusieurs tendances négatives à Taïwan. Si la Chine n'avait pas usé de la force, la situation se serait encore détériorée »*.[306] Menacer militairement lui permet, hier comme aujourd'hui, en dissuadant l'indépendance et en préservant sa revendication sur l'île, de se garder d'autres options coercitives lorsque la modernisation de l'APL aura porté ses fruits. Alors que ces efforts payent désormais, on peut donc sur le temps long et en adoptant le point de vue militaire, considérer que l'affaire de 1996 ne constitue pas forcément un échec chinois.

Les exercices d'alors dissimulent ainsi plusieurs avancées pour Pékin. Deux effets latents par exemple, amollissement de Washington et secousses sur les marchés, montrent à Pékin le cap à suivre. D'abord Taïwan est dépendante de ses importations et vulnérable aux blocus. Ceux-ci peuvent, même en l'absence d'une marine, être poursuivis depuis la terre grâce à la force de missiles dont l'allonge n'a plus rien à voir avec l'artillerie bombardant Kinmen en 1958. Ensuite, on l'a dit, le chantage aux tensions paie vis-à-vis d'une Washington liée économiquement à la Chine, avec des conséquences on l'a vu sur son attitude envers l'île, notamment parce que Pékin profite *« d'une conjoncture néolibérale qui lui sera, deux décennies durant, profitable »*.[307] Enfin et surtout, l'intervention des porte-avions américains contre Pékin constitue un mal pour un bien, un *blessing in disguise* validant le choix d'une stratégie de déni d'accès maritime afin de garantir que cet épisode ne se reproduise plus. Désormais convaincue que Washington interviendra si elle attaque Taïwan, la priorité de l'APL devient de mettre en œuvre les armements adaptés pour interdire l'accès du détroit de Taïwan à l'*U.S. Navy*. Les évènements de 1999 à Belgrade, quand une vieille batterie de SA-3 *Goa* serbe parvient, après un long jeu du chat et de la souris à descendre un F-117 américain *a priori* indétectable, le conforteront.[308]

Comme l'écrit en 2000 Arthur Ding de l'Université Chengchi, *« dans l'esprit des dirigeants chinois, la capacité militaire idéale serait capable de paralyser militairement Taiwan en très peu de temps, ne laissant aucun temps de réponse aux États-Unis, et, dans le même temps, l'APL pourrait, au moins, contenir les forces américaines »*.[309] C'est à la progression de cette stratégie, en termes d'armement et de doctrine, que nous passons maintenant.

---

[306] Burkitt, Scobell, and Wortzel, "Introduction: The Lesson Learned by China's Soldiers" dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75, op. cit.* 7. TFA.
[307] Lincot, *Chine et terres d'Islam*, *op. cit*.
[308] Daniel L. Haulman, "The U.S. Air Force in the Air War Over Serbia, 1999", *Air Power History*, Vol. 62, No. 2, 2015, pp. 6-21.
[309] Arthur S. Ding, "The Lessons of the 1995-1996 Taiwan Strait Crisis: Developing a New Strategy Toward the United States and Taiwan", dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75*, *op. cit*. 397. TFA.

Accès et anti-accès à la forteresse Taïwan

La question de Taiwan nous pose un sérieux défi du point de vue de la sécurité nationale. Face à cette situation, mettre l'accent uniquement sur le développement ne peut plus relever les défis auxquels nous sommes confrontés.[310]

Zhou Jianming [周建明] et Wang Hailiang [王海良][311]

Pour l'APL, tenir l'*U.S. Navy* à distance du détroit afin de contraindre Taipei à un combat inégal offre les meilleures chances de succès quel que soit le scénario envisagé. Depuis les directives militaires de 1993, la stratégie chinoise est dictée par cette exigence, et les investissements redirigés vers la préparation de conflits navals impliquant l'usage des hautes technologies.[312] Ces dernières signent le triomphe des *mers proches* de Liu Huaqing, entretemps promu membre du Comité permanent du *Politburo* du PCC, avec son accent sur des conflits localisés sur la périphérie chinoise, c'est-à-dire Taïwan.[313] Nommée *« Guerres locales sous des conditions de haute technologie »*, la doctrine de 1993 est née lors d'un séminaire réunissant la CMC autour de Liu l'année précédente. Elle incorpore son concept phare et concrétise le renversement des priorités stratégiques chinoises vers une île *« ayant toujours constitué la première priorité »* de Pékin.[314] Terminée la préférence accordée à l'armée de terre et à la préparation à une invasion du territoire chinois, transférée à l'aéronavale, la manœuvre et la projection ultramarine.[315]

Pour Taylor Fravel, *« la directive stratégique de 1993 est sûrement la plus importante adoptée par la CMC depuis 1956 et constitue la base de la stratégie chinoise après les ajustements de 2004 et 2014 »*.[316] Dans un document en expliquant les grands axes, se référant à l'exemple de la guerre du Golfe et de la situation à Taïwan, Liu fait la remarque que *« les conflits gelés de la guerre froide reviennent sur le devant de la scène »*.[317] Commentant la directive, Jiang Zemin déclare que le *« point focal de la lutte militaire est de prévenir un incident majeur tel qu'une indépendance de Taïwan »*.[318] Cela et les aspects *« guerre locale »* et *« hautes technologies »*

---

[310] Zhou Jianming [周建明], Wang Hailiang [王海良], "Stratégie nationale, stratégie de sécurité nationale et intérêts nationaux [國家大戰略、國家安全戰略與國家利益]", *art. cit.* 26. TFA.

[311] Du Centre international de recherche stratégique de l'Académie des sciences sociales de Shanghai.

[312] Taylor Fravel offre une excellente analyse de cette stratégie dans Fravel, *Active Defense – China's Military Strategy Since 1949*, *op. cit.,* chapitre 6 (page 212). Il écrit, *« Bien que la stratégie de 1988 ait marqué le tournant vers les guerres locales, elle n'a pas précisé comment elles seraient menées. La stratégie de 1993 a répondu à cette question »*. TFA.

[313] Pour Michael Swaine, *« Liu Huaqing a accédé à des postes de leadership de premier plan dans l'armée à la suite de la destitution de Yang Shangkun lors du quatorzième Congrès du Parti à l'automne 1992, pour intrigue factionnelle contre Jiang »*. Voir Swaine, "Chinese Decision-Making Regarding Taiwan, 1979-2000", dans Lampton (Ed.), *The Making of Chinese Foreign and Security Policy, op. cit.* 458. TFA.

[314] You, "The Evolution of China's Maritime Combat Doctrines and Models: 1949-2001, *art. cit*. 16. TFA.

[315] Doshi, *The Long Game, op. cit.* 88-100. Et Godwin, "China's Defense Establishment: The Hard Lessons of Incomplete Modernization", dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75*, *op. cit*. 26-29.

[316] Fravel, *Active Defense, op. cit.* 211. TFA.

[317] Liu Huaqing [劉華清], « Avancer inébranlablement sur la voie de la construction d'une armée moderne aux caractéristiques chinoises [堅定不移地沿著建造有中國特色現代化軍隊的道路前進], » *Quotidien de l'APL* [解放軍報], 6 août 1993.

[318] Jiang Zemin, Jiang Zemin Wenxuan [Jiang Zemin Selected Works], Vol. 1, Beijing, Renmin Chubanshe, 2006, page 289. Cité par Fravel, *Active Defense, op. cit.* 213. TFA.

de la directive constituent donc une référence explicite à un conflit autour de l'île et impliquant Washington, adversaires technologiquement supérieurs dont il faut neutraliser les avantages par la mise en œuvre d'une stratégie *« asymétrique »* accordant la priorité au combat et opérations interarmes ou intégrées (整體 / 聯合 - 作戰 / 行動) ciblant les divers points clefs (重點打擊) de l'adversaire. Ces buts, en exigeant des services investissements et améliorations des capacités aéronavales et de frappe à distance, doivent permettre de réagir de façon rapide et décisive en cas de mouvement indépendantiste à Taïwan, et en même temps de barrer l'accès au détroit aux Américains, tout en immunisant le littoral chinois de représailles.[319] De telles directions sont confirmées par les directives militaires suivantes de 2004, 2014 et 2019, qui renforcent chacune l'aspect *« haute technologie »* de la doctrine-base de 1993 ; *l'informatisation* (信息化) puis *l'intelligentisation* (智能化) intégrant les progrès en informatique et en intelligence artificielle. Dans une armée chinoise conceptualisant la lutte comme un combat entre *systèmes* (作戰體系), il faut pour pouvoir vaincre, paralyser, aveugler et désactiver celui de l'ennemi. L'idée est ici de catalyser les effets *cyber* et des célèbres *Trois guerres* (opinion, psychologie, droit, 三戰) pour déstabiliser la société ennemie en parallèle de l'effort de guerre principal et en complément des moyens conventionnels, et ainsi retenir en tous temps *flexibilité absolue* et *initiative*.[320]

Retour à la mer et à Taïwan. Sans cet épais jargon, l'objectif principal de l'APL est tout d'abord d'*« atténuer les avantages d'un adversaire* [américain] *plus fort tout en augmentant son coût d'entrée dans les zones maritimes qu'elle estime cruciales pour ses intérêts nationaux »*.[321] Les deux colonels taïwanais Cheng-Sen Yu (于成森) et Hsin-Wu Hsiao (蕭新武) de l'Université de défense nationale approuvent une telle lecture, estimant que *« l'objectif principal de la stratégie de contre-intervention du PCC est d'empêcher l'armée américaine d'intervenir dans le conflit du détroit de Taïwan »,* en notant d'ailleurs que *« la partie adverse n'a jamais renoncé à priver son adversaire de sa liberté de mouvement sur le champ de bataille »*.[322] Dans le vocabulaire militaire américain, l'acronyme correspondant à cette stratégie s'écrit A2/AD, en anglais *anti-access-area-denial* (en français, « anti-accès/déni de zone »). D'après le Pentagone, cet *« anti-accès combine des mesures militaires et non-militaires dans un effort de retarder l'arrivée des forces américaines ou alliées sur un théâtre d'opérations asiatique particulier, empêcher ou gêner leur utilisation de bases régionales critiques pour soutenir ces opérations, ou tenir leurs moyens de projection de puissance aussi loin des côtes chinoises que possible »*.[323]

Nous avons montré dans ce travail la pesanteur historique de cette stratégie du temps long, s'étant renouvelée au gré du progrès technique et de l'évolution du rapport de force entre la Chine et ses adversaires. Il faut se reporter aux réflexions de Shi Lang à Mao sur Taïwan et de Qianlong à Chiang Kai-shek pour le Xinjiang (parties précédentes) pour s'en convaincre : les

---

[319] Depuis, les versions de 2004, 2014 et 2019 ont gardé le même esprit. Voir le chapitre 6 de Taylor Fravel, *Active Defense – China's Military Strategy Since 1949*, *op. cit.* Les chapitres suivants mettent au clair la filiation vers les stratégies plus récentes. Pour ce paragraphe, voir aussi Doshi, *The Long Game, op. cit.* 88-100.

[320] Joel Wuthnow & M. Taylor Fravel, "China's military strategy for a 'new era': Some change, more continuity, and tantalizing hints", *Journal of Strategic Studies,* 2022, Vol. 46, Issue 6-7, pp. 1-36. Et Stephan Halper, *The Three Warfares, University of Cambridge*, 2013. Et Jeffrey Engstrom, *Systems Confrontation and System Destruction Warfare - How the Chinese People's Liberation Army Seeks to Wage Modern Warfare*, RAND, 2018. Johnston, *Cultural Realism, op. cit*.

[321] Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 34. TFA.

[322] Yu Cheng-sen [于成森], Hsiao Hsin-Wu [蕭新武], "Research on the impact of PRC's Anti-access Strategy to the Defensive Operations of Taiwan [中共反介入戰略對我防衛作戰影響之研究]", *op. cit.* 45. TFA.

[323] Cliff, *Entering the Dragon's Lair: Chinese Anti-access Strategies and Their Implications for the United States,* RAND, 2007, page 11.

stratèges chinois ont longtemps eu à cœur d'empêcher leurs rivaux de s'installer et se maintenir sur les territoires perçus comme les marges les plus stratégiques de la Chine.

Yoshihara complète la définition fournie par le Pentagone, ajoutant que l'A2/AD « *améliorerait ainsi la probabilité que l'APL puisse réaliser une percée de la première chaîne d'îles sous le couvert protecteur de forces d'anti-accès* ».[324] De quel couvert protecteur parle-t-il ? Encore une fois, la stratégie maritime chinoise emprunte à l'histoire. Il s'agit ici du feu terrien vers la mer, déjà mis en œuvre au 16ème siècle par les tours de guet et d'artillerie (*paotai*) disposées sur une côte chinoise formée en promontoire océanique, et dont le but était de protéger les navires marchands des frères de la côte. Cette tactique, on l'a vu, a connu une redite avec la prise des îles tenues par le KMT en 1950-5, les artilleurs basés à terre couvrant les opérations amphibies de l'APL. L'idée du 21ème siècle est la même mais les proportions diffèrent puisqu'il s'agit maintenant de tirer profit du progrès technique en termes de portée, massification et précision de la missilerie pour allonger ce feu terrestre au large, derrière Taïwan et la chaîne d'îles, afin de dissuader ou défaire toute immixtion occidentale ou japonaise. Cette séquence, visant à tenir l'ennemi à l'écart, est d'ordre défensif. Mais à l'intérieur de ce périmètre, la manœuvre fournit une bulle protectrice pour les activités cette fois offensives de l'APL en direction de Taïwan et des mers de Chine, lui permettant flexibilité, concentration des forces et liberté de manœuvre. Dans cette dialectique entre schémas offensifs et défensifs, nous ne sommes donc plus dans une perspective de *déni côtier*, mais bien de *déni* élargi à la *mer* (*sea denial*).[325]



Figure 86 Tyrannie des distances entre les États-Unis et les fronts potentiels. Voir la légende. Source.[326]

[324] Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 88. TFA.
[325] *Ibid*. 102-104
[326] Heritage Foundation, Shirley Kan.

En retour, le défenseur (taïwanais ou américain) cherchant à neutraliser les lanceurs chinois est contraint d'axer sa contre-batterie vers le continent et les centres urbains dissimulant les unités attaquantes, eux-mêmes sanctuarisés par d'autres systèmes de défense. Tout ceci lui impose un difficile ciblage doublé d'un risque d'escalade délicat du conflit, non seulement pour les pertes collatérales occasionnées mais aussi parce que la Chine est une puissance nucléaire. Les coûts de l'escalade étant laissés au défenseur, l'agresseur a tout le loisir d'accompagner le mouvement et de se présenter en victime : « *en temps de conflit dans le détroit de Taïwan et la mer de Chine orientale* écrit Hu Bo, *la Chine peut compter sur ses avantages géographiques, son système de détection et de défense aérienne intégré, et ses tunnels souterrains afin que ses missiles, drones et autres moyens de projection puissent frapper les hostiles en relative sécurité »*.[327] L'A2/AD joue aussi sur la tyrannie des distances entre Taipei et Washington : la première est située plus proche de la côte chinoise que les bases en nombre limité et sans doute ciblées par l'APL de la seconde entre Sasebo et Guam (elles-mêmes situées à des milliers de nautiques marins de San Francisco et San Diego). Yoshihara note ainsi que de telles avancées réhabilitent l'idée autrefois discréditée par Mahan d'une flotte trop dépendante de l'appui feu terrestre et enfermée dans un périmètre de défense côtière : *« une critique pertinente, lorsque la portée de tir de l'artillerie ne dépassait pas quelques miles* [mais qui] *a perdu de sa force de persuasion maintenant que le tir de précision peut atteindre des dizaines, voire des centaines de miles au large »*.[328] Même si l'*U.S. Navy* possède encore l'avantage dans le Pacifique Occidental, sa marge de manœuvre est donc contrainte sur un axe ouest-est de la côte chinoise à la seconde chaîne d'îles, amenée elle aussi à constituer un front à part entière. Si Pékin a longtemps vu son accès à la mer bloqué, elle entend donc ainsi retourner la barrière. Menée à son terme par une Chine repensée comme *« puissance maritime basée à terre »*,[329] la prise de Taïwan et des autres îles stratégiques doit parachever la création de la *profondeur stratégique* tant recherchée par les marins chinois.

Il faut noter, on n'est pas les seuls,[330] que l'A2/AD s'inscrit dans la continuité historique de l'art opératif de l'APL. Il s'agit des concepts maoïstes de la *Guerre populaire* et de la *Défense active*, faisant appel à la succession théorisée par Mao des étapes d'un conflit, avec en premier la défense stratégique et la consolidation des sanctuaires communistes suivie en second temps par la contre-attaque et l'offensive stratégique. C'est en général à la première étape que se réfèrent les officiers chinois, peut-être la plus pure de la lutte maoïste en invoquant le mythe du faible contre le fort, l'idée de légitime défense et de la préservation de ses moyens dans un contexte de faiblesse relative par rapport à l'adversaire. Cette fois-ci, cette *Guerre prolongée* se traduit dans le cadre de la conflictualité de haute technologie et des capacités A2/AD, comme le déclarait en 1991 Chi Haotian (遲浩田), vice-président de la CMC (cad « premier soldat » de Chine), *« la meilleure façon* [de faire face à un adversaire fort] *est de suivre les instructions du président Mao : battez-vous à votre manière, je me bats à ma manière. En d'autres termes, vous avez votre haute technologie, et j'ai mon équipement pour y faire face.* (…) *Notre méthode doit dissimuler nos faiblesses et démontrer nos forces, limiter l'exposition de nos faiblesses et cibler celles de l'adversaire »*.[331] Ainsi invoque-t-on encore la pensée de Mao pour l'adapter au

[327] Hu Bo, *Chinese Maritime Power in the 21st Century, op. cit*. 142. TFA.
[328] Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 103.
[329] Hu Bo, *Chinese Maritime Power in the 21st Century, op. cit*. 142. TFA.
[330] *Ibid*. 102-103. Et Doshi, *The Long Game, op. cit.* 98-100. Et Huang, "The PLA Navy at War", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting, op. cit,* 265-266.
[331] Chi Haotian [迟浩田], *Chi Haotian Military Writings* [迟浩田军事文选] (Beijing: Liberation Army Press [解放军出版社], 2009), 287. Cité par Doshi, *The Long Game, op. cit.* 98. TFA.

combat du 21ème siècle : tenir l'Américain à l'écart ou l'attirer dans son périmètre de défense, à portée du feu terrestre, de manière à le neutraliser tout en continuant sous protection l'offensive contre l'objectif principal, qui est Taïwan. La défense active continue aussi à s'exprimer par la valorisation de la préemption concernant l'île, Pékin s'estimant en droit de la frapper en premier si elle considère que ses demandes n'ont pas été entendues.[332] On trouve ainsi dans *Science de la stratégie militaire* (2001) : *« il existe une différence entre 'tirer le premier' politiquement ou stratégiquement ; et 'tirer le premier coup' tactiquement. Si une puissance viole la souveraineté et l'intégrité territoriale d'un autre pays, elle donne à la seconde le droit de 'tirer en premier' tactiquement ».*[333] Quid, en langage commun ? Qu'une attaque préméditée par Pékin de Taipei, ainsi que de Washington, est présentée dans ce document comme relevant de la légitime défense.



Figure 87 Carte du *Center for Strategic and Budgetary Assessment* (CSBA) reproduite par Yoshihara montrant la logique du feu conjoint terrestre et aéronaval chinois, formant la bulle de déni-d'accès A2/AD contre une possible intervention américaine en ce début de siècle. Source.[334]

Quels armements mettre en œuvre pour tenir cette bulle de défense ? En septembre 1993 Jiang Zemin souligne que si « *nous ne pouvons pas rattraper toutes les armes avancées du monde, nous devons en rattraper certaines et ne pas en rattraper d'autres, et développer nos propres 'massues d'assassin'* [殺手鐧] *».*[335] Analogue au terme *silver bullet* et tiré des contes populaires chinois, elles désignent des armements asymétriques destinés à cibler les faiblesses de l'armée

[332] Voir, entre autres, la loi anti-sécession de 2005, qui élargit plutôt que précise les circonstances selon lesquelles Pékin pourrait s'estimer tenue par sa propre loi à recourir à la force contre Taïwan.
[333] Peng Guangqian and Yao Youzhi, eds., *Zhanlue xue* [The Science of Military Strategy] (Beijing: Junshi kexue chubanshe, 2001), pp. 453–454. Cité par Fravel, *Active Defense, op. cit.* 185. TFA.
[334] Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 89.
[335] Tel que cité dans Yang, *Recherche sur la pensée stratégique maritime du PCC depuis la fondation de la PRC* [建国来中国共产党海弹战略思想研究], *op. cit.*

américaine, à savoir missiles, sous-marins, et capacités aéronavales. Liu dit, *« la modernisation des armées hégémonistes* [d'Occident] *repose sur le développement d'armes offensives à longue portée et mener des opérations de combat à portée expéditionnaire »*.[336]Ainsi, d'après Rush Doshi, stratégiste au *National Security Council* sous l'administration Biden, l'histoire récente *« a bien clarifié quelles technologies militaires représentaient une menace pour la Chine et lesquelles peuvent être utiles contre Washington. Ces leçons ont été intégrées aux directives de 1993 et aux investissements militaires de la Chine »*.[337] En 1999 Zhang Wannian (張萬年), autre vice-président de la Commission militaire centrale (CMC) aux côtés de Liu et de Chi, résume l'idée de manière pragmatique : *« tout ce que l'ennemi craint, nous le développons »*.[338] Dans un contexte budgétaire en amélioration mais toujours limité par rapport à Washington, il s'agit selon Thomas Christensen, professeur à l'université Columbia, de *« poser problème sans tout à fait se mettre à la page »*.[339] Autour de l'an 2000, les progrès de l'industrialisation de la Chine rendent ces objectifs réalistes.[340] L'idée, enfin, est toujours aussi liée à Taïwan, Chi ne pouvant être plus clair en 1999 : ces *« massues d'assassin* [sont] *clef pour réaliser l'unification »*.[341] Comme l'écrit You Ji, *« selon ses officiers, si la PLAN ne peut obtenir la supériorité aérienne et maritime à Taïwan, elle ne pourra pas empêcher son glissement vers l'indépendance »*.[342]

Citons le seul exemple de la marine, avec premièrement les sous-marins. Sans ces derniers, les Argentins n'ont pu empêcher Londres de reprendre les Malouines, mais avec eux, la seconde a interdit les eaux de l'archipel et envoyé par le fond le *Belgrano*. « *N'en dites pas plus »* aurait pu crier Pékin, qui envoya dans les années 1990 à la ferraille ses vieux et bruyants submersibles diésels-électriques de classe *Romeo* pour les remplacer *rapidement* par une succession de modèles russes modernes (*Kilo*) et développés en Chine (classes *Ming*, *Song* puis *Yuan* pour la propulsion classique, *Shang* pour nucléaire). En 2006, un SNA fait ainsi surface, indétecté, à portée de torpille d'un porte-avion américain.[343] Avec 65 coques actuellement susceptibles de patrouiller les approches maritimes de la Chine, toute navigation en temps de guerre risque de s'y faire en eaux troubles. Arrosés d'argent public, les chantiers navals chinois fonctionnent à plein régime depuis qu'on les ferme en Occident sur la base de l'efficacité comptable. Même remarque du côté du nombre, alors qu'on fait le pari de l'échantillonage de haute technologie en Europe et aux États-Unis, la priorité est donnée à la production en masse en Chine de sous-marins diésels-électriques dotés de systèmes de propulsion anaérobie (AIP), car ils sont moins chers et donc plus nombreux et discrets (grâce à leur batterie), qu'un SNA/SNLE. Les premiers

---

[336] Liu Huaqing [劉華清], « Avancer inébranlablement sur la voie de la construction d'une armée moderne aux caractéristiques chinoises [堅定不移地沿著建造有中國特色現代化軍隊的道路前進], » *art. cit.*

[337] Doshi, *The Long Game, op. cit.* 96. Voir aussi Alastair Iain Johnston, "Toward Contextualizing the Concept of a Shashoujian (Assassin's Mace)," (non publié).

[338] Zhang Wannian Writing Group [张万年写作组], *Biography of Zhang Wannian* [张万年传], vol. 2 [下] (Beijing: Revolutionary Army Press [解放军出版社], 2011), 419. Cité par Doshi, *The Long Game, op. cit.* 91.

[339] En anglais: *"posing problems without catching up".* Voir Christensen, "Posing Problems without Catching up: China's Rise and Challenges for U.S. Security Policy." *International Security*, vol. 25, no. 4, 2001, pp. 5–40.

[340] You, Ji. "The evolution of China's maritime combat doctrines and models: 1949-2001", *Nanyang Technological University*, RSIS Working Paper No. 22., 2002. page 11.

[341] Zhang Wannian Writing Group [张万年写作组], *Biography of Zhang Wannian*, [张万年传], vol. 2 [下],165. Cité par Doshi, *The Long Game, op. cit.* 169-170.

[342] Xu Yan, "Jianguohou dalu yu Taiwan shili duibi de yanbian" (The evolutionary change in the military balance between China and Taiwan), Journal of the PLA National Defence University, no. 8, 2000, p. 28. Cité par You, "The Evolution of China's Maritime Combat Doctrines and Models: 1949-2001, *art. cit*. 20. TFA.

[343] Shahan Russell, Guest Author, "When a Chinese Submarine Surfaced Next To The USS Kitty Hawk in 2006", *War History Online*, 15 mai 2017.

pourraient être destinés à l'embuscade proche des côtes chinoises (et de Taïwan), équipés à la fois de torpilles modernes et de missiles antinavires à la portée défiant toute concurrence (le récent et supersonique YJ-18 pouvant frapper *en théorie* à 290NM). Les seconds pourraient eux chercher à couper les lignes de communication américaines dans le Pacifique occidental.[344]

D'autres moyens navals sont massifiés, tels que les missiles antinavires ou antisurface. Leur production 'explose' également et ce depuis, ce n'est pas un hasard du calendrier, le passage des deux porte-avions américains proche du détroit de Taïwan pendant la crise de 1996. Ces missiles ont aujourd'hui gagné en portée, précision et masse (voir la famille des *Dong Feng*).[345] Les flottes aussi bien de Washington que de Taipei ainsi que leurs bases insulaires dans la région constituent leurs cibles. Ceux-ci peuvent être mis en œuvre par les unités de surface de la marine chinoise, dont le nombre et la sophistication est aussi en augmentation spectaculaire, les rendant capables d'étendre au large le rayon de la bulle A2/AD à la fois antinavire, anti-aérienne (AAW), et anti-sous-marine (ASW). Il s'agit du développement des frégates (*Jiangwei* I et II, *Jiangkai* I, II, et III), des destroyers (*Sovremenny, Luhu, Luhai, Luyang* I, II, et III) et de croiseurs (Type 055 classe *Renhai*). A titre de comparaison, le système de lancement vertical (VLS, 'containers' internes pouvant tirer des missiles de plusieurs types) du *Luyang* III compte 64 cellules, contre 16 pour nos frégates multi-missions (FREMM), permettant un très large volume de feu pour un tonnage pas si différent (6000 tonnes contre 7700). Le *Pentagone* estime à 395 le nombre de navires dont dispose actuellement la marine chinoise (435 pour 2030), [346] dont 140 unités de surface majeures : ainsi la marine pensée par Liu Huaqing a abandonné la légèreté pour la masse. Selon le secrétaire à l'*US Navy*, l'ensemble des capacités de construction navale américaines réunies seraient inférieures à celles d'un seul chantier naval chinois...[347] La marine chinoise, la plus vaste du monde en tonnage, est enfin massée devant Taïwan, pas l'*US Navy*.

Ce bref tour d'horizon limité à l'aspect naval, donc nécessairement très incomplet concernant la modernisation des capacités de l'APL (il manque entre autres : mines, porte-avions, aviation, espace, drones, capacités amphibies, gardes côtes, milices marines, doctrine nucléaire, cyber…), ne nous sert qu'à démontrer que les efforts de Pékin payent et correspondent à ceux requis pour un combat contre Taipei impliquant de dénier l'accès de l'*US Navy* au détroit. Ces priorités ont été maintenues sous Hu Jintao, ère marquée par la montée en gamme technique et une politique de profil bas visant à mettre à profit la croissance économique et incorporer les technologies importées d'Occident.[348] Comme l'écrit Yang, *« Washington était engagé* [ailleurs]*, offrant là à la Chine une période d'opportunité pour se concentrer sur le développement de sa puissance maritime »*.[349] Y succède sous Xi Jinping la massification productrice, les pressions militaires, et l'éclatement des illusions quant à la nature des objectifs de la Chine : devenir une grande puissance maritime (海洋強國) et Taïwan : l'une ne va pas sans l'autre ! On peut considérer que

[344] Doshi, *The Long Game, op. cit.* 57.
[345] Report to Congress 2023, 66-69.
[346] Report to Congress 2023, 55
[347] "US can't keep up with China's warship building, Navy Secretary says", *CNN*, 22 février 2023. Pour le reste, voir Doshi, *The Long Game, op. cit.* 232-235. Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 90-92. Et Yang, *Recherche sur la pensée stratégique maritime du PCC depuis la fondation de la PRC* [建國來中國共產黨海彈戰略思想研究], *op. cit.* 82-83. Et Huang An-Hao, *The Maritime Strategy of China, op. cit*. 162-164.
[348] Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 69-73. Et Dennis Blasko, "PLA Ground Forces Lessons Learned: Experience and Theory", dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75*, *op. cit*. 66-67. Et Huang An-Hao, *The Maritime Strategy of China, op. cit*. 134-136.
[349] Yang, *Recherche sur la pensée stratégique maritime du PCC depuis la fondation de la PRC* [建國來中國共產黨海彈戰略思想研究], *op. cit.* 61. TFA.

vue l'histoire, il est clair pour Pékin que *« toutes ces préoccupations l'emportent sur des intérêts économiques à court terme tenus hier comme aujourd'hui pour quantités négligeables »*.[350]



Figure 88 Vue aérienne d'un croiseur Type 055 *Renhai* de la PLAN. Taillé pour la haute mer, le *ship killing*, et la défense anti-aérienne. Noter les containers VLS derrière le canon de poupe. Source.[351]

Pour Ni Lexiong (倪樂雄), appuyant son propos sur la guerre navale jadis perdue par la Chine en 1895, aboutissant à la perte de l'île au profit de Tokyo, les erreurs du passé ne doivent jamais être répétées et la marine doit demeurer prioritaire en termes de budget de défense. L'homme, considérant en 2021 que la relation entre Washington et Pékin concernant Taïwan constitue un *« jeu à somme nulle »* (c'est-à-dire qu'il ne peut y avoir qu'un perdant et un gagnant),[352] dit :

> *Toute nation souhaitant développer sa propre défense nationale et ses forces navales causera naturellement des changements dans l'équilibre des forces avec les grandes puissances existantes. Mais si ces dernières considèrent cela comme une menace et qu'elles ne nous permettent pas de nous développer, cela n'est que logique de bandits. Jamais, ne devrions-nous, accepter de rester tenus par la logique de ces bandits.*[353]

[350] Nathan, "China's Goals in the Taiwan Strait", *art. cit.* 88. TFA.
[351] China Military.
[352] Ni Lexiong, "Taiwan: Why China-US relations are a zero-sum game", *Think China*, 31 mars 2021.
[353] Ni, "Sea Power and China's Development", *art. cit*. 7. TFA.

Déni d'accès au large, et Taïwan

Même si l'adversaire américain est désigné depuis 1989,[354] la Chine a donc longtemps résisté à étaler ses ambitions. Mais depuis l'arrivée au pouvoir de Xi Jinping, le PCC a mis fin à sa politique de patience stratégique. Contenue dans l'aphorisme *Tao Guang Yang Hui* (韬光养晦, cacher sa brillance, cultiver l'opacité) héritée de Deng Xiaoping, un de ses accomplissements avait été de persuader Washington de détourner le regard d'une croissance économique chinoise mise au service du réarmement et des projets militaires de Pékin.[355] Une ère *« d'opportunité historique »*[356] lui succède depuis lors, nourrie par la perception à Pékin d'un glissement de l'équilibre des puissances en sa faveur. Le *rêve chinois* passera désormais par la domination sur les terres et mers adjacentes de la Chine, requis pour son statut de grande puissance navale.[357]

Depuis, la stratégie de la marine chinoise contre Taïwan se poursuit selon les lignes dessinées en 1986, moyennant les ajustements requis pour correspondre à la montée en gamme capacitaire de la Chine. Les directives stratégiques de 2004, 2014 et 2019, on l'a vu, ont de fait gardé le même esprit que celle de 1993, qui fut la première à accorder la priorité à la préparation d'un conflit régional de haute intensité contre l'île et impliquant l'usage des hautes technologies.[358] Pour le général Wang Hongguang (王洪光), ex-commandant adjoint de la RM de Nanjing, *« le détroit de Taïwan constitue* [ainsi] *le principal axe de campagne stratégique »*.[359] Entretemps les livres blancs successifs continuent de promouvoir la réorientation de l'APL vers le large, où la présence chinoise se fait sentir au détour des années 2010 avec des opérations antipiraterie remarquées dans le golfe d'Aden. Saluées en Occident comme un signe que Pékin intégrait son système normatif, on est aujourd'hui tenté de penser qu'elles ont plutôt servi d'entrainement aux marins chinois aux manœuvres expéditionnaires nécessaires, un jour, pour le torpiller.[360]

Car derrière tous ces efforts se cache cependant déjà en Chine la reconnaissance que la *« défense des mers proches »* de Liu Huaqing est devenue insuffisante. Depuis les années 2000, les États-Unis ont étudié le problème de la barrière *A2/AD* chinoise et imaginé des solutions pour la briser, telle que le concept d'*Air-Sea Battle*.[361] En outre, la possibilité d'un blocage au large (*offshore*

---

[354] Comme le démontre Rush Doshi dans *The Long Game, op cit*. Voir aussi Qiao Liang, "Le concept de grande stratégie dans le cadre d'une vision globale" [全球视野下的大战略构想], dans *La BRI - transformation de la géoéconomie mondiale* [改變世界經濟的'一帶一路'], ed. Liu Wei, Shanghai Jiaotong University Press, Shanghai, 2015, pp: 51–65.

[355] Yan Xuetong, "From Keeping a Low Profile to Striving for Achievement," *Chinese Journal of International Politics*, Vol. 7, no. 2, 2014, pp: 155–56.

[356] Déclaration [宣言], « Saisir l'opportunité historique d'une période prometteuse [緊緊抓住大有可為的歷史機會期], » *Quotidien du peuple* [人民日報], 15 Janvier 2018.

[357] Xi Jinping, "Secure a Decisive Victory in Building a Moderately Prosperous Society in All Respects and Strive for the Great Success of Socialism with Chinese Characteristics for a New Era," Discours au 19ème Congrès national du PCC, 18 octobre 2017, *Quotidien du peuple*.

[358] Wuthnow, Fravel, "China's military strategy for a 'new era'", *art. cit*.

[359] Wang Hongguang, "Cong lishi kan jinri Zhongguo de zhanlue fangxiang" [Looking at China's Strategic Directions Today from a Historical Perspective], *Tongzhou gong jin*, No. 3 (March 2015), p. 49-50. Cité par Fravel, *Active Defense, op. cit.* 232. TFA

[360] L'édition de 2015 dit : *« la mentalité traditionnelle selon laquelle la terre l'emporte sur la mer doit être abandonnée, et une grande importance doit être accordée à la gestion des mers et des océans et à la protection des intérêts et droits maritimes »*. Voir *China's Military Strategy*, Bureau de l'information du conseil d'état de la République populaire de Chine, mai 2015.

[361] Voir la version rendue publique du concept *Air Sea Battle* : *Air Sea Battle - Service Collaboration to Address Anti-Access & Area Denial Challenges*, United States Department of Defense, 2013.

control) des approvisionnements chinois, en surveillant détroits et lignes de communication maritimes, reste permise par le déploiement mondial de l'*U.S. Navy*.[362] En somme, bien que le rapport de force dans le détroit de Taïwan tourne à son avantage,[363] la victoire n'est pas garantie et Pékin continue à redouter un blocus dévastateur pour son économie. Hu Bo résume l'état d'esprit : *« l'expérience historique et la théorie géopolitique ont prouvé à maintes reprises que si notre puissance maritime reste uniquement limitée aux eaux côtières de la première chaîne d'îles, elle se trouvera dans une position désavantageuse face à ses adversaires »*.[364]

L'augmentation spectaculaire du budget de défense chinois permet cependant à l'APL de se montrer plus ambitieuse.[365] En 2015 la marine chinoise dévoile son actuelle stratégie *« Défense des mers proches, protection des mers lointaines »* préparant la marine à répondre à la menace de l'*U.S. Navy* dans les deux domaines.[366] Celle-ci implique à l'horizon 2049 une pérennisation des opérations vers un périmètre étendu à l'Océan indien et l'Océan pacifique. L'ambition est née sous la direction de Wu Shengli (吳勝利 2006-2017)[367], et poursuivie sous Shen Jinlong (沈金龍 2017-2021) puis Dong Jun (董軍, 2021-23).[368] Les rédacteurs de *Science de la stratégie militaire*[369] écrivent ainsi que *« protéger la souveraineté nationale requiert encore l'expansion de notre profondeur de défense navale »*[370]. Ils y encouragent par une formule toute mahanienne à contrôler les *« canaux stratégiques clefs »*[371] à l'aide de *« groupes de porte-avions »*, ces derniers trouvant davantage leur utilité dans une recherche de contrôle maritime hauturier plutôt que côtier, domaine déjà couvert par la bulle A2/AD mais vulnérable aux défenses taïwanaises. Comme le déclarait dès 1970 Xiao Jinguang, *« si une flotte patrouille en haute mer sans porte-avions, il n'y aura pas de suprématie aérienne, et sans suprématie aérienne, il n'y aura pas de victoire »*.[372] Programme encouragé par Zhou Enlai et Liu Huaqing, la Chine compte déjà trois de ces navires en 2024, le dernier sorti (*Fujian*) disposant de catapultes électro-magnétiques tandis qu'un quatrième à propulsion nucléaire se construit. Voilà des avancées aussi rapides que couronnées de succès pour une aventure qui commença à la fin des années 1990 par l'achat d'une coque rouillée (et de ses plans) présentée comme futur casino flottant à Macao et négociée à coups de bakchichs avec des Ukrainiens saouls par une ex-star chinoise de basketball…[373]

---

[362] T.X. Hammes, "Offshore Control: A Proposed Strategy for an Unlikely Conflict," *Strategic Forum*, National Defense University, 2012.
[363] Ian Easton, *The Chinese invasion threat – Taiwan's defense and American strategy in Asia*, The Project 2049 Institute, 2017.
[364] Hu Bo, *Chinese Maritime Power in the 21st Century*, *op. cit*, page 10.
[365] Zhang Feng, "Challenge Accepted: China's Response to the U.S. Rebalance to the Asia-Pacific," *Security Challenges*, Vol. 12, no. 3, pp: 45-60.
[366] « La marine réalise progressivement la transformation du type de défense offshore à la combinaison de type défense offshore et escorte dans les mers lointaines [海軍逐步實現近海防御型向近海防御與遠海護衛型結合轉變] », *Chine Nouvelle*, 26 mai 2015.
[367] Andrew S. Erickson et Kenneth Allen, "China's Navy Gets a New Helmsman (Part 1): Spotlight on Vice Admiral Shen Jinlong", *China Brief*, Vol. 17, Issue. 3, 2 mars 2017. Et Erickson, Allen, "China's Navy Gets a New Helmsman (Part 2): Remaining Uncertainties", *China Brief*, Vol. 17, Issue. 4, 14 mars 2017.
[368] *Ibid*.
[369] Xiao Tianliang [肖天亮], Ed., *Science de la stratégie militaire* [战略学], Presse de défense nationale, Pékin, 2020, page 361. Pour une traduction en anglais voir : *In Their Own Words, Science of Military Strategy 2020*, China Aerospace Studies Institute (CASI), 2022.
[370] *Ibid*. 360-1.
[371] *Ibid*. 361.
[372] Yu Wei [余 玮], "Through Twists and Turns, from the 'Varyag' to the Birth of China's First Aircraft Carrier [歷經周折 從「瓦良格號」到中國首艘航空母艦誕生始末]." Cité par Doshi, *The Long Game, op. cit.* 228. TFA.
[373] Sur ce sujet, voir Doshi, *The Long Game, op. cit.* 119-126 et 224-230.



Figure 89 Le vénérable *Varyag* remorqué à bon port, il connaîtra une seconde jeunesse. Source.[374]

Qu'est-ce que cela veut donc dire ? La Chine prend parti de ses nouvelles capacités pour livrer la version la plus ambitieuse de sa stratégie : dénier l'accès en profondeur au théâtre taïwanais à toute force susceptible de venir en l'aide à l'île en cas d'invasion. En temps de paix, il s'agit visiblement de pérenniser la neutralisation du détroit par l'extension des bases et du périmètre opératif naval chinois. Pékin se prépare à la mise en place d'une défense de l'avant maximale… Se déployer au loin compliquera ainsi toute tentative de blocus de la Chine en menaçant à l'inverse les lignes de communication adverses, tandis que Pékin pourra, au plus proche de ses côtes, traiter directement avec Taipei. Hu Bo dit *« la Chine va construire une ceinture-tampon dans le Pacifique occidental et au nord de l'Océan Indien, au-delà de la première chaîne d'îles, puisque les principales menaces maritimes proviendront surtout de ces deux directions »*.[375]

C'est ici un des grands intérêts stratégiques à long terme des *Routes de la soie maritimes* (*BRI*), la mise à profit des dépendances économiques étrangères à Pékin, et sa prise de contrôle de relais portuaires (Cambodge, Sri Lanka, Pakistan, Salomon, Maldives, Djibouti et d'autres).[376] Le pacte de sécurité signé avec les Îles Salomon fournit un exemple éclatant[377], ne serait-ce que pour son symbole : face à l'Australie, c'était là le point d'avancée maximal de l'armée impériale japonaise et le théâtre d'une des plus importantes batailles de la seconde guerre mondiale. Nul besoin par ailleurs d'y construire une base : le clientélisme politique et économique peut en lui-même offrir à un navire de guerre, ici un quai, ici un abri, ici un ravitaillement en pétrole. Le port d'Honiara semble minuscule, est-ce pour cela qu'une entreprise chinoise y agrandira les quais ?[378] L'affaire n'est pas pliée mais elle intéresse assez pour que les États-Unis ouvrent une ambassade sur ces îles et que les Australiens s'inquiètent. Washington, Pékin, Canberra, cela fait beaucoup de monde pour un archipel d'à peine 700,000 habitants. Là et aux Vanuatu, qui disposent elles d'un port en eau profonde, Paris a par ailleurs dépêché l'ex-directeur de l'Institut

[374] Photo non datée. *Maritime Journal*.
[375] Hu Bo, *Chinese Maritime Power in the 21st Century*, *op. cit*, page 10.
[376] Du Debin, Ma Yahua [杜德斌, 马亚华], « BRI : La grande géostratégie de l'émergence de la Chine ["一带一路"：中华民族复兴的地缘大战略] », *Geographical Research*, No. 6, 2015, pp: 1005-1014. Yan Xuetong [閻學通], « La périphérie au sens large est encore plus importante que les Etats-Unis [整體的周邊比美國更重要] », *Global Times* [環球時報], 15 janvier 2015.
[377] Jack Detsch, "China Attempts a Victory Lap in the South Pacific", *Foreign Policy*, 2 juin 2022.
[378] "China firm wins Solomon Islands port project as Australia watches on", Reuters, 22 mars 2023. Et Will the Solomon Islands Host China's Next Airbase?, *The National Interest*, 14 octobre 2023.

de recherche de l'école militaire (IRSEM), et co-auteur d'un rapport sur l'influence chinoise ayant fait grand bruit dans l'hexagone, comme son ambassadeur plénipotentiaire. À suivre ? En parallèle de ces mouvements discrets mais semble-t-il significatifs, Pékin déclarait s'être aménagé un cadre légal pour des *« opérations militaires à l'étranger »*, ayant pour but à la fois de *« protéger la souveraineté territoriale »* et les *« voies de transport maritimes »*. Le *timing* indique coordination, liant mers proches et lointaines, Taïwan et le grand large.[379]

Pour préparer un potentiel conflit dans le détroit, la Chine construit-elle en temps de paix, par les moyens politiques et économiques, sa propre chaîne d'îles pour prendre à revers les déploiements du *Quad*, AUKUS et tous les autres projets d'alliance régionaux de Washington ? On y devine une réplique plus subtile de l'ancienne politique d'expansion maritime japonaise vers l'Océanie et le Pacifique… Comme l'écrit Ying Lan, *« les futures opérations de la marine chinoise, que ce soit contre les forces indépendantistes de Taïwan ou contre les forces hostiles voisines, couvriront inévitablement les mers lointaines et même les océans lointains. Le saut en eaux bleues de la marine chinoise est donc un prérequis pour assumer la tâche de défendre la souveraineté territoriale et les droits maritimes du pays* […et ainsi] *mettre fin à plus de 100 années d'humiliation et d'invasions maritimes ».*[380] Le passage aux *« eaux bleues »* et la mise en place de relais à l'étranger font ici figure d'étape préalable à un mouvement contre Taïwan.

La *« protection des mers lointaines »* nous renvoie enfin à la permanence maoïste de la guerre de mouvement et du refus de la défense statique par une posture décidément offensive. En ce sens, et comme le montrent les séries récentes d'exercices militaires autour de Taïwan de l'APL, loin de signifier un désintérêt de Pékin pour l'île, les *« mers lointaines »* impliquent que celle-ci place ses pions pour doubler l'encerclement de son adversaire sur les contours d'un périmètre toujours plus étendu. Elle vise ainsi à réaliser contre Taïwan la version maritime de la tactique maoïste d'*« encercler la ville depuis les campagnes »* et pour l'*U.S. Navy*, *« d'attirer l'ennemi au plus profond »* de ses défenses, proche des côtes chinoises, pour lui couper la retraite et les lignes logistiques depuis le large. Les forces de projection chinoises ainsi que les partenariats avec les micro-États du pacifique, trouveraient leur cohérence dans de telles manœuvres. Plus proches du front, les forces américaines isolées seraient ensuite harcelées par le feu terrestre et de plus petites unités navales de l'APL comme Taipei le fut en 1950.[381] Liu Huaqing avait prévu de longue date ce double mouvement de serpe, écrivant dans ses mémoires : *« Notre puissance navale se trouvera renforcée par nos progrès en science et technologie. Notre zone de combat naval s'étendra alors à la deuxième chaîne d'îles. Si l'ennemi attaque de notre côté, nous serons alors aussi en mesure de cibler ses arrières ».*[382] Voilà des principes maoïstes remarquablement réinterprétés selon les époques et le progrès technique ! Ainsi la guerre de forteresses sortie de l'histoire chinoise tutoie chez l'APL la guerre populaire et la stratégie navale occidentale.

Ces ambitions chinoises ne sont-elles pas démesurées et contre-productives, en encourageant un considérable mouvement de riposte de Taïwan à l'Inde, du Japon aux États-Unis ? Répondre

---

[379] Birtles, Bill, "Xi Jinping announces plans to allow Chinese military to undertake 'armed forces operations' abroad", *ABC News*, 14 juin 2022.

[380] Yang, *Recherche sur la pensée stratégique maritime du PCC depuis la fondation de la PRC* [建國來中國共產黨海彈戰略思想研究], *op. cit.* 103. TFA.

[381] Voir la démonstration, qui revient en gros sur ces aspects, de Yoshihara 2018 109.

[382] (Mémoires de Liu Huaqing) 刘华清. 刘华清回忆录[M]. 北京：解放军出版社，2004：437. Cité par Shi, Li, « Le blocus américain de la première chaîne d'îles et son influence sur la sécurité nationale de notre nation [美國島鏈封鎖及其對我國海上安全的影響] », *op. cit*. 8. TFA.

légitimerait une autre étude, mais on espère avoir montré ici comment sur le temps long l'enjeu du contrôle de Taïwan est demeuré central dans la définition par le Parti Communiste Chinois de sa stratégie maritime. Déni d'accès et recherche de profondeur stratégique le caractérisent. Ceux-ci se sont manifestés par une expansion par couche du périmètre de défense maritime de la Chine, à partir des côtes et vers le grand large, tout en gardant les yeux fixés sur l'intangible objectif taïwanais. En effet, pas d'extension maritime chinoise pérenne sans la neutralisation de cet imposant talon d'Achille. L'armement, la technologie, les commandants ont changé, mais l'esprit démontre une remarquable continuité depuis au moins 1950 ; et certainement avant cela si on considère les conceptions intellectuelles de la défense maritime chinoise depuis la dynastie Qing dont les dirigeants communistes ont hérité. Passant de la protection du littoral avec des forces de torpilleurs et une combinaison du feu terre-mer (partie précédente), à celle des intérêts chinois et du commerce de haute mer, le long *aggiornamento* de la marine chinoise met en accord stratèges et époques : Shi Lang, Mao, Jeune École française, et soviétique, Mahan…[383]

On réduit souvent la stratégie maritime chinoise à la construction d'une grossière *« bulle de défense »* statique, circonscrite à Taïwan et aux mers de Chine, autour du concept *A2/AD* vu ci-dessus. Il s'agit pour nous davantage d'un *mouvement*, d'une recherche offensive de profondeur stratégique inscrite dans la longue durée, dans laquelle le réarmement naval de la Chine n'est que le dernier symptôme et le plus visible. Ainsi le siècle d'humiliation doit se refermer pour de bon par la reconstruction par la Chine de sa barrière océanique, au grand large cette fois. De fait, l'enjeu taïwanais ne constitue peut-être que l'étape la plus immédiate géographiquement de l'expansion maritime chinoise. Outre une jubilation nationaliste à prévoir pour un PCC manipulant un discours sur la fin de *« l'humiliation »* de la Chine par les puissances étrangères, les choses ne s'arrêteraient peut-être pas là. Parlant des impérialismes menaçant la paix en 1939, Spykman écrit : *« Si les hommes d'État s'imprègnent de la curieuse philosophie militaire selon laquelle la meilleure défense c'est l'attaque et que la sécurité réside dans l'expansion, il n'y a aucun espoir d'atteindre une frontière naturelle ou satisfaisante tant que le monde entier n'a pas été conquis »*.[384] Il n'est donc pas dit que repousser au-delà de Taïwan la barrière océanique chinoise satisfasse Pékin, dont l'inquiétude pourrait grandir au sujet du détroit de Malacca et d'autres dilemmes de sécurité en direction d'Okinawa et de la deuxième chaîne d'îles (Guam, îles Mariannes). À l'ouest, elle continue par ailleurs à œuvrer pour s'ouvrir un accès à l'océan Indien via la Birmanie mais aussi le Pakistan, afin de garantir son approvisionnement en énergie, inquiétant l'Inde. Comme l'écrit Yang Lan, *« pour la Chine, la valeur de ces canaux d'accès maritimes est en elle-même plus importante que celle du pétrole et du gaz qui y transitent »*...[385]

Jugeant toujours Pékin dans son bon droit, Hu Bo, pour convaincre les voisins de la Chine à faire place nette, cède au lyrisme teinté de sinocentrisme en l'appelant à *« convaincre les autres par sa moralité et ses principes d'égalité et de négociation »*. Maître de l'esprit de contradiction, il ajoute qu'il est *« impossible d'éliminer entièrement les frictions et conflits qui résulteraient* [de l'expansion de la Chine]. *Quand des désaccords émergent, il faudra adopter une attitude pragmatique, franche et assurée* (…), *et non de rechercher l'entente et le soutien du monde*

[383] Pour un commentaire : Michael Shurkin, "Admiral Raoul Castex: The Naval Strategist for Non-Hegemons", *Warontherocks*, 13 mars 2024. Pour approfondir : Hervé Coutau-Bégarie, *La puissance maritime, Castex et la stratégie navale*, Fayard, 1985.
[384] Spykman, "Geographic Objectives in Foreign Policy", *art. cit.* TFA.
[385] Yang, *Recherche sur la pensée stratégique maritime du PCC depuis la fondation de la PRC* [建國來中國共產黨海彈戰略思想研究], *op. cit.* 97. TFA.

extérieur ».[386] Voilà une admission que Pékin sera perçue comme expansionniste et un appel à ne pas en tenir compte. Quelle différence avec *l'hégémonisme* que les Chinois aiment dénoncer ?

Par sa stratégie d'expansion navale, Pékin cherche-t-elle à refermer l'ère ouverte il y a un demi-millénaire par Vasco de Gama, et la domination par l'Occident des océans du Globe ? L'Europe désindustrialisée et en proie à la division s'est repliée sur sa péninsule tandis que sa puissance militaire ne représente plus, seule, une véritable menace pour l'APL en Asie-Pacifique.[387] La nature a horreur du vide et à peine cette dernière s'en va qu'elle se trouve remplacée par d'autres marines régionales puissantes (Vietnam, Indonésie, Inde…). Il est ainsi probable que nous ne soyons qu'à la veille d'une lutte entre tous ces nouveaux rivaux pour la domination des routes maritimes et dans laquelle notre rôle est déjà périphérique. Pékin entend bien sûr la remporter, convaincue du reste depuis Liu Huaqing du lien entre puissance économique et maritime.

Reste la présence de plus en plus diffuse et tiraillée par ses alliances nombreuses et parfois contradictoires des États-Unis, à propos desquels Pékin aimerait qu'ils reconnaissent d'eux-mêmes la portée de ses intérêts et renoncent à leurs positions d'Asie-Pacifique. Or la puissance américaine qui a vu naître Mahan et bâti entre autres sa force sur le contrôle des mers du Globe, sait très bien ce qu'impliquerait l'abandon de ces dernières : laisser au grand rival un accès préférentiel à des marchés florissants et la réécriture des normes internationales à ses dépens.[388] La période n'est donc, pour le moment, pas à la retraite mais au renforcement au contraire de tous ses relais de puissance sur la chaîne d'îles, du Japon aux Philippines et bien sûr, Taïwan. Cette île reste clef, car *« comment Pékin entreprend de contrôler la mer, proche ou loin de sa côte, sera déterminé par sa capacité à gérer les "mers proches" bordant le littoral chinois ».*[389]

Sortez et faites place ou nous vous y contraindrons, semble intimer Xi à Washington, déclarant : *« si l'on ne nous permet pas de nous élever pacifiquement, soyons prêts à combattre* (人家不讓我們和平崛起的時候, 我們應該不畏懼戰鬥崛起) *».*[390] En 2013 lors du lancement de la BRI, l'homme fort n'a-t-il pas aussi déclaré que *« c'est aux peuples de l'Asie de présider aux destinées de l'Asie, de régler les problèmes de l'Asie, et de garantir la sécurité de l'Asie »*[391] ? Ici rejaillit une idéologie asianiste au passé chargé de violence et de volonté d'éviction des étrangers au profit d'une superpuissance d'Asie en proie à l'hubris et en manque d'espace.[392]

Mahan, dont les thèses on l'a vu font l'objet d'un petit culte dans les cercles stratégiques chinois, avait dès l'an 1900 entraperçu dans *Le Problème de l'Asie* la possibilité d'un expansionnisme pékinois une fois que la Chine eut réglé ses vastes problèmes de désunion politique, écrivant dans le langage darwiniste de son époque : *« Il est difficile d'imaginer une masse aussi vaste*

---

[386] Hu Bo, *Chinese Maritime Power in the 21st Century, op. cit*. 66. TFA.
[387] Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 27.
[388] Elbridge A. Colby, *The Strategy of Denial - American Defense in an Age of Great Power Conflict*, Yale University Press, 2021. 10.
[389] Holmes, Yoshihara, *Red Star over the Pacific, op. cit.* 38. TFA.
[390] 《习近平谈加强国防和军队建设》，人民网 2014 年 8 月 7 日 · Cité par Yang, *Recherche sur la pensée stratégique maritime du PCC depuis la fondation de la PRC* [建國來中國共產黨海彈戰略思想研究], *op. cit.* 120. TFA.
[391] Voir le discours de Xi Jinping le 7 septembre 2013 à l'Université Nazarbayev du Kazakhstan, pour l'annonce du lancement de la *BRI* : Xi Jinping, "Promote Friendship Between Our People and Work Together to Build a Bright Future", *Ambassade de la République populaire de Chine en Belgique*, 8 septembre 2013.
[392] On en a largement discuté en partie 4 pour Tokyo, et justement, le rôle de Taïwan dans cette affaire.

que [le peuple] *chinois, concentré en une seule organisation politique efficace, pourvue d'équipements modernes, et enfermée dans un territoire trop étroit pour elle. »*[393]

[393] En anglais: *"it is difficult to contemplate with equanimity such a vast mass as the four hundred millions of China concentrated into one effective political organization, equipped with modern appliances, and cooped within a territory already narrow for it."* Tel que cité dans Francis P. Sempa, "The Geopolitical Vision of Alfred Thayer Mahan", *The Diplomat*, 30 décembre 2014. Voir A. T. Mahan, *The problem of Asia and its effect upon international policies, Little, op. cit.*

Chapitre 12 : Un pivot pour où ? Franchir l'enceinte eurasienne (1979-)

勸君更盡一杯酒 , 西出陽關無故人

« Cher Monsieur, buvez donc un autre verre,
Car au-delà de Yangguan vers l'ouest, de vieux amis, il n'y en aura plus guère ».

Adieu à Yuan, en mission à Anxi, Wang Wei (王維, dynastie Tang)

La succession d'épisodes historiques de conquête des *territoires de l'ouest* (西域), comme les Chinois appelèrent longtemps le Xinjiang, d'abord succinctement sous la dynastie Han et Tang puis durablement à partir des Qing, puise son origine dans un calcul très pragmatique. Il fallait assurer que ce territoire ne soit pas utilisé comme couloir d'invasion par les rivaux de la Chine, et à l'inverse s'y réserver un accès exclusif afin de sécuriser la frontière nord-ouest et mettre à profit la richesse de ses oasis. Dans cette quête de profondeur stratégique vers l'ouest, la notion *d'accès* de la Chine au Xinjiang entretient également sur la longue durée un rapport dialectique à celle du *déni* opposé à ses adversaires turco-musulmans ou russes, lui disputant cet espace de lutte impériale. Dans la production géostratégique chinoise, à l'image d'une passerelle (門戶) répond ainsi celle d'une barrière (藩籬) géographique. À Pékin, on a maintes fois souligné le risque d'effet domino pour le reste du pays si on laissait l'ennemi dominer *l'Ouest*. Le Xinjiang a ainsi compté parmi les premières terres touchées par les cycles d'expansion et de contraction territoriales de la Chine. Lorsque puissante, elle s'y est étendue. Mais lorsque faible, elle s'en est retirée, le laissant sous l'influence des étrangers. Ce mouvement de va-et-vient cyclique[1], qui a d'ailleurs longtemps été celui des frontières de la Chine sur ses marges géographiques, constituait la résultante d'un rapport de force évolutif entre les Chinois et leurs rivaux.

Ayant tourné une longue page de déclin, la Chine renforce depuis les années 1970 sa domination du Xinjiang. En tant qu'*« héritière de l'impérialisme mandchou »*,[2] la République populaire travaille à y éliminer le sentiment séparatiste et assimiler ses populations, de façon à y garantir son intégrité territoriale. Car de barrière contre les invasions étrangères, Pékin voit désormais dans le Xinjiang un pont pour sa projection de puissance vers l'Asie centrale et au-delà, ne serait-ce que pour assurer sa sécurité énergétique mise à mal à l'est par son développement économique et son infériorité à l'*U.S Navy* sur les mers sur lesquelles ses importations transitent (ch. pré). Pékin estime qu'à la faveur de sa croissance économique et de certaines convergences de vues avec les régimes locaux, l'objectif de resserrer son contrôle du Xinjiang serait favorisé non plus par une séparation très étanche entre la province et ses voisins à l'ouest, comme au temps de l'URSS, mais par une prospérité partagée d'où découlerait la stabilité recherchée.

À l'externe, la stabilité et la loyauté politique non seulement du Xinjiang, mais aussi désormais des républiques d'Asie centrale, doivent donc être garanties de concert. Usant de son influence économique et politique, Pékin y exportera sa répression politique et ses normes policières. Ainsi sa politique centrasiatique sera intimement liée à la question de son contrôle du Xinjiang.

---

[1] Jacques Ancel, *Géographie des frontières*, Gallimard, 1939.
[2] Thierry Kellner, *L'occident de la Chine: Pékin et la nouvelle Asie centrale (1991-2001)*, Genève, Graduate Institute Publications, 2008, page 5.

La province et l'Asie centrale doivent être calmes et stables pour permettre à Pékin de se tourner vers l'est, où semblent se situer ses priorités stratégiques : repousser la présence américaine, régler la question de Taïwan. Dans ce contexte, Xinjiang et Asie centrale font surement figure de second front pour Pékin. Mais comme le pointent depuis de nombreux siècles les stratèges chinois, impossible de marcher vers l'est tant que la domination de l'ouest n'est pas garantie. À l'interne, l'important rôle de passerelle et de base arrière dévolu au Xinjiang dans les larges objectifs géostratégiques de Pékin, couplé à la mémoire du risque de collusion entre résistances locales contre sa domination de la province et malveillances étrangères – participent à expliquer la paranoïa avec laquelle le Parti traque désormais le moindre signe de dissension au Xinjiang.

On analysera les ruptures et les permanences du rôle du Xinjiang dans le cadre géostratégique de la Chine depuis 1979, avant d'explorer le passage récent de la fonction de ce territoire comme *barrière historique* chinoise contre les invasions étrangères, à sa vocation plus contemporaine de *passerelle* vers l'Asie centrale et au-delà pour la projection de la puissance chinoise.

Première sortie à l'ouest, vicissitudes afghanes (1979-1989)

En ce qui concerne les Chinois, leur intérêt premier est la Chine, toujours la Chine. Ceci est la première chose à savoir. (…) *Cela ne signifie pas que Mao n'était pas un marxiste dévoué,* idem *pour Zhou Enlai. Mais si l'idéologie et la sécurité entrent en conflit, la seconde l'emporte sur la première.* (...) *En ce qui nous concerne, nous sommes leurs ennemis idéologiques. Mais d'un autre côté, nous sommes absolument indispensables à la sécurité de la Chine. Donc, en ce qui concerne l'Union soviétique, elle est marxiste tout comme la Chine. Sauf que l'URSS menace la sécurité chinoise. À chaque fois que vous vous référez à la Chine, faites-le en ces termes.*

Richard Nixon, 1983.[3]

Sur le front asiatique, à la fin des années 1970, l'URSS réagit à la menace de la formation contre elle d'un front uni sino-américain par une offensive diplomatique, une prise en tenaille est-ouest de la Chine. Elle se rapproche d'abord de Hanoï en délicatesse avec Pékin, de façon à torpiller les manœuvres chinoises auprès du tyran cambodgien Pol Pot, et elle installe en même temps un gouvernement fantoche à Kaboul en Afghanistan. Moscou essaye même d'approcher Tokyo pour obtenir d'elle un traité de bon voisinage et de coopération, en vain sans régler la question des îles Kouriles. Pour Moscou, c'est une façon de mettre la pression sur les Chinois sans entrer en conflit direct, tout en travaillant à son vieux projet d'obtention d'un accès pérenne aux mers chaudes et l'Océan indien. Bien sûr, cette double manœuvre russe est perçue à Pékin comme une nouvelle tentative étrangère d'encerclement du pays du nord-ouest au sud-est. Combinée à la modernisation au même moment de la marine russe et la chute du Shah Pahlavi au terme de la révolution islamique d'Iran, que Pékin n'a pas soutenue, Deng y voit aussi une volonté russe de surveiller les voies de communications maritimes (océan Indien) critiques au développement du pays.[4] Cette crainte d'encerclement sud-est / nord-ouest se manifestera bientôt de nouveau, comme on l'a vu (ch. précédent), non plus via Hanoi et Moscou, mais Taipei et Washington…

[3] *Richard Nixon Foundation*, chaîne youtube : https://www.youtube.com/watch?v=h38aB85N8G4. TFA.
[4] Noel Gayler, "Security implications of the Soviet military presence in Asia", in *Asian Security in the 1980s*, 1979, pp. 54-64. Et Commentator, "Tang-ch'ien chan-cheng wei-hsien yu pao-wei shih-chieh ho-p'ing" (The current

Ainsi, écrit McMillen, *« la simple proximité de la région militaire d'Urumqi (RMU) avec les très explosives régions du golfe persique et de l'Océan indien suscitent l'intérêt croissant de Pékin pour la défense et la sécurité de ses frontières centrasiatiques »*.[5] Cette volonté de Pékin à défendre le Xinjiang *« à tout prix »* grandit concurremment à la sinisation du territoire via les multiples vagues d'immigration han accélérées depuis la révolution culturelle.[6] Pendant la période dengiste, la Chine va donc être conduite à s'intéresser de plus en plus, non seulement à immuniser le Xinjiang d'un point de vue interne (des menaces de subversion étrangère), mais aussi de les prévenir à l'externe en portant son action hors de ses frontières. Ainsi cette première guerre d'Afghanistan fournit la première occasion pour Pékin d'utiliser le Xinjiang comme base d'extension de son influence stratégique dans son étranger proche. Ce mouvement continental axé vers l'ouest est concomitant aux plans de Liu Huaqing sur l'extension du périmètre d'action de la marine aux mers proches et la priorisation à partir de 1985 de la préparation à des conflits limités sur la périphérie chinoise. Taïwan, Xinjiang et Tibet figurent parmi les fronts pressentis. Une petite révolution est donc discrètement à l'œuvre en 1979 : le débordement de la puissance chinoise sur ses périphéries stratégiques immédiates, pour la première fois depuis longtemps.

Lorsqu'en 1979 Deng décide de donner une *« bonne leçon »* à Hanoi pour son offensive contre Phnom-Penh, faux mouvement qui ridiculisera l'APL aux yeux du monde, Pékin pense encore devoir parer à des représailles soviétiques à Tacheng, non loin d'Ili, ce vieux point d'abcès des tensions ethniques au Xinjiang jadis manipulées par Moscou sur la frontière entre Chine et RSS du Kazakhstan. Elle solidifie ainsi la défense d'Urumqi.[7] Si quelques coups de feu sont tirés à la frontière, les choses en restent là.[8] Le mouvement démontre cependant que Pékin n'a plus désormais l'intention de faire évacuer la province, conformément aux directives adoptées en 1980 et commandant de tenir coûte que coûte les frontières stratégiques par une solide défense de l'avant. Contrairement aux années 1970, le Xinjiang n'est plus un territoire sacrifiable.[9]

En parallèle, un gouvernement pro-Moscou s'était établi depuis avril 1978 à Kaboul, y fondant la République démocratique d'Afghanistan. Régime fantoche, elle subira le même sort que tous les autres gouvernements parachutés par des étrangers en Afghanistan : insurrections complexes et divisions ethno-religieuses, encerclement de la capitale par les provinces. En décembre 1979, l'Armée Rouge entre dans le pays pour sauver le *régime frère*, brisant ainsi le vénérable accord russo-britannique, ayant depuis le 19ème siècle fait de l'Afghanistan un État tampon situé entre plusieurs influences contradictoires : russes, occidentales, perses, indiennes et chinoises... Vu de Pékin, Moscou ouvre là un front à proximité immédiate de Kashgar, clef du Xinjiang et accès millénaire au sud-ouest de la Chine par les envahisseurs étrangers (voir les parties 1, 2, 3, 4, 5). Les manœuvres soviétiques en direction du corridor de Wakhan menacent également de couper la route sino-pakistanaise (Kashgar-Gilgit), constituant d'ailleurs un accès pressenti des Chinois à l'océan Indien. Elles suscitent aussi la crainte d'une prise en étau des positions de l'APL au Ladakh, et l'accès au Tibet qu'il autorise, de concert avec l'Inde favorable à Moscou (ch. 5)...[10]

---

danger of war and the defense of world peace), *HC,* u (November 1979), 53-58. Cité par Pollack, "The Opening to America", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History Vol 15, op. cit.* 453. TFA.

[5] McMillen, "The Urumqi Military Region: Defense and Security in China's West", *art. cit.* 728. TFA.

[6] *Ibid*. TFA.

[7] June Dreyer, "The PLA and Regionalism in Xinjiang", *Pacific Review,* Vol. 7, No. 1, 1994, pp. 41-55 (46).

[8] Craig Whitney, "A Chinese Is Killed in a Clash on the Soviet Frontier", *The New York Times*, 25 juillet 1979.

[9] Fravel, *Active Defense – China's Military Strategy Since 1949*, *op. cit.* 141-143.

[10] John Garver, "The Sino-Soviet Territorial Dispute in the Pamir Mountains Region", *The China Quarterly,* No. 85, 1981, pp. 107-18 (118). Et McMillen, "The Urumqi Military Region", *art. cit.* 717.

L'invasion soviétique vient bouleverser des relations amicales entre Kaboul et Pékin depuis les années 1950. Rappelons que pour pousser New Delhi (ch. 5) à la table des négociations en 1962, Pékin avait réglé à l'amiable plusieurs disputes frontalières héritées des Qing. La frontière sino-afghane en faisait justement partie, donnant lieu au tracé d'une courte frontière de 30 kilomètres en 1963 (le fameux corridor de Wakhan) contre la promesse de Kaboul d'interdire toute 'activité antichinoise' (i.e. séparatiste ouïgoure) montée depuis son territoire. Ici, rien de plus classique. Mais c'est pourtant cet arrangement qui vole en éclat en 1978, le nouveau régime pro-soviétique se lançant dans de violentes diatribes contre les liens supposés de Pékin avec les forces 'anti-révolutionnaires' afghanes, ses relations avec Washington, son intervention au Vietnam, etc.[11]

Face à ce nouveau front, Pékin en appelle au soutien des États-Unis. Depuis longtemps, la Chine avait alerté sur ce possible mouvement russe vers le sud, tandis que Deng est consterné par la révolution islamique à Téhéran et sa gestion par les Américains.[12] Enfin, la poussée soviétique vers Kaboul retourne la situation : le Golfe persique devient un *« intérêt vital »* de Washington, qui autorise alors le transfert de technologies sensibles à Pékin.[13] Du reste, la neutralisation du détroit de Taïwan depuis la normalisation sino-américaine fait que Pékin n'a pour l'heure rien à craindre de ce côté, tout en libérant ses énergies à l'ouest contre l'URSS. Pour Deng, la période qui s'ouvre signe ainsi la construction d'une *« ligne stratégique de défense »* contre la *« menace de l'hégémonisme soviétique »* de la Mer d'Okhotsk à l'Europe. Le Xinjiang trouve ainsi sa place au centre de la ceinture sino-américaine bloquant les pénétrations russes vers le sud.[14]

Quasi-alliés, RPC et États-Unis s'accordent pour laisser la CIA revenir au Xinjiang (ch. 4),[15] pressenti comme soutien aux Moudjahidines. Même si les choses commencent sous le sceau du secret-défense entre d'un côté l'APL et de l'autre la CIA et la NSA (*National Security Agency*), il sera révélé lors d'une visite en Chine du secrétaire d'État Alexander Haig en juin 1981 que ceux-là opèrent alors conjointement dans les montagnes reculées du Xinjiang plusieurs stations de renseignement électronique (SIGINT) ultra-modernes. Les choses ont été décidées dès 1979 et un jeune sénateur démocrate, nommé Joseph Biden, y a joué un rôle d'intermédiaire.[16] Elles se traduisent notamment par l'installation, suite à une proposition de Kissinger datant de 1975, d'appareils de mesure sismique pour surveiller entre autres les tirs de missiles intercontinentaux (ICBM) soviétiques tirés depuis l'Asie centrale (Leninsk, Sary-Shagan). John Mackiernan, le maître espion de 1949, n'est pas mort pour rien semble-t-il. Lorsque Deng accepte en 1979, ces appareils ont également le mérite de remplacer les sites perdus en Iran après la chute du Shah.[17]

On apprit surtout que la NSA et la CIA avaient ouvert depuis 1981 à Korla et Qitai deux autres stations d'écoute radiophonique, nom de code *CHESTNUT*, pour espionner les communications

---

[11] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 154 et 157.
[12] Pollack, "The Opening to America", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 15, op. cit.* 453.
[13] Pollack, "The Opening to America", dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 15, op. cit.* 457. TFA.
[14] *Deng Xiaoping Selected Works* [邓小平文选], vol. 3 [第三卷], 127–28. Cité par Doshi, *The Long Game, op. cit.* 67. TFA.
[15] *Ibid*. 67. TFA.
[16] Voir "Project Chestnut: Why the US Secretly took China on a Tour of CIA HQ", Spyspace (non daté). Et "US Denies Offering Spying Gear to China", 21 avril 1979 (journal inconnu), article de selection du site *CIA Reading Room*, document déclassifié en 2005. Et George Lardner Jr. R. Jeffrey Smith, "INTELLIGENCE TIES ENDURE DESPITE U.S.-CHINA STRAIN", *The Washington Post*, 24 juin 1989.
[17] McMillen, "The Urumqi Military Region: Defense and Security in China's West", *art. cit. 719.* Et Shichor, "The Great Wall of Steel," *art. cit*. 147-148.

et les mouvements de troupes soviétiques en Afghanistan. Les opérateurs chinois, entraînés pour certains dans la *Silicon Valley* en Californie, étaient régulièrement visités par les agents de la NSA et de la CIA.[18] On se sert aussi du Xinjiang et du Pakistan, voisins de l'Afghanistan par le fameux corridor de Wakhan, pour transférer armes, mules et matériels aux Moudjahidines. CIA et NSA achètent alors en Chine, puis font passer aux combattants afghans via le Pakistan et le port de Karachi. Shichor estime que le soutien annuel chinois à ces derniers s'élève à pas moins de 100 millions de dollars (US) de l'époque : munitions, roquettes et obus de tous calibres, fusils d'assaut, mitrailleuses, mines anti-personnelles, antit*ank*, canons antiaériens, systèmes sol-air (MANPAD), lance-roquettes... Les instructeurs de l'APL forment à Kashgar et Khotan (à proximité immédiate de la frontière afghane), ainsi qu'au Pakistan (300 instructeurs autour de Peshawar), les Afghans et possiblement aussi des combattants ouïgours (!)[19] au maniement d'armes, aux tactiques opérationnelles, techniques de propagande et d'espionnage chinoises.[20] Paraphrasant McMillen, on peut considérer que la guerre d'Afghanistan fait passer le Xinjiang d'un *« flanc exposé »* de la Chine, à celui de son *« poste avancé »* en direction de l'Asie centrale. Le rôle géostratégique de la province devait cependant bientôt tout à fait transiter vers le second à la faveur de la chute de l'empire soviétique, et de l'indépendance des RSS d'Asie centrale.[21]

Effort couronné de succès, Moscou se retirant en 1989, le soutien chinois aux Moudjahidines allait également se retourner contre ses commanditaires. Pékin a aujourd'hui bon dos d'accuser Washington d'avoir provoqué en Afghanistan le chaos communautaire favorisant l'arrivée sur place l'arrivée de combattants islamiques et ouïgours… qu'elle a aussi participé à former contre les Russes ! Ainsi, si la guerre d'Afghanistan constitue une première projection de la puissance chinoise dans son ouest, elle agite aussi le risque de faire du pays un sanctuaire pour les activités de combattants hostiles à Pékin. Comme l'écrit McMillen en 1982, *« si les groupes musulmans d'Afghanistan parviennent à résister à la puissance de l'Union Soviétique et de son régime fantoche à Kaboul, ils fourniront également une leçon aux groupes similaires au Xinjiang »*.[22]

Clarke concourt trente années plus tard (2011), estimant que *« l'implication de la Chine dans la guerre secrète parrainée par les États-Unis contre les Soviétiques en Afghanistan précipita le développement de ce que le gouvernement craignait depuis longtemps – la création de liens transfrontaliers entre les minorités ethniques du Xinjiang et les peuples d'ethnies apparentées d'Asie centrale.* [...] *La plus grande menace au contrôle du Xinjiang du point de vue de Pékin demeure la convergence entre troubles internes et interférences externes.* [...Or] *les mouvements ethnico-nationalistes qui progressent dans diverses parties de l'URSS, y compris dans les RSS d'Asie centrale, et la victoire prochaine des moudjahidines en Afghanistan, posera la possibilité de l'infiltration de dynamiques politico-idéologiques similaires au Xinjiang »*.[23]

[18] *Ibid*.
[19] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 76. Se basant sur Su, Chi (1983) 'US-China Relations: Soviet Views and Policies', *Asian Survey,* 23(5): *555-77* (566).
[20] McMillen, "The Urumqi Military Region: Defense and Security in China's West", *art. cit.* 717.
[21] *Ibid*.
[22] *Ibid*. 728. TFA.
[23] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. Dans l'ordre, pp. 83, 73, 90.

Clôturer l'interne pour mieux ouvrir à l'externe (1980s-)

中國強盛之時，無不掩有西北

« Si la Chine a un jour pu être puissante, c'est parce qu'elle a pu compter sur le nord-ouest »

Général Zuo Zongtang[24]

La détente avec Moscou combinée à la réouverture des frontières du Xinjiang à la fin des années 1980 débouche sur une situation de paix inédite sur les frontières nord-ouest de la Chine. Si la période promet la disparition finale d'une menace militaire ancestrale, et autorise ainsi la Chine à concentrer son énergie sur sa façade maritime (ch. 11), elle est aussi porteuse à l'ouest d'autres défis. En effet, l'exposition du territoire stratégique au monde islamique, puis aux républiques centrasiatiques indépendantes, réactivera à Pékin les craintes jamais refermées d'une collusion entre menaces internes et externes à son contrôle du Xinjiang. Nous parlons d'une appréhension jamais circonscrite d'une 'contagion' à la population musulmane des poussées indépendantistes et panturciques centrasiatiques, facilitée par une culture similaire et une histoire en de nombreux points communs. Ces craintes sembleront justifiées pour Pékin lorsque qu'à la relative tolérance de la période dengiste succèdera une série d'épisodes violents, ici ethniques, ici religieux, ici politiques, secouant le territoire à partir de la fin des années 1980. Or, au-delà du risque que le mouvement autonomiste fait peser sur l'intégrité territoriale de la Chine, les violences mettent aussi en péril le rôle de pont vers l'Asie centrale que le PCC va concevoir pour le Xinjiang. Peu portée à l'introspection, Pékin les interprétera comme une grave menace à sa sécurité nationale.

Pour les conjurer, le Parti hésitera un moment sur la méthode. Jusque 1990, il flirtera brièvement avec un autonomisme renforcé. Mais concurremment au massacre de Tiananmen, ses élites vont bientôt voir en cette politique un cheval de Troie favorisant les revendications islamiques et indépendantistes ouïgoures, perçues comme deux tendances inséparables et manipulées depuis l'étranger hostile. La politique du Parti se retournera ainsi vers la répression et les méthodes millénaires de colonisation et d'assimilation de la province, qui fonctionneront cette fois étant donné un rapport de force très favorable à Pékin et l'absence d'opposition étrangère crédible pour les mettre en échec. Ainsi, par pression maximale, Pékin va s'approcher pour la première fois de la réalisation des ambitieux objectifs pour le Xinjiang soulignés depuis les Qing par Wei Yuan, Zuo Zongtang, et durant la période républicaine, de Sun Yat-sen à Chiang Kai-shek : un ouest productif en matières premières, comme soutien stratégique et démographique de l'est.

C'est d'abord à l'évolution de la politique interne de Pékin au Xinjiang, passant d'une tolérance politique limitée à une fermeture répressive, dans le but de garantir son contrôle territorial sur un territoire désormais perçu comme favorisant *l'accès* de la Chine à l'Asie centrale, que nous nous intéresserons ici. Nous verrons dans les parties suivantes les liens entre l'action de Pékin au Xinjiang, le front maritime, et ses importants intérêts pour l'Asie centrale voisine, et au-delà.

[24] Cité par Liu Yazhou, [劉亞洲], "La théorie de l'ouest du général Liu Yazhou [劉亞洲中將的西部論]", RFI, 9 août 2010. TFA.

Une triple ouverture déçue

Pékin avait redoublé d'efforts depuis la seconde moitié des années 1950 pour isoler le Xinjiang de sa frontière avec l'Asie centrale et forcer l'assimilation des populations turciques à la Chine maoïste, avec les résultats plus que catastrophiques que nous avons vus (partie 5). Le territoire était resté perçu durant ces décennies perdues comme une *« zone tampon stratégique et un cul-de-sac économique »*, l'impératif de défense aux frontières l'emportant entièrement sur les buts de modernisation.[25] Mais la dynamique s'inverse enfin à partir des années 1980, avec la fin de la liturgie maoïste, vers *« une équation davantage équilibrée, dans laquelle on réenvisagea l'intégration du Xinjiang en se servant de sa position géopolitique très stratégique afin d'établir des liens plus étroits avec l'Asie centrale.* (…) *Après 1991, Pékin considéra que l'intégration du Xinjiang serait non seulement utile du point de vue interne, mais contribuerait également à avancer la position de la République populaire dans les affaires internationales »*.[26]

Cette politique dite de *« double ouverture »*, par Clarke, de l'*Australian National University*, a pour but d'intégrer simultanément le Xinjiang au reste de la Chine et à l'Asie centrale, afin de ramener la prospérité à la province et de fidéliser sa population au PCC comme remède au séparatisme.[27] La logique est circulaire, économie et sécurité se renforçant l'une l'autre au service d'un cycle vertueux assez parallèle au raisonnement mahanien vu au chapitre précédent pour la question maritime : *« la sécurité du Xinjiang est assurée par la croissance économique, celle-ci étant garantie par le renforcement du contrôle politique de l'État, permettant ce faisant l'ouverture de la région à l'Asie centrale. Cette ouverture doit fournir en retour à Pékin un levier pour inciter cette dernière à barrer de concert la route au 'séparatisme' ouïghour »*.[28]

Ce changement d'approche est favorisé durant les années 1980 par la détente des relations sino-soviétiques et l'ouverture des réformes conduites par Deng Xiaoping. Le troisième plenum du 11ème comité central de la fin d'année 1978 priorise les *« quatre modernisations »* : agriculture, industrie, défense, sciences et technologies. Si les investisseurs se bousculent sur le littoral, l'atmosphère est aussi propice à la réouverture des points de contacts commerciaux avec les voisins centrasiatiques, pour qui le Xinjiang doit désormais figurer de débouché vers la Chine de l'est (et l'océan !). La valeur de leurs échanges avec le Xinjiang est multipliée par 15 durant cette décennie (de 31 à 439 millions de dollars annuels). Pour accompagner le mouvement, on rouvre et on développe les accès terrestres à la province (ainsi de Khorgos vers Almaty, la route du Karakoram vers le Pakistan, et la passe de Torugart vers Bichkek).[29] Signe des temps à venir, l'ouverture de la nouvelle ligne ferroviaire Urumqi-Almaty est saluée comme *« pont ferroviaire du continent eurasien »*.[30] Les consulats soviétiques du Xinjiang fermés dans les années 1950 sont réouverts, et des consulats chinois ouvrent en parallèle dans les RSS d'Asie centrale.[31] Comme sur la côte, on prévoit l'installation au Xinjiang de *zones économiques spéciales* pour attirer l'étranger, et l'industrialisation progresse. À partir de 1991, l'ancienne relation entre Xinjiang et Asie centrale par laquelle c'était la seconde qui irriguait en biens de consommation

[25] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 289.
[26] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, op. cit. 149. TFA.
[27] *Ibid*. 175.
[28] *Ibid*. 151. TFA.
[29] Dreyer, "The PLA and Regionalism in Xinjiang", *art. cit.* 48.
[30] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 289. TFA.
[31] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia, op. cit.* 87-8.

la première en échange de matières premières, se trouve entièrement retournée, les républiques d'Asie centrale perdant aussi beaucoup de leur capacité industrielle avec la chute de l'URSS.[32]



Figure 90 Des gardes-frontières montés soviétiques (visiblement centrasiatiques) surveillent la frontière avec la Chine. Emetteur VHF et fusil *Avtomat Kalashnikova* 74 modernes complètent le cheval, mémoire de la steppe. Région de Khorgos, en face d'Ili et non loin d'Almaty, 1984. Source.[33]

Ceci dit, rappelle Clarke, *« l'ouverture vers l'Asie centrale n'est pas entreprise au détriment de l'établissement de liens plus étroits entre le Xinjiang et la Chine proprement dite »*.[34] Les élites politiques chinoises, Wang Enmao le premier, ont conscience du retard de développement du Xinjiang par rapport aux régions centrales et dissertent sur sa mutation en *« pont continental eurasiatique »* par le développement continu des infrastructures liant la province au reste du pays.[35] Afin d'arrimer la province au train de la modernisation nationale et aussi y faciliter les mouvements de l'APL, une série de grands travaux sont entrepris : doublement de la voie de chemin de fer entre Lanzhou et Urumqi, prolongement de la ligne en direction de Kashgar, réaménagement de la route trans-désert du Takla-Makan, asphaltage et multiplications des axes routiers liant le nord et un sud historiquement plus rétif au pouvoir chinois (et grand bastion de population ouïgoure).[36] Pour tous ces efforts, on ressort en 1982 la *Société de production et de construction du Xinjiang* (le *Bingtuan*) de sa torpeur, même si elle n'avait jamais cessé d'opérer depuis sa 'dissolution' de 1975.[37] Cette remise sur pied se fait sur ordre de Deng Xiaoping afin d'*« implémenter la politique des nationalités du Parti, renforcer l'unité de la nation, conduire*

[32] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 290. Une simple visite du Kirghizstan permet d'en rendre compte, les multiples friches industrielles abandonnées depuis 1991 s'offrant à la vue du visiteur.
[33] RIA Novosti archive. 1er janvier 1984.
[34] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 115. TFA.
[35] Urumqi Xinjiang Ribao 1991e: 55-63. Cité par Clarke, *Xinjiang and China's Rise*, *op. cit*. 105. TFA.
[36] Roberts, *The War on the Uyghurs, China's Internal Campaign Against a Muslim Minority*, *op. cit*. 135.
[37] Dreyer, "The PLA and Regionalism in Xinjiang", *art. cit.* 45.

l'économie des entreprises socialistes, et défendre les frontières ».[38] Cet accent porté sur les entreprises *privées* est nouveau et montre que le *Bingtuan* dépasse enfin son traditionnel rôle de force supplétive et corvéable à merci de l'armée pour la défense aux frontières.

Alors que la demande énergétique de l'industrie explose, Pékin investit les champs pétroliers et gaziers du bassin du Tarim. Elle découvre ainsi de nouveaux gisements à Yakela en 1984 et dans les environs de Korla en 1987, décuplant le potentiel de la province en tant que producteur et pont énergétique national.[39] On construit là-bas de nouveaux oléoducs, le pétrole devenant indispensable à la sécurité énergétique d'une Chine devenant importatrice nette de cette denrée en 1993, et de plus en plus inquiète de sa dépendance à des importations maritimes susceptibles d'être coupées par l'*U.S. Navy* en cas de crise dans le détroit de Taiwan. Le besoin de diversifier les sources d'importations énergétiques chinoises par voie continentale demeure aujourd'hui capital, on le verra, à la main tendue de Pékin en direction des républiques d'Asie centrale.

L'ère correspond aussi à une certaine détente de la politique du PCC à l'égard de la population ouïgoure, d'abord conçue par Hua Guofeng (華國鋒) à des fins de légitimation et de fidélisation. C'est une façon de la détourner des influences externes en promettant la prospérité économique combinée à davantage de liberté religieuse et culturelle.[40] En 1978, les poids lourds du Parti considèrent que l'esprit des *« dix grandes relations »* (論十大關係) énoncées par Mao en 1956, devant rééquilibrer la puissance nationale au profit de l'ouest, tout comme sa « *juste manière de résoudre les contradictions au sein du peuple* » (1957) appelant à une gouvernance adaptée aux spécificités culturelles du Xinjiang, (re)constituent la base de la gouvernance du territoire.

Il s'agit d'un retour à la logique des pères fondateurs, telle qu'énoncée de Wei Yuan à Sun Yat-sen. La politique du Parti, poussée par Deng Xiaoping et portant la marque des réformateurs Hu Yaobang et Zhao Ziyang, revient ainsi à une politique assimilatrice plus graduelle et apaisée des 'minorités' du Xinjiang, à l'image de celle mise en place avant la Campagne des cent fleurs en 1956. Surtout, cette fois, aucune souricière perverse n'est prévue (ch. 5)... En 1986, Urumqi avance également sa montre de deux heures,[41] un symbole qui restitue son décalage horaire naturel avec Pékin. L'appel à davantage d'autonomie et les mises en garde contre les excès du 'chauvinisme han' font à la même époque leur retour dans les slogans, tandis qu'on met les abus de la 'Révo Q.' sur le dos de la *Bande des quatre*, réintroduit l'utilisation de l'alphabet arabe à la place de l'écriture latine imposée depuis 1958, et réhabilite les intellectuels turciques purgés (autorisation à enseigner et publier).[42] On rouvre de même en 1980 l'Association islamique du Xinjiang et facilite les procédures pour les personnes désirant voyager à l'étranger.[43]

Nous serions tentés ici de parler de 'triple ouverture', tant le retour, timide et momentané mais véritable, à une certaine tolérance politique et culturelle exprime un contraste avec les décennies précédentes. Alors que le pouvoir rouge s'était depuis la fin des années 1950 muré dans une politique d'assimilation très brutale, isolant le Xinjiang des influences étrangères dans le but d'empêcher toute forme de collusion entre *« ennemis »* de l'intérieur et de l'extérieur, voilà que

---

[38] (1984) 'Xinjiang and Wang Enmao: New Directions in Power, Policy, and Integration?', *China Quarterly,* 99 (September): 569-93 (585). Cité par Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 81. TFA.
[39] Dreyer, "The PLA and Regionalism in Xinjiang", *art. cit.* 49. Clarke, *Xinjiang and China's Rise*, *op. cit*. 87.
[40] *Millward, Eurasian Crossroads, op. cit.* 276.
[41] Dreyer, "The PLA and Regionalism in Xinjiang", *art. cit.* 49.
[42] Roberts, *The War on the Uyghurs, China's Internal Campaign Against a Muslim Minority*, *op. cit*. 51-52.
[43] McMillen, "The Urumqi Military Region: Defense and Security in China's West", *art. cit.* 723-727. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 278. Et Clarke, *Xinjiang and China's Rise*, *op. cit*. 73-79.

le même Parti rouvre les portes de la province aux influences culturelles non seulement d'Asie centrale, mais aussi du Pakistan et des pays arabes. Mosquées et écoles coraniques fleurissent ainsi dans les oasis du Xinjiang (les *madrassas*, notamment à Kashgar, Yarkand et Khotan, qui sont près d'un millier en 1990), les signes et comportements religieux refont leur apparition dans la société (ramadan, circoncision, voile, barbe…), tandis qu'augmentent le nombre et la régularité de voyages d'études religieux et de fidèles de la province vers les grands centres de la foi islamiques (notamment pour la formation des mollahs et des imams).[44]

Selon Sean Robert, *« les années 1980 permettent une renaissance culturelle ouïgoure et une réémergence de l'Islam*. (…) *Les intellectuels religieux sortant des prisons rouvrent ainsi des écoles informelles et recommencent à propager la foi islamique sans se trouver aussi surveillés par l'État »*.[45] Ainsi les mosquées vandalisées par les gardes rouges sont rebâties sur fonds privés, parfois du Golfe. La guerre civile en Afghanistan est également à ce moment à la source de potentiels contacts transfrontaliers entre les musulmans du Xinjiang, Talibans et prédicateurs d'Asie centrale, faisant risquer le retour de combattants radicalisés.[46] Ces évolutions, critiques pour comprendre la suite, rendent hommage à l'orientation historique *« vers l'extérieur »* du Xinjiang, qui ne tardera pas à rentrer de nouveau en conflit avec le but assimilateur de Pékin.[47]

Car naturellement, réorienter la province vers son voisinage géographique et culturel n'a pour Pékin de sens stratégique que si ce tournant ne se fait pas au détriment de son lien à la Chine. Comme l'écrit Clarke, *« le dilemme majeur pour les autorités chinoises est de tenir l'équilibre entre davantage de libertés religieuses et culturelles, perçues comme contribuant à la stabilité sociale, et les autres instruments de l'intégration : immigration han, Parti et développement économique soutenant tous la domination Han du Xinjiang »*.[48] Or c'est un équilibre intenable.

Il faut ici noter que toutes ces avancées en faveur d'un adoucissement de la politique du Parti à l'égard des musulmans du Xinjiang, qui s'exprime avec la même force au Tibet et en Mongolie intérieure, est entièrement parallèle à la soumission en 1981 par Pékin à Taipei d'un modèle d'unification basé sur un *haut degré d'autonomie* à la base de la formule *Un pays deux systèmes* (ch. précédent). Dans chacun de ces cas cependant, l'évolution des évènements infirmera pour Pékin l'efficacité de ces rameaux d'olivier, fussent-ils sincères ou non, ceux-ci ne convainquant ni les Taïwanais ni les Ouïgours de confier leur destinée au Parti. Les objectifs chinois n'étant guère négociables, et la question concernant les îles et les déserts perçus comme essentiels à la sécurité de la Chine, la menace ou l'utilisation de la force par Pékin devait vite se remanifester.

Urumqi allait donc, et sans tarder, repasser à l'heure de Pékin et du Parti.

---

[44] Dreyer, "The PLA and Regionalism in Xinjiang", *art. cit.* 49. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 325.
[45] Roberts, *The War on the Uyghurs, China's Internal Campaign Against a Muslim Minority*, *op. cit*. 52. TFA.
[46] Clarke, *Xinjiang and China's Rise*, *op. cit*. 83-93. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 277-9
[47] Rudelson, *Oasis Identities, op. cit.* 42.
[48] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 97. TFA.

Du triomphe de la fermeture…

Le Parti s'inquiète en réalité vite de la multiplication des activités religieuses, voyant dans une potentielle réislamisation de la société ouïgoure la menace d'une idéologie concurrente...[49] C'est que les années 1980 sont aussi celles d'un retour des revendications autonomistes, surtout exprimées par les jeunes sur les campus et dans la rue. Les centres de la contestation sont dans le sud, Aksu, Yarkand et Kashgar étant historiquement les villes les plus résistantes à la présence chinoise en Asie centrale. Les mouvements prodémocratie de la fin de la décennie, culminant à Pékin avec Tiananmen en 1989, prennent ainsi une *« dimension nationaliste au Xinjiang »*.[50]

Le fait que des membres du Parti participent, et que l'un des leaders de la révolte à Tiananmen est ouïgour (Wuer Kaixi, qui s'exilera à Taïwan !) ne rassure guère Pékin. Le 17 mai 1989, 3000 étudiants marchent en direction des quartiers généraux du PCC à Urumqi, pour montrer leur solidarité envers les révoltés de Pékin. Or ces derniers sont rejoints le second jour par de jeunes fondamentalistes de l'Institut d'études coraniques, qui entendent à l'inverse protester contre la publication d'un livre à Shanghai accusant les fidèles se rendant à La Mecque de se livrer à la débauche charnelle et de donner une interprétation sexuelle de l'architecture islamique… Ceux-là font tourner le mouvement à l'émeute, mettant le feu à des voitures, brutalisant 150 policiers, et vandalisant la section locale du Parti à coups de barres de fer.[51] Millward considère que le souvenir des attaques indiscriminées contre l'Islam durant la révolution culturelle participent alors à ce que certains Ouïgours voient la religion comme un point de ralliement et un élément à défendre de leur culture.[52] Et le fantôme de Yakub Beg semble jaillir du passé quand Pékin doit parer, pour des raisons tierces, à des rébellions Hui simultanées au Gansu et Qinghai…[53]

Mais à la suite du mouvement de Tiananmen, *« le retour de l'aile conservatrice fait disparaître, au sein des cercles autonomistes, tout espoir de négociation sur les politiques conduites dans la région »*.[54] Fidèle à la tradition, le Parti lie (c'est un truisme) ces actes à l'action malveillante de l'étranger, et resserre vite les vis. Tomur Dawamat, le président de la région autonome, fait référence à *« certaines forces antagonistes de l'étranger »* en entretien avec des journalistes en 1990.[55] En août 1989, et possiblement en souvenir des activités de la CIA au Xinjiang jusqu'en 1949, le Ministre de la sécurité publique Wang Fang (王芳) déclare que *« les tentatives des États-Unis et d'autres pays pour subvertir et diviser la Chine constituent la cause profonde de* [l'instabilité et du séparatisme au Xinjiang] *»*.[56] Ce n'est pas seulement l'État central qui le dit, les universitaires chinois considérant aussi qu'au titre du *Choc des civilisations*, les États-Unis

[49] Pour approfondir, voir Yitzhak Shichor, "Separatism: Sino-Muslim Conflict in Xinjiang," *Pacifica Review*, vol. 6, no. 2, 1994, pp. 71-82.
[50] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 282. TFA.
[51] L'homme vit désormais à Taipei. Voir Dreyer, "The PLA and Regionalism in Xinjiang", *art. cit.* 50 (source concernant le livre shanghaien). Et Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 152. Et Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 89. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 325
[52] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 282.
[53] Dreyer, "The PLA and Regionalism in Xinjiang", *art. cit.* 50.
[54] Rémi Castets, "Les Ouïgours à l'épreuve du « vivre-ensemble » chinois", *Monde Diplomatique*, mars 2019.
[55] Hong Kong Ta Kung Pao (1990) "Xinjiang Chairman Views Secessionism, Stability Cited". Cité par Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, op. cit. 90. TFA.
[56] Cité par Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 335. TFA.

se sont trouvés un nouvel ennemi en la Chine, en remplacement de l'URSS.[57] Pour l'abattre, ils utiliseraient le même outil, la *« scission interne »*, par leur appel à la démocratisation et au respect des droits de l'homme, dans le but de saper le combat de Pékin contre l'islamisme et le sentiment indépendantiste. En s'appuyant sur des ONG séditieuses, ses universitaires, et ses services de renseignement, Washington déploierait un arsenal de *« moyens politiques »* pour séparer Pékin de ses périphéries.[58] Chaque rapport émanant d'Occident sur les violations des droits de l'homme au Xinjiang est ainsi brandi à Pékin comme la preuve d'une machination sournoise visant à détacher de la Chine ses *« territoires stratégiques conquis sous les Qing »*.[59]

Rappel, le PCC met Tiananmen et chaque appel à la démocratisation sur le dos d'une manœuvre étrangère perfide pour diviser la Chine, et perçoit le retour du religieux et des revendications autonomistes au Xinjiang par le même filtre. Il faut rappeler ce que Liu Yazhou écrivait à ce propos : *« la question de l'indépendance de Taiwan est insoluble. Tout comme l'indépendance du Turkestan oriental* [Xinjiang] e*t du Tibet, elle constitue une force hostile. L'unique manière de les traiter est de les écraser »*.[60] Pour Pékin, la menace posée à la sécurité nationale chinoise, des *« aspirations indépendantistes de l'île de Taïwan à celles de l'ouest »*, est donc la même.[61]

Les Chinois considèrent que le mouvement de contestation dans son ouest provient de *« sources dormantes »* non plus *« émanant de l'URSS mais du renouveau de l'Islam en Asie centrale »*.[62] Il existe pour Fan Zhiping (潘志平), de l'Académie des sciences sociales du Xinjiang, un lien intrinsèque entre retour islamique, séparatisme et terrorisme, ainsi qu'un risque de contagion de ces tendances d'Asie centrale à la province : *« la principale caractéristique* [du renouveau islamique] *est de promouvoir le terrorisme par le biais de l'idéologie du 'djihad' afin d'atteindre l'objectif d'établir un régime théocratique dirigé par un chef religieux. (…) En Asie centrale, les objectifs du terrorisme sont la division ethnique et l'extrémisme.* [Or] *ces États nouvellement indépendants sont des républiques ethniques et la montée là-bas de l'islamisme* (…) *encourage objectivement le séparatisme ethnique au Xinjiang*. [L'Asie centrale] *constitue donc un baril de poudre pouvant exploser à tout moment, et le Xinjiang doit s'en prémunir* ».[63] Ces soucis sont paradoxalement aggravés, dit le stratège Zhang Wenmu (張文木), par le retrait des puissances occidentales et russes de l'Asie centrale. Celui-ci, vu de Chine, rouvre le vieil axe d'expansion de l'Islam vers l'Extrême-Orient, ranimant la lutte entre empires chinois et musulmans depuis la dynastie Tang jusqu'aux djihads kokandiens du 19ème siècle. De fait, pour Zhang, *« l'activité séparatiste actuelle au Xinjiang emprunte les mêmes voies d'accès que Galdan, les Khojas et*

---

[57] Fan Zhiping [潘志平], "Xinjiang Geopolitics and our National Security [新疆的地緣政治與國家安全—歷史與現狀的考察]", *China's Borderland History and Geography Studies* [中國邊疆史地研究] Vol. 13, No. 3, 2003, pp. 57-67 (63). TFA.

[58] Fan Zhiping, Ye Sier [潘志平, 耶斯爾], « The Strategic Position of Xinjiang – The Geopolitical Perspective [西域新疆的戰略地位： 地緣政治的視角] », *China's Borderland History and Geography Studies* [中國邊疆史地研究] Vol 23. No. 3, 2013, pp. 12-20 (19).

[59] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* TFA.

[60] Liu Yazhou [劉亞洲], « China's Grand Strategy in the Coming Twenty Years [中國未來二十年大戰略] » *Feng Huang Weekly*, no. 17, 2005.

[61] Andrew Scobell, Ely Ratner, Michael Beckley, *China's Strategy Toward South and Central Asia - An Empty Fortress*, RAND Corporation, 2014, page 5. TFA.

[62] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 91. TFA.

[63] Fan Zhiping [潘志平], "Xinjiang Geopolitics and our National Security [新疆的地緣政治與國家安全—歷史與現狀的考察]", *art. cit.* 63-64. TFA.

Yakub » (partie 2 et 3).[64] Pour éviter une 'contagion' islamique au Xinjiang actuel, et se garder d'un éventuel et catastrophique repli de la domination chinoise vers l'est, il faudrait que cette avancée musulmane demeure comme avant contenue aux Pamirs, avant-poste historique de la Chine lui garantissant une profondeur stratégique à l'ouest. Ainsi Zhang estime urgent de *« tenir fermement l'accès à Kashgar et la ligne frontalière* [pour remporter] *la lutte anti-sécession à l'ouest »*. Or aujourd'hui *« avec le soutien financier des forces internationales antichinoises, le séparatisme terroriste tente de percer la région du Pamir oriental, au sud du Xinjiang, à la fois pour faire le lien à l'Asie centrale et faciliter l'union avec les forces indépendantistes tibétaines,* [dont l'objectif commun est] *de morceler la région occidentale de la Chine »*.[65] Visiblement, la question du renouveau islamique est aussi pensée de façon géostratégique en Chine.

C'est ainsi l'incident de Baren (sud de Kashgar…) en 1990, faisant des dizaines de victimes et dont les secousses se font alors ressentir dans tout le Bassin du Tarim, qui provoque la véritable inflexion vers la répression. Zeydin Yusup, chef du Parti islamique du Turkestan oriental (ETIP) inspiré par la guerre d'Afghanistan, avait déclaré le djihad aux autorités et appelé de ses vœux l'instauration d'une nouvelle République du Turkestan oriental…[66] Environ 200 manifestants encerclent alors à Baren les locaux de la Police armée du peuple et capturent cinq policiers. Six autres sont massacrés dans leurs voitures, au couteau et à la hache. Leurs armes sont saisies par les révoltés alors que sont criés des slogans islamiques, anti-communistes, et pro-indépendance du Turkestan. Après l'échec des négociations avec les forces de l'ordre, et un brutal échange de coups de feu et de grenades, Yusup s'effondre et ses suiveurs sont bientôt arrêtés, abattus, ou *éduqués*. Signe de la nervosité du pouvoir central, l'APL dépêche 100,000 hommes de Lanzhou, des blindés et des hélicoptères pour circonscrire le risque de contagion de la révolte.[67]

D'après Millward, *« il est probable que durant les années 1990* [certains combattants ouïgours] *ont été entraînés aux Kazakhstan, Kirghizstan, Afghanistan et Pakistan ».*[68] D'autres attentats secouent le Xinjiang, avec l'explosion de bus et de voitures piégés en 1992 à Urumqi,[69] puis en 1997 lorsque le pays célèbre la rétrocession de Hong-Kong et fait le deuil du vieux Deng Xiaoping.[70] À Ili en avril 1995, ancienne capitale de l'ETR, de 50,000 à 100,000 Ouïgours et Kazakhs manifestent contre la République populaire et pour le rattachement de la préfecture au Kazakhstan. Pékin ordonne là de *« réprimer résolument, totalement et rapidement la rébellion armée organisée par les séparatistes*, *et les organisations soutenues de l'étranger travaillant au démembrement* [de la Chine] *»*.[71] À Ili, la police et l'APL ouvrent le feu, abattant environ 160 individus (les forces de l'ordre perdant 32 agents). [72] D'autres troubles dégénèrent à Yining

[64] Zhang, « The Silk Road and the Security of China's Western Regions - Historical Conditions [絲鋼之路與中國西城妾全 —兼論中亞地區力量崛起的歷史條件、規律及其因應戰略] », *art. cit.* 16. TFA.
[65] *Ibid*. 4. TFA.
[66] Dreyer, "The PLA and Regionalism", *art. cit.* 150-151. Et Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 156.
[67] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*, 91. Roberts, *The War on the Uyghurs, China's Internal Campaign Against a Muslim Minority*, *op. cit*. 53. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 325-7. Et Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 152-153.
[68] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 335. TFA.
[69] Roberts, *The War on the Uyghurs, China's Internal Campaign Against a Muslim Minority*, *op. cit*. 54.
[70] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 333.
[71] Shan, Yue (1995) 'Armed Rebellion Reported in Xinjiang', *Hong Kong Tung Hsiang,* 15 June 1995, in *China Daily Report,* FBIS-CHI-95-119, 21 June 1995: 92-93. Cité par Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 116. TFA.
[72] *Ibid*. 115. Il faut rester prudent quant aux chiffres concernant les violences au Xinjiang depuis les années 1990, selon Millward, car *« la plupart des données* (…) *proviennent soit du gouvernement chinois, soit de sources en*

en 1997, aux bilans disputés entre les ONG pro-ouïgoures et le gouvernement. Dans chaque cas, la répression est sévère contre les *« déchets sociaux »* et les *« pillards drogués »* brocardés par la propagande officielle.[73] Ces années-là à l'inverse, plusieurs fonctionnaires du Parti d'ethnie turcique et parfois dénoncés comme des *« chacals serviles aux hans »*, sont agressés.[74]



Figure 91 Des gardes-frontières chinois bivouaquent, Xinjiang, 1990. Source.[75]

Il semble, vu de Pékin, que peu importe *« ses efforts pour obtenir l'assentiment des minorités par le développement économique, elles restent opposées à la domination chinoise »*.[76] Mais en 1990 comme par le passé, la paranoïa et le manque de tact des autorités centrales participent largement à cette désaffection. C'est le cas, au-delà des divers récits de tortures, d'arrestations de masse et d'exécutions expéditives après chaque attaque, lorsqu'elles interdisent par exemple les *Meshrep*, du nom de clubs moralisants visant à inculquer les valeurs islamiques à la jeunesse tentée par la drogue et l'alcool. Or à l'instar de toute source d'autorité concurrente, le Parti les bannit et ferme également les madrassas.[77] Le fait que Pékin se mêle du contrôle des naissances, deux par couple sont permis en 1990 (contre l'enfant unique ailleurs), et de la question du corps des femmes, sont aussi mal reçus dans les segments conservateurs de la société musulmane. Ajouté à l'arrivée en nombres de migrants Han, à l'inégalité entre ces derniers et les Ouïgours, aux limites imposées au culte et à la construction de mosquées, on fait route de collision.[78]

Menaces externes et internes au contrôle du Xinjiang par la Chine convergent donc de nouveau du point de vue des dirigeants du Parti, qui estiment que l'Islam est manipulé par des agents

exil ouïghoures. Ces deux sources ont chacune leur raisons de façonner le récit à leur manière ». Voir Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 324. TFA.

[73] *Ming Pao,* 11 February 1997. Cité par *Ibid*. 331. TFA.

[74] McMillen, "The Urumqi Military Region: Defense and Security in China's West", *art. cit.* 716. TFA.

[75] Cliché découvert à Taipei. Source inconnue malgré les recherches de l'auteur et la description de la photo. A qui de droit…

[76] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 116. TFA.

[77] *Ibid*. 89. TFA.

[78] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 330-334. Et Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 153.

provocateurs étrangers profitant de leur modération pour atteindre leurs objectifs séditieux. Jiang Zemin déclare en octobre 1990 devant l'APL : *« les séparatistes de l'intérieur de la nation* [Xinjiang, mais en pensant peut-être aussi Taïwan et Tibet] *et les forces hostiles internationales conspirent pour mettre en œuvre leurs complots et activités destinées à diviser la patrie* (...). *Dans les circonstances actuelles, préserver le calme au Xinjiang sera décisif pour la stabilité de toute la nation »*.[79] Trois non, *« pas de concessions, de compromis, ni d'indulgence »* sont assenés par Li Peng afin d'*« éliminer les activités séparatistes au stade embryonnaire »*.[80] Pour ce faire, la présence de l'APL, en tant que *« grande muraille de fer et d'acier protégeant la mère patrie »* selon le nouveau secrétaire du Parti au Xinjiang Song Hanliang (宋漢良), est aussi renforcée.[81] Il faut ainsi *« frapper résolument la poignée de crapules scélérates sabotant la réunification de la patrie et l'unité nationale »* déclare Tomur Dawamat en 1995...[82] L'année suivante signe le lancement de la campagne de répression *Frapper fort*, débouchant sur nombre d'arrestations et de condamnations, Pékin mettant l'accent sur la vitesse et la quantité.[83]

La répression, s'appuyant sur des forces de sécurité (PAP, Ministère de la Sécurité publique, Ministère de la sécurité d'État, et APL) dont le personnel est quasi-exclusivement Han, gagnera en intensité après les attentats du 11 septembre. Le PCC intègre alors la lutte contre les Ouïgours à la guerre *« contre le terrorisme »* (GWOT) du fils Bush. La phraséologie visant ces derniers, pour les placer dans la même catégorie qu'Al-Qaïda, évolue de l'abscons *séparatiste* à *terroriste* et *extrémiste*,[84] termes en vogue sur le marché de la sécurité internationale. Dans un document du Conseil des affaires de l'État (2002) *Les forces terroristes du 'Turkestan oriental' ne peuvent rester impunies*, on fait cet amalgame en liant les actions autonomistes à celle des *« colonialistes acquis au démembrement de la Chine »*.[85] Le tour ainsi joué permet aux autorités de proclamer à l'égard de l'opposition que *« le séparatisme ethnique constitue son but, l'extrémisme religieux sa façade, et le terrorisme son moyen »*.[86] Un temps, Washington inclura le Parti islamique du Turkestan à la liste des organisations terroristes et emprisonnera des Ouïgours à Guantanamo. Mais cet assentiment prend fin lorsqu'il est clair que Pékin manipule la GWOT[87] pour partir à la chasse des intellectuels non-violents (Ilham Tohti fournissant l'exemple le plus médiatisé), notamment après les émeutes de 2009 à Urumqi. Si la répression est impitoyable, la réaction se limitera chez nous à des paroles verbales. À l'époque des *« Yoghurts »* de Bernard Kouchner, ministre des Affaires étrangères de la France pris en flagrant délit d'ignorance, la Chine *« est un grand pays »* mais qui, on le devine, demeure encore loin des préoccupations politiques...[88]

---

[79] Jiang Zemin, *Lun guofang he jundui jianshe* [On National Defense and Army Building] (Jiefangjun chubanshe, 2003), 12. Cité par Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 154-155. TFA.
[80] *Renmin Ribao [People's Daily] (Beijing)*, 21 February 1990, 1. Cité par Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 154. TFA.
[81] En remplacement de Wang Enmao. Voir Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 94. TFA. Et Dreyer, "The PLA and Regionalism in Xinjiang", *art. cit.* 48.
[82] 'Tomur Dawamat Inspects Xinjiang's Rotan Prefecture', 1330 GMT, 6 June 1995, in *China Daily Report,* FBIS-CHl-95-113, 13 June 1995: 72. Cité par Clarke, *Xinjiang and China's Rise*, *op. cit*. 117. TFA.
[83] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 331. TFA. Et Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 157.
[84] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 103, 156-8.
[85] People's Republic of China State Council Information Office, 2002,' "East Turkistan" Terrorist Forces Cannot Get Away with Impunity', 21 January 2002. Cité par Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 339. TFA.
[86] Voir Andrew Scobell, "Terrorism and Chinese Foreign Policy," dans Yong Deng and Fei-ling Wang, eds., *China Rising: Power and Motivation in Chinese Foreign Policy*, Rowman and Littlefield, 2005.
[87] *Global War on Terror*. La guerre contre le terrorisme.
[88] Voir : https://www.youtube.com/watch?v=_JpqyodLsT8. Kouchner voulait dire « ouïgour », bien sûr. Pour un portrait caustique de la diplomatie chinoise de la France de ces années, voir : René Viénet, *« La diplomatie (en Chine) n'est pas un dîner de gala »*, Commentaire, Vol.2, No. 166, 2019, pp. 397-404.

Par truchement géopolitique et quelques évolutions de surface, revient ainsi au Xinjiang post-guerre froide l'invariant d'un inévitable rapport de force entre conquérant-colonisateur chinois et peuples autochtones, auquel s'ajoute l'inconnue des réactions des puissances de la région. Si son expression a évolué, la nature de la confrontation n'a guère changé depuis le 19ème siècle. Or, à l'orée du 21ème siècle, la puissance régionale de la Chine surpasse pour la première fois et de loin celle des résistances qui lui sont opposées. Forte de ce basculement, elle renforce autant sa coercition en lieu et place du compromis. Surtout, elle se prépare également à transformer en profondeur la fabrique sociale, politique et culturelle du territoire et de ses populations.

Ce tournant sécuritaire s'aggravera après les attaques successives de 2013 et 2014 voyant une voiture bélier foncer sur la foule sur la place Tiananmen, des fanatiques assassiner à l'arme blanche plus de trente voyageurs en gare de Kunming, et des kamikazes faire détonner leurs ceintures d'explosifs dans celle d'Urumqi. En 2014, année noire, plus de 300 citoyens chinois sont victimes du terrorisme.[89] Si Xi Jinping va alors mettre la technologie au service d'une campagne sans précédent de rééducation de masse, ou de *« génocide culturel »*, pour éradiquer parmi la population du Xinjiang tout sentiment identitaire non-chinois, Pékin remobilise aussi depuis le tournant du millénaire des méthodes moins directes et nous ramenant à la longue durée.

…à celui des vieilles méthodes

En complément de la répression, et toujours pour garantir que le Xinjiang remplisse son rôle de pivot continental vers l'Asie centrale, Pékin revient à plusieurs politiques étrennées depuis les Qing : modernisation économique, accélération de l'immigration Han, coercition culturelle et éducative pour verrouiller dans les esprits l'appartenance du territoire à la Chine.

Quelle est cette vieille méthode à laquelle revient Pékin depuis 2000 ? Outre la répression de la contestation, et conformément aux points de vue des stratèges Qing, Gong Zizhen, Wei Yuan, et Zuo Zongtang puis de Sun de Yat-Sen, la colonisation du Xinjiang avance sur deux jambes : la première est celle du développement économique de la province, qui passe par l'exploitation des sols, l'industrialisation et la modernisation de ses accès à la Chine ; la seconde est celle de l'immigration Han à destination de la région stratégique couplée à la sinisation de la population, servant des fins de contrôle du territoire. Ainsi imbriqués, le Xinjiang et l'ouest peuvent servir de profondeur et de contrepoids productif et démographique à un littoral vulnérable à la menace étrangère. Deux grands développements justifient le retour de cette politique déjà plusieurs fois centenaire : le premier concerne au tournant du millénaire l'urgence de corriger l'aggravation du déséquilibre économique est-ouest de la Chine, alors que la côte n'a jamais été aussi riche, surpeuplée, et du point de vue de Pékin, privée de profondeur stratégique (proximité de Taïwan et des déploiements américains sur la chaîne d'île, ch. 11). Il fait donc amplement sens, vue la comparative pauvreté de l'ouest, de le dynamiser, partager avec lui les fruits de la croissance, de façon à le stabiliser socialement, d'en faire une terre attractive pour des migrants devant *in fine* y garantir la souveraineté de la Chine, et ainsi lui offrir un sanctuaire stratégique et productif. Le second est la question énergétique, par laquelle le Xinjiang est non seulement perçu comme pourvoyeur de matières premières pour l'est, mais aussi de pont continental pour acheminer vers le centre de la Chine celles de l'Asie centrale, alors que les dirigeants chinois s'inquiètent

[89] Castets, "Les Ouïgours à l'épreuve du « vivre-ensemble » chinois", *art. cit.*

sur leur flanc océanique du risque de blocus des lignes de communication maritime. Ces deux dynamiques accentuent ici la pertinence des vieux projets stratégiques chinois pour le Xinjiang.

Afin de corriger les inégalités de développement avec les provinces côtières chinoises, fut lancé pendant les années 1990 le programme de Développement du nord-ouest (西部大開發). Il s'agit d'une traduction malheureuse, *xibudakaifa* se traduisant mieux par *Grande ouverture de l'ouest*, faisant bien davantage ressortir la logique colonisatrice d'ouverture des terres, non seulement à l'exploitation économique, mais aussi aux migrations, et d'un point de vue géographique, vers la Chine comme vers l'Asie centrale. La nuance a son importance puisque nous ne sommes pas ici dans une logique purement économique, comme on pourrait l'entendre en France pour nos diverses politiques de développement « des territoires », mais dans une stratégie où l'économie a vocation à servir l'intérêt national et se charge d'une vision géopolitique structurante à propos du rôle projeté par le Parti du Xinjiang comme pivot continental de la Chine vers l'étranger.[90]

Jiang Zemin dit en 2000 qu'il s'agit d'une *« stratégie de développement à long terme »* afin de de *« maintenir l'unité des groupes ethniques, l'unification nationale et la stabilité sociale »*.[91] Wang Lequan (王樂泉), secrétaire du Parti de la province, emboite le pas : *« Pour œuvrer à la lutte contre le séparatisme, et pour maintenir une stabilité sociale pérenne, il est essentiel de poursuivre le développement économique. Ce rythme de développement doit être plus rapide que celui des pays voisins, afin de solidifier le soutien de tous les groupes ethniques envers le leadership du PCC* (...) *et de lutter contre les actes subversifs de séparatisme ethnique »*.[92] Li Dezhu (李德洙), tête de la Commission des affaires ethniques de l'État, concourt, écrivant dans *Qiushi* que la politique de Grande ouverture de l'ouest *« fournira la base matérielle idoine pour renforcer l'unité nationale et la stabilité sociale ; et ces trois facteurs créeront un environnement favorable à la mise en œuvre de la stratégie.* […] *Ainsi, la solution finale à nos problèmes réside dans le développement de la productivité sociale dans les régions des minorités nationales »*.[93] Li prévient aussi quelques lignes plus bas que ce développement économique, par l'ouverture promise du Xinjiang vers l'Asie centrale, fait aussi planer la menace que des *« forces étrangères hostiles saisiront cette opportunité pour pénétrer en Chine »*. Un tel risque justifie d'équilibrer cette ouverture par *« certaines mesures efficaces pour protéger l'unité nationale et la stabilité sociale »*,[94] c'est-à-dire l'extrême surveillance des minorités turciques vues ci-dessus.

L'idée est que si *l'ouverture externe* du Xinjiang est rendue nécessaire par les objectifs du Parti, cette dernière, dangereuse, doit être doublée par une *fermeture interne* afin de n'y laisser aucun terreau fertile à l'enracinement d'influences étrangères échappant au contrôle de Pékin. Ainsi va le sens d'une directive secrète ayant fuité en 1996, le *Document No. 7 du Comité central du PCC*, résumant de façon holistique la politique contemporaine du PCC envers le Xinjiang, ou

---

[90] Cela nous rappelle que les Chinois sont souvent plus clair dans les publications dans leur langue que dans les traductions officielles destinées, on enfonce ici une porte ouverte, à garder le contrôle sur le discours international à leur égard. Mais si langue chinoise est mal connue à l'étranger, Pékin est si peu discrète qu'une simple comparaison documentaire peut révéler ces doubles-discours.

[91] *Renmin Ribao*, 16 September 2000, page 1. Cité par Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 157. TFA.

[92] Wang Lequan, "Speech at Xinjiang Autonomous Region Rally to Mark the Founding of the CPC," *Xinjiang Ribao* (in Chinese), June 30, 2001. Cité par Scobell, Ratner, Beckley, *China's Strategy Toward South and Central Asia - An Empty Fortress*, *op. cit*. 14-15. TFA.

[93] Li, Dezhu (2000) 'Xibu Da Kaifa yu Minzu Wenti' [Large-scale Development ofWestern China and China's nationality problem], *Qiushi* [Seeking Truth], 1 June 2000, in *China Daily Report*. Cité par Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 153. TFA

[94] *Ibid*. TFA.

doivent marcher main dans la main modernisation économique et répression politique.[95] On y prévoit le progrès des performances économiques du Xinjiang de concert avec l'enfermement de ses minorités dans des cycles de répression et de rééducation. Les deux vont de pair ! Cette politique pour le Xinjiang fait ainsi honneur à la vision de l'empereur Qianlong, qui défendait contre les mandarins au 18ème siècle l'incorporation du Xinjiang sur des bases non seulement politico-stratégiques mais aussi économiques. La fameuse BRI, dont on discutera plus bas, en renchérissant le rôle du Xinjiang comme pont vers l'étranger, conforte chacune de ces directions. Par l'action des secrétaires du Parti de la province successifs, de Wang Lequan à Ma Xingrui (馬興瑞) en passant par l'implacable Chen Quanguo (陳全國), elles demeurent inchangées.[96]

Revenant sur le débat de 1874 concernant la priorisation de la défense maritime ou du continent (partie 3 de la thèse), Qin Zongcang (秦宗倉), Qu Honghui (屈宏輝) et Xue Hailong (薛海龍) de l'Université normale du nord-ouest nous rappellent que ce dernier avait attiré l'attention des stratèges Qing sur l'arriération économique du Xinjiang par rapport à la côte. Pour eux, ce retard était derrière le mécontentement des populations et de la perte plusieurs fois du territoire au profit des forces islamiques. Ils écrivent, *« le débat sur la défense des mers ou du continent ont fait prendre conscience* [aux Chinois] *que, ce qui affecte réellement la sécurité de l'ouest, c'est le déséquilibre économique entre l'Est et l'Ouest, constituant le facteur fondamental à l'origine des troubles et de l'instabilité historique* [du territoire]. (…) *Celui-ci constitue une contrainte sérieuse pour le développement futur de l'économie du pays et nuit à la stabilité des frontières et à l'unité nationale* [car] *des éléments hostiles peuvent exploiter la pauvreté dans la région frontière occidentale pour inciter à la sécession et l'agitation ».*[97] C'était en effet la lecture de Zuo Zongtang qui lança d'ambitieuses politiques de développement et de sinisation du Xinjiang afin que de tels épisodes ne se reproduisent plus. C'est donc bien cet héritage que les historiens et stratèges chinois mobilisent pour justifier l'actuelle politique de Pékin pour ce territoire.

Certes, la situation économique du Xinjiang s'est indubitablement améliorée, avec l'émergence d'une classe moyenne musulmane éduquée. Mais le profit est inégalement distribué. Millward écrit, *« savoir si la Chine constitue un État multiethnique ou multinational, plutôt qu'un État-nation han pour les hans, dépend largement de l'équité avec laquelle les groupes ethniques estiment être traités dans l'allocation des ressources et la mise en œuvre du programme de développement à l'échelle nationale ».*[98] Le bât blesse car ces politiques de développement économique privilégient les hans, surreprésentés dans les catégories sociales plus avantagées (service, construction, industrie, politique, éducation), y recréant la hiérarchie entre colons-administrateurs chinois et subalternes locaux existant depuis au moins le 19ème siècle. Y répond aussi la survivance de stéréotypes xénophobes et de méfiances des premiers envers les seconds, ainsi que les résistances très fortes à l'imposition des normes chinoises à la population musulmane. Historiquement, celles-ci se sont surtout exprimées dans le bassin du Tarim au sud, centre traditionnel principal de la population turcique. C'est toujours le cas aujourd'hui, le PIB

[95] Roberts, *The War on the Uyghurs, China's Internal Campaign Against a Muslim Minority*, *op. cit*. 55.
[96] Simon Leplâtre, "Le dirigeant du Xinjiang quitte son poste apres cinq ans de repression contre les Ouigours", *Le Monde*, 28 décembre 2021. Et Jack Lau, "New Xinjiang party chief pledges to follow President Xi Jinping's policy on the sensitive region", *SCMP*, 27 décembre 2021.
[97] Qin Zongcang, Qu Honghui, Xue Hailong [秦宗倉, 屈宏輝, 薛海龍], "Modern Chinese National Defense and the Disputes, Implications for the Security of North China [中國近代塞防, 海防之爭對當代西部安全問題的啟示]", *Journal of Northwestern Normal University* [西北師大學報], Vol. 49, No. 5, 2012, pp. 78-82 (81).
[98] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 295. TFA

par habitant y étant deux fois moins élevé que dans le nord à majorité han.[99] Financièrement, et comme par le passé, le Xinjiang continue à connaître d'importants déficits et à requérir des subventions massives de la part de l'État central et des provinces côtières (90% de son budget en 1995), démontrant ainsi la volonté de Pékin de soutenir une province stratégique.[100] Encore une fois, depuis Qianlong, chaque grand chef d'État de Chine a fait le même calcul : il est plus rentable stratégiquement d'équilibrer les comptes d'un Xinjiang déficitaire que de l'abandonner.

Dans l'objectif de diluer dans la population et la culture chinoise les Ouïgours, d'éclater leur cohésion démographique, et d'équilibrer la démographie nationale en allégeant les provinces intérieures chinoises surpeuplées, on relance aussi la colonisation de très grande envergure du Xinjiang par les hans. Comme l'écrit Millward, *« à la fin des années 1990 les dirigeants chinois ont déterminé que le développement économique ne peut éliminer à lui seul les dissensions ethniques et les tensions séparatistes. A la place, il adopta une politique d'intégration accélérée de la province par le moyen de l'immigration Han à des fins sécuritaires »*.[101] Ainsi Jiang Zemin, suivi depuis dans cette vieille politique par Hu Jintao et Xi Jinping, lance, *« si vous n'êtes pas encore allé au Xinjiang, c'est que vous n'êtes pas un bon han ! »*.[102] Si, en 1947, seuls 5% des habitants du Xinjiang étaient des hans, ils étaient 40% en 2000, et 60% actuellement.[103] Cette immigration encouragée par le pouvoir est aussi celle des cadres attirés par des politiques fiscales avantageuses, pour ne pas laisser le futur du territoire aux mains d'officiels locaux auxquels Pékin accorde une confiance relative. Il s'agit encore d'un retour de l'histoire, les begs musulmans sous les Qing, puis les cadres ouïgours du Parti sous Mao, ayant à chaque époque été placés sous l'autorité des fonctionnaires de Pékin. Nombre de ces cadres ouïgours, y compris ceux ayant occupé de hautes fonctions dans le Parti, ont depuis été purgés.[104]

Auprès des candidats au départ, le Xinjiang demeure présenté comme une terre d'opportunité. Ainsi sur des vidéos, on apercevra des colons chinois vanter les avantages d'un déménagement dans l'ouest : terres gratuites, maisons à bas prix, récompenses financières en cas de mariage avec une femme ouïgoure (!)…[105] Dans ces fastidieux travaux de reprogrammation humaine et de mise aux normes chinoises, c'est souvent le *Bingtuan*, descendant paramilitaire des anciens *Tuntian* (les colons-soldats Qing), qui est à l'œuvre, en servant de réceptacle et de courroie de transmission à l'immigration han. Hier comme aujourd'hui, ce mouvement de population joue un rôle pivotal dans la défense aux frontières, la mission du *Bingtuan* demeurant de *« cultiver et protéger les zones frontalières qui lui sont confiées par l'État »*.[106] Le fait que l'organisation

---

[99] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 154. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 305. Et Rémi Castets, « La question ouïghoure et sa dimension centre-asiatique », *La revue internationale et strategique*, no. 64, hiver 2006/2007, pp. 89-98 (96-97).

[100] Sans possibilité de trouver un chiffre plus récent…, les choses n'ont guère du changer. Voir Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 120. Et Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 303.

[101] *Ibid*. TFA.

[102] Zhonggong Xinjiang Weiwuer zizhiqu weiyuanhui dangshi yanjiushi 2002: 337. Cité par Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 310. TFA. Voir aussi Adrian Zenz, "End the Dominance of the Uyghur Ethnic Group: An Analysis of Beijing's Population Optimization Strategy in Southern Xinjiang", Central Asian Survey, 2021.

[103] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 308. Et "Break Their Lineage, Break Their Roots", *Human Rights Watch* (HRW), 19 avril 2021. Et Rémi Castets, "Les Ouïgours à l'épreuve du « vivre-ensemble » chinois", *Le Monde Diplomatique*, mars 2019.

[104] Shohret Hoshur, "Uyghur propaganda chief confirmed dead 5 days after being released from jail", *Radio Free Asia*, 17 mars 2023.

[105] Documentaire ARTE, « Chine : les influenceurs de la colonisation », *ARTE*, 15 décembre 2023. Et "Subsidies For Han Settlers 'Engineering Demographics' in Uyghur-Majority Southern Xinjiang", *RFA*, 13 avril 2020.

[106] Shichor, "The Great Wall of Steel," *art. cit*. 122.

n'ait jamais constitué un instrument profitable et reste maintenu à flot par l'État central trahit également sa fonction stratégique...[107] Le programme de colonisation chinois n'avait été que brièvement abandonné pendant l'ère des seigneurs de guerre, avant d'être relancé dès 1942 par le KMT lorsque celui-ci reprit pied au Xinjiang (partie 4), puis par le PCC en 1949 (partie 5).

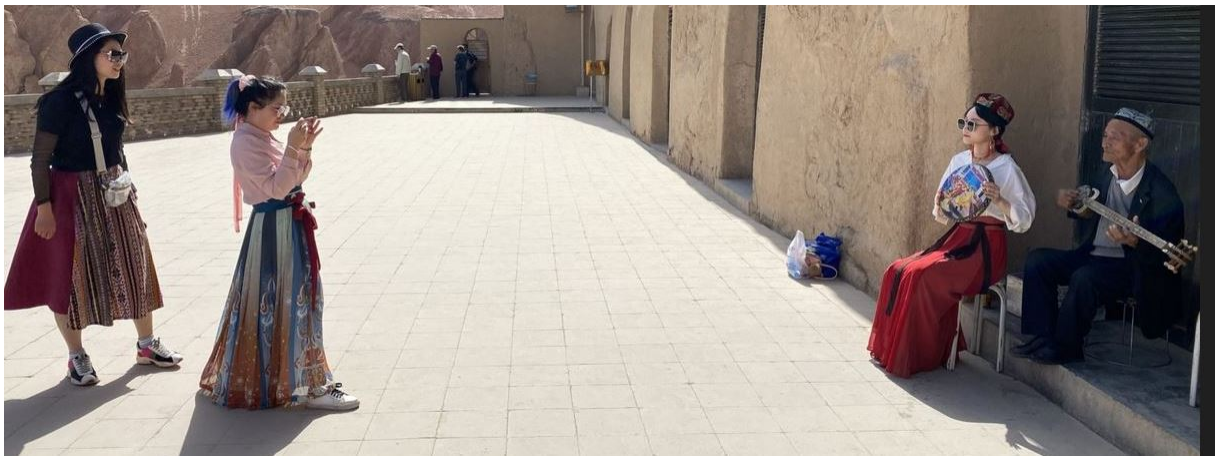


Figure 92 De jeunes touristes chinoises prennent la pose avec un musicien ouïgour, et âgé. Mai 2022. Source.[108]

Kashgar, la grande oasis ouïgoure, se trouve ainsi aujourd'hui transformée par la construction de grands ensembles et la reconstruction de la vieille ville.[109] Les traces plus anciennes de la tradition islamique subissent la *disneylandisation*, symbolisant leur passage du domaine du structurel à celui de la curiosité folklorique.[110] D'autres fois, on demande à une famille ouïgoure de se plier à un vil spectacle de danse à l'honneur d'un de ces Youtubeurs occidentaux cooptés par le PCC, célébrant sous haute surveillance l'esprit supposément bon enfant des Ouïgours.[111] Cette présence, c'est aussi celle du *« cousin »*, ce han vivant chez l'habitant ouïgour pour épier ses moindres paroles et gestes au service du Parti : débauche dystopique rappelant la révolution culturelle, combinant masse d'informateurs aux ordres et technologies de surveillance les plus innovantes. Le futur rôle de la province dans les grands objectifs stratégiques de Pékin couplé à la mémoire des résistances turciques historiques à la domination chinoise du Xinjiang, ayant plus d'une fois débouché sur une perte de ce territoire, comptent sans doute pour beaucoup parmi les facteurs expliquant la paranoïa avec laquelle le Parti y traque les signes de différence.

La politique d'assimilation chinoise, programme posé de longue date, se manifeste également à l'étage culturel. Pour paraphraser le Mao de 1950, et alors que la domination par la Chine du

[107] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 120.
[108] Xinjiang, mai 2022. Novatan, rédaction.
[109] "China razes Kashgar's iconic Grand Bazaar", *RFA*, 6 mai 2022.
[110] Simon Leplâtre, « Le Xinjiang, région ouïgoure qui doit devenir chinoise comme les autres », *Le Monde*, 30 juillet 2023. Et Frédéric Lemaître, « A Shenzhen, un « village » des cultures chinoises entre présentation caricaturale et contrôle des minorités », *Le Monde*, 19 juillet 2023. Et Soledad Jiménez-Tovar, "Folklorized politics: how Chinese soft power works in Central Asia", *Asian Ethnicity*, Vol. 21, No. 2, 2019, pp. 244–268.
[111] Voir les dessous de la scène, qui nous ramène aux tours dirigés pour les *« amis de la Chine »* décrits de Jacques Guillermaz à Simon Leys, ici (on excusera la vulgarité du titre, mais le contenu est clair) : chaîne Youtube Serpantza, *« Moron EXPOSES Chinese Government by Accident »*, *Youtube*, 25 mars 2022 : https://www.youtube.com/watch?v=5ZhgYT6ipZU.

Xinjiang n'a jamais été aussi solide qu'au 21ème siècle, les conditions sont enfin mûres pour que *« les traditions des zones habitées par les nationalités minoritaires »* soient réformées.[112] Dans le but d'instiller le patriotisme chinois et de mieux faire correspondre les mémoires collectives à son récit, le Parti réforme les politiques éducatives tout en fermant les échanges culturels avec l'étranger. Pour Xi Jinping, cet effort doit s'appliquer en priorité aux enfants, qui sont bien davantage susceptibles de se tourner vers la culture chinoise que leurs parents.[113] C'est aussi le cas de l'enseignement de l'histoire, par ailleurs en constante fluctuation en Chine selon les buts politiques du moment, et ici valorisant invariablement une appartenance du Xinjiang à la Chine *« depuis l'antiquité »*, et présentant le millénaire de séparation entre les Tang et les Qing comme une simple interstice entre deux périodes d''unification nationale'.[114] Pour Pékin, l'assimilation dépend *in fine* de l'adhésion des minorités au récit national chinois. Il faut également pour ce faire neutraliser le *« nihilisme historique »*, signifiant en jargon du PCC questionner la version officielle du passé, qui aurait causé la chute de l'URSS selon Xi.[115] Les Chinois imposent donc dès le plus jeune âge l'apprentissage du mandarin et son utilisation dans tous les médias afin de garantir sa supériorité discursive dans la région.[116] Rien de neuf dans tout cela encore une fois, Pékin ne faisant que reprendre les idées de Zuo Zongtang et de Liu Jintang au 19ème siècle, pour qui la sinisation de la région était déjà synonyme d'intégrité territoriale et de sécurité nationale.

Cet effort sur les consciences et son aspect scolaire ne doit pas étonner, les Chinois se plaignant régulièrement des réformes éducatives à Taïwan donnant plus de place à l'étude de l'histoire particulière et maritime de l'île qu'à celle de la Chine. Pékin met ainsi le glissement identitaire structurel à Formose et son appel au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes sur le dos d'un bourrage de crâne de Taipei. La Chine est pourtant bien plus suspecte d'y recourir au Xinjiang…

La traduction en langues étrangères du terme *minzu* (民族) a évolué en 2005, passant du terme léniniste de *nationalité* à celui *d'ethnie*. Le premier pouvait en effet *« impliquer un droit d'auto-détermination »* alors que le second souligne mieux le *« caractère sub-national »* correspondant au récit politique aujourd'hui en vigueur sur la place des Ouïgours à l'intérieur de la Chine.[117] Car comme le déclarait Xi en 2022, *« la civilisation chinoise constitue la racine des cultures de tous les groupes ethniques du Xinjiang »*.[118] Cette interprétation discutable des choses a aussi son histoire, puisqu'elle est tirée directement de Chiang Kai-shek, qui dissertait dans la *Destinée de la Chine* sur l'appartenance à la *« lignée Han »* des *« mahométans »*.[119] Que l'on parle des communistes ou du KMT, outre le vernis autonomiste, on s'est basé sur le nationalisme racial

---

[112] Mao Zedong (1986c) 'Don't Attack on All Fronts', (June 6, 1950). Cité par Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 47. TFA.

[113] Voir *« Lors de son inspection au Xinjiang, Xi Jinping a souligné la nécessité de mettre en œuvre pleinement et précisément la stratégie du Parti pour gouverner le Xinjiang dans la nouvelle ère et construire l'unité. Un Xinjiang magnifique, harmonieux, prospère, civilisé et progressiste, où les gens vivent et travaillent dans la paix et le contentement et jouissent d'une bonne écologie* [習近平在新疆考察時強調 完整準確貫徹新時代黨的治疆方略 建設團結和諧繁榮富裕文明進步安居樂業生態良好的美好新疆] », *Chine Nouvelle*, 7 juillet 2015.

[114] Voir : Institut du marxisme de l'Université des finances et de l'économie du Xinjiang [新疆财经大学马克思主义学院], « Comment bien raconter l'histoire du Xinjiang ? Résumé du séminaire pré-scolaire 'Cognition, narration et enseignement : Une histoire locale concise du Xinjiang' [如何善於鬥爭、守好陣地、講好新疆歷史？‖「認知、敘事與教學：《簡明新疆地方史》學前研討會」綜述] », 18 février 2023.

[115] "Sparks by Ian Johnson review - China's underground historians", *The Guardian*, 1 novembre 2023.

[116] Roberts, *The War on the Uyghurs, China's Internal Campaign Against a Muslim Minority*, *op. cit*. 139.

[117] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 348.

[118] "President Sets Out New Vision for Xinjiang", *China Daily*, 16-17 juillet 2022.

[119] Chiang Kai-Shek, *China's Destiny, op. cit.* 30-31.

han pour asseoir sa domination sur les périphéries. Ainsi selon James Leibold, fin connaisseur de la politique du Parti à l'égard des minorités, *« la politique coloniale chinoise cherche à transformer, non à exterminer, le paysage physique et social du Xinjiang. Elle travaille à y altérer les pensées et comportements de ce que les autorités chinoises perçoivent comme une population arriérée, déviante, intrinsèquement dangereuse, en élevant sa 'qualité biologique'* (*suzhi*, 素質) *et provoquant sa renaissance en citoyens chinois patriotiques et civilisés »*.[120] Le modèle chinois se reconfigure comme *« force civilisatrice transformatrice »* fort d'une destinée manifeste auprès de peuples périphériques renvoyés à l'image des *barbares des quatre coins*.[121] Comme l'écrivait autrefois le stratège Ming, Yu Qian, *« en ce qui concerne* [ces derniers], *nous devrions à la fois les intimider avec notre force militaire et les chérir d'actes de gentillesse »*.[122]

Enfin, la religion. Comme l'écrivait Liu Yazhou, *« le problème chinois réside dans les régions frontalières, le problème des régions frontalières réside au Xinjiang, le problème du Xinjiang réside dans le sud du Xinjiang, et le problème du sud du Xinjiang réside dans la religion. Si la Chine souhaite exercer une influence dans le monde au 22ème siècle* (sic.)*, elle doit, dans le siècle présent, apporter à la question de la religion une solution finale sur son territoire »*.[123] Le lien entre foi islamique, identité ouïgoure et séparatisme étant établi à Pékin, il est exigé de l'Association islamique de Chine de suivre *« ses instructions avec diligence »*,[124] le secrétaire du Parti Ma Xingrui déclarant que la *« sinisation de l'Islam au Xinjiang est inévitable »*.[125]

Cette hermétique fermeture du Xinjiang prend donc la forme d'une purge contre l'idée même de *différence*, perçue comme un poison pour l'unité de la Chine et un obstacle à ses ambitions géostratégiques. Les minorités suspectes d'être manipulées par les forces étrangères hostiles (islamiques, panturciques) constituent de cette façon une menace latente à l'intégrité territoriale de la Chine. En échange de leur soumission, l'État leur promet la prospérité. Mais tout soupçon de résistance, fut-t-il implicite, est puni par le recours à la coercition. Dans une perspective biopolitique foucaldienne, elles sont perçues comme l'élément malade de l'organisme chinois, à traiter pour prévenir toute métastase ou contagion.[126] *« Brisez leur lignée, brisez leurs liens et brisez leurs origines. Pelletez entièrement les racines de ces gens déloyaux et jouant double jeu, déterrez-les et jurez de les combattre jusqu'au bout »*, dira un officiel du Parti.[127] Aujourd'hui comme pour les Dzoungars du 18ème siècle, c'est la *pacification* (平定) : une injonction à rentrer dans le rang ou à disparaitre. C'est bien parce que, comme l'écrit Thierry Kellner, *« dans sa composante spatiale, la RPC est l'héritière de l'impérialisme de la dynastie mandchoue »*.[128]

---

[120] James Leibold, "Beyond Xinjiang:Xi Jinping's Ethnic Crackdown", *The Diplomat*, 1er mai 2021.
[121] Fiskesjo, Magnus (2006) 'Rescuing the Empire: Chinese Nation-Building in the Twentieth Century', *European Journal of East Asian Studies,* 5 (1): 15-44. Cité par Clarke, *Xinjiang and China's Rise*, *op. cit*. 153.
[122] Yu Qian HMJSWBa [皇明經世文編] Huang Ming jing shi wen bian. Ming Chong Zhen Ping Wu Tang ed. 38 vols. Taibei. Vol. 4, page 203. Cité par Alistair Iain Johnston, *Cultural Realism – Strategic Culture and Grand Strategy in Chinese History*, *op. cit.,* page 214.
[123] Liu Yazhou [劉亞洲], "The Grand National Strategy [中國大國策]", *art. cit.* 19-20. TFA
[124] « Le PCC rééduque les Ouïghours et favorise davantage la sinisation de l'islam [中共再教育維吾爾人 還要深入推進伊斯蘭中國化] », *CNA*, 21 septembre 2021.
[125] Laurie Chen, "Top official from Xinjiang says 'Sinicisation' of Islam 'inevitable'", *Reuters*, 7 mars 2014.
[126] Sean Roberts, "The Biopolitics of China's 'War on Terror' and the Exclusion of the Uyghurs", *Critical Asian Studies*, Vol. 50, No. 2, 2018, pp. 232–258.
[127] Maisumujiang Maimuer, un responsable des affaires religieuses du PCC, dans un commentaire sur Weibo. Voir Austin Ramzy, "China Targets Prominent Uighur Intellectuals to Erase an Ethnic Identity", *The New York Times*, 5 janvier 2019. TFA.
[128] Kellner, T., *L'occident de la Chine: Pékin et la nouvelle Asie centrale (1991-2001)*, *op. cit*.

Alors qu'on désinise à Taïwan (去中國化), on sinise donc à l'inverse et rapidement au Xinjiang. Nationalistes chinois de tous les bords s'unissent par ailleurs, lorsque l'on a vu Hung Hsiu-Chu (洪秀柱), candidate malheureuse du KMT aux élections présidentielles à Taïwan en 2016 se rendre au Xinjiang au 2022 pour y louer l'harmonie sociale, les efforts *« anti-terroristes »* de Pékin, et dénoncer des rapports *« mensongers »* sur le travail forcé des Ouïgours.[129] Peut-être Ma Ying-jeou, ancien président et éminence grise à Taipei du camp bleu foncé favorable à Pékin, a-t-il pensé la même chose lorsqu'il s'émut face-caméra sur la grande muraille quant à la désinisation de Taïwan aux mains des *« autorités »* du DPP.[130] Qu'arriverait-il à Taïwan si l'île devait un jour passer par la coercition aux mains de Pékin ? Le fait que Pékin réemprunte de manière aussi constante les politiques du passé et tend à les mettre en œuvre de façon aussi systématique selon la périphérie ciblée, la politique au Xinjiang empruntant à celle du Tibet ou de Hong-Kong et vice-versa,[131] font craindre que Taipei subirait un traitement analogue.

Bref, l'assimilation coercitive aux manières chinoises doit permettre de garantir la souveraineté de Pékin sur ces *nouvelles marches* dont la sinité reste en débat. Cette étanche *fermeture interne* du Xinjiang, en concourant à son rôle de *pont* pour la projection *externe* de la puissance chinoise, est d'ordre autant culturel que géostratégique. À la *« guerre populaire contre le terrorisme »*[132] et à la sinisation du territoire riment ici avec intégrité territoriale et sécurité nationale.[133]

Revenons à présent sur ce que cette fermeture interne doit permettre, à l'externe et vers l'ouest.

Asie centrale : un axe d'expansion sûr vers l'ouest (1991-)

« La géographie du pouvoir se moque des frontières et des principes. Les empires ont beau être mortels, ils se sentent toujours à l'étroit »

Peter Hopkirk, *Le grand jeu*, 1990

Au tournant du millénaire, le regard des stratèges chinois sur le Xinjiang passe d'un dangereux couloir d'invasion à refermer, d'une lointaine zone tampon à tenir, à un canal prometteur de projection de sa puissance vers l'Asie centrale voisine. Ainsi, d'une *barrière historique* contre les invasions, elle endosse de plus en plus une vocation de *passerelle*. Ce changement inédit de la politique chinoise envers sa frontière continentale correspond à l'extinction de la menace russe au nord-ouest, au retournement du rapport de force régional en faveur de la Chine, et à la division de voisins centrasiatiques jadis redoutables en États faibles, divisés et très demandeurs d'investissements. Ainsi, comme par phénomène de ruissellement, la rupture du barrage centre-

[129] « Médias d'Etat chinois: Hung Hsiu-chu visite le Xinjiang, louant l'harmonie sociale et le bonheur sur place, 'les gens de tous les groupes ethniques ont le sourire aux lèvres' » [陸官媒：洪秀柱訪新疆　讚社會和諧歡樂「各族群眾臉上洋溢笑容」], *ETtoday*, 26 mai 2022.
[130] "Former KMT chairman visits Great Wall with youth to sing patriotic songs", *China Daily*, 9 avril 2024.
[131] Brice Pedroletti, « La Chine emprunte a ses politiques au Xinjiang pour siniser encore davantage le Tibet », *Le Monde*, 26 septembre 2020.
[132] Shannon Tiezzi, "China's 'People's War' Against Terrorism", *The Diplomat,* 2 août 2014.
[133] James Leibold, "James Leibold on China's Assimilationist Turn in Xi Jinping's China", *Asia Experts Forum*, 18 mars 2021.

asiatique créera un axe d'expansion très pérenne pour une puissance chinoise difficile à contenir et en pleine expansion, glissement que ses stratèges remarqueront et chercheront à rentabiliser.

Si Pékin a alors besoin des hydrocarbures des républiques d'Asie centrale, elle va également, en échange de largesses économiques nous renvoyant au système tributaire du *troc*, demander et obtenir leur soutien politique pour maintenir et intensifier sa politique répressive au Xinjiang. En définitive, combinée à la répression interne, la prospérité dérivée des liens *économiques* Xinjiang-Asie centrale doit participer à la stabilité des deux côtés de la frontière. Un consensus sera ainsi trouvé, favorisant autant la mainmise de Pékin sur la province que l'extension de son action stratégique au-delà de ses frontières vers l'ouest pour la première fois depuis les Tang. En d'autres termes, Pékin estime qu'à la faveur de sa croissance économique et de certaines convergences de vues avec les régimes centrasiatiques, l'objectif de resserrer son contrôle du Xinjiang est favorisé non plus par une séparation étanche avec ses voisins, comme du temps de l'Union Soviétique, mais par une prospérité partagée d'où découlerait la stabilité recherchée. À l'externe, la stabilité et la loyauté politique non seulement du Xinjiang, mais aussi désormais des républiques d'Asie centrale, doivent donc être garanties de concert. Usant de son influence économique et politique, Pékin y exporte sa répression politique et ses normes policières. Ainsi sa politique centrasiatique reste intimement liée à la question de son contrôle du Xinjiang.

Le grand troc : prospérité contre stabilité

Certes l'effondrement de l'URSS consacre pour la Chine la disparition d'une menace ancestrale sur ses frontières nord-ouest. N'étant plus menacée par une puissance expansionniste portée à interférer dans ses affaires intérieures, et sans contrepoids crédible à sa puissance au-delà des Pamirs, jamais la mainmise chinoise sur le Xinjiang n'est apparue aussi solide qu'aujourd'hui. Outre la réduction immédiate du nombre de troupes stationnées à la frontière chinoise, les RSS d'Asie centrale prennent chacune leur indépendance. Ainsi, sans crier garde, *« à la place d'être aux prises avec une superpuissance, le Xinjiang fait face à plusieurs États différents* (…) *dont aucun ne peut représenter la moindre menace militaire »*.[134]

Mais Pékin doit alors se confronter à l'inconnu. Jamais depuis le 19ème siècle les Centrasiatiques n'avaient eut de politique indépendante de celle de la Russie, ce qui présentait l'avantage de la prédictibilité. Or peu est alors connu en 1991 des intentions des cinq républiques centrasiatiques désormais souveraines, par ailleurs en proie à des bouffées de nationalisme ethnique et pan-turcique à haut potentiel de contagion au Xinjiang. Le risque, pour qui est familier de l'histoire, est alors pour la Chine de retourner à une situation aussi volatile qu'avant la conquête russe de la région, et des poussées islamiques successives vers le Xinjiang (partie 2 et 3). Cette peur n'était pas prête de se refermer, Zhang Wenmu écrivant que *« le retrait des forces russes d'Asie centrale après l'effondrement de l'URSS et le vide stratégique laissé par* [les Occidentaux] *permettront aux forces islamiques de se rassembler de nouveau en Asie centrale pour pousser à l'instar des abbassides contre la dynastie Tang au 8ème siècle vers l'est et la Chine »*.[135] Ainsi, craint-on en Chine que la souveraineté de l'Asie centrale, la montée là-bas du fondamentalisme

[134] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 154. TFA
[135] Zhang Wenmu [張文木], « The Silk Road and the Security of China's Western Regions [絲鋼之路與中國西城妾全 —兼論中亞地區力量崛起的歷史條件、規律及其因應戰略] », *art. cit.* 8. TFA.

et des appels au panturquisme, aura comme du temps de Kokand et des khanats islamiques en Asie centrale, une sorte d'*« effet démonstratif »* auprès des minorités du Xinjiang,[136] et qu'à la désintégration de l'emprise russe en Asie centrale s'ajouterait celle de la Chine sur son ouest.[137]

Pour Pékin, *« la menace n'était donc plus perçue comme provenant de l'URSS, mais bien du renouveau de l'Islam en tant que force politique en Asie centrale »*.[138] Animée par le souvenir des deux républiques turkestanaises et de la subversion par Moscou de son contrôle du Xinjiang, Pékin souhaite à tout prix éviter une répétition calamiteuse de l'histoire. Car si l'ETR de 1944-1949, repoussoir absolu pour Pékin, constituait un cheval de Troie de Staline, la résurgence de l'Islam couplée à l'indépendance des républiques d'Asie centrale et aux violences impliquent cette fois un risque plus général de collusion pan-turcique, levier que les nouveaux dirigeants d'Asie centrale seraient susceptibles d'utiliser. Il faut donc empêcher à tout prix que ces derniers laissent les opposants de Pékin user de leurs territoires comme bases pour capter la loyauté des minorités du Xinjiang.[139] Pour Liu Fenghua (柳豐華), de l'Université de Pékin (北大), le risque est que *« les forces du Turkestan oriental menant des activités terroristes et séparatistes au Xinjiang soient de mèche avec des organisations terroristes et religieuses internationales. Leurs activités de sabotage mettraient en danger l'intégrité territoriale et la sécurité de la Chine »*.[140]

Comme par le passé, les stratèges chinois craignent un effet domino si ces activités débordent au Xinjiang. Zhang Wenmu estime ainsi que, depuis les années 1990, et *« avec le soutien des forces internationales antichinoises, les mouvances du séparatisme terroriste* [sic.] *tentent de percer la barrière du Pamir oriental* (…) *à la fois pour ouvrir des liens vers l'Asie centrale et faciliter leur union avec les éléments indépendantistes tibétains, afin de faire régner la terreur et de morceler la Chine* ». Zhang, à l'instar de son gouvernement, chasse les fantômes du passé, puisque *« les mêmes schémas géostratégiques et historiques se répètent,* (…) *un avertissement de plus de ne jamais oublier notre dure expérience historique »*.[141] Liu Yazhou lui emboite le pas, considérant que « *si le Xinjiang est instable, il est tout à fait impossible de parler de la protection des intérêts nationaux de la Chine en Asie centrale ».*[142] Ainsi pour Niva Yau (邱芷恩), experte hongkongaise de l'Asie centrale, tout *« mouvement séparatiste doit être totalement éliminé, y compris au-delà des frontières* [de la Chine], *puisqu'ils menacent l'unité du système politique du Parti communiste chinois et son fonctionnement en tant qu'État chinois unifié »*.[143]

---

[136] Liu Fenghua [柳豐華], "Evolution de la politique chinoise en Asie centrale [中國在中亞: 政策的演變], Études russes, d'Asie centrale et d'Europe de l'Est [俄羅斯中亞東歐研究]", Vol. 6, 2007, pp. 63-72 (65). TFA.

[137] L'affaire n'est pas nouvelle, Deng Xiaoping s'étant déjà fait le porte voix en 1950 de telles inquiétudes, déclarant alors que *« sur une frontière aussi longue, si la question des minorités ethniques n'est pas résolue, alors le problème de la défense nationale ne peut être réglé »*. Voir *Deng Xiaoping wenxuan* [Deng Xiaoping's Selected Works], vol. 1 (Beijing: Renmin chubanshe, 1994), 161. Cité par Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 61. TFA.

[138] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 91. TFA.

[139] Pour aprofondir, voir Erkin Alptekin, "The April 1990 uprising in Eastern Turkestan", Institute of Muslim Minority Affairs. Journal, Volume 11, Issue 2, 1990, pp. 254-256.

[140] Liu Fenghua [柳豐華], "Evolution de la politique chinoise en Asie centrale [中國在中亞: 政策的演變], *art. cit.* 65. TFA.

[141] Zhang Wenmu [張文木], « The Silk Road and the Security of China's Western Regions - Historical Conditions [絲綢之路與中國西城妾全 —兼論中亞地區力量崛起的歷史條件、規律及其因應戰略] », *art. cit.* 16. TFA.

[142] Liu Yazhou, [劉亞洲], "La théorie de l'ouest du général Liu Yazhou [劉亞洲中將的西部論]", *art. cit*.

[143] Niva Yau, "Hearing on China's Activities and Influence in South and Central Asia", *US-China Economic and Security Review Commission*, 12 mai 2022, page 110, TFA.

Convaincus que *« les troubles dans les pays d'Asie centrale en entraîneront inévitablement d'autres au Xinjiang »,*[144] c'est donc pour conjurer la menace d'une contagion préjudiciable à leur intégrité territoriale que les Chinois vont agir à l'égard des républiques centrasiatiques, en particulier celles avec qui ils partageant une frontière.[145] C'est pourquoi les dirigeants chinois perçoivent *« la coopération* [avec les États d'Asie centrale] *comme nécessaire, non seulement en déniant l'accès des groupes séparatistes à leurs bases étrangères, mais aussi pour empêcher les passages d'armes, de matériels de propagande, et de militants, à travers la frontière »*.[146]

Conjurer le risque de collusion entre menaces *internes* et *externes* à son contrôle du Xinjiang justifie donc que la Chine étende son influence vers l'Asie centrale. Elle y adopte pour ce faire une politique de *« bon voisinage »* (睦鄰關系) pragmatique à l'égard de ces républiques ex-soviétiques, construite autour d'un combat contre *« trois maux »* (三股勢力) désignés par Pékin : séparatisme (分離主義), extrémisme (極端主義) et terrorisme (恐怖主義). Ce nom de code typique du PCC désigne *in fine* un seul et même combat pour un contrôle resserré du Xinjiang, l'intégrité territoriale de la Chine, et l'enrôlement de l'Asie centrale pour cette mission.[147] Ainsi et comme l'estime justement Clarke, « *de l'ère maoïste jusqu'aux années 1980, le gouvernement de la Chine avait perçu la position géopolitique du Xinjiang comme un obstacle à son objectif assimilateur, en raison non seulement de la distance géographique entre la région et Pékin, mais aussi des affinités historiques, ethniques et linguistiques évidentes liant l'Asie centrale au Xinjiang. Avec la disparition de la menace soviétique, cette situation géopolitique du Xinjiang ne fut désormais plus considérée comme un obstacle, mais comme un atout ».*[148]

L'année 1996 est également celle de la fuite du Document No. 7 du Politburo (voir plus haut pour l'aspect interne au Xinjiang) résumant les objectifs liés au Xinjiang de l'action de Pékin en Asie centrale. Craintes de collusion entre forces hostiles internes et externes y riment encore avec stratégies de *déni d'accès* contre les forces opposées au contrôle chinois de la province : « *Ne pas oublier que la Turquie, le Kazakhstan et le Kirghizstan peuvent servir de bases pour les activités séparatistes. Par la diplomatie, insister pour que ces pays les limitent à l'intérieur de leurs frontières. Pousser notre avantage politique pour développer plus de liens bilatéraux. En même temps, ne jamais relâcher la pression sur eux.* (…) *Resserrer les mesures de contrôle aux frontières. Empêcher l'entrée de séparatistes de l'extérieur, d'armes, ou de matériel de propagande. Empêcher les séparatistes de l'extérieur et de l'intérieur d'agir de concert ».*[149]

Pékin fait des choix drastiques pour s'attirer le soutien de ces républiques, en se montrant par exemple accommodante dans le règlement des disputes frontalières héritées de l'entrisme tsariste en Asie centrale au 19ème siècle, y sacrifiant des dizaines de milliers de kilomètres carrés de territoires à l'avantage du Kazakhstan, Kirghizstan et Tadjikistan.[150] Dans les négociations, Pékin accepte de négocier à partir des traités existants ainsi que la participation d'experts russes en renforts de leurs collègues centrasiatiques, plus expérimentés et au courant des complexités historiques et légales du litige. Les négociations sont clôturées par une série de déclarations par

[144] Liu, "Evolution de la politique chinoise en Asie centrale [中國在中亞: 政策的演變], *art. cit.* 64. TFA.
[145] Voir les chapitres correspondants dans Kellner, *L'occident de la Chine, op. cit.*
[146] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 156. TFA.
[147] Liu, "Evolution de la politique chinoise en Asie centrale [中國在中亞: 政策的演變], *art. cit.* 64.
[148] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 164-5. TFA.
[149] Central Committee, "Document (1996) No. 7." Cité par Fravel, *Strong Borders, op. cit.* 155-8. TFA.
[150] Liu, "Evolution de la politique chinoise en Asie centrale [中國在中亞: 政策的演變], *art. cit.* 64.

les leaders d'Asie centrale professant leur respect de *« l'intégrité territoriale de la Chine »*,[151] et depuis répétées à chaque sommet réunissant la Chine et les États centrasiatiques. En 1993, une déclaration tadjiko-chinoise dit dans cet esprit : *« les deux parties ne devraient pas engager d'actions hostiles l'une contre l'autre, ou permettre à un pays tiers d'utiliser son territoire pour porter atteinte à la souveraineté et à la sécurité de l'autre »*.[152] La déclaration kazakhe de 1994 est peut-être encore plus claire et représentative, le président Nazarbaïev exprimant le vœu que le Kazakhstan *« s'oppose au séparatisme national, et n'autorisera jamais les factions du 'Turkestan oriental' à s'impliquer ici dans des activités antichinoises au détriment des relations sino-kazakhes ».* Li Peng remerciera son interlocuteur à ce sujet, de même que *« pour son ton sur Taïwan et le Tibet »*.[153] Ainsi la Chine obtient rapidement ce qu'elle veut. Pour Liu Fenghua, *« grâce aux efforts sans relâche de la partie chinoise, la possibilité d'un impact négatif* [de l'ouverture à l'Asie centrale] *sur la stabilité sociale du Xinjiang a ainsi été éliminée »*.[154]

Pékin aurait certainement pu, en position de force absolue, se montrer bien plus agressive pour remettre la main sur des territoires perdus par l'empire Qing à la suite du traité de 1860 avec la Russie. Mais pragmatique, elle fait le pari que la frontière entre Asie centrale et Xinjiang sera d'autant mieux préservée et sécurisée si une relation de confiance s'établit avec la première. Que valent en effet ces vieux litiges territoriaux concernant 34,000km/2 de terres pauvres contre la perspective d'offrir un succès diplomatique aux fragiles potentats centrasiatiques, fidéliser ses dirigeants, et ainsi travailler à couper l'accès des *« forces séparatistes »* à leurs sanctuaires d'Asie centrale comme à participer à stabiliser le Xinjiang ? Le but, très clair, est ainsi d'obtenir en échange de la part des Centrasiatiques la promesse de renvoyer l'ascenseur en autorisant la répression chinoise de s'abattre à l'intérieur de leurs frontières. Bref, *« en acceptant le* statu quo *territorial, la Chine obtient une coopération de l'Asie centrale au sujet du Xinjiang »*.[155]

C'est un succès, les pays d'Asie centrale ayant intérêt à s'attirer les bonnes faveurs politiques et économiques d'un immense et puissant voisin connaissant des taux de croissance fulgurants. Depuis les années 1990 et 2000, Kazakhstan et Kirghizstan font fermer plusieurs organisations politiques ouïgoures, ainsi qu'extrader leurs membres vers Pékin.[156] Ainsi *« la Chine exerce une forme d'extraterritorialité en Asie centrale, cette périphérie occidentale dont la sécurité se trouve liée à celle du Xinjiang, créant ainsi à sa porte la paix et la stabilité souhaitées »*.[157]

L'autre résultat ? La Chine obtient la promesse de pouvoir compter sur un approvisionnement stable et à un prix raisonnable en matières premières centrasiatiques : gaz et pétrole. On l'a vu, la Chine est importatrice nette de la seconde depuis 1993, et s'inquiète de la vulnérabilité de ses approvisionnements maritimes en cas de crise avec Taïwan et les États-Unis. La Chine, en faisant le choix du *« bon voisinage »*, fait donc d'une pierre deux coups en obtenant la stabilité du Xinjiang et la sécurité énergétique. La nature même des échanges est déséquilibrée en faveur de la Chine, qui exporte ses produits et machines outils fabriqués à l'aide des matières premières importées d'Asie centrale. En 1997, Li Peng et les autorités kazakhes lancent ainsi le premier projet d'oléoduc transfrontalier, devant traverser tout le Xinjiang en direction de Lanzhou et

[151] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit*. 150-151. Et 159
[152] Beijing Xinhua, (1993) 'China-Tajikistan Statement', 11 March 1993, in *China Daily Report,* FBISCHI-046, 11 March: 10. Cité par Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 110. TFA.
[153] Xinhua, 26 April 1994. Cité par Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 151. TFA
[154] Liu, "Evolution de la politique chinoise en Asie centrale [中國在中亞: 政策的演變], *art. cit.* 65. TFA.
[155] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 158. TFA
[156] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 337-8.
[157] Niva Yau, "Hearing on China's Activities and Influence in South and Central Asia", *art. cit.* 110-111. TFA.

des provinces chinoises centrales.[158] Alors que Pékin craignait en 1991 que l'indépendance des républiques centrasiatiques vis-à-vis des Russes conduirait à une possible aggravation du conflit ethnique frontalier, c'est l'inverse qui se passa, la première et les seconds trouvant un terrain d'entente. Dans son discours de 1993 (ch. précédent), Jiang Zemin se dit donc très satisfait de ces avancées : *« l'environnement sécuritaire périphérique de notre pays continue de s'améliorer. Nos relations avec les pays voisins sont les plus amicales depuis la fondation de la nation »*.[159]

Comme l'estime Yau, *« les intérêts sécuritaires concernant le Xinjiang constituent la fondation absolue, du point de vue des Chinois, de la construction et de l'approfondissement des relations* [avec l'Asie centrale].[160] Pékin conditionne toujours son soutien économique et politique à un certain nombre d'importantes conditions, à savoir : (1) le soutien des gouvernements d'Asie centrale à l'unité nationale de la Chine et à sa répression des activités séparatistes, (2) porter le combat contre les organisations ouïgoures et consorts au cœur même de l'Asie centrale en s'appuyant sur l'action de leurs organismes de sécurité et le partage de renseignement, et (3) le strict respect d'une politique de la *« Chine unique »* bloquant toute possibilité aux républiques centrasiatiques de reconnaître ou d'accorder le moindre espace diplomatique à Taïwan.[161] Une pierre trois coups donc, l'influence de Pékin sur l'Asie centrale permettant, du point de vue de Pékin, de combattre deux types de séparatisme : ouïgour… mais aussi taïwanais.

Ainsi la fermeture *interne* du Xinjiang, le resserrement du contrôle politique et social par Pékin, est donc couplé à une politique d'ouverture *externe*. Le Parti veut stabiliser la province en lui amenant la prospérité économique, et la transformer en pont vers une Asie centrale désireuse de profiter des dividendes de la croissance chinoise et ainsi de collaborer avec Pékin au sujet du *« séparatisme »*. La stabilité et la loyauté politique non seulement du Xinjiang, mais aussi désormais des républiques d'Asie centrale, doivent donc être garanties de concert, et le premier moyen est économique, comme renfort à la répression s'abattant des deux côtés de la frontière. La sécurité du Xinjiang, et l'intégrité territoriale de la Chine sont donc assurées par la croissance économique, et par l'ouverture du territoire à l'Asie centrale. En retour, celle-ci offre à Pékin un levier pour inciter les États d'Asie centrale à l'aider à assurer son emprise sur le Xinjiang. De fait, *« la stabilité de l'Asie centrale se retrouve liée à la sécurité interne de l'ouest chinois »*.[162]

Ainsi le Xinjiang passe au détour du millénaire d'une *« zone tampon à un important territoire géostratégique servant de pont pour nouer des liens avec les pays situés à l'ouest et au sud-ouest* [de la Chine] ».[163] Cette projection de puissance vers l'Asie centrale est rendue possible par la consolidation de la place de la Chine comme acteur économique dominant, ce qui élimine tout obstacle ou intérêt concurrent à ses projets pour le Xinjiang. Dans ce cadre, il devient plus efficient de *sortir* pour dénier à l'adversaire 'séparatiste' l'accès à ses bases à l'étranger, plutôt que de se contenter comme dans le passé de barricader la frontière pour l'empêcher d'entrer. Comme l'écrit Raffello Pantucci, *« la politique chinoise en Asie centrale est une extension de sa politique au Xinjiang. En aidant à développer l'Asie centrale, la Chine considère participer*

---

[158] Liu, "Evolution de la politique chinoise en Asie centrale [中國在中亞: 政策的演變], *art. cit.* 66-67.
[159] *Jiang Zemin wenxuan* [Jiang Zemin's Selected Works], vol. 3 (Beijing: Renmin chubanshe, 2006), 279. Cité par Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 127. TFA.
[160] Niva Yau, *China's Security Management Towards Central Asia*, FPRI, 2022, page 6. TFA.
[161] Liu, « The Evolution of China's Policy in Central Asia [中國在中亞 : 政策的演變] », *art. cit.* 65. Et Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 158. Et Niva Yau, "Hearing on China's Activities and Influence in South and Central Asia", *art. cit.* 110.
[162] Scobell, Ratner, Beckley, *China's Strategy Toward South and Central Asia*, *op. cit*. 9. TFA.
[163] Roberts, *The War on the Uyghurs, China's Internal Campaign Against a Muslim Minority*, *op. cit*. 50.

à la prospérité, et donc à la stabilité du Xinjiang ».[164] Il y a donc relation d'interdépendance : pour que la stabilisation du Xinjiang fonctionne, Pékin doit s'assurer de pouvoir compter sur un voisinage stable avec lequel elle peut commercer. Et vice-versa, si le voisinage offre des perspectives de commerce à la Chine, Pékin a besoin que le Xinjiang reste politiquement stable.

C'est en substance ce que déclare Li Peng en 1993 : *« énergiquement développer des relations amicales avec les pays voisins, afin d'obtenir un environnement périphérique paisible, constitue la clef de voute du travail diplomatique de notre pays »*.[165] Ainsi, et comme l'écrit Clarke, *« alors que la Chine apparait de façon évidente comme la puissance économique et même militaire dominante en Asie centrale, elle se met à fournir à ses partenaires centrasiatiques un certain nombre de biens économiques, politiques et sécuritaires en retour de garanties de leur part concernant le problème du 'séparatisme' ouïgour au Xinjiang »*.[166] Les grandes lignes de ce grand troc géostratégique entre Chine et les républiques d'Asie centrale, sécurité et stabilité pour l'un contre développement économique de l'autre, n'ont guère bougé depuis 1991.

En tout état de causes, cette manière de faire résulte d'attentes mutuelles. Politiquement parlant, les régimes des républiques d'Asie centrale partagent les inquiétudes de Pékin non seulement quant à la recrudescence du fondamentalisme, mais aussi par rapport aux demandes d'Occident de démocratisation, perçues comme imposées et déstabilisatrices.[167] Les déclarations conjointes entre la Chine et les capitales centrasiatiques sur leur opposition aux révolutions *« de couleur »* n'y sont certes pas étrangères.[168] Ces intérêts communs combinés aux nombreuses fragilités des gouvernements centrasiatiques *« aussi faibles, corrompus qu'autoritaires* (…), *s'accrochant au pouvoir par la suppression de l'extrémisme religieux et leur gouvernance sur des populations ethniquement disparates et dispersées par-delà les frontières »* ouvrent un boulevard à Pékin.[169] Sa politique, sur de telles bases, est de garder de bonnes relations avec quiconque est au pouvoir.

Pékin veut que son arrangement *« prospérité en Asie centrale contre stabilité pour le Xinjiang »* fonctionne, et craint que les pressions à l'ouverture du jeu politique en Asie centrale ne viennent contrecarrer cet objectif. L'influence occidentale, aux niveaux discursifs et normatifs, est donc à bannir. En soutenant les dictatures locales, elle évite de voir émerger en Asie centrale, par le jeu démocratique, des régimes plus favorables à Washington et peut-être critiques de son action au Xinjiang. De la guerre du Kosovo en 1999 à celle de la Libye en 2011, Pékin et les capitales centrasiatiques s'érigent donc de concert contre les interventions dites humanitaires et pour la protection des droits de l'homme.[170] C'est le triomphe de la *« multipolarité »*, et de la résistance à *« l'hégémonisme »*, des codes typiques de la diplomatie chinoise. Ils signifient aussi favoriser l'influence politique de Pékin, et la protection de ses intérêts. De ce troc sorti, semble-t-il, des réflexes tributaires de l'Empire, les potentats centrasiatiques obtiennent des investissements,

---

[164] Raffaello Pantucci, *Sinostan – China's Inadvertent Empire*, Oxford University Press, 2021, page 14. TFA.
[165] Li Peng, "Zhengfu gongzuo baogao (1993)" [Government Work Report], 15 March 1993. Cité par Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 135. TFA.
[166] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 158. TFA.
[167] Liu Fenghua [柳豐華], "Evolution de la politique chinoise en Asie centrale [中國在中亞: 政策的演變], *art. cit.* 64. Et Aijan Sharshenova, "Undermining Western democracy promotion in Central Asia: China's countervailing influences, powers and impact", *Central Asian Survey*, Vol. 36, Issue. 4, pp. 453-472.
[168] Thierry Kellner, « La Chine, l'Organisation de coopération de Shanghai et les 'révolutions colorées' » *Hérodote*, No. 129, 2008, pp. 167-182.
[169] Scobell, Ratner, Beckley, *China's Strategy Toward South and Central Asia*, *op. cit*. 18. TFA.
[170] Liu, "Evolution de la politique chinoise en Asie centrale [中國在中亞: 政策的演變], *art. cit.* 67-68.

argent dont ils ont grand besoin pour moderniser leurs infrastructures, légitimer leur pouvoir et alimenter leur corruption… Ce consensus étant trouvé, les biens chinois passent les douanes.

La région promet ainsi *« un axe stratégique sûr pour l'expansion de la puissance chinoise »* pour Pékin qui *« réoriente sa politique étrangère vers des régions dénuées d'obstacles, autant en termes de compétiteurs que de préoccupations stratégiques, au service de l'expansion de son influence politique, économique, stratégique, et militaire »*.[171] De cette manière, le grand changement au tournant du 21ème siècle est ce passage de l'Asie centrale comme l'expression d'une menace militaire ancestrale à contenir, à celle d'une opportunité stratégique positive pour la Chine, représentée par l'existence dans cet étranger proche d'équilibres politiques favorables à Pékin et à même de faciliter ses propres objectifs pour le Xinjiang. Asie centrale comme Chine trouvent chacune leur compte dans cet arrangement, les premières trouvant chez la seconde un équilibrage diplomatique et économique, et la seconde se servant de la première pour diversifier ses sources d'importations énergétiques et renforcer son contrôle territorial du Xinjiang.

Déni d'accès continental contre Washington

Dans ce type de relations avec l'Asie centrale où impératifs économiques se conjuguent avec sanctuarisation du Xinjiang, la Chine préside à la création d'organisations multiétatiques lui assurant une position dominante. C'est d'abord le cas des Cinq de Shanghai en 1996 (Chine, Russie, Kazakhstan, Kirghizstan, Tadjikistan),[172] créée en parallèle de l'accélération par Pékin de sa politique de répression et de modernisation du Xinjiang. Répondant en premier temps à un besoin de mesures de confiance (CBM) quant à la réduction de troupes de chaque côté de la frontière, elle entérine en fait une évolution ayant déjà eu lieu, la Chine pouvant ainsi garder de son côté 3900 chars d'assaut, un nombre alors très supérieur à ses déploiements.[173]

S'il n'y a plus de risque d'invasion militaire, sa raison d'être est ailleurs : le combat contre le *« séparatisme »* via une coopération transfrontalière plus formelle bien sûr, mais aussi un premier coup d'essai sino-russe au régionalisme pour faire contrepoids au système unipolaire américain et hostile aux régimes autoritaires. La reconquête des steppes par la Chine s'exprime ainsi sur la pointe des pieds et de manière subtile. Cette traduction continentale de la stratégie de déni d'accès contre Washington y prend les chemins de l'influence politique, et fait usage des outils diplomatiques et économiques plutôt que militaires. Les prémices d'une communauté idéologique, *« dirigée contre nulle nation tierce »* mais sur la défensive face aux idéaux démocratiques se dessinent. Un *« partenariat stratégique »* entre la Russie d'Eltsine et la Chine de Jiang Zemin est signé dès 1996. Petit à petit, Pékin renforce sa position. Les États d'Asie centrale appuient sa position sur le Xinjiang et Taïwan, la Russie sur le Tibet, et en retour, Pékin sur la Tchétchénie.[174] En 1998, Chine et Russie aident de concert les républiques d'Asie centrale à réduire le Mouvement islamique d'Ouzbékistan, faisant alors régner la terreur dans la vallée de Ferghana et comptant des combattants tchétchènes et ouïgours. Cette coopération permet à

[171] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit.* 174. TFA.
[172] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 331.
[173] Shichor, "The Great Wall of Steel," *art. cit.* 154.
[174] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit.* 128-129.

Pékin de se rendre indispensable, à la Russie de revenir dans son pré-carré, et aux potentats centrasiatiques de durer. Les intérêts russes et centrasiatiques convergent avec ceux de Pékin.[175]

Aux Cinq de Shanghai succède ainsi en 2001 l'Organisation de Coopération de Shanghai (OCS). Résumés par un expert chinois, ses objectifs ne pourraient être plus clairs : *« empêcher, par le renforcement des relations de bon voisinage avec l'Asie centrale, l'émergence sur place d'une politique antichinoise sous l'ingérence de certaines forces extérieures »*.[176] Au-delà du combat contre le 'séparatisme', les États-Unis et les appels à la démocratisation sont évidemment visés. Il faut en effet prévenir tout investissement occidental du trop-vide centrasiatique. Car au même instant, dans une région connaissant une décennie post-soviétique très misérable, des ONG, le Département d'État et les services américains travaillent de concert pour la promotion de la démocratie, des droits de l'homme, des réformes économiques néo-libérales, avec pour certains une certaine portée évangélique… Si l'on en croit un témoignage direct, des valises de liquide accompagnent plus ou moins discrètement ces idées à travers les frontières.[177] L'OCS constitue un effort chinois, *« nommée d'après une ville chinoise, dont le secrétariat et le personnel sont situés dans des bureaux fournis par Pékin, pour lequel le premier secrétaire général était un diplomate chinois, et dont Pékin a financé la plus grosse part de budget ».* Sa raison d'être est sans surprise d'*« affaiblir et de préempter l'arrivée de la puissance américaine dans la région et de poser les bases d'un ordre chinois aux frontières de la Chine »*, nous dit Rush Doshi.[178]

Organisation à visée sécuritaire et sino-centrée, l'OCS complète aussi le volet de coopération militaire et 'anti-terroriste' des Cinq de Shanghai.[179] En échange de la surveillance des activités *« séparatistes »* sur leurs territoires, la criminalisation des mouvements voire le meurtre de leurs dirigeants, la Chine fournit également une assistance militaire aux régimes d'Asie centrale, les aidant à équiper leurs forces armées, à améliorer leur défense aux frontières, et à former leurs officiers.[180] Ces efforts ne sont pas non plus étrangers à la volonté de Pékin de bloquer les routes de la drogue, le trafic d'héroïne en provenance de l'Afghanistan livrée au chaos pouvant aussi servir à financer le terrorisme. Une antenne anti-terroriste opérée conjointement avec les autres membres signataires est aussi ouverte à Bichkek.[181] L'OCS constitue ainsi un moyen de rassurer les régimes centrasiatiques quant aux intentions de Pékin, et de capter leur allégeance. L'aspect multilatéral, l'assistance militaire, la protection contre les critiques occidentales, coûtent peu mais y font monter la cote de la Chine et maximisent par ricochet la stabilité du Xinjiang.

---

[175] Nilas Swanstrom, "China and Central Asia: a new Great Game or traditional vassal relations?" *Journal of Contemporary China*, Vol. 14, No. 45, 2005, pp. 569–584 (572-573).

[176] Liu, « The Evolution of China's Policy in Central Asia [中國在中亞 : 政策的演變] », *art. cit*. 70. TFA.

[177] Selon les dires d'une de ces petites mains des diplomates américains dont on respecte l'anonymat, adolescente à l'époque, douée en anglais, et chargée de passer seule les points frontières avec des valises n'ayant rien de diplomatique.

[178] Doshi, *The Long Game, op. cit.* 156. TFA.

[179] *Ministère de la défense (Chine)*, « Exercice militaire antiterroriste conjoint "Mission de paix-2021" de l'OCS : unissez-nous pour combattre le terrorisme et défendre la paix ["和平使命-2021" 上合組織聯合反恐軍演將舉行：攜手反恐 捍衛和平] », 9 novembre 2021.

[180] Niva Yau, "What Drives Chinese Arms Sales in Central Asia?", *The Diplomat*, 11 septembre 2019. Et Yau, "Chinese Private Security Moves Into Central Asia", *The Diplomat*, 3 juillet 2019. Et *Asia Sentinel*, "China's Blackwater-style Private Armies", 3 septembre 2018. Et Joe Leahy, "Xi Jinping pushes Central Asian defence co-operation plan", Financial Times, 19 mai 2023. Et Liu, « The Evolution of China's Policy in Central Asia [中國在中亞 : 政策的演變] », *art. cit.* 70.

[181] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 159-160.

Ainsi lorsque Tachkent réprime dans le sang les manifestations de 2005, l'Occident dénonce un massacre de l'opposition tandis que Pékin salue les efforts anti-terroristes et brocarde les 'néo-conservateurs' américains impliqués dans cette tentative de 'révolution de couleur'.[182] Et quand Washington tente en 2005 d'accéder à l'OCS comme membre observateur, Pékin pose son véto et choisit Téhéran à la place ![183] À l'organisation ensuite de multiplier les exercices militaires, dont l'objectif semble autant le combat anti-terroriste qu'une démonstration à Washington des capacités tactiques de l'APL. L'enjeu naval n'est jamais loin pour Pékin, les exercices *Peace Mission* ressemblant moins à des opérations de contre-insurrection qu'à de grandes manœuvres interarmes conventionnelles combinant arme aérienne, blindés, et troupes mécanisées, façon de réviser leur emploi et les problèmes de logistiques pour leur déploiement sur rail, route ou par les airs.[184] Mine de rien, comme l'écrit Millward, l'OCS *« représente la projection de puissance chinoise en Asie centrale au-delà des Pamirs la plus remarquable depuis la dynastie Tang »*.[185]



Figure 93 Exercice de l'OCS *Peace Mission* 2021. Des militaires chinois débarquent d'un transport lourd Xian Y-20. Orenbourg, Russie, 2021.[186]

La Chine a cependant perçu comme un grave échec son incapacité à la mobiliser pour s'opposer à l'utilisation par l'OTAN d'une série de bases en Asie centrale en support de son opération en Afghanistan à partir de 2001 (bases de Tachkent en Ouzbékistan et de Manas au Kirghizstan). Du jour au lendemain, et avec le blanc-seing non seulement des Centrasiatiques mais aussi des Russes, Washington s'est imposée comme (grande) puissance de la région. Pékin, qui croit alors voir ses efforts réduits à néant, perçoit l'arrivée des forces américaines sur ses frontières ouest comme une catastrophe et le risque d'un encerclement permanent de son territoire par l'est (chaîne d'îles) et l'ouest (Asie centrale). Par cette menace de prise en tenaille, l'ouest devenant

[182] Doshi, *The Long Game, op. cit*. 161-162.
[183] "Issue Brief: The Shanghai Cooperation Organization: A Testbed for Chinese Power Projection", U.*S.-China Economic and Security Review Commission*, 12 novembre 2020, pp. 1-30 (3).
[184] Voir l'itération 2021: Li Wei, "Chinese troops set out for SCO joint exercise "Peace Mission 2021"", China Military, 30 août 2021. Et Frédéric Lemaître, « Xi Jinping se pose en chef de file des anti-occidentaux », *Le Monde*, 17 septembre 2022.
[185] Millward, *Eurasian Crossroads, op. cit.* 337. TFA.
[186] "Chinese troops participating in SCO "Peace Mission 2021" arrive at exercise area", *Xinhua*, 2021.

de son point de vue vulnérable à coup de revers américain, difficile pour Pékin de se sentir les mains libres devant Taïwan. Sa sensibilité est mise en évidence dès septembre 2001 lorsqu'en réaction à l'attaque par l'OTAN de l'Afghanistan Pékin dépêche précipitamment vers Kashgar et la frontière sino-afghane une force de réaction rapide : avions de combat, systèmes de défense anti-aériens, hélicoptères, unités de guerre chimique, suivis en octobre par une unité de guerre électronique auparavant chargée de la surveillance des télécommunications taïwanaises.[187] Il faut se rappeler que Pékin avait réagi exactement de la même manière en 1979 contre Moscou ! En 2005, un expert du *waijiaobu* (ministère des Affaires étrangères) fait le lien avec le front est :

> *Les États-Unis entreprennent de construire un cercle d'encerclement stratégique dans les régions voisines de la Chine, renforçant leur réseau de bases militaires de la région Asie-Pacifique et leurs alliances avec les pays voisins de la Chine. Ils ont également renforcé la Flotte du Pacifique et établi des bases militaires avancées en Asie centrale, contiguës aux territoires ouest de la Chine, au nom de la lutte contre le terrorisme*.[188]

C'est aussi l'avis en 2002 de Fu Quanyou (傅全有), alors chef d'État major de l'APL :

> *Washington utilise la guerre contre le terrorisme comme moyen d'obtenir l'hégémonie mondiale. Bien que la Chine soit relativement silencieuse sur le sujet, elle a exprimé son inquiétude concernant la pénétration militaire américaine en Asie centrale, notamment la construction de bases aériennes au Kazakhstan et au Kirghizistan et le stationnement de troupes au Tadjikistan. Ces trois pays ont une frontière commune avec la Chine*.[189]

Faut-il rappeler que, du point de vue d'un militaire chinois, Kaboul n'est distante à vol d'oiseau que de 800 kilomètres de Kashgar, et Manas de 400, soit 30 minutes de vol ? Pour Luo Gan (羅幹), poids lourd du régime et siégeant au Comité permanent du bureau politique, *« les États-Unis utilisent la guerre en Afghanistan pour établir une présence militaire permanente en Asie centrale, dont l'impact sur notre sécurité nationale sera considérable »*.[190] Si l'intervention de l'OTAN permet certes la fermeture des camps d'entraînement terroristes des talibans, Pékin est outragée d'apprendre qu'Ouzbékistan et Kirghizstan se proposent pour intégrer les programmes *Partnership for Peace* de l'OTAN, en plus de fournir les terrains d'aviation nécessaires pour soutenir ses opérations en Afghanistan. Les Chinois, outre constater que les Centrasiatiques font peu de cas de leurs sensibilités et accueillent à bras ouverts les Occidentaux, perçoivent ces bases comme une menace militaire et autres têtes de pont pour provoquer des *« révolutions de couleur »*, et obtenir autant de *regime changes* dans la région.[191] Ils ne sont pas particulièrement rassurés lorsqu'en 2011 les *blackhawks* transportant les *Navy Seals* chargés d'exécuter Oussama Ben Laden violent l'espace aérien pakistanais afin de remplir leur mission.[192] Après une bataille d'influence, Pékin obtient enfin la fermeture de la base de Tachkent en 2006, Karimov accusant

---

[187] Shichor, "The Great Wall of Steel", *op. cit.* 120.
[188] Qian Wenrong, "What Has Influenced Bush?" *Shijie Zhishe* (in Chinese), September 1, 2005. Cité par Scobell, Ratner, Beckley, *China's Strategy Toward South and Central Asia - An Empty Fortress*, *op. cit*. 21. TFA.
[189] Cité par Shichor, "The Great Wall of Steel," *art. cit.* 159. TFA. Pour un point de vue de stratège chinois, voir aussi Fan Zhiping [潘志平], "Xinjiang Geopolitics and our National Security [新疆的地緣政治與國家安全—歷史與現狀的考察]", *art. cit.* 67. Et Liu, « The Evolution of China's Policy in Central Asia [中國在中亞 : 政策的演變] », *art. cit.* 69-70.
[190] Cité par Doshi, *The Long Game, op. cit.* 158. TFA.
[191] Liu, « The Evolution of China's Policy in Central Asia [中國在中亞 : 政策的演變] », *art. cit.* 69. Pour le reste, voir Doshi, *The Long Game, op. cit.* 158-162.
[192] Wang Hui, "Repercussions of bin Laden's death", *China Daily*, 5 mai 2011. Document trouvé via Scobell, Ratner, Beckley, *China's Strategy Toward South and Central Asia - An Empty Fortress*, *op. cit*. 21.

Washington d'avoir voulu la chute du pouvoir après la révolte d'Andijan. Cette année-là signe ainsi une victoire des intérêts de Pékin, l'Asie centrale se tournant vers elle pour sa sécurité. La base de Manas, sur laquelle sont passés les Français, suivra en 2014 au soulagement de Pékin.[193]



Figure 94 Le dernier KC-135 de l'*U.S. Air Force* décolle de Manas (Bichkek) en 2014. Source.[194]

Si bien des analystes voient aujourd'hui en l'OCS une coquille vide, l'organisation fait en réalité montre d'une résilience remarquable, redoublant d'influence depuis l'annonce des Nouvelles routes de la soie par Pékin en 2013 *et a fortiori* le retrait américain d'Afghanistan en 2021 (voir plus bas – ce dernier consacrant pour Pékin un second succès d'expulsion depuis les Soviétiques en 1989 d'un envahisseur étranger sur sa frontière sud-ouest). L'OCS demeure, comme nombre d'initiatives chinoises en Asie centrale, une excroissance de la politique de Pékin au Xinjiang, ainsi qu'un outil clef pour bloquer les entrées occidentales dans la région et ainsi y garantir sa prééminence stratégique. À moins donc que les Chinois estiment que tous leurs besoins pour le Xinjiang (assimilation et intégration au pays) et en Asie centrale (débouchés économiques et énergétiques) soient assurés, ou que la région change de visage (stabilisation, ou déstabilisation politique totale), une telle coopération sécuritaire perdurera sous une forme ou une autre.

[193] Nick Paton, "Uzbekistan kicks US out of military base", *The Guardian*, 1er août 2005. Et Piotr Smolar, "Key US base in central Asia faces closure after Kyrgyz MPs' vote", *The Guardian*, 16 juillet 2013.
[194] *U.S. Air Force*. CENTCOM. 2014.

Car c'est plutôt à l'institutionnalisation de ce type de relations que nous assistons. En 2020 est introduit à l'initiative de Pékin le *China-Central Asia Foreign Ministers Mechanism* (C+C5), qui exclut, c'est révélateur des temps changeants, la participation de Moscou.[195] On y retrouve comme ailleurs la litanie du combat commun contre les *trois maux,* la *politisation des droits humains*, les *révolutions de couleur*... C'est bien sûr à la lumière de telles menaces qu'ont été interprétés à Pékin les incidents sanglants de janvier 2022 au Kazakhstan, même si ces derniers constituèrent en fait un combat des chefs entre les clans Nazarbaïev et Tokaïev (une transition de pouvoir assez classique en Asie centrale).[196] Pékin s'est tenu à sa politique traditionnelle : *hands off* puis reconnaître le nouveau chef. Institutionnalisation enfin du *Lianyungang Forum*, créé en 2015 à l'initiative du Ministère de la sécurité publique de Chine, c'est-à-dire celui qui a la main sur les forces de l'ordre et la répression au Xinjiang, et visant à faciliter cette fois la coopération entre forces de police régionales. Voilà qui n'est pas inutile dans le cadre de la lutte continue contre le *« séparatisme »*...[197] Comme l'écrit justement Niva Yau, *« il est probable que ces approches soient tout simplement des initiatives de la RPC visant à lier davantage ses propres insécurités concernant la gouvernance du Xinjiang à l'avenir de la sécurité de la région. En fait, elles visent chacune à dissuader les gouvernements d'Asie centrale de se faire leur propre jugement et leur propre politique sur le Xinjiang, sans la participation de la RPC »*.[198]

Asie centrale : pré-carré et nouvelle frontière de Pékin

*Jeu de mots : Xinjiang signifiant *nouvelle frontière*, ou *nouvelles marches* de la Chine.

Alors *quid* de la fameuse *Belt and Road initiative* (BRI), qui a fait couler tant d'encre durant la dernière décennie, et dont la branche continentale doit faire de l'Asie centrale son pivot ? Signe-t-elle pour Pékin le retour à la primauté des routes commerciales continentales sur les maritimes, comme à l'époque des Hans, et à transformer l'Asie centrale en grand *hub* commercial et routier de l'Eurasie, comme les thuriféraires de l'initiative en appelait de leurs vœux ? Petite revue des faits jusqu'ici, pour une réponse prudemment négative : la BRI ne modifie guère la politique chinoise pour l'Asie centrale. Expression de continuité bien davantage plus que de rupture, elle consacre plutôt le basculement final de la région dans l'orbite politique et économique de Pékin. La question, avec un voisin si puissant, doté des objectifs qu'on lui connait pour le Xinjiang, l'absence de contrepoids occidental, et la comparative décrépitude de la puissance russe, serait plutôt de se demander si cette évolution, la gravitation de la région vers la Chine, était évitable.

En 2013, Xi Jinping annonçait depuis Astana (Kazakhstan) le lancement de la BRI. Le vocable de nouvelles routes de la soie fait référence à la longue durée de la civilisation chinoise, une époque où la Chine se plaçait au centre des échanges commerciaux eurasiatiques, et à son retour dans cette position. Sur le plan économique, elle découle de la nécessité d'assurer la croissance économique future de la Chine, dont dépend le prestige du PCC. Main de fer dans un gant de velours, elle constitue un projet sino-centrique : il faut écouler la surcapacité industrielle de la

[195] Umida Hashimova, "China Launches 5+1 Format Meetings With Central Asia", *The Diplomat*, 20 Juillet 2020.
[196] Mansur Mirovalev, "Can centuries-old clan rivalry explain the crisis in Kazakhstan?", *Al Jazeera*, 11.01.2022.
[197] Chen Wei-Hwa [陳偉華], "International Security Cooperation under "One Belt One Road": A Model of Lianyungang Forum [中共「一帶一路」的國際安全合作：連雲港論壇模式]", *Prospect and Exploration* [展望與探索] Vol. 16, No. 2, pp. 20-25.
[198] Yau, *China's Security Management Towards Central Asia*, *art. cit.* 25. TFA.

Chine, percer de nouveaux marchés et garantir l'accès aux ressources naturelles. Financièrement, les organismes créés par Pékin pour soutenir cette *stratégie*, telle que l'AIIB (Banque asiatique d'investissement pour les infrastructures) démontrent sa volonté de renforcer son influence dans la région et d'internationaliser (et immuniser des sanctions) le RMB, la monnaie chinoise.[199]

Appelant à une *communauté de destinées communes* autour des *valeurs asiatiques*, la BRI, fait ainsi carton plein auprès des potentats en soif d'investissements et pressés de se légitimer auprès de leurs populations.[200] À l'instar de Pékin, les régimes d'Asie centrale craignent la contestation, et ils serviront de terrain d'essai aux technologies de surveillance développées par les géants de l'électronique chinois tels que Huawei : caméras, reconnaissance faciale, *et cetera*… C'est la *Digital Silk Road*. Comme l'estime Niva Yau, *« le contrôle des données par les groupes chinois leur permet d'identifier les faiblesses industrielles d'Asie centrale et d'y garantir leur avantage commercial »*.[201] Il y a aussi consensus rhétorique entre Pékin et Asie centrale sur la priorité donnée au *droit au développement*, auquel la première a consacré un livre blanc,[202] sur les *droits de l'homme*. Désirant *« façonner l'Eurasie selon sa vision du monde et ses caractéristiques »*,[203] la Chine part avantagée dans cette région où les régimes autoritaires sont la norme. Elle n'exige qu'une seule contrepartie en échange de ses investissements : jouer la partition concernant sa politique de répression au Xinjiang. Rien de très nouveau de ce côté-ci donc. Ce qui change en revanche, c'est l'aggravation du degré de dépendance de l'Asie centrale à la Chine.[204]

L'initiative constitue un clin d'œil à la longue durée des relations entre Chine et Asie centrale : ouverture du commerce si déférence aux intérêts de Pékin, et échanges déséquilibrés (matières premières contre produits chinois).[205] Parmi les pays centrasiatiques, Kirghizstan et Tadjikistan sont concernés,[206] étant dénués d'industries et de pétrole mais très riches en gisements miniers exploités par des entreprises chinoises et au bénéfice de l'industrie chinoise. Les prêts octroyés à ces deux États corrompus servent à moderniser des infrastructures routières très vétustes, à condition que les travaux soient effectués par des entreprises chinoises. Et alors qu'on lève au nom de l'initiative les derniers droits de douane pour un commerce de biens à sens unique, ces pays s'endettent au même rythme que se trouve facilité le passage des marchandises provenant de Chine. Au vu de leur incapacité à rembourser, les banques chinoises ne proposent qu'une prolongation des délais avec des taux d'intérêt supplémentaires, renforçant ainsi la dépendance. Quant au Kazakhstan et à l'Ouzbékistan, leurs dirigeants sont assez insatisfaits du manque de diversité de leurs exportations vers la Chine, surtout intéressée par les énergies fossiles et les

---

[199] Clarke, M., "The Belt and Road Initiative: China's New Grand Strategy?" dans Clarke, M. (Eds.), Small, A., Pant, H.V. & Passi, R., Peyrouse, S., Roy, M.S., Kassenova, N., Yu, H. et al., *Roundtable: China's Belt and Road Initiative: Views from along the Silk Road*, *op. cit.*

[200] Kassenova, N., "China's Silk Road and Kazakhstan Bright Path: Linking Dreams of Prosperity", dans *Ibid*.

[201] Voir Niva Yau, *Russia and China's Quiet Rivalry in Central Asia*, FPRI, 2020, notamment la partie *Wrestling for Digital Supremacy*. Et Niva Yau, *China's Growing Influence in Central Through Intelligence Systems*, Caspian Policy Center, 2020.

[202] (Staff writer), "La Chine publie un livre blanc sur le droit au développement", *Xinhua France*, 2016.

[203] Rolland, *China's Eurasian Century?*, *op. cit*, introduction.

[204] Barry Van Wyk, "China's trade with Central Asia —mostly via Xinjiang — topped $50 billion in April", *The China Project*, 18 mai 2023.

[205] "China and Central Asia: Bilateral Trade Relationships and Future Outlook", *China Briefing*, 20 mai 2021. Et "Infographic: China-Central Asia economic and trade cooperation achieves tangible results", *News Central Asia*, 16 mai 2023.

[206] "Central Asia in Focus: Kyrgyzstan Falling Deeper in Debt to China", *RFE*, 31 octobre 2023. Et Reid Standish, "Visa-Free Travel, Investment, And Summits As 'New Era Of Cooperation' For China And Central Asia Is Heralded", *RFE*, 11 mai 2023.

terres rares telles que l'uranium.[207] Astana et Tachkent souhaitent davantage de transferts de technologie, et de participation nationale aux projets menés par les Chinois sur leurs terres.[208] Ils l'obtiennent par ailleurs, Pékin ayant tout intérêt à ce que ces régimes fragiles tiennent dans la durée en présentant à leur population les résultats tangibles de la coopération avec la Chine.

Pour Du Debin et Ma Yahua, les défauts de la région peuvent être surmontés par la Chine pour en faire une *« zone tampon stratégique »* à même de protéger le flanc ouest du pays des forces hostiles, et d'en tirer les matières premières nécessaires pour moins dépendre des importations maritimes. Parmi les problèmes relevés, son *« verrouillage profond à l'intérieur des terres, ses infrastructures délabrées, et son désir d'indépendance* [!] *»*. En même temps, Du et Ma relèvent que *« la terre est clairsemée et que ses ressources sont abondantes, offrant des opportunités d'investissements pour la Chine »*. Ils estiment également que *« l'expérience de développement chinoise est inspirante pour l'Asie centrale, laïque et dont le rapport à l'islam est peu rigoriste, et que Pékin peut lui fournir des solutions clef en main pour sa modernisation »*.[209]

Mais les experts chinois sont conscients qu'ils ont à *« gagner la confiance des peuples d'Asie centrale à la Chine »*.[210] Pékin s'efforce de répondre aux critiques, nourries par une sinophobie persistante dans la région, notamment au Kazakhstan, qu'elle met sur le dos d'une éducation *« européanisée et russifiée »*, en faisant davantage apparaître localement les bénéfices non seulement économique mais aussi éducatifs et culturels de la coopération bilatérale.[211] Ainsi Ma et Du appellent Pékin à privilégier les moyens économiques sur l'outil militaire. Ils estiment, par un ton on ne peut plus essentialiste, que *« l'instinct de survie poussera l'Asie centrale à accentuer ses échanges avec la Chine. Habitués aux migrations, les peuplades des steppes ont une tradition d'obéissance au pouvoir. Par conséquent, la diplomatie chinoise doit* [à leur égard] *se montrer à la fois rigide et douce,* (…) *de façon à façonner chez eux une opinion positive de la Chine »*.[212] Les échanges scolaires et professionnels vers la Chine pour les centrasiatiques[213] sont dynamiques, même s'ils bénéficient d'abord aux classes sociales les plus privilégiées. Le vocable BRI, assez chargé politiquement, n'a par ailleurs plus tellement la côte aujourd'hui,[214] et on semble désormais lui préférer l'appellation de *Global Development Initiative*. Cet autre vague concept pékinois, faisant couler pas mal d'encre malgré une substance surtout discursive et à destination des *« suds »*, a l'avantage de sonner à la fois moins impérial et plus inclusif.[215] On gagera que si BRI ou GDI ont en commun de vouloir dire tout et son contraire, ils donnent

[207] « Des représentants de l'Académie de commandement des forces de fusée de l'Armée populaire de libération chinoise visitent le Kazakhstan » [中國人民解放軍火箭軍指揮學院代表訪問哈薩克], *Kazinform*, 9 juin 2023.
[208] Niva Yau, "Hearing on China's Activities and Influence in South and Central Asia", *art. cit.*
[209] Du Debin [杜德斌], Ma Yahua [馬亞華], "Geography of containment and anti-containment of China's peaceful rise [中國崛起的國際地緣戰略]", *art. cit.* 13. TFA.
[210] Un point relevé dès le début des années 2010 par Gan Junxian [甘鈞先], "'Revival of Silk Road' and China's Diplomacy" ["絲綢之路"復興計劃與中國外交] Northeast Asia Forum [東北亞論壇] Vol. 19, no. 5, 2010.
[211] Dirk Van Der Kley, Niva Yau, *How Central Asians Pushed Chinese Firms to Localize*, Carnegie Endowment for International Peace, 2021. Pour la citation, voir Du Debin [杜德斌], Ma Yahua [馬亞華], "Geography of containment and anti-containment of China's peaceful rise [中國崛起的國際地緣戰略]", *art. cit.* 13-14. TFA.
[212] *Ibid*. 14. TFA.
[213] Jiahui Huang, "China expands vocational training centers to Central Asia", *Eurasianet*, 1er septembre 2022.
[214] Andreea Brînză, "What Happened to the Belt and Road Initiative?", *The Diplomat*, 6 septembre 2022. Et Jacob Mardell, "The Belt and Road: Bigger thanInfrastructure", *Choice*, 2 mars 2022.
[215] Wu Lunting, "China's Transition From the Belt and Road to the Global Development Initiative", The Diplomat, 11 juillet 2023.

corps à *« une architecture intellectuelle »* de projets disparates dont la principale unité demeure de participer à installer la Chine *« comme puissance prépondérante en Eurasie »*.[216]

Les Chinois ont-ils une meilleure compréhension de l'Asie centrale que les autres puissances étrangères ? C'est douteux, tant elle constitue un autre monde culturel malgré sa proximité aux frontières du Xinjiang. Les publications chinoises consultées indiquent une perception de la région par le prisme de l'intérêt national chinois, une présentation très scolaire et sino-centrée de ce qu'elle pourrait, ou ne pourrait pas, apporter en termes d'opportunités et de bénéfices. Selon Niva Yau, la méconnaissance de ses enjeux en Chine s'expliquerait, outre une opposition culturelle ancienne, par la faiblesse des études centrasiatiques en Chine et une comparative concentration des experts chinois russophones sur le monde slave, voisin de l'Asie centrale.

Nous avons fait le même constat de travaux, dans l'absolu assez peu nombreux sur la région, concentrés sur les intérêts chinois et s'intéressant peu aux sociétés. Cette vision 'en silo' aboutit à des effets pervers, le premier concernant le décalage entre la théorie et la pratique, notamment lorsque les projets décidés entre élites centrasiatiques et acteurs chinois suscitent la protestation des populations.[217] Pékin comprend mal ces résistances, qu'elle met souvent, de concert avec les dirigeants centrasiatiques, sur le dos de *« provocations extérieures »* à réprimer, alors que les raisons sont généralement locales, ont davantage à voir avec la corruption des interlocuteurs de Pékin, la concentration des bénéfices en leurs mains, qu'à quelque manœuvre sournoise de l'étranger hostile. Du reste, les peuples d'Asie centrale, s'ils accueillent avec bienveillance les investissements chinois, font peu confiance à leurs gouvernements pour protéger les intérêts nationaux d'une superpuissance parfois accusée de réflexes impérialistes et/ou colonisateurs.[218] Les diplomates de Pékin sont également coupables de tels sentiments lorsque par sottise (ou par malveillance ?), et en contradiction flagrante avec les traités frontaliers, ils font référence aux époques où certains territoires d'Asie centrale faisaient partie de l'empire Qing…[219] Et comme l'écrit Niva Yau, *« pour la Chine, l'importance de l'Asie centrale reste liée à sa propre sécurité, et se caractérise par une diplomatie réactive face aux problèmes frontaliers et au séparatisme. Son manque de compréhension, associé à la tendance des universitaires chinois à se concentrer sur la Russie, a conduit dans la pensée en politique étrangère chinoise à l'idée implicite d'une Asie centrale comme région subordonnée à la Chine. La plupart des travaux chinois sur l'Asie centrale met ainsi en avant les domaines potentiels de coopération avec Pékin, sans prendre en considération la marge de manœuvre indépendante de chaque pays d'Asie centrale »*.[220]

Certes, le *« modèle tributaire »* monté en épingle par la sinologie du siècle dernier a été battu en brèche (partie 1 et 2) par les historiens. Mais sans succomber à un modèle simpliste opposant maître et subordonné, difficile de remettre tout à fait en cause sa présentation hiérarchique des relations entre la Chine et ses voisins d'Asie intérieure. Historiquement, ce n'était pas tant une conversion aux usages chinois qui était attendue mais plutôt la déférence aux intérêts et au statut

---

[216] Rolland, *China's Eurasian Century?*, *op. cit*, introduction. Et Pantucci, *Sinostan, op. cit*, 14-15. Voir aussi Niva Yau, "Operation Reality of the BRI in Central Asia", dans Aigoul Abdoubaetova (Ed.), China's Belt and Road Initiative in Central Asia: Ambitions, Risks and Realities, *OSCE Academy*, Special Issue 2, 2020.

[217] Niva Yau, "The Historical Context of China's Pursuits in Central Asia", dans Fabienne Bossuyt, Bart Dessein (Eds.), *The European Union, China and Central Asia – Global and Regional Cooperation in a New Era*, Routledge 2022, pp. 69-87 (78).

[218] Retour d'expérience en Asie centrale de l'auteur.

[219] "Kazakhstan summons Chinese ambassador in protest over article", *Reuters*, 15 avril 2020.

[220] Yau, "The Historical Context of China's Pursuits in Central Asia", dans Bossuyt, Dessein (Eds.), *The European Union, China and Central Asia, op. cit.* 78.

chinois, en échange de cadeaux et de bénéfices économiques. Souvenons-nous, c'est encore de cette façon que les Mandchous négocièrent le calme au Xinjiang avec Kokand au 19ème siècle, l'arrangement stabilité et paix contre largesses commerciales étant trahi par la seconde (partie 3)... Or à l'inverse des Khans, les États centrasiatiques sont désormais tenus par leur faiblesse relative et forte dépendance économique de pleinement respecter le contrat, c'est-à-dire ce troc 'prospérité pour l'Asie centrale contre stabilité pour le Xinjiang' que nous décrivions plus haut. Comme l'écrit Nadège Rolland, *« les pays amicaux envers la Chine, qui soutiennent ses intérêts,* (…) *recevront des avantages économiques et sécuritaires de Pékin ; inversement, les pays qui s'opposent à la Chine ou qui empiètent sur sa sécurité et sa souveraineté se verront dénier l'accès à de telles récompenses et seront d'ailleurs activement punis »*.[221] Silence assourdissant donc des autorités centrasiatiques sur le sujet ouïgour, qui ne tolèrent que le travail des ONG prenant en charge les rescapés des camps.[222] La vieille frontière poreuse entre RSS kazakhe et Xinjiang, par laquelle passaient les armes et les combattants de l'ETR il y a 80 ans, est fermée.

Géo-stratégiquement parlant, la Chine part avantagée en Asie centrale, par retrait ou défaite par forfait de ses concurrents. Les États-Unis et l'Union Européenne semblent rivaliser de projets concurrents à la BRI sans lendemain, ainsi des *Silk Roads* et autres *Global Gateways*, même si la région est liée aux tentatives de la seconde pour trouver de nouveaux fournisseurs d'énergie après la fermeture du marché russe.[223] Quant à la Russie, elle n'est pas encore disqualifiée bien que son influence historique sur l'Asie centrale ne soit plus que l'ombre de ce qu'elle fut jadis. Méfiants des intentions de l'ex-colonisateur, les Centrasiatiques sont particulièrement désireux d'équilibrer l'influence jalouse de l'encombrant voisin par leur rapprochement avec la Chine. Plusieurs fois, Moscou tenta de revenir sur les pas des Tsars, par la création de la Communauté des États indépendants, l'Organisation du traité de sécurité collective, et l'Union économique eurasiatique. Mais ses tentatives ont été ternies par son agression de Tbilissi en 2008 puis celle de Kiev en 2014 puis 2022, toutes menées sur le prétexte de libération de minorités russes dont l'Asie centrale regorge... Bien sûr, les Russes n'ont pas la force de frappe financière de la Chine, et leur poids économique en Asie centrale s'en ressent. Quand Poutine se rend au Kazakhstan en novembre 2023, il ne s'attend pas à entendre un discours, par le passé en russe, mais cette fois donné en kazakh. Humiliation subtile et remarquée, il doit passer son casque traducteur…

Ainsi, avec une puissance russe de plus en plus dépendante également du soutien économique et politique chinois depuis la guerre en Ukraine, Pékin semble faire œuvre de patience à ce sujet, attendant que l'influence de Moscou s'affaisse d'elle-même.[224] Ma et Du écrivent à ce sujet : *« la Russie décline et continuera de décliner. L'équilibre des forces entre la Chine et la Russie suit ainsi une tendance à long terme en faveur de la première. Par conséquent, la Chine peut se permettre d'être patiente »*.[225] Cependant, pour ne pas simplifier, il faut noter que la présence russe en Asie centrale n'est pas contraire aux intérêts chinois, loin s'en faut, Pékin se réjouissant

[221] Rolland, *China's Eurasian Century?, op. cit*.
[222] Berikbol Dukeyev, "Do Kazakhstanis care about their kin in Xinjiang?", *Open Democracy*, 7 juin 2021. Et Kuzenov, "Kazakhstan keeps lid tight on Xinjiang activism in pursuit of trade boom", *Eurasianet*, 29 mars 2023.
[223] Pannier, "Central Asia in Focus: European Union's Diplomatic Push in Central Asia", *RFE*, 22.11.2022.
[224] Voir Niva Yau, *Russia and China's Quiet Rivalry in Central Asia*, FPRI, 2020. Et Du Debin, Ma Yahua [杜德斌, 馬亞華], Geography of containment and anti-containment of China's peaceful rise [中國崛起的國際地緣戰略研究], *art. cit.* 14. Et Bruce Pannier, "PANNIER: Russia's two centuries of Central Asia dominance are over", *Intellinews*, 11 octobre 2022. Et Emil Avdaliani, "China Is Taking Advantage of Russia's Weakness in Central Asia", WPR, 1er septembre 2022.
[225] Du Debin [杜德斌], Ma Yahua [馬亞華], "Geography of containment and anti-containment of China's peaceful rise [中國崛起的國際地緣戰略]", *art. cit.* 14. TFA.

du poids militaire de Moscou pour garder la zone à moindre coût et y détruire toute résurgence des mouvements islamistes. C'est aussi l'avis de Zhang Wenmu, estimant qu'avec le retrait américain d'Asie centrale, la création d'un *« vide stratégique »* sans la puissance russe pourrait s'avérer dangereuse pour la Chine. De leur côté, les Russes *« accueillent avec modération »* la présence d'une Chine *« concentrée sur l'Extrême-Orient »*, qui lui permettrait de ménager ses propres efforts. Le duopole russo-chinois reste d'actualité en Asie centrale, mais il est nettement à l'avantage de la Chine. D'ailleurs, si Pékin livre à Moscou une concurrence inégale, les deux *« demeurent trop concentrés par leur positionnement géostratégique commun sur la scène politique internationale face à l'Occident pour s'entredéchirer au sujet de l'Asie centrale »*.[226] Cette dernière trouve aussi son compte dans cet arrangement précaire : Pékin dissuade pour le moment Moscou de tout irrédentisme en Asie centrale, tandis que la région sert de conduit pour le soutien chinois à la Russie contournant les sanctions : itinéraires historiques de contrebande... Quant à Pékin, le pivot chinois de la Russie lui offre une nouvelle source de gaz bon marché.[227] Nous disons *précaire* car il n'est pas bon d'être coincé entre deux puissances expansionnistes.

Pour élargir un tantinet et exposer brièvement ce qu'une relation sino-russe idéale constituerait pour Pékin, citons une fois de plus Liu Yazhou. Son point de vue, à la lumière des basculements géopolitiques récents en Ukraine, est visionnaire pour un article rédigé en 2001 :

> *Ces 140 à 150 dernières années, la Chine a souffert de la pression russe, et ce n'est que depuis la décennie suivant l'effondrement de l'URSS que les choses sont devenues plus simples pour nous. La nation russe est une nation expansionniste dotée d'un fort esprit de régénération.* (…) *Celle-ci n'a d'usage pour la Chine que si elle reste faible. Pour cette raison, le principe directeur de la stratégie chinoise pour la Russie est de ne pas lui permettre de redevenir suffisamment puissante pour la menacer, ni de la rendre si faible qu'elle décide de se tourner en direction des États-Unis.* (…) *Ne relâchons jamais notre vigilance face à la résurgence de la Russie, et n'y contribuons jamais. Tout ce que nous avons à faire, c'est user de la puissance russe pour équilibrer celle des États-Unis. Cependant, nous ne devrions en aucun cas laisser cette instrumentalisation des Russes dériver vers une alliance. Poutine joue la carte de la Chine dans ses relations avec les États-Unis. Nous utilisons la carte russe dans nos relations avec les États-Unis.*[228]

En attendant, Pékin a renforcé ses capacités de surveillance à la frontière du Xinjiang, servant d'ailleurs depuis longtemps à l'APL pour le test de ses armements et l'entraînement au combat en conditions désertiques ou montagneuses.[229] Les gardes-frontières y disposent désormais de dispositifs de surveillance dernier cri pour prévenir les franchissements clandestins.[230] Pour les soutenir, Pékin emprunte à longue durée des *Tuntian* et du maoïsme par l'utilisation de miliciens auxiliaires, des fermiers-colons chinois du *Bingtuan*, auxquels on a distribué des équipements de surveillance et de communication pour rendre compte de chaque mouvement suspect. Ces derniers constituent le pendant continental des milices maritimes et autres pêcheurs aux ordres

---

[226] Pantucci, *Sinostan, op. cit.* 21. TFA.
[227] Rahimbek abdrakhmanov, Kamshat Zhumagulova, "How Kazakhstan Helps Russia Bypass Sanctions", *The Diplomat*, 25 octobre 2023. Et Pierre-Marie Meunier, "Guerre Russie-Ukraine : les paradoxes du soutien chinois à la Russie", *Le Rubicon*, 15 février 2024. Et Joanna Lillis, "Kazakhstan: Smuggling still rife on border with China", *Eurasianet*, 10 février 2023.
[228] Liu Yazhou [劉亞洲], "The Grand National Strategy [中國大國策]", *art. cit.* 31. TFA.
[229] CCTV-7 [央视军事报道], « Régiment de la région militaire du Xinjiang : Forger une équipe talentueuse capable de combattre et de vaincre [新疆军区某团：锻造能战善战的合成人才队伍]", 3 mars 2023.
[230] Yau, *China's Security Management Towards Central Asia*, *op. cit.* 30.

mobilisés dans les mers de Chine pour rembourrer, par leur simple présence, les revendications territoriales de Pékin... Sur la pointe des pieds, la Chine a également établi en 2018 une présence militaire au Tadjikistan. [231] La proximité de cette base au corridor de Wakhan et son utilisation par la Police armée du peuple (PAP) suggère moins une projection de force expéditionnaire à l'étranger qu'un élargissement de la mission classique de défense aux frontières du Xinjiang.[232]



Figure 95 Exercice face-caméra de l'APL au scénario démonstrativement bien ficelé: chien, drone, et déjà un *« suspect terroriste »* sorti des bois ! Xinjiang, Ili, frontière kazakhe, 2024. Source.[233]

Au-delà, les chantiers d'infrastructures régionaux (énergie, transports) mobilisant capitaux et main d'œuvre chinoise, Pékin s'engage plus vigoureusement pour leur protection. Elle a recours

[231] Gerry Shih, « In Central Asia's forbidding highlands, a quiet newcomer : Chinese troops », *The Washington Post*, 18 février 2018.
[232] Raffaello Pantucci, *China Reveals Its Claws in Central Asian Security*, Carnegie Moscow Center, 2021.
[233] *China military*, 2024. Captures d'écran (et *storytelling*) de l'auteur.

pour ce faire aux forces de l'ordre locales, ou encore à des sociétés de sécurité chinoises privées aujourd'hui en pleine éclosion, et *staffées* par des vétérans de l'APL.[234] Cette présence montre pour Pantucci *« l'erreur fondamentale selon laquelle la Chine se concentrerait en Asie centrale sur l'économie tandis que la Russie le serait sur la sécurité. Pékin ayant depuis longtemps une empreinte sécuritaire en Asie centrale, ce qui change, c'est sa volonté accrue de le montrer de manière aussi ouverte »*.[235] Chacun de ces déploiements correspond d'ailleurs à la vision de Zhang Wenmu vue un peu plus haut : surveiller les accès sud-ouest du Xinjiang et le débouché des Pamirs, routes de la contrebande et couloirs historiques de l'expansion islamique vers l'est depuis le 8ème siècle.[236] Protection des passes, des lignes de communication, ou des *chokepoints* continentaux pour emprunter l'expression de Mahan et établir un dernier parallèle avec la mer, les logiques de forteresses se réinterprètent sans problème selon les espaces et les époques.

La BRI n'a pas modifié fondamentalement la politique de Pékin vers l'Asie centrale. Dans ce paradigme de mise en réseau des forces de la Chine (plus qu'un ensemble de routes) à l'échelle mondiale, l'Asie centrale ne représente qu'une petite fraction des investissements.[237]Après dix ans, les projets grandioses de lignes TGV, d'autoroutes intercontinentales, les 'corridors' type *Grand jeu* de la connectivité ayant fait couler tant d'encre se sont révélées pour beaucoup des éléphants blancs, utiles un temps pour masquer des buts géopolitiques plus terres à terres et connectées comme toujours à la politique de Pékin au Xinjiang. On parle tout juste de débuter la construction du rail devant à terme lier la province avec l'Ouzbékistan via le Kirghizstan, un projet déjà vieux d'un quart de siècle.[238] Du reste, tout trafic ferroviaire passant par la Russie est condamné par la guerre en Ukraine. Quant au *Caspian Link*, qui concentre tant d'énergie et de réflexions de la part des observateurs occidentaux, il faut rappeler qu'il devrait traverser pour parvenir à l'Europe des régions parmi les plus instables et les plus pauvres du globe, ainsi que deux mers. De fait *« si le transport ferroviaire Chine-Europe constitue une goutte dans l'océan en termes de commerce mondial, le middle corridor constitue une goutte encore plus petite »*.[239] Malgré la multiplication des projets et l'arrimage très réel des économies d'Asie centrale à la Chine, la BRI reste un *« concept stratégique et non d'ingénierie »*.[240] Et qu'importe si la région n'est pas prête à se transformer en *hub* continental des échanges Chine-Europe. Quant à la BRI, ou n'importe quelle appellation d'hier ou de demain pour nommer cette projection de puissance chinoise à l'ouest des Pamirs, elle constitue plus une continuation qu'une rupture des efforts engagés par la Chine depuis les années 1990 pour la *Grande ouverture de l'ouest*.

---

[234] *Asia Sentinel*, "China's Blackwater-style Private Armies", 3 septembre 2018. Et Yau, *China's Security Management Towards Central Asia*, *op. cit.* 8.
[235] Raffaello Pantucci, *China Reveals Its Claws in Central Asian Security*, *art. cit.* Et Janko Scepanovic, "The Sheriff and the Banker? Russia and China in Central Asia", *Warontherocks*, 13 juin 2022.
[236] Zhang Wenmu [張文木], « The Silk Road and the Security of China's Western Regions [絲鋼之路與中國西城妾全 —兼論中亞地區力量崛起的歷史條件、規律及其因應戰略] », *art. cit.*
[237] Yau, "How dependent is too dependent on China? Central Asia may soon find out", *Atlantic Council*, 2023.
[238] Yau, "China is Finally Making Progress on the China-Kirghizstan-Uzbekistan Railway", *FPRI*, 23 mars 2023. Et Joanna Lillis, "Uzbekistan confirms plan to sign deal on new railroad from China", *Eurasianet*, 3 août 2022.
[239] Hanne Cokelaere, Sarrah Anne Aarup, "Ukraine war shakes up China-Europe, *Politico*, 25 juillet 2022.
[240] Huo Jianguo [霍建國], « La BRI est un concept stratégique, pas d'ingénierie [霍建國 : '一帶一路'是戰略構想不是'工程項目'] », *Quotidien du peuple*, 19 mars 2015. TFA.



Figure 96 L'axe Bichkek – Kazakhstan – Chine, proche du lac Issyk-Koul, mai 2023. Une bonne partie, malgré un doublement 2X2 voies et la présence d'engins de chantiers chinois, se fait toujours sur piste. Photo personnelle de l'auteur.

Au printemps 2023 Xi Jinping invite à Xian les *leaders* d'Asie centrale, où est affichée leur convergence politique.[241] Mais le sommet dévoile davantage la hausse de la dépendance économique et politique des États d'Asie centrale à la Chine, qu'un pivot massif de la seconde, à l'attention tournée sur Taïwan, vers les premiers. Car derrière la pompe, la région est inquiète. Dans l'ombre de l'agression russe en Ukraine, *« les pays d'Asie centrale comptent sur la Chine pour limiter l'influence de la Russie »,*[242] suspectée de ne pas avoir renoncé à son vieil empire. Leurs dirigeants sont tracassés par le double discours chinois, défendant là leur souveraineté,[243] les enfermant là dans une sphère d'influence sino-russe mettant un péril leur diplomatie *« multi-vectorielle »*.[244] *« C'est pour nous l'époque la plus inquiétante depuis 1991 »* résume un expert kazakh, craignant que l'Asie centrale se retrouve coincée entre les deux hégémons. Or, depuis la guerre en Ukraine, et en l'absence d'un engagement occidental significatif en Asie centrale, Pékin apparaît comme le seul recours possible contre Moscou : *« au moins les Ukrainiens ont l'Europe à leur porte, nous, nous n'avons personne »* nous dit aussi un spécialiste d'un autre groupe de réflexion kazakh. L'Asie centrale est pourtant désireuse *« d'une hausse du soutien de la part des puissances occidentales, mais elles trouvent en elles un partenaire aussi volage que désengagé.* (…) *Mais si d'autres puissances extérieures ne s'engagent pas également* [dans la région], *le verrouillage par la Chine de l'Asie centrale à l'exclusion de tous les autres acteurs sera* (…) *inévitable »*.[245] Ne serait-ce pas là la situation la plus favorable pour Pékin ?

[241] Tobin, "China sends a subtle message to Central Asia: Rely on us, not Russia", *The Washington Post*, 19 mai 2023. Et Wong, "China reaches out to Central Asia in push to end Ukraine war", *SCMP*, 27 avril 2023.
[242] Liu, « The Evolution of China's Policy in Central Asia [中國在中亞：政策的演變] », *art. cit.* 69. TFA.
[243] Natalia Konarzewska, "China Backs Kazakhstan Against Russian Threats", *Central Asia-Caucasus Institute*, 12 janvier 2023.
[244] Pantucci, Ardulno, "The Stans Can't Play Both Sides Anymore", *Foreign Policy*, 31 mai 2023.
[245] Pantucci, *Sinostan, op. cit.* 23. TFA.



Figure 97 Réunions de Xi Jinping et des cinq présidents d'Asie centrale à Xian, dans le décorum habituel des routes de la soie. La ville, ancienne capitale impériale, n'a pas été choisie au hasard.[246]

BRI, OCS et autres *initiatives* convergent vers un intérêt : harmoniser Asie centrale et objectifs de Pékin. On espère avoir ici mis au clair que si cette dernière étend son action stratégique au-delà de sa frontière ouest, *« ses préoccupations concernant le problème sécuritaire au Xinjiang continuent de constituer le moteur fondamental de ses motivations à poursuivre sa coopération avec les républiques d'Asie centrale »*.[247] Et si la Chine use du commerce à des fins stratégiques, son empreinte régionale est donc surtout de nature sécuritaire. Les relations entre elle et l'Asie centrale, ce 'troc' entre stabilité du Xinjiang contre prospérité de l'Asie centrale, nous ramènent à la longue durée des relations tributaires avec les oasis. Dans le but de sanctuariser le contrôle des périphéries de l'ouest, dominions impériaux ayant longtemps résisté à la force d'attraction de sa civilisation, la Chine travaille autant à démanteler en Asie centrale les bases arrières des forces contestataires du Xinjiang, qu'à barrer l'accès de ces régions en Occidentaux. La crainte des Chinois d'être encerclés par Washington, leur volonté de diversifier par l'Asie centrale leurs importations énergétiques, et de transformer dans cet objectif le Xinjiang en indispensable pont eurasien, sous-tend la répression s'abattant des deux côtés de la frontière, tout en trahissant encore une fois l'interdépendance pour Pékin des fronts continentaux et maritimes.

[246] Crédits: Akorda.kz.
[247] Yau, *China's Security Management Towards Central Asia*, *art. cit.* 32. TFA.

L'ouest : plastron ou échappatoire face à l'est ? (2010s-…)

Enfin, et en dernière analyse, de quoi l'Asie centrale et le Xinjiang sont-ils exactement l'outil pour la Chine ? Si nous avons déjà répondu à la question concernant la relation entre la première, comme expression de l'extension du périmètre de la lutte *« anti-séparatiste »* de Pékin vers la seconde, qu'en est-il de la fonction de pont continental dévolue au Xinjiang et à l'Asie centrale, et de leurs accomplissements présents et futurs, notamment à l'égard du front maritime ? Plus précisément, le rôle dévolu par la Chine au Xinjiang et son extension centrasiatique correspond-il à l'échappatoire vers l'ouest et l'océan indien que tant de déclarations chinoises théâtrales et d'analyses en Occident ont fait miroiter ? Ou s'agit-il plus prosaïquement de se constituer là un renfort stratégique calme, stable, et productif, soit un plastron neutralisé permettant au contraire à la Chine de libérer ses énergies vers l'est sans les dilapider dans des aventures très ambitieuses en direction d'un Moyen-Orient et d'une Asie du Sud à l'accès malaisé pour Pékin ? Jusqu'où le rôle de passerelle vers l'ouest dévolu au Xinjiang porte-t-il, et sur quelles limites stratégiques s'arrête-t-il ? De fait, comment mesurer son succès ? Et si Pékin, au lieu d'opposer les possibles, choisissait de faire feu de tout bois pour casser son isolement et, au gré des opportunités, usant de sa géographie, s'étendre par chaque axe de moindre résistance ? Répondre, ou formuler une hypothèse dont seul le futur pourra vérifier le bienfondé, nous amène à revenir vers le passé récent et les débats qui secouèrent les milieux stratégiques chinois au détour des années 2010.

*Cette dernière sous-partie se présente comme une réponse continentale à la réflexion livrée au sujet de l'extension du périmètre de défense navale chinois des mers proches à lointaines. Dans les deux, nous présentons leurs implications élargies concernant Taïwan et le Xinjiang.

Ouvrir l'ouest pour immuniser l'est

Ainsi la projection de puissance chinoise vers l'Asie centrale, et la place du Xinjiang dans cet objectif, servirait de plus larges intérêts géostratégiques. Depuis Tiananmen, le PCC voit partout la menace des États-Unis, et se sent encerclé par des puissances hostiles. Alors que Washington est accusée de souffler sur les braises des tensions ethniques au Xinjiang, tous ses mouvements de l'Irak à l'Afghanistan, une fois mis en parallèle avec ses déploiements sur la chaîne d'îles (ch. précédent) ont conforté les Chinois dans leur conviction que Washington *« assiège »* leur pays[248] et utiliserait *« la guerre anti-terroriste pour prendre le contrôle de l'Eurasie et dominer le monde »*.[249] Ses stratèges percevant la manœuvre d'encerclement américaine se poursuivre jusque l'Inde, le sentiment claustrophobe de Pékin s'étend aussi vers l'ouest.[250] Par ce contrôle du *Rimland* et des *« endroits de passages obligés »* à l'est et à l'ouest du pays, en faisant planer un risque de coupure de ses approvisionnement énergétiques, *« l'objectif immuable des États-Unis* [serait] *de contrôler les franges du continent eurasien et empêcher toute grande puissance*

[248] Li Jie [李傑], « Cette chaîne d'Îles qui enserre la Chine [綑綁中國的島鏈] », *Navires d'aujourd'hui* [現代航船] No. 7, 2001, pp. 35-37.
[249] Fan, "Xinjiang Geopolitics and our National Security [新疆的地緣政治與國家安全—歷史與現狀的考察]", *art. cit* . 67. TFA.
[250] Voir Dai Xu [戴旭], colonel de l'APL, *L'encerclement en C de la Chine : Sortir de l'encerclement, menaces internes et externes* [C 形包圍:內憂外患下的中國突圍], *Stratégie militaire* [军事战略], Shanghai, 2010.

régionale de contester leur hégémonie ».[251] Ainsi les Chinois agissent dès 1991 à l'ouest pour y contrer toute immixtion américaine ou occidentale, Xinjiang et Asie centrale constituant à leur yeux *« un axe stratégique sûr pour l'expansion de leur puissance vu l'absence de pression américaine significative ».*[252] Mais justement, comment cet axe de désencerclement vers l'ouest a-t-il été intellectualisé par les stratèges de Pékin, notamment vis-à-vis du front maritime ?

Réminiscence du grand débat de 1874 à la Cour Qing à propos du front, Taïwan ou le Xinjiang, à défendre en priorité contre la menace étrangère, l'école continentale s'est au tournant du 21ème siècle encore une fois mesuré à l'école maritime.[253] Tout en concédant à terme l'importance de renforcer la puissance navale chinoise, la première est sceptique quant au bienfondé d'acquérir dans l'immédiat une marine forte à même de disputer à Washington la domination des mers à l'est.[254] Zhang Wenmu, lui-même partisan de l'école maritime, met ainsi en 2006 en garde du risque de répéter l'erreur de l'Allemagne wilhelmienne, qui précipita au début du 20ème siècle la construction d'une marine de taille très disproportionnée pour damer le pion à Londres, effort vain qui ligua contre Berlin un continent européen insuffisamment gagné à sa cause.[255]

Les partisans de l'école continentale, eux (陸權, pour *puissance continentale*, contre 海權 pour *maritime*), considèrent que si la modernisation du pays a débuté durant les années 1970 par les provinces côtières, la Chine, pour la majeure part de son histoire, a bénéficié d'un système commercial concentré sur sa façade ouest. La nation devrait y rendre honneur, en obtenant de son ouest sécurité, stabilité et équilibrage. Ce retour aux fondamentaux géostratégiques chinois constituerait un prérequis à un mouvement en direction de l'océan, dont ces experts, à l'instar de leurs ancêtres de 1874, ne rejettent pas le bienfondé. Cependant, il faut au préalable garantir l'inviolabilité des frontières occidentales chinoises, diversifier les voies d'approvisionnements énergétiques, et corriger les inégalités de développement à l'ouest afin d'assurer la constitution d'une base arrière solide. La dure répression de toute velléité autonomiste au Xinjiang, comme les corridors continentaux de la BRI, que ceux-ci soient en direction de l'Asie centrale, de la Russie ou de l'Asie du Sud-Est, y participent. Le but est de créer les conditions requises à un contournement du détroit de Malacca, encore surveillé par l'*U.S. Navy* et de l'ouverture duquel la prospérité de la Chine dépend. On l'a vu (ch. précédent) : les chaînes d'îles et la présence américaine ne constituent pas une menace *per se* en temps de paix. Mais ils se révèlent mortels en cas de conflit, à terme possible tant les Chinois savent que leurs intérêts pour Taïwan et les mers de Chine sont rigoureusement antagonistes à ceux de Washington et de ses alliés. Les déploiements de ces derniers, menaçant les conduits énergétiques chinois, constituent une des clefs de leur dissuasion contre Pékin. Mais si ce risque de blocus était levé par le rééquilibrage de la puissance chinoise à l'ouest, Pékin se trouverait en meilleure disposition pour accélérer la modernisation de la marine, augmenter la pression sur ses voisins maritimes, et enfin régler les

[251] Zhu Tingchang, « Sur la position géostratégique de Taïwan [論台灣的地緣戰略地位] » *Forum de l'économie mondiale et de la politique* [世界經濟與政治論壇] No. 3, 2001, pp. 66-69. TFA.
[252] Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit.* 174. TFA.
[253] Immanuel Hsu, « Un grand débat géopolitique en Chine en 1874 : défense maritime contre défense aux frontières », *art. cit.* 2.
[254] Voir Zhang Wenmu, "Sea Power and China's Strategic Choices", *China Security,* Summer 2006, pp. 17-31. Et Ye Zicheng [葉自成], "China's Peaceful Development and the Return to Land Power and Development [中國的和平發展: 陸權的回歸與發展]", *World Economy and Politics* [世界經濟與政治], no. 2, 2007, pp. 23-31.
[255] Zhang Wenmu, "Sea Power and China's Strategic Choices", *art. cit*. 27.

disputes frontalières à son avantage. En somme, la Chine doit, selon ces vues, assurer la solidité de ses appuis continentaux avant de se mettre à l'eau et agir, peut-être, contre Taïwan.[256]

En d'autres termes, aménager un itinéraire de substitution pour les canaux énergétiques chinois, nettoyer l'ouest de toute menace contre la domination régionale de Pékin, et travailler à faire du Xinjiang un des abdomens productif du pays, libèrera les énergies militaires chinoises à l'est. Rendre leur sécurité énergétique et leur prospérité moins vulnérables à une possible fermeture du littoral et aux menaces militaires à l'est, Pékin s'aménageant à l'ouest une ample profondeur stratégique, augmenterait la résilience de la côte et permettrait de frapper de façon plus assurée vers la mer. Ses stratèges connaissent cette potentialité, qui n'est guère nouvelle, étant discutée depuis Wei Yuan et l'école continentale en 1874 (ch. 3), et contemplent leur options à l'ouest.

Ainsi Liu Yazhou, dans un article de 2005 concernant Taïwan et faisant référence à la faiblesse relative de la marine chinoise par rapport aux États-Unis, met en garde contre tout aventurisme prématuré : *« Nous ne sommes pas encore une puissance militaire forte sur terre que nos élites envisagent déjà sérieusement de construire une très large marine et estiment l'heure venue d'avancer vers le Pacifique, comme si celui-ci constituait un champs facile à investir !»*[257] C'est en suivant ce raisonnement que les Chinois vont compléter la modernisation de la marine par la recherche d'une voie de dérobement à l'ouest. Pour le général Qiao Liang (喬良), il faut ainsi opposer au *containment* maritime américain une manœuvre d'*« entrave de dos »* (背向對沖), dont l'expression actuelle constitue sans nul doute la BRI et cette volonté de diversification de ses approvisionnements énergétiques. Ainsi, creuser la *« voie continentale est plus importante que celle de la mer »* (陸路比海路更重要).[258] Ou *préalable* ? L'ouest, dans ce cadre, reste clef de la sécurité énergétique de Pékin et du succès de sa tactique de désencerclement. L'auteur de *Guerre hors limites*, par une série de métaphores colorées dont il est coutumier, écrit :

> *Nous devons être semblables à l'eau de pluie s'infiltrant à travers un mur. Plusieurs lignes d'effort doivent être déployées en même temps. Partout où nous allons, des voies ferrées et des autoroutes doivent être construites. Que chaque zone que nous atteignons s'étende dans toutes les directions, afin que personne ne puisse nous coincer, et qu'aucun hostile ne puisse nous retenir. Même si une puissance coupe une de nos lignes, cela n'a pas d'importance, car les autres routes resteront ouvertes.* (…) *Il doit s'agir d'un assaut en plusieurs axes. Faire ainsi nous permet d'avoir plus de cartes en main, et de priver les autres de leur* joker. « Tous les chemins mènent à Rome » *dit-on, et personne ne pourra se mettre en travers de tous nos chemins afin de nous empêcher d'atteindre Rome.* (…) *Les Américains aiment la boxe. Ce sport reflète leur style prônant la force. Ils sont directs et frappent avec leurs poings, de façon à mettre l'adversaire KO. Tout est très clair. Au contraire, les Chinois aiment le flou et utilisent la douceur pour surmonter la force. Je ne vous mets pas K.O., mais je* « dissous » *vos actions. Par conséquent, les*

[256] Voir Ye Zicheng [葉自成], "China's Sea Power Must Be Subordinate to Its Land Power [中國海權須從屬於陸權]," *International Herald Leader* [國際先驅導報], 2 mars 2007.
[257] Liu Yazhou, "The Issue of Taiwan and Taiwan Independence", *Chinese Law and Government*, vol. 40, no. 2, March–April 2007, pp. 55–69 (65). TFA.
[258] Qiao Liang, "The Grand Strategy Concept under the Global Vision [全球視野下的大戰略構想], in Liu Wei, *Belt and Road" Transforming the World's Economy, Geography*, Jiaotong University Press, 2015, 51–65.

> *Chinois aiment le* Tai Chi*. Il se trouve que le* Tai Chi *est un art plus subtil que la boxe. L'initiative* Belt and Road [BRI] *met typiquement à profit ce type de philosophie*.

Remarque facile sur la subtilité des Chinois opposés aux Occidentaux bas du front mise à part, l'argument s'entend. Les thuriféraires du désencerclement ouest comptent d'autres membres. Faisant référence à l'ouvrage *Tragedy of Great Powers Politics* de John Mearsheimer, œuvre pessimiste si l'en est sur la nature des objectifs de Pékin, Du Debin et Ma Yahua estiment que *« l'expérience historique montre que les grandes puissances émergentes n'ont que deux destins : l'un est de briser leur siège, l'autre est de périr étranglé dans le berceau de leur essor par la puissance hégémonique. Briser nos barrières n'est pas seulement nécessaire pour garantir la survie et le développement de la nation, mais constitue notre responsabilité historique »*. Pour éviter ce destin, il faudrait faire de l'Asie centrale une *« zone tampon efficace permettant à la Chine de résister à l'agression des puissances maritimes »*.[259] Dans un autre article adoptant le ton du *Lebensraum* ratzélien, nos deux stratégistes estiment que dans le cadre de ce…

> *… jeu d'encerclement et de désencerclement* [圍堵與反圍堵的遊戲], *si la nation reste prisonnière d'un petit espace, elle disparaîtra.* (…) *Notre émergence et l'élargissement de nos intérêts nationaux nous contraignent à briser l'enceinte externe déraisonnable qui nous entoure. Dans ce grand processus, la Chine doit pleinement tirer parti de son emplacement géographique et de ses attributs innés de mère spirituelle des cultures asiatiques, afin de transférer progressivement l'exercice de son pouvoir de la périphérie au reste du monde »*. Dans ce noble objectif, *« l'Asie centrale est une zone productrice de ressources et un cadeau du ciel à la Chine. Nous devons y être proactifs »*.[260]

Ainsi se pense la géopolitique actuelle dans les publications *scientifiques* en langue chinoise… Lincot écrit, *« un Empire, quel qu'il soit, n'a pas de frontières et ses limites, qui nous renvoient au* limes *de l'empire romain, sont rétractables ou dilatables au gré des circonstances et de la dynamique assignées par les conditions économiques et politiques du moment »*.[261] Or Pékin travaille dur en effet, dans le sens ouest de son extension, à rendre ces dernières favorables.

Pour Ye Zicheng (葉自成), une des têtes de file de l'école continentale, la Chine doit renforcer ses appuis continentaux avant d'investir la mer, *« l'espace terrestre, et non l'océan, le ciel, l'espace ou la sphère informationnelle, constitue l'espace vital au développement de l'homme* (…) *La puissance terrestre peut survivre sans la puissance maritime, mais l'existence de la seconde est indissociable du développement de la première. Par conséquent, c'est cette dernière qui constitue l'élément le plus fondamental de la géopolitique et de la politique internationale, et dont l'Eurasie fournit toujours la principale arène »*.[262] Ye en profite aussi pour prendre le contrepied de Mahan et sa théorie de la puissance navale comme prérequis à la constitution de la puissance nationale. Ainsi, si la flotte Qing *« arriérée »* fut battue par les flottes occidentales et japonaises au 19ème siècle, ce serait surtout parce que sa puissance terrestre, son industrie et

---

[259] Du Debin [杜德斌], Ma Yahua [馬亞華], "BRI - The Grand Geostrategy for China's National Rejuvenation [「一帶一路」：中華民族復興的地緣大戰略]", *Geographical Research* [地理研究], Vol. 34, No. 6, 2015, pp. 1005-1014 (1006). TFA.

[260] Du Debin [杜德斌], Ma Yahua [馬亞華], "Geography of containment and anti-containment of China's peaceful rise [中國崛起的國際地緣戰略]", *art. cit.* 15. TFA.

[261] Hugo Tierny, "Le très grand jeu : Pékin face à l'Asie centrale - Entretien avec Emmanuel Lincot", *Asia Focus* No. 212, février 2024.

[262] Ye Zicheng [葉自成], "China's Peaceful Development and the Return to Land Power and Development [中國的和平發展: 陸權的回歸與發展]", *art. cit.* 24. TFA.

sa cohésion nationale n'étaient pas assurées. À l'inverse, si les États-Unis ont pu conquérir les océans du globe, c'est parce que leur assise continentale était solide et maintenait au titre de la doctrine Monroe une hégémonie sur l'entièreté du continent américain et visant à exclure toute autre puissance étrangère d'y jouer un rôle. Concurremment, le déclin des puissances navales espagnoles et anglaises serait la conséquence non de leur affaiblissement sur les mers mais de leur incapacité à traduire cette puissance navale par une expansion continentale pérenne. Ye estime donc clef, avant de se lancer dans des expéditions maritimes hasardeuses à l'étranger, de s'inspirer de l'exemple américain tout en se gardant de suivre celui de Madrid ou de Londres. Cette concentration continentale préalable serait d'autant plus réalisable que grâce à sa doctrine navale de *protection des mers proches* (ch. précédent), Pékin disposerait déjà des outils pour dissuader tout mouvement de Taïwan vers l'indépendance et une intervention des États-Unis.[263]

La constitution de la force continentale, et la patience sur le front maritime, seraient donc de bon augure. Pour Ye, cette manière de procéder serait en accord avec l'histoire de l'expansion du territoire chinois, *« essentiellement formé de l'intégration continue des civilisations et zones environnantes »*.[264] Il faut continuer à porter cet effort en direction de l'Eurasie, vers laquelle l'objectif ne serait pas tant d'en *« contrôler le cœur »* que d'y satisfaire le besoin millénaire de stabilité et de paix sur les frontières nord-ouest de la Chine. En effet, écrit Ye, *« la Chine ne veut* [là-bas] *ni de menace* […], *ni d'empire tsariste, ni d'empire mongol »*. Voilà qui nous parle ! C'est d'autant plus le cas que la région se présenterait au 21ème siècle en *« vide »* (空間) à remplir par la Chine avant de devenir un nid à menaces soit séparatistes, soit occidentales.[265] Si Ye professe un *« environnement pacifique en Eurasie »*, c'est pour la Chine et à l'exclusion de tous les autres, *« dans le but d'atténuer les contradictions stratégiques avec les États-Unis »*.[266] En équilibrant sa puissance vers le continent, et en amoindrissant ainsi sa vulnérabilité énergétique, Pékin mettrait toutes les chances de son côté pour *« résoudre le problème de Taïwan »*. Ainsi, l'expansion vers l'Eurasie et l'augmentation de la puissance continentale de la Chine, *« non-décisives à elles seules »*,[267] apparaissent surtout comme prérequis pour stabiliser et apprivoiser la périphérie occidentale rétive, dans la perspective d'accomplir la mission sacrée : Taïwan. De cette façon, puissances continentale et maritime doivent *in fine* se renforcer mutuellement :

> *Lorsqu'une grande puissance terrestre comme la Chine sera confrontée à l'agression de la puissance maritime* [en langage codé : répondre à une contre-intervention des États-Unis dans le détroit de Taïwan]*, elle pourra user des avantages de sa puissance terrestre pour compenser ses désavantages en matière de puissance navale* [*i.e.* la vulnérabilité du littoral et de la marine populaire aux contre-coups des défenseurs]. (…Ainsi) *sans le développement de la puissance terrestre, il ne peut y avoir de puissance maritime forte.* [De fait] *le règlement de la question de Taiwan dépend d'abord du développement de la puissance terrestre chinoise, préalable au développement de sa puissance maritime*.[268]

---

[263] Ye, "China's Sea Power Must Be Subordinate to Its Land Power [中国海权须从属于陆权]," *art. cit.*
[264] Ye Zicheng [葉自成], "China's Peaceful Development and the Return to Land Power and Development [中國的和平發展: 陸權的回歸與發展]", *art. cit.* 28. TFA.
[265] Ye, "China's Sea Power Must Be Subordinate to Its Land Power [中国海权须从属于陆权]," *art. cit.*
[266] Ye Zicheng [葉自成], "China's Peaceful Development and the Return to Land Power and Development [中國的和平發展: 陸權的回歸與發展]", *art. cit.* 29, 31. TFA.
[267] *Ibid*. 30. TFA.
[268] *Ibid*. TFA.

L'autre grand représentant de l'école continentale est Liu Yazhou, pour qui *« cette marche vers l'ouest est inéluctable et constitue la destinée de la nation chinoise »*.[269] Il écrit, *« la Chine a connu trois âges d'or, lors des Hans, des Tang et des Qing. Leur caractéristique commune était le contrôle incontesté de l'ouest »*.[270] Poursuivant, Liu considère aussi qu'aujourd'hui, *« un seul endroit riche en ressources énergétiques dans le monde n'est pas encore devenu un coupe-gorge surveillé par nos ennemis. Ce trésor du* fengshui [géomancie chinoise] *est proche du Xinjiang, c'est l'Asie centrale* (…), *il n'y a plus qu'à connecter les pipelines »*. Le général voit également dans le Xinjiang *« bien plus qu'une grande zone tampon de sécurité pour la Chine,* [mais un] *tremplin stratégique bordant l'Asie centrale et le Pakistan, connectée à l'océan Indien et au détroit d'Ormuz, occupant ainsi une position stratégique très importante pour notre sécurité énergétique »*.[271] Cette volonté de diversification vers l'ouest en se servant du Xinjiang comme pont vise à se mettre hors de portée de Washington. C'est la raison d'être du CPEC, corridor au futur incertain devant lier Xinjiang et golfe persique via le Pakistan, on y reviendra.[272] Premier arrivé premier servi pour Liu Yazhou, qui dans une envolée très *Grand jeu* à la Peter Hopkirk, prévient que l'avancée chinoise en Asie centrale *« la place sur une route de collision avec les religions soutenues par l'impérialisme* [un axe islamo-occidental prêtant à sourire si l'on songe à l'axe islamo-confucéen de Huttington] *»* et *« l'avancée à l'est de l'OTAN »*.[273] Nous savons désormais, depuis l'épisode afghan, que cette rencontre ne s'est pas passé comme Liu l'a prévu, bien que le repli occidental y crée aussi des options pour Pékin. On y reviendra également.

Il faut noter que depuis ces écrits, l'influent officier, qu'on a dit avoir l'oreille attentive de Xi Jinping, est complètement tombé en disgrâce à Pékin, étant condamné à mort avec sursis pour corruption. Corrompu ou non, celui-ci s'était souvent et bruyamment prononcé en faveur d'une de la patience stratégique pour Taïwan, en échange d'un investissement vigoureux du *Heartland* centrasiatique. Est-ce un signal faible d'un désintérêt de Pékin pour ses idées ? Il écrivait : *« je pense que la solution au problème de la Chine doit se chercher dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, d'abord régler la question des frontières ouest, puis résoudre celle des frontières maritimes. La frontière nord-ouest et la côte sud-est sont bien sûr en relation interactive, mais Taïwan et le continent* [la Chine] *partagent la même race, la même culture, même si quelque chose y tourne mal, l'île pourra toujours nous revenir dans le futur. Mais le Xinjiang et le Tibet étant multiethniques, une fois perdus, aucune chance qu'ils reviennent vers nous »*.[274] Entre ces écrits et aujourd'hui, toute résistance à la domination du Xinjiang par Pékin a été écrasée tandis que les équilibres politiques à Taïwan sont devenus profondément défavorables à la Chine…

Ainsi les stratèges chinois perçoivent dans le continent eurasien une voie de sortie.[275] Wang Jisi (王緝思), président de l'Institut des études internationales et stratégiques de *Beida* et émissaire notoire du Ministère de la Sécurité d'État (MSE, qui chapeaute les opérations d'influence et

---

[269] Liu Yazhou [劉亞洲], "The Grand National Strategy [中國大國策]", *art. cit.* 28. TFA.
[270] Liu Yazhou, [劉亞洲], "La théorie de l'ouest du général Liu Yazhou [劉亞洲中將的西部論]", *art. cit*.
[271] *Ibid*. TFA.
[272] Malgré tout le bruit médiatique, les choses avancent très lentement étant donné le nombre d'obstacles à la fois humains et géographiques à la réalisation de ce projet. Voir Isaac Kardon, "China's Geopolitical Gambit in Gwadar", *Wilson Center*, 20 octobre 2020.
[273] Liu Yazhou [劉亞洲], "The Grand National Strategy [中國大國策]", *art. cit.* 27. TFA.
[274] Liu Yazhou, [劉亞洲], "La théorie de l'ouest du général Liu Yazhou [劉亞洲中將的西部論]", *art. cit*. TFA.
[275] Men Hong-hua [門洪華], "New Concept of Security , Interest Community and Strategic Thoroughfare: an Explanation to China's Security Interest [新安全觀·利害共同體・戰略通道 - 關於中國安全利益的一種解讀]", *Institute for International Strategic studies*, Central Party School, 2004, pp. 68-72.

d'espionnage de Pékin),[276] affirme que si les États-Unis bloquent les perspectives chinoises à l'est, ils se désengagent au même moment de l'Asie centrale, région d'avenir à investir. Certes, la zone regorge de potentialités, et ce n'est pas nouveau. Mais cette direction a aussi le mérite de convaincre à l'étranger que l'action se passe loin de la mer, permettant d'anesthésier le *pivot* américain vers le Pacifique occidental tout en élargissant vers l'ouest justement, d'après Wang, *« la marge de manœuvre stratégique »* de Pékin (拓寬中國戰略迴旋空間).[277] Il écrit, *« la Chine pourrait réduire les tensions avec Washington et Tokyo en Asie de l'Est en tournant son regard vers l'ouest. Stabiliser l'est en marchant vers l'ouest constituerait de cette façon le cœur de notre stratégie pan-périphérique »*.[278] À l'heure où Pékin fourbit son aéronavale en face de Taïwan, dans un effort de montée en puissance militaire jamais vu depuis la seconde guerre mondiale, et ouvertement calibré non pour dissuader mais défaire les forces armées de l'île et l'*U.S. Navy*, ne serait-ce pas l'inverse qui se produit, stabiliser l'ouest pour marcher vers l'est ? Et à l'ouest, Pékin n'obtient-elle pas déjà ce qu'elle veut : contrôle, diversification des canaux énergétiques et suppression du problème séparatiste ? La grande renommée de Wang fait que son *« brouillon prophétique »* de la BRI semble régulièrement pris en Occident pour une sorte d'*aggiornamento* géostratégique chinois en direction du continent, [279] en oubliant autant l'urgence avec laquelle Pékin perçoit le problème maritime, que le lien de l'homme à la diplomatie d'influence du PCC. Si Pékin déploie des efforts dans les deux sens, le centre de gravité des ambitions militaires de la Chine nous semble peser bien davantage vers l'est que dans un ouest déjà bien contrôlé.

À travers ces idées resurgissent la théorie du *Heartland* développée il y a plus d'un siècle par Mackinder, opposée à celle du *Rimland* chère à Spykman (chapitre précédent). Cette branche continentale de la BRI, le Xinjiang et l'Asie centrale, font d'abord honneur à John Mackinder, présentant le contrôle de *l'île-monde* eurasienne comme préalable à celui du monde entier. Les mouvements chinois ont depuis stimulé le souvenir dans les mémoires occidentales du Grand jeu anglo-tsariste pour le contrôle de l'Asie centrale au 19ème siècle. La conquête du *Heartland* par la Chine est ainsi presque devenue un *buzzword* des années 2010 en Occident, au point d'en émouvoir Liu Xiaoming (劉曉明), ambassadeur plénipotentiaire de la Chine auprès de Londres, se plaignant des connotations géostratégiques négatives que le lien prêté à Mackinder donnait aux *Nouvelles routes de la soie*.[280] Certes, le fait que Liu soit réputé comme le premier de ces diplomates chinois *« loups combattants »* n'a pas plaidé en sa faveur. Et la similarité de la BRI et de son axe continental avec la théorie du géopoliticien britannique demeure troublante, les *promesses* de débauche de dépenses par Pékin dans les infrastructures rappelant le potentiel que Mackinder aperçut pour la Russie et ses lignes de chemin de fer à travers le continent. De plus, le géopoliticien avait prévu que le potentiel stratégique des Chinois serait bien supérieur à celui des Russes, disposant à la différence de leurs voisins du nord d'un accès aisé à l'océan.[281]

---

[276] Voir Alex Joske, *Spies and Lies: How China's Greatest Covert Operations Fooled the World*, Hardie Grant Books, Melbourne, 2022, page 139.
[277] Wang Jisi [王緝思], "'Marcher vers l'Ouest' : le rééquilibrage géostratégique de la Chine [「西進」：中國地緣戰略的再平衡]", *Aisixiang*, 19 octobre 2012.
[278] Wang Jisi, "China in the Middle", *The National Interest*, Volume 10, Number 4, 2 février 2015.
[279] Pour le "brouillon prophétique", voir Rolland, *China's Eurasian Century?*, page 117.
[280] "Ambassador Liu Xiaoming's Article in the Financial Times: Take the new Silk Road as an opportunity not a threat", *Ambassade de Chine au Royaume-Uni*, 5 mai 2015.
[281] Halford John Mackinder, "The Geographical Pivot of History", *The Geographical Journal*, Vol. 23, No. 4, 1904, 421-437 (437). TFA

La Chine semble d'ailleurs mettre d'accord Mackinder et la critique de Spykman, unissant les potentialités de leurs concepts concurrents : *Heartland* (cœur eurasien) et *Rimland* (ses marges littorales). Dans *Geography of Peace,* Spykman considérait que l'importance du *Heartland* était surestimée, et que le contrôle du continent serait bien mieux assuré à partir du *Rimland*.[282] Or la situation chinoise, entre Pacifique et profondeurs du continent, lie les deux ! Comme pour rendre honneur à ces géopoliticiens, la BRI compte bien un axe continental et un autre maritime, le premier visant par ailleurs à octroyer à la Chine un accès à… l'océan Indien par le corridor Xinjiang-Pakistan. À cette coexistence des contraires s'ajoute la vision de Mahan, commentant dans *The Problem of Asia* l'excellente localisation de la Chine sur ces *« debated and debatable grounds »*, zones contestés et contestables liant terre et mer, *heartland* et *rimland*, par laquelle son influence devait naturellement s'étendre dans les domaines continentaux et maritimes.[283]

Les Chinois le savent, Qin, Qu et Xue de l'armée de l'air estimant que « *l'une des raisons pour lesquelles la Chine reçoit tant d'attention de la part des théories géostratégiques occidentales concerne la position du nord-ouest du pays. Ancrée à l'intérieur de l'arrière-pays du continent eurasien, celle-ci constitue le cœur politique du monde* [i.e. le Heartland] *d'après la théorie de la puissance terrestre. Elle est aussi le lien terrestre et la plaque tournante du transport entre les pays maritimes orientaux et l'Asie du Sud, centrale, de l'Ouest et l'Europe »*.[284] Ainsi pour Feng et Duan, la Chine *« constitue une large zone tampon entre la terre et la mer,* [et par] *sa fonction amphibie, son territoire peut être utilisé dans les deux sens* [à la fois vers le continent et la mer] *»*.[285] De même pour Hu, *«* [la Chine] *est la seule grande nation à relier le* Heartland *et le* Rimland*. Son emplacement stratégique est vital*, *étant naturellement située au centre de l'Asie, bénéficiant de liens géographiques, économiques et culturels privilégiés avec l'Asie du Nord-Est, du Sud-Est et centrale.* (…) *Cette position va faciliter l'expansion de notre puissance maritime du Pacifique occidental à l'océan Indien »*.[286] Du et Ma concourent, estimant que la position du Xinjiang *« entretient depuis toujours un lien au Pakistan et à l'Iran, et permet ainsi d'aménager un débouché vers l'océan Indien pour la Chine »*.[287] De fait pour Feng et Duan, *« une bonne compréhension de* l'unité opposant *la défense des terres et celle des côtes constitue la clé du maintien de la sécurité nationale de la Chine* (…). *Adhérer à l'importance égale de la terre et de la mer dans la stratégie de sécurité nationale est non seulement requis par la situation actuelle à laquelle la Chine est actuellement confrontée, mais constitue également un principe important pour l'équilibre sécuritaire de la nation »*.[288] En passant de déterminisme géographique en déterminisme géographique, on obtient un tableau inquiétant. Kaplan prévient,

> *Les dynamiques internes chinoises sont à la base de ses ambitions externes. Les empires naissent rarement par dessein ; mais ils grandissent de façon organique. À mesure que les États gagnent en puissance, leurs besoins augmentent, et avec, leurs appréhensions.*

---

[282] *Nicholas Spykman, Geography of Peace, op. cit.* 43-49.
[283] A. T. Mahan, *The problem of Asia and its effect upon international policies, Little, op. cit.*
[284] Qin Zongcang, Qu Honghui, Xue Hailong [秦宗倉, 屈宏輝, 薛海龍], "Modern Chinese National Defense and the Disputes, Implications for the Security Issues in North China [中國近代 « 塞防 » « 海防 » 之爭對當代西部安全問題的啟示]", *art. cit.* 80. TFA.
[285] Feng, Duan, « Caractéristiques de la sécurité géostratégique océanique de la Chine et la stratégie de sécurité maritime du nouveau siècle [由國海洋地緣安全特徵與新世紀海上安全戰], *art. cit*. 23. TFA.
[286] Hu Bo, *Chinese Maritime Power in the 21st Century, op. cit*. 13. TFA.
[287] Du Debin [杜德斌], Ma Yahua [馬亞華], "Geography of containment and anti-containment of China's peaceful rise [中國崛起的國際地緣戰略]", *art. cit.* 13-14. TFA.
[288] Feng, Duan, « Caractéristiques de la sécurité géostratégique océanique de la Chine et la stratégie de sécurité maritime du nouveau siècle [由國海洋地緣安全特徵與新世紀海上安全戰], *art. cit*. 29. TFA.

(...) *Les actions de la Chine à l'étranger sont motivées par la nécessité de sécuriser ses sources énergétiques pour soutenir le niveau de vie croissant de son immense population.* (...) *Pour ce faire, la Chine doit sécuriser l'accès aux ports de l'océan Indien et de la mer de Chine méridionale, et en reliant le monde arabo-persan riche en hydrocarbures au littoral chinois. N'ayant guère le choix, Pékin se soucie peu du type de régime avec lequel elle s'engage ; elle exige la stabilité, pas la vertu*. (…) *Elle comblera les vides de puissance sur ses vastes frontières par les moyens démographiques et corporatifs, sans jamais ressentir le besoin de les faire soutenir par une force terrestre expéditionnaire*.[289]

Là est la base du raisonnement chinois pour le Xinjiang, et les efforts de Pékin pour relier la province à l'Asie centrale et enfin, à l'océan Indien. Puisque les voies d'approvisionnement maritimes de la Chine restent vulnérables, elle a donc grand intérêt à construire des pipelines vers l'Asie centrale, la Russie et les ports du Pakistan, tous considérés comme des *« canaux stratégiques »* (戰略通道). Où en est-on ? Pour passer de la théorie à la pratique, un fossé reste à franchir. Mais ces nouveaux pipelines ne constituent peut-être que l'arbre qui cache la forêt.

L'accès à l'océan et au sous-continent indien

Problèmes d'abord, du corridor Chine-Pakistan (CPEC) : Sa logique est brillante : diversifier les débouchés énergétiques chinois par le Xinjiang, faire du territoire un point d'entrée à l'océan Indien en étendant ses pipelines vers le port de Gwadar et l'Iran, à proximité du détroit d'Ormuz et des producteurs de pétrole et de gaz naturel (GNL). 40% des importations de pétrole de la Chine transitant par l'océan, l'idée est donc d'en transférer une partie par voie de terre. Ainsi, l'axe continental de la BRI ferait sa jonction avec son équivalent maritime. La manœuvre permettrait à la Chine de contourner le détroit de Malacca et d'amoindrir sa vulnérabilité à la menace de blocus de Washington. À proximité, la base navale chinoise de Djibouti pourrait être mise à profit en cas de conflit pour escorter les pétroliers à bon port. Ainsi, *« les investissements relatifs au port de Gwadar obéissent davantage à une logique géopolitique qu'économique »*.[290]

Mais les obstacles à ce projet sont connus : ils sont d'ordre sécuritaire (actions séparatistes et islamistes, divers attentats contre les ressortissants chinois, incidents de frontière entre Iran et Pakistan)[291], de faisabilité (topographie difficile du Cachemire et la route du Karakorum)[292], de viabilité financière (prêts à rembourser, projets non rentables), et enfin d'accueil (sentiment antichinois, Baloutchistan instable).[293] Les pipelines sont d'ailleurs vulnérables au sabotage ou au bombardement, et difficiles à surveiller sur toute leur longueur. Gwadar ne constituant qu'un raccourci, le port reste dépendant de l'ouverture des lignes maritimes et de leur protection. De l'autre côté, les approvisionnements par voie maritime, malgré le risque et l'augmentation des frais d'assurance, sont déroutables et escortables (la Chine dispose désormais de la plus grande

[289] Kaplan, "The Geography of Chinese Power", *art. cit*.
[290] Riga, "Les nouvelles routes de la soie: projet sino-centré ou projet d'hégémonisme ? Entretien avec Thierry Kellner", *art. cit.*
[291] Saifi, S., Mackintosh, E., "Five killed in attack on luxury Pakistan hotel, military says", *CNN*, 12 mai 2019.
[292] Sattar, A., "Life along Pakistan Mountain Highway Where China Is Investing Billions of Dollars", *NPR*, 14 décembre 2019.
[293] Prasso, S., "One of China's Most Ambitious Projects Becomes a Corridor to Nowhere, Bloomberg, 2 mars 2020. Et Asfandyar Mir, Ph.D, "Making Sense of Iran-Pakistan Cross-Border Strikes", United States Institute for Peace, 19 janvier 2024. Et Somaiyah Hafeez, "Gwadar's trials and tribulations", The Diplomat, 12 janvier 2023.

flotte mondiale). Le détroit de Bab El-Mandeb fournit aujourd'hui une illustration : Ansar Allah attaque, le trafic s'adapte... Ainsi, pour Andrew Erickson du *Naval War College*, *« les plans de pipeline pour contourner du détroit de Malacca sont fondamentalement erronés. Même si Malacca était entièrement bloqué, les pétroliers pourraient être déviés à travers le détroit de la Sonde ou de Lombok ou d'autres passages avec quelques perturbations dans les livraisons et un coût supplémentaire d'un ou deux dollars par baril. Certains analystes chinois partagent désormais cette conclusion, l'un notant que 'la sécurité des SLOC* [voies de communication maritime] *demeure beaucoup plus importante que l'acheminement par pipeline' ».*[294]

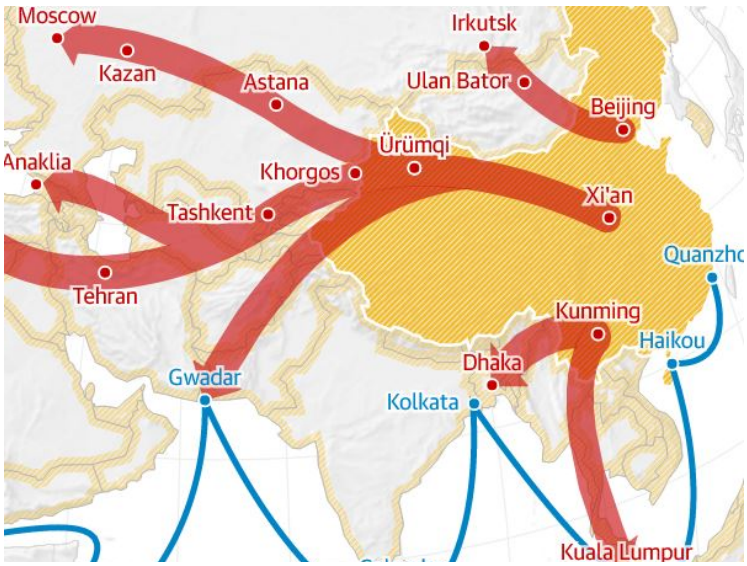


Figure 98 Les deux axes, continentaux et maritimes de la BRI (voir leurs liens au sud). Source.[295]

Ainsi les travaux sur l'axe CPEC et à Gwadar avancent avec lenteur, après 15 années de *buzz*. Coup dans l'eau ? Un officier chinois en dit : *«* [concernant Gwadar], *la nourriture est sur la table et nous l'entamerons quand bon nous semblera ».*[296] L'importance du port ne concerne peut-être pas autant la promesse de son pipeline, ou *pipedream* selon Erickson, qu'ajouter au bénéfice de la PLAN un quai et un point d'approvisionnement de plus sur l'océan Indien, afin de menacer par la *guerre de course* les routes maritimes de leurs adversaires américains et indiens… Ainsi selon Raphaëlle Khan, *« le fait que* [ce port] *constitue pour l'instant un mauvais investissement pourrait être l'indice d'une intention géostratégique* (…). *Pékin pourrait* [le] *conserver comme option militarisable le moment venu, si le contexte régional évoluait ».*[297] Les bases navales de Djibouti, et à l'avenir de Ream, que les Chinois appellent pudiquement stations

[294] Andrew Erickson and Gabriel Collins, "China's Oil Security Pipe Dream—The Reality, and Strategic Consequences, of Seaborne Imports," *Naval War College Review*, Vol. 63, No. 2, 2010, page 92. TFA. L'auteur, spécialiste des questions de défense navale chinoises parmi les spécialistes, s'appuie sur cette étude chinoise : 李傑 [Li Jie], "石油,中國需求與海道安全" [Oil, China's Requirements, and Sea-Lane Security], 艦船知識 [Naval and Merchant Ships], 2004, page 12. TFA.
[295] *Guardian*.
[296] Peter A. Dutton, Isaac B. Kardon, and Conor M. Kennedy, "China Maritime Report No. 6: Djibouti: China's First Overseas Strategic Strongpoint" (Newport, RI: US Naval War College China Maritime Studies Institute, April 1, 2020), 50–51. Cité par Doshi, *The Long Game, op. cit.* 243. TFA.
[297] Khan, « Le Sri Lanka, l'Inde et le Pakistan face à la Belt and Road Initiative chinoise », *op. cit.* 38

maritimes (海上驛站) ou bases de soutien (保障基地) pour moins donner l'impression de trahir leur promesse de ne jamais établir de bases militaires à l'étranger, serviront ce rôle. Comme l'écrit Zhou Bo, *« l'accès, c'est ce qui intéresse vraiment la Chine dans l'Océan indien »*.[298] On rejoint ici la stratégie mahanienne chinoise vue en chapitre précédent, et l'établissement de points d'appuis le long des routes maritimes pour y gêner ses adversaires.[299] Le port de Karachi servant déjà à la marine chinoise, celui de Gwadar risque de rester encore un moment un projet d'avenir. Ainsi également du corridor birman, traversant des territoires non moins instables que le Pakistan et déchirés par la guerre. Ici aussi, la Chine oscille entre soutien au régime et accords avec les forces rebelles pour maximiser ses intérêts stratégiques et énergétiques. Et ainsi enfin du possible canal thaïlandais de Kra, au coût estimé de 20 milliards de dollars, et à l'utilité assez incertaine à part celui d'attirer vers lui justement l'attention du Pentagone.[300] Si les Chinois ont les moyens d'en écarter l'*U.S. Navy*, c'est qu'ils seront aussi en capacité de protéger Malacca.

Plus tard cependant, sur le moyen à long terme, la stratégie de verrouillage de l'Asie du Sud-Est et du Sud-Ouest par la Chine est évidente, tant l'enjeu est important pour surveiller l'Inde et accéder à l'océan Indien. Du et Ma ont l'audace d'appeler la Birmanie le *« nouveau Tibet »* et le Pakistan le *« nouveau Xinjiang »* de la Chine, et appellent ainsi Pékin à y *« poursuivre des intérêts exclusifs, tout comme Washington ne permettra pas à des forces externes d'intervenir au Mexique ou au Canada »*. Au sujet du Pakistan, ils rappellent *« qu'historiquement, les forces externes* [tribus aryennes, Moghols…] *ont envahi l'Inde à travers cette zone »*. En effet, le pays continuera à revêtir une importance très spéciale pour Pékin. Restant *« lié à la stabilité et à la prospérité du Xinjiang,* (…) *il permet de faire le lien avec le monde musulman* [et] *d'augmenter la pression sur l'Inde afin qu'elle ne prenne pas de risques inconsidérés devant le Tibet »*,[301].

Au-delà des États-Unis, cette politique inquiète évidemment New Delhi, qui s'organise pour résister à la pression chinoise sur les multiples fronts de l'Aksai Chin, du Cachemire, de l'océan Indien, voire de la Birmanie... Ainsi à l'ancienne dispute frontalière jamais résolue du côté du Ladakh, à l'intersection des routes liant le Xinjiang et le Tibet, s'ajoute un dur rapport de force naval dans laquelle l'Inde essaye d'équilibrer la puissance navale chinoise et son *« collier de perles »*. Elle raffermit donc ses liens avec les États occidentaux et le Japon, par un alignement provisoire et obéissant à ses intérêts, sur la manœuvre d'endiguement de Washington. À l'instar de Pékin, New Delhi s'engage dans une débauche de dépenses militaires pour moderniser son aéronavale, propulse le développement de son troisième porte-avion et *« établit des alliances de revers en créant à son tour ses propres corridors* [*North South International Corridor* qui relie Mumbai à la Russie via l'Iran et *l'India-Middle East-Europe Economic Corridor*] ».[302]

---

[298] Zhou Bo, "The String of Pearls and the Maritime Silk Road", *China-US Focus*, 11 février 2014. Cité par Doshi, *The Long Game, op. cit.* 285. TFA.

[299] Voir Zheng Chongwei [鄭崇偉], Gao Zhansheng [高佔勝], and Gao Chengzhi [高成志], « La stratégie de la Route maritime de la Soie au 21e siècle : construction de points forts stratégiques [經略 21 世紀海上絲路: 戰略支撐點 的建構] », 8e Forum sur la stratégie de puissance maritime [第八屆海洋強國戰略論壇文集], 2016.

[300] Timothy Millar, "The China-Myanmar Economic Corridor, 2 Years After the Coup", *The Diplomat*, 1er février 2023. Et Erickson, Collins, "China's Oil Security Pipe Dream", *art. cit.* 13.

[301] Du Debin [杜德斌], Ma Yahua [馬亞華], "Geography of containment and anti-containment of China's peaceful rise [中國崛起的國際地緣戰略]", *art. cit.* 11-12. TFA. Voir aussi Syed Fazl-e-Haider, "China-Pakistan Relations: The "All-Weather" Partnership Navigates Stormy Times", *China Brief*, Volume 22, Issue 24, 2022.

[302] Hugo Tierny, "Le très grand jeu : Pékin face à l'Asie centrale - Entretien avec Emmanuel Lincot", *Asia Focus* No. 212, février 2024.

Les Chinois, à en juger les prises de parole du Parti et de ses stratèges, ne prennent pas vraiment leurs voisins du sud au sérieux. Lorsque l'Inde dépassa l'an dernier la Chine comme État le plus peuplé du monde, le ministère des affaires étrangères chinois s'en gaussa aussi officiellement qu'ouvertement : *« ce n'est pas la taille qui compte mais la qualité de la population* (!) *»*.[303] Quant à Liu Yazhou, il regrettait que le rêve de Pierre le Grand d'accès au sous-continent indien ne se soit pas réalisé, autant que la retenue de l'APL en 1962 : *« n'ayant reçu aucun avantage matériel* [pour sa victoire] *»*. Pour le reste, il suggérait la militarisation à outrance de la frontière, et une forte augmentation de l'influence chinoise sur le Népal et le Bhoutan, que Pékin exécute d'ailleurs actuellement depuis les secteurs est (Yunnan, Sichuan, Tibet)[304] et ouest (Xinjiang et Pakistan) : *« L'Inde ne sera pas en mesure de résister aux attaques concertées de la Chine et du Pakistan*. *Notre région occidentale a besoin d'un débouché à la mer. L'avancée de la Chine vers l'océan Indien entraînera là-bas des changements globaux considérables, et ce dernier constituera la nouvelle frontière à la Chine »*.[305] Nouvelle frontière se dit *Xinjiang* en chinois.

Choc du siècle, nous réentendrons parler de la compétition sino-indienne. Passionnant et lourd d'enjeux, le sujet sort par contre du cadre de cette étude. Pour l'heure, concernant le Xinjiang, et en souvenir de 1962, les troupes de l'APL poussent leur avantage sur les hauts plateaux. Sur la *Line of Actual Control* (LAC), les affrontements ont repris, Indiens et Chinois s'en renvoyant la responsabilité. On s'y bat pour l'heure sans arme à feu, au gourdin et au pic à glace dans l'air raréfié.[306] L'APL, qui profite toujours autant de la route Khotan-Lhassa construite jadis par le *Bingtuan* et de son avantage à la fois matériel et topographique, se consolide par le confinement de l'armée indienne aux positions les moins confortables, lui retirant ainsi son potentiel offensif. Pékin fait aussi renforcer une série d'aérodromes à vocation civile comme militaire.[307] Une loi récente relative aux frontières vise par ailleurs à fournir une base légale à la stratégie de défense de l'avant adoptée sur place par l'APL pour faire face à la pression militaire indienne.[308] Joel Wuthnow écrit : *« les Chinois pensent en effet avoir besoin d'un très haut niveau de préparation à l'ouest, au sud et au nord, puisque c'est en direction de l'est qu'ils vont en guerre »*.[309]

L'un des plus grands défis au partenariat sécuritaire Chine-Asie centrale demeure certainement l'avenir de l'Afghanistan depuis le retour des Talibans en 2021. Vu de Pékin, *« l'Afghanistan constitue un irritant problème que l'ouest lui a laissé à sa frontière »*.[310] L'évacuation des forces américaines du pays constitue sans doute en revanche un soulagement de son point de vue, avec la disparition dans son ouest de l'ancestrale menace de guerre sur les deux fronts maritimes et

---

[303] "Foreign Ministry Spokesperson Wang Wenbin's Press Conference on April 19, 2023", *Ministère des affaires étrangères de Chine*, 23 avril 2023. Et Mu, "How Is India Viewed in China?", *The Diplomat*, 9 mars 2023.
[304] Santosh Sharma Poudel, "With China's Help, Nepal Chips Away at Its India lockedness", *The Diplomat*, 30 décembre 2022. Et Aadil Brar, "Satellite Images Show ChinaBuilding Houses on Neighbor's Territory", Newsweek, 30 décembre 2023. Et Suyash Desai, "Assessing the Role of the PLA Southern Theater Command in a China-India Contingency", *China Brief*, Volume, Vol 23, Issue 3, 17 février 2023.
[305] Liu Yazhou [劉亞洲], "The Grand National Strategy [中國大國策]", *art. cit.* 33. TFA.
[306] "India facing 'very complicated challenge' from China, ensuring no attempt made to change status quo in border areas unilaterally: Jaishankar", The Times of India, 27 mai 2023. Et China Power Team. "How Is China Expanding its Infrastructure to Project Power Along its Western Borders?" *China Power*, 16 mars 2022. Et Praveen Donthi, "A Winter Night on the India-China Himalayan Frontier", *Crisis Group*, 7 avril 2022.
[307] Destrefa, Sim Tack, The Intel Lab, Tyler Rogoway, "Tracking China's Sudden Airpower Expansion On Its Western Border" *The Drive*, 16 juin 2021.
[308] (Editorial), "A clear signal: On China's new border law", *The Hindu*, 29 octobre 2021. Et Shantanu Roy-Chaudhury, "The Ukraine War and an Emboldened China on the LAC", *The Diplomat*, 15 avril 2023.
[309] Purges and the PLA: Corruption in the Ranks, *China Talk*, 8 janvier 2024.
[310] Pantucci, *Sinostan, op. cit.* 17. TFA.

continentaux. Pékin investit donc le vide laissé par Washington. Les experts de la RAND n'ont pas raté cet aspect : *« Même si l'APL se concentre sur des scénarios de conflit avec* [Washington] *à l'Est, sa présence durable sur le flanc ouest, aussi modeste fût-t-elle, lui a fait craindre une guerre sur deux fronts. Vu la vulnérabilité chinoise à l'ouest, cette réalisation aurait pu modifier ses calculs et peut-être sa volonté d'entrer en guerre* [à l'est]. *Si l'Asie centrale et 'l'Af-Pak' ne sont pas des intérêts vitaux des États-Unis, ils ont cependant une grande valeur stratégique et ne devraient pas être cédés à la Chine ».*[311] Raté, et concentration militaire vers la mer…

Evidemment, la pragmatique mais hésitante main tendue de Pékin à Kaboul, réminiscence des liens Chine-Talibans lors de leur premier gouvernement des années 1990, est accompagnée de promesses d'investissements (exploitation de matières premières, et infrastructures). Celles-ci sont pesées à Pékin contre le manque de fiabilité du régime à appliquer les mêmes garanties que les républiques d'Asie centrale concernant sa lutte contre le *« séparatisme »* au Xinjiang. En attendant, si les Talibans ont grand besoin des investissements chinois pour la légitimité et la stabilité de leur régime, la confiance chinoise demeure limitée, Pékin ayant de sérieux doutes vis-à-vis de la capacité de Kaboul à contrôler ses provinces comme à surveiller les quelques éléments fondamentalistes pouvant être tentés de traverser la frontière vers le Xinjiang. Certains experts nous font part que les Talibans ne sont pas prêts à livrer à Pékin les combattants ouïgours qu'ils détiennent (*a priori* du nombre de quelques centaines) car cela les mettrait en porte-à-faux auprès des autres combattants étrangers présents parmi leurs rangs.[312] C'est d'ailleurs dans le but de garder un œil sur le corridor de Wakhan que la police armée du peuple (PAP) a installé à bas bruits des postes-frontières au Gorno-Badakhchan au Tadjikistan.[313] Cela étant dit, il nous faut constater, avec le passage du temps, que le régime taliban continue de renforcer à Kaboul son institutionnalisation et accueille avec délectation son intégration par Pékin dans l'ensemble disparate et anti-occidental dudit *Global South*. Le PCC, au nom de la logique du Front Uni, est expert pour tirer profit des ennemis de ses ennemis : *« Pékin ne s'embarrasse évidemment pas d'idéologie et discute directement avec les talibans* (…). *C'est plus intelligent, plus efficace, et les gisements de cuivre afghans seront* in fine *gérés par les Chinois* » nous dit Lincot.[314]

[311] Scobell, Ratner, Beckley, *China's Strategy Toward South and Central Asia*, *op. cit*. 104. TFA.
[312] En entretien avec un spécialiste des questions de défense à Bichkek, Kirghizstan, 2023. Voir aussi Paul D. Shinkman, "Violence Undermines China's Plans in Afghanistan, Risks Luring it Into Quagmire", *US News*, 14 octobre 2021. Et Sophia Nina Burna-Asefi, "Trial Run for China-Afghan Rail Corridor as SCO Summit Kicks Off", *The Diplomat*, 15 septembre 2022. Et « China's Position on the Afghan Issue », *Ministère des affaires étrangères de Chine*, 2023. Et Jeremy Goldkorn, "China is very active in Afghanistanone year after the U.S. withdrawal— Q&A with Niva Yau", SupChina, 12 août 2022. Et Ahmed S. Cheema, "China's Gamble in Afghanistan", *The Diplomat*, 2023. Et Yau, *China's Security Management Towards Central Asia*, *art. cit.* 10.
Se rappeler que durant les années 1990 des combattants ouïgours s'étaient rendus dans les camps d'entraînement afghans. Pour montrer leur bonne foi, les Talibans avaient en 2000 livré 13 de ces individus à la Chine, qui avait montré son appréciation en signant le jour même des attentats du 11 septembre un accord d'assistance économique et technique... Voir Shichor, "The Great Wall of Steel," *art. cit*. 158.
[313] Gerry Shih, « In Central Asia's forbidding highlands, a quiet newcomer : Chinese troops », *The Washington Post*, 18 février 2018. Et China-Central Asia Monitor, "Central Asia: China opens "super" monitoring station on Tajik-Afghan border", *Eurasianet*, 23 juin 2023.
[314] Hugo Tierny, « Le très grand jeu », art. cit.



Figure 99 Exercice naval conjoint sino-russo-iranien *Security Belt-2024*. Mer d'Oman. Au premier plan une frégate russe, au second une Type 054A *Jiangkai* II chinoise. Source.[315]

Pour Du, *« la Chine et le monde islamique sont tous deux victimes de l'hégémonie occidentale, et l'Occident considère l'alliance possible entre les deux comme son plus grand cauchemar* (…). *La Chine doit* [donc] *apprendre à vivre en harmonie avec le monde islamique ».*[316] Liu Yazhou emprunte également cette référence à Samuel Huttington, usant d'un langage rappelant celui du combat asymétrique (voir ch. 11) : *« Tout ce que l'Occident craint, nous le faisons. Améliorer nos relations avec le monde musulman est le meilleur moyen pour la Chine de faire face ».*[317] Lien direct et même logique concernant les relations entre Pékin et le régime iranien, dans le prolongement du partenariat, naissant avec Kaboul, récent en Asie centrale ancien au Pakistan. Pays producteur d'énergie, adversaire de l'Occident, siégeant sur les détroits, il ne manque rien à l'Iran pour intéresser Pékin. Les Chinois s'y montrent comme ailleurs aussi opportunistes que pragmatiques, ne se mêlant guère de politique locale, et facilitant l'ouverture de sa marge de manœuvre internationale contre le respect de ses intérêts fondamentaux au Xinjiang.[318] Vers le Moyen-Orient, rappelle Lincot, *« la* realpolitik *prévaut, à Islamabad, Riyad ou Téhéran ».*[319]

Ainsi, Pékin, aura consolidé, exporté ses intérêts, et ouvert, la vieille barrière continentale Qing. Que veut maintenant nous dire cette sortie de la Chine vers l'ouest pour sa posture à l'est ?

[315] *China Military Online*. 2024.
[316] Il s'agit d'une référence claire à l'axe *« islamo-confucéen »* de Samuel Huttington dans son ouvrage *Clash of Civilizations*. Dans Du, Ma, Geography of containment and anti-containment, *art. cit.* 9. TFA.
[317] Liu Yazhou [劉亞洲], "The Grand National Strategy [中國大國策]", *art. cit.* 34. TFA.
[318] Amin Saikal, Iran–China strategic agreement could be a game-changer, *ASPI*, 29 mars 2021. Et Frédéric Lemaître, "Le président iranien, Ebrahim Raïssi, en Chine pour renforcer l'axe antioccidental", *Le Monde*, 13 février 2023. Et William Figueroa, "China-Iran: The Myth of Massive Investment", *The Diplomat*, 6 avril 2023.
[319] Hugo Tierny, "Le très grand *art. cit.* Voir aussi Frédéric Lemaître, "La Chine, nouvel acteur politique au Moyen-Orient", *Le Monde*, 11 mars 2023. Et Seong Hyeon Choi, "China, Russia and Iran hold 5-day military exercise near Gulf of Oman as Red Sea attacks rise", *SCMP*, 12 mars 2024.

S'adosser au relief pour viser les îles

西部有了底氣，東部才能拼得起

« Ce n'est que lorsque l'Ouest sera en confiance que l'Est pourra livrer bataille »

Général Liu Yazhou, 2010.[320]

Sans doute, les violences jusque 2014 au Xinjiang risquaient de contrecarrer les projets du Parti.

Pékin y vit moins le signe d'un cap à corriger, que le retour d'une collusion entre forces hostiles *internes* (Xinjiang) et *externes* (étranger) préjudiciable à son intégrité territoriale. Les minorités ethniques se retrouvèrent, comme à l'accoutumée, suspectées d'être manipulées par des forces étrangères hostiles et de mettre en péril l'intégrité territoriale de la Chine ainsi que ses objectifs stratégiques. Le régime répond depuis en portant à leur paroxysme les plans d'assimilation du territoire à la Chine : internement et rééducation de masse, repeuplement par des hans perçus comme politiquement fiables.[321] Longue tradition de *pacification* (平定) depuis le massacre des Mongols et la révolution culturelle... L'idée de *différence* semble au Xinjiang perçue comme un poison pour l'unité de la nation et un obstacle à ses ambitions géostratégiques. Pour garantir le succès de ses projets en direction de l'Asie centrale, Pékin impose donc au Xinjiang la logique littérale de la vieille antienne de Deng Xiaoping, *la stabilité écrase le reste* (穩定壓倒一切).[322]

Mais cette fois les objectifs de la Chine à l'ouest semblent en passe d'être remplis. Au Xinjiang, Pékin desserre son étau. L'opposition s'est exilée ou a été écrasée. En 2022, Xi peut proclamer : *« j'ai ramené au Xinjiang sa stabilité »*.[323] L'immense territoire a été relié à la Chine et à l'Asie centrale par un tissu d'autoroutes, de voies aériennes et ferrées. Les dirigeants des pays voisins, la Russie comprise, rivalisent de louanges à l'égard de Pékin et sont dépendants de son soutien économique comme politique. Lui livrant gaz et pétrole, ils soulagent son inquiétude quant à ses approvisionnements maritimes. Bref, jamais l'ancienne colonie militaire de l'Empire Qing, et au-delà, les longues frontières nord-ouest de la Chine ayant historiquement servi de couloirs d'invasion aux forces étrangères, n'ont été aussi fermement contrôlées qu'aujourd'hui. Comme souvent dans les questions géopolitiques chinoises, les hommes et les moyens changent mais les axes stratégiques demeurent. En se référant à *la longue durée*, on discerne la constance d'une politique mêlant les outils économiques, culturels et militaires pour contrôler le Xinjiang, ses populations, et ses accès routiers. Ainsi a-t-elle toujours souhaité *« éviter que les confédérations steppiques menaçant le flanc nord de l'empire, ne profitent de la manne générée par le contrôle des routes commerciales »*.[324]Aujourd'hui de nouveau puissante et en confiance, la puissance chinoise sanctuarise ces dernières en projetant son influence vers l'Eurasie et au-delà.

À la question de savoir si le Xinjiang sert de *barrière* (*fanli* 藩籬) ou bien de *passerelle* (*menhu* 門戶) à la Chine, gageons qu'après avoir servi l'un ou l'autre rôle, elle remplit aujourd'hui les deux. L'ouest est donc l'expression d'un plastron ainsi que d'une échappatoire pour Pékin. Par

[320] Liu Yazhou, [劉亞洲], "La théorie de l'ouest du général Liu Yazhou [劉亞洲中將的西部論]", *art. cit*.
[321] "Break Their Lineage, Break Their Roots", *Human Rights Watch*, 2018.
[322] "穩定壓倒一切", *Quotidien du people*. TFA.
[323] "China & Central Asia: Xi seeks to "sinicize" Islam in Xinjiang", *Eurasianet*, 20 juillet 2022.
[324] Rémi Castets, "Les Ouïgours à l'épreuve du « vivre-ensemble » chinois", *Monde Diplomatique*, mars 2019.

le premier, nous entendons un Xinjiang comme pré-carré productif de matières premières, relais d'importations énergétiques, et soupape démographique débarrassée de ses désirs autonomistes. La *pacification* s'y effectue au service d'un équilibrage de la puissance nationale, corrigeant sa vulnérabilité à l'est dans le cadre d'une possible lutte pour le contrôle des îles. Par la seconde, nous entendons cette fois un usage de l'ouest comme tremplin continental vers les profondeurs de l'Asie centrale et l'océan Indien, à la poursuite des intérêts de Pékin le long de ses corridors stratégiques. Ces deux usages, même s'ils semblent un peu contradictoires, se complètent aussi bien que la Chine met en commun *Heartland* et *Rimland*, épouse Mackinder comme Spykman.

Un Xinjiang-plastron, par la dynamisation de l'ouest, peut participer à immuniser le territoire chinois des effets d'un blocus de ses canaux énergétiques et d'autres menaces à l'est. Quant à l'usage du territoire comme catalyseur de la domination chinoise vers l'ouest et l'océan Indien, c'est aussi une réalité mais à nuancer. La BRI constitue moins une rupture qu'un renforcement des efforts engagés par Pékin depuis les années 1990 pour la *grande ouverture de l'ouest*. On a vu les limites de ses corridors se heurtant à des régions pauvres, instables, et parfois sinophobes. Bien sûr, le verrouillage progressif de ces régions par Pékin au détriment de Washington et de Moscou ne semble guère en doute à long terme. Mais il s'agit plus d'une patiente transformation et d'un changement incrémental que d'une grande *« route de la soie »* par trop fantasmée. La projection de puissance chinoise dans la profondeur eurasienne se fait ainsi, pour reprendre les termes de Pantucci, presque par *« inadvertance »,* par étalement de ses intérêts pour le Xinjiang. Nul besoin pour Pékin d'investir avec précipitation le *Heartland* jusqu'aux rives du Bosphore, quand ses intérêts sont mieux servis par le développement d'un pré-carré exclusif en Asie centrale, la fidélisation de ses dirigeants et l'importation à bon marché de ses matières premières.

Ce qui importe donc le plus à Pékin, c'est que l'Asie centrale, en tant qu'arrière-cour stratégique du Xinjiang, reste politiquement stable et fiable, neutralisée comme facteur de risque sécuritaire ou d'entrisme occidental. Comme l'écrit Yan Xuetong, dans le contexte de la compétition sino-américaine, *« le premier objectif* [de la Chine] *en Asie centrale est de consolider ses arrières stratégiques ».*[325] Ces buts justifient que Pékin accorde certes une attention renouvelée à cette région ainsi qu'un investissement financier, moins d'en faire sa première priorité stratégique.[326] Pour résumer notre pensée, comme un stratégiste kazakh nous le confiait, *« l'Asie centrale est surtout importante pour Pékin dans la mesure où celle-ci a partie liée avec le Xinjiang ».*[327]

On a eu tendance en Occident à concentrer notre attention sur l'ouverture ou non des corridors énergétiques en direction de l'océan Indien. Ceux-ci sont peut-être moins importants que leurs équivalents centrasiatiques et russes, sur lesquels la Chine peut déjà compter. À l'heure de leur combat commun contre l'Occident, Moscou et Pékin ont intérêt à accélérer ces échanges. Nous en prenons le chemin, par la multiplication des projets entre Russes, Centrasiatiques et Chinois devant assurer à Pékin un approvisionnement stable, généreux et bon marché, en énergie. La vulnérabilité de Pékin à son interruption baisse tandis que son appétit stratégique augmente : elle peut là se pencher sur des périls autrement plus immédiats : le Pacifique et les États-Unis.

---

[325] Yan Xuetong [閻學通], « L'ensemble de la "périphérie" est plus importante que les États-Unis [整體的"周邊"比美國更重要] », *Global Times*, 15 janvier 2015. Voir aussi, Guo Xiaoli, "Explaining China's Central Asia pivot" *Lowy Institute*, 26 mai 2023.

[326] Comme l'ont fait remarquer à l'auteur la totalité des experts rencontrés à Astana, Almaty et Bichkek lors d'un voyage récent.

[327] Entretien à Bichkek, Kirghizstan, en mai 2023.

En somme, si l'idée d'une échappatoire vers l'ouest et l'océan Indien, en utilisant la position géographique du Xinjiang comme tremplin, semble très brillante ; faire usage de l'ouest comme profondeur stratégique sécurisée et contrepoids à la vulnérable surconcentration chinoise à l'est, ainsi que comme conduit des matières premières centrasiatiques, correspond non seulement aux préconisations des plus anciens et plus illustres stratèges chinois, mais s'avère aussi suffisant. Ainsi la Chine ne se précipite pas outre mesure, son attitude face à la Russie le montre, laissant doucement les équilibres glisser en sa faveur, tout en réglant son problème d'instabilité à l'ouest. La Chine *n'y voulant pas de problèmes*, elle réalise la vieille aspiration des généraux Qing tels que Zuo Zongtang, de stabiliser la frontière nord-ouest comme préalable à la conquête des flots.

Nixon avait prévenu qu'un axe sino-russe se muerait en *« danger mortel »* pour Taïwan.[328] Le pivot de la Russie vers la Chine, ce grand alignement aux conséquences telluriques, renverse complètement l'alliance sino-américaine jadis pensée par Kissinger contre l'URSS. Les Chinois *« jouent les barbares contre les barbares »* (以夷制夷), soutenant l'effort de guerre de Moscou juste assez pour caresser ses prétentions impériales et pour obtenir l'enlisement de Washington en Europe (diversion à laquelle nous participons par notre incapacité à assurer notre défense). Elle parvient aussi et par force gravitationnelle à faire basculer une bonne part de l'Eurasie et de ses ressources vers un front uni qu'elle domine et qui nous est hostile. Et nonobstant le sujet ouïgour, qui n'en est *de facto* pas un dans les relations entre Pékin et le monde arabo-musulman, et avec la guerre au Proche-Orient, assiste-t-on aussi à l'alignement des puissances musulmanes sur cet axe ? Pékin n'a donc rien à craindre sur son flanc nord-ouest, réalisant le rêve millénaire de ses stratèges. En contrôle, approvisionnée par le Xinjiang, elle n'a plus l'inquiétude de devoir se battre sur deux fronts : voilà qui libère ses énergies, sans mauvais jeu de mots, vers la mer.

Nous considérons que ce ferme contrôle chinois du Xinjiang, couplé à un voisinage continental neutralisé et pourvoyeur en énergie constitue un atout critique pour le déblocage par Pékin de son accès à la mer. Pékin a pour l'heure pleinement intérêt à s'adosser à cet ouest enfin prospère, stable et sécurisé, et de s'y montrer patiente, dans le but de prêter son attention vers le dangereux front maritime. Ainsi la contradiction entre déserts et îles n'est plus et les contraires s'unissent : la Chine jouera de cette profondeur pour ajouter à son contrôle des premiers celui des secondes. Car ce qui presse, c'est la sécurité du littoral chinois, repousser la présence américaine au-delà d'un périmètre de sécurité acceptable, et donc régler la question des mers de Chine. Car comme on peut le lire dans le *Ta Kung Pao*, *« ce n'est que si nos arrières sont sécurisés que la ligne de front pourra être gardée. La stabilité de l'ouest constitue le soutien stratégique du pays »*.[329]

Nous avons montré tout au long de ce travail que le contrôle par la Chine du sud-est ou du nord-ouest s'est révélé cyclique dans l'histoire, alternant entre période de prospérité et de déclin. Elle a souvent eu toutes les difficultés à défendre de concert les îles et les déserts, et dut longtemps faire des choix, perdant l'un ou l'autre, ou parfois même les deux. Mais non seulement sommes-nous maintenant face à une Chine prospère, et dont le contrôle de l'ouest n'a jamais été aussi solide qu'actuellement, celle-ci souhaite aussi, conformément à l'histoire, doubler sa sécurité continentale par celle de son littoral. La présence à Taïwan d'un régime adverse partenaire d'une puissance concurrente, étant en position de menacer son accès à l'océan, à ses ressources, et au commerce, lui est comme au 17ème siècle intolérable. Ainsi l'immense succès pour la Chine que

[328] *Richard Nixon Foundation*, "Richard Nixon Predicts What Will Happen With U.S.-Taiwan Relations (1984)", chaîne Youtube, 29 novembre 2023: https://www.youtube.com/watch?v=h38aB85N8G4.
[329] Li, Yong (2007) 'Shanghai Cooperation Organization Reshaping International Strategic Structure', *Ta Kung Pao,* August 5,T 03:4 9:1 3Z. Cité par Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 176-177. TFA.

représente l'alignement sur elle du Xinjiang, de l'Asie centrale, de la Russie et allant l'Eurasie toute entière, conclusion d'une longue lutte, se pare des plus graves implications pour l'île. La conquête de cette clef de l'endiguement naval de la Chine et vieil avant-poste démocratique et occidental en Asie, concentre désormais toute l'attention et le poids géostratégique de Pékin.

On lit parfois que l'ouest et le continent constitueraient les domaines les plus conducteurs pour l'expansion de la puissance chinoise vers l'étranger, davantage que l'est et la mer surveillés par Washington et ses alliés, et donc, qu'ils concentreraient les priorités géostratégiques de Pékin. Ce raisonnement n'est pas entièrement faux mais il trahit une certaine myopie stratégique. Il devient aussi dangereux s'il implique une relativisation des enjeux navals pour la Chine. Certes, la conjoncture à l'ouest est très favorable à la Chine, libre de puiser les ressources énergétiques d'un ensemble d'États dépendants de son soutien. Le continent est donc comparativement plus accessible à Pékin, et sa mainmise sur le Xinjiang n'a jamais été aussi solide qu'actuellement, avantages qu'elle exploite à fond. Mais à quoi lui servent ces ressources et cette assise si, de son point de vue, il ne peut y avoir de sécurité nationale pérenne sans sécurité maritime ? Pékin mettra à profit ses avancées sur le continent pour garantir cette dernière. Si elle s'évade vers les terres, c'est de toute évidence pour y puiser la force nécessaire de percer la barrière océanique.

La côte chinoise revêt pour Pékin une importance géostratégique irremplaçable. Le cœur tout à la fois économique, politique, démographique et militaire de la Chine s'y trouve. Taïwan et les mers adjacentes constituent de surcroît pour elle la promesse d'un accès sans entrave à l'océan et de sécurisation de ses littoraux vulnérables. Or en face, la situation politique sur l'île et de ses liens avec Washington et Tokyo est de plus en plus défavorable à Pékin. La situation, malgré le renversement précipité du rapport de force militaire activement provoqué par les Chinois, constitue ainsi l'inverse complet des équilibres favorables qu'elle bâtit en Eurasie. Le règlement de la question insulaire, qui attendra la consolidation par Pékin de son ouest, est d'ordre vital et le potentiel pour une solution négociée est inversement proportionnel à celui d'une escalade.

Prendre et retourner la barrière maritime reste aujourd'hui le rêve inassouvi des soldats chinois. *« N'attaquez pas de tous les côtés »* disait Mao.[330] Or il est temps désormais de se tourner vers les flots. Nous en voulons pour preuve les efforts de Pékin pour se doter de la première marine du globe, et l'augmentation constante de son agressivité militaire dans le détroit de Taïwan. Symbole, on se prépare au combat insulaire depuis les oasis : l'APL installe dans le désert du Xinjiang des cibles à taille réelle de porte-avions américains et d'avions-radar japonais..[331]

Ainsi Pékin prend ses gains au Xinjiang et en Asie centrale, et déporte son attention vers la mer. Trop longtemps épuisée par un double combat entre l'est et l'ouest, la Chine a enfin tout loisir de s'adosser sur les déserts, et de tourner les yeux et ses armes vers l'océan. Elle ne s'en privera pas. Lentement, sa flotte et son aviation se familiarisent avec le combat naval tout en encerclant Taïwan. Chiang Kai-shek ne nous avait-il pas prévenu que *« Formose* [et] *Xinjiang constituent chacune une forteresse et une zone stratégique pour assurer la défense de la nation »* ?[332]

---

[330] Mao Zedong (1986c) 'Don't Attack on All Fronts', (6 juin 1950). Cité par *Ibid*. 47. Pour une citation plus complète, voir aussi Zhang Wenmu [張文木], « The Silk Road and the Security of China's Western Regions - Historical Conditions [絲鋼之路與中國西城妾全 —兼論中亞地區力量崛起的歷史條件、規律及其因應戰略] », *World Politics,* No.3, 2014, pages 4-27 (26). TFA.

[331] Joseph Trevithick, "China Has New Full-Scale Target Of America's Ford Supercarrier", *The War Zone*, 4 janvier 2024. Et Tsunashima, "China tests missile targeting planes: CNAS' Shugart", *Nikkei*, 25 mai 2022.

[332] Chiang Kai-Shek, *China's Destiny, op. cit.* 36. TFA.

Épilogue : Taïwan, la dissuasion menacée

La paix n'a pas de prix, et la guerre n'a pas de vainqueur.
Président de la République de Chine-Taïwan Lai Ching-te (賴清德), mai 2024.

La trahison par Lai Ching-te et les séparatistes taïwanais de la nation et de leurs ancêtres sera clouée au pilori de la honte et de l'histoire.
Ministre des affaires étrangères de la Chine populaire, Wang Yi (王毅), mai 2024.

On l'a vu, Taïwan représente le chaînon manquant d'une défense maritime efficace pour une Chine persuadée d'être encerclée par des voisins hostiles et tentée de projeter sa puissance vers le large. Dans le détroit, l'équilibre des forces continue de glisser en sa faveur, lui permettant pour la première fois d'envisager retourner ce qu'elle conçoit comme une vulnérabilité contre ses adversaires. Sécurisée sur le continent, la Chine concentre désormais toute son attention stratégique sur Taïwan. La modernisation de ses forces armées a porté ses fruits, qu'elle déploie en nombres toujours plus nombreux dans le détroit, et de plus en plus proche de l'île si convoitée. En face, le défenseur taïwanais accélère également ses efforts de défense, mais ne peut aller aussi rapidement que l'attaquant. A Taipei, le peuple vient d'élire un dirigeant décidé à résister à Pékin, qui voit en retour la conjoncture politique sur l'île prendre un tour aussi défavorable que progresse l'alignement des Taïwanais sur ses vieux adversaires occidentaux. Quant aux États-Unis, si leurs stratèges font du risque de conflit dans le détroit leur *pacing scenario*, le Pentagone disperse ses énergies sur d'autres fronts, subit la tyrannie des distances et s'inquiète également de sa capacité à suivre le rythme imposé par la modernisation de l'armée chinoise.

Comme John Mearsheimer l'a montré dans son *Conventional deterrence*, la dissuasion tiendra si l'attaquant considère qu'une agression restera trop coûteuse et a peu de chances de réussir.[333] Or les ingrédients pour un échec de cette dissuasion interdétroit se réunissent lentement : une Chine de plus en plus confiante en ses capacités à renverser un précaire *statu quo* à son avantage, un antagonisme de ses intérêts avec les autres parties, et l'absence d'espace de conciliation. Or la capacité à dissuader Pékin conditionne non seulement l'avenir de l'île, elle met aussi en péril la suprématie régionale de Washington ainsi que la sécurité des routes maritimes vers le Japon et l'Europe. Voyons ici les moyens dévolus aujourd'hui par Pékin à son but de reconstitution à Taïwan de la vieille barrière océanique Qing, et comment la défense s'organise pour y résister.

Comme précédemment, on se concentre sur la variable militaire. Le vieux postulat libéral de paix par le *doux commerce* entre les deux rives a été assez battu en brèche par l'actualité pour que nous fassions l'économie d'une analyse de son inconséquence. Concernant la question politico-identitaire à Taïwan, le gouffre avec la Chine grandit à mesure que le rapprochement de l'île avec les États-Unis, le Japon et l'Europe progresse… Pékin a compris que ces tendances étaient structurelles lorsqu'elle a, autour de 2020 et après une gestion doublement calamiteuse pour son image à Taipei de la pandémie de *Covid* et de la contestation civile à Hong-Kong, largement assumé de se reposer sur une approche coercitive et militaire des relations interdétroit. On nous pardonnera un tour d'horizon très partiel de la situation militaire. La place est ici comptée et le sujet, passionnant si problématique, mériterait plus d'un ouvrage de référence.

[333] John Mearsheimer, *Conventional Deterrence*, Cornell university Press, 1983.

Un attaquant surarmé

Ce qui se passe aujourd'hui était prévisible. Pendant 30 ans, la modernisation militaire de l'APL s'est faite sur deux axes principaux : Premièrement, l'amélioration des capacités, en particulier de la marine (PLAN) et de l'armée de l'air (PLAAF), pour les adapter à un conflit contre Taïwan ; Deuxièmement, la mise en œuvre des armements et de la doctrine requises pour dissuader et, si nécessaire, vaincre les forces américaines qui pourraient s'interposer en sa faveur. L'expérience militaire en demi-teinte de la Russie contre l'Ukraine, commencée par une attaque brouillonne et peu concluante, mais suivie d'une guerre d'usure où l'avantage démographique et industriel russe est souligné, encourage Pékin à poursuivre ses pressions et sa modernisation militaire.

Le scénario taïwanais continue donc actuellement à guider les objectifs de montée en puissance de l'APL et de ses exercices. Le budget de la défense chinois est vingt fois supérieur à celui de Taïwan. C'est un *minima* car les chiffres officiels publiés par Pékin excluent la recherche et le développement (R&D), ainsi que les achats à l'étranger. Le rattrapage technologique de l'armée chinoise continue aussi à bénéficier des efforts d'intégration civilo-militaire de Pékin. Certes, les dépenses américaines demeurent plus élevées. Mais Washington disperse ses ressources à l'échelle mondiale, tandis que la Chine concentre ses efforts dans la même région, face à Taïwan.

Selon le secrétaire à l'*US Navy*, l'ensemble des capacités de construction navale américaines réunies seraient inférieures à celles d'un seul chantier naval chinois. Le *Pentagone* estime à 370 le nombre de navires chinois, contre 340 l'an passé (435 pour 2030)... Rien qu'au niveau des unités de surface, la PLAN a en 2023 mis en service son 8ème croiseur (classe RENHAI, type-055), continué la production de destroyers lance-missiles LUYANG III (Type-052), de frégates lance-missiles JIANGKAI II (Type-054), et JIANGKAI III (Type-054A). Pékin a mis à l'eau quatre sous-marins d'attaque de classe *Yuan* en 2023 (65 sous-marins en 2023), et est en train de tester le *Fujian*, troisième porte-avion nucléaire dont les capacités (plus d'avions, catapultes électromagnétiques) sont sans commune mesure avec les précédents. Mettre aussi vite sur pied une telle force, vu son prix de maintenance, pose évidemment la question de son utilisation.

Des années durant, les experts occidentaux ont considéré que le manque de navires amphibies dans la marine chinoise prouvait que l'APL ne préparait pas à un conflit contre Taïwan. C'était négliger la possibilité que celle-ci utilise la flotte civile pour transporter ses troupes et véhicules à travers le détroit. Il suffit de se pencher sur ses exercices, réunissant toutes sortes de navires de pêche, cargos, porte-conteneurs, ferries... Ainsi la production de navires d'assaut amphibies Type-075 côtoie l'adaptation de ferries RO-RO (*roll-on/roll-off*) aux missions de débarquement. Pékin les modifie pour leur permettre de débarquer du matériel lourd depuis la mer en mettant en œuvre des pontons flottants. C'est un exemple de réussite de fusion civilo-militaire.

La force aérienne chinoise est désormais la plus grande d'Asie, avec plus de 2800 appareils de tous types, dont la qualité et les capacités rattrapent ou surpassent en certains domaines (drones, armements à longue portée) les matériels occidentaux. La PLAAF développe également sa flotte de transport (Y-20, utiles aux parachutistes et au transport de véhicules), d'avions-radars (KJ-600, destinés à être basés sur porte-avions), de ravitaillement en vol (Y-20U, augmentant l'allonge de ses chasseurs et des bombardiers), de chasse (J-20 destinés à l'interception à longue portée, dotés du missile PL-15 contre les plateformes d'alerte précoce et ravitailleurs adverses), et de bombardements (H6K, J et N, pour capacités antinavire et antisurface à longue portée, ou

nucléaires), et d'hélicoptères (retenant les leçons d'Ukraine). La Chine a fait de grands progrès en termes de motorisation, longtemps son point faible, systèmes d'armes, etc. Enfin, pour mieux détecter et traiter les défenses adverses, l'APL développe l'usage de drones suicides ou d'appâts, aériens ou marins. Ils participent à l'espionnage et à la patrouille maritime autour de Taïwan, étant moins susceptibles de provoquer une escalade en s'approchant des défenses adverses.

Certes, Taïwan est une forteresse naturelle, et sa défense anti-aérienne et antinavire est dense. Mais Pékin entend la saturer par la croissance en nombre et précision de sa Force des fusées (PLARF). Ces missiles de tous types (SRBM, MRBM, IRBM) sont non seulement utiles pour paralyser Taïwan, mais aussi pour cibler les bases américaines à Okinawa et Guam. Utilisés massivement au début d'un conflit, leur principe est d'inhiber et désorganiser le *Command & Control* (C2) adverse afin d'amollir sa capacité de réaction. Pékin accélère le déploiement de missile hypersoniques (DF-17), notamment contre l'*U.S. Navy*, étant davantage susceptibles de percer ses défenses et contre-mesures anti-missiles. Taïwan est désormais à portée (<150km) des lance-roquettes multiples de l'APL basés au Fujian, démultipliant son volume de feu.

La croissance est aussi spectaculaire dans le domaine nucléaire (ICBM, IRBM). Pékin renforce sa triade, par la modernisation ainsi que la dispersion de ses silos et vecteurs de lancement, afin de gagner en crédibilité et maîtriser tous les niveaux d'escalade d'un potentiel conflit. Pékin triplera le nombre de ses ogives en 10 ans, passant de 400 à 1500. Elle cherche probablement à égaler les capacités des États-Unis, de façon à limiter un conflit à l'étage conventionnel, où elle pense pouvoir l'emporter. Le second risque est le chantage nucléaire, comme pour l'Ukraine, de façon à sanctuariser le champ de bataille en dissuadant toute intervention hostile. Enfin, pour projeter plus efficacement ses forces au large, promouvoir une meilleure coopération interarmes, et clarifier les responsabilités de chaque théâtre d'opérations, la Chine continue à réformer ses outils de commandement et de communication (C4ISR) et sa doctrine de combat interarmes.

Prenant note des difficultés russes à mobiliser, Pékin a promulgué une loi permettant à l'APL d'activer plus rapidement ses forces de réserve, et a révisé son système de conscription. Le but est d'être en mesure de mobiliser le plus rapidement les troupes lorsque le signal est donné, afin de monter en puissance plus rapidement que l'adversaire. Tout un système de lois appuie aussi l'usage par l'armée des infrastructures civiles : autoroutes, chemins de fer, ports. En parlant de *lawfare*, Pékin a autorisé ses gardes côtes, dont la flotte est aussi massifiée, à ouvrir le feu dans ce qu'elle considère comme ses eaux territoriales, soit une bonne partie des mers de Chine.

Toutefois, comme en témoignent les dernières purges, et la disparition du ministre de la Défense Li Shangfu, la corruption très répandue et paradoxalement le poids du contrôle politique sur l'APL restent lourds. L'armée n'est pas celle de l'État mais du Parti, qui 'commande au fusil' disait Mao Zedong. Chaque unité compte donc un commissaire politique et les soldats doivent lui rendre compte. Le risque est ainsi de peser sur ses capacités et l'initiative opérationnelles. La disparition des généraux en Chine, de Peng Dehuai à Lin Biao, est historiquement marqueuse de changements, et la corruption de l'armée n'a pas empêché Poutine d'attaquer l'Ukraine. Du reste, la qualité du personnel, de son moral, de son entraînement, ainsi que l'efficacité de son organisation et de sa mise en œuvre d'armements sont difficilement mesurables. La prudence est de mise face aux affirmations selon lesquelles l'APL n'a pas d'expérience opérationnelle. Taïwan n'en a guère non plus, et les derniers combats aéronavals d'envergure de l'*U.S. Navy* remontent à 1945. Même remarque lorsqu'on entend que les familles chinoises répugneraient à sacrifier un fils, souvent unique, et que les foules chinoises seraient désintéressées de Taïwan.

Difficile cependant de contester que les progrès notés dans ce rapide tour d'horizon concernant la modernisation de l'armée chinoise correspondent en tous points à ceux requis pour un combat amphibie contre Taïwan et impliquant de dénier l'accès de l'*US Navy* au théâtre d'opérations.[334]

Si la modernisation de l'APL s'exprime par une course aux armements, elle constitue aussi une guerre psychologique menée concurremment à la tentative d'asphyxie économico-diplomatique de l'île par Pékin, visant à faire douter Taipei et Washington quant à leur capacité à résister et ainsi *« vaincre sans combattre ».* Il serait toujours temps de tenter un recours à la diplomatie quand Pékin s'estimera en position de force absolue. D'ici là, mettre sur pied et étaler une force militaire écrasante permet de ménager toutes les options. Les bruits de bottes constituent ainsi un moyen pour les Chinois de faire peur en maintenant un niveau constant de tension. Cela dit, la crédibilité de la menace augmente au fur et à mesure que Pékin réunit la capacité de substituer les actes aux menaces. Faire usage de la force gagne également en attrait alors que les pressions économiques et politiques influencent peu le choix des Taïwanais, toujours très tournés contre tout marchandage politique avec Pékin. Étant donné l'antagonisme des buts poursuivis par les deux bords du détroit, il existe actuellement peu d'espace de conciliation politique exploitable.

Les débats de la défense

Même si le rapport de force dans le détroit de Taïwan a basculé en faveur de Pékin, la sortie en haute mer de la PLAN la met face à des dilemmes *d'accès* favorisant la défense de l'île. De fait, prévenir la supériorité absolue de la Chine dans les cieux et sur les mers du détroit, condition importante pour un organiser un débarquement, constitue une mission critique pour Taïwan.

Celle-ci implique que Taipei accorde une place centrale à l'*« asymétrie ».* L'idée est de contrer l'APL en tirant profit de la géographie et en acquérant des armements ciblant ses faiblesses le temps que le soutien américain organise une possible riposte. La réforme semblait avoir décollé sous l'impulsion du chef d'état-major l'Amiral Lee Hsi-ming et de son grand concept phare *Overall Defense Concept* (ODC). Ce dernier appelait à une réorganisation de l'armée en faveur de la mobilité, la décentralisation du commandement et la dotation en armements dispersés et à haute capacité de survie. L'essence de la stratégie était *« un grand nombre de petites choses ».*

Le choix de la survivabilité permettrait à Taïwan de survivre à une frappe de missiles de l'APL et de cibler avions et navires ennemis avant qu'ils n'atteignent les rives taïwanaises, ou alors pour les empêcher de tenir un blocus. Comme le note l'Amiral, *« la bande littorale constitue la zone où l'avantage de Taïwan est maximisé, et où sa force militaire est la plus létale ».* Il n'a pas été question de laisser tomber la marine et la flotte de chasse, dont la mission en temps de paix, ne pas donner les clefs du détroit à l'APL, n'est pas mise en cause. Mais Lee estime que le contrôle progressif des eaux par Pékin est inévitable tant le rapport de force est inégal. Pour lui, ce combat est perdu et l'accent doit être mis sur la bataille décisive pour l'île. Derrière les vedettes lance-missiles, la batterie côtière mobile et camouflée, et la guerre des mines, former une force de défense territoriale devait promettre à l'envahisseur un long combat de guérilla…

[334] Pour de plus amples informations sur les matériels chinois et leurs avancées, voir : *Report on Military and Security Developments Involving the People's Republic of China*, U.S. Department of Defense (DOD), 2023.

Ainsi, devant l'impossibilité de l'emporter, Pékin reculerait, et la dissuasion serait garantie.[335] Assisterons-nous là à une renaissance de la *Jeune Ecole* à Taïwan ? Cette stratégie visant à faire de l'île une batterie côtière inexpugnable nous renvoie également à Sun Tzi : *« Si l'ennemi approche en traversant une rivière, il ne faut pas aller à sa rencontre au milieu du courant »*.[336] Elle nous ramène enfin à la défense japonaise de l'île en 1945, dissuadant les Américains, qui soutiennent aujourd'hui l'ODC, de débarquer sur l'île, lui évitant des destructions (partie 4).

Mais malgré un consensus politico-militaire à Taïwan sur le besoin de se renforcer, le diable se niche encore dans le comment et le poids des habitudes. Pendant des décennies, c'était l'armée taïwanaise qui patrouillait les côtes chinoises et non l'inverse. Or le ministère de la Défense (MND) taïwanais reste décrit comme une administration conservatrice, attachée aux armements de prestige, et dont la relation au politique est historiquement délicate. Après des manœuvres d'appareil et le départ de l'amiral Lee à la retraite en 2019, le MND s'est débarrassé de l'ODC. Depuis, la *Revue de défense nationale* de 2021 liste comme objectifs (très) ambitieux le contrôle des mers et des cieux du détroit, ceux-là même que l'armée taïwanaise perd actuellement malgré l'insistance du MND à parier sur du matériel lourd. Nombre d'analystes ont critiqué un manque de réalisme et un attachement chimérique à la *« symétrie »*.[337] Pour désarmer la critique, le MND adopte en public le vocable asymétrique même s'il réchauffe une posture conventionnelle. Il est possible que celui-ci rechigne à accorder plus de place l'asymétrie car le maintien d'une force de chasse et d'une marine hauturière lui laisse l'option, d'ordre psychologique, de disputer à l'APL la supériorité aérienne et navale dans le détroit. Cette capacité lui serait en théorie utile pour défaire un blocus chinois sans se reposer sur l'espoir d'une intervention américaine. Mais cette idée évacue l'écart grandissant entre les forces chinoises et taïwanaises, remettant en doute, en dernière analyse, le réalisme de se reposer sur une approche opposant marin contre marin.

La dispute, comme souvent à Taïwan, touche aux équilibres partisans. L'ODC aurait peut-être pu profiter de davantage de soutien de la part du parti au pouvoir DPP et des forces disparates à sa gauche, dont la culture militaire n'est pas un donné. Comme Tsai Ing-wen le confiait, elle eut besoin lors de son entrée en fonction que *« les soldats* [la] *renseigne à propos des affaires militaires »*.[338] Surtout, la logique de l'ODC, en admettant en creux que l'issue d'une guerre se déciderait par des combats pour l'île même, est politiquement délicate à soutenir. Elle offrirait le flanc à l'opposition KMT, toujours portée à mettre l'accroissement des tensions sur le dos du gouvernement et à s'ériger, malgré les menaces chinoises, en garde-fou. Projeter que la décision s'emporterait dans les cieux et les eaux autour de Taïwan est donc plus commode car c'est miser sur une guerre propre, mais c'est malheureusement là que Pékin renforce un avantage structurel. D'autres obstacles à la réforme du secteur militaire se trouvent dans une relation difficile entre le gouvernement civil et l'armée, alors que nombre d'élus en poste aujourd'hui à Taïwan sont issus d'une société civile longtemps réprimée par les militaires. Les deux mondes se parlent et se mélangent donc peu. Par exemple, les postes d'inspecteurs généraux de l'armée ont toujours été occupés par des soldats, ce qui n'est pas une garantie d'innovation et de supervision civile.

Quant au KMT, dont la frange droite pro-Pékin est influente parmi certains officiers supérieurs, le parti brille par son absence de proposition mise à part une politique d'apaisement avec Pékin

---

[335] En entretien avec l'amiral.
[336] Analogie empruntée à Valérie Niquet, voir sa traduction de *l'Art de la guerre* : Sun Tzi, *L'art de la guerre*, Economica , Bibliothèque stratégique, 2011.
[337] Michael Hunzeker, "Taiwan's Defense Plans are Going Off the Rails", *Warontherocks*, 18 novembre 2021.
[338] Voir à la fin du documentaire : https://youtu.be/t0v0OMkcHYU?si=-B3NGAShu8rR3zS1.

impliquant de se distancier de Washington, présentée comme seule responsable des tensions.[339] Cette stratégie interroge du point du vue militaire car elle occulte le déséquilibre des forces dans le détroit. Elle interroge aussi politiquement, l'objectif final de Pékin étant l'unification et non un *modus vivendi* comme le suggère avec force le précédent hongkongais, repoussoir à Taïwan. L'un des stratèges de ce parti déclarait à l'auteur qu'outre le fait que l'asymétrie ferait risquer à l'île des destructions, les Taïwanais *« devront un jour se montrer pragmatiques »* envers Pékin. Le KMT est prompt à enrober son discours et les choses sont rarement dites aussi clairement. À cette drôle d'admission, notre interlocuteur ajoutait cependant un avertissement aussi juste que prescient : *« Soyez certains d'être prêts avant de vous lever et de dire non à votre ennemi »*.

La majorité KMT au parlement implique un risque important de stagnation sur les questions de défense, que l'on devine portée au détricotage des initiatives du DPP en matière de défense. Durant le mandat de Chen Shui-bian, les députés de ce parti s'étaient déjà ligués contre l'achat de technologies militaires, de sous-marins et avions de chasse aux États-Unis. Apaiser était déjà le maître-mot, lorsque renforcer l'APL était celui de Pékin. Le comité de défense du *Legislative Yuan* s'est vu proposer comme co-présidente une députée KMT impliquée dans un scandale de fuite d'informations concernant le programme de sous-marins.[340] L'effort de défense ne sera pas non plus facilité s'il réussit à faire passer une loi octroyant un pouvoir étendu de censure à la législature, contre laquelle manifeste au moment de l'écriture, la jeunesse. Il faut espérer que les voyages réguliers de personnalités KMT à Pékin, en signalant au PCC qu'un camp à Taïwan ne soutient pas le DPP, temporise les velléités chinoises à user de la force contre l'île. Autrement, la rencontre de Fu Kun-chi avec Wang Huning, un des idéologues en chefs de RPC, dans le *hall* Xinjiang du Palais de l'Assemblée du peuple, fait aussi peu pour la défense de l'île qu'il augure mal de son avenir. Ces compromissions nous renvoient à l'heure ou l'indépendantisme insulaire constituait pour les militaires du KMT un péril plus sérieux encore que la menace continentale. Les choses ont-elles changé ? PCC et KMT se sont toujours rassemblés sur l'esprit d'une Chine.

À l'armée, le débat doctrinaire de ces dernières années semble s'être soldé dans la continuité : une posture conventionnelle assortie d'éléments d'asymétrie. Celle-ci continue d'acquérir du matériel lourd pour tenter de contrecarrer les manœuvres d'encerclement de l'APL en temps de paix, nonobstant le facteur temps et la difficulté de monter en puissance aussi vite que la Chine. Taïwan reçoit ses F-16 *Viper*, développe des frégates de 2500 tonnes, et met en service son plus gros navire (de *débarquement*, de 10,000 tonnes), dont l'utilité est débattue et semble ne trouver cohérence que dans la surveillance des possessions de Taipei en mer de Chine méridionale, lieu choisi pour la première sortie *défense* des députés KMT… Taïwan teste son premier sous-marin développé localement, mais dont l'indiscutable succès est terni par les fuites vues ci-dessus.

L'évolution de la menace ouvre cependant la possibilité pour que les idées portées par le camp asymétrique reviennent par la petite porte. L'armée a par exemple formé des unités de camions lance-missiles grimés en civil, dont les kits de maintenance et de munitions sont dispersés le long de la côte, leur permettant de se déplacer et de réapprovisionner discrètement. Le MND

[339] Pour s'en convaincre, voir l'interview de Ma Ying-jeou par Deutsche Welle : https://www.dw.com/en/taiwans-ex-president-ma-you-can-never-win-war-with-china/video-67962324.

[340] Le monde militaire taïwanais est régulièrement entaché d'affaires d'espionnage au profit de Pékin. Malgré le renforcement de l'arsenal judiciaire, 30% d'entre elles (8 en 2023) impliquent des soldats de l'active. La participation de certains officiers à des voyages tous frais payés en Chine ont aussi fait scandale.
Des officiers en retraite affichent aussi parfois leur opinions pro-Pékin, le général Yu Bei-chen s'offusquant des propos de certains ex-collègues de la faction conservatrice *Huang Fuhsing* du KMT contre le DPP tout en chantant les louanges de Pékin. Toutes ces affaires entachent la confiance du public et de potentiels fournisseurs étrangers.

prévoit également de déployer plus de navires poseurs de mines et accélère drastiquement la production et la modernisation de missiles à la fois antinavires et antiaériens. De nouveaux drones aériens et navals, en s'inspirant des Ukrainiens, sont régulièrement testés. Prenant note de la difficulté des États-Unis à produire et livrer à temps les équipements commandés, Taipei fait de nombreux efforts pour dynamiser son industrie de l'armement. Celle-ci fonctionne hors de toute perspective de rentabilité, étant dans la quasi-impossibilité d'exporter à l'étranger. L'armée envisage enfin la création d'un réseau de communication satellite type-*Starlink* pour contrer la possible coupure des câbles sous-marins par l'APL et auxquels l'île est dépendante.

Taïwan augmente également son budget de la défense (représentant 2,5% de son PIB en 2024 avec le budget spécial), preuve du volontarisme du gouvernement Tsai même si le montant reste certainement insuffisant étant donné les enjeux. La Pologne a su augmenter très rapidement ses dépenses de défense à 4% du PIB, poussant plusieurs analystes à se demander pourquoi Taipei n'en fait pas autant. La dernière itération de l'exercice militaire *Han Kuang* a été saluée par les observateurs américains invités, qui pourtant et de coutume ne ménagent pas leurs critiques sur les méthodes d'entraînement du MND, comme plus complet et réaliste. Taipei a aussi annoncé que la police recevra un entraînement à la guerre urbaine et à la protection des sites sensibles. Bref, les lignes de l'ODC guident aujourd'hui partiellement le réarmement de l'île.

La marge de progression est grande. La défense de Taïwan est demeurée sous-financée pendant trente années. Sous le mandat de Ma Ying-jeou (KMT), très favorable au rapprochement avec Pékin, l'armée a subi une cure à l'européenne : gagner en efficacité comptable, tailler dans les rangs en compensant par la technologie, remplacer la logique de stocks par celle de flux, ouvrir la sous-traitance au privé. Les principales victimes furent la résilience logistique de l'armée et ses ressources humaines. Aujourd'hui, les équipements lourds, capricieux en termes d'entretien, souffrent de soucis de disponibilité. C'est particulièrement le cas pour les systèmes étrangers, dont l'approvisionnement en munitions et pièces détachées est complexe et onéreux. Ces coûts d'exploitation augmentent parallèlement au vieillissement dû au climat humide de Taïwan. Faire voler un Mirage 2000-5 coûte ainsi des fortunes en maintenance. Les Chinois le savent et augmentent le *tempo* de leurs opérations dans l'ADIZ. Les unités en charge de la logistique sont souvent débordées. On recourt au *cannibalisme* des équipements en panne, certains officiers se fournissent eux-mêmes sur le marché civil, etc. La pression née d'une force sous-dimensionnée et de la hiérarchie se traduit par un certain nombre de souffrances psychologiques.

L'armée peine à attirer de nouvelles recrues. Officiellement, et après une longue série de plans de réduction des forces, le budget militaire couvre environ 200,000 postes, souvent cités comme minimum opérationnel. Mais en 2024, seulement 80 % de ces derniers étaient pourvus. En 2018, la situation était pire dans les unités de première ligne, avec certaines unités à seulement 60 % de positions occupées. Le faible taux de natalité à Taïwan, tout juste d'un enfant par femme, est parmi les plus bas du monde et constitue un important facteur de ces difficultés de recrutement. Or la population baisse depuis 2020, obligeant mathématiquement le gouvernement à recruter une part plus importante de jeunes rapportée à la population totale. Pour combler les trous, les unités de première ligne seront de plus en plus constituées de conscrits. Quant au service (long de quatre mois jusque cette année), il est longtemps resté impopulaire, et son contenu, indigent. La durée trop faible du service pour faire des soldats mais trop longue vu sa vacuité, est née de calculs électoraux, le DPP comme le KMT se disputant le vote des jeunes ; la dynamique était à sa suppression, aujourd'hui annulée, pour une armée de métier. Entre les diverses corvées et les présentations *PowerPoint*, les appelés ont hâte de reprendre leur vie. La réserve est faite de

ces hommes imparfaitement formés, et rarement rappelés pour des séances de remise à niveau analogues au service. L'armée a ainsi perdu sa masse sans vraiment devenir professionnelle.

Parmi les jeunes, les idées reçues sur l'armée, perçue comme conservatrice et nostalgique de la dictature, demeurent fréquentes. Ce type de carrière constitue rarement le choix des Taïwanais les plus attachés à la souveraineté de l'île pour la raison que c'est l'armée qui a pensé et réprimé le mouvement national à Taïwan jusqu'à la démocratisation. Chiang Kai-shek était un militaire et son fils le directeur de la police secrète. L'image d'une armée mal équipée et sous-payée (ce qui est d'ailleurs de moins en moins vrai) en conduit d'autres à s'en désintéresser. Toutes ces difficultés de recrutement restent paradoxales. Alors que la jeunesse taïwanaise se dit si attachée à la souveraineté de l'île, l'armée constitue en définitive le plus solide rempart contre la menace chinoise. Cette forte contradiction a été relevée par le général Chang Yan-ting, déclarant : *« Les jeunes veulent pouvoir compter sur une armée forte, mais ils ne veulent pas en faire partie »*.

C'est pour parer à ces problèmes, avec l'agression par Moscou de Kiev en arrière-plan, que le gouvernement a annoncé revenir au service militaire d'un an à partir de 2024, avec amélioration de l'entraînement et exercice au maniement d'armes anti-char et anti-aérienne. On estime que cette réforme permettra à Taïwan de compter sur 60 à 70,000 soldats en plus d'ici 2027. Mais outre l'effet d'annonce, les défis demeurent nombreux : il faut construire de nouvelles casernes, recruter l'encadrement, s'assurer que l'île a assez d'équipements en stocks, etc. Il faudra donc scruter les témoignages bien après 2024, pour voir si de véritables améliorations ont eu lieu. Et qu'en pensent les jeunes ? Les discussions laissent le sentiment que ces derniers iront sans joie passer un an à la caserne, mais dans l'ensemble avec le sentiment que c'est nécessaire. Si à l'inverse il se trouve que la réforme ne change pas ni la substance ni l'implication des conscrits et des réservistes pour la défense, faire passer les jeunes taïwanais un an dans une caserne ne fera qu'ajouter à leur fardeau, à celui du trésor public, et à celui des officiers encadrants.

Cela étant dit, la guerre en Europe induit un changement d'humeur dans la population, réalisant l'importance de participer à l'effort de défense. Dans les petits partis et les clubs de réflexion politiques, on valorise partout cette prise de conscience : ici on tiendra un colloque sur le service militaire, là on organisera des stages d'auto-défense, etc… Il y a donc une *demande* de défense à Taïwan, qui s'imbrique à l'idée bien relayée de création d'une *« force de défense territoriale »*. L'idée d'une telle force, pensée par Lee Hsi-ming, serait d'entraîner des groupes, un peu comme en Ukraine, à la défense de leur voisinage en leur distribuant missions et armements adaptés. À défaut, il s'agit d'enseigner la défense passive et la résilience en zone de guerre, notamment lorsque l'eau et Internet sont coupés, que les blessés sont nombreux, et que le climat est tropical. Mais mettre des matériels de guerre entre les mains de civils s'avérerait compliqué sur le plan juridique, Taïwan possédant une législation très stricte sur les armes à feu. Pour le moment c'est le secteur privé qui prend le relais, avec des associations de réservistes et d'anciens de l'armée organisant des stages d'auto-défense, ou d'entraînement à la guerre urbaine. Sans pouvoir parler d'engouement, ces derniers attirent tout type de public et rencontrent un succès d'image. Mais malgré ces initiatives privées (et un grand écho médiatique), l'État témoigne encore aujourd'hui un intérêt assez limité à l'appel pour une meilleure intégration des civils à l'effort de défense.

Quid du premier soutien de Taïwan, les Américains ? Si le soutien de Washington envers Taipei s'affirme, ses inquiétudes également, une délégation d'experts américains de passage en janvier 2023 reprochant à l'armée taïwanaise de *« manquer de raisonnement stratégique »*, référence aux hésitations des militaires taïwanais quant à l'adoption d'une posture tout à fait asymétrique.

Le soutien des Américains demeure solide, mais sa hausse reste contingente à l'observation que Taipei poursuive les efforts dans le sens décidé par Washington. Les Américains souhaitent que l'effort de défense principal soit fourni localement et citent souvent la lente augmentation du budget de défense taïwanais comme preuve d'un sous-investissement. Ce point de vue est cependant basé sur une observation sensible : il est improbable que le public américain accueille favorablement pertes humaines et dépenses dans le but de porter assistance à un pays lointain présenté comme réticent à fournir les efforts nécessaires pour assurer sa propre sécurité. Taipei, certes, a donné un certain nombre de gages depuis plusieurs années : un effort continu sur les dépenses militaires, réforme du service, mais insuffisant pour dissiper les réserves américaines.

Washington fait pression pour que Taipei agisse selon ses préférences, en refusant par exemple de lui vendre des systèmes lourds vulnérables à une frappe en premier de l'APL, et encourage à l'inverse Taipei à jouer à fond la carte asymétrique de la batterie côtière. Ces manœuvres ont suscité une levée de boucliers sur l'île, prenant ombrage du *« paternalisme américain »*, et un autre débat sur les attributs corrects ou non de tel ou tel système d'armes... Il reste d'ailleurs que c'est Washington qui vend à Taïwan les chars et les F-16 *Viper* qui ne correspondraient pas à l'idée de l'asymétrie, renforçant la cacophonie. On observe cependant depuis 2022 moins de pugilats quant à l'approche hybride de Taipei, qui semble prioriser les moyens conventionnels pour tenir à distance l'APL en temps de paix, tout en mettant sur pied une force accordant la primauté aux moyens asymétriques pour défendre l'île. On ménage ainsi la chèvre et le chou.

D'autre part, les lignes bougent vite. Pour peser sur l'équilibre des forces, Washington a mis au placard son ancienne politique d'ambiguïté stratégique. Quatre fois, Joe Biden a clarifié qu'une *« attaque sans précédent »* de Taïwan par la Chine provoquerait une intervention américaine. Mais *l'ambiguïté* demeure au niveau tactique, Washington restant vague sur l'intensité exacte d'une intervention en faveur de l'île et ce qu'elle viserait exactement à accomplir. Au final, les déclarations de Biden ne changent pas fondamentalement la donne pour Pékin, se préparant à l'éventualité d'un combat naval contre Washington depuis au moins 1996. Le rapprochement se manifeste également par l'arrivée *officiellement officieuse*, et médiatisée, d'unités de forces spéciales américaines et de conseillers à Kinmen, Penghu, et à Taïwan elle-même. Descendants directs du MAAG des années 1950, ces soldats en rotation régulière avec Okinawa et Guam font autant office de *tripwire*, leur simple présence augmentant les coûts d'escalade pour Pékin, que d'encadrants pour former les bataillons taïwanais aux tactiques opérationnelles modernes.

Taipei, dans le sillage de l'Ukraine, s'impatiente par contre d'attendre les nombreuses livraisons d'équipements militaires déjà commandés aux États-Unis et sans cesse retardées, un *backlog* dont le montant faramineux s'élève actuellement à 20 milliards de dollars. Ces plaintes émanent davantage des militaires que du DPP, persistant à lier la victoire de Kiev et l'approfondissement du soutien américain pour l'Ukraine à la crédibilité des garanties de protection américaine pour Taïwan ![341] Or l'effet pervers de cette posture contradictoire est d'ignorer les risques pour l'île d'une priorisation par Washington du front européen au détriment du réinvestissement de ses défenses en Asie-Pacifique, laissant le rapport de force se creuser là-bas à l'avantage de Pékin. Entretemps, c'est dans le but de débloquer ce *backlog* des commandes vers Taipei que les États-Unis ont récemment donné le feu vert pour le transfert d'équipements prélevés sur ses propres stocks, et au passage à un système de soutien financé en partie par le contribuable américain.[342]

[341] Jaushieh Joseph Wu, "Defending Taiwan by Defending Ukraine", *Foreign Affairs*, 9 mai 2024.
[342] Passage du *Foreign Military Sales*, ou FMS, au format *Foreign military financing*, FMF.

Taipei et Washington sont également en discussion pour la disposition de stocks de munitions américains sur l'île, des *contingency stockpiles* dont l'intérêt pour Taïwan est sublimé par son caractère insulaire, c'est-à-dire plus difficile à réapprovisionner en cas de conflit que l'Ukraine.

Cette question de priorisation donne lieu actuellement à un vif débat à Washington entre les tenants d'une politique d'*Asia First* défendue par des stratèges tels qu'Elbridge Colby, arguant qu'un enlisement du conflit ukrainien et au Levant fait le jeu de Pékin en captant l'attention des Américains loin de Taïwan et du Pacifique occidental. Contre eux notamment, des démocrates et surtout des Européens très inquiets pour leur propre sécurité. Les partisans de l'*Asia First*, si nous empruntons un point de vue centré sur les États-Unis, n'ont pas tort, si redoubler d'efforts en Europe au détriment du renforcement de la position américaine en Asie est interprété à Pékin comme un manque de détermination américain à la contrer dans les mers de Chine. On retrouve là les difficultés de Washington d'épouser un *Pivot* asiatique sans cesse repoussé depuis Obama.

Un calcul gagnant pour tous serait peut-être de voir l'Europe s'unir et investir sérieusement sa défense pour libérer les énergies américaines vers le Pacifique contre Pékin. Mais ce serait sans compter les pesanteurs propres au vieux continent… Gageons cependant que ce débat important a joué un rôle dans le long blocage du *package* de soutien militaire américain à Kiev, un aspect pivotal de l'attitude de Washington d'ailleurs superbement ignoré de notre côté de l'Atlantique. Entretemps, les soixante milliards d'aide à l'Ukraine, s'ils sont bienvenus à Kiev, arrivent aussi tard qu'ils manqueront à Taipei et risquent de conforter l'attentisme de certains États européens.

Pékin doit observer tous ces pugilats et hésitations, couplés aux difficultés de Washington pour redémarrer son complexe militaro-industriel, avec délectation. C'est que les Américains eux-mêmes s'inquiètent de leur aptitude à tenir la cadence imposée par le réarmement chinois, tandis que leurs industriels étouffent sous les commandes étrangères et domestiques depuis l'attaque par la Russie de l'Ukraine. On a vu à quel point la guerre moderne était gourmande en munitions, et si Washington rouvre ses lignes de production, il lui faut privilégier de nouveau une logique de masse sur celle du tout technologique et d'armements trop chers et trop peu nombreux.

En 1960, le ministre de la Défense de Taipei David Yu pouvait dire au général Guillermaz son bonheur de voir l'île intégrée dans le périmètre de défense américain du Pacifique occidental.[343] Or c'est bien de l'étanchéité de ce système que les cercles stratégiques américains s'inquiètent aujourd'hui, alertant sur le risque d'ouverture d'une fenêtre d'opportunité pour Pékin similaire à celle dont profita Tokyo en 1941, le réarmement requis pour dissuader ce nouvel adversaire n'ayant pas encore porté ses fruits. Surtout, les capacités industrielles relatives et des chantiers navals chinois dépassent celles du Japon de l'époque, autant que celles des États-Unis.

En attendant, ces réalisations ont provoqué un rapide changement d'état d'esprit au *Department of Defense*, prenant conscience qu'un conflit armé contre Pékin ne se fera pas dans la situation de supériorité absolue à laquelle les Américains se sont habitués depuis la guerre du Golfe. La logique de la stratégie de déni d'accès A2/AD et de l'asymétrie est réempruntée et conjuguée aux besoins de l'INDOPACOM et des déploiements américains en Asie-Pacifique. Tout autour de Taïwan, du Japon aux Philippines, on tente pour compliquer ou prendre en tenaille l'APL de multiplier les dilemmes opératifs. Les mots d'ordres sont *access denial*, dispersion, stockage et économie des forces. Honolulu souhaite que ses forces soient plus réactives et mieux protégées pour parer à de potentielles frappes chinoises surprises. Ainsi, le Corps des Marines et l'*Army*

[343] Jacques Guillermaz, *Une vie pour la Chine*, Lafont, 1989, page 86.

ouvrent des bases de dégagement ou prépositionnent de matériel sur les atolls du Pacifique, tentent d'améliorer la mobilité et le camouflage des troupes et des équipements. Quant à l'*Air Force*, elle tente de s'adapter à la guérilla aérienne au plus proche du front (Philippines et îles japonaises), en s'habituant à des terrains plus sommaires et moins équipés, plus faciles à réparer. Au loin, pour s'extraire des frappes chinoises, elle réinvestit dans des bombardiers furtifs, les missiles à très longue portée et les ravitailleurs. Hawaï, Midway, Wake, Guam, Okinawa vont retrouver leur rôle de points d'appui du Pacifique.. La marine revient sur des décennies de tout nucléaire pour ses sous-marins, et annule les programmes hors de prix des *destroyers Zumwalt* ou frégates *Littoral Combat Ship*, aux performances décidément maigres. Retrouver de la masse passera aussi par l'activation d'unités de réserve, et la production depuis longtemps abandonnée de sous-marins diésel-électriques (AIP). Tout cela demandera du temps et de l'argent…

Washington se rapproche enfin de ses alliés : Japon et Philippines d'abord, Australie ensuite. La tyrannie de la géographie implique que Washington ne peut compter que sur un nombre de bases limitées reliées entre elles par des routes maritimes et aériennes que l'APL s'évertuera à investir en temps de guerre. Le Japon demeure l'allié le plus crucial, Washington accueillant favorablement la *Zeitenwende* locale, des budgets de défense historiques, et la fortification des îlots de l'archipel des Ryükyü les plus proches de Taïwan (Yonaguni). Mais le public japonais demeure attaché à la tradition de pacifisme du Japon jadis imposé à Tokyo par MacArthur, et les forces d'auto-défense japonaise sont surtout pressenties pour un rôle de soutien logistique aux forces américaines. Mais ces dernières étant situées sur le territoire japonais et susceptibles d'être ciblées par Pékin, et la menace sur les routes maritimes japonaises pouvant être qualifiée par la Diète *« d'existentielle »*, tout peut cependant et rapidement évoluer vers un rôle plus actif. À Manille, Washington profite de la dynamique pro-américaine du Président Marcos, fils du dictateur échaudé des manœuvres navales chinoises en mer de Chine méridionale. Washington accédera à un nombre plus élevé de bases à Luçon dans le nord du pays, c'est-à-dire à proximité immédiate du sud de Taïwan et du canal de Bashi. Les Américains resserrent les liens avec une Australie tantôt favorable à Washington, tantôt ambivalente dans ses relations avec la Chine, et veillent avec AUKUS et la marine de Londres sur leur arrières stratégiques. Ils courtisent enfin les Indiens, afin de renforcer leur présence dans l'Océan indien et maintenir la pression au sud-ouest de la Chine. Quant à la Corée, elle reste trop occupée par son voisin pour s'immiscer dans un conflit contre la Chine et Taïwan, quoique l'inconnue concernant les troupes américaines présentes sur la péninsule reste assez entière. Voici pour les grandes directions de la défense…

État des lieux dans le détroit

Pékin espère naturellement éviter un conflit susceptible de mener le monde à la troisième guerre mondiale, ou à une escalade hasardeuse avec une puissance nucléaire. Guerre d'usure, elle met actuellement la masse de son aéronavale au service d'une stratégie de strangulation progressive et militaire de l'île. En août 2022, après la visite à Taipei de la *Speaker* du Congrès américain Nancy Pelosi, l'APL a saisi l'occasion pour accélérer la mise en œuvre de cette stratégie, disant vouloir *« normaliser »* ses actions autour de Taïwan. C'est depuis chose faite, marine et aviation chinoise patrouillant en nombre toujours plus important et plus proche de l'île, masse contre laquelle Taipei peut difficilement s'opposer seule durablement, déséquilibre des forces oblige. Les militaires chinois cherchent à acquérir la supériorité absolue dans les mers et cieux autour

de Taïwan tout en se préparant à dénier l'accès à une interposition américaine. Ainsi, la pression vise à persuader du caractère indéfendable de l'archipel, contester sa souveraineté, aggraver ses contraintes logistiques et recueillir des renseignements, sans provoquer de *casus belli*.

Cette manière de procéder est nommée *« zone grise »* par les observateurs taïwanais (灰色地帶戰術) et occidentaux. Qu'est-ce ? En évitant le jargon, il s'agit d'actions et de pressions en-deçà du seuil de la guerre ouverte, constituant une politique de coercition prenant parti du rapport favorable à l'attaquant pour faire reculer le défenseur et marquer des points par fait accompli. *Might and presence make right* : les Chinois envoient beaucoup d'avions et de navires dans la périphérie maritime taïwanaise, des rives de Kinmen à la mer des Philippines, en se rapprochant petit à petit de l'île et en se laissant le choix de faire monter la pression à l'endroit et au moment désiré. Chaque itération, présentée comme un exercice défensif face aux actions séparatistes et dangereuses des défenseurs (la victime est toujours fautive), dépasse l'intensité de la précédente. Il y a quelques années, un avion tous les deux jours pénétrait la zone sud-ouest de l'ADIZ (*zone d'identification et de défense aérienne*, différent de l'espace aérien) de l'île. Puis ce furent de plus grands groupes d'avions, et de plus en plus souvent. Ces derniers se sont ensuite dirigés vers le sud et le détroit de Bashi, puis vers l'est et le nord. En août 2022, l'aviation est renforcée par la marine chinoise pour boucler l'encerclement de l'île, complété et répété plusieurs fois en 2023, puis en 2024. On change sensiblement de zone pour en connaître les attributs (ch. 11). On met en œuvre les équipements neufs décrits au-dessus pour entraîner l'APL aux manœuvres de blocus et d'attaque interarmes de l'île. La 7ème flotte observe de loin ce ballet sournois. Dans toutes les têtes, la même question : exercices d'aujourd'hui, obus réels demain ? Après demain ?



Figure 100 Comparaison des zones d'exercices d'août 2022 et mai 2024 de l'APL. On voit le souci d'investir les eaux non encore passées au peigne fin. Ce n'est qu'une partie de la réalité, d'autres exercices majeurs ayant été tenus, et de mineurs se déroulant désormais en permanence autour de l'île. Source : CNA.

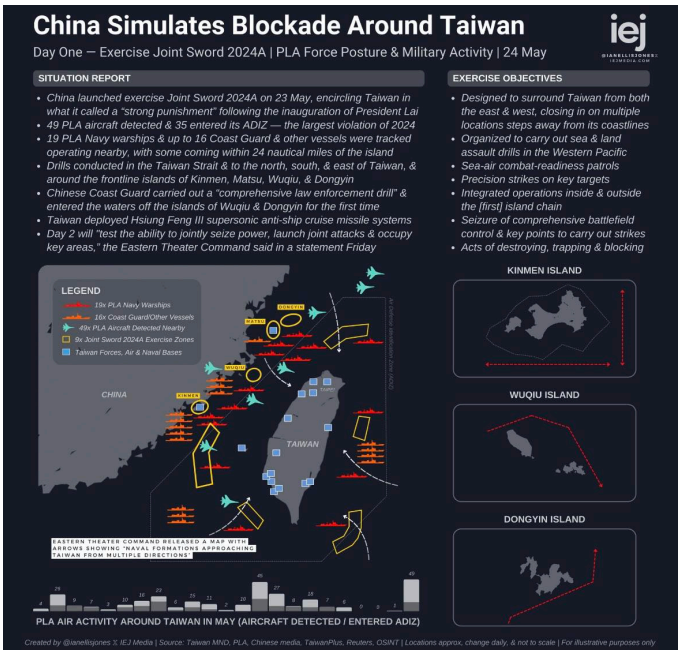


Figure 101 Un résumé complet des exercices de mai 2024. Source : Ian Ellis Jones.

Un effet des manœuvres chinoises est d'épuiser les soldats taïwanais, tout en permettant à l'APL de tester leurs temps de réaction et leurs procédures. Un autre effet, constaté chez nous comme à Taipei où l'on trouvera toujours des jeunes prêts à tourner en dérision la gravité des menaces chinoises, est pour cette pression incrémentale de provoquer par lassitude ou habitude un faux sentiment de sécurité. Un dernier effet, plus tangible, cette fois en franchissant la *ligne médiane* au centre du détroit (voir notre partie 5 pour son histoire militaire), est de remettre en question la vieille séparation tacite entre les eaux/cieux patrouillés par Taïwanais et Chinois, et dont la sauvegarde donnait aux défenseurs une profondeur et un temps d'alerte minimaux. Cette ligne n'est plus : elle a été franchie plus de 1000 fois par les appareils chinois rien qu'entre août 2022 et l'année 2023, contre à peine 23 fois jusqu'alors. Avions, drones et navires chinois continuent à s'approcher de la zone contiguë taïwanaise et prennent l'île en tenaille par les deux détroits de Miyako (nord) et Bashi (sud). La marine et l'aviation chinoise en profitent pour étudier les fonds et se préparer à la lutte sous-marine. L'est, longtemps vu comme sanctuaire, est vulnérable. Le risque d'un incident est réel : le 5 juin 2023, un destroyer chinois coupa la route de l'USS *Chung-Hoon* en FONOP à l'intérieur des eaux internationales, passant à 130 mètres de sa proue. Cette présence participe aussi à l'offensive légale (*lawfare*) de Pékin déclarant siennes les eaux du détroit, qui double ses simulations de blocus d'arraisonnements et d'inspections maritimes. Rappelons que Taïwan importe 97% de son énergie mais que le peuple a voté pour la fermeture des centrales nucléaires, augmentant sa dépendance au GNL et au charbon arrivants par bateau. Taipei veut accroitre ses stocks de GNL de 11 à 14 jours pour 2027, ce qui n'est pas heureux.

La situation est *« incontrôlable »* selon l'ex-ministre de la Défense taïwanais, Chiu Kuo-cheng. Taipei répond donc par la tenue de patrouilles en flux tendu pour la marine et l'aviation, dont les équipements comme les servants fatiguent. Elle accélère le déploiement à l'est de sa défense côtière (batteries mobiles *Hsiung-Feng* IIE, III, et *Harpoons*) et aérienne (*Sky-bow, Patriot*)… Le MND a également clarifié ses règles d'engagement : les forces armées contre-attaqueront si incursion dans ses eaux, et considèreront un blocus comme un acte de guerre. Mais Taipei

continue de concéder petit à petit son espace de manœuvre. Il est malaisé de trouver une contre-mesure contre une stratégie dont la logique demeure d'écraser David sous le poids de Goliath.

Désorientant son adversaire, Pékin pénètre par les trous de la raquette. Peu d'observateurs, et surtout pas Tsai Ming-yen (蔡明彦) à la tête du *National Security Bureau* taïwanais semblaient avoir prévu l'escalade des pressions sur Kinmen,[344] où les garde-côtes chinois ont entrepris depuis l'hiver 2024 de défier la séparation *de facto* des eaux chinoises et taïwanaises, prenant prétexte d'un accrochage avec des pêcheurs fukiénois. L'enjeu pour l'APL est de multiplier les intrusions et patrouilles dans des eaux autrefois contrôlées par Taipei mais jamais délimitées officiellement et affublées du qualificatif *« d'eaux restreintes »*, sans frontière officielle avec la RPC. Il était donc plus aisé de défier la souveraineté de Taipei sur cet archipel aussi éloigné de Taïwan qu'historiquement relié au Fujian, dont l'intégration au périmètre de défense américain a évolué, et dont les élites politiques locales sont souvent favorables à Pékin. Cette dernière dit vouloir *normaliser* sa présence dans ces *eaux restreintes* désormais caduques. L'objectif chinois est Taïwan, pas Kinmen. Pékin bouscule donc ce petit archipel dans l'objectif de blesser le gros. Pour rationaliser son échec devant Kinmen en 1958, Mao s'était vanté de le laisser à Chiang, estimant torpiller ainsi toute tentative américaine de séparer politiquement le détroit en liant les destinées de Taïwan à celles de cette encombrante position au Fujian... La tactique paye-t-elle aujourd'hui, l'APL s'appuyant sur Kinmen pour jeter le discrédit sur la souveraineté de Taipei ? Quelle sera la prochaine cible : Matsu, Penghu, l'îles des orchidées ? Taïwan elle-même ? Pékin continuera certainement à éplucher le fruit ainsi, portant un coup vers l'oreille gauche, puis vers l'oreille droite, chaque transgression désorientant le défenseur et traduisant un petit glissement de la situation à son avantage sans pouvoir être suivie d'une riposte, de toute façon attendue par les Chinois pour faire monter les enchères… Inconfort et dilemmes d'une situation qui empire.

Ainsi Pékin réduit avec succès la profondeur défensive taïwanaise, obligeant les défenseurs à concéder petit à petit le contrôle des mers et cieux. Bien que tout cela ne puisse immédiatement mener à un résultat décisif, la manœuvre maximise la vulnérabilité de la défense en rapprochant l'agresseur de sa proie, lui offrant une posture des plus favorables. Or nous l'avons vu en parties 5 et 6, la stratégie de *défense active* de l'APL accorde non seulement la primauté à l'offensive, mais elle n'exclut pas non plus l'attaque préméditée, si les intérêts vitaux du Parti sont perçus comme menacés. Or Pékin présente systématiquement ses opérations comme une réponse à une provocation et comme une forme de légitime défense. Ainsi l'APL a vociféré les pires menaces à la suite du discours d'investiture du Président Lai et décrété l'ouverture d'une nouvelle série d'exercices militaires *Joint Sword*-2024A (laissant présager une itération 'B' ?) destinés à punir le nouveau gouvernement élu et l'électorat insulaire. Souvenons-nous que c'est par la répétition de tels exercices que les Russes franchirent il y a deux ans le Rubicon ukrainien. Nul besoin de revenir aux conséquences dramatiques de notre aveuglement. Pékin et Xi Jinping ont prévenu, ils veulent Taïwan, avec violence s'il le faut. On trouve dans le Livre blanc de la défense de la RPC de 2019 : *« la résolution de la question de Taïwan et de l'unification nationale* [est un] *intérêt fondamental du peuple chinois »* ainsi que, *« le domaine maritime constitue le centre de gravité des préparatifs à la lutte militaire »*.[345] L'ancienne possession Qing est trop importante pour la sécurité maritime chinoise, et le rapport de force devient trop inégal. Il ne s'agit plus ni d'histoire militaire ni de prospective dès lors que l'APL s'entraîne à portée d'obus de l'île.

[344] « La situation des eaux de Kinmen est-elle tendue ? Directeur de la sécurité nationale : les activités maritimes de la Chine se sont calmées [金廈水域緊張? 國安局長：中共海事活動已趨平靜] », *RTI*, 3 mars 2024.
[345] *China's National Defense in the New Era*, The State Council of the People's Republic of China, 2019.

Pour l'heure, la dissuasion tient tant que Pékin est incertaine de sortir gagnante d'un conflit et demeure l'arme au pied. Une préparation militaire inachevée, les défenses taïwanaises, l'armée américaine, les risques économiques, et la vulnérabilité du littoral chinois peuvent y concourir. Le Parti espère certainement que le renversement du rapport de force finira par instiller le doute à Washington ou à Taipei et facilitera l'émergence de conditions politiques plus conductrices. Elle poursuit par ailleurs sa manœuvre d'asphyxie diplomatique et économique contre l'île en même temps qu'elle use de son armée à des fins d'intimidation. Les choses n'en sont pas moins dangereuses, les intérêts parfaitement antagonistes de Taipei, Washington, et Pékin combinés au renversement de l'équilibre des forces en faveur de l'APL faisant de la stabilité du détroit la fonction d'un calcul coût-bénéfice chinois. C'est pernicieux si le Parti et l'armée se persuadent à plus ou moins brève échéance d'avoir les moyens de passer à l'acte et qu'à leurs yeux les ingrédients d'une victoire facile sont réunis : des défenses taïwanaises faibles ou inadaptées, et une puissance américaine moins assurée de sa capacité à intervenir en faveur de Taïwan. Toutes sortes de décisions risquées seraient possibles, avec un potentiel considérable de conflagration.

Un conflit à Taïwan coûterait cher à l'Union Européenne, ne serait-ce que par l'interruption des chaînes de valeurs et des routes maritimes provenant d'Asie de l'Est, alors que nombre de ses citoyens et entreprises ont élu résidence dans la région. Outre le risque non galvaudé d'escalade entre Pékin, Taipei, Washington, et Tokyo, l'arrêt de notre commerce régional, comme de nos approvisionnements en matériaux aussi divers que critiques (pas seulement en termes de semi-conducteurs), ainsi qu'une brutale récession économique en Europe, sont à prévoir. Depuis la mondialisation et le transfert d'une partie de nos capacités productives vers l'Asie, un problème là-bas est un problème chez nous. Or il est à craindre que nos pénuries de masques chirurgicaux et d'antidouleurs du printemps 2020 ont été vite oubliées ; et que ce scandale sanitaire pâlirait en comparaison des conséquences d'un conflit entre grandes puissances dans les mers de Chine. Au-delà de notre impuissance à peser directement dans un rapport de force militaire de plus en plus défavorable dans la région, que pouvons-nous, ou plutôt, que devons-nous maintenant faire, en Europe, au nom de nos slogans de *de-risking* vis-à-vis de la Chine, pour participer à dissuader, ou simplement nous protéger, d'un risque de conflit ? Il semble urgent de réfléchir et décider.

Conclusion

Accès et déni d'accès, stratégies chinoises de longue durée

"Look, because [Great Britain] *has a navy, the English go where they please... and strike where they please. This makes them great.*

My lord, I think... (…) *the desert is an ocean in which no oar is dipped. On this ocean, the Bedu go where they please and strike where they please. This is the way the Bedu has always fought.* (…) *And this is the way you should fight now."*

Dialogue entre le Prince Feisal et Lawrence d'Arabie.[1]

Dans cette étude, nous avons comparé la place de Taïwan et du Xinjiang dans l'histoire militaire et le cadre géostratégique de la Chine entre la dynastie Qing et la période contemporaine. En nous appuyant sur un corpus littéraire mettant en dialogue quelques-uns des grands stratèges chinois d'hier et d'aujourd'hui, et leur critique étrangère, sur l'analyse des campagnes militaires quant au contrôle de ces deux territoires, et en établissant une série de liens transhistoriques et géographiques entre les fronts continentaux et océaniques, nous avons cherché à établir sur la longue durée l'existence d'un parallèle entre l'est et l'ouest dans la géostratégie de la Chine. Par ce moyen, nous avons pu dévoiler les racines communes de ses intérêts militaires pour Taïwan et le Xinjiang, et certains fondements de sa culture stratégique et conceptions de ses frontières.

…

« Il est clair qu'il existe bien plus de liens entre la politique maritime [chinoise] *et la politique en Asie intérieure que les historiens en ont jusque-là découvert »*.[2] Cette observation de Joseph Fletcher de 1978 semble encore valable près d'un demi-siècle plus tard, alors même que jamais auparavant le Xinjiang et Taïwan n'ont autant fait l'actualité géopolitique. La situation de ces *« barrières »* défensives de la Chine, malgré d'inévitables différences de contexte et de tactique, nous a paru parallèle sur plusieurs plans dans les conceptions géostratégiques chinoises.

Nous pensons que ce lien est surtout visible dans l'usage enraciné chez les Chinois de ce que nous avons nommé *« stratégies d'accès et de déni d'accès »* vers Taïwan et le Xinjiang, nos cas d'étude. Nous les avons définis, en jouant sur la dialectique souvent invoquée en Chine d'une frontière-*barrière*, en tant que dispositif à la fois d'ouverture et de fermeture, comme une quête récurrente de sa part d'une plus large profondeur stratégique sur ses approches insulaires et désertiques, maritimes et continentales, combinant les moyens militaires et non-militaires, pour les occuper et en expulser toute force hostile, les neutralisant ainsi comme risque militaire. À la notion d'accès de la Chine à ces *« endroits de passage »*, écrivait Owen Lattimore, répond donc dans l'histoire et l'actualité une volonté d'en dénier, à l'inverse, l'accès à ses adversaires.

Parler de *déni d'accès*, ne serait-ce pas un abus de langage, voire un emprunt anachronique au vocabulaire contemporain ? Nulle volonté dans ce travail d'entretenir une confusion entre les

---

[1] Du film (1962), non du livre.
[2] Fletcher, 'The Heyday of the Ch'ing Order in Mongolia, Sinkiang and Tibet', dans Twitchett, Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10, op. cit.* 375-385 (384). TFA.

tactiques opératives dites de *déni de zone* ou A2/AD et la stratégie historique que nous décrivons. Pourtant, les deux entretiennent une logique commune qui nous a inspirés : celle d'éloigner de ses périphéries immédiates une puissance étrangère perçue comme une menace. Mais notre idée intègre d'autres dimensions que l'actuelle et seule variable militaire, en faisant le lien à un vieux répertoire stratégique. Nous avons choisi les termes *d'accès* et de *déni d'accès* car ils nous ont semblé être les plus à même de rendre compte, voire d'imager, à la fois la nature des objectifs chinois, leurs perceptions géostratégiques, leurs mouvements vers les périphéries, et l'aspect dialectique des deux termes. Du reste, dit Marc Bloch, *« nommer, sous un nom expressif, c'est grouper des faits, concrets à souhait et dont la similitude que le nom a proprement pour objet de signifier est aussi une réalité »*.[3] Car accéder quelque part militairement, c'est en restreindre l'accès d'un autre. Quant aux aspects *porte* et *barrière* des frontières maritimes et continentales invoqués en Chine, ils mobilisent autant l'image d'une ouverture que d'une fermeture suivant qui les emprunte… Et quant aux espaces comparés, ils sont tour à tour verrous et canaux d'accès suivant qui les tient. En ce sens, retracer les origines historiques de ces stratégies *d'accès et de déni d'accès* chinoises, dont nous entendons justement restituer l'ancienneté, nous permet de remettre le terme d'A2/AD, vieux vin dans une outre nouvelle, en perspective historique. Parler d'accès et de déni d'accès nous offre de surcroit un outil dialectique pour multiplier les regards, pas seulement chinois, sur deux endroits de passage très disputés. Ainsi nous avons étudié entre autres les perceptions et intérêts russes, japonaises et américaines pour le Xinjiang et Taïwan.

Dominer à la fois les îles à l'est et les déserts à l'ouest constitue donc, vu de Chine, une priorité depuis les conquêtes du Xinjiang et de Taïwan par les armées Qing. Ces campagnes militaires successives, suivies d'une colonisation de garnison parallèle, sont nées de la préoccupation des stratèges chinois comme mandchous que ces espaces idéalement situés au-devant des approches continentales et maritimes de la Chine, constituent un jour une importante vulnérabilité si leur contrôle n'était pas garanti. Le risque qu'ils perçurent fut que, échappant à la domination de la puissance politique en place à Pékin, les forces tenant ces territoires s'allient à d'autres rivaux, menacent ses routes et ses accès commerciaux, ou s'en servent comme tremplin d'invasion de l'Empire. S'étant matérialisées dans l'histoire, ces craintes n'étaient pas dénuées de fondement.

Pékin se réfère constamment aux leçons de l'histoire, et aux menaces à sa sécurité qu'exprime le contrôle par l'étranger hostile de ces territoires à proximité immédiate du cœur de la Chine. L'objectif pour Taïwan demeure inchangé depuis Shi Lang et le 17ème siècle : en mains chinoises, l'île est un bouclier pour sa côte ; à l'inverse, elle est susceptible de s'allier à une puissance hostile qui s'en servirait pour menacer le littoral de la Chine et son commerce maritime. Nous serons toujours redevables à Alan Wachman d'avoir mis au jour cet important théorème, et dont nous avons ici eu à cœur de généraliser la pertinence à d'autres époques et espaces. De même donc pour le Xinjiang, où le risque de collusion entre forces contestataires internes et externes hostiles mettrait, du point de vue chinois, en péril la mainmise de Pékin sur une zone riche en matières premières, critique à son contrôle du Tibet et de la Mongolie, et que de surcroit les Chinois s'imagent de plus en plus comme pont énergétique et économique vers l'Eurasie.

Dans ce paradigme, la logique de contrôle des routes commerciales, maritimes ou continentales, et des points d'appui indispensables à leur domination représentés par les îles et les oasis, est restée valides à toutes les époques. Elle traduit l'importance du Xinjiang et de Taïwan. La Chine redevenant forte, mais restant vulnérable à la coupure de ces détroits de mer et de terre où

[3] Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Armand Colin, Paris, 2e édition,1952, page 98.

transitent ses ressources, l'idée que ces territoires-pivots commandant l'accès à son territoire puissent échapper à son contrôle lui demeure aussi insupportable que pour les stratèges Qing. Contrecarrer l'accès des étrangers à ces périphéries stratégiques, cette volonté de prévenir toute collusion avec les projets souverains de leurs habitants… voilà un retour permanent de l'histoire.

Avant qu'il ne s'applique à Taïwan et à la mer, ce calcul géostratégique était né sur le continent au contact des nomades de la steppe, et du besoin de leur interdire l'accès aux revenus des oasis. Or, d'un point de vue pratique, les îles ne sont-elles pas elles-mêmes, en tant que point d'eau douce et de transbordement commercial, l'équivalent sur l'océan des oasis au milieu du désert ? Le gallois Lawrence dit *d'Arabie* vit juste lorsqu'il compara la liberté de manœuvre permise par les océans à la *Royal Navy* à celle de l'environnement désertique pour les nomades, *« océan sur lequel les Bédouins vont où ils veulent et frappent comme ils veulent ».* Contrôler l'un ou l'autre, c'est assurer sa fluidité de mouvement et contrôler les routes et régions environnantes. Mais une flotte comme un parti de cavaliers a besoin, ici d'un quai, ici d'eau et de ravitaillement. Voilà, pour les exclure de leur voisinage, ce que les Chinois ont toujours cherché à contrôler.

C'est que la capacité à défendre le Xinjiang et Taïwan a toujours dépendu d'un rapport de force évolutif entre les Chinois et leurs rivaux stratégiques (ainsi des Russes, Japonais, Américains…), mettant en lumière la difficulté ancestrale pour les armées de Chine de tenir les deux fronts est et ouest à la fois. Ainsi les îles et les déserts, territoires convoités à la sinité en débat, comptèrent parmi les premiers espaces à être touchés par les cycles successifs d'expansion et de contraction territoriale de la Chine : puissante, elle chercha à s'y étendre, faible, elle s'en retira. Comme à l'accoutumée, de tels retournements intervinrent en situation de surextension territoriale. À bout de souffle, prisonnier de ses possessions lointaines, l'empire se complut dans l'hubris et s'offrit à l'adversaire. Car qui n'avance pas recule, surtout en matière d'innovation navale... C'est donc le front maritime qui céda en premier, les Chinois étant restés fidèles à une culture stratégique valorisant la défense du continent et des accès terrestres à leur capitale, créant une *hiérarchie des menaces* à la source de cécités et lourdeurs dans leurs conceptions maritimes. Certains de l'interdépendance entre la sécurité des provinces centrales et extérieures, chaque reflux aggrava le sentiment de vulnérabilité des Chinois, voyant se réduire la profondeur stratégique du pays. Nous avons ici exploré ces convulsions concomitantes et riches en liens entre l'est et l'ouest.

Ces représentations ont été transmises et intégrées par les régimes politiques chinois suivants, la République de Chine et la République Populaire héritant à peu près du cadre territorial Qing, et surtout, de ses possessions périphériques étrangères qu'elles entendirent continuer à occuper. Face aux pressions des puissances adverses sur mer et sur terre, ces deux régimes durent ainsi se confronter aux mêmes problèmes militaires et stratégiques que les Qing, de façon plus aiguë encore vu la faiblesse alors du pays. Ainsi on s'aperçut vite à la lecture de leurs stratèges et de l'histoire militaire que leurs représentations du Xinjiang et Taïwan n'avaient guère changé : la défense de ces derniers continuait à être liée à la prospérité et à la puissance future de la Chine.

Aujourd'hui, la grande différence est qu'ayant enfin réussi à garantir son contrôle du nord-ouest, la Chine peut maintenant concentrer toutes ses forces à un mouvement concentré au sud-est. Pékin peut conquérir les marchés mondiaux et exporter son modèle politique jusque la lointaine Afrique, elle ne peut se sentir en sécurité si l'étranger surveille ses portes. Sa présence, soutenue par alliances, bases et comptoirs, rappelle aux stratèges chinois les heures du siècle d'invasion qui virent les étrangers en faire leur marchepied pour étendre leur influence au cœur de la Chine.

Il faut comme avant les exclure, et garantir l'accès de la Chine, afin de faire de ces verrous non plus l'expression d'un obstacle à ses ambitions mais un tremplin pour sa projection de puissance.

De fait, ayant longtemps dû choisir entre la protection de Taïwan ou du Xinjiang, *« constituant chacune une forteresse pour assurer la défense de la nation »*, disait Chiang Kai-shek, la Chine populaire désire actuellement réunir assez de force militaire et financière afin de verrouiller ce qu'elle perçoit désormais comme des canaux de projection de sa puissance vers l'Asie intérieure et la haute mer. Rupture historique, elle ne voit plus seulement les déserts et les îles par le prisme d'une vulnérabilité à réduire, mais par les opportunités positives qu'elles expriment : clef du contrôle des contrées productrices en matières premières de l'Eurasie vers l'ouest, clef de ses ambitions navales et de sa supériorité commerciale et stratégique sur le Japon et les États-Unis vers l'est. Forte au Xinjiang et crainte en Asie centrale, elle entend marcher vers Taïwan tout en corrigeant la vulnérabilité de son littoral par le rééquilibrage de sa puissance vers son ouest. Ainsi projette-t-elle sa puissance dans les deux axes continentaux et maritimes. De cette double assise, unissant les contraires opposant le *Heartland* et le *Rimland*, elle trouvera son équilibre.

Nous n'estimons donc pas établir un lien fortuit entre mer et continent dans la géostratégie de la Chine, et espérons au contraire avoir montré que les stratèges chinois en établirent plusieurs entre la dynastie Qing et la RPC, et que la politique chinoise aux frontières concernant Taïwan et le Xinjiang fut comparable du point de vue géostratégique. C'est en effet le besoin de dénier à leurs adversaires l'accès à ces territoires éloignés, mais à l'importance stratégique symétrique, qui unit les deux espaces dans les représentations de bien des générations de stratèges chinois. Taïwan et le Xinjiang ne furent-ils pas désignés de la même manière par ces derniers, tantôt en tant que *« portes d'entrée »* (*menhu* 門戶), et tantôt comme des *« barrières»* (*fanli* 藩籬) ?

Ce travail nous aura aussi permis d'apporter à l'étude d'une culture stratégique chinoise encore méconnue en France. D'époque en époque, des Sept traités de l'art militaire à la guérilla maoïste, et malgré la réinterprétation de moultes influences doctrinaires étrangères, nous ne pouvons que constater la prévalence d'une politique étrangère souvent belliqueuse, particulièrement sensible à l'équilibre des forces, intégrant les dimensions militaires autant que politiques et économiques, portée à maximiser la puissance de la Chine et servir ses ambitions stratégiques. Ceci contredit les mythes manipulés par le Parti, au premier rang desquels une culture pacifique et l'idée d'une *« défense active »* aussi peu *défensive* qu'accordant la priorité à la préemption. Flexible, Pékin a rarement changé de cap, mais sut adapter ses méthodes à l'époque et aux circonstances. Son contrôle du Xinjiang et son expansion vers l'Asie centrale usa moins du levier militaire que son action contre Taïwan. Mais la logique de sanctuarisation de ses abords stratégiques demeura.

Dans la revue de la production militaire et politique chinoise d'hier et d'aujourd'hui, ce réalisme et ce pragmatisme furent souvent tempérés par des prétentions sinocentriques et une exigence de déférence quant à l'idée d'un statut interétatique supérieur. Et si Pékin s'est accommodé du système westphalien, c'est comme *primus inter pares*… Réminiscence du rapport au barbare, cet exceptionnalisme s'est alourdi d'une attitude là victimaire, là prétentieuse envers l'étranger, dont un invariable *« culte de la défense*[4] *»* a davantage nourri les insensibilités, les propensions offensives, et une brutalité certaine à l'égard des peuples voisins, que sa capacité d'introspection. Ce manque de souplesse continuera de nourrir les revers que Pékin accusera l'étranger honni d'orchestrer en sous-main, plutôt que de les interpréter comme un appel à changer de partition. Y a-t-il retour au regard sévère de Lu Xun ? *« Au cours des âges, les Chinois n'ont jamais eu*

[4] L'expression est d'Andrew Scobell.

que deux façons de considérer les étrangers, soit comme des bêtes sauvages ou bien des êtres supérieurs. Jamais ils n'ont été capables de les traiter en amis, de voir en eux des semblables ».[5]

Cette réflexion nous a ainsi permis d'interroger et de mieux cerner les fondations militaires des intérêts poursuivis par la Chine dans sa périphérie stratégique, les cas de Taïwan et le Xinjiang se démarquant non seulement par leur parallélisme géo-historique mais aussi par l'importance très actuelle des enjeux géopolitiques qui les entourent. Pourtant, et malgré quelques références fugaces de sinologues américains appelant à explorer les liens entre les stratégies continentales et maritimes de la Chine, notre approche comparative des fondations conceptuelles des intérêts et des méthodes militaires mobilisés pour contrôler ses marges, dans le but de saisir à la fois les permanences et les invariants de son action comme de ses représentations, est nouvelle. Malgré une historiographie très complète en histoire militaire concernant l'un ou l'autre territoire et ses relations à la Chine, personne ne semble avoir relevé ou étudié ces ressemblances et symétries.

Et pourtant, de cette étude des mouvements continentaux et maritimes de la Chine, nous avons trouvé nombre d'interdépendances entre est et ouest et d'invariants historiques. Ces liens ne sont pas seulement horizontaux, par la ressemblance des politiques menées aux mêmes époques par la Chine à Taïwan et au Xinjiang. Ils sont aussi, dirait Marc Bloch, *« verticaux »*, tant il est évident que les politiques du passé préfigurent l'actuelle stratégie de Pékin vers les deux espaces. Ainsi, alors qu'une distinction fut longtemps faite, semble-t-il par défaut, entre les objectifs d'ordre géostratégique convoités par les Chinois à l'est et à l'ouest, vers l'océan et le continent, nous avons à l'inverse tenté d'en établir toute la similarité, la complémentarité et la continuité.

Par ce travail de généralisation, nous avons en somme tenté de montrer que les Chinois, sur la période et concernant les cas étudiés, ont agi d'une manière et selon des raisons assez similaires. Établir les ressemblances entre ces modes d'actions chinois nous a paru critique, tant Pékin se sert constamment dans le répertoire de ses méthodes passées, de façon à les mettre au service du présent. On s'aperçoit par exemple que les stratégies de l'Armée populaire de libération ont souvent un précédent et en deviennent prévisibles. Ainsi on espère qu'en ayant exploré la source des intérêts militaires de la Chine pour la mer et le continent, Taïwan et Xinjiang, et dégagé les modes d'actions mis en œuvre pour dominer ces territoires, que ce travail pourra être utile à la prospective. Se pourrait-il d'ailleurs que ces pesanteurs soient observables ailleurs et restent valides à l'avenir, y compris pour d'autres territoires stratégiques tels que le nord-est et le Tibet ? Cet exercice de systématisation pourrait peut-être servir à y jauger l'action chinoise passée et future. Il serait aussi pertinent d'étudier si ces conceptions ne s'appliquent qu'à la périphérie de la Chine, ou si elles se conjuguent à d'autres cas, l'Ukraine et la Russie, Cuba et les États-Unis ? Nous abordons ces potentialités dans la dernière sous-section de cette partie conclusive.

D'ailleurs, quels sont, plus exactement, ces invariants et ces parallèles stratégiques ? Revenons ici sur notre question de recherche originale : depuis les Qing, comment les pouvoirs politiques successifs établis en Chine ont-ils tenté d'affirmer leur contrôle sur Taiwan et le Xinjiang, afin de sécuriser leurs accès maritimes et continentaux, et de se prémunir contre la menace étrangère ?

Dans un premier temps, nous résumerons brièvement les thèmes et directions abordées dans chaque partie, avant d'identifier un peu plus en détail quelques-uns des parallèles, permanences et verticalités de l'étude en contribution à la littérature en histoire militaire, géostratégie et la sinologie. Nous explorerons enfin quelques avenues pour de futures recherches.

[5] *Lu Xun Quan Ji*, Pékin, 1963, vol. I, p. 409. Cité par Simon Leys, *Les étrangers en Chine populaire*, page 1.

Synthèse : entre ruptures et continuités

Dans cette sous-partie, nous revenons sur les grands axes abordés dans les six parties de notre travail, dans lesquels nous unissons les problématiques stratégiques maritimes et continentales, de Taïwan et du Xinjiang. Le lecteur trouvera, s'il le souhaite, un résumé plus copieux en termes de volume des contributions apportées, dans les *conclusions* suivant chaque partie de la thèse.

Partie 1 : Culture stratégique chinoise et milieux géographiques étudiés.

Dans notre première partie, nous avons d'abord tenté d'esquisser un portrait-robot préliminaire de la culture stratégique chinoise, dans le but d'établir, sur la très longue durée, un ensemble de caractéristiques redondantes de la pratique des relations étrangères en Chine. En second temps, nous avons confronté ces observations au rapport que les dynasties chinoises ont entretenu aux milieux géographiques étudiés : steppe et désert d'un côté ; littoral, océan et îles de l'autre.

Le premier chapitre a de fait pris la forme d'une vaste revue de littérature mettant dos à dos la propagation encouragée par le Parti communiste chinois d'une réinterprétation ambitieuse de l'histoire chinoise destinée à convaincre à l'étranger d'un prétendu pacifisme millénaire et d'un exceptionnalisme vertueux, et sa critique des historiens chinois comme étrangers. Ce discours, relayé par les instances du Front Uni et les *« amis de la Chine »* autour du concept moderne de *Tianxia*, trouve paradoxalement un succès mondain en Occident, s'ajoutant à l'ignorance et à certains présupposés orientalistes persistants. *Exeunt* les références à la riche histoire militaire du pays, sauf pour mettre en valeur un supposé goût chinois surdéveloppé pour les stratagèmes savants et *vaincre sans combattre* ; triomphe à l'inverse du mythe d'un pays s'étant étendu par sa simple force d'attraction culturelle, unifié depuis 5000 ans, et dont les vertus, l'altruisme et le pacifisme, n'auraient été perverties que par l'agression de l'Occident et ses codes immoraux. Le retour de relations internationales à la chinoise, hiérarchiques mais justes, arriverait vite.

Quel acteur stratégique la Chine a-t-elle été sur la longue durée ? Une réponse définitive à cette question est naturellement introuvable. Mais l'examen des écrits des historiens chinois tels que Ge Zhaoguang, couplés aux travaux de la sinologie américaine, la meilleure d'Occident écrivait Jacques Guillermaz, et à l'étude du rapport des dynasties chinoises aux peuples de la steppe, nous donnent à voir un tableau assez différent que celui présenté par les laudateurs autorisés du Parti. À travers, on s'aperçoit que la Chine s'est surtout distinguée comme un acteur stratégique assez classiquement réaliste, même si influencée par certains traits culturels. Ses dirigeants sont en tous temps restés très préoccupés par la défense de leurs intérêts et attentifs à la sauvegarde d'un rapport de force favorable avec les *barbares*. Leur niveau de prise de risque a varié en fonction d'un équilibre : portés à l'expansion lorsque forts, retranchés sur la défensive et les démonstrations de moralité lorsque faibles. Le corpus militaire chinois classique appelle à faire montre de *flexibilité absolue*, s'adapter en permanence à l'adversaire en alternant l'usage de moyens conventionnels ou non. Quant aux stratagèmes et la ruse, ils sont en effet valorisés mais pas davantage qu'en Occident. Ce haut niveau de pragmatisme était cependant tempéré par une série de représentations sino-centriques, confucéennes ou impériales, correspondant à la très exquise idée que se faisaient les dirigeants de l'Empire du milieu de leur statut interétatique.

Ces observations ont été confirmées par une exploration chronologique des relations entre les Chinois et les milieux continentaux et maritimes jusqu'à la dynastie Qing, et de l'interaction de ces derniers dans la géostratégie de l'Empire. Leurs attributs géographiques et climatiques ont

été rappelés avant d'explorer les représentations chinoises à leur encontre, et de passer en revue quelques importants cas de projections de puissance en leur direction. Nous avons vu que mers et déserts constituent depuis l'antiquité les routes les plus directes pour atteindre le cœur de la Chine, et que les deux ont exprimé une profondeur stratégique symétrique convoitée autant par les militaires chinois que par leurs adversaires. En revanche, fruit d'une *asymétrie des menaces* entre une frontière nord-ouest très instable et un environnement marin relativement vide donc bénin, la culture stratégique de la Chine est demeurée longtemps continentale, et c'est au contact des nomades qu'elle se forgea un répertoire stratégique dans lequel elle puisa longtemps pour répondre aux défis de la mer. Le pays comptant une large interface maritime, il eut aussi maille à partir avec un commerce et des migrations difficiles à réglementer, et dut monter une marine assez puissante, tant pour contrôler l'accès à son riche littoral que pour conjurer des raids pirates d'une façon similaire aux stratégies déployées contre les nomades de la steppe : déni d'accès mobile dans la profondeur, recherche de contrôle exclusif sur les routes commerciales, couplés à des logiques de forteresse. Ces épisodes récurrents impliquèrent l'entrée en scène de Taïwan, base de pirates autant que de marchands, et première *oasis* entre la Chine et le Japon. Cette *a-symétrie* entre mer et terre occasionnera d'ailleurs une certaine passivité lorsqu'il s'agira de répondre au défi maritime de l'Occident, troublant définitivement l'ordre terrien chinois.

Partie 2 : Intérêts et conquête Qing de Taïwan et de l'Asie centrale.

Dans la seconde partie, revenant sur les conquêtes et colonisations par les Qing de Taïwan et du Xinjiang, nous avons montré comment, à la faveur d'un double mouvement d'expansion impériale vers l'océan et le continent, les deux territoires devinrent pensés comme deux espaces parallèles dans les conceptions géostratégiques Qing. Ces deux opérations ont différé dans leur exécution mais naquirent d'un calcul rationnel, cohérent et surtout similaire : assurer que les deux terres ne soient jamais réutilisées comme bases avancées par des adversaires pour menacer l'empire, et au contraire, se réserver un accès exclusif à ces deux profondeurs stratégiques afin de mieux garantir la sécurité des frontière impériales. Ainsi la notion *d'accès* de la Chine à ces territoires entretint un rapport dialectique à celle du *déni* opposé à ses adversaires. Ce paradigme stratégique est couché noir sur blanc par l'amiral Shi Lang dans son célèbre mémoire destiné à convaincre l'empereur Kangxi d'occuper l'île de Taïwan après l'avoir conquise aux mains des Zheng. Nous restons redevables à Alan Wachman d'avoir mis sous nos yeux ce théorème central, et dont nous avons tenté ici de montrer l'invariance historique et sa compatibilité au Xinjiang…

Cette politique n'allait pas de soi, et il fallut aux soldats témoigner plusieurs fois d'une grande force de persuasion pour convaincre la Cour des dividendes à espérer de cette *défense de l'avant*. Afin de contrôler les deux territoires à moindre coût, cette dernière limita d'abord l'immigration chinoise vers les deux possessions afin de ne pas en bousculer les fragiles équilibres ethniques, n'envisageant d'abord qu'une occupation d'ordre militaire et demandant une stricte ségrégation entre les ethnies. Les frontières de l'empire s'étant de fait déplacées, les garnisons chargées de la défense du Gansu furent cependant avancées vers le Xinjiang, et celles chargées du Fujian à Taïwan. Les Qing étant prêts à subventionner une occupation militaire de ces territoires à perte, ces pratiques reflétaient les motivations stratégiques derrière leur incorporation à l'empire. Mais bientôt, pour cause d'instabilité chronique dans ces sociétés de colons, et devant l'impossibilité de bloquer tout à fait l'immigration, les Qing s'accommodèrent de ces deux territoires jadis vus comme des mouroirs, comme deux espaces fertiles pouvant servir de soupape démographique à des provinces centrales en situation de tension alimentaire. À mesure que le regard Qing sur Taïwan et le Xinjiang évoluait, la Cour glissa irrémédiablement vers l'encouragement de la

colonisation han, de la sinisation, et de l'exploitation des ressources des deux territoires, afin d'accélérer leur intégration dans l'Empire, diluer leurs différences, et y solidifier sa mainmise. Menée sans discernement, la politique mena à l'inverse à l'aggravation des heurts ethniques et à des revendications anti-Qing à Taïwan et au Xinjiang. Bien des historiens chinois, peu enclins à l'introspection, mettent les errances de l'administration Qing sur le dos d'un *« séparatisme »* très anachronique. C'est que l'approche de Pékin n'a guère changé entre hier et aujourd'hui…

La prise de Taïwan correspondit cependant aussi au début d'un processus de délaissement par les Qing du front maritime à la faveur du continent, perçu une fois de plus comme prioritaire. Certes, conquérir Taïwan aux mains des Zheng avait justifié la construction d'une imposante flotte de guerre et les Qing créèrent un système de défense navale adapté aux défis de l'époque : contrôle de l'île, du littoral, et des routes maritimes adjacentes. De fait, l'inclusion de Taïwan à l'empire, île océanique, prouve que les Qing n'ont pas d'abord négligé leur marine et surent se montrer innovants. En d'autres termes, l'expansion continentale et maritime ne constituait pas deux phénomènes mutuellement exclusifs à l'époque. Mais une fois l'ennemi éliminé à Taïwan, *l'asymétrie des menaces* entre mer et continent joua à fond en faveur d'une attention mandchoue renouvelée vers les steppes. Le risque de voir s'y constituer un front pan-mongol, possiblement soutenu par Lhassa et la Russie, était par trop vital pour qu'il en soit autrement. Pour conjurer ce risque, Qianlong ne s'embarrassa pas de demi-mesure en procédant au massacre méthodique des Dzoungars. Si les années 1760 signèrent l'extension maximale de l'empire, allait cependant résulter de ce déséquilibre terre-mer une dangereuse cécité Qing par rapport aux problématiques navales. La difficulté que l'empire rencontra ensuite pour se maintenir à Taïwan et au Xinjiang trahit sa surextension stratégique. La double menace continentale et maritime conjurée par Kangxi et Qianlong devait au 19ème siècle redoubler d'intensité avec l'arrivée aux frontières des puissances russes, occidentales et japonaises. La crainte des Qing de voir Taïwan et le Xinjiang convoités et utilisés comme tremplin par les rivaux de la Chine allait rapidement se matérialiser.

Partie 3 : Contraction maritime et continentale de l'empire, et ses effets, au 19ème siècle.

Nous avons exploré ici la désintégration progressive du contrôle par les Qing à Taïwan et au Xinjiang, ses conséquences géostratégiques plus larges sur la sécurité de la Chine, et les débats quant à la défense maritime et continentale à la Cour Qing pour contrecarrer ce glissement.

L'empire semblait aborder l'époque dans les meilleures dispositions. Moins d'un siècle plus tôt, après avoir pris Taïwan, il mettait à genoux les Dzoungars et s'adjugeait la *nouvelle frontière* du Xinjiang. Au 19ème siècle, l'hubris d'un empire Qing à son extension maximale tutoyait les traditions sinocentriques assimilées par les Mandchous, dans lesquelles les affaires étrangères figuraient comme le prolongement des relations sociales confucéennes : hiérarchiques et non égalitaires. Pékin pensait encore être en capacité de jouer de l'attrait de son marché, l'ouvrant et le fermant pour amadouer les étrangers cupides et préserver ainsi sa sécurité. Mais elle était aussi ignorante de la puissance de l'Occident que de sa cécité politico-militaire. Sa faiblesse fut surtout celle de conceptions désuètes pour la marine : endormis sur leurs lauriers depuis la prise de Taïwan, et grisés par les dividendes de la paix sur le continent, les Qing l'avaient délaissée. Plus tard inconscients du danger, se complaisant dans la suffisance, ils furent balayés. Nul doute que cette passivité et cet hubris ont valeur d'avertissement de notre côté de l'Eurasie.

À la période d'expansion impériale ayant vu Taïwan et Xinjiang être incorporés à l'empire pour leur qualité de *barrières* au profit de la sécurité des provinces côtières et continentales de la Chine, succéda au 19ème siècle une série d'évènements préfigurant leur mise sous influence par

les puissances étrangères. De tels tourments impliquèrent une prise de conscience de la part des stratèges réformateurs de la seconde moitié du 19ème siècle quant à l'importance parallèle de la défense de Taïwan et du Xinjiang pour la sécurité de l'empire. Jusqu'au début du 19ème siècle, le Xinjiang comme Taïwan constituaient encore deux culs-de-sac conquis pour empêcher la possibilité qu'une puissance hostile n'occupe ces territoires, et ainsi conjurer une menace sur la sécurité des provinces intérieures. Persuadés d'avoir prévenu ce risque, le regard porté par les Qing sur les frontières continentales et maritimes était surtout interne : veiller aux risques de rébellion et à des contagions à l'intérieur de la Chine. Mais en tant que nœuds commerciaux, et siégeant sur des passes et des détroits critiques, Taïwan et le Xinjiang firent désormais figures de pivots stratégiques régionaux, convoités par les puissances russes, japonaises et occidentales. Le regard des stratèges chinois évolua alors : loin d'être des fardeaux, l'importance économique et stratégique de Taïwan et du Xinjiang avait à leurs yeux fortement augmenté. Au besoin de garantir leur loyauté et à leur stabilité, s'ajoutait celui de moderniser rapidement leurs défenses. Le regard de ces stratèges, dont il est intéressant de constater l'expérience à la fois des affaires continentales et maritimes, passa ainsi de la prévention d'une menace *interne* vers *externe*.

Il fallut cependant des décennies à ces stratèges chinois, minoritaires et rivaux les uns avec les autres, pour prendre la pleine mesure de ces changements, et de tenter d'apporter des solutions, palliatives, à la défense des deux territoires comme au retard militaro-technologique impérial. Pour prévenir la perte de Taïwan ou du Xinjiang au profit des convoitises étrangères, chacun de ces stratèges mobilisa fréquemment l'argument du risque d'effet domino sur la sécurité des provinces intérieures de l'empire, et *in fine*, celle de Pékin. Ainsi de Taïwan concernant les sept provinces côtières chinoises, liées comme « *les dents sont couvertes par les lèvres »,* et ainsi de même du Xinjiang pour la sécurité du Gansu, du Tibet, de la Mongolie et ainsi de suite. Comme le souligna Zuo Zongtang « *ce qui se passe dans une province en concerne une autre ».* Cette crainte d'effet domino justifia le besoin de ne pas apparaître faible face aux puissances : bloquer une tentative d'invasion sur l'une dissuaderait les autres de se lancer dans une aventure similaire. Un peu comme dans la dialectique de la médecine chinoise traditionnelle, dans laquelle la santé d'un membre du corps donné dépend de la force d'un autre, leur vision exigea de voir les choses dans leur globalité et de faire les liens nécessaires entre les défenses de Taïwan, du Xinjiang et celle de l'intérieur de la Chine. Sans quoi les deux se transformeraient en canaux d'invasion.

Les études stratégiques chinoises contemporaines martèlent que ce sont de telles considérations géostratégiques qui commandèrent à la décision d'élever Taïwan comme le Xinjiang au rang de province et leur modernisation à partir des années 1880. De l'accélération de la colonisation et à l'extension du chemin de fer, tout répondit aux besoins de sécurité aux frontières de l'empire. La présence de ces talents auprès de la Cour n'empêcha pourtant pas un certain scepticisme de se manifester régulièrement quant à l'intérêt des Qing de se maintenir au Xinjiang ou à Taïwan, ou à défaut d'investir suffisamment dans leur défense. Ce sont cette passivité et ces hésitations, couplées à un manque de moyens chronique, qui coûta à l'empire son morcellement stratégique. Les historiens militaires chinois, dont l'intérêt pour Taïwan et le Xinjiang ne s'est pas démenti, font sans cesse référence aux liens entre passé et actualité, condamnant autant les tergiversations de la Cour Qing qu'ils célèbrent la vision de ces stratèges chinois réformateurs du 19ème siècle comme *« conforme aux intérêts à long terme de la nation chinoise »*. Wei Yuan, Gong Zizhen, Zuo Zongtang, Liu Jintang et Liu Mingchuan, restent encensés dans la mémoire des militaires chinois d'aujourd'hui, héritant de leurs représentations géopolitiques et de leur esprit combatif.

Cette urgence s'exprima lors de la mise en concurrence de la défense maritime et continentale lors du grand débat de 1874, aboutissant au choix *in fine* vain d'accorder la priorité à la reprise du Xinjiang sur la modernisation de la marine et la défense de Taïwan, puis lors de l'élévation au statut provincial de ces terres. Mais en plein déclin, les Qing furent incapables d'assumer la lourde charge de protéger *en même temps* la côte et le continent, devant ultimement reculer sur les deux fronts. Taïwan et le Xinjiang se retrouvèrent à l'aube du 20ème siècle, ici sous le contrôle direct du Japon, ici placé sous la coupe de la Russie. De barrière stratégique pour la Chine, leur rôle bascula vers celui de base avancée et de levier pour ses rivaux, réduisant à néant les efforts passés pour les conquérir et la profondeur de défense chinoise. Cette inaptitude et le prix à payer de ces sacrifices constituèrent les drames d'un empire dépérissant et incapable, comme durant les grandes heures de Kangxi et de Qianlong, d'assurer la protection de la côte et du continent.

La mémoire de ces épisodes appelle aujourd'hui Pékin à ne plus jamais sacrifier un front pour l'autre, et de se montrer assez *riche et puissant* pour dominer l'est comme l'ouest de la Chine.

Partie 4 : L'ennemi aux portes – Xinjiang et Taïwan contre la Chine (1900-1950).

Nous nous sommes intéressés en quatrième partie à la mise à profit par les puissances russe et japonaise de leurs positions respectives au Xinjiang et à Taïwan, pour leurs intérêts militaires et stratégiques, du début du 20ème siècle à l'ère maoïste. C'est que la période républicaine en Chine (1911-1949), plongée dans le tumulte de la division, est celle d'une vulnérabilité majeure. Cette fragilité s'illustre par la compression de sa profondeur stratégique à la fois continentale et maritime, la guerre civile, et l'invasion de son littoral par les armées impériales japonaises.

Le contrôle, direct ou indirect, par Tokyo de Taïwan, et par Moscou du Xinjiang, confirma les craintes exprimées par les stratèges de l'empire Qing : échouer à prévenir l'accès des étrangers à ces espaces stratégiques parallèles se ferait inévitablement au détriment de la sécurité de la Chine toute entière. La menace d'effet domino se matérialisa : les forces japonaises se servirent de Taïwan pour attaquer le sud-est de la Chine ; Moscou supervisa au Xinjiang des armées musulmanes, menaçant Urumqi pour forcer la main de Chiang Kai-shek sur la Mongolie et la Mandchourie... Coincée entre marteau et enclume, ce double péril est-ouest paralysa la Chine, comprimant sa marge de manœuvre, la condamnant à l'hésitation et à l'attentisme. Ainsi Chiang, assiégé à l'est par Tokyo, fut contraint de fermer les yeux sur les manœuvres de Staline à l'ouest.

Autrefois conquis par les Qing pour des motifs géostratégiques, Taïwan et Xinjiang tombèrent, par les armes et par intrigue, en mains japonaises et russes au nom d'objectifs similaires. Car ces territoires pivots, en tant que points d'équilibres et espaces de passage millénaires, s'étaient révélés aussi critiques à la défense de la Chine que convoités par ses rivaux. Taïwan et Xinjiang représentaient pour Moscou et Tokyo deux lignes de moindre résistance, d'ailleurs alors moins surveillées par l'Occident. Non dénuées d'intérêt en soi, elles représentaient des proies faciles pour des Russes et des Japonais atteints du même syndrome : expansionnite aigüe dirigée vers le sud et obsession de la défense en grande profondeur. C'est vrai des premiers pour les déserts du Turkestan et des seconds pour les mers chaudes et Taïwan. Logiques de *ligne d'avantage*, de citadelle, de fortification, de zone tampon, s'y répondirent. Ennemis jurés, Moscou et Tokyo étaient pourtant et paradoxalement unis par la logique d'interdiction qu'ils opposèrent à leurs rivaux occidentaux, soupçonnés non sans raison de s'intéresser aussi au Xinjiang et à Taïwan, et pris de vitesse en profitant de la fébrilité de Pékin. Ainsi les Soviets dominèrent le Xinjiang à l'ombre d'hommes de paille ou de faux drapeaux. Ainsi les Japonais prirent Taïwan en laissant le Liaoning, avant de céder à un hubris suicidaire en 1937. Les marchands accompagnant ainsi

les militaires, les matières premières de Taïwan et du Xinjiang irriguèrent les empires russes et japonais. La soif de pétrole les guida, au Turkestan comme sur Taïwan servant en 1941 de relais vers les Indes hollandaises. Ainsi îles et déserts, de bouclier pour la Chine, devinrent tremplins stratégiques de Tokyo et de Moscou, contre les intérêts de la jeune république. L'ère constitue, vue de Pékin aujourd'hui, un repoussoir absolu et l'illustration même du siècle d'humiliation.

Directement ou indirectement maîtres de ces terres, Tokyo et Moscou enrôlèrent Taïwanais et musulmans du Xinjiang à la réalisation de leurs objectifs stratégiques. Staline manipula à fond les aspirations autonomistes du Turkestan pour en exploiter les sols et extorquer à Chiang Kai-shek d'autres concessions territoriales. Les Japonais se servirent de l'île et de ses infrastructures comme tremplin aéronaval pour leur expansion en Chine du sud-est et vers les mers chaudes. Ainsi, Japonais comme Soviétiques minèrent un peu plus l'héritage par la République chinoise de la question frontalière et de l'assimilation des peuples de l'ex-empire Qing. Les choses sont là prémonitoires : sans s'interroger sur ses responsabilités dans la défiance à l'égard du contrôle chinois, et n'y voyant qu'un péril séparatiste manipulé de l'étranger honni, l'arrivée désastreuse du KMT en 1945 à Taïwan et au Xinjiang, présagea bien de la paranoïa avec laquelle le régime communiste traitera ces questions. La promesse d'auto-détermination faite par Sun Yat-sen aux peuples habitants ces espaces stratégiques fut relayée au rang des subterfuges, et vite remplacée par une vague idée d'autonomie. Leurs proclivités contestataires neutralisées, leur seul destin envisageable fut d'accepter de faire *« race commune »* et d'accepter la primauté de la Chine.[6]

Dans tous les cas, le traumatisme de la perte fit place chez les stratèges chinois à une nouvelle prise de conscience quant à l'importance géostratégique parallèle du Xinjiang et de Taïwan, des périphéries continentales et maritimes : les tenir revient à protéger la Chine. *Exit* le scepticisme concernant ces dépendances lointaines et dispendieuses des Qing, et recommandant l'abandon de l'insignifiante *boule de terre* taïwanaise et des déserts *stériles* de l'ouest. Car les penseurs et stratèges chinois de Liang Qichao à Chiang Kai-shek, eurent cette fois, pour citer Saïd et Emma Teng, intégré îles et déserts dans leur *géographie imaginée.* Ainsi Chiang estima en 1942 qu'ils *« constituent une forteresse et une région stratégique pour assurer l'existence de la nation »...*[7] L'histoire n'a-t-elle pas confirmé la justesse de cette perception empruntée par les Chinois aux Mandchous ? À l'instar de leurs ainés les plus visionnaires, empereurs Qing et stratèges Han confondus de Qianlong à Liu Mingchuan, les militaires chinois ont intégré le rôle des déserts et des îles en tant que remparts continentaux et maritimes de la nation. Ce consensus intellectuel s'était longtemps fait attendre. Mais il éclata au grand jour lorsque l'ennemi exploita ces mêmes territoires pour mener ses assauts. Chiang Kai-shek ajouta : *« concernant la défense nationale, si une seule région à l'intérieur du système géographique de la Chine est occupée par une nation étrangère, alors la nation entière et l'État perdent le rempart naturel qui les protège ».*[8]

Il n'y a certes pas de déterminisme intangible. Si îles et déserts furent unis par leur importance parallèle pour les objectifs poursuivis à Moscou et Tokyo, nous avons détaillé un certain nombre de différences, caractérisées par des permanences propres au Xinjiang et à Taïwan. Inévitables,

---

[6] Liang dit *: « La Chine est foncièrement un grand pays unifié, avec une race unifiée, un langage unifié, une littérature unifiée et une religion unifiée ».* Voir Liang Qichao, « Zhongguo dili dashi lun 中國地理大勢論 » (« Sur les grandes tendances géographiques de la Chine »), 1936, pp. 77-78. Cité par Ge Zhaoguang, « L'intégration des 'régions éloignées' à la 'Chine' *: Les débats sur la « Chine » au sein des cercles académiques chinois durant la première moitié du xx^e siècle* », dans *Conférences chinoises de la rue d'Ulm*, 2017.
Et Chiang, *China's Destiny, op. cit.* 40. TFA.

[7] Chiang, *China's Destiny, op. cit*. 36.

[8] *Ibid*.

elles ont complété plutôt qu'invalidé notre comparaison, toutes exprimant un *retour au même* stratégique et l'union des problématiques de défense du territoire chinois entre est et ouest.

Partie 5 : Renforcer les portes de la Chine, défense et errance stratégique sous Mao (1949-1976).

Dans notre 5ème partie, nous nous sommes intéressés aux stratégies déployées par les militaires chinois de la période maoïste, pour renforcer la défense du nord-ouest et de la côte chinoise.

En 1949, la Chine populaire et l'APL victorieuse prirent position sur les marches géographiques protectrices sur lesquelles s'était adossé à son apogée l'empire Qing : déserts à l'ouest et côte à l'est, moins Taïwan, pièce manquante essentielle. Mao compta mener à son terme le projet de Sun Yat-Sen : installer l'État-nation chinois dans les limites de l'extension maximale de jadis l'empire mandchou et des espaces aussi stratégiques qu'étrangers à la Chine pré-Qing. Cooptant le bréviaire de la *guerre prolongée* maoïste, nous avons montré que la période fut sur les deux fronts à la *défense stratégique*, afin de les immuniser d'une menace étrangère à peine repoussée et toujours vivace, et à l'interne, moderniser la Chine, et en faire une grande puissance respectée.

Derrière la victoire, Mao prévint donc ses soldats que la lutte n'était pas terminée. À Taïwan, Chiang le *réactionnaire* appelait au soutien de l'*impérialiste* américain, son armée héritant du rôle stratégique endossé par l'aéronavale japonaise basée sur l'île durant la guerre : menacer la côte chinoise de blocus et de bombardement. Au Xinjiang, Moscou, fille des tsars avant d'être communiste, veillait jalousement à ses intérêts stratégiques, gardant toute son influence sur des populations musulmanes rétives. Il fallut jouer serré pour Pékin, ambitionnant de réinstaller les môles défensifs sur lesquels l'empire Qing s'était adossé à son apogée. La crainte des dirigeants de la Chine nouvelle fut que si ces profondeurs stratégiques parallèles n'étaient pas neutralisées, elles se reconstitueraient vite, conformément aux leçons de l'histoire, en saillants ennemis et en canaux d'invasion menaçant le cœur du pays et le pouvoir du Parti. Dans l'ensemble, à l'instar des parties précédentes, nous avons vu que la stratégie suivie par l'APL resta dans ses contours généraux essentiellement identique à celle des régimes Qing et républicains précédents : mieux contrôler ses approches maritimes et continentales, en éloigner ses rivaux. Ainsi, la géographie continua à dicter les options disponibles, le Parti se confrontant aux mêmes problématiques.

Têtue cette géographie... Mais si le but resta inchangé, les moyens pour l'atteindre épousèrent le caractère du nouveau joueur qui fit d'abord ses preuves comme guérillero dans la campagne chinoise… Son action exprima une série de continuités certes, mais aussi de ruptures avec ses prédécesseurs, notamment sur l'océan qu'il découvrit et où il surprit ses ennemis par sa capacité à innover. Pour raconter sa progression, nous avons coopté son vocabulaire : la période de 1949 à 1976 fut celle de la *défense stratégique*. Durant cette *guerre prolongée*, la Chine communiste n'en était qu'à la première étape : sécurisation des bases et renforcement des défenses. *Défense active* oui, car rester passif et statique aurait entraîné l'encerclement et l'échec, aussi lui était-il vital de rester mobile et offensif. Progressivement, comptant sur l'épuisement de l'ennemi et la montée concomitante de la puissance de l'APL, il prévoyait de passer à la contre-attaque. Mais si Mao commença par suivre l'esprit de son plan, la défense stratégique vira vite à l'errance…

Pékin garda l'initiative jusqu'au milieu des années 1950, en resserrant avec modération et sans coercition indue (mais non sans violence) la domination chinoise sur le Xinjiang et la majorité musulmane proche de Moscou, tout en endormant la méfiance de l'encombrant voisin russe. *Ne pas attaquer de tous les côtés* lui permit ainsi de rester proactif face à Taïwan, reprenant les îles tenues par le KMT une par une et brisant son blocus de la côte, sans susciter de contre-

mouvement américain crédible. Alors pourquoi parler ensuite d'*errance stratégique* ? Car si Mao posa le bon diagnostic, il trébucha rapidement sur la méthode. Au milieu des années 1950, il plongea tout à fait dans l'hubris, la paranoïa et l'idéologie. Devant Taipei et Moscou, il rompit avec toute prudence, précipitant d'un côté la concrétion de l'alliance entre Taipei et Washington, et s'offrant de l'autre aux manœuvres soviétiques auprès des minorités musulmanes opprimées.

Stratégie militaire et fièvre idéologique firent décidément bien mauvais ménage. Dans tout le pays, la ligne du Parti et le zèle maoïste firent table rase de la portion de réalisme ayant présidé aux premières années du pouvoir communiste sur la Chine. L'impatience de Mao le mena *à des erreurs*,[9] pour paraphraser le timonier, lorsqu'il décida de recourir aux bombardements massifs de Kinmen en 1954 et 1958, rendant le rapprochement entre Taipei et Washington inéluctable, sur le vain espoir de mobiliser sa population pour la folie du bond en avant. Alors que l'APL stabilisait à peine la frontière maritime, en déniant à Chiang l'usage des îles comme tremplin contre le littoral chinois, Mao ranima en même temps le vieux péril continental sur les frontières septentrionales de la Chine, en vilipendant l'Union Soviétique et son modèle de développement. Au Xinjiang, Pékin reprit de concert les politiques d'assimilation les plus violentes aux premiers signes de dissension, aboutissant ainsi aux tensions ethniques et à la mise à profit par Moscou qu'elle souhaitait éviter. Ainsi de telles prises de risques de Mao torpillèrent ses objectifs sur le littoral et au Xinjiang, magnifiant les dangers pesant sur les frontières maritimes et continentales. Pékin paya cher le prix d'avoir trahi la lettre de la *défense stratégique* devant Taïwan et l'URSS.

Annus horribilis s'il en fut en Chine, les crises frontalières simultanées de l'an 1962 ont justifié un traitement commun. À l'intérieur, la RPC touchait le fond suite à la catastrophe du Grand bond en avant. Des millions de gens moururent de faim et le prestige du Parti fut entaché malgré la censure. Chiang depuis Taipei fut le premier à y voir *« une opportunité extrêmement rare »*,[10] et à préparer en grande pompe son projet de contre-attaque, avant d'être humilié par Kennedy. Entretemps, l'affaire avait mis en panique les généraux à Pékin, trop conscients des faiblesses de l'APL pour y résister. Panique car concurremment, elle observait avec inquiétude deux autres menaces se manifester sur les frontières de l'ouest : celle de l'Inde et de l'URSS, la première marchant sur la frontière tibétaine... La simultanéité de ces crises, l'encerclement de la Chine entre Taïwan, l'Inde et l'URSS, couplé à la prise en tenaille du Xinjiang entre le nord et le sud, démontra l'échec des politiques de Pékin quant à la protection de son littoral et de son ouest.

Que fit alors Pékin pour s'adapter à ces désastres auto-infligés ? Mao commanda en 1964 à Lin Biao, qui le trahira, et remplaçant à la tête de l'armée les professionnels de la trempe d'un Peng Dehuai, une doctrine de défense aux frontières rétrograde en forme d'aveu d'échec. Aberrante, elle impliquait l'évacuation en cas d'attaque ennemie non seulement du littoral mais aussi du Xinjiang pourtant reconquis de haute lutte ! Mao faillit la précipiter, provoquant l'Armée Rouge en 1969, et fit tous les préparatifs pour abandonner le Xinjiang à l'Armée Rouge, comme du temps des dynasties. En rejetant avec véhémence le professionnalisme, Mao ressembla plus à Cixi qu'aux réformistes dont il estimait hériter de la vision stratégique. Devant l'état moribond de l'APL dans laquelle le maoïsme la plongea, la mesure eut au moins le mérite de la cohérence empirique : les frontières continentales et maritimes étaient indéfendables autour de 1970.

[9] Mao Zedong (1986c) 'Don't Attack on All Fronts', (6 juin 1950). Cité par Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia*, *op. cit*. 47.
[10] Fravel, *Strong Borders, Secure Nation, op. cit.* 107 et 183.

Ayant à la fois le *« dos et l'abdomen »* face à ses ennemis, Mao sut néanmoins profiter que Washington vit à la fin des années 1960 un intérêt stratégique à capitaliser sur la dispute sino-russe. Leur rapprochement gela le front taïwanais, mais neutralisa en même temps la possibilité d'une unification, l'option de la force pour chaque protagoniste devant être mise en sommeil.

Partie 6 : Pour le retournement des barrières maritimes et continentales (1979-…).

Et puis Mao partit. Dans sa longue *Guerre prolongée*, retour au pragmatisme pour Pékin, avant l'offensive stratégique. L'illusion d'une invasion soviétique de la Chine avait déjà fait long feu lorsque l'URSS se craquela et Pékin s'ouvrit aux capitaux étrangers. La 3ème révolution chinoise fut celle de l'industrie et de sa traduction en puissance militaire. À l'est, elle acceptait tacitement contre le support américain de remettre à plus tard la question taïwanaise, lui accordant un répit certain sur le front marin. Pékin se réveilla donc du maoïsme dans un environnement stratégique bénin et conducteur. Certes, l'Afghanistan envahie par Moscou et le retour de l'Islam conjugué à celui des passions nationales au Xinjiang troublèrent cette fausse quiétude. S'attaquer à ces problématiques encouragea la Chine à porter son action stratégique et son influence au-delà des Pamirs, pour y réaliser la vision de Wei Yuan : faire de l'ouest son grand *pré-carré* stratégique… À l'est cependant, l'illusion de l'amitié sino-américaine ne survécut pas à la mise hors-combat de Moscou, et impliqua un nouveau déplacement du regard chinois vers la mer et Taïwan.

C'est que le Parti contesté en 1989 s'était muré dans une mentalité d'assiégé. Alors que ses têtes comptaient sur la croissance économique pour garantir leur pouvoir et la modernisation du pays, elles demeurèrent convaincues que, par une *guerre sans fumée*, livrée sous la forme d'appels à la démocratisation et au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, l'Occident voulait sa chute et le démembrement du pays. Cette agression viserait les marges stratégiques de la Chine, où la souveraineté du PCC demeurait encore fragile ou à garantir. À l'ouest, elle se serait infiltrée par les vides laissés en Asie centrale par l'ancien colonisateur russe, visant à en faire la base arrière des mouvements séparatistes turciques au Turkestan. À l'est et à Taïwan, elle aurait manipulé à son profit les désirs insulaires de démocratisation et de reconnaissance internationale afin de compliquer l'unification si souhaitée et mettre en péril le flanc maritime. Vu de Pékin, par ses positions sur tous ces goulets d'étranglement, le but de l'Occident honni, après avoir neutralisé Moscou, serait d'empêcher la Chine de retrouver sa grandeur par un encerclement hermétique.

Or les empires s'effondrent par le délitement de leur périphérie, Pékin en sait quelque chose… Ainsi les îles et les oasis reprirent au tournant du millénaire leur vieux rôle de *clefs stratégiques* siégeant sur les artères commerciales et énergétiques chinoises. Leur accès constitua en ce sens autant une promesse de prospérité pour la Chine qu'il resta convoité par ses rivaux. Ses stratèges se référèrent constamment aux leçons de l'histoire, et aux menaces à sa sécurité qu'exprime le contrôle par l'étranger hostile de ces territoires à proximité immédiate du cœur de la Chine. L'objectif pour Taïwan restait inchangé depuis Shi Lang : en mains chinoises, l'île servirait de bouclier pour sa côte ; à l'inverse, elle restait susceptible de s'allier à une puissance hostile qui s'en servirait pour menacer le littoral de la Chine et ses lignes de vie maritimes. Pire, l'île était devenue le chaînon central de la chaîne océanique tendue par Washington pour la surveiller. De même au Xinjiang, où une collusion entre menaces internes (mouvements séparatistes) et périls externes (leurs appuis étrangers hostiles) mettrait en péril la mainmise chinoise sur une zone riche en matières premières, critique à son contrôle du Tibet et de la Mongolie, et que de surcroit on s'image alors de plus en plus comme pont énergétique en direction de l'Asie centrale.

Se sentant menacé de mort, le Parti prit ses dispositions. Ses têtes avaient cependant retenu les leçons du maoïsme : pas de précipitation. Pour briser leur *« encerclement »*, ils décidèrent de se montrer patients et rusés, profitant d'une conjoncture néolibérale très favorable pour renverser l'équilibre des forces : d'abord l'argent, endormir l'adversaire en se parant de vertus pacifiques, ensuite la puissance. Mais le développement eut un effet pervers, en augmentant la dépendance du pays au commerce extérieur et aux imports en énergie. La croissance créa donc de nouvelles vulnérabilités, augmentant son insécurité au sujet de ces détroits de mer et de terre où transitent ses marchandises et son énergie. Le Parti s'estimant fort, mais paradoxalement plus vulnérable encore, il lui fut d'autant plus insupportable que des territoires-pivots si bien situés et surveillant l'accès à son territoire puissent encore échapper à son contrôle. Pékin, c'est clair à la lecture de sa production stratégique, continue à percevoir sa périphérie extérieure comme une menace.

Mais la Chine détient cette fois, pour la première fois, toutes les capacités requises pour engager enfin un effort simultané et très vigoureux dans les deux sens maritimes et continentaux. À son influence retrouvée en Asie intérieure correspond la modernisation à bride abattue de sa flotte. Plus puissante et prospère que jamais, obsédée par les mémoires cruelles du passé et la promesse d'un statut dominant retrouvé, guidée par un réalisme froid forgé dans l'épreuve, l'urgence pour la Chine de briser ses *chaînes* grandit à mesure que la parenthèse pacifique de son émergence se referme. Pour la première fois depuis les Tang, Pékin projette au-delà des Pamirs sa force de frappe politique et financière pour stabiliser et sanctuariser son ouest, Xinjiang et Asie centrale de concert, pour en faire son appui énergétique et géostratégique. De ces profondeurs délaissées depuis le retrait des empires soviétiques et américains, elle entend bien rééquilibrer sa puissance nationale concentrée sur un littoral vulnérable et s'appuyer sur le continent pour frapper les îles.

Nous avons achevé cette partie par un court épilogue, au sujet de la gravité de la menace posée par l'APL à Taïwan, en nous concentrant sur la situation difficile des défenseurs et leurs débats.

Convergences stratégiques, permanences historiques

Dans ce travail de comparaison sur la longue durée des stratégies de défense chinoises à propos de Taiwan et du Xinjiang, au-delà des ruptures et des continuités des stratégies déployées à leur égard, au passage du temps et à l'évolution des rapports de force, nous avons dégagé un certain nombre de convergences entre mer et continent et d'invariants historiques. Les premières ont trait à une similarité des politiques menées par la Chine concurremment à l'encontre de Taïwan et du Xinjiang. Les invariants, eux, concernent des comportements chinois redondants envers leur périphérie. Les verticalités expriment, elles, des continuités propres à Taïwan et au Xinjiang.

Tous ces éléments tendent à nous dire quelque chose de la culture stratégique chinoise, du lien et des interdépendances entre continent et océan dans les stratégies déployées par ses militaires, le rapport entretenu entre ces derniers et les peuples périphériques, ainsi que sur l'importance géostratégique, dans le contexte actuel régional voire mondial, des deux territoires étudiés.

Parallèles géostratégiques entre Taïwan et Xinjiang

À territoires parallèles, intérêts et conquêtes symétriques. 17ème siècle.

Une question d'accès et de déni d'accès, voilà ce qui unit de prime abord Taïwan et le Xinjiang dans les conceptions stratégiques des stratèges Qing lorsqu'il fut décidé de leur conquête par Kangxi puis par Qianlong. Le régime des Zheng à Taïwan et la menace dzoungare émanant des déserts s'unissent par au moins deux dangers qu'ils font peser à la sécurité de la dynastie. Le premier est d'ordre militaire, qu'il faut réduire en occupant ces îles et oasis symétriques afin de prévenir leur contrôle par des puissances politiques rivales et en bonne disposition pour en user comme bases avancées à portée des provinces chinoises centrales, ou en capacité de tisser des partenariats stratégiques avec d'autres puissances hostiles à l'empire. Voilà qui rejoint le second danger, d'ordre davantage politique, c'est-à-dire conjurer toute remise en cause de la légitimité du pouvoir Qing sur la Chine en prévenant d'un côté l'union entre forces loyalistes Ming sur l'île et sur le continent, et de l'autre la menace d'un contrepoids stratégique aux Qing voire d'un encerclement pan-mongol et tibétain. L'accès et le contrôle exclusif des deux marges promettent ainsi la sécurité aux frontières, légitimité et stabilité interne au pouvoir mandchou. Dans cette logique d'expansion maritime et continentale, la notion *d'accès* des forces impériales à ces territoires entretient donc un rapport dialectique à celle du *déni* opposé à ses adversaires. Toutes ces dynamiques devaient à partir de ce siècle s'inscrire dans les esprits et le temps long.

Une politique Qing de défense de l'avant longuement contestée en Chine. 17-19ème siècle.

Cette présence sur la durée dans les déserts et sur une terre d'outre-mer constitue une innovation stratégique des Qing. Les dynasties chinoises quant à elles avaient appris à leur dépens le danger de la surextension sur des territoires étrangers, et nombre de stratèges Han à la Cour déployèrent de grands efforts de persuasion pour mettre en garde Kangxi puis Qianlong de la vacuité de se maintenir dans des espaces jusqu'alors considérés comme stériles, inhospitaliers, et lointains. Terres étrangères prises par les armées d'une dynastie qui ne l'était pas moins, leur occupation divisait. Pour Taïwan et le Xinjiang, bien des officiels Han estimèrent que la menace supprimée,

il était déjà temps d'en faire évacuer les armées. D'autres, de Shi Lang à Qianlong, s'érigèrent contre de tels calculs, faisant valoir que sans l'occupation du sol, cette menace étrangère devait de toute façon un jour se remanifester et justifier d'autres campagnes militaires pour l'éliminer. Une défense de l'avant sur ces territoires devait permettre de conjurer à jamais cette possibilité. Le nom même de *Xinjiang,* pour *nouvelles marches* de l'empire, trahit cette motivation militaire. En repoussant ainsi les frontières administratives de l'empire, l'expansion Qing à Taïwan et au Xinjiang bouleversa la conception traditionnelle de la frontière en Chine, longtemps arrêtée aux limites naturelles représentées par l'océan et le désert. Le changement se fera sur le temps long, un début de consensus quant à la question ne se formant que durant la première moitié du 20ème siècle. Jusque-là, chaque revers subi par les Qing fut l'occasion pour les détracteurs de jouer la même partition, remettant en cause les bénéfices à escompter d'une occupation dispendieuse de Taïwan et du Xinjiang, des dépendances à la sinité alors contestée par les Hans eux-mêmes.

Une colonisation stratégiquement commune. 17-19ème siècle.

L'idée de la *défense de l'avant* emportant le débat, une politique de colonisation des deux terres fut entreprise. D'abord assez prudente, accordant la priorité à une logique de garnison autour de soldats-colons auto-suffisants et cultivant la terre, séparés des populations autochtones, elle évolua dans chaque cas après l'échec de contenir l'immigration Han vers Taïwan et le Xinjiang, vers une logique de peuplement. Nourrie par un changement de regard de la cour Qing comme des stratèges chinois à l'égard des deux territoires, dont on vanta les avantages agricoles comme commerciaux autant que stratégiques, cette reconfiguration fit bon marché de la séparation entre les colons et les autochtones d'abord garantie par la Cour. Désormais perçus comme soupapes démographiques pour les provinces centrales, l'immigration fut encouragée. La multiplication de heurts ethniques nourrit l'instabilité, aggravée par l'apparition de foyers d'opposition aux Qing. Il fallut beaucoup d'énergie à une administration aussi faible que défaillante pour mater ces rébellions, qui concentrèrent son attention. Or la situation de Taïwan et du Xinjiang sur les routes commerciales régionales, leur richesse en ressources (minerais notamment), ajoutées à la faiblesse du pouvoir Qing, offrit là un terreau favorable au retour des convoitises étrangères.

L'héritage de la vision stratégique mandchoue par les militaires Han. Fin du 19ème siècle.

L'intensité de ces dernières impliqua durant la seconde moitié 19ème siècle le renouveau de l'intérêt porté par les stratèges chinois aux problématiques de défense externe des deux espaces, depuis longtemps négligées au profit du maintien de l'ordre. La prise de conscience fut surtout le fait cette fois d'hommes politiques et d'officiers Han, aux conceptions militaires alors aussi avant-gardistes que solitaires, car sous leurs propositions pour Taïwan et le Xinjiang perçaient déjà le souci de l'intérêt national chinois. C'est très visible au sujet de l'immigration han vers les deux territoires, désormais pensée en termes très stratégiques, de façon à siniser le paysage et renforcer l'intégration à l'empire de terres imparfaitement administrées. On projeta ainsi de compléter la colonisation par la modernisation des infrastructures. La provincialisation de ces deux *barrières*, décidée en commun, dériva aussi de la nécessité d'une administration et d'une défense aux frontières maritimes et continentales plus efficace. Entretemps, l'assimilation des autochtones aux manières chinoises devait prévenir toute collusion de leur part avec l'étranger et garantir la souveraineté impériale sur des territoires à la sinité en débat. Le but était donc d'ordre autant géostratégique que culturel. Cette politique fut conduite par d'illustres stratèges, de Shen Baozhen et Liu Mingchuan à Taïwan, et de Gong Zizhen à Liu Jintang pour le Xinjiang, qui défendirent l'importance de défendre les deux pivots afin d'assurer la sécurité de l'empire.

Parfois forts d'une expérience militaire à la fois au Xinjiang et à Taïwan, tels que Zuo Zongtang, ils furent aussi convaincus du parallélisme des deux fronts maritimes *et* continentaux, à défaut de savoir prioriser ou d'avoir les moyens de tout faire. Soutenus à bout de bras par la Cour, leur programme réformateur aboutit dans les deux cas à un échec patent. Pourtant, leur stratégie inspira les politiques chinoises du siècle suivant. C'est particulièrement le cas du Xinjiang, alors que Taïwan passera en mains japonaises et connut un destin différent… Les historiens militaires chinois, dont l'intérêt pour ces deux territoires a rarement faibli, célèbrent à l'unisson la vision de ces stratèges comme *« conforme aux intérêts à long terme de la nation chinoise »*.

Pertes et retours parallèles. Première moitié du 20ème siècle.

Ces stratèges, en concurrence les uns avec les autres et peu soutenus par la Cour, ne purent faire grand-chose contre la corruption de l'administration, l'obsolescence des conceptions et moyens navals Qing, auxquels ajoutait l'incompétence d'une bonne part des officiers et de la troupe. De profondeur et de barrière stratégique pour la Chine, le rôle de Taïwan et du Xinjiang bascula suivant la prise de la première par Tokyo et la transformation du second en satellite soviétique, vers celui de bases avancées et de leviers géopolitiques pour ses adversaires. La nation se trouva alors envahie et encerclée, en fait moins par les Occidentaux que par les puissances russes et japonaises. Ennemies, elles se disputèrent la même proie, comprimant sa marge de manœuvre, et s'affrontant sur son sol. Pressés à l'est, les soldats chinois virent Staline faire main basse sur les ressources du Xinjiang et les Japonais utiliser Taïwan pour faire le blocus maritime du sud-est de la Chine. Mais profitant d'une conjoncture plus favorable à partir de 1942, Chiang Kai-shek ambitionna de prendre le contrôle des deux territoires. L'arrivée de ses troupes cette année là au Xinjiang et en 1945 à Taïwan s'accompagna d'une reprise en main aussi désastreuse que brutale. Elle marqua autant la majorité musulmane du Turkestan que les Taïwanais, dont les projets nationaux en gestation se nourrirent de part et d'autre de ces épreuves. Or tout indiqua que la politique du PCC, qui remporte la guerre civile, serait aussi aveugle sur les deux enjeux.

Errances maoïstes. Deux traductions. 1950s-1970s.

Retour au même encore quand la RPC, fraichement proclamée, fait face sur sa côte aux deux menaces parallèles d'une rébellion soutenue par l'URSS à Xinjiang et une force nationaliste aéronavale à Taïwan hostile et soutenue par le rival américain. Pendant à peu près cinq années, le pouvoir communiste chinois sembla réussir à les désamorcer, en menant du côté continental une politique pragmatique envers la majorité musulmane et Moscou. Du côté maritime, elle parvint par sauts de puce à dénier l'accès à son littoral aux forces de Chiang Kai-shek. Suivant les principes de la défense stratégique, les Chinois réussirent à faire basculer les équilibres sur les deux fronts sans bousculer inutilement les puissances soviétiques et américaines. Mais dès le milieu des années 1950, Mao s'enfonça dans une idéologie et une paranoïa très mortifères, précipitant autant le schisme sino-soviétique qu'inquiétant Washington, redoublant de soutien à Taipei. Par le grand bond en avant et la révolution culturelle, sa politique raviva les oppositions à son contrôle du Xinjiang et leur mise à profit par le voisin soviétique. Par des bombardements sans objectif clair sur sa côte, il scella l'alliance entre Taïwan et les États-Unis qu'il espérait éviter. En 1962, le territoire chinois se trouva encerclé par le sud, tandis que le risque de guerre avec l'Union Soviétique plana pendant une décennie et contraignit l'APL à une doctrine de défense appelant à l'abandon non seulement du Xinjiang mais aussi de la côte à ses ennemis en cas d'offensive. Le pire fut peut-être de recourir à autant d'imprudences en état de faiblesse, en pleine contradiction avec les principes de la guerre populaire et ses objectifs géostratégiques.

De barrière à tremplin, reconfiguration du regard chinois. Fin 20ème siècle – aujourd'hui.

La domination par les Chinois des déserts à l'ouest et des îles à l'est puisait son origine dans un calcul pragmatique : assurer que ces profondeurs stratégiques parallèles ne soient pas utilisées comme couloirs d'invasion par ses rivaux, et s'y réserver au contraire un accès exclusif afin de sécuriser leur frontière ainsi que leurs routes commerciales. Mais de *barrière stratégique*, la Chine vit enfin, à la faveur de la réforme et sa montée en puissance, dans le Xinjiang et Taïwan deux *passerelles* pour sa projection de puissance économique, politique et militaire vers l'Asie centrale, et le Pacifique occidental. Cette reconfiguration commune du regard chinois prit sa source au tournant du millénaire dans le basculement du rapport de force face à la fois à Taïwan et à l'Asie centrale. Les stratégistes chinois furent les premiers à s'en apercevoir, contemplant au sujet du Xinjiang et de Taïwan, dans la perspective d'une unification, leur rôle commun et futur de tremplins stratégiques aux ambitions chinoises vers l'étranger. À leurs yeux, la valeur des deux territoires n'est plus seulement défensive. Coupure historique, elle devient offensive.

Des clefs autant que des verrous pour la Chine. Aujourd'hui.

Pourtant, ce n'est pas parce que le rôle des îles et des déserts devient ainsi pressenti, que l'idée de *« barrière »* à leur égard a disparu. Plutôt, les deux représentations, *passerelles et barrières*, continuent à cohabiter aujourd'hui dans les conceptions géostratégiques chinoises à l'égard de Taïwan et du Xinjiang. C'est que les deux sont encore facteurs de risques et de menaces. À l'est, les Taïwanais n'entendent pas se plier à une unification avec la Chine, tandis que le partenariat avec les États-Unis a repris de la vigueur concurremment au refroidissement des relations entre Pékin et Washington. Les insécurités chinoises sont renforcées par la place de Taïwan au centre de la première chaîne d'îles et la crainte des risques de blocus de sa côte et de son commerce. De l'autre côté, les insensibilités et ambitions chinoises pour le Xinjiang justifient une politique de répression aussi sourde que susceptible un jour, en jouant sur les méfiances à l'égard de Pékin aussi bien au Xinjiang qu'en Asie centrale voisine, de raviver de très vieux antagonismes. Nous dirigeons-nous donc de nouveau et, à ce titre, vers d'autres *retours au même* ?

Mer et continent : deux sens de désencerclement stratégique, ciblant l'Occident.

L'Eurasie et l'océan demeurent perçus en Chine comme deux expressions de son encerclement par l'Occident, la confinant dans un périmètre de défense rapproché. Ouvertures également car, en les convoitant, la Chine espère obtenir un levier pour affaiblir ses adversaires, pérenniser son influence sur l'Asie, et se projeter sans entrave vers l'est et l'ouest. À la question de savoir donc de savoir si ces terres, Taïwan et Xinjiang, îles et déserts, servent de barrière (藩籬) ou bien de passerelle (門戶), de plastron ou d'échappatoire, à la Chine, gageons qu'après avoir servi dans l'histoire le premier rôle, ils semblent remplir aujourd'hui et désormais les deux fonctions.

Invariants de l'action de la Chine vers ses périphéries

Un rapport particulier à l'étranger et son coût stratégique.

L'exigence de déférence envers le Fils du Ciel n'est pas morte avec le dernier empereur. Nous avons discerné ici la prédominance d'un comportement chinois en relations interétatiques à la fois réaliste et fort pragmatique mais aussi influencé par une certaine idée du pays, de son rang, et de la déférence attendue par ses élites de la part des étrangers. Les entorses à la dignité de la Chine, ou plutôt à ses conceptions sino-centriques, ont parfois justifié un traitement assez sévère par les dynasties, le rétablissement de la bonne morale s'effectuant souvent par les armes ou des *boycotts* commerciaux destructeurs. Mais le pays souffrit de telles habitudes en temps d'inadaptation aux temps nouveaux ou de faiblesse, payant cher l'humiliation réservée par les Qing à l'ambassadeur Macartney, voire celle reçue par Khrouchtchev de Mao. Constance d'un empire longtemps habitué à dominer, et dont les blessures à une certaine fierté se nomment *le siècle d'humiliation* et les *traités inégaux*, appellation révélatrice étant donné qu'un traité est le plus souvent inégal.. L'hubris, on l'a vu, aggrava d'autres désastres stratégiques. De l'autre côté, avec sa remontée en puissance, la Chine sera peut-être tentée de retrouver certains réflexes se rapprochant de sa tradition impériale, telles que des propositions régionalistes très sinocentrées comme l'OCS, des relations bilatérales inégales jouant sur les dépendances économiques, voire l'attente d'une sollicitude politique à Pékin en échange de largesses financières et marchandes. Or contrevenir à cette étiquette peut déjà se révéler couteux : démonstrations de force, sanctions.

***Neiyou Waihuan*… Les communistes ne feront pas d'auto-critique.**

On a vu à quel point le contrôle par la Chine des périphéries maritimes et continentales s'est heurté à des oppositions structurelles et s'est accompagné d'échecs importants, menant à une perte de contrôle territoriale parfois mise à profit par les États étrangers. Ces épisodes, en Chine, et selon les sources consultées dans ce travail, furent systématiquement mis sur le dos de l'étranger malin et hostile, ou alors du séparatisme ethnique (au demeurant anachronique s'il s'agit de l'empire Qing). Or peu d'historiens et d'hommes politiques chinois nous ont semblé portés à l'introspection, ou bien eurent le souci de noter les défaillances de l'administration ou des politiques insensibles ayant provoqué de tels bouleversements. S'il y eut manœuvre de la part des étrangers, russes, japonais ou occidentaux à Taïwan ou au Xinjiang, ce fut souvent pour tenter de prendre parti d'une instabilité préexistante, d'un terreau favorable pour faciliter leurs entreprises. Pékin semble négliger ce passé lorsqu'elle s'entête, pour préempter croit-elle ces mêmes immixtions étrangères, à imposer sa gouvernance par les outils répressifs et militaires au Xinjiang et à Taïwan. Leur effet, hier et aujourd'hui, est justement de les pousser à chercher un soutien à l'extérieur. Tendance lourde : pour les régimes successeurs aux Qing, l'instabilité des périphéries et la désaffection de leurs populations furent systématiquement mises sur le dos de l'étranger. Pointer son ingérence est un réflexe quand, d'Urumqi à Hong-Kong en passant par le Tibet, le pouvoir chinois accorde si peu d'importance à rendre sa domination aimable.

Effet domino ? L'interdépendance stratégique des marges et du centre.

Pour qui est familier des études stratégiques occidentales sur Taïwan, on y lit souvent que Pékin craindrait par-dessus tout une contagion de *« l'indépendantisme »* de l'île vers d'autres espaces périphériques à la sinité en débat, à savoir le Tibet et le Xinjiang justement. Cette menace d'effet domino est aussi relevée par les Chinois depuis le 17ème siècle, mais d'une manière peut-être

plus directe encore. L'est et l'ouest sont interdépendants certes, mais semble-t-il davantage en termes de signaux militaires adressés à l'étranger hostile : pour Zuo Zongtang, se montrer faible sur le Xinjiang envers les Russes c'était encourager les agressions par voie de mer du Japon et vice-versa… Mais en termes stratégiques, l'effet domino, c'était aussi le risque de *découvrir*, en cas de perte d'un de ces plastrons, la province située à proximité immédiate : le Fujian et les sept provinces maritimes pour Taïwan ; le Gansu, le Tibet, la Mongolie et *in fine* Pékin pour le Xinjiang. Ne pas les défendre efficacement, c'était donc comme *enlever son chapeau* par jour de tempête, *couper* la main ou la jambe, *exposer les dents* au vent froid… Là fut la base des nombreuses références à la dialectique de la médecine chinoise, la santé d'un membre du corps donné dépendant de la vigueur d'un autre, et de la perception interdépendante de la sécurité des frontières. Tenir l'une, c'était sécuriser toute la Chine. Cette vision extensive de la défense aux frontières n'est pas morte, Xinjiang et Taïwan étant encore perçus dans la production stratégique chinoise comme des remparts protecteurs aux riches et très peuplées provinces de l'intérieur…

À rigidité géographique, rigidités stratégiques et politiques.

Le destin historique des empires chinois a été cyclique. Aux ères de prospérité succédaient les ères de crise, des changements dynastiques, l'extension ou la contraction du territoire. Or, après une longue période de déclin lui ayant couté sa prééminence sur l'Asie intérieure et le contrôle de Taïwan, et à la faveur de l'union retrouvée, les républiques chinoises tentèrent de revenir sur les pas de l'empire Qing défunt. Ce faisant, elle se confrontèrent ainsi aux mêmes goulots stratégiques : la côte à l'est et les déserts de l'ouest. Tentant d'y reprendre pied, elles puisèrent dans les mêmes répertoires stratégiques pour y dominer les populations et exclure leur rivaux : compétition militaire pour tenir les points d'appui (îles et oasis) et guerre de mouvement pour conjurer la tyrannie des distances, rapports (très) difficiles aux populations. De cette façon, les Chinois provoquaient les résistances et recherches de soutien à l'étranger qu'ils souhaitaient prévenir… Ce retour au même s'est manifesté trois fois des Qing aux républiques. Se pourrait-il qu'une certaine rigidité de la géographie chinoise lui dicta les mêmes options stratégiques ?

L'autonomie des périphéries s'efface devant les intérêts stratégiques.

Comme l'écrivait en 1943 Marc Bloch, *« au peuple dont il poursuit l'oppression, le peuple agresseur* (…) *consent à lui offrir le choix* (…) *abdique ta liberté ou accepte le massacre »*.[11] Dans les très brutales logiques de colonisation et de pacification du Xinjiang du 18ème au 20ème siècle, nous avons trouvé les origines des politiques d'assimilation et de rééducation de masse de Pékin, où les efforts de sinisation riment avec intégrité territoriale et sécurité nationale. La répression des minorités concourt depuis longtemps à maximiser les intérêts géostratégiques de la Chine, et de neutralisation de la menace étrangère. Dans ce cas comme dans tant d'autres, la promesse jadis d'autonomie de Sun Yat-sen, ou des autres *Un pays-deux systèmes* comptèrent parmi les subterfuge masquant que le seul destin tolérable des minorités nationales était de leur ôter tout sentiment de différence. En outre, les moyens mis en œuvre par Pékin ont eu tendance à se nourrir des précédents selon les périphéries : du Tibet pour le Xinjiang et la Mongolie, de ces trois là pour Hong Kong plus récemment. Quant à Taïwan, elle est encore à conquérir et ses proclivités contestataires à neutraliser. Il semble improbable que Pékin y déroge à la règle.

[11] Marc Bloch, *L'étrange défaite*, Folio histoire, édition de 1990, page 90.

Puissance coloniale d'hier, et aussi d'aujourd'hui.

La Chine, puissance coloniale d'hier et d'aujourd'hui, utilise divers subterfuges pour masquer la nature de ses intérêts au Xinjiang et à Taïwan. Le Parti communiste, par un aménagement de l'histoire dont il est expert, cherche à convaincre que ces régions font partie de la Chine depuis des *« temps anciens »* et que leur conquête représente un effort de *« réunification nationale »*. Ces manipulations visent aussi à renforcer le discours selon lequel la Chine serait le défenseur des opprimés et des victimes de l'impérialisme occidental. Cependant, il est évident que la Chine a aussi pratiqué l'impérialisme et le colonialisme : conquêtes, colonisation et exploitation des peuples et des ressources. Saïd décrivait l'impérialisme comme *« la pratique, la théorie, et les attitudes d'un centre dominant contrôlant un territoire lointain »* dont la colonisation constituait la conséquence directe,[12] ce qui s'applique à la Chine. Des soldats-cultivateurs des *Tuntian* aux membres du *Bingtuan*, *« une main sur la pioche, l'autre sur le fusil »,* cette colonisation s'est exercée sur des territoires parfois contigus, mais aussi d'outremer : Taïwan. De modèle indirect au Xinjiang, elle s'est appuyée sur les hiérarchies locales. Il est douteux d'attribuer cet héritage uniquement aux Qing, dont les conquêtes de Taïwan et du Xinjiang ont largement été menées par des soldats, colons et fonctionnaires Han. Pékin veut détourner l'attention de ces politiques en pointant du doigt l'Europe, bien davantage portée à l'introspection. Or les écrits des stratèges chinois montrent que ces logiques d'expansion territoriale restent structurantes en Chine.

Une difficulté ancestrale, bientôt liquidée, de défendre en même temps la mer et l'ouest.

La Chine a longtemps eu du mal à défendre à la fois les îles et les déserts, devant souvent choisir entre eux, et parfois perdre les deux. Depuis 1874, la priorité en Chine a été de sécuriser l'ouest avant de se tourner vers l'est et la mer. Or aujourd'hui, la situation vue de Pékin est satisfaisante. La domination chinoise du nord-ouest est plus solide que jamais. L'opposition au Xinjiang a été éliminée, et le rapport de force avec la Russie et l'Asie centrale est à son avantage.

Nixon avait prédit qu'un axe sino-eurasien pourrait devenir un *« danger mortel »* pour Taïwan. Ce dernier sert de conduit énergétique pour la Chine, réduisant son anxiété face à un blocus économique en cas de conflit avec les États-Unis et ses voisins maritimes. En contrôle et approvisionnée par le Xinjiang, Pékin n'a donc plus la crainte de se battre sur deux fronts : voilà qui libère ses énergies, sans mauvais jeu de mots, vers la mer. La position géographique chinoise unique, continentale et maritime, facilite ses entreprises vers l'Eurasie, le Moyen-Orient et les rivages de l'Océan indien, comme vers le Pacifique que Pékin espère ouvrir. Au lieu de choisir entre le contrôle du continent, celui des littoraux, et des mers, entre les géopoliticiens classiques Spykman, Mackinder et Mahan, le Parti semble mettre en commun les trois stratèges, adoptant une stratégie amphibie et projetant sa puissance vers les trois domaines. Dans ce paradigme, le Xinjiang est un espace-équilibre, un *ouest sanctuaire* démographique et productif, permettant de compenser la vulnérabilité de l'est. Son contrôle associé à un voisinage continental neutralisé et fournisseur d'énergie, est une condition essentielle pour l'accès de Pékin à la mer.

Xi, disent les stratèges chinois, veut à l'ouest *consolider les arrières stratégiques* de la Chine. Il concrétise sur place les aspirations du camp continental du débat de 1874, pour qui stabiliser le continent était préalable à la modernisation de la marine et à la conquête des flots. Ainsi se solde la contradiction entre défense de la mer et du continent, les contraires s'unissant : la Chine jouera de sa profondeur terrestre pour peser sur l'océan. En amortissant sa vulnérabilité littorale

[12] Edward Said, *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard/Le Monde Diplomatique, 2000.

et en assurant sa sécurité énergétique, la Chine puisera la force de percer la barrière océanique. Car les intérêts restent écrasants : la côte revêt pour Pékin une importance géostratégique tout à fait irremplaçable. Le cœur à la fois économique, politique, démographique du pays s'y trouve. Taïwan et les mers adjacentes constituent de surcroit la promesse d'accès sans entrave à l'océan, aux marchés étrangers, et de sécurisation de ses riches littoraux. Or en face, la situation politique sur l'île et ses liens avec Washington et Tokyo sont de plus en plus défavorables à Pékin. L'état des lieux, malgré le renversement précipité du rapport de force militaire activement provoqué par Pékin, constitue l'exact opposé des équilibres favorables qu'elle a réussi à bâtir en Eurasie.

Le règlement de la question insulaire, qui a attendu la consolidation par Pékin de son ouest, lui est vital, et le potentiel pour une solution négociée est inversement proportionnel à celui d'une escalade. Le partenariat entre le pouvoir politique insulaire et de grandes puissances maritimes concurrentes, risquant de menacer sa côte, son accès à l'océan et son commerce, lui est comme au 17ème siècle intolérable. Ainsi l'immense succès pour la Chine que représente l'alignement sur elle, au terme d'une longue lutte du Xinjiang, de l'Asie centrale, de la Russie, et allant d'une bonne part de l'Eurasie, se pare des plus graves implications pour Taïwan. La conquête de cette clef de l'endiguement naval de la Chine, concentre toute l'attention de Pékin. *N'attaquez pas de tous les côtés* disait Mao. Xi Jinping s'est tenu à sa consigne, lorsqu'après avoir réprimé ses périphéries nord-ouest, il s'adosse aux déserts pour tourner les yeux et les armes vers les îles.

Verticalités stratégiques du Xinjiang et de Taïwan

Nous terminons cette sous-partie en rappelant certains traits distinctifs des deux espaces étudiés, et non inclus dans notre encart sur les parallèles stratégiques entre Taïwan et Xinjiang. Bien que ces éléments sortent du cadre de notre comparaison, ils demeurent intéressants pour réfléchir aux constantes du rôle stratégique de ces territoires dans la sécurité de la Chine.

D'abord, le Xinjiang.

Il faut reconnaître la constance des défis géostratégiques auxquels les Chinois sont confrontés au Xinjiang : contrer les ambitions commerciales et stratégiques des voisins d'Asie centrale et de Russie ; éviter la collusion entre ces voisins et les populations musulmanes, à assimiler.

À chaque époque étudiée, la Chine reproduit la même politique de stimulation de l'immigration Han vers le Xinjiang. L'objectif, éminemment stratégique, resta le même : tenir et cultiver la terre en cassant puis diluant la majorité musulmane. Aux *Tuntian* Qing succèdera le *Bingtuan* communiste, dont la masse et la mission de défense aux frontières contre l'URSS ne fit guère mentir l'image ancienne du Xinjiang comme avant-poste et province-garnison. Si d'aventure le territoire ne pouvait être défendu, celui-ci était sacrifiable, et on comptait sur les profondeurs du désert pour épuiser l'attaquant ou attaquer ses lignes logistiques, en montant une ligne de défense plus solide à l'est du corridor du Gansu. Le PCC conjugua ces archaïques manœuvres guerrières dans la steppe à la doctrine de guerre populaire durant les années 1970…

Faisant figure de soupape démographique, la colonisation est conforme aux plans de Wei Yuan et de Chiang Kai-shek : un remède à la surconcentration stratégique et productrice chinoise sur sa fragile interface maritime au bénéfice du développement et de l'exploitation de sa profondeur continentale occidentale. Mao en fait également état dans son discours au Politburo *Sur les dix*

grandes relations de 1956. Nous y sommes de retour aujourd'hui, aspect renforcé par les efforts financiers continus de Pékin pour soutenir les déficits historiques du dominion. De tous temps, les colons se distinguèrent par la violence de leurs procédés pour assimiler et siniser le territoire, cette insensibilité aboutissant régulièrement à de très fortes résistances des population visées, justifiant d'autres cycles de répression. A cela s'ajoutait sur une terre aussi éloignée de Pékin le risque de régionalisme et formation de satrapie, de Yakub Beg à Sheng Shicai et Wang Enmao.

À la permanence du chaos interne répond la permanence des menaces externes. L'instabilité, la faiblesse de l'administration, et la monopolisation du pouvoir par des satrapes tantôt Han, tantôt turciques ou étrangers, étaient régulièrement exploitées par les puissances voisines convoitant le territoire, ses richesses commerciales et minérales : nomades, Kokand, Empire russe, Grande-Bretagne, États-Unis, Inde, URSS... Parmi toutes, c'est la lutte d'influence entre l'URSS et la Chine qui fut la plus significative et dont les leçons sont les plus facilement généralisables. Il faut reconnaître une part de vérité à l'adage *neiyou waihuan* évoquant l'interdépendance entre menaces internes et externes. Moscou divisait pour régner, profitant des échecs de la politique chinoise auprès des musulmans. Ses agents exploitaient la proximité culturelle et les liens avec l'Asie centrale soviétique voisine, l'Islam et les désirs d'émancipation des musulmans. L'URSS n'hésitait guère, lorsque le contexte local lui était favorable, à envoyer ses troupes au-delà de la frontière, parfois sans insigne, parfois sous faux-drapeau, pour peser sur les équilibres de pouvoir au Xinjiang. Toutes ces tactiques russes se retrouveront à d'autres époques et dans d'autres régions du monde… La Chine paya plusieurs fois le prix de ne pas avoir suivi le conseil de Yang Zengxin. Au début du XXe siècle, le gouverneur estimait que le manque de flexibilité des politiques ethniques au Xinjiang entraînerait des révoltes musulmanes récupérées par les étrangers, compromettant la stabilité et le contrôle de Pékin sur le territoire. Aujourd'hui, avec la rééducation de masse et les camps, il est peu probable que Yang soit jamais écouté.

Aujourd'hui, le Parti s'est de nouveau tourné vers la répression et les méthodes traditionnelles de colonisation et d'assimilation au Xinjiang. Ces méthodes semblent réussir, grâce à un rapport de force favorable et à l'absence d'opposition étrangère crédible. Par une pression maximale, Pékin s'approche pour la première fois de la réalisation des ambitieux objectifs pour le Xinjiang soulignés depuis Wei Yuan et Zuo Zongtang, et durant la période républicaine, de Sun Yat-sen à Chiang Kai-shek : un ouest productif en matières premières, en tant que soutien stratégique et démographique de l'est. Avec le basculement de rapport de force régional à son profit, Pékin resserre son contrôle du Xinjiang et exporte sa répression et son influence en Asie centrale de façon à obtenir une stabilisation de concert des deux côtés de la frontière. La constitution d'une zone tampon continentale débarrassée de l'influence occidentale, outre dessiner des équilibres favorables en direction du Golfe, et soutenant Moscou plutôt que l'entravant, lui permettra de mieux se concentrer vers l'est et la mer, où se situent ses premières priorités géostratégiques.

Comme souvent dans les questions géopolitiques chinoises, les hommes et les moyens changent mais les axes stratégiques demeurent. En se référant à *la longue durée*, on discerne la constance d'une politique mêlant les outils économiques, culturels et militaires pour contrôler le Xinjiang, ses populations, ses accès routiers. Ainsi la Chine souhaita-t-elle *« éviter que les confédérations steppiques menaçant le flanc nord de l'empire, ne profitent de la manne générée par le contrôle des routes commerciales »*.[13] Ainsi encore, de nouveau puissante et confiante, Pékin souhaite-t-elle sanctuariser ces dernières en projetant son influence politique vers l'Eurasie et au-delà.

[13] Rémi Castets, "Les Ouïgours à l'épreuve du « vivre-ensemble » chinois", *Monde Diplomatique*, mars 2019.

Ensuite, Taïwan.

Depuis son entrée dans les conceptions stratégiques chinoises au 17ème siècle, Taïwan joue un rôle aussi crucial qu'inchangé dans la géostratégie chinoise, un rôle marqué par des constantes historiques et géographiques qui influencent la perception et les actions de Pékin. *« Réunifier »* Taïwan reste aujourd'hui présenté comme le meilleur moyen de briser son endiguement naval.

Tout au long de l'histoire, l'île a fait figure dans les perceptions stratégiques chinoises comme l'expression simultanée d'une opportunité et d'une vulnérabilité stratégiques. C'est l'invariant du *paradigme de Shi Lang*, soulevé par Alan Wachman : sous le contrôle de la Chine, l'île est un bouclier pour ses côtes, à l'inverse, elle constitue une tête de pont à l'ennemi. Expression à la fois de fermeture et d'ouverture en fonction de la relation entretenue avec Formose : c'est en vertu de ce principe plusieurs fois centenaire que les stratèges chinois prescrivent aujourd'hui à Pékin de ne pas reculer d'un pouce. Sans surprise, c'est aussi de cette façon que ces derniers perçoivent l'attitude des États-Unis et du Japon vis-à-vis de l'île pivot du Pacifique occidental.

Au XVIIe siècle, Zheng Chenggong, loyaliste de la dynastie Ming déchue, fit usage de Taïwan comme base de reconquête contre la dynastie Qing, après en avoir chassé les Hollandais. Avant de se concentrer sur le profit généré par le contrôle du commerce maritime régional, les Zheng eurent l'avantage sur les eaux, harcelèrent les côtes, et tentèrent de prendre pied sur le continent. L'utilisation de l'île comme base arrière par des forces défaites sur le continent marqua le début d'une constante historique : Taïwan servit plusieurs fois de bastion militaire pour les opposants au pouvoir central chinois, dont les tentatives de contre-attaque échouèrent toutes cependant. C'est pourtant pour conjurer de telles menaces que Kangxi ordonna la mise à l'eau d'une marine très puissante, pour faire pièce au régime des Zheng. Et c'est pour éviter la répétition d'un tel scénario qu'il acquiesça à la demande du conquérant de l'île, l'amiral Shi Lang, d'occuper l'île. Ce faisant, elle servit de barrière navale contre les invasions maritimes, sécurisant le littoral de l'empire, et empêchant l'île de servir de nouveau à des forces hostiles au pouvoir continental.

L'histoire se répète une première fois lorsque, prenant parti de la faiblesse de la flotte Qing, la marine française tenta de prendre position sur l'île pour faire le blocus de la côte chinoise. Cet épisode alerta, après l'expédition coloniale japonaise de 1874, les réformateurs chinois. Nombre d'entre eux arrivèrent aux mêmes conclusions que Shi Lang, décidant de renforcer les défenses de l'île. Trop peu trop tard cependant, Taïwan fut perdue au Japon en 1895, et lui servit vite de base militaire avancée pour un double objectif : étendre la profondeur stratégique japonaise vers les mers du sud et percer les défenses du sud-est de la Chine. Le progrès technique renforça les qualités portuaires de l'île, avec l'arme aérienne. La côte orientale de la Chine était à sa portée, et la possession de Taïwan facilita le blocus ainsi que le débarquement des troupes impériales.

L'histoire se répéta une seconde fois lorsque Chiang Kai-shek évacua le continent et tenta de faire de Taïwan sa base de reconquête. Chiang, placé à son corps défendant dans la position de Zheng, rendit à Taïwan son identité d'île garnison et de base navale pivot de l'Asie de l'est. Comme les pirates d'antan, il s'accrocha aux îles du détroit pour harceler le commerce maritime de son adversaire, maintenir un blocus, et menacer de débarquer. En soutenant l'opposition en Chine, il rejoua en vain la *rébellion des trois feudataires*. Chiang fut comme Zheng dominant sur les eaux mais impuissant sur les terres… Sans marine, Mao n'était pas moins impuissant, laissant la barrière océanique ouverte à son ennemi. L'APL fut à nouveau confrontée au vieux paradigme : prendre l'île ou accepter la vulnérabilité permanente du littoral chinois si celle-ci demeurait occupée par une puissance hostile. Le Parti hérita ainsi dès 1949 d'un vieux problème

auquel les nationalistes s'étaient confrontés contre Tokyo en 1938, et Kangxi contre les Zheng : comment parer à une attaque contre la côte chinoise par un ennemi basé à Taïwan, sans disposer d'outils de défense maritime efficaces et de moyens militaires de frapper l'île ? Reconnaissant qu'il était illusoire de forcer la main de Taipei et du protecteur américain sans disposer d'une marine et d'une aviation puissante, Pékin, après quelques décennies, suivit la voie de Kangxi : mettre à l'eau une puissante force navale taillée pour faire pièce aux défenses taïwanaises.

Entre ces deux époques, la défense de Taïwan, ou *se défendre contre l'île*, sont restés au centre des préoccupations navales chinoises. Mieux, la question de l'île resta à de nombreux moments le principal *leitmotiv* de la modernisation de la marine. Elle partage cet honneur durant l'ère de l'auto-renforcement à la fin du 19ème siècle avec la flotte du nord de Li Hongzhang, concurrente sérieuse aux avocats de la protection de la côte sud-est tels que Shen Baozhen et Liu Mingchuan. Visionnaires, leurs plans de défense maritime furent tous victimes de l'incompétence notoire de la Cour, la faiblesse de l'empire, et sa concentration sur une frontière nord-ouest menaçant de s'effondrer sur Pékin... Ces limites s'appliquèrent en partie aussi à leurs successeurs. Car Taïwan étant tombée en mains hostiles, japonaises puis nationalistes, elle constitua encore le principal enjeu de défense navale auquel les communistes se mesurèrent entre 1949 et 1958.

Intelligents et ambitieux, les marins de l'APL, *« d'eau douce »* certes étant donné leur manque expérience, puisèrent dans de très vieux répertoires stratégico-tactiques. Depuis des siècles, les Chinois eurent l'habitude d'économiser en dépenses militaires en se reposant sur une très petite flotte mobile, de cabotage, destinée à évoluer sous la couverture du feu terrestre : les *paotai*. De telles tours, massivement dotées en artillerie, protégeaient les routes maritimes épousant la côte de la menace des frères de la côte. Elles formaient en somme une grande muraille version navale, tandis que les flotte de jonques correspondaient à la cavalerie prenant les nomades à revers, et compliquant leur fuite. Or les officiers communistes firent la synthèse de cette histoire mêlant apports terriens, flexibilité et mobilité de la guerre populaire maoïste, et enseignements de la Jeune école soviétique. En dériva une force navale aussi légère que moderne, évoluant sous la couverture du feu terrestre et bientôt de l'aviation, reprenant une à une les îles encore occupées par les forces nationalistes, repoussant l'ennemi à Taïwan et gagnant en profondeur stratégique. Ce succès dut cependant être mis sous le boisseau lorsque le schisme sino-soviétique impliqua le retour de la menace continentale. Mais Liu Huaqing réinterpréta à l'ère de la missilerie ces plans de défense navale, mariant à la longue durée de la culture stratégique chinoise les plans de défense en grande profondeur typiquement soviétiques, pour mettre au point une théorie de stratégie navale tout à fait nationale, moderne, crédible, et aussi remarquablement offensive.

Il reste à voir si le plan de défense des défenseurs s'inspirera de celui des Japonais, réussissant en 1944 à dissuader les Américains de débarquer à Taïwan, ou de la passivité des Zheng.. Parmi ces derniers, il y eut ceux qui ont fonctionné, et les autres. Les propagandistes chinois aiment faire courir le bruit selon lequel l'île n'aurait jamais résisté à un assaut naval. En réalité, c'est plutôt l'inverse qui est vrai ! Le seul grand échec, sans appel et que Pékin voudrait provoquer de nouveau, c'était celui des Zheng. Démoralisés, passifs, leurs officiers avaient fait l'erreur impardonnable de concentrer leur flotte en un seul endroit, l'archipel des Penghu,[14] en position pour surveiller les allées et venues dans le détroit. Mais si ce choix était valable en condition de supériorité absolue sur les flots, il était suicidaire du moment où les Qing, bien renseignés par

[14] C'est qu'historiquement, aucun commandant militaire ne put espérer prendre Taïwan sans tenir les Penghu, tandis qu'aucun n'a pu se maintenir sur les Penghu sans contrôler Taïwan.

Shi Lang le renégat, eurent entrepris la construction d'une flotte plus forte. Celle des Zheng ne fit rien pour s'adapter au renversement du rapport de force et fut coulée en un seul engagement en 1683. Naturellement, non protégé, le régime insulaire s'effondra comme un château de cartes.

Les plans qui ont fonctionné, à présent. C'est d'abord, en amont des Zheng, la défense de Tainan par les Hollandais en 1661 qu'il faut saluer. Ultimement défaits par ce même Zheng Chenggong, les Hollandais mirent sur pied malgré leur criante faiblesse numérique une défense tout à fait adaptée à leur situation : armement de pointe et à longue portée, stocks de munitions et de vivres pour tenir un long siège, fortification redondante et ingénieuse. Face à eux, l'attaquant se laissa couper de ses bases continentales, et évoluant sur une terre désolée, manqua de mourir de faim avant l'assiégé. Il ne dut son salut qu'à l'impossibilité pour les Hollandais de se faire secourir par une force tierce capable de prendre à revers les attaquants… Tout cela est révélateur.

Parmi d'autres succès, le plan de défense japonais entre 1943 et 1945. La logique de fortification étrennée par les Hollandais fut aussi celle qui fut retenue, cette fois étendue à toute l'île. Même si Taïwan perdit tout potentiel naval, ses ports étant détruits, l'île demeura hérissée de batteries côtières, de réseaux de casemates souterraines dotées de pièces de fort calibre. Surtout, l'île était hérissée sur tout son pourtour d'aérodromes d'où décollaient sans relâche des kamikazes, ancêtres des missiles antinavires. Tentant de faire le blocus de l'île et de matraquer les pistes, les Américains s'épuisèrent. C'est que la plupart des pistes étaient camouflées ou réparées en une vitesse record par les habitants, et que les avions volaient au butanol, carburant alternatif à base de sucre dont l'île fut une productrice majeure. L'*USAAF* perdit bien des pilotes à la *Flak* en bombardant les usines de sucre, avant que le projet de débarquement, l'*Operation Causeway*, fut abandonnée au profit des Philippines, d'Iwo Jima et Okinawa. Non seulement Tokyo réussit à dissuader une invasion de l'île, mais Taïwan garda son potentiel combattant jusqu'au bout.

Ces deux exemples indiquent que fort d'un plan de défense bien réalisé, Taïwan est capable de dissuader, de défaire, ou de résister assez longtemps, à un agresseur supérieur en nombre, à la condition de compter sur un soutien tiers. À l'inverse, l'exemple des Zheng montre qu'à forces égales, la défaite des défenseurs est acquise en cas de stratégie inadaptée. Or Taipei, c'est assez probable, semble pour l'heure assuré d'un soutien militaire américain pour sa défense. Elle fut, ce n'est pas un hasard, appelée *« porte-avion insubmersible »* par le Général MacArthur. Mais c'est surtout l'aspect asymétrique, l'effort sur la fortification, la portée des armements et la taille des stocks de vivres et de munitions, qui firent la différence. Signe peut-être, il nous a semblé que *Causeway* et les raisons de son échec sont peu étudiés en RPC... Nous avons vu à quel point ces leçons de l'histoire sont valorisées par un certain nombre d'officiers taïwanais, mettant en doute une approche opposant pilote contre pilote et marin contre marin, vue comme irréaliste étant donné le déséquilibre s'aggravant entre l'APL et la défense. De tels conseils sont activement relayés par les Américains, et comme d'autres, assez froidement reçus à Taipei.

Pourquoi ? Un dernier invariant intéressant : une relation historiquement empreinte de méfiance entre les militaires de l'île et les élites politiques et militaires américaines. Leurs relations ont longtemps été minées par les récriminations mutuelles, entre le sentiment à Taipei d'effectuer la sous-traitance stratégique des Américains face à la Chine, et un long combat d'arrière-garde des officiers taïwanais plus conservateurs et du KMT contre l'influence culturelle américaine sur l'armée. De l'autre, on eut du mal à pardonner la corruption et l'incompétence de ce dernier.

Il continue aujourd'hui à exister une différence dans la vision que se font Washington et Taipei de la défense de l'île, ayant trait à la géographie. Les Américains perçoivent Taïwan comme

une forteresse et le point nodal de leur périmètre de défense dans le Pacifique occidental. Sans doute, une telle perception demeure aujourd'hui déterminée par l'importance stratégique de l'île par rapport à la Chine. Elle implique que Washington fasse de la défense de l'île elle-même le centre de gravité d'un conflit futur. Or cette perception met les mondes militaires et politiques taïwanais en difficulté vis-à-vis de leur population. Pour que l'île tienne, le succès dépend d'une bonne fortification de l'île sur laquelle se briseront les attaques adverses. Mais en faisant de l'île le théâtre de la bataille décisive, elle s'accorde mal avec la priorité d'assurer la sécurité des Taïwanais. Taipei veut qu'un conflit demeure confiné aux mers et aux cieux, où les Chinois ont l'avantage. Ainsi les défenseurs divisent leurs efforts pour satisfaire deux stratégies divergentes.

Taipei pourra toujours objecter que les Américains ont beau jeu de leur dicter une approche à dire vrai dangereuse, sans connaître précisément les modalités de leur soutien. De l'autre, les premiers pourront acter des divisions et des efforts insuffisants des Taïwanais pour satisfaire leurs recommandations. Rien de nouveau dans cette cacophonie, elle a trait à des intérêts somme toute différents dans la défense de l'île. L'ambiguïté américaine est historique, visant depuis les manœuvres de Chiang Kai-shek à ne jamais mettre le doigt dans un engrenage mortifère avec la RPC. Washington n'a pas d'intérêt direct dans la dispute politique opposant Taipei et Pékin, que celle-ci soit entre communistes et nationalistes, ou entre le souverainisme de la première et l'irrédentisme de la seconde. Elle est la puissance par excellence du *statu quo*, peut-être d'une séparation politique continue, et sans bruit, du détroit, de façon à dénier à Pékin une prise de ce *chokepoint* mahanien pouvant menacer sa suprématie maritime. Sa forme lui importe peu, si la paix est sauvegardée. Tout découle de cette perception : du désintérêt du Pentagone pour les lubies de Chiang concernant les îles du Fujian, du gel du détroit en 1958, à la politique de *dual deterrence* dont Chen Shui-bian fit en 2000 les frais. Lorsque Washington se rapproche à la fin des années 1960 de Mao, elle ne déroge aucunement à la règle car son soutien contre Moscou implique que Pékin reste l'arme au pied sur la côte. Si Taipei a fini par s'accommoder de cette politique tortueuse, elle a vocation à être renversée pour Pékin. Il est évident que la bascule du rapport de force actuel en faveur de l'APL oblige les Américains à se découvrir et à reprendre un rôle plus actif auprès de Taipei. Et on revient aux différences de vues détaillées ci-dessus…

Quelles ouvertures ?

Au-delà de l'objet initial de ce travail, tenter de dégager les invariants de l'action de la Chine vers la mer et le continent, relever la similarité de ses conceptions géostratégiques pour Taïwan et le Xinjiang, et ainsi monter en généralité pour développer un instrument qui puisse en rendre compte, c'est-à-dire nos *stratégies d'accès et de déni d'accès*, que cela nous dit-il ?

Nous avons d'abord parié sur une certaine exhaustivité, détaillant une histoire compréhensible par le plus grand nombre, pour mettre en valeur des éléments méconnus de l'histoire militaire. Le détail des opérations chinoises vers les déserts et les îles, dont il a longuement été question, est inédit en français. Leur récit nous a par exemple permis de changer d'échelles, et de laisser par intervalles une histoire de la longue durée parfois abstraite et sèche à aborder. Ce fut une façon de faire de l'histoire évènementielle, des allers-retours entre le particulier et le général. Nous pensons ainsi qu'outre les détails donnés, que ceux-ci soient historiques ou géographiques, ayant trait aux tactiques, aux principes défensifs et offensifs, aux armements, au Xinjiang et dans le détroit de Taïwan, peuvent aussi et peut-être revêtir une certaine utilité, d'abord pour les curieux et étudiants des questions stratégiques chinoises. C'est aussi aux professionnels que nous nous adressons, évoluant dans le monde militaire et du renseignement, souhaitant mieux connaître les représentations chinoises des territoires en question, leurs attributs stratégiques et géographiques, ainsi que l'usage dont ils firent l'objet dans les plans militaires non seulement chinois mais aussi russes, américains, japonais, et même français. Il y en a ainsi pour qui est intéressé par les traductions de la guerre populaire maoïste en concepts opérationnels davantage conventionnels, où se trouvèrent conjugués les logiques de guérilla, marine, aviation, et hautes technologies. Nous espérons qu'il sera aussi utile à la compréhension par tous des stratégies de défense appliquées hier et aujourd'hui à Taïwan, combinant logiques de forteresse et asymétrie.

À ce titre, nous aurions aimé poursuivre l'étude de quelques thèmes, s'offrant en pistes pour le futur. C'est d'abord l'usage militaire par le Japon de Taïwan qui nous a frappé, et dont nous avons livré une analyse en partie 4. Il nous a semblé que l'épisode était relativement ignoré de la littérature occidentale, entièrement tournée sur la colonisation de l'île et les rapports entre Taïwanais et Japonais, alors que la décision par Tokyo de prendre l'île obéissait d'abord à des logiques très stratégiques d'accès à la Chine et aux mers chaudes. Deux aspects pourraient être davantage étudiés par les stratégistes. Le premier a trait à l'utilisation de l'île comme porte-avions et base navale par Tokyo, renchérissant l'importance stratégique de l'île et jouant peut-être, c'est à vérifier, un rôle dans le retournement de la passivité chinoise vis-à-vis de l'enjeu insulaire autour de 1940. Le second concerne les plans de défense japonais faisant de l'île une forteresse et dissuadant l'armée américaine d'y débarquer en 1943-1944. Les enseignements de ces plans peuvent avoir une grande valeur militaire, par ailleurs notée par les officiers taïwanais sans, il nous a semblé, se doubler d'une étude à la hauteur de cet important précédent stratégique.

Dans cet état d'esprit, en tant qu'étudiant spécialisé sur l'étude du détroit de Taïwan, la pénurie d'analyses approfondies en Europe sur la défense de l'île, alors que l'équilibre militaire a bien basculé en faveur de l'APL, demeure préoccupante. La gravité de ceci ne peut être surestimée : un échec de dissuasion se traduirait par la fermeture des routes maritimes desquelles notre prospérité dépend, une déflagration entre Chine et États-Unis, sans oublier la participation sous quelque forme du Japon et le risque d'ondes de choc sur d'autres fronts. Ce ne sont là, outre le danger affronté par la démocratie taïwanaise, nos ressortissants et nos entreprises sur place, que

les menaces les plus visibles. Peut-on à ce titre faire l'économie d'une compréhension dans le détail de l'état de la préparation de l'attaquant et du défenseur ? Et qu'est-il aussi entrepris pour préparer les économies européennes au risque de conflit ? Les débats doctrinaires, les divers plans de redémarrage industriels, l'esprit de défense des populations, les relations entre civils et militaires, sont des thèmes très rarement explorés dont nous avons tenté de livrer en partie 6 et en épilogue quelques détails. Parvenir à un regard nuancé mais aussi réaliste sur ces questions nous paraît capital et d'intérêt direct pour le monde politique comme économique pour leur permettre de porter un jugement bien informé de la situation et prendre, si tel est leur désir, des dispositions pour préparer l'Europe au risque d'un conflit grave. Il importe ici de se rappeler de notre état de stupéfaction et d'impréparation concernant l'Ukraine… Un projet de recherche en ce sens pourrait se faire en équipe européenne faisant l'objet d'un rapport aux autorités clarifiant les risques et les coûts pour les intérêts européens d'un conflit dans le détroit.

Ce travail a montré comment les stratèges chinois s'inspirent de l'histoire pour leurs actions présentes, permettant ainsi d'anticiper certains futurs mouvements de Pékin dans ses approches périphériques. Parmi les constantes observées, l'intégration des mondes civils et militaires est particulièrement actuelle : autrefois par le biais de garnisons-colons pour contrôler le Xinjiang et Taïwan, aujourd'hui avec l'usage d'organisations paramilitaires comme le *Bingtuan* dans les terres et la flotte de pêche dans les mers disputées, renforçant les revendications territoriales chinoises par la *présence* et la *masse*. Cette intégration concerne également les infrastructures de transport, les industries (de l'armement à la construction) et l'envoi de travailleurs depuis le 18ème siècle pour peupler les zones stratégiques, souvent accompagné de mesures répressives. Après le Xinjiang, le Tibet et la Mongolie, Pékin applique ces méthodes à Hong-Kong, dans le but comme hier de dissoudre la population rétive dans le nombre et étouffer ses revendications. En intégrant militairement, politiquement, économiquement et démographiquement ses outils, Pékin cherche à repousser les menaces extérieures. Mais avançant, elle se confronte sans arrêt à de nouveaux dilemmes de sécurité à réduire. N'est-ce pas le signe d'un mouvement plus large ?

Cette double projection de puissance de la Chine vers l'Eurasie à l'ouest et les profondeurs de l'Indopacifique à l'est et au sud, demeure influencée par les conceptions expansionnistes de l'espace de ses stratèges, un *« culte de la défense »* et des zones d'influence, et la perception d'un droit inaliénable à obtenir une sécurité dont les bornes sont de l'ordre de l'indéfinissable. Dans l'histoire, la Chine s'est révélée comme une puissance assez belliqueuse, difficile à apaiser ou à dissuader, et rarement satisfaite de ses gains. Le Parti veut la sécurité sur ses frontières, quoi de plus légitime ? Mais de la côte à Taïwan, de l'île vers le Pacifique, et du Xinjiang vers l'Asie centrale, où se situe la limite ? Quels sont les risques à apaiser une puissance aussi irrédentiste à l'égard de ses frontières, dont les pratiques et projets en termes de relations interétatiques a autant à voir avec la loi du plus fort ? Quel crédit apporter à une accusation d'impérialisme et de double-jeu à l'encontre de l'Occident, dissimulant un mépris du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ? Que penser quand le Parti, par loup guerrier ou média d'État interposé, remet au nom de l'histoire en question la souveraineté japonaise sur les Ryükyü, et jusqu'à celle du Kazakhstan sur Almaty ? Si Pékin doit beaucoup à la vision de Wei Yuan, cela ne l'empêche pas de contester les *« affirmations invalides »* du vieux stratège lorsque celui-ci pointant dans le *Shengwuji* le caractère étranger du Heilongjiang actuel et de Taïwan, n'ayant *« jamais durant l'ancien temps fait partie de la Chine »*.[15] Dans une *« république amnésique »*[16]

[15] Selon Peter Perdue, nous faisant remonter cet épisode à : 2005 perdue 509. TFA.
[16] Clin d'œil au nom du livre de Louisa Lim, *The People's Republic of Amnesia*, Oxford University Press, 2014.

« aménageant le passé pour l'organisation du présent »[17], *« le parti sans cesse occupé à refaire sa propre histoire »*[18] finit par croire à ses inventions et mettre la réalité à son service.

À cet expansionnisme, la France et l'Europe, confrontées à des dangers plus immédiats, peuvent difficilement réagir, tandis que le coût de leurs désillusions face à la Chine est déjà considérable. Coincées entre leur dépendance à l'appareil productif chinois et la complaisance parfois nourrie d'ignorance vis-à-vis du Parti, les sociétés européennes gagneraient à s'intéresser davantage à l'histoire de la Chine. L'université a son rôle à jouer, non seulement pour questionner les mythes mais aussi pour fournir un savoir utile à l'action. Or il existe une marge de progression dans la compréhension des affaires stratégiques chinoises en France, dotée d'une sinologie avançant en ordre dispersé dont Jacques Guillermaz et Simon Leys décrivaient les pesanteurs, concurrences et concentration sur l'antique au détriment du contemporain et des affaires géopolitiques. C'est sans surprise que les jeunes stratégistes français se tournent vers la sinologie américaine, des travaux de laquelle *« nous sommes tous tributaires »* écrivait Guillermaz en 1989.[19] En France, l'étude du pays survit rarement à l'obtention du diplôme, surtout lorsqu'il est question d'affaires stratégiques comme d'histoire militaire, tandis que les conditions d'accès à la recherche restent difficiles. Son utilité n'est pas toujours apparente aux Français, attachés « *aux chercheurs qui trouvent »*, voire c'est à craindre, à ceux qui savent déjà quoi trouver avant de chercher… Or bien malin, écrivait Marc Bloch, qui saura *« décider à l'avance si les spéculations en apparence les plus désintéressées ne se révèleront pas, un jour, étonnement secourables à la pratique »*.[20]

Tous ces parallèles entre les périphéries stratégiques chinoises, ces invariants entre l'action des Qing et des communistes, ces verticalités propres à deux territoires portes et barrières, n'y a-t-il pas possibilité de monter en généralités ? Ce que l'on a vu pour Taïwan et le Xinjiang, il serait intéressant de répéter la démonstration à l'égard d'autres territoires acquis de haute lutte et non moins historiquement étrangers du vieux cœur Han de la Chine : la Mandchourie, la Mongolie, le Tibet, le Yunnan… Après le nord-ouest et le sud-est, pourquoi pas le sud-ouest et le nord-est, mettant en dialogue les luttes pour le contrôle de la péninsule coréenne et celle du Tibet ? Ainsi notre méthode et notre outil, cette perspective géostratégique nourrie par la longue durée, et ce paradigme de *déni d'accès*, pourrait, on l'espère, servir d'instrument théorique généralisable. Il nous a permis de dégager les fondations des intérêts militaires chinois pour la mer et le continent, et nous a renseigné sur une certaine représentation par les stratèges de Chine de leurs approches géographiques. Celles-ci se sont révélées parallèles dans l'espace et similaires sur la durée…

Et si cette observation pouvait s'appliquer ailleurs qu'en Chine ? On pense à d'autres marges coincées entre au moins deux grandes puissances, les premières à ressentir le vacillement des équilibres et des rapports de force. Nous pensons aussi aux puissances sino-russes, insatisfaites et révisionnistes, dont le regain actuel s'accompagne généralement de la volonté de réemprunter les chemins laborieux du passé... S'intéresser à leurs représentations et intérêts historiques pour ces zones périphériques, leurs vieux objets de désir, permettrait comme on l'a fait pour la Chine de mieux saisir la source de leur identité géostratégique, en étudiant leurs comportements les plus redondants et leurs ruptures, leurs références intellectuelles et leur réinterprétation plus ou moins dévoyée, et ainsi rendre leurs ambitions et mouvements futurs un peu plus prévisibles. Dans les affaires diplomatiques et stratégiques, il est souvent bon de se glisser dans la peau de

[17] Marcel Granet. Cité par Jacques Guillermaz, *Une vie pour la Chine*, Lafont, 1989, page 397.
[18] Guillermaz, *Une vie pour la Chine, op. cit*. 327.
[19] *Ibid*. 370-371.
[20] Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, *op. cit*. 9.

son rival : réfléchir comme lui, comprendre ses craintes, percer sa subjectivité, c'est-à-dire le connaître *« comme on se connaît soi-même ».* C'est Sun Zi qui l'a dit… Certainement, il faut des compétences linguistiques, ce qui peut être long à acquérir. Mais travailler centré sur l'autre semble plus prometteur qu'une approche davantage dénonciatrice et moralisatrice... Faire cela, c'est courir le risque de l'hubris, et aussi d'être pris de vitesse, comme en février 2022 ?

Avons-nous assez réfléchi aux représentations géostratégiques russes de l'Ukraine, notamment après la chute du mur, et avant l'invasion du pays par les troupes de Moscou ? On en doute. Et pourtant, la justification offerte par la Russie aux audiences internationales, nous semble assez similaire aux discours chinois sur Taïwan. Dans les deux cas, on dit avoir frappé, ou l'on projette de frapper, contraint et forcé par la mise de ces territoires au service des buts hégémonistes d'un Occident honni, et au détriment de la sécurité de la Russie et de la Chine. Peu importe que, des ex-membres du Pacte de Varsovie jusqu'à Taïwan, ces territoires anciennement occupés par les puissances russe et chinoise eurent appelé de leur vœu majoritaire, ici la protection de l'UE et l'OTAN, ici celle des États-Unis, contre leurs anciens dominateurs. Cette réalité, Pékin et Moscou l'oublient convenablement, se concentrant sur une faute occidentale commune à s'être aventurés dans les arrières russo-chinois, plus que sur le rejet qu'ils suscitent chez leurs voisins.

En discordance avec une littérature de théorie en relations internationales centrée sur l'échelle systémique entre grandes puissances, les États situés à leur périphérie ont donc une large marge de manœuvre, et leurs préférences sont extrêmement conséquentes. Kiev et Taipei mettent leurs partenaires d'Occident face à des dilemmes de sécurité difficiles, d'autant que leur futur est lié à celui des équilibres et périmètres de sécurité dont ils font office de premiers pivots. Bien futé qui saura dire où se trouve le réalisme : retranchement devant l'agresseur et retrait difficile basé sur l'observation d'un rapport de force défavorable, ou résister, peut-être dissuader l'agresseur ?

Voilà qui nous ramène à Shi Lang et son vieux théorème stratégique sur Taïwan : il faut occuper ces terres de crainte qu'elles ne servent de tremplin pour les agressions de l'ennemi... Certes, il nous est facile de dénoncer à Paris ces bas calculs comme étant établis par des gouvernements dictatoriaux dont l'insécurité les empêche de penser leur sécurité sans profondeur stratégique, insensibles aux préférences des peuples voisins, et portant derrière le masque de leur lutte contre *l'Occident collectif* un véritable culte aux sphères d'influence. Mais il reste très dangereux de dénoncer ces représentations sans s'y adapter, comme d'oublier que les Russes et les Chinois croient peut-être à leur propre propagande contre *« l'Occident collectif »*, aussi farfelue puisse-t-elle sembler. Cette *« rancune de débiteur »*[21] n'aurait sans doute pas une telle place dans la production stratégique et scientifique chinoise si ces représentations ne faisaient pas *a minima* consensus. On en trouve la trace jusque chez Xi Jinping, persuadé en conversation avec Ursula Von Der Leyen en 2023 que Washington tenterait de pousser Pékin à la guerre contre Taïwan de la même manière qu'elle aurait provoqué Moscou à envahir l'Ukraine. Est-ce un signe de la paranoïa d'un dictateur ? Ou celui d'une profession de foi aussi franche qu'inquiétante ?[22]

C'est du moins un fait des stratèges chinois, dont on parcourt les écrits sur Taïwan et le Xinjiang comme des brulots écrits à la manière combative de leurs diplomates, un ton revanchard disparu en Europe depuis 1945. Une méfiance profonde à l'égard de l'ouest vicieux et coupable des maux historiques de la Chine, suspects des pires intentions, s'en dégage. Il lui ferait courir de très grands périls : démembrement du pays en débutant par sa périphérie, guerre civile, voire

[21] Guillermaz, *Une vie pour la Chine, op. cit*. 400.
[22] Demetri Sevastopulo, "Xi Jinping claimed US wants China to attack Taiwan", *Financial Times*, 15 juin 2024.

disparition de la nation chinoise unifiée... Cette production est édifiante non seulement pour son ton assez consensuel mais aussi pour l'écart avec nos perceptions. Il semble difficile de le combler, étant donné l'imperméabilité du système chinois à toute contradiction de la ligne du Parti, l'unité et l'intensité avec laquelle ses penseurs officiels dépeignent l'Occident comme une menace, et le besoin, partant, de l'éloigner et faire pièce à ses idées comme à son influence.

Il semble bien que cette logique de déni-d'accès, presque de *dégagisme* stratégique, est partagée entre Russes et Chinois. C'est l'objectif commun de ces deux adversaires historiques. Désigner l'ennemi constitue l'acte de souveraineté par excellence disait Carl Schmitt. À les lire, l'ouest les auraient poussés dos au mur, par la manipulation perverse des Ukrainiens et Taïwanais, pour faire de leurs terres la base arrière de ses actions destructrices contre la Chine et la Russie. Dans ces plans d'exclusion vengeurs, d'imposition de leur droit sur des peuples et terres convoités, ils veulent pouvoir compter l'un sur l'autre. À peine les sirènes hurlaient à Kiev en février 2022 qu'un propagandiste de *Xinhua* assénait que *« la Chine aura besoin du soutien russe lorsqu'il s'agira de régler une bonne fois pour toutes contre les États-Unis le problème de Taïwan ».*[23]

Jusqu'à ce qu'ils se traduisent en actes, nous n'avons guère prêté attention à ces discours. Nous les balayions de la main, les rejetant dans l'irrationnel, dans une sorte d'hubris confiant dans l'universalité de nos vues. Faisant table rase des réflexes démodés du passé, on désarmait. Dans les collèges, on apprenait que la présence de nos soldats était synonyme de *maintien de la paix*. Pour l'heure, Pékin obtient tout le souhaitable : la Russie neutralisée comme risque stratégique, pourvoyeuse docile en énergie à l'approvisionnement sécurisé, contre son soutien silencieux des visées néo-impériales de Moscou. Un succès russe de guerre lasse en Ukraine humilierait davantage l'Occident qu'elle ferait le prestige de Moscou, et renforcerait Pékin. Certes, des chancelleries européennes espèrent encore que Xi Jinping *« ramènera Poutine à la raison »*, mais le fait est parfois trop aveuglant pour être vu : le premier profiteur de la guerre est la Chine, en mettant à nu l'asthénie européenne, et en contraignant Washington à agir sur plusieurs fronts.

D'ici là, cette *union de rejet* entre Russes et Chinois comprend des effets géostratégiques qui dépassent de loin le périmètre de ce travail, mais qui semblent s'inscrire dans son prolongement logique. Nous voulons attirer l'attention sur les vieilles conceptions géopolitiques concurrentes autrefois développées par Mackinder et Spykman, de la confrontation entre le *Heartland*, noyau eurasien continental, et le *Rimland*, la longue et tortueuse frange littorale entourant la première. Or il semble qu'il existe peu d'études récentes en France sur la recomposition progressive des équilibres au profit des nouvelles puissances centrales que sont la Russie, la Chine voire l'Iran et la Turquie, dans l'Eurasie. Comme le montrent les travaux par exemple d'Emmanuel Lincot sur les rapports entre Chine, l'Islam, et l'Asie centrale, notre investissement aussi stratégique qu'intellectuel de cette région demeure insuffisant. C'est problématique tant les dynamiques de refoulement à l'égard de l'Occident s'accélèrent aujourd'hui à la lumière de la tournure de la guerre au Levant, voyant sa position affaiblie et décrédibilisée aux yeux du monde musulman. Du côté du *Rimland*, dont le contrôle demeurait également clef selon Spykman pour surveiller les ambitions des puissances continentales disposées autour du *Heartland* de Mackinder, les défis s'accumulent aussi. C'est d'abord celui de la flotte chinoise et de ses conquête marchandes, qui, en suivant une logique de comptoirs, tisse également son influence du Pacifique aux rives de l'Afrique en passant par l'océan Indien. Le demi-millénaire de contrôle des routes maritimes

[23] Bill Bostock, "China state media editor says Beijing must back Russia over Ukraine so it gets support when it fights for Taiwan", *Business Insider*, 23 février 2022.

par l'Occident ouvert par Vasco de Gama s'est refermé en moins de 30 ans. Par des logiques marchandes, l'*« île monde »* nous échappe tandis que la Chine investit le *« sud global »*.

Le risque à terme est pourtant des plus conséquents : celui de nous isoler sur notre péninsule, coupé de l'Eurasie et de ses ressources critiques à notre souveraineté industrielle et économique, et à notre puissance de demain. Les réponses viendront des spécialistes de chaque sujet. Mais en attendant, le manque de compréhension des dynamiques locales, une diplomatie déclaratoire ou moralisatrice dissimulant mal nos contradictions et retards sur les investissements de demain, offrent le flanc aux procès en double standard et d'inefficacité de Pékin. Aujourd'hui en état de faiblesse relative, il fait sens de gagner en flexibilité, pragmatisme et liberté d'action. S'inspirer de la guerre populaire peut y concourir : investir les espaces vides où l'on nous attend le moins, progresser le long des lignes extérieures : sous-continent indien, républiques d'Asie centrale, Asie du sud-est, Océanie.. Tenter cette idée d'Emmanuel Lincot de *« guérilla diplomatique »*.[24]

Quant à l'Ukraine et Taïwan, un constat : l'Europe n'a pas les moyens de peser militairement dans le jeu entre Pékin, Taipei, Tokyo et Washington. Mais doit-elle, à ce titre, se désintéresser de l'enjeu de la première chaîne d'îles et du devenir du périmètre de défense de l'allié américain ? Ni une guerre prenant sa source dans l'incapacité des défenseurs à maintenir une capacité de dissuasion crédible, ni le déséquilibre des puissances maritimes régionales au profit de Pékin, ne semblent constituer les intérêts européens. Or, pour jouer sur les équilibres là-bas, et parer au défi russe, davantage d'autonomie européenne en matière de défense serait bienvenue. Le contexte semble enfin plus favorable à Washington, où les voix se multiplient dans les deux partis pour voir en cette autonomie et européanisation de notre défense, longtemps défendue par la France, une condition d'un pivot réussi vers le Pacifique occidental et le détroit de Taïwan. En attendant, nos faiblesses industrielles, divisions politiques, et impréparations, ne font plus le jeu de Washington, en la contraignant à stationner plus de troupes que désiré sur le continent.

Ces vents contraires font réfléchir de Berlin à Varsovie, et favorisent les positions françaises. Si la conjoncture outre-Atlantique devient plus propice à la prise en main par l'Europe de sa sécurité, peut-être, c'est une hypothèse et une aspiration de long terme, l'Europe sera davantage capable d'assurer elle-même la sécurité de ses frontières, obtenant l'autonomie nécessaire à ses choix futurs. Un tel mouvement libérerait les énergies américaines pour équilibrer en Asie la Chine... Evidemment, pour l'heure, ni Paris ni l'Europe ne semblent encore en pleine possession des moyens politiques et militaires de prendre le relais de Washington, dont l'exacte volonté est à sonder. Difficile aussi de redémarrer ces usines dont nous avions fait si bon marché. Nous accuserons d'un long retard et l'actualité quant à l'Europe et l'Asie orientales ne porte pas à un optimisme forcené. Mais le temps des décisions est arrivé et la chance sourit aux ambitieux.

[24] Emmanuel Lincot, *Le très grand jeu – Pékin face à l'Asie centrale*, Les éditions du cerf, 2023.

Bibliographie

Sources primaires

Documents officiels

« La Chine doit être réunifiée et elle le sera », *Ambassade de Chine en France*, 25 octobre 2021.

“Ambassador Liu Xiaoming's Article in the Financial Times: Take the new Silk Road as an opportunity not a threat”, *Ambassade de Chine au Royaume-Uni*, 5 mai 2015.

Acheson, Dean. “Speech on the Far East”, 12 janvier 1950.

Academy of Military Science Military Strategy Studies Dept, *Science of Military Strategy*. Military Science Press, Pékin, 2005.

Academy of Military Science Military Strategy Studies Dept, *Science of Military Strategy*. Military Science Press, Pékin, 2013.

Academy of Military Science Military Strategy Studies Dept, *Science of Military Strategy*. Military Science Press, Pékin, 2020.

Bergin, Bob, “The Growth of China’s Air Defenses: Responding to Covert Overflights, 1949–1974”, *Studies in Intelligence Vol. 57, No. 2*, CIA, 2013, pp. 19-28.

CIA, "Communist Takeover and Soviet Penetration in Sinkiang", Weekly Periodical, 1951.

Dotson, John, “The Confucian Revival in the Propaganda Narratives of the Chinese Government”, U.S.-China Economic and Security Review Commission, 20 juillet 2011.

Eisenhower, President. "Message From the President to the Congress, January 24, 1955”, *Foreign Relations of the United States (FRUS)*, 1955-1957, China, Volume II.

“Eisenhower news conference, March 16, 1955”, *FRUS, 1955-57*, vol. 2, pp. 332-33.

Entering the Dragon’s Lair: Chinese Anti-access Strategies and Their Implications for the United States, *RAND*, 2007.

“Foreign Ministry Spokesperson Wang Wenbin’s Regular Press Conference on April 19, 2023”, *Ministère des affaires étrangères de Chine*, 23 avril 2023.

General MacArthur, *Farewell Address to Congress*, Washington D.C, 19 April 1951.

General MacArthur, “Formosa Must Be Defended: Our Strategic Frontier,” Speech given before the Veterans of Foreign Wars, 28 août 1950, printed in *Vital Speeches of the Day*, Vol. 16, No. 23, 15 septembre 1950, pp. 708–709.

Institut du marxisme de l'Université des finances et de l'économie du Xinjiang [新疆财经大学马克思主义学院], « Comment bien raconter l'histoire du Xinjiang ? Résumé du séminaire pré-

scolaire ‘Cognition, narration et enseignement : Une histoire locale concise du Xinjiang’ [如何善於鬥爭、守好陣地、講好新疆歷史？ ‖「認知、敘事與教學：《簡明新疆地方史》學前研討會」綜述] », 18 février 2023.

"Issue Brief: The Shanghai Cooperation Organization: A Testbed for Chinese Power Projection", U.S.-China Economic and Security Review Commission, 12 novembre 2020, pp. 1-30.

“Japanese attempts at infiltration among Muslims in Russia’s and her borderlands”, *Office of Strategic Services* (OSS), août 1944.

“Joint Statement Following Discussions With Leaders of the People’s Republic of China”, *Foreign Relations of the United States (FRUS)*, 1969-1976, Volume 17, China, 1969-1972.

Laws and Regulations Database of the Republic of China, *Act Governing Relations between the People of the Taiwan Area and the Mainland Area*, Mainland Affairs Council, 24 juillet 2019.

Mao Zedong, « Une circulaire concernant les leçons de la défaîte à Jinmen à destination de la CMC », 29 octobre 1949.

Mao Zedong, "N’attaquez pas sur tous les fronts ", *Travaux choisis de Mao Zedong*, Vol. 3, 123, 6 juin 1950.

Mao Zedong, « De la dictature démocratique populaire − 1949, En commémoration du 28ème anniversaire du Parti communiste de Chine », 30 juin 1949.

Mao Zedong, « Sur les dix grandes relations », *Travaux choisis de Mao Zedong*, 25 avril 1956.

Ministère de la défense (Chine), « Exercice militaire antiterroriste conjoint "Mission de paix-2021" de l'OCS : unissez-nous pour combattre le terrorisme et défendre la paix [“和平使命-2021” 上合組織聯合反恐軍演將舉行：攜手反恐 捍衛和平] », 9 novembre 2021.

Ministry of National Defense (Taiwan), *National Defense Report*, 2019.

Ministry of National Defense (Taiwan), *National Defense Report*, 2021.

Ministry of National Defense (Taiwan), *National Defense Report*, 2023.

“Memorandum of Conversation, 12 November 1973, Chairmen Mao’s Residence, Beijing”. United States Congress, H.R.2479 - Taiwan Relations Act, Public Law 96-8, 1979.

Morton, Louis, *The War in the Pacific - THE FALL OF THE PHILIPPINES*. CENTER OF MILITARY HISTORY UNITED STATES ARMY WASHINGTON, D.C, 1953.

Niva Yau, "Hearing on China’s Activities and Influence in South and Central Asia”, *US-China Economic and Security Review Commission*, 12 mai 2022.

Reagan, Ronald, “Arms Sales to Taiwan, Memoradum for the Honorable George P. Shultz”, 17 août 1982.

“Report on Military and Security Developments Involving the People’s Republic of China”, *U.S. Department of Defense*, 2019.

“Report on Military and Security Developments Involving the People’s Republic of China”, *U.S. Department of Defense*, 2020.

“Report on Military and Security Developments Involving the People’s Republic of China”, *U.S. Department of Defense*, 2021.

“Report on Military and Security Developments Involving the People’s Republic of China”, *U.S. Department of Defense*, 2022.

“Report on Military and Security Developments Involving the People’s Republic of China”, *U.S. Department of Defense*, 2023.

Scobell, Andrew, Ely Ratner, Michael Beckley, *China’s Strategy Toward South and Central Asia - An Empty Fortress*, RAND Corporation, 2014.

State Council Information Office of the People's Republic of China, *China’s Military Strategy*, State Council Information Office, Beijing, 2015.

State Council Information Office of the People's Republic of China, *China’s National Defense in the New Era*, State Council Information Office, Beijing, 2019.

State Council Information Office of the People's Republic of China, *The Diversified Employment of China’s Armed Force*, State Council Information Office, Beijing, 2013.

Statement Issued by the President, in *Foreign Relations of the United States*, vol. 7, June 27, 1950.

Systems Confrontation and System Destruction Warfare - How the Chinese People's Liberation Army Seeks to Wage Modern Warfare, *RAND*, 2018.

« Comment combattre, défendre notre territoire, et bien raconter l'histoire du Xinjiang ? Cognition, discours, et enseignement: Pour une histoire concise du Xinjiang. Résumé du séminaire de prérentrée [如何善于斗争、守好阵地、讲好新疆历史？|| « 认知、叙事与教学：《简明新疆地方史》学前研讨会 » 综述] », *Université des finances et de l'économie du Xinjiang, Institut d’étude du marxisme* [新疆财经大学马克思主义学院], 18 février 2023.

“U.S. Congress, Joint Resolution by the Congress, January 29,1955,” *FRUS*, 1955-57, vol. 2.

U.S. Department of Defense, *Air Sea Battle - Service Collaboration to Address Anti-Access & Area Denial Challenges*, 2013.

U.S. Department of Defense, *Joint Operational Access Concept*, 2012.

Xi Jinping, "Promote Friendship Between Our People and Work Together to Build a Bright Future", *Ambassade de la République populaire de Chine en Belgique*, 8 septembre 2013.

“William Perry Oral History”, *UVA Miller Center*, 21 février, 2006.

Documents anciens et mémoires

Ouvrages.

Ancel, Jacques, *Géographie des frontières*, Gallimard, 1939.

Beaufre, André, *Introduction à la stratégie*, Armand Colin, 1963.

Bloch, Marc, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Armand Colin, 2e édition, 1952.

Bloch, Marc, *L'étrange défaite*, Folio histoire, 1990.

Braudel, Fernand, *L'identité de la France, Vol. 1, Espace et Histoire*, Flammarion, 1986.

Chiang Kai-shek, *China's Destiny & Chinese Economic Theory*, Roy Publishers, New York, 1947.

Chiang Kai-shek, *Soviet Russia in China: A Summing up at Seventy,* Harrap & Co, 1958.

Clausewitz, Carl Von, *On War*, Translated by Michael Howard and Peter Paret, Oxford University Press, 1976.

Corcuff, Stéphane, « Le 'Mémoire sur Formose' du Consul de France Vieillard de 1784 et la géopolitique du détroit de Taiwan au XVIIIème siècle », *International Conference on History and Culture of Taiwan*, Taipei 2006.

Courant, Maurice, *L'Asie centrale au 17 et 18e siècle - Empire Kalmouk ou empire mandchou*, Rey, 1912.

Davidson, James W, *The Island of Formosa, Past and Present: History, People, Resources, and Commercial Prospects, Tea, Camphor, Sugar, Gold, Coal, Sulphur, Economical Plants, and Other Productions*, MacMillan, London, 1903.

De Gaulle, Charles, *Le fil de l'épée*, Tempus Perrin, 1932 (2015).

Durkheim, Émile, *L'année sociologique, Vol. 1*. Alcan, Paris, 1896.

Gottmann, Jean, *La politique des États et leur géographie*, Paris, CTHS, 2007.

Grousset, René, *Histoire de la Chine*, Histoire Payot, 1942.

Grousset, René, *L'empire des steppes – Attila, Gengis Khan, Tamerlan*, Editions Payot, Paris, quatrième édition, 1965.

Halford Mackinder, *Democratic Ideals and Reality*, Constable and Company, Londres, 1919.

Thomas Hobbes of Malmesbury. *LEVIATHAN, or the matter, form and power of a commonwealth ecclesiastical and civil*. 1651.

George Kerr, *Formosa Betrayed*, Houghton Mifflin, Boston, 1965.

Lattimore, Owen, *Pivot of Asia – Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, Little, Brown and Company, 1950.

Lattimore, Owen, *The Desert Road to Turkestan*, Little Brown Publishing, Boston, 1929.

Lattimore, Owen, *The Inner Asian Frontiers of China*, Beacon Press, Boston, 1940.

Lea, Homer, *The Valor of Ignorance*, Nabu Press, 2010.

Liddell Hart, Basil H, *Strategy: the Indirect Approach*, Praeger, 1954.

Halford Mackinder, *Democratic Ideals and Reality*, Constable and Company, Londres, 1919.

Mahan, Alfred, *The Influence of Sea Power upon History, 1660-1783*, Little, Brown & Co, New York, 1890.

Mahan, Alfred, *The Problem of Asia: Its Effect Upon International Politics*, Taylor and Francis, 2003.

Niquet, Valérie, *Sun Tzi, L'art de la guerre*, Economica, Bibliothèque stratégique, 2011.

Spykman, Nicholas J, *Geography of Peace*. Harcourt, Brace and Company, New York, 1944.

White, Theodore H., Annalee Jacoby, *Thunder Out of China*, Da Capo Press, 1946 (1975).

Ralph Sawyer, Mei-chün Sawyer, *The Seven Military Classics of Ancient China*, Basic Books, New York, 2007.

Song, Qiang et al, « La Chine peut dire non [中國可以說不] », China Federation of Literary and Art [中國文聯出版公司], Pékin, 1996.

The Complete Works of Zhuangzi, translated by Burton Watson, Columbia University Press, 2013.

Articles.

Bloch, Marc, « Pour une histoire comparée des sociétés européennes », *Revue de Synthèse Historique*, 1928, pp. 22-23.

Braudel, Fernand, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée ». *Annales, Economies, sociétés, civilisations*, 13e année, No. 4, 1958, pp. 725-753.

Gaston Cahen, « Les relations de la Russie avec la Chine et les peuplades limitrophes à la fin du XVIIème siècle et dans le premier quart du XVIIIème siècle », *Revue Historique*, T.94, Fasc. 1, 1907, pages 45-62.

Fukuzawa Yukichi, « Datsu-A Ron [Quitter l'Asie] », *Jiji shinpō*, 16 mars 1885.

Liang Qichao, « Sur les grandes tendances géographiques de la Chine [中國地理大勢論] », 1936.

Liu Huaqing [劉華清], « Avancer inébranlablement sur la voie de la construction d'une armée moderne aux caractéristiques chinoises [堅定不移地沿著建造有中國特色現代化軍隊的道路前進], » *Quotidien de l'APL* [解放軍報], 6 août 1993.

Mackinder, Halford, « The Geographical Pivot of History », *The Geographical Journal*, vol. 23, no. 4, 1904, pp. 421-437.

Martin, A. P, "The Northern Barbarians in Ancient China", *Journal of the American Oriental Society*, Vol. 11, 1885, pp. 362-374.

Masaji, Inoue. “South Seas and Taiwan.” *Taiwan Nichi-nichi Shinpō*, May 28, Taishō 3, 1914. Translated by Huei-Ying Kuo, Primary Sources on Taiwanese History, 2021.

« Le people chinois doit libérer Taïwan [中國人民一定要解放台灣] », *Quotidien du peuple*, 15 mars 1949.

Spykman, Nicholas J., Abbie A. Rollins, “Geographic Objectives in Foreign Policy”. *The American Political Science Review*, Vol. 33, No. 3, 1939, pp. 391-410.

Simiand, François, « Méthode historique et science sociale », *Revue de synthèse historique*, 1903, pp. 113-169.

Mémoires et récits de voyage.

Fielding, Nick (Ed), *The Selected Works of Chokan Valikhanov (Traduction Dr. Arch Tait)*. The Embassy of the Republic of Kazakhstan in the United Kingdom of Great Britain and Northern Ireland, 2020.

Antoine Gaubil, *Correspondance de Pékin, 1722-1759*, Librairie Droz, 1970

Guillermaz, Jacques, *Une vie pour la Chine*, Robert Laffont, 1989.

Liu Huaqing [劉華清], *Les mémoires de Liu Huaqing* [劉華清回憶錄], *Les éditions de l’Armée populaire de libération*, Pékin, 2004.

Imbault-Huart, Camille, *L'île de Formose - Histoire et Description par Camille Imbault-Huart Consul de France*, 1893.

Le Gendre, Charles, *Is aboriginal Formosa a part of the Chinese empire?*, Lane, Crawford, Shanghai, 1874.

Lan Dingyuan [藍鼎元], *Dongzhengji* (東征集), *Pingtai jilue* (平臺紀略), 1680-1733.

Li Zhisui, *The Private Life of Chairman Mao*, Chatto and Windus, 1996.

Martin, Claude, *La Diplomatie n’est pas un dîner de gala – Mémoires d’un ambassadeur Paris Pékin Berlin*, L’aube, 2018.

Peng Ming-min, *Le goût de la liberté – Mémoires d’un indépendantiste*, René Viénet, 2011.

Wei Yuan [魏源], *Haiguo Tuzhi* [聖武記], 1843.

Wei Yuan [魏源], *Shengwuji* [聖武記], Zhonghua Bookstore [中華書局], Pékin, 1984.

Xiao Jinguang [肖勁光], *Les mémoires de Xiao Jinguang* [肖勁光回憶錄], Presses de l’Armée populaire de libération, Pékin, 1987.

Autres.

"Project Chestnut: Why the US Secretly took China on a Tour of CIA HQ", Spyspace (non daté). Et "US Denies Offering Spying Gear to China", 21 avril 1979 (journal inconnu), article de selection du site *CIA Reading Room*, document déclassifié en 2005.

Deng Xiaoping, "Nous devons adhérer au socialism et éviter l'évolution pacifique vers le capitalism ", *Travaux choisis de Deng Xiaoping*, Vol. 3, No. 23, 23 novembre 1989.

Renan, Ernest, « Qu'est-ce qu'une nation ? », *Conférence à la Sorbonne*, 1882.

Zedong, Mao, « De la guerre prolongée (Mai 1938) ». In Chaliand Gérard (Ed.), *Mao. Stratège révolutionnaire*, Agora, 2010, pp. 203-226.

Zedong, Mao, « La révolution chinoise et le parti communiste chinois » (décembre 1939).

Zedong, Mao, *Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine*, dans Chaliand Gérard (Ed.), *Mao. Stratège révolutionnaire*, Agora, 2010, pp. 92-138.

Presse

A

"China's Blackwater-style Private Armies", *Asia Sentinel*, 3 septembre 2018.

Rahimbek Abdrakhmanov, Kamshat Zhumagulova, "How Kazakhstan Helps Russia Bypass Sanctions", *The Diplomat*, 25 octobre 2023.

Asia Sentinel, "China's Blackwater-style Private Armies", 3 septembre 2018.

Asfandyar Mir, Ph.D, "Making Sense of Iran-Pakistan Cross-Border Strikes", *United States Institute for Peace*, 19 janvier 2024.

Emil Avdaliani, "China Is Taking Advantage of Russia's Weakness in Central Asia", *WPR*, 1er septembre 2022.

B

Barry Van Wyk, "China's trade with Central Asia —mostly via Xinjiang — topped $50 billion in April", *The China Project*, 18 mai 2023.

Birtles, Bill, "Xi Jinping announces plans to allow Chinese military to undertake 'armed forces operations' abroad", *ABC News*, 14 juin 2022.

Blanchard, "Taiwan is 'sea fortress' against China, minister tells U.S. audience", *Reuters*, 15 septembre 2021.

Bondaz, Antoine, « Coronavirus : « Le modèle de gouvernance chinois n'est pas un modèle à suivre », *Le Monde*, 16 mars 2020.

Matthew Bown, "Viktor Louis: a KGB promoter of Soviet unofficial art", *Art Focus Now*, 27 mai 2021.

Aadil Brar, "Satellite Images Show China Building Houses on Neighbor's Territory", Newsweek, 30 décembre 2023.

Andreea Brînză, "What Happened to the Belt and Road Initiative?", *The Diplomat*, 6 septembre 2022.

Sophia Nina Burna-Asefi, "Trial Run for China-Afghan Rail Corridor as SCO Summit Kicks Off", *The Diplomat*, 15 septembre 2022.

"La nouvelle politique de Xi Jinping : après l'interdiction des sept sujets, les seize articles [習近平新政： 七不講後又有十六條]", *BBC*, 28 mai 2013,

C

Rémi Castets, "Les Ouïgours à l'épreuve du « vivre-ensemble » chinois", *Monde Diplomatique*, mars 2019.

程嘉文 [Cheng Jiawen], "Ligne médiane : ce sont en fait les États-Unis qui ont initialement empêché l'armée ROC de « contre-attaquer le continent » [海峽中線默契當初竟是美方限制國軍「反攻大陸」？]", *United Daily News*, 2 avril 2019.

CCTV-7 [央视军事报道], « Régiment de la région militaire du Xinjiang : Forger une équipe talentueuse capable de combattre et de vaincre [新疆军区某团：锻造能战善战的合成人才队伍]", 3 mars 2023.

Minnie Chan, "Taiwan's undersea submarine base plan resurfaces as cross-strait tensions rise", *SCMP*, 2023.

Laurie Chen, "Top official from Xinjiang says 'Sinicisation' of Islam 'inevitable'", *Reuters*, 7 mars 2014.

Ahmed S. Cheema, "China's Gamble in Afghanistan", *The Diplomat*, 2023.

Frank Ching, "Does Chinese blood really lack the DNA for aggression?", *SCMP*, 1 juillet 2014.

Stéphane Corcuff, « Indépendance de Taïwan : un seul mot pour 4 rêves », *Challenges*, 4 mai 2024.

« Le PCC rééduque les Ouïghours et favorise davantage la sinisation de l'islam [中共再教育維吾爾人 還要深入推進伊斯蘭中國化] », *CNA*, 21 septembre 2021.

"Le PCC ouvre une librairie de la renaissance, Xi Jinping témoigne de sa très grande confiance en l'histoire [中共出版復興文庫 習近平稱堅定歷史自信]", *CNA*, 26 septembre 2022.

"Hausse de la menace chinoise, ministre adjoint de la défense du Japon : Taiwan est un frère et un membre de notre famille à protéger" [中國威脅增 日防衛副大臣：台灣是兄弟家人必須保護], *CNA*, 29 juin 2021.

« Avions communistes harcelant Taïwan sont tous dans la zone sud-ouest, spécialiste : Un champ de bataille pour sous-marins [共機擾台均在台灣西南方 學者：潛艦戰場經營] », *CNA*, 1 novembre 2020.

« Spécialiste : Les activités de l'armée communiste dans le détroit semblent viser Taïwan mais ciblent en réalité l'armée américaine [學者：共軍台海活動表面遏制台灣 實則針對美軍] », *CNA*, 8 avril 2020.

Hanne Cokelaere, Sarrah Anne Aarup, "Ukraine war shakes up China-Europe", *Politico*, 25 juillet 2022.

« Une exposition commémorant le 600e anniversaire des voyages de Zheng He vers l'Ouest s'ouvre au Zimbabwe [纪念郑和下西洋 600 周年展览在津巴布韦开幕] », *Chine Nouvelle,* 17 février 2006.

« La marine réalise progressivement la transformation du type de défense offshore à la combinaison de type défense offshore et escorte dans les mers lointaines [海軍逐步實現近海防御型向近海防御與遠海護衛型結合轉變] », *Chine Nouvelle*, 26 mai 2015.

« Lors de son inspection au Xinjiang, Xi Jinping a souligné la nécessité de mettre en œuvre pleinement et précisément la stratégie du Parti pour gouverner le Xinjiang dans la nouvelle ère et construire l'unité. Un Xinjiang magnifique, harmonieux, prospère, civilisé et progressiste, où les gens vivent et travaillent dans la paix et le contentement et jouissent d'une bonne écologie [習近平在新疆考察時強調 完整準確貫徹新時代黨的治疆方略 建設團結和諧繁榮富裕文明進步安居樂業生態良好的美好新疆] », *Chine Nouvelle*, 7 juillet 2015.

« Message de Mao Zedong à propos de la construction de la marine : la marine doit faire du bon travail et faire peur à l'ennemi [毛泽东寄语海军建设：海军要搞好，使敌人怕] », *China News* [中国新闻网(北京)], 25 décembre 2013.

"President Sets Out New Vision for Xinjiang", *China Daily*, 16-17 juillet 2022.

"Former KMT chairman visits Great Wall with youth to sing patriotic songs", *China Daily*, 9 avril 2024.

« Le PCC ouvre une librairie de la renaissance, Xi Jinping témoigne de sa très grande confiance en l'histoire [中共出版復興文庫 習近平稱堅定歷史自信] », CNA.

"US gains military access to Philippine bases close to Taiwan and South China Sea", CNN, 4 avril 2023.

"US can't keep up with China's warship building, Navy Secretary says", *CNN*, 22 février 2023.

"China and Central Asia: Bilateral Trade Relationships and Future Outlook", *China Briefing*, 20 mai 2021.

"Chinese border guards inspect parts of the Chinese-Kyrgyz border inaccessible by car", *China Military*, 27 octobre 2022.

China Power Team. "How Is China Expanding its Infrastructure to Project Power Along its Western Borders?" *China Power*, 16 mars 2022.

Purges and the PLA: Corruption in the Ranks, *China Talk*, 8 janvier 2024.

D

Destrefa, Sim Tack, The Intel Lab, Tyler Rogoway, "Tracking China's Sudden Airpower Expansion On Its Western Border" *The Drive*, 16 juin 2021.

Jack Detsch, "China Attempts a Victory Lap in the South Pacific", *Foreign Policy*, 2 juin 2022.

Mure Dickie, "A less Admiral Admiral", *Financial Times*, 30 septembre 2005.

Praveen Donthi, "A Winter Night on the India-China Himalayan Frontier", *Crisis Group*, 7 avril 2022.

Berikbol Dukeyev, "Do Kazakhstanis care about their kin in Xinjiang?", *Open Democracy*, 7 juin 2021.

E

« Médias d'État chinois: Hung Hsiu-chu visite le Xinjiang, louant l'harmonie sociale et le bonheur sur place, 'les gens de tous les groupes ethniques ont le sourire aux lèvres' » [陸官媒：洪秀柱訪新疆　讚社會和諧歡樂「各族群眾臉上洋溢笑容」], *ETtoday*, 26 mai 2022

China-Central Asia Monitor, "Central Asia: China opens "super" monitoring station on Tajik-Afghan border", *Eurasianet*, 23 juin 2023.

"China & Central Asia: Xi seeks to "sinicize" Islam in Xinjiang", *Eurasianet*, 20 juillet 2022.

F

Robert Farley, "Could the US Navy Blockade China in Wartime?", *The Diplomat*, 14 mai 2018.

David Frazier, "The decline and fall of Taipei's 'Sugar Daddy Row'", *Taipei Times*, 14 décembre 2023.

William Figueroa, "China-Iran Relations: The Myth of Massive Investment", *The Diplomat*, 6 avril 2023.

"L'esprit pacifique de la Chine au service des échanges économiques", *French China*, 10 mai 2018.

G

Tanner Greer, "Losing Taiwan Means Losing Japan", *The Scholar's Stage*, 26 février 2020.

Tanner Greer, "American Bases in Japan Are Sitting Ducks", *Foreign Policy*, 4 septembre 2019.

Eric Gomez, "Taiwan Waits Longer for HIMARS, F-16s, and Abrams Tanks than Other Recipients", *CATO*, 22 janvier 2024.

Derek Grossman et Logan Ma, "A Short History of China's Fishing Militia and What It May Tell Us", *The RAND Blog*, 6 avril 2020.

Guo Xiaoli, "Explaining China’s Central Asia pivot" *Lowy Institute*, 26 mai 2023.

"Mao denigration driven by political motives", *Global Times*, 22 décembre 2022.

“Sparks by Ian Johnson review - China’s underground historians”, *The Guardian*, 1 novembre 2023.

H

Somaiyah Hafeez, "Gwadar’s Trials and Tribulations", *The Diplomat*, 12 janvier 2023.

Paul Huang, “Taiwan’s Military has flashy American weapons but no ammo”, *Foreign Policy*, 2020.

Jiahui Huang, "China expands vocational training centers to Central Asia", *Eurasianet*, 1er septembre 2022.

Hunzeker, Michael, “Taiwan's Defense Plans are Going Off the Rails”, *Warontherocks*, 18 novembre 2021.

Huo Jianguo [霍建國], « La BRI est un concept stratégique, pas d’ingénierie [霍建國 : ’一帶一路’是戰略構想不是’工程項目’] », *Quotidien du peuple*, 19 mars 2015.

K

Isaac Kardon, "China’s Geopolitical Gambit in Gwadar", *Wilson Center*, 20 octobre 2020.

« Des représentants de l'Académie de commandement des forces de fusée de l'Armée populaire de libération chinoise visitent le Kazakhstan » [中國人民解放軍火箭軍指揮學院代表訪問哈薩克], *Kazinform*, 9 juin 2023.

Minami, Kazushi, "China’s Foreign Ministry Archive: Open or Closed?", 2 octobre 2017, Source and Methods (blog).

Kauffmann S., “A Davos, Xi Jinping, grand timonier du libre-échange“, *Le Monde*, 18 janvier 2017.

Natalia Konarzewska, "China Backs Kazakhstan Against Russian Threats", *Central Asia-Caucasus Institute*, 12 janvier 2023.

Kong Delian, “The Lament of Amerasians in Taiwan: A Three-Decade Search for Missing Family [孔德廉], [西方的臉孔在東方悲鳴──亞美混血兒長達 30 年的尋親啟事]”, *The Reporter*, 10 janvier 2019.

Kuzenov, "Kazakhstan keeps lid tight on Xinjiang activism in pursuit of trade boom", *Eurasianet*, 29 mars 2023.

L

Jack Lau, “New Xinjiang party chief pledges to follow President Xi Jinping’s policy on the sensitive region”, *SCMP*, 27 décembre 2021.

George Lardner Jr. R. Jeffrey Smith, "INTELLIGENCE TIES ENDURE DESPITE U.S.-CHINA STRAIN", *The Washington Post*, 24 juin 1989.

Joe Leahy, “Xi Jinping pushes Central Asian defence co-operation plan”, *Financial Times*, 19 mai 2023.

James Leibold, "Beyond Xinjiang: Xi Jinping’s Ethnic Crackdown", *The Diplomat*, 1er mai 2021.

James Leibold, "James Leibold on China’s Assimilationist Turn in Xi Jinping’s China", *Asia Experts Forum*, 18 mars 2021.

Frédéric Lemaître, « A Shenzhen, un « village » des cultures chinoises entre présentation caricaturale et contrôle des minorités », *Le Monde*, 19 juillet 2023.

Frédéric Lemaître, « Xi Jinping se pose en chef de file des anti-occidentaux », *Le Monde*, 17 septembre 2022.

Frédéric Lemaître, "Le président iranien, Ebrahim Raïssi, en Chine pour renforcer l’axe antioccidental", *Le Monde*, 13 février 2023.

Frédéric Lemaître, "La Chine, nouvel acteur politique au Moyen-Orient", *Le Monde*, 11 mars 2023.

Simon Leplâtre, "Le dirigeant du Xinjiang quitte son poste après cinq ans de répression contre les Ouigours", *Le Monde*, 28 décembre 2021.

Simon Leplâtre, « Le Xinjiang, région ouïgoure qui doit devenir chinoise comme les autres », *Le Monde*, 30 juillet 2023.

Le Shui, "China threat" theory hyped to benefit military-industrial complex", *PLA Daily*, 23 janvier 2024.

Joanna Lillis, "Kazakhstan: Smuggling still rife on border with China", *Eurasianet*, 10 février 2023.

Joanna Lillis, "Uzbekistan confirms plan to sign deal on new railroad from China", *Eurasianet*, 3 août 2022.

Li Wei, "Chinese troops set out for SCO joint exercise "Peace Mission 2021"", *China Military*, 30 août 2021.

Lin Wei-yun [林蔚昀], “De la nouvelle guerre froide du 21e siècle, retour dans le Taiwan de la guerre froide du 20ème : une personne marginalisée d’importance [21 世紀新冷戰當前，回顧 20 世紀冷戰的台灣：舉足輕重的邊緣人]”, *The Reporter*, 22 août 2022.

Liu Yazhou, [劉亞洲], "La théorie de l'ouest du général Liu Yazhou [劉亞洲中將的西部論]", RFI, 9 août 2010.

Lo Tien-pin, "Missile project to wrap upearly: sources", *Taipei Times*, 18 mars 2024.

Lu Wei (alors vice-directeur de l'agence Chine Nouvelle), "National Discourse Power and Information Security against the Background of Economic Globalization", *China Copyright and Media*, 21 décembre 2014.

« Le journaliste soviétique Victor Louis est décédé à Londres », *Le Monde*, 21 juillet 1992.

M

Mao Zedong [毛澤東], Discours d'ouverture à la première session plénière de la Conférence consultative politique du peuple chinois [中国人民政协第一届会议上毛主席开幕词], *Quotidien du peuple*, 21 septembre 1949.

« Mao Zedong et la formation de la marine : qui sera le premier commandant ? [毛澤東與海軍的組成：誰來當第一任司令員？], *China News* [中國新聞網], 23 avril 2009.

Jacob Mardell, "The Belt and Road: Bigger thanInfrastructure", *Choice*, 2 mars 2022.

McCurry, "China lays claim to Okinawa as territory dispute with Japan escalates", *Guardian*, 15 mai 2013.

Richard McGregor, "Xi Jinping's Radical Secrecy", *The Atlantic*, 21 août 2022.

Mansur Mirovalev, "Can centuries-old clan rivalry explain the crisis in Kazakhstan?", *Al Jazeera*, 11 janvier 2022.

Pierre-Marie Meunier, "Guerre Russie-Ukraine : les paradoxes du soutien chinois à la Russie", *Le Rubicon*, 15 février 2024.

Timothy Millar, "The China-Myanmar Economic Corridor, 2 Years After the Coup", *The Diplomat*, 1er février 2023.

Mu Chunshan, "How Is India Viewed in China?", *The Diplomat*, 9 mars 2023.

N

"Understanding Chinese 'Wolf Warrior Diplomacy'", *NBR*, 22 octobre 2021,

Ni Lexiong, "Sea Power and China's Development", *The Liberation Daily*, 17 April 2005.

Ni Lexiong, "Taiwan: Why China-US relations are a zero-sum game", *Think China*, 31 mars 2021.

"Will the Solomon Islands Host China's Next Airbase?", *The National Interest*, 14 octobre 2023.

Mohammadbagher Forougheaders, "What the West Gets Wrong About the SCO", *The National Interest*, 22 septembre 2022.

"Infographic: China-Central Asia economic and trade cooperation achieves tangible results", *News Central Asia*, 16 mai 2023.

P

Pannier, Bruce, "Central Asia in Focus: European Union's Diplomatic Push in Central Asia", *RFE*, 22 novembre 2022.

Bruce Pannier, "PANNIER: Russia's two centuries of Central Asia dominance are over", *Intellinews*, 11 octobre 2022.

Pantucci, Ardulno, "The Stans Can't Play Both Sides Anymore", *Foreign Policy*, 31 mai 2023.

Nick Paton, "Uzbekistan kicks US out of military base", *The Guardian*, 1er août 2005.

Brice Pedroletti, « La Chine emprunte a ses politiques au Xinjiang pour siniser encore davantage le Tibet », *Le Monde*, 26 septembre 2020.

Prasso, S., "One of China's Most Ambitious Projects Becomes a Corridor to Nowhere, *Bloomberg*, 2 mars 2020.

Santosh Sharma Poudel, "With China's Help, Nepal Chips Away at Its India lockedness", *The Diplomat*, 30 décembre 2022.

Q

« Le people chinois doit libérer Taïwan [中國人民一定要解放台灣] », *Quotidien du peuple*, 15 mars 1949.

Déclaration [宣言], « Saisir l'opportunité historique d'une période prometteuse [緊緊抓住大有可為的歷史機會期], » *Quotidien du peuple* [人民日報], 15 Janvier 2018.

R

Austin Ramzy, "China Targets Prominent Uighur Intellectuals to Erase an Ethnic Identity", *The New York Times*, 5 janvier 2019.

"Central Asia in Focus: Kyrgyzstan Falling Deeper in Debt to China", *RFE*, 31 octobre 2023. Et Reid Standish, "Visa-Free Travel, Investment, And Summits As 'New Era Of Cooperation' For China And Central Asia Is Heralded", *RFE*, 11 mai 2023.

"Kazakhstan summons Chinese ambassador in protest over article", *Reuters*, 15 avril 2020.

Rolland, Nadège, "China's counteroffensive in the war of ideas", *The Interpreter*, 24 février 2020.

Shahan Russell, Guest Author, "When a Chinese Submarine Surfaced Next To The USS Kitty Hawk in 2006", *War History Online*, 15 mai 2017.

Ryo Nakamura, "U.S. expands training of Taiwanese military with National Guard", *Nikkei Asia*, 20 janvier 2023.

« Xi Jinping : unissons-nous pour poursuivre le rêve de développement de la Chine et de l'Australie et parvenir côte à côte à la prospérité et à la stabilité régionale [習近平：攜手追尋中澳發展夢想 並肩實現區域繁榮穩定], » *Renmin Wang* [人民網], 18 novembre 2014.

« La situation des eaux de Kinmen est-elle tendue ? Directeur de la sécurité nationale : les activités maritimes de la Chine se sont calmées [金廈水域緊張? 國安局長：中共海事活動已趨平靜] », *RTI*, 3 mars 2024.

"China firm wins Solomon Islands port project as Australia watches on", *Reuters*, 22 mars 2023.

“China razes Kashgar’s iconic Grand Bazaar”, *RFA*, 6 mai 2022.

S

Saifi, S., Mackintosh, E., “Five killed in attack on luxury Pakistan hotel, military says”, *CNN*, 12 mai 2019.

Amin Saikal, “Iran–China strategic agreement could be a game-changer”, *ASPI*, 29 mars 2021.

Sattar, A., “Life along Pakistan Mountain Highway Where China Is Investing Billions of Dollars”, *NPR*, 14 décembre 2019.

Janko Scepanovic, "The Sheriff and the Banker? Russia and China in Central Asia", *Warontherocks*, 13 juin 2022.

Francis Sempa, "The Problem of Asia" in 2020”, *Asian Review of Books*, 2020.

Francis Sempa, "The Geopolitical Vision of Alfred Thayer Mahan", *The Diplomat*, 30 décembre 2014.

Seong Hyeon Choi, "China, Russia and Iran hold 5-day military exercise near Gulf of Oman as Red Sea attacks rise", *SCMP*, 12 mars 2024.

Shantanu Roy-Chaudhury, “The Ukraine War and an Emboldened China on the LAC”, *The Diplomat*, 15 avril 2023.

Howard Shen, "Taiwan’s Surprising Drop in Trade Dependence on Mainland China", *The Diplomat*, 8 mars 2024.

Gerry Shih, « In Central Asia’s forbidding highlands, a quiet newcomer : Chinese troops », *The Washington Post*, 18 février 2018.

Paul D. Shinkman, "Violence Undermines China's Plans in Afghanistan, Risks Luring it Into Quagmire", *US News*, 14 octobre 2021.

David Shullman, "Protect the Party: China’s growing influence in the developing world", *Brookings*, 22 janvier 2019.

Michael Shurkin, "Admiral Raoul Castex: The Naval Strategist for Non-Hegemons", *Warontherocks*, 13 mars 2024.

Piotr Smolar, "Key US base in central Asia faces closure after Kyrgyz MPs' vote", *The Guardian*, 16 juillet 2013.

Su Jinzu [蘇錦足], « Volume 2 : Témoignage de septuagénaire, romance et exotisme dans la rue des bars du port de Kaohsiung, dans les années 1950 [卷二 : 70 多歲的阿嬤帶路，一窺 50 年代高雄港酒吧街的異國戀樣貌], *The New Lens*, 7 août 2017.

T

Tan Zaili [譚再利], « Opinion : le ministère de la Défense nationale devrait prêter attention à ses diplômés des écoles militaires américaines [觀點投書: 國防部應重視留美軍校生在軍中的適應問題] », *Storm*, 28 mai 2022.

Shannon Tiezzi, "China's 'People's War' Against Terrorism", *The Diplomat,* 2 août 2014.

Tseng Yuan-hsin [曾原信], "Le Musée national d'histoire publie le journal de Chiang Ching-kuo [國史館推出新書蔣經國日記今出版]", *United Daily News*, 12 décembre 2023.

Tobin, "China sends a subtle message to Central Asia: Rely on us, not Russia", *The Washington Post*, 19 mai 2023.

Joseph Trevithick, "China Has New Full-Scale Target Of America's Ford Supercarrier", *The War Zone*, 4 janvier 2024.

"US Green Berets reportedly permanently based in Taiwan for 1st time", *Taiwan News*, 2 mars 2024.

Drink with Mario, « Volume 1 : À quoi ressemblait la vie nocturne il y a 60 ans ? Troupes Américaines et conducteurs de tricycles » [卷一 : 60 年前的夜生活是怎樣一回事？為什麼美軍想要當三輪車伕載客？], *The New Lens*, 23 décembre 2017.

"The CIA's Secret War in Tibet", *The Chicago Tribune*, 26 janvier 1997.

Tsunashima, "China tests missile targeting planes: CNAS' Shugart", *Nikkei*, 25 mai 2022.

Tyler, "China's Military Stumbles Even as Its Power Grows", *The New York Times*, 3 December 1996.

"India facing 'very complicated challenge' from China, ensuring no attempt made to change status quo in border areas unilaterally: Jaishankar", *The Times of India*, 27 mai 2023.

(Editorial), "A clear signal: On China's new border law", *The Hindu*, 29 octobre 2021.

U

Umida Hashimova, "China Launches 5+1 Format Meetings With Central Asia", *The Diplomat*, 20 Juillet 2020.

W

Wang Jisi [王緝思], "'Marcher vers l'Ouest' : le rééquilibrage géostratégique de la Chine [「西進」：中國地緣戰略的再平衡]", *Aisixiang*, 19 octobre 2012.

Wang Jisi, "China in the Middle", *The National Interest*, Volume 10, Number 4, 2 février 2015.

Wei Jingsheng, Blocking 'Peaceful Evolution' Will Lead to Instability in China, *Huffington Post*, 19 octobre 2010.

Craig Whitney, "A Chinese Is Killed in a Clash on the Soviet Frontier", *The New York Times*, 25 juillet 1979.

Wong, “China reaches out to Central Asia in push to end Ukraine war”, *SCMP*, 27 avril 2023.

Wu Lunting, “China’s Transition From the Belt and Road to the Global Development Initiative”, *The Diplomat*, 11 juillet 2023.

Jaushieh Joseph Wu, "Defending Taiwan by Defending Ukraine", *Foreign Affairs*, 9 mai 2024.

X

Xu Wei, "President sets out new vision for Xinjiang", *China Daily*, 16 juillet 2022.

“Chinese troops participating in SCO "Peace Mission 2021" arrive at exercise area”, *Xinhua*, 2021.

(Staff writer), "La Chine publie un livre blanc sur le droit au développement", *Xinhua France*, 2016.

“Xi Jinping: Deeply Implementing the Innovation-Driven Development Strategy to Add Momentum to the Revitalization of the Old Industrial Base [習近平：深入實施創新驅動發展策略 為振興老工業基礎增添原動力],” *Renmin Wang* [人民網], 2 septembre 2013.

Xi Jinping, “Secure a Decisive Victory in Building a Moderately Prosperous Society in All Respects and Strive for the Great Success of Socialism with Chinese Characteristics for a New Era,” Discours au 19ème Congrès national du PCC, *Quotidien du peuple* 18 octobre 2017.

Y

Niva Yau, "What Drives Chinese Arms Sales in Central Asia?", *The Diplomat*, 11 septembre 2019.

Niva Yau, "Chinese Private Security Moves Into Central Asia", *The Diplomat*, 3 juillet 2019.

Niva Yau, *Russia and China's Quiet Rivalry in Central Asia*, FPRI, 2020, notamment la partie *Wrestling for Digital Supremacy*. Et Niva Yau, *China's Growing Influence in Central Through Intelligence Systems*, Caspian Policy Center, 2020.

Yau, "How dependent is too dependent on China? Central Asia may soon find out", *Atlantic Council*, 2023.

Yau, "China is Finally Making Progress on the China-Kirghizstan-Uzbekistan Railway", *FPRI*, 23 mars 2023.

Jeremy Goldkorn, "China is very active in Afghanistanone year after the U.S. withdrawal—Q&A with Niva Yau", *SupChina*, 12 août 2022.

Yan Xuetong [閻學通], « La périphérie au sens large est encore plus importante que les États-Unis [整體的周邊比美國更重要] », *Global Times* [環球時報], 15 janvier 2015.

Yan Xuetong [閻學通], « L'ensemble de la "périphérie" est plus importante que les États-Unis [整體的"周邊"比美國更重要] », *Global Times*, 15 janvier 2015.

« Yan Xuetong: Comment enseigner les relations internationales aux étudiants de la génération millenium [閻學通：如何為 00 後大學生講授國際關係課程] », *Plateforme d'apprentissage de Beida* [北大博雅講壇], 21 janvier 2022.

Yao Zhongqiu [姚中秋], "Yao Zhongqiu : Mandat celeste de la Chine : donner à l'humanité un choix de plus [姚中秋：中国的天命：给人类多一个选择]", *Aisixiang* [愛思想], 9 janvier 2015.

Jake Yeager, William Gerichten, "Reestablish the U.S. Military Assistance Advisory Group-Taiwan", *Warontherocks*, 7 janvier 2022.

Sharma, Yojana, "China restricts academic access to historical archives", *University World News*, 14 mars 2014.

Z

Zhang Xiangyi, Xie Lei [張湘憶, 謝磊], « Jiang Tingyu : L'héritage de Deng Xiaoping et le développement de la pensée stratégique militaire de Mao Zedong [姜廷玉：鄧小平對毛澤東軍事戰略思想的繼承與發展] », *Quotidien du peuple*, 13 août 2014.

Zhou Bo, "The String of Pearls and the Maritime Silk Road", *China-US Focus*, 11 février 2014.

Cartes et autres

Cartes.

Pour des cartes historiques de Taiwan : https://froginawell.net/frog/sources/primary-sources-history-of-taiwan/#maps.

Iconographie.

Site Internet *Battle of Qurman*. Ce dernier rassemble quantités d'œuvres d'arts Qing, dont celles produites sur commande par l'empereur Qianlong pour célébrer ses victoires en Asie centrale, URL : http://www.battle-of-qurman.com.cn/e/hist.htm.

Collection Hsu Chung-mao, URL : https://www.thinkchina.sg/photo-story-taiwan-and-roc-same-yet-different.

Documentaires.

Chaîne Youtube Serpantza, *« Moron EXPOSES Chinese Government by Accident »*, *Youtube*, 25 mars 2022 : https://www.youtube.com/watch?v=5ZhgYT6ipZU.

Periscope Films: *Taiwan, Island of freedom - Republic of China cold war film narrated by Glenn Ford 88504.*

Taiwan's Chiang Kai-shek (1971), 60 Minutes Archive. URL:

https://www.youtube.com/watch?v=Mr6zDIgum6c.

Peter Kurean, *Trinity and Beyond - The Atomic Bomb Movie*, 1995.

Richard Nixon Foundation, chaîne youtube :

https://www.youtube.com/watch?v=h38aB85N8G4.

Richard Nixon Foundation, "Richard Nixon Predicts What Will Happen With U.S.-Taiwan Relations (1984)", chaîne Youtube, 29 novembre 2023:

https://www.youtube.com/watch?v=h38aB85N8G4.

Documentaire ARTE, « Chine : les influenceurs de la colonisation », *ARTE*, 15 décembre 2023. Et "Subsidies For Han Settlers 'Engineering Demographics' in Uyghur-Majority Southern Xinjiang", *RFA*, 13 avril 2020.

Interview de Ma Ying-jeou par Deutsche Welle : https://www.dw.com/en/taiwans-ex-president-ma-you-can-never-win-war-with-china/video-67962324.

Autres

Groupe Facebook des vétérans de la *Chiang Ching Kuo Airbase (AFB)*, URL :

https://www.facebook.com/groups/46595899521.

Sondages de l'Election Center de l'Université nationale Chengchi (NCCU) de Taipei.

Sources secondaires

Ouvrages

A

Aigoul Abdoubaetova (Ed.), *China's Belt and Road Initiative in Central Asia: Ambitions, Risks and Realities*, OSCE Academy, 2020.

Aron, Raymond, *L'Opium des intellectuels*, Calmann-Lévy, Paris, 1955.

B

Thomas J. Barfield, *The Perilous Frontier - Nomadic Empires and China, 221 B.c. to A.d. 1757,* Blackwell Publishers, Oxford, 1992.

Battistela D. (Eds.), Cornut, J., Baranets, E. et al, *Théorie des relations internationales*, Presses de Sciences Po, 2019.

W. G. Beasley, *Japanese Imperialism, 1894-1945*, Oxford University Press, 1991.

Bruno Birolli, *Ishiwara, L'homme qui déclencha la guerre*, Armand Colin, 2012.

Dennis Blasko (Eds.), *The Chinese Army Today: Tradition and Transformation for the 21st Century*, Rootledge, 2012.

Anne-Mary Brady, *Making the Foreign Serve China - Managing Foreigners in the People's Republic*, Rowman & Littlefield Publishers, 2003.

Laurie Burkitt, Andrew Scobell, Larry M. Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese People's Liberation Army at 75*, U.S. Army War College, 2003.

C

Cabestan Jean Pierre, Vermander Benoit, *La Chine en quête de ses frontières, la confrontation Chine-Taiwan*, Sciences Po – Les Presses, Paris, 2005.

Cabestan, Jean-Pierre, Le Pesant, Tanguy, *L'esprit de défense de Taiwan face à la Chine. La jeunesse taiwanaise et la tentation de la Chine*, L'Harmattan, Paris, 2009.

Callahan, William A., *China: The Pessoptimist Nation*, Oxford University Press, 2009.

Cardenal, J.P., Kucharczyk, J., Mesežnikov, G., Pleschová, G., *Sharp Power, Rising Authoritarian Influence*, The National Endowment for Democracy, 2017.

Paul Charon & Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, *Les opérations d'influence chinoises – Un moment machiavélien*, Institut de recherche stratégique de l'École militaire (IRSEM), 2020.

Vincent Chen, *Sino Russian Relations in the Seventeenth Century,* Martinus Nijhoff, 1966.

Chen Yu-hsuan, Chou Fen-ling, Huang Chong-kai, Lai Hsiang-yin, Lay Chih-ying, Walis Nokan, Wu Ming-yi, Wuhe, Yang Chao, *Formosana - Histoires de démocratie à Taïwan*, Asiathèque, 2022.

Anne Cheng (dir.), *Penser en Chine*, Gallimard, 2021.

Chin Ko-lin, *Heijin – Organized Crime, Business and Politics in Taiwan*, M.E Sharpe, 2003.

Peter C. Chow (Ed.) *The U.S. Strategic Pivot to Asia and Cross Strait Relations – Economic and Security Dynamics*, Palgrave Macmillan, 2014.

Michael Clarke, *Xinjiang and China's Rise in Central Asia – A History*, Routledge, 2011.

Clarke, M. (Eds.), Small, A., Pant, H.V. & Passi, R., Peyrouse, S., Roy, M.S., Kassenova, N., Yu, H. et al., *Roundtable: China's Belt and Road Initiative: Views from along the Silk Road*, The National Bureau of Asian Research, Asia Policy, number 24, Washington, 2017.

Elbridge A. Colby, *The Strategy of Denial - American Defense in an Age of Great Power Conflict*, Yale University Press, 2021.

Cole, Jean-Michel, *Convergence or conflict in the Taiwan Strait – the illusion of peace?* Routledge, New York, 2017.

Cole, Jean-Michel, *Cross-Strait Relations since 2016: The End of the Illusion*, Routlege, New York, 2020.

Coutau-Bégarie, Hervé, *L'Évolution de la pensée navale, Tome 5*, Institut de Stratégie Comparée, Paris, 2001.

Stephen G. Craft, *American Justice in Taiwan: The 1957 Riots and Cold War Foreign Policy*, University Press of Kentucky, 2016.

Thomas J. Christensen, *Useful Adversaries: Grand Strategy, Domestic Mobilization, and Sino-American Conflict, 1947-1958*, Princeton University Press, 1996.

Brian Crozier, *The Man Who Lost China: The First Full Biography of Chiang Kai-shek*, Charles Scribner's Sons, 1976.

D

Devin G. (Eds.), *Méthodes de recherche en relations internationales*, Sciences Po les manuels, Presses de Sciences Po, Paris, 2016.

Nicola Di Cosmo, *Ancient China and Its Enemies: The Rise of Nomadic Power in East Asian History*, Cambridge University Press, 2002.

Rush Doshi, *The Long Game: China's Grand Strategy to Displace American Order*, Oxford University Press, 2021.

Edward L. Dreyer, *Zheng He: China and the Oceans in the Early Ming Dynasty, 1405–1433,* Longman, New York, 2007.

Alexander Dukalskis, *Making the World Safe for Dictatorship*, Oxford Academic Press, 2021.

Du Silong [杜思龍], “The Addendum and Research of Yang Zengxin's Collected Works [楊增新文集補遺與研究]”, *Mémoire de master à l’Université du Xinjiang*, 2021.

E

Ian Easton, *The Chinese invasion threat – Taiwan’s defense and American strategy in Asia*, The Project 2049 Institute, 2017.

Andrew S. Erickson, Lyle Goldstein, Carnes Lord (Eds.), *China Goes to Sea: Maritime Transformation in Comparative Historical Perspective*, Naval Institute Press, 2009.

Robert Eskildsen, *Transforming Empire in Taiwan and East Asia - The Taiwan Expedition and the Birth of Japanese Imperialism*, Palgrave Macmillan, 2019.

Eskildsen, Robert, *The Taiwan Expedition and the Birth of Japanese Imperialism*, Harvard University Asia Center, Cambridge, 2002.

Michel Espagne, Svetlana Gorshenina, Frantz Grenet, Shahin Mustafayev et Claude Rapin (dir.), *Asie centrale - Transferts culturels le long de la Route de la soie*, Editions Vendémiaire, 2016.

F

Fairbank, J. (Ed.), Ch'en, T., Chun, H., et al., *The Chinese World Order, Traditional China's Foreign Relations*, Harvard University Press, 2014.

John K. Fairbank, Kwang-Ching Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, *Volume 11, Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, Cambridge University Press 2008.

Huiyun Feng, *Chinese Strategic Culture and Foreign Policy Decision-Making: Confucianism, Leadership and War*, Routledge, New York, 2007.

Michael Finkelstein, *Washington's Taiwan Dilemma, 1949-1950: From Abandonment to Salvation*, George Mason University, 1993.

Ryan Finkelstein, McDevitt, *et al.* (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, Routledge,* 2003.

Brian C. H. Fong, Jieh-min Wu, Andrew J. Nathan (Ed.), *China’s Influence and the Center-periphery Tug of War in Hong Kong, Taiwan and Indo-Pacific*, Rootledge, 2020.

Taylor Fravel, *Strong Borders, Secure Nation - Cooperation and Conflict in China's Territorial Disputes*, Princeton University Press, 2008.

Fravel, *Active Defense – China’s Military Strategy Since 1949*, Princeton Studies in International History and Politics, Princeton University Press, 2019.

Andrew D. W. Forbes, *Warlords and Muslims in Chinese Central Asia: A Political History of Republican Sinkiang 1911-1949*, White Lotus Press, 1986.

Foucault, Michel, *Sécurité, Territoire, Population : Cours au Collège de France, 1977-1978*, Gallimard/Seuil, Paris, 2004.

G

Ge Zhaoguang, *What is China ? Territory, Ethnicity, Culture and History (translated by Michael Gibbs Hill)*, The Belknap Press of Harvard University Press, 2018.

Gergorin, J.L., Isaac-Dognin, L., *Cyber – La guerre permanente*, Editions du Cerf, Paris, 2018.

Gilpin, Robert, *War and Change in World Politics*, Cambridge University Press, 1991.

H

Stephan Halper, *The Three Warfares, University of Cambridge*, 2013.

Jamil Hasanli, *Soviet Policy in Xinjiang - Stalin and the National Movement in Eastern Turkistan*, Lexington Books, 2021.

James Hevia, *Cherishing Men from Afar - Qing Guest Ritual and the Macartney Embassy of 1793*, Duke University Press, 1995.

Hostetler, Laura, *Qing Colonial Enterprise: Ethnography and Cartography in Early Modern China*, University of Chicago Press, 2001.

Hu Bo, *Chinese Maritime Power in the 21st Century - Strategic Planning, Policy and Predictions*, Routledge, Cass series: Naval Policy and History, 2019.

Immanuel Hsu, *The Ili Crisis: A Study of Sino-Russian Diplomacy, 1871-1881,* Clarendon Press, 1965.

Huang Huang-hsiung [黃煌雄], *Les réformes de défense à Taïwan 1982-2016* [台灣國防變革：1982-2016], Editions du temps [時報出版], 2017.

Huang An-Hao, *The Maritime Strategy of China in the Asia-Pacific Region - Origins, Development and Impact*, The University of Melbourne, 2009.

Michel Hunzeker, Alexander Lanoszka (Eds.), *A Question of Time - Enhancing Taiwan's Conventional Deterrence Posture*, Center for Security Policy Studies, 2018.

"Break Their Lineage, Break Their Roots", *Human Rights Watch* (HRW), 19 avril 2021.

J

Justin M. Jacobs, *Xinjiang and the Modern Chinese State,* University of Washington Press, 2016.

Robert Jervis, *Perception and Misperception in International Politics (New Edition)*, Princeton University Press, 2017.

Jiang Mingzhe [薑鳴著], *Rise and Fall of the Qing Navy* [中國近代海軍興衰史], Sanlian Shudian [三聯書店], 1991.

Johnston Alistair Iain, *Cultural Realism – Strategic Culture and Grand Strategy in Chinese History*, Princeton Studies in International History and Politics, Princeton (NJ – US), 1995.

Alex Joske, *Spies and Lies: How China's Greatest Covert Operations Fooled the World*, Hardie Grant Books, Melbourne, 2022.

François Joyaux, *La tentation impériale - Politique extérieure de la Chine depuis 1949*, La documentation française, 1994.

Jullien, François, *Le détour et l'accès: stratégie du sens en Grèce et en Chine*, Éditions Grasset & Fasquelle, 1995.

K

Kang, David C., *China Rising: Peace, Power, and Order in East Asia*, Columbia University Press, New York, 2007.

Kang, David C., *East Asia Before the West: Five Centuries of Trade and Tribute*, Columbia University Press 2010.

Kellner, Thierry, *L'occident de la Chine: Pékin et la nouvelle Asie centrale (1991-2001)*, Nouvelle édition [en ligne]. Graduate Institute Publications, 2008.

Kenneth W. Allen, Cristina L. Garafola (Eds.), *70 Years of the PLA Air Force*, China Aerospace Studies Insititute, 2021.

Frank A. Kierman Jr. and John K. Fairbank (Eds.), *Chinese Ways in Warfare*, Harvard University Press, 1974.

Kim Hodong, *Holy War in China: The Muslim Rebellion and State in Chinese Central Asia, 1864-1877*, Stanford University Press, 2004.

Henry Kissinger, *De la Chine*, Fayard, 2012.

L

Yves Lacoste, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Maspero, Paris, 1976.

Benjamin Lai, *The dragon's teeth: The Chinese PLA – Its History, Traditions, and Air, Sea and Land Capabilities in the 21st Century*, Casemate Publishers, 2017.

David M. Lampton (Ed.), *The Making of Chinese Foreign and Security Policy in the Era of Reform*, Stanford University Press, 2001.

Lee Hsi-ming [李喜明], *Taiwan's Plan for Victory: An Asymmetric Strategy to Use the Small to Control the Large: All of Taiwan Should Understand the Overall Defense Concept* [臺灣的勝算：以小制大的不對稱戰略，全臺灣人都應了解的整體防衛構想], Linking Books, 2022.

James Leibold, *Reconfiguring Chinese Nationalism: How the Qing Frontier and Its Indigenes Became Chinese*, Palgrave, New York, 2007.

Leonard, Jane Kate, *Wei Yuan and China's Rediscovery of the Maritime World*, Harvard University Asia Center, 1984.

Mark Lewis, *The Early Chinese Empires - Qin and Han*, Harvard University Press, Cambridge, 2007.

Leys Simon, *Les habits neufs du président Mao*, Champ libre, 1971.

Leys, Simon, *Ombres chinoises*, Éditions Robert Laffont, Paris, 1974

Leys, Simon, *Les étrangers en Chine populaire*, Éditions Robert Laffont, Paris, 1975.

Li Danhui et Xia Yafeng, *Mao and the Sino-Soviet Split 1959-1973 - A New History*, Lexington Books, 2018.

Emmanuel Lincot, *Chine et terres d'Islam – Un millénaire de géopolitique*, Puf, 2021.

Emmanuel Lincot, *Le très grand jeu. Pékin face à l'Asie centrale*, Editions du cerf, 2023.

Liu Xiaoyuan, *A Partnership for Disorder: China, the United States, and their Policies for the Postwar Disposition of the Japanese Empire*, 1941–1945, Cambridge University Press, 1996.

Liu Yao [劉耀], *Research on Late Qing Defence of Taiwan* [晚清台灣海防建設研究], Thèse de doctorat, Université de Wuhan, 2014.

M

Alfred T. Mahan, *The influence of sea power upon history, 1660-1783*, Boston, Little, Brown and Company, 1890.

Alfred T. Mahan, *The problem of Asia and its effect upon international policies*, Little, Brown and Company, 1900.

Mark Mancall, *Russia and China: Their Diplomatic Relations until 1728*, Harvard University Press, Cambridge, 1971.

Mattis, Peter, *Chinese Communist Espionage, An Intelligence Primer*, Naval Institute Press, 2019.

Michael McDevitt, *China as a Twenty-First Century Naval Power,* Naval Institute Press, 2020.

Donald H. McMillen, *Chinese Communist Power and Policy in Xinjiang, 1949-1977,* Westview Press, 1979.

Joe McReynolds (Editor), *China's Evolving Military Strategy*, The Jamestown Foundation, 2016.

Martin Motte (Eds.), *La mesure de la force*, Editions Tallandier, 2018,

John J. Mearsheimer, *The Tragedy of Great Power Politics*, Norton, New York, 2001.

John Mearsheimer, *Conventional Deterrence*, Cornell university Press, 1983.

James Millward, *Beyond the Pass - Economy, Ethnicity, and Empire in Qing Central Asia, 1759-1864*, Stanford University Press, 1998.

James Millward, *Eurasian Crossroads – A History of Xinjiang*, Columbia University Press, 2007.

N

Newby, L. J. *The Empire and the Khanate: A Political History of Qing Relations with Khoqand, c. 1760–1860*, Brill, Leiden, 2005.

Joseph Nye, *Soft Power: The Means to Success in World Politics*, Public Affairs Books, 2005.

P

S. C. M. Paine, *The Sino-Japanese War of 1894–1895 : Perceptions, Power and Primacy*, United States Naval War College, 2010.

Raffaello Pantucci, *Sinostan – China's Inadvertent Empire*, Oxford University Press, 2021.

Alessio Patalano, *Post-war Japan as a Sea Power - Imperial Legacy, Wartime Experience and the Making of a Navy*, Bloomsbury, 2015.

Peter Perdue, *China Marches West – The Qing Conquest of Central Eurasia*, Harvard University press, 2005.

Willard J. Peterson (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 9 Part-two – The Qing Dynasty to 1800*, Princeton University, 2016.

Yuri Pines, *The Everlasting Empire: Traditional Chinese Political Culture and Its Enduring Legacy,* Princeton University Press, 2012.

Ronald Po, *The Blue Frontier, Maritime Vision and Power in the Qing Empire*, Cambridge University Press, 2018.

R

Sean Roberts, *The War on the Uyghurs, China's Internal Campaign Against a Muslim Minority*, Princeton University Press, 2020.

Rolland, Nadège, China's vision for a New World Order, *The National Bureau of Asian Research (NBR)*, NBR Special Report #83, janvier 2020.

Morris Rossabi (Eds.), *China among Equals : The Middle Kingdom and Its Neighbors, 10th-14th Centuries,* University of California Press, 1983.

Morris Rossabi, *China and Inner Asia from 1368 to the present day*, Thames and Hudson, 1975.

Christophe Rouil, *Formose, des batailles presque oubliées*, Les éditions du Pigeonnier, Taipei, 2001.

Rubinstein, Murray A, *Taiwan : A New History*, ME Sharpe, 1999.

Justin Jon Rudelson, *Oasis Identities: Uyghur Nationalism along China's Silk Road,* Columbia University Press, 1997.

S

Saïd, Edward, *Culture et impérialisme*, Fayard/Le Monde Diplomatique, Paris, 2000.

Sven Saaler, J. Victor Koschmann (Eds), *Pan-Asianism in Modern Japanese History - Colonialism, Regionalism and Borders*, Rootledge, 2006.

Ralph D. Sawyer, *The Tao of Deception – Unorthodox Warfare in Historic and Modern China*, Perseus Books Group, New York, 2007.

Andrew Scobell, C*hina's Use of Military Force: Beyond the Great Wall and the Long March*, Cambridge University Press, 2003.

John R. Shepherd, *Statecraft and Political Economy on the Taiwan Frontier, 1600-1800*, Stanford University Press, 1993.

Seiji Shirane, *Imperial Gateway, Taiwan and Japan's Expansion in South China and Southeast Asia*, *1895-1945*, Cornel University Press, 2022.

Shyu-Tu Lee, Jack F. Williams (Eds.), *Taiwan's Struggle - Voices of the Taiwanese*, Rowman and Littlefield, 2014.

Frederick Starr (ed.), *Xinjiang: China's Muslim Borderland*, M.E. Sharpe, 2004.

Mark Stokes, Yang Kuang-shun, Eric Lee, *Preparing for the Nightmare: Readiness and Ad hoc Coalition Operations in the Taiwan Strait*, The Project 2049 Institute, 2020.

T

Emma Teng, *Taiwan's Imagined Geography: Chinese Colonial Travel Writing and Pictures, 1683-1895*, Harvard University Press, 2004.

Tonio Andrade, *The Gunpowder Age: China, Military Innovation, and the Rise of the West in World History*, Princeton University Press, 2017.

Steve Tsang, *If China Attacks Taiwan*, Routledge, 2005.

Ts'ao Yung-ho [曹永和], *Compilation de l'histoire maritime de Chine* [中國海洋史論集], Lianjiang chubanshe [連江出版社], Taipei, 2000.

Shih-shan Henry Tsai, *Maritime Taiwan, Historical Encounters with the East and West*, Routledge, New York, 2009.

Denis Twitchett & John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 1 - The Ch'in and Han Empires, 221 B.C. – A.D. 220,* Cambridge University Press, 1986.

Denis Twitchett & John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 3 – Sui and T'ang China, 589-906 Part 1*, Cambridge University Press, 1979.

Denis Twitchett, John W. Chaffee (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 5 Part 2 – Sung China, 960-1279,* Cambridge University Press, 2015.

Denis Twitchett & John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 6 - Alien regimes and border states, 907—1368*, Cambridge University Press, 1994.

Denis Twitchett, John K. Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10, Late Qing part 1, 1800-1911*, Cambridge University Press, 1978.

Denis Twitchett, John K. Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China, Volume 13, Republican China 1912—1949, Part 2*, Cambridge University Press, 1986.

Denis Twitchett & John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14,* Cambridge University Press, 1987.

Denis Twitchett & John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 15, The People's Republic, Part 2: Revolutions within the Chinese Revolution 1966-1982*, Cambridge University Press, 1991.

W

Alan Wachman, *Why Taiwan? Geostrategic rationales for China's territorial integrity*, Studies in Asian Security, Stanford University Press, 2007.

Arthur Waldron, *The Great Wall of China: From History to Myth*, Cambridge University Press, 1990.

Wang, Ban, ed. *Chinese Visions of World Order: Tianxia, Culture, and World Politics*, Duke University Press, 2017.

Wang Fei-ling, *The China Order - Centralia, World Empire, and the Nature of Chinese Power*, Suny Press, 2017.

Wang, Yuan-kang, *Harmony and War: Confucian Culture and Chinese Power Politics*, Columbia University Press, New York, 2010.

Wang Zheng, *Never forget national humiliation, historical memory in Chinese politics and foreign relations*, Columbia University Press, New York, 2014.

Wang Jian [王建], Qiao Liang [喬良] *et al.*, *La nouvelle époque des royaumes combattants* [新戰國時代], Presses de la Chine nouvelle, 2004.

Wang Xinyang, *The Tibet-Dzungar Ideological Alliance's Challenge to the Qing Empire and the Adaptation of Qing Ideology in the mid-18th century*, Uppsala Universitet, 2021.

David Wang, *Under the soviet shadow: the Yining incident : ethnic conflicts and international rivalry in Xinjiang, 1944-1949,* Cambridge University Press, 1999.

Warikoo, K., ed., *Xinjiang – China's Northwestern Frontier*, Har-Anand Publications, Delhi, 2003.

Wendt, Alexander, *Social Theory of International Politics*, Cambridge University Press, 1999.

Allen S. Whiting & General Sheng Shicai, *Sinkiang: Pawn or Pivot?*, Michigan State University Press, 1958.

Wu Nai Teh [吳乃德], *La meilleure moment de Taïwan – mémoires populaires formosanes 1977-1987* [台灣最好的時刻 - 民族記憶美麗島 1977-1987], Voice, 2020.

Joel Wuthnow, Derek Grossman, Phillip C. Saunders, Andrew Scobell, Andrew N.D. Yang (Eds), *Crossing the Strait, China's Military Prepares for War in the Taiwan Strait,* National Defense University Press, 2022.

X

Dai Xu, colonel (retraité) de l'APL. Dai Xu [戴旭], *L'encerclement en C : La Chine sous menaces internes et externes* [C 型包圍：內憂外患下的中國突圍], Wenhui Press, Shanghai, 2010.

Y

Yan Xuetong, *Ancient Chinese Thought, Modern Chinese Power*, Princeton University Press, 2011.

Dominic Meng-Hsuan Yang, *The Great Exodus from China Trauma, Memory, and Identity in Modern Taiwan*, Cambridge University Press, 2021.

Yang Lan [楊蘭], *Recherche sur la pensée stratégique maritime du PCC depuis la fondation de la PRC* [建國來中國共產黨海彈戰略思想研究], (thèse de doctorat), Université maritime de Dalian, 2015.

Niva Yau, *China's Security Management Towards Central Asia*, FPRI, 2022.

Niva Yau, Dirk Van Der Kley, *How Central Asians Pushed Chinese Firms to Localize*, Carnegie Endowment for International Peace, 2021.

Toshi Yoshihara, James Holmes, *Red Star over the Pacific – China's Rise and the Challenge to U.S. Maritime Strategy* (Second Edition), Naval Institute Press, Annapolis, 2018.

Toshi Yoshihara and James R. Holmes (Eds.), *Asia Looks Seaward: Power and Maritime Strategy*, Praeger Security International, Westport, 2007.

James R. Holmes, Toshi Yoshihara, *Chinese Naval Strategy in the 21st Century, The Turn to Mahan 1st Ed.*, Naval policies and histories, Rootledge, 2009.

Yu Hua-shen, *Bringing Geography Back in: Buffer Thinking in Chinese Foreign Policy*, Australian National University, 2020.

Z

Zhang Wenmu [張文木], *Sur la puissance maritime chinoise* [論中國海權], Editions maritimes, Pékin, 2009.

Zhao Tingyang, *Tianxia, tous sous un même ciel*, Editions du Cerf, 2018.

Zhong Jian [鍾堅], *Formosa Air Battle in WWII: Islanders under Crossfire* [台灣航空決戰：美日二次大戰中的第三者戰場], Maison d'édition Liaoyuan [燎原出版], 2020.

Chapitres d'ouvrages collectifs

A

Kenneth W. Allen, "PLA Air Force, 1949-2002: Overview and Lessons Learned" dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75,* Army War College Press, 2003, pp. 89-156.

B

Daniel Bell, "Just War and Confucianism: Implications for the Contemporary World", In *Beyond Liberal Democracy: Political Thinking for an East Asian Context*, Princeton University Press, 2006, pages 23-51.

Daniel Bell, "Realizing Tianxia – Traditional Values and China's Foreign Policy", in Ban Wang (Eds.), *Chinese Visions of World Order – Tianxia, Culture and Worlds Politics, Duke Press University*, 2017, pp. 129-146.

Denis J. Blasko, "PLA Ground Forces Lessons Learned: Experience and Theory" dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75*, Army War College Press, 2003, pp. 61-88.

Derk Bodde, "The State and Empire of Ch'in", dans Denis Twitchett & John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 1 – The Ch'in and Han Empires, 221 B.C – A.D. 220*, Cambridge University Press, 2008, pages 20-103.

Burkitt, Scobell, and Wortzel, "Introduction: The Lesson Learned by China's Soldiers" dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75,* Army War College Press, 2003, pp. 3-14.

Bull, H., "Society and Anarchy in International Relations", dans H. Butterfield et M. Wight (eds), Diplomatic Investigations, Londres, Allen and Unwin, 1966, pp. 35-60.

Richard Bush, "The US Policy of Deterrence", dans Steve Tsang, *If China Attacks Taiwan*, Routledge, 2005.

C

Gérard Chaliand, « IV. Les cavaliers-archers de la steppe eurasiatique », dans Gérard Chaliang, Odile Jacob (Dir.), *Guerres et civilisations,* Hors collection, 2005, pp. 189-220.

Chang Pin-tsun, "The Emergence of Taiwan as an International Trading Rendezvous in the Sixteenth Century", in Angela Schottenhammer (Ed.), *Taiwan - A Bridge between the East and South China Seas*, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 201, pp. 9-24.

Cheng Feng, "PLA Operational Principles and Limited War: The Sino-Indian War of 1962", dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949,* Routledge, 2003, pp. 173-198.

Clarke, M., "The Belt and Road Initiative: China's New Grand Strategy?" dans Clarke, M. (Eds.), Small, A., Pant, H.V. & Passi, R., Peyrouse, S., Roy, M.S., Kassenova, N., Yu, H. et al., *Roundtable: China's Belt and Road Initiative: Views from along the Silk Road*, The National Bureau of Asian Research, Asia Policy, number 24, Washington, 2017.

Ralph Clough, "Taiwan Under Nationalist Rule 1949-1982", dans Denis Twitchett & John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Vol. 15 The People's Republic Part. 2 Revolutions within the Revolution 1966-1982*, Cambridge University Press, 1991, pp. 815-874.

Bernard D. Cole, "The People's Liberation Army Navy after Half a Century: Lessons Learned in Beijing" dans Laurie Burkitt, Andrew Scobell, Larry M. Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese People's Liberation Army at 75*, U.S. Army War College, 2003, pp. 157-192.

Bernard D. Cole, "More Red than Expert – Chinese Sea Power During the Cold War", dans Erickson, Goldstein, Lord (Eds.), *China Goes to Sea: Maritime Transformation in Comparative Historical Perspective,* Naval Institute Press, 2009, pp. 345-365.

Corcuff, Stéphane, "Ma Ying-jeou's China leaning Policy and the 1683 Fall of the Zheng in Taiwan: A Cross-Centuries Geopolitical Comparison" dans (dir.), Peter Chow, *National Identity and Economic Interest: Taiwan's Competing Choices and their Implications for Regional Stability*, Palgrave Macmillan, New York, 2012, pp. 93-131.

D

Nicola Di Cosmo, "The Extension of Ch'ing Rule over Mongolia, Xinjiang and Tibet", dans Willard J. Peterson (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 9 Part-two – The Qing Dynasty to 1800*, Princeton University, 2016, pp. 111-145.

Arthur S. Ding, "The Lessons of the 1995-1996 Taiwan Strait Crisis: Developing a New Strategy Toward the United States and Taiwan", dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75*, Army War College Press, 2003, pp. 379-402.

E

Lloyd E. Eastman, “Nationalist China during the Sino-Japanese War 1937-1945”, dans Denis Twitchett & John Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 13 - Republican China 1912-1949, Part 2*, Cambridge University Press, 1986, pp. 547-608.

Bruce A. Elleman, “The Neglect and Nadir of Chinese Maritime Policy under the Qing” et Carnes Lord, "China and Maritime Transformations" dans Andrew S. Erickson, Lyle Goldstein, Carnes Lord (Eds.), *China Goes to Sea: Maritime Transformation in Comparative Historical Perspective*, Naval Institute Press, 2009, pp. 315-344.

Erickson A.S., Goldstein, *China Studies the Rise of Great Powers*, dans Andrew S. Erickson, Lyle J. Goldstein, and Carnes Lord, eds., *China Goes to Sea: Maritime Transformation in Comparative Historical Perspective,* Naval Institute Press, 2009*,* pp. 345-365.

Shinkichi Eto, ‘China's international relations 1911—1931’, dans Denis Twitchett & John Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 13 - Republican China 1912-1949, Part 2*, Cambridge University Press, 1986, pp. 74-115.

F

John K. Fairbank, “Varieties of the Chinese Military Experience,” in Frank A. Kierman Jr. and John K. Fairbank (Eds.), *Chinese Ways in Warfare*, Harvard University Press, 1974, pp. 1-27.

John K. Fairbank, “Introduction: The Old Order”, dans Twitchett, Fairbank, *The Cambridge History of China – Volume 10, Late Qing part 1, 1800-1911,* Cambridge University Press, 1978, pp. 1-34.

John K. Fairbank, “The Creation of the Treaty System”, dans Twitchett, Fairbank, *The Cambridge History of China – Volume 10*, *Late Qing part 1, 1800-1911*, Cambridge University Press, 1978, pp: 213-263 .

Joseph Fletcher, 'The Heyday of the Ch'ing Order in Mongolia, Sinkiang and Tibet', dans Denis Twitchett, John K. Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10, Late Qing part 1, 1800-1911*, Cambridge University Press, pp. 351-408.

Joseph Fletcher, "China and Central Asia, 1368-1884", dans John K. Fairbank, *The Chinese World Order - Traditional China’s Foreign Relations*, Harvard University Press, 1968, pp. 206-224.

Joseph Fletcher, “Ch’ing Inner Asia c. 1800”, dans John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Vol. 10, Fletcher, “Ch’ing Inner Asia c. 1800”,* dans John K. Fairbank (Eds.), The Cambridge History of China Vol. 10, pp. 35-106.

Joseph Fletcher, “The Naqshbandiyya in Northwest China”, dans Beatrice Manz (Ed.), *Studies on Chinese and Islamic Inner Asia ,* Variorum, 1995, pp. 1-46.

Joseph Fletcher, “Sino-Russian Relations 1800-1862”, dans Denis Twitchett, John K. Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10, Late Qing part 1, 1800-1911*, Cambridge University Press, 1978, pp. 318-350.

Herbert Franke, “Introduction”, dans Denis Twitchett & John K. Fairbank, *The Cambridge History of China Volume 6 - Alien regimes and border states, 907—1368*, Cambridge University Press, 1994, pp. 1-3.

G

Robert Gardella, “From Treaty Ports to Provincial Status, 1860-1894”, dans Rubinstein, Murray A, *Taiwan : A New History*, ME Sharpe, 1999, pp. 163-201.

Ge Zhaoguang, « L’empire-monde fantasmé », dans Anne Cheng (dir.), *Penser en Chine*, Collection Folio essais, Gallimard, 2021, pages 58-106.

Paul H.B. Godwin, “Change and Continuity in Chinese Military Doctrine: 1949-1999”, dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949,* Routledge, 2003, pp. 23-55.

Paul H.B. Godwin, “China’s Defense Establishment: The Hard Lessons of Incomplete Modernization”, dans Burkitt, Scobell, Wortzel (Eds.), *The lessons of history: The Chinese PLA at 75,* Army War College Press, 2003, pp. 15-58.

H

Hao Chang, “Intellectual Changes and the Reform Movement, 1890-8”, dans John K. Fairbank, Liu Kwang-ching, *The Cambridge History of China, Volume 11 – The Late Ch’ing 1800-1911 Part 2*, Cambridge University Press, 1980, pp. 274-339.

He Di (何迪), “The CCP’s Unrealized Plan to Liberate Taiwan, 1949-1950” dans Ryan Finkelstein, McDevitt, *et al.* (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949, Routledge,* 2003, pp. 73-90.

Victoria Tin-bor Hui, *Confucian pacifism or confucian confusion?*, dans A. GofasI. Hamati-Ataya & N. Onuf, *The sage handbook of the history, philosophy and sociology of international relations,* SAGE Publications Ltd, 2018*,* pp. 148-161.

Victoria Tin-bor Hui, "The China Dream: Revival of What Historical Greatness?", dans Chih Shian Liou, Arthus S. Ding, *China Dreams, China's New Leadership and Future Impacts*, World Scientific, pp. 3-32.

Emmanuel Hsü, "The Great policy debate in China 1874 : Maritime defense versus Frontier defense", *Harvard Journal of Asiatic Studies,* vol. 25, 1964-1965, pp. 212-228.

Hsu, "Late Ch'ing [Qing] Foreign Relations, 1866-1905," dans (Dir.) Fairbank et Liu, *The Cambridge History of China, Vol. 11*, Cambridge University Press, 1980, pp 70-141.

Alexander C. Huang, “The PLA Navy at War 1949-1999 – From Coastal Defense to Distant Operations”, dans Ryan Finkelstein, McDevitt, *et al.* (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949,* Rootledge, 2003, pp. 241-269.

Johannes Huber, "Chinese Settlers against the Netherlands East India Company: The Rebellion led by Kuo Huai-I on Taiwan in 1652", dans (Ed.) Vermeer, *Development and Decline of Fukien Province in the 17th and 18th Centuries*, Sinica Leidensa, Vol. 22, Leiden, 1990, pp. 265-296.

J

Susan Mann Jones, "Dynastic Decline and the Roots of the Rebellion", dans Twitchett, Fairbank, *The Cambridge History of China – Volume 10,* Late Qing part 1, 1800-1911, Cambridge University Press, 1978, pp. 107-162.

K

Kassenova, N., "China's Silk Road and Kazakhstan Bright Path: Linking Dreams of Prosperity", dans Clarke, M. (Eds.), Small, A., Pant, H.V. & Passi, R., Peyrouse, S., Roy, M.S., Kassenova, N., Yu, H. et al., *Roundtable: China's Belt and Road Initiative: Views from along the Silk Road*, The National Bureau of Asian Research, Asia Policy, number 24, Washington, 2017.

Kuang Ching-liu, "The military challenge: the north-west and the coast", dans Fairbank, Liu, *The Cambridge History of China Volume 11, The Late Ch'ing 1800-1911 Part 2,* Cambridge University Press, 1980, pp. 202-273.

L

Mark E. Lewis & Hsieh Mei-yu, "Tianxia and the Invention of Empire in East Asia", in Ban Wang (Eds.), *Chinese Visions of World Order – Tianxia, Culture and Worlds Politics*, Duke University Press, 2017, pp. 25-48.

Li Xiaobing, "PLA attacks and Amphibious Operations During the Taiwan Strait Crisis of 1954-1958", dans Ryan Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949,* Rootledge, 2003, pp. 143-172.

Lo Ping-cheung, « Legalism and offensive realism in the Chinese court debate on defending national security 81 BCE », in Lo Ping-cheung & Sumner B. Twiss (Eds.), *Chinese Just War Ethics*, Routledge, 2015, pages 249-280.

M

John Makeham, « Philosophie chinoise et valeurs universelles dans la Chine d'aujourd'hui », dans Anne Cheng (dir.), *Penser en Chine*, Collection Folio essais, Gallimard, 2021, pp. 31-54.

Frederick W. Mote. "The T'u-Mu Incident of 1449." In Edward L. Dreyer, Frank Algerton Kierman and John King Fairbank (Eds.) *Chinese Ways in Warfare*, Harvard University Press, 1974, pp. 243-272.

N

Gakusho Nakajima, "The Structure and Transformation of the Ming Tribute Trade System", dans Perez Garcia, M., De Sousa, L. (Eds.), *Global History and New Polycentric Approaches - Palgrave Studies in Comparative Global History*, Palgrave Macmillan, 2018, pp. 137-162.

Mineo Nakajima, “Foreign Relations: From the Korean War to the Bandung Line”, dans Denis Twitchett & John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, The People's Republic, Part 1: The Emergence of Revolutionary China 1949-1965*, Cambridge University Press, 1987, pp. 259-292.

P

Suzanne Pepper, "The KMT-CCP conflict 1945-1949", dans Twitchett, Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 13*, *- Republican China 1912-1949, Part 2,* Cambridge University Press, 1986, pp. 723-788.

John Curtis Perry, “Imperial China and the Sea,” in Toshi Yoshihara and James R. Holmes (Eds.), *Asia Looks Seaward: Power and Maritime Strategy*, Praeger Security International, Westport, 2007, pages 17–31.

Steven Philips, “Why Taiwan? ROC Leaders Explain Taiwan’s Strategic Value”, dans Peter C. Chow (Ed.) *The U.S. Strategic Pivot to Asia and Cross Strait Relations – Economic and Security Dynamics*, Palgrave Macmillan, 2014, pp. 159-178.

Pollack, “The Opening to America”, dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 15, The People's Republic, Part 2: Revolutions within the Chinese Revolution 1966-1982,* Cambridge University Press, 1991, pp. 402-473.

David Pong, "To War or Not to War: Decisions for War in Late Imperial China,1870s–1900", dans Peter A. Lorge (Eds.), *Debating War in Chinese History*, Brill, 2013, pp. 191-236.

Q

Qiao Liang, “Le concept de grande stratégie dans le cadre d’une vision globale” [全球视野下的大战略构想], dans *La BRI - transformation de la géoéconomie mondiale* [改變世界經濟的‘一帶一路’], ed. Liu Wei, Shanghai Jiaotong University Press, Shanghai, 2015, pp: 51–65.

R

Thomas Robinson, “China confronts the USSR: warfare and diplomacy on China's Inner Asian frontiers”, dans Twitchett & Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 15, The People's Republic, Part 2: Revolutions within the Chinese Revolution 1966-1982*, Cambridge University Press, 1991, pp. 218-304.

Thomas Robinson, “The Sino-Soviet Border Conflicts of 1969 - New Evidence Three Decades Later”, dans Finkelstein, McDevitt, *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949,* Rootledge, 2003, pp. 198-216.

S

Andrew Scobell, “The Chinese Way of War”, in John Andreas Olsen & Martin Van Creveld (Eds.), *The Evolution of Operational Art – From Napoleon to the Present*, Oxford University Press, 2010, pp. 195-221.

Andrew Scobell, “Terrorism and Chinese Foreign Policy,” dans Yong Deng and Fei-ling Wang, eds., *China Rising: Power and Motivation in Chinese Foreign Policy*, Rowman and Littlefield, 2005.

Angela Schottenhammer, “China’s emergence as a maritime power”, John W. Chaffee, Denis Twitchett (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 5 Part 2 – Sung China, 960-1279*, Cambridge University Press, 2015, pp. 437-525.

Shepherd, John, “The Island Frontier of the Ch'ing, 1684-1780”, in Murray A. Rubinstein, ed., *Taiwan: A New History*, Armonk, NY: M. E. Sharpe, 1998, pp. 107-132.

John R. Shepherd, “Taiwan prefecture in the eighteenth century” dans Willard J. Peterson (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 9*, Princeton University, 2016, pp. 77-110.

Yitzhak Shichor, “The Great Wall of Steel: Xinjiang: Military and Strategy in Xinjiang”, dans Frederick Starr (ed.), *Xinjiang: China’s Muslim Borderland*, M.E. Sharpe, 2004, pp. 120-162.

Michael Stainton, “The Politics of Taiwan’s Aborigins”, dans Murray A. Rubinstein (Ed.), *Taiwan: A New History*, Rootledge, 1999, pp. 27-44.

Lynn A. Struve, “The Southern Ming, 1644–1662,” dans Dennis Twitchett et F. W. Mote, eds., *The Cambridge History of China, Vol. VIII, The Ming Dynasty, Part 2*, Cambridge University Press, 1998, pp. 663–676.

Michael D. Swaine, “Chinese Decision-Making Regarding Taiwan, 1979-2000”, dans David M. Lampton (Ed.), *The Making of Chinese Foreign and Security Policy in the Era of Reform*, Stanford University Press, 2001, pp. 289-336.

T

Denis Twitchett, Howard J. Wechsler, “Kao-tsung (reign 649-83) and the empress Wu: the inheritor and the usurper”, dans Denis Twitchett (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 3 – Sui and T’ang China, 589-906 Part 1*, Cambridge University Press, pp. 242-289.

V

Lyman Van Slyke, “The Chinese Communist Movement During the Sino-Japanese War 1937-1945”, dans Denis Twitchett & John Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 13 - Republican China 1912-1949, Part 2*, Cambridge University Press, 1986, pp. 609-722.

W

Frederic Wakeman, “The Canton trade and the Opium War”, dans Denis Twitchett, John K. Fairbank, (eds), *The Cambridge History of China – Volume 10, Late Qing part 1, 1800-1911*, Cambridge University Press, 1978, pp. 163-212.

Wang Gongwu, “Ming foreign relations: Southeast Asia”, dans Denis Twitchett, John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 8, The Ming Dynasty, 1368-1644 Part 2*, Cambridge University Press, 1998, pp. 301-333.

K. Warikoo, “Xinjiang under the Qing”, dans K. Warikoo (Eds.), *Xinjiang – China’s Northwest Frontier*, Har-Anand Publications, Delhi, 2003, pp. 29-39.

Howard J. Wechsler, “T'ai-tsung (reign 626-49) the consolidator”, dans Denis Twitchett (Eds.) *The Cambridge History of China Volume 3 – Sui and T’ang China, 589-906 Part 1*, Cambridge University Press, 1979, pp. 188-241.

Allen S. Whiting, “The Sino-Soviet Split”, dans Denis Twitchett & John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 14, The People's Republic, Part 1: The Emergence of Revolutionary China 1949-1965*, Cambridge University Press, 1987, pp. 478-538.

John E. Willis, “Relations with Maritime Europeans 1514-1662”, dans Denis Twitchett, John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 8 The Ming Dynasty, 1368-1644 Part 2*, Cambridge University Press, 1998, pp. 333-375.

John E. Willis, “17th century transformation: Taiwan Under the Dutch and Cheng Regime”, dans Murray A. Rubinstein (Ed.), *Taiwan: A New History*, Rootledge, 1999, pp. 84-106.

Andrew R. Wilson, “The Maritime Transformation of Ming China”, in Andrew S. Erickson, Lyle J. Goldstein, Carnes Lord (Eds.), *China Goes to Sea, Maritime Transformation in Comparative Historical Perspective*, Naval Institute Press, 2009, pp. 278-285.

Y

Niva Yau, “The Historical Context of China's Pursuits in Central Asia”, dans Fabienne Bossuyt, Bart Dessein (Eds.), *The European Union, China and Central Asia – Global and Regional Cooperation in a New Era*, Routledge 2022, pp. 69-87.

Niva Yau, "Operation Reality of the BRI in Central Asia", dans Aigoul Abdoubaetova (Ed.), China’s Belt and Road Initiative in Central Asia: Ambitions, Risks and Realities, *OSCE Academy*, Special Issue 2, 2020.

Yen P’ing Hao, “Changing Chinese views of Western relations, 1840-95”, dans John K. Fairbank, Liu Kwang-ching, *The Cambridge History of China Volume 11, Late Qing 1810-1911 Part 2*, Cambridge University Press, pp. 70-141.

Yü Ying-chih, “Han Foreign Relations”, dans Denis Twitchett & John K. Fairbank (Eds.), *The Cambridge History of China Volume 1 - The Ch’in and Han Empires, 221 B.C. – A.D. 220*, *op. cit.,* pages 377 – 462.

Z

Zhang Xiaoming, “Air Combat for the People’s Republic: The People’s Liberation Army Air Force in Action, 1949-1969” dans Ryan Finkelstein, McDevitt, et al. (ed.), *Chinese Warfighting: The PLA Experience since 1949,* Rootledge, 2003, pp. 270-300.

Articles de revue

A

Auteur Inconnu, « Promouvoir la réunification par la guerre — Ce que nous dit l'unification de Taiwan par la dynastie Qing [以戰促進統－清朝統一台灣作戰及啟示] », *Huabei Minbing* [華北民兵], 2006, pp. 62-63.

Adler, E., « Seizing the Middle Ground: Constructivism in World Politics », *European Journal of International Relations*, Volume 3, Issue 3, 1997, pp: 319-363.

Tonio Andrade, “The Company’s Chinese Pirates: How the Dutch East India Company Tried to Lead a Coalition of Pirates to War against China, 1621 - 1662,” *Journal of World History*, Vol. 15, 2004, pp. 415-444.

B

Niagalé Bagayako, Frédéric Ramel, « Francophonie et profondeur stratégique », *Etudes de l'IRSEM numéro 26*, 2013.

Beckley, Michael, "The Emerging Military Balance in East Asia - How China’s Neighbors Can Check Chinese Naval Expansion", *International Security* Vol. 42, Issue 2, 2017 pp. 78-119.

Christopher I. Beckwith, “The Impact of the Horse and Silk Trade on the Economies of T’ang China and the Uighur Empire,” *Journal of the Economic and Social History of the Orient* Vol. 34, 1991, pp. 183–198.

Blank, Steven, "Washington et le retour du pivot au centre de l'Asie", *Outre-mer*, 2016, Vol. 3, No. 48, pp. 208-216.

José Eugenio Borao, "An overview of the Spaniards in Taiwan (1626-1642)", *Proceedings of the Conference on China and Spain during the Ming and Qing Dynasties Centre of Sino-Western Cultural Studies*, Macao, 2007.

Boot, Max, “The Evolution of Irregular War: Insurgents and Guerrillas From Akkadia to Afghanistan.” *Foreign Affairs*, vol. 92, no. 2, 2013, pp. 100–14.

Mehdi Bouzoumita, « Mao et la guerre révolutionnaire », *Stratégique*, No. 111, 2016, pp. 63-87.

Brewster, “Silk Roads and Strings of Pearls: The Strategic Geography of China’s New Pathways in the Indian Ocean,” *Geopolitics* Vol. 22, no. 2, 2016, pp. 269–91.

C

William Callahan, “Sino-speak: Chinese Exceptionalism and the Politics of History”, *The Journal of Asian Studies,* Vol. 71, No. 1, 2012, pp. 33-55.

William Callahan, “Chinese Visions of World Order: Post-Hegemonic or a New Hegemony?”, *International Studies Review*, Vol. 10, No. 4, 2008, pp. 749-761.

William Callahan, « China’s Strategic Futures », *Asian Survey*, Vol. 52, No. 4, 2012, pp. 617-642.

William Callahan, “China and the Globalisation of IR Theory: Discussion of 'Building International Relations Theory with Chinese Characteristics”, *Journal of Contemporary China*, vol. 10, no. 26, 2001, pp. 75-88.

William Callahan, "National Insecurities: Humiliation, Salvation, and Chinese Nationalism", *Alternatives: Global, Local, Political* Vol. 29, No. 2, 2004, pp. 199-218.

Rémi Castets, « La question ouïghoure et sa dimension centre-asiatique », *La revue internationale et strategique*, no. 64, hiver 2006/2007, pp. 89-98.

Rémi Castets, "Opposition politique, nationalisme et islam chez les Ouïghours du Xinjiang*", Les Études du CERI N°110*, 2004.

Contre-amiral Chang Shengkai [張勝凱], Lieutenant-colonel Tseng Chenxiang [曾陳祥], “From a historical perspective of the Sino-French War to review the blockading operation to Taiwan [從 1884 年中法戰爭看對臺封鎖作戰]”, *Bimensuel de l’académie navale (Taiwan) Vol. 49*, *No. 6*, 2015, pp. 45-62.

Chang Su-Ya, “Unleashing Chiang Kai-shek?: Eisenhower and the Policy of Indecision toward Taiwan, 1953,” *Taiwan Central Study Academy*, 1991.

Edward I-te Chen, “Japan's Decision to Annex Taiwan: A Study of Ito-Mutsu Diplomacy, 1894-95”, *The Journal of Asian Studies*, Vol. 37, No. 1, 1977, pp. 61-72.

Chen Hsin-chih, "La réponse chinoise à l'occupation française des îles Spratly en 1933, *Guerres mondiales et conflits contemporains*, No. 199, 2001, pp. 5-24.

Chen Jau-hwa , “The Conceptions of “the Distinction of Yi (Barbarians) and Xia (Chinese)” [夷夏之 辨] in Chinese Culture and Society –Culturalism or Cultural Chauvinism?”, manuscript non publié ou publication au statut inconnu.

Chen Jianping [陳劍平], "Russian Strategy on Xinjiang and Russia Dispatching Troops to Yili Twice in 1900 [庚子年俄國的新疆戰略及其兩次出兵伊犁]", *Journal of Yili Normal University* [伊犁師範學院學報], Vol.35, No.1, 2016, pp. 35-39.

Chen Si [陳思], Comparaison du point de vue militaire des deux campagnes de Zheng Chenggong et Shi Lang pour conquérir Taïwan [從軍事角度比較鄭成功與施琅的兩次徵台之戰], *Taiwan Research Journal* [台湾研究集刊] Vol. 135, no. 5, 2014, pp. 49-57.

Chen Yue [陳躍], « Etude comparative sur l'établissement des provinces du Xinjiang et de Taiwan à la fin de la dynastie Qing [晚清新疆與台灣建省之比較研究] », *China's Borderland History and Geography Studies* [中國邊疆史地研究] Vol. 23, No. 3, 2013, pp. 68-80.

Chen Zaizheng [陳在正], « Le grand débat de 1874-1875 du gouvernement Qing concernant la défense maritime et la nouvelle compréhension du statut de Taïwan [1874 一 1875 年清政府關于海防問題的大討論與對台灣地位的新認識] », *Collection d'études taïwanaises* [臺灣研究集刊], 1986, pp. 45-59.

Chen Zhongchun [陳忠純], "The Changing Discourse on the Taiwan Question after China's Declaration of War against Japan - A Study on the Ta-Kung-Pao Commentaries [中國正式對日宣戰後國人 涉台論述的演變 - 以大公報相關評論為中心]", *Taiwan Research Journal* [台灣研究集刊], Vol. 180, Vol. 2, 2022, pp. 71-90.

Chen Meihui, Su Xiaodong [陳美慧, 蘇小東], « De la pensée de Deng Xiaoping sur la construction navale [論鄧小平海軍建設思想] », *Military Historical Research*, No. 3, pp. 127-132

Chen Wei-Hwa [陳偉華], "International Security Cooperation under "One Belt One Road": A Model of Lianyungang Forum [中共「一帶一路」的國際安全合作：連雲港論壇模式]", *Prospect and Exploration* [展望與探索] Vol. 16, No. 2, pp. 20-25.

Chen, Y.W., Tovar S.J., "China in Central Asia: Local Perceptions from Future Elites", *China Quarterly of International Strategic Studies*, Vol. 3, No. 3, 2017, pp. 429–445.

Cheng Saijun [成賽軍], "Yang Changjun and the Coastal Defense of the Late Qing Dynasty [楊昌浚與清末海防]", *Modern Military* [近代軍事] Vol.4, 2008, pp. 106-110.

Thomas Christensen, "A "Lost Chance" for What? Rethinking the Origins of U.S.-PRC Confrontation", *The Journal of American-East Asian Relations*, Vol. 4, No. 3, 1995, pp. 249-278.

Thomas Christensen, "Posing Problems without Catching up: China's Rise and Challenges for U.S. Security Policy." *International Security*, vol. 25, no. 4, 2001, pp. 5–40.

Thomas Christensen, "Chinese Realpolitik", *Foreign Affairs,* Vol. 75, No. 5, 1996, pp. 37-52.

Stéphane Corcuff, "The Liminality of Taiwan: A case study in geopolitics", *Taiwan in Comparative Perspective*, Vol. 4. 2012, pp. 34–64.

Christine Cornet, « Wei Yuan et la conception chinoise du monde maritime », *Institut de stratégie comparée*, 2005.

Christine Cornet, « Cornet Modernisation et politique navale en Chine à la fin du 19ème siècle », *Institut de stratégie comparée*, 2005.

Hugh R. Clark, “Frontier Discourse and China's Maritime Frontier: China's Frontiers and the Encounter with the Sea through Early Imperial History”, *Journal of World History*, Vol. 20, No. 1, mars 2009, pp. 1-33.

Courmont, Barthélémy, « Le soft power chinois : Entre stratégie d’influence et affirmation de puissance », *Revue d’études comparatives Est-Ouest*, No. 43, 2012, pp. 287-309.

Thomas R. Cox, “Harbingers of Change: American Merchants and the Formosa Annexation Scheme”, *Pacific Historical Review,* Vol. 42, No. 2, 1973, pp. 163-184.

Cui Guocai [崔國才], "1949-1954 - The Evolution of Taiwan's Strategic Position in Our Party's Military Struggle [1949-1954: 台灣在我黨軍事鬥爭中戰略地位的演變]", *Recherche en histoire militaire* [軍事歷史研究] Vol 1, 2005, pp. 80-86.

D

Dai Chaowu [戴超武], “Taiwan Strait Crises, Sino-American Relations and Cold War in Asia [台灣海峽危機、中美關係與亞洲的冷戰]”, *Institut de Relations Internationales de l’Armée Populaire de Libération* [解放军国际关系学院], Volume 10 d’études, 2002, pp. 78-86.

Demangeon, Albert, « Géographie des frontières », dans *Annales de Géographie*, tome 50, n°281, 1941.

Suyash Desai, "Assessing the Role of the PLA Southern Theater Command in a China-India Contingency", *China Brief*, Vol 23, Issue 3, 17 février 2023.

Ding Yi-zhuang [定宜庄] Un aperçu de la garnison des huit bannières à la frontière nord de la dynastie Qing [清代北部边疆八旗驻防概述], *China's Borderland History and Geography Studies* [中國邊疆史地研究], Vol. 2, 1991, pp. 20-28.

Nicola Di Cosmo, “Qing Colonial Administration in Inner Asia” *The International History Review*, Vol. 20, No. 2, 1998, pp. 287-309.

June Dreyer, “The PLA and Regionalism in Xinjiang”, *Pacific Review,* Vol. 7, No. 1, 1994, pp. 41-55.

Jessica Drun, Bonnie S. Glaser, "The Distortion of UN Resolution 2758 and Limits on Taiwan’s Access to the United Nations", *German Marshall Fund*, 24 mars 2022.

Du Chaoping [杜朝平], « Quelle est l’influence de la chaîne d’îles sur la marine chinoise ? [島链對中国海军的影响有多大?] », *Armements embarqués en mer* [舰载武器], Vol. 5, 2004.

Du Debin [杜德斌], Ma Yahua [馬亞華], “Geography of containment and anti-containment of China's peaceful rise [中國崛起的國際地緣戰略]”, *World Geographic Studies* [世界地理研究], 2012, pp. 1-16.

Du Debin, Ma Yahua [杜德斌, 馬亞華], « BRI : La grande géostratégie de l’émergence de la Chine [“一带一路”：中華民族復興的地緣大戰略] », *Geographical Research*, Vol. 34, No. 6, 2015, pp. 1005-1014.

Du Pengcheng [杜鹏程] et Hu Chengjun [胡成軍], « Le Kuroshio à l'est de l'île de Taïwan et la guerre sous-marine [台灣島以東黑潮與潛艦作戰] », *Journal d'armement du Sichuan* [四川兵工學報], Vol. 31, 2010, pp. 79-81.

E

Benjamin A. Elman, "Naval Warfare and the Refraction of China's Self-Strengthening Reforms into Scientific and Technological Failure, 1865–1895", *Modern Asian Studies vol.* 38, no. 2, 2004, pp. 283–326.

Peter C. Emmer, "The First Global War: The Dutch versus Iberia in Asia, Africa and the New World, 1590-1609", *E-Journal of Portuguese History Vol. 1*, No. 1, 2003, pp. 1-14.

Andrew Erickson et Kenneth Allen, "China's Navy Gets a New Helmsman (Part 1): Spotlight on Vice Admiral Shen Jinlong", *China Brief*, Vol. 17, Issue. 3, 2 mars 2017.

Andrew Erickson and Gabriel Collins, "China's Oil Security Pipe Dream—The Reality, and Strategic Consequences, of Seaborne Imports," *Naval War College Review*, Vol. 63, No. 2, 2010.

Andrew Erickson, "China's Navy Gets a New Helmsman (Part 2): Remaining Uncertainties", *China Brief*, Vol. 17, Issue. 4, 14 mars 2017.

Selçuk Esenbel, "Japan's Global Claim to Asia and the World of Islam: Transnational Nationalism and World Power, 1900-1945", *The American Historical Review*, Vol. 109, No. 4, 2004, pp. 1140-1170.

Robert Eskildsen, "Foreign Adventurers and the Aborigines of Taiwan 1867-1874", *Institute of Taiwan History*, Academia Sinica, 2005.

Robert Eskildsen, "Of Civilization and Savages: The Mimetic Imperialism of Japan's 1874 Expedition to Taiwan", *The American Historical Review*, Volume 107, Issue 2, April 2002, pp. 388–418.

F

Fan Shiming [范士明], « Les considérations américaines et japonaises sur la position stratégique de Taiwan avant les années 1950 [五十年代以前美日對台灣戰略地位的考慮] », *Recherche sur Taïwan et son histoire* [台灣研究·.历史] *Vol. 4*, 1996, pp. 69-75.

Syed Fazl-e-Haider, "China-Pakistan Relations: The "All-Weather" Partnership Navigates Stormy Times", *China Brief*, Volume 22, Issue 24, 2022.

Feng Liang [馮梁] et Duan Tingzhi [段廷志], « Caractéristiques de la sécurité géostratégique océanique de la Chine et la stratégie de sécurité maritime du nouveau siècle [由国海洋地缘安全特征与新世纪海上安全战], » *Science militaire de la Chine* [中國軍事科學], Vol. 1, 2007, pp. 22-29.

Magnus Fiskesjö, "The Animal Other - China's Barbarians and Their Renaming in the Twentieth Century", *Social Text 109*, Vol. 29, No. 4, 2012, pp. 57-79.

G

Gabuev, Alexander, “Crouching Bear, Hidden Dragon: ‘One Belt One Road’ and Chinese-Russian Jostling for Power in Central Asia,” *Journal of Contemporary East Asia Studies* Vol. 5, no. 2, 2016, pp. 61–78.

Gan Junxian [甘鈞先], “’Revival of Silk Road’ and China's Diplomacy” [“絲綢之路”復興計劃與中國外交] *Northeast Asia Forum* [東北亞論壇] Vol. 19, no. 5, 2010.

Gang Zhao, “Reinventing China: Imperial Qing Ideology and the Rise of Modern Chinese National Identity in the Early Twentieth Century”, *Modern China* Vol. 32, No. 1, 2006, pp. 3-30.

Gao Yi, « Les origines chinoises des Lumières et de la Révolution française », *Annales historiques de la Révolution française*, Vol. 1, No. 387, 2017, pp. 103-122.

Gao Zichuan [高子川], « Analyser la sécurité maritime chinoise au 21ème siècle [試析 21 世紀初的中國海洋安全] », *Relations internationales contemporaines* [現代國際關係], No. 3, 2006, pp. 27-32.

John Garver, “The Chinese Communist Party and the Collapse of Soviet Communism”, *The China Quarterly*, No. 133, 1993, pp. 1-26.

John Garver, “The Sino-Soviet Territorial Dispute in the Pamir Mountains Region”, *The China Quarterly,* No. 85, 1981, pp. 107-18.

Noel Gayler, "Security implications of the Soviet military presence in Asia", in *Asian Security in the 1980s*, 1979, pp. 54-64.

Ge Zhaoguang, « L’intégration des ‘régions éloignées’ à la ‘Chine’ : Les débats sur la « Chine » au sein des cercles académiques chinois durant la première moitié du xx^{e} siècle », *Conférences chinoises de la rue d’Ulm*, 2017.

Charles S. Glaser, "A U.S.-China Grand Bargain? The Hard Choice between Military Competition and Accommodation", *International Security*, Vol. 39, No. 4, 2015, pp. 49-90.

Paul H. B. Godwin, "Chinese Military Strategy Revised: Local and Limited War", *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, Vol. 519, 1992, pp. 191-201.

Jean-Marie Gontier, « Qi Jiguang, un stratège de la dynastie Ming (1528 – 1587) », *Les Stratégiques*, 2005.

Leonard Gordon, “Japan's Abortive Colonial Venture in Taiwan, 1874”, *The Journal of Modern History*, Vol. 37, No. 2, 1965, pp. 171-185.

Leonard Gordon, “The Cession of Taiwan: A Second Look”, *Pacific Historical Review,* Vol. 45, No. 4, 1976, pp. 539-567.

Goto Kenichi, "Japan's Southward Advance and Colonial Taiwan", *European Journal of East Asian Studies, Vol. 3,* No. 1, 2004, pp. 15-44.

H.G. Greel, "The role of the Horse in Chinese History", *The American Historical Review*, Vol. 70, Issue 3, avril 1965, pp. 647–672.

Colonel Guo Tianhan [郭添漢], "The Evolution of PLA Thinking on Sea Power [中共海權思想演變之探討]", *Bimensuel académique de la marine* [海軍學術雙月刊] Vol 17, No. 6, 2013, pp. 18-32.

Guo Yuhua [郭玉华], « Etude historique de la stratégie maritime du PCC depuis la fondation de la Chine nouvelle [新中国成立以来中国共产党海洋战略的历史考察] », *Sciences sociales du Guangxi*, No. 9, 2014, pp: 19-22.

H

T.X. Hammes, "Offshore Control: A Proposed Strategy for an Unlikely Conflict," *Strategic Forum*, National Defense University, 2012.

Kelly Hammond, "Managing Muslims: Imperial Japan, Islamic policy, and Axis connections during the Second World War", *Journal of Global History,* Vol. 12, no. 2, 2017, pp. 251-273.

Daniel L. Haulman, "The U.S. Air Force in the Air War Over Serbia, 1999", *Air Power History*, Vol. 62, No. 2, 2015, pp. 6-21.

He Huaikai [賀懷鍇], « La construction initiale et le développement de la marine populaire de 1953 à 1956 [1953—1956 年人民海軍的初步建設與發展] », *Etudes en histoire contemporaine chinoise* [當代中國史研究], Vol. 27, no. 3, 2020, pp. 81-93.

Dieter Heinzig, "Russia and the Soviet Union in Asia: Aspects of Colonialism and Expansionism", *Contemporary Southeast Asia*, Vol. 4, No. 4, 1983, pp. 417-450.

Commander Robert Waring Herrick, "The Evolution of Soviet Naval Strategy and the Effect of the Revolution in Military Affairs." *Naval War College Review*, vol. 17, no. 4, 1964, pp. 1–52.

James R. Holmes and Toshi Yoshihara, "The Influence of Mahan upon China's Maritime Strategy," *Comparative Strategy* Vol. 24, no. 1, 2005, pp. 23–51.

Hou Song-ling [侯松岭], Chi Diantang [迟殿堂], « Discussion sur la valeur des eaux autour de la Chine en termes de position stratégique et de stratégie géopolitique [中国周边海域的战略地位和地缘战略价值初探] », *Asie-Pacifique contemporaine* [當代亞太], Vol. 10, 2003, pp. 47-53.

Hsiao-Ting Lin, "The Tributary System in China's Historical Imagination: China and Hunza, ca. 1760-1960", *Journal of the Royal Asiatic Society*, Third Series, Vol. 19, No. 4, 2009, pp. 489-507.

Ming-Li Hsiao [蕭明禮], Hong-Yuan Chu [朱浤源] Japan's Invasion of Burma (1940–42) and the Role of Taiwan [日本侵緬之戰（1940–42）與臺灣的角色], *Asia-Pacific Research Forum*, No. 67, 2020, pp. 1–40.

Frank S.T. Hsiao & Lawrence R. Sullivan, "The Chinese Communist Party and the Status of Taiwan, 1928-1943", *Pacific Affairs*, Vol. 52, No. 3, 1979, pp. 446-467.

Hsieh Chi-kang [謝紀康], "The Exploration of Yu-lien Shao's Defensive Affairs to Taiwan (1891-1894) – The Exemple of Self-Strengthening Construction [邵友濂對臺灣防務探討

(1891 年-1894 年)一以洋務建設等為例]", *Journal de l'université Nankai* [南開學報] Vol. 8, No. 2, 2011, pp. 55-63.

Huang, Alexander, "The Chinese Navy's Offshore Active Defense Strategy : Conceptualization and Implications" *Naval War College Review*, vol. 47, no. 3, 1994, pp. 7–32.

Huang Jianhua [黃建華], "Chiang Kai-shek and the Revolution in the Three Regions of Xinjiang [蔣介石與新疆三區革命]", *China's Borderland History and Geography Studies* [中國邊疆史地研究], Vol. 4, 1999, pp. 97-104.

Huang Shengtian, Wei Cihang, and Zhu Xiaohui [黃勝天, 魏慈航, 朱曉輝], « La fondation de la marine de la Chine de l'est [華東軍區海軍的創建], » *Recherche en histoire militaire* [軍事歷史 研究], vol. 30, no. 1, janvier 2016, pp : 115-123

Huang Jieqiong [黃洁琼], « Sur les relations entre les îles de Haitan et de Taiwan durant la dynastie Qing, d'une perspective politico-militaire [论清廷对台军事政策视域下的岚台关系] », *Forum du Fujian (édition des sciences humaines et sociales)*, [福建論壇(人文社會科學版)] No. 12, 2011, pp. 123-128.

Huang Xiansong [黃顯松], "An Analysis of the Battle Between Coastal Defense and Frontier Defense in the Late Qing Dynasty [試析晚清海防與塞防之爭]", *Heilongjiang History* [黑龍江史志], No. 23, 2013, pp. 29-29.

Hu Fu-wen [胡福文], « La pensée militaire de l'empereur Kangxi de la dynastie Qing [清康熙帝的军事思想] », *Recherche en histoire militaire* [軍事历史研究] Vol. 2, 1989, pp. 139-147.

Christopher Hughes, "Reclassifying Chinese Nationalism: the geopolitik turn", *Journal of Contemporary China*, Vol. 20, No. 71, 2011, pp. 601–620.

Hung, Chih-wen [洪致文], « The Japanese Army and Navy Airfields in Taiwan during the World War II[二戰時期日本海陸軍在臺灣之飛行場] », *Research in Taiwan Studies* [臺灣學研究], No. 12, pp. 43-64.

Hui, Victoria, "Building Castles in the Sand: A Review of Ancient Chinese Thought, Modern Chinese Power", *The Chinese Journal of International Politics*, Vol. 5, 2012, pp. 425–449.

J

Harlan W. Jencks, "Chinese Evaluations of "Desert Storm", Implications for PRC Security", *The Journal of East Asian Affairs*, Vol. 6, No. 2, 1992, pp. 447-477.

Harlan W. Jencks, "People's War Under Modern Conditions: Wishful Thinking, National Suicide, or Effective Deterrent?" *China Quarterly*, No. 98, 1984, pp. 305-319.

Ji Zhe, "Tianxia, retour en force d'un concept oublié Portrait des nouveaux penseurs confucianistes", *La vie des idées*, 3 décembre 2008.

Soledad Jiménez-Tovar, "Folklorized politics: how Chinese soft power works in Central Asia", *Asian Ethnicity*, Vol. 21, No. 2, 2019, pp. 244–268.

Jun Zhan, “China Goes to the Blue Waters: The Navy, Seapower Mentality and the South China Sea,” *Journal of Strategic Studies*, vol. 17, no. 3, septembre 1994.

K

Kania, Elsa, "The Right to Speak: Discourse and Chinese Power, *Center for Advanced China Research*, 2018.

Robert D. Kaplan, “The Geography of Chinese Power: How Far Can Beijing Reach on Land and at Sea?”, *Foreign Affairs*, Vol. 89, No. 3, 2010, pp. 22-41.

Michael Kau, "Clinton's "Three No's" Policy: A Critical Assessment", *The Brown Journal of World Affairs*, Vol. 6, No. 2, 1999, pp. 15-22.

Kellner Thierry, « La Chine et l’Asie centrale vingt-cinq ans après... De la marginalité au centre de la scène régionale », *Outre-Terre*, Vol. 3, No. 48, 2016, pp. 268-304.

Kellner, Thierry, « La Chine, l'Organisation de coopération de Shanghai et les ‘révolutions colorées’ », *Hérodote*, Vol. 129, No. 2, 2008, pp. 167-182.

Kellner, Thierry, « Le règlement des questions frontalières entre la république populaire de chinoise et ses voisins centrasiatiques », *Presses universitaires de France*, vol. 1, No. 145, 2011.

Thierry Kellner, « La Chine, l'Organisation de coopération de Shanghai et les ‘révolutions colorées’ » *Hérodote*, No. 129, 2008, pp. 167-182.

Conor Kennedy, “Ramping the Strait: Quick and Dirty Solutions to Boost Amphibious Lift,” Jamestown *China Brief*, Vol. 21, No. 14, 2021.

Raphaëlle Khan, « Le Sri Lanka, l’Inde et le Pakistan face à la Belt and Road Initiative chinoise », étude No. 71, *IRSEM*, 2019.

Kou Songli [□宋力], "Brève comparaison des idées de Mao Zedong et de Sun Yat-sen sur la défense nationale [毛澤東與孫中山 國防思想比較論略]", *Sciences sociales du Jiangxi* [江西社會科學] Vol. 5, 1997, pp. 19-24.

L

Yves Lacoste, “Rivalries for Territory”, *Geopolitics*, Vol. 5, No. 2, 2000, pp. 120-158.

Lai Chen [赖辰], « Qianlong résout le problème du Xinjiang [乾隆解决新疆问题] », *Historical Monthly*, 2013, pp. 50-52.

Christina Lai, “Realism revisited: China’s status-driven wars against Koguryo in the Sui and Tang dynasties”, *Asian Security*, Vol. 17, No. 2, 2021, pp. 139-157.

Harry J. Lamley, "The 1895 Taiwan Republic: A Significant Episode in Modern Chinese History", *The Journal of Asian Studies*, Vol. 27, No. 4, 1968, pp. 739-762.

Leonard Gordon, “American Planning for Taiwan”, *Pacific Historical Review*, Vol. 37, No. 2, 1968, pp. 201-228.

Colonel du Corps des Marines Liao Qilin [陸戰隊上校廖麒淋], « Implications utiles de la "théorie de la stratégie navale" de Mahan [馬漢「海軍戰略論」要義對我之啟示] », *Journal académique bimensuel de la marine* [海軍學術雙月刊], Vol. 46 [第四十六卷], No. 1[第一期], pp. 25-34.

Li Zhenguang [李振广], « Formation et fluctuation de la position géostratégique de Taiwan [台湾地缘战略地位的形成与变迁] », *Études politiques internationales* [國際政治研究], Vol. 4, 2001, pp. 120-136.

Li Zhijun [李智君], « Emplacement géopolitique maritime et stratégie du gouvernement Qing pour Penghu [海洋政治地理区位与清政府对澎湖厅的经略] », *Ligne de front des sciences sociales* [社會科學戰線] No. 11, 2012, pages 65-77.

Li Xizhu [李細珠], « Brief Discussion on the Taiwan Coastal Defense Concept of Liu Ming-chuan [略論劉銘傳的台海防禦觀] », *Historiographie de l'Anhui* [安徽史學] Vol. 2, 2016, pp. 137-143.

Li Yunfei [季雲飛], « La stratégie du gouvernement Qing pour résister à la France et protéger Taïwan pendant la guerre franco-chinoise [中法戰爭期間清政府的抗法保台策略] », *Recherche historique* [歷史研究] Vol. 6, 1995, pp. 87-95.

Li Feng [李風], "Zuo Zongtang's National Security Thought and Its Modern Implications [左宗棠的國家安全思想及其現代啟示] », *Legality and Society* [法制與社會], No. 24, 2012, pp. 136-137.

Li Dexia [李德霞], « Harcèlement et commerce hollandais sur la côte du Fujian au début du XVIIe siècle [17 世紀初荷蘭在福建沿海的騷擾與通商] », *Etudes sur l'histoire des échanges maritimes* [海交史研究], 2004, pp. 59-69.

Li Xi-zhu [李细珠], « Des mers d'Asie de l'Est aux mers du Sud-Est— L'évolution de la position stratégique de Taïwan sous les dynasties Ming et Qing [从东亚海域到东南海疆—明清之际台湾战略地位的演化] », *Recherche sur Taïwan* [台湾研究] Vol. 6, pp. 70-86.

Li Qi [李琪], "Seeing Russia's Invasion of Xinjiang during the Revolution of 1911 from the Russian Archives [從俄文檔案看辛亥革命時期沙俄對新疆的侵略]", *China's Borderland History and Geography Studies* [中國邊疆史地研究], No. 3, 1999, pp. 115-118.

Li Anfeng [李安峰], "Formation and Historical Reflection of China's Coastal Defense Thought (1949—1976) [海權之路：新中國海防思想的形成與歷史反思(1949-1976)]", *Journal of Jiangsu Ocean University* [江蘇海洋大學學報] Vol 20. No. 1, 2022, pp. 1-8.

Li Rong [栗榮], « La pensée de Mao Zedong sur la construction de la marine populaire [毛澤東建設人民海軍思想形成原因探析] », *Magazine mensuel d'histoire de la branche du Parti du Fujian* [福建黨史月刊] , No. 24, 2014, pp. 50-54.

Li Yaru [李雅儒], « Réflexions de Mao Zedong sur le règlement de la question de Taïwan et la réunification de la Chine [毛泽东关于解决台湾问题的思考与当代牛国统一] », *Mensuel*

académique de l'université normale de la capitale [首都师范大学学报], Vol. 6, 1993, pp. 62-66.

Li Ming [李明], « La défense active : la pierre angulaire de la pensée stratégique militaire de notre parti [积极防御：我党军事战略思想的基本点] », *Journal d'études* [学习时报], 2019.

Li Danhui, "A Historical Examination of the Origin of the 1962 Ita Incident Supported by Materials from Archives in Xinjiang, China," *Social Sciences in China,* Vol. 22, no. 3, pp. 140-161.

Li Jie [李杰], « Cette chaîne d'îles qui enserre la Chine [捆綁中國的島鏈] », *Modern Ships* [現代船], No. 7, 2001, pp. 35-37.

Li Zhenguang [李振廣], "The Formation and Change of Taiwan's Geostrategic Position [台灣地緣戰略地位的形成與變遷]", *International political studies* [國際政治研究], 2001, pp. 120-136.

Liao Dezong [廖德宗], « Recherche sur les forts de Dagou et Dapingding et l'ancienne piste militaire sous la dynastie Qing [清代打狗大坪頂砲台及軍事古道考證] », *Kaohsiung Historiography*, Vol. 5, No. 3, 2015.

Emmanuel Lincot. « Défis stratégiques dans les rapports centre/périphérie en Chine », *Asia Focus No. 72,* 2018.

Emmanuel Lincot, Arnaud Bertrand, "Anciennes et nouvelles routes de la soie : pour une déconstruction d'une appellation", *Asia Focus* No. 155, 2021.

Emmanuel Lincot, "Le Xinjiang : un champ de forces – XXe et XXIe siècles", *Conseil québécois d'études géopolitiques*, 2021.

Lin Jian-chao [林建超], « *Le Rêve dans le pavillon rouge* et la lutte militaire maritime au début de la dynastie Qing [《红楼梦》与清前期海疆军事斗争] », *Journal du Rêve dans le pavillon rouge* [紅樓夢學刊] Vol. 2, 2013, pp. 1-23.

Lin Qi-quan [林其泉], « Shi Lang et la politique de gouvernance de Taiwan au début de la dynastie Qing [施琅与清初治台政策] », *Collection d'études sur Taïwan* [臺灣研究集刊], No. 1, 1984, pp. 49-59.

Lin Zhixiong, Wang Mingzhi, Li Jiwen [林志雄、王明志、黎驥文], « Analyse spatio-temporelle et exploration de la préparation de la défense militaire de Taïwan pendant la guerre sino-française [中法戰爭期間臺灣軍事籌防之時空分析與探究] », *Journal de l'université de Taipei* [北市大社教學報], No. 13 [第十三期刊], 2012, pp. 246-263.

Lin Juncheng [林君成], « La modernisation de Taiwan à la fin de la dynastie Qing — L'impact de la guerre sino-française en exemple [清末臺灣的銳意革新與近代化發展—以中法戰爭的影響為例] », *Journal d'éducation sociale de la National Taipei University of Education* [北市教大社教學報] Vol. 6, 2007, pp. 49-66.

Lin Zhixiong, Wang Mingzhi, Li Jiwen [林志雄, 王明志, 黎驥文], « Analyse spatio-temporelle et analyse des préparatifs défensifs de Taiwan pendant la guerre franco-chinoise [中法戰爭期

間臺灣軍事籌防之時空分析與探究] », *Journal d'éducation sociale de la National Taipei University of Education* [北市教大社教學報] Vol. 13, 2014, pp. 244-263.

Liu Fenghua [柳豐華], "Evolution de la politique chinoise en Asie centrale [中國在中亞: 政策的演變], *Études russes, d'Asie centrale et d'Europe de l'Est* [俄羅斯中亞東歐研究]", Vol. 6, 2007, pp. 63-72.

Liu Hong [劉宏], « Considérations géopolitiques du problème taïwanais [台灣問題的地緣政治思考] », *Journal de l'institut d'éducation de Yangzhou* [揚州教育學院學報], Vol. 21, 2003, pp. 47- 51.

Philip Hsiaopong Liu [劉曉鵬], "Making a Power: A Review of the US-Nationalist China Military Alliance, 1950s-1960s [檢視 1950 年代到 1960 年代的中美軍事同盟關係]", *Fuhsing Kang Academic Journal*, Vol 96, 89, pp. 461-488.

Liu Yazhou [劉亞洲], « China's Grand Strategy in the Coming Twenty Years [中國未來二十年大戰略] » *Feng Huang Weekly*, no. 17, 2005.

Liu Yazhou, "The Issue of Taiwan and Taiwan Independence", *Chinese Law and Government*, vol. 40, no. 2, March–April 2007, pp. 55–69.

Liu Yazhou, "The Grand National Strategy [中國大國策]", *Chinese Law and Government*, vol. 40, no. 2, March–April 2007, pp. 13–36.

Lu Junyuan [陸俊元], « Taïwan dans la géostratégie et la sécurité des grandes puissances [地緣戰略中的台灣及其對大國安全的作用] » *Etudes taïwanaises* [台灣研究], Vol. 1, 1996.

Lu Jianyi [湖建一], « La politique d'interdiction maritime sous la dynastie Ming et la défense côtière du Fujian [明代海禁政策與福建海防], *Journal de l'Université normale du Fujian (Édition Philosophie et sciences sociales)* [福建師範大學學報（哲學社會科學版）], Vol. 2, 1992, pp. 21-24.

Lu Rude [陆儒德], « En commémoration du 60ème anniversaire de la fondation de la RPC, une revisite de nos premières batailles navales : attaque surprise de la cavalerie légère sur mer à Wanshan [纪念中华人民共和国建国 60 周年·建国初期经典海战之旅之 海上轻骑奇袭万山] », *Ocean World* [海洋世界], no. 10, 2009, pp. 59-63.

Lung-chih Chang, "From Quarantine to Colonization: Qing Debates on Territorialization of Aboriginal Taiwan in the Nineteenth Century", *Institute of Taiwan History*, Vol. 15, No. 4, 2008, pp. 1-29.

Lyle Goldstein, "China's Falklands Lessons", *Survival: Global Politics and Strategy*, Vol. 50, No. 3, 2008.

M

Ma Cheng-kun, « L'expansion militaire de la Chine et la menace contre Taïwan – Une recherche de restautration de statut historique », *The Prospect Foundation Quaterly*, Vol. 20, No. 2, Avril 2019, pp. 1-48.

Peter Mattis, “China's international right to speak”, *The Jamestown Foundation*, 19 octobre 2012.

Peter Mattis, "An American Lens on China's Interference and Influence-Building abroad", *The Asian Forum*, 30 avril 2018.

Marlene J. Mayo, “The Korean Crisis of 1873 and Early Meiji Foreign Policy”, *The Journal of Asian Studies*, Volume 31, Issue 4, 1972, pp. 793-819.

Donald H. McMillen, “The Urumqi Military Region: Defense and Security in China's West”, *Asian Survey* Vol. 22, No. 8, 1982, pp. 705-731.

Donald H. McMillen, “Xinjiang and the Production and Construction Corps: A Han Organization in a Non-Han Region”, *The Australian Journal of Chinese Affairs*, No. 6, 1981 pp. 65-96.

Donald H. McMillen, "Xinjiang and Wang Enmao: New Directions in Power, Policy and Integration?", *The China Quaterly*, No. 99, 1984, pp. 569-593.

Men Hong-hua [門洪華], “New Concept of Security , Interest Community and Strategic Thoroughfare: an Explanation to China's Security Interest [新安全觀·利害共同體・戰略通道 - 關於中國安全利益的一種解讀]”, *Institute for International Strategic studies*, Central Party School, 2004, pp. 68-72.

Min Zibing [閔自兵], "The USA Consulate at Tihua in 1940s [美國駐迪化領事館考述]", *Journal of Xinjiang University* [新疆大學學報] Vol 48, No. 1, 2020, pp. 71-80.

William S. Murray, “Revisiting Taiwan’s Defense Strategy”, *Naval War College Review*, Vol. 61, No. 3, 2008, pp. 13-38.

N

Andrew J. Nathan, "China's Goals in the Taiwan Strait", *The China Journal*, No. 36, 1996, pp. 87-93.

Laura Newby, « The Chinese Literary Conquest of Xinjiang », *Modern China*, Vol. 25, No. 4, octobre 1999, pp. 451-474.

Ni Lexiong [倪樂雄], *«* La nécessité historique de passer d’une puissance continentale à maritime : une réponse au Professeur Ye Zicheng [從陸權到海權的歷史必然: 兼與葉自成教授商榷] » *Economie et politique du monde* [世界經濟與政治], no. 11, 2007.

P

Pan Zhiping [潘志平], “Troubles au Xinjiang de 1759 à 1911 [1759年～1911年新疆的變亂]”, *China's Borderland History and Geography Studies* [中國邊疆史地研究], No. 3, 1994, pp. 42-55.

Pan Zhiping, Ye-si-er [潘志平, 耶斯爾], « The Strategic Position of Xinjiang - the Geopolitical Perspective [西域新疆的戰略地位： 地緣政治的視角] », *China's Borderland History and Geography Studies* [中國邊疆史地研究], Vol. 3, No. 1, 2013, pp. 12-20.

Pan Zhiping [潘志平], "Xinjiang's Geopolitics and Our National Security—A Historical Examination [新疆的地緣政治與國家安全— 歷史與現況的考察]", *China's Borderland History and Geography Studies* Vol. 13, No. 3, 2003, pp. 57-67.

Raffaello Pantucci, *China Reveals Its Claws in Central Asian Security*, Carnegie Moscow Center, 2021.

Parshotam, Mehra, "The Mongol-Tibetan Treaty of January 11, 1914", *Journal of Asian History*, Vol. 3, No. 1, 1969, pp. 1-22.

Peng Dacheng [彭大成], « Zuo Zongtang's Military Thought on the Use of Troops in the Northwest [左宗棠酉北用兵的軍事思想] », *Journal d'Yunmeng* [雲夢學刊] Vol. 1, 1986, pp. 87-94.

Peter C. Perdue "The Tenacious Tributary System", *Journal of Contemporary China*, Vol. 24, No. 96, 2015, pp. 1002-1014.

Peter C. Perdue, "Boundaries, Maps, and Movement: The Chinese, Russian, and Mongolian Empires in Early Modern Eurasia," *International History Review*, Vol. 20, no. 2, 1998, pp. 263–286.

R.T. Phillips, "The Japanese Occupation of Hainan," *Modern Asian Studies*, Vol 14, no.1, 1980, pp. 93-109.

R.T. Phillips "Confronting Colonization and National Identity: The Nationalists and Taiwan, 1941-45" *Journal of Colonialism and Colonial History*, Vol. 2, No. 3, 2001.

Q

Qi Qingshun [齊清順], « On the USSR Military Deployment to Xinjiang in the First Half of the 20th Century [20 世紀前半葉蘇聯出兵新疆述論] », *China's Borderland History and Geography Studies* [中國邊疆史地研究], No. 3, 1994, pp. 56-66.

Qin Zongcang, Qu Honghui, Xue Hailong [秦宗倉, 屈宏輝, 薛海龍], "Modern Chinese National Defense and the Disputes, Implications for the Security Issues in North China [中國近代« 塞防 » « 海防 » 之爭對當代西部安全問題的啟示]", *Journal of Northwestern Normal University* [西北師大學報], Vol. 49, No. 5, 2012, pp. 78-82.

R

Sean Roberts, "The Biopolitics of China's 'War on Terror' and the Exclusion of the Uyghurs", *Critical Asian Studies*, Vol. 50, No. 2, 2018, pp. 232–258.

Thomas W. Robinson, "America in Taiwan's Post Cold-War Foreign Relations", *The China Quarterly*, No. 148, Special Issue: Contemporary Taiwan, 1996, pp.1340-1361.

Robert S. Ross, “The 1995-96 Taiwan Strait Confrontation Coercion, Credibility, and the Use of Force”, *International Security*, Vol. 25, No. 2, 2000, pp. 87-123.

Morris Rossabi, “The Tea and Horse Trade with Inner Asia during the Ming,” *Journal of Asian History,* No. 4, 1970, pp. 136–168.

Morris Rossabi, "Cheng Ho and Timur: Any Relation?", *Oriens Extremus*, no. 20, 1973, pp. 129-136.

S

Angela Schottenhammer, “The "China Seas" in world history: A general outline of the role of Chinese and East Asian maritime space from its origins to c. 1800”, *Journal of Marine and Island Cultures*, no. 1, 2012, pp. 63-86.

Shang Jifang [尚季芳], "Study on the Status of Northwest Region as the Rear Area for the Anti-Japanese War [論西北抗戰大後方的地位]", *History Teaching* [歷史教學], Vol. 10, No. 839, pp. 55-65.

Eric Setzekorn, "Target Taiwan: Bombing Japan’s Model Colony", *U.S. Military History Review*, Volume 1, Number 1, 2014, pp. 25-43.

Michael Share, "The Russian Civil War in Chinese Turkestan (Xinjiang) 1918–1921: A Little Known and Explored Front”, *Europe-Asia Studies*, Vol. 62, No. 3, 2010, pp. 389-420.

Michael Share, “From Ideological Foe to Uncertain Friend: Soviet Relations with Taiwan, 1943-82”, *Cold War History*, Vol.3, No.2, 2003, pp. 1-34.

Aijan Sharshenova, "Undermining Western democracy promotion in Central Asia: China’s countervailing influences, powers and impact", *Central Asian Survey*, Vol. 36, Issue. 4, pp. 453-472.

Sheng Hong [盛洪], “Du nationalisme au Tianxia” [從民族主義到天下主義], *Stratégie et gouvernance* [戰略與管理], no. 1, 1996, pp. 14–19.

Sheng Mao, "More than a Famine", *The China Review*, Vol. 18, No. 2, 2018, pp. 155-184.

Michael M. Sheng, "America's Lost Chance in China? A Reappraisal of Chinese Communist Policy toward the United States before 1945," *Australian Journal of Chinese Affairs*, 1993.

Michael M. Sheng, "Mao and China’s Relations with the Superpowers in the 1950s - A New Look at the Taiwan Strait Crises and the Sino–Soviet Split”, *Modern China*, Volume 34, No. 4, 2008, pp. 477-507.

Shi Jiazhu, Cui Changfa [石家铸, 崔常发] « L'enrichissement et le développement de la pensée directrice sur la construction navale au cours des 60 dernières années [60 年人民海军建设指导思想的丰富和发展] », *Histoire militaire* [軍事歷史], No. 3, 2009, pp. 22-26.

Shi Chunlin [史春林], Li Xiuying [李秀英], « Le blocus américain de la première chaîne d'îles et son influence sur la sécurité nationale de notre nation [美國島鏈封鎖及其對我國海上安全的影響] », *Recherche géographique mondiale* [世界地理研究], Vol. 22, No. 2, 2013, pp. 1-10.

Shi Yinhong [時殷弘], "Armed China: Millennia-old strategic traditions and their implications for foreign policy [武裝的中國：千年戰略傳統及其外交疑問]", *World Economics and Politics* [世界經濟與政治], no. 6, 2011, pp. 4–33.

Yitzhak Shichor, "Separatism: Sino-Muslim Conflict in Xinjiang," *Pacifica Review*, vol. 6, no. 2, 1994, pp. 71-82.

Shi Xiaojian [石小俭], « Sur l'unification de Taiwan par l'empereur Kangxi [略论康熙帝统一台湾] », *Journal of Mudanjiang College of Education* [牡丹江教育学院学报], Vol 138, No. 2, 2013, pp. 13-14.

Song Xinning, "Building International Relations Theory with Chinese Characteristics", *Journal of Contemporary China*, vol. 10, no. 26, 2001, pp. 61-74.

William M. Speidel, "The Administrative and Fiscal Reforms of Liu Ming-chuan in Taiwan, 1884-1891: Foundation for Self-strengthening", *The Journal of Asian Studies*, Vol. 35, No. 3, 1976, pp. 441-459.

Christopher W.A. Spilzman, "The Dream of One Asia: Okawa Shumei and Japanese Pan-Asianism", dans Harald Fuess (ed.), *The Japanese Empire in East Asia and its Postwar Legacy*, *Deutsches Institut für Japanstudien*, 1998, pp. 49-63.

Ian Storey, "China's Missteps in Southeast Asia: Less Charm, More Offensive", *China Brief,* Vol. 10, Issue 25, 2010.

Su Xiaodong [蘇小東], « Liu Ming-chuan's thought of coastal defence and its practice — The strategic role of Taiwan in Chinese coastal defence [劉銘傳的海防思想與實踐 – 兼論台灣在中國海防中的戰略地位] », *Historiographie de l'Anhui* [安徽史學] Vol.1, 2007, pp. 99-105.

Su Ching-hsuan [蘇度軒], "War Planning and Authoritarian Ruling of the Kuomintang Government: The Taiwan Garrison Command's Wartime Functions for the Authoritarian Control (1958-1972) [囡民黨政府的歌争规割與威罹統治：壺滩警埔把司令部的歌峙瞰能及其威罹控制的作用 (1958-1972)]", *Political Science Series* [政治科學論叢] No. 64, 2015, pp. 137-168.

Su Yaochong [蘇瑤崇], « Sur les faits et les problèmes de l'occupation militaire conjointe sino-américaine de Taiwan après la guerre (1945-1947) [論戰後(1945-1947) 中美共同軍事佔領臺灣的事實與問題] », *Taiwan History Research* [臺灣史研究], Volume 23, Issue 3, pp. 85-124.

Sun Zexue He Huaikai [孫澤學, 賀懷鍇], « La création et la fondation de la marine populaire [人民海軍的創建與奠基] », *Littérature du Parti communiste Chinois* [黨的文獻], Vol. 3, 2019, pp: 115-123.

Nilas Swanstrom, "China and Central Asia: a new Great Game or traditional vassal relations?" *Journal of Contemporary China*, Vol. 14, No. 45, 2005, pp. 569–584.

T

Ti Ching-Kuo [狄景國], « Les objectifs politiques de la guerre contre les Dzoungars sous la dynastie Qing [清代康雍乾三朝對準噶爾戰爭之政治目標] » *Fu Hsing Kang Academic Journal* [復興崗學報] Vol. 89, 2007, pp. 389-410.

Tian Tian [田甜], « La pensée de Liu Huaqing sur la puissance maritime et la stratégie de défense offshore [刘华清海权思想与近海防御战略] », *Histoire militaire* [军事历史], Vol. 4, 2017, pp. 65-70.

Hugo Tierny, "Le très grand jeu : Pékin face à l'Asie centrale - Entretien avec Emmanuel Lincot", *Asia Focus* No. 212, février 2024.

Hugo Tierny, « Le déni d'accès chinois face à Taïwan : une recherche de profondeur stratégique hors-limites (1949-2020) », *Stratégique* Vol. 2, No. 129, 2022, pp. 243-265.

Hugo Tierny, "Quelle défense pour Taïwan ? Réflexions au miroir de la guerre en Ukraine", *Institut Thomas More*, Note 57, 2022.

Hugo Tierny, « Opportunité ou vulnérabilité ? Regards chinois sur l'importance géostratégique de Taïwan », *Fondation pour la recherche stratégique*, 2021.

Tseng Ling-yi [曾令毅], « Introduction aux documents sur l'histoire militaire de Taiwan : Archives du Département de recherche militaire de Taiwan [臺灣軍事史史料 介紹：臺灣軍研 究部檔案] », *Academia Historica Research Newsletter* [國史研究通訊], No. 13, pp. 118-135.

Birgit Tremml-Werner, "Narrating Japan's Early Modern Southern Expansion", *The Historical Journal*, Vol. 64, no. 1, 2021, pp. 139-161.

Czeslaw Tubilewicz, "Taiwan and the Soviet Union During the Cold War: Enemies or Ambiguous Friends?", *Cold War History* Vol. 5, No. 1, 2005, pp. 75–86.

Tu Cheng-yu [杜正宇], « Les raids aériens sur Taiwan pendant la 2nd Guerre mondiale 1938-1945 [論二戰時期的臺灣大空襲 1938-1945]", *Revue de l'Academia Historica* (Taipei) [國史館館刊], Vol. 51, 2017, pp. 59-95.

Tu Cheng-yu [杜正宇], "US Invasion of Taiwan in the Pacific War: the Planning Process and Dramatic Cancellation [太平洋戰爭下美軍攻臺之計畫與轉折]", *Journal de l'Academia Historica* (Taipei) [國史館館刊] No. 55, 2018, pp. 51-82.

V

Otto B. Van Der Sprenkel, "Max Weber on China", *History and Theory*, Vol. 3, No. 3, 1964, pp. 348-370.

André Vigarié, "LES CONCEPTIONS D'ALFRED MAHAN DANS L'EVOLUTION DE LA PENSEE NAVALE", *Institut de stratégie comparée*, 2005.

René Viénet, « La diplomatie (en Chine) n'est pas un dîner de gala », *Commentaire*, Vol. 2, No. 166, 2019, pp. 397-404.

Sergey Vradi, "Russia-Taiwan Relations: History and Perspectives", *Contemporary Chinese Political Economy and Strategic Relations: An International Journal* Vol. 3, No. 1 , 2017, pp. 213-243.

W

Geoff Wade, "An Earlier Age of Commerce in Southeast Asia: 900-1300 C.E.?", *Journal of Southeast Asian Studies*, Vol. 40, No. 2, 2009.

Wang Chunyong [王春永] et Lu Xue [呂雪], « Une analyse géostratégique de la question taïwanaise [台灣問題的地緣戰略分析] », *Journal de l'université de langue étrangère de l'APL* [解放軍外國語學院學報] Vol. 23, No. 3, 2000, pp. 113-116.

Wang En-chun [王恩春], « Un examen de la stratégie de la dynastie Qing pour la gouvernance frontalière du Xinjiang [清朝對新疆的治邊方略述論] », *Série bi-mensuelle sur les nationalités du Heilongjiang* [黑龍江民族叢刊] Vol. 109, 2009, pp. 124-127.

Wang Gungwu, "The Nanhai Trade: A Study of the Early History of Chinese Trade in the South China Sea," *Journal of the Malayan Branch of the Royal Asiatic Society*, Vol. 31 , No. 2, 1959.

Wang Huaiqing [王懷慶], "Observation et réflexion sur les opérations de défense de l'île principale de Taiwan au cours des époques passées (1624～1945) [對臺灣本島歷代防衛作戰的觀察與省思(1624～1945)]", *Bimensuel académique de l'armée de terre* [陸軍學術雙月刊], No. 577, 2021, pp. 49-68.

Wang Huning,« La culture comme puissance nationale : soft power [作為國家勢力的文化：軟實力] », *Journal de l'université Fudan* [復旦大學學報], 1993, pp. 23-28.

Wei Qing-yuan [韋慶遠], « Sur les changements politiques entre ouverture et fermeture maritime sous l'ère Kangxi [論康熙時期從禁海到開海的政策演變] », *Institut d'études des archives de l'Université Renmin de Chine* [中國人民大學檔案學院] No. 3, 1989, pp. 103-111.

Wei Qing-yuan [韋慶遠], « Sur la défense de Taiwan contre l'invasion française de 1884-5 [論1884—1885 年反法侵略的台灣保衛戰] », *Collection des études taïwanaises* [臺灣研究集刊] Vol. 1, 1984, pp. 1-17.

David Wang, "The USSR and the Establishment of the Eastern Turkestan Republic in Xinjiang", *Journal de l'Academia Historica* [近代史研究所集刊], No. 25, 1996, pp. 337-378.

Allen S. Whiting, "China's Use of Force, 1950-96, and Taiwan", *International Security*, Vol. 26, No. 2, 2001, pp. 103-131.

Wiens, Herold J. "Riverine and Coastal Junks in China's Commerce," *Economic Geography*, vol. 31, no. 3, 1955, pp. 248–64.

Wu Rwei-Ren, “Fragment of Empires: The Peripheral Formation of Taiwanese Nationalism”, *Academia Sinica*, 2004.

Joel Wuthnow & M. Taylor Fravel, “China’s military strategy for a ‘new era’: Some change, more continuity, and tantalizing hints”, *Journal of Strategic Studies,* 2022, Vol. 46, Issue 6-7, pp. 1-36.

X

Xiang Zhai & Ruping Xiao, “Shifting political calculation: the secret Taiwan-Soviet talks, 1963–1971”, *Cold War History*, Vol. 15, No. 4, 2015, pp. 533–556.

Xue Zhengchang [薛正昌], « Sun Yat-sen's Western Development Thought and Its Influence on Later Generations [孫中山西部開發思想及其對後世的影響] », *Guangdong Social Sciences* [廣東社會科學], Vol. 1, 2012, pp. 118-126.

Y

Yan Xuetong, “The Rise of China in Chinese Eyes”, *Journal of Contemporary China*, vol. 10, no. 26, 2001, pp. 33-39.

Yan Xuetong, “China’s New Foreign Policy: Not Conflict But Convergence of Interests”, *New Perspectives Quarterly*, Vol. 31, No. 2, 2014.

Yan Xuetong, “The Rise of China and Its Power Status,” *Chinese Journal of International Politics* vol. 1, no. 1, 2006.

Yan Xuetong, “From Keeping a Low Profile to Striving for Achievement,” *Chinese Journal of International Politics*, Vol. 7, no. 2, 2014, pp: 155–56.

Yang Ce [楊策], "On the so-called dispute between coastal defense and frontier defense [論所謂海防與塞防之爭]", *Research on Modern History* [近代史研究], No. 4, 1987, pp. 54-71.

Yang Qianru [楊倩如], “Comparer Han et Xiongnu et expliquer les raisons du succès ou de l'échec de leurs stratégies dans la région occidentale [漢匈西域戰略成敗的原因—兼論大國的對外真略導向與戰 略信譽]”, *Quarterly Journal of International Politics* no. 3, 2016, pp. 53 – 90.

Yang Youting [杨友庭], Sur la pensée militaire de Zheng Chenggong [論鄭成功的軍事思想], *Journal de l'Université de Xiamen* [廈門大學學報] Vol. 3, 1992, pp. 16-22.

Yao Yunzhu, "The Evolution of Military Doctrine of the PLA from 1985 to 1995," *The Korean Journal of Defense Analysis*, Vol. 7, No. 2, 1995, pp. 57-80.

Ying Nan [迎南], “L’environnement hydrologique de la zone maritime taïwanaise et son influence sur les operations maritimes [台灣海區水文環境及其對海上行動的影響],” *Problèmes militaires contemporains* [現代軍事], Vol. 7, 2006, pp. 68-71.

Ye Zicheng [葉自成], « Le développement pacifique de la Chine et le retour au pouvoir et au développement terrestres [中國的和平發展: 陸權的回歸與發展] », *Economie et politique du monde* [世界經濟與政治], no. 2, 2007, pp. 23-31.

Ye Zicheng [葉自成], "China's Sea Power Must Be Subordinate to Its Land Power [中國海權須從屬於陸權]," *International Herald Leader* [國際先驅導報], 2 mars 2007.

Toshi Yoshihara, Martin N. Murphy, « Fighting the Naval Hegemon: Evolution in French, Soviet, and Chinese Naval Thought », *Naval War College Review*, Vol. 68, no. 3, 2015.

You Ji, "The Evolution of China's Maritime Combat Doctrines and Models: 1949-2001, *Institute of Defence and Strategic Studies* Working Paper No. 22, Nanyang University, 2002, pp. 1-40.

Yu Cheng-sen [于成森], Hsiao Hsin-Wu [蕭新武], "Research on the impact of PRC's Anti-access Strategy to the Defensive Operations of Taiwan [中共反介入戰略對我防衛作戰影響之研究]", *National Defense Journal* Vol.29, No.3, 2014, pp. 45-64.

Yu Fengliu [俞風流], "Le meilleur canal maritime vers et hors du Pacifique : le détroit de Luçon [進出太平洋的最佳海上要到—巴士海峽", *Marine moderne* [當代海軍], Vol. 5, 2007, pp. 20-22.

Yu Yonghong, Hu Peng, Zhou Dehua [喻永红, 胡鹏, 周德华], « Une examen historique de l'idéologie de la guerre de guérilla en mer de la Marine populaire [人民海军海上破袭游击战思想的历史回顾] », *Recherche en histoire militaire* [军事历史研究], Vol. 1, 2012, pp. 97-102.

Z

Adrian Zenz, "End the Dominance of the Uyghur Ethnic Group: An Analysis of Beijing's Population Optimization Strategy in Southern Xinjiang", *Central Asian Survey*, 2021.

Zhang Feng, "Challenge Accepted: China's Response to the U.S. Rebalance to the Asia-Pacific," *Security Challenges*, Vol. 12, no. 3, pp. 45-60.

Zhang Wenmu, "Sea Power and China's Strategic Choices", *China Security,* 2006, pp. 17-31.

Zhang Wenmu [張文木], « The Silk Road and the Security of China's Western Regions - Historical Conditions [絲鋼之路與中國西城妾全 —兼論中亞地區力量崛起的歷史條件、規律及其因應戰略] », *World Politics* [世界政治], No.3, 2014, pages 4-27.

Zhang Shengkai (contre-amiral), Zeng Chenxiang (lieutenant-colonel) [海軍少將: 張勝凱、海軍中校 曾陳祥], « Le blocus de Taïwan de la guerre franco-chinoise de 1884 [從 1884 年中法戰爭看對臺封鎖作戰] », *Journal académique bimensuel de la marine* [海軍學術雙月刊], Vol. 49, No. 6., pp. 45-62.

Zhang Youjing [張佑菁], Zhu Baihong [朱栢鴻], "Discussion sur la faisabilité des opérations de défense de Taïwan pendant la Seconde Guerre mondiale [以二戰時期堤路計畫美日攻防

探討國土防衛作戰可行性]", *Revue semi-annuelle du génie* [陸軍工兵半年刊], No. 158, 2018, pp. 1-23.

Zhao Tingyang, « Le système All-under-Heaven: Empire et l'ordre mondial [天下體系：世界制度哲學導論] », *Philosophie du monde*, no. 5, 2003.

Zhao Xiuye, "Chinese Perception of the U.S. Strategic Position in East Asia: An Analysis of Civilian and Military Perspectives." *American Intelligence Journal* 30, no. 1, 2012, pages 45–54.

Zhao Xuegong [趙學功], "La première crise du détroit de Taiwan et les relations sino-américaines [第一次台灣海峽危機與中美關係]", *Enseignement de l'histoire* [歷史教學] Volume 12, 2000, pp. 5-9.

Zhao Zhu, Zhao Jifeng [趙毅, 趙繼峰], « Etude des stratégies militaires des dynasties centrales de Chine à l'égard du Xinjiang [中国历代中央王朝治理新疆军事方略研究] », *Forum des sciences sociales du Xinjiang* [新疆社科論壇] Vol. 1, 2014, pp. 78-92.

Zheng Chongwei [鄭崇偉], Gao Zhansheng [高佔勝], and Gao Chengzhi [高成志], « La stratégie de la Route maritime de la Soie au 21e siècle : construction de points forts stratégiques [經略 21 世紀海上絲路: 戰略支撐點 的建構] », *8e Forum sur la stratégie de puissance maritime* [第八屆海洋強國戰略論壇文集], 2016.

Zheng Yi-ling [鄭以靈], « Les réalisations historiques de Shi Lang dans l'unification de Taiwan par la dynastie Qing [論施琅在清統一台灣過程中的歷史功績] », *Collection d'histoire* [史學集刊] Vol. 4, 1993, pp. 16-20.

Zhou Jianming, Wang Hailiang [周建明, 王海良], « National strategy, national security strategy and national interests [國家大戰略, 國家安全戰略與國家利益] », *World Economy and Politics* [世界經濟與政治] Vol. 4, 2002, pp. 21-26.

Zhu Tingchang, « Sur la position géostratégique de Taïwan » [論台灣的地緣戰略地位], *Forum of World Economics & Politics* [世界經濟與政治論壇], Vol. 3, 2001 pp. 66-69.

RÉSUMÉ

Ce travail, basé sur des sources chinoises, porte sur une comparaison des rôles joués par Taïwan et le Xinjiang dans l'histoire militaire et de la géostratégie chinoises, de la dynastie Qing à la période contemporaine. Il met en lumière la constance et les similitudes des considérations militaires chinoises à l'égard de ces deux terres stratégiques ; ainsi que la relation étroite et toujours d'actualité entre les fronts maritimes et continentaux de la Chine. Il montre aussi que son intérêt pour ces deux profondeurs stratégiques parallèles prend, depuis les Qing et jusqu'à aujourd'hui, sa source dans sa préoccupation constante qu'elles puissent être un jour investies puis utilisées contre elle par des puissances hostiles. Plus largement, il révèle en creux certains intérêts et la volonté persistante des grandes puissances, notamment à la faveur de leur réémergence, de verrouiller leurs approches géographiques et stratégiques face à leurs rivaux historiques.

MOTS-CLÉS

Chine, Taïwan, Xinjiang, histoire militaire, géostratégie, géopolitique, stratégie.

ABSTRACT

This study, based on Chinese sources, compares the roles of Taiwan and Xinjiang in China's military history and geostrategy from the Qing dynasty to the present day. It highlights the enduring consistency and parallels in China's military considerations toward these two strategic territories, as well as the persistent and interconnected nature of its maritime and continental fronts. We also show that China's interest in both of these parallel strategic depths, from the Qing era to today, stems from a long-standing concern that these regions could one day be occupied and exploited by hostile powers. More broadly, this study underscores the enduring tendency of great powers, particularly during periods of re-emergence, to secure their geographic and strategic peripheries against historical rivals.

KEYWORDS

China, Taiwan, Xinjiang, military history, geostrategy, geopolitics, strategy.